

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

“DON QUICHOTTE” EN FRANCE
AU XVII^E ET AU XVIII^E SIÈCLE
1605-1815

THÈSE
pour le Doctorat Ès Lettres
présentée par
Maurice BARDON

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1931

DON “QUICHOTTE” EN FRANCE

AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

1605-1815

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

“DON QUICHOTTE” EN FRANCE
AU XVII^E ET AU XVIII^E SIÈCLE
1605-1815

THÈSE
pour le Doctorat Ès Lettres
présentée par
Maurice BARDON

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1931



A MONSIEUR PIERRE PARIS

MEMBRE DE L'INSTITUT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE MADRID

AVANT-PROPOS

Peu d'écrivains ont été plus lus et interprétés que Cervantes. Le nombre est considérable de tous les volumes, brochures, articles dont son œuvre et sa personne ont été l'occasion ou le sujet. Voici un livre qui ajoutera à bien des pages oubliées d'autres pages qui s'oublieront.

L'année de la grande guerre, notre camarade et ami, J.-J. Bertrand, publiait un remarquable travail sur la fortune de Cervantes en Allemagne à l'époque romantique (1). Nous voudrions que notre ouvrage vint, comme le sien, montrer à nos amis d'Espagne quel intérêt l'érudition française continue de porter à la plus grande œuvre de leur littérature.

Au moment où J.-J. Bertrand achevait son enquête, nous commençons la nôtre. Les événements de 1914 l'ont suspendue, et pour trois années. C'est en 1917 seulement, à Madrid, que, élève de l'Ecole de Hautes Etudes Hispaniques, nous avons pu reprendre le texte du *Don Quichotte*, lire, avec Cervantes, ses commentateurs espagnols, dépouiller les bibliographies, étudier les traductions. Nous avons tâché, alors et depuis, de ne rien oublier qui pût nous aider à expliquer et à définir le succès du *Don Quichotte* en France depuis 1605.

Notre ambition avait d'abord été de suivre chez nous l'histoire du grand roman pendant trois siècles. Nous avons vite compris qu'il fallait nous borner. A s'étendre jusqu'à nos jours, nos recherches eussent risqué d'être insuffisantes sur des points ou des périodes essentiels. Une étude, par exemple, des rapports du Romantisme français avec Cervantes eût exigé à elle seule de longs efforts. Et puis, aux volontés les plus déterminées, les obligations professionnelles, surtout lorsque la profession laisse

(1) J.-J.-A. Bertrand, *Cervantes et le Romantisme allemand*, Paris, 1914.

peu de loisirs, opposent leur obstacle quotidien. La tâche est lourde à qui n'entend pas que son plaisir, même le plus intellectuel, empiète sur son devoir d'éducateur.

Nous avons donc pensé qu'il convenait d'arrêter, — provisoirement, — notre enquête aux premières années du xix^e siècle, ou, pour mieux dire, à l'aube du Romantisme. L'année 1815 nous a paru la plus propre à marquer un temps d'arrêt, *notre* temps d'arrêt. Vers cette date, en effet, s'inaugure dans la critique étrangère, pour être bientôt introduite en France, une conception toute nouvelle du *Don Quichotte*, cette conception symbolique et pessimiste, dont la critique française, sans doute, avait eu le pressentiment, mais qu'elle n'avait ni affirmée, ni formulée avec une persistante vigueur. C'est à l'Allemand Bouterwek, au Suisse Sismondi, que nos Romantiques ont surtout demandé le vrai sens, ou, du moins, le sens ésotérique du *Don Quichotte*. L'*Histoire de la littérature espagnole* (2) de Bouterwek a été traduite chez nous en 1812. Et le livre de Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe* (3), est de 1813.

Selon Bouterwek, le « germe » du *Don Quichotte* tout entier, c'est cette idée que l'enthousiasme, l'exaltation chevaleresque, celle d'un héroïque gentilhomme « *qui se croit appelé* à ressusciter l'ancienne chevalerie », peut donner lieu, prêter large carrière aux développements les plus riches et les plus poétiques. Reconnaissons dans le *Don Quichotte* moins une satire qu'un poème, et un poème des plus graves. Le personnage même de don Quichotte, Bouterwek le juge non pas tant un fou ridicule qu'un paladin irréfléchi sans doute, mais sublime (4).

Pour Sismondi, qui écrit sous l'influence des Romantiques allemands, « ce livre si divertissant, ce tissu d'aventures si plaisantes et si originales », lorsqu'on en pénètre l'esprit, lorsqu'on entre dans les vues de l'auteur, change tout de suite d'aspect et ne fournit plus matière qu'à des « réflexions sérieuses ». Don Quichotte, comme tous les êtres généreux, croit que la noblesse morale, la vertu, le courage, la « chevalerie errante » pour tout

(2) Bouterwek, « *Histoire de la littérature espagnole*, traduite de l'allemand de M. Bouterwek, professeur à l'Université de Gottingue, par le traducteur des Lettres de Jean Muller. ». Ce traducteur est M^{me} Steck, née Guichelin.

(3) Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, par J.-C.-L. Sismondi de Sismondi, Paris et Strasbourg, 1813.

(4) Bouterwek, *Histoire de la littérature espagnole*, t. II, p. 8-16.

dire, et les hauts mérites qu'elle suppose, ont encore en ce monde leur triomphe et leur règne obligé. Aussi, sans calculer ses forces, il s'expose et, au besoin, se sacrifie: « Ce dévouement continu de l'héroïsme, ces illusions de la vertu sont ce que l'histoire du genre humain nous présente de plus noble et de plus touchant ; c'est le thème de la haute poésie, qui n'est autre chose que le culte des sentiments désintéressés. » Dans ces conditions, nous moquerons-nous de l'hidalgo manchois et de ses trop nombreux échecs ? Nous considérerons plutôt que le *Don Quichotte*, parce qu'il nous montre « la vanité de la grandeur d'âme », est « le livre le plus triste qui ait jamais été écrit ». (5)

Cette conception pessimiste du *Don Quichotte* esquissée par Bouterwek, nettement exprimée par Sismondi, cette idée d'une mission à laquelle le chevalier croit et se consacre, cette définition de l'ouvrage, sorte de roman-poème, voilà de subtiles notions que la critique romantique française ne trouvait guère, ou ne trouvait que peu, chez nos auteurs du *xvii^e* et du *xviii^e* siècles. L'année 1815, pour prendre une date historique, marque donc un changement réel dans l'interprétation coutumière, en France, du chef-d'œuvre espagnol. Et il nous était loisible de clore nos recherches à cette date.

Un bien agréable aveu nous reste maintenant à faire. Ce livre doit à beaucoup, et notre reconnaissance est grande pour tous ceux qui ont bien voulu nous encourager et nous aider. M. Pierre Paris, Membre de l'Institut, Directeur de l'Institut français de Madrid, nous a facilité l'accès de hautes personnalités espagnoles. MM. Menendez Pidal et Rodriguez Marin, Membres de l'Académie d'Histoire et de Littérature, M. Américo Castro, Professeur à l'Université centrale, nous ont bien des fois soutenu de leur affabilité et de leurs conseils. M. Martinenche, à qui nous devons la première idée de ce travail, MM. Reynier, Baldensperger et Hazard (6), nos propres maîtres MM. Le Breton et Strowski, nous ont guidé de leur expérience, aidé de leurs ouvrages, même de leurs notes personnelles. Nos amis, M. Paul Perrier, Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, M. Léon Lemonnier, Professeur au Lycée Rollin, ont fort souvent augmenté ou précisé de leur vaste savoir nos propres renseigne-

(5) Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, t. III, p. 329-353.

(6) Nous avons tout particulièrement tiré le plus grand profit du cours que M. Hazard a fait en 1926, au Collège de France, sur un sujet voisin du nôtre : *Don Quichotte dans la Littérature européenne*.

AVANT-PROPOS

ments. Notre collègue, M. Laborde, agrégé d'espagnol, a bien voulu lire ou traduire avec nous certains textes difficiles. M. le comte de Vibraye, enfin, propriétaire du château de Cheverny, nous a très libéralement autorisé à étudier, dans sa magnifique demeure, les tableaux inspirés par le *Don Quichotte* qui en sont une des plus curieuses parures. A tous, nous adressons ici l'hommage de notre plus vive gratitude.

Paris, le 30 Septembre 1929.

PREMIERE PARTIE

LES DÉBUTS (1608-1628)

CHAPITRE PREMIER

L'Etude de l'Espagnol en France pendant les premières années du XVII^e siècle

- I. — Le traité de Vervins (1598). Atteinte au prestige de l'Espagne : on redoute et on raille à la fois l'ennemi national : le *señor español*.
- II. — Antonio Perez. N'a exercé, de sa personne, aucune action mondaine ou littéraire. L'influence de ses écrits sur nos auteurs.
- III. — Une affirmation de Cervantes. Le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche (1615). Grammairiens espagnols et français. Traductions d'œuvres castillanes. Cervantes, vers 1620, est le plus apprécié des romanciers espagnols.

I

Notre dix-septième siècle, à ses débuts, était-il capable de goûter l'œuvre principale de Cervantes, ce *Don Quichotte* que deux traducteurs, César Oudin pour la première partie, François de Rosset pour la seconde, allaient, dès 1614 et 1618, mettre à la portée de tous les lecteurs ? Les choses d'Espagne, livres, politique ou modes, intéressaient-elles alors les Français, comme elle les avaient intéressés à la fin du xvi^e siècle ? Y avait-il encore chez nous un milieu d'hispanophiles attentifs et avertis ?

« L'année 1598, écrit Morel-Fatio, date du traité de Vervins, marque le terme des progrès de la puissance espagnole : le colossal empire est ébranlé. Non seulement l'Espagnol

n'avance plus, mais il a même, sous le premier successeur de Philippe II, bien de la peine à se maintenir dans ses positions et à ne pas reculer. L'axe de la politique du monde s'est déplacé définitivement à notre profit. » (1)

Toutefois, continue Morel-Fatio, si le prestige de l'Espagne a subi quelque atteinte, il n'est point détruit; il « subsiste quand même ». L'admiration de peuple à peuple n'est point sujette à ces revirements soudains. Le présent bénéficie du passé. L'on a trop considéré et, à la fois, trop redouté l'Espagne pour cesser tout à coup de la considérer et de la redouter. Et si quelque politique plus profond, ou plus exercé au maniement des affaires, prévoit déjà la déchéance prochaine du peuple voisin et ennemi, la grosse masse de notre nation ne l'aperçoit guère. Certes la puissance de l'Espagne, dès ce moment réduite, effraie moins. Pourtant l'on reconnaît encore à l'Espagnol une manière de supériorité, puisqu'on le jalouse comme autrefois, et qu'on le raille.

Les textes, ici, seraient nombreux à citer, où le *señor español*, l'hidalgo long, maigre, hautain, apparaît en outre grossier, sale, fanfaron, rusé, lâche, — et tout ridicule par sa tenue extravagante, par ses propos boursoufflés. Indiquons les *Emblemes sur les actions, perfections et mœurs du Señor Espagnol, traduit du castillien*. [Mildebourg, 1608 ; autre édition, Paris, 1626 (2).] Voici, encore, les *Rodomuntadas castellanas, recopiladas de los comentarios de los muy espantosos, terribles y invincibles Capitanes, Matamoros, Crocodillo y Rajabroqueles*. [Paris, 1607, en espagnol et en français. (3)] Une de ces « rodomontades » nous donnera le ton de toutes les autres :

(1) Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, éd. de 1888 : *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, p. 31.

(2) Morel-Fatio, *ibid.*, article cité, p. 32. Voir aussi, du même auteur, *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'Espagnol en France sous Louis XIII*, p. 51-58.

(3) Morel-Fatio, *ibid.*, p. 33 et *Ambrosio de Salazar*, p. 50, 51. — La Bibliothèque nationale possède deux éditions de ces *Rodomontades*. Voici le titre complet de l'éd. de 1607 : *Rodomuntadas castellanas, recopiladas de los comentarios de los muy espantosos, terribles y invincibles Capitanes, Matamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontades espagnoles. Colligees des Commentaires des très-espouvantables, terribles et invincibles Capitaines, Matamores, Crocodilles et Rajabroqueles*. Paris, 1607. Voici, — simple curiosité, — le titre de l'éd. de 1627 : *Rodomontades espagnoles. Recueillies de divers Auteurs, et notamment du Capitaine Bonbardon, compagnon du Soldat François*. Mises en Espagnol et François pour le contentement du Lecteur. Rouen, 1627. — Dans les deux volumes, la dédicace à « Monseigneur Vieillard, Conseiller du Roy, Thresorier de France, et General des Finances de Soissons » est signée Jacques Gaultier.

Anda yd à mi cosinero y dezidle que mete en el açador dozena y media de tiros de artilleria lardados con troços de picas y alabardas que yo he rompidos en tantos exercitos como en este Mundo he vencidos y dos otras dozenas de mosquetes y pistolas sobre la grilla : verneis a cenar commigo que es la vianda que acostumbro comer. (4)

Allez à mon cuisinier, dittes luy qu'il mette en la broche douzene et demie de coups d'artilleries (*sic*) lardez avec infinis tronçons de piques et alebordes, que j'ay rompuës en tant d'armees que j'ay surmonté (*sic*) en ce monde : et deux ou trois douzaine (*sic*) de mousquets et pistoles sur le gril, et vous viendrez souper avec moy. Car c'est la viande laquelle j'ay accoustumé de manger. (5)

II

Telle est, en quelques mots, l'opinion tout ensemble amusée et étonnée que nos Français du dix-septième siècle commençant se font généralement de l'Espagne et de l'Espagnol. Le pays demeure une puissance à craindre, mais l'habitant n'est plus guère qu'une occasion de caricatures, que l'objet d'une satire mordante et renouvelée. Pourtant n'avait-on pas alors, et n'avait-on pas eu sous les yeux, depuis le début du règne de Henri IV, un type d'Espagnol plus vrai, plus réel, plus noble aussi et plus troublant, cet Antonio Perez (6) dont les aventures mal connues gardaient tout l'attrait d'un mystère tragique ?

« Une opinion communément reçue, dit M. Lanson, veut que l'ancien favori de Philippe II, Antonio Perez, ait été l'un des premiers instituteurs de notre société précieuse, un assidu des premiers temps de l'hôtel de Rambouillet, qu'il ait contribué de sa personne à en former les manières et l'esprit. » (7) Quelques-uns même, allant plus loin, ajoutent à l'influence forcément restreinte du personnage l'influence plus étendue de son œuvre. Philarète Chasles, par exemple, dans ses *Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la Littérature espagnole en France et en Italie*, parle de l'« influence littéraire exercée par les mémoires d'Antonio Perez » (8), et soutient que « la publication de ses

(4) *Rodomuntadas castellanias...*, éd. de 1607, 7^e rodomontade, p. 14.

(5) *Ibid.*, p. 15.

(6) Antonio Perez entre en France le 13 novembre 1591 et rencontre Henri IV à Tours en mars 1593. Cf. Mignet, *Antonio Perez et Philippe II*.

(7) Lanson, *Etudes sur les rapports de la Littérature française et de la Littérature espagnole au XVII^e siècle (1600-1660)* (Revue d'Histoire littéraire de la France, 3^e année, 1896, p. 47).

(8) Philarète Chasles, *Etudes sur l'Espagne*, etc., p. 250.

Relaciones et la traduction détestable de Dalibray précédèrent et annoncèrent la fusion des deux génies espagnol et français, qui s'opéra au commencement du xvii^e siècle » (9). Plus catégoriquement encore, le même Philarète Chasles affirme que le bannissement d'Antonio Perez a été « l'accident nécessaire [c'est lui qui souligne] qui devait greffer le génie de l'Espagne sur celui de la France » (10).

De ces deux opinions, la première est fausse ; — et la seconde, sous sa forme absolue, est exagérée : elle a besoin d'être ramenée à de plus justes proportions.

M. Lanson, d'abord, a démontré (11) d'une façon irréfutable, en s'appuyant sur les dates principales de la vie de Perez, qu'il fut dans l'impossibilité d'exercer, « lui vivant, et de sa personne, aucune action mondaine ou littéraire ».

Jusqu'en 1604, il n'est occupé que de politique, il ne se lie guère qu'avec des politiques. Puis, à partir de 1604, comme Philippe II est mort et la paix signée, et que lui, Perez, ne présente plus désormais au roi de France que l'embarras d'« un instrument hors d'usage », on le néglige : il arrive même qu'on le laisse mourir de faim. Aussi, lorsqu'en 1608, la marquise de Rambouillet cesse d'aller aux réunions du Louvre, lorsqu'elle commence à recevoir ses amis chez elle, Perez, d'ailleurs impotent, n'est plus ni « un homme à rechercher », ni, depuis longtemps, « un homme à la mode ». Aussi, conclut M. Lanson, « si l'on veut à toute force donner quelque chose à l'action personnelle de Perez, il reste qu'il a aidé Henri IV à apprendre l'espagnol ». Mais ce soin de s'attacher l'exilé aux premiers temps de son exil était-ce autre chose qu'une habileté du roi, qu'un procédé flatteur à l'égard d'un homme nouveau chez nous, et dont le rusé Henri savait bien qu'il tenait en sa mémoire des secrets nombreux touchant le passé, le présent, l'avenir d'une cour rivale ?

Est-ce là tout, et Perez n'a-t-il pas, de façon plus efficace, contribué à établir ou à resserrer les rapports intellectuels de la France et de l'Espagne ? Les œuvres de Perez ont été beaucoup lues, et d'autant plus qu'elles furent publiées à Paris avec une dédicace à Henri IV (1598). Mais, là encore, quelque précision est nécessaire. Il semble bien, en effet, que la vogue, pour

(9) Philarète Chasles, *Etudes sur l'Espagne*, etc., p. 250.

(10) *Ibid.*, p. 253.

(11) Lanson, *article cité*, p. 47, 48, 49, 50.

les écrits de l'exilé castillan, ne se soit déclarée qu'après sa mort, et qu'il ait profité, loin de le précéder et de le produire, du mouvement qui, aux environs de 1630, mit à la mode nombre d'ouvrages espagnols. Son premier traducteur, Dalibray, ne s'appliqua à le faire passer dans notre langue que vers 1633 ou 1634, et ne publia ses *Œuvres morales, politiques et amoureuses* qu'en 1642. Quant à ses œuvres complètes espagnoles et latines, elles furent réunies seulement en 1654, à Genève, par les soins de l'éditeur Samuel Choüet (in-8 de 1126 pages) (12).

Cependant, on le connaît, on le lit, — cela est sûr, — et avant l'édition de 1654, et, même, avant la traduction de Dalibray. Morel-Fatio dit avec raison : « Qui sait si Voiture et nos autres virtuoses dans l'art d'écrire une lettre ne lui doivent pas quelque chose ? » (13) Et M. Lanson ajoute à cette phrase un juste commentaire : « ...lorsque l'on cherche d'où a pu venir le tour de nos premières correspondances du XVII^e siècle, avec Pline et Sénèque, avec les épistoliers italiens, il faut nommer Antonio Perez. Lorsqu'il s'agit de tourner avec grâce une prière, une démarche de civilité, un envoi de petits cadeaux, une bagatelle, un rien, ce qui est une partie de Balzac, et presque le tout de Voiture avec les galanteries, je ne vois pas quel maître auraient pu avoir nos Français, sinon les lettres imprimées de Perez qui ne traitent point de politique. C'est le même tour ingénieux, subtil, raffiné jusqu'au mauvais goût, civil jusqu'à la galanterie ; la même recherche d'une forme rare, extraordinaire, qui frappe ou amuse le lecteur. Ce n'est pas que j'aie à indiquer de réels emprunts, mais la couleur, le parfum de l'esprit y sont identiques. » (14)

M. Lanson (15) fait remarquer encore que l'on suivrait plus aisément une autre trace de Perez chez les écrivains qui traitent, au XVII^e siècle, des matières de gouvernement. Il cite, en ce sens, Balzac, pour qui l'Espagnol Perez représente, avec l'Italien Botero, toute la science politique (*Lettres*, xvi, 17, année 1641). Il cite en outre Silhon qui, dans son *Ministre d'Etat* (1643), se souvient lui aussi de Perez ; enfin, dans la seconde moitié du siècle, Amelot de la Houssaye, qui s'en sert pour commenter Gracian (1684). — Dans tout cela, Perez ne se distingue point

(12) Lanson, *article cité*, p. 50.

(13) Morel-Fatio, *article cité*, p. 31.

(14) Lanson, *article cité*, p. 50, 51.

(15) Lanson, *ibid.*, p. 51, 52.

de l'ensemble des écrivains espagnols pratiqués en France vers 1620, 1630 ou plus tard, et il ne fait nullement figure de précurseur, d'initiateur.

III

Mais s'il n'y a pas eu, autour de l'ancien favori de Philippe II, un groupe à proprement parler d'hispanisants ; si, d'autre part, ses écrits n'ont pas été plus lus et étudiés que ceux des autres écrivains espagnols à la même date, — il n'en est pas moins vrai qu'à cette date (entre 1605 et 1630 à peu près), la diffusion est grande chez nous de la langue et de la littérature d'au-delà des Pyrénées.

Cervantes, — et le mot est souvent cité, — a écrit dans *Persiles y Sigismunda* (1617) : « En Francia, ni varon ni mujer deja de aprender la lengua castellana. En France, ni homme ni femme ne laisse d'apprendre la langue castillane. » (III, 13).

La formule est absolue ; elle l'est trop pour valoir rigoureusement. Et M. Lanson démontre de nouveau, par quelques faits précis, (16) qu'au début du XVII^e siècle la connaissance de l'espagnol n'était pas très répandue, que, tout au moins, elle « ne faisait pas nécessairement partie de la bonne éducation ». D'ailleurs, Cervantes ne parle ici que par ouï-dire : il n'a pas vérifié ou constaté lui-même. Puis, les héros du romancier ne traversent, de chez nous, que le Roussillon, le Languedoc, la Provence ; et il n'y a pas lieu de s'étonner que dans ces pays voisins de l'Espagne on parlât plus communément le castillan que dans les autres parties du royaume. Il faut seulement se garder d'étendre à toute la terre de France ce qui n'est tout à fait vrai que pour les deux régions pyrénéenne et méditerranéenne (17).

Cependant, c'est bien dans le premier quart du XVII^e siècle que commencent de se développer parmi nous le goût et la curiosité de la langue espagnole. La raison, évidemment, en est surtout politique. Le mariage (1615) de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, ces deux « grands luminaires du monde », dont la « conjonction » doit « réconcilier les deux nations rivales et atténuer en quelque mesure les effets de leur antipathie natu-

(16) Louis XIII ne parla l'espagnol qu'assez longtemps après son mariage. M^{me} de Rambouillet ne l'avait pas appris en son enfance (Talleyrand.)

(17) Lanson, *article cité*, p. 57.

relle » (18), ce mariage et son pendant, celui d'Elisabeth de Bourbon et de Philippe IV, en rapprochant les deux cours de Madrid et de Paris, stimulent l'intérêt français pour les êtres, les choses, les façons d'Espagne, et provoquent une mode durable dont profitera, avec toute sorte de colifichets et de brimborions, le parler castillan. Chacun veut au moins comprendre la langue de la jeune reine. Et, si l'on peut douter, ne fût-ce qu'en raison de l'insuccès des comédiens espagnols qui viennent alors à Paris, que le savoir de beaucoup de gens fût précis ou étendu, il n'y avait cependant gentilhomme ou bourgeois qui ne se piquât, par genre, de se montrer capable de fredonner à l'occasion un couplet, de décocher à propos un proverbe, ou, plus habituellement, d'insérer, sans y faire effort, dans son langage et parler naturel, tel mot de choix bien pittoresque ou vivement expressif.

C'est pour satisfaire à ce goût si prononcé que « de pauvres diables d'Espagnols, réfugiés ou de séjour en France, les Ambrosio de Salazar, les Lorenzo de Robles, les Juan de Luna, ont écrit tant bien que mal grammaires, vocabulaires et dialogues » (19). Ils étaient comme les successeurs et émules d'un certain Hieronimo Texeda qui, établi en France à la fin du xvi^e siècle, s'intitulait *interprète de langues*, et enseignait l'espagnol. — *Interprète de langues*, tel est encore le titre que se donne plus tard Juan de Luna ; et Ambrosio de Salazar (20) éprouve

(18) Voir l'*Opposition et la conjonction des deux grands luminaires du monde, œuvre plaisante et curieuse, où l'on traite de l'heureuse alliance de la France et de l'Espagne, et de l'antipathie des Espagnols et des François*, par le docteur Carlos Garcia, 1617, Paris, en français et en espagnol. Cité par Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, éd. de 1888 : *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, p. 33. — Cette « antipathie naturelle » entre le Français et l'Espagnol, la Mothe Le Vayer, un peu plus tard, l'a très nettement observée et marquée : « Le François est grand de corps, l'Espagnol petit ; le premier a le poil ordinairement blond, l'autre l'a noir ; l'un porte les cheveux longs, l'autre courts ; le François mange beaucoup et vistement, l'Espagnol fort peu et lentement ; le François se fait servir le bouilly le premier, l'Espagnol le rosty ; le François met l'eau sur le vin, l'Espagnol le vin sur l'eau... » « ...le François ne raisonne que sur le present, l'Espagnol que sur le passé ; le François demande l'aumosne avec mille submissions de gestes et de paroles, l'Espagnol avec gravité et sans bassesse, pour le moins s'il ne passe jusques à l'arrogance... » « ...le François croit qu'il n'y a que des escrouëllez en Espagne, et fait peur à ses enfans d'un Espagnol comme d'un demon infernal, l'Espagnol tient tous les François aussi gueux que ses *aguadores* de Madrid, les trouve gavaches, et croit qu'ils ne sont nais que pour faire rire le monde... » *Discours de la contrariété d'Humeurs qui se trouve entre certaines Nations, et singulièrement entré la Francoise et l'Espagnole*, Paris, 1636, p. 23, 25, 26.)

(19) Morel-Fatio, *article cité*, p. 37, 38.

(20) Voir, sur Ambrosio de Salazar, Morel-Fatio, *A. de Salazar et l'étude de l'espagnol en France sous Louis XIII*, Paris et Toulouse, 1901.

une fierté évidente à se dire *secrétaire interprète espagnol de la reine*. A ces titres pompeux ne correspond qu'une « fort mince doctrine ». (Morel-Fatio). Il n'importe : ce que l'on cherche dans les œuvres des grammairiens espagnols, ce n'est point la science linguistique ; ce sont, simplement, quelques expressions, quelques tours de phrases : on se contente d'y trouver l'usage actuel, journalier de la langue : cela suffit. Aussi les éditions se multiplient-elles de ces livrets commodes. Le *Miroir général de la grammaire en dialogues pour sçavoir la naturelle et parfaite prononciation de la langue espagnolle*, « Miroir » que publie Ambrosio de Salazar en 1614 et qui contient vocabulaire, dictionnaire, histoires gracieuses et sentences notables, *le tout divisé par les sept jours de la sepmaine*, se réimprimera en 1615, 1622, 1627. Nos Français ne restent pas en arrière de ce mouvement, et ils font même concurrence aux Espagnols maîtres d'espagnol. Pour ne prendre qu'un exemple, César Oudin, le premier traducteur du *Don Quichotte*, n'a-t-il pas donné, dès 1597, une *Grammaire et observations de la langue espagnolle*, dont il publiera en 1604 la deuxième édition, en 1606 la troisième, en 1610 la quatrième ? Avant 1610 aussi, — exactement en 1607, — il donne son *Thresor des deux langues françoise et espagnolle* dont la deuxième édition est de 1616, la troisième de 1621 ; et c'est encore avant 1610, — exactement en 1605, — qu'il publie son recueil de *Proverbes espagnols traduits en françois* (21). — Ainsi, aux premiers temps du xvii^e siècle, méthodes et grammairres ne manquent pas, et le nombre des réimpressions démontre assez le vif intérêt que l'on prend à ces sortes d'ouvrages.

Outre les grammaires, il y a les dictionnaires. L'un est publié à Paris, dès 1604, sous ce titre : *Dictionnaire très ample de la langue espagnole et françoise* (22). L'auteur, Jean Pallet, qui était médecin de Henri de Bourbon, prince de Condé, et qui dédia son livre à ce prince, alors âgé de seize ans, déclarait dans sa dédicace (édition de Bruxelles, 1606, in-8) avoir été encouragé et aidé par J. Herrera, gentilhomme espagnol.

Il y a enfin, et surtout, les traductions. Elles furent très nom-

(21) Voyez, pour toutes ces dates, Morel-Fatio, *op. cit.*

(22) *Diccionario muy copioso de la lengua española y francesa, dirigido al Illustrissimo Principe Henrico de Borbon, principe de Condé. Por el Doctor Joan Palet medico ordinario de su Exc^a. Dictionnaire tres ample de la langue Espagnole et Françoise, a tres illustre Prince Monseigneur Henry de Bourbon, Prince de Condé. Par Jean Pallet, Docteur en Medecine et Medecin ordinaire de son Ex^e. Paris, 1604. — Cf. Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 130, 131, 132, 133.*

breuses, car, si l'on savait assez d'espagnol pour avancer, en écrivant ou en causant, quelques mots, quelques proverbes, on eût été d'ordinaire assez embarrassé pour lire vraiment une œuvre dans le texte original. « Ces traductions pullulent, écrit Morel-Fatio. Il y a, à Paris, une véritable agence de traducteurs du castillan. Tout ce qui paraît de nouveau à Madrid, les romans surtout, est immédiatement expédié en France ! » (23) Et Morel-Fatio cite le cas de la *Vie de l'écuyer Marcos de Obregon* qui, imprimée en 1618, est, la même année, et « en quelques mois », mise en français par d'Audiguier (24).

Nous n'avons pas l'intention de dresser ici une liste complète des traductions parues au commencement du xvii^e siècle. Il nous suffira d'indiquer quelques titres d'œuvres importantes. Ainsi nous rétablirons, en une certaine mesure, le milieu littéraire où il convient de situer les premières versions françaises du *Don Quichotte*. On publie donc chez nous, de 1600 à 1630, outre le chef-d'œuvre de Cervantes (1614 et 1618) :

L'Histoire des guerres civiles de Grenade, de Perez de Hita, 1606,

les *Nouvelles exemplaires*, de Cervantes, 1615 (Rosset et Vital d'Audiguier),

Persiles et Sigismonde, du même, 1618 (Rosset), 1618 (Vital d'Audiguier),

Guzman d'Alfarache, de Mateo Aleman, 1600 (Chappuis), 1619-1620 (Chapelain),

Marcos de Obregon, de Vicente Espinel, 1618 (Audiguier),

Lazarille de Tormes, 1615 (Baudouin),

deux des *Histoires curieuses et exemplaires*, de Gonzalo de Cespedes, avec quatre autres nouvelles de source différente, 1628 (Lancelot, dans ses *Nouvelles tirées des plus célèbres auteurs espagnols*).

Ainsi, sur un ensemble de 11 traductions, 5 ont rapport à divers ouvrages de Cervantes.

Mais, outre ces romans et ces nouvelles qui font, pour ainsi dire, cortège au *Don Quichotte*, que traduit-on encore ? Nous ne trouvons guère, comme livres de morale et de politique, que les deux suivants : le *Vrai moyen de parvenir à la faveur, ou le réveille-matin des courtisans*, de Guevara, 1622 (Séb. Hardy), —

(23) Morel-Fatio, article cité, p. 39.

(24) *Ibid.*

l'homme d'Estat chrestien tiré des vies de Moïse et Josué, de Juan Marquez, 1621 (Virion).

Quant aux livres d'histoire, ils n'ont été traduits que plus tard (25). Il apparaît donc clairement qu'au début du xvii^e siècle, c'est la production romanesque (26) de l'Espagne, plutôt que morale, politique et historique, qui a la vogue en France, et que, d'autre part, de tous les romanciers castillans, c'est Cervantes qui semble le plus connu et le plus aimé.

(25) Herrera, *Les Conquêtes des Espagnols aux Indes*, traduites par de la Coste, 1659-71 ; Garcilasso de la Vega, *Histoire des Incas*, traduite par Baudouin, 1633 ; *Les Guerres civiles des Espagnols au Pérou*, traduites par le même, 1650 ; Luis de Marmol, *L'Afrique*, traduite par Perrot d'Ablancourt, 1667.

(26) Aux romans, il faudrait ajouter les livres de dévotion et de théologie si nombreux. Cf. Lanson, *article cité*, p. 54, 55.

CHAPITRE II

Premiers Intermédiaires (1608-1609)

- I. — Nicolas Baudouin et la nouvelle du *Curieux impertinent* (1608). Comparaison avec l'original espagnol. Baudouin suffisamment respectueux de Cervantes.
- II. — Le livret intitulé: *Homicidio de la Fidelidad y la Defensa del Honor. Le Meurtre de la Fidélité, et la Défense de l'Honneur... Avec un Discours de Don Quixote, De l'excellence des Armes sur les Lettres* (1609). Chrysostome y est devenu Philidon. Modifications nombreuses du texte de Cervantes. Passages de divers chapitres rapprochés et cousus ensemble. L'interminable faconde de Don Quichotte. Le pédantisme de Marcelle.

I

Le public français, celui du moins qui ne lisait pas l'espagnol avec aisance, connut le chef-d'œuvre de Cervantes par des extraits. Or ces extraits, il est curieux de le constater, ne portent pas sur les nombreuses aventures du héros principal (1). On détache du livre tel épisode tendre, touchant, gracieux, ou bizarre, l'histoire de Chrysostome, l'histoire d'Anselme. Un pareil choix révèle l'état d'esprit des lecteurs. Ce qu'ils goûtent vers cette fin du règne de Henri IV, — et ce qu'ils goûteront longtemps encore, — dans le *Don Quichotte*, c'est moins l'ironique

(1) Dans l'un d'eux, toutefois, don Quichotte apparaît. Mais il n'agit pas : il parle, et fort longuement.

transposition des chimères idéalistes que le poème pastoral et amoureux. L'extravagance opiniâtre d'un époux malavisé, la mort déplorable d'un berger que rebuté une bergère insensible, voilà ce qui intéresse ou émeut les contemporains d'Honoré d'Urfé, épris à ce titre de situations étranges, de sentiments exceptionnels. Le *Don Quichotte*, satire du romanesque, semble avoir plu, d'abord, par le romanesque qui s'y intercale en plusieurs endroits et y fait longueur.

Il ne pouvait, croyons-nous, en être autrement. La vogue, entre 1600 et 1610, va tout entière au genre pastoral, sentimental, chevaleresque.

Le théâtre, — de l'année 1601, date de la *Bergerie* de Montchrestien à l'année 1613, date des *Amants* de Chrétien des Croix, — le théâtre nous offre environ une dizaine de pastorales représentées ou seulement publiées. Rappelons quelques noms et quelques titres : Les *Infidèles fidèles*, fable boscagère de l'invention du Pasteur Calianthe (1603), l'*Union d'amour et de chasteté*, pastorale de l'invention d'A. Gautier, apotiquaire Avranchois (1606), le *Boscage d'amour ou les rets d'une bergère sont inévitables*, par I. Estival (1608), la *Driade amoureuse* (1606) et *Théocris* (1610), de Pierre Trotterel. — De son côté, le roman sentimental est fort en faveur, et quels qu'en soient le sujet, la nuance, la tendance : mondaine, pastorale, mythologique, religieuse. De 1600 à 1610, l'on compterait ainsi une quarantaine d'œuvres par du Souhait, des Escuteaux, de Nervèze, Laffemas, et par quelques autres écrivains de moindre renom : Guy, Corbin, Durand. L'année 1607 sont publiés les *Douze Livres de l'Astrée*, c'est-à-dire la première partie de l'ouvrage, et, l'année 1610, paraît la deuxième partie. En plus petit nombre sont les Histoires Tragiques : cinq exactement, dont les trois suivantes appartiennent au même auteur, Jacques d'Intras : *Duel de Tithamante*, *Lict d'honneur de Chariclee* (1603), *Martyre de la Fidélité* (1604). — Le roman d'aventures et le roman chevaleresque nous présentent à leur tour une vingtaine d'ouvrages. Et ce sont à peu près les mêmes écrivains qu'il convient de citer : Corbin, des Escuteaux, d'Intras, Estival, du Souhait, de Nervèze. Voici quelques titres : *Amours de Philocaste*, par J. Corbin (1601) ; *Ipsilis et Alixée*, par des Escuteaux (1602) ; le *Portraict de la vraye Amante*, par J. d'Intras (1604) ; les *Alarmes d'Amour*, par Estival (1605) ; *Aventures guerrières et amoureuses de Leandre*

(1608), *Aventures de Lidior* (1610), par de Nervèze ; les *Chastes Destinees de Cloris*, par du Souhait (1609) (2).

Tous ces romans, toutes ces « pastorales dramatiques » ont un caractère commun. Les aventures qu'ils développent, les événements qu'ils mettent en scène, n'ont que peu de rapports avec la réalité. En revanche, l'imagination de l'auteur s'y déploie avec la plus libre fantaisie et, souvent, avec extravagance. Nourri de telles productions, le public de 1610 devait goûter d'abord, dans le *Don Quichotte*, ce qui lui rappelait, par le ton et par le fond même, ses habituelles lectures. Et les premiers intermédiaires ne se sont point trompés, qui lui offrirent — d'abord — deux des épisodes les plus romanesques que Cervantes ait intercalés dans son livre.

Dès 1608, Nicolas Baudouin publiait à Paris la nouvelle du *Curieux impertinent* (3), et, pour en faciliter l'intelligence, donnait à côté du texte une traduction.

D'une façon générale, soit qu'il recopie, soit qu'il traduise, Nicolas Baudouin se montre scrupuleux : il ne modifie qu'avec précaution et prudence. Pourtant il convient tout de suite de relever chez lui une page de début et une page de conclusion, l'une et l'autre en espagnol et en français, qui sont de sa propre veine et qu'on chercherait inutilement dans Cervantes. La page de début condamne « *la curiosité qui marche hors des reigles*

(2) Cf. Marsan, la *Pastorale Dramatique en France à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle*, Paris, 1905, et G. Reynier, le *Roman sentimental avant l'Astrée*, Paris, 1908. — L'on pourrait se demander si Honoré d'Urfé a subi l'influence de Cervantes, et si l'*Astrée* rappelle en quelques endroits le *Don Quichotte*. D'Urfé savait l'espagnol ; dans ses *Epistres morales et amoureuses*, il cite, entre autres écrivains castillans, Perez et Cervantes. De plus, la première partie du *Don Quichotte* (1605) est antérieure de 2 ans au premier volume de l'*Astrée* (1607). La comparaison des deux œuvres, toutefois, ne permet pas de conclure à une imitation réelle. Certaines situations, sans doute, présentent des analogies : Cardenio et Celadon, après avoir perdu leurs dames, se retirent chacun « dans les déserts ». A l'indifférente Marcelle correspond l'indifférente Sylvie ; mais si Chrysostome se tue par amour pour la première, Aristandre « se contente de mourir de la froideur » de la seconde. Un rapprochement plus significatif serait le suivant : Cardenio fait la faute de parler de Lucinde et de la montrer à don Fernand, qui s'éprend d'elle ; de même Alcidon, amoureux de Daphnide, commet l'erreur de la louer et vanter au roi Euric. Aucun mot cependant, aucune phrase, en ces divers passages ou récits, ne rappelle au lecteur le texte de Cervantes : la manière et l'art sont tout différents. Il y a peut-être eu, d'un auteur à l'autre, suggestion ; — il n'y a pas eu influence à proprement parler (Cf. Magendie, *Du Nouveau sur l'Astrée*, Paris, 1927, ch. IX, p. 138.)

(3) Le *Curieux Impertinent. El Curioso Impertinente. Traduit d'Espagnol en François*, par Ni. Baudouin, Paris, 1608. Nous nous sommes servi de l'exemplaire aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote : B. L. 17657.

de l'amour divin », et, « entre toutes les curiositez mondaines », « celle que la jalousie imprime en l'esprit d'un mary ». Cette curiosité, affirme Baudouin, cette jalousie détruit le bonheur, cause les pires souffrances, donne occasion à de « pitoyables tragedies. » Et rien ne le montre mieux que la nouvelle du *Curieux impertinent* qu'il nous met sous les yeux tout aussitôt (4).

De même Baudouin termine autrement que Cervantes. Celui-ci s'était contenté d'une phrase, bref résumé d'une assez longue histoire : « Este fué el fin que tuvieron todos, nacido de un tan desatinado principio. Telle fut la fin qu'eut pour tous trois un commencement si insensé. » Lui, au contraire, développe, insiste. Est-ce pour une raison de symétrie, afin d'achever, comme il a débuté, par quelques lignes de son cru ? Sans doute et, aussi, afin de tirer de malheurs cruels l'enseignement qu'ils comportent. Il n'y a pas d'excuse, nous dit-il, pour l'impertinent mari, et il n'y en a qu'une bien faible pour l'ami félon et pour l'épouse adultère. L'homme sensé, ajoute-t-il, évite les traits de l'aveugle Amour, ou leur oppose « le bouclier de la vertu » (5).

Comparons maintenant, ligne à ligne, le texte de Cervantes et la copie que nous en présente Baudouin. C'est à peine si, au cours de ces 124 pages, quelques expressions ont été changées, modifiées. Notre auteur remplace *con el estrado* par *sobre una pequeña cama de campo que estava alli*, — *no que un corazon de carne* par *quanto mas un coração de carne*, — *cifra de toda belleza* par *retrato de toda belleza*, — *pielago de nuevos inconvenientes* par *oceano de nuevos inconvenientes*. Il semble qu'il veuille ainsi substituer des termes plus communs, plus simples à des termes moins courants ou moins clairs. Il lui arrive encore de renforcer l'expression espagnole, d'appuyer plus que Cervantes sur l'idée exprimée. Nous montre-t-il Anselme au guet, l'œil derrière le trou d'une serrure, l'oreille tendue ? C'est par deux fois qu'il nous le fait voir en train de regarder, d'espionner : *mirando par los agujeros de la serradura* (sic)... *y mirando assi...* ; puis, constatant que Lothaire n'eût pas parlé, fût-il demeuré près de Camille la durée d'un siècle, il commente cette attitude à l'aide d'une fort inutile parenthèse : (*conforme al ademan que hazia*) (6). Cette précision qui ne va pas sans lour-

(4) *Le Curieux Impertinent*, p. 2, 3.

(5) *Ibid.*, p. 124.

(6) *Ibid.*, p. 48.

deur, Cervantes n'en avait pas éprouvé le besoin. Était-ce donc à un Français d'en surcharger le texte castillan?

Pareillement Cervantes s'était contenté de nous dire que « le mérite et les attraits de Camille, en même temps que l'occasion que lui avait fournie l'imprudent mari, triomphèrent enfin de la loyauté de Lothaire » (7) (*dieron con la lealtad de Lotario en tierra*). Baudouin juge à coup sûr Cervantes trop resserré, trop peu explicite, puisqu'il écrit en allongeant et amplifiant la phrase : « *En effect les beautèz et la vertu de Camille iointes avec l'occasion que l'ignorant mary luy avoit mise entre les mains, firent et que sa loyauté et celle de Lothaire donna par terre avec toutes les forces de l'honneur qui estoit en elles* » (*hizieron que su lealtad y la de Lotario con todas las fuerças de la honra dieron por tierra*) (8).

Enfin, et pour tout dire, notre Baudouin, dans le cours du récit, a soit retranché, soit ajouté un ou deux passages sans motif plausible. Au chapitre XXXIV, lorsque Camille feint de vouloir se venger de son amant et l'accable de reproches simulés, — elle omet, chez le Français, ces quelques lignes : « *que espero y tengo, viendo allà, dondequiera que fuere, la pena que da la justicia desinteresada y que no se dobla al que en términos tan desesperados me ha puesto* ». En revanche, au même chapitre, quand Anselme apprend le départ précipité de Lothaire, c'est en un espagnol diffus, et qui prolonge indûment le récit original, qu'il nous est montré abandonné de tous, domestiques et servantes. Quatre lignes avaient suffi à Cervantes pour dépeindre ce misérable état, Baudouin en emploiera huit, et, ce qui est pis, il y insérera trois mots fort imprévus de latin : où le pédantisme ne trouve-t-il pas à se loger?

CERVANTES

Y para acabar de concluir con todo, volviendose a su casa, no halló en ella ninguno de cuantos criados ni criadas tenía, sino la casa desierta y sola.

BAUDOUIN

Y como una desdicha nunca viene sola, bolviendose a su casa, la halló desierta sin criados ni criadas, aviendo llevado cada uno lo mejor y mas lindo que pudieron : que como dize el Proverbio, *A arca abierta el justo peca ; Occasio facit furem* : La occasion haze el ladrón (9).

(7) *Don Quichotte*, trad. Viardot, première partie, ch. XXXIII, p. 297.

(8) *Le Curieux Impertinent*, p. 57.

(9) *Ibid.*, p. 117.

Pour la traduction qu'il joint au texte, Baudouin n'y fait pas non plus grande infidélité à Cervantes. Il reproduit, autant que possible, les tours et les termes de son auteur, voire ses images et ses comparaisons. C'est d'une identique manière, par exemple, et à l'aide des mêmes métaphores qu'il nous exprime l'admiration de plus en plus haute que l'abusé Anselme conçoit pour sa coupable épouse : « y con esto todos los escalones que Camila baxava hazia el centro de su menosprecio, los subia en la opinion de su marido hazia la cumbre de la virtud, y de su buena fama... *Et avec cela les eschelons que Camile descendoit devers le centre de son mespris, elle les montoit suivant l'opinion de son mary devers le comble de sa vertu et de sa bonne renommee* » (10),

Baudouin s'efforce aussi de ne pas trahir dans ses propres vers les vers de Cervantes : il ne les rend pas en poète, — en honnête traducteur seulement ! Et s'il paraphrase ceux que le romancier espagnol a traduits lui-même du Tansile, il demeure au contraire d'une probe exactitude, et qui n'exclut pas l'aisance, pour les trois strophes : *Es de vidrio la mujer...* pour le morceau : *Busco en la muerte la vida...* pour les deux sonnets à Chloris. Comment, en outre, ne pas lui être indulgent, si, dans le premier de ces deux sonnets, au premier quatrain, il a négligé de rendre l'antithèse si galamment cherchée ?

En el silencio de la noche, cuando
Ocupa el dulce sueño a los mortales,
La pobre cuenta de mis ricos males
Estoy al cielo y a mi Clori dando (11).

Cependant que la nuit le silence rameine,
Charmant tous les mortels d'un sommeil gracieux,
J'adresse incontinent ma plainte vers les Cieux
Et faits à ma Cloris le recit de ma peyne (12).

II

L'année suivante, 1609, s'imprimait encore à Paris un autre extrait du *Don Quichotte* sous ce titre : *Homicidio de la Fidelidad y la Defensa del Honor*.^{*} *Le Meurtre de la Fidélité, et la Défense de l'Honneur*. Où est racontée la triste, et pitoyable aventure du Berger Philidon, et les raisons de la belle et chaste

(10) *Le Curieux Impertinent*, p. 72.

(11) *Ibid.*, p. 69.

(12) *Ibid.*, p. 69.

Marcelle accusée de sa mort. Avec un Discours de Don Quixote, De l'excellence des Armes sur les Lettres (13). Cet opuscule de 125 pages, où, comme chez Nicolas Baudouin, la traduction française est donnée en face du texte espagnol, comprend, on le voit, non seulement l'histoire de Marcelle et du berger, son amoureux, mais, de plus, l'éloquent parallèle où don Quichotte oppose la profession du lettré et celle, plus méritoire, du soldat.

Le titre d'abord nous avertit d'un changement qu'il faut noter. Chrysostome n'est plus Chrysostome : il se nomme maintenant Philidon ; de même un certain Daphnis remplace Ambroise. Aux noms que Cervantes avait choisis, ont été substitués des noms empruntés à la pastorale. Le traducteur, de toute évidence, vise à intéresser ce public que charmaient les « bergeries » italiennes, espagnoles, françaises.

Ce qui importe encore, c'est que le récit ne commence plus par une conversation entre don Quichotte et Pedro, le chevrier (14). L'auteur prend tout de suite le ton du récit, l'allure narrative. Il nous apprend dès les premières lignes la mort de l'« *Amoureux Berger Philidon*. » « *Passionné de l'amour de la belle, et chaste Marcelle* », Philidon vint à désespérer de jamais fléchir la cruauté de sa maîtresse et, « *fermant les yeux au jour, il les ouvrit pour donner entrée à la nuit de ses espérances, bornées par la fin de sa vie* » (cerró los ojos al día, y los abrió para dar entrada a la noche de sus esperanças acabadas al alcabar (*sic*) de la vida » (15). Ces façons de dire, avec leurs pointes ridicules, l'auteur français en est seul responsable. Cervantes, en toute cette histoire de Marcelle, n'a rien commis qui y ressemblât.

Un tel début ne promet guère une intégrale reproduction ni, même, une imitation serrée. De fait, les transformations seront nombreuses. Notre Français traite le *Don Quichotte* avec un indifférent sans-gêne. Il y taille et tranche à sa guise, rapproche ou sépare passages et chapitres, s'octroie, en vrai barbare, pleine et entière liberté. Suivons-le donc dans sa marche capricieuse.

(13) Bibl. de l'Arsenal, B. L. 17689. — Dans cet exemplaire, le titre est répété 3 fois, dont une fois en espagnol. Le voici sous cette dernière forme : Homicidio de la Fidelidad, y la Defensa del Honor. *Donde se cuenta la triste y piadosa aventura del Pastor Philidon, y las razones de la Hermosa y casta Marcela acusada de su muerte. Con un tratado de Don Quixote de la eccelencia de las armas con las letras.*

(14) Cf. *Don Quichotte*, première partie, ch. XII.

(15) *Homicidio de la Fidelidad*, p. 1, 2.

Que devient Cervantes chez un adaptateur si peu scrupuleux ?

S'inspirant du chapitre XII (il le retouche en effet et le modifie çà et là), il nous dit qui est Philidon et qui est Marcelle. Philidon étudia les lettres « *en Salamanque première Université d'Espagne* », il s'y rendit « *docte et sçavant personnage*. » Puis, et dès son retour de l'Université, il s'éprit de Marcelle et décida, pour lui complaire, de s'habiller en berger. Quant à Marcelle, c'est une orpheline : elle a perdu successivement sa mère, son père. Confiée à un oncle qui ne la veut point contraindre, elle repousse la chaîne du mariage, se refuse à tout prétendant. Belle d'une beauté achevée, ses victimes sont nombreuses. Mais ni larmes, ni prières ne l'émeuvent : on ne l'attendrit pas.

Notre auteur, ensuite, ajoutant à une phrase du chapitre XII un passage plus important du chapitre XIII, exalte les mérites de Philidon, plaint son infortune, se lamente sur lui : « *Il ayma, il fut hay : il adora, et fut desdaigné : Il pria une cruelle, importa un marbre, courut apres le vent, cria par le desert, servit une ingrate, qui pour toute recompense luy donna la mort, au plus beau cours de sa vie*. » A ce thrène funèbre, il joint une réflexion assez inattendue, par quoi il justifie presque la « *cruelle, et desdaigneuse Marcelle*. » Ce dédain et cette cruauté, affirme-t-il, s'expliquent « *si l'on donne à l'honneur, ce que l'on defere à l'amour*. » En même temps il nous fait savoir qu'« *au lieu destiné à la sepulture de Philidon* », la froide bergère est venue apporter sa défense, alléguer de « *graves* » raisons, des raisons, certes, bien capables de persuader (16).

Là-dessus, ayant traversé buissons et halliers (breñas y malezas), voici venir « *le fameux et par imagination vaillant et courageux Cavalier errant Don Quixote de la Mancha* (17). » Il rencontre six bergers en deuil (ce sont les six bergers du chapitre XIII) et, avec eux, Vivalde et son compagnon. Don Quichotte et Vivalde se mettent à converser. Don Quichotte apprend à son interlocuteur ce qu'est la chevalerie errante. Vivalde alors soutient qu'une telle profession ne peut rivaliser en austérité avec celle des « *Moynes Chartreux*. » Don Quichotte réplique et, durant 50 pages (18), entretient le lecteur de la supériorité des armes sur les lettres. Ainsi, pendant 50 pages sur 125, l'on

(16) *Homicidio de la Fidelidad*, p. 21, 23.

(17) *Ibid.*, p. 23.

(18) De la page 36 à la page 86 pour le texte espagnol ; de la page 37 à la page 87 pour le texte français.

nous force d'oublier la pathétique histoire de Philidon et de Marcelle. A une idylle tragique, et qui intéresse malgré son invraisemblance, l'on substitue longuement, trop longuement, des considérations assez déclamatoires dont il est bien permis de dire qu'elles finissent par importuner et accabler.

Comme tout ce qui précède et, de même, tout ce qui suit, ce discours des Armes et des Lettres est un assemblage de morceaux divers rapprochés, reliés, cousus. Don Quichotte débute comme il le fait chez Cervantes au treizième chapitre. Pour l'austérité de l'une ou l'autre profession, il n'en discutera pas. Mais, si l'on regarde aux souffrances et misères par quoi s'accomplit l'œuvre de Dieu en ce monde, nul doute que les armes n'aient un avantage marqué. Considérons le religieux : en toute paix et en tout repos, il demande au ciel le bien des hommes. Mais le soldat, mais le chevalier ? Ils aident à ce bien de tout leur effort, agissant, se démenant, combattant. Point d'abri pour eux, ni d'aises ! Leur partage, c'est la sueur, le risque, l'excès de travail et de fatigue.

A cet endroit s'introduit, non sans habileté, un passage des plus étendus que l'auteur a emprunté aux chapitres XXXVII et XXXVIII. N'oublions pas en effet que, dans Cervantes, c'est au cours de ces chapitres précisément que l'hidalgo avance ses preuves, développe son argumentation. Eux seuls constituent, à proprement parler, « le curieux discours que fit Don Quichotte sur les armes et les lettres. » (Viardot) Mais, ici encore, notre maître ravaudeur ajoute, supprime selon qu'il lui plaît. Il garde pourtant le sens général et les affirmations essentielles du plaidoyer. La pauvreté de l'étudiant est richesse, nous disent les deux don Quichotte, si on la compare au dénûment du soldat. Pour devenir illustre dans les lettres, il n'en coûte que veilles, maux de tête, la faim parfois, — tout au plus : souffrances supportables et passagères ! Pour atteindre, en revanche, au même degré dans les armes, la vie doit être exposée chaque jour, à chaque heure. Et la guerre maritime n'offre pas au combattant plus de sécurité que batailles ou escarmouches en terre ferme.

Est-ce fini ? Hélas ! le don Quichotte de l'adaptateur français sait encore moins se borner que le don Quichotte de Cervantes. Il s'enivre de sa parole, bavarde. Ne se voit-il pas, après qu'il aura triomphé en de notables rencontres, glorieusement accueilli et par un puissant monarque, et par sa cour, et par son peuple, et par sa femme, et par sa fille ? Du chapitre XXXVIII nous som-

mes redescendus, non pas tout à fait au chapitre XIII, mais au chapitre XXI. Le texte espagnol, d'ailleurs, continue de subir maintes retouches. Et il suffit, pour rendre manifeste l'excessive liberté qu'on se permet une fois de plus avec Cervantes, de dire que don Quichotte, en ce morceau, parle lui-même de soi avec une entière satisfaction. Sous le chevalier généreux perce déjà le matamore risible (19).

Nous revenons enfin à Marcelle et à Philidon. C'est qu'une vingtaine de bergers, — ceux qui portent le corps de Philidon, — ont rencontré don Quichotte et Vivalde, et que tout ce monde se prépare désormais à la cérémonie de l'enterrement. Notre auteur alors, supprimant les dernières pages du chapitre XIII (20) et les premières du chapitre XIV (21), fait survenir Marcelle : elle avait tant de beauté, nous dit-il, et tant de grâce « *qu'elle sembloit surpasser toute renommée.* » Marcelle demande à se disculper : on l'écoute. Son discours, chez notre Français, s'intitule avec quelque solennité : RESPONSE, ET EXCUSE DE LA BERGERE MARCELLE.

Constatons que, là encore, l'on ne nous donne pas le texte intégral de Cervantes. L'on retranche avec désinvolture quelques phrases d'une justification un peu traînante ; et ce serait tant mieux si, par ailleurs, on n'insistait, on ne développait, on ne s'embarrassait en des explications aussi ennuyeuses qu'inutiles.

(19) Don Quichotte, en effet, dans Cervantes, au chap. XXI, lorsqu'il entretient Sancho des avantages glorieux que procure la chevalerie errante, considère tout chevalier vainqueur et ne songe pas particulièrement à soi : « *Tu n'as pas mal parlé, Sancho, répondit don Quichotte ; mais avant que d'en arriver là, il faut d'abord aller par le monde, comme en épreuve, cherchant les aventures, afin de gagner par ces hauts faits nom et renom, tellement que, dès qu'il se présente à la cour d'un grand monarque, le chevalier soit déjà connu par ses œuvres, et qu'à peine il ait franchi les portes de la ville, tous les petits garçons le suivent et l'entourent...* » (Trad. Viardot, t. I, p. 156.) — En regard de ce texte, mettons les paroles correspondantes que prononce don Quichotte chez l'adaptateur français : « *Tout ce travail que je vous ay maintenant recité n'est rien à comparaison du grand contentement que je reçois m'imaginant qu'après avoir mis fin à quelques aventures, esprouvé la valeur de ma personne en plusieurs rencontres, et par mes prouesses, et hauts faits d'armes acquis telle renommée, qu'arrivant à la Cour de quelque grand Monarque, les enfans me surront à la foule dès l'entrée de la ville...* » (Homicidio de la Fidelidad, p. 73, 75).

(20) A partir de *Y volviendo a don Quijote y a los caminantes, prosiguió diciendo...*

(21) La *Canción de Crisóstomo* est ainsi supprimée de même que les quelques lignes qui suivent, jusqu'à l'arrivée de Marcelle. L'auteur français reprend alors avec l'auteur espagnol en ces termes : « *Y fue que por cima de la peña donde se cavava la sepultura de Philidon parecio la pastora Marcela tan hermosa que passava a su fama su hermosura.* » (Homicidio de la Fidelidad, p. 92).

Il y avait déjà du pédantisme en la Marcelle authentique : bien loin de lui en ôter, on lui en ajoute. Ecoutez-la plutôt :

« *Tous mes poursuivans pourront faire donc leur profit particulier de ceste generale declaration que je leur ay faite de mes desseins, et de mes plus secretes intentions, pour oster dores-en avant tout soupçon si quelqu'un meurt pour moy, que ce soit par jalousie, ou pour avoir esté cruellement traicté en ses poursuites. Car qui n'ayme personne, et se comporte esgalement envers un chacun, ne peut donner aucun subject de jalousie: et la declaration qu'on fait de ses pensées, et deliberations, ne peut et ne doit estre mise au rang de ces desdains, et de ces rigueurs ordinaires dont les plus rusees ont accoustumé de tourmenter ceux qui se disent leurs serviteurs, pour esprouver leur constance.* (22)

Le livret s'achève sur l'épithaphe de Philidon, épithaphe formée, ainsi que chez Cervantes, de deux strophes :

Yace aquí de un amador
El misero cuerpo helado,
Que fué pastor de ganado,
Perdido por desamor.

Murió a manos del rigor
De una esquivia hermosa ingrata,
Con quien su imperio dilata
La tiranía de Amor.

Cy gist un berger malheureux,
Qui par les yeux d'une cruelle,
Acheva ses destins pour elle,
Brulant d'un feu trop amoureux.

Celle qui le priva de vie,
Amour le Monarque des Dieux,
Exerce dedans ses beaux yeux,
Les effects de sa tyrannie (23).

Le tour est ici un peu trop galant et ingénieux. Reconnaissons toutefois qu'il y a eu effort pour rendre du même coup le sens, le rythme, la disposition elle-même des rimes de l'original.

Un traducteur consciencieux, un adaptateur qui, en revanche, ne l'est guère, tels sont les premiers interprètes que Cervantes et son *Don Quichotte* rencontrent chez nous. Opposés par la méthode, inégaux en mérite, ils se ressemblent néanmoins par le choix qu'ils ont fait, l'un et l'autre, d'épisodes romanesques : le *Curieux impertinent*, la mort du berger Chrysostome. Ce choix, — il convient d'y insister, — leur a été en quelque manière commandé par le sentiment et les habitudes du public, par la mode qui favorisait alors le genre pastoral et, avec lui, les récits

(22) Comparez avec le passage correspondant, chez Cervantes : « *Que cet avertissement général serve à tous ceux qui me sollicitent pour leur goût particulier, et que l'on sache dorénavant que, si quelqu'un meurt pour moi, ce ne sera ni de jalousie ni de dédain ; car celle qui n'aime personne ne peut donner de jalousie à personne, et détromper les gens n'est pas les dédaigner.* » (Trad. Viardot, t. 1, p. 96).

(23) *Homicidio de la Fidelidad*, p. 123, 125.

les plus extraordinaires, les plus éloignés du réel. Le *Don Quichotte* ne s'est pas d'un seul coup, et par sa première partie tout entière, imposé à nos Français : la génération de 1610 n'a adopté de lui que ce qui, en lui, correspondait à ses goûts. Ennemi de l'invraisemblable et du faux, Cervantes a ainsi, tout d'abord, contribué à renforcer en France le succès de l'invraisemblable et du faux.

CHAPITRE III

César Oudin

traducteur de la 1^{re} partie du “Don Quichotte” (1614)

- I. — Sa vie et ses œuvres. Il occupe la place d'honneur parmi nos hispanisants grammairiens du xvii^e siècle.
- II. — La réimpression du *Curioso impertinente* à la suite de la *Silva curiosa* de Medrano (1608). La traduction de la Première Partie du *Don Quichotte* (1614). Le titre. L'épître à Louis XIII. Caractère général de l'œuvre. Négligences. Inexactitudes. Omissions. Pourtant, traduction en général précise, parfois même trop scrupuleuse.
- III. — Les vers du *Don Quichotte*. César Oudin a, en partie, échoué à les rendre. — Succès de cette traduction, de 1616 à 1665.

I

Nicolas Baudouin et l'adaptateur anonyme de l'histoire de Marcelle ne se peuvent, à dire juste, considérer comme de véritables traducteurs du *Don Quichotte*. Il en va tout autrement de César Oudin. Celui-ci a fait passer en entier, dans notre langue, la première partie du chef-d'œuvre (1614).

Sur ce personnage, nous avons par Moréri (1), par Jal (2), par Morel-Fatio (3), quelques renseignements précis et curieux. Fils de Nicolas Oudin, grand prévôt de Bassigny (4), César entra au service de Henri IV qui n'était alors que roi de Navarre, et il fut employé par lui en diverses négociations (5). Pour récom-

(1) Moréri, *Le grand Dictionnaire Historique*, éd. de 1759, t. VIII, p. 151, 152.

(2) *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Paris, 1867, p. 928.

(3) Morel-Fatio, *Ambrosio de Salazar*... chap. II, p. 100, 101.

(4) César appelle cette province le « pays de ma naissance. » (*Grammaire espagnole*, éd. de 1597, fol. 81 v°). [Note de M. Morel-Fatio, op. cit., p. 100].

(5) En Allemagne particulièrement (Moréri).

penser son zèle, Henri lui donna, par lettres du 11 février 1597, la charge de secrétaire et interprète des langues étrangères. César Oudin mourut le 1^{er} octobre 1625 (6).

Morel-Fatio, qui a étudié très diligemment son œuvre abondante, nous l'a montré à la fois grammairien, éditeur, traducteur, et nous a raconté, avec une érudition qui n'exclut pas la verve, les péripéties de sa longue lutte contre un rival en lexicographie et en science linguistique, l'Espagnol Ambrosio de Salazar (7).

Sans résumer ce travail, nous lui emprunterons cependant quelque chose : l'indication, par ordre chronologique, des ouvrages principaux de César Oudin. Nous avons déjà (8) nommé la *Grammaire et Observations de la Langue espagnolle* (1597) (9), les *Proverbes espagnols traduits en françois* (10) (1605), le *Thresor des deux langues françoise et espagnolle* (11) (1607). — Ajoutons ici qu'en 1608 il publie une traduction de sept dialogues espagnols imprimés à Londres vers 1591 ou 1599 (12) : *Dialogues fort plaisans escrits en langue espagnolle et traduits en françois* (13).

Toutefois, ce qui compte davantage pour nous, ce sont les traductions et éditions qui ont suivi. Quelques-unes, précédant de peu d'années la traduction du *Don Quichotte*, et la préparant pour ainsi dire, ont fort à propos aidé, près des lecteurs français, au renom et à la vogue de Cervantes. C'est d'abord, en 1608, une réimpression de la *Silva curiosa* (14) de Julian de Medrano, « sorte de pot-pourri d'historiettes, de bons mots, de

(6) Il fut enterré, le 3, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris (Jal.).

(7) Morel-Fatio, *op. cit.*, chap. III.

(8) Chap. I, p. 8.

(9) *Grammaire et observations de la langue espagnolle recueillies et mises en françois. Par César Oudin, secrétaire interprete du Roy ez langues germanique, italienne et espagnolle*, Paris, 1597.

(10) *Refranes o proverbios españoles traduzidos en lengua francesa. Proverbes espagnols traduits en françois*, Paris, 1605.

(11) *Tesoro de las dos lenguas francesa y española ; Thresor des deux langues françoise et espagnolle, auquel est contenue l'explication de toutes les deux respectivement l'une par l'autre, divisé en deux parties*, Paris, 1607.

(12) Sur ces dates, voyez Morel-Fatio, *op. cit.*, note 1 de la page 113.

(13) *Dialogos muy apazibles escritos en lengua española y traduzidos en frances. Dialogues fort plaisans escrits en langue espagnolle et traduits en françois*, Paris, 1608.

(14) *La Silva curiosa de Julian de Medrano, cavallero navarro : en que se tratan diversas cosas sotilissimas y curiosas, muy convenientes para damas y cavalleros, en toda conversacion virtuosa y honesta. Corregida en esta nueva edicion y reduzida a mejor lectura por Cesar Oudin*, Paris, 1608.

proverbes et de pièces de vers publié en 1583 à Paris par un Navarrais attaché à la cour de la reine Marguerite » (15). Pour gonfler le volume, — « pour allonger un peu la sauce » (16), — Oudin ajouta au texte de Medrano une nouvelle qu'il tira du *Don Quichotte*, et qui est le *Curioso impertinente* (17). Il semble bien que le choix de cette addition lui ait été suggéré par la publication qu'en cette même année (1608) Nicolas Baudouin avait faite, nous le savons, de la dite nouvelle, en en donnant le texte espagnol et la traduction française. Cette réédition en fournit la preuve : le *Curioso impertinente* avait plû. Et César Oudin jugea sans doute qu'il ne pouvait trouver prolongement plus opportun, adjonction plus attrayante à un ouvrage trop bref. Il eut l'habileté de profiter à son tour de l'engouement général pour le romanesque, ses extravagances et ses folies. Une seconde fois, le *Don Quichotte* servait chez nous la sorte de littérature qu'il était, précisément, destiné à combattre.

A la date de 1608 encore, notre Oudin publie « une révision d'un autre travail de Nicolas Baudouin : *La conversion d'Athis et de Cloride* » (18). En 1610, sur la demande de l'auteur, il participe à une nouvelle édition d'un recueil d'épîtres morales composées par de Nervèze, c'est-à-dire qu'il en corrige et complète la version castillane déjà donnée par une certaine Françoise de Passier (19). En 1611, l'infatigable hispanisant publie une édition de la *Galatea* de Cervantes. Et il la fait précéder non seulement d'une jolie lettre de la Galathée espagnole aux dames françaises, mais d'un curieux avertissement « a los estudiosos y amadores de las lenguas estrangeras », où il nous renseigne sur ses voyages en Espagne et au Portugal, et sur la difficulté qu'il eut à se procurer un exemplaire du célèbre roman pastoral (20). L'année suivante, 1612, il donne une version en prose

(15) Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 114.

(16) *Ibid.*

(17) Rien, dans le titre de la *Silva curiosa*, n'indique cette addition d'Oudin. Cf., plus haut, note 14.

(18) *La conversion d'Athis et de Cloride. La conversion de Atis y de Clorida. Traduzida en lengua española por N. Baudouin. Vista y corregida, por Cesar Oudin*, Paris, 1608.

(19) *Cartes morales y consolatorias del señor de Narveza, traduzidas en lengua castellana por Madama Francisca de Passier, de nuevo corregidas y añadidas de siete cartas, traduzidas por Cesar Oudin* (au-dessous, le même titre en français), Paris, 1610. — Voir, sur Françoise de Passier, Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 119, 120.

(20) Lire cet avertissement dans Morel-Fatio, *op. cit.*, ch. II, p. 122, 123, 124.

espagnole des vers français de Cl. Garnier : *Portrait du tres chrestien roy de France Louys XIII*. Paraît enfin, — 1614, — sa traduction de la première partie du *Don Quichotte*. Et il ne nous reste plus à signaler de lui qu'une édition nouvelle des *Amours de Théagène et de Chariclée* (21) en castillan (1616).

Cet ensemble considérable de travaux linguistiques et littéraires mérite à César Oudin, selon l'expression de Morel-Fatio, « la place d'honneur parmi nos hispanisants grammairiens du xviii^e siècle. » (22) Il a plus qu'aucun autre, — avec son rival, Ambrosio de Salazar, — contribué à développer et à entretenir en France le goût de la littérature et de la langue castillanes. Cervantes en particulier lui doit beaucoup, puisque trois des ouvrages, qu'Oudin a traduits ou édités, portent le nom du grand conteur : le *Curieux impertinent*, la *Galathée*, le *Don Quichotte*. Le premier et le dernier, seuls, nous intéressent ici.

II

Sur le *Curieux impertinent*, cette nouvelle détachée du *Don Quichotte*, nous serons bref : ce n'est, avons-nous dit, qu'une reproduction du texte espagnol à la suite de la *Silva curiosa* de Medrano. Cette reproduction, d'ailleurs, est suffisamment exacte. Deux ou trois erreurs (23), uniquement, seraient à noter : encore, peut-être, faut-il les attribuer à la négligence de l'imprimeur. De plus, César Oudin a raccourci, en quelques endroits, son original : ici, il supprime un bout de phrase, là une phrase entière, là, un plus long passage. Le sens, toutefois, n'a guère à pâtir de ces libertés : le récit se continue sans heurt, ni surprise, et l'on ne s'aperçoit de ce qui fait défaut, que par la comparaison attentive, minutieuse, des deux textes (24).

C'est au début de l'année 1614 (le privilège est du 17 mars) que parut chez le libraire Jean Foüet la traduction de la pre-

(21) *La Historia de los dos leales amantes Theagenes y Chariclea, trasladada de latin en romance por Fernando de Mena, vezino de Toledo ; vista y corregida por Cesar Oudin*, Paris, 1616.

(22) Morel-Fatio, *op. cit.*, p. 128.

(23) P. 279 : *ó ya consejos para entre ellos* au lieu de : *para entretenellos*. — P. 279 : *esta tan buena* au lieu d'*es tan buena*. — P. 307 : *temo que ha de estimar* au lieu de : *temo que ha de desestimar*.

(24) Nous avons ainsi compté une dizaine d'omissions, dont aucune n'a de gravité.

mière partie du *Don Quichotte*. Elle se présente sous ce titre qui reproduit simplement le titre castillan : *L'Ingenieux Don Quixote de la Manche composé par Michel de Cervantes* (25). César Oudin s'est contenté d'ajouter cette indication qui n'est point mensongère : *Traduit Fidèlement d'Espagnol en François*, et, aussitôt, de nous avertir qu'il a dédié son travail au roi. Remarquons encore qu'il fait suivre son nom de ses diverses qualités ou professions, comme pour autoriser d'avance et recommander l'œuvre nouvelle qu'il donne au public : Secrétaire Interprete de sa Majesté, és langues Germanique, Italienne, et Espagnole : et Secret, ordinaire de Monseigneur le Prince de Condé. Une seconde, une troisième et une quatrième édition parurent aux dates respectives de 1616, 1620, 1625. Dès la seconde, deux modifications importantes sont introduites dans le titre. Le mot *ingénieux*, reproduction littérale de l'*ingenioso* espagnol, a été remplacé par le mot *valeureux* qui ne saurait le traduire. De plus, après ces mots *Le Valeureux Don Quixote de la Manche*, nous lisons cette alléchante explication : *ou l'Histoire de ses grands exploits d'armes, fidèles amours et aventures estranges, œuvre non moins utile que de plaisante et delectable lecture*. Le titre, ainsi modifié, sera désormais celui de la troisième et de la quatrième éditions.

Un premier et rapide examen de la version française comparée avec l'original espagnol (26) montre qu'Oudin a négligé de traduire les vers préliminaires et la dédicace au duc de Béjar. Pareillement, aux dernières pages, il laissera de côté, sur six épitaphes ou sonnets plaisamment attribués aux Académiques d'Argamasilla, l'épithèque de début et les trois sonnets qui suivent, ne gardant que les deux dernières épitaphes.

(25) Voici le titre complet : *L'ingenieux Don Quixote de la Manche composé par Michel de Cervantes, traduit fidèlement d'espagnol en françois, et dédié au Roy par César Oudin, secrétaire interprète de Sa Majesté, és langues germanique, italienne et espagnole : et secret, ordinaire de Monseigneur le Prince de Condé*, Paris, 1614. Cette édition de 1614 est une rareté bibliographique, et on ne la trouve pas à la Bibliothèque nationale. Nous nous sommes servi, pour notre étude, de l'édition de 1620. Nous avons en outre consulté à la bibliothèque de l'Arsenal l'édition de 1639. Celle-ci comporte une particularité curieuse : en tête du tome II, on y rencontre une note manuscrite, peut-être de M. de Paulmy, où il est dit à tort que « la première édition de la traduction d'Oudin est de 1620. »

(26) Nous nous sommes servi du texte espagnol de 1605 : *El ingenioso hidalgo Don Quixote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Dirigido al Duque de Bejar, Marques de Gibraleon, Conde de Benalcar, y Bañares, Vizconde de la Puebla de Alcozer, Señor de las villas de Capilla, Curiel, y Burguillos. Año 1605. Con privilegio, en Madrid, por Juan de la Cuesta*.

L'épître au roi Louis XIII, qui ouvre le livre, précédant la traduction du prologue espagnol, mérite qu'on s'y arrête. D'abord, comme on le pense bien, elle fournit au traducteur l'occasion excellente de faire sa cour et, à la fois, d'attirer l'attention du prince sur la « bonne volonté », le « travail », la « diligence » de son Secrétaire Interprète. César Oudin donne en effet à Louis XIII le conseil d'apprendre au plus vite l'espagnol pour goûter dans sa langue propre le livre de Cervantes. Que si d'aventure le roi désirait d'en venir à ce point, notre César, homme de zèle et d'application, le pourrait, mieux que tout autre, aider en besogne. En outre, ce qui nous intéresse davantage, César Oudin insiste, dans cette même dédicace, sur le caractère plaisant de l'œuvre qu'il traduit. L'hidalgo de la Manche, dit-il, si Sa Majesté veut lui donner une place entre ses « moindres soldats », est tout disposé à y faire la faction, et « du mieux qu'il luy sera possible ». « Si ce n'est à combattre », ce sera du moins « à l'entretenir et luy faire passer quelques heures ennuyeuses. » Ce livre de *plaisante et délectable lecture* ne manquera pas non plus d'apporter quelque profit : il « sauvera la perte du temps, que plusieurs consomment à feuilleter les Romans fabuleux. » Une œuvre de juste satire et, ensemble, d'amusante récréation, tel est le double aspect sous lequel César Oudin, premier traducteur français du *Don Quichotte*, le considère et avertit qu'on le doit considérer. Le xvii^e siècle tout entier, nous le verrons, restera fidèle à cette interprétation de bon sens, qui ne raffine ni ne subtilise.

Quel don Quichotte, maintenant, notre homme a-t-il offert à ses contemporains ? Leur donner une version exacte, c'est à quoi, de toute évidence, il s'est appliqué. Ce qui frappe tout de suite à le lire, c'est le scrupule avec lequel il respecte le texte de Cervantes, cherchant à le serrer de près, le serrant de trop près quelquefois : à force de vouloir ajuster strictement sa prose à la prose castillane, il ne nous fournit par endroits qu'une sorte de décalque, d'une littéralité fatigante.

Toutefois, il n'est si scrupuleux traducteur qui n'ait ses négligences ou ses caprices. De ces infidélités, volontaires ou inconscientes, quelques-unes n'importent pas. Et nous ne reprocherons guère à notre Oudin d'avoir, par exemple, mis bout à bout en un seul chapitre, le xxxiii^e (27), deux chapitres espagnols nettement

(27) César Oudin, *Don Quixote*, p. 433.

séparés, ce qui ne l'empêche nullement de numéroté du chiffre xxxv (28) le chapitre qui suit. De même, nous ne remarquons que pour mémoire qu'il introduit une division arbitraire au chapitre XLII, donnant, sous le numéro XLIII (29), à une seconde partie ainsi distinguée ce titre qui est tout de lui : *Où se raconte l'agréable histoire du garçon muletier, avec d'autres estranges accidens advenus en la taverne.*

Lui ferons-nous un grief aussi de quelques erreurs de détail (contre-sens ou non-sens) dont la responsabilité, peut-être, incombe plus à l'imprimeur qu'à lui-même ? Il serait ridicule de lui chercher querelle, si l'on rencontre chez lui la phrase espagnole : *que avía grandes días que todo era fiambre* rendue par ces mots : *car il y avoit plusieurs jours qu'il ne mangeoit rien de froid* (30). Il est tout clair encore qu'il n'a pas écrit : *des contes et nouvelles, qui en partie ne sont point agréables, artificieuses et véritables que l'histoire même...* (31) Le texte espagnol porte d'ailleurs : *sino de los cuentos, y episodios della, que en parte, no son menos agradables, y artificiosos, y verdaderos, que la misma historia* (32).

Quelques inexactitudes, — mais elles sont assez rares, — devraient plutôt lui être reprochées. Il substitue au très simple *mudarse* (il s'agit de Sancho que presse un besoin naturel) l'expression plus compliquée et moins limpide : *deflascher la bouteille*. Il rend avec insuffisance *un rezio estruendo* par *un grand bruit*, ou, au contraire, avec quelque exagération, et un peu de vulgarité, *la boca abierta* par *la gueule bée*. Il lui arrive encore de remplacer un mot espagnol par un mot français qui n'en est pas l'équivalent. *Tous*, nous dit-il, étaient *en joye et en feste, horsmis les deux gouverneurs qui se gratoient*. Or Cervantes a écrit : *en resolucion estando todos en regozigo, fiesta, sino los dos aporreantes que se carpián*.

A quoi bon insister ? Ce sont là péchés véniels. Nous noterons pourtant qu'une ou deux fois, César Oudin a traité avec assez de légèreté son texte et a cessé véritablement d'être consciencieux. C'est au chapitre xxxiii, dans l'épisode du *Curieux impertinent*. Il supprime sans motif la stance de huit vers empruntée au poète

(28) César Oudin, *Don Quixote*, p. 487.

(29) *Ibid.*, p. 611.

(30) *Ibid.*, p. 320. — Il est facile de rétablir : « rien que des provisions froides » (Viardot).

(31) *Ibid.*, p. 355.

(32) Nous rétablirons : qui en partie ne sont pas moins agréables..., que...

Luis Tansilo, ainsi que l'allusion développée à l'épreuve du vase que Cervantes était allé chercher dans Arioste. Pareillement, en ce même épisode, il omet le passage où Léonella affirme que Lothaire a non seulement les quatre S. S. S. S. (33), mais encore un alphabet tout entier (34). Comment n'a-t-il pas vu que cette invention plaisante contribue fort à dépeindre la matoise fille et à nous convaincre, comme l'affirme l'auteur espagnol, qu'elle est plus experte aux choses d'amour qu'elle ne veut le paraître ?

Pourtant, omissions et inexactitudes n'infirmement point sérieusement ce caractère de littéralité que nous avons reconnu d'abord à la traduction d'Oudin. Que nous examinions, en effet, le détail des expressions et des tours, ou que nous considérions des passages de quelque étendue, c'est presque toujours par sa diligence minutieuse, nous pourrions dire : par sa timidité, que César Oudin nous surprend. En général, une phrase espagnole ne lui paraît traduite que si elle l'a été mot pour mot. Soupçonne-t-il alors quelque obscurité dans la phrase française ainsi obtenue, il donne en marge une explication et, assez souvent, une explication naïve, voire inutile.

Certes, il n'écrit plus en notre langue, lorsqu'il traduit *señor desoluto* par *seigneur desolut*, — *los blancos copos del levantado Apenino* par *les blancs coupeaux du haut et eslevé Apenin*, — *toda la despesa y matalotaje* par *toute la despense et matalotage*, — *nombre apelativo* par *nom apellatif* (ici, Oudin met en note : *surnom*), — *dar manotadas* par *faire des manotades*, ce qu'il commente ainsi : *ce mot est licentieux et veut dire, remuement des pieds de devans (sic) du cheval l'un apres l'autre*. Citons encore *toalla blanca* rendu par *touaille blanche*, — *ginete* par *genet*, — *burla* par *bourle* (en note : *gausserie*), — *bolateria* par *volerie* (en note *bernement ou bernage*).

Inversement, lorsque César Oudin ne croit pas, ce qui est rare, devoir en son français reproduire syllabe à syllabe l'expression espagnole, il s'astreint de nouveau, — et toujours par une note marginale, — à en fournir au lecteur l'équivalent précis. Le terme *desmochada*, dans *una desmochada encina*, lui semble s'affaiblir dans et par le français *coppé*. Aussi, à ce der-

(33) Les quatre S. S. S. S. signifient : *sabio, solo, solícito y secreto* (spirituel, seul, soigneux et sûr). [Cf. Viardot, *Don Quichotte*, t. I, p. 303.]

(34) Le passage omis par C. Oudin va de : *Y que no solo tiene las quatro S. S. »... jusqu'à : « Riose Camila del A. b. c.* [Lettres qu'Oudin remplace par le mot : discours] *de su donzella, y tuvola por mas platica en las cosas de amor, que ella dezia. »*

nier mot, il substituera en marge l'expressif *estrognonné*. Il vient de rendre : *y echadme los [los Iayanes] a las barbas uno a uno par et me les faites venir un à un*. En marge, aussitôt, il donne le mot à mot : *l'Espagnol dit mettez-les moy a la barbe*. C'est avec la même conscience qu'il nous expliquera tel calembour intraduisible en français. Cervantes avait fait dire au bachelier désarçonné : *suplico a vuesa merced, señor cavallero andante (que tan mala andança me ha dado) me ayude à salir de debaxo desta mula*. Oudin exprime le sens, — le sens seulement, — par ces mots : *je vous supplie, seigneur Chevalier errant (qui m'avez ainsi mal traité) que vous m'aidiez à sortir de dessous cette mule*. Mais une autre traduction, toute littérale celle-là, fera ressortir, en face, dans la marge, le trait d'esprit : *seigneur Chevalier Allant (qui me faites ainsi mal aller)...* Au moins ne pourra-t-on pas accuser notre très appliqué César d'avoir omis une *finesse*, — *una agudeza*, — de son auteur.

Ce besoin excessif du mot à mot est quelquefois cause et principe d'obscurité. Nous ne comprenons pas : *jusques à envier de tout le reste de la colère* (35). Cette expression : *accomode-moi ces lampes* a beau rendre terme à terme l'expression espagnole : *adobame essos candiles*, elle ne l'éclaircit pas pour nous dans le passage (36). — Signalons encore quelques hispanismes dont le sens ne saurait être bien net aux lecteurs qui ignorent l'espagnol : *ceux de cheval (los de a caballo)*, — *cela de la couverture (aquello de la manta)*, etc.

Une telle servilité, il n'est pas de page de César Oudin où nous ne la constatons, et quel que soit le caractère du morceau traduit. Nous avons, entre autres endroits, examiné comme à la loupe le discours sur l'âge d'or, le discours sur les armes et les lettres, le portrait de Maritorne, le portrait de Vincent de la Roque. Le résultat de la comparaison avec le texte castillan a été le même, chaque fois. Non seulement César Oudin reproduit le tour, — période ou phrase courte, — mais c'est à peine si, de place en place, il ajoute ou retranche un ou deux mots. Et jamais il ne songe qu'il lui conviendrait, d'abord, de garder à son style le caractère français : il *espagnolise* à outrance. Prenons le discours sur l'âge d'or. En voici quelques lignes :

(35) Ce bout de phrase traduit l'espagnol : hasta embidar todo el resto de su colera.

(36) Voici ce passage : Adobame essos candiles, dixo a este punto el barbero. Tambien vos Sancho, soys de la cofradia de vuestro amo ?

Dichosa edad, y siglos dichosos, aquellos a quien los antiquos pusieron nombre de dorados, y no porque en ellos el oro (que en esta nuestra edad de hierro tanto se estima) se alcançasse en aquella venturosa sin fatiga alguna, sino porque entonces los que en ella vivian, ignoravan estas dos palabras de Tuyo, y Mio. Eran en aquella santa edad todas las cosas comunes, a nadie le era necesario para alcanzar su ordinario sustento tomar otro trabajo que alçar la mano, y alcançarle de las robustas enzinas, que liberalmente les estavan combidando con su dulce y sazonado fruto (37).

Heureux aage et siècles heureux, ceux à qui les anciens imposèrent le nom de dorez, non pas pour ce qu'en iceux l'or (qui en cestuy nostre aage de fer s'estime tant) se gagnast sans aucune peine, mais d'autant qu'alors ceux qui vivoient ne sçavoient que c'estoit de ses (*sic*) deux paroles tien et mien. En ce saint aage toutes choses estoient communes, il n'estoit necessaire à personne pour avoir son ordinaire nourriture de prendre autre peine, sinon hausser la main, et la prendre à ces robustes chesnes; qui libéralement les invitoient à cueillir de leur doux et meur fruit. (38)

On s'aperçoit tout de suite que la phrase d'Oudin s'acharne à retrouver et à reproduire la démarche pompeuse, lente, de la phrase de Cervantes. Quelles différences y aurait-il donc à noter ? Oudin a omis l'inutile : *en aquella venturosa*, l'inutile : *en ella*. Il a ajouté, pour la clarté sans doute, à *cueillir*. Il a traduit le très suffisant *ignoravan* par le très long et très lourd : *ne sçavoient que c'estoit*. D'autre part, il a affaibli l'énergique *alcanzar* en le rendant par notre trop banal et trop commun *avoir* : *avoir son ordinaire nourriture*. Et c'est tout ce qu'une minutieuse et pointilleuse critique relève en ces lignes. Encore ce ne sont là que de légères inexactitudes, qu'on ne penserait même pas à signaler chez un traducteur moins dévot à son auteur (39).

(37) Chap. XI, p. 39.

(38) Chap. XI, p. 92.

(39) Veut-on une seconde preuve ? Il suffit de rapprocher le portrait de Maritorne dans Cervantes et le portrait de Maritorne dans Oudin. Un seul mot, peut-être, n'a pas été rendu ou l'a été mal : le premier : *servia*.

Servia en la venta assi mesmo una moça Asturiana, ancha de cara, llana de cogote, de nariz roma : del un ajo tuerta, y del otro no muy sana. Verdad es, que la gallardía del cuerpo suplia las demas faltas. No tenia siete palmos de los pies a la cabeza, y las espaldas que algun tanto le cargavan, la hazian mirar al suelo mas de lo que ella quisiera (XVI, p. 63).

Il y avoit aussi en la mesme taverne une jeune garse Asturienne, large de visage, platte du derrière de la teste, camuse, borgnesse d'un œil, et qui n'avoit l'autre guere sain ; la vérité est que la gaillardise de son corps suppleoit les autres défauts, elle n'avoit pas sept emfans depuis les pieds jusques à la teste, et les espaules qui la chargeoient un tant soit peu, la foisoient regarder en terre plus qu'elle n'eust voulu (XVI, p. 153).

III

Quoi qu'il en ait, César Oudin ne peut, d'aussi près, traduire les vers qu'il rencontre dans son texte. Il réussit, toutefois, à en transposer quelques-uns dans sa langue « quasi de mot à mot » (40). Il rend avec assez d'exactitude, et dans le même rythme octosyllabique, le chant non rimé d'Anthoine (41). De tel sonnet (*O le falta al amor conocimiento...* (42), *Santa amistad, que con ligeras alas...*) (43) il reproduit très suffisamment l'idée et l'expression. Sachons, en passant, lui faire un mérite d'avoir trouvé, pour la seconde des deux pièces que nous signalons, deux fort beaux vers, les deux derniers du deuxième tercet :

Que si tus apariencias no le quitas,
 Presto ha de verse el mundo en la pelea
 De la discorde confusion primera (44).
 Si tu ne luy ravis tes belles apparences,
 Le monde est en péril de se voir culbuté
 Dans la confusion de ses vieilles souffrances (45).

De même, César Oudin réussit à garder contact, véritablement, avec le texte espagnol dans les deux sonnets que Cervantes fait prononcer au Captif, et dans les deux épitaphes sur lesquelles se termine la première partie.

Ailleurs, il commente, dilue. Il dilue en trois sixains les trois quatrains du court poème : *Es de vidrio la mujer...* (46) Il dilue en vingt-quatre vers les onze premiers de la *Canción de Crisostomo* (47). Dans la même chanson, il développe ce groupe de mots simple et ramassé : *Del ya vencido toro, el implacable — Bramido...* en un couplet fort plat de bucolique facile :

Et le frequent mugir encore
 Du Taureau que l'amour devore,
 Alors qu'à la pente d'un val
 Il est dompté par son rival... (48)

Quant au trait d'esprit, à la pointe vive qui clôt le poème, il la

(40) César Oudin, *Don Quixote*, p. 96, en marge.

(41) *Ibid.*, chap. XI, p. 96, 97, 98.

(42) *Ibid.*, chap. XXIII, p. 264.

(43) *Ibid.*, chap. XXVII, p. 333, 334.

(44) Chap. XXVII, p. 139.

(45) Chap. XXVII, p. 334.

(46) César Oudin, *Dom Quixote*, chap. XXXIII, p. 447.

(47) *Ibid.*, chap. XIV, p. 123, 124.

(48) *Ibid.*, p. 124, 125.

rend si mal qu'il est difficile de la reconnaître dans la paraphrase appuyée qu'il en donne :

Cancion desesperada, no te quexes,	Chanson qui vis en desespoir,
Quando mi triste compania dexes,	Quand tu cesseras de me voir,
Antes pues que la causa do naciste,	Ne te plains, regrettant l'absence
Con mi <i>desdicha</i> aumentas (<i>sic</i>) su	De ma triste et dure presence,
[<i>ventura</i> ,	Puis que le desastré sujet,
Aun en la sepultura no estes triste	De ton estre augmente l'object
[(49).	De la misere que j'endure,
	N'ayez dueil que son adventure
	Accroisse par l'evenement
	De la Parque et du monument (50).

Pour le sonnet : *En el silencio de la noche...* (51), pour la chanson : *Marinero soy de amor...* (52), il interprète, arrange, modifie beaucoup plus qu'il ne traduit. Et il lui arrive au moins une fois de substituer presque entièrement aux vers de Cervantes une composition poétique de sa façon. Le sonnet suivant ne présente que les plus lointains rapports avec le sonnet espagnol qu'il est censé reproduire :

Je sens que je me meurs, et si vous ne voyez
Que pour donner la mort, l'amour soit assez forte,
Je voy bien ce que c'est, il faudra faire en sorte
Que vous n'en croyez rien ; mais que vous le voyez.

Je suis prest à mourir, pourveu que vous soyez
Prest à considerer mon ame demy-morte,
Car voyant vostre image au cœur où je la porte,
Sans doute vous croirez ce que vous en oyez.

Au moins apprendrez vous que des deux choses l'une,
Où vous m'avez réduit, ce n'est pas la fortune,
Mais le choix seulement qui me range au trespas :

Car puis que vous voulez si j'ayme, que je meure,
Ou si je n'ayme point que vivant je demeure,
J'ayme mieux en mourir, que ne vous aymer pas (53).

(49) Chap. XIV, p. 54.

(50) Chap. XIV, p. 132.

(51) César Oudin, *Don Quixote*, chap. XXXIII, p. 465.

(52) *Ibid.*, chap. XLIII, p. 611, 612.

(53) César Oudin, *Don Quixote*, chap. XXXIII, p. 466, 467. — Voici, pour faire la comparaison, le sonnet espagnol :

Yo se que muero, y si no soy creydo,
Es mas cierto el morir, como es mas cierto,
Verme a tus pies, o bella ingrata muerto,
Antes que de adorarte arrepentido.

Podre yo verme en la region de olvido,
De vida, y gloria, y de favor desierto,
Y alli verse podra en mi pecho abierto,
Como tu hermoso rostro está esculpido.

Disons, cependant, pour être juste, qu'en général César Oudin fait effort, même en vers, pour ne pas trahir Cervantes. Pourquoi donc ces retours à sa manière diligente et appliquée lui ont-ils si peu souvent réussi ? S'il cherche, par exemple, dans la pièce qu'il intitule : *Dithyrambes* (54), à rendre la vive allure, la cadence brève de l'espagnol, sa maladresse, son embarras sont évidents. Par maladresse encore, dans la pièce : *Dulce esperanza mia*, il remplace le rythme original par un rythme inverse. La disposition typographique des deux extraits que nous donnons montrera cette erreur étrange de son zèle :

Dulce esperanza mia,	Mon doux espoir, qui romps toute
Que rompiendo imposibles, y	[chose impossible]
[malezas,	Admirable en effets,
Sigues firme la via,	Tu tiens la propre voye en ton
Que tu mesma te finges, y adereças,	[cours invincible]
No te desmaye el verte,	Que toy mesme tu fais,
A cada passo junto al de Tu	Ne t'espouvante point de voir à
[muerte (55).	[chaque pas]
	Arriver ton trespas (56).

Cette traduction de César Oudin eut du succès. Lui-même d'abord nous l'affirme : dans la troisième édition de son ouvrage, s'adressant au Lecteur, il parle de l'accueil « favorable » que « Don Quixote de la Manche » reçut du public « le premier jour qu'il sortit en lumière » (57). A ce témoignage de l'auteur, ajoutons-en un autre, celui que fournissent les rééditions successives. Réimprimé en 1616, 1620, 1625, le *Don Quichotte* de César Oudin le sera de nouveau en 1632, 1639, 1646, 1665. Dans les trois dernières éditions, il accompagne et précède le *Don Quichotte* de Rosset.

César Oudin a vraiment familiarisé nos Français avec l'ingénieux hidalgo. Et l'année 1614 marque une date essentielle pour l'histoire, dans notre pays, du roman de Cervantes.

Que esta reliquia guardo para el duro
Trance, que me amenaza a mi porfia,
Que en tu mismo rigor se fortaleze.

Ay de aquel que navega el cielo escuro,
Por mar no usado, y peligrosa via,
Adonde norte, o puerto no se ofrece.

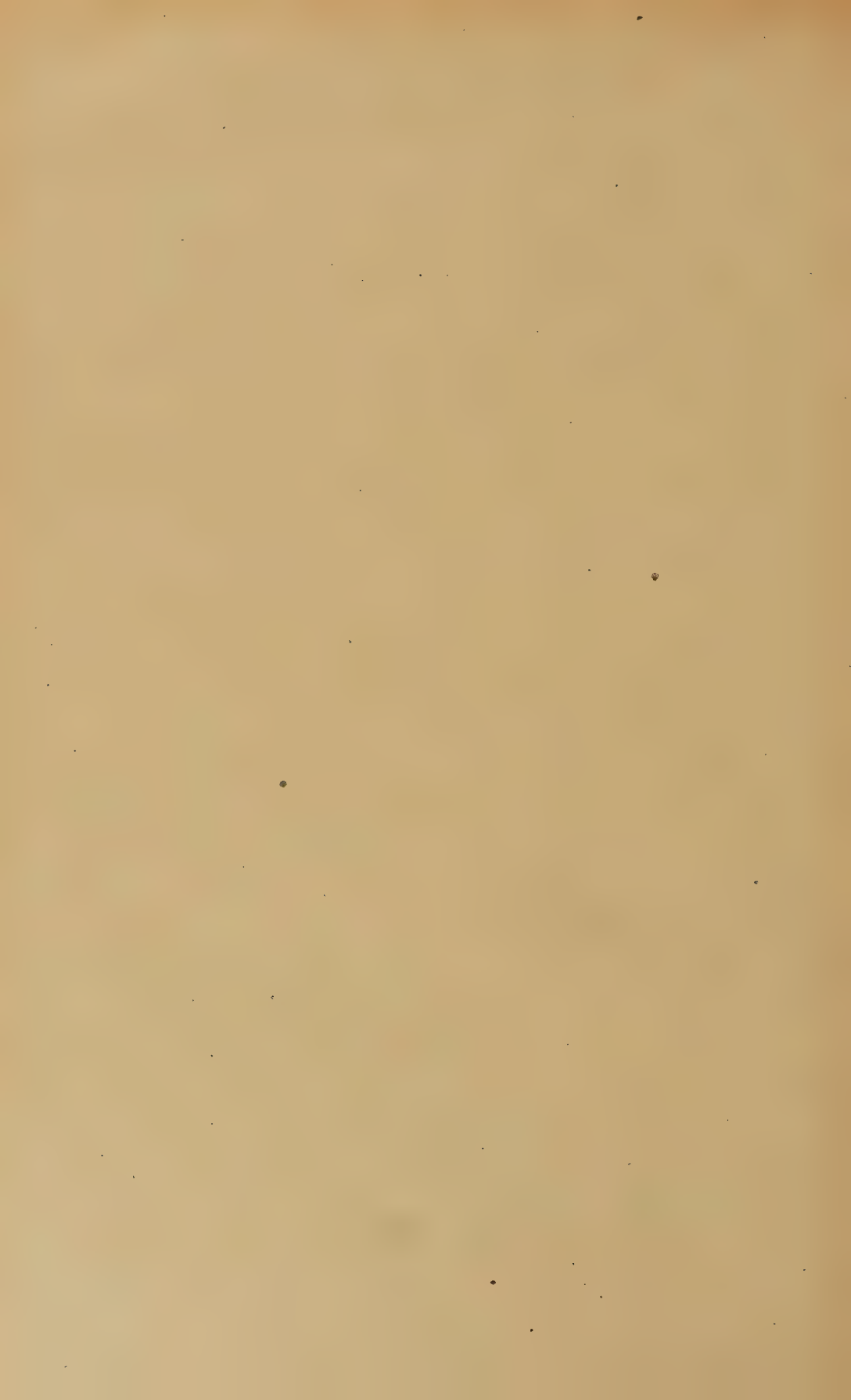
(XXXIV, p. 198).

(54) César Oudin, *Don Quixote*, chap. XXVII, p. 331, 332.

(55) XLII, p. 263.

(56) XLIII, p. 613.

(57) Edition de 1620.



CHAPITRE IV

François de Rosset

traducteur de la II^e partie du “Don Quichotte”
(1618)

- I. — Sa vie et ses œuvres. Le poète. Le prosateur.
- II. — Sa traduction du *Don Quichotte*. Le titre. La dédicace à M^{me} de Luynes : c'est ici une *Histoire plaisante et facétieuse*. Négligences, inexactitudes, omissions, erreurs de sens, tours embarrassés, termes pédantesques ou vulgaires, hispanismes, tendance au développement et à la paraphrase. Un certain mérite, pourtant.
- III. — Les vers du *Don Quichotte*. François de Rosset a, pour la plupart, échoué à les rendre.
- IV. — Succès de cette traduction de 1622 à 1665. Appréciations diverses sur le premier *Don Quichotte* français.

I

César Oudin n'a pas traduit la seconde partie du *Don Quichotte* parue en 1615 (1). C'est son contemporain, François de Rosset, poète, romancier et polygraphe, qui se chargea de la tourner en notre langue.

François de Rosset naquit vers 1570, en Provence, d'une famille noble. Sa vie nous est mal connue. Nous savons seulement qu'il passa quatorze ans à la cour et qu'il ne cessa guère d'écrire. On ignore la date exacte de sa mort.

Son œuvre comprend un recueil de vers : *Les XII Beutez*

(1) Il semble bien qu'il en ait eu l'idée. Il écrit, en effet, dans l'épître au Lecteur, en tête de la 3^e édition de la 1^{re} partie (1620) : « ...si tu luy continuë (sic) cette affection [au *Don Quichotte*], le désir m'augmentera de contribuer à ton contentement tout ce qui me sera possible, je t'en prie, attendant un second Tome que je te donneray en bref. »

de *Phyllis et autres œuvres poétiques* (1604) (2), de longs et lourds récits: le *Roman des Chevaliers de la Gloire* (1612) (3), l'*Histoire des amants volages de ce temps* (1617 ou 1619) (4), les *Histoires tragiques de notre temps* (1619) (5). Il compila, en outre, des *Lettres amoureuses et morales* (1616) (6), où il nous a conservé quelques missives du cardinal du Perron, de Desportes, de Bertaut, de Ménage. Il fut aussi l'éditeur des *Quinze joyes de mariage* (1604) (7), des *Délices de la poésie française* (1618) (8). On lui attribue, enfin, les *Portraits les plus belles dames de la ville de Montpellier...* (1619 ?) (9).

Il fut, d'autre part, un traducteur abondant. C'est qu'il possédait, — avec le latin, — l'italien et l'espagnol. Jugeant défectueuse la traduction de l'Arioste par Gabriel Chappuys (1576), il nous en donna, à son tour, une version, mais aussi inexacte que celle qu'il avait voulu remplacer. Il eut même l'idée fâcheuse d'ajouter au poème de l'Arioste une *Suite* de sa façon, « tissu d'aventures romanesques », où « le sens commun » fait souvent défaut (10). Comme il s'était efforcé de faire oublier Chappuys, il s'efforça, pareillement, d'éclipser Jacques Vincent, le traducteur de Boiardo (1549-1550). Et, quelques années après son *Roland Furieux* (1615), il publia un *Roland l'Amoureux* (1619). Nous lui devons encore une traduction de la *Vie de Saint-Philippe Néri*, par Galloni.

Parmi les écrivains espagnols, c'est principalement à Cervantes qu'il s'attaqua. Outre la deuxième partie du *Don Qui-*

(2) *Les XII Beautés de Phyllis. Et autres œuvres poétiques du sieur de Rosset, à Monseigneur le Prince d'Aiguillon.* Paris, 1604.

(3) *Le Roman des Chevaliers de la Gloire, contenant plusieurs hautes et fameuses aventures des princes et des chevaliers qui parurent aux courses faites à la Place royale pour la fête des alliances de France et d'Espagne, avec la description de leurs entrées, équipages, habits, machines, devises, armes et blasons de leurs maisons.* Paris, 1612.

(4) *Histoire des amants volages de ce temps, où, sous des noms empruntés, sont contenues les amours de plusieurs princes, seigneurs, qui ont trompé leurs maîtresses ou ont été trompés d'elles.* Paris, 1617 ou 1619.

(5) *Les histoires tragiques de notre temps, où sont contenues les morts funestes et lamentables de plusieurs personnes.* Paris, 1619.

(6) Voici le titre de la 3^e édition : *Lettres amoureuses et morales des beaux esprits de ce temps, enrichies de plusieurs rares discours et belles harangues sur divers sujets ; troisième édition revue et augmentée par F. de R.* Paris, 1616.

(7) *Les Quinze joyes de mariage, ou la Nasse dans laquelle sont détenus plusieurs personnages de notre temps.* Rouen, 1604.

(8) *Délices de la poésie française, ou Recueil des plus beaux vers de ce temps.* Paris, 1618.

(9) *Les Portraits des plus belles dames de la ville de Montpellier et d'une vieille demoiselle, où leurs personnes, leurs mœurs, esprits, complexion et inclinations sont au vif et naturellement dépeintes.* Paris, 1619.

(10) Cf. Goujet, *Bibliothèque française*, tome XV, p. 367.

chotte, il traduisit les *Nouvelles* (1614), *Persiles y Sigismunda* (1618). Il traduisit encore, de Loubeyssin de la Marque, les *Abus du Monde* (1618). Et n'oublions pas, pour finir, *l'Admirable Histoire des Chevaliers du Soleil* (11), dont les huit volumes se distribuent entre les dates extrêmes de 1620 et de 1626.

Poète, romancier, traducteur, rien de son œuvre n'a survécu. Le poète en lui est partout détestable. C'est en effet presque au sortir de l'enfance qu'il composa ses *Douze Beutez de Phyllis*. Elles sont, nous dit-il lui-même, « une ardeur de dix-huit ans qui eût été consumée dans la poussière de son étude », si, pendant un voyage qu'il fit en Italie, on ne s'était avisé de les publier en partie, à Avignon, et d'une manière si défectueuse que lui-même eut peine à les reconnaître. Vivement indigné de voir défigurés des vers qu'il jugeait *incomparables*, il se hâta d'en produire une nouvelle édition, corrigée et augmentée. Pauvres vers, semés de faux brillants, où il célèbre, quelquefois jusqu'à l'indécence, tout ce qui lui avait plu dans celle qu'il aimait : le front, les cheveux, les oreilles, les yeux, le nez, la bouche, les joues, les dents, la voix, les mains, les « tetins », les pieds. A ce recueil, de Rosset joignit le *Tombeau* de sa belle, morte à quelque temps de là, et pendant qu'il en était éloigné. Dans son chagrin, il jure, il se promet de ne plus chanter. Pourtant, ce serment de poète ne l'empêcha pas, dans la suite, de célébrer en sonnets, stances et chansons, non plus la défunte Phyllis, mais bon nombre d'Iris vraies ou supposées. Puis, comme l'ardeur de rimer ne l'abandonne à aucun moment, le voici qui se met à *paranympher*, comprenons : à louer quelques-uns de ses bien-faiteurs, en particulier Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, prince de Soyon et pair de France. Et il loue aussi la sœur de ce duc, Diane de Crussol, baronne de Tor. En d'autres « paranympes », il célèbre des poètes et leurs œuvres : Philippe Desportes et ses *Amours de Cléonice*, Bertaud et ses *Amours*, même le sieur Timothée de Chillac et ses *Amours d'Angeline*.

Il n'est pas plus heureux, bien qu'il puisse paraître plus

(11) *L'Admirable Histoire du Chevalier du Soleil, où sont racontées les immortelles prouesses de cet invincible guerrier et de son frère Rosiclaire, enfants du grand empereur de Constantinople, avec les aventures de la princesse Claridiane et autres grands seigneurs, traduit du castillan*. Paris, 1620-1626. — Selon Michaud, *Biographie universelle*, « Louis Donet a eu part à cette version, dont les deux premiers volumes ont été réimprimés en 1643. Il existe un *Abrégé* de cet ouvrage et du *Roman des romans*, attribué, mais sans fondement, au comte de Tressan. Paris, 1780, 2 vol. in-12. »

raisonnable, dans son *Chant royal sur l'Immaculée Conception*, qu'il envoya à l'Académie du Puy, à Rouen, dans son *Tombeau*, ou *Eloge funèbre* du sieur Guiraud, dans ses stances sur les ouvrages de Lucas Materot, Prince des Escrivains (ou maîtres à écrire) de ce Siècle, dans son ode à Malherbe, à qui il avait inutilement demandé son amitié. — Un sonnet nous a paru caractéristique de son genre, de son plus mauvais genre. Le voici :

Sur les Amours de Monsieur Bertaud Abbé d'Aunay,

Sonnet

Ce ne sont pas des vers, ce sont plustost des mers,
D'où l'ame de l'amour tire son origine,
Mers non : ce sont des fers, dont la belle Cyprine
Enferme tous les jours l'un et l'autre univers.

Fers non : mais des enfers : car l'envie et ses vers
Y lisent à regret leur fatale ruine,
Enfers non : mais plustost le foudre j'imagine,
Armé de mille feux, et de flambeaux divers.

Car s'ils estoient des mers, porteroient-ils la flame ?
Si des fers : ils auroient emprisonné leur Dame.
Enfers non : car l'Amour y faict son Paradis.

Foudre non : car desja tout seroit mis en poudre.
Toutesfois ne pouvant mieux dire, je les dis
Des Vers, des Mers, des Fers, des Enfers et le Foudre (12).

(12) *Les XII Beutez de Phyllis*, p. 58. — Cette préciosité du tour, ce parallélisme des expressions ne sont pas personnels à François de Rosset. Voici un sonnet de Laugier de Porchères, où les mêmes procédés, la même affectation se retrouvent aux mêmes endroits :

Sonnet à la Duchesse de Beaufort

*composé à la gloire de jeunes yeux
amoureux et dans lequel le poète,
attaché à louer comme il faut, à célébrer
comme il convient leurs feux, leur mouvement, leur éclat,
leur lumière, renonce à trouver —
même dans le domaine du chimérique —
une image digne de leur être opposée.*

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux,
Ayant dessus les rois la puissance absolue.
Des dieux ?... Des cieus, plutôt, par leur couleur de nue
Et leur mouvement prompt comme celui des cieus.

Des cieus ?... Non !... Deux soleils nous offusquant la vue
De leurs rayons brillants clairement radieux...
Soleils ?... Non !... Mais éclairs de puissance inconnue,
Des foudres de l'amour signes présagieux...

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?
Si des cieus, ils auraient leur mouvement égal.
Deux Soleils ?... Ne se peut : le soleil est unique.

Moins alambiquée, sinon plus poétique, est l'ode à Malherbe. Qu'on nous excuse d'en citer aussi, par un sentiment d'équité, quelques strophes, les premières :

Quand je lis ces vers empoulez
Qui frappent les Cieux estoilez
De leurs paroles incogneues,
Admirant leur commencement
Je suis saisi d'estonnement
Comme un qui tomberoit des nuës.

Mais ayant couru de mes yeux
Les vers de ces audacieux,
De qui la Lune est la compagne :
Soudain à part moy je souffris,
De voir encore une souris
Sortir du trou d'une montagne... (13)

Le romancier nous retiendra moins longtemps. D'un mot nous le définirons : il est compliqué et diffus. Et l'on jugera de son style le plus soigné par ce début de phrase où l'antithèse se joue à deux fois :

« comme l'Amour faisoit boire une goutte de son *amere dou-*

Eclairs ?... Non ! Car ceux-ci durent trop et trop clairs,
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique :
Des yeux, des dieux, des cieus, des soleils, des éclairs.

(Cité par Marcel Braunschvig, *Notre Littérature étudiée dans les textes*, Paris, 1927, t. I, p. 411, 412).

(13) *Les XII Beutez de Phyllis*, p. 59. — Le reste ne vaut pas ce début. Voici les trois dernières strophes où le poète, après avoir surtout fait l'éloge de Ronsard, Bertaud, des Yveteaux (ces deux derniers nés à Caen, ainsi que Malherbe), en vient enfin à louer et vanter Malherbe lui-même. On remarquera comme ces vers sont gâtés par l'abus d'une importune érudition :

Pour moy je ne sçaurois venter
Quelcun qui sans le meriter
Veut avoir le fruict de ma peine,
Àimant mieux en ceste façon
Changer d'un flateur la leçon
En celle-là de Philoxene.

Mais aussi de ne chanter point,
O grand Malerbe, de tout poinct
La gloire de ta rare Muse,
Je meritois droictement
Ce qu'il receut injustement
De ce Tyran de Syracuse.

Beau soleil qui dores nos jours,
Je t'ay consacré ce discours
Contre ces Larves ennemies,
Sçachant bien qu'estant leur tombeau,
Avant que louer un corbeau
L'on te mettroit aux Latomies.

(*Ibid.*, p. 60.)

ceur à Cloridan, pour l'accoutusmer aux *delices meslees d'absynthe*, qu'il luy fit avaler depuis à longs traicts... » (14)
ou, si l'on veut, par ce portrait de femme où viennent se rencontrer, comme en un rendez-vous, toutes les banalités galantes usitées à l'époque :

« O Dieux que d'appas, que de charmes, et que de flambeaux ardents. O Dieux que de lys, que d'œilleux, et que de roses vermeilles ! Que de graces amoureuses, que d'agreables morts ! et que de douceurs, et que d'audaces. En fin Cloridan... m'a dit... que ses cheveux sont blonds, crespéz, et longs, et plus reluisans que fin or. Que ses joües delicates sont semees de roses et de lys meslés ensemble, et que son front est un yvoire bien poly et bien compassé. Que ses yeux sont deux clairs soleils, doux à les voir et avars de leurs regards. Qu'Amour y vuide toute sa trousse, et en desrobe visiblement tous les cœurs. Que sa bouche est de pur cinabre, d'où procedent les doux sousris, et les douces et courtoises paroles, capables de donner du sentiment aux choses insensibles. » (15)

Cette facilité et longueur de développement, c'est encore elle qui nous surprendra chez Rosset, dans sa traduction du *Don Quichotte*. Et ce n'en sera pas là le moindre défaut.

II

Rosset intitule sa traduction : *Seconde partie de l'histoire de l'ingenieux et redoutable chevalier, Dom-Quichot de la Manche* (16). Remarquons ces deux qualificatifs : *ingenieux* et *redoutable*. Un seul suffisait : le premier. Pourtant Rosset fait mieux encore. Quelques pages plus loin, répétant le titre, il le modifie une seconde fois. *Don Quichotte, ingenieux et redoutable* tout

(14) *Histoire des Amans volages de ce temps*, p. 5.

(15) *Ibid.*, p. 6.

(16) Voici le titre complet de l'ouvrage : *Seconde partie de l'Histoire de l'ingenieux et redoutable chevalier, Dom-Quichot de la Manche. Composée en Espagnol, par Miguel de Cervantes, Saavedra. Et traduite fidelement en nostre langue, par F. de Rosset*. Paris, 1618. — Nous nous sommes servi de l'édition de Rouen, 1646, la première en date que possède la Bibliothèque Nationale. Et nous avons comparé le texte français avec le texte espagnol que donne l'édition de Bruxelles, 1616 : *Segunda parte del Ingenioso cavallero Don Quixote de la Mancha*. Por Miguel de Cervantes Saavedra autor de su primera parte. Dirigida à don Pedro Fernandez de Castro, Conde de Lemos, de Andrade, y de Villalba, Marques de Saria, Gentilhombre de la Camara de su Magestad, Comendador de la Encomienda de Peñafiel y la Zarça, de la Orden de Alcantara, Virrey, Governador, y Capitan General del Reyno de Napoles, y Presidente del supremo Consejo de Italia, En Bruselas, 1616.

à l'heure, n'est plus qu'*admirable et excellent*. A l'*ingenioso* de Cervantes, Rosset a substitué deux adjectifs de son goût. Cette liberté qu'il prend de varier et redoubler les épithètes capables de définir le héros, bien d'autres après lui en useront. Mais c'est lui qui, le premier, en a donné le déplorable exemple.

Rosset a supprimé la dédicace de Cervantes au comte de Lemos et le prologue au lecteur. En revanche, nous avons de lui une dédicace fort recherchée à M^{me} de Luynes, la femme du favori et ministre de Louis XIII. Il y abonde en flatteries outrées, en compliments hyperboliques. De Luynes, « cette chere ame de mon Roy » est l'un de ceux, à en croire Rosset, « que le Ciel rend honorables parmy les Mortels. » M^{me} de Luynes, de son côté, « toutes les Vertus et toutes les Graces » lui servent « de lustre et d'ornement ». Et si la formule peut sembler banale, même à cette date de 1618, voici qui est à la fois extrêmement ingénieux et emphatique : « vous estes toute la gloire de nostre siecle, de mesme que toute la honte du passé, et la plus grande envie du futur. » Sourions à ces propos ampoulés, mais retenons de préférence une ou deux appréciations que, dans cette même dédicace, Rosset donne en passant sur le roman qu'il traduit : « j'ose offrir à vostre Grandeur, dit-il à M^{me} de Luynes, cette Histoire *plaisante et facétieuse*. » « *Après tant de Livres serieux* » — continue-t-il — et où s'applique, ne fût-ce que pour y faire son choix, « *vostre rare et bel Esprit* », — « *cestuy-ci vous servira comme d'esbat aux heures destinées pour vostre recreation*. » — Un ouvrage de loisir et d'amusement, tel est encore, pour Rosset comme pour Oudin, le chef-d'œuvre de Cervantes.

De même Rosset traducteur ne diffère pas essentiellement d'Oudin traducteur. Il s'efforce lui aussi de suivre, de reproduire, en sa vivacité ou en sa nonchalance, la démarche de l'auteur espagnol. Il est moins scrupuleux, pourtant, que l'érudit César Oudin. Il ne vise pas toujours à rendre, mot pour mot, la phrase et les expressions du texte. Dès l'abord, cette moindre conscience se remarque. Nous n'avons pas ici de notes marginales, pas d'explications introduites, comme entre parenthèses, dans le cours du récit (17). Enfin, à comparer dans le détail la version avec l'original, les inexactitudes apparaissent nombreuses, trop nombreuses.

(17) Rosset éprouve cependant le besoin de nous dire (Ch. I, p. 5) de quelle province fait partie la ville d'Osuna : « Il avoit pris ses degrez à Ossune, *ville de l'Andalusie*. » Et c'est lui qui souligne.

Est-ce à Rosset, est-ce à l'imprimeur qu'il faut reprocher certaines erreurs ou négligences dans le numérotage des chapitres ? Au chapitre XXV succède le chapitre XXVII. Mais en revanche, ce qui est une façon imprévue de se rattraper et amender, l'on nous donnera deux chapitre XXXV. Le premier est intitulé : « *Du moyen que l'on print pour desenchanter la nom-pareille Dulcinée du Toboso, et c'est icy une des plus fameuses Aventures de ce livre.* » (18) Le second : « *Continuation de ce qu'apprit Dom-Quixote pour le desenchantement de Dulcinee, avec 'autres succez admirables.* » (19) Nous lisons encore le chiffre XXXII au lieu du chiffre XXXVII, — XLI au lieu de XLV, — XXVIII au lieu de LVIII. Les titres eux-mêmes, et non plus seulement les numéros d'ordre, subissent quelquefois d'inutiles modifications. Là où Cervantes a mis simplement : « *Donde se cuenta la que dio de su mala andança la dueña Dolorida* » (20), Rosset écrit : « *De la venue de la Dame Doloride à la Cour du Duc : du recit de ses Aventures, et comme elle requiert l'assistance de nostre Chevalier.* » (21) Une fois au moins le changement est total : « *Que trata de lo que verá el que lo leyere, o lo oyrá el que lo escuchare leer,* » (22) avait écrit, non sans humour, le romancier espagnol. Rosset qui, sans doute, n'approuve pas cette façon cavalière et ce ton délibéré, se substitue à Cervantes, et nous lisons chez lui cette phrase qui n'a que le mérite de la précision : « *De ce qui arriva à Dom Quixote quand il partit de Barcelonne, apres que le chevalier de la Blanche Lune l'eut vaincu.* » (23)

Certaines omissions rendent parfois obscure la traduction française. Nous ne comprenons pas : « *J'inventay ceste bourde pour eschaper des importunitéz de mon Seigneur Dom-Quixote, en est succédé, Dieu est au ciel juge des cœurs* », (24) — si nous comprenons au contraire : « *yo fingí aquello por escaparme de las riñas de mi señor Dom Quixote, y no con intencion de ofenderle, y si ha salido al reves, Dios está en el cielo que juzga los coraçones.* » (25) Nous ne comprenons pas, non plus, « *ceux-cy*

(18) *Dom Quixote*, tome II, p. 381.

(19) *Ibid.*, p. 392.

(20) *Segunda parte...*, chap. XXXVIII, p. 353.

(21) *Dom Quixote*, tome II, chap. XXXVIII, p. 410.

(22) *Segunda parte...*, ch. LXVI, p. 624.

(23) *Dom Quixote*, tome II, ch. LXVI, p. 710.

(24) *Dom Quixote*, tome II, ch. XXXIV, p. 377.

(25) *Segunda parte...*, ch. XXXIII, p. 319.

battoient deux grands couverts pareillement de noir. » (26) Rosset ou l'imprimeur a eu le tort d'oublier : *tambours (dos grandes tambores)*. Et comment saisir encore, puisqu'il y manque un des verbes essentiels, cette phrase éplorée de la duègne Doloride : « *Le cheval est icy, nos barbes croissent, et chacune de nous, par autant de poils que nous avons, de nous raire, et nous tondre.* » (27) — « *te suplicamos*, avait dit Cervantes, *nos rapas y tundas.* » (28)

Que d'erreurs légères, que de lapsus étourdis en ce gros volume ! Ici, c'est la négation *ne*, alors qu'il faudrait le pronom *en* ; là, c'est l'adverbe *mal* au lieu de l'adverbe *bien*. Ailleurs, c'est *nostre Sancho* à la place de *nostre Mari-Sancha*. Plus loin, *sin nombre* est traduit par *sans nombre*, — Sanson devient *Sancho*, — *celestiales arcos*, *airs celestes*, — *el pobre y misero Cavallo*, *ce miracle (?) chevalier vaincu*, — *moreno*, *morisque*, — *fuertemente*, *promptement*, — *tres noches*, *trois mois*, — *Morisma*, *Morée*, — *exceto*, *j'accepte*, — *pastoras mañuerelas*, *bergeres brehagnes*, — *acogimiento*, *recueil*.

Et c'est ainsi que Rosset accumule, dans le détail de sa traduction, faux-sens, contre-sens, non-sens. Il rend hardiment : *la compañía de Augulo el malo* par *la compagnie du mauvais Ange*, la locution si commune : *de cuando en cuando* par *toujours*, le mot *pendencia* par *la dependance* (« avec la *dependance (?)* du *valeureux biscain* »), l'expression si précise : *bardas de corral* par *une cloison ou basse-cour*, le groupe de mots : *enseñando un retablo* par *portant un tableau*, la phrase *sabe latin y Romance* par celle-ci qui est à coup sûr inattendue : *il sait le Latin et les Romains* (29).

Nous signalerons encore, à ce titre d'assez graves inexactitudes, certaines libertés de Rosset dans la lettre de la duchesse à Thérèse (30). Il traduit *le envio* par *je t'envoie*, et l'on serait tout disposé à conclure de ce tutoiement qu'il ne se rend pas exactement compte du tour espagnol, si, deux lignes plus loin, il ne traduisait en perfection : *encomiendeme* par *recommandez-moi* et *digale* par *lui dictes* ; ce qui ne l'empêche pas, pres-

(26) *Dom Quixote*, tome II, ch. XXXVI, p. 403.

(27) *Dom Quixote*, tome II, ch. XLI, p. 433.

(28) *Segunda parte...*, ch. XLI, p. 374.

(29) Rosset traduit aussi *romance* par *romant*. (Ex : Il me souvient d'un ancien *Romant* que l'on chantoit, *Dom Quixote*, tome II, ch. XXXV, p. 384), et, au moins une fois, par *vaudeville* (ce *vaudeville*, ch. IX, p. 89).

(30) *Dom Quixote*, tome II, ch. L, p. 537.

que aussitôt, de revenir à sa première faute : *escribame* est rendu par *Ecrits-moy*. Peut-être, après tout, cette alternance du bon et du mauvais n'est-elle pour Rosset qu'un moyen facile d'ajouter à l'ironie de la lettre !

Bien des tours en outre, bien des expressions seraient à blâmer, qui n'offrent point le juste équivalent de l'espagnol, ou dont la physionomie n'apparaît guère française. Nous n'aimons pas : *bacalaurizer* (bachilleur), *vainqueresse* (vencedora), *un autre reprochatoire de voquibles* (otro reprochador de voquibles), *brigands armez de haches et capellines* (malandrines de hacha y capellina), *en deux palettes* (en dos paletas), *caterne* [*sic*] (caterva), *l'inouy Bachelier Sanson Carrasco* (el inaudito Bachiller Sanson Carrasco), *trastule perpetuel et l'entretien recreatif* (trastulo, y recozizador), *aux recompenses angoisseuses* (a las angustias mercedes). Et telle phrase, qui unit deux ou plusieurs expressions de ce genre, porte vraiment un masque étranger : *O que tu te dois bien priser, car en servant le grand Dom-Quixote, tu sers en chiffre à toute la caterve des Chevaliers* (31) (...sirves en cifra a toda la caterva de Cavalleros) (32).

Nous regrettons aussi de rencontrer chez Rosset des termes inutilement pédantesques ou inutilement vulgaires. Pourquoi dit-il *extoller*, quand le texte espagnol porte *engrandecer*, — au *Creux de la Spelonque*, là où Cervantes s'est contenté du très simple : *à la cueva*, — *sans circumbaliginer à l'entour du pot*, pour rendre l'image plus relevée à la fois et plus naturelle : *sin rodeos ni callejuelas* ? En revanche, c'est avec un parti-pris de vulgarité, voire de grossièreté, qu'il traduit *descoserse* ou *haber echado* (33) par *se débagouler*, — *vellaco* par le trop énergique *coyon*, — *rufian* par... le mot qu'on devine (34).

(31) *Dom Quixote*, tome II, ch. XXXVIII, p. 414.

(32) *Segunda parte...*, ch. XXXVIII, p. 357.

(33) Voici le texte espagnol et sa traduction française : pero don Quixote, ténemos que Sancho se descosiesse... le llamò., (*Segunda parte*, ch. II, p. 16). — Neantmoins *Dom-Quixote* craignant que *Sancho* ne se débagoulast... il l'appella... (*Dom Quixote*, tome II, ch. II, p. 19). — Y quando oyò la Duquesa que Rodriguez avia echado en la calle el arranxuez de sus fuentes... (*Segunda parte*, ch. L, p. 465). — La Duchesse oyant que la Dame Rodriguez se débagouloit en mesdisant d'elle... (*Dom Quixote*, tome II, ch. L, p. 533).

(34) Rosset rend la pudique expression : *has topado algo* (*Segunda parte*, ch. XXIX, p. 273) par celle-ci qui est crûment immodeste : *as-tu trouvé quelques morpions* (*Dom Quixote*, tome II, ch. XXX, p. 324). Et quel besoin de substituer à la phrase un peu vague : *dexenme, sino por Dios que lo arroje, y lo eche todo a treze...* (*Segunda parte*, ch. LXIX, p. 649) cette autre par trop précise et picaresque : *Que l'on me laisse en repos, ou par le Dieu vivant je jeteray tout au bordel*. (*Dom Quixote*, tome II, ch. LXIX, p. 739).

Pour être complet, il importe encore de relever certains hispanismes de notre traducteur : *celuy de l'emplastre*, par exemple (tour répété deux fois dans la même page), ou *ce jourd'huy a tant d'un tel mois* (35).

Ce qui est plus grave, c'est qu'il arrive à Rosset de ne pas saisir ou, s'il le saisit, de ne pas rendre un trait d'esprit, une *finesse* de son auteur, — d'atténuer, en les noyant dans une paraphrase, une expression, une tournure vives. Considérons ces quelques lignes de Cervantes : y acordaron de no tocarle en ningún *punto* de la andante cavalleria, por no ponerse a peligro de descoser *los* de la herida que tan tiernos estavan (36). Il y a, ici, de toute évidence, un jeu de mots sur *punto*, et il faut comprendre : *descoser los puntos de la herida*. Ce jeu de mots, Rosset ne s'en est point aperçu : pour lui *los* dans : *los de la herida* rappelle le nom très voisin : *peligro*, et il traduit, avec mollesse d'ailleurs et surabondance : « auparavant ils s'accorderent entre eux qu'ils ne parleroient nullement à luy, ny en sa presence, de la Chevalerie errante, afin de ne se mettre point au *danger* de donner lieu aux *perils* de la blessure, qui estoient encores tous frais. » (37)

Mais c'est sur la tendance de notre traducteur à développer, ajouter, redoubler, et, comme on dit, à délayer, qu'il convient surtout de faire porter notre critique. *Tercera salida* devient chez lui *troisième escapade ou sortie* ; — *mama, la femme qui l'avoit en garde* ; — *se te antojaron, c'estoit une imagination que tu avois, et il te sembloit...* ; — *que si os huelle, si elle vous sent tant soit peu* ; — *assendereado cavallero, vagabond et déchassé chevalier* ; — *sin mezcla de maldad, où à peine voit-on chose qui ne soit mêlée de malice* ; — *el auto de las Cortes, l'acle des Estats et offices de la Mort* ; — *unos requesones, des cailles bottes et des fromages mous* ; — *regidor, échevin ou consul* ; — *venia pisando quedito, y movia los pies blandamente, elle marchoit si doucement que l'on eust dit qu'elle avoit peur de marcher sur des œufs...* Citons encore, pour terminer sur un exemple caractéristique, cette phrase où l'on dirait que Rosset a pris plaisir à diluer dans sa prose un texte vigoureux et plein de sens :

(35) Notons encore l'embarras de Rosset en face de certains tours ou de certaines manières de dire. C'est ainsi que la locution : *por los cerros de Ubeda*, il ne paraît pas nettement la comprendre, et il se contente de nous en donner le mot à mot : *par les montagnes d'Ubeda*.

(36) *Segunda parte*, ch. I, p. 2.

(37) *Dom Quixote*, tome II, ch. I, p. 2.

Para mi sola nacio Don Quixote,
y yo para el, el supo obrar, è yo
escrivir. (38)

Don Quixote naquit pour moy
seul, et moy pour luy seul ay pris
naissance. S'il a sceu produire des
effets, j'ay eu la gloire de les sçavoir
bien escrire. (39)

Ce goût pour la paraphrase et le développement, de plus amples passages peuvent aussi nous en fournir la preuve. Rosset nous présente-t-il Maître Pierre ? Sans doute, pour l'ensemble du morceau, il reste fidèle à son auteur, et sa traduction, rapprochée de l'original, n'apparaît jamais comme une lointaine adaptation. Pourtant, chez lui, et malgré cet évident souci d'exactitude, quelques détails perdent de leur énergie ramassée et concise. Rosset se laisse aller, indulgent à soi : « Maese Pedro, écrit vigoureusement Cervantes, traía cubierto el ojo yzquierdo, y casi medio carrillo con un parche de tafetan verde... » Il n'y a pas là un mot inutile : tous contribuent au portrait, si bien que s'impose à nous la physionomie étrange, inquiétante, du montreur de marionnettes : elle est là, nous la voyons. Rosset, lui, qui déplace certains termes, qui en ajoute d'autres, ne nous la montre pas : c'est un descripteur, ce n'est pas un peintre : « maistre Pierre, nous dit-il, portoit *du costé* de l'œil gauche une emplastre de tefetas verd, *qui luy convroit* (*sic*) la moitié de la jouë. » — Deux lignes plus loin, il substitue à ces cinq mots qui font une transition courte : « *y el ventero prosiguio diziendo* » une manière de lourde phrase, inutilement embarrassée : « Cependant le Tavernier s'adressa à luy, et luy dict... » De même, le tour aisé et rapide : « a saber si ay posada » devient, dans le français de Rosset, le tour plus lent : « pour voir si nous pourrions icy loger. » De même encore la brève et brusque expression : « y con sola la costa » ne se reconnaît que difficilement dans cette autre qui l'étire et l'affadit : « et pourveu que je sois quitte de ma des-pense. » (40) Toutes ces façons de dire, où ne se retrouve plus la vigueur, l'âpreté du langage espagnol, adoucissent, atténuent de relief une expressive figure de chemineau et de brigand. Rosset a donné de la bonhomie à Maître Pierre.

Un autre passage, tout différent, celui où don Quichotte déclare à Sancho qu'il veut se faire berger, révèle le même défaut. Les termes ajoutés enlèvent de sa robustesse à la prose

(38) *Segunda parte*, ch. LXXIV, p. 687.

(39) *Dom Quixote*, tome II, ch. LXXIV, p. 782.

(40) *Segunda parte*, ch. XXV, p. 234, 235, et *Dom Quixote*, tome II, ch. XXV, p. 278, 279.

castillane. Rosset, beaucoup plus que Cervantes, écrit ici en style de *pastorale*. Pourquoi d'abord ces expressions lourdes qui ne correspondent à rien du texte même ? *et ainsi sous ces noms ; — ores... et maintenant*. « L'on m'appellera le Pasteur Quichotis, et toi le Pasteur Pancino, et ainsi sous ces noms nous irons par les montagnes, par les forests, et par les prairies. Ores nous chanterons icy, et maintenant nous ferons des complaints en autre part... » Combien plus simple, plus vive, plus directe la langue de Cervantes ! « Y llamandome yo el pastor Quixotiz, y tu el pastor Pancino, nos andaremos por los montes, por las selvas, y por los prados, cantando aqui, endechando alli... » Surtout, pourquoi, dans ce qui suit, traduire *los limpios arrojelos* par des *ruisseaux nets et coulant* ? Pourquoi, alors que Cervantes n'emploie qu'un verbe : *daran*, en employer, soi, trois ou quatre, et gracieux, et mignards, — toutes gentilleses et afféteries, par lesquelles Rosset s'efforce d'éviter une énumération sèche sans doute, mais drue et forte ? Don Quichotte oublierait-il si vite qu'il était tout à l'heure un homme d'armes, et lui convient-il déjà de parler en Tircis ou en Céladon ?

darannos con abundantissima mano de su dulcissimo fruto las encinas, assiento los troncos de los durissimos alcornoques, sombra los sauces, olor las rosas, alfombras de mil colores matizadas los estendidos prados, aliente el ayre claro y puro, luz la Luna, y las estrellas a pesar de la escuridad de la noche... (41)

Les chesnes verts, nous donneront à pleine main de leurs doux fruits, les troncs des lieges nous serviront de couche, et les saules ne nous refuseront point leur ombre. Nous jouyrans de la senteur des roses, et nous nous coucherons par les prairies sur un tapis diapré de mille couleurs. L'air pur et seerein nous rafreschira de son haleine, et la Lune et les estoilles nous éclaireront malgré l'obscurité de la nuit... (42)

Rosset, toutefois, ne se montre pas sans cesse inégal à sa tâche. Quoiqu'il édulcore et affaiblisse souvent Cervantes, il ne laisse pas d'atteindre, à l'occasion, jusqu'à la fermeté, la gravité, la vivacité. Écoutons chez lui don Quichotte avertir, conseiller Sancho devenu gouverneur. Sous les paroles françaises, nous retrouverons aisément l'énergie castillane.

« Que la passion ne t'aveugle point en la cause d'autrui, parce que les fautes que tu y feras, le plus souvent seront sans remede, et s'il en a, ce sera aux despens de ton honneur, et

(41) *Segunda parte*, ch. LXVII, p. 633.

(42) *Don Quixote*, tome II, ch. LXVII, p. 720, 721.

encores de ton bien... Lorsque quelque pauvre criminel tombera sous ta juridiction considere-le comme un homme miserable, sujet aux conditions de nostre nature depravee; en ce que tu pourras, sans neantmoins faire tort à l'adverse partie, fais toy paroistre doux et clement : car bien que les attribus de Dieu soient tous esgaux, toutes fois celuy de sa misericorde est plus reluisant a nos yeux que celuy de sa justice. » (43)

III

Mauvais poète en ses œuvres personnelles, Rosset reste mauvais poète en ses traductions des vers de Cervantes. Il serait ici déplacé de lui demander autre chose qu'une fidélité relative. Son effort, en ce sens, n'est d'ailleurs pas contestable. Pour tel sonnet, il conserve les rimes embrassées des deux quatrains, fait en sorte que ses huit vers, comme les huit vers espagnols, gardent une même rime, et il n'apporte en somme de modification, soit pour la disposition métrique, soit pour le sens, que dans les deux tercets (44). C'est encore le traducteur attentif et respectueux que nous reconnaitrons dans l'énigme du chapitre XVIII et dans la glose qui la développe. Rosset, comme Cervantes, divise la glose en groupes de neuf vers et termine chaque groupe par un vers de l'énigme. Notons cependant qu'il n'a pas pu ou su conserver, à la fin des deux derniers groupes, exactement les deux vers de l'énigme qui y correspondent. « Ou si le Temps venoit à naistre » a été changé en : « Que le temps vienne encor à naistre » ; — et « De ce qu'un jour m'arrivera » en : « Tousjours ce qui m'arrivera ». Cervantes, plus adroit, n'avait rien modifié de l'énigme dans la glose (45).

Scrupuleux souvent et probe, Rosset ne s'en laisse pas moins aller à de fâcheuses inexactitudes. Ce n'est pas sans surprise que, dans la « chanson d'Altisidore », nous nous apercevons que certains noms de lieux ou de fleuves espagnols (Henares, Xarama, Pisuerga, Arlaza, — le Tage, le Manzanares) ont été supprimés ou, mieux, remplacés par « le pont de l'arche » et les « plaines de Poissi » ; que l'espagnol « cofias » a été traduit par l'expression saugrenue : « les beaux bonnets de peau de pomme » ; qu'à

(43) *Dom Quixote*, ch. XLII, p. 454.

(44) *Segunda parte*, ch. XII, p. 102, et *Dom Quixote*, tome II, ch. XII, p. 121.

(45) *Segunda parte*, ch. XVIII, p. 163, et *Dom Quixote*, tome II, ch. XVIII, p. 194, 195.

ces trois mots si clairs : « herreruelos de Olanda » correspond cette version française fort bizarre : « la belle dague de sergent » (46). De même, plus loin, dans la « complainte d'Altisidore à Dom-Quixote », Sevilla, Marchena, Granada, Loja, Londres, Inglaterra deviennent, par une transposition audacieuse : Chaliot, Suresne, Issy, Constans et Poissy (47). Rosset aurait-il cru rendre plus plaisantes sa « chanson » et sa « complainte » en y introduisant, outre de bien étonnantes expressions, des noms de localités toutes françaises, voire de l'Île de France, et qui n'ont assurément rien à faire avec le Manchois don Quichotte ? (48)

Toutefois, ce que nous lui reprocherions davantage, c'est de trahir, par des changements maladroits, la pensée ou le dessein de Cervantes. A un rythme régulier et monotone, il substitue un rythme varié et plus vif. Comparez, en espagnol et en français, les lamentations poétiques auxquelles donne lieu la mort supposée d'Altisidore : Rosset n'exprime, en aucune façon, la mélancolie des vers qu'il avait à traduire :

En tanto que en si buelve Altisidora,
Muerta por la crueldad de don Quixote,
Y en tanto que en la corte encantadora
Se vistieren las damas de picote,
Y en tanto que à sus dueñas mi señora
Vistieré de vayeta y de anascote,
Cantaré su belleza, y su desgracia,
Con mejor plectro, que el cantor de Tracia. (49)

Tandis que l'Amoureuse et belle Altisidore
N'a point de mouvement,
Je chante sa disgrâce et son mérite encore
Pres de ce monument.
• Aupres de ce Tombeau basti comme un Trophée,
Je chante sa beauté,
Mieux que ne fit jadis le Thracien Orphée,
En Grece tant vanté.
Cependant qu'à la Cour les Dames sont vestuës
• D'une serge d'Ascot,

(46) *Segunda parte*, ch. XLIV, p. 411, et *Dom Quixote*, tome II, ch. XLIV, p. 476, 477.

(47) *Segunda parte*, ch. LVII, p. 534, et *Dom Quixote*, tome II, ch. LVII, p. 609.

(48) Rosset, pas plus en vers qu'en prose, n'a souci d'éviter le mot un peu vif. La dernière strophe de la « chanson d'Altisidore » nous en est une preuve :

No mires de tu Tarpeya	Neron inhumaine (<i>sic</i>) de la Manche,
Este incendio que me abrasa,	Ne regarde point de la Tour
Neron Manchego del mundo,	Le feu qui me brusle la hanche,
Ni le avives con tu saña.	Et le petit trou de l'Amour...

(49) *Segunda parte*, ch. LXIX, p. 646.

Je dis que ses Amours furent mal recogneuës
Du vaillant Dom-Quichot. (50)

En revanche, Rosset substituera à un rythme pressé un rythme plus lent. Alors que Cervantes, en une strophe d'un mauvais goût volontaire, atteint par la concision et la vivacité à une excellente parodie du style précieux en poésie, alors qu'il écrit en rapprochant le plus possible les tours antithétiques :

Ven muerte tan escondida,
Que no te sienta venir,
Porque el plazer del morir
No me torne a dar la vida, (51)

Rosset, lui, se déploie, prend ses aises, s'attarde en quatre longs vers alexandrins et, à force de mots inutiles, gâte l'effet :

Vient (*sic*) ô Parque cruelle, et puis tout à la fois
Sans que j'en sente rien, despouille moy de vie,
De peur que le plaisir qu'en mourant je prendrois
De vivre encore un coup ne me donnast l'envie. (52)

Dans ses vers, comme dans sa prose, notre traducteur du *Don Quichotte* garde donc tendance à allonger, à développer. C'est la pente irrésistible de son esprit. Les exemples seraient nombreux à citer. Deux nous suffiront. Ces trois petits vers, d'abord, ramassés et pleins, sur les armes de Roland :

Nadie las mueva,
Que estar no pueda
Con Roldan a prueba, (53)

ces trois petits vers perdent toute leur vigueur dans la paraphrase étonnamment plate qu'en donne Rosset :

Que nul ne touche ces armes,
Car elles sont à Roland,
S'il n'estoit aussi vaillant
Que ceste fleur des Gendarmes. (54)

De même, pour le « Tombeau du vaillant et ingénieux chevalier Dom Quixote de la Manche », au lieu de chercher à reproduire l'allure rapide et les rencontres de mots amusées et amusantes

(50) *Dom Quixote*, tome II, ch. LXIX, p. 735, 736. — Rosset, ici, a modifié non seulement le rythme, mais l'ordre même du développement. Quant aux huit vers qui achèvent le morceau espagnol et que nous n'avons pas cités, Rosset, sur le même rythme alterné, les résume en quatre vers français.

(51) *Segunda parte*, ch. XXXVIII, p. 359, 360.

(52) *Dom Quixote*, tome II, ch. XXXVIII, p. 417.

(53) *Segunda parte*, ch. LXVI, p. 626.

(54) *Dom Quixote*, tome II, ch. LXVI, p. 712.

des vers courts espagnols, Rosset étale à loisir, avec lenteur et gaucherie, huit grands nigauds d'alexandrins :

Yaze aqui el Hidalgo fuerte,
Que a tanto estremo llegó
De valiente, que se advierte,
Que la muerte no triunfó
De su vida con su muerte.
Tuvo a todo el mundo en poco.
Fue el espantajo y el coco
Del mundo en tal coyuntura
Que acreditó su ventura,
Morir cuerdo, y vivir loco. (55)

Passant, dans ce Tombeau gist un homme de marque,
Le vaillant Dom Quixote, qui fut si valeureux,
Que par ses dignes faits grands et chevaleureux,
Sa vie a triomphé de l'invincible Parque.
Ce fier espouventail avoit tant de courage,
Qu'a luy les gros Geants n'estoient que des moineaux :
Il fit à son trespas des miracles nouveaux,
Car s'il vesquit en fol, il mourut homme sage. (56)

IV

La traduction de Rosset, continuant et achevant celle d'Oudin, connu, elle aussi, un succès très honorable. Plusieurs rééditions en furent données aux dates successives de 1622, 1639, 1646, 1665. Aux trois dernières dates, la traduction d'Oudin la précède, et elles font corps l'une avec l'autre. Il est même arrivé, comme pour la réimpression de 1665, que l'éditeur, libéralement, a attribué à Rosset les deux tomes de l'ouvrage, oubliant que c'était à Oudin que revenait la première partie. Une réédition de l'ensemble sera enfin donnée beaucoup plus tard, presque de nos jours, en 1884, par Emile Gebhart (57).

Gebhart admire fort les deux vieux traducteurs : « La France du XVII^e siècle, écrit-il, a donc lu ce texte [le texte d'Oudin et de Rosset] qui rappelle singulièrement par sa souplesse sinueuse, sa grâce naïve et son tour latin, la langue de Descartes. Et c'est

(55) *Segunda parte*, ch. LXXIV, p. 686.

(56) *Dom Quixote*, tome II, ch. LXXIV, p. 782.

(57) *Le Roman de Don Quichotte*, par Emile Gebhart, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris, 1884. — Cette plaquette reproduit la préface mise par Gebhart à la réédition des traductions d'Oudin et de Rosset que la librairie Jouaust donna, en 1884, sous ce titre : *L'Histoire de Don Quichotte de la Manche par Michel Cervantes, première traduction française, par C. Oudin et F. de Rosset, avec une préface par E. Gebhart, Dessins de J. Worms gravés à l'eau-forte par de Los Rios*. Paris, 1884.

justement parce que le français de cette époque était comme une transposition fidèle de la langue latine, que notre traduction se moule avec une étonnante facilité sur le castillan de Cervantes. On sait que, de tous les idiomes romans, l'espagnol est demeuré le plus proche de la source latine... L'ouvrage espagnol nous est ainsi rendu avec une bonne foi exquise, en un texte où l'on croirait lire quelque roman d'aventures du temps de Louis XIII. » (58).

A cette opinion si favorable, nous pourrions en opposer d'autres. En 1824, Lemonnier (59), dans un article sur Cervantes, estime « pleine de contre-sens » la traduction d'Oudin et passe sous silence celle de Rosset. En 1837, Biedermann, dans son opuscule sur *Don Quichotte et la Tâche de ses Traducteurs*, prononce de haut qu'Oudin et Rosset n'ont produit qu'une version barbarement littérale, faite mot à mot « avec une confusion continuelle des différentes significations des mots et de leurs valeurs diverses dans la composition des phrases » (60). Plus récemment, Clément Rochel, dans son *Cervantes Inédit*, non seulement néglige Oudin, mais constate un peu vite que, « homme d'imagination », « de Rosset serre peu le texte » et qu'« il se livre à la fantaisie et aux enjolivements » (61).

Nous croyons, nous, avoir montré que César Oudin surtout a rendu le *Don Quichotte* avec la « bonne foi exquise » dont parle Emile Gebhart. Rosset, moins exact, affecte volontiers une certaine langueur ou longueur de style qui affadit trop souvent une prose mâle et ferme.

Il serait injuste pourtant de les séparer. Leur œuvre est une : ils nous ont donné le premier *Don Quichotte* français, et l'un des plus ressemblants. Seuls l'archaïsme de leur langue, qui est un charme pour nous, et certaines bizarreries ou hispanismes dans l'expression, les ont trop longtemps fait mépriser et rejeter. Ils méritent au contraire, par leur science et leur conscience, notre admiration reconnaissante.

(58) *Le Roman de Don Quichotte*, p. V, VI.

(59) *Répertoire de la Littérature ancienne et moderne*. Paris, 1824, tome VI, article : Cervantes (Cervantes-Saavedra Miguel), p. 363.

(60) *Don Quichotte et la Tâche de ses Traducteurs...* par J.-B.-François Biedermann, conseiller privé de légation de S. M. le Roi de Saxe (ci-devant chargé d'affaires en Espagne). Paris et Leipsic, 1837 ; Introduction, p. 4.

(61) *Cervantes Inédit*. — *Les Romances, les Voyageurs, la Fausse Tante, Dona (sic) Justine et Calahorra*. Traduction avec Introduction et Notes. — *A travers la Vie et les Œuvres de Michel Cervantès, l'Espagne littéraire, politique et religieuse de son temps*. (Illustrations de G. Rousseau). Paris, s. d., p. 252.

CHAPITRE V

Le succès du livre (1609-1628)

- I. — Pierre de Lestoile (1609). Un ballet de « Don Quichot » (1614). Deux anecdotes : le licencié Marquez de Torres et les gentils-hommes de l'Ambassade de France à Madrid (1615) ; une conversation entre l'Ambassadeur de France et Cervantes (1618). Les peintures décoratives du château de Cheverny (vers 1625).
- II. — Le *Don Quichotte* et deux survivants du xvi^e siècle : M^{lle} de Gournay (1626). Agrippa d'Aubigné : le *Don Quichotte* et le *Baron de Fæneste* (1617-1630). Il y a eu don Quichotte en d'Aubigné. Fæneste et l'hidalgo de la Manche.
- III. — Le P. Garasse et son *Rabelais Reformé...* (1620). Il se compare à don Quichotte. Plaisanteries en vers. Le Prieur Ogier. Le P. Jean Goulu et Balzac : le père souhaite à Balzac une retraite où il puisse à loisir continuer le *Don Quichotte*.

I

Les deux traductions de César Oudin et de François de Rosset ont donné, en quelque sorte, dès le début du xvii^e siècle, droit de cité chez nous au chef-d'œuvre de Cervantes. Le *Don Quichotte* y est devenu presque aussitôt, comme on l'a dit, « un livre de lecture courante, que l'on a sous la main, que l'on connaît, que l'on cite. » (1)

Avant elles, pourtant, on lui porte intérêt et on lui emprunte. Voici, par exemple, Pierre de Lestoile qui, à la date du 26 janvier 1609, se procure et, sans doute, lit l'épisode de la bergère Marcelle et du berger Philidon-Chrysostôme. Il écrit, en effet, dans son *Registre-Journal* : « Le lundi 26 [26 janvier

(1) G. Reynier, *le Roman réaliste au XVII^e siècle*, ch. V, p. 78.

1609] (2), j'achetai les Satires du sieur Renier, dont chacun fait cas, comme d'un des bons livres de ce temps ; avec une autre bagatelle intitulée le *meurtre de la Fidélité* (3), espagnol et français. Et m'ont cousté les deux, reliés en parchemin, un quart d'escu. »

Nous savons encore que le 3 février 1614, c'est-à-dire quatre (4) mois environ avant que ne paraisse la traduction de César Oudin, Mrs Santenir dansèrent, au Louvre probablement, un ballet de « Don Quichot » (5)

Toutefois, c'est seulement après que l'accès en eut été rendu facile par les traductions d'Oudin et de Rosset, que l'œuvre de Cervantes se répandit chez nous et y réussit vraiment.

Ce succès, nous est-il possible de le constater, d'en mesurer approximativement l'étendue et l'importance ?

Une anecdote bien connue, mais qu'il importe de rappeler, montre assez en quelle particulière estime les Français d'alors tenaient le romancier espagnol et son roman. La voici, telle que nous l'a transmise le licencié Marquez de Torres, maître des pages du Cardinal Archevêque de Tolède, et censeur de la seconde partie du *Don Quichotte*. Dans l'*Approbation* qui autorisa la vente du livre de Cervantes, il écrit : « Le 25 février 1615, j'eus l'honneur d'accompagner Son Eminence chez l'ambassadeur qui venait d'arriver. Causant avec les gentilshommes de sa suite, ils me demandèrent quels étaient les auteurs espagnols les plus en réputation. En m'entendant nommer Michel Cervantes, dont pour lors j'étais le censeur, ces messieurs ne trouvèrent pas de termes assez forts pour m'exprimer l'admiration qu'il excitait dans leur pays. Ils savaient par cœur la *Galatée*, la première partie de *Don Quichotte*, et leurs éloges

(2) *Registre-Journal de Henri IV, Roy de France et de Navarre*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 496.

(3) Rappelons le titre complet : *Homicidio de la Fidelidad y la Defensa del Honor. Le Meurtre de la Fidélité, et la Défense de l'Honneur. Où est racontée la triste et pitoyable aventure du Berger Philidon, et les raisons de la belle et chaste Marcelle accusée de sa mort. Avec un Discours de Don Quixote, De l'excellence des Armes sur les Lettres.* — Voir, sur cet opuscule, notre chapitre II, p. 16.

(4) L'achevé d'imprimer du *Don Quixote* de César Oudin est du 4 juin 1614.

(5) Cf. Bibliothèque Nationale, Recueil manuscrit de Ballets et Operas, fonds français, 24, 357. *Table des Ballets à 3, 4 et 5 parties qui se trouvent dans un Recueil fait en 1600 par Michel Henry, l'un des 24 Violons, copié sur l'original dudit Michel Henry.* Cette Table porte, à la date du 3 fév. 1614, l'indication suivante : *Le Ballet de Don Quichot dansé par Mrs Santenir. Les parties M. de Gap.* Quelques détails très succincts sont ensuite donnés.

furent si vifs que je dus m'offrir à leur faire voir l'auteur, ce qu'ils acceptèrent avec beaucoup d'empressement. Comme ils me faisaient mille questions sur son compte, il fallut leur dire que Cervantes était un vieux soldat, gentilhomme, et pauvre ; sur quoi un des Français s'écria : « Comment l'Espagne ne fait-elle pas à un tel homme une riche pension sur le trésor public ? » Mais un de ses compatriotes reprit : « Si c'est la nécessité qui le fait écrire, plaise au ciel qu'il ne s'enrichisse jamais, afin que, restant pauvre, il enrichisse le monde de ses œuvres. » Prosper Mérimée, qui cite ce texte, et à qui nous l'empruntons, ne se retient pas de s'écrier aussitôt : « Béni soit le licencié Marquez, ce modèle des censeurs, qui n'a rien effacé dans la seconde partie du *Don Quichotte*, et qui nous a conservé cette historiette à la louange de nos compatriotes. » (6)

A cette « historiette », comme dit Mérimée, ajoutons-en une autre, moins connue, mais qui vient à propos l'appuyer et la renforcer. Monsieur du Boulay, lisons-nous dans le *Segraisiana* (7), avait accompagné M*** dans son ambassade d'Espagne, dans le temps que Cervantes vivait encore : c'était donc avant 1618. Or, selon M. du Boulay, l'ambassadeur fit un jour ses compliments au romancier sur la grande réputation que le *Don Quichotte* lui avait acquise. Cervantes, alors, lui aurait répondu tout bas, à l'oreille : « Sans l'Inquisition, j'aurais fait mon Livre beaucoup plus divertissant. » Quelque opinion que l'on ait sur l'authenticité de cette réponse, l'anecdote du moins ne manque pas d'intérêt : elle prouve, comme la précédente, que le monde des courtisans, dans les premières années du xvii^e siècle, savait aimer et apprécier Cervantes et son livre.

Une autre preuve de ce sentiment et de ce goût nous est fourni par la peinture, — la peinture décorative. Le peintre blésois, Jean Mosnier, vers 1625, non seulement orne le château de Cheverny de motifs qu'il tire de *Théagène et Chariclée* et de *l'Astrée*, mais y représente encore, pour faire contraste, des sujets extraits du *Don Quichotte*.

Jean Mosnier est peu connu. Nous savons que, par ordre de

(6) Prosper Mérimée, *Notice inédite sur la vie et l'œuvre de Cervantes écrite spécialement pour la traduction de Don Quichotte*, de Lucien Biart, p. 5, 6. — Cf. encore la *Notice sur la vie et les ouvrages de Cervantes*, par Louis Viardot, en tête de sa traduction du *Don Quichotte*, t. I, p. xxxi.

(7) *Segraisiana ou Melange d'Histoire et de Littérature ; Recueilli des entretiens de M. de Segrais, de l'Académie Française*. Ed. d'Amsterdam, 1722, p. 84, 85.

Marie de Médicis, il travailla au palais du Luxembourg. Retiré en province après quelques déboires dans la capitale, il se consacra à l'ornementation de luxueuses demeures particulières. Comme au château de Cheverny, son pinceau facile trouva emploi et faveur à Mesnars et à Valençay. Chinon, Saumur, Tours lui firent de même le meilleur accueil. Mosnier se répandit ainsi et ne sut point attacher son nom à une œuvre grave, méditée, profonde.

A Cheverny, il décora, sur le côté droit du château et au rez-de-chaussée, une chambre devenue salle à manger et la galerie qui lui est contiguë. Le nombre de ces compositions est important : nous avons compté dix-huit tableaux pour la galerie, seize pour la salle à manger : trente-quatre en tout. Groupés en général deux par deux, ces tableaux sont entourés d'une bordure en terre de Sienne. Bien en vue, ils attirent tout de suite le regard.

Une trente-cinquième composition existe encore, mais a été enlevée de son emplacement primitif : nous avons pu la voir, salie et poudreuse, à l'orangerie du château, où elle attend sans doute qu'on lui fasse un sort plus honorable. Une trente-sixième enfin, qui ornait le manteau d'une cheminée, a disparu. L'érudit M. de la Saulssaye, croit qu'elle représentait « les tombes de don Quichotte, de Sancho et de Dulcinée ». Deux cartouches, sur les côtés de la cheminée, offrent chacun une inscription en vers ; mais quels pauvres vers, et qui ne gardent de somptuosité et d'éclat que ceux de leurs lettres d'or ! Voici l'une de ces inscriptions : elle amusera plus par la gaucherie du tour que par l'évidente intention bouffonne :

ICY REPOSE DVLGINÉE,
QVI FVT BON GRÉ MALGRÉ LE SORT
DE GROSSE GARCE POTELÉE
REDVITTE EN CENDRE PAR LA MORT

COMME ELLE ESTOIT DE GRAND LIGNAGE
GRAND DAME ELLE PARVT AVSSI
ET FVT L'HONNEVR DE SON VILLAGE
ET DE QVIXOTE LE SOUCY.

La peinture de Jean Mosnier ne retient pas, elle non plus, par des mérites exceptionnels. L'artiste a de l'habileté, quelque aisance, mais point d'esprit, ni de fougue. Le dessin, presque toujours, manque d'accent, de précision significative. Et le colo-



L'aventure des moulins à vent

(Jean Mosnier)

ris, d'ordinaire plat et terne, n'offre aucune tache vibrante qui relève l'ensemble d'un tableau, lui apporte du charme, lui octroie la vie. Deux tons seulement, un rouge et un brun, appliqués d'ailleurs avec dureté, se distinguent et tranchent : Mosnier a enluminé de rouge la culotte du chevalier, noirci de brun foncé sa cuirasse.

Regardons le panneau qui représente l'aventure des moulins à vent. La composition est claire, assez bien équilibrée ; le mouvement du terrain, le *feuillu* et le *touffu* des arbres, par une juste dégradation des teintes, ont été exprimés avec une certaine délicatesse. Mais don Quichotte, étendu sur le sol, a toute l'inertie d'un jouet d'enfant abandonné, rejeté par caprice. La tête pâle, les bras remontés sont plus d'un fantoche que de ce paladin qui, tout à l'heure, était animé d'enthousiasme et frémissait d'impatient héroïsme. De son côté, Sancho a beau accourir de toute la vitesse de sa monture : son visage aux traits mous ne manifeste ni surprise, ni ironie, ni effroi. Rien d'ailleurs n'est plus mal observé que le grison, si ce n'est le maître du grison lui-même, avec ses jambes trop allongées pour son buste, avec le geste indécis de son bras, avec son regard dirigé trop loin et qui semble se fixer au-delà du héros gisant. La distance enfin qui sépare don Quichotte de l'âne est trop réduite pour que se justifie tout à fait l'élan emporté de la bête qu'excite encore Sancho. Fautes de dessin, erreurs de mise en place et de perspective, voilà qui ne prouve point un grand artiste.

Et cet artiste est un cœur indifférent, une imagination froide : son sujet ne le possède jamais. La sécheresse, l'aridité de son invention décèlent en lui le calme d'une nature aussi incapable d'admirer que de blâmer. Il n'a et ne saurait avoir ni l'âpreté de la satire, ni la chaleur de l'approbation. La série de ses *Don Quichotte* est d'un illustrateur appliqué et sage, elle n'est pas d'un peintre que ravit et emporte une inspiration hardie, dominante.

Toutefois, et malgré cette absence de verve, l'interprétation que Jean Mosnier nous a donnée du roman et du personnage n'est point totalement dépourvue d'exactitude ni de vérité. Copiste fidèle, il est parvenu quelquefois à camper un don Quichotte qui est bien celui de l'auteur espagnol. Grand, maigre, la lèvre supérieure barrée d'une forte moustache, la rondache au bras gauche, la lance tenue droite et par le haut, c'est

une figure moins diricule qu'imposante ; et il y a dans cette raideur inébranlable de l'attitude comme la marque d'un ferme vouloir, invincible assurément aux contrariétés du sort. Le respect de soi et la dignité, voilà ce qui ne fait pas absolument défaut au Chevalier du peintre blésois. Dans le fantoche, Jean Mosnier a vu par instants un homme. Et c'est cet homme que l'on retrouve avec plaisir çà et là, au pourtour de la salle à manger ou le long de la galerie qu'il décore de ses exploits burlesques, de ses comiques avatars (8).

II

Les écrivains, de leur côté, et les plus inattendus, connaissent la grande œuvre castillane, nomment le chevalier de la Manche et son écuyer, s'intéressent à leurs aventures et mésaventures.

D'abord, M^{lle} de Gournay, Agrippa d'Aubigné ! — Nous avons trop l'habitude, quand nous pensons à la fille d'alliance de Montaigne, à l'intraitable huguenot, de les considérer uniquement comme une femme et comme un homme du xvi^e siècle. Ils appartiennent aussi au xvii^e, bien qu'ils y fassent assez figure d'« attardés » et d'oubliés.

Pour M^{lle} de Gournay, qu'importe qu'elle ait gardé toute sa vie son style lourd et pédantesque, embarrassé de longueurs et d'incidences, que son érudition, comme sa personne, manque de grâce et d'attraits ? Née en 1566, elle n'est morte qu'en 1645, deux ans après Louis XIII. Sa seconde édition de Montaigne est de 1635, son *Egalité des hommes et des femmes* de 1622, sa traduction partielle de Virgile, Tacite, Salluste de 1623. Et l'*Ombre de la Damoiselle de Gournay*, « œuvre composé de meslanges »,

(8) Voir, sur le château de Cheverny, *Mémoires pour servir à l'histoire des Maisons Royales et Bastimens de France*, par André Félibien, sieur des Avaux, publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale par A. de Montaiglon. Paris, 1874. [Le mss. de la Bibliothèque Nationale porte la date de 1681 avec la devise : Mens agitat molem (Virg., *Enéide*, vi, 727). — Voir encore, outre le guide Joanne, *Notice historique et chronologique sur les Châteaux du Moulin et de Cheverny, avec plusieurs gravures à l'eau-forte*, par A. Storelli, associé correspondant de la Société des antiquaires de France. Paris, 1883. — Sur Jean Mosnier, consulter Félibien : *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres*, et J. Bernier : *Histoire de Blois, contenant les antiquités et singularités du comté de Blois, les éloges de ses comtes et les vies des hommes illustres qui sont nés au pays blésois* (Paris, 1682). — Consulter surtout Ph. de Chennevières : *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*, t. II, p. 153-198, Paris, 1850. — Voir à l'appendice A les titres que nous proposons pour les tableaux de Jean Mosnier.

est de 1626. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'elle ait connu le *Don Quichotte*, ainsi qu'on le voit en la lisant. Elle s'en autorise et elle le juge. Veut-elle soutenir que dans un ouvrage d'imagination, il est permis de ne proscrire ni les citations, ni les digressions, ni les discours, ceux-ci fussent-ils en dehors du sujet ? Elle s'en va, contre ceux qui lui opposent Héliodore et sa *Théagène*, chercher un argument, une preuve en *Don Quichotte* et *Argenis*. Les Latins ou les Grecs, écrit-elle, « ont-ils gardé Dom Guychot et Argenis, de couper... leur chemin à travers champ, ou quelqu'un leur peut-il dénier le caractère de l'excellence ? » Sans doute elle ne niera pas « qu'il n'y ait quelque demi douzaine de traicts ou de jugemens en Dom Guychot, qui ne *lui* plaisent pas du tout. » Et n'aurait-elle pas même reproche à faire, bien qu'avec moins d'insistance, à l'*Arcadie* de Sannazar ? Toutefois, obstinée en l'opinion qu'elle défend, elle affirme que « ces deffaux ne sont pas du costé que ces Livres tracent leur voye particulière. » (9)

Pour d'Aubigné, il n'est certes, pas plus que M^{me} de Gournay, à la mode déjà efféminée et assouplie, presque courtisane, des générations nouvelles. Il demeure tout raide et antique dans ses pensées, dans ses préoccupations, dans son langage. Et son caractère singulier à lui aussi, son originalité bizarre, c'est de n'avoir pas évolué avec son temps, d'être resté l'homme de la « Religion » même après l'abjuration de Henri, son maître, de n'avoir pas bougé quand tout, à ses côtés, était en mouvement et changeait, d'être demeuré, comme on l'a dit, « entre Richelieu et Corneille, le contemporain de Charle IX et de Garnier » (10). Cependant, tout ainsi que M^{me} de Gournay, cet homme d'autrefois, vraie relique d'un passé aboli et méprisé, a publié après 1600 son œuvre essentielle en prose et en vers. Ses *Tragiques* paraissent en 1616, son *Histoire universelle* de 1616 à 1620, son *Baron de Fæneste* en 1617 et 1630. C'est en cette même année de 1630 qu'il meurt. Il a donc vécu la plume agressive, puisque son épée ne pouvait plus sortir du fourreau, pendant un tiers environ du XVII^e siècle. Et il est tout naturel qu'il ait été, lui aussi, informé du roman de Cervantes.

Peut-être l'a-t-il lu d'un bout à l'autre ; à coup sûr, il en connaissait l'idée générale, le héros essentiel, quelques détails et

(9) *L'Ombre de la Damoiselle de Gournay. Œuvre composé de meslanges*, Paris, 1626, p. 652, 3, 4.

(10) Lanson, *Histoire de la Littérature française*, 5^e éd., p. 363.

aventures particulières. Nous relevons en effet dans le *Baron de Fæneste* le passage suivant : « ...je vous promets un livret à quoi un de mes voisins travaille, qui vous fera baiser à la jouë aux bonnes compagnies que vous fréquentez : c'est un traité qui n'a point encores de titre, on veut qu'il le nomme le Rabilleur, les autres Esculape. Le corps est d'un Baron de ce pays, qui, comme Don Guichot voyagea pour remettre la Chevalerie errante, cettui-ci court le pays pour rétablir l'honneur des Seigneurs et regler la menuë Noblesse, où il lui arrive des accidents qui ne vous lairront pas dormir. » (11)

Convient-il d'insister, et d'Aubigné, dans le récit qui succède, s'est-il souvenu réellement du *Don Quichotte* ?

Notons d'abord qu'il inflige à son baron de Calopse un « fort grand nez », puis, que ledit baron, selon son historien, est devenu hypocondriaque à la suite de « méditations » dont le loisir de la paix lui a laissé tout le temps. Et ces détails, avouons-le, n'ont guère d'importance. Mais si Calopse, autre don Quichotte, court pays à l'instigation d'une idée, quelles aventures ou mésaventures sont les siennes, et les deux héros se ressemblent-ils d'infortunes et d'exploits ?

En un seul endroit du récit, d'Aubigné paraît s'être rappelé Cervantes. C'est lorsque son baron, ayant envoyé quérir un médecin, se met en tête de le punir pour être allé à la messe et avoir conséquemment abjuré le protestantisme. Il se rend donc une nuit dans sa chambre : derrière lui, « en chemise et échevelée », marche « une vieille horriblement maigre » qu'il a fait lever et qui tient une chandelle. Dans le même lit que le médecin est couché Riclet l'« apotiquaire », habituel compagnon, celui-là, de notre nouveau redresseur de torts. Apothicaire et médecin s'éveillent en sursaut. Le médecin, plus effrayé encore de la chambrière que du maître, ne sait que devenir. Il reconnaît pourtant Calopse, et il lui demande la vie à mains jointes : dès le lendemain, il fera retour au giron de l'Eglise réformée. Calopse, cependant, lui assène un grand coup d'une grosse Bible sur le front, et déclare : « C'est pour t'inculquer ce que prononcent les saintes pages. » Riclet alors se met à rire : Calopse tourne contre lui sa fureur. Mais Riclet qui le connaît bien a vite fait de s'en débarrasser : il prend sa chemise entre

(11) *Les Aventures du Baron de Fæneste*, éd. d'Amsterdam, livre III, ch. XXI, p. 84.

ses dents, écarquille les doigts, tourne « les yeux en la tête avec un grand bruit. » Bref, il joue avec tant de succès le fantôme nocturne que, d'épouvante, le baron tombe à la renverse entraînant dans sa chute la chambrière porte-flambeau. Riclet et le médecin leur passent sur le ventre et s'en vont (12).

La réminiscence ici est assez précise, et nous pouvons renvoyer le lecteur à ce chapitre de la première partie du *Don Quichotte*, où l'Asturienne Maritorne étant venue « en chemise et pieds nus » trouver son muletier dans le galetas où il repose avec le chevalier et l'écuyer, — querelle et bataille s'ensuivent, aussi forcenées que burlesques (13).

Mais nul autre rapprochement n'est à faire. D'Aubigné, d'ailleurs, n'a pas assez poussé et développé son histoire du baron de Calopse, pour nous donner, s'il en a eu un moment l'intention, un *Don Quichotte* français. Résignons-nous à dire que les quelques pages de cette histoire ne constituent pas une véritable imitation. Et certes, nous y avons regret. Quel plaisir n'aurions-nous pas eu à pouvoir affirmer que le gentilhomme, soldat de don Juan d'Autriche, a exercé une réelle influence sur le gentilhomme, compagnon et serviteur de Henri de Navarre !

Tous deux étaient faits pour se comprendre et s'estimer, en dépit de la différence des confessions religieuses. L'un et l'autre se sont dévoués dans toute la force du terme. Celui-ci n'a jamais cherché qu'à assurer, dans la mesure extraordinaire de ses facultés combatives, le triomphe du protestantisme sur le catholicisme ; celui-là, le manchot de Lépante, a toujours gardé au cœur la haine de l'islamisme, — fidèles l'un et l'autre à ce qui fut, pour chacun d'eux, la capitale raison de vivre. Et puis, ce métier de faire des livres, d'Aubigné, aussi bien que Cervantes, ne l'a-t-il pas obstinément regardé comme une besogne secondaire et, en soi-même, un peu inférieure ? Nés pour les armes, ils demeurent l'un et l'autre, l'Espagnol et le Français, soldats par la plume, et, par *Fænesté*, *Sancy* ou *Don Quichotte*, ils ne veulent encore que lutter jusqu'au bout et se démener héroïquement. Comme on regrette de ne savoir d'aucune source que d'Aubigné appréciait tel vigoureux passage du romancier castillan, ce beau parallèle, pour prendre un exemple, entre les lettres et les armes ! Qu'il a dû y applaudir, s'il l'a lu, et que sa

(12) *Les Aventures du Baron de Fænesté*, livre III, ch. XXIV, p. 100 à 103.

(13) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XVI.

fierté guerrière s'est alors redressée, frémissante ! Un aussi éloquent panégyrique justifie et magnifie toute une jeunesse ou tout un âge mûr passé dans la souffrance et le péril. Cervantes et d'Aubigné ont longtemps couru les plus grands risques, et sans profit pour eux-mêmes, sans avantage marqué, non plus, pour les nobles causes qu'il défendaient. Mais pourquoi leur en reviendrait-il de l'amertume, si la profession qu'ils durent abandonner est, selon eux, la plus belle de toutes, et si l'absolu sacrifice auquel ils furent toujours prêts fait seul le héros ?

En ce sens, il y eut du don Quichotte en d'Aubigné comme il y en eut dans Cervantes. Toutefois, ce n'est pas seulement parce qu'ils eurent chacun un idéal, qu'on les peut rapprocher. Leur art, ou plutôt leur verve satirique, les apparente l'un à l'autre. Qu'est-ce donc que Fæneste, en effet, et sans qu'on puisse relever chez d'Aubigné trace d'imitation (il n'y a là qu'une rencontre heureuse de génies pairs) ; — qu'est-ce que Fæneste sinon un don Quichotte, mais un don Quichotte poussé à la charge la plus appuyée, et totalement grotesque ? Nulle conviction généreuse chez le Gascon, nul bon sens non plus ! C'est pourtant, lui aussi, un raffiné d'honneur. Voyez ses armes : elles sont terriblement parlantes : « une fenestre incarnadin d'Espagne, et la devise : *« Entre comme lou vent »* (14). Cette fenêtre largement ouverte, cet ouragan qui s'y engouffre, comment s'y tromper ? C'est là un héros ! Et quels titres de noblesse ! Un de ses grands-pères « eut la tête tranchée, à Thoulouze » pour avoir mis à mal une nonnain ; un de ses oncles fut de même décapité, avec son fils, pour avoir tué un prêtre (15). Comme de tels exploits lui font un piédestal et l'exhaussent ! Mieux encore : si don Quichotte était noble hidalgo, mais de ceux qui n'ont qu'une lance au râtelier, qu'une rondache ancienne, un bidet maigre et un lévrier de chasse, si ce n'était en fin de compte qu'un pauvre gentilhomme de village, combien Fæneste lui est supérieur ! Sa noblesse à lui se décèle à un certain « sentir », comme le gibier se révèle à un certain « fumet ». Et sa démarche elle-même n'est-elle pas significative ? « Pour vous dire, je ne marche pas en bourgeois ni en récollet ; je vais un peu de gravité (*ye bai un pu de grabitai*), traînant une jambe à la cadence de la tête, comme font tous les galants hommes. » (16) Don Qui-

(14) *Les Aventures du Baron de Fæneste*, livre IV, ch. VII, p. 142.

(15) *Ibid.*, p. 143.

(16) *Ibid.*, livre II, ch. XIII, p. 109.

chotte n'a point de ces façons si avantageuses : il n'est, à aucun degré, petit-maitre. Aussi, comme il rougirait en présence de notre Gascon, et refuserait de se reconnaître dans cette caricature impie de lui-même ! Fænesta est toujours sot, si don Qui-chotte est souvent fou.

III

D'Aubigné et Cervantes, nous avons pu les comparer, les unir dans une même admiration. Désormais, chez ceux qui, à la même époque, se souviennent de l'écrivain espagnol et de son héros, nous ne pourrons plus que noter des rappels et des réminiscences, sans qu'il y ait lieu pour nous d'établir de rapprochement, de marquer quelque similitude de génie.

Le Père Garasse, que nous rencontrons le premier, n'a guère que de la grossièreté et de l'insolence. Il parle la langue la plus embarrassée, écrit dans le style le plus lourd, manifeste l'érudition la moins élégante. Nulle imagination, sauf dans l'insulte. Dès les premières pages de son livre : *Le Rabelais réformé par les Ministres, et nommément par Pierre du Moulin, ministre de Charanton...* (17), nous nous apercevons à quel pesant écrivain nous avons affaire : « J'appelle cet ouvrage le *Rabelais Réformé*,

(17) Titre complet : *Le Rabelais réformé par les Ministres, et nommément par Pierre du Moulin ministre de Charanton, pour response aux bouffonneries insérées en son livre de la Vocation des Pasteurs*. Paris, 1620. — A la page 17, nouveau titre, un peu différent du premier : *Le Rabelais Réformé, ou les Bouffonneries, Impertinences, Impietez et ignorances de Pierre du Moulin, Ministre de Charanton, recueillies de son livre de la vocation des Pasteurs*. — Ces « bouffonneries » du ministre Pierre du Moulin sont tout au plus, nous dit Charles Nisard, « quelques gaités de très mauvais goût, quelques traits lancés contre le Pape, les Cardinaux et la messe ». Mais c'en était assez « pour que Garasse comparât du Moulin à Rabelais et qu'il intitulât un livre où il l'attaquait le *Rabelais réformé* ». Charles Nisard apprécie avec indulgence ce gros et lourd pamphlet. Quelques-uns des vers qui y sont mêlés à la prose lui semblent « excellents, comparables aux meilleurs de Regnier, faciles, pittoresques et vrais jusqu'à la crudité ». Et il ajoute : « Garasse suit le livre de du Moulin, chapitre par chapitre. Quoiqu'il ne se distingue pas en le réfutant, par la force de l'argumentation, s'il rencontre du Moulin sur le terrain des faits, il est plus heureux, et réussit assez à convaincre son redoutable antagoniste, tantôt d'inexactitude, tantôt d'oubli, double tort qu'il qualifie résolument d'ignorance, d'infidélité et de mauvaise foi. Mais qu'importe le triomphe de Garasse en ce point ? C'est tout au plus s'il nous laisse le temps de l'apercevoir et d'en jouir avec lui. Il revient bientôt à ses plaisanteries, à ses sarcasmes, à ses lazzis de carrefours habituels, et le lecteur l'y suit, aimant mieux, selon l'usage, rire à la farce que pleurer à la tragédie. » (*Notice sur la Vie et les Ecrits de François Garasse*, par Charles Nisard, en tête de son édition des *Mémoires de Garasse (Français), de la Compagnie de Jésus, publiés pour la première fois...* Paris, 1860).

parce que c'est sur les idées de Rabelais que Du Moulin s'est tellement formé, qu'il en retient les inventions, les sornettes et locutions entières, ainsi que vous verrez au progrez de ce livre. » (18) Encore n'est-ce là qu'une de ses phrases les plus courtes, les plus aisées ! Et pourtant, il a lu le *Don Quichotte*, nous l'allons voir. Que n'en a-t-il retenu la libre verve, la facilité ironique et mordante !

Certes le Père Garasse connaît le chevalier de la Manche et n'est point indifférent à ses aventures. N'est-ce pas à lui qu'il se compare au moment d'entreprendre sa lutte sans merci contre les ministres de la religion réformée ? L'un d'eux, d'ailleurs, se nommant Pierre du Moulin, ne voilà-t-il pas une belle occasion de calembour ? N'est-il pas lui, Garasse, un don Quichotte plein d'honneur, et animé de la foi catholique la plus vive, qui part en guerre, pieusement, contre tous les moulins à vent du protestantisme ? « Desireux de prouver sa vertu », nous dit-il, un « vaillant capitaine » sortit un jour de son logis « en résolution de graver la frayeur de son nom sur le front de l'univers. » Bientôt il arriva en « une campagne pleine de Moulins à vent, à l'abbord desquels ce brave conquérant, qui n'avoit veu chose pareille, creut aisément, que c'estoit une troupe de ces fameux Geans qui avoyent autresfois assiégué le Ciel, et consultoyent en ce champ Flegrean touchant une seconde recharge. » (19) Son écuyer eut beau l'avertir, il se persuada cependant que c'étaient des monstres « ou des Cavaliers tenans de cette place », surtout quand il s'aperçut qu'à l'aide d'un petit souffle de vent ils faisaient le moulinet avec leurs grandes ailes et, eux-mêmes, « souffloyent comme des Ours. » (20) Il enfle donc son courage, « faict les approches, et leur presente le cartel de deffi. » Mais, ayant haussé sa visière (et ici Garasse trahit Cervantes, fait dévier l'aventure), il vit bien que ce n'étaient que de vieilles « estoupes » à demi-pourries, déchirées en mille endroits ; et il comprit « que souvent les grandes machines en apparence, sont en effect des hommes de paille, ou des vieux haillons pour servir d'espouventail en une chenevière. » Quasi même chose, continue Garasse, lui est arrivée, à lui, en ses desseins : « Car

(18) *Le Rabelais Reformé*, p. 8.

(19) *Ibid.*, p. 17, 18... Cf. *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. VIII. Ici Garasse développe, et avec sa lourdeur habituelle, l'indication rapide de Cervantes : treinta, o pocos mas, desaforados gigantes.

(20) Cette comparaison n'existe pas — est-il besoin de le dire ? — dans le texte de Cervantes.

ayant entrepris à l'exemple et à la suite des vaillans Alcides du siècle, de purger de mon côté le monde des monstres d'hérésie, l'un de mes premiers rencontres a été d'une région pleine de Moulins de diverse nature, suivant la différence des écrits et des humeurs ; esquelles se trouvoit maistre Pierre du Moulin, Ministre de Charanton. Car je puis dire qu'il n'y a sorte de Moulins qui ne soient exprimés en ses œuvres, et que ce Moulin est le pere Moulin de tous les Moulins du monde, comme le cheval de Troye est estimé le père de tous les chevaux, asnes et mulets qui ont été depuis luy en toutes les contrées de l'Europe... » (21) Il n'est point possible de mettre dans l'ironie moins de finesse et d'atticisme. Le souvenir de Cervantes n'a pas porté chance au hardi chevalier de l'orthodoxie catholique.

Mais ce n'est pas ici seulement, dans cette sorte de préface ou d'introduction à son livre, que le fougueux Père s'est rappelé le *Don Quichotte*. Rapprochant, plus loin, quatre ministres évangéliques des « quatre chevaux de Zacharie, et de l'Apocalypse », il écrit tout aussitôt :

Montigny menant un carosse
De Charanton, semble une rosse,
Mestrezat un jeune poulain,
Durand un vieux cheval de male,
Et donnons au sieur du Moulin
Rozinande, ou bien Bucephale. (22)

Garasse n'épargne pas non plus le célèbre ministre Daniel Chamier qu'il juge « homme de grosse corpulence et petite littérature ». Il l'accable, autant qu'il peut, sous les gros moellons de sa plaisanterie. Il nous le montre, en pleine assemblée et conférence contradictoire de Lecture, s'avancant « en vray Rodomont » et, « pour imprimer la frayeur sur le front de son adversaire » disant et redisant un proverbe espagnol. Puis, comme le ministre avoue que sa science du castillan ne va pas au-delà de ce proverbe, notre homme facilement triomphe, et badine, et raille : badinage sans légèreté, raillerie qui insiste et appuie. Et pourtant la verve, ici, ne fait pas défaut !

Voyant Chamier desgainer l'Espagnol,
Me semble voir en fait de ravaudage
Du maroquin couzu de gros lignol,
Ou du veloux de gros fil d'ambalage.

(21) *Le Rabelais Reformé*, p. 19.

(22) *Ibid.*, p. 93.

Il ne manquoit à ce grand Rodomont
 Qu'un Valé-me, la mule et le mouchache
 Pour estre pris au lieu de Tranchemont,
 Dom de Quichotte ou Gusman d'Alpharache. (23)

Un ennemi du Père Garasse, le Prieur Ogier, se souvient aussi, et précisément dans le livre (24) où il combat le redoutable Père, du héros de Cervantes. Blâmant les « liaisons de discours » qu'il rencontre trop fréquemment chez lui : *quant au bon mot, quant à la parabole, l'agréable histoire est telle, le bon mot est tel*, il songe, à leur propos, aux « memoires des Espagnols, quand ils vont par pays ». Les Espagnols dressent, en effet, « de peur de rien oublier à l'hostellerie », un petit inventaire de leur meuble de campagne : manteau, chapeau, cheval, « Item des bottes : Item des éperons : Item une espee, en fin leur nom, de peur de s'oublier eux-mesmes. » Puis, quand ils s'en vont le matin, ils lisent « leur billet » ; « et apres avoir dit finalement : *Item le seigneur Dom Diego, Dom Hernando, ou Dom Quichot* », rassurés désormais et tranquilles, ils montent à cheval. Pareillement, Garasse dispose dans sa tête comme un inventaire « de ce qu'il veut dire en une section ». Et c'est avec ce gros fil des transitions appuyées : *L'histoire est telle, etc.*, qu'il lie et coud ensemble toutes ses facétieuses histoires (25). Ainsi Ogier use de don Quichotte comme Garasse ; plus même que Garasse, il le raille. Au même titre que don Diego, don Hernando, notre don Quichotte représente pour lui le *cavallero* espagnol avec ses manies, ses ridicules.

Comme Ogier et Garasse, le Père Jean Goulou, critiquant Bal-

(23) *Le Rabelais Reformé*, p. 182, 3, 4.

(24) Ce livre s'intitule : *Jugement et censure du livre de la Doctrine curieuse de François Garasse*. Paris, 1623. [La *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce Temps* (1623) est dirigée contre le poète Théophile de Viau]. — Voici comment Ogier apprécie et juge Garasse et son style : « C'est un esprit follastre et bouffon... un homme qui s'attache indifféremment à tout ce qu'il lit, bon ou mauvais, et le met en œuvre comme il peut, grotesquement avec des contes, la plupart méchants et ridicules. Au reste convicieux partout, et *malae linguae*, mesme en loüant, et qui traicte les choses graves et sérieuses fallottement, et en termes de Cabaretier d'honneur, comme il parle, ou de Charlatan : Ramasse tout ce qu'il y a d'ordure et de boüe, et ne craint point d'en patrouïller son Livre, ou plustost son pot pourry... Bref, à voir ce qu'il escrit, il joueroit mieux en une farce, le personnage de Jean Farine, qu'il cognoist... Il scait tous les blasons et quolibets du Pont-neuf, et n'a point de stile que bastard, bizarre et deschiqueté partout de locutions et metaphores insolentes... » (*Jugement et censure... Extraict de la Lettre de L. R. L.*). — Voir sur le P. Garasse et Théophile : Fr. Lachèvre : *Le libertinage devant le Parlement de Paris : le Procès du poète Théophile de Viau*, 2 vol., 1909.

(25) *Jugement et Censure du Livre de la Doctrine Curieuse de François Garasse*, ch. V, I i j.

zac, se souvient à son tour du comique hidalgo. Balzac, nous dit-il, reçoit des pensions, et on l'entretient dans l'espérance « de lui faire tomber en mains » de riches abbayes. C'est qu'en revanche l'on s'attend à être loué dans l'un de ses pompeux « panegyriques ». Il y a là « grand abus » et erreur de calcul. Balzac est plus capable de « décrire » ses bienfaiteurs, si haut que soit leur rang, « comme des monstres et des prodiges fabuleux par ses monstrueuses et ses prodigieuses pensées, que non pas comme des illustres personnages (*sic*) dont les belles actions puissent estre admirées ou imitées. » Et il ajoute : « Il vaudroit beaucoup mieux lui donner de l'argent pour le faire taire, ou pour se retirer en son Ermitage d'Angoulême, afin d'y achever à loisir le supplément de l'Histoire, et des aventures de Dom Guichot. C'est où je le relegate, afin qu'il entretienne de ses fables les filles de son village, qui sont si simples, qu'elles ne méritent pas d'estre trompées par un habile homme. » (26) Don Quichotte n'est donc, pour le Père Jean Goulu, qu'un grotesque héros de roman, et le récit de ses exploits qu'une « fable » à entretenir et récréer de sottes paysannes.

Mais qu'importe l'appréciation ! Le fait à retenir, c'est que, vers les années 1620-1625, le preux de la Manche trouve place et emploi dans les polémiques les plus diverses. Déjà il aide à la satire, fournit à tout querelleur religieux ou littéraire d'humoristiques comparaisons. Son rôle chez nous se dessine, ainsi, et se précise dès le début du xvii^e siècle. Les uns, comme le voulait César Oudin, s'en amuseront aux heures de loisir, les autres l'utiliseront à des fins pratiques. Mais personne, de longtemps, ne se doutera que ce burlesque héros, c'est le type même de l'honneur chevaleresque, et un modèle de délicate charité comme d'enthousiasme hardi. Tous se gaudissent de cet épouvantail armé, beaucoup en font usage : nul ne l'estime, ni ne le comprend.

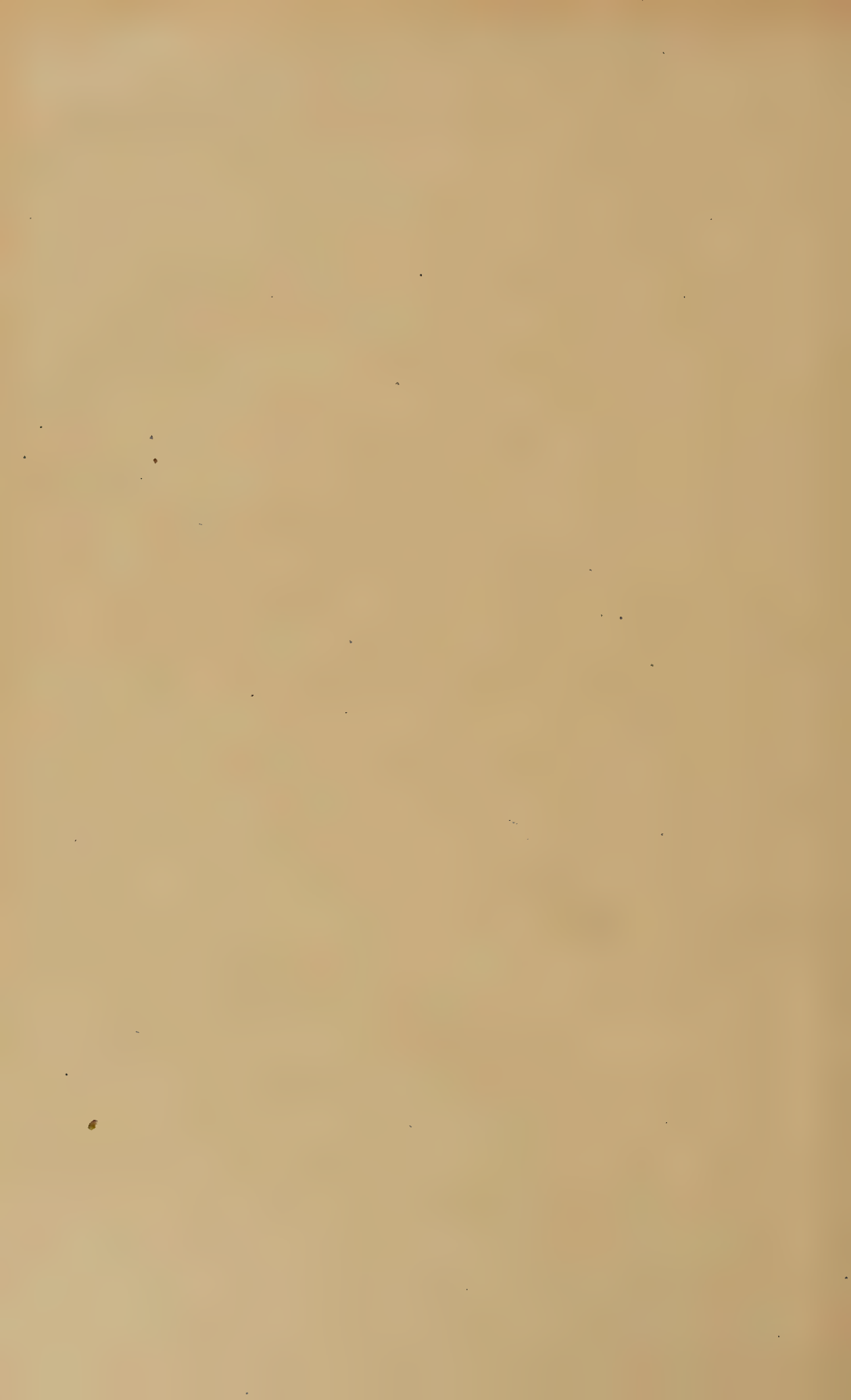
(26) Le P. Jean Goulu, dit Frère Jean de Saint-François : *Première Partie des Lettres de Phyllarque à Ariste, Où il est traité de l'Eloquence Française*. — Paris, 1627-1628. La lettre, dont nous extrayons quelques passages, p. 450, 1, 2, est intitulée : *De la Nouvelle Eloquence de Narcisse* [Balzac], au genre démonstratif, et est datée « de Forges, le 26 juillet 1627 ».



DEUXIEME PARTIE

L'ÉPOQUE DE LOUIS XIII

(1620-1660)



CHAPITRE PREMIER

Jugements, allusions et réminiscences

La préciosité et le burlesque

(1620-1660)

- I. — Le goût pour la langue et les livres de l'Espagne : quelques noms ; le témoignage de Nicolas Faret. Un mot de M^{me} de Chevreuse. Un autre mot de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. M^{me} de Motteville et ses citations espagnoles : un ressouvenir de Don Quichotte. La comtesse de Maure, M^{lle} de Vandy, et la dame d'Auvergne qui leur rappelle la comtesse Trifaldi. Le président Maynard. Tallemant des Réaux : Malherbe et le *Curieux impertinent* ; le lieutenant aux gardes Busserolles ; l'exalté Lozières ; historiette du marquis d'Assigny.
- II. — Le *Don Quichotte* et la préciosité. Voiture : sa science de l'espagnol ; il est nourri de l'*Amadis de Gaule* ; une allusion au *Don Quichotte*. Sarrazin : sa pièce du *Mélancolique* ; un ressouvenir de Dom-Quichot dans le poème héroï-comique : *Dulot vaincu ou la Défaite des Bouts-Rimez*.
- III. — Le *Don Quichotte* et le réalisme burlesque. Le graveur Jacques Lagniet : 38 planches intitulées : les *Avantures du fameux Chevalier Dom Quixot de la Manche et de Sancho Pansa son escuyer*. Saint-Amant : il entendait l'anglais, l'espagnol, l'italien. La *Chambre du Débauché* : les scènes du *Don Quichotte* qu'y rappelle le gai poète. Outrages à Dulcinée et à Rossinante. Les *Visions*, la *Berne*, le *Poete crotté*, le *Paresseux*. Un sonnet anonyme du recueil Sercy. Scarron : l'inspiration générale de son œuvre le rattache à Cervantes : lutte contre l'invraisemblable et l'imaginaire. Le *Typhon*, le *Virgile travesti*, le *Roman comique*. Les pièces de théâtre : les *Jodelets*, les *Boutades du Capitain Matamore*, *Don Japhet d'Arménie*, le *Faux Alexandre*.

I

Sous Louis XIII et durant la Régence d'Anne d'Autriche, de 1620 ou 1630 à 1660 environ, le *Don Quichotte* n'a point cessé d'être lu, cité, goûté chez nous.

Comment, en effet, n'aurait-on pas continué d'y porter intérêt à une époque où, la reine étant espagnole, tous, gens du monde et écrivains, se faisaient un point d'honneur de pratiquer peu ou prou le castillan et les ouvrages castillans ?

Ce goût pour la langue et les livres de l'Espagne, nous pourrions en apporter bien des preuves. Quelques-unes suffiront. Notons d'abord que nombreux sont les littérateurs qui, d'habitude et comme par métier, exploitent la comédie ou la nouvelle d'au-delà des monts : Rotrou, Boisrobert, d'Ouille, Thomas Corneille, Quinault, etc... De plus, et si nous mettons à part tous ces imitateurs ou copistes de profession, l'espagnol n'est-il pas connu encore de Chapelain, Maynard, Ménage, Pierre Corneille, Voiture, Sarrazin, Saint-Amant, Scarron, le cardinal de la Valette, Retz, Condé, Montausier, M^{me} de Rambouillet et sa fille, M^{me} de Motteville, M^{me} de Sévigné, M^{me} de La Fayette (Lanson) ? Et cette liste pourrait s'allonger. Nommons en effet M^{me} de Chevreuse, l'héroïne tristement illustre de la Fronde, et aussi quelques autres personnages ou plus justement célèbres ou, au contraire, tout à fait oubliés. Voici Guillaume de Brébœuf (1) († 1661), le poète parfois inspiré qui avait étudié, — avec le latin, — l'italien et l'espagnol au point « qu'il s'étoit mis en état de s'exprimer dans ces trois langues avec beaucoup de facilité et de noblesse ». — Voici Nicolas de Rampale (2) († 1663) qui, de même, connaissait, avec l'italien, l'espagnol : n'a-t-il pas traduit de Perez de Montalban, en 1644, *les Evénements et Prodiges de l'Amour* ? — Voici Arnauld d'Andilly (3), sieur de Pomponne († 1674), lequel, retiré à Port-Royal des Champs, et s'y montrant « aussi avare de son tems pour le bien ménager, que libéral et même prodigue de son bien envers les pauvres », s'occupa surtout, dans sa solitude, de ces « excellentes traductions dont il a enrichi l'Eglise » : *Confessions* de Saint-Augustin ; — *Histoire des Juifs* de Josèphe ; — et, ce qui nous importe ici davantage : *Œuvres* de Sainte-Thérèse ; — *Œuvres* du bienheureux Jean d'Avila. Et c'est encore Valentin Conrart (4) († 1675) qui, s'il ignorait, lui,

(1) Abbé Goujet, *Bibliothèque française ou Histoire de la Littérature française...* (éd. de 1754), t. XVII, p. 38.

(2) Goujet, *ibid.*, t. XVII, p. 113.

(3) Goujet, *ibid.*, t. XVII, p. 335.

(4) Goujet, *ibid.*, t. XVII, p. 396.

les langues savantes, possédait, du moins, parfaitement les deux langues à la mode.

Ajoutons deux inconnus (ou presque). L'un, François-Mathieu Chastelet de Beauchasteau, naquit en 1645, mais « on ne sait ce qu'il devint vers l'âge de quatorze ans ». Cet enfant prodige, dès sept ou huit ans, composait des vers sur toute sorte de sujets, et n'y faisait point effort. Avant l'âge de dix ans, il entendait le latin, et parlait aisément l'italien et l'espagnol (5). — Notre second personnage est un religieux : Etienne Carneau (6) († 1671), de l'Ordre des Célestins. Il apprit, une fois au couvent, le latin, le grec, et aussi l'italien et l'espagnol ; et il « lut avec soin les meilleurs auteurs qui ont écrit en ces Langues » (7).

Veut-on un dernier témoignage ? Nicolas Faret, dans son *Honneste Homme ou l'Art de plaire à la Cour* (1630), parlant des connaissances que doit acquérir un gentilhomme, lui recommande l'étude de l'espagnol comme de l'italien : « Pour finir ce long dénombrement d'Arts et de Sciences, écrit-il, je dis que l'une des plus particulieres estudes d'un homme de la Cour doit estre l'intelligence des Langues : Et s'il trouve les mortes trop difficiles, et les vivantes en trop grand nombre, que pour le moins il entende et parle l'Italienne et l'Espannolle, parce qu'outre qu'elles reviennent mieux à la nostre,

(5) Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise ou Histoire de la Littérature françoise...* (éd. de 1754), t. XVI, p. 226. — Les *Anecdotes dramatiques* (1775), t. III, p. 36, 37, signalent que « Beauchâteau, Acteur de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, eut un fils qui, dès l'âge de huit ans, se rendit célèbre par différentes petites Pièces de vers qu'il composa pour plusieurs personnes de la Cour, et pour d'autres, qu'on rassembla en un volume in-4° sous le titre suivant : *La Muse naissante du jeune Beauchâteau, ou la Lyre du jeune Apollon* ». Ce jeune Beauchâteau, « à l'âge de quatorze ans, quitta ses parens et passa en Angleterre, où il abjura la Religion Catholique ; ensuite il s'embarqua pour aller en Perse ; et depuis on n'a pas eu de ses nouvelles. » C'est ici, évidemment, le même personnage que celui dont nous parle l'abbé Goujet. Même nom, même précocité et facilité dans le talent poétique. Même ignorance aussi, à peu près complète, de ses faits et gestes à partir de l'âge de quatorze ans.

(6) Goujet, *ibid.*, t. XVII, p. 242.

(7) Si l'on veut connaître avec précision tout ce qu'on lit de livres espagnols à l'époque dont nous parlons (de 1620 ou 1630 à 1660), il faut consulter l'*Apollon*, de Bense du Puis (1644) et les lettres de Chapelain à Lancelot et à Carel de Sainte-Garde (1660). Ces deux hommes, Bense et Chapelain, étaient certes les mieux informés de leur temps et les plus savants sur la littérature castillane. L'état de leur connaissance a été fixé par M. Lanson, *Etudes sur les rapports de la Littérature française et de la Littérature espagnole au XVII^e siècle* (1600-1660) (Revue d'Histoire littéraire de la France, 3^e année, 1896, p. 68, 69). Nous renvoyons le lecteur à ce travail si rigoureusement documenté.

elles ont plus de cours que pas une des autres dans l'Europe, et mesme parmy les Infidelles. » (8)

Nous ne serons donc nullement surpris de voir à cette époque le *Don Quichotte* apprécié — ou rappelé — par bien des gens, et de toute condition, de tout caractère : une M^{me} de Chevreuse et un abbé de Marolles qui le jugent, — une M^{me} de Motteville, une comtesse de Maure, une M^{me} de Vandy, un président Maynard, un Tallemant des Réaux qui, eux, y font seulement allusion.

M^{me} de Chevreuse, selon le *Menagiana* (9), disait que « le Dom Quixote est le Castillan le plus pur que nous ayons. » Ce sentiment, pour véritable qu'il soit, demanderait à être précisé, développé en quelque endroit, soutenu de citations ou de références, tandis que ce n'est, ainsi rapporté, qu'un propos en l'air. Mais un tel appareil pédantesque, comment une si grande dame en aurait-elle même eu l'idée, elle qui fut au surplus leste, remuante, cavalière et frivole ? Tout cela est l'affaire des grammairiens et critiques, esprits sages, posés, pondérés, hostiles à l'improvisation, naturellement lents et patients. M^{me} de Chevreuse ne s'apparente point à un Ménage ou à un Bouhours. Fi du savoir pesant et qui s'étale !

L'appréciation de l'abbé de Villeloin, Michel de Marolles, est aussi rapide dans son enthousiasme. Il se contente d'une épithète qui, bien que magnifique et reluisante, ne saurait équivaloir à un ferme jugement. Notons pourtant que l'abbé de Marolles ne considère plus la langue, le style, mais le fond et l'invention. Il est vrai que, seules, les situations exposées et développées par le romancier espagnol ont affaire à son propos : comment organiser et constituer un Ballet des Romans. « Si l'on vouloit, écrit-il, faire un Ballet des Romans, il y auroit trente inventions pour y réussir. Il ne faudroit qu'introduire sur la Scene Perceforest, Jean de Meun, Guillaume de Loris, Olviedo, et quelques autres célèbres auteurs de ces sortes de Livres, d'où l'on pourroit tirer d'assez beaux sujets, sans en chercher ailleurs. Si l'on vouloit, ils feroient aussi agréablement le premier Récit, et laisseroient la place à Urgande, qui, par la force de ses enchantemens, feroit paroître Amadis de Gaule, la belle Oriane, Florisel de Niquée, l'Ecuier Gandalin,

(8) Edition de Lyon, 1665, p. 41, 42.

(9) *Menagiana*, 2^e éd., 1693, t. II, p. 7.

la Damoiselle de Dannemare, et la bonne Dariolette, Alguif l'Enchanteur, Busando le Nain, le Géant Aigolant, et Grifaleon, avec plusieurs aventures mémorables, qu'il seroit facile de tirer d'un si grand fond, et sur-tout du Palais d'Apolidon, et de la Tour de l'Univers, sans parler des *imaginations incomparables* de Michel de Cervantes, et de toutes les Bergeries de M. d'Urfé... » (10) A lire ce passage, il apparaît nettement que l'abbé de Marolles, vu ce qu'il se proposait : la recherche d'éléments romanesques propres à former un ballet de cour, ne nous devait d'aucune manière son opinion sur Cervantes, non plus d'ailleurs que sur Guillaume de Loris ou Jean de Meung. Ne soyons pas étonnés, d'autre part, qu'il cite et rapproche des œuvres et des auteurs divers ou opposés et, en particulier que, nommant les « *imaginations* » de Cervantes, il les situe dans son dire entre les *Amadis* et l'*Astrée*. Œuvres incompatibles et qui répugnent au contact et frottement réciproque, — de cela il n'a cure : il ne veut ici tenir compte que de la richesse en inventions de toute sorte. Ne chicanons donc pas le bon abbé ; plutôt, soyons-lui reconnaissants de cette épithète : *incomparables* échappée à sa ferveur admirative.

M^{me} de Motteville ne nous a pas, comme M^{me} de Chevreuse et l'abbé de Marolles, laissé une appréciation, même rapide et cursive, sur le chef-d'œuvre de Cervantes. Mais elle qui, en bien des pages de ses *Mémoires*, montre le plus évident plaisir à citer du castillan : expressions, proverbes, vers, lettres écrites et propos tenus (11), elle ne manque point, en ayant une fois l'occasion, de nous rappeler le héros de la Manche et ses prouesses. Le duc de Beaufort, écrit-elle, à la suite d'un différend avec le duc de Candale, crut pendant plusieurs jours qu'on le viendrait attaquer « hors des rues, c'est-à-dire dans le Cours et les promenades publiques ». Il n'y fut donc qu'avec une grande suite d'amis, tous armés de pistolets et d'épées. Et M^{me} de Motteville de conclure avec un sourire : « Cet appareil de guerre paroissoit attendre le signal d'un grand combat qui ne se donna point ; il fut plus semblable aux exploits de don Quichotte contre les moulins, qu'à une querelle de vaillans

(10) *Mémoires* de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Avec des notes historiques et critiques. Amsterdam, éd. de 1755, t. III, p. 154, 5.

(11) Cf. *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 112, 120, 133, 144, 199, 252, 288, 475, 488, 498, et ailleurs.

hommes, tels que l'étoient ce prince et ses amis, et ceux qu'il avoit offensés. » (12)

La comtesse de Maure et M^{lle} de Vandy font de même, dans leur correspondance, allusion au *Don Quichotte* pour rendre plus vivement une impression, caractériser avec plus de force un personnage, une scène. M^{me} de Maure raconte à M^{me} de Montausier avec quelle hauteur les dames de Bouillon ont reçu son amie, M^{lle} de Vandy, et, peu après, une comtesse d'Auvergne « plaisamment faite » et que personne n'a su « déchiffrer ». L'Auvergnate s'est presque jetée par terre pour prendre la robe de M^{me} de Turenne, « laquelle recevoit cela, non pas comme auroit pu faire M^{me} de Longueville, mais comme feu M^{me} la Princesse, quand elle étoit sur ses grands chevaux ». L'Auvergnate, enfin, n'ouvrait quasi la bouche que pour dire : « Vos Altesses », et c'étoit alors sur le visage des Altesses une « grande sérénité », un naïf contentement d'orgueil satisfait. Rien, en aucune circonstance, n'a semblé aussi plaisant à M^{lle} de Vandy. Et M^{me} de Maure ajoute que, selon son amie, « jamais il n'y eut telle comtesse, si ce n'est la comtesse Trifaldi, quand elle vint saluer don Quixote. » (13) Cette même réception de la dame d'Auvergne, M^{lle} de Vandy, à son tour, en fait part à M^{me} de Longueville, mais dans un détail plus bref et moins curieux. Il n'y a point au monde, dit-elle, « deux

(12) *Mémoires*, p. 280, l. — Il serait ici fort agréable de citer, avec M^{me} de Motteville, son frère, François Bertaut, et son amie, M^{lle} de Montpensier. François Bertaut, abbé du Mont-aux-Malades, et conseiller au Parlement de Rouen, avait suivi par « curiosité » le maréchal de Gramont « choisi pour ambassadeur extraordinaire vers le roi d'Espagne, pour aller en poste demander l'Infante de la part du Roi ». [M^{me} de Motteville, *Mémoires*, p. 482]. Et il nous a laissé son *Journal du voyage d'Espagne, contenant une description fort exacte de ses royaumes et de ses principales villes* (Paris, 1669). Mais si, dans cette relation, il use avec plaisir, comme sa sœur, de ces termes espagnols qui font toujours bien en une page écrite sur l'Espagne, il n'y fait en revanche aucune allusion au *Don Quichotte*. Quant à M^{lle} de Montpensier, nulle allusion, non plus, au *Don Quichotte* dans ses *Mémoires*. Sa *Relation de l'Isle Imaginaire* (1659), quoi qu'en pense Edouard Monnaie (Ed. des *Mémoires*, coll. Michaud et Poujoulat, p. iv) n'offre, d'autre part, aucune ressemblance avec l'épisode de Barataria. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il s'agit, ici, d'une île aussi imaginaire que celle de Sancho. Et il se pourrait à la rigueur que celle-ci eût donné l'idée de celle-là. Mais, pour ce qui est d'une imitation même lointaine, il n'en faut point parler. — Signalons enfin que le plus grand mémorialiste de cette époque, le cardinal de Retz, s'il se rappelle et nous rappelle le *Buscon* et le *Lazarille de Tormes*, ne se ressouvient en aucun passage du *Don Quichotte*.

(13) Lettre écrite de Bourbon, le 9 juin 1655. Cf. l'ouvrage d'Edouard de Barthélemy : *Madame la Comtesse de Maure, sa vie et sa correspondance, suivies des Maximes de Madame de Sablé et d'une étude sur la vie de Made-moiselle de Vandy*. Paris, 1863. C'est à cet ouvrage (p. 109, 110) que nous empruntons les fragments de lettres que nous citons.

princesses aussi enfumées et aussi fières » que les princesses de Bouillon. Et, pour donner une idée de cette suffisance et de cette sottise : « je voudrois, affirme-t-elle, que V. A. eût pu voir par un trou ce qui se passa dans leur palais le jour que j'y fus. Rien n'a jamais été si ridicule que l'arrivée et les réceptions de cette comtesse qui y vint, et je ne la saurois comparer qu'à celle de la comtesse Trifaldi, quand elle fut saluer don Quixote. Voilà une grande folie, pour être écrite à V. A..., mais huit jours après que l'on a vu une telle chose, on n'a plus l'esprit bien sain... » (14)

Comme les dames, les hommes en cette première moitié du xvii^e siècle, — un poète, Maynard (vers 1630), un mémorialiste, Tallemant (vers 1660), se ressouvienent avec complaisance du roman de Cervantes.

Maynard, entretenant M. de Flotte d'un futur voyage de celui-ci dans le Midi, lui parle d'un monsieur « le Chevalier » qui ira au-devant de lui jusqu'à Brive, même jusqu'à Uzerche, s'il en est besoin. Ce « chevalier », sur la route, ne manquera pas de venir à bout de maints faits d'armes « capables de faire suer le front à quelque moderne Orphée de la rue Saint-Jacques ». « Jamais, insiste Maynard, vous n'avez ouy parler d'un si extravagant Aventurier ; Dom Guixote n'estoit que sa figure, il accomplit toutes les propheties du sage Alguif et d'Urgande ; je ne sçay s'il ne luy prendra point quelque envie de s'acheminer jusques à Paris ; auquel cas vous m'obligerez de luy faire marquer son logis aux Petites-maisons... » (15)

Mais c'est Tallemant surtout qui nous intéresse. N'y a-t-il pas chez lui tout un récit qui pourrait s'intituler : « Un don Quichotte français au xvii^e siècle ? »

Voici d'abord, et dans une circonstance qui ne semblait pas absolument l'exiger, une allusion au *Curieux impertinent*. A l'hôtel de Rambouillet, nous raconte l'auteur des *Historiettes*, on amena un jour une manière de rebouteux qui disloquait tout le corps aux gens et le leur remettait, sans leur faire de mal. Malherbe qui se trouvait là lui dit : « Démettez-moi le coude. » Il n'en ressentit aucune douleur, et n'eut pas à souffrir non plus de la remise en place. « Cependant, dit-il, si cet homme fût mort

(14) Lettre écrite aussi de Bourbon. *Madame la Comtesse de Maure...*, notes de la page 216.

(15) *Les Lettres du President Maynard*, Paris, 1653. — Lettre XXXIV.

tandis que j'avois comme cela le coude démis, on auroit crié au *curieux impertinent*. » (16) Le *Curieux impertinent* rappelé en cette occasion ! Ne serait-ce pas que ce titre de la nouvelle de Cervantes était devenu pour tous, dès le début du siècle, comme une locution consacrée, une espèce de « cliché » dans la conversation, une formule que chacun comprenait, dont il usait familièrement, même sans nécessité ou obligation sérieuse ? Ne savons-nous pas, d'ailleurs, que, du roman entier, ce fut cette nouvelle précisément que l'on détacha et traduisit en premier lieu ?

Le personnage de don Quichotte, lui aussi, revient en mémoire à Tallemant. S'il nous parle des amoureux d'une jeune femme étourdie et coquette, « le premier, écrit-il, qui s'avisa de lui faire les doux yeux fut un jeune garçon de la ville, lieutenant aux gardes, nommé Busserolles, si fou qu'il attaqua lui seul, à la *Don Quichotte*, une bande de sergents qui menoient un homme en prison, et le délivra sans le connoître. » (17) Tallemant, certes, n'ignore pas l'aventure des galériens. Et le jeune lieutenant aux gardes lui paraît aussi fou que le déraisonnable redresseur de torts. Il ne fait point de distinction entre la générosité idéaliste du second et la sottise irréfléchie du premier.

Il n'est pas jusqu'à son cousin germain, Lozières, qu'il ne ridiculise en le comparant à don Quichotte. Il faut dire que Lozières lui était peu sympathique. Il avait courtesé sa femme. Et Tallemant, d'un ton pincé, nous dit : « Il eut quelque envie de mettre à mal la femme d'un de ses cousins-germains ; elle étoit fort jeune. Pour la gagner, il se mit à l'appeler *mon petit animal*. Elle ne le trouva nullement bon ; elle l'appela *mon gros animal*, et ils se brouillèrent. » (18) Comment donc à l'occasion le caustique bavard ne se serait-il pas délecté dans une petite vengeance, au moins de plume et par écrit ? Excusons-le, et écoutons : Lozières, dans le Dauphiné, voulait soumettre un village rebelle. Laissant donc pour un moment ses fusiliers, il alla chercher main-forte. Il rencontra M^{me} de Villeroy et « sans autre compliment, il lui dit d'un ton de dictateur : « Madame, je vous ordonne de la part du Roi de m'envoyer cent des Suis-

(16) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. Monmerqué, 1840, t. I, p. 244. — L'éditeur met en note : « Cette anecdote ne fait pas... partie du récit de Racan. » On sait que Racan a composé une *Vie de Malherbe*.

(17) Tallemant, *ibid.*, t. V, p. 239.

(18) Tallemant, *Ibid.*, t. VIII, p. 161.

ses de la garnison de Lyon. » Elle le prit pour un *Don Quichotte* en intendance, et ne lui répondit rien. » Rencontrant plus loin une « recrue » de vingt-cinq cheveu-légers, qui n'avaient encore que des épées, il somma de la même façon leur officier qui, lui, se mit à rire et dit : « Monsieur, j'y irai pour l'amour de vous, mais non pas à cause de votre intendance. » Or, quand ils furent au village, celui-ci avait capitulé. Lozières, conclut Tallemant, « en pensa enrager, car il avoit envie de faire carnage. » (19) *Don Quichotte* et Matamore, tel est à la fois, pour le malicieux railleur, son exalté cousin. *Don Quichotte*, croit-il, équivaut à Matamore ; et n'ont-ils pas tous les deux les mêmes allures de capitaine de comédie ?

Venons-en, pour terminer, à l'historiette consacrée au marquis d'Assigny, ce vrai et réel *don Quichotte* : « Jamais, dit Tallemant lui-même, il n'y eut un homme plus approchant de *Don Quichotte*, car il avoit quasi pris la chevalerie au pied de la lettre. » Il envoyait de ses gens dans les forêts de Bretagne pour l'avertir au moment où il passerait, et lui faire savoir qu'il y avait là, tout près, une dame retenue par félonie en un château ; « et content d'avoir fait semblant d'y aller, il retournoit par un autre chemin à sa maison. » Ses gentilshommes, il les aguerrissait de la manière la plus ridicule en même temps que la plus inoffensive. Dès qu'ils se mettaient à table, quelque'un venait crier : « Aux armes, les ennemis approchent. » Aussitôt, chacun de se lever et de courir quelquefois une demi-heure, jusqu'à ce qu'on annonçât qu'il n'y avoit plus lieu de se battre. Mais voici qui est proprement extravagant, et fort analogue à telle scène qu'on voudra du roman de Cervantes : « Ce monsieur le marquis traitoit un jour bon nombre de gentilshommes. Ses propos de table étoient toujours de quelque bel exploit de guerre. Ce jour-là on parla fort des neuf preux, et entre autres d'Alexandre, d'Annibal et de César. Un de la troupe, plus éveillé que les autres, et peut-être aussi las d'entendre tant de fariboles, se mit à dire qu'on faisoit trop d'honneur à ces gens de ne parler point de leurs vices ; qu'Alexandre étoit un ivrogne, qu'il avoit tué Clytus, etc., etc. ; César un débauché, un tyran, et Annibal un f... borgne. A peine eut-il prononcé ces blasphèmes, que le marquis se lève et lui fait signe de le suivre en un coin de la salle ; là, il lui dit : « Je ne

(19) *Historiettes*, t. VIII, p. 167, 168.

sais pas de quoi vous vous avisez de m'offenser de gaieté de cœur comme cela. » L'autre, le voyant parler si sérieusement, eut quelque frayeur, et crut que c'étoit tout de bon. Il lui répond qu'il n'a jamais eu l'intention de le fâcher, et qu'il ne sait pas en quoi il lui peut avoir déplu. « Pourquoi est-ce donc, continua le marquis, que vous dites du mal d'Alexandre, d'Anibal et de César ? — Ah ! monsieur, dit le gentilhomme qui entendoit raillerie, je ne savais pas, ou Dieu me damne ! qu'ils fussent ni de vos parents ni de vos amis ; mais je réparerai bien le tort que je leur ai fait ; » et tout d'un temps, avant que de se mettre à table, il se fait apporter à boire, et boit à Alexandre et à tous les autres, et se fit faire raison. » (20)

II

Mais des ressouvenirs de ce genre et des allusions, ce ne sont pas seulement les Mémoires et les Correspondances familières qui nous en offrent. Le *Don Quichotte*, s'il a été lu ou parcouru par les gens du monde et les bourgeois instruits, l'a été également par les écrivains de métier ; et nous pouvons, en cette même époque de Louis XIII et de la Régence, constater qu'il est bien connu et des précieux comme Voiture, et des burlesques comme Saint-Amant.

Coquet, spirituel, enjoué, Voiture (21) n'en avait pas moins un certain tour romanesque dans l'imagination. Les fiers exploits des paladins l'ont toujours transporté. Enfant encore, dans la maison de son père qui était marchand de vin, et pour oublier l'ambiance, il lisait et relisait les romans de chevalerie. Arthur brandissant l'épée Escalibor, les Chevaliers de la Table Ronde, et la fée Viviane, et Eglantine d'Avallon, il les voyait, les entendait, s'enthousiasmait pour eux, vivait d'eux. Dans sa mémoire s'épanouissaient leurs perfections idéales, chantaient leurs prières d'amour, s'incrustaient, formant saillie, leurs hauts faits héroïques. Cependant, à tous ceux-là, il préférerait le Damoisel de la Mer, le beau ténébreux Amadis de Gaule : héros au cœur tendre. Amadis et Oriane, de quelles tribulations n'eurent-ils pas à souffrir ! Comme les malveillants et félons

(20) Tallemant, *Historiettes*, t. II, p. 115, 6, 7.

(21) Lire, sur Voiture, l'ouvrage si vivant d'Emile Magne : *Voiture et l'Hôtel de Rambouillet*, 2 t., 1911-1912, éd. du Mercure de France.

enchanteurs leur furent cruels ! Mais aussi quel triomphe, — en eux et par eux, — de la constance et de la fidélité ! Et quelle apothéose de leur vertu, lorsqu'enfin, parmi les acclamations populaires, ils peuvent s'épouser et s'unir !

Cette littérature des Amadis, Voiture en est imprégné (22). Il a dû la connaître d'abord par la traduction d'Herberay des Essarts (1500). Puis il est allé au texte même ; et c'est sans doute cette lecture dans l'original qui le détermina, pour une bonne part, à s'informer des autres ouvrages écrits en castillan, à les étudier et à s'en pénétrer. Car Voiture fut un des écrivains du xvii^e siècle les plus familiers avec les lettres espagnoles (23). Nous pouvons donc affirmer qu'au milieu de beaucoup d'autres livres, il a lu le *Don Quichotte*. Une phrase de sa *Correspondance*, d'ailleurs, témoigne de l'intérêt qu'il y a pris. Il écrit de Grenade à M^{lle} Paulet : « Il y a trois jours que je vis dans la Sierra Morena, le lieu où Cardenio et Don Quichotte se rencontrèrent, et le même jour je soupai dans la *venta* où s'achevèrent les aventures de Dorothée. » (24) Ainsi, les lieux et les personnages, il n'a rien oublié. Les endroits qu'il traverse renouvellent, ravivent son souvenir. Et son imagination, s'exaltant, va jusqu'à donner aux héros une réalité concrète (25).

Un autre précieux, Sarrazin, s'est intéressé comme Voiture à l'œuvre de Cervantes, et il a donné place, par un détour il

(22) Cf. ses *Œuvres*, éd. Ubicini, 1855, 2 vol., et, entre autres endroits, lettre à Monseigneur le duc de Bellegarde, en luy envoyant l'*Amadis*, t. I, p. 31 ; — lettre à Madame de Saintot, en luy envoyant le *Roland Furieux*, d'Arioste, traduit en français, t. I, p. 18 ; — lettre à Monsieur le Marquis de Montausier, qui fut tué depuis en la Valteline, t. I, p. 190 ; — lettre à Mademoiselle de Rambouillet, t. I, p. 243 ; — lettres à Monsieur le comte de Guiche, — et encore de nombreuses lettres en vieux français, ou épîtres en vers. — Baret, dans sa thèse : *de l'Amadis de Gaule et de son influence aux xvi^e et xvii^e siècles* (1873), ne signale pas Voiture parmi les écrivains qui ont subi cette influence.

(23) Cf. Lanson, *Etudes sur les rapports de la Littérature française et de la Littérature espagnole au xvii^e siècle* (1600-1660), Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1897, p. 180 et sq. — Cf. encore : Chevreau, *Œuvres meslées*, 1697, p. 287, 293, *Chevraeana*, 1697, p. 298 ; Ménage, *Anti-Baillet*, 1688, II, 275 ; enfin, Morel-Fatio, *Le sonnet du sonnet*, Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1896, p. 438, 9. Morel-Fatio cite le rondeau : « Ma foy, c'est fait de moy, car Isabeau... » [*Poésies de Monsieur de Voiture*, p. 68. A la suite des *Œuvres* du même. Paris, 1650, in-4^o]. Ce rondeau est, de toute évidence, imité du sonnet fameux de Lope de Vega : « Un soneto me manda hazer Violante... »

(24) Voiture, éd. Ubicini, A. M^{lle} Paulet, lettre 51, t. I, p. 156.

(25) La lettre fameuse sur la berne (éd. Ubicini, t. I, p. 40-44) ne présente dans le détail aucune ressemblance avec le texte de Cervantes (*Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XVII). Il est pourtant vraisemblable que la berne de Sancho a dû être présente, lorsque Voiture fut berné, à l'esprit des familiers de l'Hôtel de Rambouillet et à celui du poète lui-même.

est vrai, à l'étrange hidalgo manchois dans ses vers amoureux et langoureux.

Depuis le « fascheux départ » de la « belle Phylis » et de la « belle Caliste », Sarrazin est tout attristé. Aussi, pour faire comprendre à ces deux personnes si chères combien il les regrette, à quel point il demeure « dolent » et même « lugubre et noir », il a dressé la liste de ce que Paris a de déplaisant, d'incivil, de discourtois, et il en offre aux deux jeunes femmes une « petite kyrielle ». Or, parmi toute sorte de gens sans gaieté et de spectacles sans attrait, il a vu... mais, laissons-le parler :

J'ay veu la hideuse peinture
Du *Preux à la triste figure*,
Du bon Chevalier Dom Quichot,
Qui fit des Armes son Cachot.
O le Fantosme espouventable,
Je croy qu'il feroit peur au Diable ;
L'ayant veu seulement moulé,
J'en ay le sang encor gelé. (26)

Ce n'est pas le seul endroit où Sarrazin évoque la disgracieuse figure du Chevalier. Notre précieux, une fois, a pris en main la plume burlesque et, avec une certaine verve, composé un poème héroï-comique : *Dulot vaincu ou la Defaite des Bouts-Rimez*. Il imagine que le poète Dulot (dont le père, dit-il, n'est autre que le fou célèbre des Petites-Maisons, Le Herty) ayant en vain, autrefois, essayé de détruire la bonne poésie, s'avise maintenant de soulever contre elle la nation des bouts-rimés, et de les amener en armes aux portes de Paris. Quatorze chefs les conduisent, qui sont les quatorze rimes d'un sonnet de bouts-rimés alors célèbre. En face d'eux, et en opposition, Sarrazin décrit l'armée des bons vers. Puis, c'est la bataille dans la plaine de Grenelle, la défaite des révoltés, et les châtiments dont le vainqueur les punit. Et le poème s'achève par la mort de Dulot. Virgile a bien terminé le sien par la mort de Turnus !

Evidemment, don Quichotte, le « preux à la triste figure », ne saurait se rencontrer, même à titre de simple comparaison, qu'au milieu des troupes qui seront burlesquement déconfites. Aussi, dans la description amusante que nous en donne Sarrazin, lisons-nous ces quatre vers :

(26) *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*. Paris, 1663. *Le Melancolique*, p. 102.

Deux *Barbes* vont après, qui grandes et hideuses,
 Mènent deux bataillons de Barbes belliqueuses ;
 Ainsi que Dom-Quichot, elles portent bassins,
 Et paroissent de loin barbes de Capucins. (27)

III

Tout comme les précieux, mais plus qu'eux, les burlesques, en leurs imaginations grossières ou simplement hardies, se sont souvenus et nous font souvenir de l'ingénieux hidalgo et de ses comiques exploits.

L'art de la gravure, d'abord, nous retiendra : le réalisme burlesque, en effet, s'y manifeste aussi bien que chez les plus notoires des écrivains d'alors : un Saint-Amant, un Scarron.

Il existe au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale un recueil de 38 planches gravées, sous ce titre : *Les Advantures du fameux Chevalier Dom Quxot de la Manche et de Sancho Pansa, son escuyer* (28). Ces planches, toutes sans date, portent, en général au bas de la feuille, l'indication suivante : *Boissevin rue petit pont au chaudron*. Ce Boissevin n'est que l'éditeur. L'auteur est Jacques Lagniet, graveur connu : trois des planches sont signées de ce nom ; sur une quatrième se lisent très nettement les initiales I L ; sur d'autres, bien que la signature : J. Lagniet ait été effacée et remplacée par l'indication : *Boissevin rue petit pont au Chaudron*,

(27) *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, 1663, *Dulot vaincu ou la Defaite des Bouts-Rimez*, chant II, p. 127. En marge, l'annotateur, Pellisson, écrit ce qui suit : « Elles [les Barbes] sont armées comme Dom Quichot, quand il prit le bassin du Barbier pour l'armet de Mambrin. Voyez son Histoire, 1^{re} partie, c. 16. »

Pour en finir avec les précieux, nous citerons encore, — sans y insister pourtant, — ce passage de la comédie de Somaize, *les Véritables Précieuses* (1160), où il est incidemment fait allusion à Dulcinée. Le Poète, après avoir jugé devant les deux précieuses, Artémise et Iscarie, les principales pièces de théâtre qu'on a jouées « cet hiver », en vient aux œuvres de sa composition. C'est d'abord une tragédie : *La Mort de Lusse-Tu-Cru*, lapidé par les femmes ; après en avoir lu quelques vers, il passe à sa comédie : *Les Noces de Pantagruel* :

Le Poète : Hé bien ! je commence sans façonner. *Pantagruel entre avec un confident, et dit-*:

Où sont les violons ? As-tu vu Dulcinée,
 Pour qui mon âme est, fut, et sera calcinée ?

Le Baron : Calcinée ! que ce mot est emphatique !

Et le poète continue de lire ses vers... (Somaize, le *Dictionnaire des Précieuses*, éd. Livet, t. II, p. 33).

(28) Bibliothèque Nationale, Cabinet des Estampes, T. b. 42-5388. — Voir Appendice B.

on la devine sous la surcharge : il arrive même qu'on la déchiffre sans trop de difficulté.

Jacques Lagniet, qui travaillait à Paris entre 1640 et 1670, doit se rattacher à ce groupe de maîtres graveurs qui comprenait Abraham Bosse, Claude Mellan, Le François Chauveau, Michel Lasne. Son art toutefois, — on l'a dit avec raison, — apparaît bien sommaire, si on le compare à celui de pareils hommes. Fêru comme eux de vérité pittoresque, Lagniet ne possède ni leur variété de moyens, ni leur force expressive. Auteur d'un *Recueil des plus illustres proverbes, divisés en trois livres*, ce sont peut-être les proverbes dont l'ouvrage de Cervantes est rempli, qui l'ont incité à en traduire par le burin de nombreux épisodes. Le fait est qu'à son tour Jacques Lagniet a parsemé de proverbes les planches des *Avantures du fameux Chevalier*, soit qu'il les dispose en naïfs cartouches, ou les mêle sans adresse aux noms des personnages qu'il inscrit bizarrement à côté de leurs figures.

Dès le frontispice, Lagniet nous présente les héros de l'amusante histoire : don Quichotte se met lourdement en selle, et Sancho le pousse, — Sancho, « brave paysan barbu, au chapeau orné de rubans », et qui tient le grison. Nous suivrons dès lors le chevalier dans ses voyages, souvent déçus ou impatientés par la médiocrité, la faiblesse, la monotonie d'un métier pauvre. Ça et là pourtant le graveur sait nous retenir par une aisance plus facile, quelque émotion, une certaine grandeur. Nous ne restons pas insensibles, lorsque Lagniet, pitoyable lui-même aux mésaventures de l'hidalgo, nous le montre « ramené à son logis » « par un sien voisin » (pl. 8), ou « moulé de coups rapporté dans une charrette à bœufs », qu'entourent nombre de gens levant les bras (pl. 24).

La technique de ces gravures est simple, parfois rudimentaire : quelques beaux « noirs » et de larges tailles ne rachètent pas l'insuffisance de l'ensemble. Le décor sans perspective mêle confusément les arbres et les maisons. Les rochers, les montagnes et jusqu'aux animaux, sont fort peu caractérisés. Lagniet ne donne d'expression à aucune physionomie : don Quichotte, pour lui, n'est que maigre et grand, Sancho court et gros. Qu'importent d'ailleurs cette raideur, cette gaucherie ? Peut-être sont-elles voulues ! Lagniet travaille pour le peuple, et le bas peuple, celui qui applaudit sur le Pont-Neuf aux far-



Le repas à l'hôtellerie

(Jacques Lagniet)

ces des bateleurs, qui assiste, joyeux, aux spectacles les plus vulgaires de la foire. Il n'évitera donc pas la grossièreté, même répugnante. Et une planche comme la treizième, où il reproduit l'aventure des « malliets de foulons », ne peut aujourd'hui, par certain détail scatologique, que nous écœurer et révolter. Mais Lagniet n'avait cure du bon goût, ni des convenances. Fi des précieux, des précieuses et de tous les beaux esprits ! Il est satisfait, s'il a permis au peuple de « quichotiser » à sa façon, sans le secours d'Oudin et de Rosset (29).

Nous donnons, pour l'amusement du lecteur, la reproduction d'une des gravures les plus nettes. L'on remarquera la signature bien évidente : I. Lagniet, les indications fort précises de qualité et de nom : L'hoste, la Doña Musniera, D^a Tolosa, Don Quixote. Au-dessous de « Don Quixote » se lisent ces mots : « Poursi peu quon luy donne lon veult qu'il vive car gy ay regardé » ; puis ceux-là : « Il vit a table d'hoste — et est servy par son hoste ». Voici enfin l'explication de la scène : « D. Quixote pour ne point rompre les cordons de son casque est contraint de se faire appater et se faire verser du vin par une cane. » Ainsi commente Jacques Lagniet. Il ne laisse rien à deviner : il insiste, montre, désigne. Et tant de précautions prouvent bien que c'est le plus fruste des publics, — celui-là seul, — qu'il s'efforce de conquérir.

Mais le réalisme burlesque se manifeste surtout dans les ouvrages littéraires. Ses interprètes les plus fameux se nomment Saint-Amant et Scarron.

Saint-Amant, qui est un grand poète par endroits, selon l'occurrence, mais dont la légende de goinfre a desservi longtemps et fait négliger la plantureuse ou grasse poésie (30), Saint-Amant consacre à don Quichotte une centaine de vers

(29) Voir, sur Jacques Lagniet, l'article de M. Julien Cain : les *Premières Illustrations Françaises de Don Quichotte*, dans *Mélanges Bertaux*, Paris, 1924.

(30) Nous n'oublions pas, toutefois, l'article brillant et juste de Théophile Gautier dans *les Grotesques* (1844), ni, entre autres jugements, celui de Perrens dans *les Libertins en France au XVII^e siècle* (1896) : « il a... dans ses vers du relief, du feu, un entrain endiablé, une imagination expressive, une verve copieuse, grotesque ou comique à l'occasion ; il est donc très varié, et il rime à merveille. Un mot de Tallemant le définit bien : « il a du génie, mais point de jugement. » Perrens ajoute, et, de nouveau, avec raison : « Saint-Amant improvisait, se laissait mener par caprice, ne voyait pas les ensembles ; il imitait, à écœurer, ce que Regnier a de repoussant en ses sujets de goinfrie et de débauche. » (*Les Libertins*, ch. IV, p. 222). Cf. Sainte Beuve, *Lundis*, XII, p. 189, XIII, p. 182 ; Rémy de Gourmont, collection des *Plus belles pages*, Société du Mercure de France, Paris, 1907 ; Pierre Varenne : *Le bon gros Saint-Amant*, Rouen, 1917.

dans sa *Chambre du Débauché*. Avait-il donc lu la délectable et merveilleuse histoire ? D'abord, il en pouvait, comme tout le monde, posséder, — ou avoir en main, — la traduction. Puis, ne le croyons pas trop ignorant, bien que cette mauvaise langue de Tallemant affirme qu'il ne savait rien et n'avait jamais rien étudié. Urbain Chevreau (31), avec plus de finesse, avoue que, « quoiqu'il ne sût ni grec, ni latin, il entendoit l'anglais, l'espagnol, l'italien, les caractères des passions, l'usage du monde et fort bien la fable. » Ce n'est point déjà lui faire, dans le savoir de son temps, la part la plus petite, — d'autant même que cette ignorance des auteurs anciens où était, dit-on, le gai poète, il conviendrait peut-être d'en réfuter l'accusation.

Saint-Amant donc, pour notre satisfaction, énumérera en des vers pittoresques, hardis, sans vergogne, les diverses mésaventures de l'hidalgo de la Manche et de son écuyer (32).

Qu'y a-t-il, ainsi, en cette *Chambre du Débauché* (33) dont Saint-Amant nous propose, avec lui, la visite, ou plutôt, selon sa propre expression, dont il nous fait l'« inventaire » ? Un panier, un étui de luth. Voilà un mobilier des moins encombrants. Et la tapisserie ? Il vaut mieux n'en pas dire la saleté multiple. Cependant il s'y dessine pour des yeux enfantins de poète, et au milieu de « cent mille sortes de postures »

Les plus grotesques aventures
De Dom-Quichote en bel arroy.

Ici, curé, barbier, nièce et gouvernante (34) exécutent sur les romans de chevalerie « les sentences de leur caprice ». Et Saint-Amant estime qu'il importerait également de livrer à la flamme purificatrice « les sots livres » qui, même à son époque, abondaient :

Je croy qu'en cet embrasement
On verroit sans la fin du monde
Un petit jour du jugement.

Ici, « ce guidon de carnaval » (c'est don Quichotte qu'il affuble

(31) U. Chevreau, *Chevræana*, éd. de 1697, t. I, p. 33.

(32) Notez qu'il y a aussi chez lui, comme chez Voiture et chez la plupart des écrivains de la première moitié du XVII^e siècle, des souvenirs très précis des *Amadis*. Cf. Ode à Leurs Serenissimes Majestez de la Grand-Bretagne (Ed. Livet, 1855, t. I, p. 257), et même : *Rome ridicule* (Ed. Livet, t. II, p. 406).

(33) Théophile Gautier a résumé, avec précision, toute la pièce. Nous n'en avons, nous, rappelé que les passages qui concernent le *Don Quichotte*. Voir à l'appendice C le résumé de Théophile Gautier. — Nous citons le texte de l'éd. Livet, t. I, p. 144-152.

(34) Saint-Amant traduit *el ama* par : nourrice.

de cette appellation) « choque » un moine de toute la vitesse des jambes de Rocinante, c'est-à-dire à pas de tortue (35). Ici encore certain moulin, de ses longs bras, l'enlève en l'air, lui fait faire la roue, et le laisse retomber en fort piteux état, moulu comme grain de meunier (36). Là, il massacre d'innocentes brebis, les prenant pour « gendarmes superbes », et les gouttes de leur sang tachent de vifs rubis le gazon couleur d'émeraude (37). Hélas ! au même lieu, d'impitoyables bergers lui sondent, à beaux cailloux frappants, les côtes qu'il a presque décharnées,

Luy raflant en ces accidents
Ce qu'un catherre et les années
Souffroient qu'il luy restât de dents. (38)

Sanche, « le bon Sanche », accourt aux doléances de son maître, se penche sur lui, visite sa mâchoire quand... l'autre lui lâche (39) aux yeux le baume qu'il vient de boire (40). Puis, Sanche, « le pauvre sot », le voici à son tour sur son « rossignol d'Arcadie »

Dont à la mine qui déçoit
On pense ouyr la mélodie.

Proche de là, il saute et danse, jeté au ciel par la berne moqueuse (41). Mais, plus loin, quelle revanche ! Tandis que le plat à barbe du chirurgien fait à son maître un demi-casque d'or, lui, tout transporté,

Baigne ses yeux dans la clarté
De cent ducats qu'il accumule,
Et, riant comme un farfadet,
Se console auprès d'une mule
De la perte de son baudet. (42)

Le malicieux et abondant poète ne s'arrête pas là. Sa verve débordante, et qui franchit les justes limites, n'a point l'intention de ménager, non plus, noble et haute dame Dulcinée. C'est

(35) Cf. *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. VIII.

(36) *Ibid.*

(37) *Ibid.*, ch. XVIII.

(38) *Ibid.*

(39) L'expression de Saint-Amant est plus vive : « renarde ».

(40) *Ibid.*, ch. XVIII.

(41) *Ibid.*, ch. XVII.

(42) *Ibid.*, ch. XXIII. — Ici, dans les trois derniers vers, Saint-Amant se trompe ou, du moins, demeure vague et peu clair. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la mule rencontrée par le maître et le valet n'est qu'un cadavre.

à elle précisément qu'il porte ses coups les plus rudes, acharné contre l'idole de l'amoureux chevalier, s'entêtant à la déshonorer et encanailler par ses vers immodestes, par ses rimes blasphématoires (43). Rocinante, enfin, qui s'émancipe et, « piqué d'un désir paillard », se veut montrer robuste et digne cheval, notre satirique impitoyable ne lui fait pas grâce et, sur ses maigres épaules, il envoie, dru comme pluie, toute une poignée d'étrivières (44).

Mais voilà qui est assez « quichotisé » selon le mot de Saint-Amant lui-même. Est-ce à dire qu'il n'a pas fait allusion ailleurs aux aventures de ce « beau chevalier de foin » et à celles de son lourd écuyer ?

Indiquons d'abord la pièce intitulée : *les Visions* (45). Au XVII^e siècle on croyait, et presque généralement, aux magiciens, aux sorciers, au diable. Le cardinal de Retz nous a raconté une plaisante histoire où l'on voit gentilshommes, grandes dames, écrivains, M^{mes} de Vendôme, M^{me} de Choisy, M. de Brion, Voiture, Retz en personne, et même Turenne, s'émouvoir plus que de raison en apercevant quelques Augustins qui suivent leur carrosse et qu'ils jugent être des esprits malfaisants (46).

Saint-Amant, lui, nous rapporte les « visions » qui ont troublé sa nuit. Un chien hurle devant sa porte : aussitôt, les chevaux hérissés, il entre « en des resveries »

-
- (43) Là se fait voir, quenouille en main,
Comme une Parque de village,
Dulcinée, au cœur trop humain
Pour refuser un pucelage ;
Icy mouvant le croupion
Repaire de maint morpion
Ses bras font un mestier pénible,
Où, par un juste contrepoids,
Elle s'exerce avec un crible
A passer le temps et des pois.

Cf. *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XXXI.

(44) Cf. *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XV.

(45) Saint-Amant, éd. Livet, t. I, p. 83 à 91.

(46) Retz, *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 33. — Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. Monmerqué, 1834, t. II, p. 297, nous a raconté la même histoire. — Voici d'autres preuves de cette croyance si répandue au surnaturel et à l'étrange. Desmarets de Saint-Sorlin, dans le discours qui précède la troisième édition de son *Clovis*, écrit : « C'est une chose qui n'est que trop commune... que des magiciens et des sorciers qui savent faire la grêle et les tempêtes. » Cyrano de Bergerac a composé pour les sorciers sa douzième lettre que Nodier, à ce qu'il affirme, aimerait mieux avoir faite que les *Provinciales*. René Bary, dans son journal de cour, fait soutenir et défendre une pareille superstition. Tristan l'Hermite, enfin, nous a laissé une pièce analogue à celle de notre Saint-Amant : les *Terreurs nocturnes* (*Œuvres*, 1648, p. 383) [d'après Livet, *Saint-Amant*, t. I, p. 83, n. 1].

De contes de sorciers, de sabaths, de furies

Le bruit qu'il fait, en sautant de son lit et en tombant à la renverse, attire l'hôte et les valets. Un peu de vin l'a-t-il remis, il leur adresse à tous une belle harangue, les prenant pour spectres et fantômes. Et ceux-ci, aplanés, s'enfuient. Mais la lune, qui perce « de ses rayons aigus » les vitres de la chambre et jette en l'épaisseur de l'ombre son éclat frais et serein, lui représente il ne sait quels objets qui semblent se mouvoir. A la fin, devenu hardi par trop de crainte, notre poète met flamberge au vent et, d'un moulinet rapide, « estocade l'air »,

Imitant la valeur du brave Dom Quichote
 Quand au fort du sommeil coiffé de sa marote,
 Pensant prendre au collet un horrible geant,
 Et dans un tourne-main le réduire au neant,
 Il exploita si bien, comme chante l'histoire,
 Que sur les cuirs de vin son glaive eut la victoire. (47)

D'autres pièces encore : *la Berne*, *le Poète crotté*, *le Paresseux*, contiennent des allusions plus ou moins marquées aux comiques aventures du paladin manchois.

Dans *la Berne* (48), Saint-Amant suppose que Régnier, Berthelot, Sigogne et lui s'occupent à balancer et secouer, sur une solide couverture, une femme qu'il appelle au début de sa pièce : « excroqueuse de gringuentaude », puis, plus en avant, « sorcière à triple estage ». Ainsi en arriva-t-il à Sancho Pança. Ce n'est pourtant pas le gros écuyer qui revient ici en mémoire au poète, mais bel et bien le chevalier lui-même, don Quichotte :

Voilà qui va le mieux du monde ;
 Bons dieux ! oyez comme elle gronde !
 Quelle grimace ! quel portrait !
 Un constipé sur un retrait,
 Un vieux charlatan qui boufonne,
 Un mulet rongneux qu'on bouchonne,
 Un singe qui croque des pous,
 Un mastin assailli des loups,
 Dom Quichote dans les escornes,
 L'Erty quand on luy fait les cornes,
 Et Perrette en maschant des noix,
 Font moins de mine trente fois. (49)

(47) Cf. *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXXV.

(48) Saint-Amant, éd. Livet, t. I, p. 158.

(49) Remarquez ce rapprochement significatif établi par Saint-Amant entre don Quichotte et Le Herty, le fou des Petites-Maisons, qui avait alors grande renommée.

Le *Poète crotté* (50) offre une allusion plus vague. Il semble cependant que ce soit encore à don Quichotte que pense Saint-Amant lorsque, se refusant à dire son mot ou plutôt « sa râtelée » dans une discussion entre gens de plume, il s'écrie :

Mais je ne suis pas si badin :
L'avanture du paladin
Me fait tressaillir de l'espaule ;
Je redoute en diable la gaule,
Et m'est advis que sur mon dos
Je ne sens desjà que fagots.

Nous rencontrons enfin dans le beau sonnet : *le Paresseux* (51) le héros de la Manche nommément et ironiquement cité :

Accablé de paresse et de mélancholie
Je resve dans un lit où je suis fagoté
Comme un lievre sans os qui dort dans un pasté,
Ou comme un Dom-Quichot en sa morne folie. (52)

Un plaisant personnage et un fou, tel apparaît en définitive notre héros à Saint-Amant, le poète hardi et trivial. Un autre poète, anonyme celui-là, mais plein de verve aussi — un burlesque comme Saint-Amant — le juge d'identique manière lorsque, dans un sonnet, il rapproche de lui « Dom Diegue », — un don Diègue qui n'a rien de commun avec le père du Cid, mais ressemble tout à fait à Matamore et à Rodomont. Nous citons le sonnet en entier : il a la précision vigoureuse d'une eau-forte, et s'achève sur un trait d'esprit original et drôle :

(50) Saint-Amant, t. I, p. 224.

(51) Saint-Amant, t. I, p. 243.

(52) Voici le sonnet tout entier ; il est peu connu, bien que, par endroits, l'inspiration doucement attendrie y soit analogue à celle de La Fontaine, en ses plus délicats passages :

Accablé de paresse et de mélancholie
Je resve dans un lict où je suis fagoté
Comme un lievre sans os qui dort dans un pasté,
Ou comme un Dom-Quichot en sa morne folie.
Là, sans se soucier des guerres d'Italie,
Du comte Palatin, ny de sa royauté,
Je consacre un bel hymne à cette oisiveté
Où mon âme en langueur est comme ensevelie.
Je trouve ce plaisir si doux et si charmant,
Que je croy que les biens me viendront en dormant,
Puis-que je voy desjà s'en enfler ma bedaine,
Et hay tant le travail, que, les yeux entr'ouvers,
Une main hors des draps, cher Baudoin, à peine
Ay-je pu me resoudre à t'escrire ces vers.

(Saint-Amant, t. I, p. 243).

Dom Diegue est de retour avec sa barbe blanche,
Son teint de Ramonneur, sa mine de Chinois,
Sa desmarche d'Oyson, et sa jambe de bois,
Qui represente aux yeux la forme d'une esclanche.

Imitant Dom Quichot et son Escuyer Sanche.
A table il se vantoit de mille beaux exploits;
Et luy seul cependant beuvoit autant que trois,
Balafrant un jambon qu'il tenoit par le manche.

Enfin le verre en main, sans chapeau, sans rabat,
O Dieux, s'escria-t-il, si jamais rien m'abbat,
Permettez que ce soit ce flambant cymeterre!

Son souhait arriva ; le Goinfre fut Devin ;
Car Bacchus à l'instant le culbuta par terre
Où je luy vis verser moins de sang, que de vin. (53)

Mais, avec Saint-Amant, le représentant le plus qualifié chez nous du genre burlesque est sans contredit Scarron. Scarron connaît-il, a-t-il lu le *Don Quichotte* ?

Des allusions, des réminiscences, nous n'en rencontrerons guère chez lui. En revanche, nous constaterons que, dans l'ensemble de son œuvre, il s'inspire du même dessein que le romancier espagnol. Du *Typhon* (54), en effet, au *Roman comique* (55) en passant par les *Jodelets* (56), il dénonce et raille les beaux sentiments, les grands mots, les nobles gestes, la galanterie fade et compliquée, l'héroïsme à phrases et à prétentions. Son *Roman comique* n'est, en un sens, que la conclusion et l'achèvement de tout un effort satirique et critique. Cet effort, nous allons le suivre, le préciser dans ses deux ou trois moments principaux : *Typhon*, *Virgile travesti*, *Roman comique* lui-même. Nous aurons tout loisir, ensuite, d'examiner les pièces de théâtre et de nous demander si elles ne s'apparenteraient pas, plus encore que les précédents ouvrages, au roman de Cervantes.

Résumer le *Typhon* après Théophile Gautier serait une entreprise ridicule autant qu'inutile (57). Nous en rappelle-

(53) Recueil Sercy, 1^{re} partie, poésies choisies..., 1653, 2^e éd., p. 378. Coté à la Bibliothèque Nationale : Ye 11500.

(54) *Le Typhon ou la Gigantomachie*, 1644, in-4^o.

(55) *Le Roman comique*, 1^{re} partie, 1651, in-8 ; 2^e partie, 1657.

(56) Les *Jodelets*, 1645-1646.

(57) Cf. Théophile Gautier : *Les Grotesques*, 1844. — M. Morillot (*Scarron*, étude biographique et littéraire, 1888, p. 179, n. 1) écrit à propos de ce résumé du *Typhon* par Th. Gautier : « Le sujet du *Typhon* est exposé avec beaucoup d'agrément ; il faut dire aussi que Th. Gautier ajoute çà et là quelques détails de son crû : mais on ne prête qu'aux riches. »

rons, toutefois, avec M. Morillot, les incidents principaux : « l'étonnement des dieux, lorsque le jeu de quilles, lancé par le bras puissant de Typhon, tombe sur l'Olympe et casse la vaisselle du buffet céleste ; le conseil des dieux, où les avis les plus saugrenus sont émis ; le combat avec les géants, où « Jupiter lance-tonnerre » est réduit aux proportions du plus bouffon des rois d'opérette ; et surtout la métamorphose et la fuite des immortels. » (58) Les voici maintenant en Egypte, crottés, harassés. Le secours d'Hercule vient à point les tirer d'embarras, ragailhardir leur courage ; si bien que, se présentant en tapinois devant leurs ennemis, ils les harcèlent avec vigueur et réussissent, cette fois, à les mettre en déroute. Typhon a beau fuir à toutes jambes, sauter de sommet en sommet, franchir l'Italie et gagner la Sicile : Jupiter l'y atteint, le renverse et lui met sur la poitrine, « en manière de cauchemar », le mont Etna.

Pour le *Virgile travesti* (59), comme on l'a fait remarquer (60), il ne se résume pas. L'*Enéide* est si connue qu'on n'a guère besoin d'en rappeler ni les grandes lignes, ni même les détails secondaires. Et si l'on essayait de la présenter à la manière burlesque pour donner une idée du travestissement qu'elle a subi, — ne vaut-il pas mieux, tout de suite, inviter le lecteur à prendre en mains le malicieux livre de Scarron, et à en suivre les développements fantaisistes et gais ? Disons seulement que Scarron, ingénieux parodiste, a appuyé sur les traits qui caractérisaient déjà dans Virgile les héros et les dieux. Il nous montre une Junon acariâtre et jalouse, une Vénus boudeuse, coquette, voire impudique, « car, a-t-on dit, Scarron, non plus que Vert-Vert, n'était en peine de rimer richement en *tain*. » (61) Voici, d'autre part, une « dame Elise » grasse et appétissante, sentimentale et sensuelle, une « dame Anne » squelettique personne,

Haute en jambes comme une autruche. (62)

Voici le vieux roi « Latin » très doux certes, et pleutre un

(58) Morillot, *Scarron*, p. 179.

(59) *Le Virgile travesti* en vers burlesques, livres I et II, 1648 ; livres III et IV, 1649 ; livre V, 1650 ; livre VI, 1651 ; livres I-VIII, 1652 (les livres IX-XII sont de Moreau de Brasei).

(60) Morillot, *Scarron*, p. 194.

(61) *Ibid.*, p. 199.

(62) *Virgile travesti*, éd. de 1667, t. I, p. 353.

tantinet, le bon roi Evandre, bigot et bavard, le solennel et sentencieux Anchise, Enée, enfin, sorte de grand nigaud pleureur, niais, maladroit, foncièrement gauche et égoïste.

Ainsi, les dieux de l'Olympe et les héros de l'*Enéide*, Scarron, de sa verve caustique, les raille et les bafoue. Il leur en veut, ou plutôt il en veut à toute l'antiquité d'avoir donné occasion au romanesque outré, au sublime invraisemblable. Virgile, en particulier, n'a-t-il pas fourni le modèle « du haut style » creux et sonore ? (63) N'a-t-il pas, lui surtout, mis à la mode tous ces personnages si peu naturels, sans cesse juchés sur échasses, plus hauts que nous de cent coudées, et dont les Scudéry et les La Calprenède nous développent interminablement les exploits non pareils et à jamais inimitables ? — A travers Virgile et à travers les Olympiens, le satirique poète vise ainsi et atteint des auteurs qu'il connaît bien, qu'il a lus, dont quelques-uns même sont ses amis (64), qu'il n'eût osé en conséquence attaquer directement, mais à qui, sous le couvert d'une transposition facétieuse, ou d'une « gigantomachie » grotesque, il fait entendre, en l'accompagnant de son rire sarcastique, la désapprobation de son goût.

Le burlesque, pour Scarron, est donc une arme de combat littéraire. Son *Virgile travesti*, comme son *Typhon*, peuvent se définir, sous leur apparence de gaîté, une énergique protestation de la raison contre l'imaginaire et l'irréel. En ce sens, on peut dire qu'il se rattache, par le dessein évident de ses deux poèmes, à Cervantes et au *Don Quichotte*.

Enfin, Cervantes avant Scarron et dans le *Don Quichotte* précisément, ne s'est-il pas des plus habilement servi du burlesque ? Qu'est-ce que l'ingénieux hidalgo, au moins dans la première partie, sinon le héros bouffon d'une bouffonne épopée ?

Mais la ressemblance n'est pas seulement dans l'intention parallèle et le procédé identique. Elle réside encore dans certaines qualités de style, et, sans compter la verve, ici et là fort drue et franche, dans cette abondance de proverbes qui, à lire

(63) Cf. les vers suivants :

Je vais donc donner du *haut style*,
Comme feroit ici Virgile,
Et, monté sur mes grands chevaux,
Les pousser par monts et par vaux.

(*Épître chagrine à Rosteau*) [cité par M. Morillot, *Scarron*, p. 185, n. 2].

(64) Il était l'amî, en particulier, des Scudéry.

et le *Typhon* et le *Virgile*, font invinciblement songer au pittoresque langage « d'un Sancho Pança gaulois » (65).

L'influence de Cervantes se reconnaît aussi dans le *Roman comique*. Ce petit livre, qui nous met sous les yeux des comédiens et des provinciaux, s'oppose, par son sujet peu relevé, par ses personnages communs pour la plupart ou vulgaires, aux longs romans héroïques d'un La Calprenède ou d'une Scudéry. Lès poétiques sentiments, les chevaleresques exploits, Scarron nous en offre ici la contrepartie folâtre, la caricature amusée. Et il était loisible à ses contemporains de placer, en regard d'une *Cléopâtre* qui justement alors s'achevait (1647) ou d'un *Grand Cyrus* qui commençait (1649), l'histoire plaisante et familière, où le cul-de-jatte avait dépeint avec malice et naturel les amours traversées de Destin et de M^{me} de l'Etoile, sans compter les risibles déconvenues d'une grosse Bouvillon et d'un petit Ragotin. Ce n'était point, sans doute, ce genre détourné de critique dont avait usé Cervantes, puisqu'il avait, lui, tâché de déprécier le romanesque, en en montrant, par l'intermédiaire d'un enthousiaste héros, les ridicules et les folies. Mais, si le moyen diffère, si la parodie chez Scarron est plus lointaine, moins calquée sur l'objet qu'il s'agit d'atteindre et de ruiner, la tentative est bien la même, et Scarron poursuit dans le *Roman comique* cette campagne au profit du bon goût et du bon sens, que le grand Espagnol avait menée au début du siècle, et que lui-même avait déjà, dans son œuvre, inaugurée.

D'ailleurs, dans le *Roman comique*, les sentiments de Scarron sur les grands romans romanesques se font jour ; et bien qu'il soit trop préoccupé de céder à l'outrance de sa fantaisie, à l'imprévu de sa verve, pour jamais prendre le ton pédantesque d'un théoricien, il ne peut s'empêcher, par endroits, de nous révéler son opinion.

Notons d'abord que, de même que Cervantes reconnaissait les mérites de l'*Amadis de Gaule* (66), lui reconnaît ceux de l'*Astrée* et de quelques « autres beaux Romans, que l'on a faits depuis, par lesquels les François ont fait voir, aussi bien que par mille autres choses, que s'ils n'inventent pas tant que les autres Nations, ils perfectionnent davantage. » (67) Voilà qui

(65) Morillot, *Scarron*, étude biographique et littéraire, p. 180.

(66) *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. VI.

(67) *Roman comique*, éd. de 1662, 1^{re} partie, ch. XIII, p. 109.

n'est point trop sévère et prouve une certaine équité dans le jugement. Mais Scarron n'a point l'admiration durable ni étendue. « Il n'y a rien, nous dira-t-il avec un sourire, de plus parfait qu'un Héros de livre. » (68) Et leur perfection, ces héros la promènent, sans lassitude, comme leur harnois de guerre, à travers d'interminables séries d'aventures (69). Que de minuties en outre, d'inutilités, de retardements dans tous ces gros volumes dont on accable le bénévole lecteur ! Scarron nous citerait volontiers « quelques faiseurs de romans qui reigent toutes les heures du jour, de leurs Heros, les font lever de bon matin, conter leur Histoire jusqu'à l'heure du disner, disner fort légèrement, apres disner reprendre leur Histoire, ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tous seuls, si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres et aux rochers : A l'heure du souper, se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils soupirent et resvent au lieu de manger, et puis s'en vont faire des Chasteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer... » (70) Soupirs, rêveries, lamentations, notre romancier gaulois — et contrefait — (71) n'y voit qu'attitude fausse, hypocrite maintien : la douleur sincère ou naturelle se dissimule ou éclate ; et il sait bien, lui, qu'elle évite de toute façon le distingué, le rare, le précieux.

L'ironie de Scarron ne ménage pas, non plus, la somptuosité excessive avec laquelle sont meublés, dans ces récits aristocratiques et seigneuriaux, quelques appartements « comme le vaisseau de Zelmande dans le *Polexandre*, le Palais d'Hibrahim dans l'*Illustre Bassa*, ou la chambre où le Roi d'Assirie reçut Mandane dans le *Cyrus*, qui est sans doute avecque les autres que j'ay nommez le livre du monde le mieux meublé. » Et le chevalier de la Manche lui revenant en mémoire (il nous a raconté tout à l'heure qu'un Espagnol, Dom Carlos, a été introduit par quatre hommes et deux demoiselles masqués dans une grande salle « la plus magnifique du monde », puis dans une chambre plus belle encore), — se souve-

(68) *Roman comique*, I^{re} partie, ch. V, p. 18.

(69) *Ibid.*, I^{re} partie, ch. XXI, p. 234, où le poète Roquebrune promet à des comédiennes « de faire un Romant en cinq parties, chacune de dix volumes, qui effaceroit les Cassandres, Cleopatres, Polexandres et Cyrus, quoy que ce dernier ait le surnom de Grand, aussi bien que le fils de Pepin. »

(70) *Ibid.*, I^{re} partie, ch. IX, p. 49, 50.

(71) M. Morillot a très bien montré l'influence du physique de Scarron sur son genre de talent. Cf. *Scarron*, étude biographique et littéraire, p. 168, 9.

nant donc, à l'occasion de son personnage, de l'ingénieux hidalgo, il ajoute : « S'il eust esté de l'humeur de Dom Quixote, il eust trouvé là dequoy s'en donner jusqu'aux gardes, et il se fust crû pour le moins Esplandian, ou Amadis. » (72)

« S'il eust esté de l'humeur de Dom Quixote... » ! Nous pouvons, certes, l'affirmer : Scarron a lu le roman de Cervantes et la plaisante histoire l'a ravi. Bien plus, dans ce même *Roman comique*, il la fait louer, ainsi que les nouvelles vraisemblables à l'espagnole, par un jeune conseiller du parlement de Rennes, fort galant homme, esprit ouvert et sensé, tandis que les romans héroïques, il ne leur donne comme défenseur et apologiste que le poète Roquebrune, l'auteur aux gages de la troupe ambulante et qui, comme chacun sait, est « un peu fou. »

« Le conseiller dit... que les Espagnols avoient le secret de faire de petites histoires qu'ils appellent Nouvelles, qui sont bien plus à nostre usage, et plus selon la portée de l'humanité, que ces Heros imaginaires de l'antiquité, qui sont quelques fois incommodes à force d'estre trop honnestes gens. Enfin que les exemples imitables estoient pour le moins d'aussi grande utilité, que ceux que l'on avoit presque peine à concevoir : et il conclut que si l'on faisoit des nouvelles en François aussi bien faites que celles de Michel de Cervantes, elles auroient du cours autant que les Romans Heroïques.

« Roquebrune ne fut pas de cet avis : Il dit fort absolument qu'il n'y avoit point de plaisir à lire des Romans, s'ils n'estoient composez d'aventures de Princes, et encore de grands Princes, et que par cette raison là, *l'Astrée* ne lui avait pleu qu'en quelques endroits. Et dans quelles Histoires trouveroit-on assez de Rois et d'Empereurs pour nous faire des Romans nouveaux ? luy repartit le Conseiller : Il en faudroit faire, dit Roquebrune, comme dans les Romans tout à fait fabuleux, et qui n'ont aucun fondement dans l'histoire.

« Je voy bien, repartit le Conseiller, que le livre de *Dom Quixotte* n'est pas trop bien avec vous.

« C'est le plus sot livre que j'aye jamais veu, reprit Roquebrune, quoyqu'il plaise à quantité de gens d'esprit.

« Prenez garde, dit le Destin, qu'il ne vous desplaise par vostre faute plustost que par la sienne. » (73)

(72) *Roman comique*, I^{re} partie, ch. IX, p. 58.

(73) *Ibid.*, I^{re} partie, ch. XXI, p. 233, 234.

Ce texte est suffisamment explicite. Scarron donne l'avantage à Cervantes sur les Scudéry, Gomberville, La Calprenède, aux courts récits réalistes et comiques — et au *Don Quichotte*, — sur les trop longues histoires sentimentales et fabuleuses. D'ailleurs, son roman à lui seul témoigne assez qu'en même temps que les conteurs picaresques, Cervantes, aussi, lui a été d'excellent conseil.

M. Morillot (74) et M. Reynier (75) ont très exactement montré qu'il n'a presque rien emprunté au *Viage entretenido* d'Agustin de Rojas de Villandrando, à l'*Aventurier Buscon* de Quevedo, et de même fort peu au *Lazarille de Tormes*. L'influence de ces romans sur lui a été beaucoup plus diffuse et générale que précise et particulière. Il tient de leurs auteurs, surtout, l'art d'être piquant à la fois et vraisemblable, de multiplier les menus incidents aux abords des grandes circonstances, afin de les rattacher entre elles et de constituer tout alentour comme une atmosphère de vérité. Cet art-là, il le rencontrait, plus aisé encore, dans les *Nouvelles* de Cervantes et dans son *Don Quichotte*. Au *Don Quichotte*, plus spécialement, il semble bien qu'il soit redevable d'une certaine allure dégagée et cavalière, d'une bonhomie narquoise qui ne va pas sans quelque dédain du public. Plusieurs titres de chapitres, ainsi que l'a indiqué M. Morillot (76), ne rappellent-ils pas ceux du grand roman ? *Qui ne contient pas grand chose* — *Qui contient ce que vous verrez, si vous prenez la peine de le lire* — *Plus long que le précédent* — *Qui ne sera peut-être pas trouvé fort divertissant* — *Qui n'a pas besoin de titre*, etc. — Ainsi, Scarron, comme Cervantes, affecte le plus délibéré sans-gêne envers le lecteur. Le *Don Quichotte*, enfin, a suggéré à Scarron l'idée de varier son œuvre en y mêlant quelques nouvelles. Et, de fait, il a intercalé dans la trame même de son roman quatre récits assez brefs tirés d'originaux espagnols, et qu'il a accomodés de son mieux au goût français. (77)

(74) Scarron, étude biographique et littéraire, p. 343.

(75) *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, ch. XII, p. 276, 277.

(76) Scarron, étude biographique et littéraire, p. 344.

(77) Trois de ces nouvelles : *L'Amante invisible*, *A trompeur trompeur et demi*, *Les deux frères rivaux*, sont tirées des *Alivios de Cassandra* (Barcelone, 1640), d'Alonso Castillo Solorzanno. La quatrième : *Le juge de sa propre cause* est tirée des *Novelas amorosas y exemplares* (Barcelone, 1634), de Maria de Zayas y Sotomayor. Cf. Morillot, *Scarron, étude biographique et littéraire*, p. 364, 5. — Il semble que ce soit le chevalier de Méré qui ait conseillé à Scarron de varier ainsi son *Roman comique*, et qui lui ait fourni,

Mais c'est au théâtre, dans les *Jodelets*, dans les *Boutades du Capitan Matamore*, et ses comédies, dans *Don Japhet d'Arménie*, dans le *Faux Alexandre*, que se manifeste surtout l'influence de Cervantes sur Scarron.

Cette critique des beaux sentiments que le poète infirme et railleur avait esquissée dans le *Typhon*, et qu'il devait poursuivre, nous l'avons vu, dans le *Virgile travesti* et jusque dans le *Roman comique*, — il l'a continuée, d'abord, par le moyen de ses *Jodelets* : *Jodelet ou le Maître-Valet* (78) (1645), *les Trois Dorotées ou le Jodelet souffleté* (79) (1646), réimprimé en 1651 avec quelques changements et sous le titre de *Jodelet duel-liste*. (80)

Qu'est-ce donc que Jodelet ? C'est le *gracioso* espagnol, et c'est aussi Sancho Pança. Cela revient à dire qu'il représente, en face des nobles pensées et des grandiloquentes paroles habituellement émises à ce moment sur la scène, le terre à terre humble et familier, l'amour de soi, l'intérêt, le manque de dignité, la peur des coups. Ce caractère, d'une bassesse déjà marquée chez les dramaturges castillans, et même dans Cervantes, Scarron en a encore outré les défauts. Gourmand, lubrique, hâbleur, poltron, son Jodelet fait honte à Sancho Pança. C'est le type, poussé à l'extrême, de l'égoïsme et de la couardise : « Il n'est rien tel qu'estre pied plat ! » (81), prononce-t-il. Et l'on voit aussitôt à quoi s'oppose, crûment, cette fâcheuse et scandaleuse maxime : à tous les faux points d'honneur et à toutes les déclarations ampoulées dont retentissait le théâtre d'alors : Jodelet, c'est l'opposé grotesque des César, Achille, Brutus, Hercule, Thésée, Artaxerxe, des héros nombreux et magnifiques que la tragédie, haut chaussée, promenait depuis si longtemps, sous le regard émerveillé et, ensemble,

même, les quatre originaux en espagnol : cf. Morillot, *op. cit.*, p. 364, et appendice I, *note d'un anonyme sur Scarron*, p. 405. Selon cette note, Méré aurait conseillé inutilement à Scarron d'entreprendre « une nouvelle traduction de Don Quixotte » ; et c'est sur ce refus qu'il l'aurait engagé à écrire « quelque ouvrage de son chef et de son caractère enjoué », en y mêlant des nouvelles de source espagnole, « en quoy il imiteroit au moins don Quixote qui en donne quatres (*sic*) si jolies dans sa première partie. »

(78) Cette comédie est imitée de la pièce de Francisco de Rojas : *Donde hay agravios no hay zelos, y Amo criado* (Où il y a offense, il n'y a pas jalousie, ou le Maître-Valet).

(79) Cette comédie est imitée encore d'une pièce de Francisco de Rojas : *El traicion busca el castigo* (la trahison trouve son châtimement).

(80) C'est la même comédie que *Les Trois Dorotées*, à très peu de changements près. Voir, sur ces changements, Morillot, *op. cit.*, p. 280, n. 6.

(81) *Jodelet ou le Maître-Valet*, éd. de 1648, Paris, IV, 2, p. 65.

un peu las du public. Et les héros eux-mêmes, ceux du moins que Scarron trouvait dans l'original espagnol où il puisait, il les déformait à leur tour, exagérait leur noblesse, agrandissait leur emphase ; de sorte que le contraste devenu violent entre la trivialité la plus grossière et la sublimité la moins naturelle déchaînait le rire et, ainsi, compromettait à jamais les beaux rôles tragiques. Par ses *Jodelets*, Scarron, sans le vouloir peut-être, atteint et blesse le grand Corneille, comme, par *Don Quichotte*, Cervantes porte coup à l'*Amadis* qu'il admire, et Molière, par les *Précieuses ridicules*, aux vraies, aux illustres précieuses, et jusqu'à la gloire incontestable de l'Hôtel de Rambouillet.

Les *Boutades du Capitan Matamore* (82) sont d'un moindre intérêt. Elles continuent pourtant d'amuser par quelques-uns de leurs traits. Et l'on peut à bon droit estimer, avec M. Martinenche, que « ce héros qui prend pour chambre l'Univers et pour flambeau la Lune, qui fait de l'herbe son matelas et des rochers son chevet, montre parfois une verve étrange dans l'énormité de son emphase. » (83) Scarron, de toute manière, s'y moque encore de l'in vraisemblable et de l'imaginaire. Et si don Quichotte est en un sens un Matamore, puisque sa « générosité » se manifeste trop souvent sous des formes ridicules, la pièce de Scarron ne peut que nous remettre en mémoire ce paladin burlesque qu'est le héros de Cervantes.

Avec *Don Japhet d'Arménie* (84), la critique du poète français apparaît plus rapprochée de son objet, plus nette et pré-

(82) *Les Boutades du Capitan Matamore, et ses comédies*, 1647.

(83) Martinenche, *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*, Paris, 1900, ch. IV, p. 382. Voici, accompagnés de quelques autres, les vers auxquels M. Martinenche fait allusion : *Entrée de Matamore en Trucheur, et parlant au Peuple* :

...Tout est sous mon pouvoir, l'on ne le peut nier,
L'Enfer me sert de cave, et le Ciel de grenier,
Ma chambre est l'Univers, et mon flambeau la lune ;
Je ne m'ajuste pas à la façon commune,
La terre c'est mon lit, l'herbe mon matelas,
Les rochers mes chevets, et les feuilles mes draps,
Les rideaux de mon lit sont les voiles nocturnes,
Que la nuit fait sortir de ces demeures brunes ;
Le Ciel de ce beau lit est ce Globe azuré,
Que nous voyons le soir de tant d'astres paré ;
Les piliers de ce lit sont les Pôles du monde,
Et mon pot à pisser les abysmes de l'onde...

(p. 34, 5).

(84) Représenté pour la première fois en 1652. Publié en 1653 chez Courbé. — Original espagnol : *El marques del Cigarral* de Castillo Solorzano.

cise. Nous retrouvons ici la veine des *Jodelets* et leur dessein évident. Toutefois, ce n'est plus un Jodelet que Scarron charge maintenant de parodier les vertus excessives et fanfaronnes, le beau langage prétentieux. Il accable lui-même, directement, son personnage essentiel, et l'écrase sous le ridicule. « Japhet, a-t-on dit avec raison, est un héros burlesque, comme Enée, comme Ragotin. » (85) Il emploie les termes les moins ordinaires, ceux qu'il juge le plus relevés, le plus au niveau de l'importance qu'il se donne. Au lieu de *chaud*, il dira : *le contraire du froid* ; au lieu de *danser*, *trepudier*, etc. Et les métaphores les plus baroques illustreront son parler superbe. Excentricités et mésaventures, Scarron ne lui fait grâce qu'après l'avoir, de bien des façons, joué, mystifié, maltraité. Un harangueur, qui tousse et renifle à chaque mot de sa harangue, lui hurle la bienvenue. (86) On l'assourdit d'un coup d'arquebuse tiré tout près de son oreille (87). On lui persuade même qu'il a perdu l'ouïe, chacun à ses côtés ouvrant la bouche comme pour parler, mais se gardant, certes, d'émettre aucun son. (88) Le pauvre homme doit enfin se battre contre un taureau. Eperdu, il veut fuir de l'arène ; mais le taureau le saisit par derrière, le secoue et le roule à terre. (89)

Cet acharnement de Scarron contre son personnage, comment ne nous rappellerait-il pas encore, et ne fût-ce qu'un peu, celui de Cervantes contre le paladin de la Manche, au moins dans la première partie du *Don Quichotte* ? D'autre part, si don Japhet, le glorieux, le fat, le peureux, ne ressemble pas à don Quichotte, dont il n'a jamais la moindre vertu, il ne laisse pas, par instants, d'en évoquer le souvenir : n'affecte-t-il pas de se proclamer noble, ne déclare-t-il pas bien haut son origine illustre (90), tout comme le généreux hidalgo affirme à tous et soutient devant tous sa qualité exceptionnelle de chevalier er-

(85) Morillot, *Scarron, étude biographiques et littéraire*, p. 295.

(86) *Don Japhet d'Arménie*, Bruxelles, éd. de 1654, III, 4, p. 39, 40.

(87) *Ibid.*, p. 41.

(88) *Ibid.*

(89) *Ibid.*, V, 5, p. 75, 76.

(90) Ne descend-il pas de Noé ?

Du bon Pere Noé j'ay l'honneur de descendre ;

Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison,

Quand tout le Genre humain beut plus que de raison.

(*Ibid.*, I, 2, p. 8).

Et n'est-il pas parent avec Charles Quint,

Son Cousin au deux mille huitcentiesme degré ?

(*Ibid.*).

rant? Sans doute le ton n'est pas le même : l'un est un fou et s'exalte; l'autre n'est qu'un niais et un plat bouffon. Mais chacun d'eux porte également la peine de représenter et personnifier les excès inconsidérés de la littérature chevaleresque, aventureuse et fausse.

C'est de nouveau les romans héroïques et leur pompe conventionnelle que Scarron poursuit dans le *Faux Alexandre*. (91) Le lieu de la scène est ici Bourbon-l'Archambault, ville bien connue du poète qui y était allé, deux fois (92), soigner son incurable maladie. La pièce est inachevée. Mais l'un des personnages y a du relief, et ses propos font bien voir l'intention satirique de l'auteur. Un vieux comte anglais veut marier sa fille, Aminte, à son neveu Felton qu'elle n'aime pas : elle aime, au contraire, Léandre, jeune gentilhomme qui, lui aussi, est épris d'elle. Le valet de Léandre, Jodelet, — un Jodelet qui ressemble fort aux précédents Jodelets, — essaie, pour servir au mieux les intérêts de son maître, de tourner tout à fait la tête à la comtesse, vieille personne dont le bon sens a déjà été gâté par la lecture de la *Cassandre*, et qui, dans sa manie nobiliaire, proclame qu'elle veut pour gendre

... un grand Seigneur, un Duc et Pair, un Prince,
Ou quelque Gouverneur d'une riche Province,

et que, sur ce sujet, elle est fort « résolue »

De choquer d'un Mary la puissance absolue. (93)

Ainsi, dans ce court fragment de pièce, le rôle essentiel est celui de Jodelet. Nous le voyons qui, afin de plaire à la vieille dame, imagine de se dire Alexandre, tandis que son maître, Léandre, fera Ephestion. Et c'est le comte lui-même qui, s'adressant à son neveu, indique et souligne le rapport entre notre Jodelet-Alexandre, et don Quichotte-Amadis ou Palmerin :

Vous dites donc, Monsieur, qu'en lisant la *Cassandre*,
Il s'est imaginé qu'il estoit Alexandre ?
Du fameux Dom Quichot, c'est marcher sur les pas. (94)

(91) Voir *Les dernières œuvres de Monsieur Scarron*, éd. Wolfgang, t. 6, p. 203 et sq.

(92) D'abord pendant l'automne de 1641, puis dans l'été de 1642. Voir Morillot, *Scarron*, étude biographique et littéraire, p. 33, 4.

(93) *Le Faux Alexandre*, I, 3, p. 220.

(94) *Ibid.*, I, 2, p. 210.

Mais le tort du comte est de ne pas s'apercevoir que ce travestissement n'est qu'une feinte et que le « preux de Macédoine » (95) n'est que le plus avisé des fourbes. Ne trouble-t-il pas, de ses excentricités, tout le pays de Bourbon ? N'affirme-t-il pas au comte en personne que, s'il a des neveux, ces « meubles superflus »

Ne sont bons qu'à la guerre, ou le plomb d'un mousquet
Les réduit tost ou tard à leur dernier hoquet. (96)

Écoutons-le, d'autre part, courtiser Aminte en un langage où l'héroïque le dispute au précieux. Tantôt il lui dit :

Belle, pour qui j'aurois fait affront à Roxane,
Et mesme à Statira ma Divine Sultane,
Angloise comparable à la Reine Stuard... (97)

Tantôt il l'appelle « mon Soleil », — « petit Ange. » Et il affirme que

Ses yeux ont du rapport avec l'Astre Solaire. (98)

Hé! quoi, le madré valet ne pousse-t-il pas la complaisance — ô comble d'hypocrisie ! — jusqu'à mettre en garde Felton, le neveu, contre un mariage avec Aminte, sa parente ? Très finement, il lui dit :

J'ay veu plusieurs Cousins peu chers des Cousines

.....
Cousin, vous vous chargez d'un tres pesant fardeau.
Cousin, le bon n'est pas toujours avec le beau...

Et, si l'autre, peu sensible à tant de charité, répond :

Je puis tout esperer par mon affection,

Jodelet, que rien ne déconcerte, reprend :

Hé voilà pas desja trop de présomption.
Apprenez l'Art d'aimer en lisant la Cassandre... (99)

Jodelet se moque, et il se moque à la fois du comte, de la comtesse, de leur neveu — et de lui-même, car il ne se prend guère

(95) *Le Faux Alexandre*, I, 3, p. 213.

(96) *Ibid.*, I, 3, p. 215.

(97) *Ibid.*, I, 3, p. 215.

(98) *Ibid.*, I, 3, p. 215.

(99) *Ibid.*, I, 3, p. 216.

au sérieux sous son accoutrement de fantaisie. C'est ainsi qu'il blâme Plutarque, lequel l'a « fait passer pour un Ivrogne », comme si le vin était incompatible avec son essence immortelle, comme si ce n'était pas là, en outre, « le vice des Grecs ! » (100) Mais il se plaint surtout de La Calprenède qui, prétend-il, l'a calomnié dans son ouvrage, cette *Cassandre* aux développements imaginaires :

Ce Livre ment souvent en parlant d'Alexandre ;
 Il me fait roide mort, et peu s'en faut cocu :
 Malgré l'Autheur pourtant, grace aux Dieux, j'ay vescu.
 Il avoit pension de ce Scyte Orondate.
 C'est pourquoy dans son Livre, il le louë, il le flatte ;
 Mais, quoy qu'à mes despens cét Autheur ait menty,
 Je le veux régaler ,car il m'a diverty. (101)

On le voit : comme dans les comédies qui portent son nom, Jodelet raille ici, imperturbablement, le peu de vérité des nobles romans romanesques. Et son langage, ses gestes, son attitude, tout en lui constitue la plus spirituelle parodie critique du faux sublime. Scarron, dans son œuvre entière, et jusque dans une pièce inachevée, défend les droits du bon sens et de la vraisemblance. Son effort continue en France celui de Cervantes en Espagne. Il est, chez nous, comme son disciple le plus gai, le plus divertissant, le plus brillant.

(100) *Le Faux Alexandre*, I, 3, p. 214.

(101) *Ibid.*, I, 3, p. 217.

CHAPITRE II

Le "Don Quichotte" et le Roman français

Charles Sorel

(1627-1628)

- I. — Charles Sorel et son roman : Le *Berger extravagant*. But du livre. Les ennemis littéraires de Sorel. Résumé du *Berger*.
- II. — L'imitation du *Don Quichotte*. Comment Sorel s'en défend. Toutefois, ressemblances pour la conception, la composition, les détails secondaires, les personnages : les hobereaux champenois et le couple ducal. — Adrian et le barbier. — Carmelin et Sancho. — Lysis et Don Quichotte. Infériorité psychologique de l'auteur français.
- III. — Sorel inférieur encore à Cervantes pour l'art du style et la qualité de la plaisanterie. La grossièreté, le burlesque, le précieux.
- IV. — L'originalité de Sorel. Rigueur de sa critique contre les romans et la poésie. L'écrivain réaliste.

I

Lu, connu, goûté, le *Don Quichotte*, comme il était naturel, a eu, sous Louis XIII et pendant la Régence d'Anne d'Autriche, beaucoup d'imitateurs.

Dans le roman, d'abord. Pour combattre, en effet, un engouement du public, une mode littéraire, de toute façon pour amuser aux dépens de leurs propres héros, certains romanciers ont imaginé des sujets voisins de celui de Cervantes et des circonstances analogues à celles où se débat son Chevalier.

Parmi ceux-là, le premier en date et, à la fois, le meilleur est Charles Sorel, l'auteur du *Francion* (1623), du *Berger extravagant* (1627-1628), du *Polyandre* (1648). De ces trois œuvres,

inégales en valeur, la seconde, le *Berger extravagant*, présente seule intérêt pour nous. (1)

Ce qui frappe tout de suite à la lecture du *Berger*, c'est la similitude de dessein entre Sorel et Cervantes. Avant Scarron, — mais, comme lui, à l'imitation de l'écrivain espagnol, — Charles Sorel a combattu chez nous le faux et l'outré dans les sentiments et leur expression. Remarquons-le, en effet : l'influence du *Don Quichotte*, pendant le premier tiers du XVII^e siècle, n'a pas été une, ne s'est pas poursuivie identique à elle-même. Vers 1610, nous le savons, elle a renforcé le succès du genre pastoral et de tout récit romanesque et imaginaire : l'histoire du berger Philidon et de la bergère Marcelle, le *Curieux*

(1) Nous renvoyons à l'édition de 1633-1634, publiée par Sorel sous le pseudonyme de Jean de la Lande, Poitevin, avec ce titre : *L'Anti-roman ou l'Histoire du berger Lysis, accompagnée de ses Remarques*, Paris, Toussaint du Bray, 4 t. in-8 ou 2 vol. de xiii-1136 p., iv-1134 p. — La vie et les œuvres de Sorel ont été fort bien étudiées par M. E. Roy dans sa thèse : *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny*, 1891. M. G. Reynier, à son tour, dans son beau livre : *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, 1914, a montré tout ce que les trois œuvres essentielles du fécond auteur offrent encore pour nous d'intérêt et quelles dates importantes elles marquent, le *Francion* sur-tout, dans l'histoire du roman français.

Nous n'avons pas la prétention d'apporter du nouveau sur Ch. Sorel. Mais nous avons pensé qu'une étude approfondie du *Berger extravagant* était encore possible même après M. Roy et M. Reynier, et sans trop les répéter. Quant à Sorel lui-même, il est trop connu pour que nous essayions de résumer sa vie ou d'esquisser son caractère. Nous ne résisterons pas, cependant, au plaisir de citer en note, et bien qu'on en ait déjà fait état, deux appréciations portées sur lui par des contemporains : Guy Patin et Furetière. Guy Patin, son ami et son confident, écrit : « C'est un petit homme grasset, avec un grand nez aigu, qui regarde de près, âgé de cinquante-quatre ans, qui paroît fort mélancolique et ne l'est point... Il est homme de fort bon sens et taciturne, point bigot ni Mazarin. » (*Lettre à Ch. Spon*, 25 novembre 1653). « Un homme qui regarde de près, dit M. Le Breton après avoir cité cette lettre [*Le Roman au XVII^e siècle*, 1890, p. 32], voilà le mot caractéristique. On a plus d'une fois remarqué que les romanciers réalistes, ceux qui ont le plus minutieusement observé les choses et les gens, étaient presque tous des myopes comme Sorel. » — Furetière, d'autre part, ridiculise Sorel dans le *Roman bourgeois*, sous le pseudonyme de Charrosettes : « Ce nez, qu'on pouvoit à bon droit appeler Son Eminence, et qui étoit toujours vêtu de rouge, avoit été fait en apparence pour un colosse ; néanmoins, il avoit été donné à un homme de taille assez courte. Ce n'est pas que la nature eût rien fait perdre à ce petit homme ; car ce qu'elle lui avoit ôté en hauteur, elle le lui avoit rendu en grosseur... Sa chevelure étoit la plus désagréable du monde... Aussi ne se peignoit-il jamais qu'avec ses doigts, et dans toutes les compagnies c'étoit sa contenance ordinaire... En général, il avoit une vraie mine de satire... Ses yeux, gros et bouffis, avoient quelque chose de plus que d'être à fleur de tête. Il y en a qui ont cru que, comme on se met sur des balcons en saillie pour découvrir de plus loin, ainsi la nature lui avoit mis des yeux en dehors, pour découvrir ce qui se faisoit de mal chez ses voisins... Jamais il n'y eut un homme plus médisant ni plus envieux. » (*Le Roman bourgeois*, t. II, p. 411-414 de la 1^{re} édition [1666].) A ces malices de Furetière, la lettre de Guy Patin fournit un juste correctif. Nous concluons que Sorel savait voir autour de lui, juger les êtres et les choses, et qu'il avait un vif penchant à la critique et à la satire.

impertinent, voilà ce que l'on connaît surtout et ce que l'on goûte dans le *Don Quichotte*. Aux environs de 1630, en revanche, un Charles Sorel se rendra compte que l'ouvrage de Cervantes ne vise pas à plaire au moyen de l'in vraisemblable et de l'extravagant. C'est qu'entre les deux dates ont été publiées les traductions d'Oudin et de Rosset : mieux lu, et lu tout entier, le *Don Quichotte* a commencé d'apparaître ce qu'il était réellement : la critique et la satire de l'esprit chevaleresque. Le romancier Sorel pouvait alors s'inspirer du romancier Cervantes. En lui empruntant ses armes, ses procédés de combat, il ferait œuvre analogue et parallèle ; il débarrasserait les lettres françaises de ce fatras d'histoires merveilleuses ou singulières qui les encombraient.

Vers cette date de 1625-1630, en effet, il était grand besoin d'un rude censeur de nos livres. L'attaque devait porter d'abord contre l'*Astrée*. C'est qu'on s'intéresse plus que jamais à l'œuvre d'Honoré d'Urfé, dont Baro, secrétaire de l'auteur, vient justement, l'année 1627, de faire imprimer la cinquième partie et la conclusion. Jeunes gens, jeunes filles, et même collégiens, en font leurs délices. L'on prend le nom des bergers et des bergères du Lignon : Daphnide, Célidée, Diane, Hylas ou Silvandre. Il est de bon ton de s'interroger sur la topographie du roman, et si quelqu'un répond à faux, il devra payer, pour l'erreur commise, une paire de gants de frangipane. (2) « Dans le monde, écrit M. Reynier, l'*Astrée* reste toujours le modèle du beau langage, des belles façons d'aimer, et c'est plus que jamais, suivant l'expression de Camus, « le bréviaire des courtisans. » (3) Ce succès a son retentissement même dans les modes : il y a pour les rubans une nuance « astrée » (4) et l'on porte des jarrettières « à la Céladon. » On accueille avec faveur des imitations plus ou moins adroites du chef-d'œuvre, la *Carithée* de Le Roy de Gomberville, en dépit de ses étranges digressions, ou la *Polyxène* de François de Molière. » (5)

De même, au théâtre, le succès est grand pour la comédie et la tragi-comédie pastorales. Et cette sorte de pièces atteint l'apogée de sa vogue à l'époque qui va des *Bergeries* de Racan à

(2) Patru, *Eclaircissement sur l'histoire de l'Astrée ; Berger extravagant*, t. I, p. 92 ; Tallemant, *Historiettes*, t. V, p. 184 ; Retz, éd. Feillet, t. II, p. 171. (Note de M. Reynier ; *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, p. 166).

(3) *Roman réaliste au XVII^e siècle*, p. 166.

(4) D'Aubigné, *Faeneste*, I, 2. (Note de M. Reynier, *ibid.*).

(5) Reynier, *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, p. 166.

l'*Amaranthe* de Gombauld. On en imprime quatre en 1625, quatre en 1626, six en 1627, dont la *Sylvanire*, par d'Urfé. (6)

Est-ce tout ? Sorel a d'autres ennemis littéraires. Ce sont les nombreuses variétés du roman que l'*Astrée* laisse vivre à côté d'elle. Romans de bergerie et de chevalerie espagnols, romans picaresques, romans anglais et italiens, romans grecs de l'antiquité que l'on traduit et imite comme des œuvres modernes, romans latins de Barclay et de ses disciples, romans édifiants, ou mythologiques, ou tragi-comiques, tout ce que la mode adopte de son temps et qui ne respecte la vraisemblance ni dans l'invention, ni dans l'expression, voilà contre quoi Sorel proteste et part en guerre. (7) Il va même plus loin encore, dépasse le but qu'il a d'abord visé, cherche à démolir toute mythologie, à ruiner toute poésie.

Comment procédera-t-il, et quelle parodie va-t-il écrire pour bafouer ces mensonges littéraires qu'il aperçoit ainsi autour de lui ?

De même que Cèrvantes a don Quichotte, Sorel a Lysis. Lysis, — Louis de son vrai nom, — est le fils d'un marchand de soie de la rue Saint-Denis. Ayant perdu ses parents, il a, malgré son tuteur, abandonné l'étude du droit, et lu maints romans qui lui ont tourné la tête, dérangé la cervelle.

Dès le début du livre, nous l'entendons parler et nous le voyons. Il célèbre Charite, sa maîtresse, pour qui il brûle d'un feu respectueux, et qui n'est pourtant que la fille de chambre, — Catherine, sous son nom vulgaire, — d'une dame de condition : « Tout ce qui est en la Nature adore Charite. Le Soleil trouvant qu'elle nous donne plus de clarté que luy, n'a plus que faire sur nostre horison, et ce n'est plus que pour la voir qu'il y revient. Mais retourne-t'en, bel astre, si tu ne veux qu'elle te fasse éclipser pour apprestre à rire aux hommes. Ne recherche point ta honte et ton infortune, et te plongeant dedans le lict que te prepare Amphitrite, va dormir au bruit de ses ondes. » (8)

Notre homme pousse devant lui une demi-douzaine de brebis galeuses « rebut des bouchers de Poissy », et il gagne avec elles une prairie proche de Saint-Cloud, sur la rive de la Seine. Si son troupeau est mal en point, son habit en revanche est des plus

(6) Cf. J. Marsan, *La Pastorale dramatique en France*, ch. IX et Bibliographie. (Note de M. Reynier, *op. cit.*, p. 166).

(7) Roy, *La Vie et les Œuvres de Ch. Sorel*, p. 118, 119.

(8) *Berger extravagant*, t. I, l. I, p. 5, 6.

galants et des plus lestes : il faut bien qu'on voie que c'est là un berger d'importance. « Il avoit un chapeau de paille dont le bord estoit retroussé, une roupille et un haut de chausse de tabis blanc, un bas de soye gris de perle, et des souliers blancs avec des nœuds de taffetas vert. Il portoit en escharpe une panetière de peau de foïyne, et tenoit une houlette aussi bien peinte que le baston d'un maistre de ceremonies, de sorte qu'avec tout cét equipage il estoit fait à peu près comme Bellerose ; lorsqu'il va représenter Myrtil à la pastoralle du Berger fidele. » (9)

Ce berger de pastorale est bientôt aperçu d'un jeune Parisien, Anselme, qui s'approche de lui, engage la conversation, et comprend assez vite qu'il a affaire à un fou. Survient alors, tout ému, le tuteur de notre homme, Adrian. Anselme obtient d'Adrian la permission de prendre à sa charge l'extravagant Lysis. Il ne dit point qu'il veut s'en amuser, mais promet au contraire de le guérir en le menant voir les « bonnes compagnies ». Adrian se rassure, et retourne chez lui (il est marchand en la bonne ville de Paris), assez heureux, semble-t-il, d'être débarrassé, au moins pour quelques jours, de son incommode pupille. Alors commence une série d'aventures à la fois extraordinaires et bouffonnes. Charite, ou Catherine, a pour maîtresse la riche Léonor, dont le seigneur Anselme serait fort aise d'épouser la fille. Il introduit Lysis dans cette maison, et notre berger y met tout le monde en joie par son lyrisme débordant. Un peu plus

(9) *Berger extravagant*, t. I, p. 6, 7. Cet habit de berger fait songer à celui que portera bientôt, et dans ses jardins de Paris, Nicolas des Yveteaux, ancien précepteur de Vendôme, fils de Gabrielle d'Estrées, et qui fut précepteur aussi du Dauphin Louis, le futur Louis XIII. Des Yveteaux n'a pu servir de modèle à Sorel, puisque l'impression du *Berger extravagant* était achevée dans les premiers mois de l'année 1628, — et que ses extravagances ne commencèrent qu'à la fin de 1628, « vers la prise de la Rochelle », dit Tallemant (*Historiette de des Yveteaux*, t. I, p. 343 et suivantes). Mais plus tard il fut souvent appelé par les contemporains le *Berger extravagant* ou le *Pastor fido* (cf. Roy, *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel*, n. 1 de la p. 122). — Des Yveteaux avait recueilli chez lui une certaine Dupuis « femme d'un de ces Joueurs de violon qui courent les cabarets ». Et voici comment tous deux faisaient le berger et la bergère : « Comme il [des Yveteaux] s'imaginait que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes les vies, et qu'il vouloit être heureux, il s'habillait en Berger ; et prenant l'air d'un *Pastor fido* avec sa Dame, la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille doublé de satin couleur de rose sur la tête, il conduisoit paisiblement le long des allées de son jardin ses troupeaux imaginaires, leur disoit des Chansonnettes, et les gardoit du Loup. Quand la Demoiselle Dupuis jouoit de la harpe, des Rossignols, dressés à cela, sortoient de leur volière, et venoient se pâmer sur l'instrument. » (Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1699, t. I, p. 149, 150).

tard, Anselme propose à Lysis de l'emmener au pays de Forez. L'idée de ce romanesque pèlerinage le ravit, et il accepte avec transport.

Les voici en Brie, et sur les bords du Morin. Anselme, le mauvais plaisant, a joué ce vilain tour à son compagnon de l'arrêter là ; mais l'autre, tant son imagination s'exalte, reconnaît cependant en terre champenoise les détails du célèbre paysage qu'a décrit d'Urfé : il prend le Morin pour le Lignon, et le pont sur la rivière pour le pont de la Bouteresse.

Anselme conduit Lysis chez un ami qui est déjà très au fait de ses extravagances et qui ne demande pas mieux que de s'égayer lui aussi. Tout le voisinage est bientôt informé de cette venue d'un fou, et les hobereaux qui s'ennuient dans les châteaux d'alentour se promettent mille plaisirs aux dépens du malheureux. Là-dessus Charite et sa maîtresse arrivent dans le pays. D'autres dames se joignent à elles et tout ce beau monde ne songe plus qu'à se divertir, le mieux et le plus longtemps, des imaginations fantasques du berger.

L'un des gentilshommes de la compagnie, Hircan, quelque peu magicien, persuade à Lysis qu'il l'a changé en fille, et l'envoie servir chez Léonor, auprès de Charite (10). Au bout de quelque temps, il lui rend son sexe ; mais Lysis, redevenu homme, va se métamorphoser lui-même. Il s'est logé chez un paysan, a acheté un troupeau, engagé à son service un valet, Carmelin ; et, de cette façon, il serait parfaitement heureux, si Charite, sa maîtresse, était moins insensible. Hélas ! elle refuse ses billets, et lui, il se lamente interminablement, si bien qu'un matin, après une nuit de pleurs et de soupirs, ses amis, qui le cherchent, le trouvent appuyé contre un vieux saule, « un de ces saules qui servent de boîte aux lettres aux amoureux de l'Astrée. » (11)

(10) M. Roy écrit à ce propos : « C'est la parodie d'une des situations les plus scabreuses de l'*Astrée*. » *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel*, p. 127. Et, en note (n. 1 de la p. 127), il ajoute : « ces travestissements féminins étaient moins invraisemblables autrefois que Sorel veut bien le dire. Ce n'est pas seulement le roman qui en fournit des exemples, mais bien l'histoire galante du xvii^e siècle tout entier (*Histoire secrète de la princesse de Paphlagonie, Histoire de Henriette d'Angleterre, Mémoires de l'abbé de Choisy*) ». Cf., encore, à la fin du xvii^e siècle, la vie et les aventures de M^{lle} Maupin (voir *Anecdotes dramatiques*, Paris, 1775, t. III, p. 328 et suivantes).

(11) Roy, *op. cit.*, p. 128. Et, en note (n. 1) : *Astrée*, I^{re} partie, livre IV. — L'épisode est rappelé par Corneille, dans la *Suite du Menteur*, acte IV, scène 1.

Par un accident assez étrange, Lysis tombe dans le creux de cet arbre « que la vieillesse avoit si bien rongé, qu'il y avoit place pour un homme. » (12) Lysis refuse aussitôt de quitter ce tronc pourri, se croit lui-même devenu arbre, s'obstine à ne pas prendre de nourriture, et c'est tout au plus s'il consent à se laisser verser, par le moyen d'un entonnoir — « car la pluie tombe tout à plomb sur la tête des arbres » (13) — trois demi-setiers de vin suivis d'un potage à la citrouille.

Notre homme se complairait à ce changement de sa nature, n'étaient les nuits qui sont fraîches et les averses qui sont brutales. Mais il a des compensations inespérées. Voici venir, en effet, trois nymphes, l'une habillée de gaze d'argent, les deux autres de futaine blanche. Des sylvains, des hamadryades, des naïades les rejoignent, et tous entraînent Lysis, qui d'abord s'est fait prier, dans une ronde sans merci. Puis, la folâtre compagnie, entrant dans un ruisseau jusqu'à mi-jambè, en remonte le cours jusqu'à une grotte où la nymphe du lieu leur fait servir une collation de cotignac et de pâté ; après quoi, l'on ramène Lysis à son arbre. Le lendemain, même réjouissance ; mais on a profité de l'absence de Lysis pour lui couper son abri végétal. Qu'importe ? Lysis n'est-il pas lui-même le saule ? Et, à sa place habituelle, qu'il a eu d'ailleurs grand'peine à retrouver, il se tient droit et raide. Il faudra, pour le faire changer d'attitude, qu'Hircan le magicien ordonne aux vents (c'est-à-dire à deux valets munis de gros soufflets) de le renverser. Ainsi Lysis redeviendra berger.

Nous avons insisté sur cet épisode du livre parce qu'il est un des plus agréables, et des plus légèrement traités par la main, d'ordinaire assez lourde, de Sorel.

D'autres encore, moins heureux peut-être, mériteraient cependant de figurer dans notre analyse. C'est ainsi que Lysis nous expose, trente années avant M^{lle} de Montpensier (14), le projet d'un Etat pastoral dont il serait le prince, et où jeunes gens et jeunes filles n'auraient d'autre préoccupation que de dissenter

(12) *Berger extravagant*, t. II, l. 5, p. 677.

(13) *Ibid.*, p. 691, 692.

(14) Cf. Roy, *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel*, p. 130. — M^{lle} de Montpensier écrit : « Comme les personnes du monde se déguisent à présent..., je voudrais qu'on allât garder les troupeaux de moutons dans nos belles prairies ; qu'on eût des houlettes et des capelines, qu'on dinât sur l'herbe verte de mets rustiques et convenables aux bergers, et qu'on imitât quelquefois ce qu'on a lu dans l'*Astrée*, sans toutefois faire l'amour, car cela ne me plaît point, en quelque habit que ce soit... » (*Lettre* du 14 mai 1660).

sur l'amour, lire des romans, jouer des comédies. Lysis adresse même aux poètes parisiens une proclamation où il les invite à venir le rejoindre. Les gentilshommes voisins font du moins semblant de suivre ses conseils, et ils se donnent le mot pour entrer comme lui dans la délicieuse condition qu'il leur a vantée.

Mais voici qu'on vient implorer secours de notre berger. Et nous le voyons entreprendre, en chevalier redresseur de torts, de délivrer une princesse jalousement gardée par un dragon. Là pourtant s'arrête la persécution et, avec elle, se termine à peu près le récit. C'est qu'Adrian et sa femme Pernelle, revenant du pèlerinage de Faremoustiers, sont passés par la Brie: très fâchés de voir que leur pupille n'a point encore retrouvé sa raison, ils font tant de bruit qu'il faut bien le leur rendre. Mais on ne le leur rendra que dûment guéri. Commencer et, peut-être, achever cette guérison, n'est-ce pas encore, pour la maligne compagnie, un dernier moyen de se distraire ? Aussi Clarimond, le plus sérieux et le plus savant de tous, l'oblige-t-il à entendre une longue diatribe contre les romans et la poésie. En outre il lui explique, et sans le ménager assez, de quelle façon multiple on l'a joué. Voilà désormais Lysis plein de tristesse et de confusion : il s'enferme dans sa chambre pour pleurer à la fois sur ses illusions mortes et sur son évidente sottise. Cependant il se calme peu à peu, et il s'accoutume de nouveau à voir, sous son aspect réel, le monde qui l'entoure.

Or il se trouve que tout de l'ancien Lysis n'a pas disparu. L'amour qu'il avait pour Charite, le bourgeois Louis le garde aussi fervent pour la servante Catherine. Et, puisque Catherine est de famille honorable, il l'épousera. Il renonce à Paris : on lui donne une maison, on lui achète un office; et il se contentera pour l'avenir d'une vie monotone et plate, mais tranquille et heureuse. Ainsi, comme dit M. Reynier (15), ce roman, qui veut se moquer des romans, s'achève de la même manière que les autres, par un mariage. L'état de mariage, d'ailleurs, n'est-il pas la condition bourgeoise par excellence, et la garantie la plus sûre contre les lubies de l'imagination ?

(15) *Le Roman Réaliste au xviii^e siècle*, p. 172.

II

L'analyse que nous venons de faire, si rapide soit-elle, montre déjà qu'il existe quelque rapport entre l'histoire de Lysis et celle de don Quichotte (16). Les contemporains de Sorel, dès 1627 et 1628, à l'apparition du volume, l'avaient eux-mêmes remarqué, et c'est Sorel qui nous l'apprend. Aussi a-t-il essayé, à plusieurs reprises, non pas sans doute de nier absolument sa dette, mais d'en diminuer de beaucoup l'importance.

D'abord, dans le corps du livre, Lysis se défend avec une certaine âpreté d'avoir voulu reproduire à sa façon les extravagances de l'idalgo espagnol. Fontenay, un ami du faux magicien Hircan, que notre berger a surpris par quelques paroles insensées, lui a demandé qui il était. Et Lysis a répondu qu'il n'était pas un berger rustique, mais « de ceux dont l'on escrit les histoires dans les Romans qui se font aujourd'huy, et dont les Comediens representent les actions sur leurs theatres. » A quoi Fontenay réplique, car, nous dit Sorel, il ne pouvait rien celer de ce qu'il pensait : « Ma foy nostre maistre, je pense que vous estes le successeur de Dom Quixote de la Manche, et que vous avez herité de sa folie. Apres avoir esté Chevalier errant, il voulut estre Berger, mais il mourut sur ce dessein, et je croy que vous voulez estre Berger au lieu de luy, et que vous l'imitiez en vos extravagances. Vous avez menty, s'escria Lysis, je ne fay rien que de mon invention propre, je n'imitay jamais celuy que vous dites, et si j'ay leu son histoire, ce n'a esté qu'en passant. C'estoit un fou, qui s'imaginoit qu'il estoit l'Amant de Dulcinée, sans jamais l'avoir veuë, au lieu que j'ay cet avantage d'entretenir tous les jours Charite. Il n'entendoit rien à chercher la souveraine félicité. Ce n'est point dans les armes qu'elle se rencontre ; on n'y reçoit que de la peine, et l'esprit y devient brutal ; c'est à garder les troupeaux qu'il y a du profit et du contente-

(16). « A peine, écrit M. Reynier, peut-on établir quelques rapports entre l'histoire de Lysis et deux petits livres qui avaient paru en France, une vingtaine d'années auparavant, la *Gazette française* de Marcellin Allard [Paris, 1605, in-8], où se trouve une parodie assez plaisante des récits d'aventures guerrières, et les *Mille imaginations de Cypille* [Paris, 1609, in-12] où il y en a une, non moins vive, des romans chevaleresques. Sorel a pu les ignorer, quoiqu'il ait été grand lecteur, et de toute espèce d'ouvrages. Mais, pour le *Don Quichotte*, sa dette n'est pas contestable... » (Reynier, *op. cit.*, p. 174).

ment. » (17) Un écho de cette conversation se retrouve tout à la fin de l'œuvre : « Souvenez vous, dit Clarimond à Lysis, des reproches que vous fit un jour Fontenay, quand il vous compara à Dom Quixote, il y en aura beaucoup qui croiront que vous l'imitiez, et quand vos aventures seroient plus belles que les siennes, ils trouveroient tousjours que ce seroit de plus grandes preuves de vostre follie. » (18)

Mais c'est surtout dans ses « Remarques » sur les divers livres « de l'Histoire du Berger Lysis » que Sorel a tâché d'écarter de son ouvrage cette fâcheuse comparaison avec le grand roman espagnol. Dans ses remarques sur le premier livre, néanmoins, il fait un mérite à Cervantes d'avoir mis dans le *Don Quichotte* « quasi par tout des noms de son pays. Vous voyez Sancho Pança, Sanson Carrasco, Dom Fernand, et Dom Louys. » (19) Une telle louange, et sur un point si particulier, ne le compromet guère : elle lui laisse toute liberté d'attaquer et critiquer l'œuvre aussi bien pour les détails que pour l'ensemble. — Lysis a fait une chanson (20) en l'honneur de Charite. Sans doute, ce n'est pas une merveille, commentera Sorel, mais « toute telle qu'elle est, encore est elle meilleure que celles qui se trouvent dans plusieurs Romans, et entr'autres elle est mieux faite que celle que Dom Quixote fit pour sa Dulcinée. » (21) Dom Quixote ! Lysis avait bien raison, ajoute Sorel un peu plus loin, de se mettre en colère quand Fontenay le comparait à cet insensé, « car encore que sa folie eust quelque chose de sem-

(17) *Berger extravagant*, t. II, l. 4, p. 613, 614. — Lysis affirme encore, dans un autre endroit, cette supériorité de l'état de berger sur celui de chevalier : il vient de donner à son chien le nom de Musidore, et Sorel ajoute : « Il disoit en soy-mesme que puisque les Chevaliers errans, qu'il estimoit des fous et des enragez, donnoient bien des noms à leurs chevaux et à leurs espèces, les Bergers qui estoient plus loüables qu'eux, ne devoient pas estre privez de cet honneur d'en donner aussi à leur chien, à leur houlette et à leur pannetière. » (*Berger extravagant*, t. II, l. 4, p. 635, 636).

(18) *Ibid.*, t. IV, l. 14, p. 1022, 1023.

(19) *Remarques sur le Premier Livre de l'Histoire du Berger Lysis*, t. I, p. 135. — Dans sa *Bibliothèque françoise*, 1664, Sorel reconnaît encore quelque mérite au *Don Quichotte*. Il écrit, en effet, à propos des *Romans comiques* : « Les Espagnols sont les premiers qui ont fait des Romans vraisemblables et divertissans : *L'ingénieux Don Quichot de la Manche* Ouvrage de Michel de Cervantes est une agreable Satyr (sic) contre les Romans de Chevalerie... », p. 172. Il ne le distingue pas, d'ailleurs, des romans picaresques, puisque, aussitôt après, et sous cette même rubrique des *Romans comiques*, il parle du *Guzman d'Alfarache*, de l'*Escuyer de Marcos d'Obregon*, de *Lazarille de Tormes*, du *Buscon*, etc...

(20) *Berger extravagant*, t. II, l. 4, p. 536, 537, 538.

(21) *Remarques sur le quatrième livre de l'Histoire du Berger Lysis*, t. II, p. 648.

blable, si est ce qu'il s'imaginait bien qu'il estoit plus sage que ce Chevalier. » (22) Ne fait-il donc pas preuve, par moments, d'à-propos et de subtile finesse ? C'est ainsi que, repoussé par Charite, il estime qu'il lui suffit de « contrefaire le mort ». Et n'est-ce pas là se montrer plus avisé que « tant d'amans qui se tuèrent pour la rigueur de leur maistresse ? » Il a plus d'esprit même que le Basile du *Don Quichotte*. Feindre de se donner un coup d'épée, n'est-ce pas s'exposer à ce que la fraude soit vite reconnue ? Si le curé ne se fût pas trouvé là et qu'on eût avant toute chose retiré l'arme du corps de Basile, on eût aussitôt découvert qu'il n'était pas blessé véritablement. On l'aurait alors visité, et il serait apparu clairement que l'épée avait passé par un tuyau de fer rempli de sang, et non point par le côté du faux désespéré. Que Lysis a donc eu plus de sagesse « de vouloir seulement feindre de prendre du poison ! » (23)

Enfin, dans sa « Conclusion », Sorel, prenant à parti ceux, qui « disent que ce livre n'est qu'une imitation de Dom Quixote de la Manche », va essayer de leur démontrer qu'il n'avait que faire de s'inspirer d'un récit tout dénué d'intérêt. Avocat dans sa propre cause, il comprend qu'il ne faut pas, d'abord, tout dénier à l'adversaire. Il accordera donc qu'il a eu connaissance du roman de Cervantes ; mais il y avait bien « douze ans entiers » qu'il ne l'avait lu, quand il s'est mis à composer l'histoire de Lysis ; et alors il était dans un âge fort incapable de s'appliquer assez pour retenir. D'ailleurs, ce n'est qu'une fois son roman achevé, qu'il s'est décidé à « repasser les yeux par dessus le livre de ce valeureux Chevalier. » Et comme il est heureux maintenant d'avoir tenu à l'écart un si faible modèle ! Que d'invraisemblances en ce pitoyable récit ! Croira-t-on vraiment « que le Duc prenne tant de peine pour avoir du plaisir de Dom Quixote ? » Que d'appareil et de fatigue pour tromper un pauvre fou ! Et Sancho ? A qui fera-t-on croire qu'un si gros homme, et si lourdaut, ait été reçu comme gouverneur, avec de telles manifestations de joie, par tous les habitants d'un bourg où il ne devait point manquer de gens de bon sens et moqueurs ? Quand cela serait, quel plaisir en pouvait-il revenir au Duc qui n'était pas témoin « de toutes ces galanteries ? »

(22) *Remarques sur le quatrième livre de l'Histoire du Berger Lysis*, t. II, p. 661.

(23) *Remarques sur le douzième livre de l'Histoire du Berger Lysis*, t. IV, p. 749, 750.

Y a-t-il grande apparence aussi à ce que le curé quitte ses « ouïailles » et le barbier sa « pratique » pour courir pays à la recherche de l'errant chevalier ? Voyez-vous encore Sanson Carrasco partir tout armé à travers champs, subir une défaite, ne point renoncer cependant à son entreprise, se diriger vers Barcelone, y désarçonner notre héros, l'obliger enfin à quitter ses armes ? Que d'affaires et de complications pour un bien mince résultat ! tandis que — et Sorel n'hésite point à se féliciter lui-même — « dans les aventures de Lysis si quelqu'un se met en peine pour le remettre en son bon sens, c'est son cousin qui y procède par des voyes ordinaires. » Cette guérison de don Quichotte tient du « miracle ». Nul ne le convainc de son extravagance, ne lui en fait sentir le ridicule, au lieu que Lysis est contraint d'écouter des arguments qu'il ne peut réfuter. Et puis don Quichotte, il faut le dire, est par trop fou pour être susceptible d'un vrai retour à la sagesse. Comment ! Voilà un homme qui s'imagine qu'un moulin à vent est un géant, un troupeau de moutons une armée ! C'est donc qu'il n'a plus de jugement du tout, et de telles erreurs le condamnent à une perpétuelle déraison. Toutefois il parle, à certains moments, avec intelligence et savoir. Et ce sont là des contradictions d'où l'on ne sort point : au lieu que Lysis, reprend Sorel, s'il croit « qu'un paysan est un Satyre, et que les yeux de Charite ont brûlé son chapeau, il en donne des raisons qui sont valables, et d'ailleurs ils (*sic*) nous satisfait assez pour toutes ses opinions, puisqu'il déclare luy mesme à la fin qu'il n'a cru que la moitié de ce qu'il a voulu faire croire aux autres... » (24)

Mais Sorel n'en a point encore fini contre le « Chevalier errant ». Il reproche à Cervantes d'avoir rempli son livre « de choses inutiles » : histoires impertinentes, aussi impertinentes que celle du *Curieux impertinent* (et ce trait d'esprit manque d'esprit), — discours qui sont tirés de fort loin « et n'ont point d'autre embellissement que des naïvetés rustiques. » Il lui reproche encore (et c'est le comble) d'avoir gâté un beau sujet : il n'y avait, dit-il, rien de plaisant qu'on ne pût faire entreprendre à don Quichotte, et il a fallu que l'auteur fût d'une imagination bien stérile pour s'en être tenu à quelques médiocres aventures. Mettez donc en regard, s'il vous plaît, de tout ce que pou-

(24) Conclusion de l'*Anti-Roman* avec une Recapitulation de tout ce qui s'y trouve, t. IV, p. 1097-1100.

vait avoir dans l'idée d'accomplir un homme qui ne rêvait que forteresses, palais enchantés, tournois et rencontres, — mettez en regard et comparez le peu qu'il était loisible d'inventer et de produire à un simple berger qui n'était occupé qu'à surveiller ses moutons dans une prairie de deux ou trois arpents, qui ne voyait quasi autre chose, et à qui il n'arrivait guère de « nouveautez ». Pourtant, continue Sorel avec une entière admiration de soi, « le berger Lysis a eu de si rares succez qu'ils ne sont pas moindres en nombre que ceux du Chevalier, quoy que son histoire ne soit pas de la moitié si grosse, mais aussi c'est que l'on a trouvé cet expédient de se jeter sur les fables anciennes autant que sur les nouvelles, ce qui rend nostre livre plus abondant en choses curieuses et dignes d'estre sceües, que non pas en faceties qui ne servent qu'à nous faire rire un moment. » (25)

Le style même de Cervantes, l'acharné Sorel trouve à y reprendre, pour mieux faire valoir le sien. Cervantes, affirme-t-il, n'a que de basses façons de parler, et « ses gausseries ne consistent qu'en juremens et en proverbes. » Lui, au contraire, s'est donné, dans un sujet plaisant, une manière d'écrire à demi-sérieuse, avec des pensées et des pointes fort appropriées (26).

Pour conclure, Cervantes, même si l'on admet qu'il a réussi le côté amusant de son livre, l'a cependant, à considérer l'ensemble, manqué. Ses railleries ne portent pas toutes contre les romans de chevalerie, comme ce devait être son propos ; et Sorel se fait fort de reproduire « en cinq ou six pages » toutes ces inoffensives attaques. A l'inverse, dans le *Berger*, il n'y a rien qui ne soit dirigé contre les romans ou la poésie. Aussi bien Sorel visait-il d'autres œuvres que des récits monstrueux (27) « qui se condamnent assez d'eux mesmes », et ne

(25) *Conclusion de l'Anti-Roman, avec Recapitulation de tout ce qui s'y trouve*, t. IV, p. 1102.

(26) *Ibid.*

(27) Voici, à titre de curiosité, l'opinion de Sorel sur les romans de chevalerie : « Ayant examiné le sujet de tels Livres [les romans de chevalerie], qu'on nous dise un peu à quoy ils sont propres. A quoy sert de représenter ce qui n'est point, et ce qui ne peut être ? Quels bons exemples trouve-t'on en ce qui ne peut arriver ? Peut-on former de telles imaginations pour autre chose que pour tromper ceux qui en conçoivent de vaines esperances ? N'y a-t'il pas des Hommes si credules que de se persuader que s'ils se mettoient à voyager tout armez comme Amadis et Galaor, ils auroient de semblables fortunes ? Au moins faut-il avouer que dans le premier âge, lorsqu'on n'a pas encore esprouvé ce que c'est que du Monde, si l'on ayme ces sortes de Romans, on peut avoir de telles pensées. De-là vient que plusieurs jeunes Hommes sont prêts de perdre l'Esprit par cette lecture : Non-seulement elle nuyt à leurs estudes, mais elle les destourne encore de faire choix de quelque

renferment aucun « point de doctrine ». Ne combat-il pas des auteurs que l'antiquité a révéérés, que ses contemporains révèrent encore ? Suffit-il de faibles ou inconsistantes remarques pour triompher de l' « abus du peuple », vaincre l'obstinée résistance de son goût ? Enfin, conviendrait-il de manquer de savoir, d'érudition, de jugement, quand il s'agit de prouver que les autres n'en ont point ? Et Sorel termine son amère diatribe, dont on le sent fort satisfait, par un rapprochement de termes, une finesse de style, presque une pointe : comment l'histoire de don Quichotte serait-elle venue à bout de ruiner les romans, puisqu'elle « est entremeslée » elle-même « d'une infinité de contes fort romanesques ? » Et, sous ce rapport, elle trouve aussi son « attaque », comme « tant d'autres », dans le *Berger extravagant* (28).

Cette véhémence passionnée, cette insistance maladroite sont significatives. Sorel ne ressent le besoin de tant de défendre, et par toute sorte d'arguments, que parce que son originalité ne saute pas d'elle-même aux yeux. Il est de toute évidence, au contraire, qu'il a essayé de donner en français une manière de réplique du *Don Quichotte*.

Et d'abord, montrer toutes les mésaventures à quoi s'expose un homme assez fou pour confondre l'imaginaire et le réel, pour prendre au sens littéral ce qui n'est que fables et mensonges, fictions et métaphores, pour se conduire dans la société à la façon d'un Amadis héroïque ou d'un Céladon langoureux, — ne savons-nous pas déjà que c'est chez Sorel, ainsi que chez Cervantes, le dessein bien arrêté, la tentative ingénieuse et hardie ? Sorel, d'ailleurs, n'a nullement dissimulé ce qu'il voulait faire. Il court par le monde, dit-il en sa préface, un si grand nombre d' « histoires amoureuses » et « autres fadaïses », qu'il y aurait lieu d'établir un « censeur de livres » qui ne donnât congé qu'aux bons et bien écrits de s'en aller par tous les chemins, en tous endroits, et qui condamnerait le reste « à la poussière d'un cabinet ». Sans doute, lui, Sorel serait inégal aux obligations de cette charge, si utile dans l'Etat : néanmoins le

profession utile, leur faisant croire que la plus belle vie est celle des Chevaliers Errans. Nous en avons vu en plus d'un lieu, qui vouloient faire revivre ces belles coutumes, et qui nous donnoient à croire que l'Histoire du fameux Dom Quichot n'est pas entièrement fabuleuse. » (*De la Connaissance des Bons Livres, ou Examen de Plusieurs Auteurs*, Paris, 1671, in-12. — Censure des Fables et des Romans, chap. II, p. 96, 97).

(28) *Conclusion de l'Anti-Roman*, t. IV, p. 1103.

désir qu'il a de travailler pour l'utilité publique lui a fait « prendre le dessein de composer un livre qui se moquast des autres et qui fust comme le tombeau des Romans (29), et des absurditez de la Poësie. » Son berger sera ainsi la copie fidèle de nombreux extravagants, de tous ceux que les « conteurs de mensonges » ont mis dans leurs ouvrages et par qui ils ont obtenu « tant de gloire », — de tous ceux encore, qui, réellement et ailleurs que dans les histoires inventées, se sont laissé aller à d'in vraisemblables sottises dans leur conduite ou dans leurs propos (30).

Il semble bien aussi que Sorel ait trouvé dans le *Don Quichotte* le thème, les grandes lignes pour ainsi dire, de son roman (31). Il a transposé dans le mode pastoral la folie héroïque de l'ingénieux hidalgo, et Cervantes lui-même l'y invitait. Déjà dans l'épisode célèbre de l'*escrutinio*, la nièce insiste pour qu'on mette au feu, avec les autres romans, la *Diane* de Montemayor : elle a peur que, si son oncle se guérit de sa présente folie, il ne s'imagine ensuite, à la lecture de cette pastorale, de se faire berger et de s'en aller par les prés et les bois, chantant et jouant de la musette (32). Ce qui n'était ici qu'une simple indication est devenu, à la fin de la seconde partie, un développement plus considérable. Don Quichotte a été renversé et désarmé par Sanson Carrasco ; il a dû se soumettre à une année de pénitence, et il retourne confus vers son village, lorsque, traversant une prairie, l'idée lui vient de prendre la houlette à l'imitation de Florisel de Niquée dans l'*Amadis de Grèce* et de fonder là une nouvelle Arcadie :

« J'achèterai des brebis, dit-il à Sancho, et toutes les autres choses nécessaires à l'exercice de la bergerie. L'on m'appellera le pasteur Quichotis, et toi le pasteur Pancino, et ainsi sous ces noms nous irons par les montagnes, par les forêts et par les prairies. Ores nous chanterons ici, et maintenant nous ferons des complaints autre part, buvant du liquide cristal des fon-

(29) Sorel, de compagnie avec le chanoine Fancan et le comte de Cramail, avait déjà, en 1626, écrit un *Tombeau des Romans : Le Tombeau des Romans ou il est discours 1^o contre les Romans, 2^o pour les Romans*, Paris, 1626, in-12. Avec le *Berger*, il reprenait la campagne, mais cette fois seul, et sous une autre forme.

(30) *Berger extravagant*, préface de la première édition.

(31) Cf. Reynier, *le Roman réaliste en France au XVII^e siècle*, p. 176, 177.

(32) *Don Quichotte*, I^{re} partie, chap. VI.

taines, ou bien des ruisseaux nets et coulants, ou des grands fleuves. »

Chacun, ajoute-t-il, aura sa bergère : « Je me plaindrai de l'absence, tu loueras la fermeté en amour... Bon Dieu que nous menerons une bonne vie !... » (33)

Sorel, dit M. Reynier, avait lu ce passage dans la traduction de François de Rosset, et, en 1627 (date de publication des premiers livres du *Berger*), il ne l'avait pas oublié, puisqu'il y fait allusion dans son quatrième livre : « Après avoir esté Chevalier errant, il voulut estre Berger... » C'est la phrase de Fontenay à Lysis quand il lui reproche d'imiter le héros manchois. Et Lysis a beau s'en défendre avec toute l'irritation que nous avons vue : c'est bien le vœu dernier de don Quichotte qu'il a réalisé.

Les deux œuvres enfin se ressemblent par leur conclusion. Elles s'achèvent l'une et l'autre par un retour au bon sens de leur héros respectif. Lysis, sans doute, ne meurt pas d'avoir à renoncer à ses illusions ; mais la honte qu'il éprouve, la tristesse dont il est plein, vont de pair avec le découragement de l'hidalgo. Et, comme l'hidalgo, le bourgeois garde le regret de son passé. Entend-il bêler des moutons, il se souvient aussitôt d'en avoir fait paître. Ce n'était là, certes, qu'un faux plaisir, mais combien doux et enchanteur ! Et quelle amertume est maintenant la sienne ! (34)

Ainsi le *Berger extravagant*, ni pour la conception et le dessein, ni pour la composition, ne semble une œuvre fort originale. Il ne l'est même pas toujours dans le détail du récit. Adrian, tuteur de Lysis, a brûlé, nous dit-il lui-même dès le début de l'ouvrage (35), toute la bibliothèque de son pupille. Et il parle, avec le mépris d'un marchand qui ne sait « autre chose que son trafic », avec le sérieux aussi d'un « honneste homme », de ces « fatras de Livres, que l'on appelle des Romans. » Pareil dédain et semblable opération se retrouvent, nous le savons, au sixième chapitre du *Don Quichotte*. De même, Clarimond, lorsqu'au treizième livre il fait le procès de toute poésie et de tout roman ancien et moderne, n'est-il pas l'interprète de Sorel, comme le

(33) *Don Quichotte*, II^e partie, chap. LXVII.

(34) *Berger extravagant*, t. IV, l. 14, p. 1048.

(35) *Ibid.*, t. I, l. 1, p. 28.

curé ou le chanoine (36) le sont de Cervantes? D'autres menues ressemblances seraient encore à signaler. Don Quichotte, par exemple, couvre son chef d'un plat de barbier. A son tour Lysis, devenu arbre, se verra coiffer d' « une boîte fort creuse » où il reste un peu de cotignac (37). Plat ou boîte, la coiffure improvisée n'est point si dissemblable ! Comme Sancho est chargé par son maître de porter une lettre à Dulcinée, pareillement le valet Carmelin doit porter à Charite une amoureuse missive, laquelle d'ailleurs ne parvient point à la destinataire, puisque Synope, la maîtresse d'Hircan, la soustrait par ruse au trop confiant messager (38).

Mais l'endroit du livre où l'imitation est la plus flagrante, c'est lorsque Lysis, grotesquement vêtu, enfermé dans un carrosse clos de toute part, s' imagine être emporté à travers l'espace vers le château où est retenue la belle Panphylie : là, il combattra, dans une cave, des mannequins qu'il prendra pour des géants, ce qui lui donnera occasion, au retour, de faire valoir son intrépidité. Tout cela, dit M. Reynier, ne rappelle-t-il pas ensemble « le fameux cheval de bois, le départ pour le royaume de Candaya, la bataille contre les outres de vin et la grande aventure de la caverne de Montesinos ? » (39)

Si les deux romans, dans le détail comme dans la conception d'ensemble, offrent d'évidentes analogies, ils se rapprochent encore, et non moins, par les personnages qu'ils dépeignent et font agir.

Anselme, en premier lieu, et les gentilshommes champenois qui s'amuseut si longuement du pauvre Lysis, font naturellement songer au couple ducal et à sa suite. Les uns et les autres tirent d'un fou les distractions les plus variées. Toutefois les persécuteurs de Lysis n'ont pas ce grand air, cette distinction aisée qui caractérisent, même dans leurs amusements un peu barbares, le duc et la duchesse : ceux-là sont et restent de fort haute et antique maison. Nos hobereaux, à l'encontre, n'ont rien, ni dans la race, ni dans la personne, qui leur soit un avantage ou leur cons-

(36) Voir dans le *Don Quichotte*, 1^{re} partie, outre le VI^e chapitre, les chap. XLVII, XLVIII, XLIX. — Cf. Sorel, *Berger extravagant*, t. IV, l. 13, p. 776 et sq.

(37) *Don Quichotte*, 1^{re} partie, chap. XXI, — et *Berger extravagant*, t. II, l. 5, p. 744.

(38) *Don Quichotte*, 1^{re} partie, chap. XXV, — et *Berger extravagant*, t. II, l. 4, p. 641, 642.

(39) *Don Quichotte*, II^e partie, chap. XL, — 1^{re} partie, chap. XXXV, — II^e partie, chap. XXII, — et *Berger extravagant*, t. III, l. 10.

titue une supériorité. Et l'un d'eux, Hircan, est un très mauvais homme qui a une maîtresse, Synope, qui s'en lasse, l'abandonne et qui, fatigué de cette existence de célibataire débauché, finit par épouser une veuve : Lucide. S'il en est un pourtant dont la physionomie ait quelque netteté, se détache avec quelque précision, c'est Anselme. Anselme rencontre Lysis dès les premières pages du livre, et il semble que Sorel ait voulu, en un sens, l'opposer à son berger. Autant Lysis, en effet, se montre dévot à l'égard de la femme, autant le rude Anselme lui est ennemi, et le déclare. L'amour, à son avis, est un mal. Et il fortifie son opinion d'une sentence « aussi véritable que vieille », d'après laquelle il n'y a que deux jours heureux dans le mariage : le jour des noces et celui de la mort de l'épouse. Encore n'oserait-il pas, quant à lui, affirmer que le jour où l'on se marie est un jour heureux ! N'ajoute-t-il pas que la femme est un perpétuel danger domestique et que, le plus souvent, elle cache sous une beauté humaine de sauvages instincts ? (40) Sorel met ainsi en contraste, par l'intermédiaire d'Anselme, avec l'exaltation lyrique du Berger, la conception traditionnelle de l'amour dans la bourgeoisie. Mais, à part ce rôle d'utilité, si l'on peut dire, Anselme se confond avec le milieu où il vit. Tous ces gentilshommes, en effet, Montenor, Philiris, Hircan, Méliante, Fontenay et Clarimond lui-même — un peu moins brutal peut-être, plus intelligent à coup sûr — se ressemblent par leur méchanceté d'oisifs qui s'obstinent à un amusement cruel. Prendre leur plaisir de Lysis, telle est leur unique occupation. Les femmes comme les hommes sont ici impitoyables, et elles n'ont pas plus de délicatesse que de charité. Elles éprouvent un contentement « non pareil » à regarder les jambes et les cuisses de Lysis, dont on nous dit que la propreté est douteuse (41). De concert avec leurs compagnons, elles maltraitent Carmelin. Après l'avoir plongé dans l'eau tout habillé, elles lui ôtent son pourpoint et son haut de chausses, et l'attachent par un bras à un saule ; après quoi elles lui font donner le fouet avec une telle énergie qu'il ne cesse de crier miséricorde. Mais qu'a-t-il donc tant à se plaindre ? La bonne Lucide lui apprend que l'eau n'était point capable de le nettoyer et qu'il avait un mauvais sang que seuls des coups fermement appliqués lui pouvaient chasser du corps. Non contentes

(40) *Berger extravagant*, t. I, l. 2, p. 186.

(41) *Ibid.*, t. III, p. 369.

de ce bel exploit, Synope et Lucide en vont faire à ceux qui n'y ont point assisté — Anselme et Clarimond — « un long récit qui fut fort agréable. » (42) Certes, il n'y a pas moyen d'être plus grossièrement féroce, et le duc et la duchesse du *Don Quichotte* ne descendent jamais à goûter des joies aussi basses et odieuses.

Le cousin Adrian, lui, correspond mieux et plus dignement au barbier et au curé du roman espagnol. Ce « curateur » de Louis, marchand drapier de son état, est un bourgeois qui n'est que bourgeois. Ainsi l'a voulu Sorel. Et Adrian résume en sa personne, par quelques traits exacts, toute une classe.

Ce bourgeois, d'abord, a le sens et l'intelligence de la famille, de la cohésion, de la solidarité familiale. Il déclare que Lysis étant demeuré riche à la mort de son père, marchand de soie « en la ruë Saint-Denis », il espérait avec tous les siens le voir relever et rehausser la parenté. C'était, dit-il, notre ferme attente « que nous verrions en nostre *lignée* un officier Royal, qui nous serviroit d'appuy. » (43)

Ce bourgeois a, d'autre part, l'orgueil de sa condition : il sait ce que lui confère d'autorité une fortune aussi honnêtement acquise que la sienne. Et cette fierté, qui est moins celle du rang que du mérite propre, se combine avec un dédain marqué pour la noblesse. Les nobles, nous ne leur sommes point tant inférieurs, affirme Adrian. « Ils n'ont pas le pouvoir de donner comme nous de beaux offices à leurs enfans, et ce n'est que des emprunts qu'ils font chez nous que l'on les void si braves. Cependant ils nous appellent des Sires, et ils ont raison, car nous sommes de petits Rois. » (44) N'est-ce pas d'avance le langage de M^{me} Jourdain, de Gorgibus, des héros bourgeois du bourgeois Molière ? (45)

Se complaisant en son ordre, n'essayant d'en sortir par aucun raffinement, il n'aura que de l'antipathie pour la littérature à la mode. Tous ces gens qui composent des romans, dira-t-il, sont « pires qu'Herétiques ». Au moins, dans Calvin, ne parle-t-on que d'un Dieu. Eux, les misérables, ils parlent de plusieurs, « comme si nous estions encore au temps des payens qui adoroient des buches charpentées en hommes. » (46) Adrian en veut

(42) *Berger extravagant*, t. II, l. 5, p. 783.

(43) *Ibid.*, t. I, l. 1, p. 25.

(44) *Ibid.*, t. I, l. 1, p. 26.

(45) Molière a lu le *Berger extravagant* et s'en est souvenu. Cf. Roy : *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel*, passim.

(46) *Berger extravagant*, t. I, l. 1, p. 27.

à leurs livres de troubler et corrompre l'esprit des jeunes gens de bonne bourgeoisie. De tels livres sont bons seulement « à ces Houbereaux qui n'ont rien à faire tout le long d'un jour qu'à piquer un coffre (47) dans une antichambre, mais pour le fils d'un bon bourgeois, il ne faut point qu'il lise autre chose que les Ordonnances Royaux, ou la Civilité puerille, et la Patience de Grisélidis pour se réjoüyr aux jours gras. Je le disois bien à Louys, mais il ne me vouloit pas croire, et j'avois beau lui commander qu'il aprist par cœur les Quatrains de Pybrac, ou les Tablettes de Mathieu pour nous les venir dire quelquefois au bout de la table quand il y auroit compagnie, il n'en vouloit point oüyr parler. » (48) Tout ce passage est remarquable de verve copieuse et, aussi, de bon sens étroit : la répulsion bourgeoise pour ce qui est poésie, lyrisme, idéal ne s'est jamais plus ingénûment exprimée.

Ce côté pratique et prosaïque du caractère chez Adrian lui fait en outre reprocher à Lysis de ne savoir « ny mēstier ny marchandise pour gagner sa vie. » (49) S'il se marie, comment nourrira-t-il sa femme et ses enfants ? Quel rang tiendra-t-il dans le monde ? N'y fera-t-il pas figure de « fayneant » ? Qu'au lieu de tant s'occuper de bergerie, il travaille en quelque bonne charge ! Ce sera pour lui un sûr moyen de trouver un parti avantageux. Ne dit-on pas à Paris « que tous les offices sont comme des Huissiers qui nous font faire place pour faire entrer dans la maison du mariage ? » (50) Le mariage lui-même, est-il besoin, selon Adrian, d'y mettre quelque élan du cœur ? « Une main lave l'autre » et « toutes deux lavent le visage ». Il suffit pareillement que le mari et la femme « s'entr'aident » et que tous deux ensemble servent « leur lignée » (51). Le mariage n'est pour Adrian

(47) « Cela veut dire attendre assis sur un coffre. » (*Dictionnaire de Richelet*) [n. de M. Reynier, *le Roman Réaliste au xvii^e siècle*, p. 179].

(48) *Berger extravagant*, t. I, l. 1, p. 27, 28. Sainte Beuve a remarqué, et, après lui, M. Roy, que Molière s'est souvenu de ce passage dans la 1^{re} scène de *Sganarelle* :

Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits.
Lisez-moi comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les *Quatrains* de Pybrac et les doctes *Tablettes*
Du conseiller Mathieu, ouvrage de valeur
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

(N. de M. Reynier, *Le Roman réaliste au xvii^e siècle*, p. 179.)

(49) *Berger extravagant*, t. IV, p. 639.

(50) *Ibid.*, t. IV, p. 640.

(51) *Ibid.*, t. IV, p. 637.

qu'un contrat et une entente, la promesse d'un réciproque soutien, une association consentie, une force double.

Veut-on connaître maintenant — à côté de ce qu'il y a dans le caractère bourgeois d'estimable encore que terre à terre — ce qui s'y trouve de mesquin et d'inafailliblement ridicule ? Adrian et sa femme Pernelle nous le rendront aussi avec abondance. Notez d'abord ce trait : bien qu' « ils fissent fort les respectueux », ils « ne trouvoient jamais de meilleurs repas que ceux qui ne leur coustoient rien. » (52) En revanche, ils n'oublient point de réclamer ce qu'on leur doit. Et s'ils vont en pèlerinage à Faremoutiers, car ils sont sincèrement pieux, ils ne négligeront pas, leurs dévotions accomplies, de toucher une petite somme dont ils ont créance sur un gentilhomme du pays : les intérêts de la bourse se concilient très bien, pour eux, avec ceux de l'âme (53). Ils sont méfiants — et c'est là un autre trait véridique : à peine Adrian a-t-il quitté sa boutique et commencé de voyager, qu'il voudrait être de retour. Tout va de travers, pense-t-il, lui absent. Pernelle est aussi inquiète que son mari et ne compte point sur la fidélité d'un garçon qu'ils ont laissé chez eux à contre-cœur (54).

Ajouterons-nous avec Sorel qu'Adrian a peur des coups, ce qui est bien aussi marque de bonne bourgeoisie, et qu'il n'estime tant son Paris que parce que les lois vous y protègent, et conduiraient en place de Grève quiconque s'aviserait de vous faire changer de forme ? (55) Ajouterons-nous qu'il est jaloux, jaloux de sa noiraude moitié que le plaisant Fontenay, par manière de passe-temps, s'amuse à courtiser en langage précieux ? Et Sorel d'insister, de montrer nos bourgeois en fâcheuse posture, le mari surtout qui ne se coucherait pas « au costé de Pernelle », tant il redoute qu'on la vienne forcer, sans avoir visité matelas, ruelle, cheminée, sans avoir barricadé la porte et exploré le fond d'un grand coffre où se pourrait aisément dissimuler un homme (56).

Tous ces traits s'accordent, se complètent, et il suffit de les rapprocher pour dessiner aux yeux une physionomie vraie, « naïve », réelle. C'est dire assez qu'Adrian, pour censurer, protéger et défendre Lysis, n'est pas cependant une simple copie du

(52) *Berger extravagant*, t. III, p. 572.

(53) *Ibid.*, t. III, p. 224.

(54) *Ibid.*, t. IV, p. 654.

(55) *Ibid.*, t. IV, p. 635.

(56) *Ibid.*, t. IV, p. 678, 679.

curé ou du barbier dans le *Don Quichotte*. Il ne leur ressemble que par le rôle, que par le souci et l'inquiétude où il est de son pupille. Au contraire, Lysis et Carmelin, le maître et le valet, rappellent de bien près l'hidalgo et son écuyer.

Le valet premièrement. Comme Sancho, Carmelin s'exprime volontiers par sentences et locutions proverbiales. Ce sont tantôt des banalités, et à demi-fausse : « les calamités se jettent sur les grands Seigneurs et espargnent les pauvres rustiques », — « la vertu se fait bien tost des compagnons », tantôt de ces courtes formules aimées du populaire : « à ventre creux, cervelle creuse » — « patience passe science » — « un ventre affamé n'a point d'oreilles ». Non seulement par son langage, mais, en certaines occasions, par ses attitudes ou ses grimaces, Carmelin rappelle Sancho. Et de même qu'on berne l'un, on frappe l'autre. Toutefois, ce qui n'était que plaisant dans l'original espagnol devient vite, ici, odieux : il n'y a pas de comique dans la souffrance, et rien ne porte moins à rire que les contorsions d'une bouche qui hurle. Tel Sancho, encore, Carmelin manque de courage. Une discussion s'engage-t-elle entre Clarimond et Lysis ? Ne me mêlez pas « dans cette affaire », dit le peureux valet : « je suis un homme trop pacifique ». Et, de fait, il n'est brave qu'une fois les ennemis abattus. Oh ! alors, il leur donnerait bien de surcroît, après leur mort, cinquante coups de bâton vertement assénés. Reconnaissons aussi un émule de Sancho dans l'intérêt effronté qu'il porte aux choses matérielles, à celles du moins qui nourrissent, engraisent, font bien vivre. Son maître ne lui est point sévère quand il juge qu'« il a l'entendement fiché aux choses qui concernent la réparation de sa substance, » ou quand il lui reproche de participer « à la brutalité des bêtes. » (57) La gloutonnerie de Carmelin dépasse en effet, tout en l'imitant, celle de Sancho : il déchire de ses doigts, avec une hâte de goinfre, une aile de poulet d'Inde que lui a tendue Lysis. Son avantage à lui, et son profit, c'est ce que, d'une façon plus générale, n'oublie jamais le lourdaud. Si par hasard Lysis demeurerait un arbre, qu'advierait-il des plaisirs qu'il lui a promis ? (58) Et ne semble-t-il pas qu'on entende Sancho regretter les biens dont l'a flatté et leurré, à la fois, don Quichotte ? De même que Sancho, encore, pleurerait son âne, Carmelin pleure son chapeau que de

(57) *Berger extravagant*, t. III, p. 175.

(58) *Ibid.*, t. II, p. 684.

fausses nymphes lui ont ravi. Mais alors que, dans Cervantes, l'affliction (59) de l'humble écuyer nous touche parce qu'elle est sincère, chez Sorel les lamentations du valet, dans leur drôlerie affectée, nous font rire : « Ha ! mon pauvre chapeau, faut-il que je te perde en la fleur de ton âge et de ta beauté ? Il est bien vrai que mon grand pere se servit de toy en premieres nopces : mais tu eusses servy encore long-temps à ma posterité. Ha ! que je te regrette, quand je songe que tu as esté par si long espace la fidelle couverture des soins et des pensées qui se forgeoient en ma teste, et le noble estuy de toute ma doctrine. » (60) Sorel s'est diverti à habiller de grotesques paroles un sentiment qui fut naïf et vrai chez le modèle de son Carmelin. Il n'a voulu faire, en ce passage, et n'a en effet obtenu qu'une charge.

Un point, cependant, sur quoi l'écuyer de l'hidalgo et le valet du berger se rapprochent davantage, et où le second même n'est pas trop inférieur au premier, c'est quand ils jugent tous les deux les folies de leurs maîtres, et refusent de partager d'extravagantes convictions. Lysis ne fera point accroire à Carmelin qu'il soit véritablement devenu un arbre. Sans doute, il habite un saule ; mais n'a-t-il pas conservé son visage « aussi beau » que devant ? ses cheveux ne demeurent-ils pas frisés ? ne porte-t-il pas encore pourpoint et haut de chausses ? (61) Si Lysis, en sa « fantaisie », lui affirme qu'il a vu un cyprès jouer du violon, notre homme réplique, presque irrité : « Je vous dy encore un coup, que je ne croiray point qu'un Cyprez jouë du violon que je ne le voye. » (62) Et n'est-ce pas le caractère essentiel du gros et populaire bon sens de n'avoir foi qu'aux choses évidentes, bien établies sous le regard et qui se contrôlent ? Carmelin, autant que Sancho, est rétif à l'illusion.

Hélas ! la différence entre eux n'en est que plus marquée : Sorel s'est acharné contre son misérable valet. De cet homme qui a du sens, il fait un niais, et le plus accompli de tous les niais : un pédant. Carmelin en a le physique : cheveux gras, barbe mal accommodée, mains terreuses, ongles longs et à bouts couleur d'ardoise. Il en a surtout l'âme et les façons. Il allègue sur la vertu Pline et du Vair (63). Il sait par cœur des « lieux

(59) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XXIII.

(60) *Berger extravagant*, t. II, p. 820, 821.

(61) *Ibid.*, t. II, p. 680, 681.

(62) *Ibid.*, t. II, p. 760.

(63) *Ibid.*, t. II, p. 598.

communs », c'est-à-dire des morceaux tout composés, dont il se sert « aussi bien qu'un sergent de bande fait de sa hallesbarde. » (64) Il les débite à la manière d'un perroquet, prononçant mal les mots, ne s'arrêtant point à la fin d'une période, ne haussant ni ne baissant la voix. Et il se croit, le sot, un grand clerc en la science morale ! (65) — Ni rectitude de jugement non plus, ni sagesse innée : rien de cet esprit, de cette malicieuse entente des choses qui surabonde dans l'excellent gouverneur de Barataria ! Ce rustre ne s'est point affiné à vivre avec un berger-poète. Il reste, dans l'ensemble, grossier et vulgaire. En lui, la « bête » domine : n'y voyons, en définitive, qu'une contrefaçon de Sancho.

Disons-nous de même que Lysis n'est qu'une pâle copie de don Quichotte ? — Comme don Quichotte, il se laisse mener par son imagination, et il en subit passivement la tyrannie. Un peu d'herbe sèche, un œillet fané, du papier sale, du cuir usé, tous ces humbles objets qu'a touchés sa maîtresse Charite — cette autre Dulcinée — ou qui lui ont appartenu, il y voit de « précieuses reliques » (66), et il songe à les mettre en un coffret de cristal pour les contempler pieusement à distance. Les mésaventures même dont il est victime, il lui arrive de les tourner à la plus haute gloire de celle qu'il aime. Reçoit-il sur la tête, dans une de ses expéditions galantes, le contenu d'un bocal de verre qui a servi d'« urinal », il juge que c'est là de l'eau d'ange dont Charite le veut favoriser (67). Un miroir ardent, manœuvré par un valet espiègle, fait-il flamber son chapeau, c'est Charite encore qui, du feu de son regard, a dessein de le réduire tout entier en cendres (68). Comme il transforme les choses, Lysis transfigure les personnes. La servante Catherine devient la bergère Charite, compagne de la « nymphe » Angélique, de même qu'il n'est plus Louis, mais Lysis. Anselme, peu s'en faut que, dès l'abord, il ne le prenne pour un Dieu, et il hésite s'il le nommera Pan, Cupidon ou Mercure (69). Un rustaud s'est-il élancé vers Catherine pour l'embrasser : c'est un satyre, un dieu chèvre-pied, un faune ; et n'en a-t-il pas remarqué les jambes tortues,

(64) *Berger extravagant*, t. IV, p. 638.

(65) *Ibid.*, t. IV, p. 641.

(66) *Ibid.*, t. I, p. 9.

(67) *Ibid.*, t. I, p. 240.

(68) *Ibid.*, t. I, p. 37.

(69) *Ibid.*, t. I, p. 21.

la poitrine velue ? (70) La mythologie, une autre fois, l'inspire bizarrement : des paysans munis de flambeaux courent la campagne à sa recherche ; tout à coup il aperçoit des points lumineux dans la nuit. Pas de doute : Ceres Eleusine est venue sur terre pour assister en personne à la représentation scénique de son histoire que Lysis et ses compagnons ont organisée pour le lendemain (71). Les lieux, ainsi que les personnes et les objets, lui paraissent autres qu'ils ne sont. S'il est tombé, par exemple, en un fossé plein de joncs et de roseaux, il se croit dans les « palus infernaux », et il demande à Carmelin qui vient le secourir s'il n'aperçoit pas, tout près, la barque de Charon, le passeur des morts ? (72)

Cet imaginaire personnage, on le conçoit, est tout disposé à prendre pour le réel et le vrai les rêveries et les fantaisies les moins sensées des poètes. Ainsi don Quichotte autorise ses folies de celles des Amadis et des Palmerins. Lysis accorde une telle créance aux fictions des livres qu'il n'oserait démentir « tant de bons auteurs » qui lui ont appris que le soleil passe la nuit dans la mer (73) Et si, parmi ces « bons auteurs » il fait un choix, sa préférence ira, sans hésitation, à Ovide et à ses *Métamorphoses*, à d'Urfé et à son *Astrée*. L'*Astrée* surtout lui est très présente à l'esprit. Il en estime les héros toujours vivants : Silvandre, Lycidas, Diane, Philis, et tous les autres, il espère bien, en Forez, s'entretenir avec eux. Lui réplique-t-on que ces gens-là étaient contemporains du roi Mérovée, il prend texte de quelques épîtres du romancier à la bergère Astrée et au berger Céladon pour soutenir délibérément qu'on le trompe, qu'on le veut abuser. L'*Astrée*, voilà pour lui le grand livre : là sont inscrites et développées les lois pastorales, là il faut prendre le modèle de toutes actions romanesques, de tous propos amoureux. Ce n'est pas, pourtant, qu'il montre du dédain pour les autres ouvrages à la mode. A l'occasion, sa fidèle mémoire retrouve les récits et les noms les plus divers. S'il n'y a point, comme il le dit, de héros de roman prisonnier « qui ne recouvre sa liberté par le moyen de quelque Dame qui le visite en sa captivité », tout aussitôt il cite, chez Lope de Vega, Panfile délivré par Floride, et, dans la *Polyxène* de Molière, Cléanthe délivré par Elismène. Et Arsace,

(70) *Berger extravagant*, t. I, p. 172.

(71) *Ibid.*, t. III, p. 205.

(72) *Ibid.*, t. III, p. 207.

(73) *Ibid.*, t. I, p. 57.

ajoute-t-il, « eust rendu Theagene libre s'il eust voulu. » (74) Se résout-il à revêtir un accoutrement de fille ? C'est en souvenir de Poliarque-Théocrine, et de Céladon-Alexis (75). Ainsi, réaliser, quant à lui, les fictions poétiques, se rendre au moins l'égal des plus langoureux amants, voilà l'unique ambition de Lysis et comme sa pente irrésistible. C'est pourquoi il n'existe pas vraiment par lui-même : aucune de ses actions ne lui est personnelle, n'est issue de son propre fonds. Il a toujours besoin, pour se produire, d'une autorité littéraire. Il n'est que le reflet de personnages inventés, l'ombre de plusieurs ombres. Par là ce don Quichotte champêtre est plus « don Quichotte » ...que don Quichotte.

Comme le bon chevalier, il a cependant quelques retours, assez rares, au bon sens. Sorel, en effet, a soin de nous avertir que « hors mis l'extravagance qu'il faisoit paroistre, en s'imaginant que toutes les fables Poétiques estoient des choses veritables, et qu'il falloit vivre de la sorte, que les Heros des Romans, il se faisoit paroistre assez raisonnable, et avoit assez de jugement de reste pour sçavoir ce qui lui pouvoit nuire ou profiter. » (76) Un paysan lui jette-t-il des pierres, alors qu'il donne une sérénade à Charite, et Anselme lui affirme-t-il que sa musique, puisqu'elle attire même les pierres, est aussi puissante que celle d'Orphée, — il comprend bien qu'il faut quitter la place, car il n'y fait pas bon (77). Le même Anselme lui conseille-t-il de se jeter à la rivière, comme l'amant d'Astrée, à la première parole rigoureuse que lui dira Charite : « Faites moy donc tenir, lui réplique-t-il fort sagement, trois Nymphes sur le rivage, toutes prestes à me tirer de l'eau, car que scay-je si elles y viendroient, si l'on ne les en avertissoit : je me pourrois noyer : car je ne scay pas nager. » (78) Il y a, dans cette réponse, quelque chose de narquois à l'adresse de l'interlocuteur. Et, décidément, Anselme a beau insister : il n'obtient rien. Lysis refuse, à moins qu'on ne lui trouve, pour mettre sous ses aisselles, deux vessies de pourceau. Une autre fois encore il se tiendra ferme contre le magicien Hircan qui veut lui persuader qu'il aura vite fait d'abattre monstres et démons. Il n'y a guère d'apparence à cela, répond

(74) *Berger extravagant*, t. I, p. 248.

(75) *Ibid.*, t. II, p. 562, 563.

(76) *Ibid.*, t. I, p. 179.

(77) *Ibid.*, t. I, p. 225.

(78) *Ibid.*, t. II, p. 524, 525.

Lysis : il s'entend mieux à conduire brebis que gens d'armes ; et il n'a jamais combattu, si ce n'est à qui dirait « de plus belles et de plus amoureuses chansons » ou à qui donnerait « de plus savoureux baisers ». Et il faut que le magicien prononce une prophétie baroque pour dissiper à peu près cette prévention du bon sens et cette opiniâtreté spirituelle. Bon sens et esprit, ce que Sorel nomme une certaine « gentillesse », Lysis n'en est donc pas totalement dépourvu. Mais qu'il y a loin de cette lucidité par intervalles à la solide et magnifique raison dont fait preuve, si souvent, l'hidalgo de la Manche ! Pourquoi Sorel n'a-t-il pas développé davantage ces rencontres accidentelles de son héros ? Elles auraient reposé le lecteur, par un vif contraste, de cette monomanie pénible dont on ne sort définitivement qu'au bout de fort longues pages.

Tout au contraire, il semble que Sorel ait pris à tâche d'« abêtir » son Lysis. Il l'a fait vaniteux, ce que n'est nullement don Quichotte. Concevons-nous que notre homme aille demander à un libraire s'il n'a pas, entre autres ouvrages, « Les Amours du Berger Lysis » ? Et l'autre lui répondant par la négative, se peut-il qu'il lui réplique qu'il en est fort aise, qu'un jour on écrira ses aventures qui sont les plus belles de toutes, et que le récit s'en vendra plus qu'aucun livre au monde, « car sçachez que je fay mieux l'Amour que pas un Amant qui ait jamais paru sur le Theatre de l'Histoire. » (79)

Cette vanité, si peu naturelle, si involontaire, pourrait-on dire — car on la sent juxtaposée au personnage pour le rendre ridicule — se complique encore et se double de pédantisme érudit. Comme l'écolier limousin, Lysis farcit son discours de souvenirs antiques : Platon avec ses Idées, et Homère, et Ovide, il les cite à tout propos et hors de propos : « Tu es, dit-il à Carmelin, le vray compagnon de mes travaux ; si je suis Hercule, tu es mon Eurysthee, si je suis Thesee, tu es mon Pirithous. » (80) Du pédant, il a le manque de réserve, l'impudeur dans l'expression, mots ou images ; il insiste, il appuie là où il eût fallu même éviter de répondre. L'indiscret et fruste Carmelin lui a demandé s'il respectera, avant mariage, la vertu de Charite. Est-ce donc, s'écrit Lysis, en citant longuement ses modèles favoris, est-ce donc que Panfile se comporta vilainement à l'égard de Nise, Persiles de

(79) *Berger extravagant*, t. I, p. 433, 434.

(80) *Ibid.*, t. III, p. 359.

Sigismonde, Lysandre de Caliste, Poléxandre d'Ericlée ? Et, « montant plus haut dans la chronologie », Clitophon abusa-t-il de Leucippe, Théagène de Chariclée ? (81) Puis, les deux cuisses de Charite ne sont-elles pas deux colonnes de marbre blanc comparables à celles que le grand Alcide dressa au bout de ses voyages, et où l'on trouverait écrit qu' « il ne faut pas passer plus outre », que c'est là chose défendue à nos mains, voire à notre désir ? (82) La grossièreté libidineuse accompagne ici la lourde pédanterie : n'en accusons que Sorel, le misogyne !

Ce parfait amant — et ceci le place encore bien au-dessous de don Quichotte — est un éternel pleureur. Gémir lui paraît son plus strict devoir. Il ne se contente pas de graver son nom et celui de sa maîtresse sur tout arbre et sur tout rocher, de porter comme elle, une fois, un bandeau sur le visage (83) : il se lamentera, se proclamera le plus malheureux des hommes épris, le plus infortuné, le plus digne de pitié, le plus « desfavorisé. » Il s'en prendra alors à la fatalité, au destin. N'est-ce pas le destin qui a décidé de toute éternité qu'il aimerait Charite, lui serait à jamais fidèle, qu'il dépasserait en mérite galant les bergers les plus connus, et l'inimitable Céladon lui-même ?

Cette croyance au destin, en rapprochant encore Lysis des héros de pastorale, achève de lui enlever toute originalité. Sorel l'a voulu trop représentatif d'une espèce littéraire pour le faire un et individuel. Il l'a confondu à plaisir avec ceux qu'il imite ; il ne lui a épargné aucun de leurs ridicules ; il l'a comme étouffé sous les réminiscences. Don Quichotte, lui, a autrement de réalité, de personnalité.

Serrons davantage la comparaison. Cervantes, et la chose est évidente, a voulu d'abord tourner en ridicule les aventures chevaleresques ; et son héros n'est à l'origine qu'un personnage parodique. Pourtant Cervantes, s'intéressant peu à peu à sa victime, a fini par l'aimer : en l'aimant, il l'a fait vivre. Il nous a montré don Quichotte bon, vertueux, grand, tel que lui-même, dans son imagination, le voyait agir, parler, exister. A son premier dessein, l'auteur espagnol en a superposé un autre, et cet autre n'a pas tardé à recouvrir le premier, presque à l'annihiler : créer un être qui, sans doute, ait un corps, mais soit surtout une

(81) *Berger extravagant*, t. III, p. 539.

(82) *Ibid.*, t. III, p. 540.

(83) *Ibid.*, t. II, p. 890.

âme frémissante et généreuse. L'auteur français, au contraire, n'a toujours voulu que rendre une manie, railler une mode; et il est ici bien moins un romancier, un créateur, qu'un satirique, qu'un censeur de ce qu'il estime littérairement mauvais. Aussi, malgré la longueur infinie de ses quatorze livres, il s'est en quelque sorte restreint, limité à la parodie : il l'a seulement étendue, prolongée, délayée. Sa méthode n'a jamais été ni la synthèse qui rassemble et construit, ni l'analyse qui ne développe qu'en approfondissant. Son procédé (que parlons-nous de méthode?) a été tout critique et ironique. Nulle sympathie, nulle tendresse, mais un acharnement de démolisseur ! Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'à une intention purement négative corresponde un résultat purement négatif. *Lysis* n'est pas un caractère : il n'est que l'occasion et le support d'une grosse moquerie sans limite.

III

Inférieur à Cervantes, dont il se souvient sans l'égaliser, pour la conception générale de l'œuvre et l'étude psychologique des personnages, Sorel demeure encore bien au-dessous de lui pour l'art du style et la qualité de la plaisanterie.

La langue, dans *Le Berger extravagant* est d'ordinaire lourde et pâteuse. On suit péniblement le narrateur, et l'on ne regrette jamais d'arriver à la fin d'un chapitre. Peu ou point de formules qui saisissent l'attention, qui la réveillent. Celle-ci, pourtant, antithétique et paradoxale, arrête, fait songer : « l'amour n'est qu'un mal fardé des couleurs du bien. » (84)

En revanche les grossièretés abondent chez Sorel, et Cervantes, qui en a quelques-unes, n'en a point d'aussi crues ni d'aussi développées. *Lysis*, nous le savons, l'amoureux *Lysis* se complaît à déflorer en paroles les charmes de Charite : don Quichotte au contraire a le respect passionné de sa dame. Carmelin s'enivre, et Sorel, qui ne montre de répugnance pour aucune trivialité, éprouve un vrai plaisir à nous détailler dans les termes les plus bas l'ignominie de ce valet. (85) Ce sont là de grosses gaités, et qui rappellent le xvi^e siècle. Il y a, dans Sorel, un Gaulois au mauvais sens du mot; il y a comme un petit-neveu de Rabelais, moins le génie.

(84) *Berger extravagant*, t. I, p. 185.

(85) *Ibid.*, t. III, p. 175, 176.

Le burlesque aussi dépare l'œuvre de notre romancier et achève de la rendre inégale à celle de l'Espagnol. Pour quelques jolis traits, que d'inventions saugrenues, bizarres, inacceptables ! Au sixième livre, Lysis et le domestique Gringalet vont en expédition amoureuse. A l'arrivée, Gringalet pose une échelle contre la maison de Charite. Lysis monte, atteint la fenêtre de la chambre où est sa maîtresse, en baise la pierre d'appui. Mais Gringalet, entendant du monde, lâche l'échelle qui bascule. Lysis débuche, met le nez « dans une escuelle pleine de sang qu'un Barbier avoit posé (*sic*) là, après avoir saigné le matin la servante de cuisine ; » tout étonné, il se secoue violemment, tombe et est pris pour un assassin par quatre hommes qui passent (86). Voilà bien, pour Sorel, de quoi rire à gorge déployée !

Le burlesque, comme il s'en inspire encore heureusement, lorsqu'au cinquième livre il met dans la bouche d'Hircan ce petit couplet : « O vous Rois de l'air, et *balais* de la terre, vents qui soufflez l'un d'un costé et l'autre d'un autre, à sçavoir du Septentrion et du Midy. O vous Borée et Auster, je vous conjure *par les pantouffles du Destin, les vieilles gregues de Saturne, et la chaise percée de Proserpine...* que vous ayez à souffler contre cet arbre ! » (87)

Sorel joint enfin, dans quelques rencontres, le burlesque au précieux. Et il se donne ainsi beaucoup de mal pour faire douter de son esprit. Voyez en effet comme il est pesant là où il faudrait être léger et vif ! Avant que Pharamond, nous dit-il, fût roi des Français, la Brie avait son souverain : Brisefer, et celui-ci avait un fils : Morin, qui devint amoureux de Marne, petite-nièce d'une fée. Marne « alloit errant par le monde pour faire emplette de cœurs, et tous ceux qu'elle pouvait gagner par ses œillades, elle les mettoit dans un grand tablier à bourse qu'elle avoit. » Morin n'eut pas plus tôt vu Marne « qu'il jetta pour elle des soupirs qui eussent esté capables de faire aller un navire, et pour tesmoignage de son amour il luy fit don de son cœur par un contract passé par devant les Notaires du Royaume de Cupidon. Elle attacha ce gros cœur à une chaisne de son demy-ceint, et s'en servit depuis de plotom, ce qui lui faisoit beaucoup de mal, car sans cesse elle y fourroit des espingles. »

(86) *Berger extravagant*, t. I, p. 243, 244.

(87) *Ibid.*, t. II, p. 780, 781.

Rebuté de Marne, Morin veut la prendre de force. Mais elle se change en herbe, d'herbe en mouton, de mouton en loup, et échappe ainsi à ses embrassements. La voici, pour achever, devenue rivière. Morin se précipite en cette eau qui le charme : n'y trouvant, hélas ! aucun plaisir, il en sort, et se met à jouer des airs plaintifs sur la rive. Irrités de l'insensibilité de Marne, les dieux décident qu'elle ne retrouvera plus sa forme humaine. Morin, à cette nouvelle, se lamente, se couche tout de son long à terre et commence « à se distiller en pleurs. » Touchés de compassion, les dieux lui donnent un sort pareil à celui de sa maîtresse. Et bientôt le cours de Morin va rejoindre celui de Marne. Séparés quand ils étaient de condition mortelle, les voici unis maintenant qu'ils sont immortels. Oh ! que non pas ! Marne persiste à ne pas aimer Morin et « se joint toujours au Dieu de la Seine qu'elle chérit davantage (88). » Peut-on, avec des grâces plus lourdes et moins d'ironique souplesse, expliquer comme quoi le Morin se jette dans la Marne et la Marne dans la Seine ?

IV

Tout est-il donc inférieur dans le roman de Sorel, et nous contenterons-nous de dire que ce n'est qu'une faible imitation du *Don Quichotte* ? Sans vouloir, par un détour, égaler l'un à l'autre, mais seulement pour montrer ce que, dans une forme empruntée, Sorel a pu encore introduire d'original, nous insisterons sur ses jugements critiques si nombreux au cours de son livre et, aussi, sur certaines narrations réalistes qui, tranchant sur l'ensemble, délectent et récréent.

Directement ou indirectement, soit par attaques et diatribes véhémentes, soit par allusions et imitations, il a combattu à outrance romans pastoraux, bergeries de théâtre, et la poésie elle-même.

Sa critique directe porte à la fois sur les auteurs, sur leurs œuvres, sur leur langage. Pour les auteurs, il souligne avec satisfaction leurs ridicules. Il remarque — mais en vingt lignes — qu'à la première page de leurs écrits certains poètes français se sont fait peindre avec une casaque à la grecque, et qu'entre autres un poète-avocat, malgré sa mine la plus pédantesque du

(88) *Berger extravagant*, t. II, p. 715 à 722.

monde, a revêtu, pour l'occasion, au lieu de sa robe habituelle, une antique défroque ; même le malheureux, comme il ne lui semblait pas que son titre de jurisconsulte fût « assez courtisan » pour un livre d'amour, le malheureux s'est qualifié de « Droit-conseillant Parisien (89) ! » Sous quel mépris encore Sorel n'écrase-t-il pas tous ceux qui, selon lui, ne sont point assez honnêtes gens ? « Ce sont des écrivains mercenaires, des piliers de cabaret, des escornifleurs de bonnes tables, et des bouffons infâmes » qui appartiennent et se dévouent « à qui plus leur donne. » (90) Ces « personnes inutiles », sans talent ni savoir, qui hantent, uniquement à cause des louanges qu'elles prodiguent, les grandes maisons, finissent par aller loger aux « petites », avec les fous. Et Sorel, plein de verve, nous dépeint Musardan, l'écrivain-parasite. Le voici, au physique, avec son manteau et ses chausses de serge noire, avec son pourpoint de toile salie ; le voici, au moral, craintif, honteux, et ne trouvant de réponse aux acerbes remarques de Clarimond qu'un bref éloge de soi-même et d'un livre qu'il compose. Le presse-t-on, se moque-t-on de lui, il ne sait plus que branler la tête, se taire, se dissimuler, se faire oublier. Sorel, ici encore, a passé la mesure.

Pour les œuvres, le défaut est le même : Sorel déconsidère sa critique en l'exagérant. La sympathie lui manque. Pour lui, un roman, c'est le lieu de rencontre des pires invraisemblances. L'auteur s'amuse à y faire exécuter l'impossible : avec dix mille hommes bien équipés, son héros conquerra en trois mois — dans le livre, bien entendu — un pays de soixante lieues de tour avec cent villes aussi peuplées qu'Orléans ! Les poètes surtout sont d'une rare effronterie. Leur maîtresse, fût-elle tripière au coin d'une rue, ils la nommeront, car ils en sont peu « chiches », du nom de divinité. Ils font semblant de croire à l'âge d'or : comment auraient-ils foi en ce qu'ils ont eux-mêmes imaginé ? Mais supposons que cette fable se réalise un jour : quel plaisir y aura-t-il alors à vivre ? Quatre saisons, plus qu'une seule, n'embellissent-elles pas l'année ? Quel ennui de ne rencontrer partout que pierres précieuses ! Que vient-on aussi nous parler de fontaines de lait ou de vin, de montagnes de beurre frais, de rochers en sucre, d'alouettes toutes rôties,

(89) *Berger extravagant*, t. III, p. 308.

(90) *Ibid.*, t. III, p. 167.

d'arbres où il croîtrait des habits tout tissés ? « Ce sont des particularités d'un pays qui est fort propre pour ceux qui aiment bien besongne faite. » Sorel n'est pas loin d'estimer que les imaginations poétiques non seulement enchantent les esprits peu raisonnables, mais flattent toujours chez tout lecteur la tendance naturelle au repos, au laisser-aller, à la paresse. Elles corrompent en un mot et démoralisent (91).

Mais leur action pernicieuse s'exerce ailleurs que sur l'âme et sur la volonté. Elle cause plus de dommage encore au bon style. Pointes, traits aigus, termes ou tours amphigouriques et recherchés, Sorel fait une revue complète et, cette fois, un légitime pourchas des vices de langage aux dates de 1620 et de 1630. L'élégant phébus, par exemple, que ces déclamations puisées par l'érudit Carmelin dans son recueil de phrases et de locutions, et où l'antithèse permet de jouer sur les mots, sur les sentiments, d'affirmer, puis de nier, de renchérir sur une métaphore par une autre ! « Cachez-moy vos beaux yeux, belles dames, ils me feront mourir ; Non ne les cachez pas, ils me donnent la vie. Si faites, car ils m'ont ravi le cœur, mais non, car si l'on me les ravissoit, on me raviroit aussi l'âme. » Et il continue : « O beaux yeux, vous n'êtes point des yeux, mais des soleils. Soleils non mais des dieux : mais comment estes-vous dieux, puis que vous me faites mourir ? ha ! je voi que vous estes des yeux en essence, des soleils en beauté, et des dieux en pouvoir, qui n'êtes descendus en terre que pour me faire souffrir (92). » Il ne se peut un jargon plus conventionnel, plus en dehors de la nature, et où l'esprit se travaille avec plus d'effort stérile.

Cette critique disséminée tout au long de son récit, Sorel l'a ramassée et résumée en deux passages essentiels. C'est, au livre III, le *Banquet des dieux*, puis, au livre XIII, un discours

(91) La tendance moralisatrice est à noter chez Sorel. Il écrit, en effet, dans l'épître qui précède la II^e partie du *Berger* : « Pour moy qui me plais fort aux choses recreatives, j'ai esté fort content de m'employer à celle-cy, car je me suis représenté outre cela, que c'est tousjours une occupation assez sérieuse de corriger les sottises du monde, et l'on verra que je parleray suffisamment pour la defence de ce dessein. » (*Berger extravagant*). — Déjà, on avait pu lire dans le *Tombeau des Romans* (1626) ce passage : « Les Romans dignes d'estime sont ceux, qui nous trompent pour nostre profit ; non ceux qui ravalent nostre esprit à un lache Amour des choses caduques, mortelles et indecentes, mais ceux qui nous eslevent aux choses dignes d'un homme, qui nous rendent meilleurs et qui touchent nos tares et nos defaux pour les guerir. » (*Le Tombeau des Romans*, — pour les Romans, p. 61).

(92) *Berger extravagant*, t. II, p. 772, 773.

ou, plutôt, un véhément réquisitoire contre les romans, la poésie, les poètes. L'auteur supposé du *Banquet* et l'orateur du discours sont le même homme, Clarimond, porte-parole de Sorel et que, justement, il nomme le *critique*. Il n'y a pas lieu, ici, d'analyser en détail l'une ou l'autre de ces vigoureuses et souvent injustes satires. M. Reynier (93) l'a fait avec netteté et précision. Nous dirons donc seulement que, dans la première, Sorel « travestit », « défigure », « entraîne dans une grotesque mascarade » dieux et déesses, tourne en dérision la mythologie, — que, dans la seconde, il censure, traite avec une incroyable irrévérence tous les romanciers, depuis Héliodore jusqu'au sieur de Molière, tous les poètes depuis Homère jusqu'à Ronsard, — Ronsard qu'il s'efforce particulièrement d'accabler.

La critique indirecte de Sorel n'offre pas moins d'intérêt. Elle consiste d'abord à faire parler Lysis avec les formules de la préciosité. Lysis est si nourri du style des romans qu'il ne peut rien dire ni écrire qui ne soit à la façon de leurs plus baroques gentilleses. Antithèses, métaphores, termes ampoulés, comparaisons mythologiques, souvenirs pédants, grandiloquence, emphase, invocations à la nature, au soleil, à la lune, ou à de maigres brebis, mélange abominable de recherche et de vulgarité, notre berger résume dans son propre langage tout le pathos à la mode. L'eau et le feu, c'est-à-dire, pour lui, larmes des yeux et brasier du cœur, larmes qui coulent au dehors, brasier qui est au dedans, les unes ne pouvant ainsi éteindre l'autre, — c'est de cette ingénieuse manière que, selon l'expression même de Sorel, il cherche des contradictions pour faire des pointes (94). Ou bien il affecte de prendre, et il prend quasi au sens réel ce qui n'est que figure et image. Il commande à un page de toucher avec un fer « le cœur de roche » de Charite pour qu'il en sorte du feu comme du « caillou » d'un fusil (95).

Pour rendre plus évident le ridicule des similitudes et comparaisons poétiques, Sorel a jugé qu'il vaudrait la peine d'en montrer le bel effet, une fois comprises littéralement et traduites avec une minutieuse exactitude. Il a donc chargé Anselme de composer ainsi, d'allégories réalisées, le portrait de

(93) *Le Roman Réaliste au XVII^e siècle*, p. 184-191.

(94) *Berger extravagant*, t. I, p. 281.

(95) *Ibid.*, t. I, p. 257.

Charite : « ...Il y avoit deux branches de corail à l'ouverture de la bouche, et à chaque joue un lis et une rose croisés l'un sur l'autre. En la place où devoient estre les yeux, on n'y voyoit ni blanc ni prunele : il y avoit deux soleils qui jettoient des rayons... Les sourcils estoient noirs comme ebeine et estoient faits en forme de deux arcs où le peintre n'avoit pas mesme oublié de mettre des poignées par le milieu, afin que l'on les reconnust mieux... (96) »

Tel est ce portrait métaphorique que Sorel a fait graver par Crispin de Passe et qu'il a placé en tête de son deuxième livre. Faut-il ajouter que, si cette invention a eu du succès, comme il le déclare dans ses Remarques, elle n'honore ni son goût, ni sa galanterie ?

Avec plus de bonheur et plus d'adresse, il a fait allusion aux procédés qu'il relevait chez les auteurs de pastorales : il suppose à un moment que Synope, maîtresse d'Hircan, une effrontée, poursuit Lysis de son désir. Et Lysis de s'écrier, le naïf : « Ne voila-t-il pas ce que l'on void dans toutes les Pastoralles ? une fille ayme tousjours celui qui ne l'ayme point. Dans Montemajor Selvage cherche Alanio, Alanio cherche Ismenie, Ismenie Montain, et Montain Selvage : ainsi Synope me poursuit et je poursuy Charite, Charite demande Fontenay, et Fontenay demande une autre Bergerie, qui possible ayme un Berger qui n'ayme rien que Synope. N'est-ce pas là une belle rouë qui vaut bien celle de Pythagore ? (97) » D'ailleurs, par l'entremise de quelque dieu, tout s'arrange dans les Bergeries : chacun aime en définitive qui il doit aimer, et le mariage est à la conclusion de ces poursuites amoureuses.

L'imitation parodique et le parallèle resserré, voilà encore deux moyens de critique indirecte chers à Sorel. Savant, autant que son héros, en livres d'amour et en romanesques histoires, il se souvient, pour s'en moquer sans les nommer, des *Bergeries de Juliette*, par Ollénix du Montsacré, des *Amours* par Des Escuteaux, des *Alarmes d'amour*, du *Roman d'Anacrine*, œuvres qui, en 1627, étaient déjà anciennes. C'est dire qu'ici il échoue : nous ne reconnaissons pas, — et les contemporains eux-mêmes avaient grand'peine à reconnaître, — sous la transposition ironique, le passage ou le livre raillé. Il réussit, au contraire, lors-

(96) *Berger extravagant*, t. I, p. 175.

(97) *Ibid.*, t. II, p. 617.

que son imitation est davantage inventée. Il a composé en ce sens et fait jouer, par les héros de son roman, une comédie mythologique, dont chaque personnage s'exprime d'une façon qui lui est propre, et qui est toujours ridicule. Il tourne ainsi en dérision hyperboles (98), termes, pédants (99), jeux de mots (100), galimatias (101), métaphores (102). Cette fois, il vise juste et atteint le but. Molière, continuant Sorel, prêterait le même langage figuré et prétentieux à ses Cathos et à ses Madelon. Seulement, ce qu'il y avait dans Sorel de compact, de massif, d'alourdi, tout cela se simplifiera, s'allégera : Molière fait oublier son prédécesseur.

Le parallèle, tel est peut-être dans le *Berger extravagant* le procédé de critique le plus curieux, à coup sûr le plus démonstratif (avec Sorel, on a toujours l'impression d'être sous la férule d'un magister qui répète, ressasse, ne se lasse pas de faire voir et toucher du doigt.) C'est ainsi qu'aux finesses et aux recherches du langage précieux, il oppose la simplicité, la vulgarité même du langage paysan. Molière a-t-il donc fait autre chose quand il a mis, en regard de Philaminte, la servante Martine ? Martine ici, c'est d'abord un berger, puis c'est un laquais. Le berger, homme tout rustique, Lysis pourtant l'aborde d'un geste aussi courtois que si c'eût été Céladon ou Silvandre. Mais s'il lui parle des rigueurs de Clorinde, l'autre entend et comprend : coq d'Inde (103). Pour le laquais, « n'as-tu jamais vu des sonnets de Ronsard ? lui demande Lysis. — Non, mais j'ay bien vu des sonnettes aux jambes des Pantalons et au

(98) Venus dit à Cupidon : « Cher fils, ne veux-tu pas que l'un de tes traits perce le ciel et la terre, et serve après d'aissieu à cette grande machine... Ce sont des feux qui ont allumé le Soleil et les Astres... » *Berger extravagant*, t. III, p. 211.

(99) Pluton s'exprime ainsi : « Moy qui suis le germain du Pere Altitonant », *Ibid.*, t. III, p. 215.

(100) Proserpine à Pluton : « ...Ton oreille n'entend donc point mes tristes mots, qui tesmoignent que je souffre tant de maux, mais plutost tant de morts. » *Ibid.*, t. III, p. 216.

(101) Jason dit : « Voicy la terre où est la plus grande richesse du monde, et où il y a un monde de richesses. Je voy desjà luire la Toison d'or qui d'un rayon foiblement rayonnant, blesse les yeux sans les blesser. » *Ibid.*, t. III, p. 233.

(102) Médée à Jason : « Il ne faut pas que je suive les banderolles de la folie, et que je me laisse aller aux pipeurs appats qui me veulent prendre dans la nasse, J'ayme bien mieux costoyer un heureux rivage pour me voyr quand je voudray à l'abry des malheurs dans le Havre de Grace et de l'Amour. » *Ibid.*, t. III, p. 235.

(103) *Ibid.*, t. I, p. 34.

collier des petits chiens (104). » Ces calembours et ces méprises, on peut trouver, — en dépit de Molière et de ses *Femmes savantes*, — que rien ne demande moins d'effort à l'intelligence d'un homme d'esprit. Où Sorel est plus heureux, c'est lorsqu'il imagine, ironiquement, quatre exemples de romans : roman à l'antique (105), roman sentimental (106), fable italienne (107), roman guerrier ou chevaleresque (108), et qu'il oppose à ces quatre sortes de récits l'histoire, celle-là toute vulgaire, du valet Carmelin (109).

De ces quatre romans, tous quatre de la plus extravagante fantaisie, nous choisirons (certaines façons du héros rappellent Lysis) le roman sentimental et amoureux. Un homme à bonnes fortunes, un inconstant, Philiris, a été fixé et rendu fidèle à un seul objet par le hasard d'une rencontre. Aussi, désormais, commet-il les pires folies : il fait peindre, par exemple, sa maîtresse Dalisée, sans qu'elle s'en doute et sur les seules indications qu'il fournit à l'artiste. Avec plus de raison, il tâche de la voir « au temple », réussit à l'entretenir chez sa cousine Amalithe, lui donne des gants d'Espagne, mais où il a eu soin, auparavant, de glisser un billet de la plus galante préciosité. Cependant il s'éloigne d'elle et la délaisse : c'est qu'à son insu il a bu du « breuvage de haine. » N'importe ! Il triomphe du charme par l'effet de son inclination naturelle, et il épouse Dalisée.

Après nous avoir narré ces quatre histoires, et en contraste avec elles, notre romancier-critique nous raconte l'humble vie de Carmelin. Fils de maître Alleaume et de dame Pâquette, fabricants de toile, Carmelin perdit jeune ses parents. Mis en service chez un petit homme que battait une grande et grosse épouse, il ne tarde pas à en sortir pour aller vivre d'abord avec un médecin qui le nourrit mal, puis avec un malade imaginaire qui expérimente sur lui remèdes, diètes et clystères, ensuite avec un menuisier glorieux qui le frappe pour se rattraper, sur un innocent, d'un affront subi, et encore avec « un brave Docteur », avec un libraire qui compose des

(104) *Berger extravagant*, t. I, p. 235, 236.

(105) Histoire de Fontenay, *Ibid.*, t. II, p. 1015 et sq.

(106) Histoire de Philiris, *Ibid.*, t. II, p. 1050 et sq.

(107) Amours de Polidor et de Rhodogine, *Ibid.*, t. III, p. 7 et sq.

(108) Aventures de Meliante, *Ibid.*, t. III, p. 20 et sq.

(109) Histoire de Carmelin, *Ibid.*, t. III, p. 52 et sq.

almanachs, enfin avec Lysis. De condition en condition, de souffrance en souffrance, Carmelin, que la nature n'a pas gâté pour l'esprit, a totalement perdu le peu qu'il en avait (110).

Ainsi, par leur opposition flagrante, des récits contraires, et également excessifs, feront mieux voir leurs excès, et imposeront mieux au lecteur l'évidence de leurs respectifs mensonges. Sorel suspecte donc et attaque, en quelque genre que ce soit, tout ce qui néglige d'être vraisemblable. Il en veut aux médiocrités du réalisme vulgaire comme aux prétentions de l'idéalisme fictif. Le pittoresque comme l'imaginaire, ce qui est en deçà et au-delà, trop bas ou trop élevé, il le poursuit, s'y acharne. Et s'il manque souvent d'art ou d'adresse, sa bonne volonté de destruction, sa dévotion au bon sens lui créent, à son moment, un singulier mérite.

Il montre enfin, dans quelques endroits du *Berger*, de fortes qualités d'observation et de précision. Ces qualités se rencontrent surtout, au onzième livre, dans deux récits familiers : l'histoire de Clarisse et celle d'Alican. Clarisse est une fille : le mot suffit ; et nous assistons aux moyens qu'elle emploie, mais inutilement, pour s'attacher Anselme. Les personnages sont vivants, les lieux réels : il y a là un soldat entremetteur, un hôte complaisant, un gueux importun, qui ne s'oublie pas. Voici une chambre basse, désordonnée et malpropre : « Les espees et les hallebardes estoient dessus la cheminée en mesme ratelier que les broches ; deux ou trois sabots estoient attachez au jambage, l'un pour servir de saliere, et l'autre pour mettre le noir, les allumettes et les espices (111). » Et voici, pour faire contraste, une chambre haute, « où il y avoit une tapisserie de Bergame et un petit liet assez bien approprié (112). »

Si l'histoire de Clarisse est celle d'une fille sans vertu, celle d'Alican, qui vient ensuite, est celle d'un gentilhomme sans sérieux. Fils prodigue d'un père avare, quand il a perdu quelque argent au jeu, il jette tout le reste par la fenêtre. Et il croirait s'abaisser que de demeurer, avec les marchands, en longue contestation sur ce qu'il achète. Méprisant et gonflé de soi, il a les pires impertinences : d'une fenêtre il jette des pois

(110) *Berger extravagant*, t. III, p. 52 à 76.

(111) *Ibid.*, t. III, p. 483.

(112) *Ibid.*, t. III, p. 486.

aux passants avec une sarbacane ; il les appelle bourgeois. Ses habits, spécialement, et la livrée de ses domestiques prêtent à rire : il y a en lui du Mascarille et, davantage encore, de l'Iphis (113). Il est toujours en montre et en représentation, porte des pendants d'oreilles, attache de petites croix d'or au bout des cordons de sa moustache, et ne néglige pas d'avoir sans cesse bien apparent quelque bracelet ou quelque nœud à son chapeau, qui témoigne de son succès auprès des dames. Son plaisir essentiel est d'aller aux églises, à la promenade, pour se faire voir en costume avantageux. De même, ses valets, il a besoin qu'ils paraissent, qu'ils se distinguent : « s'ils ont porté une année des manteaux à manche, ils auront après des capes à l'Espagnolle. » Tel est ce portrait fort malicieux, mais qu'on sent exact, d'un « Courtisan illustre. » Sans doute il manque à Sorel la concision : il s'éparpille au lieu de se resserrer. Mais il a de l'énergie dans l'expression, de la vivacité dans le tour. Il accumule les détails concrets, les juxtapose, procède par touches successives. On songe déjà à l'art de La Bruyère. C'en est ici l'ébauche et comme le tâtonnant essai.

Ainsi l'imitation de Cervantes, tout indéniable qu'elle soit dans le *Berger extravagant*, n'a pas empêché Sorel de s'y produire à son avantage. Si l'affabulation du roman rappelle de trop près celle du *Don Quichotte*, si dans Lysis nous retrouvons l'hidalgo, et, dans Carmelin, l'écuyer, Sorel cependant, et par sa verve satirique et, quelquefois, par son réalisme précis, demeure original et intéressant. Il annonce, il prépare l'âge classique.

(113) Cf. La Bruyère, *Les Caractères*, chap. XIII. — Certains traits rappellent Sorel d'assez près. Iphis, comme Alican, ne va dans les églises que « pour s'y montrer. » Et, s'il ne porte pas de boucles d'oreilles comme Alican, du moins il met du rouge : l'un vaut l'autre. Ces habitudes efféminées, déjà notées par Sorel, ont duré tout le siècle. — Voir, outre La Bruyère, ce que dit dans le *Mercur galant* (fév. 1695) une petite marquise à un jeune cavalier : « Vous pouvez mettre des mouches et des bracelets. Vous ne serez pas le premier, et les jeunes gens s'ajustent présentement comme les filles. » Cf. Maurice Lange, *La Bruyère, critique des conditions et des institutions sociales*, 1909, p. 53. — Le type de ces petits-maitres aussi impertinents qu'efféminés est resté l'abbé de Choisy, dont les oreilles étaient percées, et qui portait diamants et mouches. — Sorel, dès 1628, a observé cette sorte d'hommes, et il en a rendu avec force, sinon avec légèreté, les ridicules déplaisants, voire odieux.

CHAPITRE III

Le “Don Quichotte” et le Roman français (*Suite*) Aux alentours de Charles Sorel (1630-1637)

- I. — Le comte de Cramail. Comment il a été jugé par les contemporains. Son *Dom Quixote Gascon* (1630). Nul rapport entre le héros de Cramail et celui de Cervantes. Sa *Comédie de Proverbes* (1633).
- II. — Du Verdier : Le *Chevalier hypocondriaque* (1632). Résumé du livre. Invraisemblance de la partie sentimentale. Rapprochements entre la partie chevaleresque et le *Don Quichotte*. Don Clarazel de Gontarnos et l'hidalgo de la Manche .
- III. — Du Bail : Le *Gascon extravagant* (1637). Résumé du livre. Du Bail et les picaresques espagnols. Son héros présente quelque conformité avec don Quichotte. Il en est, le plus souvent, une plaisante contrefaçon.

I

D'autres romans que le *Berger* rappellent aussi, vers la même date, le *Don Quichotte*. Ce sont le *Dom Quixote Gascon* (1630) par le comte de Cramail, le *Chevalier hypocondriaque* (1632) par du Verdier, le *Gascon extravagant* (1637) par du Bail.

De ces trois œuvres, la première et la troisième se contentent de reproduire, en les déformant, les traits, les façons, le langage du héros de la Manche. La seconde, plus rapprochée encore du modèle commun, ajoute à un récit burlesque une évidente intention satirique.

Adrien de Montluc, comte de Cramail (1), prince de Chabannais, et petit-fils de Blaise de Montluc, l'auteur des *Commentaires*, fait figure, dans les premières années du XVII^e siècle, de grand seigneur écrivain. Il a composé, par exemple, de 1621 à 1633, les *Thèses ou conclusions amoureuses portées aux dames, en guise de momon, par le bachelier Erophile, avec les réponses par le docteur Philarète* (2), le *Cérophyte*, ou le Dieu des cornes, cornes d'abondance, cornes d'or et d'argent, le *Courtisan grotesque*, le *Dom Quixote gascon* (3), la *Comédie de proverbes*, « pièce comique » assez souvent réimprimée.

Le comte de Cramail a été diversement jugé par ses contem-

(1) Né en 1568, le comte de Cramail fut mis à la Bastille après la journée des Dupes (1630) ; il y resta enfermé pendant 12 ans, puisqu'il n'en sortit qu'en 1642, après la mort du cardinal de Richelieu. L'abbé de Marolles dit à ce sujet : « Il y eut quelques changemens à la Cour ; mais non pas dans la maniere du gouvernement, excepté que le Roi rendit la liberté à quelques Prisonniers d'Etat, tels que les Maréchaux de Vitri et de Bassompierre, et le Comte de Cramail, si digne des premiers Emplois du Roïaume... » (*Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Avec des notes historiques et critiques.* Amsterdam, éd. de 1755, t. I, p. 256.) Le comte de Cramail mourut le 22 janvier 1646, âgé de 78 ans.

Ses relations avec Sorel sont bien connues. En 1621, Sorel était son secrétaire, ou « domestique. » Et, s'il ne resta pas longtemps à son service, puisque, l'année suivante, il s'attacha au comte de Marcilly [Cf. Roy, *La Vie et les Œuvres de Ch. Sorel*, p. 2, n. 2], du moins leurs rapports demeurèrent cordiaux. Il semble bien que, dès 1621, pour les *Thèses ou conclusions amoureuses portées aux dames, en guise de momon, par le bachelier Erophile, avec les réponses par le docteur Philarète*, ouvrage du comte de Cramail, le secrétaire et le gentilhomme aient collaboré. M. Roy [*op. cit.* Appendice, n° III, p. 416] a remarqué que « ce livret est cité avec éloge dans les Remarques sur le IX^e livre du *Berger extravagant* », et que « Sorel a repris le pseudonyme d'Erophile dans deux pièces du *Recueil de Sercy* de 1644, p. 120 et 155. » Sorel encore, de compagnie avec Cramail et, aussi, avec le chanoine Fancan, a écrit le *Tombeau des Romans* (1626). Il a enfin achevé, sous le nom de Tyrène, un pamphlet du sieur de Vaux (pseudonyme de Cramail) contre Balzac : *Le Tombeau de l'Orateur français, ou discours de Tyrsis, pour servir de réponse à la lettre de Périandre touchant l'Apologie pour M. de Balzac* (1629) [cf. Roy, *op. cit.*, p. 417]. Sorel et le comte de Cramail devaient s'entendre, ayant en littérature des admirations communes et de semblables dédains. Nous savons, en particulier, que le comte détestait l'*Astrée*, bien que l'auteur l'y eût « personnifié dans le rôle du brillant Hylas. » (Cf. Roy, *op. cit.*, p. 112, n. 3). N'appelle-t-il pas ce livre qui charma tellement la cour, la ville et la province, un « avorton de l'esprit ? » (*Le Dom Quixote gascon*, dans les *Jeux de l'Inconnu*, p. 108). Et, c'est précisément pour faire échec à l'*Astrée* que Sorel, nous le savons, composa *Le Berger extravagant*.

Ajoutons, pour mémoire, que c'est au comte de Cramail que Régnier dédia sa II^e satire.

(2) Cet opuscule, de 1621, a été réimprimé dans les *Pensées du Solitaire* (1630).

(3) Le *Cérophyte*, le *Courtisan grotesque*, le *Dom Quixote gascon* ont été recueillis dans *Les Jeux de l'Inconnu* (1630), ouvrage dont le Cardinal de Richelieu, selon Retz [*Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 28] « s'estoit fort moqué. » Plusieurs années avant 1630, les deux premiers de ces opuscules avaient été cités par Sorel dans le *Francion* (1623) et dans le *Berger extravagant* (1627 et 1628). (Cf. Roy, *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel*.)

porains. Retz affirme, avec quelque brièveté, qu'il avait « de l'entendement. » (4) Michel de Marolles, moins réservé, l'estime le plus « galant homme » et le plus « homme d'honneur » qu'il ait connu. Ne savait-il pas d'ailleurs « mille belles choses » (5) et n'a-t-il pas montré son « beau naturel » en « certaines Pièces imprimées que nous avons de lui. (6) ? » Pour l'abbé Cotin, « ce fut un personnage d'aussi grande naissance, d'aussi bel esprit, d'aussi curieux sçavoir et d'aussi haute valeur qui fut en France (7). » L'ironique Tallemant ne partage point cet enthousiasme. Le comte de Cramail, nous dit-il, fut toujours galant : il « étoit propre, dansoit bien, et étoit bien à cheval. » Quant à ses ouvrages, — il « vint en un temps où il ne falloit pas grand'chose pour passer pour un bel esprit. » Et sa prose comme ses vers sont « assez médiocres (8). » Il se pourrait que l'étude du *Dom Quixote gascon* nous fit, contre Marolles et Cotin, donner raison au malicieux chroniqueur.

Le *Dom Quixote gascon* (9), en effet, n'a qu'un mérite, celui de la brièveté : il ne dépasse pas soixante pages (10). Mais, dans ces soixante pages, que l'auteur a entassé de platitudes et de niaiseries ! Aussi bien, est-ce moins un roman ou une nouvelle qu'un portrait : le héros y est dépeint par chacune de ses paroles et

(4) *Mémoires*, p. 28.

(5) *Mémoires*, t. II, p. 211. Comme son ami, Bassompierre, le comte de Cramail avait le goût de la science galante et coquette. Chez la princesse de Conti, Bassompierre faisait des conférences sur le soleil, « ce bel œil du monde » et, chaque fois, terminait par un compliment aux dames. De même Cramail, pour expliquer le crépuscule, montrait la Nuit, une beauté brune, en fuite perpétuelle devant le jour qui l'atteint quelquefois.

(6) *Mémoires*, t. II, p. 211.

(7) *Œuvres meslées*, 1659, p. 120. Rappelons que *Les Amours du Jour et de la Nuit* du comte de Cramail furent données par leur auteur à l'abbé Cotin et réimprimées par celui-ci dans ses *Œuvres meslées*. M. Roy apprécie fort justement ce morceau du comte de Cramail : « C'est déjà du Fontenelle à moins que ce ne soit du Trissotin. » Et il ajoute : « Il est bon que, dans ces réunions galantes (comme celles où brillaient Bassompierre et Cramail), une plaisanterie de corps de garde éclate de temps à autre, pour nous rappeler les dates et la grossièreté persistante des mœurs. » (Roy, *op. cit.*, p. 57, 58, et notes de la p. 58). Les plaisanteries « de corps de garde » abondent dans les *Jeux de l'Inconnu*.

(8) *Historiettes*, t. II, p. 143, 144.

(9) Dans les *Jeux de l'Inconnu*, Paris, 1630, in-8°, p. 59-120. Cette édition présente, à la 1^{re} page, une très jolie gravure, où l'on voit, sur une scène de théâtre, plusieurs personnages, dont deux au moins sont très reconnaissables : la duègne et le matamore. Le matamore surtout est admirable : une forte moustache barre son visage, sa barbe est effilée ; il porte un chapeau à grande plume, une cape à l'espagnole relevée sur l'épaule gauche, des bottes à entonnoir, des souliers à éperon, et il est armé d'une longue rapière. C'est le type même du bravache.

(10) Exactement, 61 p.

par chacun de ses actes. Or, actes et paroles sont des plus grotesques. Nous avons moins affaire ici au don Quichotte de Cervantes qu'au Fæneste de d'Aubigné. Encore le Gascon du comte de Cramail n'est-il que l'impossible exagération d'un personnage déjà outré dans ses gestes et propos, et vertement malmené.

Le Dom Quixote gascon, « affoibly de l'âge et poussé des sentiments d'une nature *tombante*, que le *tombeau* sembloit attirer à soy », a quitté la cour « avec sa Dulcinée et ses enfans », et, « en un lieu délicieux », s'est fait bâtir « une maison de plaisance », où il a l'intention de donner une généreuse hospitalité « aux chevaliers errans, que le dessein ou le hazard porteroient à le visiter (11). »

Cette maison, tout y est « à faux angles », « à contre-sens ». Nulle symétrie : on n'y distingue au premier coup d'œil que deux choses : l'imagination disproportionnée et l'humeur bizarre du propriétaire (12).

Arrive-t-il un étranger ? C'est alors qu'il fait beau voir notre Gascon. Il lui met familièrement la main sur l'épaule, mais ne néglige pas, selon la qualité du visiteur, de graduer ses compliments (13). De même, la chambre et le lit sont appropriés à la condition du nouveau venu. Si c'est « un homme de pied », il couchera « sur un tas de corcelets » ; si c'est un officier d'artillerie, sur des affûts de canon ; et, sur des livres, si c'est un homme de lettres (14). A table, tout doit sentir « le soldat. » En conséquence, les viandes seront dures et mal cuites, une plate-forme de batterie supportera les couverts, et l'on s'assiéra sur des tambours. Pendant le repas, notre Gascon ne cesse de parler de lui, de son antique lignage, de ses duels, combats, assauts, prises de villes, — et galants exploits (15).

Le lendemain, les « suivans » conduisent l'hôte à travers le château. Ici est une galerie où l'on a représenté, à la détrempe, les faits d'armes de l'extravagant dom Quixote : il dégaîne « contre le bruit et le grondement des nuës », pare de son épée un coup de foudre, pourfend, d'un seul revers, un homme armé de toutes pièces, sa selle de fer et son cheval, lutte contre des géants « vestus en moulins à vent », ou contre des dragons qui

(11) *Dom Quixote Gascon*, p. 60, 61.

(12) *Ibid.*, p. 65.

(13) *Ibid.*, p. 70.

(14) *Ibid.*, p. 73, 74.

(15) *Ibid.*, p. 84.

volent (16). Là, en une chapelle, notre dom Quixote s'est fait peindre tout à côté du dieu Mars (le portail seul les sépare) — et « avec un écriteau qui disoit en Espagnol : *Lo qu'es l'uno en el ciel, es l'otro en la terra.* » (17)

Mais voici venir notre « seigneur fanfaron. » Jamais capitaine matamore ne revêtit accoutrement aussi ridicule : « parfumé de souffre et de poudre à canon », « les cheveux gras et huilez », ses bas lui tombent sur les chevilles, ses souliers sont mis en pantoufles, il porte sous le bras une épée rouillée, et il a enroulé son manteau autour de son cou (18). Ce n'est plus un homme, mais un masque de carnaval. Ce bouffon mène à son tour le « pauvre patient » en diverses pièces de sa prétentieuse et allégorique demeure. Voici l'arsenal où sont les armes des chevaliers dont il a triomphé : écu de Renaud, lance d'Astolphe, heaume de Roger, épée de Roland, « harnois entier de dom Quixote (19). » Voici un cabinet plein d'épées d'estocade (20). Voici, ô merveille ! une « chambre de rodomontades », et celles de dom Diego Sphe-ramonte, et celles des capitaines Matamoros, Cocrotil, Scarababardon, Spaventa, sans compter celles de plusieurs bravaches de Gascogne (21). Voici, encore, « le cabinet des esclarcissemens et de l'honneur », « où avec la balance de Critolaus, et par un artifice du tout incroyable, on pesoit les paroles, les signes des yeux, et les pensées mesmes. Avec cela on y contrepesoit l'offence et la satisfaction, avec le poids de l'honneur, divisé en onces, dragmes, scrupules et grains. » (22)

L'hôte, en le comprend, voudrait bien partir. Mais le dom Quixote gascon ne le lâche pas si vite. Il l'entraîne en son écurie où de maigres chevaux, en vaine attente d'un picotin d'avoine, rongent de la paille (23). Puis il lui montre une meute de chiens galeux (24), et, entourant quelques parterres, « des palissades faites à personnages » qui combattent entre eux : les carrés même représentaient des villes assiégées et fortifiées (25).

(16) *Dom Quixote Gascon*, p. 93, 94.

(17) *Ibid.*, p. 96.

(18) *Ibid.*, p. 98, 99.

(19) *Ibid.*, p. 100.

(20) *Ibid.*, p. 100.

(21) *Ibid.*, p. 102, 103.

(22) *Ibid.*, p. 103, 104.

(23) *Ibid.*, p. 111.

(24) *Ibid.*, p. 113.

(25) *Ibid.*, p. 116.

L'hôte s'en va, enfin, la tête pleine de « la folle arrogance de ce fascheux, » ne songeant qu' « aux imperfections de son corps » et « aux manquemens de son esprit. » (26). Et nous, lecteur, de notre côté, nous faisons réflexion qu'une pareille facétie, lourde, appuyée, sans grâce, est à mille lieues du *Don Quichotte*. Ce n'est pas la peine d'en porter le nom pour le rappeler si peu. Encore une fois, l'on ne nous montre point ici don Quichotte, ni même Faeneste : nous ne voyons que Matamore, un matamore bouffon et aux ridicules trop accusés pour garder encore quelque chose de réel.

Don Quichotte, ce Gascon ? Comme l'héroïque et généreux hidalgo sursauterait, comme le rouge de la colère empourprerait son ascétique visage, s'il entendait soutenir par son plat homonyme qu'un gentilhomme doit être « ignorant, arrogant et téméraire », que la courtoisie est « un effait de pusillanimité », que la miséricorde est « une bassesse de cœur », qu'il faut être « cruel, insolent et effronté », que la trahison, la dissimulation et la perfidie sont « les marques d'un bon esprit », que tous les moyens sont valables, qui nous rendent riches, puissants, grands, redoutés (27) ! Et comme la lâcheté foncière du faux brave le révolterait ! Lui n'a jamais craint de mourir et, en sa carrière aventureuse, jamais les risques ne lui importèrent. L'autre, ce « bon seigneur », comme dit Cramail, la mort l'épouvante au point qu'il ne veut pas seulement qu'on la nomme en sa présence ! (28) Nul rapport, en vérité, nulle ressemblance entre le *manchègue* et le Gascon (29).

Mais le comte de Cramail a composé une autre œuvre qui, pour s'éloigner davantage encore du *Don Quichotte* et, même, ne le rappeler en rien ni dans l'affabulation, ni dans les personnages, évoque pourtant le souvenir de ce sac tout plein de triviales vérités qui se nomme Sancho Pança. Et c'est cette

(26) *Dom Quixote Gascon*, p. 119.

(27) *Ibid.*, p. 84, 85.

(28) *Ibid.*, p. 97.

(29) *Les Jeux de l'Inconnu*, outre le *Dom Quixote Gascon*, offrent encore un souvenir du *Don Quichotte*. C'est dans la première « pièce » : *La Blanque*. Nous y lisons, en effet : « La Blanque des Marchands meslez, s'ouvrira le Dimanche de Caresme-prenant, les buletins se bailleront pour un maravedis la piece, la Justice y sera observée, ainsi qu'elle se pratique en ce pays ; et l'aveugle fortune y distribuera les graces, les noms desquelles sont escrits cy-dessous. » (p. 1) Or, parmi ces « graces », voici « le baume de Fierabras, renouvelé par don Guichote, pour guerir les cervelles blessées de desseins et voyages extravagans. » (p. 6)

Comédie de Proverbes (30) que nous avons déjà signalée, et où il a réuni quantité de quolibets, de turlupinades usitées de son temps. En voici quelques échantillons pris à dessein dans les rôles divers du docteur Thesaurus, de Macée, femme de Thesaurus, de Florinde, sa fille, d'Alizon, sa servante, et du capitaine Fierabras. Chacun, dans cette pièce, s'exprime en émule, mais en émule lourdaud, du plaisant écuyer.

Écoutons d'abord le maître de maison, Thesaurus : il s'adresse à sa servante : « Là-là, Alizon, selon la jambe le bas, selon le bras la saignée ; qui bien gaigne et bien despend n'a que faire de bourse à mettre son argent : à petit mercier, petit panier : à petit trou, petite cheville. Il faut faire petite vie, et qu'elle dure, et ne pas manger son blé en verd, ny son pain blanc le premier : qui va plane va sane, et qui va sane va lontane, qui va lontane va bene, petit à petit l'oiseau fait son nid, maille à maille fait le haubergeon (31). »

Macée, elle, nous dévidera un plus court chapelet : « Marchand qui pert (*sic*) ne peut rire, qui perd son bien perd son sang, qui perd son bien et son sang perd doublement (32). »

Et Fierabras : « De l'abondance du cœur la bouche parle, à grands Seigneurs peu de paroles... (33) »

(30) *La Comédie de Proverbes*, Pièce comique, 1633. Nous nous servons de l'édition de 1634, Paris, François Targa. Marmontel, au tome III de ses *Éléments de Littérature*, article : *Farce*, donne pour cette pièce la date de 1616. Et il renforce son erreur en ajoutant : « elle parut la même année que mourut Michel Cervantes, le célèbre auteur de don Quichotte. » (*Œuvres complètes*, 1787, tome VII, p. 424).

Voici le résumé de la pièce. Lidias, gentilhomme plus noble que riche, enlève Florinde, fille du docteur Thesaurus, qui la veut donner en mariage au capitaine Fierabras. Les fugitifs essaient de gagner une métairie que Lidias possède aux champs. Mais, tourmentés par la faim et harassés par la chaleur et la fatigue, ils font halte à l'ombre de quelques arbres ; et même, se dépouillant des habits qui les incommode le plus, ils s'endorment. Pendant leur sommeil, des bohémiens, poursuivis par le prévôt, leur volent leurs vêtements et leur laissent les leurs. Cette infortune nouvelle, le valet de Lidias, Alaigre, va la faire tourner à chance et à profit. Sur son conseil, Lidias, Florinde et leurs domestiques reviennent sur leurs pas et, en habits de bohémiens, se présentent au docteur, à sa femme, au capitaine : ils leur disent la bonne aventure et, tout en se moquant, obtiennent du docteur qu'il consente à recevoir sa fille avec un gendre. Là-dessus, le prévôt qui cherche les bohémiens frappe à la porte de la maison où séjournent Lidias et les siens. Et Lidias, incontinent, reconnaît dans le prévôt son propre frère. La conclusion de cette série d'intrigues enchevêtrées, on la prévoit. Comme dit, au seuil de la pièce, l'*Argument*, « ils s'en vont tous ensemble trouver le Docteur qui recut Lidias pour son gendre avec beaucoup de contentement, et les amans gouterent en repos les plaisirs que leur amour meritoit. Le Capitaine desespéré d'amour va rechercher sa consolation dans les occasions de la guerre. »

(31) *La Comédie de Proverbes*, I, 4. On a reconnu, au passage, le proverbe italien : *qui va piano va sano, qui va sano va lontano*, etc.

(32) *Ibid.*, I, 6.

(33) *Ibid.*, II, 1.

Veut-on maintenant sinon des proverbes, du moins des dictons ? Alizon traite en ces termes le docteur Thesaurus, son maître : « ...vous estes riche comme un Juif... plus avare qu'un usurier... (34) »

Et la délurée Florinde, jugeant Fierabras, « cet avalleur, comme elle dit, de charrette desferrée », s'exprime ainsi : « Quelques-uns disent qu'il est assez avenant : mais pour moy je le trouve plus sot qu'un pagnier percé, plus effronté qu'un page de Cour, plus fantasque qu'une mulle, meschant comme un asne rouge, au reste plus poltron qu'une poule, et menteur comme un arracheur de dents. (35) »

Il suffit ! Le comte de Cramail nous a conservé bon nombre de locutions populaires. Il n'a, en revanche, pas plus créé un type à la Sancho Pança que, tout à l'heure, il n'avait créé un type à la don Quichotte.

II

Du Verdier nous est moins connu que le comte de Cramail. Nous ignorons de quelle province il était ; nous savons seulement qu'il fut historiographe de France, et que ses travaux nombreux le conduisirent tout juste à l'hôpital : vers l'an 1676, il obtint pour lui et sa femme un asile à la Salpêtrière, et il y mourut en 1686 (36).

(34) *La Comédie de Proverbes*, I, 4.

(35) *Ibid.*, I, 7. — Vers 1640, la mode des proverbes, à laquelle avait cédé le comte de Cramail, cessa brusquement. « Il est possible, écrit M. Brunot, que l'influence espagnole y soit pour quelque chose. On sait qu'un des ridicules de Sancho Pança est sa manie de citer des proverbes. Don Quichotte a pu agir vivement sur la France, soit directement, soit indirectement aussi, par le changement qu'il produisit dans les goûts de nos voisins, auxquels les nôtres se seraient conformés. » — M. Brunot, toutefois, admet une autre cause, et plus sûre : « Il n'est pas besoin, ajoute-t-il, de chercher des explications dans des influences étrangères. Evidemment les proverbes qui étaient pour la plupart en « vieux gaulois », qu'on entendait dans la bouche du peuple et des paysans, ne pouvaient pas convenir au goût de la Cour. » (Ferdinand Brunot, *Histoire de la Langue Française*, t. IV, la *Langue classique* (1660-1715), 1^{re} partie, ch. XI : les *Proverbes*, p. 381).

(36) Voici, à titre de curiosité, une liste de romans que nous possédons sous le nom de Du Verdier (Gilbert Saulnier) : 1° *Le Temple des Sacrifices*, 1620, in-8°, reproduit sous le titre de : *Les Sacrifices amoureux*, in-8° ; 2° *La Nymphé solitaire*, 1624, in-8° ; 3° *La Diane française*, 1624, in-8° ; 4° *Le Roman des Romans, ou la Conclusion de l'Amadis, du Chevalier du Soleil, et autres romans de chevalerie*, 1626, 7 vol. in-12, ouvrage que le comte de Tressan n'a pas dédaigné de mettre à contribution, ainsi qu'on le voit par le titre de son *Histoire du chevalier du Soleil, traduction libre de l'espagnol, et la conclusion tirée du roman de Duverdier*, Paris, 1780, 2 vol. in-12 ; 5° *Les Amours et les armes des Princes de Grèce*, 1628, in-8° ; 6° *Les Esclaves ou l'Histoire de Perse*, 1628,

Il présente, lui, un cas assez curieux. Entre 1626 et 1629, il avait composé le *Romant des romans* (37), suite et conclusion des *Amadis* et autres récits chevaleresques. Trois années après, en 1632, il publie une œuvre, le *Chevalier hypocondriaque* (38), qui en est comme la parodie. Il n'y a point là, ainsi qu'on pourrait le croire, une inconséquence, mais, — M. Reynier l'a fait remarquer, — un changement de front. Et « ce changement de front laisse deviner le discrédit où était tombée alors dans le grand public la forme la plus fabuleuse des romans d'imagination. (39) »

Du Verdier s'est défendu, dans une sorte d'avis au lecteur, d'avoir imité le *Berger extravagant*, et même le *Don Quichotte* : « ...j'aurois, dit-il, fait cognoistre mon livre par le nom du *Chevalier Extravagant*, si cet epithete n'eust esté donné avec jugement à un Berger dont les imaginations n'estoient gueres plus sages que les pensées ou les fantaisies de nostre guerrier. L'auteur de ce fameux Roman, m'ayant donc prevenu dans la rencontre de ce tiltre qui seroit propre à mon sujet, j'appelleray le mien le *Chevalier Hypocondriaque* et supplieray tout d'un mesme temps ceux qui prendront plaisir à voir ses boutades de considerer qu'elles sont fort differentes de celles du Berger qui la preceddē (*sic*) et par consequent de croire que je n'ay rien voulu emprunter de ses mouvemens non plu^s que de *l'invention du chevalier Espagnol* [comprenons : don Quichotte] lequel à commencé de monst^rer la foiblesse de son cerveau par des impressions fantastiques et des actions ridicules. (40) »

Pour le *Berger*, certes, Du Verdier ne lui a guère emprunté ; mais il en va tout autrement du *Don Quichotte*.

in-8° ; 7° *Les Amants jaloux, ou le Roman des dames*, 1631, in-8° ; 8° *Le Chevalier hypocondriaque*, 1632, in-8° ; 9° *Suite de Rosalinde*, 1648, in-8° (*Rosalinde* est un roman de B. Morando) ; 10° *La Sibylle de Perse*, 1632, in-8° ; 11° *La Bergère amoureuse, ou les Veritables amours d'Achante et de Daphnide*, 1621, in-8° ; 12° *L'Amour aventureux*, 1623, in-8° ; 13° *La Floride*, 1625, in-8° ; 14° *La Parthénice de la cour*, 1624, in-8°, 1625, in-8°, sans doute d'après *La Parthénice ou Peinture d'une invincible chasteté*, par J.-B. Camus, évêque de Belley, qui avait paru en 1624, 2 vol. in-8°. (D'après la *Bibliographie Michaud*, t. XII, p. 170, 171).

(37) Voici le titre complet de l'ouvrage : *Le Romant des Romans, où on verra la suite et la conclusion de Don Belianis de Grèce, du Chevalier du Soleil et des Amadis*, Paris, 1626-1629, 7 vol. in-8°, pl. gravées.

(38) *Le Chevalier Hypocondriaque*, par le S^r du Verdier, Paris, 1632, in-8°.

(39) Reynier, *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, p. 252, 253.

(40) *Le Chevalier Hypocondriaque, Au Lecteur*.

Et d'abord, quelle histoire nous raconte-t-il ? La voici résumée dans ses grands traits. Don Clarazel de Gontarnos, des îles Baléares, aime Sylviane qui, plus dédaigneuse encore que belle, ne répond nullement à son amour. Il décide alors de se faire ermite ; mais dans un songe, « Urgande la descogneuë » lui ordonne de courir le monde à la recherche des glorieux hasards, et elle ajoute qu'elle le mettra bientôt en possession de Sylviane. Don Clarazel part donc en véritable chevalier errant, accompagné d'un laquais qu'il nomme son écuyer. Il va servir désormais de jouet à plusieurs nobles compagnies : le comte d'Oran, par exemple, l'arme chevalier, puis lui fait combattre un dogue, que l'on a au préalable déguisé, maquillé en une sorte de monstre. La duchesse d'Arcail, de son côté, tombe amoureuse de lui, et parvient à s'en faire aimer. Plus tard, chez le baron de la Tour, on le ridiculise de nouveau : il y doit désenchanter une dame, ce qui ne va pas, on le pense bien, sans malencontreux et risibles incidents. Rappelé par la duchesse d'Arcail, il est, comme il retourne chez elle, débarrassé de son cheval par un audacieux filou. Le cheval se retrouve pourtant ; et, après quelques folies abondamment décrites, don Clarazel rentre au château de l'effrontée duchesse. Or, Sylviane, avertie des malheurs de don Clarazel, en ressent le plus vif déplaisir. Elle s'habille en soldat, résolue à le ramener au bon sens et à l'épouser. Cependant notre chevalier devient la victime du gouverneur de Lyon qui abuse, lui aussi, de son héroïsme et de sa simplicité... Mais, tout à coup, Du Verdier se rappelle que, s'il a mis Sylviane en route, c'est pour lui faire rencontrer don Clarazel, et il se décide à terminer son long récit (41). La rencontre se produit aux noces du marquis d'Arbamont, fils du gouverneur. Pressé par Sylviane et par le gouverneur lui-même, don Clarazel reconnaît qu'il s'est trompé, et promet de ne plus lire, que pour s'en moquer, ces *Amadis* aux pernicioeux effets. Sylviane et lui retournent aux Baléares où ils se marient.

Cette histoire peu récréative se compose de deux éléments distincts, et maladroitement rattachés l'un à l'autre : une aven-

(41) Voici comment Du Verdier met lui-même le lecteur au courant de cette brusque décision : « Nous avons trop longtemps laissé Sylviane parmy les chemins, il est temps que nous lui fassions rencontrer son amant, et que nous finissions ce volume, comme nous l'avons promis au commencement. » *Chevalier hypocondriaque*, ch. XXX, p. 679. On ne sauroit plus naïvement se trahir, déceler l'insuffisance de son art, montrer le peu de nécessité et de vraisemblance d'une série d'événements mal rattachés les uns aux autres.

ture d'amour bien extraordinaire, — une suite trop prolongée de ridicules exploits.

Que don Clarazel aime la très belle Sylviane, nous le comprenons. Ce que nous comprenons moins, c'est le changement subit de Sylviane à l'égard de don Clarazel. Si, vers le milieu du roman, elle s'apitoie sur ses malheurs et, même, s'éprend de lui, c'est donc que, dès le début, il ne lui était pas tout à fait indifférent. Mais, si cette indifférence est réelle, suffit-il, pour la faire cesser, du grand chagrin qu'éprouve Sylviane à la mort de l'homme qu'elle aimait, Cloridamas ? (42) Ayant souffert pour l'amour d'un autre, ira-t-elle de contrée en contrée à la recherche de don Clarazel qu'elle n'aime pas ? Et cet équipement de soldat (43) qu'elle revêt, y accorderons-nous aussi une facile créance ? Nous croirons plus difficilement encore qu'une jeune paysanne (44), la prenant pour un homme, vienne lui offrir son intacte vertu, que notre héroïne, l'ayant repoussée, doive se défendre avec son épée contre ceux que l'amante irascible a suscités contre elle, qu'enfin, ayant cédé sous le nombre, elle soit conduite en un château où don Clarazel la reconnaît et la délivre. Cet enchaînement de circonstances est aussi invraisemblable que le revirement soudain de Sylviane en faveur de don Clarazel.

Les aventures du chevalier qui sont, dans ce récit, la partie de beaucoup la plus importante, n'ont, de leur côté, que l'intérêt de rappeler expressément celles de don Quichotte.

Il n'est pas niable, en premier lieu, que l'auteur ait eu le dessein, par son héros, de ridiculiser les prouesses les plus grandioses ou les plus extraordinaires. Son intention, il la laisse suffisamment entendre. Sans doute, il ne fait pas, comme Cervantes, brûler les ouvrages qui ont mis à mal la cervelle de son paladin extravagant ; mais il a institué, au cours de son roman, une ou deux discussions sur les livres de chevalerie. La première importe surtout (45). Deux capucins sont arrivés au château de la Tour juste au moment où le seigneur du lieu et don Clarazel prennent le repas du soir. Une discussion s'élève bientôt entre celui-ci et l'un des capucins. Le moine affirme que les récits chevaleresques, et les *Amadis* eux-mêmes, constituent

(42) *Chevalier Hypochondriaque*, ch. XXII.

(43) *Ibid.*

(44) *Ibid.*, ch. XXX.

(45) *Ibid.*, ch. XIII, p. 294-297.

une lecture fort dommageable à l'entendement. Don Clarazel au contraire défend avec opiniâtreté de si illustres et délectables histoires : « Au nom de dieu, dit le capucin, considérez que ce sont des contes faits à plaisir, que ces livres pernicioeux que vous avez leus **sont tous** remplis de menteries, que tous ces princes [Amadis et autres] que vous me venez de nommer sont autant de fantomes conceuës par de foibles esprits qui n'ont pas voulu donner leur estude à choses plus hautes, et que vous faillez mesmement contre les loix du Christianisme de croire toutes ces follies comme si c'estoient articles de foy. (46) » A cette véhémence apostrophe, don Clarazel se révolte : non, ces livres-là ne sont remplis que de bons exemples de courage et de vertu ; ils nous apprennent « la bienseance du monde », et, s'ils nous montrent le vice, c'est pour nous en donner l'horreur (47). Le capucin, alors, comprenant qu'il perd sa peine, qu'il se heurte à un invincible préjugé, s'écrie qu'il ne lui reste plus qu'à « detester ces esprits menteurs qui se plaisent à forger en l'air des chimeres » et à plaindre l'infortune de leur victime volontaire (48). Ce capucin nous remet en mémoire le chanoine du *Don Quichotte* (49). Tous deux soutiennent les mêmes idées. Pour Du Verdier comme pour Cervantes, la littérature chevaleresque peut exercer une dangereuse influence, fausser l'imagination, corrompre le cœur.

De plus, entre don Clarazel et don Quichotte, nous saisissons un étroit rapport. Don Clarazel est devenu fou, moins du mépris que l'on a fait de son amour, que de la lecture d'*Amadis de Gaule*. A l'exemple d'Amadis, il songe à revêtir une robe d'ermite, espérant que Sylviane l'enverra chercher pour le rendre heureux : ainsi en usa Oriane à l'égard de son amant (50). Et, de même que l'ermite de la roche pauvre nomma Amadis le Beau Ténébreux, l'ermite du « mont d'or », près de qui se retire don Clarazel, le nomme le Beau Désolé (51). Notre chevalier combat un dogue qu'il estime un monstre : qu'y a-t-il là d'étonnant ? Amadis combattit bien l'Endriague (52). Il se refuse aux

(46) *Chevalier Hypochondriaque*, ch. XIII, p. 294.

(47) *Ibid.*, p. 296.

(48) *Ibid.*, p. 297.

(49) *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XLVII.

(50) *Chevalier Hypochondriaque*, ch. III, p. 42.

(51) *Ibid.*, ch. IV, p. 75.

(52) *Ibid.*, ch. VII, p. 137.

avances de la duchesse d'Arcail : Amadis ne préféra-t-il pas la mort « aux prières de Madasime qui desiroit de luy au prejudice de la fidelité qu'il devoit à son Oriane (53) ? » — Pareillement, don Quichotte avait trop lu les *Amadis* et les autres romans de chevalerie. Pareillement, il avait placé sa plus haute ambition à ne pas démeriter de la vertu guerrière et de la constance amoureuse (54) célébrées en ces œuvres rares.

Les inadvertances de don Clarazel et ses infortunes sont aussi du même ordre que celles de don Quichotte. D'abord, comme don Quichotte avait un surnom : le chevalier de la *triste* figure, don Clarazel a celui de chevalier aux *tristes* pensées (55). Puis il se fait suivre, comme lui, d'un écuyer (56) ; et, comme lui, il a été, avant toute chose, armé chevalier par le moyen d'une fort ridicule cérémonie (57). Le duc et la duchesse, nous le savons, s'amusent de l'hidalgo : tout de même, le comte d'Oran, le marquis de la Tour, le gouverneur de Lyon se divertissent impitoyablement de don Clarazel (58). C'est que les deux héros sont également possédés par leur imagination et également incapables de n'en pas subir les suggestions les plus insensées. Don Clarazel n'est-il pas homme à prendre un charretier (59) qui mène deux ou trois femmes en un lourd véhicule pour un géant ravisseur de quelques demoiselles, un courrier et son postillon (60) pour Amadis et don Galaor, une fille abandonnée (61) pour Oriane, un vieil apothicaire (62) pour maître Elisabeth ?

Sur un point encore, les deux chevaliers se ressemblent. Ils ne sont fous qu'en matière de prouesses héroïques et de dévouement irréfléchi. Les discours de don Clarazel, nous dit Du

(53) *Chevalier Hypochondriaque*, ch. IX, p. 180.

(54) Si don Clarazel finit par céder aux avances de la duchesse d'Arcail, c'est une première fois (ch. XI) parce qu'elle l'abuse en prenant le nom de Sylviane, et, une seconde fois (ch. XXI), parce qu'elle lui fait boire du vin mêlé d'essence de pavot : il se croit alors enchanté, comme « don Rogel de Grece estoit avec Sardénie en l'isle amoureuse, Fortunian le beau avec Ginolde, et le vaillant don Edoüard avec Argonide » (ch. XXI, p. 492).

(55) *Chevalier Hypochondriaque*, ch. V, p. 99.

(56) *Ibid.*, ch. V, p. 94.

(57) *Ibid.*, ch. VII.

(58) *Ibid.*, ch. VII, VIII, X, XI, XV, XVI, XXVII, XXVIII.

(59) *Ibid.*, ch. XX, p. 460.

(60) *Ibid.*, ch. XX, p. 463.

(61) *Ibid.*, ch. XXIV, p. 572.

(62) *Ibid.*, ch. VII, p. 147. — Maître Elisabeth était le chirurgien ordinaire d'Amadis de Gaule.

Verdier (63), étaient admirables pour ce qui ne concernait pas la chevalerie errante. Ses actions, non plus, ne manquaient point de grâce : il attirait la sympathie, il inspirait l'amour. Et il semble bien qu'ici Du Verdier ait mis quelque coquetterie à le distinguer nettement du preux de la Manche. Don Quichotte, long, maigre, anguleux, n'entraîne pas après lui les cœurs. Don Clarazel, au contraire, est « extrêmement beau, bien fait, de bonne mine, fort adroit. » Et la duchesse d'Arcail s'en est bien aperçue !

Mais, ce qui, pour nous, sépare davantage les deux héros, c'est que Du Verdier n'a, nulle part, donné au sien cette générosité morale, cette magnanimité qui élève si haut celui de Cervantes et lui fait dominer tout le monde autour de lui, même ceux qui le raillent, l'insultent ou lui sont supérieurs par le rang et la fortune. Don Clarazel n'est qu'un don Quichotte réduit, et souvent grotesque ou vulgaire.

III

Du Bail est moins heureux encore que Du Verdier. Et son *Gascon extravagant* (64) (1637), par les lourdes bouffonneries qu'il contient, rappelle moins le *Chevalier hypocondriaque* que le *Dom Quixote gascon* du comte de Cramail.

Sur Du Bail (65), nous ne savons rien, et ce n'est certes pas

(63) *Chevalier Hypocondriaque*, ch. IX, p. 172. — De même, dans la dédicace de son roman à « Messire Philippes Daguesseau, Seigneur de l'Ormaison, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat et Privé, etc. », Du Verdier insiste sur ce côté raisonnable, distingué, supérieur de son héros : « Voyez s'il vous plaist cet extravagant hors des termes de la chevalerie errante qui est le malheureux fondement des sallies de son esprit ? Sans doute vous le treuvrez si poli, si vaillant, si courageux et si accompli que vous ne tirerez pas moins de satisfaction de ses admirables vertus que de plaisir de ses resveries : En effect, c'est le portrait d'un plaisant hypocondriaque et un prototype de la gentillesse du monde que je vous presente tout en mesme temps. »

(64) *Le Gascon extravagant, Histoire comique*, Paris, 1637, in-8°, V livres, 580 pages. — *Id.*, *ibid.*, 1639, in-8°. C'est à cette dernière édition que nous renvoyons. — L'auteur n'en est pas, comme on l'a dit, un certain Clerville, mais Du Bail. Sorel donne, en effet, le nom de Du Bail au chapitre IX de sa *Bibliothèque françoise* : « Le sieur Du Bail, écrit-il, fit un Livre au mesme temps, [il vient de parler de Du Verdier et du *Chevalier Hypocondriaque*], appelé le *Gascon Extravagant*, où l'on pourroit attendre non seulement des extravagances particulieres à plusieurs sortes de Gens, mais surtout à l'homme le plus bigearre de toute la Gascogne. » (p. 177).

(65) Voici la liste des romans mis sous son nom par la *Nouvelle biographie générale* Didot : le *Roman d'Albanie et de Sicile*, 1626, in-8° ; *Sélisandre*,

un fastidieux ouvrage comme celui-ci qui incitera les chercheurs à mettre en lumière son nom et sa vie.

Le roman débute en effet par l'histoire la plus saugrenue, la plus insipide qu'on puisse lire. Un matin, en s'éveillant, un gentilhomme entend des cris : il accourt au lieu d'où ils partent, et y trouve une femme agitée de mouvements violents : c'est une sorte de folle, hystérique ou démoniaque, aux cheveux en désordre, aux yeux hors de la tête, qui hurle à faire peur. Un peu plus loin, il entend un cliquetis d'armes ; et bientôt se présente à lui un homme revêtu d'une bourguignotte et d'un corselet, brandissant une longue gaule en guise de pique, et déclamant, l'air furieux, une tirade en patois gascon. Ces deux étranges personnages, le gentilhomme les emmène en son château, espérant tirer d'eux maints plaisirs. La démente, pourtant, ne lui fournit qu'une piètre distraction : il se lasse assez vite de la voir s'élever du sol, rester suspendue en l'air comme si elle était possédée du Malin. Le Gascon, en revanche, ne manque pas de le réjouir, et il le réjouira longtemps. C'est qu'il a eu des aventures, — aventures qui, racontées par lui-même, remplissent, après le sot préambule que nous venons de résumer, la partie la plus importante du livre, celle qui, en même temps, lui donne quelque intérêt.

Notre Gascon, si nous l'en croyons, est né d'une très illustre famille ; mais aucun de ses parents, sauf un pauvre vigneron, n'a voulu le reconnaître. Il est alors entré au service d'un seigneur, dans l'intention de se rapprocher d'une demoiselle qu'il aimait. Sa déclaration, éloquente et passionnée, n'a servi qu'à le faire chasser à coups d'étrivières. Aussitôt il se dirige vers Paris, trompant les uns, trompant les autres, pour se procurer quelque argent qui lui permette de continuer son voyage. Il dit même la bonne aventure, et il y gagne au moins l'affection dévouée d'une « suivante », Marguerite. Tous deux subsistent comme ils peuvent ; ils abusent tout le monde sur leur route, et même « ceux de la Religion », que leur maintien modeste, leur mine douce-reuse, et les contes qu'ils font de malheurs imaginaires attendrissent et apitoient. Mais à Poitiers, une méchante querelle avec des écoliers vaut la prison à notre fieffé menteur. Il réussit pourtant à s'échapper sous des habits féminins. Hélas ! sa chance est de

1638, in-8° ; *la Fille supposée*, 1639, in-8° ; *le Fameux Chinois*, 1642, in-8° ; *le Prince ennemi du tyran*, 1642, in-8°. On remarquera qu'il n'est pas fait là mention du *Gascon extravagant*. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale ne le mentionne pas non plus. (*Biographie Didot*, t. IV, p. 179).

peu de durée : Marguerite meurt ; et il renonce à pousser plus avant vers Paris. Changeant de route, il atteint la Bretagne : là une intrigue de femme le fait déguerpir de la maison d'un maître où il trouvait ses aises. Homme de ressources, il ouvre une école ; ses élèves le respectent, leurs parents le portent aux nues : il distribue à leur gré la louange et le blâme, et ne contredit point leurs partis pris. Mais, de nouveau, la chance l'abandonne : des jeunes gens, par jalousie, l'étrillent, le rossent, lui appliquent sur le dos force coups de plat d'épée. Et il va, une seconde fois, en prison (66) : on l'enferme dans un cachot obscur d'où il ne sortira qu'amaigri, affaibli, ayant perdu, avec sa réputation, tout son argent. Il peut, cependant, s'associer avec un chirurgien lequel, d'ailleurs, est moins chirurgien que charlatan. L'ayant vite quitté, il entre dans une troupe de comédiens (67) à qui il a demandé un emploi. Un rapide succès lui mérite le titre de premier amoureux. Amoureux, il l'est, en effet, et de l'actrice qui joue les princesses : Marotte. Aussi lui débite-t-il ses tirades galantes avec une telle ferveur que le public en est tout ravi, et Marotte elle-même tout émue. Un jour, le trop fougueux comédien parvient à pénétrer dans la chambre de la jeune fille : il la voit alors bien différente de ce qu'elle lui apparaissait sur la scène. Ses lèvres sont décolorées, le fard lui a gâté la peau ; et il remarque avec mélancolie que les femmes ont « l'art de reformer les laideurs que la Nature leur donne » (68). Dans sa confusion, il quitte la troupe, et recommence à courir pays. Or c'est pendant une de ces équipées nouvelles qu'il a attiré sur lui l'attention du facétieux gentilhomme.

A lire ce récit, on se rend tout de suite compte qu'il a été composé sur le modèle des romans picaresques espagnols (69). D'abord, comme eux, il n'est pas achevé : une suite et une conclusion, que l'auteur nous promet, n'ont jamais été écrites. De plus, les événements eux-mêmes, et les divers accidents dont pâtit l'existence de notre aventurier, se trouvent si peu enchaînés que l'ordre pourrait en être interverti sans dommage pour l'ensemble. Il n'y a pas là de composition rigoureuse : la fan-

(66) M. Reynier a fait remarquer combien ce tableau d'une prison provinciale au XVII^e siècle est large et vigoureux : *Le Roman Réaliste au XVII^e siècle*, p. 263, 264.

(67) Voir encore, sur l'intérêt que présente cette partie du livre, Reynier : *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*, p. 257, 258.

(68) *Gascon extravagant*, p. 578.

(69) Cf., sur ce point, Reynier, *op. cit.*, p. 259, 260.

taisie la plus libre mène le romancier. C'est qu'il n'a souci, comme ses modèles de langue castillane, que de nous montrer les peines et travaux d'un pauvre hère qui cherche à se faire sa place, tant bien que mal, au soleil, que l'instable fortune contrarie et précipite, et que, seuls, de vils métiers empêchent de mourir de faim.

Le personnage, d'autre part, ressemble comme un frère plus jeune, mais qui suit la trace des aînés et ne veut point s'en départir, à tous les Guzman et à tous les *Buscon* (70) des récits espagnols. Il s'efforce de vivre et n'a point d'inquiétude pire. Le sens moral lui fait défaut : c'est une élégance, un luxe pour gens riches. Lui est pauvre, souvent malheureux. La vertu ou la simple honnêteté lui serait un obstacle à conquérir sa quotidienne et maigre pitance. D'épreuve en épreuve, la dignité d'homme en lui diminue, s'efface, tend à disparaître : il en vient à penser que, pour nous faire agréer de nos semblables, il n'y a pas de plus sûr moyen que de les amuser à nos dépens. Il a perdu l'amour-propre et, avec l'amour-propre, la fierté, gardienne de l'honneur.

L'extravagance, en effet, il la simule beaucoup plus qu'il n'en est la misérable victime. C'est un masque dont il couvre son visage de *picaro*. Du Bail, d'ailleurs, a tenu, dans sa préface, à nous en avertir : « à considérer, dit-il, ses discours et ses récits, et à pénétrer dans ses intentions, on trouve qu'il est Philosophe *moral*, que les Gascons Extravagans de cette sorte, sont raisonnables et sçavans, et que si tous les fous leur ressembloient, il n'y auroit point de différence entre la folie et la sagesse. » (71)

Ce *picaro* pourtant et ce faux insensé a quelque conformité avec don Quichotte ; et, sinon dans les aventures, du moins dans la tenue, dans les gestes, dans la physionomie et apparence extérieure.

Que Du Bail, en écrivant son livre, ait gardé contact avec le *Don Quichotte*, qu'il l'ait eu présent à l'esprit, la chose ne paraît pas douteuse. En une circonstance, alors que son héros, favorisé par mégarde du sort, est en conversation intime avec une « suivante », la maîtresse de celle-ci, fort patiemment, lit l'œuvre de Cervantes : « Elle lisoit Dom-Quichot de la Manche

(70) *Buscon*, en espagnol, veut dire : filou.

(71) *Gascon extravagant*, préface.

qu'elle avoit pris sur ma table, et s'y plaisoit tellement qu'encore que nous eussions demeuré près de trois-quarts d'heure sa Suivante et moy, elle ne s'imaginait pas qu'il y eust un moment que nous fussions ensemble. » (72) On ne parle pas sur ce ton d'un livre qui n'est pas un peu comme votre livre de chevet, votre habituel compagnon.

L'accoutrement, d'abord, du Gascon extravagant nous fait sans conteste songer à don Quichotte. Souvenons-nous qu'il nous apparaît, au premier chapitre, « armé de Bourguignotte, de Corselet, et de Tassettes. » (73) N'est-ce pas un équipement de chevalier errant, et ne croyons-nous pas voir un don Quichotte descendu de quelque efflanqué Rossinante? D'autres détails le rapprochent encore du paladin espagnol. Une fois, après boire, il s' imagine être devenu le roi Artus, et il veut obliger la compagnie où il se trouve à lui rendre hommage (74). Sous l'influence d'un peu de vin, le souvenir des romans qu'il a lus lui remonte à la cervelle : il se figure être ces héros qu'il admire, et il s'oublie en eux. Et n'est-ce pas don Quichotte que nous entendons parler quand, s'asseyant dans « une vieille cheze », il dit, du bâton qu'il tient à la main, que c'est le sceptre que, tant de fois, lui a promis sa bonne fortune? Le voici qui met une pâtissière de cuivre sur sa tête, sans doute pour nous rappeler le plat du barbier; et il ordonne de croire que c'est là le diadème dont il est couronné, car n'a-t-il pas à « commander aux peuples? » De fait, il promulgue des ordonnances, crée des officiers, partage ses gouvernements, sépare ses provinces, donne des mandements; si bien que, comme l'écrit Du Bail, « dans l'ordre qu'il s'imaginait établir, on eust dit véritablement, qu'il avoit autrefois eu connaissance des grands Estats (75). » Don Quichotte, lui aussi, a le savoir et l'habileté. En pareille occasion, il eût, comme le Gascon de Du Bail, étonné auditeurs et rieurs.

Toutefois, il est bien des rencontres où Du Bail ne nous donne plus qu'une plaisante contrefaçon du héros de Cervantes. Le preux redevient matamore, le haut esprit plat pédant.

Lui, nous dit-il, aimer et se marier ! « J'aime bien mieux m'en aller à la guerre, signaler mon courage par mille genereuses actions, et dépeupler le Royaume des Ennemis de mon

(72) *Gascon extravagant*, p. 66.

(73) *Ibid.*, p. 7.

(74) *Ibid.*, p. 498.

(75) *Ibid.*, p. 498, 499, 500.

Prince. C'est à quoy je suis né, et si l'Espagnol attend que je passe la Sene, le Tage n'est pas capable de le mettre à couvert de mes coups (76). » Ses rodomontades même vont jusqu'au manque de respect pour les grands Chevaliers, pour les Amadis, et « les plus magnanimes Heros » de tous les romans : malgré leurs « perfections », ils se verraient contraints, s'ils se mesuraient avec lui, de lui « faire hommage (77). »

La même confiance en soi, la même vanité béate se retrouve en notre Gascon, lorsqu'il proclame sa science et ses talents de maître d'école : « J'estois parfaitement bien versé en toutes les Langues : Toutes les parties de la Philosophie m'estoient familières comme le grand Chemin de Cande, et j'avois les Aphorismes d'Hypocrate à la bouche, comme le Verre à la main. » Et cette déclaration sans modestie s'achève par des affirmations de charlatan qui veut, à toute force, susciter le rire chez ses auditeurs : « Pour la disposition du corps, et l'institution des bonnes mœurs, j'y excellois sans Hyperboles à faire des reverences, j'estois souple comme un Vigneron, je dansois mieux qu'un Gaigne petit, sautois aussi bien qu'un Elephant, et courrois plus viste qu'une Tortuë, j'enseignois à ne se lever jamais qu'on ne fust éveillé, qu'on ne s'habillast point sans prendre ses chausses, et qu'on se lavast tousjours avant que dejeuner. » (78)

Une telle extravagance est moins d'un fou que d'un pitre : on croirait entendre Tabarin, et l'on devait déclamer en ces termes sur les tréteaux du Pont-Neuf. Du Bail, certes, avait raison : notre homme *joue* la folie. C'est un comédien, un *farceur*. Il n'a point la sincérité, ni la conviction, ces vertus essentielles de don Quichotte.

(76) *Gascon extravagant*, p. 105, 106.

(77) *Ibid.*, p. 518.

(78) *Ibid.*, p. 195, 196, 197.

CHAPITRE IV

Le “Don Quichotte” et la Scène française (1620-1660)

- I. — Une remarque préliminaire : don Quichotte et Sancho sont moins des personnages dramatiques que des héros de féerie.
- II. — Ballets et mascarades. Don Quichotte y apparaît comme un frère puîné de Matamore et de Fier-à-bras. *L'Entrée en France de Don Quichot de la Manche* (vers 1625). *Bacchus triomphant sur l'Amour* (1633). *Le Libraire du Pont-Neuf ou les Romans* (vers 1643). *L'Oracle de la Sibylle de Pansoust* (1645).
- III. — Matamore et don Quichotte : Gougenot : *La Comédie des Comédiens* (1633). Corneille : *L'Illusion Comique* (1636). Mareschal : *Le véritable Capitan Matamore, ou le Fanfaron* (1640). Tristan l'Hermite : *Le Parasite* (1653). L'influence de Cervantes mieux marquée sur d'autres écrivains dramatiques : Desmarests de Saint-Sorlin : *Les Visionnaires* (1637). Cyrano de Bergerac : *Le Pédant Joué* (1645). Gillet de la Tessonnerie : *Le Campagnard* (1657).
- IV. — Adaptations scéniques. Pichou : *Les Folies de Cardenio* (1628). Don Quichotte dans cette pièce. Guérin de Bouscal : *Dom Quixote de la Manche* (1638). Don Quichotte et Sancho dans cette pièce. Une certaine verve abondante et facile. *Dom Quichot de la Manche*, 2^e partie (1639). Pièce inspirée de la 2^e partie du roman. Don Quichotte, ici, tantôt admirable, tantôt grotesque. *Le Gouvernement de Sanche Pansa* (1641). Pauvreté de l'invention, esprit et verve. Le vers cornélien chez Guérin de Bouscal. De Brosse : *Le Curieux impertinent ou le Jaloux* (1645). Le phébus à la mode, le vers et la strophe à la Corneille chez de Brosse.

I

Comme les romanciers, et même plus souvent qu'eux, les dramaturges du temps de Louis XIII et d'Anne d'Autriche ont emprunté au *Don Quichotte* situations et personnages. Ont-ils

réussi là où les romanciers ont échoué ? Verrons-nous dans leur œuvre un don Quichotte qui ne soit pas uniquement ridicule, un Sancho Pança qui orne de quelque délicatesse, agrément de quelque finesse son gros bon sens populaire ?

Il y a, semble-t-il, une difficulté considérable à transporter sur la scène les deux héros de Cervantes. Ils vont, en effet, d'aventure en aventure, ils ne se fixent pas ou ne se fixent guère. Ils déambulent presque sans arrêt à travers les plaines interminables de la Manche, à travers les âpres gorges de la Sierra-Morena. Dans ces conditions, où l'intérêt du spectateur trouverait-il à se prendre ? Comment l'action dramatique se nouerait-elle, s'établirait-elle en un centre ? La nature fragmentaire et successive du sujet donne lieu à une série de tableaux, et aussi nombreux que l'on voudra, non pas à un drame fortement combiné avec une exposition, une ou deux péripéties, une conclusion logiquement amenée.

De plus, don Quichotte et Sancho, l'un maigre et long, l'autre gras et court, l'un hissé sur un cheval étique, l'autre assis sur un âne replet, tous deux en dehors de l'humanité moyenne et commune, sont-ils donc personnages où nous puissions nous reconnaître, nous retrouver ? Ne sont-ils pas, bien plutôt, personnages de féerie, à demi réels, à demi imaginaires, et qu'en aucun moment nous ne songeons à rapprocher de nous ? D'ailleurs, cet extraordinaire mélange d'héroïsme et de ridicule dans le chevalier ne risque-t-il pas de choquer vivement à la scène ? Réalisé sous nos yeux, représenté en chair et en os, — avec plus d'os que de chair, — don Quichotte n'attire pas la sympathie. Nous avons grand'peine à ne pas voir en lui une simple caricature, la plus déplaisante qui soit, celle du beau moral, de la magnanimité, de la sublimité. Et c'est sans bonne grâce, comme malgré nous, que nous lui pardonnons d'être grotesque avec le rôle et les sentiments d'un paladin. Pour que don Quichotte garde notre admiration et notre amitié, il faut que nous soyons libres de nous le figurer à chaque instant selon notre gré ou notre caprice, oubliant ici sa laideur et ne songeant plus qu'à sa grandeur, oubliant là sa haute vertu et ne songeant plus qu'à ses piteux échecs. Nous devons pouvoir arbitrairement le reconstruire. Et chacun de nous se fait, en définitive, un don Quichotte selon son propre tempérament, ses propres idées sur l'honneur, le dévouement, sur leurs limites raisonnables, sur

leurs excès dérisoires (1). A cette création sans cesse renouvelée du personnage, le texte de Cervantes est merveilleusement propre. Il suggère et n'exige pas ; il n'impose pas une vision déterminée, achevée une fois pour toutes, du héros.

A côté de don Quichotte et de Sancho, que deviennent enfin, au théâtre, les personnages épisodiques ? Silhouettes vaguement dessinées, elles apparaissent et disparaissent, à la façon d'ombres chinoises, de chaque côté du chemin que parcourent, au pas lent de leurs bêtes, le chevalier et l'écuyer. Nous ne leur prêtons guère attention. Elles demeurent si peu sous notre regard ! Et puis elles diffèrent tellement des deux étranges protagonistes ! Elles sont comme de brusques apparitions, vite évanouies, que ferait le monde réel dans un monde tout de fantaisie et de rêve.

Mais il est des écrivains qui, modestement, se sont contentés de découper dans le roman espagnol telle scène plaisante, tel épisode amusant. Ceux-là, nous demanderons-nous, ont-ils su s'assimiler la verve, l'ironie, l'esprit de Cervantes ? Ont-ils su, à sa manière, faire ressortir le comique d'événements à la fois extraordinaires et vraisemblables, ou de cette contradiction si fréquente entre notre idéal et ses réalisations, nos efforts et leurs résultats ?

II

Considérons d'abord la forme dramatique la plus simple, examinons ballets et mascarades ! Ainsi qu'il était naturel, les auteurs de ces divertissements n'ont pas négligé d'y introduire la pittoresque figure de l'hidalgo. Son costume inattendu, sa maigreur paradoxale, rien ne pouvait mieux réjouir leur public de grands seigneurs et de grandes dames, public dont l'élégance de tenue et de propos ne dissimulait qu'imparfaitement la naturelle rudesse, l'instinctive grossièreté. Et la drôlatique apparition, — un prétexte de corps sur un prétexte de cheval, — devait infailliblement exciter une surprise joyeuse, susci-

(1) « On ne mettra jamais sur le théâtre, — lisons-nous dans le *Mercur de France* de décembre 1750, p. 113, — on ne mettra jamais sur le théâtre, du moins sans échouer, Alexandre, don Quichotte, etc. Les idées de grandeur et de ridicule sont formées si constamment dans chaque tête en particulier, qu'un auteur ne peut amener personne à l'idée qu'il s'est faite de l'héroïsme ou du ridicule ; ses idées sont bonnes, mais elles ne sont pas celles qu'on s'est faites. »

ter de gais commentaires. Le contraste encore du long don Quichotte avec le large Sancho, ou avec d'autres personnages, plus normaux, dont l'« entrée » précédait et suivait la sienne, ajoutait certes à l'imprévu du spectacle, ne pouvait manquer d'en faire valoir la bizarrerie cocasse.

Toutefois, ce n'était pas seulement pour lui-même, et parce qu'il offrait l'occasion la moins ambiguë de se divertir, que l'on présentait aux yeux le fantômatique chevalier. Ceux qui font rire comme ceux qui rient à ses dépens se moquent en vérité moins de lui que de ce qu'il signifie et symbolise : l'Espagne orgueilleuse, mais affaiblie, débile, presque épuisée, — l'Espagnol vantard, mais impuissant. Don Quichotte apparaît, à travers les ballets et les mascarades, comme un frère puîné de Matamore ou de Fier-à-bras. Auteurs et spectateurs, tous le confondent avec ces héros superbes et vains, et trouvent plaisir, par lui autant que par eux, à se gausser d'un ennemi qu'ils ne redoutent plus beaucoup.

Il n'est que de parcourir quelques ballets pour se rendre compte de la manière peu charitable dont l'Espagnol y est joué. Ici, il se proclame « le démon de la guerre », affirme que « l'effroy » lui « tourne le dos », que son « vent raze les citadelles », et, pour conclure, que l'Amour lui-même lui est inégal et inférieur (2). Là, c'est l'ambassadeur d'Espagne qui se déclare lui aussi, dans les mêmes termes, « le démon de la guerre. » Le ciel, dit-il, le craint plus qu'il ne l'aime. Il fait pâlir, il fait blêmir le soleil quand il le regarde en courroux, « estonne » et déplace les éléments, tant et si bien que la Nature se vient humilier à ses pieds, et, « à genoux », le prie de se montrer magnanime. A l'invincible guerrier s'ajoute l'irrésistible bourreau des cœurs. Notre homme ravit les yeux de la cour : il a plus « renversé de Dames — que l'Espagne n'a de châteaux (3). » Une autre fois, l'Espagnol nous est présenté comme celui « qui veut prendre la lune avec les dents. » Il n'ose respirer de peur que son haleine n'ébranle le monde entier. D'un seul coup, voire « d'un coup de pantoufle », il est capable de

(2) *Les Chercheurs de Midy à Quatorze Heures*, ballet dansé au Louvre, en la présence de Sa Majesté, le 29 janvier 1620 (Paul Lacroix, *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIV* (1581-1652), 1868, t. II, p. 216).

(3) *Entrée magnifique de Bacchus avec Madame Dimanche-Grasse, sa femme*, faite en la ville de Lyon, le 14 Février 1627 (Paul Lacroix, *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIV* (1581-1652), t. III, p. 288).

faire tomber à l'envers les vaillants les plus osés (4). Cette présomption, ce contentement de soi, cette arrogance qui caractérisaient la nation castillane, la moquerie des ballets ne se lasse pas de les harceler, de les piquer menu et à pointe vive. Tantôt on fait dire à nos rivaux que leur vanité « n'a point de seconde » et « ne veut point de comparaison » (5), tantôt on leur fait soutenir que la « générosité » et la « valeur » ont élu chez eux domicile (6). Et les voici qui s'écrient :

■ Les autres nations nous les traitons d'esclaves (7).

Mais ces glorieux et ces bravaches dissimulent sous leur gravité hautaine leur misère, leur dénuement. Contraints souvent de se nourrir de raves, — leurs « boyaux » crieraient-ils « famine », — « en mauvais jeu » ils font « bonne mine. » (8) A quoi leur sert pourtant une pareille morgue ? La Fortune, ils sont bien obligés de le reconnaître, est inconstante, perverse. Le Français s'oppose désormais à leurs desseins et les contrecarre dans leurs entreprises. C'est que, s'il « n'a pas tant de discours », « il a plus de cœur. » (9) Et voilà comment cette critique acerbe de l'Espagne et de l'Espagnol se tourne, à l'occasion, en une louange non déguisée de la France et du Français !

(4) *La Boutade du Temps perdu* (sans nom et sans date [vers 1633], in-4° de 7 pages). — (Paul Lacroix, *Ballets et Mascarades*, t. IV, p. 133).

(5) *Récit du Ballet des Petites-Maisons* (sans nom et sans date [vers 1634], in-4° de 4 pages). — (Paul Lacroix, *ibid.*, t. V, p. 43).

(6) *Ballet de l'Oracle de la Sibylle de Pansoust*, dansé au Palais-Royal et à l'Hôtel de Luxembourg (Paul Lacroix, *ibid.*, t. VI. — Dix-huitième entrée, p. 117).

(7) *Ibid.* — Cette superbe si déplaisante, les auteurs de ballets ne se contentent pas d'en placer l'expression dans la bouche des Espagnols eux-mêmes ; ils la dénoncent quelquefois et la flétrissent en leur propre nom. Cf. le *Ballet de la Tour de Babel*, dansé à Montpellier, le dimanche dernier jour du mois de janvier de l'année 1627. Quinzième entrée : « Quatre Espagnols qui, *bouffis d'arrogance*, tesmoignent par leurs gestes la *vanité de leur nation* et finissent par une sarabande. » (Paul Lacroix, *ibid.*, t. III, p. 214). — Cf., encore le *Ballet de la Puissance d'Amour*, dédié au Roy, qui se dansera au Jeu de Paume du Petit-Louvre, aux Marets du Temple (sans nom, 1633, in-8° de 16 pages). Nous y relevons ce passage, à propos d'un seigneur qui a promis sa fille en mariage à celui qui délivrerait son pays d'un sauvage qui le terrorise : « L'Espagne fournit icy trois de ses *bravaches*, qui croyant plutost vaincre de *rodomontades que d'effect*, après avoir contesté quelque temps qui d'eux osera bien entreprendre de combattre, enfin deux se retirent plus satisfaits *d'effect que de mine*, et l'autre trouvant un rude joueur accuse le sort d'estre demeuré pour y périr. » (Paul Lacroix, *ibid.*, t. IV, p. 246).

(8) *Ballet des Resjouissances* faites à Paris, à la naissance de Monseigneur le Dauphin. (Paris, chez Antoine Coulon, 1639, in-4° de 8 pages, Paul Lacroix, *ibid.*, t. V, p. 266).

(9) Vers du *Ballet des Nations* (sans nom et sans date [1650], in-4° ; attribué à G. Colletet. Paul Lacroix, *ibid.*, t. VI, p. 233).

Deux types principaux résument, dans les ballets, toute cette forfanterie castillane : le Capitan, — capitan matamore ou spouvanta, — et le Rodomont. Capitan Spouvanta se connaît bien. Il a beau, dit-il, paraître « brutal », il fait « plus de peur que de mal. » Et il ne se démène guère qu'au cabaret, où alors

Le bon vin avec sa vapeur
Lui fait plus de mal que de peur. (10)

Capitan Matamore, lui non plus, n'est pas si terrible ! Il montra toujours plus de vaillance devant les bouteilles que devant le mousquet (11). Mais c'est un « Esprit Rodomont » qui va nous permettre, plus que tout autre bravache, d'apprécier l'inimaginable orgueil de nos voisins :

Mes parfums sont l'odeur de la poudre à canon ;
J'ay les champs pour maison, et pour lit des tranchées ;
La terre est un écho qui ne parle, sinon
Des palmes qu'aux Césars mes faits ont arrachées.

Caron, las de passer tous ceux que le malheur
Fait trouver au devant de mes armes meurtrières,
Maudit le bras fatal dont ma grande valeur
Fait paslir les mortels, et rougir les rivières.

Je voy bien que la terre est le dernier degré
Où se vont arrester mes conquêtes nouvelles ;
Que le Ciel toutes fois ne m'en sçache aucun gré ;
Si je ne l'assaus point, c'est à faute d'eschelles. (12)

BORDIER.

Or don Quichotte, pour les Français, sous Louis XIII, c'est encore Matamore ou Rodomont. Une mascarade surtout est curieuse à cet égard : *L'Entrée en France de Don Quichot de la Manche*. Elle forme un in-4° de 16 pages, sans indication de lieu ni de date. Paul Lacroix (13), qui l'a recueillie et publiée de nouveau, estime qu'elle a été imprimée en province, sinon à l'étranger, et il la juge contemporaine des premières traductions françaises du *Don Quichotte*. Aussi la place-t-il entre les années 1616 et 1625. En voici le plan général avec les vers les plus significatifs.

(10) *Entrée Magnifique de Bacchus avec Madame Dimanche-Grasse, sa femme*, faite en la ville de Lyon, le 14 Febvrier 1627 (Paul Lacroix, *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III, à Louis XIV* (1581-1652), t. III, p. 287).

(11) *Ibid.*, p. 288.

(12) *Discours au vray du Ballet dansé par le Roy (La Délivrance de Persée)*, le dimanche 29^e jour de janvier 1617. (Paul Lacroix, *ibid.*, t. II, p. 132).

(13) *Ballets et Marcarades de Cour...* (t. III, p. 59-80).

La Renommée s'avance « posée sur le cheval Pegase » : elle « vient publier la venuë de Dom Quichot... » Celui-ci, dit-elle, « dont les plus vaillans redoutent la furie », fâché de voir que « la valeur » l'abandonne, et, avec lui, l'Espagne, a résolu de quitter son pays ; tout ébloui « des merveilles de France », c'est là désormais qu'il veut manifester sa bravoure. N'avoue-t-il pas en effet que

la Loire emporte l'avantage
Sur ceste *vanité* que se donne le Tage
Et que l'Espagne cede aux grandeurs de Lóuys ?

Après la Renommée et ses gardes paraît le Maréchal de camp, puis six chevaliers de la Table Ronde « députés d'Artus de la Grand Bretagne » pour honorer l'entrée du Paladin. Ce sont encore, — « pour rendre le même honneur », — Urgande la déconnue et les Amadis qu'elle a tirés de la Tour de l'Univers où ils étaient enchantés, Maugis d'Aigremont soutenu par un diable, les quatre fils Aymon, et, monté sur « l'hypogriphe », Astolphe qui « porte le sens de Dom Quichot dans une phiole. »

Après la troupe des chevaliers errants marchent le colonel des Suisses et trente soldats de cette nation, lesquels célèbrent à leur façon biberonne les mérites incomparables du héros :

On a beau nous vanter Dom Quichot et sa gloire,
Nous qui ne recherchons que le plaisir de boire
N'estimons que l'exploit qu'il fit au cabaret ;
Et pour tirer profit de sa brave vaillance,
Voudrions que derechef la pointe de sa lance
Enfonçast un tonneau remply de vin clairêt.

Voici bientôt Sancho Pança : il porte l'écu de don Quichotte où l'on peut lire, pour toute devise, ces paroles castillanes : *solo a todos*, seul contre tous. Puis, c'est Bradamante et Marphise, dont l'une tient la lance du preux, l'autre l'armet de Mambrin « conquis sur le barbier de village. » Aussitôt apparaît don Quichotte : il est seul et chevauche Rossinante. Il se présente dans les termes les plus grandiloquents, il étale sans vergogne son outrecuidance : Mes aventures, dit-il, étonneront l'avenir, je renouvelle les exploits des neuf paladins, je triomphe des démons et de leurs maléfices, le soleil pourrait à peine compter « dans son tour » le nombre de fois que mon bras soutient les bons et punit les coupables. Surtout, — et ce côté galant qui convient fort au Capitán ou au Rodomont ne caractérise en

aucune manière l'amoureux fervent de Dulcinée, — surtout, **continue** don Quichotte, je « m'agréé » au service des Dames, **porte dans** mon sein les flammes les plus dévorantes, « ne respire plus **qu'en** soupirant d'amour. » Que s'il me faut maintenant quitter l'**Espagne**, c'est que la vertu d'un grand roi, exerçant sur moi son « **charme** », m'y « oblige ». Comment, en effet, ne pas servir un si noble **prince**, un prince dont la renommée publie « sans relache » la **grandeur** ?

Je vien doncques m'offrir à ce **puissant** Monarque
Afin que ce tranchant dont releve la **Parque**
Execute pour luy des exploits inouys.
N'importe que l'Espagne en souffre le **dommage** !
Sçay-je pas que le Ciel approuve cet hommage
Et n'est qu'amy de ceux qui le sont de Louys ?

Viennent alors, un peu pêle-mêle, pour varier le plaisir des yeux, six estafiers, le licencié et le barbier, Ferragus « geant Espagnol » et « garde-corps de Dulcinée », — un chariot « couvert et ouvert » où se montre, accompagnée de deux matrones villageoises, l'incomparable « maistresse » du héros. Celle-ci, non sans quelque pointe maligne à l'adresse des dames qui assistent au spectacle, vante son « teint frais comme lait caillé » et dont l'impeccable blancheur naturelle n'emprunte rien à l'artifice de la céruse. Puis elle ajoute un peu vivement :

Certes, ce n'est plus à la Cour
Où la beauté fait son séjour :
C'est plustost dedans un village ;
Si vous avez quelques attraits,
C'est avec beaucoup de pillage,
Qui vous fait bien souvent prendre pour des pourtraicts.

Enfin « le grand Escuyer », six pages à cheval, douze chevaux d'Espagne menés en main, un chariot de vieilles armes qui « marque les trophées de Dom Quichot », le grand Maître des cérémonies, — et le défilé s'achève ! Mais un brin d'action va commencer, qui amènera la déconfiture prévue du Rodomont don Quichotte.

L'ambassadeur de la Reine de Chine vient en effet, comme il le dit, requérir l'appui de l'aventurier en faveur de sa maîtresse qu'assiège le Khan de Tartarie. Il lui remet une lettre où la reine se plaint de ce que l'« ancien ennemy » de sa couronne veut faire d'elle son « esclave, avant que son espouse. » Pourtant, si les dieux rendent son « malheur extresme », sa « deffence

nulle », c'est pour obliger don Quichotte, si généreux, à la secourir. Et elle affirme, en manière de conclusion, que l'avantage pour lui sera grand, puisque la victoire mettra en sa possession un « Royaume qui en a plusieurs » et une Reine qui, « ne pouvant ceder à personne », fait gloire toutefois de se dire sa très humble servante. Même ton, mêmes compliments, même offre fort libérale dans une seconde lettre que remet au chevalier un autre ambassadeur, celui de l'Infante des « Isles fortunées. » Elle aussi, elle pâtit des violences d'un « tyran », et n'attend de secours que du valeureux paladin. Elle aussi, elle laisse entendre qu'elle lui offrirait bien volontiers, outre les îles qu'elle possède, sa propre personne « qui seroit desjà morte d'ennuy sans l'espoir qui luy reste de vivre un jour sa très-humble servante. » Les deux lettres, on le voit, se répètent, et elles amusent précisément par cette ressemblance voulue. Toutes deux ne sont d'ailleurs qu'une imitation très rapprochée des propos que tient au bon hidalgo Dorothee, l'Infante de Micomicon (14) : l'auteur de la mascarade a lu soigneusement son *Don Quichotte*.

Qu'est-ce à dire ? Ne voilà-t-il pas, justement, la princesse Micomicona ? Accompagnée de deux « chevaliers anciens », elle se présente à son tour pour obtenir du héros semblable faveur, aide semblable de ses armes invincibles. La gloire du Chevalier espagnol est donc, à ce moment, très haut montée. On le vante, on l'implore ; de lointaines et belles princesses lui font remise de leurs royaumes et de leur cœur. Et lui, ne marque-t-il pas son mérite en chassant hors de sa présence Caresme-prenant qui lui semble être Gargantua, et en recevant avec faveur le vrai Caresme, — « comme celui qui a souvent observé ses abstinences pendant le cours de ses aventures ? »

Mais, d'un faite si élevé, l'illustre hidalgo ne va pas tarder à descendre. Certes on ne l'a juché sur le pinacle que pour le précipiter plus fort, tant on veut que sa chute, image parlante du déclin de son pays, soit irrémédiable. Il reçoit du « Chevalier Suedois » un « cartel de deffy. » Et cet impudent cartel outrage en don Quichotte non seulement don Quichotte, mais sa nation : « Il est temps que l'opinion fasse place à la vérité, que les *rodomontades* cedent aux *effects* et qu'une *valeur genereuse* l'emporte sur la *vaine gloire*..., il me suffira de faire voir que l'*Espa-*

(14) *Don Quichotte*, 1^{re} partie., ch. XXX.

gnol a raison de se dire une ombre (15), puisqu'en effet il n'est propre qu'à faire peur aux enfans et n'ose paroistre à l'esclat des personnes de courage. » Bientôt, lorsque le Suédois arrive, les paroles qu'il prononce confirment le sentiment qu'il a d'abord manifesté. C'est bien toute l'Espagne, orgueilleuse sans raison, qu'il attaque et menace en don Quichotte. Il s'étonne que « la France et ses braves guerriers » « souffrent impunement ce phantome de gloire. »

Car c'est le vrai pourtraict de ceste passion
Qui nous a faict hayr toute la nation,
Dans l'excez des projects que sa vanité forme,
Et qui pourroit blasmer cette comparaison
S'il est vray que l'Espagne est en cette saison
L'ombre tant seulement d'une grandeur énorme ?

Aussi comme Quichot dans son illusion
A produict des effets pleins de derision,
Et qu'un moulin à vent est son plus beau trophée,
Faut-il pas esperer qu'au regne de Louys
On verra les desseins d'Espagne esvanouys
Et son ambition sans ressource estouffée?

Ce genereux Monarque assisté de mon bras
Qui doit aider à vaincre autant de Fier-à-bras
Que tous les Espagnols produiront dans l'Empire,
Irrité de ce joug qui le fait soupirer,
Dans leurs vastes deserts les fera retirer,
S'il ne leur fait souffrir quelque chose de pire.

Le Chevalier suédois, lequel sans doute symbolise Gustave Adolphe et ses succès militaires, a vite fait de venir à bout du don Quichotte ou du Rodomont d'Espagne. Epouvanté au premier coup de pistolet qu'on lui tire, le piteux guerrier, usurpateur de gloire, prend la fuite et, ainsi, découvre pleinement sa lâcheté réelle, sa bassesse d'âme. Un bravache ne saurait avoir de vraie vertu.

D'autres ballets encore mettent en scène, plaisamment, don Quichotte, Dulcinée, Sancho. Celui de *Bacchus triomphant sur l'Amour* (16) nous présente en don Quichotte un barbon plus

(15) Il y a là, évidemment, un jeu de mots sur *hombre*. Rapprochez le récit que fait le *Menagiana*: « Un Ambassadeur d'Espagne se plaignant au Roi Henri IV de ce qu'on ne faisoit pas raison au Roi son Maître de quelques limites dont on s'étoit emparé, dit : Le Roi mon Maître viendra disputer son droit à la tête de cinquante mille hommes. Henri IV lui dit : Ce ne seront que des ombres faisant allusion au nom Espagnol *hombres* qui signifie *hommes*. » (*Menagiana*, éd. de 1715, t. III, p. 186, 187.)

(16) Ce ballet (sans date [vers 1633], in-4°) diffère entièrement des ballets portant le titre de *Triomphe de Bacchus*, qui sont d'une date postérieure (Paul Lacroix, *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIV*, 1581-1652, t. V, p. 29 et 30).

soucieux, selon son expression, de « conquérir une vinée » que de courir les aventures. Dulcinée, en un langage équivoque, a beau prétendre que son « genereux amant se moque des hazars », qu'il est plus valeureux qu'Hercule, que Vénus et Mars le tiennent pour leur « grand favory », qu'il se montrè toujours prêt à combattre et que, « sa lance en arrest », il court sans fatigue jusqu'à douze carrières, — Sancho Pança de toute évidence règne cette fois, sans conteste, sur l'esprit de son maître et, comme le valet, le héros est fort disposé à suivre Bacchus « dieu de la goinfretrie », dont la liqueur peut seule le guérir, « roupieux », affaibli, vieillissant. Don Quichotte ici n'est plus un preux, ni même un faux preux espagnol : c'est un bêlître, un paysan grossier, presque un ivrogne.

Un autre ballet, *Le libraire du Pont-Neuf ou les Romans* (17), plus équitable celui-là, s'il se moque, au moins n'insulte pas. L'auteur voit en don Quichotte le Chevalier. Et qu'importe, s'il ajoute que ce chevalier s'est illustré « autant que le Soleil », qu'on chante partout ses exploits d'amour et de guerre, que, « sans chercher d'assistance », à lui tout seul, il a « respandu le sang de trente muids de vin ? » Une si vive ironie amuse, ne révolte pas. — Le fidèle écuyer a lui aussi, dans le même ballet, sa renommée, sa gloire ou, de préférence, sa « honte » qu'il a rendue « publique. » Ne célèbre-t-on pas « par toute la terre » les exploits qu'il a accomplis le verre en main ? Son nez qui « n'est plus qu'un gros bouton » ne trahit-il pas une soif inextinguible ? Et il est malheureux sans répit, puisqu'à la place des îles qu'on lui promet toujours, il ne reçoit jamais que des coups

(17) Ballet sans nom de lieu ni de libraire, et sans date [vers 1643], in-4° de 15 feuillets (Paul Lacroix, *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIV* (1581-1652), t. VI, p. 59-71). Nous relevons dans ce même ballet, à la treizième entrée, ces vers « pour Cardenio, le Berger Extravagant et Buscon » :

Nostre habit comme nostre danse
Fait bien voir que nous sommes fous :
Mais ce mal à toute la France
Est commun aussi bien qu'à nous.
Qui fait le sot pour une sottie,
Qui d'un teint brun fait sa marotte,
Qui pour la blanche a du dessein :
Enfin nostre raison est telle ;
Si l'amour blesse la cervelle,
Qui se peut vanter d'estre sain ?

La dix-septième Entrée de ce ballet contient encore des vers « pour la Belle Egyptienne », « d'effect et de nom *precieuse* », et « pour le Seigneur Andrez. » L'auteur du ballet avait donc, — aussi présente à l'esprit que le *Don Quichotte*, — la nouvelle de Cervantes : *La Gitanilla de Madrid*.

de bâton. L'auteur s'est dédommagé sur le valet des ménagements qu'il a gardés envers le maître.

Enfin le ballet intitulé : *L'oracle de la Sibylle de Pan-soust* (18), que certains attribuent à Molière (19) et qui fut dansé en 1645 par les gentilshommes de Gaston d'Orléans, offre en un endroit une allusion peu flatteuse à don Quichotte. Deux chevaliers errants cherchent en vain leurs maîtresses : ils ont, disent-ils, « saccagé » plaines et montagnes, joûté de ci de là, défait des armées, anéanti monstres et géants, — et ils n'arrivent point, en dépit de leurs constants efforts, à découvrir les palais enchantés où sont retenues leurs dames nobles et belles. L'oracle alors, un oracle grossièrement familier, leur répond :

Sortez du Royaume des Fables,
Et coulez-vous sans dire mot
Au logement des Incurables
Que vous a marqué Dom Quichot.

Un fou ou un épouvantail, le représentant à la fois comique et véridique d'une nation fanfaronne, couarde et presque déchue, tel nous apparaît en définitive, dans les ballets et mascarades, le bon hidalgo de Cervantes. Sa figure osseuse, son grand corps décharné, c'est pour bien des nôtres, entre Henri IV et Louis XIV, le symbole même de l'Espagne contenue, réduite, et dont on peut rire maintenant qu'on n'a plus tant à la redouter.

III

Matamore et don Quichotte ! La comparaison s'impose-t-elle de nouveau lorsque, des divertissements de cour, nous passons à de véritables œuvres dramatiques : comédies ou tragi-comédies ?

La *Comedie des Comediens* (20) de Gougenot (1633) nous offre un Capitan et qui parle en Capitan. Écoutons-le, par exemple, affirmer à ses compères Gaultier et Boniface que, pour devenir illustre dans les armes, « il faut commencer d'estouffer », comme il a fait, « les serpens dez le berceau, d'escraser

(18) Cf. plus haut, n. 6 de la page 171.

(19) Cf. Paul Lacroix, *op. cit.*, t. VI, p. 103.

(20) *La Comedie des Comediens*. Tragi-Comedie. Par le sieur Gougenot, Paris, 1633.

les testes des dragons durant l'adolescence, et de surmonter les
 « geants en la virilité. » (21)

De même Corneille dans *l'Illusion comique* (22) (1636) a su trouver pour son « capitain gascon », Matamore, ces accents de fausse bravoure qui font sourire, ces vanteries mensongères qui ne trompent personne :

Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
 Défait les escadrons et gagne les batailles.
 Mon courage invaincu contre les empereurs
 N'arme que la moitié de ses moindres fureurs ;
 D'un seul commandement que je fais aux trois Parques
 Je depueuple l'Etat des plus heureux monarques... (23)

De même encore Mareschal, dans *Le véritable Capitan Matamore, ou le Fanfaron* (24) (1640), nous a rendu avec une verve drôle ce personnage de glorieux, de peureux et de fat. Racontant le passage de Suze, notre burlesque s'écrie :

Là des Alpes je fis le beau champ de ma gloire :
 Voyant tant de Soldats qui boidoient ce détroit,
 A la faveur des Monts je m'élevay tout droit,
 J'étendis jusqu'au Ciel les ressorts de ma taille,
 Et parus un Athlas au fort de la bataille ;
 Ces Monts sembloient porter la teste dans les Cieux,
 Et je les vis pourtant au dessous de mes yeux ;
 Ma voix tonnoit sur eux comme un foudre en la nuë,
 D'un seul de mes regards leur neige fut fonduë ;
 Et tant de Savoyards, tapis dedans ces Monts,
 Comme petits Serpents et visibles demons,
 Dont les picques sous moy paroissoient des chevilles,
 Furent tous écrasez ainsi que des chenilles (25).

De même enfin Tristan, dans ce « petit Poëme » qu'il intitule *Le Parasite* (26) (1653), comédie gaie et animée, Tristan met en scène un matamore qui ne le cède point aux précédents mata-

(21) *La Comedie des Comediens*, I, 1, p. 9, 10. — Notons en passant que, dans cette même pièce, Guillaume, le « vallet de Gaultier », aime, tout autant que Sancho, à user de proverbes. Il dira, par exemple : « les chasseurs ny les pescheurs ne prennent pas tousjours, les Singes font l'amour à leurs maistres, les Perroquets parlent toutes langues, et la barbe ne fait pas l'homme. » (II, 1, p. 44.)

(22) *Collection des Grands Ecrivains de la France*, éd. Ch. Marty-Laveaux, *Œuvres de Corneille*, t. II.

(23) *L'Illusion comique*, II, 2, p. 447, Coll. des Grands Ecrivains de la France, p. 447.

(24) *Le véritable Capitan Matamore, ou le Fanfaron*. Comedie representee sur le Theatre royal du Maraiz. Imitée de Plaute par A. Mareschal. Paris, 1640.

(25) *Le véritable Capitan Matamore...*, I, 2, p. 15.

(26) *Le Parasite*, Comedie, 1654. Dans son « epistre » liminaire au duc de Chaune, Tristan appelle sa pièce « un petit Poëme tout burlesque. »

mores pour tout ce qui est grandiloquence, extravagance, rodomontades. Il faut l'entendre menacer le vieillard Alcidor, sa femme Manille, sa fille Lucinde, qui l'ont fort vivement rabroué et chassé :

Mais je me veux vanger des paroles dernières :
 Bien-tôt tous ces quartiers seront des Cimetières.
 Avec trois grains de poudre, et le bout d'un tison,
 Je veux faire en éclats voler cette maison ;
 Et pour me satisfaire, il faudra que Manille
 Avec son Alcidor, et Lisandre et sa fille,
 Son valet, sa servante, et son chien, et son chat,
 Plus haut que les clochers fassent un entre-chat... (27)

Don Quichotte, en tous ces ridicules héros, ne se retrouve pas d'abord. Si exalté qu'il soit, le paladin de Cervantes ne se laisse point aller à une telle arrogance de sentiment et de propos. Sa générosité n'est pas seulement verbale, et son verbe lui-même sait garder la vertu de modestie. Non, le véritable modèle de nos auteurs, c'est le *Miles gloriosus* latin ; c'est plus encore, les *Rodomontades espagnoles* traduites par Jacques Gaultier, — ce mince recueil d'exagérations bouffonnes. Est-ce à dire, pourtant, que le lecteur ne songe jamais à don Quichotte en parcourant l'*Illusion comique* ou le *Parasite* ? L'héroïsme du chevalier, nous le savons, excessif, aveugle, se porte bien souvent aux pires extravagances. Et si don Quichotte ne parle pas, ne pense pas comme Matamore, il juge à l'occasion, comme Matamore, que rien n'est impossible à son extraordinaire valeur. — En outre, pour être lui aussi un don Quichotte, ne suffirait-il pas que Matamore essayât de mener à fin quelques-uns des exploits dont il se glorifie ? Matamore, pourrait-on dire, c'est un don Quichotte qui n'agit pas. La différence est sensible, aussi sensible que l'on voudra, entre les deux héros : elle n'est pas absolue, elle ne supprime pas toute ressemblance entre eux, et l'un des écrivains que nous avons cités, Mareschal, n'a pas manqué de les rapprocher l'un de l'autre. Dans son *Véritable Capitan Matamore*, le « suivant » Artotroque, qui excite Matamore à rappeler ses prouesses imaginaires, le traite, avec une insolence bien significative, de don Quichotte :

Ce Dom Quichot déjà passe pour une mine (28),
 Je l'ay mis en beau train, suivons puis qu'il chemine... (29)

(27) *Le Parasite*, V, 4, p. 128.

(28) Mine : caricature.

(29) *Le véritable Capitan Matamore...*, I, 2, p. 14.

Plus évidente encore et, surtout, plus précise est l'influence exercée par Cervantes sur un Desmarets de Saint-Sorlin, un Cyrano de Bergerac, un Gillet de la Tessonnerie.

Les *Visionnaires* (30) (1637) de Desmarets nous présentent à peu près autant de fous que de personnages. Huit fous dans une seule pièce, quel chiffre ! Et voici d'abord, — on s'en doute, — un capitaine : Artabaze. Artabaze veut qu'on l'estime « fort vaillant. » Il est toutefois poltron « à craindre la fureur d'un Poète. » (31) Voici Amidor, le poète qui s'imagine que « plus il se relève en mots composez et en Hyperboles, plus il atteint la perfection de la Poésie. » (32) Voici Filidan « amoureux en idée », amoureux sans savoir réellement de qui (33), — Phalante, un riche, mais « en idée » lui aussi (34), — Hespérie « qui croit que chacun l'aime », (35) — Sestiane passionnée pour la comédie, qui se mêle d'en juger, d'en savoir les règles, qui même invente des sujets, et les plus baroques (36), — Alcidon, un père comme on en voit peu, toujours prêt à donner en mariage telle ou telle de ses filles, et quel que soit le galant (37). Voici enfin, voici surtout Melisse (38), une émule indubitable de don Quichotte, celle-là. Comme l'hidalgo, elle a lu des romans

(30) *Les Visionnaires*, Comédie par Jean Des Marets, *De l'Académie Française*, Paris, 1637 (représentée à l'Hôtel de Bourgogne.) « On prétend, écrit de Lérès, dans son *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des Théâtres...* (1763, 2^e éd.), on prétend que Desmarets y a fait plusieurs portraits d'après nature ; que celle qui aime Alexandre étoit M^{me} de Sablé, que la Coquette étoit M^{me} de C... et la vertueuse M^{me} de Rambouillet. » De Lérès ajoute que, reprise en 1719, cette comédie n'eut aucun succès : le public ne voulut pas l'entendre jusqu'à la fin (p. 452). — Ch. L. Livet a noté dans Segrain des renseignements analogues à ceux que nous prenons dans Lérès. Selon Segrain, le plan des *Visionnaires* aurait été fourni à Desmarets par Richelieu. L'amoureuse d'Alexandre, Mélisse, aurait été Madame de Sablé qui avait rebuté le Cardinal ; madame de Chavigny se serait reconnue sous le masque de la coquette Hespérie ; enfin Sestiane, cette fille vertueuse qui n'aimait que la comédie, aurait été Madame de Rambouillet (*Précieux et Précieuses*, Paris, 1859, p. 65).

Le *Journal des Sçavans* de novembre 1745 nous apprend enfin que cette comédie des *Visionnaires* « eut le succès le plus brillant lorsqu'elle parut sur le Théâtre en 1637 », et que « les beaux esprits ses contemporains, et M. Pélisson lui-même l'ont honorée de la qualification de l'inimitable Comédie. » Les *Visionnaires*, encore aujourd'hui, sont d'une lecture assez agréable. Habilement versifiées et avec une certaine verve, elles continuent d'amuser par quelques scènes plaisantes. — Nous nous servons de l'édition de Paris, 1640.

(31) Cf., l'« Argument » de la pièce, et la liste des « Personnages », où chacun d'eux est défini en quelques mots.

(32) *Ibid.*

(33) *Ibid.*

(34) *Ibid.*

(35) *Ibid.*

(36) *Ibid.*

(37) *Ibid.*

(38) *Ibid.*

et des histoires de toute sorte. Comme l'hidalgo, elle s'est monté la tête, dérangé la cervelle. Elle dit à Phalante, le riche imaginaire qui la courtise :

Je veux bien vous l'apprendre.
Après ce que *j'ay leu* de ce grand Alexandre,
Ce Dieu de la valeur, vainqueur de l'Univers,
Qui dans si peu de temps fit tant d'exploicts divers,
Beau, courtois, libéral, adroit, sçavant et sage,
Qui trouva tout danger moindre que son courage ;
Qui borna son empire où commence le jour,
Je ne puis rien trouver digne de mon amour.
C'est lui dont le merite a captivé mon ame
C'est luy pour qui je sens une amoureuse flame,
Et doit-on s'estonner si ce puissant vainqueur
Ayant dompté la terre, a sçeu dompter mon cœur ? (39)

Puis, lorsque Phalante, tout surpris, déclare à Amidor :

Elle a l'esprit gasté
D'une amour d'Alexandre,

Amidor n'hésite pas : il incrimine tout de suite romans et récits d'histoire :

Ah ! quelle absurdité ?
Quoy? du grand Alexandre? elle est donc chimerique?
Voilà ce que produit la lecture historique,
Et celle des Romans dans les jeunes esprits,
Qui de phantosmes vains sentent leurs cœurs épris ;
Alors que fraîchement ils ont leu quelque histoire... (40)

Sur Mélisse, l'effet de ces lectures a été désastreux. Avec quel élan n'invoque-t-elle pas l'Alexandre de ses rêves ? Avec quelle confiance ne suppose-t-elle pas qu'il a été transporté aux cieux ou, plutôt, « dans le charmant séjour d'un palais enchanté ? » De quel désir éperdu ne souhaite-t-elle pas l'en voir revenir, et à quelle fin ?

O mon cher Alexandre, espoir de mes amours,
Voudrais-tu bien pour moy t'arrester quelques jours,
Pour produire un enfant de race valeureuse ;
Car je sens en t'aimant que je suis genereuse. (41)

Une pareille exaltation touche à la démence. Nouveau don Quichotte ou, comme l'on dira plus tard, « don Quichotte femelle », Melisse est une pitoyable victime des contes et récits héroïques.

(39) *Les Visionnaires*, II, 1, p. 18.

(40) *Ibid.*, III, 4, p. 52.

(41) *Ibid.*, IV, 1, p. 63.

Pas plus que sur Desmarets de Saint-Sorlin, l'action de Cervantes sur Cyrano de Bergerac ne fait de doute. Le Gascon s'est souvenu du Castillan dans sa pièce du *Pédant joué* (1645) (42). Mais s'il le rappelle, c'est moins par le bravache Chasteaufort que par le bon compère Mathieu Gareau.

Comme tous les capitans, Chasteaufort proclame à belle voix son mérite guerrier : « je porte à mon costé la Mère nourrice des fossoyeurs..., du vent de mon chapeau je submerge une Armée navale. » (43) Et encore, lorsque le valet Paquier lui demande : « Mais, Monsieur, je voudrois bien sçavoir qui vous estes, » il répond, superbe, avantageux, magnifique : « Je suis le Fils du Tonnerre, le Frère aîné de la Foudre ; le Cousin de l'Esclair ; l'Oncle du Tintamarre ; le Neveu de Caron ; le gendre des Furies ; le Mary de la Parque ; le Ruffien de la Mort ; le Père, l'Ancestre et le Bisayeul des Esclaircissemens. » (44) Mais, répétons-le, une telle outrecuidance est plus de Matamore que de don Quichotte.

Mathieu Gareau, lui, ressemble davantage à Sancho Pança. Comme Sancho, il use volontiers de proverbes, de maximes, et il joue sur les mots. Chasteaufort, par exemple, se moque-t-il de lui : « Quel docteur ! Il en sçait autant que son curé, » l'autre répond, et vivement : « Aussi fi-je. N'est-il pas bian *curé* qui n'a rien au ventre ? » Il ajoute même à ce trait une locution fort populaire : « Hé là, ris, Jean, on te frit des œufs. » Il dira encore : « Dame, qui tare a, guare a-va te couché (*sic*), tu souperas

(42) *Le Pédant Joué*, dans *Les Œuvres libertines de Cyrano de Bergerac Parisien* (1619-1655). Précédées d'une notice biographique par Frédéric Lachèvre, t. II. — *Le Pédant joué*, adaptation d'une petite pièce de Lope de Vega, publiée en 1644, *L'Enlèvement d'Hélène*, est des premiers mois de 1645 ou du début de 1646. Il est curieux de noter que *Le Parasite Mormon* (1650), satire contre Pierre de Montmaur, « Professeur Royal en Langue Grecque dans l'Université de Paris », — il est curieux de noter que cette satire attribuée à l'abbé La Mothe Le Vayer par l'abbé de Marolles et par de Sallengre, à Ch. Sorel par M. Emile Roy, place sur le même pied que le *Don Quichotte*, le *Pédant Joué* et quelques autres œuvres d'un caractère purement satirique : « Hé ! croyez-vous en bonne foi que le *Dom Quichot*, le *Berger Extravagant*, les *Visionnaires* (*sic*), la *Gigantomachie* et le *Pédant joué*, ayent moins acquis (*sic*) de gloire à leurs Auteurs que pourroient avoir fait les Ouvrages les plus sérieux de la Philosophie ? Non non (comme un des plus doctes hommes de ce Siècle l'a fort bien sù remarquer) l'homme étant également bien défini par ces deux attributs de risible et de raisonnable, il n'y a pas moins de gloire ni de difficulté à le faire rire par méthode, qu'à exercer cette fonction de son ame, qui le fait raisonner. » — Nous citons ce passage d'après la réédition de M. de Sallengre dans son *Histoire de Pierre de Montmaur...*, La Haye, 1715, p. 283, 284.

(43) *Le Pédant Joué*, II, 2, p. 31.

(44) *Ibid.*, V, 8, p. 81.

demain. O par le sangué, va-t'en chercher tes poursuiveux. Aga qu'il est raisonnabe aujourd'huy, il a mangé de la soupe à neuf heures. » (45) S'apprête-t-il à frapper le capitain, il s'écrie : « Dame, il ne faut point tant de beurre pour faire un carton. » (46)

N'exagérons pas cependant la similitude. Mathieu Gareau, bavard, brusque, parfois brutal, manque de cette bonhomie, de cette simplicité, de cette cordialité qui charment tant dans le valet espagnol. Et puis, quel langage difficile à saisir ! Sancho, lui, on l'entend presque toujours du premier coup. Mathieu, au contraire, s'exprime en un patois farci d'archaïsmes, de termes d'argot, de coq-à-l'âne, un patois que Cyrano a fabriqué de toutes pièces et qui exige un effort soutenu de réflexion. Enfin, notre sympathie va sans retard à Sancho Pança, tandis que nous ne l'accordons jamais à Mathieu Gareau !

Un autre personnage encore, dans cette pièce du *Pédant joué*, le valet Paquier, montre une finesse et un à-propos de repartie qui lui sont communs avec le plaisant écuyer. C'est lui qui estime qu'il y a bien du *distinguo* entre les femmes et les choux, « car des Choux la teste seule est bonne, et des Femmes c'est ce qui n'en vaut rien. » (47) Une fois, comme il accompagne son maître, le pédant Granger, en expédition amoureuse, tous deux aperçoivent à la fenêtre de la bien-aimée une sorte de diable qui se démène fort (c'est le valet du jeune Granger, Corbineli, qui cherche à leur faire peur). Tout surpris, Granger interroge son « suivant » : « Qu'augures-tu de cette vision ? » Et Paquier de répondre : « Que c'est un Diable Femelle, puis qu'il a tant de caquet. » (48)

Mais ce ne sont là que menues, peut-être assez lointaines ressemblances, et qui n'affectent que le ton ou le tour des propos. Voici, en revanche, qui paraît nettement inspiré de l'œuvre castillane. Corbineli a imaginé une ruse qui amènera, selon lui, à

(45) *Le Pédant joué*, II, 2, p. 26, 29.

(46) *Ibid.*, p. 30.

(47) *Ibid.*, III, 2, p. 54.

(48) *Ibid.*, IV, 1, p. 59. — Nous n'oublions pas, en étudiant Cyrano, que sur lui, comme sur beaucoup d'autres, — Gillet de la Tessonnerie, par exemple, que nous allons bientôt étudier, — l'influence de la *commedia dell'arte* a été très grande. Capitain, pédant, paysan, valet, les canevas italiens en présentaient d'amusants modèles. Mais nous croyons que l'influence espagnole, et celle de Cervantes en particulier, a pu, par moments, s'ajouter à l'influence italienne. Nous avons cherché à le prouver par quelques rapprochements et comparaisons.

la barbe de Granger père, le mariage de Granger fils avec M^{lle} Genevotte. Cette ruse, Paquier, qui l'a devinée, nous l'explique en l'expliquant à son maître. L'on s'efforcera de persuader à Granger père que Granger fils, pris de vin, s'est querellé, battu, et a été tué. Puis M^{lle} Genevotte, « laquelle a pris langue des conjurez, doit feindre qu'elle avoit promis au défunt, de l'espouser vif ou mort, et qu'à moins de s'estre acquittée de sa parole, elle n'ose vous donner la main. Corbineli là-dessus vous conseillera de luy faire épouser le Cadavre (au moins de faire toutes les cérémonies qu'on observe dans l'action des espousailles) afin qu'estant [ainsi] libre de sa promesse, elle vous la puisse engager. Supposé donc, comme ils s'y attendent bien, que vous leur fassiez mutuellement prêter la foy conjugale, votre Fils mort doit ressusciter, et, la tenant entre ses bras, vous remercier du present que vous luy aurez fait. » (49) N'est-ce pas de même façon, ou à peu près, que, tout à coup, vint à ressusciter Basile ? Quitterie, comme Genevotte, n'a-t-elle pas prêté les mains à une odieuse tromperie ? Et le moyen employé est-il si différent ? Ne compte-t-on pas ici et là, dans Cervantes et dans Cyrano, sur un geste généreux, — ou d'une générosité forcée, — de la part de celui que l'on veut déposséder ? Le détail seul a subi quelques modifications : Basile respire encore ; Granger fils, suppose-t-on, n'est plus qu'un cadavre. Et, tandis que Basile implore Quitterie de s'unir à lui avant qu'il ne trépasse, c'est au contraire Genevotte qui tient, tout d'abord, à « s'acquitter de sa parole » envers Granger fils. Les rôles sont intervertis. Mais la ruse demeure la même dans son fond. Et Cyrano en a bien pris l'idée à Cervantes (50).

(49) *Le Pédant joué*, V, 1, p. 71.

(50) Pour en finir avec Cyrano, racontons d'après un écrit anonyme, amusant et plein de verve, sa lutte sur le Pont-Neuf avec des laquais et avec le singe de Brioché. C'est un vrai combat de don Quichotte. — Un jour Cyrano « galopant de son pied sur le Pont-Neuf, s'arrêta court devant le logis de Brioché. » Là, des laquais en livrées de toutes couleurs, — des gens « du régiment de l'arc-en-ciel », — agaçaient le singe du célèbre montreur de marionnettes. Ce singe, coiffé d'un plumet, vêtu d'un pourpoint à basques, porteur d'un baudrier où pendait une lame sans pointe, savait, entre autres tours plaisants, se mettre en garde et pousser quelques bottes. Or, quand ils virent notre Cyrano et sa drôlatique figure, les laquais éclatèrent de rire. L'un même, « appuyant » au Gascon « une chiquenaude au beau milieu de la face », s'écria : « Est-ce là votre nez de tous les jours ? Quel diable de nez ! Prenez donc la peine de reculer, il m'empêche de voir ! » « Notre nasardé, plus brave que dom Quixote de la Manche, mit flamberge au vent » et eut vite fait de disperser ses vingt ou trente agresseurs. Mais alors « le singe, farci d'une ardeur guenonique, lorgnant notre guerrier le fer en main, se présenta pour luy allonger une botte de quarte. » Cyrano, tout agité, s'imaginant d'ailleurs que le singe avec son épée, avec son pourpoint garni

Comme Cyrano, Gillet de la Tessonnerie se souvient encore du *Don Quichotte*. Sa pièce du *Campagnard* (51) (1657) est une comédie longue et embarrassée, mais qui ne manque ni de verve, ni d'esprit. Un personnage y rappelle Sancho, et un autre, — plus vaguement, — don Quichotte. Du preux de la Manche, le « campagnard » ou, si l'on préfère, le gentilhomme de campagne, cette sorte de Pourceaugnac avant la lettre, ne possède aucunement l'enthousiasme, ni le goût du sacrifice, et il n'est mené par nulle chimère. Un seul point le rapproche de l'hidalgo : la confiance qu'il a en sa cause et, aussi, en sa force, du moment qu'il lutte pour une maîtresse et que le « petit dieu » l'anime. Son domestique, Jodelet, ne parvient point à l'effrayer en lui laissant entendre que Cliton, son rival, le pourrait bien « froter ». Avec calme et certitude, il riposte :

Si grands que soient ses coups;
Il frotera fort peu de gens faits comme nous.
Tel que soit ce géant, je suis sûr de l'abattre,
Puisque l'amour me rend seul aussi fort que quatre... (52)

Jodelet est beaucoup plus près de Sancho que le Campagnard ne l'est de don Quichotte. Il a, du fidèle écuyer, l'habitude des proverbes, la répartie bougonne, le peu de générosité et de bravoure ou, en un moins noble langage, la peur d'être rossé. « Tout marchand qui perd ne sçauroit rire » (53), prononce-t-il. Et encore : « Monsieur, le Diable est bien aux vaches. » (54) — « Qui se fait brebis, Monsieur, le Loup le mange. » (55) Reçoit-il, de son maître, de justes reproches, il réplique tout comme Sancho et, dans son amour-propre froissé, il trouve même de vives et fortes expressions, si bien que l'on croirait entendre en personne le valet de l'hidalgo, quand il a été piqué d'un mot dur ou d'une âpre remarque :

de passements et d'aiguillettes, était un laquais, luit fit face et l'embrocha d'un coup. — On ne saurait ressembler davantage au paladin de la Manche. (Cf. *Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil* par Cyrano de Bergerac, éd. du bibliophile Jacob, Paris, 1858, p. LXXVIII, LXXIX).

(51) *Le Campagnard*, comédie en cinq actes, Paris, 1657. — Voir sur Gillet de la Tessonnerie ou de la Tessonnière, Fournel : *Les Contemporains de Molière*, t. 3, p. 107. De Lérès, dans son *Dictionnaire des Théâtres* (p. 585) nous dit qu'il naquit en 1620 et fut conseiller des Monnaies. Il commença à travailler pour le théâtre à l'âge de dix-neuf ou vingt ans.

(52) *Le Campagnard*, II, 1, p. 20.

(53) *Ibid.*, II, 1, p. 19.

(54) *Ibid.*, III, 3, p. 50. — Ce proverbe signifie : les choses tournent mal. Cf. Leroux, *Dict. comique, Coméd. des proverb.*, III, sc. 5.

(55) *Ibid.*, IV, 5, p. 71.

Parlez quand il vous plaist, et moy, quand bon me semble...
 Si ma fidélité vous fait quelques outrages,
 Séparons-nous tous deux, et payez-moi mes gages...
 Je suis valet d'honneur et ne redoute rien ;
 Si je parle un peu trop, je sers aussi fort bien.
 Quand avec la parole on fait quelques offenses,
 Coup de langue est alors pire que coups de lances ;
 Mais quand par la parole on dit fidèlement
 Au maistre que l'on sert quel est son sentiment,
 Et que la parole est honneste, et belle, et bonne,
 Que diable peut-on dire au valet qui raisonne ? (56)

Mais c'est surtout quand il s'agit, en un duel, de servir de second au Campagnard que Jodelet, par l'aversion qu'il montre pour tout ce qui endommagerait son précieux individu, rappelle Sancho. Se battre, lui !

Ah ! je me doutois bien de ce trait de chicane.
 Mais deussè-je de vous avoir cent coups de canne,
 Vous ne me verrez point aller dessus le pré
 Pour y battre un second, ou pour estre bourré. (57)

Malheureusement, le Campagnard est têtue : Jodelet fut son page ; et, depuis quelque temps, ne l'a-t-il pas fait son *écuyer* ? Jodelet aussitôt décline l'honneur : c'est là, tout de bon, mentir !

Monsieur, je ne vous sers que de valet de chambre. (58)

Aussi est-ce avec raison qu'Alcipe, qui assiste à ce comique débat, conclut :

Je crois que ce valet n'est pas fort généreux. (59)

Pourtant, Jodelet ne pourra se dérober. Le Campagnard et Cliton ont mis l'épée à la main, et Jodelet devra... Mais Jodelet ne peut dégainer, il s'écrie :

Ah ! la maudite rouille, ah ! Monsieur, ah ! mon maistre,
 Au diable soit l'espée et ceux qui l'ont fait naistre !
 Au secours, aux voleurs, aux meurtres ! (60)

Le Campagnard bientôt lui faisant honte, Jodelet, cette fois, tire son arme, — geste inutile (puisque le combat est fini), et qui ne lui sert qu'à souligner, de pittoresque et burlesque façon, sa pleutrerie égoïste :

(56) *Le Campagnard*, I, 1, p. 2.

(57) *Ibid.*, II, 1, p. 22.

(58) *Ibid.*, II, 2, p. 25.

(59) *Ibid.*, II, 2, p. 25.

(60) *Ibid.*, IV, 5, p. 72.

Ah ! reproche sensible au sang des Jodelets !
 Pour te garder de rouille, ô belle et claire lame,
 Je te fais un fourreau de l'étuy de mon âme.
 Me tuer ! ah ! ah ! ah ! le sentiment falot ! (61)
 Que si je l'avois fait je serois un grand sot !
 Rouille-toy tout ton saoul ; aussi bien, chère Olinde (62)
 N'es-tu que pour l'oyson, la poulle et le cocq d'Inde ? (63)

Ici, par certains traits, Jodelet s'écarte de Sancho : il le dépasse en pitrerie. Mais si les paroles pèchent par excès et ne tendent qu'à faire rire, le sentiment dans les deux personnages est absolument identique. Jodelet, comme Sancho, ne se dévoue qu'à soi : l'héroïsme n'est pas affaire de vilain.

Jodelet, pourtant, diffère de son modèle espagnol en ce sens qu'il ne laisse voir aucune simplicité d'âme, qu'il est volontiers, au contraire, ironique et grivois. Après la prédiction d'Anselme qui annonce au Campagnard malheur en ménage, l'impudent valet ne peut se retenir de le surnommer : « Capricornus ». Et il pousse l'audace jusqu'à lui asséner directement un mot grossier :

Ne l'ay-je pas bien dit que vous seriez cocu ? (64)

Ce manque de respect n'apparaît nulle part aussi effrontément qu'à la fin de l'œuvre, lorsque Jodelet, pour achever et conclure, traite son maître de « sot » et — de « cocus » — tous les hobereaux de campagne :

Et moy qui te connois, quoy que tu puisses faire,
 Je te tiens un grand sot, et par devant notaire,
 Et vous, beaux campagnards, accordés, ou maris,
 Gardez-vous d'amener vos femmes à Paris,
 Pour y voir le Pont-Neuf et la Samaritaine :
 Plus de mille cocus s'y font chaque semaine,
 Et les godelureaux y sont si fréquemment
 Qu'une femme de bien s'y trouve rarement.
 Prenez-y donc exemple, et devenant plus sages
 Faites-leur voir Paris au fond de vos villages,
 Parmy vos paisans faites les cupidons,
 Et demeurez toujours les roys de vos dindons. (65)

(61) Grotesque, plaisant, facétieux (V. Génin, *Lexique de Molière*, art. Fallot). Molière a employé ce mot dans *l'Etourdi* (II, 14). (Note de Fournel, *Les Contemporains de Molière*, t. III, p. 153).

(62) La ville d'Olinde, chef-lieu d'une des capitaineries de Pernambouc, au Brésil, était renommée pour ses lames d'épée qui avaient pris le nom de la ville. (Note de V. Fournel, *op. cit.*, t. III, p. 153).

(63) *Le Campagnard*, IV, 6, p. 74.

(64) *Ibid.*, III, 2, p. 49.

(65) *Ibid.*, V, 7, p. 93.

Ce dernier morceau nous fait mal juger le plaisant personnage. Nous l'avons rapproché de Sancho. Ici, ce n'est plus qu'un Sancho dégénéré. Sancho ne montra jamais, à l'égard de don Quichotte, pareille inconvenance. Il a trop de cœur pour être insolent.

IV

Mais, plus importantes pour nous que ces diverses pièces sont les adaptations du *Don Quichotte* qu'on n'a pas manqué, vers la même date, de porter sur notre théâtre. Le chevalier et l'écuyer y apparaissent en personne (une seule ne nous les montre pas) et il nous faut les examiner de près.

La première de ces adaptations s'intitule *Les Folies de Cardenio*. Elle est de Pichou, et fut représentée en 1628.

Nous ne savons pas grand'chose de Pichou (66). Né vers

(66) Voir la préface à ses *Œuvres* par le Sr Isnard. — Sur la vie de Pichou, Isnard ne nous donne que de brefs et vagues renseignements. Nous y avons ajouté quelques indications prises dans la *Biographie* Michaud. — Outre les *Folies de Cardenio* (1628), Pichou avait composé entre 1628 et 1631 trois autres pièces : *Les Aventures de Rosiléon*, tragi-comédie en 5 actes, *L'Infidèle Confidente*, tragi-comédie, *La Filis de Scire*, comédie pastorale en 5 actes. La première est tirée de l'*Astrée*, la troisième est une traduction libre d'une pièce de Bonarelli. Quant à la seconde, A. de Puibusque, dans son *Histoire comparée des Littératures espagnole et française* (t. II, ch. III, n. 5, p. 404), veut qu'elle ait été imitée, comme les *Folies de Cardenio*, du *Don Quichotte*, et, à ce qu'on peut croire, du même épisode. Imitée, c'est trop dire; suggérée par le *Don Quichotte* serait plus juste; et encore, ce terme même risque-t-il de paraître excessif. Qu'on en juge d'ailleurs par l'analyse de la pièce! Deux familles, les Palomèques et les Pachèques se détestent d'une haine héréditaire. Or l'un des Pachèques, Lisanor, s'éprend d'une jeune bourgeoise : Lorise. Le père de Lorise, homme prudent, met alors sa fille en garde chez la mère des Palomèques. Celle-ci a une fille, Céphalie, laquelle devient la confidente de Lorise. Mais Céphalie à son tour, ayant vu Lisanor, en tombe amoureux, lui fait connaître son sentiment, lui demande un rendez-vous; et sa beauté agit à tel point sur Lisanor, qu'il cesse d'aimer Lorise. Lorise ne tarde pas à découvrir l'infidélité de sa confidente et de son amant : elle avertit aussitôt les frères Palomèques que leur sœur aime Lisanor et même s'est enfuie avec lui. Lisanor, poursuivi par les Palomèques, tombe entre leurs mains : ils l'enferment dans un château à eux. Là se trouve également Céphalie qui vient d'y être amenée. Céphalie gagne le concierge; et les deux prisonniers s'enfuient en Portugal, à Lisbonne. Sur ces entrefaites, les Palomèques se rendent avec Lorise à leur château : la fuite de Lisanor et de Céphalie les met hors d'eux; et, de rage, l'un, don Fernand, frappe l'innocente Lorise d'un coup de poignard au sein. Ils font en outre courir le bruit que c'est Lisanor qui l'a frappée. Lisanor en conséquence leur fait porter un cartel de défi. Or, le jour du combat, les juges du camp sont tout étonnés de voir qu'un chevalier inattendu, couvert d'armes noires, leur vient demander la permission de se battre. Le roi qui préside veut d'abord connaître ce nouveau venu. On délace son armet, et coup de théâtre! — Lisanor reconnaît

1596 à Dijon, il était d'une famille qui, depuis longtemps, faisait profession des armes. Son père, ancien militaire lui-même, voulait le diriger de ce côté. Puis, s'étant aperçu qu'un penchant entraînait le jeune homme vers les lettres, il le mit au collège des Jésuites. Là, Pichou se livra tout entier à la poésie et à l'histoire. Ses premiers vers, dédiés à M. le Prince, père du grand Condé, lui attirèrent cette toute puissante protection. Et c'est sans doute grâce à elle qu'une fois à Paris il put aborder le théâtre. *Les Folies de Cardenio* furent son œuvre de début. Bientôt, d'ailleurs, il mourait, et tragiquement. Un soir de l'année 1631 qu'il rentrait chez lui, il fut assassiné : il avait trente-cinq ans.

Les Folies de Cardenio ! (67) Il est assez singulier que ce hors d'œuvre, — ce récit dans le récit, — ait tout de suite tenté les écrivains dramatiques : Pichou, d'abord, et, après lui, Guérin de Bouscal. Et, puisque l'intérêt essentiel des adaptations, c'est de refléter l'état d'esprit des lecteurs ou spectateurs, quelle signification donner à ce choix ?

Répétons-le (68) : il y a, dans le *Don Quichotte*, deux inspirations distinctes, voire opposées. A côté de l'âpre satire des chimères idéalistes, nombreuses y sont les tendres histoires romanesques. Sans nul souci de se contredire, Cervantes accable son chevalier et rend heureux cet autre fou, — mais un fou par amour : Cardenio. Ce que le public français a donc goûté entre 1630 et 1640, comme déjà vers 1610, c'est bien moins le génie comique et bouffon de Cervantes que son talent de poète pastoral et langoureux. Il admirait encore dans l'auteur du *Don Quichotte* l'auteur de la *Galatée*.

Une autre constatation s'impose aussi. Le héros de la

Lorise dont la blessure n'avait point été mortelle. Là-dessus, tout s'arrange : Lisanor n'abandonnera point Céphalie, et don Fernand épousera Lorise.

L'on ne peut nier qu'il existe une certaine analogie, au point de départ, entre l'*Infidèle Confidente* et l'histoire de Cardenio : la trahison de Céphalie ressemble à la trahison de don Fernand. Mais c'est bien là le seul ressouvenir que nous puissions à la rigueur signaler. En revanche, ni la conduite de la pièce, ni les détails de l'action, ni les personnages et leurs propos n'offrent un rapport quelconque avec le récit des malheurs de Cardenio, ni, plus généralement, avec quoi que ce soit du *Don Quichotte*.

L'Infidèle Confidente, si l'on en croit le chevalier de Mouhy (*Tablettes*), « eut très grand succès. »

(67) *Les Folies de Cardenio*, tragi-comédie, dédiée à Monsieur de Saint Simon. Par le Sieur Pichou, Paris, 1630. La dédicace est datée du 13 septembre 1629, l'achevé d'imprimer est du 12 septembre 1629.

(68) Voir plus haut, p. 12, 13.

Manche, qui n'intervient dans les *Folies de Cardenio* qu'accidentellement, ne nous y est jamais produit à son avantage.

Toutefois n'anticipons pas, et résumons brièvement la pièce. Pichou a distribué en cinq actes une dizaine (69) de chapitres du roman espagnol. Chez lui, comme dans l'œuvre originale, don Fernand n'aime plus Dorotée qui ne se garda point « inhumaine », et il épouse Luscinde aimée de Cardenio, et qui l'aime. Cardenio, caché derrière une tapisserie (70), a assisté à ces noces mélancoliques : le « oui » de Luscinde, bien qu'il ait été arraché à la jeune fille, lui a fait perdre la raison. Il quitte alors sa ville, son pays, et court par les lieux les plus déserts, tandis que Luscinde prend la résolution de se retirer en un couvent. Or voici que Cardenio, l'hypocondriaque amoureux, et Dorotée, l'amante trahie, se rencontrent. Ils se renseignent l'un l'autre sur leurs malheurs et, s'encourageant réciproquement, ils prévoient, ils espèrent qu'ils n'auront plus beaucoup à souffrir. Ils ne tardent pas, en effet, à se trouver face à face avec le hautain don Fernand et l'éplorée Luscinde : supplications de Dorotée, émotion de don Fernand, — et Luscinde est rendue à Cardenio, comme Dorotée retrouve sa place auprès de son volage amant.

Cette histoire, tout empruntée qu'elle soit, et bien qu'on n'y rencontre rien d'original, ni dans l'idée, ni dans les faits, ni dans les caractères, cette histoire a du moins inspiré à Pichou de fort beaux vers : des vers souples, des vers gracieux, des vers même de grand poète, et tantôt « cornéliens » (71), tantôt, — ce qui surprend davantage, — harmonieux comme ceux de Racine. Lorsqu'au second acte Cardenio a reçu de Luscinde la promesse qu'elle résisterait aux ordres de son père, il n'ose trop se fier à de si chauds serments ; et, son incertitude, il la traduit par ces antithèses, ces balancements de l'expression qui, à quelques années de là, feront le charme et le succès des stances du *Cid* :

Que je suis maintenant entre deux passions
Touché diversement de leurs esmotions,

(69) Exactement les chapitres 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 33, 36 de la 1^{re} partie.

(70) Pichou n'a point négligé ce détail et, à la fois, ce jeu de scène déjà tout indiqué dans Cervantes.

(71) Rappelons que cette pièce des *Folies de Cardenio* étant de 1628, elle précède seulement d'une année la première pièce de Corneille : *Mélite*. Le vers « cornélien » n'est d'ailleurs pas spécial à Corneille : il est commun, dans son procédé d'antithèse et de balancement, à tous les contemporains du grand poète.

L'espoir me resjoûit, et la crainte me blesse,
J'espere en son amour, et je crains sa faiblesse (72).

En revanche, lorsqu'au même second acte, Luscinde, faisant dessein de se retirer en un monastère, se lamente du ton le plus pénétré :

C'est là que dans l'excès de mes libres regrets
Ma flamme entretiendra ses mouvements secrets,
Et que le souvenir de mon cher Cardenie
Servira d'entretien à ma plainte infinie.
C'est là que cet unique objet de mes amours
Apprendra les soupirs qui finiront mes jours,
Que j'ai toujours brûlé d'une ardeur généreuse
Et que je fus constante autant que malheureuse, (73)

à ce moment, n'est-ce pas Racine que nous nous rappelons, et Bérénice quittant Titus aura-t-elle d'autres accents ?

Du poète revenons au dramaturge. En cette aventure de Dorotée et de Cardenio, aventure qui se suffit à elle-même, était-il bien nécessaire d'introduire le paladin de la Manche et son écuyer ? Cervantes sans doute les y a mêlés... Pichou a suivi son modèle. Mais Pichou est un auteur dramatique qui manque encore de savoir-faire. Il n'était point adroit, en effet, de ne présenter qu'au milieu du troisième acte les deux errants personnages. Ces tard-venus risquent de distraire notre attention. Et, réellement, nous oublions alors Cardenio, Luscinde, don Ferdinand, Dorotée.

Mais, puisque voici don Quichotte et puisque, pour la première fois, il se montre sur la scène française, sous quels traits nous apparaît-il ? Le don Quichotte de Pichou, le premier don Quichotte de notre théâtre, est tout net un matamore. Écoutons cette extraordinaire déclaration de forfanterie :

L'honneur suit mes desseins, la victoire mes pas,
Et l'un de mes regards peut causer cent trépas...
Le Tage tous les jours me voyant sur ses rives
Precipite le cours de ses vagues craintives,
Et la mer recevant ses flots ensanglantez
Qui traînent les corps morts de ceux que j'ay domtez.
Croît que sa violence a dépeuplé la terre,
Et qu'au lieu de tribut il luy porte la guerre,
Tant je suis valeureux, que mes moindres exploits
Font peur aux elemens et leur donnent des loix. (74)

(72) *Les Folies de Cardenio*, II, 2, p. 27.

(73) *Ibid.*, II, 4, p. 39.

(74) *Ibid.*, III, 5, p. 56.

Cette fin de l'acte III, don Quichotte l'occupe à peu près tout entière. Nous saurons que, malgré ses vertus belliqueuses, il lui faut se rendre « à la mercy d'une aveugle puissance », et qu'il cède aux charmes de Dulcinée. Or voici, d'après Sancho, le portrait de l'illustre dame : elle excelle à la lutte, personne ne l'égale ni à la course ni au saut ; ses yeux sont « borde de d'escarlade », son teint a la douceur du cuir le plus grossier :

Elle va sans souliers, elle abhorre le fart,
Et n'a jamais meslé la nature avec l'art. (75)

Là-dessus, colère de don Quichotte, réponse comique de Sancho, et arrivée de Cardenio.

Comme Cervantes, Pichou a eu l'idée de réunir les deux fous : l'hypocondriaque et l'exalté. L'artifice n'est pourtant pas le même chez les deux auteurs. Don Quichotte, dans Cervantes, a d'abord aperçu une sorte d'ombre noire fugitive, puis il a trouvé une valise au riche contenu et, plus loin, une mule à moitié dévorée ; des bergers enfin lui ont dit qu'il existait un fou dans la montagne. Ainsi a été préparée la rencontre. Pichou, au contraire, procède avec brusquerie. Tout à coup, Cardenio sort du bois où il se dissimule, il se plaint qu'« un monde d'ennemis » le poursuivent. Don Quichotte lui veut prêter assistance. L'autre se fâche. Ils se gourment : Cardenio roue de coups littéralement le maître et le valet, puis disparaît. L'acte se termine sur cette dispute, et l'on dirait d'une farce de tréteaux (76). Pour nous, retenons que le fanfaron don Quichotte n'a pas été brillant, qu'en bon Matamore il a été vigoureusement rossé.

Pareillement, au quatrième acte, après que se sont rencontrés Cardenio et Dorotée, c'est don Quichotte et sa folie dont on nous amuse. Nous ne pensons plus à lui et son retour subit, convenons-en, nous est importun. Il donne à Sancho, pour Dulcinée sa « belle inhumaine », une lettre écrite en style de « galimatias » (c'est l'expression même de Pichou), et il recommande à son messenger d'observer de quel œil, attendri ou rigoureux, l'infante du Toboso, une fois la lettre lue,

assurera sa vie ou conclura sa perte (77).

Et cet acte, ainsi que le précédent, s'achève d'une manière gro-

(75) *Les Folies de Cardenio*, III, 5, p. 59.

(76) *Ibid.*, III, 7, p. 63.

(77) *Ibid.*, IV, 7, p. 95.

tesque : le faux brave s'enfuit, battu par don Fernand. Nous sommes, une seconde fois, en pleine pitrerie.

Pour le cinquième acte, la folie de don Quichotte en fournit de nouveau les éléments essentiels. Sancho a rendu visite à Dulcinée, et don Quichotte l'interroge : quelle demeure habite-t-elle ? — « le toit en est de chaume et le mur de gazon. » — Et ses attrait divins, quels sont-ils ? — Elle a le front étroit, les sourcils plantés bas, le teint noir, le « poil » rude, les yeux enfoncés. — A-t-elle laissé paraître de l'amour ou du dédain ? — Elle a avoué que l'« illustre Seigneur » lui faisait, certes, un honneur bien grand ; mais elle n'a pu s'empêcher de rire quand elle a su qu'il vivait, pour l'amour d'elle, en un bois écarté. Alors don Quichotte :

Ha ! cruelle maîtresse, après tant de services
Vous vous moquez encor de mes cruels supplices. (78)

Que nous voilà loin de Cardenio et de son désespoir amoureux ! Pourtant Dorotée vient supplier don Quichotte de venir à son aide : lui seul la peut sauver d'un terrible voisin. De l'Infante du Toboso nous passons à l'Infante de Micomicon. Etait-ce donc le moment de mettre cette histoire en scène, alors que Dorotée n'a pas encore reconquis Fernand, ni Cardenio Luscinde. Pour imiter la liberté d'allures du roman espagnol, Pichou ne prend point garde qu'il transporte ainsi tout l'intérêt de Cardenio à don Quichotte, et que nous oublions l'aventure sentimentale qui est son vrai sujet, qui devrait être son seul sujet.

Or don Quichotte montre l'empressement le plus vif à secourir la princesse menacée, et nous comprenons que Cardenio s'écrie :

Voyez qu'il est facile
De jeter dans l'erreur cet esprit imbecile. (79)

Sancho, enfin, qui surprend la réconciliation de don Fernand et de Dorotée, s'étonne que l'inconsolable princesse se console si vite. Est-ce là, pense-t-il, cette « Infante exilée — Que l'effort d'un tyran rendoit si desolée ? » (80) Et si son maître n'a pas assez

(78) *Les Folies de Cardenio*, V, 1, p. 102.

(79) *Ibid.*, V, 3, p. 108.

(80) *Ibid.*, V, 4, p. 118.

d'esprit pour comprendre qu'on le tourne en dérision, lui, du moins, connaît clairement

Que tout cet appareil est un déguisement. (81)

Pichou, pour finir, oppose à la sottise du maître la finesse avisée du valet.

Pas plus que Pichou, Guérin de Bouscal n'a compris le héros de Cervantes, sa magnanimité, sa sublimité. Il n'a vu en lui qu'un personnage comique.

Sur Guérin de Bouscal, nous sommes encore moins renseignés que sur Pichou. Il était languedocien, et fils d'un notaire. Il fut d'abord « Avocat au Conseil », puis, sans doute, il devint comédien. Il mourut en 1657 (82).

Guérin de Bouscal a composé trois *comédies* sur ce sujet de don Quichotte et de Sancho : *Dom Quixote de la Manche* (1638), *Dom Quichot de la Manche*, 2^e partie (1639), *Le gouvernement de Sanche Pansa* (1641).

Dom Quixote de la Manche (83), malgré son titre, fait tout de suite songer aux *Folies de Cardenio* de Pichou; et il est curieux que la seconde pièce inspirée par le roman de Cervantes, — après, d'ailleurs, un intervalle de dix ans, — ait exactement pour sujet le même épisode, le même hors-d'œuvre que la première. Nous reverrons ainsi le mariage forcé de Luscinde, le désespoir de Cardenio, sa retraite dans la solitude, l'abandon qu'a fait don Fernand de Dorotée, son dépit de l'attitude hostile de Luscinde, et l'intention où est Dorotée de reconquérir, coûte que coûte, l'amour perdu de don Fernand. Mais Bouscal ne s'est point mis en frais d'imagination ni de psychologie pour débrouiller les fils d'un imbroglio assez compliqué, pour raccommoder Fernand et Cardenio, rendre à celui-ci la plaintive et courageuse Luscinde, et ranimer chez celui-là, selon la langue du temps, ses premiers feux pour Dorotée. Il a suffi, par exemple, que Luscinde expliquât à don Fernand en termes chaleureux la puissance du réciproque amour qui les lie, elle et Cardenio : et

(81) *Les Folies de Cardenio*, V, 5, p. 124.

(82) Voir, sur Guérin de Bouscal, *Journal des Sçavans* pour l'année 1745 (mois de novembre) (p. 678). — De Lérès : *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des Théâtres* (éd. de 1763, p. 590) ; — *Anecdotes dramatiques*, 1775, t. III, p. 219.

(83) *Dom Quixote de la Manche*, comédie, Paris, 1639, in-4°, iv-132 p. — Le permis d'imprimer est du 28 mai 1639.

aussitôt, ce fier ravisseur s'est laissé attendrir : une réconciliation générale s'en est suivie, sûre et définitive (III, 5.).

De Bouscal a-t-il mieux réussi dans la partie proprement amusante de son œuvre, celle où il introduit don Quichotte ? Dès la troisième scène du premier acte, don Lope (84) résume pour Dorotée toute l'histoire du preux de la Manche, depuis qu'il a quitté son village, emmenant avec lui Sancho. Et c'est une énumération assez longue, assez fastidieuse, l'auteur n'ayant rien omis d'essentiel, ni la lecture forcenée des livres de chevalerie, ni l'amour pour « Alonse du Tobose », ni la lutte contre trente (85) moulins à vent, ni l'aventure du Biscaïen, ni la « berne » de Sancho, ni l'armet de Mambrin. Est-ce tout ? Don Lope, c'est-à-dire Guérin de Bouscal, nous rappelle encore et les « forçats » tirés de la chaîne, et les archers blessés, et les marchands maltraités, et les Pénitents battus, et le danger que court le héros de se voir saisi, emprisonné, pendu par la « sainte Armandat. » C'est ainsi que, par scrupule de lettré, pour avoir voulu montrer qu'il connaissait fort bien son Cervantes, Guérin de Bouscal, auteur comique, ennuie. Il n'a pas, non plus, trouvé de traits plaisants lorsqu'au second acte il fait voir et parler l'infante de Micomicon. Là aussi, il se tient trop près de son modèle, du texte même ou de la traduction : il se contente de versifier tel ou tel passage du roman espagnol. Voyez, entre autres endroits reproduits, comment le père de l'infante décrit à sa fille ce chevalier nommé « Dom Assote ou Gigotte » (86) qui doit la secourir et la sauver des entreprises d'un « outrageux géant ». Il sera

Haut, maigre, droit, bien fait du corps et du visage,
Modéré, patient, doux, amoureux et sage,
Et portant une marque au beau milieu du sein
Couverte de trois poils ressemblans à du crain. (87)

Or Cervantes avait écrit que ce chevalier « seroit de haute stature, maigre de visage, et qu'au costé droit sous l'espaule gauche, ou là aupres, il auroit un seing gris avec certains poils ressem-

(84) Ce personnage, qui est de l'invention de Guérin de Bouscal, est qualifié par lui d' « amy de D. Quixote. »

(85) Le texte de Cervantes porte 30 ou 40 moulins à vent : « treinta o cuarenta molinos de viento. » (*Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. VIII.)

(86) Guérin de Bouscal a francisé, si l'on peut dire, les termes espagnols : *don Azote, o don Jigote* (*Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXX.)

(87) *Dom Quixote de la Manche*, II, 2, p. 40.

blans à du crin. » (88) Le poète français n'a donc que peu modifié le texte original.

Introduit-il au cinquième acte la comtesse Trifaldi, Guérin de Bouscal n'est pas plus heureux. C'est la même lenteur et lourdeur de démarche, la même fidélité servile au récit de Cervantes. L'on nous rappelle successivement les tristes amours du chevalier « Dom Claviche » et de la fille de la reine Magunce, la métamorphose de l'un en crocodile, de l'autre en guenon, et les barbes incommodes que doivent porter, deux mille ans, « Trifalde » et ses compagnes. Puis don Quichotte monte sur Chevallart : il a en croupe Sancho, et Sancho s'étonne, — à peu près comme dans Cervantes, — que son maître et lui puissent entendre les terrestres propos, s'il est vrai qu'ils aient été portés à de telles hauteurs qu'un regard d'homme n'y saurait parvenir. Tout à coup des fusées font éclater le cheval de bois, — et don Quichotte et Sancho tombent sur le sol, chute qui termine assez tristement la pièce (89).

Est-ce donc que Guérin de Bouscal, s'il n'a guère rencontré en ces cinq actes le mot pour rire, et s'il s'est contenté trop souvent de mettre en vers des passages du roman, n'a, nulle part, prouvé des qualités de dramaturge ou d'écrivain ? Ses mérites en ce sens ne sont pas nombreux, ni ne surprennent par leur originalité. Il serait injuste, toutefois, d'oublier qu'il a compris et rendu assez vivement le caractère de Sancho. Sancho hésite, en effet, à la quatrième scène du premier acte, pris entre la peur des coups, qu'il sait bien être le profit le plus clair d'un écuyer dévoué, et le désir de ce gouvernement dont il n'oublie point la promesse formelle. Et le bonhomme a conservé, dans l'auteur français, ce goût qui le distingue des proverbes imagés :

Mieux vaux (*sic*) un merle en main qu'une perdrix qui vole. (90)

Le lièvre sort enfin d'où l'on ne pense pas. (91)

Disons aussi que, malgré sa lenteur habituelle, Guérin de Bouscal fait quelquefois preuve de verve abondante et facile. A

(88) César Oudin, *Don Quixote*, éd. de 1620, I^{re} partie, ch. XXV, p. 399. — Voici le texte même de Cervantes : « que había de ser alto de cuerpo, seco de rostro, y que en el lado derecho, debajo del hombro izquierdo, o par allí junto, había de tener un lunar pardo con ciertos cabellos a manera de cerdas (*Don Quijote*, I^{re} partie, ch. XXX, éd. de 1605).

(89) Cf. *Don Quichotte*, II^e partie, ch. XLI.

(90) *Don Quixote de la Manche*, I, 4, p. 26.

(91) *Ibid.*, I, 4, p. 27.

la deuxième scène du quatrième acte, don Quichotte, impatient de partir, s'écrie :

Desja de toutes parts la terre est esclairée,
Apollon a quitté la couche de Nerée...
Desja les laboureurs meinent leurs bœufs aux champs,
Tous les cocqs du logis ont achevé leurs chants,
Mille oyseaux éveillez d'une voix ravissante,
Saluent à l'envy la lumière naissante,
L'ombre s'esvanoüit, la clarté suit ses pas,
Et bref il est grand jour et nous ne partons pas.

Sancho ne demeure pas, sur son maître, en reste de poésie. Comme il convient, le ton, le langage, au lieu d'être poétiques et nobles, seront réalistes et bas. Qu'importe si l'auteur atteint, par là même, à une sorte de truculent et savoureux lyrisme !

Desja dedans Seville à la place publique
On entend jargonner maint courtaut de boutique,
Desja l'on voit trotter nombre de crocheteurs,
De pages, de laquais, et de solliciteurs,
Et desja maint beuveur pour soulager sa teste
Dedans le cabaret prend du poil de la beste...
Desja le marmiton commence de couper
La cuisse d'un poulet qui resta du souper,
Desja de tous costez les poules dejuchées
Vont becquer près du cocq pour estre recherchées,
La plupart des pigeons ont desja pris l'essort,
Le vacher a donné le dernier coup de cor,
La truye et ses cochons vont fouger dans la plaine,
Rossinant et Grison ronflent après l'aveine
Plustost qu'après le jour de nos sanglants combats,
Et bref il est grand jour et nous ne partons pas. (92)

Sa deuxième pièce (93) sur don Quichotte, Guérin de Bouscal a pris soin de la rattacher à la première. La nièce du héros, en effet, qui cherche à le retenir chez lui, se voit vertement rabrouer, et l'impétueux chevalier lui raconte comment il a vaincu Malemburn, l'ennemi de la duègne Trifalde, comment aussi une « charmante reine » qu'il protégea se prit, pour lui, d'une affection passionnée.

De toute manière, la donnée essentielle de ces cinq actes nouveaux a été empruntée à la deuxième partie du roman. La rencontre du chevalier des Miroirs et du paladin, voilà le fond de la pièce. Sur ce canevas un peu sec, et pour en étoffer la

(92) *Dom Quixote de la Manche*, IV, 2, p. 79, 80.

(93) *Dom Quichot de la Manche*, comédie, 2^e partie, Paris, 1640. In-4°, iv-144 p. Le permis d'imprimer est du 28 Mai 1639.

trame, De Bouscal a disposé quelques scènes assez variées, choisies pareillement dans la deuxième partie.

La troisième scène du premier acte nous montre Sancho qui, sur le conseil de sa femme, vient demander à don Quichotte de lui fixer des gages annuels. Comme dans le texte espagnol (94), le rusé compagnon, avant de déclarer ce qu'il prétend, use de force détours et circonlocutions : la mort, dit-il, n'épargne personne, — pas même les preux les plus illustres : leurs armes enchantées, — Cimeterre ardent, Flamberge, Durandal, — n'ont point su les protéger « contre cette diablesse ». Enfin la mort, inévitablement, fauche tout et tous, et partout. Ainsi notre homme retarde, hésite, s'embrouille. Et, don Quichotte le poussant, il affirme d'abord qu'il ne se souvient plus de ce qu'il avait à lui dire, puis avoue que, du moins selon Thérèse, son épouse, il serait à propos que son maître lui assurât, avant le prochain départ, de quoi subvenir chaque année à la nourriture des siens. Le mot de « gages » est, de cette façon prudente, lâché. Mais, pour venir tard et fort enveloppé de précautions, il n'en irrite pas moins le paladin qui, voulant autoriser son refus catégorique, en appelle éloquemment aux nobles coutumes chevaleresques, telles que les a consignées l'Histoire :

Des gages ignorant ! il est facile à croire
Que ta femme ny toy n'avés point leu l'Histoire ;
Voyez les Amadis, les Platirs, les Renauds ;
L'Archevêque Turpin, Tirante, Roncevaux,
Tous les trois Palmerins, Bernard de Straparole,
El Cavalie del Phoebe, Olivante, Gilpole,
Rolland le Furieux, Splendian, Philismard,
Les quatre fils Aymon, Jean de Paris, Richard,
Morgand, Robert le Diable, et Pierre de Provence,
Et vous condamnerés votre crasse ignorance.
Car vous n'y verrés point que jamais Chevalier
Ait traité de la sorte avec son Escuyer,
Et je ne voudroy pas, pour plaie à vostre femme,
Contrevenir à l'ordre, et me charger de blâme :
Non, je n'en feray rien. (95)

Tant de conviction sincère et un si vigoureux accent nous intéressent, voire nous émeuvent.

(94) Cf. *Don Quichotte*, II^e partie, ch. VII.

(95) *Dom Quichot de la Manche*, 2^e partie, I, 4, p. 20, 21. — Il convient de noter que Guérin de Bouscal accumule, dans la réponse de don Quichotte, les noms les plus divers de chevaliers errants. Le texte de Cervantes ne présente rien de pareil. Pourtant l'idée dans les deux auteurs est la même, ainsi que le sentiment de révolte qui anime le paladin.

Cervantes a encore heureusement inspiré Guérin de Bouscal, lorsqu'à la cinquième scène de ce même premier acte, Thérèse insinue à Sancho qu'il conviendrait bientôt de marier leur fille Sanchica. Mais le bonhomme, que l'espérance d'être un jour gouverneur a rendu fort vaniteux, songe à la faire comtesse. Comtesse ! La simple femme s'étonne et, sagement, déclare :

Les maux que je prevoy de ce grand mariage,
Sont un tas de discours qu'en fera le village :
Voyez, dira quelqu'un, cette Comtesse-cy,
Ce n'est que de trois jours qu'elle s'habille ainsi ;
Je l'ay veu se parer d'une toile grossiere,
Son père est bûcheron, sa mère lavandiere,
Un meschant toict de chaume et deux asnes fort vieux,
Composent tous les biens qu'ils ont de leurs ayeux.
Ah ! mon Sanche ! évitons un si sanglant reproche,
Donnons plus tôt Sanchique au jeune Lope Toche,
C'est un bon gros garçon qui luy fait les yeux doux,
Son père est bûcheron, et paysan comme vous... (96)

Ces quelques vers, francs d'allure, nets de pensée comme de style, illuminés d'un souverain bon sens, peuvent figurer en regard des paroles plus célèbres de M^{me} Jourdain. Molière ne sera ni plus simple, ni plus fort.

Le troisième et le quatrième actes, — ou la réception du héros chez les ducs, — ne s'éloignent guère, non plus, du récit de Cervantes. Ce sont les mêmes faits plaisants et, par exemple, pour l'acte III : discussion entre Sancho et M^{me} Rodrigue sur le propos de l'âne, pour lequel la duègne n'a que mépris ; altercation entre Sancho encore et don Quichotte qui reproche à son écuyer de parler, devant une si belle compagnie et en un lieu si relevé, du grison, humble bête ; remontrances de l'aumônier au duc qui, selon lui, se déshonore presque de recevoir, d'héberger de si fous personnages : mais alors il faut entendre de quel ton simple et fier l'hidalgo repousse l'insulte !

Poussé de mon instinct je vay faire la guerre
Aux infracteurs des loix et par mer et par terre,
Comme faisoient jadis les Chevaliers errans,
Et le chaud et le froid me sont indifferens.
Je fay du bien à tous, je ne choque personne,
Je ne prens jamais rien, et sans cesse je donne,
Ma gloire est sans excès, mon amour sans défaut,
Et j'aime seulement à cause qu'il le faut... (97)

(96) *Don Quichot de la Manche*, 2^e partie, I, 5, p. 26. Cf. *Don Quichotte*, 2^e partie, ch. V.

(97) *Don Quichot de la Manche*, 2^e partie, III, 4, p. 85. Cf. *Don Quichotte*, II^e partie, ch. XXXII.

Ce don Quichotte-là est bien celui du roman, héroïque avec simplicité, sublime sans le savoir. En demeurant tout près de son modèle, en ne formant d'autre dessein que de le transcrire dans ses vers avec clarté, précision, Guérin de Bouscal a atteint de nouveau à la vraie poésie, à celle où les mots ne font que traduire les sentiments et ne tirent que d'eux leur force d'émotion.

Hélas ! ce n'est que par instants que le don Quichotte de Guérin de Bouscal évoque à notre esprit le don Quichotte de Cervantes. L'auteur français a ses inventions à lui, et certains couplets de sa main composent à son personnage la plus grotesque figure. Don Quichotte, tout navré que des enchanteurs aient transformé sa dame en villageoise, s'écrie dans le jargon le plus singulièrement imagé :

O chère Dulcinée! ô ma douce geoliere,
 Qui n'as rien aujourd'huy de ta forme premiere!
 Astre vestu de deuil, beau Soleil eclipsé,
 Phare qui ne luis plus, miroir ardent cassé,
 Bois qu'on a dégradé, vive source tarie,
 Parterre foudroyé, belle rose flestrie
 Divin temple détruit, grand autel prophané,
 Neige couverte d'ancre, yvoire charbonné,
 Pourtrait sans coloris, brasier qui n'es que cendre,
 Helas apres ce coup quel party doy-je prendre! (98)

Comment ne pas dire que la plaisanterie est lourde et manque de goût ? surtout lorsqu'on voit Sancho, transposant en style bouffon les paroles de son maître, s'écrier à son tour :

O pauvre Dulcinee! ô mazure d'Infante!
 Maudit soit à jamais le demon qui t'enchate, (*sic*)
 Lampe qui n'as plus d'huile, horloge demonté.
 Courier devalizé, pasturage brouté,
 Espiciere sans sucre, asnesse debatée,
 Village abandonné, campagne degatée,
 Belle vigne greslée, estang plein de limon,
 Chat brulé, pan sans plume, Ange fait en demon,
 Rose qui n'es plus rien qu'un grate-cul champestre,
 Helas que je te plains, maistresse de mon maistre! (99)

La verve à coup sûr est drue, et ce burlesque amuse. Pourtant toutes ces comparaisons, toutes ces métaphores, et celles de l'écuyer, et celles du chevalier, inverses sans doute, mais pareillement ridicules, déshonorent ou compromettent, avec Dulcinée, son héroïque amant. Et la pièce, au cinquième acte, s'achève sur

(98) *Dom Quichot de la Manche*, 2^e partie, III, 4, p. 81.

(99) *Ibid.*, 2^e partie, III, 4, p. 82.

des longueurs qui n'ont rien de dramatique, se traînent avec peine, ennuiant.

La dernière pièce dont Guérin de Bouscal doive l'idée et la donnée au *Don Quichotte*, *Le Gouvernement de Sanche Pansa* (100) est bien inférieure à la précédente. Cette fois, sa soumission au texte de Cervantes ne l'a pas mieux servi que dans la première partie de sa trilogie. Le premier acte est tout d'exposition. Le deuxième met d'abord en présence don Quichotte et Sancho. Le chevalier fait la leçon à l'écuyer ; et les conseils qu'il lui donne, ce sont ceux-là mêmes que l'auteur a lus dans Cervantes (101). Etre humble et doux, protéger la justice, favoriser la vertu, estimer la science, apprendre l'art militaire, ne pas trop manger ni boire, traiter avec magnificence les étrangers, les chevaliers errants et, ajoute Sancho, leurs écuyers, éviter aussi l'abus des proverbes, rien de tout cela ne nous est nouveau. De Bouscal a seulement versifié, et sans grâce, quelques pages de l'auteur espagnol. De même, l'histoire de Claire Pélerine (102) et de son mariage avec le bachelier, — l'insistance du paysan, père du bachelier, qui veut obtenir de Sancho cinq ou six cents ducats « pour ayder à son fils dans son nouveau ménage » — et, tout à coup, la colère de Sancho contre le fâcheux, — voilà qui ne prouve guère, chez De Bouscal, le besoin de varier, d'imaginer pour son propre compte.

Le troisième acte est le plus original des cinq. Deux jugements de Sancho y sont présentés. Une Egyptienne vient se plaindre qu'un paysan lui ait pris six ducats. Mais ces six ducats appartenaient au paysan, à qui l'Egyptienne les a volés. Sancho renvoie dos à dos Egyptienne et paysan. Puis un filou, qu'un marchand a chargé d'une vengeance, se plaint à son tour de n'avoir pas reçu toute la somme qui lui avait été promise. Cette fois, Sancho fait acte de sévérité : le marchand aura le fouet, et le filou sera pendu. Pour être cruelle, la décision n'en est pas moins juste. Ces deux scènes, l'auteur espagnol n'en a fourni, d'aucune manière, ni le développement, ni le principe : elles appartiennent en propre à l'auteur français.

Le quatrième acte reproduit, sans modifications marquées,

(100) *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, comédie, Paris, 1642. In-4°, iv-115 p. Le permis d'imprimer est du 3 Mai 1641.

(101) *Don Quichotte*, II^e partie, ch. XLII, XLIII.

(102) *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, II, 3. — Cf. *Don Quichotte*, II^e partie, ch. XLVII.

les péripéties du dîner de Sancho. Dans le roman, le docteur Pedro Recio de Agüero ne permet au pauvre homme qu'un cent de fines oubliées, et trois ou quatre lèches de coing : *un ciento de cañutillos de suplicasiones, y unas tajadicas subtiles de carne de membrillo*. Guérin de Bouscal a seulement réduit et précisé les chiffres ; quatre cornets d'oubliées, deux tranches de coing (103). Mais il est bien vrai aussi que son docteur, pour désaltérer Sancho, a fait mettre à part deux grands verres d'eau claire. Pedro Recio avait négligé cette précaution ! La pièce se termine, au cinquième acte, par l'attaque supposée de l'île. L'auteur français, là encore, a suivi pieusement l'auteur espagnol. Sancho, pourtant, tout à la fin, tire de son ennemi le docteur une petite vengeance fort spirituelle, et qui n'est pas dans Cervantes. Le duc lui ayant dit de se choisir un successeur, il nomme « Pedro Raze » (104), et il ajoute, plein de malice :

Mais à condition qu'en son plus grand besoin,
Il ne pourra manger que deux tranches de coin,
Quatre cornets d'oubliée, et deux verres d'eau claire,
Ce sera son disner, léger, mais salulaire. (105)

Guérin de Bouscal n'a-t-il donc, dans cette dernière pièce, fait preuve que d'un peu d'esprit ? Comme dans les autres, la verve et l'abondance y sont remarquables par endroits. L'Égyptienne, au quatrième acte, voulant prouver à Sancho que le vol n'est pas toujours puni, entasse preuves sur preuves, et aussi bien les plus métaphoriques que les plus terre à terre :

Le larcin est un crime
A qui souvent l'on donne un pardon légitime.
Par exemple la nuit nous desrobe le jour,
Le silence le bruit, et l'absence l'amour ;
Les extremes mal-heurs nous desrobent des larmes ;
Le temps à la beauté desrobe tous ses charmes,
Les ans et la laideur desrobent les amans ;
Les catterres aussi nous desrobent les dents,
La fièvre l'appetit, la lune la mouëlle,
Le hale la blancheur, le pavé la semelle, etc., etc. (106)

Surtout, ce que nous ne pouvons négliger, c'est l'habileté avec laquelle Guérin de Bouscal imite ici le vers cornélien dans sa frappe, dans son rythme, et même le parodie. Déjà, dans les

(103) *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, IV, 2, p. 81.

(104) Guérin de Bouscal écrit aussi : Pedro Rajo.

(105) *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, V, 10, p. 104.

(106) *Ibid.*, III, 2, p. 52, 53.

deux pièces précédentes, nous aurions pu relever quelques passages qui valaient d'être signalés. Don Fernand a rendu Luscinde à Cardenio. Écoutons-les manifester leur joie :

CARDENIO

Qui l'eût dit, mon cher cœur !

LUSCINDE

Et qui l'eût cru, ma vie !

CARDENIO

Que Fernand eût flatté notre amoureuse envie !

LUSCINDE

Et qu'après tant de pleurs répandus vainement
Le ciel nous réservât tant de contentement (107).

Et encore, lorsque Sancho fait des difficultés pour enfourcher Chevillart :

SANCHO

La crainte me retient,

LA C. TRIFALDE

Que la pitié vous pousse.

LA REYNE

Seigneur Sanche il le faut.

DOM QUIXOTE

Je le veux.

SANCHO

Je ne puis,
Voler dedans les airs malheureux que je suis... (108)

Les vers suivants n'ont-ils pas, de leur côté, toute l'énergie cornélienne ?

(107) *Dom Quixote de la Manche*. — Cf. Corneille, *Le Cid*, III, 4.

CHIMENE

Rodrigue, qui l'eût cru.

RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit !

CHIMENE

Que notre heur fût si proche, et sitôt si perdit !

RODRIGUE

Et que, si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance !

(108) *Dom Quixote de la Manche*, V, 4, p. 118. — Cf. Corneille, *Le Cid*, III, 4 :

CHIMENE

Va, je ne te hay point.

RODRIGUE

Tu le dois.

CHIMENE

Je ne puis.

Je puis ce que je veux voulant ce que je puis... (109)
 Me parler de combat, c'est flater ma valeur... (110)

Mais, c'est dans le *Gouvernement de Sanche Pansa*, qu'il faut surtout étudier ces imitations et parodies. Elles y sont à la fois nombreuses, précises, réjouissantes. En voici quelques-unes : l'Égyptienne, se plaignant d'avoir été volée, s'écrie :

Ah ! comment puis-je vivre après un tel affront !
 Le premier dont ma troupe ait veu rougir mon front.
 Meurs misérable, meurs... (111)

Et, dans le même acte, lorsque le filou raconte à Sancho sa querelle avec le marchand, ne fait-il pas un vrai récit de Rodrigue vainqueur des Maures ?

Il appelle ses gens, je ramasse les nostres,
 Il anime les uns, j'encourage les autres,
 Et pour faire valoir nos differens desseins,
 Nous en venons enfin ! des paroles aux mains. (112)

Puis, comme le marchand, s'adressant aussi à Sancho, se justifie :

Seigneur ils n'ont rien fait de ce que je desire :
 Vous l'avez peu juger par tout ce qu'il a dit,

Sancho, brusquement :

Mais parlons par escot : que vouliez-vous qu'il fit ?

LE MARCHANT

Qu'il coupast nettement les oreilles du maistre. (113)

On ne saurait à coup sûr reproduire de plus près, ni avec plus d'aisance amusée, un grand poète qu'on admire.

Mais ce n'est pas seulement l'épisode de Barataria ou l'histoire romanesque de Cardenio qui a tenté d'abord les poètes

(109) *Dom Quichot de la Manche*, 2^e partie, IV, 1, p. 99.

(110) *Ibid.*, IV, 5, p. 114.

(111) *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, III, 2, p. 47. — Cf. *Le Cid*, I, 3 :
 Don DIEGUE, mettant l'épée à la main :

Achève, et prens ma vie après un tel affront,
 Le premier dont ma race ait veu rougir son front.

(112) *Le Gouvernement de Sanche Pansa*, III, 4, p. 63. — Cf. *Le Cid*, IV, 3.

(113) *Ibid.*, III, 4, p. 64. — Cf. *Horace*, III, 6 :

JULIE

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

Le vieil HORACE

Qu'il mourût...

dramatiques français. La nouvelle intercalée du *Curieux impertinent* a été, elle aussi, découpée en scènes et en actes. Cette fois don Quichotte et Sancho n'avaient aucun rôle à jouer, et l'adaptateur les a laissés, comme Cervantes, en dehors de l'action.

L'auteur du *Curieux impertinent, ou le Jaloux* (1645) (114), « comédie » qui ne fut jamais représentée, se nomme De Brosse. L'épître au lecteur, qui accompagne son ouvrage imprimé et qui est signée de son propre frère, nous renseigne sur lui. Nous apprenons entre autres détails qu'il a composé ce « Poème » du *Jaloux* en quinze jours et à l'âge de treize ans : « Je n'y ay rien adjousté, affirme De Brosse le frère, en le donnant au public que mon nom, afin que quelques petits défauts qui s'y trouvent, et que j'y ay laissez à dessein..., soient des témoignages que les belles choses qui s'y rencontrent ne viennent pas de ma reforme. » Quinze jours de travail, treize ans d'âge ! Admirons cette facilité et cette précocité, mais ne nous étonnons pas que la pièce qui en est le résultat n'ait rien d'un chef-d'œuvre. Elle se lit toutefois et intéresse. Le jeune écrivain a suivi avec conscience le texte espagnol. Seulement, au dernier acte, il a évité le tour pathétique du récit de Cervantes, et le mari, Anselme, demeure bel et bien joué, trompé, ridiculisé par sa traîtresse de femme. Ne demandons pas, d'autre part, à cet écolier prodige de la rigueur dans l'enchaînement des scènes ni de la vérité dans le développement des caractères. Anselme est un niais qui ne mérite que trop sa mésaventure conjugale. Sa femme, Clindore, (De Brosse a réservé le nom de Camille pour la suivante) est une fieffée coquette : elle encourage le désir hésitant de Lotaire, — une rusée friponne : elle abuse sans peine son benêt d'époux. Lotaire est un ami dont les scrupules manquent de force. En un mot, il n'y a là nul essai psychologique. Mais ira-t-on demander de la psychologie à un cerveau de treize ans ?

De Brosse, de toute manière, nous amuse, — ou nous étonne, — par la nature composite de son style. Il versifie avec habileté, et il est des plus adroits à imiter tantôt le jargon précieux, tantôt la forte, la pleine langue du grand Corneille. Ce gamin, — tel son aîné, Guérin de Bouscal, — a lu et relu le *Cid*.

Veut-on d'abord des vers à la mode des ruelles avec pointes, antithèses, et tous les plus jolis faux brillants ? Voici ce que dit Lotaire de Clindore et de lui-même :

(114) *Le Curieux impertinent, ou le Jaloux*. Comédie, Paris, 1645.

Dieux, qu'une femme a peu de constance et de foy !
 J'ay des glaces pour elle, elle a du feu pour moy.
 Hé que dis-je, je sens une secrete flame,
 Ses yeux ont mis du feu, par mes yeux dans mon âme. (115)

Il n'est pas jusqu'aux valets qui, dans cette pièce, ne rivalisent d'esprit, de finesse contournée, avec leurs maîtres. Filandre, « homme de chambre » de Lotaire, appelle la nuit : « sœur du Roy des flambeaux ». Et Camille lui recommandant de ne pas faire de bruit, il répond en termes de choix :

Ne l'apprehendez pas,
 Je porte assez de feu pour conduire mes pas. (116)

Camille sait aussi le beau langage : sur le point d'avouer à Clindore ses amours avec Filandre, elle s'écrie :

Que je sens à la fois de divers mouvemens,
 La honte et la pitié me reduisent au terme
 Que l'une ouvre la bouche, et que l'autre la ferme. (117)

Mais De Brosse, pour pratiquer le phébus, n'en donne pas moins à son vers, et fréquemment, une vigueur, un rythme cornéliens. Lotaire à Anselme :

N'attendez pas cela de mon affection
 J'ay trop de retenuë et de discretion. (118)

Clindore ne dira-t-elle pas à Lotaire, — et l'on croirait entendre Chimène au troisième acte du *Cid* : c'est le même ton, le même mouvement, la même énergie dans les termes et le tour :

N'es-tu doncques venu, que pour ouïr ma plainte :
 Et te veux-tu monstrier rigoureux à ce point,
 D'apporter du secours, et ne le donner point ?
 Laisse moy contenter ma genereuse envie
 Qui blesse mon honneur, épargne-t'il ma vie ? (119)

(115) *Le Curieux impertinent*, II, 5, p. 33.

(116) *Ibid.*, III, 5, p. 53. Cf., encore ce vers du même Filandre :
 Je n'ay pas peur qu'Amour qui ne voit pas me montre (III, 6, p. 57).

(117) *Ibid.*, IV, 3, p. 72.

(118) *Ibid.*, II, 2, p. 23. — Cf. *Le Cid*, III, 4 :

Car enfin n'atten pas de mon affection
 Un lasche repentir d'une bonne action.

(119) *Le Curieux impertinent*, IV, 2, p. 69. — Le dernier vers de ce petit couplet rappelle de bien près le vers de Rodrigue au comte :

Qui m'ose oster l'honneur craint de m'oster la vie !
 (*Le Cid*, II, 2.)

L'expression du vers précédent : *ma genereuse envie*, elle est encore un souvenir du vers de don Diègue :

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie.
 (*Le Cid*, I, 5.)

Les vers suivants ne nous offrent-ils pas un balancement renouvelé des stances de Rodrigue ? Clindore à Camille :

Conseillère indiscrete, hélas te doy-je croire ?
 Acheter des plaisirs aux dépens de ma gloire,
 Recouvrer un amant, et perdre mon honneur,
 Ha, ne me donne point ce conseil suborneur ;
 Mais endurer aussi qu'un perfide me brave,
 Qu'il aime une étrangère, et s'en fasse l'esclave,
 C'est une indignité que je ne puis souffrir,
 Il faut de cet affront me venger, ou mourir.. (120)

Seule manque la forme extérieure de la strophe ; mais c'est le même procédé antithétique que chez Corneille, le même départ du vers et son même élan, presque la même netteté et franchise de rythme. Est-ce donc que la strophe ou la stance, précisément, n'apparaît pas ici ? Lotaire se demande, au quatrième acte, en cinq stances de sept vers chacune, s'il se laissera aller à sa passion naissante. Voici la troisième, la mieux venue :

Estrange et rigoureuse loy,
 De tous costez j'en frain ma foy,
 Tout respond à mes vœux et si tout m'est nuisible,
 Si je suis bon amy, je suis mauvais amant :
 Fidelité, devoir, honneur, est-t'il possible
 Qu'un autre ait souffert en aymant
 Les peines que j'endure en ce fatal moment. (121)

Ainsi, tandis que Guérin de Bouscal s'amuse surtout à parodier Corneille, le jeune De Brosse, lui, l'imité avec piété. Mais l'un et l'autre également témoignent de son succès et de sa vogue, prouvent son ascendant, son influence sur les poètes, ses contemporains. Chacun à sa manière, ils reconnaissent en lui la maîtrise et la supériorité du génie.

Résumons-nous. Adaptations, emprunts indubitables ou simplement possibles, souvenirs et réminiscences, notre théâtre, avant le règne personnel de Louis XIV, doit beaucoup au *Don Quichotte*. Don Quichotte, Sancho, tel autre de moindre importance, ont été portés sur notre scène et, même, montrés au milieu des événements, des situations, des rencontres où Cervantes les avait déjà produits.

Mais ce qu'il faut principalement noter, c'est d'abord que nos imitateurs et adaptateurs ont choisi dans l'œuvre complexe de

(120) *Le Curieux impertinent*, III, 1, p. 39.

(121) *Ibid*, III, 6, p. 55.

Cervantes la partie sentimentale, le poème pastoral et amoureux, de préférence à la partie critique et satirique ; c'est aussi que le héros essentiel, don Quichotte, ne leur a guère paru qu'un fantoche risible : caricature de l'Espagnol et de l'Espagne au même titre que Rodomont, Fier-à-bras, Matamore.



TROISIEME PARTIE

L'AGE CLASSIQUE

(1660-1700)

CHAPITRE PREMIER

Le "Don Quichotte" et les grands Classiques (1660-1700)

- I. — Le moment. La connaissance de la langue espagnole est, à cette date, plus superficielle qu'approfondie. Le goût classique.
- II. — M^{me} de Sévigné. Elle lit le *Don Quichotte*. Elle fait allusion dans sa *Correspondance* à don Quichotte, à la Sierra Morena, à l'infante de Micomicon, à Dulcinée. Son fils : Charles de Sévigné.
- III. — La Fontaine. Une pièce des *Ballades et Rondeaux*. Cervantes le « ravit ». Perrette et don Quichotte. Boileau et Racine : leur *Correspondance*. Allusions diverses.
- IV. — Molière. Rapprochement possible avec Cervantes. Il a joué dans certaines pièces tirées du *Don Quichotte* : *Don Guichot ou les Enchantemens de Merlin*, pièce « raccommodée par M^{lle} Béjar », *Sancho Pança* de l'avocat Fourcroy. Imitations de détail : *Précieuses ridicules*, *Sganarelle*, *Ecole des Femmes*, *Bourgeois gentilhomme*. Don Quichotte et Alceste. Sancho Pança et Gros-René, La Montagne, Du Bois, Sganarelle.

I

Après le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche, le *Don Quichotte* va-t-il continuer d'être lu, cité, imité ?

Les circonstances politiques sont d'abord favorables. Louis XIV épouse la fille de Philippe IV, Marie-Thérèse ; et ce dut être là une raison suffisante pour que se maintînt au moins quelque temps, à la cour et à la ville, ce goût, qui était déjà chez nous de tradition, pour la langue et les livres de nos voisins et rivaux.

En 1660, en effet, peu après le mariage du jeune roi, Lancelot donne, sous le pseudonyme de M. de Trigny, sa *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole*. Le moment certes est bien choisi, et l'on peut dire que, dans les premières années du nouveau règne, nombre de personnes de bon ton avaient quelque idée ou quelque habitude du castillan. Pour prendre un exemple, nous voyons en 1662 Racine, qui d'ailleurs ne laissera rien paraître de son savoir dans son œuvre poétique, adresser à son ami Levasseur des phrases castillanes en homme, dit M. Lanson (1), qui a pratiqué la méthode de Lancelot. Racine possédait même un *Don Quichotte* in-8° (2), et, en un petit in-4° à deux colonnes, les *Nouvelles exemplaires* (3).

Nommons encore, parmi les contemporains du grand dramaturge, son ennemie, M^{me} Deshoulières. Celle-ci ne bornait pas, selon l'abbé Goujet, son application à la lecture et à l'étude des romans, bien qu'ils fussent regardés, lorsqu'elle entra dans le monde, « comme l'école de l'esprit et de la politesse » ; elle apprit avec avidité, — outre le latin, — l'italien et l'espagnol, et les apprit « si bien que dans la suite les Auteurs les plus estimés en ces trois langues lui devinrent familiers. » (4)

Il ne faudrait pas, toutefois, conclure trop vite du particulier au général, affirmer en règle absolue que rien n'était plus commun, à ce début du règne de Louis XIV, que la connaissance et la

(1) *Etudes sur les rapports de la Littérature française et de la Littérature espagnole au XVII^e siècle (1600-1660)* (Revue d'Histoire littéraire de la France, 3^e année, 1896, p. 64). — Lettres de Racine du 16 Mai et du 4 Juillet 1662 : cf., lettre du 11 novembre 1661.

(2) Cf. Paul Bonnefon, *La Bibliothèque de Racine* (Revue d'Histoire littéraire de la France, 5^e année, 1898, p. 184.)

(3) *Ibid.*, p. 193. — Paul Bonnefon ajoute que Brunet (*Manuel*, I, 1754) cite un exemplaire des *Novelas...*, portant la signature de Racine, qui a figuré dans une vente de Libri en 1859.

De nombreuses bibliothèques particulières, en cette deuxième moitié du XVII^e siècle, renfermaient, comme celle de Racine, des *Don Quichotte* et autres œuvres de Cervantes. Le Catalogue de la Bibliothèque du défunt M. Boucot, Garde-Rolle des Offices de France (1699), enregistre : Les *Nouvelles* de Michel de Cervantes, 2 vol., la *Galatea* (p. 98), 4 vol. de *Dom Quixotte* (p. 100), *D. Quixote de la Mancha*, 2^e vol. Espag. (p. 101), *Le Valeureux Dom Quixotte* 2 vol. (p. 118). — Le Catalogue de la Bibliothèque de D^{effunt} M. Du Pont de Carles, Ancien Avocat au Parlement (1701), enregistre à son tour parmi les livres in-4° : *Don Quixote*, dernière traduction, 5 vol. (p. 84), et, parmi les livres espagnols in-8° : *Hist. de Persiles, y Sigismunda*, por Miguel de Cervantes (1617), *Novelas* de Miguel Cervantes (1622), *D. Quixote de la Mancha* por Miguel Cervant. (p. 91). — Nous relevons encore dans le Catalogue des Livres du D^{effunt} sieur Marc Mayere de Lyon (1700), parmi les livres espagnols in-4° : *D. Quixote de la Mancha*, parte 2 (p. 104), *Novelas Exemplares* (p. 115).

(4) Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise ou Histoire de la Littérature françoise...* (éd. de 1754), t. XVIII, p. 396.

pratique du castillan. A Racine et à M^{me} Deshoulières, nous opposerons Loret. Loret (5) avoue, en 1660, ignorer l'idiome d'outre-Pyrénées, lui, le gazetier fureteur, au courant de toutes les habitudes bourgeoises et mondaines. Mais voici qui est plus significatif encore et semble bien prouver qu'on ne faisait point, d'ordinaire, une étude approfondie de l'espagnol. Une troupe de comédiens vint de Madrid à Paris, à cette même date de 1660, comme il en était déjà venu une en 1613, au lendemain du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Et elle fit, pareillement, un « four » (c'est le terme de Lagrange) (6). Quelles raisons expliquent cet échec, d'autant qu'à cette date il y avait environ trente ans que les Lope de Vega, Rojas, Alarcon, Calderon, Tirso de Molina fournissaient à nos écrivains de théâtre sujets et situations ? Serait-ce que trop peu de gens se trouvaient, en vérité, aptes à saisir au vol ce dialogue souvent difficile, ou encore que la comedia apparaissait trop strictement représentative du génie de l'Espagne pour plaire d'emblée, sans subir de transformations, à un public d'un génie différent ? De toute manière, il y eut là résistance de l'esprit français, opposition, même répulsion (7). Le goût classique, bientôt formé, n'allait plus, d'ailleurs, apprécier que les mérites, jugés souverains, du bon sens, de la vraisemblance, de la simplicité, de la mesure.

II

Que devait-il, dans ces conditions, advenir chez nous du *Don Quichotte* ? Nos grands écrivains, nos classiques proprement dits, lui ont-ils porté quelque intérêt ? En parlent-ils ? Y font-ils allusion ?

M^{me} de Sévigné a lu et aimé l'œuvre de Cervantes. Nous savons que, si elle a reçu de Ménage et de Chapelain d'excellentes leçons d'italien, elle doit aussi au premier une connaissance suffisante de l'espagnol. Il est donc vraisemblable qu'elle a, pour le

(5) Lanson, *article cité*, p. 63.

(6) Lagrange écrit en effet : « Il vint en ce tems [juillet 1660] une Troupe de Comédiens Espagnolz qui joua 3 fois à Bourbon : une fois à demye pist. la seconde fois à un escu, et la 3^e fois fist un four. » *Registre* (1658-1685), Paris, 1876, p. 22.

(7) Cf. Lanson, *article cité*, p. 64, 65 ; Martinenche, *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*, 1900, p. 397, 398.

moins, parcouru le texte original du *Don Quichotte*. Quant aux traductions, sa *Correspondance* nous révèle que celle de César Oudin lui est familière et que celle qui la suivra, la traduction de Filleau de Saint-Martin (1677), lui procure joie et plaisir. Elle écrit en effet à M^{me} de Grignan, le 26 août 1677 : « Vous trouverez que *don Quichotte* est fort bon : j'aime en plusieurs occasions le vieux langage (8), et si on l'avoit ôté de cinq ou six livres que je vous dirois bien, on en auroit ôté toute la grâce, et je n'en voudrois plus; mais je n'étois point assez affectionnée à celui de *don Quichotte*, pour n'avoir pas pris beaucoup de plaisir à la traduction. »

Elle lit donc ou plutôt relit le roman de Cervantes en cette année 1677 ; et non pas seule, mais avec son fils, le baron Charles de Sévigné, qui la mène, comme elle le dit, fort rapidement dans les lectures qu'ils entreprennent ensemble : « *Don Quichotte*, Lucien, les *Petites Lettres*, voilà ce qui nous occupe. » (9) *Don Quichotte*, elle en est, cette année-là, décidément entichée. Bussy-Rabutin (10) nous la montre, en carrosse, parlant à la compagnie qui l'entoure de l'histoire de l'ingénieux hidalgo. Elle se rend chez M^{me} de Grignan, en Provence ; mais elle veut faire halte, prendre repos chez son cousin Bussy, en Bourgogne, à Chaseu. Et c'est sur la route qui y conduit qu'elle entretient ainsi son monde. Hélas ! le carrosse verse. Notre marquise, comme les autres, est jetée à terre. Pourtant sa chute ne l'étourdit point. Même, pour montrer qu'elle n'a pas la tête rompue, elle déclare, tout en s'inquiétant autour d'elle, qu'il faut donc remettre à une

(8) Il s'agit ici, évidemment, de la traduction César Oudin-François de Rosset.

(9) Lettre à M^{me} de Grignan, du 23 juillet 1677.

(10) Lettre de Bussy-Rabutin à Corbinelli, du 1^{er} septembre 1677 (*Correspondance* de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis (1666-1693), éd. Ludovic Lalanne, t. III, p. 340, 341). — Lui aussi, Bussy-Rabutin, fait allusion, en un passage d'une lettre, au *Don Quichotte* ou plutôt, pour être précis, au *Curieux impertinent*. Il raconte à La Rivière que l'Archevêque de Paris, M. de Harlay, délaissant sa maîtresse, M^{me} de Bretonvilliers, s'était épris de « la petite la Varenne ». Mais « Pierrepont, lieutenant des gardes du corps, amant de la petite la Varenne et jaloux du prélat, s'appliqua à découvrir jusqu'où il en était avec sa maîtresse, et, comme le *Curieux impertinent*, il la trouva une nuit à heure fort indue sortant dans le carrosse de son rival. » Il « chanta poulles » à l'infidèle ; mais, en définitive, eut le dessous, car l'Archevêque le fit envoyer en son gouvernement, pour crime d'hérésie janséniste. (Lettre du 15 janvier 1680. *Correspondance*, éd. Lalanne, t. V, p. 39). — Rappelons enfin que Bussy, véritable émule de Cervantes, a essayé de bafouer le ridicule des productions romanesques, en composant sa *Carte du pays de Braquerie*, violente riposte à la *Carte du Tendre*.

autre fois le chapitre de *Don Quichotte* qu'elle était en train d'exposer.

Cette œuvre qu'elle connaît, qui lui plaît, qui la « divertit », elle ne néglige point dans sa *Correspondance*, s'il y a lieu, d'en citer les personnages, d'en rappeler les situations extraordinaires ou plaisantes : « Me voilà comme don Quichotte », dit-elle en un endroit. C'est qu'elle a imaginé une bien folle histoire : elle écrit, en effet, à M^{me} de Grignan qui est enceinte : « Mais qu'est-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche ? Votre petit garçon est-il devenu fille ? Ne vous embarrassez pas : je vous aiderai à l'exposer sur le Rhône dans un petit panier de jonc, et puis elle abordera dans quelque royaume, où sa beauté sera le sujet d'un roman. Me voilà comme *Don Quichotte*. » (11) Et, au comte de Guitaut, comme elle lui confie ses chagrins maternels, n'écrit-elle pas : « Je m'en vais vous dire une plaisante chose : c'est que la seule pensée qui me fait prendre patience, c'est que je m'en irai dans ma Bretagne. J'aime mieux être dans mes bois, et m'en-nuyer, que d'être ici [à Paris] à traîner misérablement ma vie, sans elle [sans M^{me} de Grignan], de maison en maison. Comprenez-vous cette fantaisie ? Il y a un peu du *don Quichotte dans la Sierra-Morena*. » (12) Ailleurs, et avec une ironie qui n'est point cruelle, plaisantant et s'attendrissant à la fois, c'est encore don Quichotte qu'elle nous met sous les yeux, don Quichotte qui gémit, don Quichotte qui fait austère pénitence. M^{me} de Saint-Aignan, raconte-t-elle, est morte, et son mari est accouru du Havre « en poste sur les vieilles ailes de son vieux amour ». Quand il arriva, elle expirait : « il lui baisa la main, fit des cris, poussa des sanglots, et nous va donner d'une *Sierra Morena* dans sa retraite et son deuil. » (13)

Aussi fous, mais plus amusants, voici, sous la plume de M^{me} de Sévigné, d'autres émules de don Quichotte : Sanzei, M. de Ventadour, M. de Béthune.

Sanzei, elle l'a un jour embrassé pour M^{me} de Grignan. Lui, aussitôt, de se mettre à genoux devant elle, de lui baiser les pieds : « je vous mande ses folies, comme celles de *don Quichotte*. » (14) Celui-là, du moins, dans sa pantomime ridicule,

(11) Lettre à M^{me} de Grignan, du 9 août 1671.

(12) Lettre au comte de Guitaut, du 30 mars 1683.

(13) Lettre à M^{me} de Grignan, du 24 janvier 1680. — Cf. *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXV.

(14) Lettre à M^{me} de Grignan, du 29 décembre 1688.

n'est pas à craindre. Il en va tout autrement de M. de Ventadour qui se prend de querelle, pour un futile prétexte, avec le duc d'Aumont, avec la duchesse, avec le chevalier de Tilladet, avec sa propre femme. A leur départ de Bourbon, « de la dînée à la couchée », il les suit partout, et non sans entremêler ses discours de menaces et d'injures : « il étoit à cheval par la campagne, le pistolet à la main, comme *don Quichotte*, menaçant et défiant ces Messieurs. » Aussi le chevalier de Tilladet le traite-t-il de fou et s'écrie-t-il qu'il faut le conduire aux Petites-Maisons (15). Non moins extravagant est M. de Béthune. De don Quichotte, M. de Béthune a le physique : « grand, maigre, un air de fou, sec, pâle. » Avec une mine si peu galante, il s'est cependant fait aimer de M^{lle} de Vaubrun. M^{me} de Sévigné en est extrêmement surprise : « Cette petite-fille de dix-sept ans a donc aimé ce *don Quichotte*. » Mais le don Quichotte est un homme d'audace, et capable d'un coup de force. Aidé de cinq ou six gardes que lui a prêtés M. de Gèvres, il enfonce la grille du couvent où s'est retirée M^{lle} de Vaubrun, trouve sa jeune complice qui l'attend, l'emporte en un carrosse, « la mène chez M. de Gèvres, fait un mariage sur la croix de l'épée, couche avec elle ; et le matin, dès la pointe du jour, ils sont disparus tous deux, et on ne les a pas encore trouvés. » (16) Voilà un don Quichotte plus dangereusement insensé que le bon hidalgo de Cervantes !

Mais d'autres personnages que don Quichotte ont aussi, dans le roman, retenu l'attention de M^{me} de Sévigné. Dorothée, l'infante supposée de Micomicon, — Dulcinée, la dame non pareille du héros, elle n'en a certes pas oublié l'histoire mirifique ou les façons bourruées et cavalières. Un mot parfois lui suffit, et elle passe. C'est à nous de comprendre, de connaître le roman aussi bien qu'elle. Les « terres de Micomicon » (17), le « royaume de Micomicon » (18), autant d'expressions qui ne sont claires qu'à elle et à des lecteurs informés, et qu'elle jette dans un coin de phrase, au bas d'une lettre, de sa plume rapide et sûre. D'autres fois, elle appuie, développe, veut être précise : « Vous avez donc chez vous, présentement, écrit-elle à sa fille, toute la foire de Beaucaire. N'avez-vous point encore mis l'habileté de vous

(15) Lettre à M^{me} de Grignan, du 18 octobre 1679.

(16) Lettre à M^{me} de Grignan, du 25 mars 1689.

(17) Lettre à M^{me} de Grignan, du 1^{er} avril 1671. Voir, pour toute l'histoire de Dorothée, princesse Micomicon, *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXIX, XXX.

(18) Lettre à M^{me} de Grignan, du 6 avril 1672.

défaire des équipages dans le nombre des merveilles que vous faites en Provence? Nos pères avoient bon esprit de nourrir tous les trains ! c'est une belle mode à présent dont tout le monde s'est tiré. Elle est bien pire que les portes basses et les grandes cheminées. Il vous faut du courage comme à la guerre, et un Jacquier (19) qui prenne en parti le pain de munition. Ma lettre vous trouvera, comme Dulcinée, dans l'agitation du mouvement de cette compagnie : gardez-la, je dis ma lettre, et puis vous la *lirez à loisir*. » (20) Dulcinée, elle aussi, était tout occupée et, en quelque sorte, dans une agitation de toute sa personne, affirme Sancho à don Quichotte, lorsqu'il lui vint apporter, de la part de son maître, cette lettre dévotement amoureuse qu'elle lui commanda de poser là, sur un sac, auprès d'elle : « Je ne peux pas la lire que je n'aie fini », a-t-elle répondu à l'écuyer commissionnaire. Et don Quichotte : « O la discrète dame, c'estoit afin de la *lire tout à loisir* et y prendre du contentement. » (César Oudin) (21). — M^{me} de Sévigné s'est ici, à coup sûr, rappelé l'expression même du vieux traducteur, et elle l'a reproduite.

Il arrive aussi que l'allusion soit moins délicate et, par là, nous fasse souvenir que le grand siècle, même chez ses grands écrivains, n'avait nulle horreur de certaines vulgarités ou crudités de style. Dans une lettre écrite de Rennes, le 6 Août 1680, M^{me} de Sévigné parle à M^{me} de Grignan de la réception que l'on fit la veille, en cette ville, à la princesse de Tarente. Le duc de Chaulnes envoya en avant quarante gardes « avec le capitaine à la tête. » Puis dames et gentilshommes se mirent en route. Mais voici la princesse : « On arrête, on baise, on *sue*. » M^{me} de Sévigné conseille alors « d'aller descendre un moment chez M^{me} de Chaulnes. » Là sont pour le moins quarante femmes ou filles de qualité. « Nous baisâmes tout, et les hommes et les femmes; ce fut un manège étrange : la princesse me montrait le chemin, et je la suivois avec une cadence admirable ; sur la fin, on ne se séparoit plus de la joue qu'on avoit approchée ; c'étoit une union parfaite, *la sueur nous surmontoit*. » (22) Tous ces détails qu'elle donne le 6 août avec une verve qui n'oublie rien, elle en a encore, le 18, la tête pleine, encombrée ; aussi écrit-elle, comme sous l'impression persistante d'un parfum un peu

(19) Munitionnaire des Armées.

(20) Lettre à M^{me} de Grignan, du 2 août 1671.

(21) César Oudin, *Don Quixote*, éd. 1620, ch. XXXI, p. 411.

(22) Lettre à M^{me} de Grignan, datée de Rennes, le 6 août 1680.

fort : « Et le moyen de ne se plus souvenir de Dulcinée dont il sortoit une certaine petite senteur. » (23)

Comme sa mère, Charles de Sévigné sait, à l'occasion, mettre à profit le roman de Cervantes : il en tire comparaisons et raisons. Il reproche à sa sœur de trop se consacrer à la famille des Grignan, de négliger par suite la sienne propre : « vous donnez des années entières à M. de Grignan, et à ce que vous devez à toute la famille des Grignans ; y a-t-il après cela une loi assez austère pour vous empêcher de donner quatre mois à la vôtre ? Jamais les lois de chevalerie, qui faisaient jurer Sancho Pança, n'ont été si sévères ; et si don Quichotte eût eu pour lui un auteur aussi grave que M. de la Garde, il aurait assurément permis à son écuyer de changer de monture avec le chevalier de l'armet de Mambrin. Profitez donc de M. de la Garde, puisque vous l'avez : accordez ensemble votre voyage, et songez que vous avez plusieurs devoirs à remplir. On est sûr de votre cœur ; mais ce n'est pas toujours assez : il faut des *signifiances*. » (24) L'allusion, là encore, est précise ; et la comparaison même se poursuit, se prolonge. C'est que le baron tient bien en mémoire le texte espagnol ou la version française. Et il ne cite point pour le plaisir, sans penser en tirer avantage, ces traits du bon écuyer et de son maître rigoureux. Ils ont affaire à son idée, ils la renforcent. A eux peut-être il devra de réussir. Ne sait-il pas que M^{me} de Grignan, toute philosophe qu'elle se dise, et amie des abstractions les plus austères, ne dédaigne point qu'on lui renouvelle le souvenir de situations, de personnages, de propos si plaisants ? La dérider, la faire sourire, c'est déjà la convaincre.

(23) Lettre à M^{me} de Grignan, du 18 août 1680. Cf. *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXXI.

(24) Lettre de Charles de Sévigné à M^{me} de Grignan, du 4 novembre 1676. — Cf. *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXI. Voici le texte même de la traduction de César Oudin : « Je n'ay pas de coustume, dit don Quixote, de despoüiller ceux que je vaincs, et si ce n'est point l'usage de Chevalerie de leur oster leurs chevaux et les laisser à pied, si ce n'estoit que le vainqueur eust perdu le sien en la bataille, car en tel cas, il est permis de prendre celuy du vaincu, comme estant conquis en bonne guerre : tellement que Sancho, laisse ce cheval, cest âne où ce que tu voudras que ce soit, car comme son maistre nous verra esloignez d'icy, il le reviendra querir. — Dieu sçait si j'aurois envie de l'emmener, répliqua Sancho ; ou pour le moins le changer avec le mien, qui ne me semble pas si bon : et veritablement les loix de Chevalerie sont bien estroites, puisqu'elles ne s'estendent pas seulement à laisser changer un asne pour un autre. » (César Oudin, *Don Quixote*, ch. XXI, p. 231).

III

A M^{me} de Sévigné, à son fils, à toute cette famille des Rabutin, se rattache un libre esprit comme eux, franc, fin, subtil, divers en ses goûts, et qu'enchantent, dans les livres, les qualités — ou les défauts — les plus contraires. Jean de la Fontaine, parmi beaucoup d'autres ouvrages, goûtait fort le roman de Cervantes. Dans une pièce des *Ballades et Rondeaux* (25), il nous a dit, là-dessus, son sentiment. Résumons-la. Il est permis sans doute, il est convenable à Alizon « la sucrée » de condamner jusqu'à l'*Astrée* et, en général, toute œuvre d'imagination, tout romanesque et amoureux récit. Mais ni Cloris qu'il lui oppose, ni, avec Cloris, lui-même La Fontaine, ne sont de cet avis. Les livres d'amour, *Amadis* ou *Astrée* (26) n'ont jamais cessé de charmer notre poète : romans grecs, romans d'aujourd'hui ou d'autrefois, les meilleurs ou les pires, pourvu que les héros en soient tendres et les péripéties émouvantes, tous lui sont un délice. Et il les cite un peu pêle-mêle. Voici le *Clitophon* d'Achille Tatius, les *Ethiopes* d'Héliodore ; voici Desmarets et son *Ariane*, Gomberville et le *Polexandre*, La Calprenède avec *Cléopâtre* et *Cassandre*, et les deux Scudéry qui « ont les cœurs partagés. » Même des plus vieux il se fait un régal : n'y a-t-il donc rien à apprendre dans *Perceval le Gallois* ? Puis, tout à coup, en un brusque hémistiche : « Cervantes me ravit. » Et il n'ajoute rien. Mais nous, nous comprenons : c'est qu'il y a, entre eux deux, rapport, similitude ; c'est que son monde à lui, celui de ses fables et de ses contes les plus gracieux, participe, comme le monde de Cervantes, du réel à la fois et de la fantaisie. Don Quichotte est un chevalier, le plus loyal, le plus enthousiaste ; pourtant, quelle impossible figure et quelle conduite invraisemblable ! Il y a ici, du vrai et du faux, du comique et de l'épique, du baroque et du divin. N'en est-il pas ainsi chez La Fontaine ? Jupiter, quelquefois, y parle et y agit en Jupin. Borée, cet ouragan furieux, n'est, par moments,

(25) *Poésies diverses, Ballades et Rondeaux*, éd. des Grands Ecrivains de la France, t. IX, p. 26, Ballade VII ; la pièce est datée de 1665.

(26) Nous reproduisons, pour mémoire, les vers bien connus de La Fontaine sur l'*Astrée* (même Ballade VII, 4^e strophe) :

Cloris eut quelque tort de parler si crûment ;
Non que Monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquise :
Etant petit garçon je lisais son roman,
Et je le lis encore ayant la barbe grise.

qu'un souffleur à gages. Cervantes et La Fontaine humilient, ramènent à terre ce qui, de soi et par nature, vit dans le ciel, réside sur nos têtes, ou nous dépasse en grandeur morale. Pas plus, en outre, que les actions des dieux ou des chevaliers errants, les actions des hommes en général ne présentent visage pareil, identique physionomie, selon qu'on les regarde de ce côté-ci, de celui-là, de cet autre. Le plaisant est la face seconde de l'héroïque. Et la guerre de Troie, si pleine de virils combats, a-t-elle été autre chose, en somme, qu'une sanguinaire folie ? Les exploits transportent, mais bientôt font sourire. L'homme y demeure toujours un homme. Aussi La Fontaine, si entêté qu'il fût du genre héroïque (n'y revint-il pas vers la fin de sa vie ?) s'est, plus d'une fois, moqué doucement de lui-même et de nous, de ses élans et des nôtres, de nos illusions dorées et vaines que le moindre accident dégonfle, ternit, enlaidit :

...adieu veau, vache, cochon, couvée.

Perrette tient de don Quichotte par l'imagination exaltée et, non moins, par l'échec final. Avec Perrette, nous tous bien souvent. La Fontaine le savait. Pouvait-il donc ne pas aimer Cervantes ?

Boileau (27), de même, et Racine ont lu le *Don Quichotte*, et montrent qu'ils en ont gardé un souvenir très précis. Boileau s'en est inspiré en plusieurs endroits de ses œuvres. Dans la satire III, lorsqu'il nous dépeint le repas ridicule, il écrit :

J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
Qui changeant sur ce plat et d'estat et de nom,
Par tous les Convies s'est appelé chapon. (28)

« L'idée » du dernier vers semble à son commentateur et ami Le Verrier (29) provenir « de Dom Quichote qui, ayant employé beaucoup de temps à fabriquer une salade de carton, la mit en pièces d'un seul coup, lorsqu'il voulut essayer si elle estoit à l'épreuve de l'estramaçon. Il la raccommoda comme il put, et la réputa fin heaume. » « C'est cette expression, ajoute Le Verrier, qui a donné lieu à l'auteur de faire ce vers :

Par tous les conviés... »

(27) Boileau, comme Racine, connaît l'espagnol : « Je sais assez bien l'espagnol. » (Lettre à Brossette, de Paris, 10 juillet 1701).

(28) Satire III, vers 45-48.

(29) Voir Lachèvre, *Les Satires de Boileau commentées par lui-même*, 1906, p. 32.

A cette remarque, Boileau a mis une note, — note peu explicite : « Il faut retoucher cela. » Ainsi, il n'avoue pas l'emprunt, mais ne le nie pas non plus.

Boileau ne s'est-il pas encore rappelé Cervantes dans la satire IX ? Relisons ces vers :

Un Auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité. (30)

Il y a là, croyons-nous, une réminiscence peut-être inconsciente de cette boutade hardie de Cervantes au « Prologue » de son *Don Quichotte* : « Mais moy qui encore que je semble estre le pere, ne suis néanmoins que le beau pere de Don-Quixote, je ne veux pas suivre le commun usage, ny te supplier quasi avec les larmes aux yeux, comme d'autres font, tres-cher lecteur, que tu pardonnes ou dissimules les deffauts que tu recognoistras en ce mien fils... » (31)

Dans l'*Art Poétique* aussi, c'est de Cervantes que Boileau se souvient, lorsqu'il porte sur le théâtre espagnol ce jugement bien connu :

Un rimeur sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène, en un jour, renferme des années.
Là, souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier. (32)

Cervantes, en effet, se plaignant dans le *Don Quichotte* des comédies irrégulières de son temps, avait soutenu que c'était le comble de l'extravagance de montrer un personnage qui, enfant au maillot (*niño en mantillas*) dans la première scène, devenait un homme barbu (*hombre barbudo*) dans la seconde (33). *Niño en mantillas, hombre barbudo*, ces expressions vigoureuses, Boileau les reproduit en les affaiblissant : *enfant... barbon...*

(30) Satire IX, vers 187-190.

(31) César Oudin, *Don Quixote*, prol. p. 3. Voici le texte même de Cervantes : « No quiero irme con la corriente del uso, ni suplicarte casi con las lágrimas en los ojos, como otros hacen, Letor carísimo, que perdones o disimules las faltas que en este mi hijo vieres. »

(32) Boileau, *Art poétique*, III, vers 39-42. — Le rapprochement avec Cervantes, à propos de ce passage de l'*Art poétique*, a déjà été fait par Brunetière : *L'Evolution des Genres dans l'Histoire de la Littérature*, t. I. (Introduction. — *L'Evolution de la Critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours.*) Paris, 1890, p. 70, 2^e leçon.

(33) *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XLVIII.

Notons encore qu'une épigramme, chez notre satirique, tourne en dérision Rossinante, la poussive monture, et traduit presque mot pour mot, dans son dernier trait, le texte même de Cervantes :

Sur un portrait de Rossinante, cheval de Don-Quichotte.

Tel fut ce roi des bons chevaux,
Rossinante, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui trotant jour et nuit, et par monts et par vaux,
Galoppa, dit l'histoire, une fois en sa vie. (34)

« Dom-Quixote, écrit Cervantes, Dom-Quixote qui creut que son ennemy venoit volant contre-luy, commença de presser vivement les flancs de Roncinant, et l'anima de telle sorte que nostre histoire raconte que ce fut icy la premiere fois qu'on recogneut qu'il avoit aucunement couru. » (35).

Quelques lettres, enfin, dans sa correspondance avec Racine, montrent Boileau — et Racine — fort renseignés sur le fait de don Quichotte lui-même. Boileau est aux eaux de Bourbon pour se guérir d'une extinction de voix. Mais le mieux tarde beaucoup, et l'état d'incertitude, où vit le poète, le rend assez morose. Pourtant, à Bourbon, il ne demeure pas isolé. Il y trouve une agréable compagnie. Son médecin, son apothicaire, un abbé « qui y est trésorier d'une Sainte-Chapelle », voilà d'honnêtes gens, et dont les propos le peuvent distraire : « Je passe le

(34) Boileau, *Poésies diverses*. Ce quatrain est de 1660. — Nous lisons, dans une édition de Boileau de 1718, la note suivante que nous reproduisons pour les curieux détails qu'elle contient : ces quatre vers, affirme-t-elle, « c'est la peinture d'un très-méchant Cheval, dont l'Auteur, étant fort jeune, avoit été obligé de se servir, allant voir sa Maîtresse, au Village de Saint-Prit, près de St. Denis... Il fit une Relation de son voyage en Vers et en Prose ; et Mr. De la Fontaine, à qui il la montra, s'arrêta principalement à ces quatre Vers. Le reste a été supprimé. L'Auteur avoit pourtant retenu une autre Epigramme, qui entroit dans la même Relation ; mais il ne la récitait que pour s'en moquer lui-même, et pour en faire voir le ridicule. *Quand je mourrai, disoit-il en riant, je veux la laisser à Mr. de Benserade : elle lui appartient de droit : j'entens pour le style.* La voici :

*J'ai beau m'en aller à Saint Prit.
Ce Saint, qui de tous maux guerit,
Ne sauroit me guerir de mon amour extrême,
Philis, il le faut avouer,
Si vous ne prenez soin de me guerir vous-même,
Je ne sai plus du tout à quel Saint me vouer.*

(Œuvres de Nicolas Boileau Despréaux. Avec des Eclaircissemens historiques, donnez par lui-même. Nouvelle Edition revue, corrigée et augmentée de diverses Remarques. Amsterdam, 1718, t. I, p. 416, 417).

Nous rappellerons enfin pour mémoire que la bataille chez Barbin (*Lutrin*, chant V, vers 123-216), est imitée du *Voyage au Parnasse*, de Cervantes.

(35) Fr. de Rosset, *Dom Quixote*, t. II, ch. XIV, p. 147 (éd. de 1646).

temps avec eux à peu près comme don Guichot le passoit *en un lugar de la Mancha* avec son curé, son barbier et le bachelier Sanson Carasco. J'ai aussi une servante : il me manque une nièce ; mais de tous ces gens-là celui qui joue le mieux son personnage, c'est moi, qui suis presque aussi fou que lui, et qui ne dirois guère moins de sottises, si je pouvois me faire entendre. » Et, tout aussitôt : « Je n'ai point été surpris de ce que vous m'avez mandé de M. Hessein (36) :

. Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

Il a d'ailleurs de très bonnes qualités ; mais, à mon avis, puisque je suis sur la situation de dom Quichot, il n'est pas mauvais de garder avec lui les mêmes mesures qu'avec Cardenio (37). Comme il veut toujours contredire, il ne seroit pas mauvais de le mettre avec cet homme que vous savez de notre assemblée, qui ne dit jamais rien qu'on ne doive contredire (38) : ils seroient merveilleux ensemble (39). » Don Quichotte, Cardenio, — Boileau emprunte à Cervantes les noms de ses personnages demi-fous pour mieux se railler, lui et les autres. Demi-fous et, quelquefois, fous complets, ne le sommes-nous pas tous, et M. Hessein, et Boileau lui-même ?

Répondant à cette lettre, Racine reprend la plaisanterie de son ami, la continue. M. Hessein, dit-il, qui était fort malade, se trouve présentement sans fièvre : « je l'ai même tantôt fait rire

(36) M. Hessein, ami commun de Racine et de Boileau, frère de M^{me} de la Sablière, secrétaire du roi, homme de beaucoup d'esprit et de lettres, aimait fort à disputer. Voici ce que Racine dit, à son sujet, dans une lettre à Boileau, du 4 août 1687 (il s'agit d'un voyage à Maintenon, à la suite du roi, dans le carrosse de M. de Termes, avec M. Félix [premier chirurgien du roi] et M. Hessein « pour faire le quatrième... ») — « M. Hessin n'a point changé. Nous fûmes cinq jours ensemble. Il fut fort doux les quatre premiers jours, et eut beaucoup de complaisance pour M. de Termes, qui ne l'avoit jamais vu, et qui étoit charmé de sa douceur. Le dernier jour, M. Hessin ne lui laissa pas passer un mot sans le contredire, et même, quand il nous voyoit fatigués de parler ou endormis, il avançoit malicieusement quelque paradoxe qu'il savoit bien qu'on ne lui laisseroit point passer. En un mot, il eut contentement : non-seulement on disputa, mais on se querella ; et on se sépara sans avoir trop d'envie de se revoir de plus de huit jours. »

(37) Cf. *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXIII et sq.

(38) Il s'agit de François Charpentier, confrère de Racine et de Boileau à l'Académie Française, et à l'Académie des Médailles. Charpentier, lui aussi, avait lu le *Don Quichotte*. Nous lisons, en effet, dans le *Carpentariana* (éd. de 1724), p. 29 : « Marana [Gio Paolo Marana] étoit de Milan : il est Auteur de l'Espion Turc : je dirois volontiers des particularités de cet Espion, si quelqu'un m'en vouloit donner de Cid Hamed, dont Miguel de Cervantes dit qu'il a tiré son Histoire de D. Quixote ; car ces deux Turcs-là, ont été aussi réels l'un que l'autre... »

(39) Lettre du 9 Août 1687.

jusqu'à la convulsion, en lui montrant l'endroit de votre lettre où vous parlez du bachelier, du curé et du barbier. Vous dites qu'il vous manque une nièce. Voudriez-vous donc qu'on vous envoyât M^{lle} Despréaux? » (40)

Enfin, Boileau, dont la guérison n'est pas rapide, a décidé, malgré l'avis de son médecin, M. Bourdier, de tenter, comme il le dit, « l'aventure du demi-bain. » Et c'est encore *Don Quichotte* qu'il rappelle, en cette occasion pathétique, à son très cher Racine : « A vous dire vrai, cette aventure a été un peu semblable à celle des maillotins (41) dans *Don Guichot* : je veux dire qu'après bien des alarmes, il s'est trouvé qu'il n'y avoit qu'à rire, puisque non-seulement le bain ne m'a point augmenté la fluxion sur la poitrine, mais qu'il me l'a même fort soulagée, et que s'il ne m'a rendu la voix, il m'a du moins en partie rendu la santé. » (42)

Ainsi Racine et Boileau connaissent bien le roman de Cervantes, le tiennent bien en mémoire. Mais leurs allusions aux personnages ou aux aventures n'ont d'objet plus essentiel, de prétention plus ambitieuse que de les amuser l'un l'autre, de les divertir en « honnêtes gens » instruits sans doute, mais qui ne feraient pas le métier de poètes et d'écrivains. On voudrait qu'en un endroit, — ne serait-ce qu'avec brièveté, — ils eussent émis un jugement, défini le héros principal ou les comparses, apprécié telle situation, glissé même une objection, insinué un aperçu. Boileau, l'auteur du dialogue sur les *Héros de roman*, le critique accompli, comment ne s'en est-il jamais avisé? N'y avait-il pas lieu pour lui, comme l'a dit Sainte-Beuve, de rapprocher par exemple « ce succès de *Don Quichotte* en Espagne ou en France du grand succès qu'avait eu *le Cid*, d'opposer l'un à l'autre, de mettre en contraste les points de vue, de voir dans l'une de ces créations une contrepartie de la création rivale, une revanche? » (43). Ou bien ne lui était-il pas tout indiqué de

(40) Lettre de Racine à Boileau, du 17 Août 1687. — Boileau, selon Louis Racine, n'aimait pas beaucoup cette nièce. Marie-Charlotte Boileau Despréaux, née en 1649, morte après 1718, était fille de Jérôme Boileau, greffier au Parlement. Elle avait, comme sa mère, l'humeur bizarre et acariâtre, et toutes deux, semble-t-il, avaient tourmenté notre poète, lorsqu'il habitait chez son frère.

(41) Par l'aventure des *maillotins* il désigne probablement celle des *moulins à foulon* (D. Q. partie I, ch. XX), moulins qui, dans les traductions anciennes, telles que celles de 1620 et 1668, sont désignés par les mots *maillets à foules* ou *à foulon*, correspondants aux mots du texte original, *maços de batan* (Note de Berriat-Saint-Prix.)

(42) Lettre à Racine, du 28 Août 1687.

(43) Sainte Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 61.

faire valoir, en antithèse avec les défauts des Gomberville, La Calprenède, Scudéry, — prolixes, fades, plats narrateurs, — les mérites sérieux d'un vrai romancier : cette abondance qui se surveille et, quelquefois, se retient, se resserre, cette vivacité de tour, cette force d'expression, ce réalisme énergique et, dans les parties d'imagination bouffonne, cette ironie, cette verve, cette aisance ? Enfin, comment n'a-t-il pas reconnu ou, du moins, laissé entendre qu'il reconnaissait en l'auteur espagnol un maître, lui aussi, de la satire littéraire ? Comment n'a-t-il pas vu, compris que tous deux, et l'un autant que l'autre, ils combattaient pour la même cause, celle du bon sens dans l'invention, de la vraisemblance dans l'exécution ?

Boileau et Racine, en s'écrivant, font abstraction, si l'on peut dire, de leur supériorité. Ils ne sont plus que des hommes d'esprit, des bourgeois de bon ton qui conversent ensemble. Mais, s'ils évitent ainsi la pédanterie, le dogmatisme, ils risquent en revanche, dans leur bonhomie et simplicité, de susciter en nous quelque mouvement de surprise impatiente. Nous les aimons mieux en perruque qu'en négligé, s'il est vrai qu'ils joignent à l'apprêt la profondeur et le talent.

IV

Molière, de son côté, ne doit-il rien à Cervantes ? Lui qui s'est si fortement inspiré des comédies castillanes a-t-il tout à fait négligé cet abondant recueil de mots plaisants, de scènes joyeuses qu'est le *Don Quichotte* ?

Puibusque (44) a rapproché Molière et Cervantes en un parallèle qui ne laisse pas, à un moment, de paraître singulier. « Sagacité de l'observation », « exactitude du langage », « imitation vivante de la nature », voilà, selon lui, ce qu'il faut noter chez tous deux et ce qui les place au même « niveau. » — Mais ces trois qualités, d'autres que Molière et Cervantes les ont possédées (Puibusque le reconnaît lui-même.) (45) En conséquence, et sous d'aussi vagues rapports, Molière s'apparente non seulement au romancier espagnol, mais à tous les roman-

(44) A. de Puibusque, *Histoire comparée des Littératures espagnole et française...* 2 tomes, Paris, 1843, t. II, ch. VI.

(45) Puibusque écrit, en effet : « C'est là ce qui place Molière au niveau de tous les grands poètes, et ce qui le rapproche surtout de Cervantes. »

ciers et dramaturges qui ont vraiment étudié l'homme et connu sa nature morale. Puibusque bientôt retrécit son point de vue. Si c'est, continue-t-il, moins la « propriété des mots » que la « propriété des choses » qu'il faut admirer en eux, admirons en particulier leur conscience, leur science dans la représentation et le rendu des maladies de l'esprit. Le *Don Quichotte* n'est entaché d'aucune erreur médicale : n'est-ce pas, du moins, ce qu'affirme un « savant docteur de Madrid », don Antonio Hernández Morejón ? Or, il en est de même absolument de telle comédie moliéresque, du *Pourceaugnac* par exemple. Molière a su y définir avec une scrupuleuse précision l'état exceptionnel d'un fou ; et le traitement qu'il y propose n'est autre que « celui qu'ordonnaient les plus habiles docteurs d'alors. » (46) Il y a plus : Molière « a si bien rencontré Cervantes dans la définition et le traitement des maladies mentales, qu'on pourrait croire que ces deux grands hommes avaient étudié sur les mêmes bancs. » (47) Molière et Cervantes disciples de la Faculté ! On ne s'attendait point à cette supposition ! (48)

Il convient pourtant de rapprocher les deux auteurs. Ne se ressemblent-ils pas d'abord par le tour ironique de leur philosophie ? « Le burlesque espagnol, a dit M. Martinenche, se plaisait à une antithèse énorme entre les réalités les plus familières et les plus héroïques extravagances. » (49) C'est bien là, en effet, le contraste amusant parce qu'il est forcé, qui met en

(46) Puibusque, *Histoire comparée des Littératures espagnole et française*, t. II, ch. VI, p. 295.

(47) *Ibid.*, p. 293.

(48) Molière et les Médecins ! N'est-il pas curieux que Le Boulanger de Chalussay, dans sa comédie *Elomire hypocondre ou les Médecins vengez*, rapproche justement de la folie de don Quichotte et de Sancho (il confond ici maître et valet) la folie supposée de Molière — Elomire ? Tout le monde connaît la donnée essentielle de la pièce : de concert avec le valet Lazarile, plusieurs médecins se moquent d'Elomire, critiquent son jeu d'acteur dans le tragique, l'accusent même d'excès honteux dans la comédie satirique. — Or, à la fin de l'acte II, Elomire, conseillé par le traître Lazarile, se résout à consulter un « medecin scavant » du bourg de Sennelay, lequel juge et décide des maladies en examinant les urines des malades. Ainsi est dressée contre Elomire une farce assez grossière, — farce dont les médecins eux-mêmes : Oronte « feint Medecin de Sennelay » et Climante s'étonnent qu'il y puisse tomber :

ORONTE

Quoy ! ce maistre moqueur qui n'épargnoit personne,
Donne dans le panneau de la sorte ?

CLIMANTE

Il y donne

Mille fois au delà de ce que je vous dis ;

Dom Guichot et Sancho furent moins foux jadis...

(49) Martinenche, *Molière et le Théâtre espagnol*, Paris, 1916, p. 21.

face du maigre rêveur don Quichotte le bon gros prosaïque Sancho Pança. De même, Molière réjouira son public en lui montrant, dans une opposition vive, Don Juan et Sganarelle, Philaminte et Martine, Argan et Toinette. — De plus Cervantes, tout au long de son livre, avait fait se heurter à maints obstacles, naturels ou sociaux, l'ambition si noble, mais immodérée, de don Quichotte. Comme lui, Molière mettra sous nos yeux nos efforts inutiles et, par là, ridicules pour triompher des coutumes établies ou des lois naturelles. La jeune fille, en dépit du barbon qui l'élève pour lui, n'aimera jamais que le jeune homme. Les Horace, et non les Arnolphe, attirent les Agnès. Et l'impuissance d'Arnolphe, aux prises avec cette nécessité qui pousse la jeunesse dans les bras de la jeunesse, fait rire à ses dépens. Il y a du burlesque en Molière comme il y en a dans Cervantes. Ce burlesque souligne, chez l'un comme chez l'autre, l'inanité de nos tentatives orgueilleuses. Nous sommes portés à méconnaître nos vraies limites : le romancier espagnol et le dramaturge français nous y ramènent. Et c'est cette juste leçon infligée à notre superbe qui donne peut-être à leur œuvre son attrait le plus piquant.

Une différence néanmoins se remarque : l'antithèse est trop forte entre don Quichotte et Sancho Pança, surtout pour le goût de notre ^{xvii}^e siècle classique, lequel appréciait avant toutes choses la mesure et la proportion. L'imagination s'exalte avec outrance en don Quichotte. Cet héroïque coureur d'aventures est un possédé : un démon l'anime, — son idée. En regard, le bon sens s'épaissit par trop dans le replet et assez grossier Sancho Pança. Chevalier et écuyer, violemment contradictoires, étonnent d'abord comme une caricature à deux termes qui opposerait, en les rapprochant, la taille efflanquée d'un escogriffe et l'ample embonpoint d'un lourdaud. Entre les deux, nous cherchons l'homme, l'homme réel, et nous ne le trouvons pas. Molière, lui, c'est toujours l'homme qu'il montre ; et si sa moquerie ne l'épargne guère, du moins elle n'exerce jamais contre lui les méfaits d'un humour qui déforme. Nous n'irons pas non plus jusqu'à dire avec Húszár (50) que la morale de Molière, cette morale qui consiste à observer et à suivre les prescriptions naturelles sans les corriger, ne fait que reprendre les principes égoïstes de Sancho. Le naturalisme

(50) Dans son livre : *Molière et l'Espagne*, Paris, 1907, p. 285.

du grand comique français ne conseille pas la prudence bornée, ni l'intérêt personnel : il ménage notre dignité ; il nous avertit seulement de prendre garde à cause de notre faiblesse. Il met une sorte de *halte-là* à notre ambition. Mais, pour la restreindre et l'éclairer, il ne lui substitue pas la lâcheté, ou l'attachement étroit aux jouissances uniquement matérielles. Il maintient l'homme à son juste point d'élévation, sans le hausser ni l'abaisser.

Molière avait, du *Don Quichotte*, une connaissance qu'on peut supposer très précise. Nous savons qu'il entendait l'espagnol ; et il est probable qu'il l'écrivait (51). Il serait donc bien étonnant qu'il n'eût pas lu, dans le texte, le chef-d'œuvre de Cervantes. De plus, il joua dans quelques-unes des pièces que certains auteurs, ses contemporains, en tirèrent. Il choisit, entre autres, l'une des trois parties du *Don Quichotte* composé de 1638 à 1641 par Guérin de Bouscal (52), puis la farce, beaucoup moins connue, de son ami l'avocat Fourcroy, intitulée *Sancho Pança*.

La trilogie de De Bouscal avait été jouée, en premier lieu, au Marais par la Béjart, qui en reprit la dernière partie pour le Palais-Royal, après l'avoir « raccommodée. ». (Lagrange). Cette dernière partie porte dès lors le titre de *Don Guichot ou les Enchantemens de Merlin*, et elle fut donnée le 30 janvier 1660 (53). C'est pendant cette représentation qu'arriva à Molière l'aventure de l'âne rapportée par Grimarest et si souvent répétée après lui (54). Quant à la pièce de Fourcroy, nous ne la

(51) Martinenche, *op. cit.*, préface, p. viii. — Nous savons aussi que la bibliothèque de Molière contenait, outre un tome de l'histoire d'Espagne, 240 volumes de comédies françaises, italiennes et espagnoles. Cf. Eud. Soulié, *Recherches sur Molière*, p. 92 et 269, Paris, 1863.

(52) Cf., plus haut, p. 195-205.

(53) *Registre* de Lagrange, p. 15. La pièce ainsi refaite rapporta le vendredi, 30 janvier 1660, 300 livres, — le dimanche, 1^{er} février, 530 livres, — le mardi 3 février, 140 livres.

(54) Voici, d'ailleurs, le texte de Grimarest : « Quelque temps après le retour de Baron [Baron avait quitté la troupe de Molière pour se mettre dans la troupe de campagne de la Raisin] on joua une pièce intitulée *Dom Quixote* (je n'ai pu savoir de quel Auteur). On l'avoit prise dans le tems que Dom-Quixote installe Sancho-Pança dans son Gouvernement. Molière fesoit Sancho : et comme il devoit paroître sur le Théâtre monté sur un Ane, il se mit dans la coulisse pour être prest à entrer dans le moment que la Scène le demanderoit. Mais l'Ane, qui ne savoit point le rolle par cœur, n'observa point ce moment ; et dès qu'il fut dans la coulisse il voulut entrer, quelques efforts que Molière employât pour qu'il n'en fit rien. Sancho tiroit le licou de toute sa force ; l'Ane n'obéissoit point ; il vouloit absolument paroître. Molière apelloit : « Baron, la Forest, à moi ! ce maudit Ane veut entrer. » La Forest étoit une servante

connaissions que de nom. Mais on ne peut douter qu'elle n'ait été écrite, « car Aubert a positivement dit dans la *Bibliothèque du Richelet* : M. de Senécé m'a assuré que le même avocat Fourcroy avait fait une mauvaise comédie intitulée *Sancho Pança*, dont il avait puisé le fond dans *Don Quichotte*. » (55) Le *Registre* de Lagrange en confirme à son tour l'existence. Il la mentionne en effet plusieurs fois, mais sans nommer à aucun moment l'auteur : « Samedi, 5^e juillet 1659 : Sanche Panse... 320 livres. » — « Lundi, 7^e juillet 1659 : Sanche Panse... 146 livres. » — « Dimanche, 13 juillet 1659, Sanche Panse... 225 livres. », etc. (56)

Toutefois Molière ne se contenta pas de ce rôle d'acteur dans des pièces où paraissait Sancho Pança. L'auteur en lui n'a pas manqué, non plus, de se souvenir, pour ses propres compositions, de l'œuvre castillane. Les *Précieuses ridicules* d'abord nous en apportent comme un écho lointain. Lorsqu'à la dernière scène (57) Gorgibus s'écrie : « Et vous qui êtes cause de leur folie, sottés billevesées, pernicious amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables ! », — à cette expression véhémement d'une légitime colère, nous ne pouvons pas ne pas songer aux malédictions dont s'accompagne l'impitoyable

qui fesoit alors tout son domestique, quoiqu'il eût près de trente mille livres de rente. Cette femme étoit dans la coulisse opposée, d'où elle ne pouvoit passer par-dessus le Théâtre pour arrêter l'Ane ; et elle rioit de tout son cœur de voir son maître renversé sur le derrière de cet animal, tant il mettoit de force à tirer son licou, pour le retenir. Enfin, destitué de tout secours, et désespérant de pouvoir vaincre l'opiniâtreté de son Ane, il prit le parti de se retenir aux ailes du Théâtre, et de laisser glisser l'animal entre ses jambes pour aller faire telle Scène qu'il jugeroit à propos. » (*La Vie de Molière* par J.-L. Le Gallois, Sieur de Grimarest, Réimpression de l'édition originale (Paris, 1705) et des pièces annexes. — Avec une Notice par A.-P. Malassis, Paris, 1877). — Jal, qui cite en partie ce texte, écrit ensuite : « L'anecdote est-elle vraie ? Il est probable qu'elle était une tradition du théâtre et que Grimarest la tenait de comédiens qui l'avaient recueillie, sinon dans tous ses détails, du moins dans la simplicité du fait, de la bouche même de Molière. » (A. Jal, *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, 2^e éd., Article : *Servante de Molière (une) ?* — 1668, col. 1127).

(55) Ed. Fournier, *L'Espagne et ses comédiens en France au XVII^e siècle*, Revue hispanique, t. XXV, année 1911. — Voir *Bibliothèque du Richelet* (*Dict. de la Langue française* par Richelet, 1728, in-fol., t. I, p. LVIII).

(56) *Sanche Panse* fut joué encore 4 fois cette même année 1659. Il fut de nouveau donné en 1660, 1661, 1662, 1665. Lagrange le mentionne encore le mardi 19 Juillet 1678, où il fit une recette de 279 livres 10 f. Ed. Fournier se trompe donc lorsqu'il affirme (*article cité*) que ladite pièce n'est mentionnée dans le précieux *Registre* qu'une fois, et qu'après la représentation du samedi 5 Juillet 1659, elle ne reparut plus.

(57) Scène XIX.

escrutinio pratiqué, sur la bibliothèque de don Quichotte, par le barbier, la gouvernante et le curé. De même le Gorgibus de *Sganarelle* ferait volontiers jeter au feu, à la manière de Cervantes,

Tous ces méchants écrits.

Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits (58),

tous ces « romans », tous ces « quolibets d'amour », dont sa fille Célie est occupée, et qui la détournent d'accepter l'époux « ayant vingt mille bons ducats » qu'il lui destine en père aussi précautionneux que médiocrement sentimental (59).

L'Ecole des Femmes, assez voisine par la date (60) des pièces précédentes, offre-t-elle, elle aussi, quelques réminiscences du *Don Quichotte* ? M. Martinenche (61) a nettement établi que le sujet en a été pris à une nouvelle de Maria de Zayas y Sotomayor : *El prevenido engañado*. En outre, Molière a emprunté à la même œuvre et, encore, à d'autres originaux espagnols (62) bon nombre de détails et d'indications. N'est-il donc pas, parmi tout cela, redevable de quelque chose à Cervantes et au *Don Quichotte* ? Robinet, dans son *Panegyrique de l'Ecole des Femmes* (63), fait soutenir par l'un de ses personnages, Lidamon, que les préceptes enseignés par Arnolphe à la jeune Agnès « ne sont qu'une imitation de ceux que ce Chevalier errant donne à son Escuyer, lorsqu'il va prendre le Gouvernement d'une Isle. » (64) Le rapprochement des textes prouve

(58) Scène I.

(59) Chrysale parle aussi de « brûler » les livres de sa femme « hors un gros Plutarque à mettre mes rabats. » (*Les Femmes savantes*, II, 7).

(60) *Les Précieuses ridicules* sont de 1659, *Sganarelle* de 1660, *L'Ecole des Femmes* de 1662.

(61) Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol*, p. 116, 117.

(62) *Ibid.*, p. 119 à 123, 125, 126, 127.

(63) *Panegyrique de l'Ecole des Femmes, ou Conversation comique, sur les Œuvres de Mr. de Molière*, Paris, 1664. — Brunet attribue cet ouvrage à De Nonantes ; Despois à Robinet. Le ton en est assez modéré, et si, aux dernières pages, les interlocuteurs Palamède et Crysolite, qui ont défendu Zoïle — Elimore — Molière contre Bélise, Célande et contre Lidamon, se rangent à l'avis de ces derniers, c'est uniquement, comme l'explique l'auteur « par complaisance pour leurs belles [Célande et Bélise] et pour ne pas se faire tort dans leurs bonnes grâces. » (Fournel, *Les Contemporains de Molière*, t. I, p. 100).

(64) *Panegyrique de l'Ecole des Femmes*, p. 52. — Plus loin encore, dans la discussion, le nom et l'autorité de Cervantes sont invoqués pour rétorquer et ruiner l'argument de Crysolite, à savoir : « l'approbation que tout Paris donne à Elimore. » Bélise en effet s'exprime ainsi : « Ne sçait-on pas que le nombre des Ignorans est infini ; et d'ailleurs que le Vulgaire reçoit les sottises qu'on lui présente, plutôt que les bonnes choses ; mais que c'est moins sa faute, qu'à ceux qui l'y accoutument. Nous pouvons sur ce sujet, pour nous égarer, renvoyer Zoïle au Colloque du Sage Don Quixot de la Manche, avec un Chanoine, où celui-cy remarquoit qu'il estoit bien vray que la plupart des Comedies

que Robinet-Lidamon s'est trompé : il n'y a rien de commun entre les « maximes du mariage » d'Arnolphe et les conseils de l'ingénieux hidalgo. Tout au plus est-il possible que Molière y ait puisé l'idée d'écrire un résumé des devoirs féminins, un « office de la femme. » (65)

Plus évidente et plus sûre apparaît sa dette dans le *Bourgeois gentilhomme*. Là, personne ne l'ignore, il a voulu que l'ambition sotte et obstinée de M. Jourdain s'exerçât aux dépens de sa fille. Mais déjà, dans le roman de Cervantes, Sancho qui va repartir pour les aventures et qui espère obtenir bientôt un gouvernement, ne déclare-t-il pas qu'il ne mariera Marisancha qu'avec un noble, afin d'avoir des « petits-fils qu'on traite de seigneurs ? » A ce roturier prétentieux Térésa fait les objections que lui suggère son solide bon sens. Et ce seront les mêmes objections que M^{me} Jourdain, — après, il faut le dire, la Thérèse de Guérin de Bouscal, — fera à son glorieux de mari (66). Ni

d'alors, quoy que composées de fadaïses, plaisoyent au Peuple ; mais que les Autheurs s'excusoyent mal à propos de les composer de cette sorte, sur ce que les plus regulieres n'en contentoient que trois ou quatre qui entendoient l'Art, et qu'il valoit mieux gagner du pain avec la multitude, qu'acquérir l'applaudissement de peu de personnes, d'autant (*sic*) qu'il leur opposoit qu'on avoit représenté en Espagne trois Poëmes, selon les Regles qui avoyent également contenté les Sçavants et les Idiots, et fait gagner plus d'argent aux Comediens, que trente des meilleurs qui eussent en suite paru : d'où il conclüoit ce que j'ay dit, que si le Vulgaire se plaisoit aux sottises, il en falloit blasmer les Autheurs qui les leur donnoient. Aussi le Sage Don Quixot, ou l'Autheur qui le fait parler, ajoustoit judicieusement que c'estoit un mauvais Faux-fuyant d'alleguer pour l'excuse des Poëmes irreguliers, que l'intention des Republicques estant d'amuser le Peuple par la Comedie, et de le destourner des vices où l'oisiveté le pourroit entraîner, il n'importoit pas qu'elle fust selon les Maximes des Sçavants, pource, disoit ce Sage fol, que l'on parviendroit encor mieux au but des Republicques, par de bonnes Comedies, que par de mauvaises. Ainsi, il blasmoit beaucoup les Autheurs de ces dernieres, et mesmes les Comediens qui les engageoyent à les composer de cette façon, pour ce qu'autrement ils ne les auroient pas achetées : ce qui estoit cause qu'un bel Esprit de son temps, avoit mis au Jour, divers Ouvrages imparfaits. Il conclüoit aussi, qu'on devoit choisir à la Cour des Hommes intelligens, pour examiner tous les Dramatiques, avant qu'ils parussent en Public. » (p. 72, 73, 74, 75). — Robinet a assez exactement résumé dans ce passage, d'ailleurs un peu embarrassé de forme, le début du chapitre XLVIII, *Don Quichotte*, I^{re} partie.

(65) Cf. Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol*, p. 123, 124.

(66) *Bourgeois gentilhomme*, III, 12. — Cf. *Don Quichotte*, II^e partie, ch. V. « Voici, dans la traduction de Rosset, un des passages qui semblent avoir le plus directement inspiré Madame Jourdain. C'est Teresa qui parle : « Je ne veux point donner sujet de parler à ceux qui me verroient aller vêtue en comtesse, ou en gouvernante, qui tendroient ce langage : « Regardez cette grosse truie, comme elle s'enfle ! Hier elle tirailloit sans se lasser un flocon d'étoupes, ou bien elle alloit à la messe la tête couverte d'un bout de sa jupe en guise de cape, et aujourd'hui elle marche avec le vertugadin, la broderie et la piaffe, comme si nous ne la connoissions pas ! » Si Dieu me conserve mes sept ou cinq sens, ou ceux que j'ai, je ne pense point donner occasion de me voir en un tel péril, etc. » (Note de M. Martinenche, *op. cit.*, p. 245).

l'une ni l'autre, d'ailleurs, n'obtiennent de résultat : M. Jourdain, comme Sancho, montre l'entêtement le plus stupide. On pourrait voir, d'autre part, dans le mot du bourgeois gentilhomme : « Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse, » (67) on pourrait voir en cette catégorique affirmation un ressouvenir de deux vers écrits par Guérin de Bouscal :

N'en parlons plus, suffit, elle sera comtesse ;
Et si vous me fâchez, elle sera princesse. (68)

La chose est possible. Toutefois, cette boutade impatientée, elle se trouve dans le texte même de Cervantes ; et c'est là que De Bouscal l'a prise : « Ne parlons plus là-dessus, prononce Sancho, Sanchica sera comtesse en dépit de tout ce que tu peux dire. » (69) Pourquoi donc ne pas admettre que c'est chez Cervantes aussi que Molière l'est allé chercher ? Il lui suffisait, comme dit M. Martinenche, — pour constituer tout cet impertinent propos de Sancho, — « d'ajouter à l'injonction du mari la réponse de la femme. » (70) : « Faites-en ce que vous voudrez, et, s'il vous plaît encore, faites-la duchesse ou princesse. » (71)

D'autres détails du *Bourgeois gentilhomme* proviennent encore du *Don Quichotte*. M. Jourdain, dans le compliment ampoulé qu'il adresse à Dorimène, paraît bien reproduire, au moins par quelques mots, la déclaration galante qu'admirait tant, en *Don Olivante de Laura* (72), l'ingénieux hildago : « Los altos cielos... os hacen merecedora del merecimiento que merece la vuestra grandeza. » (73) M. Jourdain ne se devait-il pas de retrouver ce langage abominablement compliqué et de prononcer à son tour : « si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre. » (74) Molière détourne ainsi à son usage

(67) *Bourgeois gentilhomme*, III, 12.

(68) Guérin de Bouscal, *Don Quichot de la Manche*, comédie, seconde partie, I, 5.

(69) *Don Quichotte*, II^e partie, ch. V.

(70) Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol*, p. 246.

(71) *Don Quichotte*, II^e partie, ch. V.

(72) Voici le passage de *Don Olivante de Laura* raillé par Cervantes : « Oli celestial imagen, cuánto agravio se hace á tu soberana hermosura, pues mereciendo el más alto asiento de los cielos, te consienten estar entre los mortales, y á ellos en no hacer á ninguno merecedor de merecerte, sino á mi, que si algun merecimiento para contigo tengo es por el amor con que te amo ! » (II, 25)

(Cité par M. Martinenche, *op. cit.*, p. 246, n. 2.)

(73) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. I.

(74) *Bourgeois gentilhomme*, III, 19.

la raillerie de Cervantes : il a pensé que les mêmes termes pouvaient ridiculiser les prétentions d'un sot au beau langage aussi bien que l'amphigouri de style des romans chevaleresques.

N'y a-t-il pas enfin une réminiscence du *Don Quichotte* dans ces paroles de Covielle qui soutient à M. Jourdain que le père de M. Jourdain était un « fort honnête gentilhomme », et non point un marchand ? « Lui, marchand ? C'est pure médisance ; il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent. » (75) C'est exactement avec cet heureux tour et un pareil sans-gêne, que l'aubergiste déclare à don Quichotte qu'il n'est point un aubergiste, mais un châtelain qui tient auberge : « ...finalement il s'estoit venu retirer en ce sien Chateau, où il vivoit de son bien et de l'autrui, recevant en iceluy tous les chevaliers errans, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, seulement pour la grande affection qu'il leur portoit, et à fin qu'il (*sic*) departissent de leur commoditez avec luy, en payement de son bon desir. » (76)

Faut-il aller plus loin ? Faut-il prétendre que l'influence du *Don Quichotte* se reconnaît aussi dans quelques personnages du grand comique ? Don Quichotte, par exemple, a-t-il inspiré Alceste ? On ne peut rien affirmer. Alceste, c'est Montausier ; mais c'est encore et plus généralement le type même de ces très rares gens de bien dont la loyauté intransigeante se montre quelquefois insociable. Or, don Quichotte n'est-il pas, comme Alceste, en révolte ouverte contre la corruption et l'injustice ? Lorsque, dans la première scène du cinquième acte, le misanthrope, plein de courroux, proclame que « trop de perversité règne au siècle où nous sommes », comment ne pas nous rappeler certaines pensées analogues émises avec une égale amertume par le chevalier de la Manche ? Ce qu'il y a, en un mot, dans le caractère d'Alceste d'outré, d'excessif, d'idéaliste (ne rêve-t-il pas lui aussi d'une impossible perfection humaine ?) — tout cela que met si bien en valeur le contraste avec Philinte, ce modèle de raison et de bonne compagnie, — n'avons-nous donc pas le droit d'y voir,

(75) *Bourgeois gentilhomme*, IV, 5.

(76) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. III. — Nous citons ici le texte de César Oudin (*Don Quixote*, éd. de 1646, t. I, ch. III, p. 20). — Cf., encore, pour ce dernier rapprochement, Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol*, p. 247.

aussi peu précis d'ailleurs que l'on voudra, comme un ressouvenir de l'exaltation enflammée qui caractérise l'hidalgo? Il semble bien en outre que Molière se soit complu à cette création qui est peut-être la plus originale de son génie, comme Cervantes avait fini par aimer et plaindre son infortuné chevalier; et, de même qu'il y a beaucoup de Cervantes en don Quichotte, il y a aussi beaucoup de Molière dans *Alceste*. De toute façon, le deuxième n'est pas plus la satire de la vertu que le premier celle du dévouement et de l'honneur. Molière et Cervantes respectent, dans le héros dont ils se moquent, la qualité peu commune de sa noblesse morale. Et n'est-ce pas, tout justement, la leur?

Mais c'est principalement dans le langage ou l'attitude de quelques valets que nous reconnaissons l'influence de Cervantes. Molière doit à Sancho Pança plus qu'à don Quichotte. Comme Sancho, le Gros-René de *Sganarelle* songe surtout aux intérêts de son ventre: il affirme avec conviction que rien ne l'aide mieux à supporter les hasards et les contrariétés de la fortune :

J'en juge par moi-même : et la moindre disgrâce
Lorsque je suis à jeun me saisit, me terrasse ;
Mais, quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendraient pas à bout. (77)

Comme Sancho, aussi, le La Montagne des *Fâcheux* ou le Du Bois du *Misanthrope* ne se font point faute d'impatienter leur maître par leurs retardements et leurs détours. Répondre d'un mot, sans « digressions » (78), ne point différer l'annonce d'une importante nouvelle par toute sorte d'explications oiseuses, — ce langage direct est à mille lieues de leur humeur bavarde et importune. Écoutons Du Bois par exemple :

Du Bois. — Parlerai-je haut ?

ALCESTE. — Oui, parle, et promptement.

Du Bois. — N'est-il point là quelqu'un ?...

ALCESTE. — Ah ! que d'amusement.

Veux-tu parler ?

Du Bois. — Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE. — Comment ?

Du Bois. — Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE. — Et pourquoi ?

Du Bois. — Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

(77) *Sganarelle*, sc. 7.

(78) *Les Fâcheux*, II, 3.

ALCESTE. — La cause ?

DU BOIS. — Il faut partir, monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE. — Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DU BOIS. — Par la raison, monsieur, qu'il faut plier bagage... (79)

Le Sosie d'*Amphitryon* peut aussi se rapprocher de Sancho Pança. Gourmand, prudent, poltron, il en a les défauts les plus marqués, les plus significatifs.

Est-ce donc que ces traits divers, le seul Sancho les a fournis à l'auteur français ? Celui-ci les doit aussi bien aux *graciosos* des comédies. Mais de tous les *graciosos*, Sancho n'est-il pas l'incomparable émule et comme le chef incontesté ? Il les résume en lui ; il leur donne, pour ainsi dire, le relief épique : force de lignes, vigueur de coloris, il les achève, il les complète et, du même coup, les fait oublier. Avec eux ou à travers eux, c'est encore à Sancho, le plus pittoresque des écuyers et des serviteurs, que songe Molière. Et c'est lui, autant qu'eux, qu'il reproduit.

Il le reproduit surtout et s'en souvient dans le Sganarelle de *Don Juan*. A la onzième scène du quatrième acte, don Juan et Sganarelle étant à table, celui-ci se voit enlever son assiette aussitôt qu'il y a posé quelque bon morceau. On se rappelle alors inévitablement une scène équivalente, mais beaucoup plus développée, du *Don Quichotte*, lorsque le médecin, d'un signe de sa baguette, ordonne d'emporter chaque plat, l'un après l'autre, de dessous le nez de l'affamé Sancho :

DON JUAN [à SGANARELLE]. — Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim à ce que je vois.

SGANARELLE (se mettant à table). — Je le crois bien, monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde. (A RAGOTIN, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête). — Mon assiette ! Tout doux, s'il vous plaît. Vertu-bleu, petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes ! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos !

(Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.)

Ce jeu de scène ne s'imposait nullement. Don Juan devrait seul occuper notre attention : Elvire, tout à l'heure, ne l'a point ému ; de quel front va-t-il maintenant recevoir la statue du Commandeur ? Molière, toutefois, s'est désintéressé un moment du maître pour s'amuser et nous amuser aux dépens du valet.

(79) *Le Misanthrope*, IV, 4.

C'est que le repas tout fictif de Sancho lui était présent à la mémoire, qu'il s'en était divertì, et qu'il pensait bien à son tour divertir le public en frustrant, sous ses yeux, le robuste appétit d'un homme du peuple. Cervantes a fourni à Molière une sorte d'intermède joyeux entre deux instants pathétiques d'un même acte.

De plus, comme l'a remarqué M. Martinenche (80), Sganarelle, ce compagnon timide d'un libertin audacieux, joue auprès de don Juan un peu le même rôle que Sancho, l'écuyer prudent, auprès de don Quichotte, l'aventurier téméraire. Il entasse parfois proverbes sur proverbes, adages sur adages, et, sans prendre haleine, il débite par exemple ce long couplet : « Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise ; et, comme dit fort bien cet auteur que je ne connais pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche ; la branche est attachée à l'arbre ; qui s'attache à l'arbre suit les bons préceptes ; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles ; les belles paroles se trouvent à la cour ; à la cour sont les courtisans ; les courtisans suivent la mode ; la mode vient de la fantaisie ; la fantaisie est une faculté de l'âme ; l'âme est ce qui nous donne la vie ; la vie finit par la mort, etc., etc. » (81)

N'est-ce pas là parler comme Sancho et s'autoriser de sa fidélité de valet pour importuner et irriter ? Don Quichotte, s'il entendait notre homme, ne se retiendrait pas de l'expédier aux soixante mille diables qu'il souhaite si allégrement à son raisonneur d'écuyer (82).

Certes les Classiques n'ont point dédaigné le *Don Quichotte*. Ils se le rappellent dans les moindres incidents de la vie comme M^{me} de Sévigné ; ou, comme Molière, ils y puisent, pour les utiliser dans leurs propres œuvres, des idées, des situations, des procédés comiques. Le *Don Quichotte* reste donc pour eux bien vivant. Plutôt qu'un modèle, toutefois, ils l'estiment un livre de

(80) Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol*, p. 262.

(81) *Don Juan*, V, 3.

(82) Cf. Martinenche, *op. cit.*, p. 263. Don Quichotte s'écrie : « Que soixante mille Satanas t'emportent toi et tes proverbes ! » (*Don Quichotte*, II, 43.) Cité par M. Martinenche, *op. cit.*, p. 263, n. 1. — M. Martinenche rapproche aussi le Sganarelle de *Don Juan* du Roldan de *Los dos Habladores* (entremes de Cervantes). Roldan affirme en effet : « Vous avez raison, parce que la loi fut inventée pour la tranquillité ; et la raison est l'âme de la loi ; et qui a une âme a des facultés ; les facultés de l'âme sont au nombre de trois, etc., etc... » Le raisonnement est de même nature chez l'un et chez l'autre personnage.

frivole lecture, un recueil d'anecdotes plaisantes. Et, en ce sens, l'on peut dire qu'après Sorel et Scarron l'influence de Cervantes a diminué chez nous. — Nos grands écrivains, s'ils lui empruntent quelquefois, n'imitent pas, à proprement parler, le romancier castillan.

CHAPITRE II

Les petits Auteurs du Grand Siècle

- I. — Allusions diverses. Les gazetiers Loret, Robinet. Un article de la *Bibliothèque universelle* : don Quichotte et Ignace de Loyola. Un poème burlesque : le *Madrid ridicule* (1697), de Claude le Petit. Deux anecdotes : *Artiquiniana* (1694), *Chevraeana* (1697). Mémoires et Lettres : le jeune Brienne, M^{me} d'Aulnoy, d'Assoucy, Chaulieu, La Fare. Quelques mots à propos du marquis de Lassay et de M^{me} Guyon.
- II. — Le Roman. Subligny : la *Fausse Clélie* (1670). But du livre. Résumé. Comment Juliette d'Arviane, la fausse Clélie, rappelle don Quichotte. Une imitation inattendue par Philippe, duc d'Anjou (1693). Ce n'est qu'un travail d'écolier.
- III. — Le Théâtre. Chevalier : la *Désolation des Filoux* (1661). Raymond Poisson : le *Poète basque* (1668) : en quoi le poète et son suivant se rapprochent de don Quichotte et de Sancho. Donneau de Visé et Thomas Corneille : la *Devineresse ou les Faux Enchantemens* (1679). Le bourgeois, M. Gilet, s'y montre tour à tour émule de don Quichotte et de Sancho.

I

Nos grands écrivains classiques ne sont point seuls de leur temps à se souvenir volontiers du *Don Quichotte*. Sous Louis XIV, comme sous Louis XIII, le roman de Cervantes trouve des lecteurs et des imitateurs de toutes sortes. Et les premiers sont encore nombreux, si les seconds semblent être devenus plus rares.

Que bourgeois et gens du monde lisent le *Don Quichotte*, et avec plaisir, comment en douter, lorsqu'on voit tel ou tel gazetier, collecteur d'anas, ou auteur de mémoires ne négliger point d'y faire allusion, d'en rappeler les personnages comiques, les incidents burlesques ?

Loret, dans sa *Muze Historique* (1), bien qu'il nomme Amadis, (2), Fier-à-bras, Rodomont, plus souvent que don Quichotte, s'efforce pourtant une ou deux fois, et sous ce nom même de don Quichotte, d'humilier l'Espagnol qu'il juge, comme chacun autour de lui, présomptueux, bravache, fanfaron (3). Robinet, lui, dans une lettre en vers à Madame, nous représente un duelliste se rendant au lieu du combat sur « une pire monture », nous dit-il,

Que la Monture à Dom-Quichot,
Qui n'alloit le pas ni le trot...

Et comme sa « brête rouillée et sale », son « méchant éperon

(1) *La Muze Historique ou Recueil des Lettres en vers contenant les nouvelles du temps écrites à Son Altesse Mademoiselle de Longueville, depuis duchesse de Nemours* (1650-1665). Nous nous servons de l'édition de Ch.-L. Livet (1857-1878).

(2) Un passage bien curieux de la *Muze Historique* montre que Loret, ayant en une circonstance l'occasion de caractériser le type idéal du chevalier, c'est aux Amadis qu'il pense, mais point à don Quichotte. Pour lui, comme pour tout son siècle, don Quichotte n'est qu'un héros amusant et qui suscite le rire. Le roi vient de faire des chevaliers du Saint-Esprit. Loret le note, puis continue :

O Que selon ma connoissance,
On void dans cét Ordre de France,
De Gens sages ! de Gens hardis !
Que de Bayards ! que d'Amadis !
Qui, poussez d'une belle envie,
Hazarderoient cent fois leur vie
Pour bien maintenir, en tout lieu,
Les droits du Roy, les droits de Dieu,
Et se mettre à toutes épreuves
Pour Filles, pour Femmes, pour Veuves :
Car tout Homme issu de bon sang,
Tout Chevalier loyal et franc,
Et capable des belles flâmes,
Est toujours Serviteur des Dames,
Tels, ou pareils ayant été
Tous les Preux de l'Antiquité.

(Loret, *Muze Historique*, t. III, p. 451, 2, Janvier 1662, livre XIII, lettre I, du samedi septième Janvier 1662. — Chevalière.)

(3) Une première fois, c'est à la date de 1653, pendant la Fronde. A Bordeaux, nous raconte-t-il, la cité étant presque investie par les troupes royales, les Pères de la Mercy vinrent trouver le prince de Conti pour lui faire « harangue » et lui dire que les habitants jugeaient plus à propos, désormais, d'implorer la clémence du roi que de recevoir des secours de l'étranger. Mais les Pères furent mal reçus et on les pria de retourner en leur couvent. Le lendemain, les bourgeois se réunirent dans la Maison des Marchands et, d'un commun accord, déclarèrent qu'ils n'attendaient plus leur salut que d'une amnistie de la Cour :

Lors Monsieur de Fiesque survint,
Qui le discours suivant leur tint :
« Peuple inconstant ! ames de roche !
Hé ! quoy ! le secours est si proche,
Il n'a plus à faire qu'un pas,
Et vous ne le recevriez pas !
Par mon esprit, mes soins, mes brigues,
Je vous amène des Rodrigues,
Des doms-Pèdres, des doms-Fernands.

crotté », — il n'en porte qu'un seul, — lui font une triste mine, la mine justement de notre paladin (4) !

Un autre gazetier, anonyme celui-là et qui écrit en prose, rendant compte dans la *Bibliothèque Universelle* (5) d'un livre anglais sur un point de religion (6), montrant à ce propos qu'Ignace de Loyola peut être considéré comme un exemple typique du fanatisme dans l'Eglise Romaine, — ce journaliste donc rapproche à chaque instant de l'exalté Manchois le Basque exalté. Et ici nous insisterons : la comparaison est en effet suivie et précise ; de plus, c'est à notre connaissance le premier parallèle qu'on ait institué entre le dévot chevalier de la Vierge Marie et le chevalier non moins dévot de Dulcinée. Ignace, écrit notre publiciste, avait une passion ardente pour la gloire ; « naturellement hautain », il ne se « remplissoit » que d'aventures amoureuses et de faits d'armes. Il aimait extrêmement la poésie, les romans, était grand admirateur d'Amadis de Gaule. Et tel fut aussi « Don Quixote ! » Ignace pourtant, après sa conversion, estima que « les actions des Saints de Légende » étaient plus

Des Radagas, des Ferdinands,
Maint Aragonais nommé Sanche,
Plus de cent *Guichots de la Manche*,
Des Furtados, des Cortados,
Des Scarababombillardos,
Bref, une flote qui fourmille
Des plus braves de la Castille,
Gens à tout tuer et brizer ;
Et vous voudriez les refuser ! »

Ce beau discours, qui tant promettait, ne toucha personne.
Et le peuple, plus que jamais,
Cria : « La Paix ! la Paix ! la Paix ! »

(Loret, *ibid.*, t. I, p. 390, 1, Juillet 1653, livre IV, lettre XXVII, du samedi 26 Juillet. — Colligée.)

Une autre fois, en 1657, racontant un exploit du prince Ferdinand de Lorraine qui châtia, rossa ou tua maints pillards, coupables d'avoir mis à mal le bagage d'une de nos armées, il unit à ce « brave » dans la même louange le « généreux Ligneville » qui

Déchargea tellement sa bile
Sur ces malheureux *Doms-Guichots*,
Qu'il en fit, plus de cent manchots.

(Loret, *ibid.*, t. II, p. 376, septembre 1657, livre VII, lettre XXXIV, du samedi premier Septembre. — Studieuze.)

(4) Charles Robinet, Lettre en vers à Madame. Du 26 Novembre 1667. — Le Cartel sans éfet. (*Les Continuateurs de Loret. — Lettres en vers de La Gravette de Mayolas, Robinet, Boursault, Perdou de Subligny, Laurent et Autres* (1665-1689) recueillies et publiées par le Baron James de Rothschild (1881-1888), t. II (p. 1097-8.)

(5) *Bibliothèque Universelle et Historique de l'année 1688*, tome onzième, p. 107 à 112.

(6) The Enthusiasm of the Church of Rome, etc. *L'Enthousiasme de l'Eglise Romaine démontré par quelques remarques sur la vie d'Ignace Loyola*. A Londres, 1688.

admirables que les exploits des héros de roman, et se détermina à se faire pèlerin plutôt que chevalier errant. Don Quichotte sans doute ne l'eût point approuvé ; mais, en revanche, Sancho Pança lui eût donné raison, lui qui démontrait « invinciblement » à son maître que « puisque la gloire étoit son unique but, il devoit préférer la Chevalerie sainte à la profane. » Sa résolution prise, « Ignace se choisit un Patron, et pour n'en avoir pas un moindre que Don Quixote, il se proposa d'imiter S. François d'Assise, qui a surpassé d'aussi loin les autres Saints qu'Amadis les vrais Héros. » Les chevaliers, d'autre part, « se vouënt » à une « maîtresse », Amadis à Oriane, don Quichotte à Dulcinée. Pareillement Ignace « se consacra » à la Sainte Vierge. Don Quichotte affirme que, pour tout ce qui regarde entretien, vie journalière, un chevalier doit « se reposer sur la providence », et qu'à ce titre encore de la chevalerie errante, il est franc de toute dette, dispensé de tout paiement. De même Ignace « regardoit comme un crime de porter de l'argent, et ne voulut jamais payer le passage, au Pilote qui le porta en Palestine, prétendant que sa qualité de Saint l'en exemptoit. » Don Quichotte exigeait de ses auditeurs approbation immédiate, absolue ; Ignace, de son côté, « établit pour la principale règle de son Ordre, que chaque membre de la Société seroit obligé d'obeïr au Général, c'est à dire à lui-même, pendant sa vie, avec autant de soumission, et aussi aveuglement qu'à Dieu. » Enfin, si don Quichotte « remettoit à la discretion de son Cheval d'aller où il voudroit, faisant consister en cela l'essence des aventures Heroïques », Ignace, lui, « mettoit le point principal de sa Religion à suivre surtout les avis de son Confesseur, et se laissoit même conduire à sa monture, en l'absence de son Directeur ordinaire. » (7) Enthousiaste et extravagant, Ignace est un don Quichotte qui a vécu.

(7) Voici, en effet, ce qu'ajoute notre gazetier : « Dès qu'il se fut converti, il alla en pèlerinage à Nôtre-Dame de Montserrat, et rencontra un Maure en chemin, avec qui il entra en dispute, sur la Conception Immaculée de la S. Vierge. Le Mahometan se defendit si bien qu'Ignace prit feu, et delibera en lui-même, s'il devoit le tuer pour venger l'honneur de sa Patrone. Agité de ce doute, qu'il ne savoit comment décider, il arrive en un endroit, où le chemin se séparoit en deux, et en fait juge son âne ou sa mule ; car les Historiens disputent lequel des deux c'étoit ; resolu de tuer son adversaire, au cas que sa monture prit le même chemin que lui, ou de lui donner la vie, si elle en prenoit un autre. Heureusement la bête prit le dernier parti, et le Maure en fut quitte pour la peur. » (*Bibliothèque Universelle et Historique de l'année 1688*, tome onzième, p. 112).

Ce nom de l'hidalgo, il arrive aussi qu'on en use non plus seulement pour caractériser, dans ses façons surprenantes, un individu déterminé, mais un groupe, un ensemble, toute une population. L'auteur du poème burlesque *Madrid ridicule* (1697), Claude le Petit (8), nous dépeint sous l'appellation généralisée de « Dom Quichot » les habitants de Madrid, ceux du moins qui ont carrosse et se rendent au « Cours » (9) pour se faire voir. Ces carrosses ne sont guère que « Portraits de Pitié », misérables et bruyantes voitures attelées de deux mules faméliques. Le cocher est « un pauvre Diable d'Arlequin », tout ensemble cocher, laquais et page. C'est dans un semblable carrosse, — un « Carosse à l'agonie », — que s'avance notre orgueilleux « Dom Quichot », et il y restera jusqu'au soir, « tout confit en Cérémonie ». Il faudra même que son « Phaëton » « crie à la faim », que ses mules soient à bout et épuisées pour qu'il songe à retourner en sa demeure. Là, quel mets succulent ne manquera-t-on pas de lui servir ? Ce sera

Un triste Oignon mal préparé
Que le *Señor* impitoyable
A bientôt cuit et digéré.

Les « ana », de leur côté, nous offrent quelques réminiscences de la grande œuvre castillane. Telle historiette nous est racontée, dans l'*Arliquiniana* par exemple, où le narrateur évoque à notre souvenir la nouvelle du *Curieux impertinent*. L'éditeur du volume s'entretient avec Arlequin et, tout à coup : « Ecoutez-moy, repris-je, il vient de me tomber dans l'esprit une histoire d'un bon mari. » Ce mari, qui savait que sa femme avait un amant, ne rentrait jamais chez soi sans mener un grand bruit, afin de donner à la coupable le temps de cacher son complice. Un jour elle avait mis « sa Demoiselle », pour veiller, sur le perron. Mais, comme chacun a ses affaires en ce monde qui l'occupent, cette fille, au lieu de faire le guet, s'amusait avec le maître d'hôtel. Tout à coup le mari survint. Qui fut surprise, ce fut notre suivante. Son embarras en disait assez long. Aussi

(8) Selon Fr. Lachèvre (*Bibliographie des Recueils collectifs de Poésies, publiés de 1697 à 1700*, — 1904, Paris, t. III, p. 413, 414), le poème de *Madrid ridicule* appartiendrait à Claude le Petit, auteur déjà de la *Chronique scandaleuse, ou Paris ridicule*, Cologne, 1668. — Nous nous servons de l'édition suivante : *Rome, Paris et Madrid ridicules*. Avec des remarques historiques, et un Recueil de poésies choisies, par M. de B***. En Espagne, Paris, chez Pierre le Grand 1713. Nous résumons les strophes VII et VIII, p. 114, 5.

(9) Le Prado.

le mari, le « bon mari », s'en retourna-t-il ; et il n'entra point dans la chambre de sa femme « de peur de tomber dans l'aventure du *Curieux impertinent*. » Pour terminer, voyez comme il se montra débonnaire. Le soir, il avertit sa femme de mettre en faction quelqu'un de plus attentif : « si je fusse entré tantôt dans votre chambre, luy dit-il, nous nous serions donné vous et moy une plaisante Scene. » (10) — Pour s'achever avec enjouement, tout au contraire de la nouvelle espagnole, le récit français n'en fait pas moins à celle-ci une fort précise allusion. La situation même, en un endroit, y est à peu près identique : c'est, chez Cervantes aussi, la suivante Leonella dont l'effronterie et l'imprudence sont cause que, par deux fois, Anselme apprend la trahison de Camille. Mais là s'arrête la ressemblance, et il faut indiquer aussitôt tout ce qui sépare cette espèce de fabliau comique du récit tragique de Cervantes. Il n'est point ici question, pour un mari, de mettre à l'épreuve la vertu de sa femme ; et cet autre Anselme, — mais un Anselme de conte gaulois, — n'a ni l'orgueil, ni l'opiniâtreté, qui caractérisent, en sa curiosité néfaste, le héros malencontreux du roman. Notre homme sait fort bien qu'il est un « sot », et tout le piquant de l'histoire vient de sa réserve malicieuse ou indifférente. Anselme, lui, quand il connaît enfin son infortune, au lieu d'en rire, en meurt, victime à la fois de son amour et de son amour-propre.

Une autre historiette, dans le *Chevraeana* rappelle de très près un des jugements de Sancho gouverneur. Une jeune fille de Bologne avait demandé en justice réparation, pour avoir été violée, disait-elle, par un jeune homme. Celui-ci se contentant de nier le fait, la plainte prévalut sur la justification, et le coupable présumé fut condamné à une amende considérable. La somme comptée en pleine audience, la jeune fille la serra soigneusement, non sans quelque joie. Alors le magistrat, qui avait observé ce manège, permit au garçon, un moment après, de se ressaisir de ce qu'il avait donné, s'il le pouvait. Il y tâcha de toutes ses forces, mais n'en put venir à bout, tant l'autre se débattait et résistait. Alors le magistrat, tel Sancho, enjoignit à la jeune fille de rendre au garçon la somme reçue, « n'étant pas croiable qu'elle n'eût trouvé, si elle eût voulu, autant de forces pour la conservation de son honneur, qu'elle en avoit eu pour la def-

(10) *Arliquiniana*, ou les bons mots, les histoires plaisantes et agreables. Recueillies des Conversations d'Arlequin, à Paris, 1694, p. 42.

fense de son argent. » (11) Le *Chevraeana* n'établit aucun rapprochement entre cette décision du juge de Bologne et celle, toute semblable, du gouverneur de Barataria. L'une pourtant ne peut que rappeler l'autre : c'est, ici et là, avec la même donnée, le même bon sens fin, plaisant, — et équitable (12).

Comme les « ana », — mais plus souvent qu'eux, — les mémoires nous font souvenir aussi du *Don Quichotte*. Nous citerons d'abord ceux de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne (13), cet écervelé que le jeune Louis XIV, vers le milieu de l'année 1662, éloigna de sa Cour et des affaires de l'Etat. Remontant jusqu'à Louis XIII et Richelieu, Brienne, pour mieux flétrir la conduite de Louvigny coupable d'avoir dénoncé au roi son ami Chalais, Brienne écrit : « je doute que Dom Quixotte, qui étoit assez de sa connoissance, l'eût avoué preux chevalier, et qualifié de héros et de paladin sans reproche... » (14) En don Quichotte pourtant Brienne aperçoit le grotesque personnage, comme le « héros » et le « paladin ». Aussi quelques étranges comportements de Richelieu l'amèneront-ils tout naturellement à affirmer : « Quand je fais réflexion sur ces extravagances qui ne seroient pas pardonnables au moindre ecclésiastique, je ne puis assez m'étonner de voir des gens qui louent avec si peu de retenue cet autre Dom Quixotte qu'ils ont l'insolence de le mettre au-dessus des Ximénès et des Albornos, et de l'appeler le soleil des cardinaux. » (15) — Ce qui ne semblera pas moins curieux, c'est que le même Brienne, pour critiquer et condamner non plus, cette fois, un homme, mais un ouvrage, a de nouveau recours au *Don Quichotte*. Il s'agit d'une « histoire de la Laponie traduite du latin de M. Scheffer par le P. A. L. [R. P. Augustin Lubin] » (16). S'adressant au P. Lubin en personne, Brienne

(11) *Chevraeana*, 1697, p. 362.

(12) Cette histoire, telle qu'on la lit dans Cervantes [*Don Quichotte*, 2^e partie, ch. XLV] et dans le *Chevraeana*, est d'origine italienne, semble-t-il ; notons que le *Chevraeana* parle d'une jeune fille de Bologne. — Viardot écrit à ce propos : « Cette histoire, vraie ou supposée, était déjà recueillie dans le livre de Francisco de Osuna, intitulé *Note de los Estados*, et qui fut imprimé en 1550. Mais Cervantes, qui pouvait l'avoir apprise, ou dans cet ouvrage, ou par tradition, la raconte d'une tout autre manière. » (Viardot, trad. du *Don Quichotte*, éd. de 1912, t. II, p. 314).

(13) *Mémoires* de Louis-Henri de Loménie comte de Brienne, dit le Jeune Brienne, publiés d'après le manuscrit autographe pour la Société de l'Histoire de France par Paul Bonnefon, Paris, 1916.

(14) *Mémoires*, t. I, p. 193, 194.

(15) *Ibid.*, t. I, p. 220, 221.

(16) Cette traduction avait été imprimée à Paris, in-quarto, en 1678. — M. Scheffer, dans son ouvrage, avait critiqué quelques endroits de la relation latine des voyages faits en 1652 et années suivantes par Brienne précisément.

sans sourciller prononce : « l'histoire de la Laponie de M. Scheffer, cette histoire si véritable, si authentique, est pour moi, qui fus sur les lieux, [affirmation peut-être gratuite], l'histoire d'un monde nouveau, d'une terre tout à fait inconnue, d'un peuple qui ne fut jamais que dans l'imagination du bon M. Scheffer, enfin d'une nation fabuleuse qui n'a de réalité que dans votre traduction, que je veux croire, pour l'amour de vous, être fidèle, quoiqu'elle n'ait mis en notre langue qu'un roman aussi peu vraisemblable que les contes de l'Arioste et les visions de Quevedo. J'y pourrais ajouter les aventures de Don Quichotte et de Sancho Panse, que votre oncle Oudin (17), ou votre bon frère, a traduit d'espagnol en françois de même que vous venez de traduire du latin aussi en françois le roman de J. Scheffer. » (18)

Ce sont des remarques d'une autre nature et, aussi, d'un intérêt plus vif que nous offre M^{me} d'Aulnoy dans sa *Relation du Voyage d'Espagne* (19). Nous décrit-elle des « galères de terre », sortes de longs chariots à six roues, couverts de toile, attelés de dix-huit ou vingt chevaux, véritables « maisons roulantes » ? Elle ne manque pas d'ajouter que ces incommodes véhicules « viennent de Galice et de la Manche, pays du brave Don Quichotte. » (20) Surtout — et comment ne pas s'y arrêter ? — elle nous donne son opinion sur l'ouvrage même de Cervantes. « Le dernier du mois d'août », écrit-elle, [nous sommes en 1679], la cérémonie se fit à Madrid « de jurer la paix conclue à Nimègue entre les couronnes de France et d'Espagne. J'avois beaucoup d'envie de voir ce qui s'y passeroit, et comme les femmes n'y vont point, le connétable de Castille nous promit de nous faire

(17) Paul Bonnefon nomme ici César Oudin, premier traducteur français du *Don Quichotte*, et ajoute : « J'ignore quel lien de parenté pouvait l'unir au P. Lubin, comme Brienne le prétend ici. » (*Mémoires*, t. II, Appendice, n. de la p. 360).

(18) *Mémoires*, t. II, Appendice, p. 359, 360. — Brienne est aussi l'auteur d'un ouvrage, aujourd'hui perdu, qu'il disait être une imitation du *Don Quichotte*. C'était un livre de polémique religieuse. En voici le titre d'après l'abbé Goujet : *Le roman véritable, ou l'histoire secrète du jansénisme, dialogues, de la composition de M. de Mélonie [Loménie], sire de Nèbrine [Brienne], baron de Menteresse et autres lieux, bachelier en théologie dans l'université de Magence, agrégé docteur en médecine dans celle de Padoue et licencié en droit canon dans la faculté de Salamanque, maintenant abbé de Saint-Léger, habitué à Saint-Lazare depuis onze ans, en 1685* (Introduction aux *Mémoires*, par Paul Bonnefon, p. XLVI).

(19) *La Cour et la Ville de Madrid vers la fin du xvii^e siècle. Relation du Voyage d'Espagne par la Comtesse d'Aulnoy*. Édition nouvelle, revue et annotée par M^{me} B. Carey, Paris, 1874.

(20) *Relation du Voyage d'Espagne*, Dixième lettre, A Madrid, ce 29 de mai 1679, p. 366.

entrer dans la chambre du Roi, aussitôt qu'il seroit entré dans le salon. Madame Gueux, ambassadrice de Danemark, et madame de Chais, femme de l'envoyé de Hollande, y vinrent aussi. Nous passâmes par un degré dérobé où un gentilhomme du connétable nous attendoit, et nous demeurâmes quelque temps dans un fort beau cabinet rempli de livres espagnols bien reliés et très divertissants. J'y trouvai, entre autres, l'histoire de Don Quichotte, ce fameux chevalier de la Manche, dans laquelle la naïveté et la finesse des expressions, la force des proverbes et ce que les Espagnols appellent *el pico*, c'est-à-dire la pointe et la délicatesse de la langue, paraissent tout autrement que les traductions que nous en voyons en notre langue. » Et, pour montrer combien ce livre l'a divertie, elle ajoute : « Je prenois tant de plaisir à le lire, que je ne pensois presque plus à voir la cérémonie. » (21) Œuvre amusante, œuvre écrite avec justesse, finesse, délicatesse, piquant, tel est donc le sentiment de M^{me} d'Aulnoy sur le *Don Quichotte*. Pour être superficiel et n'aller pas plus loin que les mots et le style, il n'en est pas moins ingénieux et vrai, et méritait d'être relevé.

Nous ne nommerons qu'en passant d'Assoucy, lequel, au début de ses *Avantures* (22), dans l'« Epistre au Roy », se compare avec quelque exagération à l'errant paladin et reconnaît, pour user de ses propres expressions, qu'il eût peut-être mieux fait « de continuer à composer des vers et des chansons pour le plus grand et le plus magnifique de tous les Monarques, que d'aller, comme un Dom Guichot, chercher des avantures étranges par le monde. » (23)

Chaulieu et son ami La Fare nous retiendront davantage. Chaulieu, dans une lettre qu'il écrit d'Aix-en-Provence à sa belle-sœur, M^{me} de Chaulieu, lui fait d'abord de pressantes recommandations d'ordre pratique, lui donne maints détails sur les honneurs qu'il reçoit, puis, tout à coup, sans transition ni explication, commet cette phrase pour nous énigmatique : « Si *Don Quichotte* est à Rouen, *Trivelin prince* est ici. » (24)

(21) *Relation du Voyage d'Espagne*, Quatorzième lettre, ce 30 septembre 1679, p. 485.

(22) *Les Avantures de Monsieur D'Assoucy*. (Ed. Emile Colombey, Paris, 1858.) Elles ont paru en 1677.

(23) *Les Avantures*, éd. Colombey, p. 6.

(24) *Lettres inédites* de l'abbé de Chaulieu. Publiées par Raymond de Berenger, Paris, 1850. — Lettre du 25 octobre 1680, p. 88.

— Une autre fois, c'est au duc de Berwick, parti pour l'Espagne, qu'il rappelle l'Espagnol don Quichotte. Il lui écrit, en effet, en vers badins :

Oui, nous voilà dans le Pays
Des Vers et de la Vilanelle,
Où Dom Guichot, les Amadis,
Et toute l'errante sequelle
Ont formé les Esprits sur leur tendre modele ;
Ce Pays où de Pere en Fils,
Chez les Grands et chez les Petits
Chevalerie est immortelle... (25)

Notre ridicule chevalier, nous le rencontrons aussi, à plusieurs reprises, sous la plume de La Fare. La Fare, dans ses *Mémoires* (26), juge sans indulgence que le nouveau duc et pair Saint-Aignan, — un de ceux que le roi créa vers la fin de 1665, — était assez « comparable à don Quichotte. » Ne fit-il pas un jour « assembler le parlement et toute la France pour faire entériner une grâce qu'il avoit obtenue pour avoir tué, il y avoit longtemps, cinq hommes lui tout seul ; si bien qu'un conseiller de la grand'-chambre, à qui on demandoit son opinion, ne répondit autre chose, si ce n'est : « Cet acte gigantesque est certes merveilleux. » (27) La Feuillade, ce « fou de beaucoup d'esprit », ne tient-il pas, lui encore, par l'imagination, de l'extraordinaire paladin ? Après avoir mené à ses dépens, « en Candie », deux cents gentilshommes volontaires des meilleures maisons de France et, d'ailleurs, n'avoir rien fait d'utile pour le salut de la place, il se rendit en Espagne où il avoit dessein de se battre en duel, y offrit effectivement le combat au « goutteux et cassé » Saint-Aunay, parce que Saint-Aunay, affirmait-il, avait parlé peu respectueusement du roi. Mais l'aventure tourna à sa confusion : Saint-Aunay se défendit contre le reproche, nia le fait, et même se moqua de son accusateur. « Aventure de don Quichotte », précise La Fare, et qui, pourtant, ne déplut pas à Louis XIV ! (28). Don Quichotte, aussi bien, ce marquis de Lassay qui, déjà âgé, s'en alla chercher, dans l'armée de l'Empereur, rencontres imprévues et occasions de se signaler (29).

(25) *Œuvres de Chaulieu*, d'après les manuscrits de l'Auteur, La Haye et Paris, 1774, t. II, p. 310. Lettre du 17 février 1704.

(26) *Mémoires du Marquis de la Fare*, éd. Michaud et Poujoulat.

(27) *Mémoires*, chap. IV, p. 263.

(28) *Ibid.*, chap. VI, p. 271.

(29) *Ibid.*, ch. IX, p. 292.

Lassay, — que voilà donc un véritable, un réel don Quichotte! M. de Ségur (30) l'a bien défini, qui le nomme un « héros de roman », un « aventurier sentimental », et qui nous le montre, après Sainte-Beuve (31), transportant dans l'existence de chaque jour « les fictions habituelles de la littérature ».

Il aime les femmes avec dévotion, « non en viveur, en libertin, en homme à bonnes fortunes, tels qu'un Fronsac ou un Lauzun, mais en amoureux convaincu, fervent, candide et désintéressé, » (32) — il les aime en don Quichotte. Nous le voyons tout jeune épouser Marianne Pajot, une héroïne de roman, elle aussi, puisque, fille d'un père apothicaire et d'une mère femme de chambre, elle faillit se marier, en de justes et magnifiques noces, avec le duc Charles IV de Lorraine. Marianne, une fois morte, le dolent marquis s'enferme dans la solitude, et, quand il en sortira, ce sera pour faire campagne, — La Fare nous a dit avec quel héroïsme, quelle exaltation ! — ce sera surtout pour aimer de nouveau. Il s'attache en effet à Sophie-Dorothée de Hanovre ; mais cette idylle, le duc brutal et jaloux y met tôt une brusque fin. Lassay s'éprend alors de Julie de Chateaubriand, fille naturelle du prince de Condé, petite-fille en conséquence du vainqueur de Rocroy. Il l'épouse, souffre de ses hauteurs et dédains ; puis, quand elle meurt, il fait de nouveau retraite. Retraite peu durable ! Le voici pour la quatrième fois transporté d'amour. Il offre l'hommage de son vieux cœur à la marquise de Bouzoles, nièce de Colbert et sœur du marquis de Torcy, — une âme calme, un esprit raisonnable. Bientôt il la perd, et c'est pour lui le plus sensible chagrin. N'importe ! une autre femme, une chanoinesse de Remiremont, M^{me} de Saint-Just, le vient consoler, et elle lui tiendra, jusqu'à son dernier jour, fidèle et dévouée compagnie. Plus heureux que don Quichotte, Lassay fut le bienvenu de successives Dulcinées : s'il aima beaucoup, il fut en récompense beaucoup aimé (33).

(30) Pierre de Ségur, *Gens d'Autrefois*, Paris, 1903. — Un Héros de Roman au Grand Siècle, p. 192 et sq.

(31) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IX, p. 179.

(32) Pierre de Ségur, *Gens d'Autrefois*, p. 192.

(33) Le marquis de Lassay a fait lui-même allusion — une allusion rapide — au *Don Quichotte*. C'est dans une Lettre à Madame de ***, une dame avec qui il avait noué une intrigue amoureuse (peut-être la princesse de Hanovre). Il lui écrit : « Je regardai hier de tous côtés avec grand soin, et je vous réponds que je sortis sans que personne me vît ; je suis bien aise de vous rassurer, car vous êtes sur les espions, comme *Dom-Quichotte* étoit sur les Enchanteurs... » (*Recueil de différentes choses*, éd. de 1756, Lausanne, t. II, p. 422).

Une manière de don Quichotte, n'est-ce pas encore vers la même date, aux dernières années du xvii^e siècle, M^{me} Guyon ? Michelet l'a jugée en propres termes « romanesque, aventureuse et quasi folle, un Don Quichotte religieux. » (34) « Femme ignorante » (35), semble-t-il, ses lectures de jeunesse, avant son mariage, n'avaient guère été que de romans. « Je les aimois à la folie, écrit-elle : j'étois afamée d'en trouver la fin, croiant y découvrir quelque chose ; mais je n'y trouvois rien qu'une faim de lire. » (36) Et sa passion des romans, écrit-elle plus loin (37), n'a été amortie que par la lecture de l'Evangile. Des romans, le sieur La Reynie en trouvera chez elle, quand il y viendra faire recherches, avec des opéras et des pièces de Molière. Interrogée (38), elle refuse de « reconnoître ces romans de laquais *Richard sans peur, Jean de Paris*, etc. » et dit « qu'ils pouvoient estre des laquais de son fils, lieutenant aux gardes. » Mais elle avoue qu'elle possède en propre *Grisélidis* et *Don Quichotte* (39). *Grisélidis*, don Quichotte ! Ne fut-elle pas vraiment, et à la fois, cette héroïne et ce héros ? Ecoutons de nouveau Michelet qui, s'il la plaint beaucoup, s'il l'admire un peu, ne dissimule pas en revanche son appétit de l'exceptionnel, son goût de l'extraordinaire. *Grisélidis*, d'abord : « Elle avait été bien longtemps elle-même l'infortunée *Grisélidis*, martyre du mariage, et elle continuait de l'être en savourant « l'amère douceur des rigueurs du céleste Epoux. » Mais voici don Quichotte : « Pendant six ans, elle courut la France, la Suisse et l'Italie, les nuages surtout et le pays de l'imagination, comme le chevalier de Cervantes ou ses touchantes Dorothées, réchauffant tous les cœurs, les amusant, les consolant, jetant partout son âme. » (40)

(34) Michelet, *Histoire de France*, Paris, éd. Ernest Flammarion, tome treizième. Louis XIV et le duc de Bourgogne, p. 27.

(35) Michelet, *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille*, 1845, ch. VII, p. 103.

(36) *La Vie de Madame J. M. B. de la Mothe Guion. Ecrite par Elle-même*, Cologne, 1720, t. I, 1^{re} partie, chap. V, p. 45.

(37) *Ibid.*, p. 56.

(38) La Reynie interrogea M^{me} Guyon à Vincennes le 31 décembre 1695, le 19, le 20, le 26 et le 28 janvier, le 1^{er} février, le 2 et le 4 avril 1696, les interrogatoires étant interrompus, puis repris suivant des ordres venus de la cour.

(39) Cf. Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1896, p. 415. *Récit de ce qui a donné lieu au livre de M. l'archevêque de Cambrai Et de ce qui s'est fait, en conséquence, Jusqu'au 25 du mois d'août 1697, Par M. l'abbé Piro, Docteur de la maison et société de Sorbonne, Et chancelier de l'église de Notre-Dame de Paris*, — publié par Ch. Urbain.

(40) Michelet, *Histoire de France*, t. XIII, p. 31.

II

Comme l'histoire et la réalité de tous les jours, la littérature aussi nous présente, même en cette seconde moitié du siècle, tel ou tel personnage très proche parent de don Quichotte.

Dans le roman d'abord nous voyons Subligny, à l'imitation de Cervantes, de Sorel, de Du Verdier, composer une *Fausse Clélie* (41) (1670) où il tourne en dérision la vraie, celle, — entendons-nous, — de l'« illustre demoiselle » de Scudéry. Il use en effet du même procédé que ses devanciers : son héroïne s' imagine être effectivement Clélie en terre de France et sous Louis XIV ; de telle sorte que tout en elle, paroles et actions, fait valoir et accuse le plus évident contraste entre la vie réelle et une existence purement rêvée.

La vie réelle, elle est représentée ici par quelques « histoires » à peu près indépendantes de celle de la fausse Clélie, et dont les héros, s'ils sont presque tous gens de qualité, n'en passent pas moins par une série d'aventures plaisantes ou familières. Les aventures, en revanche, propres à la fausse Clélie, sont au plus haut point extraordinaires et d'un romanesque qui reproduit avec soin, mais sur le mode ridicule, celui qu'on rencontre à chaque page de l'œuvre visée et parodiée.

Le comte d'Arviane a sauvé en mer, près de la tour de Cordouan, un petit enfant qui, seul, avait survécu à un naufrage. Cet enfant, M^{me} d'Arviane l'a recueilli et élevé. Mais elle-même eut bientôt une fille, Juliette, — notre héroïne, — qui, devenue grande, fut fiancée au marquis de Sarbedat. Or, le comte d'Arviane, ayant dû quitter la France et se réfugier en Angleterre, fait venir près de lui sa fille et, avec elle, le jeune homme dont il s'est constitué comme le père adoptif. Les deux jeunes gens ne tardent pas à s'aimer. Là-dessus, le jeune homme est reconnu pour le fils de Mylor Vingtser. L'union est donc possible entre Juliette et lui. Cependant le comte d'Arviane qui, par l'entremise de Cromwell, a fait sa paix avec le cardinal Mazarin, rentre en Gascogne, son pays, et y recouvre ses biens : il décide alors de marier Juliette et son amant. Hélas ! le jour du mariage, un

(41) *La Fausse Clelie. Histoire Française, Galante et Comique*, Paris, 1670. Voir, sur l'œuvre critique et parodique de Subligny, F. Deltour, *Les Ennemis de Racine au xvii^e siècle*, 1859. — Nous nous servons de l'édition de *La Fausse Clelie*, parue en 1712.

violent tremblement de terre se produit. Profitant aussitôt du désarroi, le marquis de Sarbedat enlève dans ses bras Juliette et l'emporte : à ce moment même s'écroule la maison de campagne préparée pour les noces (42).

Rien n'est à coup sûr moins simple, ni plus invraisemblable que ce récit. Juliette d'Arviane est un personnage de roman, du roman le plus bizarre. Or ses aventures ne sont pas autre chose que la transposition, assez fidèle et habile, des malheurs de Clélie, tels, du moins, que les a imaginés M^{lle} de Scudéry. Clelius, ennemi de Tarquin, s'est embarqué pour passer en Afrique. Il fait naufrage, sauve le jeune Aronce. Aronce s'éprend de Clélie : pareillement, le fils de Mylord Vingster s'éprendra de Juliette, et il aura un rival, le marquis de Sarbedat, tout comme Aronce, avant lui, en a eu un : Horace. Horace même est choisi pour devenir l'époux de Clélie. Mais voici qu'Aronce est reconnu comme le fils du roi Porsenna. L'intérêt s'accordant dès lors avec l'amour, Aronce épousera la jeune fille, et Horace, malgré les engagements antérieurs, n'a plus rien à prétendre sur elle. Mais, le jour du mariage, — et l'histoire de Juliette reproduira le double événement, — la terre tremble, et Horace enlève Clélie.

Les deux récits sont donc parallèles : Subligny s'est amusé à transporter dans le milieu contemporain, pour en faire mieux saisir l'étrangeté, quelques-unes des surprenantes rencontres inventées de toutes pièces par M^{lle} de Scudéry et placées par elle aux origines de Rome. Ces rencontres auxquelles le recul d'un passé mal connu donne non seulement une excuse, mais une couleur poétique, leur brusque apparition dans le monde réel et actuel en trahit toute l'invraisemblance. Nous touchons du doigt, en quelque sorte, ce qu'il y a de vulgaire et de grossier dans les moyens que la célèbre romaniste a employés pour nous séduire, nous abuser. Subligny détruit l'illusion, supprime l'enchantement. Ce qui risquait de nous ravir comme un mirage n'est, de près, que néant : il n'y avait là ni vérité, ni bon sens.

Mais ce procédé de critique a paru insuffisant à Subligny. De même que ses prédécesseurs, Cervantes, Sorel, Du Verdier, pour railler le romanesque, nous avaient montré des personnages entichés de romanesques aventures, et tout possédés par leur

(42) Le roman se termine, comme bien l'on pense, par le mariage de Juliette d'Arviane et du jeune marquis de Vingster. Juliette, que son union d'abord empêchée et la lecture de la *Clélie* ont rendue à peu près folle, retrouve à la fin de l'œuvre celui qu'elle aime. La joie de le revoir la guérit, et ils s'épousent (livre VI).

songe intérieur, de même lui nous montrera, dans sa Juliette d'Arviane, un esprit faible, troublé, hanté, qui croira, à chaque instant dans la vie, rencontrer les chimères dont son imagination s'est laissée frapper et tromper. Comme don Quichotte, comme Lysis, comme don Clarazel de Gontarnos, Juliette qui, pendant deux ans, jour et nuit, n'a cessé de lire la *Clélie*, a subi l'influence néfaste d'une fâcheuse lecture : elle en a été vraiment envoûtée. Aussi a-t-il suffi d'une contrariété vive : son mariage empêché, et d'une fièvre chaude qui vint se mêler à son grand déplaisir, pour qu'elle se mît dans l'idée d'être elle-même Clélie. Se pouvait-il, en effet, nourrie comme elle l'était du fameux roman, qu'elle ne s'aperçût pas de cette coïncidence si visible entre ses propres aventures et celles de la vierge romaine ?

Voici d'abord comme elle se présente au Marquis de Riberville : « Apprenez, généreux étranger, que je suis la fille de ce courageux Clelius, qui fut contraint de se retirer à Carthage pour éviter la fureur du dernier des Tarquins, et qui à son retour contribua beaucoup à mettre Rome en liberté (43). » Et elle prend M. de Riberville pour le prince de Numidie qui, chez M^{lle} de Scudéry, voulut arracher Clélie à Horace le ravisseur. Sa folie est telle qu'elle défend contre toute opinion osée ou frondeuse les personnages de l'ancienne Rome : n'appartient-elle pas à leur troupe glorieuse et enviée ? Le conseiller de Mulionne ayant dit, l'imprudent ! que « Lucrèce étoit la plus cruelle femme de Rome » et que, pourtant, « elle ne laissa point de se rendre avant que de se tuer », M^{lle} d'Arviane lui affirme qu'il se trompe. Et comme celui-ci, ignorant que la jeune fille est « hypocondre », continue de soutenir que Lucrèce ne s'est tuée « que de honte d'avoir bien voulu donner ce qu'on lui avoit demandé », Juliette réplique « avec aigreur » que cela est faux. Elle en arrive même à s'emporter : son contradicteur, elle le reconnaît : c'est un Sénateur romain qui « a toujours été, dit-elle, dans le parti des Rois. » Le bonhomme alors, le sang au visage, car il croit qu'on lui reproche son loyalisme « durant les barricades », s'écrie qu'il ne se repent point d'avoir combattu les révoltés et qu'il sera serviteur du Roi jusqu'à la mort (44). Toute cette scène qui s'échafaude sur un quiproquo n'en est pas moins vive et plaisante. Une autre fois Juliette,

(43) *La Fausse Clélie*, livre I^{er}, p. 9 et 10.

(44) *Ibid.*, livre IV, p. 158-160.

qu'on a menée voir à Fontainebleau un déploiement de soldats, prendra leurs tentes et toute cette disposition militaire pour le camp de Porsenna. C'est qu'elle en a vu l'image, parfaitement ressemblante, dans les « tailles-douces » du roman de *Clélie*. Et elle-même, pour se trouver là, au milieu de cet appareil guerrier, c'est donc qu'elle est encore en otage auprès du prince étrusque. Aussi, poussant son cheval à toute bride vers le grand canal (elle est à cheval, en effet, et vêtue en amazone), elle s'y jette pour le passer à la nage : ainsi franchit le Tibre la Dame romaine, dont M^{lle} Scudéry nous conta l'extraordinaire existence (45).

Il apparaît assez, maintenant, que Juliette d'Arviane, par son entêtement dans sa folie, rappelle de très près don Quichotte. Mais elle n'en a, en nul endroit du récit, ni l'idéalisme généreux, ni la ferme raison. Elle n'a pas été créée pour elle-même, animée d'une vie propre : c'est moins la fille d'un romancier que d'un critique. Elle n'a gardé, de don Quichotte, que l'extravagance obstinée, et elle rejoint par là le Berger Lysis, le Chevalier don Clarazel... (46)

Une autre imitation du *Don Quichotte*, mais qui, celle-là, n'offre qu'un intérêt de curiosité, a été composée par le duc d'Anjou, le futur Philippe V. Philippe avait alors environ dix ans : il est né en effet le 19 décembre 1683, et l'ouvrage porte la date de 1693. Cet essai puéril, aux deux sens du mot, est comme de juste resté inédit. Il se présente sous ce titre : *Dom Quichote. Tome 5*.

Ce *Dom Quichote* (47) a été étudié par Hartzenbusch dans un mémoire lu en 1871 à la Bibliothèque nationale de Ma-

(45) *La Fausse Clélie*, livre IV, p. 205, 206.

(46) Avant 1670, date de *La Fausse Clélie*, dès 1668, Subligny s'en était pris, au moins indirectement, à l'ouvrage de l'illustre Demoiselle. N'avait-il pas, en effet, dans sa *Folle Querelle ou la Critique d'Andromaque* (1668) cherché à mettre sur la même ligne, — et à un assez bas niveau, — *Andromaque* et *La Clélie* ? N'avait-il pas donné à entendre que les deux ouvrages étaient de même nature, présentaient également des Français habillés à l'antique ? Et n'ajoutait-il pas que c'était dans *La Clélie* que Pyrrhus avait appris son métier d'amoureux ? (I, 5, — II, 9).

De plus, dans cette même *Folle Querelle*, Subligny nous présente une Vicomtesse tout entichée de romanesques aventures et qui, par quelques traits, annonce Juliette d'Arviane. Elle dit, par exemple, à Eraste qui l'a enlevée par mégarde, l'ayant prise pour Hortense : « Imagine-toy que je suis Clélie, et que tu es Horace, et que, malgré ton amour, je te haïray désormais comme la mort. » (III, 2) C'est elle encore qui, entre autres romans, autorise de *La Clélie* son opinion bien déterminée qu'il ne faut obtenir une personne que d'elle-même : « Et dans *Cyrus*, dit-elle, et dans *Clélie*, et dans tous nos Romans, nous voyons que tous ceux qui en usent autrement sont toujours malheureux. » (III, 6).

(47) Ms., anciennement coté : V, 117. — Cote actuelle : Ms. 370.

drid (48). Ou plutôt, Hartzenbusch donne d'abord du manuscrit une description complète et, nous l'avons vérifié, scrupuleusement exacte (49) ; puis il expose les raisons qui lui font estimer que l'auteur en est le jeune Philippe ; enfin il reproduit en l'accompagnant d'une traduction en espagnol, le texte français du premier chapitre. Pour Hartzenbusch la chose ne fait pas de doute : c'est bien le petit-fils de Louis XIV qui a écrit cette plate narration. Un détail matériel, qu'il relève avec soin, semble prouver, parmi d'autres arguments, qu'il ne se trompe pas. Sous le titre du premier chapitre se trouve un A majuscule,

(48) Titre exact du mémoire : *Memoria leida en la Biblioteca Nacional en la sesión pública del presente año, 1871.* (Madrid, Imprenta y estereotipia de M. Rivadeneyra).

(49) Voici le texte même d'Hartzenbusch : nous donnons en regard la traduction française :

« ...es un libro ó cuaderno de poco volúmen, escrito en papel fuerte, con buena letra, no tan buena la tinta, bien encuadernado en tafílete azul oscuro, con cortes dorados, cuatro florecitas de lis, doradas tambien, à los cuatro ángulos de cada tapa, y otras cuatro en el lomo, encubierta ahora la una con un papel reciamente pegado, que contiene la signatura del libro en la Biblioteca : V, 117, lo cual quiere decir que el manuscrito lleva el número 117 entre los que se custodian en el estante señalado con la letra V. Las hojas ó interior del libro no dan muestra de que lo hayan leído mucho ; y sin embargo, de las cuatro puntas de las tapas, las tres, no sólo están rozadas, sino rota la piel de la encuadernación, como de libro muy manoseado por fuera, y aún maltratado : lo mismo se advierte en los bordes de las tapas y en el plano de ellas ; la polilla ha hecho tambien algun agujero en la parte más baja del lomo. Cruzan éste cinco resaltos ó nervios ; y entre el primero y el tercero, separadas por el segundo, hay estas cuatro líneas de versalitas doradas, cada línea de solas tres letras, porque no caben más en el escaso grueso del tomo :

D O M
Q U I
C H O
T O. 5.

Abierto el libro, se lee la siguiente portada :

*Dom Quichote
Tome V.*

« ...c'est un livre ou un cahier peu volumineux, écrit sur papier fort, d'une bonne écriture, mais d'une encre moins bonne, bien relié en maroquin bleu foncé, tranches dorées, avec quatre petites fleurs de lis, également dorées, aux quatre angles de chaque plat, et quatre autres sur le dos, dont l'une est recouverte maintenant par un papier fortement collé, où est indiquée la cote du livre dans la Bibliothèque : V, 117, ce qui veut dire que le manuscrit porte le numéro 117 parmi ceux que l'on garde dans le casier marqué de la lettre V. Les feuillets ou l'intérieur du livre ne montrent pas qu'on l'ait beaucoup lu ; et cependant, non seulement trois des angles des plats sont fatigués, mais encore le cuir de la reliure y est déchiré, comme celui d'un livre très manié extérieurement, et même maltraité ; on fait les mêmes remarques sur les bords des plats et sur les plats eux-mêmes ; les vers ont fait aussi quelques trous dans la partie la plus basse du dos. Celui-ci est traversé par cinq saillies ou nervures, et entre la première et la troisième (séparées par la seconde), il y a ces quatre lignes en petites capitales dorées, chaque ligne de trois lettres seulement, parce qu'il n'en peut tenir davantage sur la faible épaisseur du tome :

D O M
Q U I
C H O
T O. 5.

Le livre ouvert, on lit le titre suivant :

*Dom Quichote
Tome V.*

ce qui est précisément la lettre initiale du nom d'Anjou. De plus cet A, dans sa forme et ses enjolivements, est absolument semblable à celui dont se servait le petit prince comme signature. Là-dessus Hartsenbusch suppose, et avec vraisemblance, qu'il avait pu voir, reproduites dans des tapisseries, des tableaux ou des estampes, les aventures de l'hidalgo : ces scènes amusantes avec leurs personnages si fortement contrastés du chevalier et de l'écuyer, il a sans doute demandé ce qu'elles représentaient. De là à vouloir connaître l'œuvre elle-même, il n'y avait qu'un pas. Il est à croire alors que quelqu'un aura résumé, à l'usage de l'enfant, le livre entier de Cervantes. Ainsi renseigné sur don Quichotte et Sancho Pança, le jeune duc a

Queda un gran espacio de papel en blanco, y abajo hay el número 1693.

Es nuestro libro un manuscrito frances, en tamaño de octavo, mayor que el español, y consta de 55 páginas, más ó ménos llenas, una en blanco á espaldas de la 55, y dos despues, sin numeracion, que comprenden la tabla de los capitulos del tomo, encabezada con este título :

*Table des chapitres
de ce 5^e Volume*

En el tejuelo, pues, en la portada y en la tabla se dice que el volúmen que describimos es un *tomo quinto* ; pero ni en la Biblioteca Nacional, ni en la del Palacio, de donde vinieron á la Nacional (entónces Real, ó Librería del Rey) los impresos y manuscritos de su dotacion primera, por los años de 1711, se halla tomo alguno de los cuatro que faltan a este *Quijote* ; solo nos queda el último ; y no es traduccion del *Don Quijote* de nuestro país, sino obra original francesa, que no se extiende (queda ya dicho) á más que á 55 páginas, repartidas en seis capítulos ; y el marco de las páginas comprende, ya catorce, ya quince renglones. Si cada uno de los cuatro tomos que faltan contenia cantidad igual de lectura que el quinto, claro es que no podían ser traduccion exacta de nuestro *Quijote* : ni la tercera parte de él comprenderían. Si eran originales, y de mérito no superior al tomo que se conserva, no hay por qué lamentar su extravío : no hemos perdido cosa mayor. » (*Memoria...*, p. 8, 9, 10).

Il reste un grand espace de papier blanc, et au-dessous il y a le nombre 1693.

Notre livre est un manuscrit français, de format in-octavo, plus grand que l'espagnol, et il se compose de 55 pages, plus ou moins remplies, une en blanc au dos de la 55^e et deux ensuite, non numérotées, qui comprennent la table des chapitres du tome, précédée de ce titre :

*Table des chapitres
de ce 5^e Volume*

Donc, sur le cartouche, sur le titre et dans la table on dit que le volume que nous décrivons est un *tome cinquième* ; mais ni à la Bibliothèque Nationale, ni dans celle du Palais, d'où sont venus à la Nationale (alors Bibliothèque Royale, ou Librairie du Roi) les imprimés et les manuscrits de son premier fonds, vers 1711, on ne trouve aucun des quatre tomes qui manquent à ce *Quichotte* ; il ne nous reste que le dernier ; et ce n'est pas une traduction du *Don Quichotte* de notre pays, mais une œuvre française originale qui ne comprend (on l'a déjà dit) que 55 pages, réparties en six chapitres ; et le cadre de chaque page renferme soit quatorze, soit quinze lignes. Si chacun des quatre tomes qui manquent contenait la même longueur de texte que le cinquième, il est clair qu'ils ne pouvaient être une traduction exacte de notre *Quichotte* : ils n'auraient même pu en comprendre le tiers. S'ils étaient originaux, et d'un mérite non supérieur à celui du tome que l'on conserve, il n'y a pas lieu de déplorer qu'ils se soient égarés ; nous n'avons perdu là rien d'important. » (*Mémoire...*, p. 8, 9, 10).

dû estimer que lui aussi, il était capable de les promener d'incident en incident. — « Tome 5 » porte, sous le titre, le manuscrit. Les quatre premiers tomes, que l'on n'a pas d'ailleurs retrouvés, n'ont-ils donc pas chance d'être ce résumé dont nous parlions tout à l'heure, et Philippe a-t-il eu un autre dessein que de continuer à sa façon un récit qui l'avait amusé ou séduit (50) ?

Les titres des six chapitres, dont se compose cette enfantine production, sont remarquables d'insignifiance : Aventures sur aventures ; — Du discours de Don Quichotte avec Sancho, et des deux plus plaisantes aventures qu'ont (*sic*) ait jamais veües ; — Ils vont dans une hostellerie, et il leur arrive une chose fort plaisante ; — Il leur arrive quatre aventures, — Don Quichote et Sancho vont en Afrique ; — Il leur arrive deux aventures, et Don Quichote meurt.

Il serait fastidieux de résumer l'un après l'autre ces six chapitres. Disons seulement que Philippe a gardé un souvenir assez précis du livre de Cervantes. Comme son grand modèle, il fait combattre don Quichotte, — et c'est contre un géant, non plus supposé, mais réel, contre un troupeau de bœufs, voire contre des jésuites. Il lui fait boire aussi du baume de fier-à-bras ; il rappelle à deux reprises les 3300 coups de fouet que Sancho devait se donner pour désenchanter la dame de son maître ; il nous présente enfin une Maritorne fort agressive puisque, sans raison, pour l'unique plaisir de frapper, elle entre, au chapitre III, dans la chambre où don Quichotte et Sancho sont couchés, d'un coup de poing met en sang la bouche du chevalier, d'un autre coup écrase le nez de l'écuyer ; après quoi, ajoute le très innocent narrateur, « elle alla se coucher comme si de rien n'étoit... (51) »

Reprocherons-nous maintenant au jeune étourdi de nous avoir, en plein pays de la Manche, montré des lions et des tigres, et, sur ces animaux à coup sûr inattendus en un pareil endroit, d'avoir donné une victoire trop facile à son héros ? « Les lions, écrit-il, étonnés de sa hardiesse s'enfuirent dans les forests. » Et les tigres à leur tour, — l'un d'eux ayant été tué de la main du chevalier, — « eurent peur et se détournèrent du che-

(50) On pourrait supposer encore que Philippe, ayant lu avec intérêt les quatre tomes de la traduction de Filleau de Saint-Martin (1677), s'est amusé à leur donner une suite sous forme d'un cinquième tome.

(51) Chap. III^e.

min (52). » L'enfant, pensons-nous, a été frappé, dans le roman de Cervantes, par la rencontre que fait don Quichotte de lions en cage; et il a repris cette aventure, assez peu glorieuse, en la modifiant à l'avantage du paladin. Son imagination, amie du merveilleux, s'est ainsi complu à décrire un double exploit. Elle n'en a aperçu ni l'étrangeté, ni, encore moins, l'impossibilité.

C'est aussi avec une grande et, à la fois, charmante naïveté que Philippe fait mourir don Quichotte en Afrique. Notre redresseur de torts a combattu un chevalier qui, sur les instances d'une « Damoiselle », voulait tuer un nain. Ayant désarçonné son adversaire, il lui a mis la pointe de sa lance sur la gorge, et l'autre a promis de laisser le nain en paix. Il n'y a rien, en tout cela, qui fasse prévoir la fin du bon hidalgo. Mais l'enfant, peut-être à court d'inventions, a hâte de terminer son ouvrage. Il ajoute alors, sans s'embarrasser d'aucun scrupule de vraisemblance, sans éprouver le besoin, ni pour lui ni pour nous, d'aucune explication un peu précise : « Mais sur le soir il se trouva incommodé, il mourut quatre jours après, et Sancho l'emporta sur ses épaules faisant de temps en temps de grands soupirs, il le porta à Oran pour l'enterrer ce qu'il fit solennellement (53). »

III

Quelques écrivains de théâtre encore, autour de 1660 et après cette date, se sont souvenus de Cervantes et de sa grande œuvre. La réminiscence n'apparaît parfois que dans un détail. C'est ainsi que l'auteur-acteur, Chevalier, appelle dans sa *Désolation des filoux* (54) l'un des quatre sacripants qu'il met en scène : le baron de la *Triste Figure*, les trois autres pouvant d'ailleurs se prévaloir de titres de noblesse aussi superbes : le chevalier de l'Industrie, le comte de Plume Seiche, le marquis de Mache à Vide.

Cette *Désolation des filoux* (1661), petite comédie en un acte qui se passe tout entière dans la rue, ne nous amuse guère aujourd'hui. Elle nous dépeint seulement l'embarras assez peu naturel de bandits qui ne savent plus comment vivre, du mo-

(52) Chap. IV^e.

(53) Chap. VI^e.

(54) *La Désolation des Filoux sur la défense des armes, ou les malades qui se portent bien*. — Comédie en un acte, 1661. Voir, sur Chevalier, la notice de Fournel, *Les Contemporains de Molière*, t. III, p. 169.

ment qu'interdiction a été prononcée de porter des armes. Et le baron de la Triste Figure, — il n'a, du héros de Cervantes, que l'ironique surnom, — demeure, comme ses camarades, fort penaud. Très naïvement il s'écrie :

Que faire en cette occasion ?
Sans armes, je suis une beste. (55)

Oh! que voilà donc un homme de peu de mérite! Peut-on croire qu'un honnête « filou » n'ait qu'un tour dans son sac, montre si pauvre imagination?

Le *Poète basque* (56) (1668) de Raymond Poisson suggère de même, par endroits, le souvenir du *Don Quichotte*. Poisson savait l'espagnol. Dans sa dédicace du *Poète basque* à M. de Franchain, « conseiller du Roy en sa Cour de Parlement de Tholose, et dans sa Chambre de l'Edit à Castres », il écrit cette phrase significative : « ...je voulois à toute force faire le grand auteur, moy qui ne sçais presque pas lire, et qui n'ay étudié que Lazarille de Torme, Buscon et Fortunatus. » Il serait bien étonnant qu'il n'eût pas « étudié » en outre ou parcouru le *Don Quichotte*. Et si, dans son *Poète basque*, nous ne rencontrons nulle réminiscence précise, certains traits de quelques personnages font invinciblement songer au roman de Cervantes. Ces traits, il suffira de les noter, sans vouloir à tout prix qualifier imitation ce qui n'est peut-être que fortuite analogie.

Un poète de Biscaye, le bachelier André-Dominique Jouanchaye, est venu à Paris : il apporte avec lui, pour les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, treize pièces aux titres pompeux : *La Création du Monde*, *l'Arche de Noé*, *la Seigneuresse ou Dame de Biscaye*, etc. Les comédiens se déterminent à en entendre une : *La Mégère amoureuse, ou le Blondin glacé près de la vieille en feu*. Notre homme la joue devant eux avec Godeschesche, « poète apprentif », qui l'accompagne et qui, pour la circonstance, s'est habillé d'un côté en homme, de l'autre en femme. Mais cette hilarante représentation est interrompue dès le début du second acte; et les deux biscayens, — poète et poëtereau, — sont conduits à l'hôpital des fous.

Cette comédie nous offre deux extravagants essentiels : le poète lui-même, — et un gascon : le baron de Calazious .

(55) Scène 1.

(56) *Le Poète Basque*, Comédie en un acte, 1668. — Voir, sur Raymond Poisson, Fournel, *Les Contemporains de Molière*, t. I, p. 403-412.

Entre le susdit baron et don Quichotte, nul rapport, si ce n'est qu'ils ont, l'un et l'autre, perdu l'esprit. Plutôt qu'à don Quichotte, celui-ci se rattache à tous les rôles de gascons ridicules qui, comme le dit Fournel (57), étaient déjà, à cette époque, « une vieille tradition de la farce et de la comédie. » Sauval par exemple, nous apprend que Gautier-Garguille. « contrefaisoit admirablement un Gascon soit pour le geste, soit pour l'accent. » Tallemant, dans une de ses *Historiettes*, nous montre Gros-Guillaume en train de jouer la farce du gentilhomme gascon devant Henri IV, et en présence de Roquelaure, son modèle et, à la fois, sa victime. Dans le roman, d'autre part, ne connaissons-nous pas *Fænesté*, le *Dom Quixote Gascon*, le *Gascon extravagant*? Ce type se trouve même, chez Molière, à la fin du *Bourgeois gentilhomme*. Enfin Poisson, tout le premier, en avait déjà, dans son *Après soupé des auberges*, exploité les vantardises et la drôlerie (58).

Notre baron, ici, est digne de tous ces Gascons insensés : nous ne sommes guère surpris de l'entendre dire à deux comédiens :

Je quitte pour bous voir les divertissemens
Des femmes et du vin, du jeu, de la fleurette. (59)

Cet orgueil et cette fatuité, — rien certes ne rappelle moins don Quichotte.

Le poète, en revanche, André-Dominique Jouanchaye, offre avec l'hidalgo une plus réelle ressemblance. S'il affecte le plus évident mépris pour les œuvres de ses confrères en l'art dramatique, *Rodogune*, *Cinna*, *Agésilas*, *Andromaque* (60), il rachète ce goût dédaigneux, que d'aucuns pourraient attribuer à une jalousie de provincial, par son sens très marqué de la justice et par sa volonté très nettement affirmée de ne se faire valoir que par son mérite :

(57) *Les Contemporains de Molière*, t. I, n. de la page 436.

(58) *Ibid.*

(59) *Le Poète Basque*, sc. 2.

(60) Ne dit-il pas en effet :

Jay veu tout ce qu'ont fait ces auteurs admirables :

C'est un chaos pour nous de choses déplorables.

Rodogune, *Cinna*, *l'Astrate*, *Agésilas*,
Stilicon, *Laodice*, et *l'Andromaque*, hélas !

Toutes ces pièces-là mériteroient, je jure,

Et berne, et double berne en une couverture.

Comment a-t-on gagné de l'argent à cela ?

Le monde est une beste, on le voit bien par là.

(Sc. 6).

Je veux par mon *mérite* attirer les suffrages,
Forcer les plus sçavans à me vouloir du bien,
A m'encenser partout sans qu'on leur dise rien,
Que leurs brillans esprits, leurs yeux et leurs oreilles
Soient les *justes* témoins de mes *pénibles* veilles,
Afin que la *justice*, et non pas la *faveur*,
Soustienne avec éclat ce que j'auray d'honneur. (61)

Cette déclaration énergique et la part d'*illusion* qu'elle suppose (le mérite tout seul au xvii^e siècle, aussi bien que de nos jours, risquant fort de n'arriver point à émouvoir l'indifférence publique), — n'y a-t-il donc pas là de quoi nous réconcilier presque avec un héros par ailleurs ridicule? Il suffit qu'il pense une fois comme don Quichotte pour qu'aussitôt, au milieu de sa folie, il s'auréole de quelque dignité. Ce fou, ensuite, traîne après lui un autre fou. L'apprenti-poète Godenesche est au poète Iouanchaye, ce que Sancho, l'écuyer, est à don Quichotte, le chevalier. Godenesche craint les coups. Le portier de l'Hôtel de Bourgogne, un homme terrible qui cache des pistolets « dessous son justaucorps » (62), lui a appliqué deux ou trois soufflets en acompte sur une *raclée* qu'il lui a promise pour la sortie du théâtre. Aussi le nourrisson des Muses songe-t-il, bien prudemment, à s'esquiver sans bruit (63). Pareillement Sancho se fait scrupule d'exposer son dos rond et son ample bedaine. Et n'arrive-t-il pas à Godenesche, comme à Sancho quelquefois, de reporter à sa condition subalterne l'origine de ses tribulations?

GODENESCHE

Je ne suis malheureux que faute de vertu.
Que ne suis-je poète ?

LE POÈTE

Eh bien, que ne l'es-tu ? (64)

Après Chevalier, après Raymond Poisson, Donneau de Visé et Thomas Corneille semblent à leur tour s'être inspirés du *Don Quichotte*. Dans une pièce intitulée : *La Devineresse ou les*

(61) Sc. 6.

(62) Sc. 4.

(63) *Ibid.*

(64) *Le Poète Basque*, sc. 4. — On pourrait encore, à la rigueur, rappeler le *Don Quichotte* à propos du *Fou de qualité*, comédie du même Raymond Poisson. Cette pièce fait d'abord songer au *Faux Alexandre* de Scarron. D. Père, en effet, pour obtenir Isabelle, y joue le rôle d'un insensé et se dit Alexandre ; son valet Félician est Héphestion. Mais, d'autre part, D. Père, faisant le fou, parle comme un Capitain, un Matamore, — et n'est-ce pas dire : comme parle quel-

Faux Enchantemens (65) (1679), ils nous présentent un personnage, tout secondaire d'ailleurs et épisodique, M. Gilet, où nous retrouvons quelque chose à la fois de don Quichotte et de Sancho.

Ce M. Gilet est une « façon de bourgeois » « un peu gros » qui vient trouver la devineresse, M^{me} Jobin, et la met au courant de ses chagrins d'amour. Il aurait bien voulu épouser sa maîtresse ; mais, « depuis que certaines gens qui ont vu des sièges et des combats luy en content », on dirait qu'elle rougit de le regarder. Notre bourgeois donc désirerait à son tour faire le brave. Écoutez-le parler : « Je suis naturellement porté à la guerre, et il ne se passe point de nuit que je ne me batte en dormant. Je fais des merveilles, et il n'y a pas encore trois jours que, *m'étant armé de pied en cap dans ma chambre*, je fus charmé de ma mine martiale en me regardant dans un miroir. *Je m'escrimay ensuite deux heures durant contre tous les personnages de la tapisserie*, et je sens bien que je chamaillerais vertement contre des gens effectifs... » (66) N'est-ce pas là don Quichotte, et les auteurs de la pièce ne se sont-ils pas rappelé, en cet endroit, comment l'hidalgo s'exaltait chez lui à la lecture des livres de chevalerie ? Mais ce serait à coup sûr trop honorer le « gros » homme que d'insister sur le rapprochement : la marge est grande qui sépare un héros, même parodique, d'une bouffonne caricature. D'autant plus que, en même temps qu'un don Quichotte burlesque, M. Gilet est un très réel Sancho. Une « petite difficulté » lui impose réflexion en son désir de gloire, et est tout près de couper court à ses velléités généreuses : « Un coup de canon, dit-il, ou de mousquet ne regarde point où il va, et blesse un homme de cœur comme un autre. Cela est impertinent, et je ne sçache rien

quefois don Quichotte ? Écoutez-le répondre à Léopolde, — lequel vient de lui avouer qu'il est Allemand :

Il faut être Allemand pour ne me pas connoître.
 Demandez qui je suis à tous les Lydiens,
 À tous les Cypriots, à tous les Phrygiens,
 Aux Medes, aux Persans, aux Paphlagoniens,
 Scythes et Bactriens et Babyloniens,
 À tous ceux dont le nom se termine en iens :
 Tous ces peuples vaincus et soumis à ma gloire /
 Vous diront que (*sic*) je suis, s'ils ont bonne mémoire...
 (Sc. X).

(65) *La Devineresse ou les Faux Enchantemens* de Thomas Corneille et De Visé (1679). Cette pièce « exploite le scandale du procès de la Voisin ». (Lanson, *Histoire de la Littérature française*, éd. de 1898, n. 2 de la page 526). — Nous nous servons de l'éd. de 1680.

(66) *La Devineresse*, I, 11, p. 30.

de plus fascheux pour un brave. » (67) Que veut-il donc qu'on fasse pour lui ? Oh ! pas grand'chose ! Et la devineresse le rendra vite content : il suffit qu'il ne puisse jamais être blessé ; et, ajoute-t-il, « quand je ne craindray rien, on verra que je seray brave comme quatre. » (68)

De Sancho encore, — et de M. Jourdain (69), — M. Gilet, bourgeois de Paris, ne manque pas de tenir une certaine facilité à se laisser prendre à l'appât des honneurs et des titres. Quand il sait qu'il échappera à tout péril, personne plus que lui ne cède à la vaine gloriole :

M^{me} JOBIN : « ...comme les belles actions sont aisées à faire, quand on ne court aucun risque, dès votre première campagne vous pouvez devenir mestre de camp.

M. GILET. — Mestre de camp !

M^{me} JOBIN. — La fortune est belle.

M. GILET. — Je n'en seray point ingrat. Comment ? On verroit le nom de Gilet dans la Gazette. Que de joye pour mon bonhomme de père ! Je cours trouver mon tailleur. Il a toujours des habits tous prêts, et je brusle de me voir en brave. » (70)

C'est ainsi que Sancho, pourtant tout judicieux et positif, suit son maître d'aventure en aventure, ne désespérant jamais de se voir un jour, grâce à lui, prince ou gouverneur. Comme un vulgaire M. Gilet, il se laisse duper par une promesse qui flatte son amour-propre.

Dramaturges, romanciers, mémorialistes, il est donc encore certains auteurs, et fort divers, pour emprunter au *Don Quichotte*, s'en inspirer, le citer. Un Subligny même s'approprie les moyens si efficaces de satire et de parodie qu'il y rencontre. Par nos écrivains secondaires se maintient, de cette façon, l'influence de Cervantes. Moins éclatante et moins visible que sous Louis XIII, elle ne cesse pourtant pas, tout à coup, sous Louis XIV. Un ralentissement, un affaiblissement se remarquent, — non point une disparition, une abolition.

(67) *La Devineresse*, I, 11, p. 30.

(68) *Ibid.*, p. 31.

(69) *Le Bourgeois gentilhomme* est de 1670.

(70) *La Devineresse*, I, 13, p. 41.

CHAPITRE III

Jugements (1660-1675)

- I. — Un jugement défavorable : celui de Chapelain. Chapelain, type de « l'espagnolisant docte ». Ses lettres à Carel de Sainte-Garde. Son opuscule : *De la lecture des vieux romans* : la théorie de l'équité historique. Cervantes a fait « le plaisant » aux dépens de la chevalerie. Le *Don Quichotte* n'est pas supérieur au *Lazarille de Tormes*.
- II. — Jugements favorables. Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans. Ménage : ses réminiscences du *Don Quichotte* à l'occasion de deux passages des *Caractères* de La Bruyère. Segrais : il porte intérêt à la personne même de Cervantes. Supériorité de la première partie du roman sur la seconde. Rapprochement avec le *Catholicon d'Espagne* ou *Satyre Menippée*, et avec le *Roman comique*. Huet : lettre à M. de Segrais de l'origine des *Romans*. Il y résume le célèbre chapitre de l'*escrutinio*. Le P. Rapin : il rapproche Cervantes de Rabelais et de Régnier, considère le *Don Quichotte* comme une « satyre », — « satyre » du duc de Lerme et de la noblesse espagnole.

I

Les contemporains de Louis XIV et de Boileau ne se sont pas contentés de lire le *Don Quichotte* et de s'en inspirer quelquefois : ils l'ont encore apprécié. Une M^{me} d'Aulnoy, nous l'avons vu, nous a laissé sur lui, en passant, un jugement délicat et vrai. Mais d'autres qu'elle, — et des critiques de profession, — ont exprimé à leur tour leur avis à son sujet. Cette opinion des connaisseurs, nous allons maintenant l'exposer.

Le premier en date de ces jugements, l'un des plus curieux aussi et, à la fois, des moins favorables, est celui de Chapelain.

Chapelain, a dit Morel-Fatio, est « le type le plus complet de l'espagnolisant docte » (1). Il avait appris tout seul le castillan, de même que l'italien, et il en sut de bonne heure assez pour l'enseigner au jeune baron du Bec, dernier fils du marquis de Vardes. Devenu plus tard précepteur de deux des fils du marquis de la Trousse, et obligé de suivre tantôt ses élèves, tantôt leur père dans les voyages que la cour faisait à Nantes, à l'île de Ré, à La Rochelle, ou ailleurs, — ce fut au milieu de ces agitations qu'il traduisit le *Guzman de Alfarache* (1619-1620). Cette traduction, qu'il n'avouait pas, est remarquable, malgré son style raboteux, par la solidité, par l'exactitude des connaissances qu'elle révèle ; Chapelain était instruit, ensemble, de la langue et des mœurs d'Espagne. Bien des années après, vers 1660, il collabore à la grammaire espagnole de Port-Royal et, à ce propos, il écrit à Lancelot deux lettres qui ont leur intérêt. Mais, ni dans la première (2), où il ne s'occupe d'ailleurs que de l'« art poétique » espagnol, ni dans la seconde (3), où pourtant il passe en revue, outre les poètes, les prosateurs essentiels (4), il ne nomme Cervantes et son roman. En 1662, 1663, il entretient de Paris, avec Carel de Sainte-Garde, attaché à l'Ambassade de France, à Madrid, une correspondance assez suivie, où il se montre le conseiller littéraire et comme le précepteur très renseigné du

(1) Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, éd. de 1888 : *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours*, p. 44.

(2) *Lettres de Jean Chapelain*, de l'Académie française, publiées par Ph. Tamizey de Larroque (Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France). Lettre du 10 septembre (sic) [octobre] 1650, t. II, p. 55.

(3) *Ibid.*, lettre du 21 décembre 1659, t. II, p. 72.

(4) Voici la partie de la lettre qui concerne les prosateurs : « Pour leurs bons Auteurs de Prose, je mets le Jesuite *Mariana* à la tête, il est pur et grave ; et a rendu sa langue nombreuse et capable de la période selon l'art des anciens : il y a affecté l'Archaïsme, mais il l'a fait exprès pour soutenir son stile historique par la gravité ; la Prose de *Montemayor* est aussi très correcte, celle de *Lopez* ne lui en doit gueres, celle de cet Allemand qui a composé le *Gusman*, l'est au dernier point ; et s'il avoit eû la teinture de Lettres que l'on remarque en *Mariana*, il l'auroit peut-être passé ; il cloche dans le nombre faute d'art, il pêche dans l'excès des digressions lâches et faibles. *Lazarillo de Tormes*, la première partie, est un chef d'œuvre de la langue et sent plus son homme lettré. Le *Sarao de Carne Volendas* est bien écrit ; il y a encore une Histoire de Juan II de Portugal d'un stile fort élégant et de l'air des bons anciens. Il y en peut avoir d'autres, desquels je ne me souviens pas ; ou qui ne sont pas venus à ma connoissance. Je ne vous dis rien de Grenade, ni de la B. Therese, car je suis tout à fait de votre avis sur leurs sujet. J'oubliai Ribadaneira, qui parle très-bien sa langue, et est entre leurs meilleurs ; Ce *Heros de Gracian* m'étoit tout à fait inconnu. Generalement les Modernes Espagnols sont corrompus dans leur stile, et tombent dans ces figures bizarres et forcées dont vous accusez justement celui-ci, comme les Italiens modernes ont fait le *Malvezzi*. *Quevedo* est assez de ces gens-là, quoiqu'un peu moins que la plupart des autres. » (*Lettres*, éd. Tamizey de Larroque, t. II, p. 72).

jeune diplomate. Sa première lettre est datée du 16 février 1662 (5); il faut toutefois attendre celle du 11 novembre (6) de la même année pour rencontrer, sous sa plume, le nom de l'hidalgo de la Manche. Il vient d'énumérer à Carel les défauts « du fameux comique d'Espagne », Lope de Vega : incriminant aussitôt après « la grossièreté de la plupart des esprits de cette nation là », il ajoute : « Ce n'est pas que parmi eux on ne voye quelquefois paroistre de véritables gens de lettres, des *Ramirez del Prado*, des *Marianas*, des *Alderetes*, des *Pincianos* et des *Cascales*, mais c'est si fort de loin à loin et si clairsemés qu'ils ne percent qu'à peine au travers des broüillars qui les environnent. Ils ne conçoivent rien au dessus des *Lazarilles* et des *Quichotes*, des *Dianes* et des *Pastor de Filida*, des *Farsis de tres jordanas* et des *Libros de entretenimiento*. » Chapelain ne fait donc aucune différence entre le *Lazarille de Tormes* et le *Don Quichotte*. Il n'aperçoit pas tout ce qui sépare un récit simplement piquant d'une œuvre profonde et infiniment variée. Tous deux, pense-t-il, appartiennent à un genre inférieur de littérature et sont tout juste bons à amuser quelques instants par les grotesques ou les *pícaros* qu'ils présentent.

D'ailleurs, Chapelain n'estime, n'admire vraiment, parmi les écrivains espagnols, que Mariana, Quevedo et Gongora. Encore, pour les deux derniers, fait-il ses réserves : il leur sait gré, comme il le dit, d'avoir voulu se tirer du commun et soutenir leur style ; mais « ils tombent aussitôt ou dans l'extravagance ou dans l'obscurité, d'autant plus estimées dans cette Cour qu'elles sont moins intelligibles. » (7)

Nous savons, d'un autre côté, par son opuscule : *De la Lecture des vieux Romans* (8), que Chapelain désapprouvait le *Don Quichotte* jusque dans son idée première. Cervantes, pour lui, a manqué de ce que l'on pourrait appeler l'équité historique. Discutant, en effet, avec Ménage et Sarrazin sur la galanterie du *Lancelot*, il se garde de la condamner absolument, bien qu'elle manque de grâce et d'esprit. Il convient, affirme-t-il, d'avoir égard aux lieux et aux temps, de ne pas tout rapporter à nos habitudes contemporaines : « Que s'il étoit permis de tourner en ridicule tout ce qui n'est pas en usage au siècle ou au lieu où

(5) *Lettres*, t. II, p. 203.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 268.

(7) *Ibid.*, t. II, p. 269.

(8) *De la Lecture des vieux Romans*, par Jean Chapelain, de l'Académie française, publié pour la première fois avec des notes par Alphonse Feillet, 1870.

nous vivons, il n'y a rien de si sérieux ni de si vrai dans l'antiquité, ni chez les étrangers, où une belle humeur ne pût trouver matière à se divertir et à divertir les autres. » (9) Selon ce principe d'un ferme bon sens, et si opposé au dogmatisme classique, il est amené à faire la part, pour y être indulgent, de ce qui, dans une œuvre littéraire, appartient moins à l'auteur qu'à son milieu et à son époque. Chapelain ébauche, au xvii^e siècle, la théorie de Taine. Et, s'il ne voit pas, certes, toute la portée de ce relativisme critique, si ce n'est là chez lui qu'une attitude ou une disposition de l'esprit, nullement une doctrine rigoureusement professée, il n'en explique pas moins, pour ce qui est du *Lancelot*, la grossièreté des actions et des propos galants qu'on y rencontre par la date où le livre a paru et les mœurs seigneuriales à cette date. Il dit, — prenant aussitôt à partie Cervantes : « ...si je condamnois absolument la galanterie de Lancelot, je craindrois de tomber dans l'inconvénient où est tombé l'auteur de Don Quichotte quand il a fait le plaisant aux dépens des chevaliers errants et de leurs aventures bizarres, *faute de considérer comme nous, le temps où ils agissoient et les mœurs qui y étoient reçues.* » (10)

Le *temps* et les *mœurs*, ou, dans notre langage moderne, le moment et le milieu, voilà ce qu'il faut d'abord examiner, étudier, avant de porter un jugement. Ceux qui, comme Cervantes, ont négligé ce primordial devoir, — leur critique, pour n'être forcément ni sympathique, ni juste à l'égard de son objet, se déconsidère elle-même. Cervantes a fait « le **plaisant** » là où il convenait de faire l'historien. **Nous** étonnerons-nous, alors, qu'une œuvre comme le *Don Quichotte*, qui pèche ainsi par la conception et le principe, ne dépasse pas en intérêt, ni en valeur, le *Lazarille de Tormes*? — *Don Quichotte* et *Lazarille*, classons-les l'un et l'autre, comptons-les parmi les livres d'amusement, *los libros de entretenimiento* !

II

Une appréciation aussi sévère ne se retrouve point chez les autres grammairiens et critiques. Même, lorsqu'ils ne voient dans le *Don Quichotte* qu'une œuvre gaie, ils ne lui en font nulle-

(9) *De la Lecture des vieux Romans*, p. 30.

(10) *Ibid.*, p. 30.

ment grief. Ils ne boudent pas au plaisir qu'ils lui doivent : ils lui gardent reconnaissance d'avoir ri.

Un inconnu, Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans, traducteur de quelques fables d'Esope, après avoir affirmé que « le Genie des Espagnols est naturellement sérieux », « qu'ils ont reçu le jugement et la sagesse en partage », constate qu'on peut réduire tout ce que leur littérature offre « de plaisant » aux seuls ouvrages de Cervantes. Ses nouvelles, écrit-il, sont « remplies d'esprit » ; son *Don Quichotte* est « un chef-d'œuvre d'imagination » et il présente « un fou le plus agreable du monde ». Ce fou, qui est « de sa creation », Cervantes s'en est servi pour « jouer » avec finesse « les aventures foles et extraordinaires des Chevaliers Errans. » Et qui ne se réjouirait à voir « les Autheurs de ces sortes de Romans tournez en ridicule par un autre roman qui leur est tout a fait semblable » ? Qui ne se réjouirait encore à songer « qu'une si parfaite imitation » n'est, dans le vrai, « qu'une fine raillerie de ce qu'on imite » ?

L'abbé définit ensuite don Quichotte. C'est « un Chevalier qui va courir toute la Terre pour prendre sous sa protection tous les miserables, et signaler sa bravoure par des actions heroïques. » Quelles actions héroïques ? Voici : « il prend des moulins à vent pour des Geans, et les attaque, il fond sur un troupeau de moutons, croyant que c'est une armée ennemie, il met en deroute un Convoy d'enterrement, comme si l'on faisoit une grande injure au defunt, de le porter au Cimetiere. » Aussi le bon abbé de conclure : « Messieurs les Chevaliers y sont [dans le *Don Quichotte*] si bien dépeints par toutes ces extravagances, qu'il n'y a personne qui ne les reconnoisse et ne se soit tout transporté de joye à la veuë d'un portrait si *divertissant*. » (11)

Pas plus que l'abbé Saint-Glas, l'abbé Ménage ne tient à mépris le *Don Quichotte*. D'abord, lui aussi, il le trouve *divertissant* (12). (Nous soulignons de nouveau la chose et le mot.) Puis, la qualité de la langue le ravit (13). Toutefois, il n'a nulle part précisé ou développé son sentiment. Eh ! qu'importe ? Il l'a lu de si près, et le garde si bien en mémoire, qu'à propos de telle

(11) Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans, *Œuvres de Monsieur*** Contenant plusieurs Fables d'Esope mises en Vers*, 1670. C'est dans la *préface* de ce volume que se trouve l'appréciation de l'abbé sur le *Don Quichotte*.

(12) *Menagiana*, éd. de 1694, 5. — T. II, p. 8.

(13) *Ibid.*, t. II, p. 7 et 8. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure de ce passage du *Menagiana*, où est rappelée l'opinion de M^{me} de Chevreuse sur le *Don Quichotte*, passage que nous avons déjà cité : cf. plus haut, p. 72.

réflexion, de tel portrait de La Bruyère dans ses *Caractères*, il le cite avec complaisance, instituant ainsi un curieux rapprochement littéraire : « M. de la Bruyere dit en parlant des Grands, que leur avantage sur les autres hommes est immense, par l'endroit d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois. Cela est beau. Miguel de Cervantes fait dire la même chose à peu près à Dom-Quixote, si je ne me trompe, dans le Chap. 31. Part. 2. *Y que una de las ventajas mayores, que llevan los principes, a los demas hombres ; es que se sirven de criados, tan buenos como ellos.* C'est-à-dire, qu'un des plus grands avantages que les Princes ayent sur le reste des hommes, c'est d'avoir à leur service des gens qui valent autant qu'eux. » (14) Ménage écrit encore : « M. de la Bruyere a fait le portrait de M. de Santeuïl sous le nom de *Théodas*. Il dit de lui, qu'il a comme deux ames qui ne se connoissent pas, qui ont chacune leur tour et leurs fonctions séparées. Quand le Duc, dans Dom-Quixote voit le Heros du Roman raisonner si sagement de tout, où il n'est pas question de Chevalerie, et si ridicule d'ailleurs par tout, où il s'agit de Féez, d'Enchanteurs et d'Amadis, il dit de même qu'il y a deux ames dans Dom-Quixote, dont la nature et les fonctions sont différentes. » (15)

Segraï est plus explicite que Ménage. Notons en premier lieu qu'il porte intérêt à la personne même de Cervantes. Il sait et il nous dit que l'écrivain espagnol s'est trouvé à la bataille de Lépante et qu'il y a été blessé, puis qu'il a été « mené en esclavage. » (16) Cervantes, ajoute-t-il, « a écrit sa propre Histoire dans Dom Quixotte. » (17) Et, ici, il fait assurément allusion à la nouvelle du *Captif*. Est-ce tout ? Faut-il dire qu'il a déjà conçu l'idée moderne que le Chevalier de la Manche, avec son héroïsme toujours malheureux, avec son enthousiasme sans cesse rabattu, représente Cervantes lui-même qui se raille et, quelquefois, tourne en fort vive dérision ses propres échecs ? Rien, dans la phrase de Segrais, ne nous autorise à aller si loin. Et une telle interprétation risquerait fort d'être, — au xvii^e siècle, — un contre-sens. Puis Segrais, passant tour à tour de l'auteur au livre et du livre à l'auteur, pour revenir au livre : Cervantes, écrit-il,

(14) *Menagiana*, t. II, p. 337.

(15) *Ibid.*, t. II, p. 338.

(16) *Segraïana*, éd. d'Amsterdam, 1722, p. 84.

(17) *Ibid.*, p. 84.

« étoit connu à la Cour d'Espagne; mais il n'y eut pas tous les agrémens qu'il méritoit : son premier volume est le plus beau, et son premier dessein étoit d'en demeurer là ; mais il ne pût (*sic*) résister aux prières de ses amis qui l'engagerent à faire le second, lequel n'est pas de la même force, néanmoins il faut avouer qu'il y a de très-beaux endroits. » (18) Ces quelques lignes qui ont chance de traduire avec fidélité non point seulement l'opinion personnelle de Segrais, mais celle aussi de tout le XVII^e siècle sur les deux parties du *Don Quichotte* et leur valeur respective, ces lignes sont un aveu : Segrais et ses contemporains n'ont guère pris le *Don Quichotte* que par le côté plaisant et satirique ; ils n'y ont cherché que l'agrément que peuvent procurer à des hommes de mœurs encore un peu rudes un chevalier moulu de coups, un écuyer lourd et balourd. Envisagée de ce biais, l'œuvre de Cervantes devait plaire surtout par sa première partie où, justement, le chevalier est davantage et plus indignement maltraité, où l'écuyer apparaît presque toujours fruste, rustique, grossier. Une « satire », c'est bien en effet la définition que Segrais donne du *Don Quichotte*. Dans ce genre de la satire, il compte trois œuvres principales : le *Don Quichotte*, le *Catholicon d'Espagne* (19), le *Roman comique* de Scarron. Pour celui-ci, il « n'a pas un objet relevé », et Segrais ne nous laisse pas ignorer qu'il l'a dit à l'auteur lui-même. Scarron « s'amuse à critiquer les actions de quelques Comédiens, *cela est trop bas*. » Un tel jugement dénonce un état d'esprit, révèle l'époque où il a été émis. C'est le mot de Louis XIV devant les toiles de Téniers : « tirez-moi ces magots. » Le *Don Quichotte* et le *Catholicon d'Espagne* sont au contraire pour Segrais « les deux meilleures satires » qu'il puisse citer en « ces derniers tems. » Ce superlatif toutefois lui suffit. Il ne donne nulle raison d'une opinion si péremptoire et qui place côte à côte, sur un pied d'égalité, deux œuvres si différentes et de mérite si dissemblable. Il se contente d'ajouter que sept ou huit personnes ont travaillé au *Catholicon*, que c'est Le Roi, de Rouen, « qui en a donné le titre et la disposition, et qui y a d'ailleurs le plus contribué », qu'enfin Nicolas Rapin « y a fourni les vers. » Quant au *Don Quichotte*, nulle explication : nous n'avons qu'à en croire Segrais, lorsqu'il nous dit que c'est une satire, une très bonne satire (20). Nous pouvons

(18) *Segraisiana*, p. 84.

(19) *Satyre Menippée de la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris*, s. l. (Tours), 1593 (en réalité 1594).

(20) *Segraisiana*, p. 174.

aussi lui faire confiance et l'approuver, lorsqu'en un autre endroit il affirme de Cervantes, mais avec trop de brièveté, que « c'étoit un grand génie : l'entretien du Curé et du Barbier sur la Tragédie est admirable. » (21)

De Segrais, rapprochons son correspondant et ami Huet, l'évêque d'Avranches. N'a-t-il pas écrit « à Monsieur de Segrais » une longue lettre où il disserte avec abondance, avec savoir, de « l'Origine des Romans ? » Là, quand il en vient aux romans espagnols, Huet n'a garde d'oublier leur ennemi et censeur, « Miguel de Cervantes, l'un des plus beaux esprits que l'Espagne ait produits. » De tous ces récits invraisemblables ou exagérés, Cervantes, dit-il, « a fait une fine et judicieuse critique dans son Don Quichotte ; et à peine le curé de la Manche, et Maître Nicolas le barbier en trouvent-ils dans ce grand nombre six qui méritent d'être conservés. Le reste est *livré au bras séculier de la servante*, pour être mis au feu. Ceux qu'ils jugent dignes d'être gardés sont les quatre livres d'Amadis de Gaule, qu'ils disent être le premier roman de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, le modèle et le meilleur de tous les autres ; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été composé par un roi de Portugal, et qu'ils trouvent digne d'être mis dans un coffret semblable à celui de Darius, où Alexandre enferma les œuvres d'Homère ; don Belianis, le miroir de chevalerie ; Tirante-le-Blanc ; et Kyrie eleyson de Montauban (car au bon vieux temps on croyait que Kyrie eleyson et Paralipomenon étoient les noms de quelques saints), où les *Subtilités de damoiselle Plaisir-de-ma-vie, et les tromperies de la veuve reposée* sont fort louées... » (22) Huet écrit encore : « Il [Cervantes] fait aussi la censure des romans en vers, et des autres poésies qui se trouvent dans la bibliothèque de Don Quichotte : mais cela est hors de notre sujet. » (23) Ce résumé à peu près exact d'un chapitre du *Don Quichotte* (24), malgré l'intérêt qu'il présente, laisse pourtant regretter que l'auteur n'ait pas eu davantage le souci de montrer en quoi la critique de Cervantes est fine, comme il le dit, et judicieuse. En outre, puisqu'il a nommé d'abord, et avec raison, Cervantes « l'un des plus beaux esprits » de l'Espagne, pourquoi n'a-t-il pas justifié, en la développant, en la précisant, cette opinion qui lui fait honneur ?

(21) *Segraisiana*, p. 167.

(22) *Lettre de Monsieur Huet à Monsieur de Segrais, De l'Origine des Romans* (1670) [en tête de *Zayde*].

(23) *Ibid.*

(24) Chap. VI, Partie I.

Le P. Rapin, comme Huet et Segrais, admire le roman de Cervantes. Il en a parlé dans son livre : *les Réflexions sur la Poétique et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes* (25), livre qu'il a divisé en deux parties : Réflexions sur la Poétique en général ; — Réflexions sur la Poétique en particulier. Cette seconde partie seule nous intéresse. Il y étudie successivement le poème épique, la tragédie, la comédie, l'églogue, la « satire », l'épigramme, et, en quelques mots seulement, le madrigal, le rondeau, le sonnet, la ballade. Le *Don Quichotte*, il le fait entrer, bien entendu, dans le genre de la « satire », et le rapproche en particulier des œuvres de Rabelais et de Rénier. Rénier, dit-il, a « bien du génie, » mais « il est trop effronté, et il ne garde nulle bienséance. » (26) Rabelais, non plus, ne mérite pas l'estime des honnêtes gens : il y a, chez lui, trop de bouffonnerie, une grossièreté trop étalée, trop peu conforme aux délicatesses du goût (27). Deux « satyres » seulement, modernes et en prose, sont dignes qu'on les considère. L'une est « Française, faite du temps de la Ligue, où l'Auteur instruit fort plaisamment le public des intentions de la Maison de Guise pour la Religion... » (28) L'autre (et c'est celle que Rapin cite la première) est espagnole : le *Don Quichotte*. Le *Don Quichotte*, écrit-il, fut composé par Cervantes, « Secrétaire du Duc d'Albe. » (29) « Ce grand Homme ayant été traité avec quelque mépris par le Duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, qui n'avoit nulle considération pour les Sçavans, écrivit le Roman de Dom Quichot, qui est une Satyre très fine de la Nation : parce que toute la Noblesse d'Espagne, qu'il rend ridicule par cet ouvrage, s'était entêtée de Chevalerie. » (30) Selon Rapin, le *Don Quichotte* ne serait donc pas autre chose qu'une satire du duc de Lerme et, à travers celui-ci, de la noblesse espagnole. Cette opinion qui attribue à un ressentiment personnel, à un désir de vengeance, la conception et la composition du chef-d'œuvre, la critique moderne l'a depuis longtemps infirmée : son étroitesse n'embrasse par l'ampleur du livre, n'en explique pas la variété, la

(25) *Les Reflexions sur la Poetique et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes* (1674 et 1675), éd. d'Amsterdam, 1709. (T. II des *Œuvres* du P. Rapin).

(26) *Les Reflexions sur la Poetique*, p. 205.

(27) *Ibid.*, p. 205.

(28) *Ibid.*, p. 205. Le P. Rapin désigne ici la *Satyre Menippée*.

(29) Relevons en passant l'erreur.

(30) *Les Reflexions sur la Poetique...*, p. 205. — Le dictionnaire de Moreri reprendra les mêmes idées dans les mêmes termes (Moreri, éd. de 1759, t. III, p. 407).

richesse en incidents, la profondeur de sens. Il convient toutefois de noter que, par ces quelques mots, « une Satyre très fine de la Nation », le P. Rapin élargit grandement sa première et principale affirmation, qu'il inaugure déjà la manière dont quelques commentateurs, beaucoup plus tard, ont considéré le *Don Quichotte*, quand ils y ont vu une critique des mœurs espagnoles au xvi^e et au xvii^e siècles, et, pour tout dire, un véritable roman social. Mais ce n'est pas la seule noblesse, avec son entêtement pour la chevalerie (31), dont Cervantes nous a fait la peinture tantôt plus amusée, tantôt plus véhémence ; c'est la nation tout entière, — gentilshommes et paysans, *lettrés* et soldats, criminels et maritornes, — qu'il nous a rendue, historien de bonne foi autant que conteur plein d'ironie et d'humour.

(31) Même en ce sens restreint, le P. Rapin est encore loin d'avoir vu qu'une des intentions principales du *Don Quichotte* est la critique de l'*hidalguisme*. Voir, sur l'*hidalguisme* et le *Don Quichotte*, Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, 2^e éd. : *Le Don Quichotte envisagé comme peinture et critique de la société espagnole du xvi^e et du xvii^e siècle* (lecture faite à l'Institut Taylor d'Oxford, le 21 novembre 1894).

CHAPITRE IV

Saint-Evremond

(1613-1703)

- I. — Le tempérament satirique et le don de l'analyse morale. Le bon-sens contre-partie des subtilités. Rapprochement qu'on peut faire entre Cervantes et Saint-Evremond.
- II. — Une historiette. Correspondance avec Ninon de Lenclos et M^{me} de Mazarin. La signature : *El cavallero de la triste figura*. M^{me} de Mazarin, la « bassette » et ses conséquences. Plutarque, Montaigne et Cervantes négligés par M^{me} de Mazarin au profit des *Amadis*.
- III. — La question des Opéras au xvii^e siècle. La comédie des *Opera*. — Résumé. Les personnages secondaires. Le personnage de Criotine et don Quichotte. La scène IV de l'acte II et l'*escrutinio* du roman espagnol.
- IV. — Jugements de Saint-Evremond sur le *Don Quichotte*. Une anecdote prise dans le *Segraisiana*. Lettres au Maréchal de Créquy et au Comte d'Olonne. Une curieuse réminiscence du *Don Quichotte*. Conclusion.

I

Un Segrais, un Huet, un P. Rapin, bien qu'ils aient su apprécier le *Don Quichotte*, n'en ont pas fait, — il ne le semble pas du moins, — leur livre favori, élu entre tous. Un de leurs contemporains, en revanche, Saint-Evremond, l'a aimé autant qu'admiré. Avec les *Essais* de Montaigne et les *Vies* de Plutarque, ce fut son ouvrage de prédilection ; et, à plusieurs reprises, il a porté sur lui un jugement sûr, compréhensif, enthousiaste.

Le *Don Quichotte*, en effet, par ce double caractère d'être un

roman satirique et, aussi, un livre de réflexion et de pensée, ne pouvait manquer de séduire cet esprit si naturellement enclin à l'ironie et, en même temps, si fin, si délié.

Le penchant à la satire, voilà ce qui, d'abord, caractérise Saint-Evremond. Sa physionomie elle-même décèle en lui ce trait. « Il a les yeux bleus, vifs et pleins de feu » et, avec un front large et des sourcils épais, « la bouche bien faite et le sourire malin. » (1) La malignité, la vivacité mordante, l'esprit incisif, ceux qui l'ont fréquenté de près lui ont toujours reconnu cette qualité ou ce défaut. M^{me} de Mazarin (2), par exemple, qu'il a tellement louée, n'était point tout à fait dupe de ses compliments et savait y démêler, au milieu des plus ingénieuses flatteries, l'aiguillon d'une raillerie dissimulée sans doute, mais présente. Elle l'appelait, par manière de plaisanterie, le vieux Satyre (3). Vers la fin de sa vie, pourtant, le vieux Satyre était devenu plus réservé, préférant, comme il le dit dans un sonnet à Ninon (4), le secret d'être vrai avec obligeance à l'art de louer avec malice. Cette facilité moqueuse du caractère et ce tour caustique de l'esprit n'apparaissent nulle part plus en leur jour que dans sa Conversation célèbre du P. Canaye et du Maréchal d'Hocquincourt. Aussi Sainte-Beuve, à qui n'en ont point échappé l'atti-

(1) Des Maizeaux, *Vie de Monsieur de Saint-Evremond*, en tête des *Œuvres*, éd. de 1725, Londres, 7 vol.

(2) Hortense Mancini (1646-1699). « Plus belle que ses sœurs et une des plus belles femmes de la cour, elle avait été la préférée de son oncle (Mazarin). Mariée (1661) au duc de La Meilleraie qui prit à cette occasion le titre de duc de Mazarin, elle ne sut pas plus faire bon ménage avec lui que Marie avec son connétable. Elle était gaie jusqu'à la folie, il était triste jusqu'à la mélancolie noire ; elle était « assoiffée de plaisirs », c'est le mot de M^{me} de Sévigné, il était dévot, iconoclaste par pudeur, au point d'être la risée de Paris et de la province. Bientôt ils se séparèrent après un procès en parlement. Lasse d'être traînée en d'incessants voyages pour la dérober aux poursuites du roi, indignée qu'on l'eût par mesure de correction claquemurée dans un couvent, cette épouse mal assortie fixait enfin à Londres sa vie fatiguée, et là commençait son rôle dans l'histoire littéraire. Son salon du pavillon de Saint-James devient le siège d'une cour libertine. On y voit Saint-Réal, Saint-Evremond, Gregorio Leti, Vossius... » (Perrons, *Les Libertins en France au XVII^e siècle*, p. 341). — A propos de ce salon, des Maizeaux écrit : « On s'entretenait chez elle sur toute sorte de sujets : on y disputait sur la philosophie, l'histoire, la religion, sur les ouvrages d'esprit, et de galanterie, les pièces de théâtre, les auteurs anciens et modernes, l'usage de notre langue, etc. Ces conversations ont donné occasion à M. de Saint-Evremond de faire plusieurs ouvrages, comme la Défense de quelques pièces de théâtre de M. Corneille, les Réflexions sur les tragédies et sur les comédies Françaises, Espagnoles, Italiennes et Anglaises, sur les Opéra, la Comédie des Opéra, la Dissertation sur le mot de Vaste et plusieurs autres pièces... » (Des Maizeaux, *Vie de Monsieur de Saint-Evremond*, en tête des *Œuvres*, 1725).

(3) Des Maizeaux, *Vie de Monsieur de Saint-Evremond*.

(4) A Mademoiselle de L'Enclos, sonnet, *Œuvres de Saint-Evremond*, t. IV, p. 301.

cisme, la vigueur, la dextérité, l'aisance, a-t-il pu dire : « C'est une Provinciale, la dix-neuvième Provinciale, comme je l'appelle, écrite par un homme du monde, qui, en raillerie sur le fond des choses, va plus loin que Pascal. » (5) S'il a ainsi, d'une manière allègre et peu respectueuse, drapé les Jésuites, il a de même, et presque aussi bien, habillé les Jansénistes : son autre Conversation avec l'un de ses amis à la fois anglais et français, M. d'Aubigny, en est l'irrécusable preuve. Saint-Evremond, avant Montesquieu, avant Voltaire, n'a guère de rival sur ce terrain de la plaisanterie ailée et acérée. Pascal accentue davantage, et sa conviction passionnée le rend amer : il n'a pas ce ton détaché de la meilleure compagnie.

De même Saint-Evremond, dans ce morceau qu'il a intitulé *le Cercle*, nous a dépeint, mais, cette fois, avec une précision qui semble prendre à tâche de souligner la critique, les caractères féminins les plus divers : c'est d'abord une prude, puis une orgueilleuse, puis une jeune coquette, une « solide », une « intriguese », une précieuse enfin :

Dans un lieu plus secret, on tient la précieuse,
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs ;
Les dédains des mépris, les tourmens des langueurs ;
On y fait démêler la crainte et les allarmes,
Discerner les attrait, les appas et les charmes :
On y parle du tems qu'on forme le désir :
(Mouvement incertain de peine, ou de plaisir) :
Des premiers maux d'amour on connoît la naissance,
On a de leur progrès une entière science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
Et le tems de la plainte, et la saison des pleurs. (6)

Ensuite, rappelant le mot de Ninon à la reine Christine, que les précieuses étaient les jansénistes de l'amour, il part là-dessus et disserte, trouve en chemin cette formule aussi juste que resserrée : « Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées » (7), et, brutalement, termine par ce coup de boutoir : « Si vous voulez savoir en quoi les précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amans sans jouissance, et à jouir solidement de leurs maris avec aversion. » (8)

(5) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 432, 433.

(6) *Le Cercle*, *Œuvres*, t. I, p. 110.

(7) *Ibid.*, p. 112.

(8) *Ibid.*

Dans Cervantes aussi il y a de ces rudesses ; tranchons le mot : sous le couvert de l'ironie, la grossièreté quelquefois y secoue son rire épais.

Ce qu'il faut encore remarquer chez Saint-Evremond, outre ce sentiment des ridicules et cette façon tantôt plus légère, tantôt plus appuyée de les rendre, c'est le don de l'analyse qu'il pousse d'ailleurs extrêmement loin, et le goût de la réflexion, même subtile. Il discerne en toutes choses, il y sépare et distingue les plus complexes, les plus fuyants détours : il déduit d'une idée ses conséquences lointaines, imprévues ; et déjà il *anatomise* le sentiment ou, pour mieux dire, la galanterie et le tendre émoi avec le scalpel à pointe aiguë de Marivaux. Les démarches du cœur et celles de l'esprit, il les suit pas à pas, il en note le successif progrès. Sa délicatesse, sa sensibilité de moraliste sont en ce sens étonnantes. Et la limpidité concertée de son style (car, en étant profond, il reste clair, mais avec recherche), n'est qu'un effet de son exactitude, en même temps que de son à-propos, dans l'expression des nuances observées. Justesse et finesse, — finesse travaillée pour le fond, justesse sans simplicité pour la forme, — telles sont, par exemple, les qualités peu communes, et si distinguées, qui caractérisent ces quelques lignes : « Le premier mérite auprès des dames, c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confiance de leurs inclinations ; le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous mène au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges ; car au défaut des amans, à qui tout cède, celui-là plaît le mieux qui leur donne moyen de plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes ; leur âme est ennemie de cette langueur : ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux. Il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être. Leur cœur n'est jamais vuide de cette passion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque usage. » (9)

Non loin d'être un précieux, Saint-Evremond pourtant ne manque pas d'un solide bon sens. Et c'est cette qualité qui le rapproche, à proprement parler, de Cervantes, qui l'apparente réellement à lui. Il résiste à la séduction de l'esprit chez les autres, aux fantaisies imaginatives, et il oppose à ces brillants défauts l'amour du naturel, du vraisemblable et du vrai. C'est

(9) *Œuvres, Lettre à M. le Maréchal de Créquy*, t. III, p. 26.

ainsi que dans sa *Dissertation sur la tragédie d'Alexandre* (10), il a bien saisi et montré les insuffisances du jeune Racine à ses débuts. Alexandre, dit-il, on ne le reconnaît ici qu'au nom : son génie, son humeur, ses qualités n'apparaissent nulle part. Porus de même est trop galant, trop amoureux, trop français. Racine, voulant représenter quelque héros des vieux siècles, aurait dû entrer « dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu. » Il aurait dû, en outre, « tirer du fond de ces grandes âmes... leurs plus secrets mouvemens », tandis qu'il en a regardé, et à peine, le dehors, « peu curieux à bien remarquer ce qui paroît ; moins profond à pénétrer ce qui se cache. » Exactitude historique, exactitude psychologique, voilà donc ce que, dès l'abord, Saint-Evremond refuse au nouveau poète (11). Enfin, ajoute-t-il, Racine a négligé toute « la magnificence du sujet ». Il ne nous a donné nulle idée de cette grande lutte. À peine parle-t-il « des camps des deux Rois », et pourtant il y avait motif pour dresser et montrer un appareil de guerre tout exceptionnel, pour opposer les deux peuples en armes, de génie si différent, de moyens militaires si dissemblables. On voit combien Saint-Evremond, par la justesse de ses critiques et leur portée, est en avance sur son siècle.

Ce même bon sens étendu, il l'applique à juger et à ruiner le merveilleux poétique et chevaleresque : « La poésie demande, écrit-il, un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt c'est le langage des dieux, tantôt c'est le langage des foux, rarement celui d'un honnête homme. Elle se plaît dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité

(10) *Dissertation sur la tragédie de Racine intitulée : Alexandre le Grand*, A. Madame Bourneau, *Œuvres*, t. II, p. 296-310.

(11) Saint-Evremond écrit encore dans le même sens : « Un faiseur de romans peut former ses héros à sa fantaisie ; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur, dont la réputation n'est pas venue jusques à nous : mais ces grands personnages de l'antiquité, si célèbres dans leur siècle, et plus connus parmi nous que les vivans même, les Alexandres, les Scipions, les Césars, ne doivent jamais perdre leur caractère entre nos mains ; car le Spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus, établies une fois chez nous, intéressent l'amour-propre comme notre vrai mérite : on ne sauroit y apporter la moindre alteration, sans nous faire sentir ce changement avec violence. Surtout, il ne faut pas les défigurer dans la guerre, pour les rendre plus illustres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtresses de notre invention. Nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire ; mais gardons-nous bien de faire un Antoine d'un Alexandre, et ne ruinons pas le héros établi par tant de siècles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie. » (*Dissertation sur la tragédie de Racine intitulée : Alexandre le Grand*, *Œuvres*, t. II, p. 304, 305).

des choses ; et c'est cette réalité qui peut satisfaire un entendement bien sain. » (12) Ce passage, fort terre à terre et hostile à l'invention lyrique, le curé du *Don Quichotte* l'aurait pleinement approuvé. Mais voici qui est plus curieux, et où Saint-Evremond semble prendre à son compte, si l'on peut dire, les critiques adressées par Cervantes aux folies multiples des romans de chevalerie. Comparant le merveilleux qui s'y trouve avec celui des poèmes chez les Anciens, il reconnaît sans doute qu'il est plus discret « en ce point, qu'on y fait faire aux diables et aux magiciens toutes les choses pernicieuses, sales, des-honnêtes, au lieu que les poètes ont remis ce qu'il y a de plus infame au ministère de leurs déesses et de leurs dieux. » Mais il ajoute aussitôt que cette différence, tout à l'avantage des livres de chevalerie, n'empêche pas, cependant, qu'on ne les estime œuvres médiocres. On admire la poésie antique « pour l'esprit et la science » qu'on y rencontre ; on se moque des modernes divagations « pour l'imbecillité » dont elles sont remplies. Et il conclut : « Le merveilleux des poèmes soutient son extravagance fabuleuse par la beauté du discours, et par une infinité de connaissances exquisés qui l'accompagnent. Celui de la chevalerie décredite encore la folle invention de sa fable, par le ridicule du stile dont il semble se revêtir. » (13)

Ainsi l'excès dans l'esprit et dans l'imagination, ce qui dépasse en art la limite du raisonnable et s'écarte trop du réel, voilà ce que Saint-Evremond combat en ses pages de critique comme Cervantes dans le *Don Quichotte*. Cette tendance à l'excès, il la poursuit enfin, la dénonce dans le génie des peuples et des princes. Et justement personne n'a aussi bien vu que lui, si ce n'est Cervantes lui-même, cette pente et inclination à l'extraordinaire qui caractérisait encore, au xvii^e siècle, la nation espagnole. La galanterie des Espagnols, dit-il, galanterie qui leur est venue des Maures, conservé comme un « goût d'Afrique, étranger aux autres nations, et trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des regles. » [Saint-Evremond explique ainsi le manque de « régularité » et de « vraisemblance » dans la comedia castillane.] Ajoutons, continue-t-il, « qu'une vieille impression de chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des cavaliers aux aventures bizarres. » Les filles, à leur tour, « goûtent cet air-là » dans les livres

(12) *Lettre à M. le Maréchal de Créquy*, Œuvres, t. III, p. 17.

(13) Œuvres, t. IV, p. 284, 285.

de chevalerie et s'en imprègnent dès leur enfance : leurs duègnes, d'ailleurs, par leurs contes et récits fabuleux, contribuent grandement à leur fausser l'imagination. « Ainsi les deux sexes remplissent leurs esprits des mêmes idées ; et la plupart des hommes et des femmes qui aiment, prendroient le scrupule de quelque amoureuse extravagance, pour une froideur indigne de leur passion. » (14)

Ce peuple, avec ses qualités et ses défauts, s'est personnifié dans un grand roi : Charles Quint. Mais Charles Quint, comme la nation qu'il représente et dont il fait l'orgueil, avait l'esprit *vaste* (15), c'est-à-dire, selon Saint-Evremond, démesuré, incapable de se restreindre aux simples possibilités humaines. A cette absence d'équilibre, de pondération, sont dus beaucoup de fautes et bien des malheurs : funestes entreprises en Afrique, desseins mal conçus et peu suivis, voyages de nations en nations, « où il entroit moins d'intérêt que de fantaisie. » Et Saint-Evremond achève ce portrait sans bienveillance par une condamnation des visées ambitieuses chez tous les princes : « Admirez, Messieurs, admirez la vertu de cet esprit vaste. Il tourne les héros en chevaliers errans, et donne aux vertus héroïques l'air des aventures fabuleuses. » Ainsi Charles Quint, pour Saint-Evremond, a montré en politique quelque chose de l'esprit aventureux d'un chevalier errant et, — pourquoi ne pas le dire ? — d'un don Quichotte. Sans doute l'hidalgo de la Manche n'est pas nommé. C'est à lui pourtant que le lecteur pense, de même que, semble-t-il, l'auteur lui-même. Charles Quint, et ses émules de tous les temps, ils peuvent se reconnaître, *se réfléchir* dans le personnage de Cervantes, miroir qui leur renverra, sans déformation marquée, leur propre image.

Nous comprenons maintenant que le génie de Cervantes, — verve et ironie, bon sens et profondeur (la subtilité seule n'est guère le fait de l'écrivain espagnol) (16), — devait tout naturellement séduire le goût de Saint-Evremond : la diversité du

(14) *Sur nos Comédies, Excepté celles de Molière, où l'on trouve le vrai esprit de la Comédie*, Œuvres, t. III, p. 152, 153.

(15) *Dissertation sur le mot de Vaste, A Messieurs de l'Académie française*, Œuvres, t. IV, p. 19. — Sainte-Beuve a très justement apprécié ce morceau, et l'on ne peut mieux dire que lui : « ...comme il [Saint-Evremond] anime et relève, par les exemples qu'il choisit, cette dissertation toute grammaticale en principe ! Ce mot de *vaste* devient un prétexte à des portraits de Pyrrhus, d'Alexandre, de Catilina, de César, de Richelieu, de Charles-Quint. Il fertilise ce sujet grammatical, comme d'autres, qui ne sont que grammairiens, dessèchent des sujets historiques. » (*Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 450).

(16) Au moins dans le *Don Quichotte*.

Don Quichotte, Saint-Evremond la retrouvait en lui-même, dans la diversité de son propre talent. De plus l'identité fréquente des points de vue, la similitude des opinions rapprochait encore du romancier castillan le moraliste français. Aussi le *Don Quichotte* a-t-il été pour lui beaucoup plus qu'un livre qu'on feuillette et qu'on délaisse : un livre essentiel, fondamental. Et c'est, en quelque sorte, cette intimité de chaque jour que nous voudrions désormais faire voir et prouver.

II

Une historiette d'abord nous montrera à quel point il en est nourri. Il vient de quitter Euston, maison de campagne du comte d'Arlington, dans le comté de Suffolk. Et il est, nous dit-il, fort triste, ainsi que ses compagnons de voyage. L'affliction même endormit l'ambassadeur de Portugal, don Francisco de Melos. Quant à lui, « comme les constitutions sont différentes », sa douleur le tint éveillé, et il se perdit en songeries diverses. Il se trouva à la fin « dans celle de Dom Quichote », et l'esprit de chevalerie venant à le transporter, il s'écria tout haut : « Chevaliers de Suffolc, Palmerins de Bury (17), venez confesser au chevalier du Tage, et au Mancheque Normand, que toutes les Orianes et les Angeliques du monde ne sont pas dignes de déchausser la sans-pareille Caroline d'Euston. » Hors de soi, et « plus Dom Quichote que Dom Quichote même », il vit soudain se diriger vers lui deux marchands : ce ne pouvaient être que deux chevaliers ; leurs bâtons lui parurent des lances, et leurs bonnets rabattus des casques à visière abaissée. Sans nul doute, un combat s'apprêtait ; et, dans cette pensée, notre rêveur s'écria par trois fois : « ami Sancho, selle rossinante, et accommode le grisson. » Alors un laquais de Mylord Arlington, qui était derrière le carrosse, croyant que Saint-Evremond l'appelait, descendit en diligence, et lui vint demander ce qu'il lui plaisait : « Selle rossinante, Sancho, et dépêche-toi ; car voici assurément une aventure. » Le laquais, fort surpris, crut que Saint-Evremond, pour être ennuyé du carrosse, désirait aller à cheval et en réclamait un, « ce qui lui fit dire, qu'il n'y avoit pas même assez de chevaux pour le train de son Excellence. » Cette réponse, poursuit le narrateur, « me fit rappeler mes esprits, et la machine de

(17) Petite ville du comté de Suffolk.

chevalerie, qui s'étoit formée dans ma tête, commençant à se dissiper, le chevalier du Tage redevint peu-à-peu l'ambassadeur de Portugal, le Mancheque Normand se changea en Saint-Evremond, et les marchands passerent paisiblement auprès de nous avec des bâtons et des bonnets... (18) »

Une amie de Saint-Evremond, Ninon de Lenclos, lui a donné encore occasion de faire, au moins par écrit, le don Quichotte et le Chevalier de la Triste Figure. Le marquis de Villarceaux, en effet, a mené la séduisante coquette dans une de ses maisons de campagne et, comme de juste, l'y a gardée pour lui tout seul. Alors Saint-Evremond :

Chère Philis, qu'êtes-vous devenuë ?
Cet enchanteur qui vous a retenuë
Depuis trois ans par un charme nouveau,
Vous retient-il en quelque vieux château ?
S'il est ainsi, je cherche une aventure,
En chevalier de la triste figure ;
Et dût Roland ici ressusciter,
Contre Roland j'oserai tout tenter... (19)

Plus tard, (20) c'est de nouveau sous ce nom de Chevalier de la Triste Figure qu'il lui écrit. Cela ressort de cette lettre qu'elle lui envoie en réponse à l'une des siennes : « Je défie Dulcinée de sentir avec plus de joye le souvenir de son chevalier. Vòtre lettre a été reçûë comme elle le merite, et *la triste figure* n'a point diminué le merite des sentiments. Je suis touchée de leur force et de leur perseverance : conservez-les, à la honte de ceux qui se mêlent d'en juger. » (21)

Avec Madame de Mazarin, il a pris aussi l'habitude de signer les lettres qu'il lui adresse : *El cavallero de la triste figura*, et elle lui retourne sa politesse, en signant les siennes : Dulcinée. Lui-même nous en avertit, après la mort de la duchesse, dans une lettre à Madame de la Perrine : « ...Je signois toutes mes lettres à Madame Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme Don Quichotte les siennes à Dulcinée : Le Chevalier de la Triste Figure ; elle signoit les siennes comme Dulcinée à Don Quichotte. » (22) Et, une fois, comme il a eu quelque pique et

(18) Pour Mademoiselle de Beverweert, *Œuvres*, t. IV, p. 34, 35, 36.

(19) A Mademoiselle de l'Enclos, *Élégie*, *Œuvres*, t. I, p. 113. Selon M. Emile Magne, il faut dater cette « élégie » de l'année 1655 (*Ninon de Lenclos*, Paris, 1925, n. de la page 140).

(20) Après 1685.

(21) Lettre de Mademoiselle de l'Enclos à Monsieur de Saint-Evremond, *Œuvres*, t. V, p. 132.

(22) *Œuvres*, t. V, p. 537.

fâcherie avec la duchesse en personne, il s'exprime ainsi en lui écrivant : « Si je voyois encore une de vos lettres, signée Dulcinée, et qu'il me fût permis de signer les miennes comme autrefois, El Cavallero de la Triste figura, quelle joye ! — Hasta la muerte, ne me peut être défendu, car il dépend de moi d'être toujours, comme je le serai sûrement, ou Chevalier de la triste figure, ou votre très-humble et très obéissant serviteur. » (23) *El Cavallero de la triste figura, hasta la muerte*, ces expressions suffisent à montrer combien le roman de Cervantes était familier aux deux correspondants, et elles sont un sûr indice de leur commune admiration pour lui (24).

Pourtant Madame de Mazarin, capricieuse, singulière en tout, l'est également dans sa fréquentation du *Don Quichotte*. Saint-Evremond, par exemple, lui reproche d'en abandonner la lecture pour le plaisir du jeu. Un certain Morin, en effet, homme de basse naissance, mais grand joueur, avait apporté la bassette en Angleterre (1682), et il taillait ordinairement chez la Duchesse. Celle-ci s'était prise de passion pour cette nouveauté. Comment donc n'eût-elle pas négligé et « les agréments de la conversa-

(23) *Ibid.*, t. V, p. 328.

(24) Voir encore, pour ces façons tout originales dont Saint-Evremond terminait ses lettres à la Duchesse de Mazarin, *Œuvres*, t. V, p. 317, 324, 325, 329, 388, 396, 399, 405, 416, 430, 431. Nous citerons seulement, pour exemples, les passages suivants : « ...Comme je ne suis pas heureux en chute à la fin de mes lettres, je dirai brusquement *hasta* », V, p. 443. — « ...Si vos champs plus fertiles et moins brûlés du soleil que celui de Montiel vous donnent de petites fèves, vous contenteriez un appetit qui se peut nommer une fantaisie, tant il est déréglé. Le champ de Montiel vous est assez connu, sans que j'aye besoin de vous l'expliquer. J'y laisse Don Quichotte, et ne prens de lui que *hasta la Muerte*, fin ordinaire de mes lettres », t. V, p. 444. — *Hasta la muerte* eût ainsi pu servir de devise à Saint-Evremond, pour caractériser le sentiment d'impérissable affection qui l'attachait à Madame de Mazarin. Nous lisons, en effet, dans Bouhours, l'anecdote suivante : « Une personne qui fait beaucoup d'honneur à son sexe, étant fort malade, emploia un Tournesol penchant la teste, avec un Soleil au-dessus, *Hasta la muerte*, pour témoigner à une de ses Amies qui a bien de l'esprit, du sçavoir et de la vertu, qu'elle l'aimeroit jusques à la mort. Le Tournesol tout mourant qu'il est, regarde et suit toujours le soleil. » (*Les Entretiens d'Ariste et d'Eugene*, Amsterdam, éd. de 1708, 6^e entretien, *Les Devises*, p. 362).

Un passage encore, dans une pièce de vers de Saint-Evremond, rappelle à M^{me} de Mazarin le souvenir du héros de la Manche. Il se plaint, en effet, étant vieux, faible et « défiguré », d'être traité par la duchesse avec un certain mépris. Et il suppose qu'elle lui dit :

On n'a que faire de vos soins ;
Bonhomme, allez garder vos Foins.

Et, lui, répond :

Non, je ne puis garder mes Foins à la prairie,
Ni comme Don Guichotte (*sic*) faire une bergerie ;
Je veux faire un métier qui me convienne mieux
En m'éloignant de vos beaux yeux.

(A madame la Duchesse Mazarin, *Œuvres*, t. V, p. 131).

tion » (25) avec de savants hommes : un Vossius, un Leti (26), un Justel (27), et les joies délicates que procurent les livres : Plutarque, Montaigne, Cervantes ?

Tout se change ici-bas; à la fin tout se passe;
Les livres de bassette ont des autres la place,
Plutarque est suspendu, Don Quichote interdit;
Montagne auprès de vous a perdu son crédit... (28)

Une autre fois, n'est-il pas venu en fantaisie à la très peu raisonnable Duchesse de préférer à toute autre lecture celle des *Amadis* ? Saint-Evremond lui écrit alors une épître en vers où, avec une douce fermeté, il blâme l'inconstance, la mobilité de son goût. Il ne la reconnaît plus, dit-il :

De l'assiette la plus parfaite,
Vous tombâtes dans la bassette ;
Vous tombez, et c'est dire pis,
De la bassette aux amadis. (29)

Plutarque, Montaigne, la fantasque Mazarin ne leur accorde plus son attention, elle qui, jadis, abondait sur eux en vives remarques. Et Cervantes lui-même, qu'elle eut longtemps pour « grand favori », ne lui en veut-elle pas, à cette heure, de s'être moqué des romans qui, tout à coup, lui sont devenus si chers ?

Il y a, certes, en tout cela, plus que du badinage ou de l'amusement spirituel. Saint-Evremond ne comprend pas que l'aimable Duchesse, fine, instruite et gaie, puisse se désintéresser un instant du *Don Quichotte*, de ce livre unique, qui fait rire ensemble et réfléchir.

(25) Des Maizeaux, *Vie de Monsieur de Saint-Evremond*.

(26) Gregorio Leti, auteur de la *Vie de Sixte-Quint*, et d'une infinité d'autres ouvrages historiques et politiques, était à Londres dans ce temps-là. (Note de Des Maizeaux.)

(27) M. Justel, ami du P. Simon, lequel, désespérant d'obtenir en France un privilège pour sa *Critique du Nouveau Testament*, avait dessein de la lui envoyer pour la faire imprimer à Londres. Justel entretenait M^{me} de Mazarin des travaux de son ami.

(28) *Œuvres*, t. IV, p. 133. — A propos de Morin et de la bassette, Saint-Evremond rappelle encore à M^{me} de Mazarin non plus le livre, mais le personnage de don Quichotte, lorsque, dans une lettre qu'il lui adresse, il suppose ironiquement qu'un grand enchanteur, Merlin, s'est déclaré pour l'aventurier et le protège contre tous ennemis :

Loin félons, malandrins, sorciers, races damnées,
Sur le bon Don Quichote autrefois déchainées ;
Loin, maudits enchanteurs, restes de La Voisin,
Députés de Satan pour tourmenter Morin,
Sortez d'ici, méchants ; abandonnez une isle
Où tant de gens de bien ont cherché leur azile...

(*Œuvres*, t. IV, p. 143, 144).

(29) *Œuvres*, t. IV, p. 243.

III

Enfin, ce culte, cette dévotion pour Cervantes, Saint-Evremond les a manifestés surtout en lui empruntant son procédé satirique essentiel : la parodie. C'est quand il lui est venu à l'idée de tourner en ridicule l'invraisemblance, les conventions, les bizarreries qui caractérisent selon lui et définissent le genre de l'opéra.

Son biographe, Des Maizeaux, nous raconte qu'il composa un jour « une Idylle avec la musique », et que cette « Idylle » ayant été chantée chez M^{me} de Mazarin, où il se trouvait plusieurs personnes de distinction, la conversation, comme il était naturel, « roula ensuite sur les Comédies en musique, et particulièrement sur les Opera » (30) qui faisaient alors beaucoup de bruit en France. Saint-Evremond ne loua pas fort ces sortes de compositions ; mais n'ayant pas eu le temps de dire tout ce qu'il en pensait, il écrivit peu après un discours où il développait son opinion et la justifiait.

Dans ce discours qu'il adresse au duc de Buckingham, lequel avait été de la conversation tenue chez M^{me} de Mazarin, il ne nie certes pas l'éclat, la magnificence de ces spectacles, mais il leur reproche justement de ne donner que de matérielles jouissances, sans rien faire pour l'esprit. Il leur reproche encore d'associer, ou plutôt, d'enchaîner étroitement l'un à l'autre deux arts très différents : l'art dramatique proprement dit et le lyrisme musical. Il conçoit, quant à lui, des pièces de théâtre, des comédies si l'on veut, où le musicien ne générerait pas l'écrivain, ni l'écrivain le musicien. Il n'y aurait qu'à déterminer leur rôle et importance respectifs dans la composition de l'œuvre : le prologue, par exemple, serait chanté avec des accompagnements agréables ; dans les intermèdes, « le chant animerait des paroles qui seraient comme l'esprit de ce qu'on aurait représenté. » Enfin, après la représentation, il y aurait un épilogue chanté qui fortifierait l'impression produite sur les spectateurs par les plus grandes beautés de l'ouvrage. Ainsi le musicien, dans la disposition et organisation de cette sorte de pièces nouvelles, aurait son emploi bien distinct, sa fonction utile encore, mais plus modeste et de second plan.

(30) Des Maizeaux, *Vie de Monsieur de Saint-Evremond*.

Comment supporter, en effet, dans les opéras actuels, que le chant se perpétue du commencement à la fin ? A-t-on jamais traité en musique et les plus communes et les plus importantes affaires de la vie ? Sans doute tout ce qui regarde le service des Dieux (vœux, prières, sacrifices) comporte le chant, s'en accommode, même le réclame. La passion amoureuse, « l'irrésolution d'une âme combattue » et tous les autres sujets où le cœur s'intéresse sont aussi très propres à l'accompagnement musical. Peut-on, en revanche, s'imaginer qu'un maître appelle son valet et lui donne une commission en chantant, qu'un ami confie en chantant ses secrets à son ami, que, dans les assemblées, on discute et délibère autrement qu'en bonne prose et en langage courant, qu'enfin il y ait nécessité d'une mélodie pour tuer, dans un combat, l'adversaire à coups d'épée ou de javelots ? C'est pourquoi Saint-Evremond affirme : « tout ce qui est de la conversation et de la conférence ; tout ce qui regarde les intrigues et les affaires ; ce qui appartient au conseil et à l'action, est propre aux comédiens qui récitent, et ridicule dans la bouche des musiciens qui le chantent (31). »

Pour mieux faire sentir ce ridicule, il s'est diverti à écrire une comédie : *Les Opera* (32), où il a introduit une jeune fille, Crisotine, qui, à force de chanter des airs lyriques, ne veut plus parler à personne qu'en vers et en chantant. On reconnaît ici le procédé de Cervantes. Pour déconsidérer les romans de chevalerie, Cervantes a imaginé qu'un personnage prend à la lettre les actions imaginaires des anciens paladins et tâche de les renouveler pour sa part. De même, pour « décréditer » les operas, Saint-Evremond suppose une Crisotine, tout entichée des Cadmus, Thésée, Atys (33), et qui reproduira chez elle, à Lyon, dans la vie de tous les jours, leurs façons de s'exprimer en vers, sur des airs de musique (34).

Cette comédie de Saint-Evremond n'est pas ennuyeuse. Elle

(31) *Sur les Opera*, à M. le Duc de Buckingham, *Œuvres*, t. III, p. 173.

(32) 1678.

(33) *Cadmus*, *Thésée*, *Atys* sont des opéras de Lulli.

(34) La passion pour les opéras s'était répandue partout, depuis l'ouverture de l'Académie royale de musique (1672). Et elle en était venue à un tel point qu'on faisait représenter des opéras par les marionnettes, et avec succès (cf. Fournel, *Les Contemporains de Molière*, t. II, p. 94, 95). Les amateurs étaient invités à en entendre dans des réunions privées. Les musiciens : Lulli, son genre : Lambert, étaient fêtés dans le monde.

Au témoignage de Saint-Evremond sur la vogue des opéras, on peut ajouter celui de Noël Le Breton de Hauteroche, dans son amusante comédie de *Crispin*

amuse au contraire de ses fantoches et de leurs ridicules. Nous la résumons acte par acte.

M. Crisard, le père de Crisotine, revient du Palais, fort heureux d'un succès oratoire qu'il a remporté, et il veut, sans tarder, communiquer sa joie à toute sa famille. Il mande donc, outre sa femme, sa fille aussi, laquelle, selon la servante Perrette, ne s'occupe guère qu'à chanter et « baller » avec un certain M. Tirsolet. Crisotine se présente, mais en chantant. Et, sur les menaces de son père qui lui interdit cette bizarre affectation, elle explique que, depuis le dernier opéra, il n'est pas un homme de condition qui parle autrement que sur des airs entendus et retenus (35). M. Crisard la laisse dire; puis, tout pressé d'en venir à son succès, raconte comment, le matin même, il a sauvé au tribunal M. Guillaut, un médecin qui ne croit pas à la médecine, et M. Millaut, un théologal qui ne croit pas à la théologie. — Inquiets pourtant au sujet de leur fille, M. et M^{me} Crisard se demandent s'ils ne l'enfermeront pas en un couvent; et, en attendant de prendre une décision, ils font enlever de sa chambre tous les opéras qui s'y peuvent trouver. — Mais Crisotine s'est aperçue qu'on l'a dépouillée de sa chère musique : elle vient, en chantant, manifester sa colère. M. Guillaut, le médecin, qui cherche à la calmer par des flatteries, n'y réussit pas, et il estime que le seul moyen de la guérir est de lui parler mariage. Justement arrive le baron de Pourgeolette, qui a sur elle quelque

musicien (1674). Là, à la scène III de l'acte III, un musicien déclare qu'il a composé un opéra, et que cet opéra « paraîtra demain » chez Madame Angélique. A la scène XII du même acte III, Crispin et Phelonte, surpris chez Daphnis qu'aime Phelonte, se tirent d'affaires en chantant. A l'acte V, comme Dorame, père de Daphnis, a surpris sa fille chez Phelonte, Crispin lui explique que c'est chez lui, Crispin, qu'elle se trouve, en son appartement à lui, et qu'il y donne à ses amis concert chaque semaine. Et Dorame, quelques vers plus loin, s'écrie :

Depuis les *opéra*, la rage de musique

S'est mise dans Paris, tout le monde s'en pique,

Je le sçais ; mais ma fille apprendra, s'il vous plaist,

A chanter toute seule, ou point. (V, 6).

(35) Quand on se rencontre le matin, dit Crisotine, ce serait une incivilité grossière que de ne pas se saluer avec du chant :

Comment, Monsieur, vous portez-vous ?

On répond :

Je me porte à votre service.

Si on fait une partie pour l'après-dîné :

Après-dîné, que ferons-nous ?

On peut répondre :

Allons voir la belle Clarice.

Et cela se chante naturellement, comme on fait à l'opéra, quand on s'entretient de choses indifférentes. » Crisotine conclut : « il n'y a plus qu'à la rue Saint-Denys, à la rue Saint-Honoré, et sur le pont Notre-Dame, où la vieille coutume se pratique encore : l'on y vend et l'on y achète sans chanter... » (*Les Opéra*, I, 4).

prétention. — Crisotine se moque de cet amoureux qui est un fat et, d'un geste mutin, lui enlève sa perruque, découvrant ses « cheveux grisons. » — Pourgeolette ne se tient point pour congédié : n'a-t-il pas appris que, pour conquérir l'incivil et fantasque jeune fille, il n'a qu'à chanter ce qu'il veut lui dire ? Mal reçu de nouveau, il fait un éclat. Cependant Crisotine se plaint en vers, — telle Médée dans l'opéra de *Thésée*, — d'être abandonnée de Tirsolet (pauvre Tirsolet, que la servante Perrette ne se fait pas faute, à l'occasion, de mettre à la porte !) Le voici toutefois : nouveau *Thésée*, il se justifie en vers. Et M. Crisard surprend les deux jeunes gens qui se baisent les mains. Ils se séparent, mais n'en chantent pas moins en se quittant. Crisotine serait-elle donc inguérissable ? Le théologal et le médecin croient pourtant qu'elle retrouvera tout son bon sens, si on l'envoie, délibérément, voir jouer des operas, si on la fatigue et la rassasie de musique : prise de dégoût, elle conviendra vite que ce genre est faux, et se débarrassera de sa manie chantante (36).

Cette analyse suffit à montrer le gros défaut de la pièce : l'intérêt s'y éparpille. Au premier acte, c'est surtout M. Crisard et sa harangue qui retiennent l'attention. Et si, dans les actes suivants, la folie passagère de Crisotine est examinée, décrite, produite sur la scène, au quatrième pourtant et dans le cinquième presque entier, une tout autre folie que celle-là se manifeste : l'extravagance d'un sot vaniteux et grandiloquent, le baron de Pourgeolette.

De caractères, il n'en est point d'approfondis. Saint-Evremond n'a cherché qu'à divertir : il ne s'est appliqué à la psychologie d'aucun personnage. Quelques-uns toutefois se détachent avec une netteté fine.

(36) Voici d'ailleurs ce que dit là-dessus M. Guillaud, le médecin, à M. Crisard : « Il est de ces sortes de fantaisies, comme des amours et des desirs. Laissez jouir ; les desirs finissent : empêchez la jouissance, ils durent toujours. De même, Monsieur, opposez-vous à ces imaginations, c'est leur donner plus de force ; laissez-leur un libre cours, c'est le moyen de les faire évanouir... Quand Mademoiselle Crisotine et Monsieur Tirsolet auront été six mois au théâtre, lassés de répétitions, ennuyés de chanter toujours, fatigués de s'habiller avec soin, de se deshabiller avec peine, et de faire éternellement la même chose, vous les verrez revenir avec autant de sagesse, qu'ils ont de folie présentement. » — Et M. Millaut, le théologal, renchérit à la suite : « Quand elle [Crisotine] verra que les machines les plus merveilleuses ne sont rien que des toiles peintes ; que les dieux et les déesses qui descendent sur le théâtre ne sont que des chanteurs et des chanteuses de l'opéra ; quand elle touchera les cordes, par le moyen desquelles se font les vols les plus surprenans ; adieu Jupiter et Apollon, adieu Minerve et Venus. Elle perdra toutes ces imaginations-là ; et comme dit Monsieur Guillaud, vous la verrez revenir avec autant de sagesse qu'elle a de folie présentement. » (*Les Opéra*, V, 3).

M. Crisard est un bourgeois glorieux. Infatué de lui-même et de son talent, il ne saurait faire grâce à personne, autour de lui, d'un discours ridiculement pathétique, ni d'« une figure de rhétorique » abondamment poursuivie, par laquelle il a emporté de haute lutte les dernières préventions du tribunal. Discours et « figure », on s'en doute, sont du plus mauvais goût, et rappellent tout à fait l'éloquence judiciaire de Petit-Jean ou de l'Intimé. Mais cet avocat grotesque a eu charge de défendre des causes grotesques : il a fait acquitter un médecin sceptique en médecine, un théologal sceptique en théologie. Ne serait-ce pas que Saint-Evremond s'est moqué triplement et de la justice, et de la théologie, et de la médecine ? L'ironie de Saint-Evremond recouvre un pyrrhonisme radical, un naturalisme foncier : son « libertinage » s'insinue par toute fissure, et, à toute occasion, se laisse voir.

Perrette, la servante ou plutôt la gouvernante des Crisard, possède le bon sens un peu gros des servantes de maison bourgeoise, telles que, bien des fois, Molière nous les a dépeintes. Celle-ci ne ment pas à la race et fait songer ensemble à Martine et à Toinette : elle écorche les mots, mais garde toujours son franc-parler.

M^{me} Crisard et surtout son cousin, le baron de Pourgeolette de Montifas, offrent plus d'intérêt. Orgueilleuse de sa naissance (c'est une de Montifas !), M^{me} Crisard s'est mésalliée en épousant un Crisard. Et, si indulgente qu'elle se montre pour Crisotine, elle aurait, dit-elle, le courage de l'étrangler pour s'être vivement moquée du baron de Pourgeolette, chef de la maison des Montifas !

Quant au baron de Pourgeolette, c'est, comme le dit M. Crisard, « un homme de condition, qui a du bien, et qui ne le mangera pas. » (37) Econome jusqu'à l'avarice, il est principalement fat et entiché de sa noblesse. C'est le type, poussé à la charge, du gentilhomme de province, et comme un proche parent de Pourceaugnac. A Paris, dit-il, on l'a accaparé. Le roi lui-même lui a fait l'honneur de le recevoir à son lever. Il fut aussi chez M. le duc d'Orléans, à Chantilly, chez M. de Louvois, chez M. Colbert. Fat, le baron l'est jusque dans la manière dont il s'attife : rubans, garnitures, mouchoirs parfumés de la meilleure eau d'ange qui se fabrique à Montpellier, épée, baudrier, boucles et gants, tout

(37) *Les Opéra*, III, 4.

est du plus choisi et, avec quelque discrétion, fort galant. Fat, il l'est incroyablement sur le chapitre de l'amour. Il dit à son valet : « Gilotin, ton maître n'a pas été malheureux avec les dames (38). » Et, si Crisotine s'est jouée de lui, oh ! la sottise : pourtant, « il en faut faire une femme, et alors le mari vengera l'amant. (39) » Sa vanité complète sa fatuité et l'achève : les opéras, s'ils se perdaient, il est homme à les retrouver dans sa mémoire, à les recomposer ; pour les impromptus chantés, il n'a pas de rival. Sa noblesse surtout lui a porté à la tête. Il fait retentir son nom, son courage, ses mérites : « On ne voit point l'origine des Montifas. Montifas est noble, et pourquoi ? parce qu'il est Montifas. Voilà ses titres et ses papiers. On n'ignore pas en Languedoc le nombre de mes campagnes. Pour des combats singuliers, six à Montpellier, quatre à Beziers, trois à Pézenas, deux à Aigues-mortes ; et vingt procédés (40) si beaux, que je les préfère à quarante combats. Autrefois j'ai été impétueux comme mon voisin le Rhône ; présentement je suis calme comme mon lac de Pourgeolette... (41) »

Pourgeolette, M. et M^{me} Crisard, la gouvernante Perrette, si amusants qu'on les trouve, ne sont pas toutefois, dans l'intention de Saint-Evremond, les personnages essentiels de sa comédie satirique. Il a voulu surtout nous rendre (et il le fallait pour faire saillir aux yeux l'invraisemblance des opéras) la folie chantante de Crisotine, ce mutin et gracieux don Quichotte. C'est dire que Crisotine n'est pas un caractère : elle obéit à une manie, suit une mode. Elle n'a pas de personnalité, de vérité profonde. Mais Saint-Evremond n'a point eu souci de la faire vraie et vivante. Elle lui sert simplement d'exemple pour montrer ce qu'ont de bizarre les conventions de l'opéra : son entêtement musical, voilà ce qu'il met en évidence et sur quoi il appuie. Nous savons seulement que l'éducation, que Crisotine a reçue, était parfaitement apte à lui tourner la tête. Sa mère ne lui a-t-elle pas fourni, sans s'inquiéter de sa jeunesse, romans et autres livres d'amour ? ne l'a-t-elle pas habillée une fois en bergère ; si bien que M. Crisard a pu craindre d'abord qu'il lui prît fantaisie d'imiter les héroïnes de l'*Astrée* ? Et, maintenant, M^{me} Crisard ne fait-elle pas venir tous les opéras représentés à

(38) *Les Opéra*, III, 4.

(39) *Ibid.*

(40) Préliminaires de duels entre gens d'épée (*Littre*).

(41) *Les Opéra*, V, 1.

Paris ? Ainsi formée et habituée, Crisotine ne pouvait pas conserver une tête bien saine : un grain de folie devait s'y insinuer. Les opéras ont achevé le mal : ce chant, ces danses, ces machines, ces dragons, ces héros, ces dieux, ces démons, — son pauvre esprit, déjà atteint, n'a pu résister à tant de chimères à la fois. Elle est devenue comme le don Quichotte des « pièces à musique », s'imaginant que tout ce qu'on y dit et tout ce qui s'y passe mérite confiance et admiration, que les héros et héroïnes qui y sont montrés sont de parfaits modèles à suivre. Elle doute si peu que ce soit là l'exacte réalité qu'elle invite en toute bonne foi M. Millaut, le Théologal, à se faire le « sacrificateur »

Ou de celui qui lance le tonnerre ;
 Ou de ce grand maître Apollon,
 Qui préside au sacré vallon ;
 Ou du terrible Dieu qui commande à la guerre. (42)

Enfin, comme don Quichotte, Crisotine n'a le cerveau fêlé qu'en un endroit. Si elle répond en vers aux déclarations du Baron, elle sait aussi, et même en vers, se moquer de lui, de son amour vieillot et rance. N'a-t-elle pas encore, à l'occasion, le geste brusque d'une jeune fille très vive et très étourdie ?

Le personnage de Crisotine et l'intention générale de l'ouvrage ne sont pas seuls à nous rappeler ici le *Don Quichotte*. La hantise, peut-on dire, du roman espagnol a été si forte chez Saint-Evremond qu'il en a, sans nul besoin pour l'intelligence de sa pièce, reproduit à sa façon, et selon son dessein particulier, la scène d'examen sévère qui accompagne la mise au feu de la plupart des livres du chevalier. Son opinion sur les opéras, Saint-Evremond l'avait déjà donnée dans la dissertation qu'il adressait au duc de Buckingham : il n'avait donc pas de raison pour y revenir dans sa comédie. Et outre qu'il s'y répète nécessairement, il prend un peu trop l'air d'être en tutelle, de n'avoir pas su, à propos, se débarrasser d'une très légitime admiration, d'avoir ainsi négligé le devoir primordial d'un auteur dramatique, qui est de ne point s'attarder en d'inutiles hors-d'œuvre.

C'est d'ailleurs sans légèreté, en insistant, comme s'il avait à cœur de marquer fortement sa dépendance par rapport à Cervantes, que Saint-Evremond introduit à l'acte II cette scène (43) de pure exposition critique : « Comme la folie de Mademoiselle votre fille, dit M. Guillaut, approche fort de celle de Don Qui-

(42) *Les Opéras*, V, 2.

(43) *Ibid.*, II, 4.

chote, Perrette a eu raison de faire la même chose des opera, que firent la bonne nièce et la servante (*sic*) des livres de Chevalerie; et en attendant que Mademoiselle se réveille, nous en ferons l'examen, s'il vous plaît, à l'exemple du Curé et de Maître Nicolas. » L'examen commence donc, véritable reprise et réplique de l'*escrutinio* espagnol. Voici d'abord l'opéra d'*Issy*, de Cambert, qui eut « l'agrément de la nouveauté » et où l'on entendit des concerts de flûtes, ce qui n'avait eu lieu sur aucun théâtre depuis les Grecs et les Romains. Voici *Pomone* du même Cambert : poésie fort méchante, musique belle, belles et surprenantes machines. Voici, de Cambert encore, *Les peines et les plaisirs de l'Amour*, opéra « plus poli », « plus galant » que les précédents opéras, et l'*Ariane* enfin qui n'a pas été représentée, mais dont les répétitions ont assez montré la faible poésie, accompagnée pourtant d'une admirable musique. — Suit un jugement d'ensemble sur l'auteur : il composait avec soin, variait avec art son récitatif; son tort fut d'avoir aimé les paroles vides, les expressions creuses, les rimes banales : *Nanette* et *Brunette*, *Feuillage* et *Bocage*, *Bergère* et *Fougère*, *Oiseaux* et *Rameaux*, etc.; et c'était pour ne point s'assujettir à aucune idée précise, à aucun sentiment net, pour « avoir la liberté de faire des airs purement à sa fantaisie ». Saint-Evremond-reconnait pourtant qu'« il avait un des plus beaux génies du monde pour la musique, le plus étendu et le plus naturel. » Quel dommage, conclut-il, qu'il ait manqué de goût, de ce goût qui ne s'acquiert que par le commerce et la fréquentation des honnêtes gens de la Cour (44).

Après les opéras de Cambert, voici ceux de « Baptiste » (45) : *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atys*. Ils offrent chacun quelque belle partie : le rôle de Médée, par exemple, dans l'opéra de *Thésée*, est une merveille. La pièce d'*Atys*, par d'excellents endroits dans le récitatif, par des scènes entières de musique galante et polie, est, communément, jugée supérieure. Toutefois, « c'est là qu'on a commencé à connaître l'ennui que nous donne un chant continué trop longtemps. » Et M. Guillaut espère bien qu'avec le prochain opéra qui sera représenté, on sentira mieux encore et désapprouvera cette « langueur » due à une perpétuelle musique. Quinault et Lulli sont pourtant, dans un genre détestable,

(44) Et Saint-Evremond écrit : « la science peut s'acquérir avec les savans de profession ; le bon usage de la science ne s'acquiert que dans le monde. » (*Les Opéra*, II, 4).

(45) Lulli.

excellents, et nos opéras l'emportent, sans contestation, sur ceux des Italiens.

Hors-d'œuvre et inutilité, il faut répéter ces mots, pour juger, du point de vue dramatique, une pareille scène. Saint-Evremond s'est complu, en l'écrivant, à démarquer, à faire sien un passage qu'il admirait dans Cervantes. Il s'avouait ainsi, mais à contre-temps, disciple et copiste respectueux d'un maître fort goûté. Ne voyons là, en quelque sorte, que l'inadvertance et l'erreur d'une religion littéraire.

IV

Une lecture si assidue, une admiration si déclarée (46), expliquent assez les jugements enthousiastes que Saint-Evremond a portés sur le chef-d'œuvre espagnol.

Pourtant, selon le *Segraisiana* (47), la première impression qu'il en a reçue a été celle d'un déplaisir. Segrais en lisait un jour, lui présent, quelques passages au comte de Fiesque : alors, Saint-Evremond : « Voilà un auteur bien impertinent, il n'y a pas de suite dans tout ce qu'il dit. » Et Segrais de répliquer qu'il en parlerait d'une bien autre manière, quand il l'aurait lu avec attention.

Saint-Evremond, à supposer que cette anecdote soit vraie, n'a pas persisté dans ce sentiment : nulle part en son œuvre, on ne saurait reconnaître la trace d'une aversion première. Le *Don Quichotte* est pour lui un grand livre, un de ceux que les

(46) Nous ne citerons que pour être complet, et pour bien montrer qu'à nulle époque de sa longue vie, et même à la fin, Saint-Evremond ne fut infidèle à son premier goût pour le *Don Quichotte*, ce passage des *Œuvres* :

Sentiment de M. de Saint-Evremond sur la satire de M. Despreaux contre les femmes : « Bien loin d'écrire contre M. Despreaux, le vieillard Saint-Evremond le justifie, disant qu'il n'a écrit que contre des femmes, et que Madame de Bouillon et Madame Mazarin, qui n'ont rien du sexe que la beauté, doivent se joindre à lui, pour décrier les foiblesses et les autres défauts des Dames, sans excepter les fideles, que l'auteur a voulu favoriser. Si ces Dames-là étoient aussi galantes que celle de Don Quichote, elles iroient se plaindre à Despreaux de les avoir épargnées. » (*Œuvres*, t. VII, p. 433).

Des Maizeaux lui-même semble avoir été gagné par cette durable et enthousiaste ferveur de Saint-Evremond pour le chef-d'œuvre espagnol. Il écrit, en effet, parlant des notes qu'il a mises aux *Œuvres* : « En faisant ces notes je me suis toujours souvenu de la critique judicieuse de Cervantes ; et il seroit à souhaiter que tous ceux qui font des Commentaires, la lussent avec attention. » Et il ajoute en note : « Voyez le Prologue qu'il a mis au devant de *Don Quichote*. On l'a retranché mal-à-propos dans la nouvelle Traduction Française. » (*Œuvres*, Vie de Monsieur de Saint-Evremond).

(47) *Segraisiana*, éd. d'Amsterdam, 1722, p. 167.

lettres d'alors. pouvaient victorieusement opposer aux lettres de jadis. Lui aussi, Saint-Evremond, il a pris parti et position dans la fameuse querelle des Anciens et des Modernes, et il s'est rangé du côté des Modernes. Ne peuvent-ils pas en effet produire aux débats, — avec les noms et les ouvrages de Boileau, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, — une pastorale comme l'*Aminte* du Tasse, la meilleure des pastorales italiennes, un roman comme le *Don Quichotte*, que l'on chercherait inutilement dans Rome ou dans Athènes, et qui ne se trouve qu'à Madrid? (48) Cervantes, avait-il déjà prononcé, est « le plus bel esprit de toute l'Espagne » (49). Mais c'est surtout dans ses lettres au maréchal de Créquy et au comte d'Olonne, qu'il a développé et précisé son opinion, bien exposé les motifs de sa prédilection.

La lettre au maréchal de Créquy (50) (le maréchal lui avait demandé ce qu'il pensait sur toute chose dans sa vieillesse) est, comme on l'a dit, (51) une œuvre « pleine de modération, de maturité et de grâce. » C'est, en quelque manière, le tableau des occupations et amusements intellectuels d'un amateur « honnête homme » qui se plut toujours, et autant qu'aux entretiens de l'amitié, au commerce répété des beaux livres. Une partie de la lettre porte ce sous-titre : *De quelques livres espagnols, italiens et françois* : c'est cette partie qui nous intéresse. Saint-Evremond indique d'abord ce qui l'attache principalement aux ouvrages espagnols. Il aime à voir traiter des aventures amoureuses : ce que l'amour a de délicat le flatte, ce qu'il a de tendre le touche; or l'Espagne est le pays du monde où l'on aime le mieux, et celui, en conséquence, où les auteurs ont donné le plus de vivacité à la passion : « Je suis plus touché de la passion d'un de leurs amans, que je ne serois sensible à la mienne, si j'étais capable d'en avoir encore : l'imagination de ses amours me fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi. » Quant à ceux des ouvrages espagnols où il ne s'agit pas d'amour, il y a peut-être en eux, continue-t-il,

(48) *Stances irrégulières sur la Dispute touchant les anciens et les modernes*, Œuvres, t. V, p. 256.

(49) « ...le plus bel esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer Don Quichote dans le combat, qu'il ne se recommande à Dulcinée. » (*Dissertation sur la tragédie de Racine intitulée : Alexandre le Grand*, Œuvres, t. II, p. 304).

(50) *Lettre à M. le Maréchal de Créquy, Qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon Esprit, et ce que je pensois sur toutes choses dans ma Vieillesse*, 1671, Œuvres, t. III, p. 8-59.

(51) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 449.

autant d'esprit que dans les nôtres; mais cet esprit-là ne le satisfait pas, à la réserve pourtant de celui de Cervantes en *Don Quichotte*. Le *Don Quichotte*, il le pourrait lire toute sa vie, « sans en être dégoûté un seul moment (52). — « De tous les livres que j'ai jamais lus, Don Quichotte est celui que j'aimerois mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de se faire connoître l'homme le plus entendu, et le plus grand connoisseur qui se puisse imaginer. *J'admire la diversité de ses caractères, qui sont les plus recherchés du monde pour les especes, et dans leurs especes les plus naturels*. Quevedo paroît un auteur fort ingénieux : mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses livres quand il lisoit Don Quichote, que de les avoir su faire (53) ».

La phrase surtout, que nous avons soulignée, témoigne que Saint-Evremond a eu la plus parfaite intelligence du génie de Cervantes. Le *Don Quichotte*, en effet, présente les personnages les plus variés : nulle ressemblance entre eux, on ne les confond pas; ils ne se reproduisent pas les uns les autres avec de simples nuances; chacun d'eux a sa marque originale qui le distingue. Ils sont en outre fort exceptionnels et, comme dit Saint-Evremond, « les plus recherchés du monde pour les especes. » Voyez tout particulièrement don Quichotte et Sancho : ne touchent-ils pas à l'extrême limite du vraisemblable? L'un exagère l'esprit de dévouement et de chevalerie, l'autre l'instinct de conservation et de prosaïsme. Une fois posés, cependant, dans leur singularité unique, ils agissent comme ils doivent naturellement agir, et on ne les voit point se contredire dans leurs paroles ou dans leurs actes. Don Quichotte, en ce qui est de la chevalerie, reste toujours fou, d'une folie magnifique; Sancho conserve toujours, en toute occasion, son gros bon sens de paysan avisé. Maître et valet demeurent ainsi conformes à leur logique propre, ne se donnent pas de démenti. S'ils surprennent d'abord, ils ne déconcertent jamais. Très étranges, leur réalité pourtant ne fait pas de doute, et ils constituent des types où nous pouvons, par quelque endroit, nous retrouver, nous reconnaître.

(52) L'abbé de Longuerue affirme : « Saint-Evremond lisoit continuellement Dom Quichote, et ne le finissoit que pour le recommencer. » (*Longueruaña ou Recueil de Pensées, de Discours et de Conversations, de feu M. Louis du Four de Longuerue, Abbé de Sept-Fontaines, et de Saint-Jean-du-Jard, 1^{re} partie*, p. 105, Berlin, 1754).

(53) *Œuvres*, t. III, p. 20, 21.

Au comte d'Olonne (54) aussi, Saint-Evremond a parlé du *Don Quichotte*. Mais il le lui a recommandé comme un livre qui réjouit, distrait, dissipe le chagrin, porte les malheureux à la bonne humeur. C'est que le comte d'Olonne avait été exilé de la Cour en 1674, avec M. de Vineuil, l'abbé d'Effiat et quelques autres pour avoir tenu contre le roi des propos un peu libres. Il s'agissait donc, pour Saint-Evremond, de le mettre en garde, de le prémunir contre l'ennui et ses pernicious effets en un temps où, selon l'expression de Des Maizeaux, il n'était pas au pouvoir de l'exilé de goûter la joie (55). Aussi lui conseille-t-il de rechercher la conversation des honnêtes gens et, s'il n'y en a point dans son voisinage, de se divertir par la bonne chère et les livres gais : « Parmi les livres que vous choisirez pour votre entretien à la campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets sur votre humeur par leur agrément, plutôt qu'à ceux qui prétendent fortifier votre esprit par leurs raisons. Les derniers combattent le mal ; ce qui se fait toujours aux dépens de la personne en qui le combat se passe : les premiers le font oublier ; et à une douleur oubliée il n'est pas difficile de faire succéder le sentiment de la joie (56) ».

Quels ouvrages conviennent donc à l'exilé de Villers-Cotterets ? — Sénèque ? Mais d'Olonne n'est point dans la nécessité de se faire couper les veines. Et puis qui cherche la « constance » dans Sénèque, n'y trouve que l'« austérité ». « L'esprit de Senèque, dit ailleurs (57) Saint-Evremond, se bande et s'anime à la vertu ; et comme si ce lui étoit une chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même. » Plutarque ? Mais Plutarque rend « grave et sérieux plus que tranquille. » Montaigne ? Il afflige à force de sincérité, et parce qu'il ne dissimule ou ne retient en son particulier aucune des faiblesses humaines. « Que les malheureux donc [et le comte d'Olonne est du nombre] ne cherchent pas dans les livres à s'attrister de nos misères, mais à se réjouir de nos folies (58) ». Trois auteurs en ce sens sont précieux, car ils semblent avoir écrit pour notre délectation et consolation amusée : Lucien, Pétrone, Cervantes. Lequel des trois est préférable ? Saint-Evremond a toujours (59) fait grand

(54) *Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne*, 1674, *Œuvres*, t. III, p. 66-75.

(55) *Vie de Monsieur de Saint-Evremond*.

(56) *Œuvres*, t. III, p. 67.

(57) *Œuvres*, t. II, p. 4.

(58) *Ibid.*, t. III, p. 68.

(59) *Ibid.*, t. II, p. 16.

cas de Pétrone : « pureté » du style, « délicatesse » des sentiments, « facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caractères », il est admirable par la diversité de ces mérites. Mais ce qu'il a « de plus particulier », c'est qu'à la réserve d'Horace en quelques odes, il a su, seul de toute l'antiquité, « parler de galanterie. » Lucien lui-même, par ce côté, lui est inférieur; c'est que, dans les propos d'amour, son ingéniosité se tourne et se corrompt en grossièreté : « ses courtisanes ont plutôt le langage des lieux publics, que les discours des ruelles (60) ». C'est donc à Pétrone qu'il en faut toujours revenir pour l'expression de la galanterie, et « nous n'avons point de roman qui nous fournisse une histoire si agréable que la *Matrone d'Ephèse* (61) ». Toutefois, dans le cas particulier du comte d'Olonne, Saint-Evremond donne la préférence, sur l'auteur latin, à l'auteur espagnol. Nulle part, autant que dans le *Don Quichotte*, l'affligé comte ne trouvera de quoi détourner son esprit de toute pensée triste ou trop sérieuse. Pour l'induire en gaité, le roman de Cervantes possède des vertus efficaces : « quelque affliction que vous ayez, la finesse de son ridicule vous conduira imperceptiblement à la joye (62) ».

Saint-Evremond, enfin, estime tellement ce livre qu'il y cherche un appui et, pour ainsi dire, une caution, lorsqu'en un passage de ses réflexions *sur les caractères des Tragédies*, (63) il bannit de l'amour l'excès de larmes et de gémissements. Aimer, brûler, languir, voilà les trois « mouvemens » principaux auxquels une vraie passion nous rend sujets. Aimer est le premier état de notre âme, sitôt qu'elle s'est émue « par l'impression de quelque objet agréable. » Nous y gardons notre calme et la maîtrise de nous. Brûler est un « état violent », exposé aux troubles, aux transports : nous ne nous appartenons plus. Mais languir, voilà « le plus beau des mouvemens de l'amour. » Nous nous consumons alors doucement, et « c'est une maladie chère et tendre, qui nous fait haïr la pensée de notre guérison. » Encore, pour lui conserver tout son charme, convient-il de nous retrancher ces soupirs continuels, ces pleurs sans cesse répandus qui tiennent en vérité « moins de l'amour que de la sottise de celui qui aime. » — « J'ose dire qu'une dame qui aura pitié de son amant, sur les discrettes et respectueuses expressions du

(60) *Œuvres*, t. II, p. 21, 22.

(61) *Ibid.*, t. II, p. 22.

(62) *Ibid.*, t. III, p. 68.

(63) *Ibid.*, t. III, p. 91-101.

mal qu'elle cause, se moquera de lui comme d'un misérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle. » Et le souvenir du *Don Quichotte* lui revenant à propos, Saint-Evremond fortifie son opinion de l'opinion de Cervantes : « J'ai observé que Cervantes estime toujours dans ses chevaliers le mérite vraisemblable : mais il ne manque jamais à se moquer de leurs combats fabuleux, et de leurs penitences ridicules. Par cette dernière considération, il fait préférer Don Galaor au bon Amadis de Gaule, *porque tenía muy acomodada condición para todo ; que no era cavallero melindroso, ni-tan llorón como su hermano* (64) ». (« Car celui-là était propre à tout, sans minauderie, sans grimaces, non point un pleureur comme son frère... (65) »)

Esprit libre et original, fin et doucement railleur, Saint-Evremond a compris, admiré, aimé la grande œuvre castillane. C'est qu'il y retrouvait son propre bon sens, spirituel et joyeux, sa propre ironie, piquante et vive. C'est de plus qu'ayant en lui un grain de fantaisie et d'humour, il s'enchantait de cette fantaisie, de cet humour véritablement créateurs, qui, à chaque page du récit, dressent et animent les figures extraordinairement contrastées du chevalier et de l'écuyer.

(64) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. I. — Saint-Evremond, *Œuvres*, t. III, p. 95, 96.

(65) Traduction Viardot.

CHAPITRE V

Derniers Jugements : Pierre Perrault — Le P. Bouhours (1679-1687)

- I. — Pierre Perrault. Sa vie, ses œuvres. Sa critique inédite du *Don Quichotte*. Cervantes a mêlé inconsiderément le plaisant et le sérieux. Le pédantisme de Cervantes. Critique détaillée de la I^{re} partie du roman. Quelques endroits seulement peuvent en être admirés. Critique détaillée de la II^e partie. Quelques bons passages seulement. Une anecdote.
- II. — Le P. Bouhours. Son influence. Comparaison qu'il établit entre le français, l'italien et l'espagnol. Les auteurs espagnols qu'il connaît : jugements sur Balthazar Gracian, Gongora, Lope de Vega. Son appréciation du *Don Quichotte*. Le romanesque et l'invraisemblance. Style parfois affecté de Cervantes : rapprochement en ce sens avec le Tasse.
- III. — Conclusion : le *Don Quichotte* et le Classicisme.

I

Cet attrait pour le *Don Quichotte* tant de fois ressenti et exprimé par Saint-Evremond, combien nous allons le trouver maintenant atténué, diminué, dans les propos et affirmations de deux autres esprits pourtant fort avisés eux aussi, mais que les scrupules, les timidités de leur goût retenaient et gênaient : Pierre Perrault, le P. Dominique Bouhours!

Pierre Perrault, surtout, a discuté et critiqué le roman de Cervantes dans le détail le plus minutieux, avec l'insistance la plus sévère. Il nous a, en effet, laissé sur ce sujet du *Don Quichotte* et de sa valeur littéraire, — de sa médiocre valeur littéraire, —

un manuscrit de 141 feuillets assemblés sous ce titre : *Critique du Livre de Dom Quichotte. Dialogue. Eudoxe. Neophile* (1679) (1).

Pierre Perrault (2) appartient à la famille bien connue des Perrault. Moins célèbre que ses deux frères plus jeunes, Claude et Charles, et même qu'un autre frère, Nicolas, plus jeune aussi, et qui fut un ferme caractère (3) autant qu'un théologien consommé, il naquit le 2 avril 1611 de Pierre Perrault, avocat au Parlement de Paris, et de Paquette Leclerc. Il mourut vers 1680, laissant deux fils, Claude et Jean, qui ne lui survécurent que fort peu (4).

Il entra de bonne heure dans la finance et fut bientôt en relations avec Colbert. Mais cette liaison, au lieu de lui servir, lui devint fatale. Son frère Charles nous a raconté, en effet, dans ses *Mémoires*, comment, alors qu'il était « receveur » pour la généralité de Paris, il se permit, sans l'autorisation du ministre, quelques virements de fonds. Colbert, informé, se montra impitoyable et fit vendre à bas prix la charge du receveur. Pierre Perrault surmonta comme il le put les difficultés et embarras de toute sorte qui surgirent alors pour lui et trouva, désormais, plaisir et consolation dans l'étude des lettres. Il publia d'abord, « sous le voile de l'anonyme », un traité *De l'origine des Fontaines* (5). C'est que, ainsi que toute sa famille, il avait un goût marqué pour l'observation des phénomènes naturels et en cherchait volontiers l'explication. Quatre ans plus tard, il fit imprimer une traduction de la *Secchia rapita* (6), poème héroï-comique d'Alexandre Tassoni. Et si la traduction en elle-même est élégante et facile, ce qui pourtant attira sur elle l'attention du public, ce furent moins ses mérites propres que les opinions littéraires avancées que le traducteur soutenait dans son Avertissement. Partisan déterminé des modernes contre les anciens, il affirmait là que plusieurs contemporains valaient bien les auteurs de l'antiquité. Il continua d'écrire en ce sens, mais ce qu'il composa depuis lors est resté inédit. Dans sa *Critique des*

(1) Bibliothèque Nationale, fonds français, 25572.

(2) Voir, sur P. Perrault et, en général, sur la famille des Perrault, P. Bonnefon : *Ch. Perrault, essai sur sa vie et ses ouvrages* (Revue d'Histoire littéraire de la France, t. XI, 1904). — Voir aussi A. Hallays : *Les Perrault*, Paris, 1926, et notre ouvrage : Pierre Perrault, *Critique du Livre de Dom Quichotte*...

(3) Cf. P. Bonnefon, *Ch. Perrault*, R. H. L. de la Fr., t. XI, 1904, p. 368, et A. Hallays, *Les Perrault*, p. 7 et sq.

(4) Claude et Jean moururent au mois de juillet 1683.

(5) *De l'origine des Fontaines*, Paris, 1674, in-12.

(6) *La Secchia rapita*, Paris, 1678, 2 vol. in-12.

deux tragédies d'Iphigénie d'Euripide et de M. Racine et la comparaison de l'une avec l'autre, il introduit et oppose deux interlocuteurs dont l'un, Cléobule le représente, dont l'autre, Philarque, défend la tradition. Les raisonnements de Cléobule, quoique déduits d'une plume un peu verbeuse, sont d'ordinaire pressants et serrés. Charles Perrault le savait bien qui, plus tard, emprunta à l'œuvre de son frère maintes raisons qu'il fit mieux valoir et dont il sut mieux tirer parti. C'est vers la fin de sa vie, dans le courant de l'année 1679, que Pierre composa sa *Critique du Don Quichotte*, demeurée elle aussi manuscrite. Disons, pour n'y plus revenir, qu'il y a dans cet ouvrage une affectation d'originalité, même un goût du paradoxe qui lassent vite et déplaisent. En outre cet esprit assez disputeur et vétilleux n'a pas senti, dans le roman de Cervantes, le charme d'une narration facile, aisée, entraînante. Enfin, sous l'exagération voulue de la forme, il n'a pas distingué ce fond de vérité castillane ou, plus largement, de vérité humaine, qui n'échappe à aucun lecteur d'aujourd'hui. Cervantes, pour Perrault, n'a eu le dessein que d'une œuvre qui amuse. Encore n'a-t-il guère réussi ! Mais n'anticipons pas.

Il adresse d'abord à M*** une lettre où il lui fait connaître les motifs qu'il a eus d'entreprendre son travail. L'idée lui en est venue à la suite d'un « desmeslé », où il a été, sur le propos du *Don Quichotte*, en contradiction vive avec quelques personnes qui « en font un cas non pareil, » tandis que lui « le mésestime beaucoup. » Il tient donc à montrer qu'il n'en a pas parlé à la légère, et ses raisons de le désapprouver, il va tout à l'heure les exposer à son correspondant. Que celui-ci sache, dès maintenant, que son ouvrage est de bonne foi, et qu'il n'y a pas ménagé sa peine : tant pis pour le *Don Quichotte* et pour Cervantes, s'il a plus trouvé à reprendre qu'à louer ! « J'ay... examine ce Livre, aventure par aventure depuis le commencement jusques à la fin dans ses deux Parties, et j'ay fait une Critique generale de tout ce qu'il contient, Par laquelle je fais voir des absurditez, contrarietez, Impossibilitez, Indecences, malhonnestetez, langueurs et longueurs de stile et de narration, Inutilitez, bassesses, negligences, manque de Jugement et d'invention, fanfaronnerie et vanité de l'auteur avec son peu de capacité et suffisance (7). »

(7) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 2 (au verso).

Cependant Pierre Perrault ne dissimule pas qu'il s'est laissé aller à quelque humeur impatiente, à quelque âpreté chagrine. Cela tient à deux raisons : une indisposition qui a duré presque tout le temps qu'il s'est occupé à composer et rédiger, surtout le ressentiment inévitable du « mespris » que lui ont témoigné les beaux esprits, ses contradicteurs. Ceux-là, ces faux savants, il leur en veut de leur pédantisme, de leur sottise, de leur orgueil : « à cause de quelque Grec qu'ilz sçavent plus que l'ordinaire du monde », ils « nous regardent, dit-il, de haut en bas, et nous veulent faire croire qu'ilz voyent dans les auteurs en cette langue des beautez que nostre ignorance nous cache, Mais on sçait que ce n'est qu'une Caballe car Ils n'en ont jamais sceu et n'en scauront jamais assez le fin pour y voir ces beautez de diction dont ils se vantent... (8) »

De pareilles dispositions d'esprit sont, de toute évidence, contradictoires avec l'office de critique, et il est à craindre que Perrault, pour les raisons que lui-même nous en donne, ait oublié de se montrer juste ou impartial. Pourtant Eudoxe, celui des deux interlocuteurs à qui il a confié le soin de soutenir son opinion (Néophile n'est guère qu'un timide et effacé contradicteur) Eudoxe ne néglige pas dans le cours de son exposé, et parmi ses remarques bourruées (9), d'affirmer que sa règle, son principe de jugement, c'est le plus scrupuleux bon sens : « Je ne veux pas que vous croyez que je me veuille rendre l'arbitre et le dispensateur des louanges par la bonté de mon jugement que je veuille qui soit preferé à tout autre, Mais ce que je reprens icy Je le fais sur les regles du sens commun dont Il est permis à chacun de se servir, et si je m'en escarte on me fera plaisir de m'en avertir et de me redresser... (10) »

Le bon sens, la raison commune, en quoi donc, pour Eudoxe, ne sont-ils pas satisfaits dans le *Don Quichotte*? Eudoxe reproche en premier lieu à Cervantes d'avoir mêlé inconsidérément

(8) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 4 (au verso).

(9) Le passage suivant montrera bien le ton rogue avec lequel Eudoxe s'exprime : il y discute ce que nous appellerions, dans notre langage moderne, la légitimité de l'admiration historique : « Enfin Monsieur voila à quoy nous en sommes, sçavoir si a cause qu'il y a soixante ou quatre vingts ans qu'on estimoit ce livre, Il le faut estimer encore aujourd'hui : Si cela estoit Ronsard reprendroit avantageusement la place que le siecle present luy a ostée Marot Dubartas et autres de ce temps là dont la resputation estoit alors plus grande que n'est et ne sera jamais celle des meilleurs auteurs d'aujourd'huy, en feroient de mesme, Mais je ne vois pas qu'on se dispose à leur faire une pareille grace qu'a Michel de Cervantes ni à avoir pour eux cette indulgence aveugle et affectée qu'on a pour lui. » *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 69.

(10) *Ibid.*, p. 49 (au verso).

le plaisant au sérieux. Ce sont là deux manières de penser et de dire qui, lorsqu'elles se rencontrent hors de propos dans un même ouvrage, se heurtent, et font contraste pour le plus grand dommage de l'ensemble. Ce n'est pas, pourtant, que l'on doive absolument s'interdire « dans une pièce facétieuse » les réflexions, les leçons, tout ce qui attriste, tout ce qui affecte la joie qu'on était en train de prendre : mais il faut que ce « sérieux » se joigne étroitement à ce « facétieux », qu'il s'y incorpore, et que, par là, il perde son apparence rébarbative : ainsi modifié, adouci, il deviendra supportable (11). Or Cervantes ne s'est point efforcé de garder à son livre, malgré les passages austères qu'il y introduisait, cette gaieté qui devait en être le charme essentiel, et, avec la gaieté, cette unité de ton nécessaire à toute œuvre d'amusement et de raillerie. Ennuyeux donc et inopportuns le discours de don Quichotte à la louange de l'âge d'or, celui de Vivaldo sur les chevaliers errants, ceux encore de don Quichotte sur les gens qui favorisent la débauche de la jeunesse, sur les avantages que les armes ont sur les lettres, etc. Ces développements surajoutés à la narration manifestent seulement l'envie maladroite qu'eut inconsidérément l'auteur de composer un gros livre et d'y mettre tout ce qu'il savait.

C'est effectivement de pédanterie qu'Eudoxe accuse en second lieu Cervantes. Il voulait qu'on ne doutât de son savoir en nulle manière. Et il a pris soin, par exemple, de se montrer renseigné sur tout ce qui est généalogie, histoire ancienne, roman de chevalerie. Quelle raison autre que de vanité érudite y a-t-il donc à ce dénombrement que fait don Quichotte des grandes et nobles maisons d'Europe au sujet de la race de Dulcinée, — à ce qu'il dit d'Auguste et de Virgile, — à la comparaison trop ingénieuse qu'il établit entre Marcelle montée sur un rocher pour voir enterrer son amant et Néron regardant brûler Rome ou la femme de Tarquin passant sur le corps de son père? Pourquoi encore, sinon pour manifester une lourde science, cette « longue » énumération des capitaines et des peuples composant les deux armées de moutons, sur lesquelles se préparait à fondre le preux de la Manche (12) ?

(11) *Ibid.*, p. 8 (au verso). — Il est intéressant de noter qu'à ce propos Eudoxe dit qu'on lit moins de son temps *Gusman d'Alfarache*, *la Picara Justina* et *la Celestine* que « *Lazarille de Tormes*, le *Quevedo*, le *Buscon*. » La raison, selon lui, en est que ces derniers romans ne sont pas remplis de remarques sérieuses qui interrompent la narration, mais se contentent d'être des satires gaies.

(12) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 10 (au verso).

La pédanterie va de pair avec la longueur : Cervantes, qui sait tout, ne sait pas se borner. Il s'étend, appuie, développe, et non seulement dans ses discours, mais, aussi bien, dans ses récits. Voyez entre autres interminables narrations, l'histoire de Marcelle et l'histoire de Zoraïde (13).

A de tels reproches, si véhéments, Néophile ne répond qu'avec mollesse. Aussi les deux interlocuteurs se mettent-ils bien vite d'accord pour examiner le détail de la première Partie.

Le titre, d'abord, déplaît au méticuleux Eudoxe. Selon lui *ingenioso*, à prendre le terme dans son ordinaire acception, laisse entendre « l'histoire de quelque fin et rusé houbreau dont les aventures seroient des subtilitez et adresses plaisantes et bien imaginées... (14) » Consultons en effet les dictionnaires. Cobarruvias définit *ingenio* : *une force naturelle d'entendement pour chercher dans toutes sortes de sciences et d'arts des subtilitez des inventions et des tromperies : engaños* (15). Et il qualifie d'*ingenioso* : *celluy qui a un esprit subtil et délié*. César Oudin, à son tour, rend *ingenioso* par *ingénieux*, c'est-à-dire *qui a bon esprit et entendement* (16). Cette définition de César Oudin, c'est aussi la définition, et donnée dans les mêmes termes, de Hierosme Victor Boulonnois (17). *Ingenioso*, conclut Eudoxe, ne convient donc aucunement à don Quichotte, lequel « n'avoit point l'entendement bon, et n'estoit point trompeur... (18) » N'est-ce pas, d'autre part, ce qu'a pensé et témoigné à sa façon le premier traducteur, César Oudin lui-même? César Oudin, dans son titre, a écarté l'espagnol *ingenioso* et l'a remplacé par le français *valeureux*. Don Quichotte a de la valeur, mais sans finesse, ni ruse (19).

Suivent d'autres critiques pareillement menues, qui n'ont d'intérêt que de montrer l'acharnement d'Eudoxe et sa maladroite intransigeance (20). Le terrible censeur en vient alors, comme il le dit, au « solide » du livre. Il affirme, se fait même fort de prouver que l'œuvre de Cervantes « peche contre les

(13) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 11 (au verso), 12.

(14) *Ibid.*, p. 16 (au verso).

(15) *Ibid.*, p. 17 (au recto).

(16) *Ibid.*, p. 17, (au recto).

(17) *Ibid.*, p. 17 (au verso).

(18) *Ibid.*, p. 17 (au verso).

(19) *Ibid.*, p. 17 (au verso).

(20) Par exemple, sur des contradictions de dates dans le livre, sur ce que présente de peu plaisant le nom de Quichada ou Quesada, sur le peu de rapport qui existe, quoi qu'en dise Cervantes, entre le nom : Dulcinée et le vrai nom : Aldonça Lorenço.

deux principales et plus nécessaires conditions d'une histoire inventée... qui sont la vraisemblance dans les Incidens et la bienséance dans les discours des personnages suivant leurs caracteres (21) » La bienséance? Cervantes la respecte-t-il dans les propos qu'il prête à sa Maritorne, à ses muletiers, à Sancho? Quelle malhonnêteté, en outre, dans nombre de leurs actions impudiques ou sales! La vraisemblance? Est-elle quelque part dans la veillée des armes à l'hôtellerie, dans l'armement du héros par l'hôtelier, dans l'aventure des marchands de Tolède qui vont à Murcie? Mais prenons, pour mieux convaincre, et considérons à loisir, parmi de multiples épisodes, l'attaque des moulins à vent. Eudoxe commence par disputer sur leur nombre qu'il trouve exagéré : « A-t-on jamais vu un champ où il y ait *trente ou quarente moulins à vent ensemble*? [c'est Perrault qui souligne] Tout ce qu'on peut faire prez de Paris où il y en devoit avoir plus qu'en lieu du monde, est d'y en voir trois ou quatre ensemble, et si la veüe en descouvre davantage c'est en deux ou trois lieuës de pays et dans un grand esloignement, Ce qui ne peut pas servir à faire cette avanture, car estans si fort esloignez Ilz ne pouvoient pas causer dans l'imagination de D. Q. ce que pouvoient ceux qui estoient proches. (22) » Et si Néophile répond qu'un seul moulin a suffi pour « fonder l'aventure », Eudoxe estime alors que ce moulin s'est trouvé bien à propos dans la direction du vent, et que ce vent s'est mis bien à propos à souffler, — songez donc : juste au moment où don Quichotte piqua Rossinante et fonça! Enfin, ajoute-t-il (23), croirons-nous qu'à cinquante ans don Quichotte ne sache pas ce que c'est que moulins à vent, et soit si surpris à leur vue qu'il les déforme, les anime, en ait l'imagination frappée?

Ces considérations et ces critiques, d'une précision trop minutieuse, d'un bon sens trop rigoureux, auraient toutefois chance de porter, s'il ne s'agissait justement de l'histoire d'un fou, d'un être illogique et excessif, tout porté aux rêves bizarres, tout livré à la fantaisie baroque. L'auteur, en ce cas particulier et singulier, gardait complète licence de combiner et d'inventer: n'a-t-il pas à parcourir le plus ample domaine de divagations et d'errements? Ici la vérité n'est qu'au prix de la vraisemblance.

(21) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 21 (au recto).

(22) *Ibid.*, p. 25 (au verso).

(23) *Ibid.*, p. 25 (au verso).

Mais voici qu'Eudoxe ou Perrault, quittant le détail des aventures et des entretiens, cherche à pénétrer plus avant dans l'œuvre, à se rendre compte, pour nous l'exposer et en discuter les résultats, du procédé satirique de Cervantes. Sa critique, par son objet même, va sans doute devenir moins mesquine.

Cervantes, dit Eudoxe, veut montrer l'impertinence des romans de chevalerie. Son héros alors tournera en aventures romanesques « tout ce qui se fait en la manière ordinaire de vivre du temps où il est (24). » Et Cervantes, s'il veut montrer l'absurdité d'une telle conduite, sera obligé à une double peinture : il nous devra rendre, d'une part, avec le plus d'exactitude possible, la vie commune, et, d'autre part, avec fantaisie et gaité, les rêveries idéales, le merveilleux imaginaire, de telle sorte que l'esprit, opposant ce qui est réel et ce qu'il connaît bien aux tentatives extraordinaires et incroyables, puisse à loisir faire risée des romans et du fou qui en estime vraies les inventions extravagantes (25).

(24) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 31.

(25) Cette idée est si essentielle pour P. Perrault qu'il y revient, à la fin de son travail, dans une lettre encore adressée à M***, et dont voici le passage le plus important : « Je vous repeteray... ce que vous avez vu dans ma Critique, Que Michel de Cervantes auteur du Livre dont nous parlons a du, pour faire voir l'Impertinence des Romans et la folie de son Héros, depeindre d'un côté des gens vivans dans la manière acoustumée dans le Monde, sans aucun merveilleux, Et de l'autre, son Héros vivant et voulant vivre dans la manière extraordinaire des Romans avec tout le merveilleux dont ils sont remplis, afin que faisant comparaison de cette vie que l'on connoist et qui est selon la raison, avec cette autre que l'on ne connoist point et qui est extravagante, Il en resulte une plus grande risée pour de tels ouvrages : Or si l'auteur a meslé dans les incidens de cette vie ordinaire qui doit estre simple, Le merveilleux des Romans, comme il a fait partout, Il n'y aura plus de difference entre ces deux sortes de vies, Et son Héros qu'il nous donne pour fou à cause qu'il tient pour des veritez tout le merveilleux des Romans, ne nous paroistra point tel, quand on verra que les personnages que nostre Auteur Introduit pour depeindre cette vie ordinaire et reglée, feront de ces actions merveilleuses et extraordinaires, dont elle n'est point capable, et qui ne se trouvent que dans les Romans, qu'il veult condamner ; Ce n'est donc point pour se moquer des Romans qu'il a mis les indecences et les impossibilités dont vous parlez (car je comprends l'un et l'autre sous le mot de merveilleux) mais c'est qu'il a manqué de Jugement et qu'il n'a point compris cette différence de vie des uns et des autres... » Pierre Perrault oppose ensuite à Cervantes Sorel, l'auteur du *Berger extravagant*, lequel, selon lui, a su séparer nettement et mettre en un rigoureux parallèle ce qui est de la vie commune et ce qui appartient à la vie imaginaire et romanesque : « Le Berger Extravagant... a suivy cette regle avec grande exactitude, Il ne se fait rien dans l'histoire serieuse de son Livre qui ne soit naturel et qu'on ne voye arriver tous les jours, Et Philiris et autres bergers supposez qui parlent Roman, sont enfin reconnus pour des gens d'esprit qui se divertissent avec Lisis en parlant son langage pour luy donner occasion par ce moyen de faire tous les jours de nouvelles folies... » *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 137, 8. — Pierre Perrault semblablement a marqué, dans le corps même de sa *Critique*, son admiration pour Sorel et la supériorité qu'il lui trouve sur Cervantes. Cf. p. 14 (recto) et p. 126, 127, 128, 129.

Poursuivant son raisonnement, Eudoxe distingue encore dans les « histoires » et récits deux manières : la « Poétique », comme il l'appelle (nous dirions : la romanesque), celle qui « représente des faits Heroiques de grands Princes ou des amours de Bergers illustres (26) » et qui comporte toute espèce d'ornements fictifs; — la manière « Comique » en second lieu (nous dirions la réaliste), celle qui « ne représente rien qui ne soit au naturel et conforme à la façon ordinaire de vivre sans exagération, sans figures sans hyperbolles (*sic*) sans fictions (27) » Perrault a donc bien vu et défini les caractères essentiels du roman réaliste et du roman romanesque. Or, dans le cas spécial du *Don Quichotte*, si le romancier, pour faire ressortir l'in vraisemblance des actions et des propos de son personnage, devait tour à tour adopter l'une et l'autre manière, s'il devait, pour ainsi dire, superposer à une peinture réaliste les plus romanesques imaginations, il ne devait en revanche aucunement les entremêler et confondre : ainsi ne doit-on donner à une dame représentée et vêtue en Diane un mouchoir de point de France, un éventail ni un manchon; et, au rebours, on ne donnera pas à celle qu'on aura reproduite avec les habits de sa condition un arc, un carquois, une levrette. Cette distinction des genres qui, cependant, n'exclut pas dans une même œuvre le parallélisme et le rapprochement, Cervantes ne l'a pas faite : il mêle sans cesse le romanesque et le réel, le vrai et le faux. Le personnage de Dorothee en fournit à lui seul une preuve. Dorothee, il a beau nous la dire raisonnable et sensée : ses aventures ne le sont point. Les filles peuvent-elles courir les champs habillées en hommes, servir pendant plusieurs mois comme des garçons sans être reconnues, dissimuler leurs longs cheveux, garder au soleil une beauté merveilleuse, conserver des cassettes pleines de vêtements magnifiques...? Tout cela se justifie-t-il? Un tel récit n'est-il pas de la manière poétique et inventée? Aussi, Eudoxe de conclure avec une certaine rigueur dans le raisonnement : « si l'auteur veut qu'on luy pardonne ces choses là, Il faudra aussi pardonner à D. Q. ses extravagances, qui ne me sembleront plus si estranges quand je verray que d'autres gens qui ne passent pas pour fous feront de pareilles choses que lui, Et s'il faut que je le juge fou par ce qu'il fait à cause qu'il n'est pas ordinaire, Je croiray que Dorothee estoit folle aussi à cause qu'elle fait des

(26) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 31.

(27) *Ibid.*, p. 32.

choses qui ne sont point acoustumées dans la vie que menent les gens du monde. (28) »

Sont-elles de mise aussi, dans un roman d'intention réaliste, toutes les « hyperboles » dont use Cervantes pour décrire la passion des amants de Marcelle et les témoignages qu'ils en donnaient? Ces amants sont plus fous que don Quichotte, et ces hyperboles ne se rencontrent que dans les « ouvrages Poétiques » — (« encore faut il que ce soient des plus outrez ») — nullement dans les « Comiques (29) ». L'histoire de Cardenio, non plus, ne supporte pas un examen approfondi. Comprend-on, d'abord, que la folie du personnage cesse tout à coup, et n'y a-t-il pas là, dans une narration de genre réaliste, intrusion subite du merveilleux? Puis trouve-t-on naturel que Cardenio ait pu entrer dans le logis de Luscinde, le jour de ses noces, sans être vu de personne, et qu'il soit parvenu à s'y dissimuler dans l'embrasement d'une fenêtre? Le père de Luscinde n'a-t-il pas dû, ce jour-là précisément, recommander la vigilance à ses valets? Et Cardenio, comment, sans qu'on l'aperçoive, a-t-il pu passer la tête et le cou entre les tapisseries de la fenêtre au moment du « oui » fatal de Luscinde? Ses pieds en outre ne paraissaient-ils pas sous la tenture, dans une chambre éclairée de quatre grands flambeaux? Négliger ainsi le vraisemblable dans les circonstances, — fussent-elles menues comme ici, — c'est affaire de merveilleux poétique! Mais l'histoire de Cardenio, n'est-ce pas une histoire « comique », c'est-à-dire rapprochée de la réalité, et tout n'y doit-il pas être conforme à l'habitude de la vie?

En résumé, selon Perrault, les Dorothee, les Marcelle, les Cardenio, tous ces personnages secondaires dont les aventures, si elles étaient plausibles, feraient ressortir par le contraste la folie idéaliste de don Quichotte, — tous ces personnages ne se distinguent pas absolument du chevalier, appartiennent comme lui à la poésie et au romanesque, manquent autant que lui de naturel et de vérité. Cervantes n'a donc pas su, dans cette partie de son livre, opposer le réel et l'imaginaire, montrer, en nous décrivant parallèlement l'un et l'autre, comment le second déforme le premier.

Ces critiques ne manquent pas de force, avouons-le, d'exactitude même sur quelques points. Elles sont conduites avec vigueur, et l'on n'en saurait nier, parfois, l'intérêt. Mais Perrault

(28) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 33 (au verso) et 34.

(29) *Ibid.*, p. 40.

prête à Cervantes un dessein qu'il n'a déclaré nulle part. Cette antithèse entre les actes de don Quichotte et ceux des personnages de moindre importance, l'auteur espagnol n'en a jamais eu l'idée. La folie de don Quichotte est par elle-même assez évidente, sans qu'il y ait besoin d'un ou de plusieurs contrastes pour la faire ressortir. Et d'ailleurs la raison toute plate de Sancho Pança n'y suffirait-elle pas ? Pour les épisodes accessoires et les nouvelles intercalées, pour tout ce qui n'est pas simplement l'histoire de don Quichotte, ce n'étaient là, semblé-t-il, que moyens d'éviter l'ennui au lecteur : la relation continue d'une folie toujours pareille eût vite cessé de plaire. En diversifiant le récit, Cervantes s'est efforcé précisément d'exciter et réveiller l'attention. L'extravagance amoureuse de Cardenio distrait de l'extravagance chevaleresque de don Quichotte. Elle ne la fait cependant pas oublier, comme le veut Perrault, ni ne l'efface.

Aussi bien, faut-il noter qu'Eudoxe ne condamne pas en bloc toute cette première partie, qu'il consent à en admirer quelques endroits. La nouvelle du *Curieux Impertinent* lui semble particulièrement heureuse : « le merveilleux qui y est n'est pas exposé à la Critique... parce que ne faisant point de personnage dans l'histoire comique de ce livre elle a pu estre escrite en stile Poétique (30). » De même il trouve supportable l'histoire du Captif d'Alger : « Les aventures n'ont pas tant de merveilleux, outre qu'on scait qu'il se passe des choses estranges en ces pays là et entre les captifs... (31) » Eudoxe, selon son expression, pardonne encore, ou presque, au combat de don Quichotte contre les outrés de vin, à la dispute du barbier avec Sancho pour le harnais du grison. Bien que cette dispute, affirme-t-il, soit « assez froide », « Néanmoins Il n'y a rien en cela d'Impossible et contre l'histoire comique, C'est une gayeté qu'a eu (*sic*) la compagnie, qui vouloit se resjouir aux despens de ce pauvre barbier qui estoit contraint de souffrir cette raillerie n'estant pas le plus fort. (32) » Il apprécie enfin, il loue l'histoire de Léandra et du Chévrier, qui n'a point trop de verbiage, présente même beaucoup de « vraysemblance. » Ce qui lui en déplaît seulement (Eudoxe ne saurait approuver sans réserve), c'est « cette caverne où l'on trouva cette Leandra nue en chemise ; cela me semble romanesque... (33) »

(30) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 60 (au verso).

(31) *Ibid.*, p. 61.

(32) *Ibid.*, p. 62 (au verso).

(33) *Ibid.*, p. 64.

La critique de la deuxième partie (34) débute, comme celle de la première, par une remarque sur le titre de l'œuvre. Eudoxe indique que De Rosset, le traducteur, a remplacé *ingenioso* par « l'admirable et excellent Chevalier », tant le terme espagnol lui a semblé, ici, mal donné, inacceptable. Puis, fidèle à sa méthode, toujours méticuleux et *tâtillon*, Eudoxe relève, dans la suite du récit, de la contradiction, du manque d'à-propos et, on s'y attend, de l'invraisemblance. Il serait abusif, et il deviendrait vite fastidieux, d'exposer dans leur acharnée minutie, toutes ces querelles que fait à Cervantes le difficile Perrault. Nous ne noterons que les principales. Eudoxe ne « pardonne » point à l'aventure du Chevalier des Miroirs, où ce n'est plus don Quichotte qui est ridicule, mais bel et bien Sanson Carrasco, le curé et le barbier. N'était-ce donc pas le dessein du livre que l'ironie portât en tout et toujours sur le héros de la Manche? Ici nous voyons le contraire : don Quichotte est à l'honneur, et les trois autres « sont mocquez. » Où en est « le fin (35) » ? De même la rencontre de Diego de Miranda ne sert qu'à donner occasion à un « ennuyeux » et « fort commun » (36) discours sur la poésie. De même encore, l'histoire de Basile et de Quitterie, si elle semble assez agréable, n'est cependant pas nécessaire à la continuité et à l'intelligence du récit : elle n'a qu'un bien faible rapport avec le héros essentiel et avec ses aventures (37). Eudoxe serait-il plus indulgent au séjour de don Quichotte et de Sancho chez le duc et la duchesse? L'ensemble, dit-il, manque de « vraisemblance », de « possibilité (38). » Et, ce qui est pire, Cervantes ne s'y est pas souvenu de « faire garder à Sancho son caractère, car il en sort en tout ce qu'il dit qui est trop fin, et trop spirituel, Il n'y a personne dans tout ce qu'il y a de gens en ces aventures, qui paroisse avoir plus d'esprit que luy, Il ne nous est pas donné sous ce titre là. (39) »

Bien d'autres endroits seraient à relever selon Eudoxe. Les instructions, par exemple, de don Quichotte à Sancho ne sont-elles pas trop sérieuses pour le livre, pour le chevalier et l'écuyer? Cependant elles ne sont pas si remarquables, que nous en fassions « une estime particuliere comme d'une Morale

(34) En voici le titre exact : *Critique du Livre de Dom Quichotte Seconde Partie Dialogue Neophile. Eudoxe.*

(35) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 95.

(36) *Ibid.*, p. 97.

(37) *Ibid.*, p. 98.

(38) *Ibid.*, p. 103 (recto et verso).

(39) *Ibid.*, p. 105.

exquise (40). » Elles nous ennueront donc doublement : pour ne pas convenir au récit, — pour ne nous apprendre rien de nouveau. Et la duègue Rodriguez? Elle voit comme on raille don Quichotte, comme on le traite de fou; elle a lu assurément son histoire imprimée que la duchesse garde au château : pourtant elle lui confie la défense de sa fille! Elle est certes plus insensée que lui : « cela estant Il n'est plus le Heros du livre : Cette Douëgna l'emporte sur luy, Elle croit la chevalerie errante plus qu'il ne faisoit luy mesme, puisque toute avertie qu'elle est que c'est une chimere à faire rire, elle y veult confier le plus cher interest qu'elle ait qui est l'honneur de sa fille, Et tout cela aboutit à faire donner des coups de baston à un laquais qui pretendoit l'espouser, et à faire mettre la fille en religion, Mais aprez tout Je ne voys rien où D. Q. soit raillé comme ce doit estre le dessein du Livre. (41) »

Cependant Eudoxe, pour cette seconde partie comme pour la première, reconnaît qu'il y a de bons passages, et il les signale. Don Quichotte rencontre-t-il de belles dames vêtues en bergères et de jeunes hommes vêtus en bergers? Il fait au mieux son métier de chevalier errant, en offrant de soutenir et défendre, contre tout autre chevalier, la beauté de ces prétendues bergères. Admirons aussi cette heureuse invention de l'avoir fait précipiter à terre avec Sancho, Rossinante et le grison par un troupeau de taureaux, de bœufs et de vaches qui vint justement à passer. « Le risible y est tout entier et le vraysemblable avec le possible s'y trouvent aussy, et tout cela s'accorde bien avec le sujet et intention du livre qui est de faire que D. Q. entreprenne quelque chose sans esperance d'y acquerir de la gloire, et que la chose tourne au contraire en risée et en moquerie pour luy. (42) » Eudoxe approuve encore la comparaison qu'ins-

(40) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 106.

(41) *Ibid.*, p. 110 (au verso). — Parmi les critiques de Perrault, deux entre autres sont encore à relever. L'une concerne Ben Engeli : « Il y a longtemps, s'écrie Eudoxe, que je ne sçais que dire sur tout ce qui est dit de ce Cid Hamet. » Et Neophile faisant chorus : « Je suis de votre avis, et je vous avoue que je ne fais aucune reflexion sur tout ce que Cervantes nous dit de ce Cid Hamet, Il me semble qu'il n'a pas bien dressé son plan de ce costé là pour que l'on puisse en découvrir le fin et l'agreable. » *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 99. — L'autre critique se présente sous la forme d'un rapprochement imprévu entre Cervantes et Homere. Il s'agit du « braire de l'asne », quand Sancho est battu, et que don Quichotte « *s'enfuit de tout son cœur*. » (mots soulignés par Perrault lui-même.) « Tout cela ne merite pas une serieuse reflexion si ce n'est cette fuite de ce héros, car en effet Je ne le reconnois plus, Cervantes ne sçait où il en est, la teste luy tourne ou bien il s'endort comme Homere. » *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 99 (au verso).

(42) *Ibid.*, p. 111 (au verso) et 112.

titue don Quichotte entre l'art de la traduction et celui des tapisseries de Flandre, la visite à la galère, l'aventure du brigantin, l'histoire d'Anne Felix.

Ce répit dans la critique n'est pourtant que momentané. Eudoxe affirme que la victoire du Chevalier de la Blanche Lune s'explique mal : Carrasco a-t-il pu renverser don Quichotte, puisqu'il ne l'a pas touché de sa lance? Cervantes ne montre ici ni précision, ni clarté. Et quant au dessein de se faire berger, — est-ce qu'on se fait berger à chaque instant? Toute cette fin de l'œuvre, Eudoxe la juge froide, sans intérêt, insignifiante.

Il revient enfin (car il ne faut pas demander à Perrault l'ordre ni la composition : ce sont qualités qu'il méprise pour son compte), — il revient, disons-nous, sur le reproche de pédantisme et de vanité qu'il a déjà fait à l'auteur espagnol avant d'aborder la critique de la première Partie. Il y insiste, cette fois, lourdement. Don Quichotte décrit à Sancho l'*albugue* : n'est-ce pas pour trouver lieu à dire que tous les mots espagnols commençant par *al* sont morisques et pour en donner des exemples : *almoaça, almorçar, alhombra, algunsil, alucema, almacén, alcantia* (43), etc.? N'est-ce pas encore une preuve de pédanterie que d'avoir fait demander par don Quichotte au correcteur d'une imprimerie de Barcelone, lequel revoyait la traduction espagnole d'un texte italien, comment il traduit en castillan les mots *pignata, piace, più, sù, giù*... A quoi, bien entendu, le correcteur répond de façon pertinente. Et Eudoxe d'ajouter : « Voila une grande erudition, Nostre autheur estoit bien scavant en Italien, d'entendre ces motz ! (44) » Eudoxe reproche aussi à Cervantes ses trop nombreuses citations latines (45). Il voit dans cette affectation une vanité insupportable, mais qui est beaucoup plus celle de la race espagnole tout entière que du seul Cervantes. Et pour donner à Néophile un exemple de ce défaut caractéristique de tout un peuple, il lui raconte l'anecdote que voici, — anecdote savoureuse en elle-même et amusante :

« Lorsque les Comédiens Espagnols estoient à Paris, Il fut représenté à l'hostel de Bourgongne une Pastoralle composée par Monsieur Quinault par ordre du Roy à ce qu'on disoit [c'est

(43) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 121 (au verso).

(44) *Ibid.*, p. 117 (au verso).

(45) *Ibid.*, p. 118.

Perrault qui souligne] à cause de quelques circonstances que l'on expliquoit allegoriquement sur le Mariage du Roy, Et de fait elle ne fut pas jouée beaucoup de fois, à la priere qu'en fit fuensaldagne, alors ambassadeur d'Espagne, pretendant que cette allegorie regardoit le Roy son Maistre qu'elle ne traittoit pas bien. Quoy qu'il en soit, J'avois fait connoissance avec le segnor Prado chef de cette troupe de Comediens, Et Je le menay à la premiere representation de cette piece, que Je scavois devoir estre solennelle : Il y remarqua entr'autres choses La Comedienne Baron qui estoit peut estre la plus belle personne de son temps, qui avoit la meilleure grace et l'air le plus grand le plus aisé et le plus attrayant. Ce Prado qui n'entendoit point le françois se lassant d'estre là me demanda que Je le renvoyasse ce que je fis et demeuray pour voir la piece entiere, Il me vint trouver le lendemain : et comme je luy demanday ce qu'il luy sembloit de ce qu'il avoit veu de la Comedie, Il me dit que cette Baron l'avoit ravy belle et bien faite comme elle estoit avec ses habits superbes comme en effect ils l'estoient aussy, sa capelline de plumes qu'elle portoit de bonne grace, Por vida, me dit-il, que tenia un ademan y brio Espagnol. En verité dit-il elle avoit l'air et la gentillesse Espagnolle, Je ne pus m'empescher de rire, parce que en mesme temps Je me representay les Comediennes de sa troupe qui estoient souverainement laides et de mauvaise grace, et encore plus mal habillées couvertes de haillons, et j'admirois où cet homme qui avoit de l'esprit, avoit trouvé que la bonne grace de la nostre avoit du rapport avec celle de ces desagregables personnes, Et ne pouvois assez m'estonner de la vanité de cette nation qui se veult croire l'original du bon et du beau qu'il y a au Monde, Comme si la Baron avoit esté estudier les manieres de ces comediennes Espagnolles pour se rendre plus parfaite. (46) »

Cervantes est de la race de Prado, et il en tient suffisance et outrecuidance. Aussi, pour être juste, conclut Eudoxe, faudrait-il ne lui imputer que la moitié de ses défauts, et charger de l'autre moitié « sa nation vaine et fanfaronne. (47) » Perrault termine, ainsi, sa critique du *Don Quichotte* par une vigoureuse attaque contre le peuple espagnol lui-même : nous reconnaissons bien là l'état d'esprit prévenu et partial de nos Français du xvii^e siècle.

(46) *Critique du Livre de Dom Quichotte*, p. 114, 115.

(47) *Ibid.*, p. 115.

II

Le P. Bouhours est plus connu que Pierre Perrault. Une thèse (48), alerte, vivante, agréablement écrite, lui a été consacrée. Sainte-Beuve dans *Port-Royal* (49), Hippolyte Rigault dans son *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes* (50), l'ont rencontré sur leur chemin et se sont intéressés à son avenant et spirituelle physionomie. Plus récemment M. F. Brunot dans son *Histoire de la Langue Française* (51), M. Rosset dans *Entretiens critiques, Doutes et Remarques du P. Bouhours sur la Langue Française* (52), enfin M. Radouant dans l'Introduction qu'il a mise à une édition nouvelle et abrégée des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (53) ont insisté sur sa valeur de grammairien, sur son amour du beau langage et, il faut bien le dire, sur les limites, les timidités, l'excessive délicatesse de son purisme.

Choyé, admiré de ses contemporains, qu'il enchantait par une extrême politesse, — l'abbé de Longuerue nous a dit qu'il ne condamnait personne et cherchait à excuser tout le monde (54), — consulté par Racine qui lui demandait de corriger ses tragédies, en relation avec Boileau, uni d'une véritable amitié avec Bussy-Rabutin dont il avait l'art sans doute d'adoucir l'âpreté de caractère et de calmer les rancunes, le P. Bouhours a exercé sur son temps, et de sa personne, et par ses ouvrages, une considérable influence. Chacun de ses livres fut un succès : deux au moins, *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671), *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (1687) soulevèrent de ferventes admirations.

Pour nous, délaissant le continuateur et l'émule de Vaugelas, nous ne considérerons dans le P. Bouhours que l'hispanisant (quoi qu'en dise Ménage, il était instruit et entendait l'espagnol et l'italien). Or il se trouve qu'il nous a donné à la fois son senti-

(48) G. Doncieux : *Un jésuite homme de lettres au XVII^e siècle. Le P. Bouhours*, Paris, 1886.

(49) *Port-Royal*, éd. de 1840-1859, t. II, p. 162, 163, 164. — T. III, p. 69 à 73.

(50) *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, 1856, I^{re} Partie, ch. VIII, p. 112 et sq.

(51) *Histoire de la langue française*, Paris, 1913, t. IV, I^{re} Partie, p. 5-8.

(52) *Entretiens critiques, Doutes et Remarques du P. Bouhours sur la langue française*, Grenoble, 1908.

(53) *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* par le Père Bouhours. Introduction et Notes de René Radouant, Paris, 1920 (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus.)

(54) *Longueruana ou Recueil de Pensées, de Discours et de Conversations*, de feu M. Louis Du Four de Longuerue, abbé de Sept-Fontaines, et de Saint-Jean-du-Jard, 2^e partie, Berlin, 1754, p. 126.

ment sur la langue espagnole, sur certains auteurs espagnols, sur le *Don Quichotte*. Peut-être même sa sévérité pour la langue et les auteurs d'Espagne en général nous aidera-t-elle à comprendre la rigueur de son appréciation sur le *Don Quichotte* et Cervantes.

Dans les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (55), il établit une sorte de comparaison entre les diverses langues, particulièrement entre le français, l'espagnol et l'italien, — pour donner l'avantage au français, clair, simple et bref. Comment à ce propos juge-t-il l'espagnol ? Ariste, l'un des interlocuteurs, avoue qu'il a cru jusqu'à maintenant que la majesté de cette langue en était le caractère principal. — Mais Eugène : « Croyez-moy, il y a bien à dire entre la majesté et le faste, entre la fausse et la véritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le castillan : il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche et qui ne remplisse les oreilles. Il donne de grands noms aux petites choses, témoin ses *Maravedis*, ses *Pimpollos*, ses *Gusarapas*, ses *Relampagos*, ses *Palanquines*, et mille autres mots de cette nature. Il semble que les Espagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer, tant leurs manières de parler sont hautes et magnifiques. » Et Eugène cite à l'appui de son dire le début d'*El Heroe* de Gracian : « *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* » — « Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon français qu'un sage Prince doit se conduire de sorte que personne ne le penetre. L'auteur Espagnol poursuit sur le mesme ton, et, pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoître sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi : *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento, pero no a la comprehension.* Y a-t-il à vostre avis de la grandeur et de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-elle précisément du nombre des syllables et de l'enflure des paroles ? Est-on de plus belle taille pour estre monté sur des échasses ? A-t-on meilleure mine quand on a le visage bouffi ? » Et, rapprochant la langue castillane et le Manzanares « grand mot », mais « petit ruisseau » (56) (n'est-ce pas déjà, en 1671, la plaisanterie d'A.

(55) *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, II^e entretien, la langue françoise, p. 59, 60, 61, 62.

(56) Le P. Bouhours n'est pas seul au xvii^e siècle à s'étonner ou à se divertir du Manzanares. Voir encore la Marquise de Villars (*Lettres de Madame la Marquise de Villars, Ambassadrice en Espagne, dans le tems du Mariage de Charles II. Roi d'Espagne, avec la Princesse Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère unique de Louis XIV et de Henriette-Anne d'Angleterre, sa première femme*, Paris, 1759), — le Marquis de Villars (*Memoires de la Cour*

Dumas père ?), Eugène conclut : « Des termes vastes et resonans ; des expressions hautaines et fanfaronnes ; de la pompe et de l'ostentation par tout. » — C'est « une reine de theatre, qui doit toute sa majesté à la magnificence de ses habits... » Quelques pages plus loin (57), Eugène insiste encore : non, la langue espagnole n'est pas heureuse « à peindre les pensées au naturel. » « Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne sont, et va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle mesure en ses metaphores ; elle aime passionnément l'hyperbole et la porte jusqu'à l'excès. De sorte qu'on pourroit dire que cette figure est la favorite des Castillans, comme on a dit que l'ironie estoit la favorite de Socrate. Leurs livres sont pleins de ces metaphores hardies, et de ces hyperboles excessives. Un de leurs plus célèbres auteurs [Gracian] appelle un grand cœur, *un cœur géant, coracon gigante*. Et celui d'Alexandre *un archicœur*, dans le coin

d'Espagne, depuis l'année 1679, jusqu'en 1681. Où l'on verra les Ministeres de Don Juan et du Duc de Medina Celi. Et diverses choses concernant la Monarchie Espagnole, Paris, 1733).

Ecrivain de Madrid à Madame de Coulanges, le 21 Mars 1680, la Marquise de Villars lui dit : « Je veux vous parler d'une promenade où je fus hier, qui est la plus ordinaire, quand il fait chaud ; et il en fait déjà beaucoup ici. C'est dans cette riviere si vantée du Mécénarès : au pied de la lettre, la poussiere commence à y être si grande, qu'elle incommodé déjà beaucoup. Il y a de petits filets d'eau par-ci, par-là, mais pas assez pour qu'on en puisse arroser des sables menus, qui s'élèvent sous les pieds des chevaux ; ensorte que cette promenade n'est plus supportable. Ce n'est donc pas pour vous dire une mauvaise plaisanterie, mais une vérité assez extraordinaire. Je vous prie, Madame, de conter cela, comme vous savez orner toutes les choses auxquelles vous voulez donner un air. Je vous expose seulement celle-ci ; qu'on ne peut se promener dans une riviere, parce qu'il y a de la poudre. Mais ce n'est rien : il faut voir le grand et prodigieux pont qu'un Roi d'Espagne a fait bâtir sur ce Mécénarès. Il est bien plus large et bien plus long que le Pont-Neuf de Paris : et l'on ne peut s'empêcher de sçavoir bon gré à celui qui conseilla à ce Prince de vendre ce Pont, ou d'acheter une riviere. Je pensois que je pourrois vous dire tout ceci en cinq ou six lignes ; en voilà bien davantage. » (*Lettre* p. 94, 95, 96. — Cf., une remarque analogue, mais plus courte, dans la lettre xvi, du 13 Juin 1680, p. 125).

Le marquis de Villars écrit à son tour : « le Ruisseau de Mansanarez qui passe sous la Ville, n'a presque point d'eau tout le long de l'année, cependant on a bâti sur ce Ruisseau deux Ponts assez grands pour passer le Rhin et le Danube » (*Memoires*, p. 3).

Citons enfin le voyageur hollandais Van Aarssens de Sommerlyk, dans son *Voyage d'Espagne*, Cologne, 1666. Il écrit, par exemple : « La Riviere qui passe au bas [du Palais Royal] se nomme *Mançanares*, elle est si petite que le nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large, son lit est sablonneux, et en esté elle est si basse, qu'au mois de Juin et de Juillet, on y fait le Cours des carrosses... » (*Voyage*, p. 41). Van Aarssens revient plusieurs fois sur ce sujet du Manzanares : dans sa *Relation de l'Estat et Gouvernement d'Espagne* (p. 58) et dans sa *Relation particuliere de Madrid* (p. 2, 3, 6), toutes deux jointes à son *Voyage*. — Dans la *Relation de Madrid* (p. 6), il appelle le Manzanares une « Riviere Metaphysique. »

(57) *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, II^e entretien, la langue française, p. 69, 70.

duquel le monde que nous habitons estoit si à l'aise, qu'il y res-toit encore de la place pour six autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo este mundo holgadamente, dexando lugar para otros seis.* »

Enfin Bouhours résume son sentiment sur les trois langues qu'il a mises en parallèle à l'aide de comparaisons poétiques qu'il juge parlantes et significatives : « L'espagnol, à mon avis, dit Eugène, ressemble à ces fleuves dont les eaux sont toujours grosses et agitées ; qui ne demeurent guères renfermez dans leur lit ; qui se débordent souvent, et dont les débordemens font un grand bruit, et un grand fracas. L'italien est semblable à ces ruisseaux qui gazoüillent agreablement parmi les cailloux ; qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs ; qui s'enflent néanmoins quelquefois, jusqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue françoise est comme ces belles rivières, qui enrichissent tous les lieux par où elles passent ; qui sans estre ni lentes, ni rapides roullent majestueusement leurs eaux, et ont un cours toujours égal. » (58) Puis Ariste, avec plus de véhémence et de mordant, faisant en quelque sorte comparaître par devant lui les deux langues émules de la nôtre, leur dit leurs quatre vérités sans galanterie : « Il me semble que la langue espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut ; qui se pique de grandeur ; qui aime le faste, et l'excès en toutes choses. La langue italienne est une coquette toujours parée, et toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, et qui se plaist beaucoup à la bagatelle. » Quant à la langue française, c'est une prude, « mais une prude agreable, qui toute sage et toute modeste qu'elle est, n'a rien de rude ni de farouche. » (59)

Bouhours passe-t-il au détail ? Il censure rigoureusement telle ou telle expression en faveur au-delà des Pyrénées : « Les Espagnols [comme les Italiens] ont aussi leur, *no se que*, qu'ils mêlent à tout, et dont ils usent à toute heure ; outre leur *donayre*, leur *brio*, et leur *despejo*, que Gracian appelle [*El Heroe, primor. XIII*], *alma de toda prenda, realce de los mismos realces, perfeccion de la misma perfeccion* ; et qui est selon le mesme Auteur au-dessus de nos pensées et de nos paroles, *lisongea la inteligencia y estraña la explicacion.* » (60) Décidément, à en

(58) *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, II^e entretien, la *langue françoise*, p. 96, 97.

(59) *Ibid.*, p. 97, 98.

(60) *Ibid.*, V^e entretien, *le je ne scay quoy*, p. 332.

croire le P. Bouhours, l'Espagne est le pays de l'excès : il y a, jusque dans sa langue, un parti pris de matamore, de capitán et de Rodomont (61).

Pourtant notre critique n'est pas sans comprendre et apprécier l'énergie de l'idiome castillan. Il sait qu'avec lui on atteint à de rares effets par la concision. Dans son sixième entretien, il nous le montre capable, comme l'italien, et en concurrence avec le latin, de fournir les « âmes » des devises : « Les langues qui regnent le plus dans la Devise, sont le Latin, l'Espagnol et l'Italien. » (62) Il n'en est pas moins évident que l'emphase castillane, trop sonore, trop redondante, est profondément antipathique à son goût de la mesure, de la simplicité, de la clarté, de la convenance.

Pour les écrivains espagnols, il en a pratiqué un assez petit nombre, poètes et prosateurs : les historiens Mariana et Oviedo, les romanciers Perez de Hita et Cervantes, les poètes Monte-

(61) « Le langage des Espagnols, dit encore le P. Bouhours, se sent de leur gravité, et de cet air superbe qui est commun à toute la nation. » *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, II^e entretien, *la langue française*, p. 87.

(62) *Ibid.*, VI^e entretien, *les devises*, p. 420. — Rapprocher des textes cités de Bouhours celui-ci que nous relevons dans les *Peproniana et Thuana* (3^e éd., 1691) : « La langue italienne est fort propre pour les choses d'amour, à cause de la quantité de diminutifs qu'elle possède, et est propre à représenter quelque chose plus petite qu'elle n'est : au contraire, l'espagnole est fort propre pour les rodontades, et pour représenter les choses plus grandes qu'elles ne sont ; la française tient le milieu, et est celle d'entre toutes qui représente mieux les choses telles qu'elles sont : elle est fort propre pour l'histoire, la controverse, la théologie, et pour représenter les affaires d'Etat ; et de fait Charles V l'appeloit la langue d'Etat... » (p. 182).

Il convient, d'autre part, de noter que l'opinion du P. Bouhours sur le castillan n'était pas, à la même date, absolument celle de tout le monde. C'est ainsi que M^{me} d'Aulnoy écrit de Madrid, le 29 mai, 1679 : « Je ne vous ai rien dit jusqu'ici de la langue espagnole, dans laquelle je tâche de faire quelques progrès. Je la trouve tout à fait à mon gré, elle est *expressive, noble et grave*. L'amour ne laisse pas d'y trouver son langage et d'y badiner agréablement... J'ai appris plusieurs langues, du moins j'en ai eu les premiers principes ; mais, de toutes, il n'y a que la nôtre qui me paraisse plus belle que l'espagnole. » (*Relation du voyage d'Espagne*, édition nouvelle, revue et annotée par M^{me} B. Carey, 1874, p. 365).

Tel autre, comme Urbain Chevreau, trouve quelque agrément jusque dans les rodontades castillanes : « Les rodontades des Espagnols ne sont pas desagréables dans leur bouche, parce que leur Langue est grave, et les fait valoir. » Et U. Chevreau en cite une grandiloquente et pompeuse : « Un Florentin qui se promenoit avec un Espagnol à Florence, vîd arriver le Grand Duc avec son frere le Cardinal, et ayant demandé quelque tems après à l'Espagnol s'il n'étoit pas ravi de la vûe de ces deux Princes, de leur bonne mine, et de leur grand train ? l'Espagnol qui les avoit vû passer assez froidement, repartit au Florentin qui lui fit encore la même demande, et qui s'étonnoit de son long silence : *En España, tenemos quarenta como el Cardenal ; dies, como el Gran Duque ; Dos, como el Papa ; y uno como Dios. Los quarenta, son los quarenta Canonigos de Toledo ; los Dies, sont (sic) los Dies Grandes de España ; los dos, como el Papa, son los Arçobispos de Toledo, y dé Sevilla ; el uno, como Dios, es nuestro Rey.* » (*Chœvraeana*, 1697, t. I, p. 83).

mayor, Gongora, Lope, Pedro de Padilla, le satirique Quevedo, les moralistes Guevara et Gracian, le politique Saavedra, les auteurs dévots : sainte Thérèse, Ribadeneira, Grenade. Entre tous, il a distingué Balthazar Gracian, nom ignoré jusque-là de nos Français, mais qui est devenu pour lui le plus illustre d'outre-Pyrénées. Cependant il déclare ne pas le comprendre toujours ; et s'il l'admire, il sait aussi le critiquer : « Gracian est parmi les Espagnols modernes un de ces génies incompréhensibles ; il a beaucoup d'élévation, de subtilité, de force, et mesme de bon sens : mais on ne sçait le plus souvent ce qu'il veut dire, et il ne le sçait pas peut-estre luy-mesme ; quelques-uns de ses ouvrages ne semblent estre faits que pour n'estre point entendus. » (63)

Gongora, Lope de Vega semblent de même à Bouhours, par leurs images inattendues, leurs figures trop fortes, par ce qu'il appelle leurs « métaphores monstrueuses » (64), insulter au bon sens et à la raison. Gongora ne suppose-t-il pas « qu'un rossignol qui varie son chant de tant de manières, et qui prend des tons si différens, a cent mille autres rossignols dans son gosier ? »

Con diferencia tal, con gracia tanta
Aquel ruyseñor llora ; que sospecho
Que tiene otros cien mil dentro del pecho,
Que alterna su dolor por su garganta. (65)

Gongora, encore, n'appelle-t-il pas « le Gyrasol, qui dure plus longtemps que la plus-part des autres fleurs, *Mathusalen de las flores*, parce que Mathusalem vécut plus long-temps que les autres Patriarches ? » (66)

Lope de Vega est tout aussi peu modeste dans ses expressions, aussi peu détourné des faux brillants. Nous parle-t-il d'une bergère affligée qui pleure au bord de la mer ? « La mer, affirme-t-il, s'avance pour recueillir ses larmes » et « les ayant renfermées dans des coquilles elle en fait des perles. »

Y el mar como imbidioso
A tierra por las lagrimas salia,
Y alegre de cogerlas
Las guarda en conchas y convierte en perlas. (67)

(63) *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, IV^e entretien, *le bel esprit*, p. 276. Voir encore sur Gracian, entre autres endroits du même Bouhours, *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, 2^e éd., 1688, 4^e dialogue, p. 484 et sq.

(64) *Pensées ingénieuses des Anciens et des Modernes*, Paris, 1689, p. 82.

(65) *Ibid.*, p. 38.

(66) *Ibid.*, p. 82.

(67) *Ibid.*, p. 38.

Et, sévèrement, Bouhours commente : « Nous voulons jusques dans les inventions poétiques quelque chose de plus réel et de plus plausible. L'esprit François ne se repaist point de pures chimeres. » (68) Bouhours se montre, comme Boileau, un disciple de Descartes.

Ce rationalisme de doctrine qui lui fait repousser les outrances de langage, condamner la recherche de l'effet, aimer incomparablement l'« exactitude », lui permettait-il d'apprécier avec justice Cervantes et le *Don Quichotte* ? Don Quichotte et Sancho sont des héros souvent au-delà ou en deçà de l'ordinaire niveau humain. Le P. Bouhours ne devait ni ne pouvait retrouver en eux l'homme, — l'homme simplement raisonnable.

C'est dans sa *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (69) qu'il nous a donné — en passant — son avis sur le chef-d'œuvre de Cervantes. Deux personnages sont là, opposés l'un à l'autre. L'un, Eudoxe, n'aimant que le naturel et le vrai, trouve sans cesse à redire à la subtilité et au raffinement ; l'autre, Philanthe, se montre en revanche fort épris, même « entêté » des beautés les plus contestables qu'il découvre chez les auteurs italiens et espagnols.

Or Eudoxe, considérant le récit du siège de Maestricht dans l'historien Strada, y relève et y blâme de l'affectation, de la préciosité. Strada écrit sans vergogne que le canon emportait aux uns les cuisses, aux autres la tête, à quelques-uns les épaules et les bras, que les membres et parties du corps ainsi arrachés allaient blesser les compagnons de ces malheureux, lesquels « mouroient pour ainsi dire par les mains de leurs gens et de leurs amis. » (70) Cependant Strada ne se tient pas satisfait d'une aussi heureuse trouvaille, et qui rappelle d'aussi près *agudezas* et *conceitti*. Il ajoute détestablement « que d'autres ayant esté coupez par les chaisnes dont le canon estoit chargé, combattoient de la moitié du corps, et se survivant vengeoient la partie d'eux-mesmes qu'ils venoient de perdre. » (71) Alors Philanthe, l'interlocuteur d'Eudoxe, malgré son penchant pour le style fleuri, les paillettes de toute sorte et le clinquant : « Je tombe d'accord que ces pensées ne sont guères naturelles pour une description historique : il n'appartient qu'aux Pourfendeurs de l'*Amadis* et de

(68) *Pensées ingénieuses des Anciens et des Modernes*, p. 39.

(69) 2^e éd., Paris, 1688. La 1^{re} éd. est de 1687.

(70) *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, p. 434.

(71) *Ibid.*

Dom Guixotte de combattre d'une moitié de leurs corps et de survivre à eux-mêmes pour venger l'autre. » (72) Voici donc par le P. Bouhours, — ainsi qu'il l'avait déjà été par Chapelain, — le *Don Quichotte* mis au rang inférieur d'une œuvre de pure délectation, où l'extraordinaire et l'énorme, dans les actes décrits, ne tirent pas à conséquence, comme s'il se fût agi d'une œuvre d'histoire, d'une narration sérieuse. Que signifie, en outre, ce rapprochement de l'*Amadis* et du *Don Quichotte* ? Le second ne serait-il pas, pour Bouhours, l'envers et la contre-partie même du premier ? Enfin, à quelle page du *Don Quichotte* Bouhours a-t-il lu que le héros principal, ou tout autre, se survivait par une moitié de son corps destinée, celle-là, à venger la moitié perdue ? Appréciation injuste et erronée par suite d'une lecture superficielle ou d'un lointain souvenir, ces quelques lignes du spirituel Jésuite ne sont pas à l'honneur de sa finesse accoutumée. Il lui arrive même d'estimer que Cervantes « renchérit sur le Tasse » et, à l'occasion, se montre plus affecté que lui. Philanthe vient de concéder à Eudoxe qu'une réflexion d'Armide à Renaud dans la *Jerusalem délivrée* est par trop subtile. Il ajoute aussitôt : « Ce qui me console, c'est que *Miguel de Cervantes* renchérit sur le Tasse, lors qu'il fait parler un homme désespéré et las de vivre :

Ven muerte tan escondida,
Que no te sientá venir ;
Porque el plazer del' morir
No me torne a dar la vida. » (73)

Philanthe-Bouhours ne s'est point demandé si un pareil trait d'esprit et de mauvais goût ne convenait pas au héros qui s'en rendait coupable, et ne contribuait pas, par là, à l'expression achevée de son caractère. Philanthe-Bouhours n'a point saisi, non plus, l'ironie de Cervantes, et il a mis au compte, à la charge du romancier, ce qui n'a rapport qu'à son personnage, un amoureux extravagant. Cervantes, comme Molière, imite à merveille le langage de la préciosité ; mais n'est-ce pas, comme Molière, afin de se mieux moquer du genre et de ses adeptes ?

(72) *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, p. 435.

(73) *Don Quichotte*, II^e Partie, ch. XXXVIII. — Philanthe ajoute : « on a traduit ce Quatrain, et on en a bien exprimé la pensée :

O mort, viens promptement contenter mon envie ;

Mais viens sans te faire sentir :

De peur que le plaisir que j'aurois à mourir,

Ne me rendist encor la vie ! »

(*La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, p. 449).

III

Ainsi le *Don Quichotte*, pendant toute la période florissante du classicisme, n'a guère eu d'admirateurs véritables. Un Pierre Perrault le dénigre, un P. Bouhours le connaît mal et l'estime peu. Chapelain et Boileau sont d'accord pour ne voir en lui qu'un ouvrage de distraction et de récréation. Même ceux qui l'ont jugé avec le plus de sympathie, Segrais, Huet, le P. Rapin, n'ont jamais estimé qu'il dépassât en valeur littéraire ou en richesse d'invention comique la *Satire Ménippée* ou le gai *Roman* de Scarron. Comme sous Louis XIII, on le lit, on le cite, on s'en amuse. Mais on l'imite beaucoup moins ; et bien peu ont eu dessein d'en détacher quelque épisode pour le porter sur notre scène. Un livre de satire ingénieuse, un recueil de bons mots et d'anecdotes, telle est l'idée, à la fois étroite et injuste, que nos classiques en général, — et grands, et petits, — semblent se faire du chef-d'œuvre.

Seuls La Fontaine, et surtout Saint-Evremond, en ont senti réellement le charme. Esprits libres, caractères indépendants à une époque de discipline et de contrainte, ils goûtent, dans Cervantes, la franchise de l'opinion, la hardiesse de la critique ; observateurs malicieux de l'homme et de la vie, ils retrouvent encore chez lui, et sous la forme amusante d'une narration pleine de verve, leur propre philosophie ironique et enjouée. Saint-Evremond, La Fontaine, Cervantes, trois variétés d'un même type intellectuel !

CHAPITRE VI

Le “Don Quichotte” de Port-Royal (1) (1677-1713)

Filleau de Saint-Martin,
traducteur du “Don Quichotte”
(1677-1678)

- I. — Filleau de Saint-Martin et Port-Royal. Dédicace au Dauphin. Avertissement au lecteur : Filleau a accommodé le texte « au génie et au goût des François ».
- II. — Suppressions ou allongements : affaiblissement de l'original. Infidélité à peu près constante du traducteur.
- III. — Quelques mérites pourtant. Une certaine exactitude par endroits. Filleau sait faire parler don Quichotte et Sancho. Agrément de son style : élégance, fluidité.
- IV. — Les vers du *Don Quichotte* : échec de Filleau de Saint-Martin. Fortune de cette traduction. Jugements.

I

Qu'elles aient admiré le *Don Quichotte* avec Saint-Evremond ou qu'elles y aient trouvé matière à critiques nombreuses et vétilleuses avec Pierre Perrault et le P. Bouhours, les dernières années du xvii^e siècle, comme les premières, n'en ont pas moins eu, si l'on peut dire, leur traduction du chef-d'œuvre. Et ce fut l'ouvrage d'un ami de Port-Royal, Filleau de Saint-Martin.

(1) Nous nous servons pour plus de commodité, et afin de relier plus aisément deux chapitres successifs, de cette appellation qui, nous allons le démontrer, ne doit pas être prise au pied de la lettre.

Plus simplement que César Oudin et François de Rosset, Filleau de Saint-Martin intitule sa traduction : *Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche* (2). — Mais son mérite essentiel, c'est d'avoir, le premier, donné une version complète du roman. Ses contemporains purent ainsi lire tout *Don Quichotte* non pas en deux traductions mises bout à bout, accolées l'une à l'autre, mais en une seule écrite d'un même style, avec un art pareil et des procédés semblables. La lecture, une fois achevée, l'on eut dès lors plus aisément une impression d'ensemble. Le succès que rencontra Filleau n'est-il pas dû, en partie, à cette nouveauté ?

L'ouvrage est en quatre volumes (grand in-12) de 500 à 600 pages chacun. Le second porte la date de 1677, le premier, le troisième (3) et le quatrième celle de 1678. Un cinquième tome s'y ajouta en 1695, et un sixième en 1713, — continuations ou suites d'un assez médiocre intérêt.

Qui était donc ce Filleau ? (4) Un ami des Jansénistes, un Janséniste peut-être lui-même. Le P. Bouhours, adversaire de Port-Royal, ainsi qu'il convient à un Jésuite, rapporte que le *Don Quichotte* de notre auteur fut attribué à M. Arnauld, — le grand Arnauld : « Ce qui me paroist fort plaisant, dit-il, c'est que les gens [les Jansénistes] qui crient tant contre les citations profanes ont traduit les Comédies de Térence, et les ont données au public. Ils ont mesme traduit Don Guixote ; du moins le bruit en courut, quand la Traduction fut imprimée : et je me souviens qu'en ce temps-là une Dame de la première qualité estant aux eaux de Bourbon où estoit aussi un Jésuite malade, elle luy presenta un jour Don Guixote, et luy conseilla de le lire pour se divertir. Comme le bon Pere s'en défendit, sur ce que ces sortes de livres ne convenoient pas à un homme de sa profession : Il

(2) *Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche*, Paris, 1678.

(3) C'est au tome III qu'apparaît pour la première fois l'écriture : *Don Quichotte*, orthographe qui entrera désormais dans l'usage français.

(4) Filleau de Saint-Martin avait deux frères : M. de la Chaise et M. des Billettes. Tous trois amis de Port-Royal, écrit Sainte-Beuve, « ils faisaient contraste avec leur oncle, le célèbre Filleau, ancien avocat du roi à Poitiers, « fauteur déclaré et comme écrivain gagé des Jésuites. » (*Port Royal*, 5^e éd. Paris, 1888, t. III, p. 561, n. 2). — Fontenelle nous a laissé quelques renseignements sur ces personnages. Voici comment il les caractérise : « Les trois Freres avoient un esprit héréditaire de Religion, des mœurs irréprochables, de l'amour pour les Sciences ; et tous trois étant venus vivre à Paris, ils s'attachèrent à Madame de Longueville, à M. le duc de Roanez, à un certain nombre de personnes dont l'esprit et les lumières n'ont pas été contestées, et dont les mœurs ou les maximes n'ont été accusées que d'être trop rigides. » (*Œuvres de Monsieur de Fontenelle*, 1754, t. VI, p. 65, *Eloge de M. Des Billettes*).

me semble, répondit la Dame, qu'un Jésuite peut lire ce que M. Arnauld a pu faire. Je ne prétens pas prouver par là que M. Arnauld soit effectivement l'Auteur de la Traduction de Don Guixote ; je veux dire seulement qu'elle luy a esté attribuée, et qu'on crut alors que n'estant pas capable d'une étude fort sérieuse au sortir d'une grande maladie, il s'amusa à traduire ce Livre espagnol par pur divertissement. » (5) — Signalons à notre tour que c'est encore à M. Arnauld que le prologue de la traduction allemande parue à Leipzig en 1734 attribue la paternité de l'ouvrage (6).

Sainte-Beuve enfin, après avoir constaté comme nous que « cette traduction de Filleau de Saint-Martin... fut aussi attribuée à M. Arnauld », ajoute qu'il a sous les yeux « une édition de Hollande où elle est donnée positivement comme l'ouvrage de Lancelot, l'un des maîtres de Port-Royal. » (7) Arnauld, Lancelot, — il faut écarter ces illustres Messieurs. Il existe en effet une preuve en faveur de Saint-Martin : elle se trouve au privilège qui accompagne le dernier tome de la *suite*, le sixième. Là, le « sieur de Saint-Martin » est, en toutes lettres, nommé (8). Il n'y a donc pas eu, à parler rigoureusement, un *Don Quichotte* de Port-Royal. Toutefois il est possible, — et nous l'admettons avec Sainte-Beuve (9), — que Filleau, en relation avec les solitaires, les ait consultés sur quelques endroits de son travail. Rien d'ail-

(5) P. Bouhours, *Lettres à une Dame de Province sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philanthe*, Paris, 1888, p. 12, 13, 14. — Ménage, commentant le passage que nous citons, écrit : « Il semble... que le P. Bouhours dans sa première Lettre à une Dame de Province sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philanthe, veuille nous persuader qu'elle [la traduction de Filleau] est de M. Arnauld, qui se seroit amusé à traduire un livre si divertissant, lorsqu'une fièvre tierce l'empêchoit de faire quelque chose de plus sérieux. » (*Menagiana*, éd. de 1729, t. III, p. 15). — De même, Basnage de Beauval a remarqué que le P. Bouhours « conjecture » — c'est son mot — que Mr Arnauld a traduit *Dom Quixote* « par pur divertissement. » (*Histoire des Ouvrages des Sçavans*, Juillet 1688, p. 334).

(6) Rius, *Bibliografía critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, Madrid, 1895, t. I, p. 213.

(7) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, Paris, 1867, t. VIII, p. 59. — Sainte-Beuve écrit encore dans *Port-Royal* : « Je lis dans une édition du *Don Quichotte* traduit (La Haye, 1773), page VIII du tome I, que M. Lancelot en est le traducteur, et qu'il a entrepris ce travail « à la réquisition de la duchesse de Longueville, retirée à Port-Royal. » Ce sont là des propos de libraires de Hollande, qui ne méritent pas de réfutation... » (*Port-Royal*, 5^e édit., Paris, 1888, t. III, p. 561, n. 2).

(8) Voici les termes mêmes du privilège : « Nous avons permis et permettons par ces Présentes... de réimprimer ou faire réimprimer... « l'Histoire de Don Quichotte, traduite de l'Espagnol de Cervantes, avec la continuation du Sieur de Saint-Martin. »

(9) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 59, 60, — *Port-Royal*, t. III, n. 2 de la page 561.

leurs, dans la traduction, ne décèle le tour d'esprit janséniste. Saint-Cyran et ses doctrines ne se laissent deviner en nul recoin de cette plaisante et familière histoire.

Le premier tome s'ouvre par une dédicace du traducteur à Monseigneur le Dauphin (le Dauphin à cette date était le fils de Louis XIV.) Filleau y fait connaître d'abord l'intention qu'il a eue : « j'ay simplement pensé à tâcher de vous divertir », écrit-il. Pour divertir le prince, rien ne vaut selon lui « les Imaginations d'un Espagnol dont l'Ouvrage a eu un aplaudissement general, et se trouve encore aujourd'hui au goût de tous ceux qui le lisent. » Si l'on avait, malgré ce que nous savons, besoin qu'une preuve nouvelle vînt confirmer encore le succès du *Don Quichotte* au xvii^e siècle, cette phrase de Filleau aurait bien son importance et son utilité.

Après la *Dédicace* au Dauphin, l'*Avertissement* au Lecteur. Filleau y rappelle la version, déjà surannée en sa forme antique, d'Oudin et de Rosset. L'ancien traducteur, affirme-t-il, et avec quelque raison, s'est « entierement attaché à l'original », l'a suivi mot à mot, « croyant peut-estre que ce qui est bon dans une Langue ne peut pas manquer de l'estre dans une autre. » Pour lui, il n'est point de cet avis : il estime au contraire « que les manières de parler espagnoles, leurs Proverbes, et leurs Poësies demandent une autre expression en nostre Langue pour avoir le mesme sens et la mesme naïveté. » Il s'est donc efforcé d'« accommoder » son texte « au genie et au goust des François », — toutefois sans trop s'éloigner du sujet, et de telle manière que « quelques endroits » sentissent encore « l'Espagnol ». « J'ay cru, ajoute-t-il avec bonhomie, qu'une Traduction doit toujourns conserver quelque odeur de son original, et que c'est trop entreprendre que de s'écarter entierement du caractere de son Auteur. » Ainsi, nous sommes prévenus : Filleau ne nous offre pas, comme Oudin et Rosset, une traduction littérale (il s'est « dispensé », — c'est encore un de ses mots, — d'être aussi « exact » qu'eux.) Ne visant qu'à nous divertir, il évite d'*espagnoliser* en français. Il avoue même qu'il a pratiqué des coupures. Eh ! quoi : il s'en fait un mérite. Les auteurs castillans ne moralisent-ils pas en toute rencontre ? Ne mêlent-ils pas « avec des bouffonneries » les « Maximes les plus saintes ? » Oh ! s'il avait osé, il eût enlevé tous ces ennuyeux passages. Une certaine timidité l'ayant retenu, il n'en a retranché qu'une partie, — surtout ce qui « ne faisoit point de beauté au sujet. »

Avec de tels principes et une telle méthode, un traducteur n'a guère chance de hausser le public jusqu'au génie propre d'un écrivain ou de lui donner le sentiment vrai d'une langue étrangère. Il abaisse au contraire jusqu'au public l'auteur et son œuvre. Il enlève de sa personnalité à l'un, de sa singularité à l'autre. Pour les rendre plus assimilables, il les affadit, en quelque façon les *dénationalise*. Saint-Martin, le premier, a extrait du *Don Quichotte* espagnol un *Don Quichotte* français (10).

II

Les suppressions d'abord sont chez lui trop nombreuses et ne s'expliquent qu'en raison du parti pris d'abrégier et d'alléger. Quoi qu'il en dise, il taille en plein, et hardiment, dans l'exubérance castillane. Il retranche les dédicaces, les deux prologues de Cervantes, les vers préliminaires de la première partie et ceux qui la terminent. Dans le détail, l'énumération serait fastidieuse de tout ce qu'il omet (11). Donnons pourtant quelques exemples. On chercherait vainement chez lui tel début ou telle fin de chapitre (12). Ou encore, ce début, il le modifie, le transforme, le bouleverse ; cette fin, il l'accourcit sensiblement (13). Dans l'intérieur même d'un développement, une phrase, un passage manquent ou sont tronqués (14). Filleau supprime le sonnet de don Lorenzo, le jeune poète fils du chevalier au Gaban-Vert, ainsi que les derniers conseils que don Quichotte lui donne au moment de prendre congé de lui et de son père. Il abrège, dans

(10) Nous comparerons la traduction de Filleau, pour les tomes I et II, à l'édition suivante : *El Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Dirigido al Duque de Bejar...*, Madrid, Juan de la Cuesta, 1608. — Pour les tomes III et IV, nous nous servirons de : *Segunda Parte del Ingenioso Cavallero Don Quixote de la Mancha. Por Miguel de Cervantes Saavedra, autor de su primera parte. Dirigida, etc...*, Bruselas, Huberto Antonio, 1616.

(11) Que d'abréviations, de modifications, ou de suppressions toutes pures même dans les titres de chapitres ! Cf. pour le I^{er} tome, ch. II, VI, VIII, XV, XVII, XXI, XXIII, où les titres sont seulement abrégés. Mais voici des suppressions : au tome II, les titres des chap. XL, XLI, XLIII, etc. Et la liste de ces divers changements, si on voulait l'établir avec minutie, serait fort longue.

(12) Nous renvoyons, pour les *débuts*, en particulier aux chap. X et XXVII (t. III), — pour les *fins*, aux chapitres XIII, XVI, XVIII (t. III), etc.

(13) Voyez, pour les *débuts*, les chap. XV, XXVI (t. III), LIX, LXI (t. IV), — pour les *fins*, les chap. XVII, XXV (t. III), etc.

(14) Voyez, par exemple, les chap. XXXIV, XXXIV (t. IV).

l'épisode du *Curieux Malavisé*, la péroration du discours de Lothaire à Anselme, le passage où l'auteur espagnol déplore l'opiniâtreté du mari, la lettre cependant bien courte de Camille (15), les réflexions que se fait Lothaire sur ses chances de réussite, l'appréciation enfin de la suivante Leonela sur Lothaire devenu l'amant de Camille. Il abrège de même la supplique de Dorothée à don Fernand dans l'hôtellerie, le discours sur les armes et sur les lettres (16), et jusqu'aux plaintes d'une si forte trivialité où s'emporta l'hôtesse après que le bouillant héros eut crevé ses outres.

Cette simplification et ces retranchements, les termes, les groupes de mots ou les tours nous en fourniraient aussi des exemples. Nous n'en citerons que deux. Filleau résume dans la très innocente expression : *quelque brutal* l'abondante, pittoresque, énergique formule castillane : *algun follón ó algun villano de acha y capellina, ó algun descomunal gigante*. Pareillement la phrase : *de todo lo qual quedó el mozo señor desoluto, y en verdad que todo lo merecia*, perd son premier membre : Filleau, sans doute embarrassé pour traduire ce *señor desoluto*, s'est contenté d'écrire : « Et en vérité il méritoit bien tout cela. »

Cet abrégiateur ne se prive pourtant pas d'allonger quand il lui plaît, sans motif plausible. « Le grand Don Quichotte, dit-il en un endroit (17), et le bon Sancho, l'un sur le superbe Rossinante, et l'autre sur le fidelle Grison, le bissac bien fourni de provisions, et la bourse raisonnablement garnie, ne faisoient que se séparer du Bachelier Samson Carrasco, quand Rossinante commença à hanir; et le Grison à soupirer et braire, ce que le Chevalier et l'Escuyer prirent pour un tres heureux présage, et conçurent dès lors une grande opinion de leur troisieme sortie. » Cervantes est ici beaucoup plus bref. Filleau a gratuitement ajouté ces épithètes : *grand, bon, superbe, fidelle*, — ce trait : *le bissac bien fourni de provisions*, — cette paraphrase : *et conçurent dès lors une grande opinion de leur troisieme sortie*. Filleau développe semblablement et, par là, atténue d'effet la lettre de don Qui-

(15) Remarquons, en effet, qu'il supprime dans cette lettre les propositions : *aunque deje sin guarda la vuestra — si es que quedó con tal título — ni aun es bien que más os diga*. Il est vrai qu'en revanche il en allonge légèrement le début par les plus fades platitudes qu'il substitue sans vergogne au texte espagnol (Filleau, t. II, p. 146, 147; — Cervantes, I^{re} Partie, ch. XXXIV, p. 171).

(16) Il supprime, par exemple, dans ce discours tout le passage qui va de : « Y assi. » à « Prosupuesta » (*Don Quijote*, I^{re} partie, ch. XXXVII, p. 198).

(17) T. III, ch. VIII, p. 114. Cf., *Don Quijote*, II^e partie, ch. VIII, p. 62.

chotte à Dulcinée, surcharge et alourdit tel début (18), traîne en longueur telle conclusion (19). De même, oubliant que la concision produit la vigueur, il « délaie » et amollit ainsi de fortes paroles : « Para mi señor Castellano, s'écrie le chevalier, qualquiera cosa basta, porque mis arreos son las armas, mi descanso el pelear... » Or, que reste-t-il de ce fier langage dans la plate version que voici : « Pour moy Seigneur Chastelain, la moindre chose me suffit, je ne me pique point de délicatesse ny comme vous voyez de parure, les armes sont tous mes ornemens et tout mon équipage, et le combat tout mon repos. » Le détail des termes donne lieu aussi, de temps en temps, à des remarques analogues. Filleau ne sait point toujours garder la brièveté d'une tournure, l'énergie d'une expression, sa concision, sa couleur. Pourquoi changer : *yo no creo nada desso* en cette autre phrase, tout extraordinaire, et qui, plus longue, n'a pas le même accent de ferme déni : *Tarare, dit Sancho, fils de putain qui en croit rien*; — pourquoi changer : *allí avía sido Troya para los dos* en : *et sans cela, les affaires du Maistre, et du Valet étoient faites*, — *don villano, harto de ajos* en : *Si je vous prens malotru, veillaque de paysan*? Pourquoi, encore, deux épithètes là où l'espagnol n'en met qu'une? Est-ce qu'« un grave et modeste ecclésiastique »

(18) Voyez les débuts des chap. III (t. I), XXXVI (t. II), XXXXV (t. IV). Voici, dans Cervantes et dans Filleau, le début du chap. XXXV :

Perpetuo descubridor de los Antipodas, hacha del mundo, ojo del cielo, meneo dulce de las cantimploras, Timbrio aquí, Febo allí, tirador acá, medico acullá, padre de la poesia, inventor de la musica, tu que siempre sales (y aunque lo parece) nunca te pones. A ti digo, o Sol, con cuya ayuda el hombre engendra al hombre : a ti digo, que me favorezcas, y alumbres la escuridad de mi ingenio, para que pueda discurrir por sus puntos en la narracion del Gobierno del gran Sancho Pança, que sin ti, yo me siento tibio, desmaçalado, y confuso.

(II^e Partie, ch. XLV, p. 413).

Tout qui parcourt incessamment, l'un et l'autre Hémisphère, flambeau de l'Univers, œil du Ciel qui vois tout ce qui se passe sur la Terre, Lumineux Apollon, Tymbrus si renommé chez les Anciens, Phœbus adoré par tant de peuples, père de l'excellente Poesie, et inventeur de la Musique ; tout qui te leves incessamment pour donner le jour aux mortels, et ne te couche (*sic*) jamais pour prendre du repos ; Soleil père de la Nature dont les rayons féconds engendrent l'or dans les entrailles de la Terre, Source vivante de lumière, Miracle toujours subsistant, viens échauffer ma poitrine et éclairer l'obscurité de mon entendement pour me donner la force de raconter tout ce qui se passe dans le Gouvernement du grand Sancho Pança qui merite luy seul un Homère, un Virgile, un Tasse et un Arioste...

(t. IV, ch. XXXV, p. 165, 166).

La comparaison des deux textes prouve nettement que Filleau, allongeant Cervantes, ajoute encore, et non sans excès, à la grandiloquence comique qui caractérise ce passage.

(19) Voyez, entre autres fins de chapitres, celle du chap. XXXV (t. II).

sonne mieux et signifie plus qu'« un *grave Ecclesiastico* » ? A quoi bon, enfin, exprimer sous deux formes un même proverbe ? *El buey suelto bien se lame* dit beaucoup plus à l'oreille et à l'esprit que : *le Bœuf deslié se lesche tant qu'il voudra... l'Asne qui est libre se veautre à son aise*.

Omissions et allongements, suppressions et paraphrases, aboutissent au même résultat : le texte s'en trouve, de part et d'autre, affaibli. Et, plus généralement encore, le reproche essentiel qu'on peut faire à Filleau tout au long de ses quatre volumes, c'est d'avoir précisément trop cédé à son goût de l'atténuation, de la fausse élégance. Que l'on considère de près quelques lignes ou un passage plus étendu, il est impossible, bien des fois, d'y retrouver l'original espagnol avec la verdeur, avec la singularité de ses idiotismes. Rien de plus banal que les phrases qui suivent, surtout rapprochées du texte castillan : je suis accommodé, comme il faut, et... il (*sic*) ne m'auront pas épargné, ils m'en auront mardy baillé tout du long de l'aune (*sic*) (*debe de andar mi honra a coche acá cinchado, y como dizen, al estricote aquí y allí, barriendo las calles*) — les Habitans étoient dans le silence, parce qu'il étoit l'heure de dormir, et qu'on s'en acquitte là aussi bien qu'en lieu du monde (*estava el pueblo en un sossegado silencio, porque todos sus vezinos dormian, y reposavan á pierna tendida, como suele desirse*) — Et oüy, ma foy, repart la Païsanne, nous sommes venuës icy tout exprez pour entendre des Philosophies (*Tomà que mi aguelo respondio la aldeana : A mi guita (sic) soy yo de oy (sic) resquebraxos*). (20)

Etudions également dans l'épisode des Noces de Gamache l'hypocrite prière de Basile à Quitterie (21). Dès le début, les mots français ne rendent pas avec la sobriété ou la force nécessaire l'expression espagnole. C'est à peine si nous reconnaissons *con voz doliente y desmayada* dans : *d'une voix languissante et avec un grand soupir*, — *este último y forçoso trance* dans : *le triste état où je suis*. — Et quelle relation autre qu'une vague parenté de sens y a-t-il entre ces deux phrases : *aún pensaría que mi temeridad tendría desculpa, pues en ella alcancé el bien de ser tuyo* — *la consolation de me voir à toy diminueroit les peines et la douleur que je sens* ? Ce qui est plus grave, c'est qu'immédiatement après, Filleau, non content de substituer au style indi-

(20) Nous soulignons les parties imagées ou expressives de la phrase espagnole.

(21) Voir Cervantes, II^e Partie, ch. XXI, p. 191 et Filleau, t. III, p. 337.

rect le style direct, ajoute des termes, supprime une opposition forte (*le dijo que atendiese a la salud del alma, antes que a los gustos del cuerpo*), écrit enfin dans le langage le plus commun, le plus convenu : *Hé mon enfant, interrompit le curé, il n'est plus tems de penser aux choses de ce monde, essayez seulement à vous réconcilier avec Dieu, et à lui demander sérieusement pardon, d'une resolution si desesperée*. Semblablement la réponse de Basile au curé, au lieu de garder la fermeté castillane, s'empêtre de longueurs inutiles, de tout un bavardage terne et plat :

A lo cual replicó Basilio que en ninguna manera se confesaría si primero Quiteria no le daba la mano de ser su esposa : que aquel contento le adobaría la voluntad y le daría aliento para confesarse.

J'avoüe que je suis desesperé, repartit Basile, et il ajoûta quelques parolles, qui firent croire qu'il ne se confesseroit point, s'il n'obtenoit de Quiterie la grace qu'il lui demandoit, disant que cela lui pourroit lui (sic) donner le tems de se reconnoître, et que peut-estre il reprendroit ses forces qu'il sentoit diminuer. (22)

Ainsi, trop souvent Filleau trahit son auteur, se substitue à lui. L'inexactitude, pour le détail au moins des mots et des expressions, voilà sa pratique déplorable, l'habitude pernicieuse de son style. Donnons encore quelques exemples qui achèveront de convaincre. Si l'on peut, en s'y prêtant, reconnaître dans le mot *charpenter* (*charpenter sur don Quichotte*) le tour castillan : *dar à nuestro Quijote tantos palos*, — il n'apparaît pas que : *par la couronne que je porte* traduise *para mi santiguada*, — un oignon... *dos maravedis*, — *la Cheute d'une montagne... la pesadumbre de aquel desafortado golpe*, — *alcahuete... messenger d'amour*, — *quoy qu'il eût autant de javars que de jambes, et que le pauvre animal n'eust que la peau et les os... aunque tenía mas quartos que un real, y mas tachas que el cavallo de Gonela que tantum pellis, et ossa fuit, etc...* Pire est quelquefois la faute ou l'erreur de goût. Il arrive à Filleau de remplacer par une autre une phrase presque entière : rien ne ressemble moins à ces quatre lignes espagnoles que ces cinq ou six lignes françaises :

pero en esto destos segundos documentos que dió à Sancho, mostró tener gran donayre y puso su discrecion y su locura en un levantado punto. (23)

pour ce qui est des conseils que nous allons voir, ils ne sont pas de l'importance des autres, et ils font seulement connoître que Don Quichotte estoit un homme exact jusque dans les moindres choses. (24)

(22) Nous soulignons les parties défectueuses de la traduction française.

(23) Cervantes, II^e Partie, ch. XLIII, p. 393, 394.

(24) Filleau, t. IV, ch. XXXXIII, p. 130.

Et comment, entre autres substitutions ou modifications, ne pas reprocher à Filleau d'avoir remplacé le sonnet du chevalier du Bocage par un sixain de caractère amoureux, mais sans aucun rapport de sens avec la poésie originale ?

Dadme Señora un termino que siga
Conforme à vuestra voluntad cortado,
Que sera de la mia assi estimado,
Que por jamas un punto del desdiga.

Si gustays, que callando mi fatiga
Muera, contadme ya por acabado,
Si quereys que os la cuente en desusado
Modo, hare que el mesmo amor la diga.

A prœva de contrarios estoy hecho,
De blanda cera, y de diamante duro,
Y à las leyes de amor el alma ajusto.

Blando qual es, o fuerte ofrezco el pecho
Entallad o imprimid lo que os de gusto,
Que de guardarlo eternamente juro. (25)

Il faut aimable iris, il faut vous satisfaire,
Et ne parler jamais d'amour ;
Mon tourment a beau croistre, et s'aigrir chaque jour,
Mon cœur qui sçait aimer, sçait souffrir et se taire,
Mais lors que pour vous plaire, il consent à mourir,
Pardonnez à l'amour, s'il m'échape un soupir. (26)

Il importe peu en ces conditions d'avoir à relever quelques erreurs matérielles : on ne les remarque guère dans un ensemble d'ordinaire indifférent à la précision. Certaines sont dues à l'imprimeur, coquilles amusantes qui arrêtent et font sourire : *certas espias* est devenu *certaines espiciers*, — *un poyo... un pays*. Mais c'est à Filleau seul qu'on doit rapporter de plus graves inadvertances : il donne à Claire 13 ans, malgré Cervantes qui lui en accorde presque 16, et il prend sous son bonnet d'en donner 16 à don Louis, Cervantes ne soufflant mot là-dessus. De même si, en un endroit (27), don Quichotte affirme à Sancho qu'il lui appliquera non pas 3300, mais 6600 coups de fouet, pourquoi l'inattentif Filleau réduit-il le premier chiffre à 600, et hausse-t-il le second jusqu'à 50.000 ?

(25) Cervantes, II^e Partie, ch. XII, p. 102.

(26) Filleau, t. III, ch. XII, p. 184

(27) Cervantes, II^e Partie, ch. XXXV, p. 335, — et Filleau, tome IV, ch. XXXV, p. 24.

III

Cette infidélité de notre traducteur ne nous empêchera pas, toutefois, d'être équitable, d'apprécier comme il convient ses mérites qui sont réels. Reconnaissons d'abord qu'il s'efforce par moments à plus de consciencieuse exactitude. Il lui arrive, comme à ses devanciers, de garder en son français, de décalquer pour ainsi dire, l'expression espagnole. Il a un faible pour le mot *vel-laco* (*veillaque*) qu'il adopte chaque fois qu'il le rencontre. Il conserve pareillement, et tels quels : *don hijo de la puta* (*don fils de putain*) — *al astroso cavallero de la Sierra* (*le désastreux chevalier de la montagne*). Il reproduit *golozas* par le néologisme *gouliastre*, rend mot pour mot l'hispanisme *el del Bosque* par *celui du Bois*; et nous retrouvons aisément l'hispanisme *los de las libreas* dans la maladroite expression : *Les cavaliers de livrées*. Une fois même Filleau passe la mesure : sans que le texte espagnol l'autorise vraiment à une telle licence, il prête au valet biscaïen un langage des plus baroques, où le solécisme le dispute au barbarisme : « Va t'en Chifalier que mal tu vas, par le Dieu que moy crée si ny laisse de cache ainsi te tuë comme est là le Biscain. » Et, de nouveau : « Si toy chette ton lance et tire d'épée, je fairé voir al moment que ton cheval il estre un beste : Biscain par terre, Chentilhomme par mer, et Chentilhomme pour le Diable, et prendre garde que toy mente si dire autre chosse (28) ». Tout ce passage n'offre-t-il pas à la curiosité du lecteur comme un mélange savoureux d'*auvergnat* et de *petit-nègre*?

Filleau encore respecte suffisamment les proverbes de Sancho. Et c'est bien, chez lui comme dans Cervantes, l'écuyer à la pittoresque faconde que nous entendons et qui nous amuse, lorsqu'il s'écrie par exemple : « je viens de mes vignes, je ne sçay rien de rien, je ne fourre point mon nez ou je n'ay que faire, qui achète et vend en sa bourse le sent; après tout je suis né tout nud et tout nud je me trouve, je n'y prends ny n'y mets, je n'y perds ny n'y gagne, mais s'ils ont couché ensemble ou non que

(28) Cervantes, I^{re} Partie, ch. VIII, p. 26, — et Filleau, t. I, ch. VIII, p. 107. — Voici d'ailleurs le texte espagnol : « Anda cavallero, q mal andes, por el Dios q criome, q sino dexas coche, assi te matas como estas ai Vizcayno.. Si lança arrojas, y espada sacas, el agua quan presto verás q al gato llevas : Vizcayno por tierra, hidalgo por mar, hidalgo por el diablo, y mientes, q mira si otra dizes cosa. »

m'importe à moy, on croit bien souvent, que ce sont des lardons, qu'il n'y a que des chevilles... (29) »

Comme il sait faire parler Sancho, Filleau, à l'occasion, sait aussi faire parler don Quichotte. Quoi de plus noble, de plus convaincu, de plus éloquent, et, ensemble, de plus strictement traduit que cette vibrante allocution du héros aux archers de la Sainte Hermandad : « Venez icy larrons en troupe, et non pas Archers, voleurs de grands chemins, sous l'autorité de la sainte Hermandad, dites-moy un peu qui est l'étourdy qui a osé signer un decret contre un Chevalier côme moy, cét ignorant qui ne sçait pas que les Chevaliers errans ne sont point du gibier de la Justice, qu'ils ne reconnoissent aucun Tribunal ny aucuns Juges dans le monde, qu'ils n'ont point d'autres Loix que leurs épées, et que leur volonté seule leur tient lieu d'Edits, d'Arrests, et d'Ordonnances (30) ». Pareillement, sachons gré à notre Filleau d'avoir été capable de conserver cette ferveur de ton, cette majestueuse simplicité qu'on admire aux premiers conseils de don Quichotte à Sancho : « Quand tu auras à juger quelque Criminel, fais toujourns reflexion sur la miserable condition des hommes, qui naissent avec de mauvaises inclinations et sont naturellement portés au mal, et autant que tu pourras sans faire tort à sa partie, exerce envers luy la pitié et la clemence : Car Dieu aime bien plus la misericorde que la justice (31) ». La gravité du parler castillan s'est ici, dirait-on, communiquée au parler français, et lui a donné ampleur et vigueur.

(29) Filleau, t. I, ch. XXV, p. 433, 434. — Rapprochez du texte espagnol : « de mis viñas vengo, no se nada, no soy amigo de saber vidas ajenas, que el que compra, y miente en su bolsa lo siente. Quanto mas, que desnudo naci, desnudo me hallo, ni pierdo, ni gano : mas que lo fuessen, que me va a mi ? Y muchos piensan que ay tozinos, y no ay estacas... » (Cervantes, I^{re} Partie, ch. XXV, p. 107). Il convient de remarquer que Filleau traduit *miente* par *vend*, et *mas que lo fuesen* par la trop cavalière expression : *mais s'ils ont couché ensemble ou non*.

(30) Filleau, t. II, ch. XLI, p. 397. — Rapprocher du texte espagnol : « Venid acá ladrones en quadrilla, que no quadrilleros, salteadores de caminos con licencia de la santa Hermandad, dezidme quien fue el ignorante que firmó mandamiento de prision contra un tal cavallero como yo soy ? Quien el que ignoró que son essentos de todo judicial fuero los cavalleros andantes ? Y que su ley es espada, sus fueros, sus brios, sus prematicas, su voluntad ? » (Cervantes, I^{re} Partie, ch. XLV, p. 243).

(31) Filleau, t. IV, ch. XXXXII, p. 128. — Rapprochez du texte espagnol : II^e Partie, ch. XLII, p. 392, 393 : « Al culpado que cayere debaxo de tu juridicion, considere el hombre miserable, sugeto à las condiciones de la depravada naturaleza nuestra y en todo quanto fuere de tu parte, sin hazer agravio à la contraria, muestrate le piadoso y clemente, porque aunque los atributos de Dios todos son yguales, mas resplandece y cåpea a nuestro ver, el de la misericordia, q el de la justicia. » Constatons pourtant que Filleau, ici, a abrégé le texte.

Enfin, dans le pur récit, Filleau a de l'agrément. Il vous mène, vous entraîne, on le suit volontiers de page en page. Il a l'aisance, la démarche naturelle et régulière; et ce n'est pas sans quelque effort qu'on s'arrête en plein courant, en pleine narration facile, pour étudier de plus près, vérifier, critiquer. Élégance, fluidité, y a-t-il rien qui charme davantage au sortir d'Oudin le littéral et de Rosset le pénible?

IV

Comme Oudin et comme Rosset, c'est en vers que Filleau a traduit les vers de Cervantes. Disons tout de suite que, là encore, il ne leur est guère supérieur que par la facilité, et que, pas plus qu'eux, il n'a de vrai talent poétique. Il semble d'ailleurs qu'il ait été le premier à reconnaître son insuffisance pour cette partie de son travail. N'écrit-il pas en son *Avertissement au Lecteur* qu'il n'a peut-être pas bien entendu les vers espagnols, qu'il a tâché sans doute de « les réduire à la manière de nôtre versification », de « leur donner des liaisons nécessaires » et un « sens plus net », mais qu'après tout il a pu « aisément se tromper », n'étant pas « des meilleurs Poètes »?

Pour le rythme d'abord, son insuffisance à le reproduire, à en donner seulement l'idée, l'impression, est patente dans bien des cas. Mettons à part, si l'on veut, les sonnets que récite le Captif : ils ont gardé du texte espagnol, avec moins de robustesse pourtant, quelque chose d'héroïque et de martial. Voici le second :

Ces murs tout démolis dans ces champs infertiles,
Sont le fameux theatre où trois mille soldats
Pour renaître bien tost en des lieux plus tranquilles,
Souffrirent par le fer un illustre trépas.

Après avoir rendu leurs remparts inutiles,
Leurs laches Ennemis ne les vainquirent pas ;
Mais leurs corps épuisez, languissans, et debiles
Cederent sous l'effort d'un million de bras.

C'est là ce lieu fatal où depuis tant d'années,
Par les severes Loix des saintes destinées,
On moissonne en mourant la gloire des lauriers.

Mais jamais cette terre en prodiges feconde,
N'a nourry pour le Ciel, ny fait voir dans le monde
Ny de plus vrais Martyrs ny de plus grands gueriers (*sic*) (32)

(32) T. II, ch. XXXVIII, p. 260, 261. — Comparez avec le sonnet espagnol, I^{re} Partie, ch. XL, p. 206 :

En revanche, que de lenteur, que de lourdeur dans cette succession, par exemple, de deux octosyllabes et de deux alexandrins si maladroitement appelés à rendre les allègres, les vives strophes : *Es de vidrio la muger...!*

Es de vidrio la muger,	Les femmes sont comme le verre
Pero no se ha de provar,	Qu'il ne faut jamais éprouver
Si se puede, ô no quebrar,	S'il casseroit ou non en le jettant
Porque todo podria ser. (33)	[par terre,
	Car on ne sçait enfin ce qui peut
	[arriver. (34)

Reconnaitrons-nous également la strophe légère et déliée : *Marinero soy de amor...* dans ce quatrain pesant, à la construction disgracieuse, aux vers embarrassés?

Marinero soy de amor,	Je suis un Marinier d'amour,
Y en su piélago profundo	Voguant sur cette Mer si fameuse
Navego sin esperanza	[en orages,
De llegar a puerto alguno. (35)	Sans connoître de Port où je ter-
	[mine un jour
	Ma course et mes voyages. (36)

Surtout, dans ses vers comme dans sa prose, Saint-Martin ajoute, retranche, modifie. Dès la chanson d'Antonio, il en prend à son aise, et l'on chercherait en vain à quels endroits de la huitième et de la neuvième stances espagnoles peuvent bien correspondre les traits que voici :

Et quand un (*sic*) autre me regarde
 Je ne fais pas semblant de croire que c'est moi...
 Qu'estre propre est ma seule affaire
 Et que j'ay des habits au de là du besoin. (37)

De entre esta tierra esteril, derribada,
 Destos torreones por el suelo echados,
 Las almas santas de tres mil soldados
 Subieron vivas a mejor morada,

Siendo primero en vano exercitada
 La fuerza de sus brazos esforçados,
 Hasta que al fin de pocos, y cansados,
 Dieron la vida al filo de la espada.

Y este es suelo que continuo ha sido
 De mil memorias lamentables lleno
 En los passados siglos, y presentes.

Mas no mas justas de su duro seno
 Avran al claro cielo almas subido;
 Ni aun el sostuvo cuerpos tan valientes.

(33) Cervantes, I^{re} Partie, ch. XXXIII, p. 166.

(34) Filleau, t. II, ch. XXXIII, p. 130.

(35) Cervantes, I^{re} partie, ch. XLIII, p. 229.

(36) Filleau, t. II, ch. XXXIX, p. 341.

(37) Cervantes, I^{re} partie, ch. XI, p. 35 ; et Filleau, t. I, ch. XI, p. 145.

Considérons-nous les strophes : *Arboles, hierbas y plantas...* où don Quichotte déplore l'absence de Dulcinée? Chacune d'elles, il la développe, l'allonge, la commente. Il ne s'interdit même pas d'achever la première sur ce trait risible et forcé qui est de lui et dont il escompte sans doute l'effet comique :

Je suis icy venu tout exprès pour chanter
De mes horribles maux la triste destinée.
Vous aurez en revanche *abondamment de l'eau*
Car Don Quixote icy va pleurer comme un veau
De l'absence de Dulcinée
du Toboso. (38)

Pareillement, notre Saint-Martin interprète, — bien plutôt qu'il ne les rend, — la chanson de Cardenio : *Quien menoscaba mis bienes ? — Desdenes* (39), — les deux sonnets de Lothaire pour une Chloris supposée : *En el silencio de la Noche...* — *Yo sé que muero...* (40) Mais, par contraste, il raccourcit la chanson de don Louis : *Dulce esperanza mia...* (41), la ramène à trois plates strophes de quatre vers, le quatrième vers, un alexandrin, nous exprimant avec la plus parfaite indifférence ces vérités sans paradoxe :

Et l'on devient heureux lors que moins on y pense...
Et pour les paresseux il n'est aucune gloire...
Un moment de bonheur vaut toutes les richesses...

Cette habitude de resserrer ou d'amplifier, en un mot de considérer l'original espagnol comme susceptible d'arbitraires changements, nous la retrouverons tout aussi marquée dans la deuxième Partie du *Don Quichotte* que dans la première. Ce n'est qu'une paraphrase, — nullement une traduction, — qu'au chapitre XVIII Saint-Martin nous donne de l'énigme et de sa glose! (42) Il interprète encore beaucoup plus qu'il ne traduit les vers qui se chantent au chapitre XX pour les noces de Gamache (43). Et ceux que prononce Merlin dans l'épisode des

(38) Cervantes, I^{re} partie, ch. XXVI, p. 116, 117, — et Filleau, t. I, ch. XXVI, p. 470.

(39) Cervantes, I^{re} partie, ch. XXVII, p. 122, — et Filleau, t. I, ch. XXVII, p. 491, 492.

(40) Cervantes, I^{re} partie, ch. XXXIV, p. 174, — et Filleau, t. II, ch. XXXIV, p. 153, 156.

(41) Cervantes, I^{re} partie, ch. XLIII, p. 230, — et Filleau, t. II, ch. XXXIX, p. 344, 345.

(42) Cervantes, II^e partie, ch. XVIII, p. 163, — et Filleau, t. III, ch. XVIII, p. 288, 289, 290, 291.

(43) Cervantes, II^e partie, ch. XX, p. 183, 184. — et Filleau, t. III, ch. XX, p. 322, 323, 324.

Ducs, pourquoi nous en supprime-t-il quelques-uns, nous en développe-t-il quelques autres ? (44)

Une certaine fidélité pourtant se remarque aux deux chansons d'Altisidore (chapitres XLIV et LVII) (45), (46), à celle de don Quichotte (chapitre XLVI) (47). Toutefois, il ne faudrait pas regarder de trop près, considérer parallèlement les vers espagnols et les vers français : on s'apercevrait que, si le sens général a été conservé, bien des détails diffèrent et que, même là, Saint-Martin n'obéit nullement à de trop rigoureux scrupules. Mettons en parallèle, pour qu'on en juge, ces trois quatrains et leur version française dans la première chanson d'Altisidore :

Muy bien puede Dulcinea
Doncella rolliza y sana
Preciarse de que ha rendido
A una tigre y fierá brava.

Por esto será famosa
Desde Henares a Jarama,
Desde el Tajo a Manzanares,
Desde Piserga hasta Arlanza.

Trocaráme yo por ella,
Y diera encima una saya
De las más gayadas mías,
Que de oro la ornan franjas.

Dulcinée comment fis-tu
Pour vaincre ce Tigre Sauvage ?
Si j'avois pareille vertu,
Je ne voudrois rien d'avantage.

Tu peux bien te vanter par tout
D'une si fameuse conquête ;
Jamais chasseur ne vint à bout
D'une plus dangereuse beste.

Si tu voulois troquer ton sort,
Je te donneroie en échange,
Ma hongreline dont le bord
Est tout chargé d'or et de frange.

Pour être imparfaite et trop souvent infidèle, cette traduction de Filleau de Saint-Martin ne s'en est pas moins très répandue parmi les lecteurs français. Elle a été trente-sept fois reproduite de 1677 à 1798. En 1825, Auger, dans un *Essai* qu'il y ajouta *sur la vie et sur les ouvrages de Cervantes*, constate qu'elle a été réimprimée plus de cinquante fois. La Bibliothèque Nationale en possède vingt-cinq rééditions jusqu'en 1826, date où paraît celle de Prosper Mérimée. Et le chiffre est de quarante et un, à la date de 1882.

La critique à son tour, ne fût-ce que par l'attention qu'elle lui prête, met en évidence son succès, et, tout en la jugeant quelquefois avec sévérité, la considère d'ordinaire comme la traduc-

(44) Cervantes, II^e partie, ch. XXXV, p. 333, 334, 335, — et Filleau, t. IV, ch. XXXV, p. 21, 22, 23.

(45) Cervantes, II^e partie, ch. XLIV, p. 410, 411, — et Filleau, t. IV, ch. XXXIV, p. 190, 191.

(46) Cervantes, II^e partie, ch. LVII, p. 533, 534, — et Filleau, t. IV, ch. LVII, p. 369, 370, 371.

(47) Cervantes, II^e partie, ch. XLVI, p. 424, — et Filleau, t. IV, ch. XXXXVI, p. 184, 185, 186, 187.

tion essentielle du *Don Quichotte* avant la traduction de Viardot (1836). Pour Lenglet Dufresnoy (1734), elle est « fort estimée », et beaucoup plus que celle d'Oudin, « passable, mais peu recherchée », beaucoup plus que celle de Rosset, « médiocre », et dont ne s'inquiètent plus que « quelques amateurs de certains vieux Livres (48) ». En revanche, l'abbé Saint-Martin de Chassonville qui, en 1744, traduit les *Nouvelles exemplaires*, ne se montre aucunement tendre à l'égard de notre Saint-Martin. Et il écrit avec emphase, irritation même : « ...de quel droit Mr. de Saint-Martin se croyoit-il autorisé, lors qu'il a refusé de traduire une infinité de Morceaux très beaux, et même très essentiels, de l'Histoire de Don Quichotte? Lui peut-on pardonner d'avoir frustré le Public François du dernier Chapitre de cette Histoire, pour avoir lieu d'en faire une continuation à sa guise (49), malgré la précaution que Cervantes avoit eue de faire mourir, et enterrer son Héros dans toutes les règles, et de prévenir par cette mort bien concertée, les continuations sans fin de ses aventures. N'est-ce pas là se moquer et de l'Auteur et des Lecteurs? Cette manœuvre vient du fond d'un esprit présomptueux, qui, après avoir lû et relû un Auteur, s' imagine avoir des talens supérieurs, capables d'exécuter quelque chose de mieux que son Original (50) ». L'abbé Mayeul-Chaudon, dans sa *Bibliothèque d'un homme de goût* (1772), est plus équitable. La traduction française, dit-il, que nous avons du *Don Quichotte*, « pourroit être plus saillante, mais l'original a tant de mérite qu'on ne s'aperçoit pas de la langueur que le traducteur a quelquefois répandu (*sic*) sur son style (51). » Et c'est un jugement que reproduisent terme pour terme, en 1808, Barbier et Deses-

(48) Lenglet Dufresnoy, *De l'Usage des Romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs differents caracteres : avec une Bibliothèque des Romans, accompagnée de Remarques critiques sur leur choix et leurs Editions*. Par M. le C. Gordon de Percel (c'est-à-dire Lenglet Dufresnoy), 2 tomes, Amsterdam, 1734 ; — t. II, p. 215, 216.

(49) Nous verrons, en effet, au chapitre suivant, que Saint-Martin a ajouté à ses 4 volumes de traduction un cinquième suivi à son tour, beaucoup plus tard, d'un sixième.

(50) Abbé Saint-Martin de Chassonville, *Nouvelles Exemplaires de Michel Cervantes Saavedra, Auteur de Don Quichotte, Traduction et Edition Nouvelle. Augmentée de trois Nouvelles qui n'avaient point été traduites en français, et de la Vie de l'Auteur*. Par M. l'abbé S. Martin de Chassonville. Enrichie de Figures en taille douce. Lausanne et Genève, 1744.

(51) Abbé Mayeul-Chaudon, *Bibliothèque d'un homme de goût, ou Avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de Sciences et de Littérature ; avec les jugemens que les Critiques les plus impartiaux ont porté (*sic*) sur les bons Ouvrages, qui ont paru depuis le renouvellement des Lettres jusqu'en 1772*. Par L. M. D. V. Bibliothécaire de Mgr le Duc de **, Avignon, 1772, t. II, ch. VIII, *Des Romans*, p. 260.

sarts dans leur *Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Goût* (52). Plus sévère, et jusqu'à l'injustice, jusqu'à l'erreur, se montre *La petite Bibliographie biographico-romancière, ou Dictionnaire des romanciers* (1821). La traduction de Filleu (*sic*), affirme-t-elle, « se traîne servilement sur son original, Filleu n'ayant pas eu le talent d'imiter le comique, la finesse et l'élégance de l'auteur (53). » Pour écrire ces quelques lignes, si fâcheuses, s'est-on reporté de la version au texte? A-t-on même lu notre Filleau? Et, pareillement, l'a-t-il lu ce très catégorique H. Lemonnier qui, dans un article du *Répertoire de la littérature ancienne et moderne* (1824), lui reproche nombre de contre-sens? (54) Sévère encore et injuste, l'appréciation de l'abbé de Féletz (1828). De quelles épithètes, en effet, — et comminatoires — n'use-t-il pas? Voici : incorrecte, plate, « littérale sans goût et quelquefois infidèle sans raison (55). » Il y a autant d'excessive rigueur dans ces autres épithètes de Biedermann (1837) : « moins barbare que la précédente (celle d'Oudin et de Rosset), mais autrement difforme et inexacte (56). » Eusèbe Girault de Saint-Fargeau (1839) est au contraire indulgent. Il ne trouve à regretter, — tel l'abbé Mayeul-Chaudon, — que le manque de saillie et la langueur (57).

Il nous en faut venir à Nodier, Sainte-Beuve et Barbey d'Aurevilly pour rencontrer un jugement de tout point favorable. Dans sa *Description raisonnée d'une jolie collection de Livres* (1844), Nodier constate que bien des gens regardent encore la traduction de Filleau « comme la plus simple, comme la plus naturelle et par conséquent comme la meilleure » du *Don Qui-*

(52) Barbier et Desessarts, *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de Goût entièrement refondue, corrigée et augmentée...* par A. A. Barbier ; et N. L. M. Desessarts, Paris, 1808, t. V, ch. I^{er}, § 10, *Romans Espagnols. Cervantes*, p. 128.

(53) *Petite bibliographie biographico-romancière, ou Dictionnaire des romanciers, tant anciens que modernes, tant nationaux qu'étrangers...* Pigoreau, libraire, octobre 1821, p. 165.

(54) *Répertoire de la Littérature ancienne et moderne...* Paris, 1824, t. VI, article : Cervantes (Cervantes-Saavedra Miguel), p. 363.

(55) Abbé de Féletz ; *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, par M. Ch.-M. de Féletz, de l'Académie française, 1828, t. 6, p. 36.

(56) Biedermann, *Don Quichotte et la Tâche de ses Traducteurs : Eclaircissements nouveaux sur le style et l'esprit de l'original, et sur l'interprétation de son texte, développés dans une analyse du début de son nouveau Traducteur français, M. Viardot*, par J.-B. François Biedermann, conseiller privé de légation de S. M. le Roi de Saxe ; (ci-devant chargé d'affaires en Espagne). Paris et Leipsic, 1837, p. 4.

(57) Eusèbe Girault de Saint-Fargeau, *Revue des Romans*, Paris, 1839, 2 t. ; — t. I, p. 126.

chotte (58). Sainte-Beuve, dans le dernier de ses trois articles bien connus de 1864, écrit avec une entière justesse que la fin du XVII^e siècle dut à Filleau de pouvoir lire le *Don Quichotte* « dans une langue facile et agréable », qu'en outre cette traduction de Filleau « est des meilleures dans le goût du XVII^e siècle, et des plus belles, comme on disait alors (59). » L'impétueux Barbey, lui, excède dans la louange toutes bornes : « Filleau de Saint-Martin traduisit Cervantes comme La Fontaine aurait pu le traduire ». Et il fut « homme de génie par l'expression autant que Cervantes lui-même (60). »

Citerons-nous encore Auguste Callet qui, dans l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle* (1872), à l'article : Cervantes Saavedra, estime que la traduction de Filleau est peut-être la meilleure de toutes, et sans en excepter celle de Viardot? (61).

Comment enfin, dans cette revue de la critique, ne pas signaler les appréciations contradictoires de deux bibliographes : Quérard et Brunet? « Traduction rude, inélégante et incorrecte, affirme Quérard : les morceaux de poésie y sont surtout rendus avec une extrême négligence. » Mais, avec sa conscience d'érudit, Quérard est obligé d'ajouter : « on la lit pourtant encore malgré l'abrégé de Florian, et la traduction complète de Bouchon Dubournial (62). » Quant à Brunet, il a dit simplement, brièvement, ce qu'il fallait dire, — à savoir qu'elle est à la fois « mieux écrite » et « beaucoup moins exacte que celle de Cés. Oudin (63). »

De toute façon, sa valeur historique, — celle-là du moins, — ne fait pas de doute : Filleau de Saint-Martin a naturalisé en France le *Don Quichotte*.

(58) Nodier, *Description raisonnée d'une jolie collection de Livres (nouveaux mélanges tirés d'une petite bibliothèque)*, 1844, p. 330.

(59) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, 1864, t. VIII, p. 59.

(60) Barbey d'Aurévilly, *XIX^e siècle (deuxième série)*. — *Les Œuvres et les Hommes* (1860-1895). — Littérature étrangère, p. 97, 98.

(61) *Encyclopédie du Dix-neuvième siècle*, 3^e éd., 1872, t. V, p. 23, 24.

(62) Quérard, *La France Littéraire*, t. II, p. 103.

(63) Brunet, *Manuel du Libraire*, t. I, p. 1751.



CHAPITRE VII

Le “Don Quichotte” de Port-Royal (*Suite*) (1677-1713)

Filleau de Saint-Martin et de Challes continueurs de Cervantes (1695-1713)

- I. — Saint Martin, auteur du V^e tome du *Don Quichotte* français, est-il aussi l'auteur du VI^e ? Opinions de Champfleury, Ticknor, Quérard, Brunet. De Challes lui-même a revendiqué pour sien ce volume : lettres à ce sujet que nous a conservées le libraire Prosper Marchand. Vraisemblances toutefois en faveur de Saint Martin. De toute manière nous considérerons les deux tomes comme une seule et même continuation.
- II. — Début embarrassé : l'Arabe Zulema, l'Arabe Cid Ruy Gomez ; un premier et un second valets providentiels. Résumé de l'ensemble. Originalité médiocre du récit. Ce que le Continueur doit à Cervantes. Etrangeté de certaines inventions. Aisance et clarté. Intervention fréquente du narrateur.
- III. — Les *nouvelles* intercalées : Osorio, Eugénie et Valerio, Sainville et Sylvie. Le *Jaloux trompé*. Le *Mari prudent*. Romanesque et invraisemblance de tous ces récits.
- IV. — Critique littéraire et critique sociale. Véhémence qui n'épargne ni la poésie moderne, ni la poésie ancienne, ni les injustices ou abus, ni les grands, ni les gens de guerre, ni même les gens d'église.
- V. — Don Quichotte et Sancho dans cette Continuation. Don Quichotte modèle de chevalerie et de courtoisie. Sancho inférieur à lui-même. Comment, au lieu de l'abêtir, l'on devait et pouvait le hausser moralement.

I

Filleau de Saint-Martin ne s'arrête pas avec Cervantes. Il ajoute un cinquième volume à ses quatre premiers. Et ce cinquième volume, quelque vingt ans plus tard, sera lui-même con-

tinué par un sixième. C'est maintenant cette double *Suite* que nous allons considérer.

Comment d'abord se relie-t-elle à l'œuvre espagnole? Filleau supprime le chapitre 74 (1), ou, pour mieux dire, en détache quelques passages qu'il incorpore au chapitre 73, lequel chez lui est le dernier. Et ce chapitre 73, il le termine par ces mots qui, nous annonçant la guérison de don Quichotte, permettent à l'auteur de poursuivre son récit, d'entraîner encore son personnage en maintes nouvelles aventures : « Ils eurent beau dire tous, Don Quichotte n'en fut ni moins rêveur, ni moins malade; mais il *guérit* enfin, et retourna dans son bon sens, jusqu'à être consulté et admiré de tous ses voisins... (2) »

Si le cinquième tome (3) de cette continuation appartient à Filleau (et presque tous les commentateurs le reconnaissent), en est-il de même du sixième? (4) Certains critiques ou bibliographes modernes, Champfleury (5), Ticknor (6), Quérard (7), Brunet (8), le lui retirent pour le donner à Robert de Challes, le romancier assez obscur des *Illustres Françaises*. De Challes, en outre, l'a revendiqué pour sien. Il écrit en effet (le libraire Prosper Marchand (9) nous a conservé quelques fragments de sa lettre) : « Il semble qu'il soit de ma destinée, qu'on me vole tous mes Manuscrits... Un *sixième Tome de Dom Quixotte* a été imprimé à *Lion*, chez *Thomas Amaulry* (10). Je le réclame. Il est

(1) Rappelons que le *Don Quichotte* espagnol, II^e partie, contient 74 chap.

(2) *Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche*, t. IV, ch. LXXIII, p. 628.

(3) *Histoire de l'Admirable Don Quichotte de la Manche*, tome cinquième, Paris, 1695. — Daniel Larroque écrit à Bayle, le 8 juin 1694 : « On imprime chez Barbin une suite de Dom Quichot, composée par feu Saint-Martin, traducteur du Roman. » (*Choix de la Correspondance Inédite de Pierre Bayle* (1670-1706), publié d'après les originaux conservés à la Bibliothèque Royale de Copenhague, par Emile Gigas, Copenhague et Paris, 1890, p. 441.)

(4) *Continuation de l'histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, tome VI et dernier, Paris, 1713.

(5) Champfleury, *Le Réalisme*, Paris, 1857. Champfleury, dans ce livre, a publié toute une étude sur Robert de Challes (p. 23 à p. 116), étude qu'accompagne une réédition, incomplète d'ailleurs, d'une nouvelle de de Challes empruntée aux *Illustres Françaises* : Histoire de Monsieur des Ronais et de Mademoiselle Dupuis.

(6) Ticknor, *Historia de la Literatura española*, Boston, 1864, Appendix E.

(7) Quérard, *La France Littéraire*, t. II, p. 103.

(8) Brunet, *Manuel du Libraire*, t. I, p. 1751.

(9) Prosper Marchand, *Dictionnaire Historique ou Memoires critiques et littéraires, concernant la vie et les ouvrages de divers personnages distingués, particulièrement dans la République des Lettres*, La Haye, 1758. Voir le t. I, article : De Challes, p. 182 à p. 187.

(10) Dans l'édition de Lyon, chez Thomas Amaulry, le tome VI porte la date de 1713 ; les frères Wetstein, d'Amsterdam, réimprimèrent ce 6^e tome en 1715 (Cf. du Sauzet, *Nouvelles Littéraires*, 1715, t. II, II^e partie, p. 270).

mis sous le nom de Mr. de Saint-Martin. Or, je puis vous assurer que ce Mr. de Vaint-Martin (*sic*), tel soit-il, est un Archi-Fourbe, qui n'a rien mis à l'Ouvrage du sien, que des impertinences, et des manques de bon-sens... Je crois qu'il m'est permis de me plaindre publiquement d'un pareil rapt; et j'en demande, en un coin du *Mercure*, Acte public : *Intelligentibus pauca*... Je suis si choqué de ce *sixième Tome*, que je déclarerois mon nom, plutôt que d'en laisser l'honneur au Sr. de Saint-Martin. » Rien certes de plus catégorique. Toutefois, Prosper Marchand nous avise que ce bel entrain ne dura pas : « Sur les difficultez qui lui furent faites, écrit-il, touchant la proposition de restituer ce *sixième Volume* sans nommer à qui, il changea tout-à-coup de sentiment, et répondit d'une manière à peu près Normande. » Et voici la réponse : « La restitution du *sixième Tome* de *Don Quixotte*, est ce qui m'embarasse le moins. Le Sieur de Saint-Martin ne vaut pas la peine, que je m'abaisse jusqu'à lui. Mais, il me semble, que vous avez moins d'envie de crier au *Voleur* contre Saint-Martin, que de connoître celui qui a été volé. » Rien de moins net, cette fois, de plus incertain, de plus volontairement ambigu. Et Prosper Marchand d'ajouter : « Si ce n'est pas là se désister absolument de son accusation, c'est au moins essayer de se tirer d'un assez mauvais pas par une gasconade Littéraire, et se rendre tout-à-fait digne de cette vive et mortifiante rétorsion Poétique

Que prétend donc cet Homme ? *Après tous ces grands cris,
La Montagne en travail enfante une souris.* »

Aussi bien, selon Marchand, « un des meilleurs amis » de Challes n'aurait pu s'empêcher de déclarer : *Pour parler à cœur ouvert, je ne sai plus que dire de tant de larcins. Je ne puis me persuader, que l'on soit assez hardi, pour mettre son nom à un Ouvrage, lorsque l'on n'en est pas l'Auteur.* A quoi Marchand fait une objection pour le moins inattendue : « Mais, c'est une erreur, dont l'Abbé Des Fontaines l'auroit aisément et pleinement desabusé. » C'est que l'abbé Desfontaines (Marchand l'en accuse par une note) s'était « approprié les Histoires des Ducs de Bretagne et des Révolutions de Pologne. »

De toute manière, — et il convient de l'indiquer avec Champfleury (11), — Prosper Marchand, qui a connu de Challes et a

(11) Champfleury, *Le Réalisme*, p. 77.

été en possession de ses lettres, ne soutient pas assez vivement, pour obliger d'y souscrire, les droits de ce pauvre homme (12).

En l'absence de documents plus précis, il est difficile de trancher la question. Nous devons nous contenter de simples conjectures, recourir aux seules vraisemblances. Remarquons d'abord qu'à la fin de ce tome VI, le privilège accordé à Michel David et donné à Versailles le 5 novembre 1708 désigne clairement le sieur de Saint-Martin comme le continuateur de Cervantes et ne distingue point entre deux émules du romancier espagnol, l'un pour le cinquième tome, l'autre pour le sixième (13). Il semble, d'autre part, que, si Filleau n'avait voulu composer qu'une suite en un volume, il se fût arrangé pour tout conclure aux dernières lignes de ce volume et ne laisser aucune ouverture à de nouveaux développements. Bien au contraire : tel épisode, malgré ses 139 pages (14), se poursuivra (l'auteur lui-même nous en avertit) dans un « chapitre suivant », — et ce chapitre appartiendra au tome VI (15). Les aventures propres à don Quichotte et à Sancho ne paraissent pas, non plus, approcher de leur terme avec la fin du tome V. C'est donc que Filleau avait dessein de prolonger encore un récit qui l'amuse et amusait ses contemporains. Son plan devait comporter de plus amples proportions que celles d'un cinquième et unique volume. Pourquoi, dès lors, lui refuser la conception et l'exécution d'un sixième ? (16)

Pour nous, sans nous occuper davantage de débattre ce petit problème bibliographique, nous examinerons la double conti-

(12) Notons, à titre de curiosité, que ce 6^e tome de la Continuation a été quelquefois attribué à l'un des frères de Saint-Martin, M. des Billettes. L'abbé Dubos écrit, en effet, à Bayle, le 19 décembre 1695 : « Nous aurons... bientôt [le livre ne devait paraître qu'en 1713] la suite du cinquième volume du Don Quichotte ; c'est de M. des Billets, frère de M. de la Chaise, auteur de la vie de Saint-Louis, et de M. de Saint-Martin, traducteur du Don Quichotte de Cervantes. » (*Choix de la Correspondance Inédite de Pierre Bayle (1670-1706)*, par Emile Gigas, 1890, p. 247).

(13) Rappelons les termes du privilège : Nous avons permis et permettons par ces Présentes... de réimprimer ou faire réimprimer... « l'Histoire de Don Quichotte, traduite de l'Espagnol de Cervantes, avec la continuation du Sieur de Saint-Martin. »

(14) Histoire de Sainville et de Sylvie.

(15) Il n'en sera d'ailleurs que le quatrième chapitre.

(16) La date du privilège, 1708, n'est pas non plus sans surprendre, ce 6^e tome n'ayant paru, comme nous le savons, qu'en 1713. Faut-il supposer avec Rius, qu'après la mort de Saint-Martin (1694) cette « continuation » fut trouvée dans ses papiers, remise pour l'impression au libraire Michel David, que celui-ci sans doute obtint son privilège à la date de 1708, mais que, pour des raisons que nous ignorons, l'œuvre ne put être éditée que cinq ans plus tard ? Cf. Rius, *Bibliografía critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, t. II, p. 290.

nuation comme l'œuvre d'un même continuateur. Rien ne trahit, nous le répétons, ici et là, une pensée, une main différente. Et nous nommerons de ce nom de Filleau l'auteur de l'une et de l'autre suite (17).

II

Ce n'est pas sans maladresse que Filleau rattache, dans les tomes V et VI, sa troisième partie au roman de Cervantes. Il invente un successeur à Benengeli, l'Arabe Zulema qui prit nom après son baptême, Henriquez de la Torre. Cet homme « savant et curieux » alla lui-même dans la Manche pour s'informer si le seigneur Quixada existait encore. Il le vit, l'entretint, l'admira pour son « esprit », fut témoin de la considération que ses voisins lui marquaient, et proclama qu'il était entièrement revenu de ses visions. Mais, à quelque temps de là, le malheureux gentilhomme retomba dans sa manie. Alors Zulema, informé de ce nouvel accès, se mit à accompagner « pié à pié » l'errant hidalgo, « gagea » de plus des gens pour l'observer, et, avec ce qu'il apprit, résolut enfin de composer lui aussi une histoire. Il y travaillait quand l'idée lui vint de passer aux Indes. Il confia donc son manuscrit à Cid Ruy Gomez, un autre Arabe, avec mission de recueillir des traits nouveaux, de compléter et achever une narration imparfaite (18). Mais Zulema mourut bientôt; et Cid Ruy Gomez, à cette nouvelle, voulut détruire les mémoires en sa possession, ainsi que ce qu'il y avait, pour sa part, ajouté. Il n'en eut pas le temps, surpris à son tour et emporté d'une mort brusque. La précieuse relation, négligée des héritiers, allait se perdre, lorsqu'un valet la trouva, la transmit à un deuxième valet, lequel, venant avec son maître au-devant de Philippe V, en fit don à un Français de l'escorte royale. Et Filleau se donne à nous pour l'avoir traduite (19). Voilà, certes, bien de l'embarras, de fort inutiles complications, pour excuser d'avance et légitimer un projet qui ne pouvait manquer d'être périlleux. Tous ces détours ennui le lecteur, l'indisposent, le mettent en défiance sur l'œuvre à venir.

(17) Nous nous sommes servi, pour notre étude, de l'édition de 1722, la Bibliothèque Nationale ne possédant pas celle de 1713. — C'est à Madrid seulement, à la Biblioteca Nacional, que nous avons eu en mains cette dernière édition.

(18) Voir t. V, p. 1, 2, 3.

(19) Voir t. VI, p. 1, 2, 3, 4.

Le récit, d'ailleurs, par les événements qu'il nous présente, n'est pas toujours très habile. Don Quichotte, nous dit-on, une fois guéri, prit, à la chasse, un accès de fièvre. Or, vers le milieu du septième jour, comme sa maladie avait redoublé, vint à passer sous ses fenêtres une troupe de cuirassiers dont le capitaine, pour saluer l'illustre demeure du héros, commanda une décharge de mousqueterie. Ce bruit acheva de déranger une cervelle déjà atteinte, et Sancho put dès lors, aisément, décider son maître à reprendre targe et cuirasse. Mais voici que Sancho prétend, l'ambitieux, au titre et à la gloire de chevalier. Le complaisant don Quichotte lui fait subir la veillée des armes, ce qui ne va pas sans incidents ridicules ou pénibles. Sancho d'abord tue un inoffensif pourceau, qu'il estime avoir été l'enchanteur don Grougnard; puis, ce qui est plus grave, il reçoit de don Quichotte, à travers les mâchoires, un grand coup d'épée qui lui met en sang le nez et la bouche. L'infortuné n'a pas de chance, non plus, pour ses débuts dans l'ordre de la chevalerie : une autruche mâle, qu'il combat avec vigueur, mais qu'il manque, lui endommage le crâne à coups de bec. Cependant nos deux aventuriers arrivent bientôt à la maison de Basile, où ils sont amicalement soignés. Quand ils la quittent, ils doivent lutter contre des forgerons dont l'hidalgo a vite fait de prendre la forge et l'établi pour l'enfer lui-même. Vainqueur en cette rencontre, don Quichotte porte secours au seigneur Valerio et à sa femme Eugénie attaqués par des scélérats. Et Filleau profite de l'occasion pour nous raconter par le menu la double histoire d'Eugénie et de Valerio, celle, en outre, de deux autres voyageurs pareillement offensés et maltraités : les Français Sainville et Sylvie. Là-dessus, mais sans autre motif que son bon plaisir, le narrateur nous présente le duc d'Albuquerque et son épouse. Le duc d'Albuquerque convoque auprès de lui le duc de Médoc, gouverneur de la province, et toute la compagnie se met en devoir de débarrasser une forêt des brigands qui l'occupent. Don Quichotte et Sancho font merveille; aussi les retient-on au château de Valerio. Là, le temps passe à disserter sur l'amour; et Filleau, saisissant de nouveau l'occasion, introduit pour la deuxième fois en son récit deux longues nouvelles : le *Jaloux trompé* et le *Mari prudent*. Hommes et femmes ensuite, — les Français aussi bien que les Espagnols, — se rendent chez le duc de Médoc, où l'on décide de guérir pour tout de bon le plaisant et héroïque Manchois, puis de le ren-

voyer chez lui. On lui fera donc désenchanter Dulcinée, cependant que Sancho, le souffre-douleur de tout ce beau monde, se verra battre et tirer des poils de barbe à la très noble fin d'être purifié, d'être soulagé de ses défauts. Mais Dulcinée veut se consacrer à Dieu. Qu'on juge de la mélancolie où s'abîme aussitôt son chevalier servant ! C'est tout triste, la tête basse, qu'il rentre au village avec le fidèle Sancho. Sur la route, ils boivent de l'eau fraîche d'une source et tombent malades. L'un se rétablit : c'est Sancho. N'a-t-il pas su se redonner lui-même vie et vigueur à force de bonnes pintes vineuses ? L'autre meurt : c'est don Quichotte. Ne l'a-t-on pas affaibli à force de saignées ?

Et voilà comment Filleau s'est grandement mis en frais d'invention et d'anecdotes pour ne pas réussir toujours à nous amuser. Original, bien qu'il y tâche d'un plein effort, il ne l'est pas absolument. Les nouvelles secondaires dont il nourrit ou plutôt surcharge sa narration, il en a pris le goût et l'habitude chez Cervantes. En outre, si la seconde partie du *Don Quichotte* espagnol nous montre les deux coureurs d'aventures au château des ducs, cette troisième partie de Filleau nous les montrera semblablement chez un duc encore, et où ils auront de nouveau à subir d'étranges, d'humiliantes épreuves. Enfin, pour en venir au détail, la scène fameuse où, dans Cervantes, Sancho gouverneur se voit frustré des plus excellents plats, a ici son double, presque sa copie. Un chirurgien hâbleur, maître Crisostome, défend à Sancho, mal en point, de manger du mouton « viande chaude et nourrissante », — puis du levraut, « viande triste et mélancolique. » Aussi notre homme, s'impatientant et plein d'un amer souvenir, s'écrie-t-il : « Autre *Tirtea Fuera* ! cela étoit bon quand j'étois Gouverneur, et qu'il y avoit un Medecin gagé pour veiller à ma santé ; à cette heure que je suis Chevalier, je me gouverne bien moi-même (20). »

Filleau, d'autre part, quand il imagine pour son compte, n'est pas toujours bien inspiré. Il s'abandonne çà et là à de fort grossières plaisanteries. Veut-on savoir, par exemple, comment fut guéri Sancho d'une blessure au visage ? Un mauvais plaisant s'agenouilla auprès de lui et, en pleine figure, lui lâcha « le superflux de son humidité (21). » On regrette encore que le nar-

(20) Voir t. V, p. 140.

(21) T. VI, p. 136. — Et Filleau d'insister : « tous les autres [il s'agit des gens de la Duchesse de Médoc] en firent autant après lui, et inonderent l'infortuné Sancho le plus copieusement qu'ils purent à la décharge de leurs reins. Ruy Gomez dit que malicieusement ils lui en lâcherent quelque portion dans la bouche, que le Chevalier avala malgré lui. » (p. 136).

rateur ne sache pas ou ne veuille pas se borner, qu'il abonde en incidents, en surprises, qu'il soit incapable de choix. Il lui arrive même pour nous étonner, — nous amuser peut-être, — de recourir à de vraies machines d'opéra (22). C'est ainsi que le désenchantement de Dulcinée se produit par de multiples *trucs* dont la relation circonstanciée nous fatigue. Les deux chevaliers sont dans la caverne de Montesinos. Tout à coup, la terre s'ouvre, vomit feu et flammes. Puis la voûte s'illumine et laisse apercevoir un ciel couvert de nuages. C'est, ensuite, une fantasmagorie d'éclairs : un enchanteur se montre sur un char doré que traînent deux cygnes. Mais voici que se dresse une table toute servie : elle disparaît subitement. Une grille de fer s'élève à son tour : alors le sol tremble et s'abaisse jusqu'au niveau d'un tribunal où siège Pluton affreusement vêtu de rouge... (23). Nous nous arrêtons avant Filleau : il a péché par excès. On lui en veut d'avoir l'imagination si exubérante, si peu retenue.

Reconnaissons toutefois que, à considérer l'ensemble, son récit n'ennuie pas. On se laisse emporter au mouvement vif de la narration. Même lorsque Filleau fait halte, lorsqu'il s'attarde pour s'expliquer sur la bizarrerie d'un événement ou l'invraisemblance d'une aventure, il ne s'embrouille à aucun degré, demeure clair, précis. Nulle incertitude ne provient jamais de la multiplicité des personnages; on les distingue toujours, eux et leurs particulières infortunes. Le défaut, c'est que les faits ne se commandent pas les uns les autres, ne se subordonnent pas à une nécessité interne du récit : caractères des héros, inimitiés, sympathies, passions. La main du conteur se voit, qui arrange, combine, et, quoi qu'ils en aient, oblige les êtres les plus divers à se rencontrer en un même lieu, comme à un rendez-vous pris d'avance. S'attendait-on à trouver à la fois, dans le château d'un noble Espagnol, don Quichotte, Sancho, le duc d'Albuquerque, sa femme Dorothée, le Français Sainville, une marquise, Sylvie, le duc et la duchesse de Médoc? Rien ne contraignait tous ces gens à se rassembler, rien, sinon la volonté expresse de l'auteur.

(22) Lui-même nous le fait savoir. N'écrirait-il pas, à propos du désenchantement de Dulcinée, que celui qui en « avoit conduit toutes les machines, avoit été long-tems employé au service des Theâtres de la Comedie et de l'Opera à Venise et à Rome, et qu'ainsi il savoit élever et abaisser perpendiculairement et obliquement toutes sortes de poids, conduire les vols de tout sens et contrefaire le tonnerre et les éclairs ? » (t. VI, p. 458).

(23) T. VI, ch. LV, p. 376 à 405.

III

Les nouvelles qui s'entremêlent au récit principal manifestent comme lui l'aisance du romancier et, aussi bien, sa faiblesse psychologique. La première, que Filleau a mise dans la bouche de Quitterie, est l'histoire d'un jaloux forcené, Osorio, qui a épousé une jeune femme vertueuse, Léonore, nièce de Gamache (24). Les tourments qu'inflige Osorio à Léonore, les excentricités de cet absurde mari, voilà ce que la bavarde Quitterie nous détaille complaisamment. Ne plaignons pas trop, pourtant, la victime. Don Quichotte, en effet, le consolateur des dames affligées, ayant rencontré sur une route le seigneur Osorio à cheval, le prend pour un détrousseur de passants, l'affronte, le vainc; puis, apprenant qui il est, lui ordonne de mieux vivre désormais avec sa femme. Et Osorio d'obéir : sa contrition est aussi marquée que, tout à l'heure, sa manie jalouse était hors de mesure. Ce subit et radical changement s'explique-t-il? La cause en est-elle dans la peur qu'Osorio a ressentie en face du chevalier, ou faut-il voir là, pour parler avec don Quichotte, une action de Dieu qui, voulant récompenser la touchante Léonore de son mérite et de sa patience, a suscité à son mari une rencontre et un combat, instruments de guérison? Invraisemblable par sa fin, cette nouvelle n'a guère, non plus, de vérité par son développement. Osorio ni Léonore n'existent, ne vivent. Nous savons, certes, que Léonore est « belle et bien faite », qu'elle a « beaucoup d'esprit », qu'elle « chante en perfection et danse de même », qu'elle est d'une « douceur » et d'une « modestie » qui « charment (25). » Mais, de tout cela, nul visage, nulle physionomie ne ressort : ce n'est que la figure abstraite de la vertu. Pour Osorio, — jalousie à part, — il est lui aussi le personnage le plus pâle et le moins net : il n'est ni bien, ni mal; croit tout savoir et ne sait rien, ignore tout et parle de tout. Et cette énumération de ses défauts ne réussit nullement à l'évoquer. Peindre est précisément le contraire de définir.

Deux nouvelles plus importantes, celles d'Eugénie et de Valério, celle de Sainville et de Sylvie, n'ont pas plus de réalité. La première n'est que l'histoire d'un attentat commis sur une jeune femme par ses deux beaux-frères amoureux d'elle (26).

(24) T. V, p. 145 à p. 164.

(25) T. V, p. 145, 146.

(26) T. V, p. 289 à p. 316.

Le mari, survenant, se voit en grand danger d'être tué. Mais le providentiel don Quichotte intervient : toujours animé d'un généreux courage, il sauve l'épouse et l'époux. Afin de corser son récit, qui n'en avait pas besoin, l'auteur a imaginé une horrible circonstance. Eugénie a été attachée à un arbre : le libidineux Octave tente d'abuser d'elle, lorsqu'un ours à l'improviste sort d'une caverne, se précipite sur le malandrin, le saisit par le milieu du corps et l'emporte. Vraiment Filleau n'est pas assez ménager des interventions miraculeuses !

Il est plus difficile de se reconnaître dans l'histoire de Sainville et de Sylvie (27). Les fils en sont plus nombreux et enchevêtrés ; une partie en est récit, conversation ; — une autre partie action et drame. Et les buissons y dissimulent quelquefois la grand'route. Sainville raconte à une marquise, chez elle, ses amours malheureux avec Sylvie. Sylvie, d'ailleurs, et Sainville sont d'achevés héros de roman. Elle, ainsi que parle Filleau, joint aux charmes de la jeunesse ceux de l'esprit. Lui, c'est le parfait honnête homme : n'a-t-il pas toujours mieux aimé, nous dit-il, la réputation des personnes auxquelles il s'attachait que tout ce qu'il en pouvait attendre ? Sylvie, trouvant Sainville trop réservé, fait mine, à dessein, de lui donner de la jalousie, de traiter favorablement un certain Deshayes que Sainville lui-même a introduit auprès d'elle. Et... nous attendons le reste, lorsqu'un carrossé se présente inopinément devant le logis de la marquise : c'est le carrosse de Sylvie que poursuit et persécute son mari Deshayes, car elle a épousé ce médisant, ce fourbe, cet infâme...

Sylvie, à son tour, nous raconte longuement à la suite de quelles intrigues elle a repoussé l'honnête Sainville pour se donner à un homme sans vertu. Ayant rompu avec celui-ci, maintenant, ne va-t-elle pas réparer à l'égard de celui-là, l'aimer, et l'histoire n'est-elle pas terminée, puisque Sainville et elle, les voilà réunis ? Mais le narrateur n'est pas aussi pressé que nous, lecteur. Il veut que Deshayes tourmente encore Sylvie. De fait, l'astucieux a obtenu contre sa femme une lettre de cachet, et la malheureuse doit s'enfuir en Espagne, où vont aussi pour leurs affaires Sainville et la marquise. Deshayes ne se tient pas pour battu, continue de poursuivre la fugitive, va l'atteindre ; mais Filleau lui suscite à point un duel où il est

(27) T. V, p. 379 à p. 482, et t. VI, p. 29 à p. 80, — p. 81, 82, 83, — p. 88 à p. 96.

blessé à mort. Transporté au château de Valério, il meurt avec repentir, et unit, à ses derniers moments, ceux que ses façons criminelles avaient séparés. Filleau, on le voit, ne cesse de croire qu'il y a une Providence pour les honnêtes gens.

Est-ce à dire que toute cette longue et romanesque nouvelle manque d'intérêt? Aux premières pages, l'attention se fixe sur l'analyse délicate d'un amour naissant : on nous en conte avec esprit et avec charme les joies, les tristesses, les petites ruses calculées; l'on nous dit les mots à dessein cruels, les gestes exprès dédaigneux par quoi s'éprouvent et se tourmentent deux cœurs sincères (28). Par la suite, Filleau nous dépeint assez vigoureusement Deshayes, et surtout une certaine baronne de... dont le rôle, la méchanceté, l'hypocrisie, font songer à l'horrible marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses*, et à ses procédés détestables envers Cécile de Volanges. Laclos sans doute achèvera l'esquisse, gravera plus à fond les traits, les poussera davantage au noir. Nous n'avons ici qu'une épreuve d'un dessin léger, hésitant, mou. Pourtant ne suffit-elle pas à nous révéler un romancier qui, malgré la bonhomie, sait voir et s'efforce de rendre?

Deux autres nouvelles, vers la fin de la Continuation, ne se rattachent pas, comme les précédentes, à l'ensemble du récit par les événements ou les personnages. Toutefois, elles ne font pas complètement hors d'œuvre. Situées après un chapitre qui s'intitule : *Dissertation sur les différentes manières d'aimer des Espagnols et des François*, elles nous entretiennent, elles aussi, d'amour, et nous montrent d'une part les conséquences désastreuses de la jalousie, d'autre part les effets bienfaisants d'une adroite conduite. Antithétiques par le sujet, elles se complètent en s'opposant : toutes deux donnent au lecteur une leçon, la même : une leçon de bon sens et de prudence.

Dans le *Jaloux trompé* (29), l'auteur affirme dès le début son intention morale. On y verra, écrit-il, « que les précautions d'un jaloux donnent déjà de lui un sujet de risée, qui est encore augmenté lorsqu'il a affaire à des gens qui ont l'esprit de les rendre inutiles, et de les tourner contre lui-même. » On y verra pareillement « que la jalousie est en éfet un poison mortel pour ceux qui s'y abandonnent (30). » Le jaloux Sotain n'a-t-il pas

(28) T. V, p. 402 et sq.

(29) T. VI, p. 242 à p. 295.

(30) T. VI, p. 241, 242.

détourné de lui sa femme, la vertueuse Célenie? Ne meurt-il pas de découvrir que, maintenant, elle le trompe? Le narrateur, de toute évidence, n'a composé cette longue histoire que pour illustrer et prouver sa thèse. Aucun personnage, ici, n'est vivant, ni Sotain, le mari, dont nous savons seulement qu'il a, plus de dix ans, porté les armes, qu'il appartient à « une des premières Maisons de la Province », qu'il est « bien fait », et « d'une conversation fort aisée et agreable » (31) — ni l'épouse Célenie, « d'une beauté achevée, parfaitement bien faite, d'un esprit et d'une douceur d'Ange » (32), — ni l'amant, un cavalier audacieux, qui se donne pour une servante italienne, et se moque de Sotain jusqu'à lui proposer d'appliquer à Célenie, encore innocente, une ceinture de chasteté (33). L'autre histoire, le *Mari prudent* (34), tout aussi romanesque, n'a pas beaucoup plus de sel. Un mari, à force de sagesse et par une conduite appropriée, oblige sa femme à se repentir de ses coupables amours. Même, il lui pardonne, la reprend chez lui, où elle vivra désormais « retirée en son domestique. » Nous le voulons bien! Toutefois, cette transformation d'une pécheresse, il eût fallu nous l'expliquer, au lieu de, — simplement, — nous l'affirmer. Filleau, décidément, ne songe qu'à nous instruire, et il nous demande de le croire sur parole. Le moraliste en lui prédomine sur le conteur.

IV

Ce goût des idées, ce besoin d'avertir et de prémunir se manifeste dans toute la *Suite*. Littérairement et socialement bien des avis nous sont offerts, et non sans exubérance.

Don Quichotte, pour peindre Angélique, — l'Angélique de l'*Orlando*, — a-t-il usé des lieux communs les plus rebattus, des expressions les plus fatiguées : roses des joues, corail des lèvres, albâtre du front; a-t-il comparé les cheveux de cette exceptionnelle beauté à des liens où les amours enchaînent les cœurs et où se jouent de nonchalants zéphyr, — tant d'absurde convention répugne, et nous le comprenons, au goût de Filleau. Aussi confie-t-il à Sancho le soin de protester. Surtout Sancho

(31) T. VI, p. 243.

(32) *Ibid.*

(33) T. VI, p. 266 et sq.

(34) T. VI, p. 297 à p. 324.

ne peut admettre que des zéphyr voltigent dans une chevelure: « ce... ne valoit-il pas mieux, s'écrie-t-il, dire tout d'un coup que le vent les souffloit? cela auroit été plus court et je l'aurois mieux entendu (35). »

Filleau encore a dit son mot sur la querelle, flagrante à cette date, des Anciens et des Modernes. Il ne lui semble pas que les premiers soient tellement supérieurs aux seconds! Les poètes anciens, déclare don Quichotte, à propos d'Horace et de Martial, ne manquaient pas d'esprit, — mais de justesse d'esprit. Ils instituent dans leurs vers « des discussions perpétuelles »; ils se laissent aller à des dénombrements ou à des précisions superflues. Et le curé, ami de don Quichotte, approuve, même renchérit. « On diroit que les Anciens font des cabales secretes parmi nous, et qu'ils y répandent de grosses pensions; ils y trouvent plus d'amis que nous-mêmes, et il n'est pas permis de parler d'eux que le chapeau à la main, et avec une déférence et une veneration extrême. » Là-dessus, dans son zèle iconoclaste, notre homme critique, voire *démolit* l'ode célèbre d'Horace à Virgile. L'auteur, selon lui, « fait son compliment en deux mots », puis, subitement, « il s'emporte contre la mer, cet élément infidele ; » puis « il attaque le vaisseau », insulte celui-là « qui en inventa l'usage », bref oublie totalement Virgile. Qu'importe alors que les vers soient beaux et la cadence agréable? Ce n'est là qu'« avoir envie de parler. » Et il y a grande apparence que, si Horace eût connu les proportions du navire, ses dimensions, ses agrès, le nom de l'ouvrier, il nous eût infligé tout ce détail. Et voilà pourtant ce qu'on admire si fort! (36)

La société aussi, avec ses préjugés, ses abus, ses iniquités, Filleau lui est maintes fois sévère. Par exemple, il déplore la situation inférieure de l'épouse en face de l'époux. Il n'admet pas, comme les Espagnols, que le crime d'adultère soit, pour la femme seule, « un crime sans pardon, sans quartier et sans retour. » Dieu n'a-t-il pas voulu que la fidélité conjugale fût réciproque, puisqu'il n'a créé qu'une Eve pour un Adam, tout de même qu'un Adam pour une Eve? Est-il, d'autre part, raisonnable d'exiger d'une femme plus de fidélité qu'on en a pour elle? En quoi, pour un mari, y a-t-il générosité et honneur à poignarder ou empoisonner un être qui n'a, pour défense, que ses larmes et ses gémissements? « C'est une cruauté et une

(35) T. VI, p. 347.

(36) T. V, p. 34, 35, 36, 37.

barbarie de punir dans autrui des fautes qu'on commet soi-même. » Mais Filleau ne s'arrête pas à cette limite, il veut trop prouver, glisse à de ridicules affirmations. Il proclame, avec le courtois Chevalier de la Manche, que la femme est l'ouvrage le plus achevé qui soit sorti des mains du Créateur. Et il en apporte ces burlesques raisons : l'écriture a dit que le mari est « chef de la femme. » Sans doute; mais « le chef ou la tête n'est pas la plus noble partie du corps, c'est le cœur. » En outre, à prendre les choses du plus haut, Eve n'a-t-elle pas été le terme des ouvrages de Dieu, puisque Dieu, avant elle, fit l'homme, et, avant l'homme, les animaux? Comment donc n'atteindrait-elle pas la perfection suprême, s'il est vrai que Dieu, dans ses créations, soit allé du moins parfait au plus parfait? (37) Admirons, nous, comment trop de logique mène à l'absurde. Aussi n'entendrons-nous pas, sans une certaine satisfaction, le discourtois Sancho s'écrier à son tour qu'il n'est point de femme qui ne ressemble à sa moricaude, qui ne soit entêtée, acariâtre, bonne à faire enrager un mari. Ne nous y trompons pas, cependant. Cette généralisation abusive et comique du grossier paysan nous avertit, d'elle-même, de ne la pas trop prendre au sérieux. Saint-Martin est ici avec don Quichotte; et la trivialité bourrue qu'il prête à l'homme du peuple rehausse, bien loin d'y faire brèche, la fine et précieuse galanterie de l'hidalgo.

Plus généralement Saint-Martin, par la bouche de don Quichotte, dénonce, condamne toutes sortes d'abus. Le chevalier, alors, affecte le ton d'un prédicateur. On dirait d'un Bossuet, d'un Bourdaloue qui tonne en chaire. C'est à un spectacle chez Valério (et le moment peut sembler inopportun) qu'il s'élève avec cette vigueur contre le crime et l'injustice : « Un des plus grands secrets de la Providence de Dieu », proclame-t-il d'abord, c'est qu' « ayant toujours les yeux ouverts sur la conduite des hommes, il retient si long-tems le glaive suspendu sur la tête des impies, et laisse l'innocence dans l'oppression. » N'en soyons pourtant pas trop émus : « Le triste état » des gens de bien, « leurs persecutions, leurs souffrances » semblent le véritable caractère de ceux qu'il chérit, tandis que le bonheur imaginaire des autres est une marque infaillible de sa haine. Ensuite, passant aux « conditions en particulier », l'orateur, — presque le sermonnaire, — apostrophe, flétrit les mauvais juges, les usu-

(37) T. VI, p. 326 à p. 338.

riers, les usurpateurs du bien d'autrui, les gouverneurs de provinces insoumis et félons, tous ceux qui, « heros d'ambition, mais non de courage; avides de richesses et non pas de gloire », troublent à leur profit l'état et y fomentent la révolte : « Infames, s'écrie-t-il, infames qui, contens de la terre ne voulez point d'autre héritage ; la terre sera donc votre partage, vous en jouïrez, vous vous en gorgerez; mais vous éprouverez aussi que toutes les délices qu'elle vous offre, et qui vous charment, ne laissent pas d'avoir leur poison et leur amertume. » Et il lance un véritable anathème à « tous ceux qui n'ont point d'autres règles que la chair et le sang », les violents, les orgueilleux, les furieux, les débauchés, les sacrilèges : ceux d'aujourd'hui, ceux de jadis. Pour finir, il montre Dieu qui, même en ce monde, dans sa justice et dans sa mansuétude, punit ou récompense (38).

Parmi ceux qui méritent d'être réprouvés et châtiés, Filleau et son porte-parole don Quichotte n'hésitent point à comprendre les Grands. D'un mot, le Chevalier les juge : « ils sont pleins d'orgueil pour eux-mêmes; et de mépris pour tout le reste. » Leur vanité explique qu'il y ait tant de misérables : ne se sont-ils pas emparés des biens et de l'autorité « qui devroient être également partagez selon les loix de la nature » ? Puis, sur un ton plus âpre, avec l'accent irrité d'un La Bruyère et, quasi, d'un Rousseau : « N'est-ce pas le mépris qu'ils ont pour les autres hommes, qui les porte à la revolte, et qui les oblige de chercher dans les meurtres et dans les assassinats de quoi se retirer tout d'un coup du mépris et de la misere ? Un pauvre malheureux, délabré, avec l'air triste, demande humblement l'aumône : Oste-toi de là, maraut, dit le grand Seigneur, on ne voit que ces coquins-là par les ruës. » « Ce Pauvre qui voit qu'on insulte sa misere au lieu de la soulager, juge qu'on ne le traiteroit pas ainsi s'il étoit doré comme les autres; il risque tout pour n'être plus en état de souffrir l'insulte ! et voilà ce qui peuple les montagnes et les forêts de scelerats et de meurtriers, qui ne le seroient pas devenus si on ne les avoit point méprisez. (39) »

Pas plus que les Grands, Filleau n'épargne les gens de guerre, ni même les gens d'église. A l'armée, fait-il dire au neveu du curé, — un soldat, « il n'y a point de société », « ou il n'y en a que trop. » Pour un honnête homme, on y trouve cent brutaux. Pas de fidélité, point de conversation. L'esprit n'y est tourné

(38) T. V, p. 318 à p. 322.

(39) T. V, p. 38, 39.

qu'à la débauche, au jeu. Vouloir y être sage, c'est passer pour pédant. Et don Quichotte qui répond à la diatribe du neveu ne prend point le contre-pied de telles affirmations, ne discute pas la vérité des faits allégués. Ce qu'il justifie, ce n'est pas l'homme de guerre, c'est la guerre « dont les premiers motifs, dit-il, regardent la défense de la Religion, la gloire de l'Etat et la conservation des peuples. » Il exalte surtout le dévouement à la cause de Dieu, et il voudrait voir tous les princes de l'Europe, embrassant la « querelle » divine, s'unir contre les Turcs, organiser contre eux une croisade. Mais, répétons-le, légitimer la guerre, ce n'est nullement excuser de ses vices le monde guerrier, le libérer de toute obligation morale (40).

Pour les gens d'Eglise, Filleau n'est guère plus indulgent. Que d'ambitieux, déclare-t-il, recherchent, briguent les dignités ecclésiastiques et ne disent que des lèvres: « *Nolo episcopari!* » Ceux-là ont plusieurs bénéfices, dont un seul leur suffirait à vivre et à faire leur salut; ceux-ci, fastueux et magnifiques, « dissipent dans de vains plaisirs un bien qui n'a été destiné qu'aux pauvres. » Les évêques passent de diocèse en diocèse, « sautent » de l'un à l'autre, uniquement parce que celui qu'ils prennent est plus riche que celui qu'ils quittent. Et ils agissent en vérité « comme un homme qui auroit repudié une femme légitime à cause de sa pauvreté, pour s'attacher à une riche concubine, et vivre avec elle dans un adultere perpétuel. (41) » Les vertus chrétiennes, dit ailleurs Filleau (42), « les gens d'Eglise les prêchent, et en laissent la pratique aux autres. » S'agit-il de charité, « au diable le liard qu'ils donnent aux pauvres. » — de paix et d'union, « on ne voit qu'eux plaider. » — de jeûnes, « ne trouvent-ils pas toujours des prétextes pour s'en dispenser? » Et ces réflexions de Sancho, pour amusantes qu'elles paraissent, n'en sont pas moins une critique acerbe envers ceux qu'elles visent et qu'elles atteignent.

V

Que deviennent cependant, au milieu de ces remarques de tout genre, nos deux héros, le chevalier don Quichotte et le chevalier Sancho ?

(40) T. V, p. 41 à p. 44.

(41) T. VI, p. 430 et 437.

(42) T. VI, p. 349.

Don Quichotte, Filleau le ménage, ne lui est point dur, hostile; et, s'il se moque de lui, il ne le tourne pas en grossière dérision, ne lui inflige pas l'insulte du sarcasme. Il nous le présente d'abord comme un gentilhomme campagnard, chasseur et pêcheur, mais sans excès, tout revenu au bon sens, apte à juger les démêlés de ses voisins, capable d'accommoder leurs querelles. Don Quichotte vit ainsi, tranquille, sage, entre sa gouvernante et sa nièce, visité souvent de son curé, de maître Nicolas le barbier, du bachelier Sanson Carrasco. Il redevient fou, nous le savons. Pourtant Filleau ne profite pas de cette rechute pour l'accabler. Et c'est vraiment le don Quichotte de la II^e partie qu'après Cervantes il nous montre à son tour. Même exaltation chevaleresque; mêmes illusions; même désir de rivaliser par le mérite et la gloire avec les preux de jadis; même courage à défendre les humiliés et les offensés; même raison fine ou ferme toutes les fois qu'il n'est pas question de chevalerie, de géants, d'enchanteurs; même réserve et courtoisie auprès des dames; même fidélité et piété amoureuse à l'égard de Dulcinée. De sa raison et de son bon sens veut-on une preuve? Qu'on l'entende définir le courage: « Le courage, Sancho, est *un mouvement du cœur* qui nous empêche de considérer le peril dans les choses que nous avons à entreprendre; c'est-à dire, qui nous porte hardiment vers un lieu dangereux, sans examiner les risques qu'il y a de s'y rendre. » Et il distingue avec justesse diverses sortes de courage, par exemple le soldatesque emportement et la valeur réfléchie, la constance, la fermeté, la patience (43). Cette habileté, cette sûreté dans l'analyse, admirons-les. Et ne savons-nous pas déjà qu'il y a du moraliste dans le don Quichotte de Filleau de Saint-Martin?

L'amant de Dulcinée, en lui, demeure pareillement un modèle. Chatouilleux même sur ce point, il se bat contre Sancho coupable d'avoir soutenu qu'aucune dame d'aucun chevalier errant ne l'emporte en beauté sur la comtesse Eugénie; et il faut toute l'autorité de l'enchanteur Parafaragaramus pour le ramener à plus de douceur envers un étourdi et un bavard (44). Ce sentiment passionné qu'il garde à sa dame sans restriction ni intermittence se teinte, vers la fin du livre, de mélancolie. C'est que Dulcinée, existant ici en chair et en os, lui inspire non plus un amour de tête, mais un très humain amour de cœur. Il

(43) T. V, p. 28, 29.

(44) T. VI, p. 198 à p. 206.

aime une femme en elle et non plus une idée, un rêve. Or il arrive que cette femme, Alonsa Lorenzo (45), fait le vœu d'entrer en religion : il pensait l'avoir à lui et elle part loin de lui. Autant que des saignées qu'on lui inflige, il mourra de cette trop sensible perte.

Pour Sancho, Filleau ne lui a pas été aussi commode ou indulgent qu'à don Quichotte. Au début du livre, quand il nous trace son portrait, il note en lui les défauts de paresse et de vanité, et il ne lui reconnaît guère qu'une qualité : la bonne humeur.

Du personnage de Cervantes, le Sancho de Filleau a surtout conservé la manie des proverbes et l'aisance à en débiter tout un chapelet, grain à grain. Soutient-il par exemple que le courage « est comme l'esprit qui ne vient pas tout d'un coup », il appuie son opinion de ces aphorismes accumulés : « Paris ne fut pas fait dans un jour; goutte à goutte l'eau cave la pierre; il y a vingt-quatre heures au jour, et douze mois font une année; il n'est pas donné à tout le monde de tout savoir, et bon cheval et méchant homme ne s'amendent pas pour aler à Rome... (46) »

Ce qui est plus grave, c'est que ce chevalier dérisoire ne montre jamais de chevaleresques sentiments. Les rares exploits qu'il accomplit, il n'y est point porté par naturelle vaillance; mais il sait bien ne courir aucun risque sous des armes qu'il croit enchantées et à l'épreuve des coups les plus rudes. Nul respect de la femme, non plus, en cet être fort matériel. Filleau suppose que, sous le nom d'Altisidore, une servante, rebutée de don Quichotte, lui permet de l'aller trouver en sa chambre. Sancho, à peine entré, veut tout de suite en venir à la conclusion. Mais quatre valets, vêtus de blanc et de bleu à la façon des anges, le saisissent, le bâillonnent, et le plongent dans l'eau d'un fossé pour éteindre, disent-ils, « les feux de sa concupiscence. (47) » La leçon, pour être énergique, n'en est pas moins méritée.

(45) Car c'est elle qu'on est allé chercher en son village pour lui faire jouer le rôle de princesse enchantée à la fin de l'ouvrage. Et voici comment Filleau nous la dépeint : « elle étoit fort jolie, fort sage, et avoit beaucoup d'esprit. » (t. VI, p. 354).

(46) T. V, p. 30. — Il n'est pas jusqu'à Thérèse qui ne s'exprime ici par proverbes : « quand une femme apporte de quoi dîner, il est juste que le mari apporte de quoi souper. » — « il vaut mieux un gendre pauvre qui sache parler, qu'un riche qui ne sache qu'avaler. » — « quand on vend pour vivre, on ne mange pas de bon cœur, et le rire et la faim ne vont pas bien ensemble. » T. VI, p. 490.

(47) T. VI, p. 369.

Sancho nous apparaît ainsi, en ces deux volumes de la *Suite*, comme un manant, un « vilain. » Raillé, tourmenté, battu, il n'apitoie pas, n'attire même pas la sympathie. Sa laideur morale est continue : à coup sûr, celui-là serait bien incapable de gouverner une île de Barataria.

Filleau, ajouterons-nous, a calomnié Sancho : il n'a pas compris que, tout au long de la deuxième partie du roman espagnol, don Quichotte n'a cessé d'agir sur son écuyer, que le vulgaire paysan a été éduqué progressivement, amélioré par l'exemple idéaliste de son maître. De deux choses l'une : ou Filleau voulait garder à Sancho sa grossièreté de la première partie, et alors il ne fallait pas l'armer chevalier : rien ne déplait comme de voir un second de don Quichotte goinfre, lâche, incontinent. Ou, si Filleau voulait en faire un chevalier, il ne fallait pas, avec l'insistance qu'il y a mise, étaler l'incongruité du personnage. Il convenait plutôt, en lui donnant quelques vertus, de l'amender et hausser ; il convenait, surtout, de ne marquer, entre don Quichotte et lui, que des différences de degré, — aucune opposition de nature. Le progrès moral de Sancho s'accroissant, s'achevant, tel pouvait être le sujet profond, l'idée directrice de cette troisième partie. Ainsi Filleau eût vraiment *continué* l'œuvre espagnole ; et, en s'avancant sur les traces de Cervantes, il l'eût, en un sens, renouvelé. Pas plus, d'ailleurs, chez lui que dans Cervantes, nous n'aurions eu une apothéose de la chevalerie errante, — mais une apothéose de l'honneur chevaleresque ou, simplement, de la dignité humaine une fois conquise sur les passions abêtissantes, et rachetée de l'infirmité terrestre.

QUATRIÈME PARTIE

LA FIN DU XVII^e SIÈCLE
ET LE COMMENCEMENT DU XVIII^e
(1700-1730)

CHAPITRE PREMIER

Lecteurs et Critiques (1700-1730)

- I — Moment favorable. Le crépuscule du règne de Louis XIV. Testament de Charles II (1700). Curiosité française pour l'Espagne. Récits et travaux de toutes sortes. Traductions et imitations.
- II — L'abbé Regnier-Desmarais (1708). Sa connaissance approfondie de l'italien et de l'espagnol. Ses œuvres castillanes en vers et en prose. Un curieux *romance* de sa composition. Une lettre qu'il suppose écrite par don Quichotte de la Manche. Allusions au *Don Quichotte* chez divers écrivains : P. J. Brillon (1699), Vigneul-Marville (1700), Valincour (1678-1729), d'Aguesseau, Fontenelle, M^{me} de Lambert.
- III — Entre auteurs ou journalistes : querelles et discussions littéraires. La querelle des Anciens et des Modernes à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e : don Quichotte et Cervantes chez Desmarets de Saint-Sorlin (1673), Charles Perrault (1688), de Caillères (1688), de la Bizardière (1704), Houdart de la Motte (1715), Gacon (1715), l'abbé d'Aubignac (1715), l'abbé Terrasson (1715). L'abbé Faydit et sa *Telemacomanie* (1700), critique véhémement du *Télémaque* : Fénelon nourri du *Don Quichotte*. Bruys : Saurin et les détracteurs de M. Saurin (1720). Une satire acerbe du pédantisme : *Le chef-d'œuvre d'un inconnu* (1714), par Thémiseul de Saint-Hyacinthe : le pédant Matanasius, don Quichotte de l'érudition. La *Déification de l'incomparable docteur Aristarchus Masso*, par le même auteur : rôle qu'y joue Cervantes.
- IV — Gens du monde et mémorialistes. Le Chevalier Thomas de Quincy. Saint Simon : sympathie pour l'orgueil castillan ; allusions dans ses *Mémoires* à Maritorne, Sancho, don Quichotte. Correspondance du Maréchal de Tessé et du Secrétaire d'Etat Pontchartrain : allusions nombreuses aux événements et aux personnages du *Don Quichotte*.
- V. — Jugements divers. Jacques Bernard (1708), Leclerc (1709), Montesquieu : la 78^e *Lettre persane* (1715) : trait d'esprit et contre-vérité. L'abbé Dubos (1719) : rapprochement entre le

Don Quichotte et le *Hudibras* de Samuel Butler; aucune influence pernicieuse de l'œuvre espagnole; sa diffusion par tout pays. Nicéron (1729) : nouveau rapprochement entre don Quichotte et Hudibras. Baudouin, chanoine de Laval (1728) : le *Don Quichotte* satire des romans et de l'esprit romanesque. Conclusion.

I

Lu, traduit, critiqué, continué, — peut-on dire cependant que le *Don Quichotte* ait eu, à l'époque classique, autant de succès qu'à l'époque précédente ? Pour estimer qu'il n'en est rien, il suffit de considérer que, durant cette longue période, le roman ni le théâtre ne lui empruntent guère. Aucune pièce, même, entre 1645 et 1694, ne porte sur notre scène le héros de la Manche, son écuyer, ou tel autre parmi tant de personnages !

Au contraire, avec la fin de Louis XIV, puis sous la Régence, plus tard encore, jusqu'à une date qu'on peut approximativement fixer aux environs de 1730, le *Don Quichotte* retrouve dans le roman, et surtout au théâtre, la faveur que les contemporains de Louis XIII lui avaient accordée. Quelles raisons expliquent cette popularité nouvelle ? Il en est une d'ordre plus général, et une autre plus particulière et définie.

Le grand règne s'achève dans l'émoi, presque dans l'angoisse. A partir de 1694 (le traité de Ryswick est de 1697), chacun s'aperçoit que l'ambition, les visées imprudentes de Louis XIV ont ruiné la France. Les premières années du XVIII^e siècle sont des années de pénibles luttes à l'extérieur, de privations et de misères à l'intérieur ; de sorte que, s'il est dans l'histoire une période qu'on leur puisse comparer, c'est celle, justement, où fut composé le *Don Quichotte*. Maux à guérir, opprimés à défendre, veuves ou orphelins à protéger, quelle tâche, aux deux époques, pour une âme généreuse ! Les circonstances analogues créent, dit-on, des résultats analogues : la fin du XVI^e siècle avait produit, en Espagne, don Quichotte ; la fin du XVII^e siècle ramènera, en France, don Quichotte. Mais aura-t-il, cette fois, comme sous Louis XIII, des allures de capitaine vite effrayé, ou le matamore en lui fera-t-il place à un preux réel, — un preux qui s'est seulement trompé de date pour apparaître ? Ridicule encore, don Quichotte le sera-t-il pour le même motif ?

La seconde raison, — elle aussi une raison politique, — tient à l'intérêt que vont rencontrer chez nous, au tournant du

xvii^e siècle, les faits et gestes de la cour de Madrid. Parmi les causes, en effet, qui déterminèrent le déclin de Louis XIV, aucune n'a agi avec plus d'efficacité que la guerre de succession d'Espagne. Or, tout préoccupés des événements : — à qui le débile Charles II laissera-t-il sa vaste monarchie ? — les esprits en France, ainsi d'ailleurs qu'en Europe, dirigent leur attention passionnée vers la péninsule.

Charles II avait d'abord songé à léguer ses biens et sa couronne au prince électoral de Bavière (1698). Mais celui-ci mourait d'une mort imprévue, surprenante, où le conseil de Vienne semblait n'être pas étranger (1699) : ne le savait-on pas propre à toutes besognes, et n'avait-il pas déjà, croyait-on, — parce qu'elle prenait trop d'ascendant sur la volonté irrésolue de son mari, — brutalement supprimé la première reine d'Espagne, une princesse française, la fille de Monsieur ?

La mort subite du prince bavarois « plongeait l'Europe, dit Saint-Simon, dans la douleur et dans le trouble des mesures à prendre sur l'ouverture de cette prodigieuse succession » (1) — Survint, non moins inopinément, le legs de Charles à Philippe d'Anjou (1700). La situation, pourtant, au lieu de se simplifier par cette décision presque *in extremis* du roi d'Espagne, se compliquait et s'aggravait. Marie-Thérèse, en épousant Louis XIV, n'avait-elle pas renoncé à tous ses droits sur son pays d'origine ? Et comment, dès lors, un petit-fils de Marie-Thérèse pouvait-il régner à Madrid ? Louis XIV, en acceptant le legs pour un prince de sa famille, dressait contre lui toutes les convoitises révoltées, toutes les jalousies exaspérées de ses rivaux. L'Empire, l'Angleterre, la Hollande, la Prusse, puis le Portugal et la Savoie prennent les armes : il faudra que Philippe V conquière son royaume et que Louis XIV le soutienne de ses troupes, de son argent, de ses généraux.

De telles circonstances, si troublées, ramènent les esprits, on le comprend, à la curiosité de tout ce qui est espagnol. A la cour et à la ville, chacun veut être au fait, et savoir. Les journaux se remplissent des nouvelles de là-bas. Et ce ne sont pas seulement les préparatifs militaires, les bulletins de batailles, les chicanes et contestations sur la validité ou la nullité du testament qui occupent et passionnent. C'est l'Espagne elle-même, le pays en

(1) Cité par Léo Claretie, *Lesage, romancier d'après de nouveaux documents*, 1890, p. 150.

soi, le peuple, les coutumes, la littérature, que l'on veut aussi, et spécialement, connaître.

A ce renouvellement d'intérêt correspondent en grand nombre récits, travaux de toute sorte. L'on s'est déjà amusé et récréé avec la *Relation du voyage d'Espagne* de M^{me} d'Aulnoy (1691). Et l'on s'est enchanté des *Lettres* si aisées de tour, si fines et spirituelles, de M^{me} de Villars à M^{me} de Coulanges. Des ouvrages, d'une lecture plus difficile, vont maintenant retenir ceux qui veulent être renseignés avec sérieux, et à qui le romanesque, l'inattendu, le trait, l'anecdote ne suffisent pas. En 1693 Fléchier publie son *Histoire du cardinal Ximenès*, histoire qu'en 1704 de Marsollier reprendra et refera. En 1709 paraît à Rouen une traduction de l'*Histoire du cardinal Alberoni*. En 1710, l'abbé de Vayrac a achevé ses trois gros volumes sur l'*Etat présent de l'Espagne*, lesquels, pourtant, ne seront donnés au public qu'en 1718. En 1711, un autre abbé, Vertot, achevait son *Histoire des Révolutions de Portugal*. Mais c'est Vayrac, surtout, qui s'est imposé la tâche de renseigner et d'instruire. Il publie, en 1713, deux grammaires, l'une espagnole en français, l'autre française en espagnol ; — en 1717, l'*Histoire publique et secrète de la cour de Madrid depuis l'avènement de Philippe V à la couronne* ; — et, en 1723, la *Relation des obsèques du roi D. Luis*, bientôt suivie d'un ouvrage beaucoup plus considérable, — en cinq volumes : l'*Histoire des Révolutions d'Espagne*.

La littérature, tout comme l'histoire ou la narration historique, prend sa part de ce mouvement, et contribue à développer le sens et le goût des choses espagnoles en France.

Les traductions d'abord et les adaptations se multiplient. Dans les dernières années du xvii^e siècle, nous noterons que M^{lle} de la Roche-Guilhen tourne en français et publie l'*Histoire des guerres civiles de Grenade*, par Perez de Hita (1683) (2), —

(2) Ce roman historique de la fin du xvi^e siècle a été fort goûté en France au xvii^e et au xviii^e siècles. Il a servi de modèle alors à bon nombre de récits et de romans héroïques et tendres, dont voici les plus connus : l'*Almahide* de M^{lle} de Scudéry (1660), la *Zayde* de M^{me} de La Fayette (1670), les *Galanteries grenadines* de M^{me} de Villedieu (1673), l'*Histoire de la conquête de Grenade* de M^{me} de Gomez (1723). D'autre part, la *Bibliothèque des Romans* publie, sur ce même thème du vieux conteur espagnol, une série de nouvelles, insipides d'ordinaire, mais qui témoignent de la faveur que conservait encore, près du public du xviii^e siècle, cette littérature aux sentiments raffinés et galants. Nous n'avons guère retenu aujourd'hui, de ce genre tout à fait démodé, que le *Gonzalve de Cordoue* de Florian (1791) et le *Dernier Abencérage* de Chateaubriand (1826). (Voir sur ce sujet Jean Cazenave, *Le Roman hispano-mauresque en France*, dans *Revue de Littérature comparée*, année 1925, p. 594-640).

Vanel, les *Mariages mal assortis*, de Montalvan (1684), — Bremond, *Guzman d'Alfarache* (1695). La nouvelle historique, ou la nouvelle tout court, emprunte nombre de sujets à l'Espagne. De Préchac donne en 1683 son *Bâtard de Navarre*; M^{me} d'Aulnoy, en 1692, ses *Nouvelles espagnoles*; à M^{lle} Bernard, nous devons, hélas ! une *Inès de Cordoue* (1696); à M^{me} de Xaintonge, un *Don Antoine, roi de Portugal*.

Le XVIII^e siècle, à ses débuts, traduit aussi et imite. Loin d'interrompre le courant, il lui donne des forces neuves. C'est ainsi que nous relevons, en 1707, la traduction par P. Hussein des *Nouvelles* de Cervantes; — en 1722, la *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures, tirée des plus célèbres auteurs de l'histoire d'Espagne*; — en 1723, la traduction ou, si l'on veut, le rajeunissement par La Motte de l'*Inès de Castro* de Bermudes (3); — en 1730 et plus tard d'autres traductions encore : Duperron de Castera fait passer dans notre langue la *Relation de la découverte du tombeau de l'enchanteresse Orcavelle avec l'histoire tragique de ses amours*, par Iniguez de Medrane (1730). Et il publiera bientôt un *Théâtre espagnol* (1738), qui contiendra des extraits de dix pièces.

La nouvelle et le roman continuent, de leur côté, d'emprunter et d'imiter. Baudot de Juilly publie, en 1701, sa *Germaine de Foix, reine d'Espagne*. Et c'est encore, d'auteurs divers, *Don Juan et Isabelle*, nouvelle portugaise, *Don Pèdre d'Aguilard*, nouvelle espagnole, toutes deux parues en 1719; — ou bien, en 1720, la *Vie de Pedrille del Campo dans le goût espagnol*, par Thibault (4). La liste serait longue de ces œuvres oubliées, de ces noms où l'on rencontre, fort inégaux en talent, mais également

(3) Cette pièce de La Motte donna à Legrand l'occasion d'une parodie, *Agnès de Chaillot*.

(4) Notons que, par contre-coup, on s'occupe fort en Espagne, à la fin du XVII^e siècle et pendant le XVIII^e, de tout ce qui est français : littérature, modes, événements politiques. Louis XIV y est admiré, et Bouhours, dans sa *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (1688) nous a transmis cet hommage magnifique du Comte de Fuensaldaña au grand roi : *le sobra ser rey* : il est roi par-dessus le marché. — Nos pièces de théâtre sont traduites et jouées à Madrid, le *Misanthrope*, par exemple, dans la version de D. Juan Jose Lopez de Sedano, — *Athalie*, dans celle de Eugenio de Llaguno y Amirola, — *Andromaque* dans celle de Luciano Comella. — La Comtesse de Lemos ouvrait son *Academia del Buen Gusto* (1749-1751), dont elle avait pris l'idée et le modèle de l'Hôtel de Rambouillet. Là se réunissaient des écrivains familiers avec notre langue ou enthousiastes des ouvrages français, et, parmi ceux-là, Ignacio de Luzan, ancien secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Paris, de 1747 à 1750, et Luis Jose Velazquez de Velasco, qui avait étudié et appréciait nos poètes. — C'est le moment de l'Espagne *afrancesada*.

influencés par l'Espagne, une M^{me} Legivre de Richebourg (5) à côté d'un Lesage !

Ainsi, — et tous ces détails le prouvent, — nulle époque ne pouvait être, ne fut en réalité plus favorable au succès du *Don Quichotte* dans notre pays. Plus que jamais on le lit : allusions, réminiscences, jugements abondent. Il est à l'apogée de sa fortune, sous l'ancien Régime.

II

Nous citerons d'abord parmi les écrivains qui l'ont le mieux lu, qui le tiennent le mieux en mémoire, l'abbé grammairien Regnier-Desmarais. Celui-là, d'ailleurs, est expert au maniement des deux langues espagnole et italienne. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de parcourir le recueil de ses *Poësies* (6). Le premier tome renferme, à côté de traductions du grec et du latin, des traductions et imitations d'œuvres italiennes (7), et le second tome nous offre, — outre des « Poesie Toscane », — des « Poesias Castellanas » suivies de quelques autres bagatelles sous ce titre : « Cartas y Billetes. » (8)

L'une de ces poésies castillanes est un « romance » et porte ce titre que la fin seule du morceau justifie : *La niña enamorada*

(5) M^{me} de Richebourg, auteur fâcheux des *Aventures de Clamades et de Clarmonde* (1733), de *Flore et Blanchefleur* (1735), de *Don Ramire de Roxas et dona Leonor de Mendocce* (1737), a aussi traduit, ou plutôt adapté, en 1738, *Persile et Sigismonde*, le dernier roman de Cervantes.

(6) *Poësies de Regnier Desmarais, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française*, 2 tomes, Paris, 1708.

(7) A noter, pourtant, un sonnet « imité de Lope de Vegue. »

(8) Les *Poesie Toscane* vont de la p. 1 à la p. 372 ; les *Poesias Castellanas* et les *Cartas y Billetes* de la p. 373 à la p. 429. Une troisième partie de ce tome II, *Carmina Latina*, va de la p. 429 à la fin. — Voici les titres des *Poesias castellanas* : d'abord une préface en prose : Para quien leyere ; puis, les pièces de vers elles-mêmes : A la Entrada del Rey nuestro Señor y de la Reyna nuestra Señora en Paris. Romance. — Al Rey. En agradecimiento de aver su Magestad Declarado el Duque de Anjū su Nieto Por Rey de España. Habla España. — Al Archiduque de Austria sobre el apellido de Carlos Tercero y su ida a España. — Sobre la ida del Archiduque Carlos de Austria a Portugal. — Un amor niño que pide a su madre de que vivir. Romance. — La Pastora tarde arrepentida. Romance. — La Niña enamorada de Don Quixote. Romance. — La Zagaleja a quien el Lobo llevele un Cordero. Romance. — En embiando un libro de Amañis de Gaula. Decima. — Letra Glosa. — En embiando un ramillete de Flores de Jazmin (letra glosa). — Letra glosa. — Como Amor paga a quien le acoje. Traduzion. — Titres des *Cartas y Billetes a una Señora* : En embiandole la Historia de Theagenes y Cariclea. — A la misma. En embiandole algunos versos Franceses. — A la misma. En embiandole los Libros de Guzman de Alfarache, y de Buscon. — A

de *Don Quixote* : la jeune fille éprise de don Quichotte (9). Une belle jeune fille, nous dit le poète, disputait avec l'Amour. Il s'agissait de savoir qui, des deux, lançait le plus habilement une flèche, — qui, des deux, avait la plus jolie mère. Battu sur le deuxième point, l'Amour le sera-t-il encore sur le premier ? Il a beau ajuster, tirer mainte et mainte fois, c'est pour lui un nouvel échec. Et la jeune fille de se moquer. A son tour elle saisit une flèche, et, dédaignant l'arc, la brandit, la lance, — le tout si juste qu'elle atteint son rival à la jambe. Cupidon, blessé et vexé, ne pardonne pas : il aura le dernier mot... La jeune fille, toute jolie qu'elle soit, aime l'étude. Elle possède, dans un petit cabinet, des livres écrits en diverses langues... Ce matin-là, elle prend un *Don Quichotte*. Mais l'Amour est entré avec elle, et, invisible, l'épie. Il la voit se servir d'une flèche, trophée de sa victoire, pour séparer deux pages : il lui pousse la main droite ; la flèche glisse et va piquer la main gauche au petit doigt. Malheur et blessure plus grands que ne le croit la victime : les traits de l'Amour sont empoisonnés ; et ne conte-t-on pas qu'il y a rapport, correspondance du petit doigt au cœur ? Pourtant la studieuse lectrice est sans inquiétude. La voilà même qui suce quelques gouttes de sang. C'est faire pénétrer plus avant le poison : elle perd l'esprit ; et, comme elle lit le *Don Quichotte*, elle ne songera plus désormais qu'aux exploits du brave chevalier : ils seront toute sa conversation.

Cette pièce un peu longue, d'une grâce un peu travaillée, Regnier-Desmarais l'adresse, — peut-être fictivement, — à une dame qu'il suppose, comme la « niña » de son « romance », éprise de don Quichotte. Une lettre en espagnol, recherchée elle aussi de pensée et de forme, accompagne l'envoi (10). Cette lettre en annonce une autre... du chevalier de la Manche, — et quelle

la misma. *En embiandole Homero en Francés.* — A la misma. En proposito del romance arriba *Las lagrimas en los ojos. En el qual se finge que Amor es su hijo della.* — En el mismo proposito. *Aviendo ella respondido que no le queria dar nada al Niño.* — A otra señora. *En embiandole algunas canciones.* — A una Señora. Fingiendose que era enamorada de D. Quixote, y embiandosele el Romance arriba hecho a este proposito. *Una bella Niña.* — A la hermosissima Infanta de la pequeña Bretaña D. Quixote de la Mancha.

Voir à l'Appendice D le texte et la traduction du « romance » : *La Niña enamorada de Don Quixote*, — de la lettre à une dame : *Fingiendose que era enamorada de D. Quixote*, — et de la lettre supposée écrite par don Quichotte *a la hermosissima Infanta de la pequeña Bretaña.*

(9) *Poësies*, t. II, p. 397 à 404.

(10) Rappelons le titre : A una Señora. Fingiendose que era enamorada de D. Quixote, y embiandosele el Romance arriba hecho a este proposito. *Una bella Niña.* — *Poësias*, t. II, p. 423, 424.

lettre : tout ingénieuse, tout entortillée, toute galante ! (11) On l'a cru mort, explique-t-il ; erreur : il ne fut qu'enchanté. Et puis, ne fallait-il pas qu'il tint parole à Dulcinée d'être sien « hasta la muerte ? » C'est maintenant envers sa correspondante qu'il a des devoirs. Cœur jusqu'alors insensible, elle s'est émue pour lui, à la lecture seulement de ses nobles actions. Quelle gloire n'en retire-t-il pas ? De quel courage ne se sent-il pas animé ? Il attaquerait même les démons : c'est qu'il a, pour toujours et en tous lieux, un ange protecteur ; et l'image en est peinte au vif dans sa poitrine. Mais pourquoi insister ? Il ne tarirait pas sur les mérites de sa nouvelle dame... Pourtant il a grand'hâte d'agir : il veut gagner au plus vite ce titre glorieux qu'il se donne, d'être son serf et son esclave : « siervo y esclavo ».

Ce sont là simples jeux certes, mais qui prouvent une familiarité de longue date avec la langue espagnole et Cervantes.

Pour être moins doctes, nombreux sont encore les écrivains qui trouvent plaisir, ne fût-ce qu'en un coin de page, à nommer don Quichotte ou le *Don Quichotte*. Un moraliste, P. J. Brillon (12), suppose bizarrement qu'il pourrait venir à un homme de loi, à un juge, l'idée de mettre en vers le roman fameux : qu'il « rime » donc plutôt « une partie du Digeste » ! « Au moins si de ce côté-là il eût resté quelques aventures dans son imagination, de ce côté-ci il restera quelques loix dans son esprit. » Un critique, Vigneul-Marville (13), voulant prouver que « la prison n'a pas nui aux gens d'étude », ajoute aux exemples de Démosthène et de Boèce celui de Cervantes, car « on prétend », — et nous ajouterons : à tort, — « que ç'a été sur les Galères de Barbarie » qu'il composa son *Don Quichotte* (14). — Deux de ses contemporains, en outre, nous affirme Vigneul-Marville, sont, à leur manière, des don Quichotte. L'un, c'est l'abbé de Saint-Martin, ancien recteur de l'Université de Caen, tout gonflé d'orgueil et de prétentions, et qui, « comme Dom Guichote s'étoit fait une breche à la tête à force de lire les Livres de Chevalerie », s'était pareillement « renversé la cervelle à force de se contem-

(11) Rappelons encore le titre : A la Hermosissima Infanta de la pequena Bretaña D. Quixote de la Mancha. *Poësiâs*, t. II, p. 425, 426.

(12) P.-J. Brillon, *Le Theophraste moderne ou Nouveaux Caracteres sur les Mœurs*, Paris, 1699. — Nous nous servons de l'édition de 1700, chapitre : Du Barreau, p. 328.

(13) Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, Paris, 1699. — Nous nous servons de la 4^e édition, en 3 vol., 1725. Vigneul-Marville est le pseudonyme de Dom Bonaventure d'Argonne.

(14) *Ibid.*, t. I, p. 226, 227.

pler et s'admirer lui-même. » (15) L'autre, — c'est La Bruyère. Et il convient, pour l'imprévu du reproche, de citer tout le passage : « Son principal caractere, c'est celui d'un Gentilhomme à louer, qui met enseigne à sa porte, et avertit le siècle present et les siècles à venir, de l'antiquité de sa Noblesse. *Il le fait sur le ton de Dom Guichote*, et d'une maniere tout-à-fait délicate et fine. *Je le déclare nettement* (dit-il) *afin que l'on s'y prépare, et que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins ; si je fais enfin une belle fortune, il y a enfin un Geofroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivit Godefroy de Bouillon à la Conquête de la Terre-Sainte : Voilà alors de qui je descens en ligne directe.* » (16) Ce ton de fierté n'est pas, en effet, sans rappeler don Quichotte. Mais La Bruyère était-il assez vain pour mériter le blâme, et Vigneul-Marville se montre-t-il ici de bonne foi ? (17)

Cette maligne comparaison avec un preux ridicule, Valincour s'en sert lui aussi, mais non à l'égard de ses contemporains, à l'égard seulement de tel personnage littéraire ou historique. Dès 1678, dans ses *Lettres à Madame la Marquise**** sur le sujet de la Princesse de Clèves (18), pour apprécier un mari « qui meurt, parce qu'il veut mourir ; qui meurt comme un sot, sans vouloir être éclairci », qui se désespère enfin « de pur désespoir », — tel ce Portugais de Lope de Vega « amoureux de pur amour », (19) — il cite, sans nommer cependant ni l'auteur, ni

(15) Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, t. I, p. 392, 393.

(16) *Ibid.*, t. I, p. 400. — Cf. La Bruyère, *Les Caractères*, ch. XIV, *De quelques usages*, n° 14.

(17) Ne convient-il pas même de dire, avec MM. Servois et Rébelliau, que « c'était assurément une sottise de prendre ce passage au sérieux et d'en faire un crime à l'auteur ? » — M. Cayrou, dans son édition bien connue des *Caractères*, écrit à son tour : « La Bruyère, qui « veut être peuple » (ix, 25), ne prétend pas « avertir les siècles présents et à venir de l'antiquité de sa noblesse » (Vigneul-Marville), mais critiquer à la fois les grands qui n'ont pas d'autre mérite qu'« une longue suite d'ancêtres » (ix, 19) et les bourgeois qui affichent des armoiries et se donnent d'imposantes lignées (XIV, 5). La déclaration de La Bruyère, selon M. Cayrou, est tout « ironique. »

(18) *Lettres à Madame la Marquise* *** sur le sujet de la Princesse de Clèves, Paris, 1678, p. 76, 77.

(19) Voici le passage de Lope de Vega :

A un Portugués que lloraba
Preguntaron la ocasión.
Respondió que era afición
Y que enamorado estaba.
Por remediar su dolor,
Le preguntaron de quién
Y respondió « de ninguno,
Mas lloro de puro amor. »

l'œuvre, un passage ironique du *Don Quichotte* tout à fait convenable à son propos : « Mais enfin, disait un autre Espagnol, se désespérer, et devenir fou pour un sujet qui le mérite, est une chose qui arrive aux âmes les plus vulgaires, et l'on ne vous en sait pas de gré; l'importance (*sic*) est que, sans sujet, ou au moins pour le plus petit sujet du monde, un homme se désespère, et se tue. » (20) Plus tard, en 1729, écrivant au Président Bouhier, et, dans sa lettre, jugeant ce moine qui, dit-il, « a tant fait de bruit et de folies sous le nom de Grégoire VII », Valincour précise sa pensée en ces termes, et avec toute l'irrévérence d'une conviction gallicane : « Il était bonhomme, comme D. Quixote, sage et sensé en toutes choses; mais il devenait fou dès qu'il s'agissait de son prétendu pouvoir sur le temporel des rois. » (21)

Comme Valincour, son ami le chancelier d'Aguesseau garde souvenance du paladin baroque. N'en évoque-t-il pas, jusque dans une dissertation philosophique « sur la véritable Notion du terme de Substance », la figure ici fort inattendue ? Il y a, dit-il, en cette idée de substance ou de *substratum*, une inacceptable contradiction : sans être, d'elle-même, pensante ni étendue, comment la substance, ainsi qu'on le veut, aurait-elle pour propriétés l'étendue et la pensée ? « Car, comme il y a toujours des corps étendus et des esprits pensans, il faudra que ce prétendu *substratum*, véritable être de raison, qu'on pourroit appeler plus justement, *la razon de la sin razon*, pour parler comme le fameux *Feliciano de Silva*, l'admiration de *dom Quixote*, il faudra, dis-je, que cet inconcevable *substratum* pense toujours et soit toujours étendu, sans être jamais ni pensant ni étendu. » (22)

Avec plus de légèreté, et, même, avec un certain esprit, M. le Chancelier taquine M^{me} la Chancelière. Ainsi que l'en a convaincue la flatterie d'un poète, M^{me} la Chancelière se croit à Fresnes (23) une Astrée, et « d'aussi bonne foi » « que Don Quichotte

(20) Valincour cite le texte même de Cervantes : *Que bolverse loco un cavallero, con causa : ni grado, ni gracias ; el toque está, desatinar sin ocasión, etc.* (en marge de la p. 77.)

(21) Lettre du 8 Juillet 1729. Cf. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, année 1924, article de M. André Monglond : *Dernières années d'un ami de Racine : Valincour et ses Lettres au Président Bouhier (1725-1730)*, p. 393, 394.

(22) D'Aguesseau, *Œuvres complètes*, nouv. éd., augmentée de pièces échappées aux premiers éditeurs, et d'un discours préliminaire par M. Pardessus, professeur à la Faculté de droit de Paris, 1819, t. xvi, p. 177.

(23) On sait que d'Aguesseau fut exilé deux fois dans sa propriété de Fresnes : 1717-1720, 1722-1727.

s'imaginait être le réparateur de tous les torts. » (24) Enfin, parlant d'un ouvrage qu'il a interrompu cent fois et cent fois repris : n'est-ce pas là, estime-t-il, « cet ouvrage inachevable que Don Quichotte vouloit toujours achever ? » (25)

Mais quoi ! D'autres écrivains, à la même date, non contents de rappeler l'hidalgo, montrent envers lui quelque sévérité. Ainsi Fontenelle, ainsi M^{me} de Lambert.

Fontenelle, adressant à un ami sa première églogue, s'amuse, — car le ton est trop badin pour que ce ne soit pas là, en définitive, le jeu d'un bel esprit, — à opposer le « Héros de Cervantes » et « Lisis », le héros de Charles Sorel. Foin des chevaliers et de la chevalerie ! Vivent, en revanche, pasteurs et pastorales !

*Ami..., je t'offre cet Ouvrage ;
 Nous avons eu du ciel l'un et l'autre en partage
 Le même goût pour les Bergers.
 Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
 Dans de ridicules dangers
 Les prouesses extravagantes :
 Sans doute nos esprits ne seront point blessés
 D'un fol entêtement de la Chevalerie,
 Jamais par nous des torts ne seront redressés ;
 Mais pour cette puissante et douce rêverie,
 Qui fit errer Lisis dans les plaines de Brie,
 Avec quelques moutons à peine ramassés,
 Rétablissant la Bergerie
 Dans l'éclat des siècles passés,
 Cher ami, sans plaisanterie,
 N'en sommes-nous point menacés ? (26)*

Et M^{me} de Lambert ? Sérieuse avec roideur, sur le ton désagréable de la pédanterie, elle fait leur procès, ensemble, à Cervantes et à Molière. Elle les juge également coupables pour avoir déconsidéré, celui-là l'homme de guerre, celui-ci la femme savante : « Un auteur Espagnol disoit que le Livre de *Don Quichotte* avoit perdu la Monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur, que cette Nation possédoit autrefois dans un degré si éminent, en a amolli et énervé le courage. — Molière, en France, a fait le même désordre par la Comédie des

(24) D'Aguesseau, *Œuvres complètes, sur une Idylle adressée à Madame la Chancelière...*, t. XVI, p. 319.

(25) *Ibid.*, *Sur le bruit de son retour de Fresnes, et l'Ouvrage de M. de Valincourt...*, t. XVI, p. 337.

(26) Fontenelle, *Œuvres de Monsieur de Fontenelle, Des Académies, Française, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome. Nouvelle édition, Amsterdam, 1754, t. III, Poesies Pastorales. Alexandre. Première Eglogue. A Monsieur...*, p. 6, 7.

Femmes Savantes. Depuis ce tems-là, on a attaché presque autant de honte au savoir des Femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusemens innocens, elles ont compris que honte pour honte, il falloit choisir celle qui leur rendoit davantage, et elles se sont livrées au plaisir. » (27)

Cervantes et Molière, quels fauteurs de désorganisation sociale ! A l'un, une nation doit sa déchéance ; à l'autre, — et c'est pire, — tout un sexe doit l'actuelle facilité de ses chutes ! (28)

(27) M^{me} de Lambert, *Œuvres complètes* de Madame la Marquise de Lambert, suivies de ses Lettres à plusieurs personnages célèbres. Seule édition complète, Paris, 1808, *Réflexions nouvelles sur les Femmes*, p. 160, 161. — Plus tard, le marquis de Mirabeau fera un reproche analogue à Cervantes et à Molière conjointement : « Un Espagnol blâmoit Miguel de Cervantes d'avoir nui à sa patrie en ridiculisant la Chevalerie dans son Dom Quichote. La Chevalerie étoit tombée d'elle-même, disoit-il, malgré tous les efforts fantastiques du Duc de Lerme pour la relever, mais on a été au delà du but : en faisant tomber le délire de la valeur et de la générosité, on a émoussé ces vertus dans leur principe. On pourroit faire le même reproche à Molière et à ses imitateurs : en ridiculisant les Gentilshommes campagnards, les Barons de la crasse, les Sottenville, etc., ils ont cru n'attaquer que la sotte vanité et la plate ignorance des Seigneurs châtelains ; mais les mots de *campagnard* et de *provincial* sont devenus ridicules. La crainte du ridicule feroit passer un François à travers le feu ; tout le monde a voulu devenir homme de Cour ou de Ville, et adieu les champs. » (*L'Ami des Hommes, ou Traité de la Population*, t. I^{er}, p. 142, 143 [5^e éd. 1764]). — Voici, pour faire contraste, l'opinion d'un journaliste du XVIII^e siècle beaucoup plus équitable que M^{me} de Lambert et le marquis de Mirabeau à l'égard de Cervantes et de Molière : « Un Auteur Espagnol a dit que le livre de Dom Quichotte avoit perdu la Monarchie d'Espagne, parce que par ses plaisanteries il a diminué la valeur de cette nation. Beaucoup de François pensent que la Comédie des *Femmes Sçavantes* a fait parmi nous le même tort, par rapport à l'esprit. Ces reproches me paroissent injustes. *Cervantes* n'a eu d'autre but que de se moquer des extravagances de la Chevalerie errante, et des fausses idées que ses compatriotes avoient de la valeur. *Molière* n'a prétendu que s'égayer aux dépens des Bourgeoises pédantes. » (*Lettres sur quelques écrits de ce temps* [par Fréron et l'abbé de la Porte], t. I, lettre V, du 15 avril 1749, p. 77.)

(28) A ces écrivains, l'on pourrait en ajouter d'autres, — quelques-uns bien peu dignes d'être lus : auteurs anonymes de chansons satiriques, rimeurs aisément satisfaits de compositions facétieuses ! Nous relevons, dans une chanson intitulée : *L'Ignorance du duc de Noailles* (1717) ces vers peu favorables à son administration financière a) :

Ses grands projets,
trois bilboquets,
Ne sont que vision
De son imagination.
Voyez
Comme nous sommes payés.
Ce Don Quichotte tout craché
Nous donne du papier maché.
Avec ses expédients,
Qu'il aille, le Pantalon,
En Roussillon...

(E. Raunié, *Chansonnier historique du XVIII^e siècle*, Paris, 1879-1884, t. II, p. 243, 244).

a) Noailles était à la tête du Conseil des finances, l'un des 7 Conseils établis par le Régent pour remplacer les secrétaires d'Etat, qu'il supprimait.

III

Don Quichotte intervient aussi, — l'on ne s'attendait point à l'y rencontrer — dans les querelles ou discussions, si fréquentes déjà à cette époque, entre auteurs, journalistes, pamphlétaires.

Un recueil manuscrit de *Brevets sur la Calotte* (1718-1739) fait allusion, dans sa première pièce à l'Arabe « Cid Benengeli » « Historien de Dom Quichotte », et nous le montre qui prophétise burlesquement en ces termes :

Je vois chez vous O ! bons gaulois
Renaître la fleur véritable
Des braves chevaliers errans
Oubliés depuis trois cens ans.

(Cet « ordre sans pair » a son « grand maître », nouvel « Alexandre », et quel Alexandre !

Il cherche geants à pourfendre
Monstres à percer de ses traits
Dragons, andriagues à prendre
comme Lapins dans ses filets
Même Pucelles à deffendre
Contre ravisseurs indiscrets.
Mais sexe benin tu te tais
Et fille en ce point outragée
N'exige plus d'être vangée.

Cet Alexandre, comme don Quichotte, subira la malice des enchanteurs. Enfermé, un soir, dans une forêt, pourra-t-il se tirer d'embarras ?

Du Labirinte de Tésée
De l'ancre de Montésinos
La sortie étoit plus aisée.

Mais la Lune, protectrice du régiment de la calotte, l'éclaire de toute sa lumière et l'aide à retrouver sa route. (Bibliothèque Mazarine, *Manuscrit 3971*). Cette pièce a pour titre : *Nouveau Phénomène de l'astre qui conduit le Régiment*.

Une autre pièce du même recueil nous montre un médecin sur son « Rossinante », médecin tout dépit, lorsqu'il voit un jeune confrère en fort bel équipage et qui se « paone » dans son carrosse. (*Brevet de Médecin du Régiment, Pour le S^r Besse Médecin de St-Cyr*, p. 26).

Un troisième morceau ridiculise un officier. Celui-là, qui aime tant à courir à travers pays, il appartiendra, nous déclare-t-on, à la brigade des chevaliers errants :

Luy assignons sa recompense
Sur notre corne d'abondance
Ou pour gages et Revenus
Il touchera deux mille Ecus
Plus un habit de Crapaudaille
Enrichit (*sic*) de notre Medaille
Qu'en tous pays et en tous tems
Soit à la ville soit aux champs
Il portera pour sa franchise
Et Sauvegarde de mainmise
Afin que par ces droits nouveaux
Cheminant par monts et par vaux
Il égale dans son allure
Le heros a triste figure
Voulons que sur ce grand modele
Monté sur un viel (*sic*) haridel
Il promenne sa Dulcinée
En Divers pays et Contrée

Nous ne résumerons pas ici la querelle des Anciens et des Modernes : l'histoire en est trop connue depuis la thèse d'Hippolyte Rigault (29) (1856) et celle, plus récente, de M. Hubert Gillot (30) (1914). Nous voulons seulement montrer qu'en ces années 1680-1720 où elle atteint chez nous à un degré extrême de vivacité, bien des adversaires, en pleine bataille, songent à citer, à commenter, à prendre pour exemples Cervantes et don Quichotte.

Dès 1673, pour remonter un peu haut, Desmarets aux prises avec l'abbé de Marolles, qui défendait contre lui Virgile, reproche

Surtout en terrain Calotin
Lune éclairant soir et matin.

(Brevet pour le S^r Bessonneau, officier d'Infanterie Lieutenant de la Brigade des Chevaliers Errants, p. 70, 71, 72).

Nous excusera-t-on, enfin, de citer une chanson libertine manuscrite, dont l'auteur ne porte pas grand respect à la touchante Dorothée de Cervantes ?

La princesse Micomicon
a brulé la fin de son nom
Landerirette
Ne sentez vous pas le roussy
Landeriry.

(Bibliothèque Mazarine, Manuscrit 4031 : *Recueil de Littérature*, p. 78. Cette chanson est de l'époque de la Régence).

Plus intéressante à citer, — et à lire, — est cette allusion que fait à Dulcinée M^{lle} Delaunay, la future M^{me} de Staal, dans une lettre adressée au chevalier de Ménil : « Quelle je suis ? je vous l'ai dit, ou peu s'en faut ; et puis à quoi bon le tant savoir ? pour l'usage que vous pouvez faire de moi, ne vous suis-je pas meilleure sur le pied de la charmante Dulcinée du Toboso, que vous pouvez façonner à plaisir, que plus exactement connue ? C'est ne pas savoir profiter de ses avantages, que de s'interdire les égarements de son imagination dans un lieu où seule elle se peut égarer. » (*Œuvres de Madame de Staal*, [Mademoiselle Delaunay], éd. de 1821, t. II, p. 19, 13^e lettre au chevalier de Ménil, du 11 mai 1719).

Des réminiscences du *Don Quichotte*, nous en rencontrerons encore dans la « Correspondance littéraire et anecdotique » de deux Académiciens de province, les Lyonnais Saint Fonds et Dugas. Contentons-nous de citer cette page où le Président Dugas rappelle avec à propos une mésaventure de Sancho. « On a raconté que les pages du Roi s'étant rassemblés, avaient résolu d'exiler leur gouverneur ; qu'ils lui avaient signifié qu'ils ne doutaient pas de sa droiture et de sa probité ; mais que sa sévérité et ses manières impérieuses ne les accommodaient pas. Cette raillerie, dit-on, n'a pas plu à la Cour ; on a ôté le justaucorps à cinq ou six. Vous souvient-il de Sancho qui s'étant avisé de railler son maître, reçut un coup de sa lance sur le dos, et bien appliqué. — Eh ! monsieur, lui dit-il, ne voyez-vous pas que je raille. — Et c'est parce que tu railles que je ne raille pas moi, repartit le Chevalier de la triste figure. » (*Correspondance littéraire et anecdotique entre Monsieur de Saint Fonds et le Président Dugas, Membre de l'Académie de Lyon, 1711-1739, publiée et annotée par William Poidebard*. Lyon, 1900, t. I, p. 210, lettre du Président Dugas, du 16 septembre 1722).

(29) Hippolyte Rigault, *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, 1856.

(30) Hubert Gillot, *La Querelle des anciens et des modernes en France, de la « Défense et Illustration de la langue française » aux « Parallèles des anciens et des modernes »*. Paris, 1914.

au docte abbé d'avoir traité son poème de *Clovis*, et les « nobles inventions » dont il l'a « enrichi », d' « *aventures semblables aux Livres de Chevalerie qui furent condamnez au feu par ceux qui voulurent guerir la cervelle blessée du Chevalier de la Manche.* »

(31) Mais Desmarets ne nous donne point son opinion sur ce chevalier de la Manche, ni sur le romancier, son créateur.

En revanche, Charles Perrault, dans le troisième dialogue de son *Parallele* (1688), estimant que l'Antiquité « n'a rien de la mesme nature qu'elle puisse opposer » à « don Guichot » et au « Roman Comique », affirme qu' « il y a dans ces ouvrages un sel plus fin et plus piquant que tout celuy d'Athenes » : « Il s'y trouve une image admirable des mœurs, et un certain ridicule ingenieux qui fait à tous momens la chose du monde la plus difficile, qui est de faire rire un honneste homme du fond du cœur et malgré qu'il en ait ; non seulement l'Imagination en est remplie d'idees agreables; mais la Raison mesme y est frappée par des contre-temps si imprevis, si bizarres et si sensez tout ensemble, qu'il n'y a point de gravité qui puisse tenir contre... » On ne peut même pas dire que, dans de tels livres, la morale soit « estouffée sous la plaisanterie. » Au contraire la plaisanterie vient y donner à la morale « une pointe qui la fait penetrer dans le cœur plus avant que ne feroit la gravité serieuse des plus belles sentences. » (32)

Pareillement, de Caillères, dans son *Histoire poétique de la guerre nouvellement declarée entre les Anciens et les Modernes* (1688), prône fort Cervantes et son roman. Il suppose d'abord que dans cette « guerre » où se rencontrent deux armées commandées chacune par quatre généraux en chef, « Miquel de Cervantes » est élu général par les « orateurs » espagnols et italiens. N'y avait-il pas, en effet, lieu d'espérer « que celuy qui avoit si heureusement defait tous les Amadis et les autres Romans de l'ancienne Chevalerie, par son roman inimitable de *Don Quiote* (sic) *de la manche*, pourroit encore vaincre Ciceron et Demosthenes ? » (33) Pour apaiser toutefois la susceptibilité des Italiens,

(31) *Lettre de Monsieur Des-Marets, à Monsieur l'Abbé de la Chambre. Sur le sujet d'un discours apologetique de Monsieur l'Abbé de Villeloin, pour Virgile. Et de ses Observations sur le Poème de Clovis.* Paris, 1673.

(32) Ch. Perrault, *Parallele des Anciens et des Modernes, en ce qui regarde les Arts et les Sciences. Dialogues. Avec le Poème du Siecle de Louis le Grand, Et une Epistre en Vers sur le Genie.* Paris, 1688.

(33) De Caillères, *Histoire poétique de la guerre nouvellement declarée entre les Anciens et les Modernes.* Paris, 1688, p. 76.

leur mécontentement tout de suite apparu d'avoir un Espagnol à leur tête, le « judicieux » romancier s'adjoint et place à sa gauche le critique Traiano Bocalini. Puis, réunissant ses troupes à celles de Balzac, il organise avec lui un véritable corps d'armée : au centre, les œuvres de Balzac et tous les romans de la Calprenède; à leur gauche, *Don Quichotte*. Hélas! la bataille d'Hélicon ne fut pas favorable aux chefs *modernes* : les quatre *Philippiques* eurent vite fait d'enfoncer toute la littérature balzacienne. Et Cervantes qui, en péril si grave, conserve pourtant son humour, de comparer cette défaite « à celle de *Dom Quixote de la Manche* son Heros, lorsqu'il attaqua mal à propos le conducteur de la chaîne des Galériens, et qu'il fut renversé par terre et accablé de coups. » Ne voilà-t-il pas même qu'il compare « les œuvres de Balzac à l'abri desquelles cet Auteur se croyoit invincible, au bassin du barbier que Dom Quixote prenoit pour l'*Armet de Mambrin*? » (34) Vraiment, à l'égard d'un collègue malheureux, Cervantes exagère.

Balzac cependant accuse La Calprenède de l'échec subi. La Calprenède n'a-t-il pas refusé de lui porter secours? De Caillères imagine alors, pour notre étonnement, que Cervantes prend la défense de l'accusé. Il « declara, — et c'est le ton même de don Quichotte, — qu'il étoit prest à soutenir en Prose et en Vers contre Balsac et contre les Avocats François, que Calprenède étoit plus éloquent qu'eux, et que ses Romans faisoient honneur à la nation Française par la beauté et la fecondité de ses inventions, et par la noblesse et l'élevation des caracteres qu'il y avoit sçeu donner à ses Heros. » Ces paroles énergiques font leur effet. Elles imposent silence aux Avocats français et à leur général : ils craignent que Cervantes ne les ridiculise, eux et leurs ouvrages, dans « une Critique aussi ingenieuse que celle qu'il a faite contre les Romans de Chevalerie dans son beau Roman de Dom Quixote? » (35) Balzac néanmoins garde rancune à l'Espagnol. Et, par-devant Apollon, après avoir rendu hommage aux orateurs de l'Antiquité, il lui reproche d'une part la mollesse de son attitude dans le récent combat, d'autre part son intervention en faveur de La Calprenède. Mais Cervantes, qui dédaigne de se justifier, accable Balzac. Il avait résolu, dit-il, « de travailler à la censure des ouvrages de Balsac, et de les mettre au nombre

(34) De Caillères, *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les Anciens et les Modernes*, p. 150.

(35) *Ibid.*, p. 175.

des Amadis et autres mauvais Romans de Chevalerie qui furent trouvez dans la chambre de *Dom Quixote*, lors de sa premiere sortie et qui furent condamnez au feu par son Curé. » Quant à Balzac lui-même, il voulait en faire « un nouveau Heros de Roman. » Il l'aurait montré non pas Chevalier, mais « Orateur errant », tout occupé à « redresser les torts qu'il croiroit que l'on fait aux Orateurs modernes en leur preferant les Anciens. » Pourtant, la supériorité, que ce rival de Démosthène et de Cicéron vient de leur reconnaître, le désarme : il l'épargnera (36). Apollon, enfin, se prononce entre les partis et sur les hommes. Sévère à Balzac, il loue Cervantes. Il le met, dit Caillères, « non seulement à la teste de tous les Auteurs de Romans Comiques, d'Histoires amoureuses, et de nouvelles galantes; mais il le declare encore le premier, le plus spirituel et le plus judicieux de tous les Auteurs de sa nation, tant à cause de la beauté, de la pureté, et de la diversité agreable de son stile, que du bon goût qui regne dans son excellent Roman de *Dom Quixote*, des fines critiques qui y sont répanduës, de ses judicieuses reflexions, et de la raillerie ingenieuse qu'il a sçeu cacher sous l'apparence serieuse qui regne dans tout le cours de son ouvrage. » (37)

Comme de Caillères, un certain de la Bizardiere, dans ses *Caractères des Auteurs anciens et modernes* (1704), nomme Cervantes et, même, l'apprécie. Il le rapproche bizarrement, lui et Mateo Aleman, de Xénophon (38). Puis, comme le Journal de

(36) De Caillères, *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les Anciens et les Modernes*, p. 235, 236.

(37) *Ibid.*, p. 295, 296. — De Caillères, un peu plus tard (1692), nous entretenant des « bons mots », des « bons contes », et de leur usage, loue de nouveau, et fort vivement, Cervantes. Un conte n'est bon, affirme-t-il, que si le conteur ne s'égare pas « dans des détails froids et inutiles », que si les « circonstances agréables », dont il enjolive la trame de son récit, « viennent naturellement au sujet » et n'y constituent pas des « ornemens hors d'œuvre. » Cette règle essentielle de la narration, « l'incomparable Autheur du Roman de *Dom Quixote* » l'a fort bien observée. Toutes ses descriptions, et même les réflexions qu'il inspire quelquefois à ses héros, « viennent si naturellement à son sujet qu'on ne pourroit les en détacher sans le priver d'un ornement considerable, et on ne le void jamais interrompre le fil de sa narration pour affecter de faire le plaisant en son nom. » Cervantes a eu, en outre, un soin particulier de conserver dans toute l'histoire la vraisemblance. Pour y réussir, il a évité de « transporter son lecteur dans des mœurs et des façons de vivre imaginaires » ; mais, en revanche, il a décrit avec beaucoup de naturel les us et coutumes de son temps (*Des Bons mots et des bons contes. De leur usage, de la Raillerie des Anciens, de la Raillerie et des Railleurs de nôtre temps*, Paris, 1692, p. 266, 267, 268).

Cette admiration pour Cervantes ne se reconnaîtrait-elle pas jusque dans la composition de l'*Histoire poétique* ? Nous savons que cet ouvrage se termine par un *arrêté d'Apollon*, tout comme le *Viaje al Parnaso*.

(38) De la Bizardière, *Caractères des Auteurs anciens et modernes, et les Jugemens de leurs Ouvrages*, Paris, 1704, p. 127, 128.

Trévoux (39) s'est étonné du rapprochement, il se justifie en ces termes : « Xenophon a parlé trop avantageusement de lui-même, voilà pourquoi on lui donne pour Collegues des Ecrivains qui l'ont imité dans ses deffauts (40) » Cette phrase obscure est, au moins, d'un esprit impartial : anciens et modernes, qu'ils portent également la peine de leurs fautes !

Cependant l'interminable querelle s'envenime. M^{me} Dacier, qui a donné en 1699 une traduction en prose de l'*Illiade*, et qui, dans sa préface, plaide avec chaleur pour Homère contre les Desmarests et les Perrault, — M^{me} Dacier s'irrite de voir un Houdart de la Motte, traduisant à son tour l'*Illiade* (1713) — et en vers ! — chercher à embellir le chef-d'œuvre, à l'amender, à le perfectionner, à le rendre digne, ainsi qu'il le croit, d'une époque de raffinement et de galanterie. Entre les deux traducteurs la lutte sera âpre et, du côté de M^{me} Dacier, comportera moins d'esprit que d'injures. La Motte, en conséquence, aura vite pour lui un public assez indifférent au fond du débat, très enclin à railler la science sans courtoisie de M^{me} Dacier, fort séduit au contraire par la politesse ironique, par le sang-froid de son rival et ennemi.

Quoi qu'il en soit, avec cette reprise violente de la polémique, dans les livres ou opuscules qu'elle suggère, voici de nouveau notre Chevalier. La Motte, tout le premier, jugeant dans ses *Réflexions sur la Critique* (1715) les érudits et leur « goût d'emprunt », leur trouve une sorte de folie à la don Quichotte, et combien éloignée de la prudente raison d'un Sancho ! « ...la plupart de ces Sçavans ne sentent plus les choses en elles-mêmes. Ils sont comme ces imaginations foibles, qui, subjuguées par l'éclat des dignitez et des richesses, admirent dans la bouche d'un Grand, ce qu'ils trouveroient pitoyable dans un homme du commun. Ainsi l'ancienne réputation et les langues sçavantes leur imposent, et changent tout à leurs yeux. Telle pensée qu'ils entendent tous les jours en François sans y prendre garde, les frappe, les enlève, s'ils viennent à la rencontrer dans un Auteur Grec. Tout pleins qu'ils en sont, ils vous la citent avec emphase, et si vous ne partagez pas leur enthousiasme, Ah ! s'écrient-ils, si vous sçaviez le Grec ! il me semble entendre le Héros de

(39) *Mémoires de Trévoux*, décembre 1704, article CLXXXI, p. 2041 à 2048.

(40) De la Bizardièrre, *Réponse à la critique insérée dans les Mémoires de Trévoux*..., p. 17.

Cervantes, qui parce qu'il est armé Chevalier. voit des enchanteurs, où son Ecuyer ne voit que des moulins. (41) »

Contre La Motte, ce sera de même l'hidalgo de Cervantes qu'un indigne apologiste des anciens, le poète Gacon, dans son *Homère vengé* (1715), dressera burlesquement : Vous blâmez Homère, M. de la Motte, pour les caractères qu'il a donnés à son Achille, à son Ajax... Mais il les a copiés d'après nature ! Et vous osez lui préférer toute sorte d'écrivains romanesques dont les personnages ne sont que de chimériques inventions, modèles que, seul, un don Quichotte pourrait être tenté d'imiter, puisque c'est la lecture des romans qui l'a rendu fou (42) ! S'attaquant ensuite à un personnage de son adversaire, Amadis, dans l'opéra de ce nom (43), et l'opposant au... Joad de Racine, Gacon appelle le « Heros Juif » un « homme sage », et l'autre héros un « vrai Dom Quixote de Grece (44). » Enfin, dans la traduction de l'*Illiade* qu'a donnée M. de la Motte, n'arrive-t-il pas qu'Ulysse, Diomède, en telle circonstance, lorsque par exemple ils vont massacrer des Thraces endormis, agissent plutôt en don Quichottes qu'en véritables guerriers ? (45)

Si un Gacon, dans cette bizarre querelle, défend Homère et l'Antiquité, un abbé d'Aubignac, par contraste, qui a talent, curiosité, savoir, les malmène. Et, ce qui seulement nous intéresse, il s'aide, lui encore, de notre chevalier. Blâmant dans ses *Conjectures académiques* (46) (1715) la « goinfreterie perpétuelle » des dieux et des héros de l'*Illiade*, il estime qu'ils ont une tout autre manière de vivre que don Quichotte, lequel ne quittait même pas son heaume quand on l'obligeait à manger (47). A l'abbé d'Aubignac, rattachons l'abbé Terrasson, hostile pareillement à Homère, et, pareillement, avec sérieux, sinon toujours avec poids. Comme il recherche, dans une *Dissertation*

(41) La Motte, *Reflexions sur la Critique*, Paris, 1715. Nous nous servons de la seconde édition (1716), p. 178, 179.

(42) Fr. Gacon, *Homere Vengé*, Paris, 1715, p. 245.

(43) *Amadis de Grèce*, tragédie, représentée par l'Académie royale de musique, 1699.

(44) Fr. Gacon, *Homere Vengé*, p. 269, 270.

(45) *Ibid.*, p. 449, 450. — Attaqué à son tour par le *Journal littéraire*, c'est de *Dom Quichotte* que Gacon est, lui aussi, rapproché (*Journal littéraire*, année 1715, t. VI, 2^e partie, p. 438, 439).

(46) Abbé d'Aubignac, *Conjectures Académiques, ou Dissertation sur l'Illiade*, Paris, 1715. Cet ouvrage posthume [l'abbé d'Aubignac a vécu de 1604 à 1676] a été trouvé dans les papiers de Charpentier, de l'Académie française, et imprimé en 1715 par l'abbé Brice. Cf. Goujet, *Bibl. fr.*, t. IV, p. 110.

(47) *Ibid.*, p. 281, 282.

critique sur l'Iliade (1715), « les regles d'une Poétique fondée sur la raison, et sur les exemples des Anciens et des Modernes », notre don Quichotte lui vient apporter la preuve qu'il ne faut point, au risque de les rendre bas ou ridicules, créer des héros qui ne s'exaltent que par le nom de leur maîtresse et l'invoquent à chacune de leurs entreprises, à chacun de leurs exploits (48). Don Quichotte réapparaît ainsi, nombre de fois, chez les tenants des Anciens, chez les tenants des Modernes. Aux uns comme aux autres, il est un personnage familier qu'ils font servir également à leurs desseins contradictoires.

Aussi bien, d'autres querelles ou polémiques littéraires, moins importantes certes, mais plus amusantes quelquefois, vont-elles encore s'appuyer de Cervantes et demander au *Don Quichotte* raisons ou comparaisons.

Voici d'abord l'abbé Faydit, lourd plus que rude adversaire, qui, dans sa *Telemacomanie* (1700) (49) accuse Fénelon, pêle-mêle, de n'avoir étudié que son *Dom Guichot*, son Père Gautruche (50), de savoir par cœur ses Scudéry (51), ses Desjardins (52), tant il parle bien roman, tant il a bien pris « les manieres de ces Auteurs et Autrices Galantes. (53) » Pêle-mêle, de nouveau, pour caractériser ce qu'il y a d'extraordinaire dans certaines prodigieuses actions de Télémaque et de Mentor, il rappelle, en ajoutant qu'elles leur sont très inférieures, les « proïesses » de don Quichotte et de Gusman d'Alfarache, celles des Amadis, celles de Roland le furieux (54).

Voici, encore, le journaliste Bruys (55) qui, défendant contre

(48) Abbé Terrasson, *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homere, Où à l'occasion de ce Poëme on cherche les regles d'une Poétique fondée sur la raison, et sur les exemples des Anciens et des Modernes*, Paris, 1715.

(49) Abbé Faydit, *La Telemacomanie, ou La Censure et critique du Roman intitulé, Les Aventures de Telemaque, Fils d'Ulysse, ou suite du quatrième Livre de l'Odyssée d'Homere*, A. Eleuterople, chez Pierre Philalethe, 1700.

(50) Le P. Gautruche [1602-1681], savant jésuite, estimé de Huet, qui l'appelle pourtant *vir Diffusae eruditionis* ; auteur d'ouvrages en latin et en français, d'une *Histoire sainte, avec l'explication des points controversés de la religion chrétienne, d'une Histoire poétique, pour l'intelligence des poëtes et auteurs anciens*.

(51) M^{lle} de Scudéry est trop connue, pour que nous insistions à son sujet.

(52) Hortense Des Jardins, plus connue sous le nom de Madame de Villegieu. Voir, pour sa vie et ses ouvrages, le beau livre d'Emile Magne : *Madame de Villegieu (Hortense des Jardins)* [1632-1692], Paris, 1907.

(53) Abbé Faydit, *La Telemacomanie*, p. 37.

(54) *Ibid.*, p. 475, 476.

(55) Bruys, *Critique desintéressée des Journaux littéraires et des Ouvrages des Savants*, La Haye, tome II, juin 1730. — Bruys défend ici Saurin contre des articles anonymes parus dans un autre journal : *La Bibliothèque Raisonnée*.

d'autres journalistes (1730) M. Saurin, c'est-à-dire « le plus grand Homme qui soit aujourd'hui dans la Religion Reformée », loin de s'indigner qu'on l'appelle lui-même, dans le monde, le don Quichotte de M. Saurin, s'en ferait tout au contraire une gloire ! Et puis, n'établit-il pas dûment que, s'il y a « un don quichotisme » en quelque endroit, c'est précisément dans les articles de ceux qui attaquent la personne et le système du grand docteur ? « En effet, il faut être aussi visionnaire (*sic*) que *Don Quichotte* lui-même, pour aller rompre des Lances en faveur d'une Religion que Monsieur Saurin Prêche et enseigne dans ses Ecrits, dans toute sa pureté, bien loin d'en sapper (*sic*) les fondemens, comme on l'en accuse sans preuves. C'est faire parade très mal à propos d'un zèle inconsidéré, aveugle et furieux. Et n'est-ce pas là précisément ce que faisoit *Don Quichotte* ? Son imagination blessée lui representoit des Lions, des Autruches, et même des Moulins à vent comme des Ennemis qu'il devoit combattre pour en extorquer des hommages en faveur de la beauté de sa charmante *Dulcinée du Toboso* ? Les doctes visions de l'Anonime ne cèdent rien à celles-là (56). »

C'est avec beaucoup plus de pénétration, de finesse d'esprit, qu'un autre journaliste, Thémiseul de Saint-Hyacinthe, dans son *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1714) (57) raille l'érudition

(56) Bruys, *Critique desintéressée*, t. II, p. 131, 132, 133.

(57) Thémiseul de Saint-Hyacinthe [Hyacinthe Cordonnier] (1684-1746), *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, poème heureusement découvert et mis au jour, avec des Remarques savantes et recherchées, Par M. le Docteur Chrisostome Matanasius. On trouve de plus une Dissertation sur Homère et sur Chapelain ; deux Lettres sur des Antiques ; la Préface de Cervantes sur l'Histoire de D. Quixotte de la Manche ; la Déification d'Aristarchus Masso, et plusieurs autres choses non moins agréables qu'instructives*, La Haye, 1714. — Voir sur Saint-Hyacinthe, sa personne et son livre, Camusat, *Histoire critique des journaux*, t. II, p. 153, et Rigault, *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, p. 397 à 403.

L'idée mise en œuvre dans ce pamphlet ne semble pas originale. Rigault écrit (*op. cit.*, p. 399, 400) : « Swift, Pope et Arbuthnot commentaient Virgile pour parodier Bentley, et les auteurs du *Spectateur* avaient publié dans un de leurs numéros (n° 470, 29 août 1712) une chanson qu'ils donnaient comme une ode antique, et qu'ils avaient enrichie de notes et de variantes. » Ajoutons que Saint-Hyacinthe a pu prendre modèle aussi sur *La Fable des Abeilles* de Mandeville, poème d'environ 400 vers publié d'abord « en feuille volante », en 1706 (Londres), puis, une seconde fois, en 1714, avec un Commentaire. Ce commentaire était destiné à défendre les idées fort subversives de la *Fable*. Dans l'édition de 1740, que nous avons eue en main, la *Fable* et la *Moralité* qui y fait suite vont de la p. 1 à la p. 26. Le commentaire occupe tout le reste de l'ouvrage, c'est-à-dire de la p. 26 à la p. 333. — Voici un résumé succinct de la *Fable* : la ruche fut prospère et puissante, tant que le vice, sous toutes ses formes, y fut une cause d'activité, d'énergie, de richesses, et y joua son rôle parallèlement à la vertu. Mais du jour où, par un ordre de Jupiter, l'honnêteté s'empara de tous les cœurs, où personne ne trompa plus, ne vola plus, où,

pédante, la manie des amples commentaires. Lui vraiment, comme Cervantes, mène une lutte aussi gaie qu'acharnée pour le bon sens et la rectitude du jugement.

Qu'est-ce donc que ce « Chef-d'œuvre », occasion et support d'infinies remarques? Une suite de cinq strophes libertines et plates, où l'on voit un galant qui ne peut dormir aller trouver sa belle, se coucher entre ses bras et, le lendemain matin, au premier chant de l'alouette, déguerpir sur la pointe du pied (58). Une ou deux strophes donneront l'idée du ton et du tour. Voici la seconde : Colin, — c'est le nom de l'amoureux, — « veut tenir celle qu'il aime — Toute la nuit. » Alors

Le Galant y fut habile,
Il se leva,
A la porte de sa belle
Trois fois frappa :
Catin, Catos, Belle Berge-
re, dormez-vous ?
La promesse que vous m'avez faite,
La tiendrez-vous ?

Et voici la dernière strophe (c'est la jeune fille qui parle) :

J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour,
Amant, si vous est honête
Retirez-vous.
Marchez tout doux, parlez tout
bas,
Mon doux Ami,
Car si mon Papa vous entend,
Morte je suis.

Sur chaque vers de chaque couplet, — le mot strophe est, ici, trop ambitieux, — le docteur Matanasius, c'est-à-dire le pédant qu'il faut jouer, ou, si l'on préfère, la Pédanterie faite homme, émet nombre de remarques inutiles et fastidieuses, écrasant un futile badinage sous un amas de réflexions et de citations. Le contraste entre le texte commenté et le commentaire suscite infailliblement le rire. Ce Matanasius est le don

chacun, n'ayant plus de vices, n'eût plus de besoins, — de ce jour, ce fut pour la ruche la déchéance, la faiblesse, le malheur. — Moralité : « Le vice est aussi nécessaire dans un Etat florissant, que la faim est nécessaire pour vous obliger à manger. »

(58) Ces strophes, dont l'ensemble forme une véritable chanson, étaient sans cesse, nous dit l'*Année littéraire*, « dans la bouche de la fille d'un Menuisier Hollandois » chez lequel Saint-Hyacinthe était logé : à force de les entendre chanter par cette fille, il les retint (*Année littéraire*, 1780, t. III, lettre III.)

Quichotte imperturbable de l'érudition : le héros de Cervantes prenait une paysanne du Toboso pour une haute et noble dame; le docteur de Saint-Hyacinthe prend une blquette pour un poème d'importance. C'est que la pédanterie n'a point accoutumé de distinguer entre les œuvres : elle applique ses soins méticuleux à toute page, même indigne. A propos de n'importe quoi, elle entasse et compile. Elle ne veut, en effet, que compiler et entasser, et, à toute force, montrer ce qu'elle sait. (59)

D'autres plaisanteries, dans ce pamphlet un peu long (il est en deux volumes) (60), nous remettent sous les yeux le nom et l'œuvre de Cervantes. Notre savantissime Matanasius, en une burlesque épître adressée « au Fameux Auteur de la feu (*sic*) Histoire critique de la République des Lettres », reproche à Cervantes la simplicité et la bonhomie de son style, ainsi que le dédain qu'il professe pour tout ce qui est avant-propos, éloges, notes marginales, observations. Si l'on en croyait la préface qu'il a mise à son « insipide roman », il suffirait, pour composer un bon livre, d'aller tout droit, sans surcharger son récit d'aucun ornement, de raconter avec force, vivacité, clarté. « Une chose, ose-t-il affirmer, qui est vraie par elle-même, l'est indépendamment de l'autorité des Anciens et des suffrages des Modernes. » Et cette déclaration du bon sens met hors de sens notre Matanasius : « Si cela étoit, je vous prie, que deviendroient la Littérature et les Libraires, que de gens ne seroient jamais Auteurs, que d'Auteurs cesseroient de l'être. » A quoi bon le savoir, si l'on ne peut découper dans les livres des lambeaux de grec, d'hébreu, de latin pour les coudre à son propre ouvrage et briller ainsi sous une parure empruntée? Fidèle à ce principe, Matanasius cite dans sa lettre Perse et Virgile, et termine emphatiquement sur quelques mots d'espagnol : « Ya tienda vuestra merced à su salud por aora. (61) »

Nous retrouvons Cervantes encore dans le morceau qui suit cette épître indignée et qui, — satire dirigée contre le journa-

(59) Le *Chef-d'œuvre* proprement dit occupe les p. 1, 2 ; les *Remarques*, les p. 3 à 182.

(60) Considérablement augmenté, le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* comprend 2 tomes à partir de l'édition de 1732. Nous nous servons de l'édition de 1744 pour toute l'étude qui va suivre.

(61) Saint-Hyacinthe, *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, t. II, p. 321 à 323. Les 26 pages suivantes contiennent la traduction de la préface du *Don Quichotte*, traduction placée en regard du texte lui-même.

liste Masson, — s'intitule : *Déification de l'Incomparable Docteur Aristarchus Masso* (62). Pour cette grotesque « déification », l'auteur nous mène au pied du Parnasse et là, rencontrant des hommes de divers pays, il les caractérise en quelques traits nets et vifs. L'Arabe, assis, les jambes croisées, regarde devant lui, l'œil plein de feu, et « voit sous des figures gigantesques tous les objets. » L'Anglais déambule, l'air mélancolique; l'Allemand consulte livres sur livres, « et il en tire de quoi charger ses Recueils et sa mémoire. » Le Français, méprisant et vain, se promène, l'allure dégagée, et il croit qu'il a naturellement « justesse » et « bon goût » L'Italien, tout vif-argent, s'agite « comme un pantomime pour n'attraper que des papillons ou des mouches. » Quant à l'Espagnol, il ne daigne pas, dans sa superbe, — « honorer d'un de ses regards les autres hommes » et, mêlant la poésie et la religion, il invoque d'un même cœur les Muses et saint Antoine de Padoue (63). Des peuples, passant aux écrivains, Saint-Hyacinthe en apprécie de toute nation. Lorsqu'il arrive à Cervantes, il écrit : « Il y avoit ensuite Cervantes qui forma si sagement le fameux Don Quixotte, qu'avec la lance de ce Chevalier et l'armet de Mambrin, il a détruit toute la Chevalerie errante. (64) »

Cette sagesse ironique de Cervantes, Saint-Hyacinthe va nous la montrer en action dans la suite de sa joyeuse satire. Il s'agit, en effet, d'amener au plus haut du Parnasse le vénérable, le lourd Aristarchus Masso. Quelle monture supportera ce fardeau de science? L'on propose, inutilement, l'aigle qui a déjà enlevé Ganymède, les chevaux de Neptune, l'Hippogriffe inventé par l'Arioste, le Pégase apollinien, le cheval que le Tasse a donné à Raimond, enfin le vent Borée et le cheval Pacolet. Cervantes prend aussitôt la parole : le plus sûr, dit-il, comme le plus expéditif, serait de trouver le chapeau de Fortunatus. Et notre écrivain offre aux dieux, une fois muni de ce chapeau, d'aller lui-même quérir le célèbre docteur. Toute l'assemblée l'approuve et le félicite. Mais où trouver le précieux couvre-chef ? Ni Mer-

(62) Titre plus développé : *Grande nouvelle ! Grande nouvelle ! Sub pedibus videt nubes et sydera Masso Ou Relation de ce qui se passa au pié et sur le sommet du Parnasse, le 24 Septembre dernier, jour de la Déification de l'incomparable Docteur Aristarchus Masso.* — Les contemporains semblent avoir vu surtout dans cette *Déification* une satire dirigée contre Voltaire (au moins en partie). Cf. *l'Année littéraire*, 1780, t. III, lettre III, et Grimm, *Correspondance littéraire*, t. 9, p. 335.

(63) Saint-Hyacinthe, *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, t. II, p. 355, 356.

(64) *Ibid.*, p. 391.

cure, ni Apollon, ni aucun des dieux ne le sait. Alors Cervantes, à qui l'on demande où il est : « En vérité, si je le savais, je l'aurois déjà dit. Tout ce que j'en sai, c'est qu'il y a quelques années, qu'un nommé Alberoni le trouva dans la cuisine du Duc de Vendôme, ainsi que Campistron et Palaprat me l'ont conté, mais qu'Alberoni ayant trop pris plaisir à porter ensuite un chapeau rouge, avoit négligé celui-là, et l'avoit perdu. » Cette belle réponse souleva les huées du conseil céleste. Jupiter, toutefois, « ne pût (*sic*) s'empêcher de rire de l'applaudissement qu'on avoit donné si inconsidérément, à un avis impraticable. (65) »

Un Cervantes malicieux, quelque peu bavard et médisant, mais ennemi de tous docteurs confits et recuits, le représentant de la raison fine, de la simplicité, du bon goût, — nous ne pouvons qu'applaudir à ce portrait, acquiescer à ce jugement.

IV

Comme les écrivains ou journalistes de profession, les gens du monde et auteurs de mémoires ont plaisir à évoquer les étranges figures du paladin, de l'écuyer, d'autres encore parmi celles qu'anime, dans son roman, le conteur espagnol.

Un homme d'épée, le chevalier Thomas de Quincly, parlant d'un convulsionnaire : le chevalier de Folard, l'estime un second don Quichotte ; et il écrit, se souvenant sans doute des extra-

(65) Saint-Hyacinthe, *Le Chef-d'œuvre d'un inconnu*, t. II, p. 456, 457. — Tout le XVIII^e siècle a eu, pour cette satire, un véritable enthousiasme. Le *Journal littéraire* (septembre et octobre 1714, t. V, p. 227) écrit : « Les Remarques de *Mathanasius*, sur le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, est une autre sorte d'Ouvrage burlesque, qui a fait grand bruit ici [à Paris]. Quelques centaines d'Exemplaires venus de Hollande furent aussi-tôt enlevés, et ensuite le Livre fut défendu. Tout le monde l'a voulu voir, tout le monde en parle, et beaucoup de gens y ont trouvé des choses que l'Auteur n'a peut-être jamais pensé d'y mettre. » Il convient d'ajouter que Saint-Hyacinthe-faisait partie de la rédaction du *Journal littéraire* (La Haye), et que sans doute ses collaborateurs au journal, Prosper Marchand, Sallengre, Van-Effen, lui ont été de quelque utilité pour son commentaire à la chanson de l'inconnu. Cf. encore la *Bibliothèque françoise*, t. XXVIII, p. 240 et n. a., les *Nouvelles littéraires* de l'abbé Raynal (1747-1755) : l'abbé y définit le *Mathanasius*, une « satire vive et agréable contre les recherches inutiles et pédantesques des commentateurs » (t. I, p. 215), — la *Correspondance* de Grimm (1756, t. III, p. 204, 205), etc. — Quelques critiques du XIX^e siècle se sont montrés aussi fort indulgents envers le *Chef-d'œuvre*. Citons Gabriel Peignot, *Manuel du Bibliophile*, t. I, p. 214, 215, Hippolyte Rigault, *La querelle des anciens et des modernes*, p. 400, 401.

vagances commises par notre héros sur la montagne noire : « Dans le temps que les convulsions régnoient si fort à Paris, le chevalier de Folard s'y abandonna comme beaucoup d'autres personnes; je ne sais dans quelle vue et dans quel dessein. Le chevalier se donnoit en spectacle tous les jours chez lui; hommes, femmes et filles de toutes sortes d'espèces se rendoient dans son appartement, curieux de voir *cabrioler* un tel Don Quichotte. (66) » Un don Quichotte aussi, ce « fol » que le mémorialiste put observer à Saverne, le 17 Mai 1713 : « Il s'imaginait être Don Quichotte; il étoit toujours habillé comme on le représente. On me raconta que, lorsque l'électeur de Bavière passa par cette ville, le 16 Juillet 1708, un seigneur de sa cour, pour se réjouir, s'arma de pied en cap et, étant monté à cheval, voulut faire un coup de lance avec ce Don Quichotte, qui, ayant accepté le défi, lui poussa un si grand coup de lance, qu'il le culbuta par terre, ce qui donna beaucoup à rire à l'Electeur et aux seigneurs qui l'accompagnoient; car ce combat se passa en présence de S. A. E. Mais cette comédie pensa devenir une véritable tragédie, parce que Don Quichotte n'eut pas plus tôt jeté son homme par terre, qu'il descend promptement de son cheval, met le sabre à la main, et lui alloit couper la tête, si on ne l'eût empêché. Personne n'ose depuis se mesurer avec ce fol. (67) »

Nous nous arrêterons davantage sur Saint-Simon. Saint-Simon a pour nous le triple mérite d'avoir montré le plus original génie d'écrivain, de connaître réellement l'Espagne et les Espagnols, surtout d'avoir cité, avec une vraie délectation, nos bons amis don Quichotte, Sancho, ou Maritorne.

L'Espagne, — au contraire de bien des gens à cette époque, — Saint-Simon l'estime et sait l'apprécier. Comment, en effet, ce pays de l'étiquette et du cérémonial, ce pays où il y a de vrais *grands* entichés de leur race, orgueilleux de leurs titres, ne lui serait-il pas allé au cœur? Lui-même, avec sa hauteur de caractère, avec sa sensibilité vive pour tout ce qui a rapport à son rang social, avec sa fermeté têtue sur ce qui est des droits et prérogatives des ducs et pairs, — lui-même ne montre-t-il pas quelque chose de la raideur, de la morgue, de la susceptibilité castillane? Ne soyons donc pas surpris qu'un tel homme, s'il n'admire pas tout de l'Espagne, conçoive pourtant de la sympa-

(66) Chevalier de Quincy, *Mémoires* publiés pour la première fois pour la Société de l'Histoire de France, par Léon Lecestre, Paris, 1898, t. II, p. 289-290.

(67) Chevalier de Quincy, *Mémoires*, t. III, p. 217, 218.

thie pour une nation fière et de belle allure dans sa déchéance, et où, en outre, il aperçoit aisément et reconnaît ses propres défauts qu'il prend pour d'essentielles vertus. Un chapitre (68), dans ses *Mémoires*, est curieux par ce côté : c'est celui où il nous entretient des grands et des titrés espagnols. On l'y sent à son aise : sa manie la plus chère s'y délecte et s'y exalte. Et avec quelle conviction il pense que, malgré les échecs politiques et militaires, nul pays ne mérite mieux le respect que celui où les gentilshommes portent de si beaux noms sonores et se rattachent, par une si longue lignée d'ancêtres, aux époques les plus héroïques, les plus reculées du passé ! Ajoutons que, pour les Espagnols comme pour nous, le récit qu'il nous a donné de son ambassade à Madrid (1721) offre beaucoup plus un intérêt d'histoire qu'un intérêt purement diplomatique. Il nous y fait voir et connaître, avec la brusquerie, avec l'emportement qui lui est habituel, la cour de Philippe V pendant quelques années ; si bien que Morel-Fatio a pu écrire : « Saint-Simon est le meilleur historien espagnol d'une époque extrêmement pauvre en livres et que nous connaîtrions mal sans lui. (69) »

Le roman de Cervantes, comme le pays de Cervantes, Saint-Simon en a gardé un ineffaçable souvenir. Il est, en effet, des seigneurs, — voire telle dame, — qui lui représentent au net, qui lui rappellent inévitablement les personnages dont il s'est divertie chez notre auteur. Ceux-là, il ne croirait pas assez les caractériser, s'il ne les nommait du nom des grotesques qui l'amuserent. M^{me} de la Feuillade, par exemple, cette M^{me} de la

(68) Chap. XVI, t. XVIII, de l'édition Chéruel, 1858, Paris.

(69) Morel Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série, éd. de 1888. *Comment la France a connu et compris l'Espagne depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours*, p. 57. — Morel Fatio a remarqué que Saint-Simon, quelque sympathie qu'il ait pour l'Espagne, ne lui pardonne pas cependant son tribunal de l'Inquisition et se laisse aller à de violentes invectives contre cette institution fameuse. Voici le passage incriminé : « Mais quel pays que ceux d'Inquisition !... l'Inquisition furette tout, s'alarme de tout, sévit sur tout avec la dernière attention et cruauté. Elle éteint toute instruction, tout fruit d'étude, toute liberté d'esprit, la plus religieuse même et la plus mesurée. Elle veut régner et dominer sur les esprits, elle veut régner et dominer sans mesure, encore moins sans contradiction, et sans même de plaintes ; elle veut une obéissance aveugle sans oser réfléchir ni raisonner sur rien, par conséquent elle abhorre toute lumière, toute science, tout usage de son esprit ; elle ne veut que l'ignorance, et l'ignorance la plus grossière ; la stupidité dans les chrétiens est sa qualité favorite et celle qu'elle s'applique le plus soigneusement d'établir partout, comme la plus sûre voie de salut, la plus essentielle, parce qu'elle est le fondement le plus solide de son règne et de la tranquillité de sa domination. »

Saint-Simon, le féodal, parle ici comme un disciple de Voltaire !

Feuillade que le comte de Marsan n'a pas honte d'appeler *ma grosse toute belle*, et qui se montre, au surplus, « une très bonne femme », n'est-elle pas en vérité, — et nous citons textuellement le médisant Saint-Simon, — « beaucoup plus Maritorne que celle de don Quichotte? (70) » La pauvre dame! la comparaison lui va si juste que, la retrouvant sur sa route, Saint-Simon écrit de nouveau, sans pitié, sans galanterie : elle était « le portrait au naturel de la Maritorne (*sic*) de Don Quichotte. (71) » Après Maritorne, Sancho. Voici Usson, lieutenant général distingué, qui « commandoit dans les pays de Nice et Villefranche. » Il avait de l'« esprit », de la « valeur » et du « talent » pour la guerre. Mais « c'étoit un petit homme fait comme un potiron. » — c'était « un Sancho Pança. (72) » Et don Quichotte? Résumant l'énergique propos tenu par Albéroni au colonel Stanhope envoyé par l'Angleterre en 1718 à la cour de Madrid, Saint-Simon n'oublie pas de noter que le cardinal-ministre, tout à coup et comme s'il rêvait tout haut, se laissa aller à dire que, en cas d'échec militaire, « il se retireroit auprès de sa cheminée, et tâcheroit de s'y défendre, n'étant pas assez don Quichotte pour attaquer tout le genre humain. (73) » Veut-on, en revanche, un don Quichotte dans l'acception complète du terme? Que l'on considère avec le mémorialiste le majordome don Gaspard Giron! « Grand », « sec », « noir », « vieux », ces quatre épithètes, au début du portrait que Saint-Simon nous trace de lui, lui donnent aussitôt la physionomie elle-même de l'hidalgo. Et c'est bien, à n'en pas douter, l'hidalgo que sa longue et maigre personne évoquait d'abord : « Il faut... avouer que son premier aspect rappeloit tout à fait le souvenir de don Quichotte. (74) »

Plus encore que Saint-Simon, son contemporain, le maréchal de Tessé (75), semble familier avec le roman espagnol. Ecrivant au secrétaire d'Etat, Pontchartrain, et si graves que soient les faits qu'il lui mande, il trouve toujours occasion d'introduire en un coin de ses lettres quelque ressouvenir de Cervantes. Lui-

(70) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Boislisle, t. XVI, p. 399.

(71) Saint-Simon, *Écrits inédits*, t. VIII, p. 84.

(72) Saint-Simon, *Mémoires*, t. XIII, p. 128.

(73) *Ibid.*, t. XV, p. 168, 169.

(74) *Ibid.*, t. XVIII, p. 142, 143.

(75) Maréchal de Tessé, *Lettres à Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame la Princesse des Ursins, Madame de Maintenon, M. de Pontchartrain, etc., etc.*, publiées par le Comte de Rambuteau, Paris, 1888.

même, d'ailleurs, ne se nomme-t-il pas le Sancho Pança de Son Excellence? (76)

Après le désastre de Crémone (1702), où Villeroy fut surpris par le prince Eugène, il ne s'attarde point à gémir; à peine une ombre de mélancolie sur la gaité de son style! Puis, et aussitôt, de bouffonner : « Je suis très aise des récompenses que le Roi a données; si j'eusse pu être sur le haut du clocher de Crémone, et que j'eusse seulement crié : « Les ennemis s'en vont! » j'aurais été fait roi de quelque île, auquel cas je vous l'eusse donnée à gouverner, et de votre Sancho que je m'avoue, vous seriez devenu le mien. (77) » Une autre fois : « C'est bien fait, disoit le preux Sancho, à son valeureux maître; c'est bien fait de parler au chevrier, comme au chevrier, et aux courtisans, comme aux courtisans. (78) » Ou bien notre Maréchal, plus ingénieux que sérieux, imite Sancho, en entassant comme lui proverbes sur proverbes : « L'homme propose et Dieu dispose; ce que femme veut, Dieu le veut; ce qui est écrit est écrit; les étoiles sont toujours les étoiles; les ministres sont toujours laconiques dans leurs écritures, distributeurs de godants (79); M. Grognard sera toujours grognard, et pour vous délasser, mon maître, vous battrez votre garçon; tout cela sont termes synonymes, et lorsque Sancho, que je représente auprès de vous en pagnotades (80), parloit à son maître, il citoit des proverbes tant et plus, et moi des paraboles. (81) »

Peu importe, d'ailleurs, au facétieux Tessé qu'il y ait ou non rapport, convenance, suite logique entre ce qu'il vient de dire et ses burlesques réminiscences. L'anacoluthie dans le style et, à la fois, dans les idées, le coq-à-l'âne même sont pour lui façons plaisantes, qu'il affectionne. M. de Savoie nous a déclaré la guerre (1703); il a fait placarder un manifeste injuste pour nous. Voilà qui ne peut que singulièrement préoccuper M. de Pontchartrain. Mais Tessé de couper court à ces tristes nouvelles; et, brusquement, sans transition : « Je relirai incessamment mon Don Quichotte, pour m'orner l'esprit de propos, qui soient

(76) Le ton facétieux du Maréchal, conservé même au milieu des circonstances les plus critiques, déplaisait fort à Saint-Simon. Cf. *Mémoires*, éd. Boislisle, t. XV, p. 225, 226, 227. « Cela, écrit-il, me paraîtroit incroyable, si je ne l'avois pas vu. »

(77) Tessé, *Lettres*, p. 82, 83.

(78) *Ibid.*, p. 109.

(79) Tromperies.

(80) Sottises, impertinences.

(81) Tessé, *Lettres*, p. 118, 119.

convenables à la taciturnité de votre cabinet, lorsque vous y décachetez des lettres, qui ne vous plaisent pas. (82) » Staremborg marche sur le Piémont (1704). Est-ce un bien, est-ce un mal que la guerre se porte ainsi sur le territoire italien? Nous allions y réfléchir, en raisonner peut-être avec application. Mais Tessé : « c'est de quoi le fameux don Quichotte né parla jamais à son fidèle Sancho. (83) »

Don Quichotte, Sancho, Dulcinée, Rossinante, le Grison, et toute sorte d'aventures, il n'est rien dans le roman, ni personne, qui n'intéresse Tessé, dont il ne s'amuse et n'amuse Pontchartrain. Pontchartrain lui-même, il le rapproche de don Quichotte : « Oh ! l'heureux temps du siècle d'or, auquel celui-ci ne ressemble point : je n'oublie pas que je vous ai ouï dire dans la soirée, où vous mangeâtes tant de noisettes avec une assemblée de cheviens, que pour lors l'on vivoit de glands. (84) » En tous lieux, en toutes circonstances, les allusions se renouvellent ainsi sous sa plume. Même au camp, devant Gibraltar (1705), alors qu'il doit assiéger la position, alors que lui incombe presque toute la responsabilité des faits de guerre, il garde assez de liberté d'esprit, il a, si l'on veut, assez d'insouciance pour se livrer à son badinage habituel, pour se jouer de nouveau à assimiler don Quichotte et Pontchartrain, et, avec une précision qui honore sa mémoire, pour résumer à l'usage de son correspondant bien des passages de son livre favori : « Je les ai donc vus », écrit-il, ces lieux « si célèbres par vos exploits. » « Et j'ai premièrement passé au véritable Toboso, où le souvenir récent de l'incomparable Dulcinée m'obligea de visiter la propre grange, où vous crûtes la métamorphose des pois, qu'elle cribloit, en perles orientales. J'ai couché à Las Ventas, où vous fîtes votre première veille d'armes, et j'y vis deux maritornes, dont on m'assura que la cadette avoit l'haleine et les inclinations de l'ancienne maritorne, que j'appris être morte — d'une maladie dont on dit qu'en Espagne les grands sont quasi tous atteints — après avoir exercé jusqu'à sa fin sa profession avec complaisance, honneur et satisfaction de tous les passants. J'ai revu avec une véritable émotion les trois moulins, que vous combattîtes avec tant de danger, et qui, seuls dans toute l'Espagne, entre Orgas et Las Cavanias, pouvoient être pris par Votre

(82) Tessé, *Lettres*, p. 157.

(83) *Ibid.*, p. 173.

(84) *Ibid.*, p. 220.

Excellence, comme ils le furent, pour des géants... Mais quel charme pour moi de traverser, sur une triste arrière-petite-fille de mon ancien grison, toute la Siera Moriana (*sic*). J'y revis les lieux déserts témoins de votre pénitence, aussi bien que le clair ruisseau dans lequel la belle Dorothée lavait ses pieds, les plus beaux de la Manche, après ceux de Madame Dulcinée, que l'on m'a assuré être plus petits, et dont vous avez une plus particulière connoissance que moi. Je me reposai un moment sur le même rocher, où l'aimable Cardenio chantoit si mélodieusement, et je l'arrosai non pas de mes larmes, mais abondamment du surplus de ma boisson, et la petite-fille de mon grison en fit de même. J'ai traversé le vallon, où les faibles témoignages de l'incontinence de votre fameux Roussinante, qui la voulut communiquer à quelques éveillées juments, vous attira le désastre de tant de coups de bâton; mais le souvenir de votre disgrâce ne m'affligea point, comme d'avoir trouvé votre armet de Mambrin, que je croyais placé dans le temple de la glorieuse Minerve, pendu ignominieusement à la porte d'un barbier de la ville d'Ethica : en un mot, mon Prince, j'ai revu quasi tous les lieux, où tant de prodigieuses aventures ont rendu le nom de Votre Excellence célèbre dans les siècles des siècles, *in sæcula sæculorum*. (85) »

A la fin de sa lettre, seulement, le singulier Maréchal revient au réel, exprime ses perplexités, ses inquiétudes : il semble presque deviner son prochain échec et, par avance, s'en attrister. Toutefois, le ton plus sérieux n'exclura point absolument les ressouvenirs de Cervantes : « Et me voici aux colonnes d'Hercule, plus embarrassé que vous n'étiez avec les moulins à vent, quoique je n'aie que trois petites chimères à combattre : l'une, le temps qui nous désole, l'autre, la mer qui ne nous amène ni munitions ni le baron de Pointis, qui n'est pas encore prêt, et puis les ennemis que nous grimpons et qui nous grimpent, car c'est une chose singulière que de nous voir cramponnés autour de ce rocher... » Tessé explique alors « plus intelligiblement » sa situation difficile et conclut : « Voilà la gazette d'aujourd'hui de votre Ecuyer de la Triste Figure, et en vérité triste figure, car tout ceci n'est pas le parquet des appartements de Versailles, et ce n'est ni la fleur d'orange, ni le jasmin que l'on respire... » (86)

(85) Tessé, *Lettres*, p. 230, 231, 232.

(86) *Ibid*, p. 233.

Plus désenchantée, certes, mais non moins farcie d'emprunts au *Don Quichotte*, apparaît une autre lettre de la même année 1705, — lettre, cette fois, expédiée de Madrid. « Vous aurez su, Monsieur..., que le 10 [juillet] la flotte ennemie a paru avec soixante-huit voiles à Cadix, et que le 12 elle a disparu prenant la route du détroit ; onques depuis nous n'en avons eu de nouvelles, mais celles de Lisbonne assurent qu'il y est débarqué beaucoup d'infanterie, et même de la cavalerie. — Vous autres, grands chevaliers armés, croirez peut-être que ce n'est qu'une bagatelle, et Dieu le veuille, car pour moi, qui me souviens des bernements passés, Votre Excellence a beau me dire que plaie n'est pas mortelle, je ne vois encore que grossièrement, et je crains la gangrène par le chaud qu'il fait. Quand madame du Toboso cribloit des pois, vous m'assuriez toujours que c'étoit des perles, j'ai eu beau regarder de mes deux yeux, au diable si les pois m'ont jamais paru que des pois, ni l'armet de Mambrin qu'un bassin à barbe de cuivre jaune, et vous me patrocineriez jusqu'à la Pentecôte, que je croirai toujours qu'une croûte est une croûte. Ainsi donc cette flotte va quelque part, et cette descente de troupes à Lisbonne est quelque chose, et ne promet pas poires molles ; cependant nous croyons l'*Amirante* mort, c'est moins d'un, mais trop nous restent. — L'objet du courrier que j'envoie n'est pas tout cela, je demande plusieurs éclaircissements dont j'ai besoin, mais rien ne presse plus que les occasions de vous renouveler les assurances de l'attachement de votre fidèle écuyer, lequel est bien las de chercher des aventures, où il n'y a ni bien, ni honneur à acquérir, et je me trouve encore bien loin de l'île, où la dame du Toboso me doit couronner de myrte et de fleurs d'orange, dans la péninsule de Pontchartrain, où les saints anges du ciel me puissent bientôt conduire, pour y demeurer *in sæcula sæculorum. Amen.* » (87) Comment, à la lecture de cette lettre, ne pas s'étonner que le Maréchal conserve le goût de la plaisanterie, songe encore à l'armet de Mambrin et à Madame du Toboso dans une situation qui devient critique, et dont, mieux que personne, il comprend le danger ?

Pareillement, à Rome, où il se trouve en 1708, c'est le *Don Quichotte* qui inspire et nourrit sa verve, lorsqu'il écrit à Son Excellence. Rome, dit-il, cette ville « superbe », « autrefois maîtresse du monde », n'eût-elle pas été plus digne que le pays de la

(87) Tessé, *Lettres*, p. 252, 253, 254.

Manche, que la Sierra Morena, d'être témoin des actions héroïques qui ont rendu si célèbre celui qu'il affecte d'appeler un nouveau don Quichotte ? (88) Rentre-t-il en France ? Ce sont, semblablement, allusions fréquentes à l'œuvre de Cervantes. Voici : Il a eu un abcès à la cuisse gauche... courage, pourtant ! sa « triste figure se rétablit. » Et s'il rapporte que les Allemands sont toujours sur les terres du pape, il ajoute aussitôt, non sans quelque inexactitude de souvenir : ils « y font des désordres pareils à ceux que vous fîtes dans la maison du chevrier, où, après la belle dissertation de l'âge d'or et du plaisir innocent de se nourrir de noix et de noisettes, vous allâtes malheureusement prendre des boucs pleins de vin pour des hommes, et le vin rouge qui couloit des boucs, pour du sang qui sortoit des géants, que vous crûtes avoir tués. » (89) En France même, dans son château de Tessé (1710), il demeure, pour Pontchartrain — don Quichotte, Tessé — Sancho-Pança ; si bien qu'à force de se poursuivre sans variations, le jeu finit par lasser le lecteur.

L'intérêt se réveille pourtant en quelques occasions. C'est, par exemple, lorsqu'il parle à Son Excellence de son deuxième fils, de son « fanatique de fils » coupable d'avoir épousé la fille d'un caissier indélicat (90). Il déclare qu'à une « telle tête » les moulins de la Manche, — ceux que combattit Pontchartrain-Quichotte, — « sont pëndus toute l'année aux deux oreilles. » (91) D'abord la bizarrerie de l'expression nous amuse ; puis, à y mieux réfléchir, l'amertume du propos se révèle...

Notons aussi, parfois, sous le couvert des noms et des aventures d'emprunt, une réflexion, une observation, qui surprennent, arrêtent. Il y avait en Tessé, outre un homme d'esprit, un homme de sens, capable, quand il le voulait, de juger la cour et le train ordinaire du monde : que de torts à réparer, écrit-il, auprès des rois et des princes, et qu'il y faudrait de chevaliers, comme l'affirmait avec tant de raison « l'inimitable héros de la Manche ! » Mais n'y aurait-il pas trop à faire présentement, à secourir les affligés : le monde est si grand ! (92) Enfin, déclare-

(88) Tessé, *Lettres*, p. 295.

(89) *Ibid.*, p. 308, 309.

(90) Il avait épousé en Suisse Françoise Castan, fille d'un caissier de Samuel Bernard, qui s'était enfui en emportant 500.000 écus (Dangeau, t. XIII, p. 353).

(91) Tessé, *Lettres*, p. 461.

(92) *Ibid.*, p. 356, 357.

t-il un jour, « l'attribut des honnêtes gens » est tout comme « celui de mon grison : c'est-à-dire la patience... » (93) Admirons, pour notre part, cette sagesse désabusée !

V

Cette popularité du *Don Quichotte* au début du XVIII^e siècle nous est prouvée encore par le grand nombre de jugements qui le concernent. Il intéresse puisqu'on le lit, et qu'on le lit avec attention.

Jacques Bernard, dans les *Nouvelles de la Republique des Lettres* (1708), annonçant à ses lecteurs une réimpression en français des *Novelas ejemplares*, écrit : « Cervantes s'est aquis (*sic*) beaucoup de réputation par son *Dom Quixote*, et l'on assure que cet Ouvrage bouffon (*sic*) a guéri la Nation Espagnole de l'Esprit de Chevalerie. Ce Livre est, près du Public, un Passeport pour les autres productions du même Auteur. » (94)

Un « ouvrage bouffon », c'est encore, sur le *Don Quichotte*, le sentiment de Leclerc dans la *Bibliothèque choisie* (1709). Estimant qu'il convient, pour « l'extravagance des aventures imprévues et extraordinaires », pour « les discours des personnages », de n'accorder aucune créance aux « sales romans » de Pétrone, Leclerc les rapproche, à ce titre de pures fictions, du *Don Quichotte* et du *Guzman de Alfarache* (95). C'est assez dire que, d'abord, il ne semble pas avoir compris tout ce qui sépare un *Guzman* d'un *Don Quichotte*, et qu'ensuite il n'a vu dans le *Don Quichotte*, qu'une sorte de « roman comique » espagnol.

Montesquieu, lui, a-t-il mieux et plus profondément entendu le chef-d'œuvre ? Il l'oppose à toute la littérature d'outre-Pyrénées. Relisons sa 78^e *Lettre persane* (1715) (96) : « Vous pourrez trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols ; mais n'en cherchez point dans leurs livres : voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté, et les scolastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, et le tout rassemblé par

(93) Tessé, *Lettres*, p. 465.

(94) Jacques Bernard, *Nouvelles de la Republique des Lettres*, Amsterdam, juillet 1708, tome 31, p. 108, 109.

(95) Leclerc, *Bibliothèque Choisie, pour servir de suite à la Bibliothèque Universelle*, Amsterdam, 1709, tome 19, p. 358, 359.

(96) Nous gardons ici la date où la lettre est supposée avoir été envoyée de Paris (« De Paris, le 17 de la lune de Saphar, 1715. »). Les *Lettres persanes* ont paru en 1721.

quelque ennemi secret de la raison humaine. » Et, entre deux alinéas, pour la mieux détacher, il lance l'ironique petite phrase : « Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres. » — « C'était le mot définitif de Montesquieu, écrit Sainte-Beuve, et il le répétait toutes les fois qu'on parlait de littérature espagnole devant lui. » (97) Mais ce « mot », tout à l'honneur du *Don Quichotte*, n'est pas en revanche à l'honneur de Montesquieu. Comment admirer un trait d'esprit aussi erroné que spirituel ?

L'abbé Du Bos, en ses *Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture* (1719) se sert du *Don Quichotte* plus qu'il ne le juge. Dans une note, d'abord, il établit un rapprochement (et ce rapprochement se retrouvera maintes fois au XVIII^e siècle) entre Hudibras, le héros comique du poète anglais Samuel Butler, et notre amusant paladin. Butler, dit-il, suppose que les maximes prêchées par les presbytériens sur « l'exactitude de la justice », « maximes impraticables en ce bas monde », avaient tourné la tête à son Hudibras, « comme la lecture des Romans de Chevalerie avoit renversé la cervelle au pauvre Dom Quichotte. » « Huddibras, continue-t-il, se mit donc aux champs pour travailler à rendre à chacun ses droits, propriétés et franchises. » Et il n'était pas jusqu'aux ours des baladins qu'il ne cherchât à libérer de leur servitude involontaire. « Ses aventures, conclut Du Bos, finissent ordinairement comme celles du Héros de Cervantes et de Trivelin. » (98)

Le *Don Quichotte* encore revient en mémoire à l'abbé Du Bos, lorsqu'il développe ses théories et cherche, pour les éprouver et consolider, des exemples dans les diverses littératures. Veut-il nous démontrer que les imitations poétiques ou picturales des « objets qui auroient excité en nous des passions réelles » ne nous émeuvent que superficiellement, ne sont point dangereuses, même ne laissent dans notre esprit aucune idée importune ? Il rapproche du massacre des Innocents, fait historique, le tableau

(97) Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 61, 62. — L'abbé Dedieu nous a fait connaître le détail suivant : « Le British Museum possède encore une *Liste des meilleurs livres par M. le Président de Montesquieu*, qui nous fait assez bien connaître quels sont les ouvrages qu'il voudrait voir surtout répandus autour de lui. » Sur cette liste, on trouve au n^o 83, — entre les *Malheurs de l'Amour* et l'*Anti-lucrèce du cardinal de Polignac*, — *Don Quichotte*, traduit en français. (Joseph Dedieu, *Les Grands Philosophes, Montesquieu*, Paris, 1913, Appendice B, p. 336.)

(98) Abbé Du Bos, *Réflexions critiques sur la Poesie et sur la Peinture*, Paris, 1719. Nous nous servons de l'éd. de 1770, n. de la p. 145.

de Le Brun qui le représente : le tableau n'excite que notre pitié ; il ne nous afflige pas, ne nous cause pas d'idées « noires et funestes. » Pareillement, la mort de Phèdre, si nous la voyions, « serait un objet à fuir. » Mais la tragédie de Racine, qui en est la reproduction embellie, l'image idéale, nous touche seulement, sans déposer en nous « la semence d'une tristesse durable. » Cette théorie, ingénieuse et qui semble vraie, peut, comme toute théorie, être discutée : les romans, dira-t-on, pervertissent la jeunesse. A quoi Du Bos répond que les jeunes gens ont déjà en eux les « principes » des passions amoureuses, l'instinct du romanescque. Les romans ne font qu'exciter ce qui somnolait, réveiller ce qui dormait. De ces réveils soudains voici, ajoute-t-il, et parmi des personnes d'âge, deux exemples. C'est, l'un, « un bel esprit du dernier siècle [Des Yveteaux sans doute], qui, trop ému par les peintures de l'Astrée, se crut le successeur de ces Bergers galants, qui n'eurent jamais d'autre patrie que les estampes et les tapisseries. » Et l'autre, création tout imaginaire, c'est notre don Quichotte, l'honnête hidalgo dont la cervelle se déranger pour s'être trop abandonnée à la lecture des prouesses de la Chevalerie errante. De tels exemples, pourtant, ne vont point à infirmer les doctrines de l'abbé Du Bos. Car « il est bien rare de trouver des hommes qui aient en même-tems le cœur si sensible et la tête si foible. » (99)

Du Bos, de toute façon, n'est point sévère au *Don Quichotte*, et il en note la diffusion par tous pays. Après avoir conseillé aux peintres et aux poètes de choisir des sujets spécifiquement propres à leur art, après avoir, en particulier, posé que, de tous les sujets convenables à un peintre, il en est de « généralement connus », et d'autres réservés à certaines nations, il écrit : « Les Héros du Tasse et de l'Arioste ne sont pas aussi connus en France qu'en Italie. Ceux de l'Astrée sont plus connus aux François qu'aux Italiens. Je ne sçais que Don Quichotte, Héros d'un genre particulier, dont les prouesses soient aussi connues des étrangers que des compatriotes de l'ingénieux Espagnol qui lui a donné l'être. » (100)

Un peu plus tard (1729), un érudit, Nicéron, rapproche de nouveau Hudibras et don Quichotte. Considérant d'abord, dans

(99) Abbé Du Bos, *Réflexions critiques sur la Poesie et sur la Peinture*, éd. de 1770, p. 30, 31, 32, 33, 34.

(100) *Ibid.*, p. 111, 112. — Voir, sur l'abbé Du Bos, Braunschvig, *L'Abbé Du Bos rénovateur de la critique au XVIII^e siècle*, Toulouse, 1904.

son ensemble, le poème de Butler, il le nomme « une Satyre fine et piquante contre la rébellion de *Cromwel* et des Presbyteriens, que l'Auteur dépeint comme des gens de mauvais sens, fauteurs de l'Anarchie, et hypocrites achevez. » Puis, s'attachant au héros essentiel, cherchant à le d'finir avec précision : « *Hudibras* le Héros de ce Poème est un saint *Dom Quichotte* de cette secte, affirme-t-il, et le redresseur de tous les torts imaginaires que l'on fait à sa Dulcinée ; il ne lui manque ni *Rossinante*, ni aventures burlesques, ni *Sancho* ; mais le sien est d'un caractere tout opposé à celui du *Sancho Espagnol*. Au lieu que celui-ci est un Paysan naïf, l'Ecuyer Anglois est Tailleur de métier, Tartuffe de naissance, et habile Théologien Dogmatique, comme dit le Poete :

*Mysteres sçavoit démêler
Tout comme éguilles enfiler. (101) »*

Retenons seulement de cette comparaison entre le *Hudibras* et le *Don Quichotte* que pour Nicéron, comme pour Montesquieu et aussi, semble-t-il, pour l'abbé Du Bos, le roman de Cervantes n'a d'autre intérêt que celui qui s'attache à une œuvre de moquerie et de « fine » « Satyre. »

Une opinion toute semblable, vers la même date (1728), opinion où, pourtant, le rapprochement avec le *Hudibras* n'intervient pas, nous est donnée par un inconnu, homme d'intelligence et de goût : Baudouin, chanoine de Laval.

Baudouin, dans son livre : *De l'Education d'un jeune Seigneur*, se montre un ennemi fort sévère des romans : il leur reproche leur futilité, les accuse de corrompre le cœur, de gâter le jugement. Pour qui n'aura « étudié » qu'eux, le monde réel sera « un país perdu », où il s'égarera et servira de risée aux compagnies, — tel don Quichotte dans Cervantes (102).

Mais, pour ne pas devenir soi-même un don Quichotte, il faut lire le *Don Quichotte*. Ce roman n'est-il pas « une Critique sçavante et judicieuse de tous les Romans ? » Baudouin explique alors, — et il se trompe en partie, — que « Miguel de Cervantes piqué du mépris que le Duc de Lerme, premier Ministre de Philippe III, Roi d'Espagne, faisoit des Sçavans et des gens de Lettres, touché d'un autre côté de l'entêtement aveugle où il voyoit toute la noblesse Espagnole pour la Chevalerie errante

(101) Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres. Avec un catalogue raisonné de leurs Ouvrages*, Paris, 1729, t. IX, p. 165.

(102) Baudouin, *De l'Education d'un jeune Seigneur*, Paris, 1728, p. 287.

(103), entreprit cet ouvrage pour se vanger de l'un, et dessiller en même-tems, les yeux aux autres : il crut qu'il n'y pouvoit mieux réussir que par les traits piquans de la Satyre, et en tournant en ridicule cette nation si fiere et si hautaine sous le nom du Chevalier errant Dom-Quichotte de la Manche. » S'abusant sur le dessein de Cervantes, Baudouin n'en affirme pas moins avec justesse que Cervantes « a conduit et exécuté son dessein avec un succès admirable. » Les romans, continue-t-il, sont « marquez », dans le *Don Quichotte*, « à leur juste coin, et leurs Partisans y sont peints par-tout avec des couleurs aussi vives que réjouissantes ; le plaisant, le bouffon, le serieux et le solide y sont si bien mêlez et assortis, qu'il seroit difficile de décider, si la lecture en est plus agréable que profitable. » (104)

Utilisé, rappelé, jugé, le *Don Quichotte* reste ainsi pour tous, — lecteurs ou critiques, — ce qu'il fut dès l'abord pour chacun en France : un amusant récit, une vigoureuse satire littéraire. Et personne ne songe que, sous la lettre du texte, se cache peut-être une philosophie morale, un « art de vivre. »

(103) Baudouin ne fait ici que reprendre, et à peu près dans les mêmes termes, l'opinion du P. Rapin et des auteurs du *Dictionnaire* de Moreri.

(104) Baudouin, *De l'Education d'un jeune Seigneur*, p. 288, 289. — Nous sera-t-il permis, du moins en note, et pour rendre notre enquête aussi complète que possible, d'ajouter une dernière appréciation, celle d'un anonyme qui, faisant l'éloge de Rien (1730) et le dédiant à Personne, en profite pour célébrer avec une creuse grandiloquence beaucoup d'œuvres et des plus diverses ? « ...Qu'y a-t-il de plus éloquent en prose que les Harangues de Démosthène et les Oraisons de Cicéron ? Rien. Qu'avons-nous de mieux écrit en François que les Lettres de Madame de Sévigné, les Fables de La Fontaine et le Telemaque de M. de Fenelon ? Rien. Qu'avons-nous de plus plaisant en Espagnol que le Dom Quichote de Cervantes ? Rien. » Retenons ce mot de *plaisant*. Il résume, jusqu'à la date où nous sommes parvenus (1730 environ), tout l'état de la critique en France sur le *Don Quichotte*.

CHAPITRE II

Cervantes, Avellaneda, Lesage (1704-1726)

- I. — Lesage et le goût contemporain. Le problème d'Avellaneda. Lesage, traducteur du *Don Quichotte* de ce malencontreux écrivain (1704). Préface de la traduction : injustice pour Cervantes. Résumé de l'œuvre espagnole. Comparaison avec l'œuvre française. Défauts de Lesage, traducteur et adaptateur. Sa finesse psychologique, ses qualités narratives. Succès de son livre.
- II — Lesage, troisième continuateur français de Cervantes (?) : la *Suite nouvelle et véritable de l'histoire et des aventures de l'incomparable Don Quichotte de la Manche* (1722-1726). Les exemplaires du marquis de Paulmy : intérêt qu'ils présentent. Les cinq premiers tomes de cette *Suite nouvelle...* Résumé. Maladresses et négligences du continuateur. Par endroits, imitation patente du *Don Quichotte* authentique. Les personnages : M^{me} Quixada, don Quichotte, Sancho.
- III. — Le sixième tome de la Continuation : *Histoire de Sancho Pansa alcade de Blandanda* (1726). Sancho voyage sans son âme. Sa finesse et sa balourdise. Comment on se débarrasse de lui. Son retour au village. Sa philosophie. Quelque verve chez le narrateur.

I

Dans ce premier tiers du XVIII^e siècle que nous avons distingué, entre 1700 et 1730, un écrivain jeune encore, Lesage, s'est occupé avec dilection de don Quichotte, mais a contribué, hélas ! moins à retenir et fixer l'admiration des lecteurs sur l'œuvre de Cervantes, qu'à l'en détacher et à la diriger vers l'œuvre du plagiaire de Cervantes, le pseudo-Avellaneda. Pourtant, soit chez l'un, soit chez l'autre, le personnage de don Quichotte l'a séduit ; et comme Lesage n'est pas un traducteur qui s'asservit à son

texte, comme il arrange et transforme selon une manière tout originale et bien française, on peut dire que le Chevalier de la Manche lui doit chez nous, à cette époque, renouveau ou confirmation grande de son succès et de sa popularité. Lesage continue ainsi Filleau de Saint-Martin, le prolonge, renforce son action. Il maintient avec lui, sur le héros de Cervantes, sinon sur Cervantes lui-même, l'attention sympathique du XVIII^e siècle commençant.

Lesage lisait beaucoup, nous le savons. Ses auteurs favoris, il nous les a nommés dans *Gil Blas* (1) : Lucien, Horace, Erasme, c'est-à-dire les plus spirituels, les plus malicieux des écrivains. Son bon sens, qui s'accordait au leur, devait en revanche répugner aux sublimités invraisemblables des romans de chevalerie. On les lit pourtant autour de lui, et tout le siècle s'y complaira (2). Lesage se laisse-t-il emporter à ce courant de la mode ? La marquise du *Bachelier de Salamanque* (1736) n'a que louanges et compliments pour « Roland l'amoureux », le « Chevalier du Soleil », « Amadis de Gaule », « Amadis de Grèce ». Mais à la marquise s'oppose don Cherubin, le bachelier, qui, bien qu'il mette tout haut de pareils ouvrages « au-dessus de tous les livres du monde », ne les considère pas moins *in-petto* comme des « productions extravagantes » et des « impertinences » (3). Cependant *Gil Blas*, vieilli, et faisant un retour sur son passé, est moins affirmatif, moins catégorique : « J'avouerai à ma honte, dit-il, que je ne haïssois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissées, soit que je ne fusse pas alors un Lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgents. » (4) Que conclure de ces textes contradictoires ? Il est plus que probable que Lesage, sans jamais céder tout à fait au goût contemporain, n'a pas été cependant, à ses débuts et même un peu plus tard, insensible au charme d'imaginations prenantes en leur bizarrerie, et dont il voyait tant d'esprits, — quelques-uns sans doute des plus raisonnables, — faire leurs « délices ». De 1717 à 1721, n'a-t-il pas donné, par livraisons, une traduction libre du *Roland l'Amoureux* de Boiardo ? Enfin, et surtout, n'est-ce pas en 1704

(1) *Gil Blas*, Livre X, chap. VII.

(2) Voir à ce sujet : Henri Jacoubet, *Le comte de Tressan et les origines du genre Troubadour*, Paris, 1923.

(3) *Le Bachelier de Salamanque*, éd. de 1738, t. I, ch. IX, p. 78, 79.

(4) *Gil Blas*, livre X, ch. VII.

qu'il publie sa traduction ou, plutôt, son adaptation, son remaniement du *Don Quichotte* d'Avellaneda ? Le comique des aventures a dû, dans l'un et l'autre cas, lui faire passer condamnation sur l'étrangeté du récit.

Qui était-ce donc au juste qu'Avellaneda ? Nous n'avons pas l'intention de rechercher à notre tour, après tant d'autres, le véritable nom que dissimule ce pseudonyme. Rappelons sommairement les faits, et les hypothèses auxquelles ils ont donné lieu. En août ou, plus probablement, en septembre 1614, par conséquent une dizaine d'années après que Cervantes eut publié la première partie de son roman, un libraire de Terragone mit en vente une seconde partie de *Don Quichotte* par le soi-disant « licencié Alonso Fernandez de Avellaneda, natif de Tordesillas. » (5) Or, de ce « licencié », nulle trace n'a été retrouvée, ni à Tordesillas, ni ailleurs. Avellaneda, — ce nom n'est qu'un masque, et notre faussaire s'est enveloppé d'une ombre si habilement protectrice que toutes les recherches sont à peu près restées vaines pour la dissiper.

Dans son livre : *Une énigme littéraire...* (6), Paul Groussac s'est donné le malin plaisir de prouver que toutes les conjectures émises avant lui sur cet impénétrable Avellaneda ne sont que d'« ingénieuses élucubrations ». Encore cet « ingénieuses » est-il mis là par ironie. Paul Groussac se fait fort de montrer que les dites « élucubrations », outre leur peu de solidité, ne sont point si adroites et ne témoignent point d'une si rare ingéniosité ! Il écarte d'abord les suppositions les moins sérieuses, et sa verve qui s'amuse est volontiers brutale. Loin donc le nom, — très inconsidérément produit, — du précis, correct et fort Bartolomé Argensola, celui de l'élégant et discret Alarcon, dont la candida-

(5) Voici le titre exact du livre : *Segundo tomo del ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha, que contiene su tercera salida : y es la quinta parte de sus aventuras*. Compuesto por el Licenciado Alonso Fernandez de Avellaneda, natural de la Villa Tordesillas... En Tarragona, en casa de Felipe Roberto, año 1614. L'« aprobación » est du 18 avril 1614 ; la « licencia para imprimir » du 4 juillet 1614. — La page du titre porte une gravure représentant un chevalier la lance en arrêt : cette gravure a été empruntée à l'édition de Valence du *Quichotte* authentique (1605).

La traduction de Lesage porte le titre : *Nouvelles Aventures de l'Admirable Don Quichotte de la Manche, composées par le Licencié Alonso Fernandez de Avellaneda : Et traduites de l'Espagnol en François, pour la première fois*, Paris, 1704.

(6) Paul Groussac, *Une énigme littéraire. Le Don Quichotte d'Avellaneda. Le Drame Espagnol. Philologie Amusante. Hernani. Carmen*. Paris, 1903. — Voir, sur cet ouvrage, Emile Gebhart, *De Panurge à Sancho Pança*, 2^e édit. Paris, 1911, article intitulé : *Une cause célèbre de piraterie littéraire*, p. 263 à p. 276.

ture, si l'on peut dire, avait été présentée par Adolfo de Castro, « grand lanceur de pétards littéraires », celui de Tirso de Molina, en faveur de qui doña Blanca de los Rios était venue « rompre », dans la *España moderna*, « trois aiguilles à tricoter » (entendez trois articles) ! Loin de nous, encore, Lope de Vega, bien que son nom ait été avancé par des critiques fort importants : D. Manuel de la Revilla et M. Fiz-maurice ; — et encore D. Ramón L. Maínez. Le terrain ainsi déblayé, — d'un coup de balai un peu trop nerveux, — reste la fameuse conjecture sur Luis Aliaga, dominicain, inquisiteur général et confesseur de Philippe III, conjecture qui eut la chance de réunir tout de suite les suffrages les plus importants, ceux des Gallardo, des Sancha, Rosell, Guerra, Hartzenbusch, La Barrera, tous cervantistes notoires, et « blanchis dans l'exégèse don quichottesque. » De ces gros Messieurs, notre auteur se débarrasse avec une malice drue, qui n'exclut certes pas la précision, mais qui ignore à coup sûr les ménagements et le respect. Reste enfin l'opinion, peu étayée elle aussi, du grand critique D. Marcelino Menendez y Pelayo, qui voit dans Avellaneda un certain Alfonso Lamberto déjà indiqué par Pellicer. Groussac repousse cette dernière conjecture et l'*exécute*, — le mot n'est pas trop fort, — tout comme les autres. Et, si l'on peut trouver qu'il ne met, à ce jeu de massacre général, aucune politesse, en revanche sa discussion serrée et méthodique emporte la conviction. Mais est-il plus heureux, à son tour, que ceux-là qu'il blâme ou raille si allègrement, lorsqu'il substitue à leurs hypothèses la sienne et qu'il nomme, comme l'auteur du faux *Don Quichotte*, le valencien Juan Martí, lequel fut en outre l'avéré plagiaire de Mateo Aleman, à qui il déroba, — contrefacteur de métier, — le *Guzman de Alfarache* ? Ce qu'il y a de certain, c'est que Groussac ne produit pas à la légère, et pour le naïf plaisir d'étonner, cette nouvelle et inattendue candidature. Il s'appuie sur des faits, des rapprochements, des dates. A-t-il ainsi, résolu le problème ?... A défaut d'une solution certaine, définitive, — et la question restant pendante, comme on dit en termes de droit, — il convient de reconnaître que ses arguments sont judicieux, et séduisante son opinion.

Mais le pseudo-Avellaneda ne nous intéresse ici que par Lesage et à cause de lui. Lesage estimait donc le livre de ce plagiaire, puisqu'il l'a traduit et adapté ! Dans la Préface qu'il a mise à sa traduction, après avoir cherché à montrer que le « Copiste », c'est Cervantes, il fait les plus grands éloges, et les

moins mérités, d'Avellaneda. Peut-on chaperonner plus diligemment, vanter plus chaleureusement un pillleur des idées d'autrui, un effronté maraudeur littéraire ? « Il a fort bien soutenu, dit-il, le caractère de Don Quichotte. Il ne le perd point de vue : il en fait un Chevalier errant, qui est toujours grave ; et dont toutes les paroles sont magnifiques, pompeuses et fleuries. » Pour son Sancho, il est « excellent » et « plus original même que celui de Cervantes. » Plein de bon sens et de naïveté, s'il a en outre de la finesse, l'auteur a su pourtant lui conserver son unité. Il n'y a en lui nulle contradiction, tandis que, dans le premier Sancho, l'ingénuité fait tort à la malice, et celle-ci à celle-là. Ce n'est point toujours Sancho, — un valet, — qui parle ; c'est souvent Cervantes sous le nom de Sancho. En résumé, conclut Lesage, il y a une « différence sensible » entre les deux compagnons : « celui de Cervantes veut souvent faire le plaisant, et ne l'est pas ; celui d'Avellaneda l'est presque toujours, sans vouloir l'être. »

Cette partialité de Lesage s'explique facilement. Point n'est besoin d'accuser l'infirmité de son goût. Il faut bien qu'il procure des lecteurs à son œuvre ; et comment y réussirait-il mieux qu'à l'aide d'énergiques paradoxes ? Il ne s'agit pas ici d'être vrai, ni même sincère : il suffit d'attirer le public, de le conquérir par la promesse d'une nouveauté alléchante. Ne cherchons pas en l'espèce autre chose que le désir de s'assurer un succès de librairie (7).

Cet Avellaneda ne mérite pas, en effet, qu'on le prenne tant en considération (8), et son talent, car il n'est pas tout à fait

(7) A moins qu'il n'y ait là, encore, le souci paternel d'un auteur qui choie son œuvre : nous verrons, par la suite, que les transformations apportées par Lesage au roman d'Avellaneda en ont fait un ouvrage quasi nouveau en bien des parties.

(8) Au *xix^e* siècle, Avellaneda a trouvé encore en France un traducteur et un apologiste : Germond de Lavigne. L'apologie s'intitule : *Les Deux Don Quichotte, Etude critique sur l'œuvre de Fernandès Avellaneda, faisant suite à la première partie du Don Quichotte de Cervantès*, par A. Germond de Lavigne, Traducteur de la *Célestine* de Rojas et du *Tacaño* de Quevedo, Paris, novembre 1852. — Et la traduction : *Le Don Quichotte de Fernandez Avellaneda, Traduit de l'Espagnol et annoté par A. Germond De Lavigne Traducteur de la Célestine de Rojas et du Don Pablo de Ségovie de Quevedo (El gran Tacaño)*, Paris, 1853. — Une Introduction y reproduit, en la modifiant et complétant, l'étude de l'année précédente sur *Les Deux Don Quichotte*.

A part Lesage et Germond de Lavigne, la critique française a été sévère, en général, à Avellaneda. Il suffit de citer : Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, *xix^e* siècle, 2^e série, Littérature étrangère, p. 103, 104, 105, — Philarète Chasles, *Italie et Espagne, Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*, éd. de 1869, p. 242, 243, 244, — Clément Rochel, *Cervantes Inédit*, p. 221, — Emile Chasles, *M. de Cerv., sa vie, etc.*, p. 324.

Parmi les critiques espagnols, c'est à Menendez y Pelayo que nous deman-

mauvais écrivain, ne se distingue par aucune qualité supérieure et qui tranche. C'est une façon aisée, coulante, de dire et de narrer, une jovialité toute ronde dans le récit ; mais que de vulgarité dans cette bonhomie, et comme ce sans-gêne se débraille souvent ! Nul souci d'écrire : une plate abondance. Et s'il évite en général pointes, « concetti », « agudezas », il n'a pas non plus le trait : il manque d'esprit. Seules, les plaisanteries les plus grossières lui agréent, et leur fréquence ne rachète point leur bassesse. Quel intérêt ne porte-t-il pas à ce qu'il y a, dans l'homme, de plus avilissant ? Comme il décrit avec complaisance les fonctions les moins relevées de notre organisme ! De son livre, en bien des pages, s'exhalent des relents nauséabonds, des odeurs de sentine. Et quels personnages ! Son don Quichotte est un énergumène, fou à lier (où donc se cache le délicat, le passionné idéaliste de Cervantes ?) Son Sancho est un glouton vorace et malpropre (qu'est devenu le prudent et malin écuyer ?) Avellaneda, de ses mains crasseuses, salit et déforme un beau sujet, voire il l'encanaille. Et, du coup, il déshonore à la fois le poétique amant de Dulcinée, le prosaïque mari de Teresa Gutierrez.

Dans quelles aventures les engage-t-il donc si piteusement ? Reportons-nous à la fin de la première partie, chez Cervantes. Le héros, que les soins de sa nièce et de sa gouvernante ont rétabli, s'occupe avec bon sens et simplicité : il lit le *Flos Sanctorum* de Villegas, va chaque jour à la messe, s'entretient le dimanche,

derons un jugement sur Avellaneda. Il place d'abord l'œuvre en bonne place « entre las novelas de segundo orden que en tan gran copia produjo el siglo XVII. » Il montre ensuite en quoi elle est inférieure à celles d'un D. Gonzalo de Céspedes, d'un Salas Barbadillo, d'un Castillo Solórzano. Et pourtant sur ces écrivains, et bien d'autres, Avellaneda conserve l'avantage d'avoir à peu près complètement évité *cultisme* et *concettisme*. Quelles sont donc ses qualités et quels sont ses défauts ? « El decir de Avellaneda es terso y fácil ; su narración clara y despejada, aunque un poco lenta ; hay algunos episodios interesantes y bien imaginados, el chiste es grosero, pero abundantísimo y espontáneo ; la fuerza cómica brutal, pero innegable ; el diálogo, aunque atestado de suciedades que levantan el estómago en cada página, es propio y adecuado á los figurones *rabelesianos* que el novelista pone en escena. Lo que decididamente rebaja tal libro á una categoría inferior, no sólo respecto de la obra de genio que Avellaneda toscamente profanaba, sino respecto de otras muchas de aquel tiempo que no pasan de ingeniosas y amenas, es el bajo y miserable concepto que su autor muestra de la vida, la vulgaridad de su pensamiento, la ausencia de todo ideal y de toda elevación estética, el feo y hediondo naturalismo en que con delectación se revuelca, la atención predominante que concede á los aspectos más torpes, á las funciones más ínfimas y repugnantes del organismo animal. Si no es un escritor pornográfico, porque no lo toleraban ni su tiempo ni el temple de su raza, es un escritor *escatológico* y de los peor olientes que pueden encontrarse. » (cité par Rius, *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes de Saavedra*, Barcelona, 1899, t. IV, p. 265, 266.)

après vêpres, avec ses amis, hidalgos et bourgeois. Or, tout-à-coup, débouche sur la place d'Argamasilla, un groupe de chevaliers grenadins, en route pour le tournoi de Saragosse. On héberge tout ce beau monde : le seigneur Quixada reçoit et loge don Alvaro Tarfe, lequel sera le « duc » fourbe, cruel, du nouveau récit. Quixada et Tarfe s'attardent le soir à causer : funestes causeries ! Le lendemain, comme il s'en va, Tarfe laisse en dépôt à son hôte une riche armure de Milan. C'en est assez : dans Quixada se ranime don Quichotte, dans l'homme raisonnable l'insensé. Il appelle Sancho, s'entend avec lui, s'approprie les belles armes et se dirige à son tour vers Saragosse. Pourquoi ne prendrait-il pas part, lui aussi, aux joutes illustres ? Peu d'aventures en son voyage ! Tout près de Calatayud, il s'empare d'une melonnière ; et c'est le seul exploit, héroïque et burlesque, qu'il commet. Mais voici Ateca ; voici la capitale même de la province : Saragosse. A peine y est-il entré, que notre don Quichotte, renouvelant la scène des forçats, essaie de libérer un prisonnier, y échoue, mais en revanche se voit saisi et emmené. Bientôt hors de prison, il remporte ou croit remporter le prix d'une course de bagues. Ridicule, et quelquefois maltraité, le héros n'est point encore bafoué, vilipendé. Ce sera l'office le plus certain des chapitres qui suivront, et nous verrons s'y appliquer laborieusement Alvaro Tarfe et autres gentilshommes de peu de cervelle.

Don Quichotte et Sancho prennent la route de Madrid : notre hidalgo doit s'y mesurer avec le géant Bramidán de Taille Enclume, roi de Chypre. Ils ramassent, chemin faisant, un soldat et un ermite, beaux bavards, mais combien légers d'argent et de bagages ! Puis ils rencontrent deux chanoines et un échevin. On s'assied, on cause, on narre des aventures. L'on repart enfin ; et, dans un bois, l'on découvre, attachée et hurlante, une vraie mégère, Barbe la Balafrée, aubergiste et tripière de son métier le plus honnête, — bien plutôt prostituée — que son amant, après l'avoir dégarnie de quelque somme qu'elle possédait, vient de lâchement abandonner. Pour don Quichotte, cette horrible femme, c'est aussitôt la reine des Amazones, Zénobie, qu'une troupe de géants, — n'en doutons pas ! — a réduite à cette extrémité pitoyable. Et il va désormais traîner à sa suite, en l'accablant de déclarations niaises et de propos ampoulés, cette Maritorne de triperie, cette échappée de bouges et de cabarets, en qui nul ne s'aviserait de reconnaître une autre Dulcinée, pas plus que, dans le fou prétentieux qui lui rend hommage, nous ne

retrouvons le premier don Quichotte. Et le voyage se poursuit, trop lentement pour le lecteur qu'a écœuré et peiné l'avilissement excessif du héros. Rien, dès lors, ne nous distrait plus : ni entretiens, ni situations. L'on arrive ainsi, péniblement, à Madrid. Là, le maître et le valet sont moqués, joués, tourmentés par Alvaro Tarfe et ses compagnons qui organisent, autour d'eux et à leurs dépens, les farces les plus énormes. Pour finir, le gentilhomme grenadin reconnaît dignement l'hospitalité, autrefois reçue à Argamasilla, en faisant enfermer à Tolède, dans l'épouvantable *Casa del Nuncio*, ou hôpital des fous, le pauvre Chevalier, sa victime.

Dans tout ce détail trop nombreux d'une narration pesante, un récit pourtant se détache : un conte pieux et édifiant. Avellaneda, qui n'en est pas l'inventeur, l'a introduit dans son roman pour la plus grande gloire de Notre-Dame du Rosaire, et comme une preuve de son infinie miséricorde. Une jeune abbesse, qu'un beau garçon a tentée, quitte le monastère qu'elle dirige ; mais, traversant la sombre chapelle, elle s'agenouille, et remet à la sollicitude de la Vierge qui a souffert son troupeau délaissé. Sa prière, un peu longue, est d'un accent qui touche. La malheureuse cède en pleurant à l'amour irrésistible ; et nous prévoyons qu'une si entière sincérité, après de dures épreuves sans doute, lui méritera le divin pardon. D'abord heureuse, puis trahie, elle roule au vice, mais garde sa foi intacte. Tout à coup, elle s'arrache à son bournier ; et, seule, misérable ensemble et forte, elle regagne à pied son pays. Elle tombe une nuit, épuisée, à la porte de son couvent. Eh ! quoi : la porte est entr'ouverte. Elle entre, pénètre dans la chapelle, retrouve son trousseau de clefs aux pieds de la Vierge qui lui pardonne et la console. Notre-Dame, tout le temps de son absence, n'a-t-elle pas pris sa figure et exercé ses fonctions de Mère spirituelle ? La foi, même sans les œuvres, a sauvé la pécheresse. Reconnaissons là le mysticisme espagnol le plus exalté. Luisa, d'abbesse devenue amante et courtisane, redevient, par la grâce adorable de Marie, abbesse et sainte fille ; et elle peut reprendre, — on sonne en effet matines, — sa place au chœur (9).

(9) Avellaneda, ch. XVII, XVIII, XIX, XX. — Ce conte s'intitule : el cuento de los Felices Amantes. — Un dramaturge et penseur contemporain, Maurice Maeterlinck, s'est à son tour inspiré de la même donnée dans *Sœur Béatrice*, miracle en trois actes. Voir à ce propos Jean-Marie Carré : *Maurice Maeterlinck et les littératures étrangères* (Revue de Littérature comparée, juillet-septembre 1926).

Lesage, traduisant Avellaneda, ne s'est point astreint à une fidélité modeste et docile. Lui-même en a fait l'aveu, comme par ricochet, dans la préface de l'édition originale de son *Diable boiteux* (1707). S'adressant au seigneur Luis Velez de Guevara, le père et l'inventeur du *Diablo cojuelo*, il lui dit : « Je vous cède la gloire de l'invention... Je me suis donc souvent écarté du texte, ou pour mieux dire, j'ai fait un nouveau Livre sur le même fonds. » Et il ajoute : « C'est ainsi que j'ai traité le Seigneur Alonso Fernandez de Avellaneda, je n'ay pas traduit plus fidèlement son Dom Quichotte, que vôtre Cojuelo. » (10)

Qu'a-t-il donc fait exactement du texte espagnol d'Avellaneda ? Tantôt il l'accourcit, tantôt il l'allonge. Ici il assemble et mêle ; là il glisse sans façon des histoires de son cru. Prenons quelques exemples. Au chapitre premier d'Avellaneda, correspondent le premier et le deuxième de Lesage ; — au deuxième, le troisième et le quatrième ; — au troisième, une partie du quatrième et tout le cinquième ; — au sixième, le septième, le huitième et le neuvième, etc. (11) — Les suppressions et raccourcissements sont quelquefois d'importance. C'est ainsi qu'au

(10) Préface du *Diable boiteux* (1707).

(11) Voici les principales différences qu'offrent entre eux le texte espagnol et son adaptation française :

Chap. I d'Avellaneda.	—	A ce chap. correspondent le I ^{er} et le II ^e de Lesage.
Chap. II	—	— III ^e et le IV ^e —
Chap. III	—	— une partie du chap. IV et le chap. V en entier de Lesage.
Chap. IV	—	— correspond le chap. VI de Lesage.
Chap. V	—	— la fin du chap. VI de Lesage.
Chap. VI	—	Ce chapitre qui s'intitule : <i>De la no menos extraña que peligrosa batalla, que nuestro caballero tuvo con una guarda de un melonar, que él pensaba ser Roldán el Furioso</i> , — ce chapitre a donné lieu et occasion aux VII ^e , VIII ^e , IX ^e de Lesage. Le VIII ^e , entre autres adjonctions de détail, renferme l'histoire abra-cadabrante de la princesse Guénippée, fille du Khan de Tartarie.
Chap. VII	—	A ce chap. correspondent les X ^e et XI ^e de Lesage. Lesage suppose que Mosén Valentin, connaissant le <i>Quichotte</i> de Benengeli-Cervantes, le montre au Chevalier, — que celui-ci le feuillette et s'emporte contre son mauvais et inexact historien : ce chap. X intercale donc, dans l'œuvre traduite, une critique peu modérée de Cervantes. Au chap. XI (et c'est encore une adjonction au texte d'Avellaneda). Lesage nous raconte comment le héros trouva la masse de l'archevêque Turpin.
Chap. VIII	—	A ce chap. correspond le I ^{er} du livre II de Lesage.
Chap. IX	—	— le II ^e —
Chap. X	—	— le III ^e —

livre III, dans son remaniement, Lesage retranche tout un conte : el *Rico desesperado* ; et, s'il reproduit, par sa ligne générale, celui de la prieure doña Luisa, il le modifie, l'abrège, et lui donne peut-être plus d'intérêt dramatique. De même qu'il taille en pleine étoffe d'Avellaneda, Lesage y coud et y ajoute. Et c'est, au début, l'histoire fantasque de la princesse Guenippée, fille du Khan de Tartarie. Plus loin, au livre III, il ménage la rencontre du soldat Bracamonte avec son frère qui revient du Pérou, et il intercale un chapitre entièrement neuf : *l'Histoire de D. Rafael de Bracamonte*. Au même livre III, ce sont encore deux longues, mais joyeuses digressions sur l'enchantement et le désenchantement de Sancho. Ainsi, plus nous avançons dans l'ouvrage, plus nous sommes surpris et ravis de voir poindre, s'affirmer un auteur, — le traducteur s'effaçant et disparaissant. Vers la fin de l'œuvre, nous oublions qu'il existe un Avellaneda, vrai ou faux. Lesage l'a éclipsé, s'est réellement substitué à lui.

Ne parlons donc plus du *Don Quichotte* d'Avellaneda, mais

Chap. XI	—	A ce chap. correspond le IV ^e du livre II de Lesage. Lesage supprime la description des arcs triomphaux et le jeu de bagues.
Chap. XII	—	A ce chap. correspond le V ^e du livre II de Lesage. — Mais ce qu'Avellaneda rapporte à D. Belianis de Grèce, Lesage l'attribue au Chevalier du Soleil. Plus loin, Lesage ajoute une plaisanterie bouffonne de Sancho sur sa fille Sanchette et sur la ressemblance qu'elle avait avec le curé de leur village.
Chap. XIII	—	A ce chap. correspondent le VI ^e et le VII ^e du livre II de Lesage.
Chap. XIV	—	A ce chap. correspond le I ^{er} du livre III de Lesage. Lesage supprime le second séjour de don Quichotte chez Mosén Valentin.
Chap. XV-XVI	—	A ces chap. correspond le II ^e du livre III de Lesage. Lesage supprime tout le conte du <i>Riche désespéré</i> ; il lui substitue l'enterrement d'une femme pénitente, laquelle n'est autre que la prieure doña Luisa du conte des Amants Heureux. Et c'est ainsi qu'il introduit, — avec habileté, — cette pathétique histoire.
Chap. XVII	—	A ce chap. correspondent les II ^e et III ^e du livre III de Lesage.
Chap. XVIII	—	A ce chap. correspond le IV ^e du livre III de Lesage.
Chap. XIX-XX	—	A ces chap. correspond le IV ^e du livre III de Lesage. Lesage supprime toute la partie miraculeuse de l'histoire. La fin du conte chez lui apparaît assez froide.
Chap. XXI	—	A ce chap. correspond le V ^e du livre III de Lesage.
Chap. XXII	—	— le VI ^e — —
Chap. XXIII	—	— le VIII ^e — —

Lesage intercale ici la rencontre du soldat Bracamonte et de son frère qui revient du Pérou. Il insère même, dans la trame du récit qu'il imite, un chapitre entièrement neuf : *Histoire de D. Rafael de Bracamonte* (IX^e chap. du livre III).

du *Don Quichotte* de Lesage. Quelle valeur faut-il attribuer à cette libre adaptation, si libre qu'elle apparaît, en bien des endroits, une refonte et une création nouvelle ?

Nous n'en dissimulerons pas d'abord les défauts : passages traînants, ennuyeux avec application ou d'une gaieté sans naturel. Lesage n'a pas toujours, non plus, évité les excès d'un réalisme appuyé. Et Avellaneda semble lui avoir transmis quelque chose de son goût pour les vilénies scatologiques. L'excuserons-nous, aussi, d'avoir fait navrer à mort, par les archers de la Sainte-Hermandad, son héros qui revenait au Toboso délivrer Dulcinée ? (Dulcinée lui a fait savoir que l'Empereur de Trébisonde tenait investi le Toboso). Don Quichotte a pris les archers pour l'élite des assiégeants ; il les a attaqués, en souvenir sans doute de la charge qu'il exécuta sur eux, jadis, dans le livre de Cervantes, et il en a blessé quelques-uns. L'un d'eux, alors, l'a abattu, tel un brigand qui épouvante et dont on se débarrasse d'un coup de carabine. Don Quichotte méritait une mort plus solennelle, plus sereine surtout, — une mort qui fût un apaisement.

Chap. XXIV —	A ce chap. correspond le Xe du livre III de Lesage. Mais Lesage transforme et abrège. Il supprime l'emprisonnement de Sancho à Sigüenza et toute la fin du chapitre.
Chap. XXV —	A ce chap. correspond le XIe du livre III de Lesage.
Chap. XXVI —	— — — le XIIe — —
Chap. XXVII —	— — — le XIIIe — —
	Au chap. XIV, Lesage s'écarte de l'original et intercale deux longs chapitres sur l'enchantement et le désenchantement de Sancho. L'histoire reprend au chap. XVI.
Chap. XXVIII —	A ce chap. correspondent les I ^{er} et II ^e du livre IV de Lesage.
Chap. XXIX-XXX —	Les chap. II à VI (inclusivement) de Lesage n'ont aucun rapport avec le texte d'Avellaneda. A ces chap. XXIX et XXX de l'auteur espagnol correspond le VII ^e de l'auteur français.
Chap. XXXI —	A ce chap. correspond le VIII ^e du livre IV de Lesage (modifications nombreuses).
Chap. XXXII —	A ce chap. correspond le Ve du livre V de Lesage (changements importants). Lesage intercale ici cinq autres chapitres de sa composition, — et ne retrouve Avellaneda qu'au I ^{er} chap. du livre VI.
Chap. XXXIII —	A ce chap. correspond le Ve du livre V de Lesage.
Chap. XXXIV —	A ce chap. correspond le III ^e du livre VI de Lesage. Lesage, dès lors, poursuit le récit à sa fantaisie, invente à son gré, donne un nouveau tour à l'histoire de l'Infante Burlerine, la fait désenchanter par don Quichotte et Sancho, etc., — envoie enfin don Quichotte au secours de Dulcinée assiégée au Toboso.

Peu équitable envers don Quichotte, notre auteur ne l'est pas davantage envers Cervantes. Plusieurs fois il s'interrompt, et c'est pour intercaler, là où elle n'a que faire, une censure du grand romancier. Il l'attaque au dixième chapitre de son premier livre, et, de nouveau, aux cinquième et sixième livres. Ce fin esprit a manqué là, incroyablement, de réserve délicate et de justesse critique. Au chapitre 45 du livre V (12), Lesage reproche à Cervantes de l'invraisemblance, des contradictions, de l'absurdité, des longueurs. Cervantes n'a pas su rattacher, selon lui, à l'ensemble de sa narration les épisodes et les nouvelles qu'il y introduisait. Il n'a pas su, enfin, respecter les conditions ou se plier aux nécessités d'un roman comique. Voici des « dissertations froides » et des « traits sérieux de morale » (13) dont le plus sûr effet est de couper l'intrigue et de diminuer l'intérêt. Voici, encore, du merveilleux. Or on sait que le merveilleux n'est à sa place que dans le roman héroïque (14). Plus loin, au livre VI, Lesage tout d'abord change de ton. Il affecte l'ironie à l'égard des exploits malencontreux de l'authentique don Quichotte et des plaisantes mésaventures de l'authentique Sancho. Il nous montre le courageux Rozinel, frère de l'Infante Burlerine, faisant face « comme un autre Don Quichotte » à douze géants « qui paraissoient autant de moulins à vent. » Dans cette lutte inégale, le jeune homme est terrassé. Alors les géants, à qui leur victoire sur le maître ne suffit pas, se saisissent de son écuyer et se mettent à le berner dans une couverture. Encore, s'ils s'en étaient tenus là ! Mais, ainsi secoué et malmené, ils l'enfermèrent dans un immense cachot souterrain. Aussi notre Sancho, qui écoute ce récit, s'écrie-t-il : « Voyez un peu ces enragés. Pardy, les Enchanteurs sont encore plus honnêtes ! quand ils ont bien fait danser un Ecuyer, ils lui donnent au moins la clef des champs. » (15)

Mais Lesage, dans ce même livre VI (16), reprend bientôt contre Cervantes le ton dogmatique et comme un air hautain de supériorité. Une dame, nous dit-il, a remarqué dans la nouvelle du *Curieux impertinent* « plusieurs choses contre la Nature et la

(12) *Nouvelles Avantures de l'Admirable Don Quichotte de la Manche*, t. II, livre V, chap. XLV. Ce chapitre s'intitule : *Qu'il faut lire sans prévention* — et va de la p. 131 à la p. 153.

(13) *Ibid.*, livre V, chap. XLV, p. 133.

(14) *Ibid.*, p. 151.

(15) *Ibid.*, livre VI, chap. LVII, p. 360, 361.

(16) *Ibid.*, chap. LX, chap. intitulé : *Où il est parlé de plusieurs choses, et entr'autres de la nouvelle du Curieux impertinent*.

vray-semblance. » (17) La conduite d'Anselme, en particulier, lui semble inexplicable. Comment ! Il vient d'entendre les imprécations de sa femme Camille contre Lotaire ; il la voit se précipiter sur ce même Lotaire : geste et paroles qui, pour lui, portent le caractère de la vérité, traduisent l'indignation de la vertu ; — et il ne se montre pas, ne fait rien pour sauver son ami en péril ! Il ne se montre pas, non plus, mais se tient à l'écart, l'insensible, lorsque Camille s'est blessée et feint de s'évanouir. Pour l'action, la composition, y a-t-il rien de plus grossièrement « ménagé » que la fuite de Lotaire et de Camille, que le départ d'Anselme, — pourquoi ne s'enquiert-il pas des coupables à Florence même, au lieu de s'en aller courir la campagne ? — que sa mort enfin si étrange, si imprévue ? (18)

Lesage encore, quand il en trouve l'occasion, égratigne sournoisement le pauvre Cervantes. Don Quichotte vient de discourir, avec une abondance érudite, sur le Prêtre Jean : « Peu s'en est fallu, ajoute alors le narrateur, que le sage Alisolan (19) n'ait supprimé cet ennuyeux discours ; et il ne l'auroit pas hasardé, s'il n'eût pas fait réflexion qu'il en est fort souvent échappé de semblables à Benengely. Voilà ce que fait le mauvais exemple. » (20)

A ces défauts, si accentués ou si déplaisants qu'ils soient, s'opposent les plus indéniables qualités.

Férons-nous donc un mérite à Lesage d'avoir, en ses deux volumes, conservé à Sancho et à don Quichotte le caractère de gloutonnerie répugnante et de folie irrémédiable qu'Avellaneda, renchérissant sur Cervantes, leur avait trop généreusement prêté ? Comme Avellaneda est et demeure son guide, et qu'après tout il ne peut guère que le réduire ou l'amplifier, il est naturel que, chez lui, les deux héros gardent les mêmes vices et les mêmes ridicules que dans le piètre auteur espagnol. Les mésaventures qu'il leur inflige étant pour la plupart celles dont ils ont déjà pâti une première fois, ne nous attendons pas à trouver, dans l'œuvre du Français, un autre Sancho, un autre don Quichotte que ceux dont Avellaneda, de propos délibéré, avait alourdi le génie, embarrassé la démarche, compromis l'originalité. Tous deux,

(17) *Nouvelles Aventures de l'Admirable Don Quichotte de la Manche*, p. 396.

(18) *Ibid.*, tome II, livre VI, ch. LX, p. 397 à p. 402.

(19) Au Benengely de Cervantes, Avellaneda et, après lui, Lesage ont substitué un autre More, Alisolan.

(20) *Nouvelles Aventures...* tome II, livre VI, chap. LXIII, p. 440.

pourtant, s'ils ont perdu, chez Lesage aussi, l'ampleur et, pour ainsi dire, l'agrandissement épique, s'ils ne sont plus en somme que des grotesques, — tous deux, par certains traits, rappellent au lecteur, qu'avant d'avoir été déformés par Avellaneda, ils ont été conçus et créés par Cervantes. Lesage, en effet, dans sa prose fluide, leur redonne parfois une vivacité d'allures, une aisance de gestes, qu'ils avaient perdues en passant du premier au second romancier. Ce ne sont point, certes, les héros de Cervantes ; mais ce ne sont plus, absolument, les héros d'Avellaneda. Sancho est un paysan, qui écorche les mots (21), qui enfile des proverbes (22), qui aime son grison avec une lyrique tendresse (23). Encore a-t-il des expressions, des locutions, qu'il ne doit qu'à Lesage ! Il parle un si clair français que sa panse semble s'en alléger, son cerveau s'en aérer. Et il use, — un peu trop souvent peut-être (24), — de tours familiers qui sont bien de chez nous, et du sol même de l'île de France : *Par la gerny ! Mardy ! Oh ! dame !* Don Quichotte, de son côté, est tout possédé par l'illusion, et il ne serait point, autrement, don Quichotte. Nourri des vieux romans, l'imagination faussée, détournée, et comme pervertie, il prend une tripière pour une reine, — il se nomme, lui, le chevalier des Amours, — il se fait peindre sur son propre écu dans la posture la plus risible (25). Et Lesage, ici, trop rapproché d'Avellaneda, semble en revanche trop loin de Cervantes. Mais son don Quichotte, s'il peut paraître trop continûment extravagant, garde toutefois la plus pure tradition chevaleresque : il joint à l'héroïsme la dévotion amoureuse. Qu'importe, croyons-nous, qu'une ribaude soit l'objet de cette adoration mystique ? Ce qui compte, c'est le sentiment, et lui seul. Don Quichotte se relève en s'exaltant. Écoutons-le expliquer à Sancho ce qu'est l'amour pour un chevalier : « Un Chevalier, qui n'a point de rival, ne goûte

(21) Il dira, par exemple, *gigographie* pour *géographie* (*Nouvelles Aventures*, tome I, livre III, chap. XIX, p. 249), *Guenipe* pour *Guenippée* (*Ibid.*, t. I, l. I, chap. VIII, p. 112).

(22) « Selon la jambe le bas. Chaque brebis avec sa pareille. Donnez-moy à boire, et ne me demandez pas quel âge j'ay. » (*Ibid.*)

(23) Privé, à un moment, du cher animal, il s'écrie : « Ah ! baudet de mon ame, lumière de mes yeux, miroir de mes pensées ; qui sont les brigands qui t'emmenent sans pitié, toy qui pour tes longues oreilles pouvois passer pour le doyen des ânes... » (*Ibid.*, tome I, livre I, chap. IX, p. 117). — Puis, lorsqu'il l'a retrouvé : « Ah ! mon cher Grison, sois le bien revenu. Je te souhaite les bonnes festes. Di-moy un peu de quelle maniere on t'a traité en mon absence ?... » (*Ibid.*, p. 125, 126). Cf. encore : livre III, chap. XXIV, p. 300.

(24) Cette critique a été faite à Lesage, dès 1704, par le *Journal des Sçavans* dans un article dont nous citerons plus loin l'essentiel.

(25) *Nouvelles Aventures...*, tome II, livre V, chap. XLIV.

pas les délices de l'amour. S'il est seur de son bonheur, il mene une vie trop unie. Il faut que l'esperance et le desespoir l'agitent tour à tour : que les soupçons, les craintes inquietes troublent incessamment son repos. Il est bon même quelquefois qu'il se persuade que sa dame le hait, afin que cette pensée lui fasse faire des actions immortelles. Pour moy qui ay beaucoup de delicatesses, je serois fâché, je te l'avouë, de posseder tranquillement le cœur de la Reine Zenobie. Je me fais une image charmante des maux que j'espere qu'elle me fera souffrir ; et je t'avertis dès à present que quand tu m'entendras soupirer et gémir, tu ne viennes pas indiscretement m'interrompre pour me consoler : car tu sçauras, mon fils, qu'il y a dans les plus grandes peines de l'amour un secret plaisir qui les rend agreables. » (26) C'est un fou qui parle, certes ; mais que ce fou a de courtoisie, et avec quelle ferveur il voit dans l'amour le principe de toute vertu !

Pourtant le mérite essentiel de Lesage, il est dans la souplesse de son style, dans son esprit, dans sa verve : on n'a jamais l'impression qu'il traduit ou adapte. Les derniers livres surtout valent par une facilité de narration, une drôlerie d'humour, une espièglerie qu'on chercherait en vain dans toute l'œuvre d'Avellaneda. C'est là, en effet, qu'il se détache le plus de son modèle, invente le plus librement, s'abandonne le plus volontiers à sa propre fantaisie. Nulle histoire, en ce sens, n'est mieux racontée, avec plus de fine bonhomie, que le désenchantement si délectable de l'Infante Burlerine, fille du grand Archipanpan des Indes (27). Ce n'est plus ici Avellaneda dont Lesage se fait le transcripteur fidèle ou non ; c'est Cervantes lui-même avec qui il rivalise, et sans que la comparaison puisse, à aucun moment, l'écraser. Le grand Archipanpan a perdu sa fille qu'un enchanteur a ravie. Don Quichotte, fidèle à sa mission, s'offre pour aller partout la chercher. Mais, d'abord, il doit combattre le géant Bramarbas. Or celui-ci vient le défier jusque dans la salle où se tient Archipanpan. Le combat va s'engager, lorsque, tout à coup, le démesuré Bramarbas tombe à la renverse ; et il apparaît à sa place une fille habillée en bergère qui, se disant l'infante Burlerine, raconte à toute la compagnie ses aventures. Et quelles aventures ! L'enchanteur Friston l'a fait enlever ; elle lui a résisté ; et lui, la prenant par le milieu du corps, il l'a lancée du haut d'une fenêtre

(26) *Nouvelles Aventures...*, tome II, livre V, chap. XLIII, p. 114, 115.

(27) *Ibid.*, tome II, livre VI, chap. LVI, LVII, LVIII, LIX.

avec « tant de roideur et d'impétuosité » que, des bords du Pont-Euxin où elle était, elle alla tomber dans les eaux du Lignon. Sauvée par le berger Persino, un ancien chevalier qui, par dépit amoureux, a quitté la chevalerie errante, elle menait avec lui l'existence pastorale des héros de l'*Astrée*, lorsque le « brave et digne bâtard » de son père, le prince Rozinel, survint et l'emmena. Pauvre Persino ! il « joüa de son reste, raconte-t-elle indifférente et moqueuse, et se laissa mourir en nôtre présence de fine rage et de pur amour. » Mais aux frontières de la Colchide, douze géants se présentèrent, massacrèrent Rozinel, bernèrent son écuyer, et conduisirent Burlerine dans un château appartenant à un enchanteur maure. Méprisé à son tour comme l'avait été Friston, le Maure toucha Burlerine de sa baguette, et elle devint ce géant Bramarbas que, seul, don Quichotte a pu vaincre. Il a suffi, en effet, que don Quichotte tirât son épée pour que Bramarbas se laissât tomber « comme une énorme machine de carton », et pour que Burlerine redevînt infante. Il reste pourtant à Burlerine une trace de son séjour chez le Maure : un visage tout noir. Mais ce dernier enchantement disparaîtra lui aussi, à la condition que le dévoué Sancho veuille jeûner vingt-quatre heures. Pourrait-il s'y refuser ? Il accepte ou, du moins, fait semblant et, à l'insu de don Quichotte qui le surveille, trouve moyen de s'empiffrer. Sous prétexte de « quelques besoins », il quitte le lit où il est étendu aux côtés du chevalier, se saisit d'un pain et d'un poulet, et puis se recouche. Mais, tout à coup, don Quichotte : « Qu'est-ce que j'entens, Sancho ? Tu fais avec ta bouche le mesme bruit que si tu mangeois. » — « Monsieur... je suis à moitié endormi, et je rêve que je suis à un festin où je m'en donne comme il faut. Ne me réveillez pas, je vous prie. » Le poulet et le pain expédiés, Sancho fait réflexion qu'il a assez mangé pour boire ; et il se relève « pour aller à la bouteille. » — « Tu te lèves encore, s'écrie don Quichotte, aurais-tu quelque incommodité ? » — « Monsieur, je prens mon mal en patience, et je vais, s'il plaist à Dieu, si bien faire cette fois-ci, que je n'auray plus besoin d'y retourner. » Sancho donc attrape une bouteille, la porte à sa bouche et « tout d'une haleine », la suce avec tant de vigueur qu'il n'y laisse pas seulement « de quoy faire rubi sur l'ongle. » L'infante Burlerine, on s'en doute, n'en est pas moins tirée d'affaire. Et nous rions tout à la fois de la naïveté honnête du chevalier, de la rusée malice de l'écuyer, du baroque si extraordinaire des événements. Lesage, en cet épisode

a montré une richesse inventive qui, déjà, le consacre grand romancier. Pour un coup d'essai, voilà un coup de maître, et nous saisissons à l'origine, en son premier et brillant résultat, cet étonnant génie de conteur, qui se déploiera davantage encore dans le *Diable boîteux* et s'épanouira tout à fait dans le *Gil Blas*.

Les contemporains, comme nous, ont été séduits et conquis. Il y eut, de l'ouvrage, trois éditions très rapprochées : la seconde est, en effet, de 1705; la troisième, de 1707, et c'est l'année même où Lesage donnait *Crispin*, les *Etrennes* et le *Diable boîteux*, œuvres plus courtes, d'un tour plus personnel. Les journaux également nous renseignent. Sans doute les *Nouvelles de la République des Lettres* (28) se contentent d'annoncer l'édition d'Amsterdam (1705), d'indiquer en quelles circonstances et pour quelle raison (29) Avellaneda se mit dans l'idée de continuer Cervantes; et elles ajoutent très prudemment : « Le public jugera, lequel, de *Cervantes* ou de *Avellaneda*, a mieux exécuté son Projet. » L'année précédente, le *Journal des Scavans* (30) avait été, lui, plus explicite. Considérant, d'abord, la « critique » que Cervantes et Avellaneda « exercent l'un contre l'autre », il déclare qu'elle n'est pas « sans fondement » : « Avellaneda semble avoir raison de reprendre Cervantes en plusieurs occasions, et sur tout en ce qu'il fait dire à Sancho des choses qui sont au dessus de sa portée; le Sancho d'Avellaneda est beaucoup plus simple. Cervantes de son côté reprend judicieusement plusieurs endroits de l'Histoire d'Avellaneda, qu'il nomme l'Aragonnois, pour luy reprocher la rudesse de son stile. » Puis, venant à la traduction de Lesage, notre journal en loue l'agréable facilité : « Les Lecteurs François ne s'appercevront point de cette rudesse dans la traduction qu'on donne aujourd'huy au Public, le stile en est aisé et sans embarras. — On est obligé à l'Auteur du soin qu'il a pris de donner à sa traduction, un tour et des manières de parler si Françaises, qu'on n'y reconnoit plus les defauts que Cervantes trouvoit dans l'Original. » Au reste, conclut fort honnêtement le rédacteur de cet article, « nous ne

(28) *Nouvelles de la République des Lettres*, Mars 1705, p. 358, 359.

(29) « Voici ce que c'est que cet Ouvrage, écrit le journaliste. Après que le fameux de *Cervantes* eut publié la première Partie de son *Don Quichotte*, il fut longtemps, sans en donner la continuation. Un Arragonnois appelé (sic) *Alonzo Fernandez de Avellaneda*, croyant, peut-être, que de *Cervantes* ne pensoit plus à cet ouvrage, en publia une continuation en 1614... »

(30) *Journal des Scavans*, du Lundi 31 Mars MDCCIV, p. 207, 208.

sçaurions dire si cette traduction est fidelle : nous n'avons point vû l'original Espagnol. »

Plus nette, plus ferme, est l'appréciation de l'abbé Bordelon, — un piètre romancier (nous nous en apercevrons bientôt) (31), mais un assez juste et délicat esprit. « Cette traduction n'est pas fidelle », affirme-t-il. Mais, de cette infidélité, qui donc ne louerait Lesage ? « Comme Avellaneda satisferoit peu la délicatesse du goût François, il a fallu lui prêter beaucoup de choses qui lui manquoient, pour être un Livre, digne de servir de suite aux deux premiers tomes de Cervantes. Si la lecture de ce nouveau Dom Guixotte divertit, sans ennuyer, nous en avons l'obligation au prétendu traducteur, qui y a mis beaucoup plus du sien qu'Avellaneda. (32) »

II

Ayant ainsi contribué à la vogue de don Quichotte en France (33), Lesage se désintéresse-t-il désormais du thème de Cervantes et d'Avellaneda, ou, comme on l'a dit, y prend-il assez de

(31) Voir le chapitre suivant : *Nouvelles et Romans*.

(32) Abbé Bordelon, *Dialogues des vivans*, Paris, 1717 (Remarque de la page 171).

(33) Lesage, pour son propre compte, dans son œuvre plus personnelle de romancier ou de dramaturge, n'a point imité le *Don Quichotte*. A peine rencontre-t-on chez lui quelques allusions ou réminiscences. Dans son *Arlequin, roi de Serendib* (foire Saint-Germain, 1713), il reproduit à sa façon la scène si connue du repas de Sancho. Un médecin, comme dans Cervantes, fait enlever les plats à mesure qu'ils arrivent à portée du roi Arlequin, sous le fallacieux prétexte qu'ils « sentent l'apoplexie » et sont nuisibles à la santé. Colère du gourmand Arlequin, ainsi frustré, et qui s'écrie :

Retire-toi, bâteleur,
Veux-tu nous porter malheur ?
Chacun en te voyant là
Va dire : Fi donc ! Qu'est-ce que cela ?
Chacun en te voyant là
Croira voir Sancho Pança.

(Acte II, sc. VII.)

Considérons ce dernier vers : ce n'est pas seulement Cervantes, dont Lesage ici nous fait souvenir ; c'est encore Dancourt, et sa comédie de *Sancho Pança*, représentée, comme nous le verrons, le 15 novembre 1712, et sans succès.

Une allusion encore dans la *Valise trouvée* (1740) : « Parbleu ! s'écria le Marquis, voici, à-peu-près, l'aventure de Don Quichotte et de Sancho dans la Montagne noire : Voyons un peu si cette valise renferme autant d'écus que celle de Cardenio. » (*La Valise trouvée*, 1^{re} partie, p. 3).

Et voici, pour finir, quelques réminiscences d'un intérêt bien secondaire : dans *Gil Blas*, la bête Jacinte doit son teint frais, — telle la Duchesse, — à une « fontaine » qu'elle a à chaque jambe (l. II, ch. I) ; comme maître Pierre, le vieux capitaine don Annibal de Chinchilla se trouve avoir « la place d'un œil couverte d'un large emplâtre de taffetas vert » (*Gil Blas*, l. VII, ch. XII) ;

goût pour le varier de nouveau à sa guise, pour ajouter une autre suite, — *Suite nouvelle et véritable...* (34), — à celle qu'il a, précédemment, traduite et adoptée?

Cette opinion, qui est celle d'Eugène Lintilhac (35), était aussi l'opinion des rédacteurs de la *Bibliothèque des Romans* (36). Ils écrivent en effet : « Le véritable Auteur des dernières parties, est M. le Sage. » (37) Et ils entendent par « dernières parties » non seulement le *Don Quichotte* d'Avellaneda,

comme Maritorne enfin, certaine Galicienne est « l'idole des muletiers. » (*Ibid.*, l. X, ch. X.) De tels ressouvenirs, si menus, ne compromettent point l'originalité de Lesage.

Les personnages de Cervantes ne se retrouvent guère, d'autre part, dans ceux de notre romancier. Une comtesse, dans le *Diable boiteux* (p. 307, éd. de 1707) nous est définie comme une sorte de *don Quichotte femelle*, selon l'expression de Sophie Lennox (1752) : « C'est une liseuse de Romans. Une tête pleine d'idées de chevaleries. Elle fait un songe assez plaisant. Elle rêve qu'elle est Impératrice de Trébisonde, qu'on l'accuse d'adultère, et que les Chevaliers qui se présentent pour soutenir son innocence sont vaincus par ses accusateurs. » — La marquise du *Bachelier de Salamanque* (Livre I, chap. IX) tient aussi de *don Quichotte* par le goût immodéré qu'elle montre pour le romanesque et le chevaleresque. Mais ce ne sont là que portraits esquissés en quelques lignes ou en quelques pages : ce ne sont point des personnages qui agissent et vivent, des caractères qui se développent.

Gil Blas, le héros essentiel de Lesage, n'a rien à son tour de *don Quichotte*. Ou plutôt, comme celui-là diffère de celui-ci ! *Don Quichotte* « court après la vertu », Gil Blas « après la fortune ; » « l'un porte haut la tête, l'autre courbe spirituellement l'échine quand il le faut » (J. Claretie, *Cervantes et Don Quichotte*, conférences du Grand-Orient, 21 décembre 1864). Mais personne n'a plus vigoureusement que Paul de Saint-Victor opposé ces deux natures contraires. Qu'il nous soit permis de reproduire cette brillante page ! « Quel contraste entre sa grandesse d'âme [l'âme de *don Quichotte*] et la rouerie de l'aventurier [Gil Blas]. Quelle différence dans leur destinée ! Tandis que *Don Quichotte* escalade le sentier pierreux de l'âpre Sierra, cherchant l'autre du dragon, la tour du géant, la source enchantée, Gil Blas maraude dans les sentiers de traverse, en quête d'un hôte à duper, d'un juif à voler, d'une aubaine à faire. Aussi le Chevalier rentre-t-il brisé de corps et d'âme dans son morne donjon de la Manche, pour s'y mettre au lit et mourir. Gil Blas, au contraire, revient riche et joyeux dans son château de Lirias. Il est satisfait, en fin de compte, des spectacles qu'il a vus et des intermèdes où il a joué son bout de rôle. — Les lauriers sont coupés, *Don Quichotte* n'a plus rien à faire dans ce monde. Gil Blas, qui n'est pas un *animal gloriæ* et qui ne mange point de ces légumes-là, peut se reposer et vieillir en paix : il y aura toujours des choux à planter. » (Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux*, 1867, 8^e éd., p. 465, 466).

L'éclat de cette page, et son éloquence, ne sont-ils pas une suffisante excuse à ce qu'il peut y avoir d'injuste dans l'appréciation même que P. de Saint-Victor porte sur Gil Blas ?

(34) Titre complet : *Suite nouvelle et véritable de l'Histoire et des Aventures de l'Incomparable Don Quichotte de la Manche. Traduite d'un Manuscrit Espagnol de Cide — Hamet Benengely son véritable Historien.* 6 vol., Paris, 1722-1726.

(35) Lintilhac, *Le Sage*, 1893, p. 36.

(36) *Bibliothèque Universelle des Romans, Ouvrage périodique, dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens et modernes, français, ou traduits dans notre langue, etc.*, octobre 1776, 2^e vol. : sixième classe. *Romans Satyriques, Comiques et Bourgeois*.

(37) *Ibid.*, p. 26.

mais tout ce qui continue et achève en France, à leur époque, l'histoire du bon hidalgo. Ils reviennent d'ailleurs sur cette désignation et, à propos des six volumes de la *Suite nouvelle...* qui terminent ce véritable cycle littéraire (38), ils affirment encore que l'auteur en est « M. le Sage lequel a usurpé le nom de Cid-Hamet Benengeli, que le véritable Cervantes avoit déjà autrefois adopté. » (39) L'un des rédacteurs, pourtant, et le principal, — au moins pour les années 1773-1778, — M. de Paulmy, est beaucoup moins catégorique. M. de Paulmy (de Voyer-Argenson) (40) possédait, avec la traduction et la continuation de Filleau de Saint-Martin (éd. de 1741), la *Suite nouvelle* (éd. aussi, de 1741), que ses collaborateurs attribuaient si généreusement à Lesage. (41) Or, sur les pages de garde de deux tomes, le tome I (premier volume de la traduction de Filleau), — le tome VII (premier volume de la *Suite nouvelle*), il nous a laissé, concernant Lesage et le *Don Quichotte*, des notes importantes écrites de sa main. Celles du tome I, assez confusément rédigées, laissent entendre que « M. Le Sage » a bien pu revoir et corriger les dernières éditions du *Don Quichotte* français (entendons les six volumes de Filleau). « Cependant », ajoute M. de Paulmy à propos du cinquième et du sixième volumes, « il n'y a aucun avertissement de l'auteur qui annonce que ce soit une Suite imaginée par M. Le Sage ou d'autres (42). » Les notes du tome VII ont rapport à la *Suite nouvelle...* Nous les transcrivons textuellement : « Voicy encore une grande Suite de D. Quichotte qui n'est point une Traduction; mais un Ouvrage de pure Imagination. Je doute fort qu'elle soit entierement [ce dernier mot

(38) L'ensemble de l'*Histoire de Don Quichotte*, après la publication de la *Suite nouvelle...*, forme 14 vol.

Trad. de Filleau de Saint-Martin	: 4 vol.
Suite de Filleau — Challes	: 2 —
Trad. d'Avellaneda par Lesage	: 2 —
Suite Nouvelle	: 6 —

14 vol.

(39) *Bibliothèque Universelle des Romans*, oct. 1776, 2^e vol., p. 47, 48.

(40) Antoine-René de Voyer, dit le marquis de Paulmy, fils du marquis d'Argenson (ancien ministre des affaires étrangères), et de Marie-Madeleine Méliand, né le 23 novembre 1722, conseiller au Parlement (1744), maître des requêtes (1747), ambassadeur en Suisse (1748), secrétaire l'Etat de la guerre en survivance (1751), titulaire, du 1^{er} février 1757 à mars 1758, ambassadeur en Pologne (1762), à Venise (1766), mort le 13 août 1787.

(41) Voir : Bibliothèque de l'Arsenal, où ces volumes portent la cote : 17582 B. L.

(42) M. de Paulmy ignorait donc que cette première *Suite* était l'œuvre de Filleau — de Challes ?

est mis en surcharge] de M. Le Sage, mais de qui qu'elle soit, elle passe pour tres mediocre. » Ainsi, M. de Paulmy hésitait à croire que la *Suite nouvelle et véritable*... fût, — ou fût entièrement, — de l'auteur de *Gil Blas*. Il semble difficile de ne pas partager ce doute prudent. Quelques passages exceptés, nous ne reconnaissons pas, en effet, l'habituelle aisance de notre écrivain, son adresse, sa légèreté de main dans cette narration souvent trop pénible et que, même avec la meilleure volonté, l'on juge vite interminable et fastidieuse.

Sur les six tomes de cette Continuation, il importe de réserver, pour un examen à part, le sixième qui a son titre à lui et qui constitue une histoire toute particulière : *Histoire de Sancho Pansa, alcade de Blandanda*.

Que nous raconte donc Lesage, — ou le narrateur anonyme, — dans les cinq premiers tomes? Don Quichotte et Sancho, après la victoire du Chevalier de la Blanche Lune, se sont faits bergers. Don Quichotte nous est présenté avec un hoqueton et une musette, « équipage... assez propre pour le distinguer du commun (43). » Nous le voyons, tout soupirant et gémissant, qui essaie de graver au couteau sur un hêtre deux sixains qu'il a composés en l'honneur de Dulcinée. Ce mélancolique bonheur du héros ne durera point. C'est que don Quichotte berger n'est plus don Quichotte, et qu'il faut, pour qu'il continue d'être lui, le mener aux aventures. Le roi d'Espagne lui envoie un courrier de son cabinet pour le faire venir à Madrid. Après quelques hésitations, notre langoureux amant se décide : il suit l'envoyé royal à la cour, où le prince lui propose d'abord la difficile conquête d'un trésor caché, puis, s'il réussit dans cette entreprise, une glorieuse expédition en Barbarie contre les Maures. Don Quichotte s'empare du trésor, — et se dirige ensuite vers San Lucar de Barameda toucher une succession. Notons qu'en passant à Séville, il a vu, à l'hôpital des Fous, le faux don Quichotte, celui d'Avellaneda, et qu'il lui a reproché son imposture. Une fois la succession réglée, notre hidalgo passe, par mer, de Cadix à Barcelone, où il doit s'embarquer pour le Maroc. Mais, au lieu du Maroc, on le fait aborder à la côte même d'Espagne, tout près de Barcelone qu'il vient de quitter. Là est un château où se trouve prisonnière Dulcinée : il la délivre et l'épouse. Ou plutôt, sous le nom de Dulcinée, il épouse la fille

(43) *Suite nouvelle et véritable*..., tome I, chap. I, p. 4.

en personne de la duègne Rodriguez, — laquelle a accepté de devenir la femme d'un fou, car ce fou est bon homme et possède du bien.

Il semble que, dès lors, et à cette conclusion imprévue du tome II, le récit soit achevé. Don Quichotte est de retour chez lui : il mène une existence tranquille de gentilhomme campagnard. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, a-t-on dit : les gens heureux, non plus. Mais l'infatigable narrateur se charge bientôt de secouer cette indolence par trop endormie; en 1726, quatre ans après la publication du deuxième volume, il donne, coup sur coup, le troisième, le quatrième et le cinquième. N'a-t-il pas, sur don Quichotte, tout un lot de nouvelles à nous communiquer? (44) L'offre n'est guère alléchante. Cédons pourtant à l'invite et continuons de lire. Dans quelles mésaventures va-t-on plonger encore l'inoffensif et burlesque paladin? Don Quichotte, en plein bonheur conjugal, n'a pu étouffer, ni même dompter, sa manie chevaleresque. Aussi, malgré la prévoyante et astucieuse Dulcinée, il repart, — c'est la sixième fois, — en compagnie de son inséparable Sancho. Dulcinée les rattrape. Et les voilà tous les trois chez le duc et la duchesse. Ils y séjournent quelque temps : un oracle a ordonné à notre preux de retarder de trois ans l'expédition barbaresque. Le narrateur les ramène bientôt chez eux, à la Roda. Mais, comme le terme fixé pour le départ en Mauritanie approche, le goût de l'aventure reparaît en notre chevalier, s'accroît, empire : nous sommes de nouveau en présence d'un insensé. L'oracle, là-dessus, s'avise de changer ses ordres, de commander à don Quichotte de rester en sa maison, auprès de sa femme, pour y vivre en paix. Don Quichotte devient alors furieux, — et fou jusqu'à prendre sa gouvernante pour Mahomet. Et il meurt dans un accès. Quant à

(44) A la fin du second tome, dans une sorte d'« avis » terminal, l'auteur nous affirme que le ms. de Benengely ne contient pas autre chose que la matière de ces 2 volumes. Mais il ajoute que d'autres détails sur don Quichotte sont venus à sa connaissance par des lettres de Benengely et de Sanson Carrasco, par d'autres lettres du vice-roi de Catalogne au Roy « pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit fait à Barcelonne à l'occasion de Don Quichotte », — enfin par les archives de la famille du Duc « à qui Carasco écrivoit souvent pour l'informer de ce qui se passoit à la Roda. »

Le troisième tome est, à son tour, précédé d'un avant-propos où il est dit : « ces derniers Volumes ont plus coûté de peines à donner au Public, que tout ce qu'on a vu jusques ici de l'Histoire de Don Quichotte. La raison en est, que ce ne sont que des Fragmens... qu'il a falu placer le mieux qu'il a été possible dans ce qui nous restoit de l'Histoire de notre Heros. » — L'auteur se donne bien du mal pour tâcher d'en faire accroire à son lecteur...

Dulcinée, cette veuve d'un héros se console aisément : elle se remariera. Ajoutons que plusieurs épitaphes terminent, sur le mode comique, ce cinquième volume. Celle-ci, d'un heureux tour, ne manque pas de sel :

Ci gît qui fut fou comme un autre ;
Il eut son tic, nous avons tous le nôtre.
Le monde est plein et de fous et de sots ;
L'espèce la plus rare est celle des Sanchos.

Notre analyse de ces cinq volumes, dans sa brièveté relative, ne laisse pas trop apercevoir les maladroites, les négligences, l'infériorité de l'écrivain. Il convient maintenant d'y insister. Nous relevons des transitions, des passages d'idée à idée, de récit à récit, qui sont d'un gauche écolier, d'un apprenti tout neuf. « Celui-ci, dira-t-il, [comprenons : ce jour-ci], qui étoit le troisième après leur départ, nous donne plus de matière à décrire (45). » Ou encore, voyez comme il paraît gêné, comme il s'embarrasse et s'empêtre dans une explication : « Nous dirons dans le Chapitre suivant qu'elle (*sic*) étoit cette Nymphe que l'on faisoit passer à Don Quichotte pour sa Dulcinée, celui-cy étant destiné pour informer le lecteur par quelle aventure un Elephant se trouve si à propos pour enlever sa soi disante Dulcinée (46). » Cet écrivain, — se peut-il que ce soit Lesage, — ne dirige point sa plume, se laisse au contraire entraîner par elle. Et le voici tantôt au milieu des réflexions les plus austères, tantôt au milieu des plus vives gaillardises. Ici, il affecte le ton de la vertu, de la vertu même janséniste, et parle avec la conviction d'un Solitaire : « Tous les efforts de l'homme seul sans le secours de la grâce, ne peuvent rien contre une passion qui naît avec nous, que nous avons cultivée avec soin, et qui, par notre lâcheté, a pris de fortes racines dans notre cœur. Il est constant qu'il y a toujours un astre qui préside au moment de notre naissance et de notre conception, et il est certain que nous participons quelque chose de cet astre; mais il est de la foi de croire que quelque ascendant qu'il ait sur nous, la force de son influence n'est jamais au dessus de nos forces aidées de la grace... (47) » Le morceau se continue quelques lignes encore, avec des reprises, des réticences, des oppositions, des « il est

(45) *Suite nouvelle et véritable...*, t. I, ch. IX, p. 150.

(46) *Ibid.*, t. II, ch. XXXII, p. 225.

(47) *Ibid.*, t. V, ch. XLII, p. 450.

vrai », des « mais », des « car » : c'est l'amphigouri le plus embrouillé et, à la fois, la pensée la plus banale. Ailleurs, au contraire, c'est la gauloiserie la moins honnête ou les plus égrillards sous-entendus. Le mariage de Sancha et de Don Henriquez, au cinquième tome (48), donne lieu, en particulier, à ces grossières insinuations, dont on est toujours sûr qu'elles amuseront le public, et feront même sourire les délicats. Enfin, ce pesant moraliste et cet émule de Rabelais est atteint par moments de la tarentule précieuse : « les yeux, écrit-il, sont le thermomètre de l'amour. » Y a-t-il rien de plus détestable ? (49)

Notre auteur, pourtant, connaissait bien le livre de Cervantes. Que ne lui a-t-il emprunté son réalisme juste et varié, son esprit, son humour ! Il a préféré lui demander certains détails, l'imiter matériellement. Dès le premier tome, nous trouvons, adressée de Madrid, une lettre de Sancho à Thérèse qui, pour rappeler dans sa façon burlesque celle que Cervantes a composée, ne peut cependant rivaliser avec elle de drôlerie et de bonhomie. Un passage même en déplaît fort, et quasi répugne : « ...je voudrais une chose, femme, auparavant de mettre ton habit, je voudrais que tu misses de la lessive plein notre cuvier et que tu te misses dedans avec ta fille et que quelque voisine, vous vint savonner de la tête aux pieds, afin de vous rendre blanches comme ces Dames de la Cour... (50) » Nous savons, d'autre part, que Dulcinée, don Quichotte et Sancho font, chez le duc et la duchesse, un séjour de quelques mois (51). Là, de nouveau, les ressouvenirs du texte espagnol abondent. Reconnaissons, chez notre auteur, ce jaloux ecclésiastique qui reproche au duc d'avoir attiré et d'héberger un fol (52). Et il offense le héros du regard, du geste, de toute l'attitude (53). Il a même avec lui une discussion qu'il abandonne brusquement... (54) De Sancho, il advient ce qu'il advient chez Cervantes. Sur l'invitation de ses hôtes, il retourne à Barataria, catéchisé cette fois encore par don Quichotte, et il y prononce les jugements les plus habiles. Il parcourt la nuit les rues de sa capitale, observe, s'informe. Et pourtant toute la peine qu'il se donne ne lui évite

(48) *Suite nouvelle et véritable...*, t. V, ch. LXXXIX, p. 405, 406.

(49) *Ibid.*, t. V, ch. LXXXV, p. 293.

(50) *Ibid.*, t. I, ch. XVII, p. 347.

(51) *Ibid.*, t. IV et V.

(52) *Ibid.*, t. IV, ch. LXXI, p. 349.

(53) *Ibid.*, t. IV, ch. LXXII, p. 367.

(54) *Ibid.*, t. IV, ch. LXXII, p. 373.

point de faire mauvaise chère (55). Décidément, Sancho se copie, s'imité soi-même, montre peu de ressources dans l'imagination. La donnée de Cervantes n'a point été renouvelée, ou, seulement, modifiée et diversifiée. L'original fait le plus grand tort à la reproduction.

Disciple asservi à un maître, notre conteur intercale dans sa fable maintes « nouvelles », et trop peu rattachées à l'ensemble. Le troisième tome, par exemple, nous initie aux amours difficiles de don Philippe et de Bélinde (56), aux enchantements d'Agésilande et au mariage de sa nièce Grassinde (57). Le quatrième nous fait connaître l'existence vagabonde de Ginès de Passamont (58), la vie plus noble, mais tout aussi traversée, de don Henriquez (59) et, encore, les aventures de deux fausses princesses (60). Le cinquième nous raconte l'histoire de deux sœurs jumelles (61), celle de Gonzalve et de Marion Berth (62), et celle de Dulcinée (63). N'attendons pas de ces récits un plaisir bien vif : leur invraisemblance lasse immédiatement. Et la vie elle-même de Ginès de Passamont ne vaut point, en aucun endroit, par ces précisions rigoureusement vraies qui font le charme de la littérature picaresque. Ni réalisme exact, ni fantaisie légère : ce conte bleu qu'est l'histoire d'Agésilande et de Grassinde, en prolongeant trop longtemps son merveilleux, nous ennuie; et nous en voulons presque à l'auteur d'avoir tant retardé le mariage prévu de don Fernand avec la nièce de la fée. Nous arrivons ainsi à ne plus prendre intérêt qu'aux situations piquantes, lorsque, par bonheur, il s'en rencontre quelque une parmi tant de pages sans couleur, sans saveur. Marion Berth, en conséquence, et l'amoureux Gonzalve nous amuseront. Marion la fûtée a épousé un vieux laboureur qui a été égratigné par des chats, et en craint fort l'espèce. Or Gonzalve veut s'introduire auprès de la jeune femme. Il grimpe donc en son grenier, s'y cache, et y contrefait le sabbat de plusieurs minets.

(55) *Suite nouvelle et véritable...*, t. IV, ch. LXXIII, LXXIV.

(56) *Ibid.*, t. III, ch. XLI, XLVIII.

(57) *Ibid.*, t. III, ch. LV, LVI, LVII, LVIII.

(58) *Ibid.*, t. IV, ch. LXIII.

(59) *Ibid.*, t. IV, ch. LXVI.

(60) *Ibid.*, t. IV, ch. LXVII.

(61) *Ibid.*, t. V, ch. LXXX.

(62) *Ibid.*, t. V, ch. LXXXI, LXXXII, LXXXIII.

(63) *Ibid.*, t. V, ch. LXXXV (p. 290 à 311), — sous ce titre : *Histoire de Marie Padille de Rodrigo, connu dans cette suite des aventures de Don Qui-chotte, sous le nom de Dulcinée.*

L'époux, incommodé, envoie Marion faire cesser ce beau tapage. Marion, une fois montée, tire l'échelle, crie au vieux benêt qu'elle est aux prises avec un gros matou, et, tout à coup, ne dit plus rien que le pauvre homme puisse entendre. Celui-ci la croit étranglée, tandis qu'elle s'occupe le plus galamment du monde avec Gonzalve. Au bout de deux heures, elle descend, et persuade au bonhomme que c'est par une sorte de miracle qu'elle a pu échapper aux griffes furieuses d'une troupe de chats. Ce conte, grivois comme un fabliau, est aussi prestement enlevé qu'une estampe libertine : ne sommes-nous pas, d'ailleurs, en 1724, à une année seulement de la Régence?

Au milieu de tous ces récits secondaires, que deviennent don Quichotte, Sancho, Dulcinée? Le narrateur leur a-t-il conservé leur original aspect, ces traits caractéristiques dont les a dotés Cervantes? Dulcinée perd son charme à n'être plus, ni pour nous, ni pour le chevalier, une illusion. Dans le roman espagnol, elle n'était une réalité que pour Sancho qui la savait une paysanne. Mais Sancho n'y voyait que par les yeux du corps. Pour nous et pour son loyal Serviteur, elle restait, sans discontinuer, la personnification vivante de l'Idéal, la Dame inspiratrice... Ici, elle apparaît d'abord la fille délurée et compromise de doña Rodriguez, puis une avisée maîtresse de maison, qui acquiert terrains et richesses, et, ce qui est pire, tombe par deux fois enceinte. Le personnage, à se matérialiser, devient vulgaire. Nous ne retrouvons plus Dulcinée dans Madame Quixada. Nous rêvions d'elle avec don Quichotte. Or ce n'est qu'une femme comme une autre : on nous a trompés, nous sommes déçus!

Don Quichotte et Sancho sont plus près des types créés par Cervantes. Ils n'en modifient pas la ligne essentielle, n'en altèrent pas l'apparence générale. Don Quichotte demeure un preux chevalier, et l'obéissance qu'il doit aux lois de son ordre prévaut, dans son esprit, sur l'obéissance qu'il doit à son roi. Pour lui, se soustraire aux obligations jurées, c'est trahison et félonie, c'est proprement péché mortel. La Chevalerie est une institution divine : s'il n'en gardait pas « toutes les Constitutions », il offenserait Dieu (64). Ce fou se montre enfin d'une éminente sagesse pratique pour ce qui n'a pas rapport aux aventures, aux rencontres de géants, aux malices d'enchanteurs. Sur la route de Madrid, il fait halte chez Basile et Quitterie; et, sur l'invitation

(64) *Suite nouvelle et véritable...*, t. I, ch. VII, p. 108.

de Quitterie, il lui dresse tout un plan de conduite ménagère, d'administration domestique : il lui expose l'art de prévoir les recettes et les dépenses, d'équilibrer un budget (65). Avec quelle justesse encore d'idées et de ton ne blâme-t-il pas la vie oisive, parfois licencieuse, des moines et des ermites, affirmant que l'éternité seule doit occuper leurs méditations! (66) Il n'est pas plus tendre pour les hypocrites de cour que pour les hypocrites de religion. Il les appelle « lâches politiques, que l'on pourroit comparer au Cameleon, qui change de couleur suivant l'objet qu'on lui présente. (67) » Et aussitôt surgit à la mémoire ce vers où La Fontaine avait déjà flétri ce même monde souple et faux des courtisans :

Peuple *caméléon*, peuple singe du maître. (68)

Or, chez Cervantes aussi, le plus fin bon sens s'allie, dans le personnage, à l'exaltation la moins retenue. L'auteur français nous a donné un don Quichotte ressemblant.

Sancho est-il également vrai? Nous le reconnaissons à sa manie persistante de déformer les mots, de dire « interruptions » pour « irruptions », « consicutions » pour « constitutions », « Gilles-le-Bâtard » pour « Gibraltar. » Les proverbes abondent toujours en son parler dru et franc. Comme il s'impatiente à force de garder debout sur son dos don Quichotte qui grave un sixain sur un arbre : « Hé bien, monsieur, s'écrie-t-il, en voilà assez pour aujourd'hui, Rome, comme on dit, n'a pas été faite tout en un jour, et les poulets n'éclosent pas dès qu'on a mis la poulle couvrir, et on ne fait pas la moisson quand on sème le grain, et on ne mange pas les prunes quand le prunier est en fleur. (69) » Notre homme encore est sujet à quelque humeur : parle-t-il, il n'aime pas à être interrompu pour une locution vicieuse, un mot prononcé de travers, et ne cache pas son irritation au chevalier qui a relevé sa faute (70). Il ressemble pourtant au Sancho de Cervantes plus par l'extérieur, les façons de s'exprimer, les gestes habituels, que par le fond et l'âme : dévoué à son maître, il ne se transforme pas à son contact, et il n'apparaît nullement capable d'une ambition plus haute que

(65) *Suite nouvelle et véritable...*, t. I, ch. IX, p. 170 à p. 174.

(66) *Ibid.*, t. I, ch. IX, p. 154.

(67) *Ibid.*, t. I, ch. IX, p. 155.

(68) *Les Obsèques de la Lionne* (fable XIV du livre VIII).

(69) *Suite nouvelle et véritable...*, t. I, ch. III, p. 35.

(70) *Ibid.*, t. I, ch. VIII, p. 130.

de vivre dans l'aisance, en riche métayer ou en gouverneur comblé. Gouverneur, il ne descend pas du pouvoir l'air tranquille, le front serein, mais dans le trouble, dans l'appréhension d'avoir été à son tour enchanté par Montesinos (71). Ce n'est plus ici l'attitude d'un sage, d'un politique revenu : c'est la peur irréflechie d'une cervelle étroite.

III

Sancho laisse voir le même bon sens épais, le même caractère peureux dans le sixième tome, — le dernier de l'œuvre, — qui lui est tout entier consacré (72). Don Henriquez, le mari de Sanchette, le fait venir chez lui pour lui confier les fonctions d'alcade dans le comté de Blandanda. Notre Sancho, pour épargner à sa fille la honte de le voir arriver à califourchon sur sa fidèle monture, voyage à pied; — et Sancho, sans son âne, n'est qu'un Sancho incomplet : la moitié d'un tout. Il manque d'être berné dans une auberge, mais échappe au péril en enveloppant dans le grabat où il a dormi un veau mort qui, lui, se laissera secouer et balancer tant qu'on voudra. Une fois au château, et informé de ce qu'on lui veut, il accepte tout, mais ne se prête guère aux leçons de politesse qu'on lui inflige : ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de prononcer d'adroits jugements, et, — le finaud ! — de condamner par exemple à la berne ceux-là même qui ont voulu le berner, leur appliquant ainsi la juste loi du talion. Mais tout Sancho n'est pas dans ses heureuses décisions de magistrat improvisé. Le côté vulgaire du personnage apparaît vite, et il ne saura point conter sans indécence ses amours avec Thérèse. Sanchette, pour l'excuser, imagine de dire qu'il a pris ses mauvaises manières chez les Mores, en esclavage. Ce mensonge bienséant tourne à la confusion du pauvre homme qui s'embrouille ridiculement dans son récit de faux captif. Il n'y a plus dès lors qu'à se débarrasser de lui. On lui fait peur de deux nobles dames qu'il aurait mécontentées par sa façon de trancher leur différend. Inquiet, il s'enfuit ; et le voilà encore sur les routes, seul et attristé. Pourtant, il rencontrera bientôt un

(71) *Suite nouvelle et véritable...*, t. V, ch. LXXVIII.

(72) Rappelons-en le titre : *Histoire de Sancho Pansa, alcade de Blandanda, servant de sixième et dernier Volume, à la suite nouvelle des Aventures de Don Quichotte*, Paris, 1726.

honnête et disert charbonnier, puis deux amoureux de la meilleure compagnie : incidents qui procurent à l'auteur la bonne aubaine de narrations surajoutées, et dont il ne s'inquiète point si elles font longueur (73). Enfin, notre Sancho arrive en son village ; et après quelques disputes avec Thérèse, il prend le parti de vivre en laboureur satisfait et modeste. Cultivons notre jardin : c'est la sagesse de Candide. Faisons valoir notre métairie : c'est la sagesse de Sancho. Et le repos dans notre état, même celui de paysan, ne vaut-il pas mille fois mieux que toutes les dignités, même celle d'alcade à Blandanda ?

Cette histoire, trop longue, et où Sancho ne manifeste guère que ses plus habituels sentiments, ceux qu'on prévoit et devine, n'est pas dépourvue par endroits d'une verve amusante, entraînante. Écoutons Sancho, lorsqu'il se décide à quitter Blandanda, et à dépouiller, de son propre gré, ses honorables, mais dangereuses fonctions : « ...avez-vous perdu l'esprit, mon ami Sancho, d'avoir la tête rompue des querelles des autres et de celui-ci et de celui-là, et par-ci par-là ? et après tout, qu'est-ce qu'il en revient au Juge ? rien du tout ; autant vaut avoir son écuëlle vuide que rien dedans, et un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, et un peu d'honneur ne remplit pas le ventre... Par la gerni, mon ami Sancho Pansa, à présent Alcade de Blandanda, si votre Seigneurie ne s'en retourne pas à la maison et au plus vite, le Sancho Pansa ci-devant Ecuyer de Chevalier Errant, prendra un bon gourdin et fera déloger la Seigneurie de Monsieur l'Alcade, et l'envoyera à tous les diables à coups de tricot ; et que Monsieur l'Alcade après cela vienne demander des démenagemens à Monsieur l'Ecuyer Errant, et nous verrons beau jeu. Si vous voulez donc, mon ami Sancho, que nous n'ayons point de bruit ensemblé, délogez-moi d'ici, votre paquet sera bientôt fait, et que je ne voie pas dans cette maison votre Seigneurie dans vingt-quatre heures. » (74)

Ainsi, grâce à Lesage et à son continuateur anonyme, le public français, dans les premières années du XVIII^e siècle, n'a pas cessé

(73) Le plus important de ces récits adventices nous raconte les amours d'un jeune homme : Carlos, et d'une jeune fille : Clémence. Carlos, à la faveur d'un déguisement, s'est introduit chez Clémence que maltraite une méchante belle-mère ; il l'a enlevée, et il la conduit au Toboso, chez une personne de confiance, une parente qui favorisera leurs amours. Cette « historiette » occupe une partie du chap. XVI et les chap. XVII et XVIII.

(74) *Histoire de Sancho Pansa, Alcade de Blandanda*, ch. XIII, p. 290, 291.

de porter intérêt aux aventures et fortunes diverses de don Quichotte et de Sancho. Lesage, de son côté, à fréquenter longtemps les deux héros, y a peut-être gagné de pouvoir fortifier en lui cet amour du juste milieu qui caractérise sa vie et se reconnaîtra plus tard dans son œuvre. En outre, cette conviction morale où il était s'accordait fort bien avec la qualité dominante de son génie littéraire, qui est le simple et lumineux bon sens. Il se peut donc qu'en racontant les héroïques mésaventures de l'hidalgo et la conduite prudente de l'écuyer, il ait développé en lui ce qui était la tendance naturelle de l'homme et de l'écrivain. Si don Quichotte regarde toujours vers le ciel, Sancho vers la terre, si l'un se dévoue à l'idéal, l'autre à sa propre conservation et à son propre bien-être, il y avait place, entre les deux, pour l'homme moyen, ni trop bon, ni trop mauvais, d'une vertu habile et pratique. Et c'est celui-là, justement, que Lesage a dépeint avec prédilection, — car il se retrouvait en lui, — dans son œuvre essentielle, son *Gil Blas*. Lesage, certes, par son goût pour les héros de Cervantes, lui a rendu chez nous, et fût-ce à travers Avellaneda, le plus signalé service. Mais, en revanche, et fût-ce à travers Avellaneda, il lui doit beaucoup à son tour : il lui doit presque autant qu'aux picaresques espagnols.

CHAPITRE III

Nouvelles et Romans (1710-1724)

- I. — Deux nouvelles : une facétie en vers : *Les Regrets de Sancho-Pança sur la mort de son âne* (1714) ; une facétie en prose : *Histoire du grand et véritable Chevalier Caissant* (1714).
- II. — Un recueil de nouvelles : *Le Desespoir Amoureux. Avec les Nouvelles Visions de Don Quichotte, histoire espagnole* (1715). Aucune liaison entre les narrations de longueur diverses qui composent ce recueil. Dessein moralisateur du romancier. Trois de ces six nouvelles nous remettent en compagnie de don Quichotte. Aspect bouffon du héros.
- III — Un roman : *l'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle...* (1710), par l'abbé Laurent Bordelon. Monsieur Oufle, don Quichotte de la superstition et du fantastique. Résumé succinct du roman. Œuvre peu composée, mais farcie de discours et de dissertations. Erudition complaisante de l'auteur pour tout ce qui regarde la magie et la sorcellerie. Style lourd et gauche.

I

Avec Lesage, et environ aux mêmes dates, d'autres romanciers se sont souvenus du *Don Quichotte*, soit pour animer à leur tour et nous présenter à leur manière les amusants personnages de Cervantes, soit encore pour railler, à la façon du grand Espagnol, un ridicule ou une manie.

Don Quichotte et Sancho apparaissent dans une courte nouvelle en vers : *Les Regrets de Sancho-Pança sur la mort de son*

âne (1) (1714), nouvelle dont nous ignorons l'auteur et où ne se rencontrent que très rarement du goût, de l'émotion, de l'esprit.

Le grison, le cher grison de Sancho, vient de rendre au Ciel son âme d'affectueux et patient animal. Sancho se désespère. Mais don Quichotte (la scène se passe chez lui) estime qu'une telle douleur, puisqu'après tout il ne s'agit que d'un âne, excède de justes limites. Dédaigner le grison ! Sancho se révolte : le grison valait bien Rossinante ! Et don Quichotte de se hérissier, à cette audacieuse réplique ! Sancho pourtant tient tête au Chevalier. Il lui reproche même de s'être, en son absence, à peu près désintéressé du grison malade : un maréchal ne suffisait pas pour le soigner ; il eût fallu un médecin ou un apothicaire. Thérèse aussi a été bien coupable : l'âne mort, elle l'a fait écorcher. Pauvre grison !

Mais Sancho se console. Il songe d'abord qu'avec la peau de la pitoyable bête il regarnira chez lui un vieux fauteuil. Sancho, nous le savons de reste, a le bon sens mesquin de tous les paysans : à quelque chose, pense-t-il, malheur est bon. Et il nous semble le voir, déjà, essuyer de sa manche ses abondantes larmes. Puis don Quichotte a l'heureuse idée de l'envoyer à la cuisine. Pour le coup, il n'est malheur qui tienne ! Va, lui dit le Chevalier, va

(1) Titre complet : *Les Regrets de Sancho Pança sur la mort de son asne, ou Dialogue de Sancho et de Don Quichote sur le même sujet, et autres nouvelles en vers*, Paris, 1714. — Cette « nouvelle » ne dépasse pas 20 pages. Elle est suivie de trois autres : *Le bonheur et le malheur achevez* (P. 21-28) ; — *Le Génie des Gascons* (P. 29-44) ; — *Le Filou filouté* (P. 45-52). L'auteur est désigné dans le privilège par l'énigmatique expression : le sieur ***.

Le Génie des Gascons, en un endroit, cite le nom de Dulcinée. Notre Gascon est en train de festoyer, et mal, sa maîtresse et quelques amies. Pour réparer sa faute, il fait venir du vin qui, lui aussi, se trouve mauvais. L'auteur, alors, rappelant à son lecteur que les femmes, à cette date de la fin de Louis XIV, buvaient volontiers et beaucoup, — l'auteur écrit :

... au moins si la bouteille
Enfant de meilleure treille
Eût présenté ses appas
Dans ce rustique repas,
Il est seur que chaque belle
Se consolant avec elle
A la place du chagrin
En auroit logé le vin :
Car depuis quelques années
On sçait que nos Dulcinées
Se trouvent bien avec luy,
Que dans leur fête bachique
Elles font souvent la nique
Aux biberons d'aujourd'huy.

(*Le Génie des Gascons*, p. 38, 39),

Egayer ton ame chagrine
Sur quelque morceau de ton goût.

Sancho.

Mon appetit est mort à tout.

Don Quichotte.

Le jambon le fera renaître.

Sancho.

Vous êtes toujours mon bon maître.

Don Quichotte.

Le ventre ne peut se trahir.

Sancho.

J'y vais donc pour vous obéir. (2)

Le respect humain, on le voit, interdit à Sancho, comme à nous tous, d'être absolument sincère.

Il ne faudrait pas juger le morceau, entièrement, sur ce joli bout de dialogue. Si la versification y est en général facile, rien en revanche n'y révèle un poète. Maladresses et platitudes retardent partout le mouvement, encombrant partout la verve. Donnons cependant idée du lyrisme de Sancho, en citant ces vers :

« Adieu mon aimable Grison,
L'honneur, la fleur de ma maison,
Cher compagnon de mes fatigues,
Qui m'as tiré de tant d'intrigues,
Qui toujours fidelle à ma voix,
Prenois mes discours pour des loix :
Adieu, mon ami, mon bon frere,
Tu ne me reviendras plus braire,
Ni sourire si joliment...
Pardon, pardon de tous les coups
Dont ma main dans un prompt courroux
A chargé ton dos ou ta tête ;
Je reconnois que jamais bête
Ne le metitoit (*sic*) moins que toy :
Et tu sçais aussi-bien que moi
Que je faisais le diantre à quatre,
Quand d'autres mains osoient te battre :
Tu fus même souvent témoin
De quel air je frottois le groin
A Therese ma propre femme,
Lorsqu'elle affligeoit ta pauvre ame. » (3)

De cette facétie versifiée rapprochons, — les dates d'ailleurs nous y invitent, — une autre facétie, mais en prose celle-là :

(2) *Les Regrets de Sancho Pança sur la mort de son asne*, p. 20.

(3) *Ibid.*, p. 4, 5, 6.

Histoire du grand et véritable chevalier Caissant (4) (1714). L'auteur, ici encore, nous est inconnu. N'en ayons nul regret : cette « histoire » est détestable.

Un Provençal, qui fut chirurgien, a changé de métier. Il court maintenant les routes, s'imaginant briller dans le monde parce qu'il chante à « triple voix », parce qu'il dispose de son corps comme d'une machine : n'est-il pas capable de s'orner « sur le champ » d'une double bosse, et par devant, et par derrière ? — de telle sorte que, « si on ne sçavoit qu'il est fort bon Chrétien, on croiroit assurément qu'il a une vertu magique pour operer cette merveille. » (5) Enfin cet homme de mérite s'est composé, d'une longue citrouille, un instrument de musique qu'il appelle le sans-pareil. Le voilà donc, — à travers pays, sur son cheval : « un second Rossinante » (6), — le voilà qui tâche d'éblouir toutes et tous, et qui ne réussit qu'à exciter le rire à ses dépens.

Qu'il y a loin de Caissant à don Quichotte ! Et comme ce « chevalier » est indigne d'un aussi noble titre ! Nulle ressemblance, non plus, dans les aventures des deux errants personnages. Une scène toutefois semble avoir été inspirée par Cervantes. Rappelons-nous Maritorne attachant le paladin aux barreaux d'une lucarne (7). N'y a-t-il pas quelque chose de cette burlesque et cruelle plaisanterie dans la plaisanterie que voici ? Caissant est allé, vers les onze heures du soir, chanter sous la fenêtre de sa belle. Celle-ci le prie alors de franchir une grille qui la sépare de lui. Notre homme n'hésite pas, dans son empressement, à se dévêtir pour mieux passer et plus vite. Mais aussitôt, on lui enlève ses habits, la fenêtre se ferme, et il reste tout penaud et quasi nu. Comme le froid est vif, — quel vilain tour ! Il faudra qu'il attende de longues heures, humilié et transi, jusqu'à ce qu'enfin l'on veuille bien laisser glisser le long du mur les habits qui lui font si grandement défaut (8). L'idée de cette pièce sanglante, c'est évidemment au *Don Quichotte* et à la trahison de Maritorne qu'il faut la rapporter.

Mais voici qui rappelle davantage et de plus près l'œuvre

(4) *Histoire du grand et véritable chevalier Caissant*, Paris, 1714. — Cette « nouvelle », plus longue que les *Regrets*, a 154 pages. A cette « histoire » s'ajoute un complément intitulé : *Suite de l'histoire du grand et véritable chevalier Caissant*, Paris, 1716, 142 pages.

(5) *Ibid.*, p. 30.

(6) *Ibid.*, p. 109.

(7) *Don Quichotte*. Première Partie, ch. XLIII.

(8) *Histoire du grand et véritable chevalier Caissant*, p. 47-53.

castillane. Le grand Caissant est aussi maltraité, à table, que le fut jadis le gouverneur Sancho. Lisons, en effet, ce récit : « Le lendemain un autre envieux se disant medecin, soutenait que toutes les viandes qu'on venoit de servir, étoient chaudes de leur nature, très contraires au tempérament du fameux Heros, et qu'elles lui seroient même mortelles s'il en mangeoit, à moins qu'il ne temperât chaque morceau par un grand verre d'eau : tous les conviez alarmez de ces menaces, et s'interessant trop aveuglement pour la santé de leur illustre ami, refusoient opiniâtrément à son appetit, ce qu'il demandoit avec instance, bien qu'il assurât lui-même, qu'il ne s'étoit jamais trouvé incommodé de pareilles nourritures ; ainsi il souffroit le tourment de Tantale, et se voyoit réduit à mourir de faim au milieu des tables les mieux servies, à moins qu'il ne se donnât la question extraordinaire de l'eau... » (9) Relèverons-nous quelques détails qu'on ne trouve pas dans le *Don Quichotte* ? (10) Tirteafuera ne conseille point à sa victime la sobriété : il fait très brutalement enlever fruits, perdreaux, ragoûts, *olla podrida*. Il n'y a pas, non plus, de conviés, chez Cervantes, tout prêts à appuyer de saugrenus avis une féroce interdiction, et à renchérir sur le bourreau. Mais la différence est surtout celle du talent et du savoir-faire. Que de lourdeur et de gaucherie dans la narration française ! Que de bouffonnerie, au contraire, joyeuse et copieuse dans le dialogue espagnol si vif, si prestement enlevé, et qui se termine si naturellement par les menaces irritées de Sancho !

II

L'année suivante, en 1715, un recueil de nouvelles, anonyme lui aussi, nous ramène à don Quichotte. Ce recueil, au titre sombre : *Le Desespoir Amoureux* (11), se divise en deux parties. La première contient quatre récits, la seconde deux. Ce sont, pour la première : *l'Histoire du Berger Philidon et de la Bergère Floride, avec quelques Visions de Don Quichotte* ; — *Les Amans Cloîtres* ; — *L'Amour Fidelle, ou le Mérite récompensé* ; — *Les*

(9) *Histoire du grand et veritable chevalier Caissant*, p. 43, 44.

(10) Cf., *Don Quichotte*, Deuxième Partie, ch. XLVII.

(11) *Le Desespoir Amoureux, avec les nouvelles visions de Don Quichotte. Histoire Espagnole*, Amsterdam, 1715.

Amours de Don Antonio avec les Prouesses de Don Quichotte. — Pour la seconde, ce sont : Les Aventures étranges de Cretonia et de son Fils Don Felix, avec de nouvelles Visions de Don Quichotte ; — Histoire de l'Infante de Sicile, Reine d'Ecosse.

Aucun lien ne rattache entre elles ces narrations de longueur diverse, mais toutes bizarres et surprenantes. L'auteur, pourtant, leur a donné quelque unité par le soin qu'il a eu d'en dégager la leçon morale et, lui-même, de la faire ressortir à nos yeux. Son dessein, très ferme, est de nous éclairer, de nous prêcher, de nous améliorer. Là-dessus, sa préface est explicite à souhait. Ceux qui liront cet ouvrage, dit-il, s'ils y trouvent « une grande variété pour entretenir l'esprit », y trouveront encore « des exemples pour former les mœurs. » Tenons-nous pour avertis : le romancier ou, si l'on préfère, le conteur veut nous amener en nous divertissant.

Dès la première histoire, celle du *Berger Philidon et de la Bergère Floride*, il nous fait remarquer, — un peu bien naïvement, — que l'on risque fort, si l'on s'arrête à trop admirer les appâts d'une fille, de s'en rendre incontinent amoureux et, ainsi, de s'exposer à de « cruels martyres. » « Voilà ce qu'il en coûte, prononce-t-il, quand on s'applique trop à considérer ce qui est aimable et qu'on ne réfléchit pas assez au danger qui en peut arriver. » (12) Et c'est la même moralité, peu subtile, qu'il tire de son récit, puisque le berger Daphnis fait graver sur le tombeau de l'infortuné berger Philidon cette sage et instructive épitaphe :

Cy gît un Berger malheureux,
Qu'on vit mourir pour une belle;
Elle eut tort d'être trop cruelle,
Et lui d'être trop amoureux (13).

Dans la nouvelle suivante, *Les Amans Cloîtrez*, le précepte ou, mieux, l'idée morale directrice est énoncée, et comme affichée aux premières lignes, de telle sorte que le récit n'en sera guère que l'illustration développée, la preuve irréfutable : « Quoique l'amour soit agréable dans ses commencemens, écrit l'auteur, il devient souvent funeste dans la suite. Quelquefois aussi par un retour sur nous-mêmes, après en avoir considéré les perils, nous renonçons pour jamais à tous ses charmes. Alors, il a beau mettre tout en usage pour nous rappeler à lui, ses efforts sont

(12) *Le Desespoir amoureux*, p. 4, 5.

(13) *Ibid.*, p. 34.

impuissants ; et les maux qu'il nous a causez nous deviennent aussi salutaires qu'ils étoient dangereux et insupportables. C'est ce qu'on verra dans l'aventure que je vais d'écrire. » (14)

L'Amour Fidelle, ou le Mérite récompensé, nous présente au contraire la morale en dernier lieu, comme une conclusion nécessairement déduite. Le Ciel, nous affirme-t-on, permet que, tôt ou tard, le crime soit découvert et puni, la vertu, malgré de longues traverses, reconnue et triomphante (15).

Pour ce qui est, ensuite, des *Amours de don Antonio*, les conseils et avertissements sont disséminés à travers la fable ; mais l'auteur y insiste assez, à chaque fois, pour qu'ils ne risquent aucunement de nous échapper. Deux rivaux se rencontrent sous la fenêtre d'une belle, se battent, et l'un est tué : « Voilà ce qu'il en coûte, nous confie-t-on, quand on a des Rivaux dangereux, et qu'on a de l'attachement pour une coquette. » (16) Des animaux familiers accompagnent le cortège funèbre de leur ancien maître ; et, parmi eux, un corbeau, entrant à l'Eglise avec le corps, pousse en signe de désolation les plus lugubres cris : « Bel exemple de gratitude, et qui doit confondre les ingrats de manquer non seulement de générosité, mais encore de reconnaissance pour les bienfaits qu'ils ont reçu (*sic*). » (17) Mais c'est au Ciel surtout que nous devons être reconnaissants de ce qui nous arrive soit en bien, soit en mal. Et si les malheurs produisent quelquefois de bons effets, nous en devons principalement remercier Dieu, lui « qui gouverne l'Univers, et qui est le Maître de la destinée des hommes. » (18) Notre auteur, dans la même nouvelle, a aussi son jugement sévère sur « l'esprit inconstant » des « femmes galantes de ce siècle. » « Celui qui en est aimé aujourd'hui court risque de ne l'être plus demain, et même d'en être haï. Elles sont semblables à la mer qui laisse des abîmes où l'on voioit des montagnes. Enfin il n'y a point de mesures à prendre avec elles que celles de n'en point garder. » (19) Ce moraliste austère, constatons-le, ne dédaigne pas les jeux de l'esprit, le trait, la pointe.

Dans la seconde partie du livre, cette tendance à gloser, à commenter, apparaît encore. Et, pour ne prendre que la première

(14) *Le Desespoir amoureux*, p. 34.

(15) *Ibid.*, p. 128, 129.

(16) *Ibid.*, p. 136.

(17) *Ibid.*, p. 145.

(18) *Ibid.*, p. 153.

(19) *Ibid.*, p. 157, 158.

et la plus longue des deux nouvelles qu'elle renferme, *Les Aventures étranges de Cretonia et de son Fils Don Felix*, le narrateur y fait halte à plusieurs reprises, et, enflant la voix, prêche son public. Sur les dames, il nous dira que, estimant « que la fierté doit être un apanage de leur sexe », elles font de grandes difficultés pour se résoudre à une soumission quelconque, même songeraient-elles à rappeler un adorateur d'abord dédaigné (20). Sur l'amour, que de fadeur ensemble et de recherche ! « Ah ! que ce petit Dieu est également puissant et ingénieux pour corrompre les esprits, et leur donner de la peine ! Ses douceurs sont souvent suivies d'amertume, et ressemblent à ces fleurs, dont la beauté cache ordinairement de cruelles épines, qui n'ont que leur dureté, et leurs piquûres. » (21) Ce récit, affirme-t-on enfin, recherche et ne peut manquer de produire un double résultat : « engager les plus sensuels à la piété », engager les autres à « éviter ces passions injustes et dereglées, qui sont le plus souvent suivies de larmes, de regret, et de desespoir. » (22) Décidément l'auteur aurait pu intituler son livre, et même avec plus de raison que Cervantes : *Recueil de nouvelles exemplaires* !

Sur ces six « histoires », — d'ailleurs toutes différentes par la donnée, si elles se ressemblent par l'inspiration et le dessein, — trois seulement nous mettent sous les yeux les faits et gestes, ou nous font entendre les propos du valeureux don Quichotte. Encore celui-ci n'y joue-t-il qu'un rôle épisodique et n'y est-il introduit, pour ainsi dire, que de biais.

L'« illustre » Philidon aime la « belle et charmante » Floride. Il l'a rencontrée « dans un lieu champêtre proche des montagnes de l'Aragon. » Et, pour lui plaire, il a résolu « de suivre la vie des Bergers » (23). Un gentilhomme de ses amis, sous le nom de Daphnis, lui tient compagnie dans cette existence nouvelle. Mais Floride est la plus insensible, la plus hyrcanienne bergère : elle n'accepte aucun hommage. Philidon ne réussit pas plus auprès d'elle que tel autre amoureux qui passe la nuit à soupirer assis au pied d'un chêne, ou qui, « sans donner repos ni trêve à ses tourments », se consume à pleurer, étendu tout de son long au soleil sur le sable ardent (24). De cette indifférence, le désolé

(20) *Le Desespoir amoureux*, p. 170.

(21) *Ibid.*, p. 180.

(22) *Ibid.*, p. 241.

(23) *Ibid.*, p. 3.

(24) *Ibid.*, p. 8.

Philidon meurt, et Daphnis le fait enterrer avec « beaucoup de cérémonie » au bas d'une roche, tandis que la cruelle Floride, apparue tout à coup, et troublée de ce spectacle, se justifie de son mieux.

Ce conte romanesque, qui n'est autre, sous des noms différents, que celui de Marcelle et de Chrysostome (25) dans Cervantes, se suffit à lui-même et n'a pas besoin, semble-t-il, du personnage de don Quichotte. Notre auteur pourtant l'y introduit. C'est qu'il suit de très près, et, comme il l'avoue (26), ne fait presque que traduire « le Livre intitulé *Homicidio de la fidelidad, y la defensa del honor* » (1609). Or ce « Livre », sous un titre pompeux, et avec des noms qui sentent tout à fait la bergerie, Floride et Philidon, — nous savons que c'est l'« histoire de la bergère Marcelle » détachée du *Don Quichotte* et parue en France, dans la langue espagnole (27), avant que la traduction de Cesar Oudin (1614) ait mis l'ouvrage de Cervantes à la portée de tous. C'est donc, en définitive, parce que don Quichotte apparaît dans la *nouvelle* de Cervantes, que nous le trouvons ici, dans la *nouvelle* française.

Don Quichotte, nous dit-on, ayant rencontré une troupe de six bergers vêtus de « jupes pastorales noires » et couronnés de « guirlandes de cyprès », se joint à eux et apprend bientôt l'émouvante aventure de Philidon. Quant à lui, don Quichotte, son accoutrement guerrier a surpris, si bien qu'un gentilhomme qui accompagne les bergers, Vivalde, lui demande « à quelle occasion il *marche* armé de la sorte dans un pays si pacifique. » (28) Don Quichotte répond qu'il est chevalier errant, résume, pour l'instruction de ses auditeurs, toute l'histoire de la chevalerie errante depuis le roi Artus jusqu'à Tirante (*sic*) le Blanc et don Bélianis de Grèce (29), fait ensuite l'apologie de sa profession, plus pénible selon lui, et plus utile que celle des moines les plus dévots, enfin se laisse aller à un long discours où il démontre la supériorité des armes sur les lettres (30). Tant d'éloquence lui concilie vite la sympathie et l'admiration. Mais voici que, ravi

(25) Cf. *Don Quichotte*, Première Partie, ch. XII, XIII, XIV.

(26) Voir l'Avertissement.

(27) En face du texte espagnol, se trouve une traduction française. Voir sur ce sujet, plus haut : chap. II de la Première Partie de notre ouvrage, p. 16 et suivantes.

(28) *Le Désespoir amoureux*, p. 12.

(29) *Ibid.*, p. 12, 13, 14.

(30) *Ibid.*, p. 15 à p. 22.

hors de soi par ses souvenirs livresques et son imagination exaltée, notre héros se proclame aimé d'une infante, se voit en train de la demander en mariage, puis de l'enlever, puis de devenir roi lui-même. Ce rêve d'un dormeur éveillé détruit aussitôt la bonne opinion que tous avaient d'abord prise de l'étrange personnage. C'est un fou, pensent-ils, la chose est sûre ; mais ce fou, pourtant, sait à fond les lois de la chevalerie et ne tarde pas à le prouver. Quelques bergers, en effet, au moment où l'on enterre Philidon, ne veulent-ils pas courir après Floride qui s'en va, ayant proclamé son innocence ? Il les en empêche, la main sur la garde de son épée, car c'est « un fait de Chevalerie de secourir les Filles dans le besoin. » (31) Ce don Quichotte-là est bien celui de Cervantes, insensé tour à tour et plein de raison, de toute manière héroïque et généreux.

Les *Amours de Don Antonio* lui sont bien moins favorables, car ils le montrent plutôt fou que sage, et lui prêtent, à vrai dire, les propos et rodomontades d'un Capitan-Matamore, d'un Fier-à-Bras.

Don Antonio, gentilhomme sévillan, s'est épris, à Madrid, où il est venu habiter, d'une coquette doña Margarita. Il tue sous ses fenêtres, une première fois, un certain Rodriguessa dont elle s'est aussi laissé aimer et, une seconde fois, un certain marquis de Castellonne avec qui elle n'avait pas tardé à nouer une nouvelle intrigue. Cette histoire, d'un très médiocre intérêt, se termine, pour notre édification, aux dépens et à la confusion de doña Margarita : elle épouse un gentilhomme endetté qui la trompe cruellement, — ce dont elle meurt. Don Antonio, lui, épousera l'héritière d'une grande maison et parviendra aux plus beaux emplois.

Or, aussitôt après son premier duel, alors qu'il se retire chez un de ses parents pour s'y cacher, don Antonio rencontre don Quichotte et, tout stupéfait, lui demande d'où vient qu'en temps de paix il est armé « comme s'il alloit à la guerre. » Don Quichotte se nomme, révèle sa qualité de chevalier errant, tire un « papier » de sa poche, et, — vaniteux comme un faux brave, — y fait lire à son compagnon une incroyable liste de trois mille noms, ceux des héros qu'il a vaincus en « combat particulier. » (32). Il raconte ensuite sa dernière prouesse. Devenu amoureux

(31) *Le Désespoir amoureux*, p. 33.

(32) *Ibid.*, p. 137, 138.

d'une illustre personne, — la propre fille du prince de Castagne, — il a bien vite supplanté ses rivaux, sauf trois. Ces trois derniers, il les a attaqués au pistolet, a fracassé l'épaule de l'un, tué le cheval de l'autre, désarmé le troisième (33). Don Antonio, amusé de ces folies prétentieuses, incite notre vaillant à lui faire part de ses autres exploits. Nous apprenons alors la mirifique défaite de quatre bandits à la porte d'une maison (34), puis les amours de notre invincible avec une jeune veuve qu'il a débarrassée d'un prétendant importun (35). Pour terminer, — et là seulement, nous retrouvons don Quichotte secourable aux humiliés et offensés, — nous le voyons qui contraint un infidèle amant d'épouser celle qu'il a mise à mal sous promesse fallacieuse (36). Nous l'aimons mieux ainsi, « défenseur du beau sexe », que vantard et rodомont.

Les *Avantures étranges de Crétonia et de son Fils Don Felix* nous montrent aussi, à un moment, le preux de la Manche, mais sans lui conserver, elles non plus, son caractère simplement héroïque et aussi éloigné que possible de la forfanterie. Ces *avantures* forment bien l'histoire la plus horrible que romancier inféodé au romanesque puisse jamais inventer. Don Felix, fils de Crétonia d'Alvaro, passe une nuit avec sa propre mère qui le prend pour son neveu, et en a une fille : Diane. Ce premier inceste est suivi d'un second. Don Felix, qui ignore que Diane est à la fois sa sœur et sa fille, vient à l'aimer, et malgré Crétonia, l'épouse. Crétonia, on le comprend, meurt de chagrin. Mais, en mourant, elle laisse à don Felix un billet qui l'accable : Diane est ensemble sa sœur, sa fille et sa femme. Il se laisse à son tour, et c'est trop naturel, mourir de tristesse. Diane se retire dans un couvent.

Et don Quichotte ? Don Quichotte a rencontré près de Madrid don Felix qui revenait de Flandre où il était allé se battre après ses premières amours incestueuses. Et voici l'orgueilleuse façon dont il se présente : « Vous voiez, Gentil Cavalier, un homme que ses grandes aventures ont rendu celebre par tout l'Unîvers : il est l'admiration et l'amour des Rois, les charmes du beau sexe, le défenseur des oprimez et la terreur des plus braves. » (37)

(33) *Le Desespoir amoureux*, p. 139.

(34) *Ibid.*, p. 142.

(35) *Ibid.*, p. 147, 148.

(36) *Ibid.*, p. 153, 154.

(37) *Ibid.*, p. 191.

L'ajustement est en accord avec le propos : le ridicule de l'un achève le ridicule de l'autre. Don Felix, nous dit l'auteur, avait sous les yeux « un homme grand, sec, maigre, vert et jaune, avec un casque et une cuirasse, dont la figure et la rouille étoient des preuves certaines de leur antiquité. » Cet homme portait « une moustache qui entortilloit ses oreilles, une épée d'une telle longueur, qu'il ne la pouvoit tirer qu'à deux reprises, et des gantelets plus longs qu'il n'eût falu pour couvrir tout le bras ; du reste très mal vêtu, et suivi d'une espèce de valet encore plus affreux, plus mal propre et plus mal vêtu que lui. » (38) Don Felix, gentilhomme courtois, affirme au ridicule fanfaron qu'il tâchera de mériter, par les plus obligeantes manières qu'il pourra, l'honneur de son amitié. A quoi l'autre répond superbement : « Vous ne sauriez mieux faire ; je suis Don Quichotte dont vous ne pouvez ignorer le nom et les exploits sans faire voir que vous n'avez jamais rien vû, et que vous n'avez jamais été à la Cour des Rois. » (39) Notre chevalier entretient alors son bénévole auditeur de ses exploits formidables, prodigieux, inouïs. N'a-t-il pas, à la tête des armées du Prêtre-Jean, défait le roi d'Ethiopie qui lui a demandé en grâce de baiser son épée « comme la plus triomphante qui eut jamais été sur la terre » ? (40) Cet incomparable héros, les plus grands princes s'honoreraient de l'avoir pour gendre. Le roi d'Ethiopie lui a offert sa fille, et le Prêtre-Jean sa nièce. Mais, affirme don Quichotte, « je ne me donnerai jamais que pour un Trône, et comme ils sont tous deux de mes amis, je ne voudrois pas envahir aucune partie de leurs Etats. Au contraire je leur ai promis, foi de Chevalier invincible, que je les défendrois envers et contre tous ; ils ont pleuré quand j'ai voulu quitter leur païs, et regretent mon absence à tout moment. » (41) Don Felix qui, certes, y a mis le temps, s'aperçoit enfin qu'il se trouve avec un « visionnaire », lequel se plaît « à fatiguer le monde de ses imaginations extravagantes. » (42) Aussi, après lui avoir fait honnêteté, il prend de lui un congé définitif.

On le voit : don Quichotte, dans tout ce livre du *Desespoir Amoureux*, ne se montre que sous un aspect bouffon. L'auteur semble ne lui avoir donné une place dans ses histoires que

(38) *Le Desespoir amoureux*, p. 192.

(39) *Ibid.*, p. 193.

(40) *Ibid.*, p. 193.

(41) *Ibid.*, p. 195.

(42) *Ibid.*, p. 201.

pour récréer ses lecteurs et, par là, les disposer davantage à écouter ses conseils moraux et à en profiter. Don Quichotte n'a été pour lui qu'une amusante figure, chargée de dérider des fronts qu'il avait, d'autre part, rendus appliqués, attentifs, sérieux.

III

A côté des nouvelles que nous venons d'étudier, il faut faire une place à un véritable roman, *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle* (43) (1710) par l'abbé Bordelon (44), — œuvre qui, le titre déjà le laisse entendre, nous montrera sinon don Quichotte lui-même, du moins un émule, un imitateur de don Quichotte.

L'abbé Laurent Bordelon est un écrivain assez oublié. Sa vie est peu connue : né à Bourges en 1653, il mourut à Paris en 1730. Il a composé nombre de livres. Nous citerons seulement, avec *Monsieur Oufle*, les *Diversitez curieuses* (45) en douze volumes (1699), *Mital ou les aventures incroyables et toutefois et cetera, suivies de scènes du clam et du coram* (46) (1708), *le voyage forcé de Bécaford, hypocondriaque* (47) (1709), *Gomgam ou l'homme prodigieux transporté dans l'air, sur la terre et sous les eaux* (48) (1712).

(43) *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle, causées par la lecture des livres qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loup-garoux, Incubes, Succubes, e du Sabbat, des Fées, Ogres, Esprits Folets, Génies, Phantomes et autres Revenans, des Songes, de la Pierre Philosophale, de l'Astrologie Judiciaire, des Horoscopes, Talismans, Jours heureux et-malheureux, Eclipses, Cometes et Almanachs, enfin de toutes les sortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortileges, d'Enchantemens, et d'autres superstitieuses pratiques ecrites dans le style de Dom-Guichot, le tout enrichi de figures en tailles douces*. Paris, 1710, 2 vol. — Nous nous servons de l'édition d'Amsterdam, 1710, 2 tomes en 1 vol.

(44) Voir, sur l'abbé Bordelon, Lanson, *Revue des Cours et Conférences* (18 novembre 1909 à 10 mars 1910), p. 257-259 (Formation et développement de l'esprit philosophique au XVIII^e siècle).

(45) *Diversitez curieuses pour servir de récréation à l'esprit*, Paris, 1699.

(46) *Mital ou les aventures incroyables et toutefois et cetera...* Paris, 1708.

(47) *Le voyage forcé de Becafort, hypocondriaque, qui s'imagine être indispensablement obligé de dire ou d'écrire, et qui dit ou écrit, en effet, sans aucun égard, tout ce qu'il pense des autres et de lui-même, sur quelque matiere que ce soit*, Paris, 1709.

(48) *Gomgam, ou l'homme prodigieux transporté dans l'air, sur la terre et sous les eaux*. Livre véritablement nouveau. Titetutefnosy, 1711, 2 vol. — Titre de la seconde édition : *L'homme prodigieux transporté dans l'air, sur la terre et sous les eaux, avec le monde risible ou bibliotheque comique, seconde édition, augmentée de l'Histoire du Docteur Dirto, de ses Sentences, Jugemens, et de ses bons mots, et de la maniere extraordinaire de punir un Satyrique*, Paris, 2 vol.

Esprit original, et qui, dans son *Gomgam* au moins (49), apparaissait comme un bizarre et inattendu prédécesseur de Jules Verne et de Wels, doué de fantaisie, mais laborieuse à la fois et singulière, l'abbé Bordelon ne passait pas, même en son temps, pour avoir la plume aisée, le style agréable, vif, spirituel. Il avait beau déclarer qu'il écrivait pour son plaisir : il était permis de trouver que ce n'était pas, à coup sûr, pour celui de ses lecteurs. Un jour il dit dans une compagnie que ses ouvrages étaient ses péchés mortels. Aussitôt un plaisant de lui répliqua que le public en faisait pénitence. C'est bien une pénitence en effet que réservent encore aujourd'hui, aux liseurs les plus intrépides, ses deux volumes de *Monsieur Oufle* (50).

Et pourtant l'abbé Bordelon a bien pensé nous distraire en nous contant les folies d'un don Quichotte de la superstition et du fantastique : « On a imaginé, dit-il, des Histoires très-amusantes, pour représenter des esprits gâtés par la lecture des Livres de Chevalerie, des Romans, des Poètes et d'autres ouvrages, également éloignent de la vérité et de la vrai-semblance. » (51) Puis il cite comme « les plus estimables » de ces « histoires » le *Don Quichotte* (52), le *Berger extravagant*, la *Fausse Clélie*. Cervantes, Sorel, Subligny, voilà donc pour lui, et avec raison, les modèles du roman critique et satirique. Il vise à les égaler, peut-être à les surpasser.

(49) A l'aide d'une flèche merveilleuse, Gomgam se rend invisible et se transporte où il veut.

(50) L'ouvrage fut pourtant réimprimé en 1754, et traduit en italien et en allemand. — Réédité dans la collection des *Voyages imaginaires, songes, visions, et romans cabalistiques*, Amsterdam et Paris, tome XXXVI, 1789. (Réédition incomplète).

(51) *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle*, tome I, préface, p. 1.

(52) Il est à remarquer que le titre l'ouvrage mentionne le *Don Quichotte* : « ...autres superstitieuses pratiques écrites dans le style de Dom-Guichot. » Voici quelques textes où s'exprime nettement l'admiration de notre abbé pour Cervantes : « De tous les Romans je ne sçache gueres que Dom Guichote, le Roman comique, Zaïde et la Princesse de Cleves qui ayent fait honneur à leurs Auteurs. » (*Heures perduës du Chevalier de Rior...* Paris, 1715, p. 95). — « Il y a... des ouvrages qu'on doit lire et relire toute la vie : Molière à deux ou trois Comédies près, Corneille dans le midi de sa Poésie, Racine, Boileau, La Fontaine dans ses Fables, ou dans ses Contes, si on les pouvait mitiger ; le Roman Comique de Scarron, les Caracteres des mœurs de ce siècle, la Pluralité des mondes, Dom Quichote et plusieurs autres Livres que je pourrais citer. » (*Ibid.*, p. 303). — Ailleurs, imaginant que Cervantes pourrait bien, aux Champs Elysées, prendre « le parti » « de certains Romans et de certains Contes », — « Non, se reprend-il, je ne croi pas qu'il change jusqu'à ce point. Que pourroit-il dire pour, qui soit capable de détruire ce qu'il a fait contre ? » (*Dialogues des Vivans*, Paris, 1717, p. 86, 87.)

Son héros, il l'a choisi des plus médiocres. Homme simple, crédule, et qui s'ennuie à force de désœuvrement, M. Oufle a dévoré, durant une très monotone existence, quantité de récits absurdes et merveilleux. Tout ce qu'on a composé sur la magie, les spectres, les fantômes, les loups garous, les esprits follets, les fées, les ogres, l'astrologie judiciaire, les divinations, les apparitions, les enchantements, tout cela, sans ordre ni méthode, pêle-mêle, gloutonnement, il s'en est nourri, pénétré, et en a faussé à jamais son intelligence oisive. Il croit, et sans hésitation, à la réalité effrayante des pires suppôts de l'enfer. Chez lui, des tableaux en abondance représentent des magiciens, des astrologues, des devins, des démoniaques, installés au milieu des instruments de leur art, ou saisis en pleine activité, dans leurs contorsions les plus drôles. Il possède, en outre, une galerie entière ornée de curiosités magiques, et dont le fond est couvert d'une très grande peinture, le sabbat. Ainsi l'abbé Bordelon situe l'homme dans son milieu familier, le fou parmi les objets habituels de sa folie. Il a eu, encore, l'idée ingénieuse de nous montrer, autour de M. Oufle, sa famille diverse et combattue. Voici le fils aîné, l'abbé Doudou, aussi naïf et écervelé que son père ; et, en opposition avec ces deux insensés, voici M^{me} Oufle, personne de sens droit, et Noncrède, le frère incrédule du héros. D'autres personnages nous sont aussi dépeints en quelques traits et avec quelque bonheur : la fille aînée de la maison, Camèle, qui change de sentiments et d'avis selon les circonstances ; la fille cadette, Ruzine, une fine mouche qui s'accommode fort bien des opinions contradictoires de son père et de sa mère, pourvu qu'elle en profite ; le fils cadet, Sansugue, qui n'a d'idée que celle de s'enrichir promptement ; enfin le valet Mornand (53), fort habile à ourdir et à conduire une fourberie où il ait son intérêt.

Il semble qu'ainsi entouré, au milieu de sa propre famille, dans ses quotidiennes habitudes, M. Oufle doive apparaître réel et vivant. Ce n'est, pourtant, qu'un fantoche, une marionnette sans consistance, promenée de grotesques aventures en grotesques aventures. Bordelon a d'abord imaginé de nous le faire voir en loup garou (54) : il parcourt, sous un déguisement, les

(53) Noter ce procédé qui consiste à donner aux personnages de véritables noms-étiquettes, tout de suite révélateurs de leur caractère ou de leur façon de penser (Oufle, Doudou, et surtout Noncrède, Camèle (rapprocher : caméléon), Ruzine, Sansugue, Mornand (Normand)).

(54) N'y aurait-il pas là un souvenir de ce que Rutilio conte dans le *Persiles y Sigismunda* ?

rues de sa ville, hurle, effraie, se rend insupportable, mériterait d'être enfermé. Puis des lutins le tourmentent. Puis, s'étant — bien à tort — mis dans la tête que sa femme le trompe, il s'efforce, par de superstitieuses pratiques (55), de connaître le vrai de la chose. Mais notre homme ne devient-il pas amoureux d'une certaine Dulcine, la Dulcinée de ce don Quichotte bourgeois ? Il met en œuvre, pour s'en faire aimer, tous ses secrets magiques : s'il échoue, il se donne du moins l'illusion d'avoir réussi (56). Il est plus heureux avec une coquette, Dorise, qu'il séduit à force de visites et de libéralités bien plutôt que par ses drogues et sortilèges. — Tant de sottise, on le prévoit, le mène à être la dupe de coquins : sa fille Ruzine et son valet Mornand lui soufflent une bourse de mille louis, vol que leur facilite, de façon singulière, sa foi aux revenants.

M. Oufle est-il donc inguérissable ? On essaie de lui persuader que son Génie lui défend de croire aux astrologues et à leurs doctrines sur la puissance des astres. Et l'on y parviendrait si, par malheur, le traître Mornand ne lui révélait qu'il est la victime d'une mystification. Une autre fois, nous estimons qu'il se guérira tout seul, tant il est dans les transes à la suite d'une fort mauvaise affaire ! Ne s'est-il pas imaginé qu'une femme a ensorcelé l'un de ses chevaux ? Il lui dérobe alors une montre « assez riche », car il sait bien qu'en prenant un objet aux sorciers on se garantit contre les maléfices. La femme volée se rend chez son voleur, y querelle chacun, y fait le diable à quatre, s'emporte en cris et en reproches. On la calme toutefois, en lui rendant la montre et en lui faisant voir, sur un maudit livre, « le beau texte » qui a poussé M. Oufle à commettre son larcin. Il y a là, certes, de quoi rétablir en son bon sens la plus extravagante cervelle. Mais l'abbé Bordelon, qui manquait sans doute de charité chrétienne, n'en a pas jugé ainsi. M. Oufle, affirme-t-il, ne cessera point d'être superstitieux et visionnaire.

Ce récit, trop long, n'a rien, à parler net, d'un roman composé et ordonné. C'est une suite peu liée d'incidents désagréables et futiles. On passe de l'un à l'autre avec indifférence : rien n'arrête, n'émeut, ne porte à rire ou à sourire. L'abbé Bordelon, d'autre

(55) En voici quelques-unes : placer la langue d'une grenouille le plus exactement possible sur le cœur de M^{me} Oufle, — mettre le cœur d'un crapaud « sur la mamelle gauche » de « cette innocente victime de la superstition. » — lui appliquer un diamant sur la tête.

(56) T. I, p. 72 à 75.

part, a embarrassé son développement d'interminables discours, de pénibles dissertations. C'est ainsi qu'il nous assomme, — à la lettre, — d'une insipide tirade de M. Oufle sur les apparitions (57), et que, non content de cet exploit, il récidive aussitôt par un discours en sens opposé de Noncrède (58). Plus loin (59) c'est, de M. Oufle encore et de son fils ingénu l'abbé Doudou, la plus fastidieuse élucubration sur les diables ; — à quoi répond, bien entendu, Noncrède, l'homme à l'esprit libéré, sérieux, froid. Bordelon lui-même, cédant à son penchant raisonneur et à sa facilité diserte, n'en finit pas de nous communiquer ce qu'il pense des « esprits faibles, ignorans, trop crédules, esclaves de la prévention. » (60) Et, aussi bien, il ne se prive pas de nous entretenir — amplement (61) — de la pierre philosophale ou des sottises habituelles à ceux qui ont foi aux sorciers. Le voici, en conséquence, qui énumère sèchement, platement, tout ce qu'il connaît d'inventions magiques et de réussites diaboliques (62).

Ce roman de *Monsieur Oufle* s'alourdit encore de références nombreuses et copieuses. L'auteur est si content de son savoir qu'il s'en félicite lui-même : « On a recherché » avec soin, dit-il, « dans les livres qui traitent de superstitions, les endroits qui avoient gâté l'esprit de M. Oufle. » Les notes « qui rapportent fidèlement ces endroits » « contribuëront à augmenter l'agrément de cette Histoire », et « ne seront pas indignes de la curiosité » des lecteurs (63). Il citera donc avec complaisance les démonographes les plus ou les moins connus : ne les a-t-il pas tous, sans distinction, parcourus, lus, étudiés ? Voici de Lancre et son *Tableau de l'Inconstance des Démon*s, Le Loyer, Thiers et son livre de la *Superstition*, Naudé, Bodin et sa *Démonomanie*. Ailleurs, c'est la *Vanité des Sciences* d'Agrippa, les *Admirables secrets* d'Albert le Grand, le *Solide Trésor* du petit Albert, et le *Monde enchanté* et l'*Incrédulité sçavante*. Voici même, — qui s'y attendrait ? — d'Aubigné et son *Baron de Fæneste*, sans compter nombre d'écrivains de bonne ou de basse latinité, et, encore, les Alexandrins grecs. Voici Camerarius avec sa *Meditation histori-*

(57) *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle*, tome I, chap. XII, p. 89 à 95, et ch. XIII, p. 95 à 110.

(58) *Ibid.*, ch. XIV, p. 111 à 118, et ch. XV, p. 118 à 131.

(59) *Ibid.*, t. II, ch. I, p. 5 à 16, et ch. II, p. 17 à 33. — La réponse de Noncrède occupe les chap. III et IV.

(60) *Ibid.*, t. I, ch. XVI, p. 132 à 146.

(61) *Ibid.*, t. II, ch. VII, p. 79 à 87.

(62) *Ibid.*, t. II, ch. VIII et IX.

(63) *Ibid.*, t. I, préface, p. 2.

que, Delrio avec sa *Disquisitio magica*, — Marc Venitien, François Pic de la Myrande, — tous, et d'autres encore (64).

Mais c'est le style surtout qui compromet ce livre, achève d'en faire une œuvre simplement curieuse et pour curieux. La plume « lourde et fastidieuse » (65) du narrateur n'atteint jamais à la légèreté aisée, fût-ce dans le plein courant de la narration. Il écrit par exemple avec une maladresse de débutant : « Quatre Jeunes gens, qui depuis peu de temz étoient délivrez de la vie gênante des Colleges, sortant du Cabaret, où ils avoient vuïd plus de bouteilles de vin... que leurs petites têtes n'étoient capables d'en porter » s'amusoient à « arracher des cordes de sonnettes », à « ôter des marteaux de portes ; ou s'ils n'en pouvoient venir à bout, à sonner, à heurter de toutes les forces de leurs bras, à déranger des bornes, à briser des sieges de pierre, et des boutiques, à faire des especes de baricades des plus grosses chaines qui se trouvent aux coins des ruës, à broûiller des serrures » et à « faire » d'autres polissonneries de cette nature. — « Le soir donc que nôtre Loup-garou », conduit par sa folle imagination, « faisoit des siennes, ces guerriers nocturnes et vineux faisoient aussi des leurs, en travaillant sur les marteaux des portes, sur les cordes des sonnettes, sur les bornes des maisons, sur les boutiques, les bancs et les chaines des ruës... » (66)

Les pages aussi entortillées abondent en ce récit incroyablement dénué de grâce et de verve ; si bien que l'on est fort disposé à donner entièrement raison à l'auteur, lorsque, dans un accès de modestie, il déclare : « On dira... que je décris bien des pauvretes ; je répons, que je ne les décrirois pas, si M. Oufle ne m'en donnoit occasion. » (67) A notre tour, nous dirons de son roman qu'il témoigne du pédantisme le plus gauche, de l'imagination la moins brillante, de la langue la moins trouvée.

(64) Il arrive même à Bordelon, annotateur à la manière d'un érudit moderne, de citer dans ses notes des passages entiers de la *Fausse Clélie* (t. I, ch. XIII, p. 106, 107, — ch. XV, p. 122 à 125).

(65) Expression de Garnier, dans l'« avertissement » mis en tête de l'édition de 1789 (*Voyages imaginaires*, t. XXXVI).

(66) *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle*, tome I, ch. V, p. 33, 34.

(67) *Ibid.*, t. II, ch. IX, p. 129.

CHAPITRE IV

Nouvelles et Romans (*Suite*) (1710-1724)

Cervantes et Marivaux (1712-1724)

- I. — Marivaux imitateur de Cervantes au début de sa carrière : *Pharsamon* ou les *Folies romanesques* (1712). Intérêt que présente ce roman à sa date et dans l'œuvre de l'auteur.
- II. — Résumé de l'ouvrage. Le dessein de Marivaux analogue à celui de Cervantes : *Pharsamon*, comme le *Don Quichotte*, est une parodie du romanesque. Réminiscences ou imitations de détail.
- III. — Les personnages. *Pharsamon*, et don Quichotte : différences, ressemblances. *Cydalise* et don Quichotte. *Cliton* et *Sancho*.
- IV. — Valeur du roman. Défauts : absence de tout portrait physique, invraisemblances, hors-d'œuvre, composition lâche, emploi inopportun du burlesque. Qualités : netteté et clarté de l'intrigue, parallélisme comique entre deux groupes de personnages, quelque verve, finesse psychologique : les petites gens, l'âme féminine.
- V. — Autre roman : la *Voiture embourbée* (1713). Le « roman in-promptu » qu'elle contient « ou les *Avantures du fameux Amandor, et de la belle et intrépide Ariobarsane*. » Résumé : Nouvelle satire du romanesque. Personnages : deux don Quichotte, deux Sancho.
- VI. — Une pièce de théâtre : le *Prince travesti* (1724). Résumé. Personnages : Lélío et don Quichotte, Arlequin et Sancho.

I

Ce n'est pas seulement sur de mauvais conteurs que l'influence de Cervantes s'est exercée. Un plus grand écrivain que

l'abbé Bordelon l'a subie : Marivaux. Marivaux, dans son premier roman : *Pharsamon*, a pris pour modèle *Don Quichotte*.

Pharsamon ou les *Folies romanesques* (1) a été composé dès 1712, mais n'a été imprimé qu'en 1737. Il convient de le replacer à sa date première, 1712, pour en comprendre l'intérêt. — Marivaux, provincial venu jeune à Paris, y fréquente, presque au débarqué, le cercle littéraire des Fontenelle et des La Motte, esprits libres qui respectaient en eux-mêmes, et dans autrui, la liberté de l'esprit, la personnalité intellectuelle, l'originalité du talent, et qui, d'autre part, s'attachaient dans leurs œuvres à l'expression délicate, au rendu ingénieux, nullement à la force et à l'éloquence. La simplicité, mais de choix, une simplicité rare et travaillée, voilà où ils tendaient, et ils ne détestaient rien tant que le sublime, si ce n'est le convenu. Marivaux, tout de suite, adhéra à ces principes, qu'il sentait conformes à sa nature indépendante ensemble et distinguée, fine avec quelque manière, spirituelle avec quelque recherche. Les salons, aussi, qu'il fréquentait dans le même temps (il fut un des familiers de M^{me} de Lambert, puis de M^{me} de Tencin) contribuèrent à développer en lui ce goût du vrai, du sensé, du piquant, voire du singulier.

Ainsi l'éducation qu'il se donnait, jointe à son tour naturel d'esprit, devait porter Marivaux à haïr, plus que chose au monde, ce qui lui semblait romanesque, faux, banal, ou redondant. D'accord avec son milieu, il devait cribler de pointes ironiques, de mots acérés, tout ce qui ne consentait pas, en littérature, à une sécheresse dépouillée, ou élégante, ou jolie, mais, au contraire, visait à la grandiloquence, à l'enflure, au pathos. *Pharsamon* est né de ce sentiment, s'explique par cette attitude (2).

(1) Ce roman en 10 parties n'a été imprimé qu'en 1737. Larroumet constate pourtant que Lenglet du Fresnoy l'a catalogué dès 1734 dans sa *Bibliothèque des romans*. (Larroumet, *Marivaux, sa vie et ses œuvres*, Paris, éd. de 1894, *Appendice*, n. 2 de la page 511). Larroumet écrit encore (*ibid.*) : « Le sujet de ce roman lui fit donner par l'éditeur de 1781 le titre de : *Le Don Quichotte moderne*, en supprimant le titre primitif. Cette expression a trompé Duviquet et Quérard, qui n'ont pas vu que *Pharsamon* et le *Don Quichotte* étaient le même roman sous deux titres. »

Larroumet s'est demandé si *Pharsamon* était bien de Marivaux (*Marivaux*, n. 1 de la p. 30, n. 2 de la p. 511). Les qualités d'esprit, de finesse, de réalisme psychologique qui distinguent par endroits cette œuvre semblent bien prouver qu'on peut sans erreur la lui attribuer. C'est d'ailleurs l'avis de Larroumet, qui lui retire seulement le *Télémoque travesti* (1517).

(2) Larroumet a pourtant remarqué avec justesse qu'en écrivant *Pharsamon*, Marivaux « tirait » « sur ses propres troupes ». N'était-ce pas, en effet, les faussetés précieuses, — mais toujours des *précieuses*, — qui avaient mis à la mode, au xvii^e siècle, les exagérations de langage et de sentiment, celles-là tout juste dont Marivaux se moquait dans son ouvrage ? Or qu'étaient-ce que M^{me} Lambert,

Marivaux, toutefois, n'est pas aussi simple que nous avons l'air de le présenter. Et quel que soit son fond essentiel, irréductible, il lui arrive de se laisser emporter à des tendances contradictoires. Il a le goût et l'habitude de l'observation, mais ne déteste pas la fantaisie. Au théâtre, il s'attachera à tous les genres, ira de la comédie sentimentale à la comédie héroïque, à la féerie, à l'allégorie mythologique. De même, dès ses débuts dans le roman, il fera suivre *Pharsamon*, qui est une satire de l'amour langoureux, des *Effets surprenants de la sympathie* (3) (1713), où il nous décrit avec sérieux les plus bizarres complications d'intrigues sentimentales, les aventures les plus éperdues, les plus exceptionnelles. Il est vrai qu'il se dégoûte aussitôt de son œuvre et compose, à l'encontre, la *Voiture embourbée*. Dans le roman, il en aura désormais fini avec le chimérique et l'invraisemblable. Tourné vers le réel, l'exact, le précis, il cherchera à peindre l'homme comme il est, la société comme il la voit, et il écrira ses deux chefs-d'œuvre : la *Vie de Marianne* (1731-1741), le *Paysan parvenu* (1735).

II

Pharsamon, — Pierre Bagnol de son nom véritable, — rencontre à la chasse deux jeunes filles, dont l'une, la maîtresse, entretient l'autre, sa suivante, de l'amour inutile que lui porte un prétendant opiniâtre. Emu par la voix, le ton, les paroles même fort proches de celles « que doit prononcer une Héroïne de roman », et, aussi, par le mystère du lieu, une forêt, Pharsamon s'avance vers le groupe et, en termes très respectueux, laisse entendre à celle qu'il aime déjà l'impression vive qu'elle a faite sur lui. Cydalise, — c'est le nom exquis de l'héroïne, — écoute sans colère cette déclaration inattendue, puis se retire avec

M^{me} de Tencin, et leurs amies, sinon les authentiques héritières de la préciosité jadis florissante ? Plus près, sans doute, de M^{me} de Rambouillet que de Cathos et de Madelon, elles n'étaient point très éloignées d'une Madeleine de Scudéry. Et Marivaux, à son insu, en jetant le discrédit sur les pousseurs de beaux sentiments, atteignit comme à la dérobée tous les précieux, la préciosité n'étant dans son fond que le désir passionné de se distinguer du commun par la pensée et l'expression. (Cf. Larroumet, *Marivaux*, p. 24, et Brunetière, *Etudes critiques sur l'histoire de la Littérature française*, 3^e série, *Marivaux*, p. 123 et sq.).

(3) *Les Aventures de***, ou les Effets surprenants de la sympathie*, roman en cinq volumes. Voir, sur cet ouvrage, Larroumet, *Marivaux*, p. 296, 297.

dignité. Pharsamon décide alors de chercher sa demeure, de s'y introduire, de s'y déclarer à nouveau. Le hasard, le lendemain matin, l'y mène, sans qu'il ait à errer beaucoup, et il trouve dans un jardin, rêveuse et mélancolique comme si elle l'attendait, l'adorable Cydalise. Les deux jeunes gens causent ensemble avec une gravité mêlée de tendresse, lorsqu'arrive, l'air sombre, un fâcheux qui reproche à Cydalise l'aversion qu'elle lui montre, engage le fer avec Pharsamon et se fait battre. Pharsamon, blessé pourtant, est d'abord recueilli au château de sa maîtresse, mais il en est bientôt chassé avec son domestique Cliton (Colin, de son nom vulgaire) par la mère qui survient. De retour chez lui, notre amoureux étonne la société présente par l'étrangeté de son langage : il n'a que les mots de *seigneur* et de *princesse* à la bouche. On l'envoie se coucher : il ne tarde pas à revenir de ses idées extravagantes, et on le croit guéri. Hélas ! le lendemain, il s'égare à la chasse, fait la rencontre de Clorinne, ou le Solitaire, qui, séduite immédiatement, le veut garder avec elle et pour elle. Notre héros, qui sait à quoi l'oblige sa qualité d'amant chevaleresque, et qu'il doit à Cydalise fidélité absolue, s'échappe en ferraillant : ce n'est point qu'il ait une épée, mais il manie fort lestement une broche à rôtir.

Pharsamon retrouve bientôt Cydalise, s'évanouit presque à sa vue ainsi qu'il est convenable, et la décide à se laisser enlever. Survient de nouveau la mère qu'on n'attendait pas : Pharsamon et son valet s'enfuient au milieu d'une confusion vive, d'un branle-bas général. Mais notre jeune homme est vite remarqué d'une dame, à une noce, dans le voisinage du château de Cydalise. Cette dame l'emmène chez elle, assiste et applaudit à l'un de ses exploits (il sauve une jeune fille poursuivie par un berger) ; puis elle lui déclare sans succès qu'elle l'aime ; enfin, le confie aux soins d'un médecin empirique, lequel guérit les maladies mentales par la fumigation. Et, comme Cydalise est oubliée du lecteur depuis longtemps, l'on nous laisse entendre que l'intraitable Pharsamon pourrait bien, d'ici peu, épouser la très raisonnable et assez mûre Félonde. Un mariage bourgeois, voilà la conclusion ironique où aboutissent d'ordinaire, selon Marivaux, les « romanesques » amours.

Ainsi Marivaux juge ridicules l'exaltation du cœur, l'idéalisme généreux et naïf, l'exagération dans le langage et le sentiment. Son dessein est clair : il a voulu écrire, et il a écrit, contre l'extraordinaire et le faux, une parodie ; et, en ce sens, il se

rattache, comme Sorel, Subligny, comme son contemporain Bordelon, à Cervantes et au *Don Quichotte*. Lui-même nous renseigne : en une page fort maligne, il fait résumer par le valet Cliton, un rustre, l'essentiel de toute histoire d'amour non banale, non commune, et telle qu'en a si souvent narré la plume trop fertile d'une Scudéry ou d'un La Calprenède. Chacun sait, dit à peu près Cliton, qu'il arrive à des chevaliers de rencontrer en un bois, ou dans quelque pavillon, de nobles dames, des princesses endormies. Le chevalier, qu'une « si belle trouvaille » rend d'abord stupide, devient blême ou rouge (c'est selon !) ; puis, s'agenouillant devant la dormeuse, il soupire trois ou quatre fois. Si elle s'obstine en son sommeil, il lui prend une de ses mains blanches « comme de la craie », y pose la bouche, appuie bien fort. La princesse se réveille, indignée ; elle crie « comme si on l'écorchait », et elle veut s'enfuir. Le chevalier l'arrête respectueusement, baise le bout de ses pantoufles ou de ses souliers (les livres ne précisent pas ce point délicat !) Cette insistance du chevalier a son effet : la princesse le regarde, lui dit des injures, « qui ne sont pas faites comme les nôtres ». Alors l'énamouré seigneur lui demande pardon, et l'on croirait voir « Charlot » quand son curé le menace du fouet. Et puis, il lui « raconte les étincelles de sa flamme », ce qui « met le feu aux étoupes » d'un cœur évidemment prédisposé. Et tous deux, enfin, s'accommodent. Il en résulte que le chevalier, — qui le penserait ? — « court la pretontaine », en quête sans doute d'actions d'éclat. Cependant arrive un « autre coquin de chevalier » qui charge la princesse sur son cheval et l'enlève. D'où poursuites et batailles jusqu'à l'achèvement, par le mariage, de ces difficiles et chastes amours (4). Cette page de raillerie grossière, condamnation bouffonne du romanesque, pourrait servir de préface, d'éclaircissement préalable au *Pharsamon*. Tout le livre ne sera que le récit amusé d'une bizarre intrigue galante.

Mais ce n'est pas seulement par la tendance et le dessein que *Pharsamon* rappelle *Don Quichotte*. Certaines situations ou circonstances de détail y font souvenir aussi de l'œuvre espagnole. Dès le début, nous ne pouvons pas ne pas songer à l'*escrutinio* et à la condamnation au feu des livres tant aimés du Chevalier. La mère de Cydalise, nous dit-on, a mille fois fait voler par les fenêtres ces histoires mensongères dont s'est entêtée

(4) *Pharsamon*, éd. de 1737, II^e partie, p. 114, 115, 116.

sa fille (5). De son côté, l'oncle de Pharsamon lui propose, à un moment (6), de faire brûler tout ce qui lui a brouillé la cervelle ; si bien que Pharsamon, redoutant que le bonhomme n'exécute son projet, s'écrie fort penaud : « Mais, dis-moi, Cliton..., n'en pourrions-nous pas sauver quelques-uns ? » Marivaux, en outre, n'a pas ménagé à son héros principal le ridicule ni les coups. Il nous le montre, ici, le bras chargé d'une broche à rôtir, « espèce d'arme infâme » ; là, soutenant d'une main une épée ébréchée, de l'autre une lèchefrite. Il prend plaisir à raconter de menus incidents qui l'amointrissent : du sublime au grotesque, la pente est glissante. Voici donc notre jeune homme qui, brandissant sa rapière à transpercer poulets et autres volatiles, fait la joie bruyante et excite le rire insultant d'un paysan, d'une paysanne, de deux petits garçons, d'un vieillard (7). Cherche-t-il, avec les plus tendres inquiétudes, sa maîtresse qu'il croit captive ? Il doit, cependant, s'escrimer de son mieux contre des cuisiniers, gens de basse extraction, inégaux à son mérite. Et les misérables le rossent avec entrain, ou, pour parler avec Marivaux, « ils déploient leurs bras sur ses épaules qui retentissent des grands coups qu'on leur porte. » (8) Quelle piteuse figure, aussi, est la sienne, lorsqu'après avoir subi de telles indignités, il reprend la grand'route, à cheval, mais sans bride et presque sans harnais, moulu, brisé, rompu ! Il ne prononce pas une parole. Cliton le bavard se tait de même, et les deux déconfits ne rentrent chez eux qu'à la nuit close (9). Que de fois, en de telles postures humiliées, n'avons-nous pas vu le magnanime don Quichotte !

C'est encore à l'imitation de Cervantes que Marivaux a intercalé dans son récit deux longues nouvelles. A-t-il pensé, par la bizarrerie des aventures qu'il y entassait, achever la ruine de l'imaginaire et de l'extravagant ? ou, plus simplement, a-t-il voulu prouver au public qu'il était, lui aussi, tout comme un autre, capable de narrations sans réalité, sans vérité ? L'une de ces nouvelles nous raconte les malheurs d'un Solitaire, une fille : Clorinne. Non reconnue à sa naissance, ayant vu son amant tué

(5) *Pharsamon*, I^{re} partie, p. 68, 69.

(6) *Ibid.*, II^e partie, p. 131.

(7) *Ibid.*, V^e partie, p. 309.

(8) *Ibid.*, VI^e partie, p. 450. Cf., encore, VII^e partie, p. 462. Cydalise elle-même n'est pas à l'abri des violences. Il lui arrive de recevoir un vigoureux coup de poing sur le « chignon du cou » et de tomber « comme évanouie » (VI^e partie, p. 454).

(9) *Ibid.*, I^{re} partie, p. 72.

d'un coup de fusil, retrouvée de son père, mais le perdant bientôt, triste ainsi d'un double deuil, elle s'est retirée avec une confidente en un lieu désert, dans une petite maison, où elle compte terminer une vie qui lui est devenue importune (10). Nul récit n'est plus incroyable, et le romanesque peut en sembler saugrenu au beau milieu d'une œuvre destinée justement à combattre le romanesque. Romanesque, l'histoire de Tarmiane l'est encore davantage. Tarmiane — ou Celie — a été enlevée, à dix-huit mois, avec sa mère par un corsaire turc. Elle a donc grandi dans l'exil, mais fut choyée, et, à la fois, respectée de deux maîtres successifs. Des prisonniers français, qui s'échappent de chez elle, l'emmenent avec eux. Elle leur échappe à son tour, descend dans une île habitée par des sauvages, s'y installe en reine et maîtresse, et finit par s'embarquer sur un vaisseau européen qui rentre en France (11)... Marivaux, qui aurait pu continuer longtemps une si déraisonnable histoire, semble tout à coup s'en dégoûter, s'arrête, n'achève pas. C'est, d'ailleurs, un trait de son caractère et de son talent que cette impuissance à guider son effort, à l'ordonner pour le prolonger. Il se désintéresse trop vite de ce qu'il a, d'abord, trop aisément conçu.

III

Les personnages essentiels de Marivaux rappellent enfin les personnages essentiels de Cervantes. Pharsamon, qui est le don Quichotte masculin de ce récit, n'a pourtant pas, du héros de la Manche, la laideur ni l'étrangeté physique. Jeune, d'élégante tournure, l'air vif, il plaît ; et il y a, répandu sur toute sa personne, un « je ne sçai quoi de noble et de sérieux » qui tient à l'élévation innée de son âme et de son esprit (12). Un autre trait, moral celui-là, que l'auteur a marqué avec force, et où nous ne retrouvons guère le bon hidalgo, c'est l'admiration de soi, l'orgueil. Pharsamon se croit spécialement élu du ciel, — élu comme par un décret nominatif, — pour accomplir de grandes choses, éprouver de rares sentiments : le ciel, dit-il, « réserve

(10) *Pharsamon*, III^e partie.

(11) *Ibid.*, VIII^e et IX^e parties.

(12) *Ibid.*, I^{re} partie, p. 3.

sans doute mon cœur à quelque objet digne de le posséder ; et le hasard ou quelque *aventure particulière* manifestera les desseins qu'il a sur moi. » (13) Aussi, laisser aux hommes le souvenir de son nom et, pour y parvenir, se débarrasser « de cette petitesse de manières et de mœurs qui conduit à l'oubli », voilà son ambition, son vœu ardent (14). Cette conviction de supériorité, cet amour égoïste de la gloire se manifestent aux moindres circonstances. Il dira avec hauteur à son valet : « Souviens-toi de ce que je suis et de ce que tu es. » (15) S'est-il échappé d'auprès de Clorinne et en a-t-il fini avec les adversaires qui le poursuivent ? Il ne conçoit pas qu'il n'ait plus à se débattre, à se démener : « *la secrète admiration qu'il avoit pour lui-même*, lui silla les yeux : il crut appercevoir des combattants ; et il ne se désabusa que lorsque la force commença à lui manquer. » (16) Comme il prévoit mille difficultés, mille périls où l'engagera sa passion pour Cydalise, il juge avec aplomb qu'il n'y a point de « chevalier antique » dont « l'état et la vie » soient plus satisfaisants du côté du grand et du merveilleux que l'est et le sera sa propre histoire (17). Son bon sens en outre, — car il a du bon sens comme don Quichotte, — s'exerce, pour ainsi dire, à l'intérieur même de sa folie et n'a pas uniquement rapport à ce qu'elle laisse en dehors d'elle : il se rend compte parfois de son exaltation : un duel où il est blessé l'éclaire momentanément sur soi, sur la sottise de sa conduite (18) ; de même, ses voisins, ses domestiques, son oncle, — bonnes gens au parler vulgaire, aux manières triviales, — sont tout près, un instant, de le désabuser de son rêve prétentieux (19). Trop peu raisonnable, nous dit Marivaux, pour perdre une sensibilité d'exception, il l'est, du moins, assez pour se convaincre de l'égarement où il tombe (20). Et si, de ces retours et améliorations, il n'en est aucun de définitif, en revanche notre héros (il faut y insister) a failli, ici et là, se reprendre, ouvrir les yeux au réel. Don Quichotte, lui, ne présente point ces alternatives balancées. Sa haute raison ne lui sert jamais à retrouver la raison. Et sa monomanie semble moins susceptible d'amendement que celle de son imitateur français.

(13) *Pharsamon*, I^{re} partie, p. 6.

(14) *Ibid.*, III^e partie, p. 148.

(15) *Ibid.*, p. 157.

(16) *Ibid.*, IV^e partie, p. 298.

(17) *Ibid.*, VI^e partie, p. 397.

(18) *Ibid.*, I^{re} partie, p. 52.

(19) *Ibid.*, II^e partie, p. 90.

(20) *Ibid.*, p. 129.

Toutefois, à considérer l'ensemble du caractère, Pharsamon n'est qu'un autre don Quichotte. Elevé par un oncle d'humeur tour à tour galante et guerrière, il a lu les anciens récits de prouesses chevaleresques et de dévouement amoureux. Par malheur, il est né « très susceptibles (*sic*) d'impression » : hauts faits, tendresse touchante l'agitent et le transportent (21). Aussi, l'imagination frappée, dévoyée, prendra-t-il un rustre pour un noble, comme don Quichotte un aubergiste pour un châtelain, une paysanne pour Dulcinée (22). Une vieille femme en chemise qui poursuit Cliton, c'est un spectre, — il n'en doute pas, — et suscité moins contre son valet que contre lui, pour l'empêcher d'enlever Cydalise et pour le faire mourir (23). Les aventures de Tarmiane l'émeuvent, le bouleversent au point qu'il se figure avoir parcouru lui-même, en quête de Cydalise, « cours, villes, villages, forêts, bois, ornières, buissons », et imagine qu'il lui faudra, encore, s'embarquer, entrer en lutte avec un vaisseau corsaire, en arracher la jeune fille (24). Au chevalier espagnol Pharsamon a emprunté, de plus, le souci constant de rivaliser, par la grandeur d'âme, par l'attitude digne, avec les preux d'autrefois. Il sait trop bien son roman, selon l'expression même de Marivaux (25), pour s'attarder et se complaire là où la tendresse est trop facile à obtenir. Un cœur qui se rend d'abord et dès l'aveu, il le refuse. Cydalise au contraire est à façons, à minauderies : elle le retient. Le voici donc qui rêve, s'inquiète, éloigne de lui, à table, les mets les plus fins, affecte le plus obstiné silence, les poses les plus langoureuses, pousse les plus expressifs soupirs, invoque plaintivement sa maîtresse (26). Une fois, pressé par Clorinne que son bon air a séduite, il manifeste son embarras comme il sait qu'avaient accoutumé de le faire, en de tels périls, les chevaliers, ses modèles. Scrupuleux « copiste » de leurs manières, il prend tout de suite le parti du silence, mais rougit presque aussitôt (27). On ne saurait mieux se conformer à un rôle, en réaliser l'esprit. Pharsamon est un comédien sincère.

Un autre personnage du livre, Cydalise, toute pareille elle-même, par l'étrange exaltation, au jeune homme, son amoureux,

(21) *Pharsamon*, I^{re} partie, p. 2.

(22) *Ibid.*, V^e partie, p. 315, 322.

(23) *Ibid.*, VI^e partie, p. 407.

(24) *Ibid.*, X^e partie, p. 681, 687.

(25) *Ibid.*, I^{re} partie, p. 17.

(26) *Ibid.* Cf., encore, III^e partie, p. 158.

(27) *Ibid.*, IV^e partie, p. 283, 284.

rappelle comme lui don Quichotte. Notons pourtant en elle, ainsi que nous l'avons fait pour le héros, son partenaire et vis-à-vis, cet orgueil, cette hauteur, cette satisfaction de soi qui ne se rencontrent à aucun degré chez l'hidalgo de la Manche : « Je ne veux point... un amour ordinaire », dit-elle à sa confidente Fatime (28). Et elle se détourne d'un premier prétendant, parce que la circonstance qui les a réunis n'a rien d'assez *singulier*. « Des cœurs, dit-elle, que le *Ciel* destine l'un pour l'autre, ne sont touchés que par un hasard surprenant. » (29) Comme Pharsamon, elle s'estime choisie de Dieu pour de non-pareilles aventures. Le mot de *ciel* lui est sans cesse à la bouche (30).

Hors ce trait, elle tient de don Quichotte, elle aussi, le principal de son caractère. Nourrie de romans, elle en a eu l'imagination faussée. Et Marivaux remarque avec une subtile justesse que « l'imagination d'une femme, dans ces sortes de lectures, soit dit sans les offenser, va bien plus vite que celle d'un homme, et en est bien plutôt remplie. » (31) Nous verrons donc Cydalise, à la façon de don Quichotte ou de Pharsamon, prétendre à rivaliser, quant aux sentiments et à l'attitude, avec les héroïnes les plus illustres qu'elle admire et envie. En Pharsamon, par exemple, il lui semble voir « quelqu'un de ces anciens Paladins, qui touché de ses appas, avoit trouvé le secret de revenir de l'autre monde pour brûler encore du feu de ses beaux yeux. » (32). Et, pour répondre aux compliments galants avec modestie à la fois et tendresse, elle se servira d'artifices ingénieux comme il en est chez les auteurs pour faire entendre ce que l'on hésite à dire : ainsi, elle jugera bon de s'arrêter en sa réplique, car « les interruptions de discours sont semées dans les beaux livres. » (33) Pharsamon, après son duel, tombe-t-il de faiblesse à ses pieds ? Elle pousse un soupir, du moins elle y tâche : ce soupir, en effet, trop fortement exhalé, peut passer pour un cri. C'est, ajoute l'ironique Marivaux, qu'elle « n'étoit pas encore stilée à soupirer en Heroïne » et que, pour vouloir trop bien faire, « elle outroit un peu son rôle. » (34) De même, si elle s'évanouit à son tour, et

(28) *Pharsamon*, I^{re} partie, p. 10.

(29) *Ibid.*

(30) *Ibid.*, V^e partie, p. 360 : « le rang où le Ciel m'a fait naître » — « ces soins que le Ciel daignera prendre de moi. »

(31) *Ibid.*, I^{re} partie, p. 50.

(32) *Ibid.*, p. 30.

(33) *Ibid.*, p. 31.

(34) *Ibid.*, p. 41.

non pas une fois, mais deux, c'est qu'elle s'y croit obligée, afin de « revêtir son Avanture de toutes les formalités requises. » (35) Et elle aime mieux « pécher » par l'excès que par l'insuffisance. Ainsi, comme Pharsamon, comme don Quichotte, elle se compose en quelque manière un personnage. Mais ce personnage, elle en est obsédée, possédée.

De la soubrette Fatime et du valet Cliton, celui-ci doit seul nous retenir. Fatime est par trop effacée; Cliton, au contraire, a du relief. Confident de Pharsamon, et du même âge que lui, il a participé à ses lectures et il s'en est, pareillement, échauffé la cervelle. C'est toutefois de Sancho que Marivaux, lorsqu'il le fait agir et parler, se souvient le plus. De Sancho, Cliton a le gros appétit, la gourmandise aisément réveillée : il ne saurait revenir d'un état passager de langueur, sans vider une bouteille entière de vin. En revanche, si la faim ou la soif le presse, il est plus triste « qu'un arbre sans feuilles. » (36) Comme Sancho, encore, il redoute les coups. Le menace-t-on ? c'est le moyen de lui faire avouer ce qu'il voudrait taire. S'il hait, ainsi qu'il l'avoue, jusqu'à la « moindre chiquenaude » (37), il aime l'argent, et il a une façon bien jolie, trop spirituelle même pour un valet campagnard, de s'en excuser : « après le métier d'amoureux l'argent est la première chose du monde ; je l'aime, et, par ma foi, il faut que je sois de bon goût : car je n'ai trouvé personne encore qui le hâisse. » (38) Bavard et, à l'occasion, facétieux, il use, il abuse, tel Sancho, des sentences et des proverbes : « qui grand voit, grand lui vient. » — « en courant l'on s'en va » — « un ruisseau qui coule ne demeure pas » — « un clou chasse l'autre. » Il lui arrive même de hausser le ton et, par là, d'atteindre à une burlesque grandiloquence : « Sçavez-vous bien, dit-il à une suivante qui le presse ; sçavez-vous bien que nous autres Chevaliers et Ecuyers, car cela va à peu près dans le même rang, sçavez-vous bien que nous faisons vœu d'avoir toutes sortes de bonnes qualités, et surtout la fidélité ? » (39) Fin et « matois », il invente plusieurs excuses successives, — jusqu'à celle de « contre-faire l'évanoui », — pour rester en une maison où il se plaît (40).

(35) *Pharsamon*, I^{re} partie, p. 42.

(36) *Ibid.*, V^e partie, p. 383.

(37) *Ibid.*, II^e partie, p. 92.

(38) *Ibid.*, V^e partie, p. 378.

(39) *Ibid.*, IV^e partie, p. 287.

(40) *Ibid.*, p. 300.

Mais c'est par le bon sens surtout qu'il se rapproche de Sancho. A Pharsamon qui refuse de choquer le verre avec lui, il réplique fermement, dignement : « Oh, vous avez beau dire, Monsieur... l'humilité fait les grands hommes aussi. » (41) Il morigène parfois son maître étourdi et exalté : « Croyez-moi, Monsieur, les Princesses sont plus clair semées à présent qu'autrefois ; nous aurions de la peine à en trouver, le monde a changé de mode ; il n'y a plus maintenant que de simples Comtesses ou Marquises, et des Gentilshommes, et vous auriez beau jurer que vous êtes Chevalier, et que je suis votre Ecuyer, vous n'en seriez pas moins Pierre Bagnol Neveu de Jean Bagnol Seigneur de la Mery, et moi Colin Michard, fils de Mathurin Michard votre valet de chambre très humble, et un peu votre parent, dit-on, du côté de votre père. » (42) Le ton rappelle à la fois Sancho, Thérèse Pança, Madame Jourdain. C'est le même franc-parler, la même énergie dans l'expression, la même sagesse avisée et de bon conseil.

IV

Imité de Cervantes si ouvertement, *Pharsamon* n'offre-t-il aucune originalité ? N'est-ce que la reproduction appliquée et un peu lourde d'un chef-d'œuvre ? Ses défauts d'abord sont, pour la plupart, bien à lui. Marivaux qui, dans l'avenir, ne dédaignera plus l'apparence concrète, la physionomie extérieure de ses personnages, s'en désintéresse pour le moment. Nous ne voyons ni Pharsamon, ni Cydalise, ni Cliton. Ils n'ont pas de réalité matérielle, de forme distincte et tranchée. Pharsamon, nous dit l'auteur, « étoit naturellement bien fait » et d'une très agréable figure (43). Cydalise a le bras et la main fort blancs (44). Mais le teint du visage, les cheveux, les yeux, l'aspect général, la tenue ordinaire, le geste habituel ? Le portrait de Cliton est, — légèrement, — plus poussé et précis. Cliton a l'air frais et vif, les traits irréguliers, une tournure comique et plaisante qui amuse sans

(41) *Pharsamon*, V^e partie, p. 318.

(42) *Ibid.*, II^e partie, p. 78.

(43) *Ibid.*, III^e partie, p. 154.

(44) *Ibid.*, I^{re} Partie, p. 26.

rebuter (45). Ces quelques touches suffisent-elles pourtant à peindre, à montrer ?

Un autre défaut du livre, qu'on saisit aisément, c'en est l'in vraisemblance dans quelques parties. Nous ne comprenons guère, par exemple, que Clorinne, tout éplorée de la mort d'un premier amour, en vienne si vite à distinguer Pharsamon. Et l'explication qu'elle donne elle-même de ce changement subit ne saurait nous convaincre. Elle retrouve en Pharsamon Oriante, son air et sa taille : il sera donc aussi, comme Oriante, homme d'honneur et amour fidèle. Et elle ajoute avec bizarrerie : « j'aime tant Oriante que cet excès de passion que j'ai encore pour lui, m'en donne aussi pour cet étranger. » (46)

Marivaux ne s'interdit pas, non plus, les digressions. Il se laisse aller à d'abondantes remarques sur le charme féminin, sur les grâces qu'y ajoutent des manières étudiées, des élégances apprises (47). Que tout cela constitue un hors d'œuvre, peu lui importe ! Il ne se contraint pas, cède à sa fantaisie du moment, ne songe qu'à sa propre délectation.

Cet excessif laisser-aller a causé le défaut capital du livre. Vers le dernier tiers, exactement à la fin de la septième partie, nous perdons tout à fait de vue Cydalise. Aucune place ne lui est, désormais, réservée dans le roman : on ne dirait pas qu'avec Pharsamon elle en est l'essentiel personnage. Marivaux, à qui n'a point échappé cette faiblesse dans son œuvre, badine là-dessus avec esprit et impertinence : « On me demande sans doute compte de la Princesse Cidalise, il paraît même extraordinaire qu'elle ait pu s'éclipser. Par quelle étrange aventure, dira-t-on, est-il possible qu'elle ne soit pas retrouvée ? Par une aventure que vous ne savez pas, Monsieur le Lecteur, mais que vous saurez quand il me plaira... » (48) Il n'en reste pas moins que, de Cydalise, il n'est plus question. Nous apprendrons seulement qu'elle a été, elle aussi, et avant Pharsamon, rétablie en son bon sens (49). De même, l'histoire de Tarmiane, aux derniers chapitres de l'ouvrage (50), est trop longue : elle nous éloigne et distrait de Pharsamon lui-même qui, dès lors, n'est plus qu'un muet et inactif comparse.

(45) *Pharsamon*, III^e Partie, p. 154, 155.

(46) *Ibid.*, IV^e Partie, p. 265.

(47) *Ibid.*, VII^e Partie, p. 519 à 524.

(48) *Ibid.*, VIII^e Partie, p. 546.

(49) *Ibid.*, p. 704.

(50) *Ibid.*

Ajouterons-nous, dans le style, l'emploi inopportun du burlesque ? Qu'il y a de grâce, — un valet buveur se cachant dans un tonneau vide, — à nous expliquer que le vin rouge « palit de rage de se voir du vil bois préféré » (51), et le vin blanc « rougit de honte du mépris qu'on faisait de lui ! » (52) Marivaux n'évite pas non plus l'indélicatesse des termes. Une dame affirme à Cliton qu'elle est « grosse » de savoir les aventures de son maître ; — et Cliton, continuant la surprenante métaphore : « Oh bien, dit-il, je vous servirai de sage-femme... mais, par paranthèse, si vous n'accouchez jamais que comme cela, vos enfants n'auront que faire de nourrice. » (53)

Ce roman n'aurait-il donc aucun mérite ? Il faut remarquer d'abord la netteté, la clarté de l'intrigue essentielle. Deux groupes de personnages y mènent des aventures analogues ; ou plutôt les amours de Cliton et de Fatime y reproduisent, sur le mode plaisant, les amours solennelles et prétentieuses de Pharsamon et de Cydalise. Marivaux nous montre ainsi, avec adresse, la contre-partie, l'envers ridicule du sublime outré. Un indéniable effet de comique naît du rapprochement et du contraste.

La langue elle-même, d'ordinaire, est rapide, aisée. La phrase courte ne vise qu'à l'expression directe, et ne s'embarrasse nullement de tours subtils. Nous n'avons pas là, encore, cette affectation de préciosité, ce contournement voulu qui sera, plus tard, la marque propre de notre auteur, romancier, dramaturge, moraliste. C'est à peine si nous relevons, dans le livre entier, une ou deux façons de dire curieusement travaillées et, d'ailleurs, heureuses. A propos du valet Cliton, par exemple, sur qui l'habit masculin d'une soubrette a fait « une espèce d'impression qui n'était ni amour, ni amitié », Marivaux écrit : « le déguisement de la belle avoit apparemment fait naître cet *ambigu d'inclination*. » (54)

Plutôt que de la recherche, il faut noter ici une certaine verve, du mouvement, de l'abondance, un comique franc, — un peu gros. Lorsque Cliton raconte au bon oncle la première équipée de Pharsamon, ce n'est point tout uniment et sans détours qu'il s'exprime, mais avec des arrêts, des reprises, des retards, en homme qui trouve plaisir à mettre hors de soi un impatient

(51) Phrase obscure : comprenons : pâlit de rage à voir qu'on lui préfère du bois sans valeur.

(52) *Pharsamon*, VI^e Partie, p. 405.

(53) *Ibid.*, VII^e Partie, p. 495.

(54) *Ibid.*, IV^e Partie, p. 263.

auditeur (55). Et Cliton ressemble ici moins à Sancho qu'au La Montagne des *Fâcheux* ou au Du Bois du *Misanthrope*.

Toutefois, en cette œuvre de 1712, l'auteur prochain de *Marianne* et du *Paysan parvenu* apparaît, s'annonce. Marivaux, déjà, s'applique à rendre dans un détail vrai l'aspect extérieur et l'intimité morale des petites gens. Une servante âgée, dame Marguerite, nous sera montrée « lisant dans ses Heures sur le degré, avec des lunettes. » (56) Elle s'emportera contre sa jeune maîtresse, Cydalise, et, avec rudesse, lui dira : « Hoho !... vous êtes bien glorieuse, ma mie, ce n'est pas d'aujourd'hui que vous faites la maîtresse céans, mais je veux que vous sçachiez que je suis ici avant vous, que vous êtes une petite sottie, et que quand Madame sera venuë, elle vous rabbattra votre caquet. » (57) De même, quelques traits d'esquisse ou de croquis nous rendront à merveille un cuisinier « tenant en main » quatre andouillettes qu'il va porter à sa bouche... Nous le voyons : il a le bonnet sur l'oreille, il se carre dans l'importance de sa fonction utile, il injurie Cliton qui lui a manqué en le confondant avec les plus ordinaires gâte-sauce (58). Nous le voyons encore, — gestes et attitude, — quand il vient, bientôt, s'excuser auprès du même Cliton, et qu'à cet effet il a pris la tête des marmitons, ses subordonnés, « avec autant de fierté » qu'un colonel à la tête de son régiment (59). Ailleurs, Marivaux conservera à un paysan ses jurons familiers : palsanguienne, parguienne, marguienne, vartiguenne, et, ce qui est mieux, sa naïveté, sa résignation trop facile au malheur, son égoïsme (60).

Il n'est pas enfin jusqu'au psychologue expert en l'étude de l'âme féminine qu'on ne puisse, dans *Pharsamon*, saisir à son point de départ, dans ses premiers essais. Marivaux le remarque avec pénétration : « Le dérangement d'habit dans presque toutes les femmes est ordinairement suivi d'un dérangement d'humeur. » (61) Il exprime avec nuance les manifestations successives de l'amour chez une jeune fille. C'est d'abord, en face de celui qu'on se prend à aimer, de la réserve et une certaine inquiétude ; plus tard, c'est l'aveu qu'on ne peut retenir, celui

(55) *Pharsamon*, II^e Partie, p. 109 et sq.

(56) *Ibid.*, I^{re} Partie, p. 61.

(57) *Ibid.*, I^{re} Partie, p. 63.

(58) *Ibid.*, VI^e Partie, p. 441, 442.

(59) *Ibid.*, VII^e Partie, p. 489.

(60) *Ibid.*, V^e Partie, p. 320, 321.

(61) *Ibid.*, V^e Partie, p. 346.

des yeux premièrement, celui des lèvres ensuite, — et la rougeur, et l'agitation, et la confusion : pour tout dire, un bonheur tremblant, effarouché, timide et chaud (62).

Avec une égale certitude, Marivaux analyse les sentiments passionnés qu'éprouve une femme déjà sur l'âge envers un jeune homme. Rien ne la rebute en lui ; parce que c'est lui, elle aime jusqu'à ses défauts, ou ses vices. Ils ont pour elle une grâce unique où elle s'attache. Elle-même, il semble qu'avec les années, elle ait une envie plus forte de plaire ; elle a beau s'avouer secrètement qu'elle en a passé la saison, qu'elle est à son déclin, son amour-propre s'irrite de la difficulté. Pour réussir malgré les obstacles, elle aura moins de discrétion dans la tenue, gardera moins de « ménagements » dans les propos, se compromettra en avances et en tentatives de séduction (63). Chez Marivaux, dès 1712, l'observateur précis et ému de la femme est né.

V

L'influence de Cervantes sur Marivaux se reconnaît encore dans ce troisième roman : *La Voiture embourbée* (64) (1713).

Une voiture publique s'est embourbée, au milieu de la nuit, par la faute d'un cocher ivre. Les voyageurs, contraints de descendre, se réfugient dans une mauvaise auberge. Et là, pour charmer l'ennui de l'attente, ils décident de raconter une histoire qu'ils composeront en manière d'impromptu. L'un d'eux la commencera, un second la continuera, un troisième et un quatrième l'achèveront. Ainsi menée, l'histoire revêt, avec chaque narrateur, un caractère différent. C'est d'abord un récit héroïque, puis un conte de fée, puis une facétie... le tout, sous ce titre qui, à lui seul, est pleinement significatif : *les Aventures du fameux Amandor, et de la belle et intrépide Ariobarsane*.

Amandor est un châtelain d'une quarantaine d'années environ, Ariobarsane une veuve à peu près du même âge. Nourris l'un et l'autre des plus romanesques lectures, ils imiteront les plus romanesques amants. Aux aveux timides et enveloppés d'Amandor, Ariobarsane ne répond que par de la froideur et du

(62) *Pharsamon*, III^e Partie, p. 196, 197.

(63) *Ibid.*, X^e Partie, p. 700, 701.

(64) Nous renvoyons à la réimpression parue dans les *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, Amsterdam, 1788, t. 30.

dédain. Ainsi en va-t-il dans les ouvrages les plus réputés : un *Grand Cyrus*, une *Cléopâtre*.

Or il arrive qu'enhardi par on ne sait quel démon, Amandor porte la main « au venerable corset » d'Ariobarsane et le baise « d'une ardeur indiscrete ». Indignation, colère, reproches de l'héroïne. Le héros, dans son désespoir, quitte aussitôt sa demeure et se prépare à courir le monde en compagnie de son valet Pierrot, lequel, pour l'occasion, s'est affublé de ce nom fort galant : Timande. Ariobarsane, de son côté, s'habillant en homme et s'armant d'un sabre, prend le parti de fuir des lieux où elle s'est vue outrager ; et elle sera, comme Amandor, accompagnée d'un valet, nous voulons dire de la suivante Perrette vêtue en garçon et qui s'appellera désormais l'écuyer Mérin.

C'est à Ariobarsane, d'ailleurs, que seront réservées les plus pathétiques aventures. Elle pénétrera, — en songe il est vrai, — dans une caverne et y détruira les horribles enchantements d'un magicien. Au réveil, elle suivra toute tremblante dans leur village des paysans qui l'ont rencontrée. Là, comme de juste, se présenteront à leur tour Amandor et Timande. Evanouissement de l'héroïne, surprise du héros, reconnaissance, tendresses réciproques, serments échangés, contrat signé, mariage... Et la voiture, désembourbée, repart, emmenant nos facétieux conteurs.

Cet extraordinaire récit, il convient de le rattacher à *Pharsamon*. Marivaux, une seconde fois, tourne en ridicule l'amour chevaleresque, les attitudes qu'il impose, les épreuves qu'il exige. Et, comme dans *Pharsamon*, la satire est ici d'autant plus mordante que le valet et la soubrette, Pierrot-Timande et Perrette-Mérin, imitent burlesquement les façons de leurs maîtres, jouent l'un vis-à-vis de l'autre aux amants de qualité (65). Rien de tel que ce procédé renouvelé de Molière pour dégonfler l'emphase et déconsidérer la prétention.

Quant aux personnages eux-mêmes, comment ne pas voir en eux deux don Quichotte et deux Sancho ? Amandor et Ariobarsane ont la cervelle brouillée par leurs lectures : « Il y avoit plus de dix ans, nous dit l'auteur, qu'ils passaient leur temps, lui et elle, « à chercher des romans et à les lire. » (66) Et, de même que don Quichotte tâche de renouveler les exploits des Amadis et des Palmerin, de même, eux, ils visent à ressusciter ces amants

(65) *La Voiture embourbée*, p. 226, 227.

(66) *Ibid.*, p. 210.

exceptionnels qui les ont enchantés pendant de longues heures. Tous deux, en outre, ne vont-ils pas, à cheval et armés, au hasard des routes, ainsi que don Quichotte ? N'ont-ils pas, ainsi que don Quichotte, chacun son écuyer ? A ce don Quichotte masculin qu'est Amandor correspond un Sancho masculin : Pierrot-Timande. A ce don Quichotte féminin qu'est Ariobarsane correspond un Sancho féminin : Perrette-Mérin. Timande surtout rappelle Sancho par sa naïveté, sa bonhomie, son habitude de citer des proverbes : « Il fait beau voir un cordonnier sans cuir, un chevalier sans sa jument ou son cheval. » — « Voyez-vous, une charrette ne va pas sans roue ; quand on fait un ragoût, il faut y mettre de tout. » (67)

Ces rapprochements suffisent : Marivaux s'est encore une fois, de très près, souvenu de Cervantes. Il est seulement à regretter qu'il n'ait pris à l'Espagnol qu'un cadre, et ne se soit rien approprié de son génie de conteur. La verve même est ici un peu courte et s'essouffle vite. La satire est lourde, sans ironie déliée, ni gaieté facile. Et, pour achever, les personnages ne vivent pas. Marivaux « copiste » n'est qu'au seuil de Marivaux.

VI

Pourtant, quelques années plus tard, alors que, déjà, il est lui-même, qu'il s'est révélé le subtil dramaturge d'*Arlequin poli par l'Amour* (1720), de la première *Surprise de l'Amour* (1722), de *La Double Inconstance* (1723), — pourtant Marivaux revient à Cervantes et, pour la troisième fois, s'inspire de lui. C'est dans une de ses comédies les plus singulières, *Le Prince travesti ou l'Illustre Avanturier* (68) (1724), qu'il nous fait songer ainsi à l'auteur du *Don Quichotte*.

La princesse de Barcelone, que le roi de Castille sollicite en mariage, aime Lélío, un inconnu, mais dont le courage au combat et la sagesse dans le conseil lui furent toujours profitables. Or Lélío aime Hortense, confidente de la princesse. Celle-ci s'aperçoit vite des sentiments qui unissent son amie et son favori.

(67) *La Voiture embourbée*, p. 218.

(68) Cette comédie en trois actes a été représentée au Théâtre Italien le 5 février 1724.

D'abord irritée, il semble qu'elle n'ait d'autre idée que de se venger de Lelio. Mais l'ambassadeur du roi de Castille, c'est-à-dire... le roi de Castille lui-même qui s'est déguisé sous ce titre, intervient : Lelio, c'est-à-dire, encore, le prince de Léon qui s'est dissimulé sous ce nom d'emprunt, épousera Hortense ; la princesse et le roi se marieront à leur tour.

Le héros de ce petit drame, Lelio, se comporte en véritable chevalier et, par la perfection de ses vertus, c'est autant don Quichotte qu'Amadis qu'il nous remet en mémoire. De don Quichotte, sans doute, il n'a nullement la folie ; mais, tout à fait, l'honneur pointilleux, la haine du mensonge, la probe attitude. Il suffit de citer la scène (69) où, tête-à-tête avec celui qu'il prend pour l'ambassadeur du roi de Castille, il lui dit du ton le plus haut : « Quand nous faisons parler les Princes, Monsieur, que ce soit toujours d'une manière noble et digne d'eux ; c'est un respect que nous leur devons, et vous me faites rougir pour le Roy de Castille. » Puis, la discussion s'animant, s'échauffant de part et d'autre jusqu'à la colère, Lelio est celui des deux contradicteurs qui garde le mieux la maîtrise de soi. Et c'est avec la plus ferme dignité qu'il prononce : « ...moi je n'ai, si vous le voulez, que mon cœur pour tout avantage ; mais les égards que l'on doit à la seule vertu, sont aussi légitimes que les respects que l'on doit aux Princes. » Reconnaissons là, tout ensemble, la rigueur morale et l'altière fierté de don Quichotte.

Si Lelio, par la grandeur d'âme, ressemble au preux de la Manche, et, de cette manière, s'il personnifie la loyauté un peu rigide, l'orgueil un peu sec de maint « hidalgo », de maint « cavalero », en revanche son valet Arlequin se rapproche fort du valet Sancho, et, du même coup, nous rappelle bien des « graciosos » de la comedia. De l'écuyer illustre, Arlequin possède l'humour, les saillies plaisantes, la passion des jouissances matérielles, la cupidité vive, l'honneur instable et facilement séduit. Comme Sancho, d'autre part, il a pour son maître de l'attachement, de l'affection. S'il le trahit, c'est qu'il est homme, un pauvre homme aimant l'argent d'où qu'il vienne. Même alors, pourtant, il l'appelle, la voix attendrie, « son bon maître. » (70) Sa verve, en outre, est abondante, bien fournie, endiablée, entrecoupée à propos d'interjections, d'exclamations, d'expressions drôles ou

(69) *Le Prince travesti*, II, 7.

(70) *Ibid.*, I, 10.

vulgaires. Surtout Marivaux lui a donné un judicieux et, quelquefois, un exquis bon sens. Arlequin remarque joliment que, valet de ce Lélío « qui a fait fortune », tout le monde le courtise, s'inquiète de sa santé, recherche son amitié. Et quelle façon malicieuse d'en paraître surpris ! « C'est un drôle de métier que d'avoir un Maître ici qui a fait fortune ; tous les Courtisans veulent être les serviteurs de son valet. » (71) L'intrigant Frédéric essaie-t-il, auprès de Lélío, de justifier par un long et habile discours sa conduite perfide envers lui, Arlequin, qui n'a pas perdu un mot de cette éloquente tirade, de s'écrier aussitôt : « Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon, faute de sçavoir faire une harangue. » (72) Il constate enfin avec une maligne ironie, que c'est uniquement les circonstances qui font agréer ou détester le mensonge, et qu'il n'y a point à la Cour d'honnêteté véritable : « Tantôt on vouloit m'emprisonner pour une fourberie, et à cette heure pour une fourberie on me pardonne. Quel galimatias que l'honneur de ce pays-ci ! » (73) Eh quoi ! ce Sancho observateur et astucieux ne l'emporterait-il pas, par moments, sur l'authentique Sancho ?

Ainsi Marivaux dramaturge, comme Marivaux romancier, est grandement redevable à Cervantes. Sans le *Don Quichotte*, nous n'aurions pas *Pharsamon*, ni la *Voiture embourbée*, — et la perte sans doute ne serait pas fâcheuse à l'excès, — mais peut-être n'aurions-nous pas, non plus, le *Prince Travesti*. Ce Lélío, si pénétré du sentiment de l'honneur, cet Arlequin, un si drôle de corps, eussent-ils jamais existé, sans ces incomparables modèles : don Quichotte, Sancho ? Par don Quichotte et par Sancho, il est passé dans l'âme et dans l'art de Marivaux quelque chose du très spécial génie espagnol, — ce génie que caractérisent si parfaitement la trivialité de l'Ecuyer, la magnanimité du Chevalier.

(71) *Le Prince travesti*, I, 2.

(72) *Ibid.*, II, 12.

(73) *Ibid.*, III, 3.

CHAPITRE V

Le Théâtre

(1694 - 1727)

- I. — Réminiscences et allusions. Potier de Morais : *Dom Castagne, chasseur errant* (1700). Dom Castagne et son valet Gringolet ; « l'Esprit folet de Domguichot ». Regnard : *Démocrite* (1700). Une scène inspirée des emportements de Sancho à Barataria ; rapprochement entre Sancho et le valet Strabon. Le P. Ducerceau : une comédie de collège : *Les Incommoditez de la grandeur* (1713). Le paysan Grégoire y est un autre Sancho. Piron : réminiscences diverses. Deux comédies : *l'Endriague* (1723), *l'Enrôlement d'Arlequin* (1726) : quelques détails y rappellent le roman espagnol. Legrand : *Le Chevalier errant, parodie de l'Œdipe de Monsieur de la Motte* (1726). Le baron Alcipe et don Quichotte.
- II. — Pièces inspirées des « nouvelles » intercalées. Campistron : le *Jaloux désabusé* (1709). Destouches : le *Curieux impertinent* (1710). Œuvre de début. Son succès. Ressemblances et différences, dans la donnée, avec la « nouvelle » de Cervantes. Conséquences au double point de vue dramatique et psychologique. Le dépit amoureux d'une jeune fille. Charles-Antoine Coypel : son originalité de peintre-écrivain ; ses cartons de *l'Histoire de Don Quichotte* pour les Gobelins ; sa pièce des *Folies de Cardenio* (1720). Gaultier : *Basile et Quitterie* (1723). Don Quichotte et Sancho exactement rendus dans cette comédie. Fuselier : *Jupiter curieux impertinent* (1711) ; *Prologue des Noces de Gamache et de Philémon et Baucis, ou le Vieux Monde* (1722) ; le *Serdeau des Théâtres* (1723) : une critique ingénieuse du *Basile et Quitterie* de Gaultier.
- III. — Pièces inspirées des aventures propres à don Quichotte et à Sancho. Quelques-unes peu connues : Dufresny : *Sancho Pança* (1694) ; une mascarade de *Don Quichotte* donnée à Marly devant Louis XIV (1700) ; Cadillan de Lagarde : *Don Quichotte de la Manche chevalier errant Espagnol révolté* (1703) ; Bellavoine : *Sancho Pança* (1706). — Pièces plus accessibles : Dancourt : *Sancho Pança Gouverneur* (1713).

Ressemblances et différences, dans la donnée, avec le récit espagnol. Dancourt plagiaire de Guérin de Bouscal. Don Quichotte et Sancho dans cette pièce. Autres éléments d'intérêt. Jean Nicolas de Brasey, comte de Lyon : la *Prévention ridicule ou la caverne de Montesinos* (1716) : un don Quichotte « philosophe », ou plutôt moraliste. Autréau : la *filie inquiète* (1723) : un défilé pompeux qui nous montre don Quichotte, Dulcinée, le chevalier des Miroirs, l'infante de Micomicon. Thierry : la *Bagatelle ou Sancho Pança gouverneur* (1727). Ingéniosité et esprit par endroits.

IV. — Conclusion. Don Quichotte et Sancho ne sont, dans presque toutes ces pièces, que des personnages comiques uniquement destinés à faire rire. Il en est pourtant quelques-unes où s'esquissent déjà un don Quichotte critique des mœurs, un don Quichotte redresseur de torts.

I

Marivaux n'est pas, en ce premier tiers du XVIII^e siècle, le seul écrivain de théâtre qui se soit inspiré de Cervantes. Nombreux sont au contraire les dramaturges qui ont fait choix, dans le *Don Quichotte*, de personnages et de situations, ou qui, d'une manière plus détournée, se sont ressouvenus du chef-d'œuvre.

Les réminiscences, précises ou vagues, voilà ce que nous rechercherons d'abord dans les comédies de cette époque. Une pièce en vers inédite, *Dom Castagne, chasseur errant* (1) (1700) par un certain Potier de Morais, « capitaine des chasses », a pour nous l'intérêt, — c'est bien le seul qu'elle présente, — d'introduire, au milieu d'une intrigue embarrassée, l'« Esprit folet de Domguichot. » Résumer les cinq actes dont elle se compose serait fastidieux pour le lecteur. Disons seulement que Potier de Morais y a juxtaposé, à une querelle d'amoureux (2) qui se termine le mieux du monde, les faits et gestes, — et les propos, — d'un chasseur extravagant, dom Castagne. Ce dom Castagne tient à la fois de Matamore et de don Quichotte. Au premier il doit sa

(1) « *Dom Castagne, chasseur errant, comédie en 5 actes, en vers* », par Potier de Morais, capitaine des chasses. Comédie manuscrite conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote : 2747 (35 B. F.).

(2) Deux sœurs, Angélique et Carite, un moment rivales, finissent par se réconcilier, et par épouser : Angélique Cléomède qu'elle aime et qui l'aime, — Carite l'inconstant Alcimédon qui promet d'être, désormais, le plus fidèle des amants et des maris.

suffisance, au second une sorte d'héroïsme qui l'anime. De même que Matamore vantait sans cesse son invincible « tueuse », de même celui-là célèbre du ton le plus haut son incomparable fusil :

Voyez vous ce fuzil, pas un ne luy ressemble,
Il abat plus de fauve (*sic*), et de gibier ensemble,
Que ne font tous les chiens, les toilles, les filetz,
Les pièges, les espieux, les oiseaux, les furetz,
Les nappes, les haliars, les lats, les chanterelles,
Les panneaux, les colletz, et toutes les tonnelles (3).

Et don Quichotte? Reconnaissons un don Quichotte un peu hâbleur, plus ridicule certainement et plus fou que le véritable, mais un don Quichotte de toute façon, dans cette longue tirade où dom Castagne raconte son existence habituelle de chasseur errant :

La chasse a des plaisirs que j'ayme infiniment,
Son royal exercice est tout mon eslement,
Et ses charmes puïssans ont tel droit de me plaire,
Que je fais dans les bois mon séjour ordinaire,
Qu'il pleuve, vente, gresle, ou qu'il neige bien fort,
Je fais malgré le temps ma chambre dans un fort ;
Là, sans apprehander ny caterre ny rume,
La feüille que j'estens me sert de lict de plume,
Une branche courbé au gré de mon dessein
A ce lict naturel tient lieu de traversein,
Et mon manteau souvent en cette conjoncture
Luy sert d'un matelas, et d'une couverture ;
Je dors en cet estat aussy profondement,
Que sy j'estois couché bien delicatement ;
Je mange quand j'ay fain (*sic*), de la chair toute crüe
Que je coupe a mon goust des bestes que je tüe,
Ou bien pour tout repas, je mange quelques fois
La chasteigne, la poire, ou la pomme de bois.. (4).

Ce don Quichotte s'accompagne d'un Sancho fort risible lui aussi. Il a nom Gringolet. Pauvre Gringolet qui reste parfois tout un jour sans boire, sans manger ! Pourtant

Chevreuilz, sangliers, levraux, lievres, lapins, faizans,
Perdrix, cailles, ramiers, becasses, tourterelles,
Canards, vaneaux, bizets, ortolans, et sarcelles,

il en ferait volontiers son ordinaire, — et il sait bien comment les accommoder :

(3) *Dom Castagne, chasseur errant*, II, 5, p. 34.

(4) *Ibid*, IV, 4, p. 61.

En paste, a la poivrade, a la saulce a l'oignon,
 A la daube, au civé, rotis sur le charbon,
 A la broche, aux pois verts, a la capilotade,
 A la galimafrée, a la Dom Castagnade,
 A la saulce au verjus, a l'ail, au cerpoulet,
 Et selon que le cœur en dit a Gringolet (5).

Enfin, — ce gourmand le proclame, — il est « un esprit corporel »

Bien buvant et mangeant comme un autre mortel (6).

Voici toutefois qui lui donne rang au-dessous de Sancho et fait de lui un vrai grotesque. Il se croit « aussi beau que le jour », affirme qu'il ne connaît pas de cruelles. Les « beautés » les plus dédaigneuses, il les prend « a l'ameçon » ; d'une « roûillade d'yeux », il leur inspire un amour irrésistible, qui fait mourir (7).

Mais ni Gringolet, ni dom Castagne ne sauraient nous occuper longtemps : décalques inférieurs d'illustres modèles, — nous haussons vite les épaules à l'excès de leur sottise. Seul a chance de nous retenir « l'Esprit folet de Domguichot. » Il apparaît en deux scènes, la troisième du premier acte, et la quatrième du cinquième acte.

C'est d'abord à dom Castagne qu'il se montre (I, 3). Il lui reproche avec une véhémence orgueilleuse d'avoir pris sans son aveu ce nom : dom Castagne, — ce titre : chasseur errant. Et lui, « l'Esprit de deffunct Dom guichot », de ce héros « qui n'a jamais esté ny poltron ny manchot », tout offensé d'une telle audace, punira de mort le coupable. Dom Castagne, plein d'effroi, demande la vie humblement. Mais Gringolet saura débarrasser son maître de ce fantôme importun. Il lui propose d'aller se battre, — et justement « ce soir », — contre un « brave. » Ce « brave » est un autre domestique, Trincquebroc, avec qui Gringolet a déjà eu une vive dispute. Nous verrons donc (V, 4) Trincquebroc et l'Esprit face à face : un duel va s'engager. Que non pas ! Trincquebroc s'avoue tout de suite vaincu. Alors l'Esprit, avec une grossièreté de paroles où ne s'abaisse jamais le don Quichotte de Cervantes :

(5) *Dom Castagne, chasseur errant*, II, 5, p. 34.

(6) *Ibid.*, I, 2, p. 8.

(7) *Ibid.*, V, 7, p. 85, 86.

Tout poltron pour la vie, et qui se dit vaincu,
Merite qu'on luy donne un coup de pied au cu... (8)

L'auteur ajoute en marge : « Il luy donne le coup de pied au cu et s'en va. » On ne saurait, avec moins d'esprit, perdre d'honneur un héros.

Regnard, vers la même date, mais avec plus de talent, se rappelle aussi le *Don Quichotte* et s'en inspire. Qu'il ait lu la grande œuvre, aucun doute à ce sujet ! N'est-ce pas à l'imitation de Cervantes narrant dans la « nouvelle » du *Captif* ses propres infortunes au pays d'Alger, qu'il a composé sa *Provençale* (9) où il se montre à nous prisonnier des Turcs, puis s'échappant et emmenant dans sa fuite celle qu'il aime, prisonnière comme lui ? Quelques détails en outre semblent reproduire d'assez près le texte même de Cervantes. C'est, comme dans le *Captif*, à l'aide de billets jetés de l'un à l'autre que les deux personnages de Regnard, Zelmis et Elvire de Prade, communiquent entre eux. Une légère différence pourtant : une flèche et une pierre ont remplacé la canne de jonc dont se servait Zoraïde. Lorsqu'enfin Elvire et Zelmis se sont embarqués pour rentrer en France, leur traversée, de même que celle de Zoraïde et du *Captif*, est interrompue par l'attaque d'un corsaire. La différence, et cette fois elle importe, c'est que les Français sont ramenés en Alger, tandis que l'Espagnol et la Mauresque peuvent, sans trop de dommage, aborder en terre chrétienne.

(8) *Dom Castagne, chasseur errant*, V, 4, p. 79. — Le titre de cette pièce, sur le manuscrit, est précédé de ce jugement anonyme, un peu sévère : « cette pièce d'un officier des chasses n'est ni sensée ni amusante ni intéressante les vers sont réguliers et c'est ce qu'il y a de mieux d'ailleurs il n'y a nulle conduite on y voit un esprit follet des amours on ne comprend rien. Conclusion tout cela n'a pas le sens commun. » Peut-être avons-nous là l'appréciation du duc de la Vallière, qui possédait cette comédie (Cf. *Anecdotes dramatiques*, 1775, t. III, p. 408).

(9) *La Provençale. Œuvre posthume de Monsieur Regnard (Les Œuvres de M. Regnard, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, t. II, Paris, 1731.)* — Voici un bref résumé de *La Provençale* : Zelmis (comprendons : Regnard) a connu et aimé, à Bologne d'abord, à Rome ensuite, une Provençale mariée, Elvire de Prade. Au retour d'Italie, sur la route de Gênes à Marseille, Elvire, son mari et Regnard sont pris par un corsaire et emmenés à Alger. Elvire devient captive chez le roi Baba-Hassan, qui se met à l'aimer. Toutefois, « amant libéral », Baba-Hassan ne s'irrite pas des refus qu'elle lui oppose, et ne lui fait pas violence. Cependant Zelmis a pu voir Elvire et s'entretenir avec elle. Tous deux s'évadent, mais sont repris en mer. Libérés enfin, ils songent à s'unir une fois rentrés en France : de Prade a disparu. Mais de Prade revient : le mariage ne se fera qu'à la mort de ce dernier.

M. Pierre Toldo a montré qu'il y a dans *La Provençale* un souvenir très net de la « nouvelle » de Cervantes : *El amante liberal*. Il ajoute toutefois qu'il ne s'agit là que « d'une imitation libre et intelligente et non pas d'un plagiat vulgaire. » (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1906, « *El Amante liberal* » et « *La Belle Provençale* », par Pierre Toldo, p. 337 à 341.

Mais Regnard s'est surtout souvenu de Cervantes dans l'une de ses pièces de théâtre, *Démocrite* (10) (1700). Cette pièce secondaire nous offre une situation et un rôle évidemment imités du *Don Quichotte*.

Le philosophe Démocrite, qui habite une « caverne » dans un « désert », — quelle idée bizarre, entre parenthèses, d'avoir fait un solitaire et comme un misanthrope du *grand dériseur sensé* que nous montre la légende ! — Démocrite donc se laisse emmener à la cour du roi d'Athènes, Agélas, avec son valet Strabon et une jeune fille Criséis, que l'on croit née du paysan Thaler. Or le roi s'éprend de Criséis qu'aime aussi, sans vouloir se l'avouer, notre philosophe. L'on finit par découvrir que Criséis est de race royale, que le trône d'Athènes lui revient de droit, et elle épouse Agélas, tandis que l'infortuné Démocrite regagne son antre sauvage.

Une scène de cette comédie, où un philosophe moqueur est plus raillé qu'il ne raille, nous remet inévitablement en mémoire la scène fameuse où Sancho Pança, devenu gouverneur, s'impatiente contre les nécessités de l'étiquette et contre les prescriptions de la médecine. Démocrite, en effet, récemment arrivé à la cour d'Agélas, se présente à nous entre un intendant et un maître d'hôtel fort obséquieux, — suivi en outre de quatre escogriffes, ses laquais. Ces quatre diables de valets, qui s'attachent à lui comme l'ombre au corps, excitent son humeur, une humeur chagrine et irritée, tout à fait à la Sancho Pança. Il s'y joint seulement un goût de moraliser qui enlève aux propos tenus le naturel qu'ils avaient dans Cervantes. Démocrite raisonne, déclame, — un peu long, un peu pédant, — et n'éclate jamais en traits vifs et imprévus :

... Je ne saurais souffrir toujours à mes côtés
Ces quatre grands messieurs droit sur leurs pieds plantés.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortège.

DÉMOCRITE.

Quoi ! si je veux tousser, cracher, moucher, que sais-je,
Et le jour, et la nuit, faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un registre importun ?

(10) *Démocrite*, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le mardi 12 janvier 1700. — Nos citations sont empruntées à l'édition Delahays, Paris, 1854, *Œuvres complètes de Regnard*.

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'est l'ordinaire usage.

DÉMOCRITE.

Cet usage, à mon gré n'est ni prudent, ni sage.
 Les hommes, qui souvent font tout mal à propos,
 Et qui devraient cacher leur faible et leurs défauts
 Sont toujours les premiers à montrer leurs bêtises.
 Pour faire à tout moment, et dire des sottises,
 À quoi bon, s'il vous plaît, payer tant de témoins ?
 Messieurs, laissez-moi seul, et trêve de vos soins (11).

Plus que notre philosophe, son valet Strabon rappelle Sancho. Fort plaisant, il a, par endroits, des saillies qui contrastent extrêmement avec les boutades de Démocrite, avec les naïvetés de Thaler. C'est d'abord un homme très attaché aux jouissances matérielles : il se plaint d'être mal vêtu, mal nourri, de boire chaud, de manger froid. Dans le lieu écarté où il habite avec son maître, le vin manque trop souvent. Et

C'est mourir tous les jours que de vivre sans vin (12).

Aussi, avec quel plaisir ne se rend-il pas à la cour d'Agélas ! Il a ce cri du cœur : « Que je m'en vais manger (13) ! » De fait, aussitôt arrivé, le glouton s'empiffre, avale, boit et, comme il le dit, se « venge à longs traits de la philosophie » (14), grande buveuse d'eau, comme chacun sait !

Cette passion pour le bien-vivre attire au compagnon, de la part de son maître, de justes reproches, tout voisins de ceux que don Quichotte adresse à Sancho : « Carnassier animal », « âme stupide et grasse » (15), voilà quelques-uns des compliments dont il s'entend flatter. Démocrite même va jusqu'à hausser la voix et à s'écrier :

Va, fuis de devant moi ; retire-toi, profane,
 Puisque ton cœur est plein de sentiments si bas :
 Assez d'autres, sans toi, suivront ici mes pas.
 Je voulais te guérir de tes erreurs funestes,
 Te mener par la main aux régions célestes,
 Affranchir ton esprit de l'empire des sens :
 Tu ne mérites pas la peine que je prends,
 Animal sensuel, qui n'oserais me suivre (16).

(11) *Démocrite*, II, 4, p. 544.

(12) *Ibid.*, I, 2, p. 522.

(13) *Ibid.*, I, 6, p. 534.

(14) *Ibid.*, IV, 7, p. 572.

(15) *Ibid.*, I, 4, p. 527.

(16) *Ibid.*, I, 4, p. 528.

Mais Strabon, le finaud, trouve vite l'occasion de prendre sa revanche. Il a deviné que Démocrite aime Criséis ; et il l'apostrophe à son tour avec les mêmes termes de dédain dont il lui a fallu, tout à l'heure, subir l'outrage :

Va, fuis de devant moi ; retire-toi, profane,
Puisque ton cœur est plein de sentiments si bas :
Assez d'autres, sans toi, suivront ailleurs mes pas.
Animal sensuel ! (17)

C'est enfin avec beaucoup de finesse et de malice qu'il lui fait remarquer, — l'impertinent ! — cette contradiction de sa philosophie :

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous raccrochez encore au féminin (18).

Sancho a, lui aussi, de ces brusques remarques qui piquent au vif don Quichotte.

Une comédie de collègue ou, plus superbement, un « drame héroïque », les *Incommodez de la Grandeur* (19) (1713) par le P. Ducerceau, a encore l'intérêt pour nous de faire agir et parler, sans trop d'in vraisemblance, un émule de Sancho Pança.

Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, aperçoit un jour, comme il entre dans son palais, un homme endormi sur le pavé. C'est un paysan : Grégoire. Philippe, pour donner à son fils, l'impérieux comte de Charolais, à la fois un divertissement et une leçon, ordonne de revêtir Grégoire d'habits magnifiques, de le traiter en véritable duc de Bourgogne. Grégoire, tout heureux de sa nouvelle dignité, ne tarde pas à en éprouver les inconvénients. Un ambassadeur de la Chine, au nom de l'empereur son maître, lui déclare la guerre ; un « député » le fâche par un compliment long et ennuyeux ; au sortir d'un conseil qu'il a tenu, et où nulle décision n'a été prise, une troupe de « demandeurs » le fatigue de ses réclamations et placets ; un astrologue l'épouvante des plus fâcheuses prédictions. Ne voilà-t-il pas, même, qu'on vient lui proposer, — à lui, Grégoire ! — de se battre en duel, pour terminer un différend qu'il a avec un prince voisin ? Une conspiration, enfin, s'ourdit contre son débonnaire

(17) *Démocrite*, I, 4, p. 528, 529.

(18) *Ibid.*, I, 4, p. 529.

(19) *Les Incommodez de la Grandeur*. Drame héroïque sera représenté par les petits pensionnaires du collège de Louis le Grand. Lundi, 12. de juin 1713, à deux heures après midy. Paris, 1713.

pouvoir... Dégouté, malheureux, Grégoire renonce aux titres et aux honneurs. Un breuvage a bientôt fait de l'endormir et il redevient le paysan qu'il était. Pourtant, il n'est pas au bout de ses peines. On l'arrête comme déserteur : on va le pendre ; mais le duc survient, qui lui accorde sa grâce. Le comte de Charolais saura maintenant que la grandeur et la puissance sont toutes passagères, sans durée véritable. Il faut régner, conclut Philippe, en prince qui doit un jour cesser de l'être et qui est sujet à la mort comme les autres hommes.

Cette pièce-moralité contient, — nous sommes en 1713, — une critique indirecte, mais fort claire, de Louis XIV, de son orgueil, de son ambition. Écoutons Philippe adresser à son fils ces conseils prudents :

... Il faut toujours qu'un prince ait la raison pour guide,
Qu'à tous ses mouvements la justice préside ;
Et si dans ce haut rang il peut tout ce qu'il veut,
Il ne doit pas toujours vouloir tout ce qu'il peut (20).

Et encore :

Amateur de la paix, j'ai mis toute ma gloire
A mépriser l'éclat d'une vaine victoire,
A traiter mes sujets comme mes vrais enfants,
A les rendre plutôt heureux que triomphants.
Que ce soin soit toujours celui qui vous occupe ;
D'un chimérique honneur ne soyez point la dupe ;
C'est ce que je voudrais pouvoir vous enseigner :
L'art de vaincre n'est pas toujours l'art de régner (21).

Comment aussi (car, par instants, le P. Ducerceau sourit et s'amuse) ne pas relever, au dernier acte, une parodie de Corneille ? Le paysan Lubin prend congé du paysan Grégoire qu'un officier, Valère, menace de faire « brancher » haut et court :

LUBIN.

Adieu, monsieur le duc, puisque l'on va vous pendre.

GRÉGOIRE.

Ah ! Lubin, qui l'eût cru ?

LUBIN.

Grégoire, qui l'eût dit ?

(20) *Les Incommoditez de la Grandeur*, I, 5, p. 12.

(21) *Ibid.*, p. 13.

GRÉGOIRE.

Qu'à ce terme fatal ma grandeur aboutit... (22)

Mais, pour nous, le principal intérêt de cette pièce, c'est de nous rappeler l'épisode de Sancho gouverneur à Barataria. La joie première de Grégoire, puis ses craintes, ses désillusions, enfin son renoncement aux honneurs, rien ici qui ne vienne de Cervantes ! De plus ce Grégoire n'est, par le caractère et les habitudes, qu'un autre Sancho. Il déteste les coups, les risques et les batailles. La guerre, dit le comte de Charolais, est « un langage »

Sur lequel l'on ne peut jamais l'apprivoiser (23).

Du reste, « il parle franc », ne « déguise » rien ; sac à proverbes lui aussi, il y a toujours dans ses propos et quolibets un certain fonds de bon sens. Bon sens tout pratique et prosaïque sans doute, mais qui s'accorde fort bien avec sa condition de paysan. Est-ce lui que nous entendons, — ou Sancho, — lorsqu'il déclare :

Un métier ne vaut rien, s'il ne nourrit son homme ? (24)

Tout en va beaucoup mieux quand la panse est garnie ? (25)

Ce Sancho duc et altesse, comme le Sancho gouverneur, il lui faut subir la tyrannie insolente d'un médecin, espèce d'« escogriffe avec noire jaquette. » Salade, canards, ragoûts, fruits, notre homme ne peut seulement y goûter : touchés d'une baguette impitoyable, ils sont enlevés aussitôt que servis. Et le médecin, au départ de chaque plat, donne ses raisons :
La salade ?

Les herbes, monseigneur, causent des crudités.

Les canards ?

Monseigneur, cette viande est un mauvais manger ;
Nous avons condamné toutes ces chairs noirâtres,
Dures à l'estomac et trop opiniâtres... (26)

Le ragoût, les fruits ?... Mais, à quoi bon insister ? Le P. Ducerceau répète Cervantes. Et il le répète encore, — ou presque, — lorsqu'il fait prescrire par le médecin le menu suivant :

(22) *Les Incommoditez de la Grandeur*, I, 4, p. 79, 80.

(23) *Ibid.*, III, 1, p. 34.

(24) *Ibid.*, III, 7, p. 49.

(25) *Ibid.*, IV, 6, p. 65.

(26) *Ibid.*, IV, 6, p. 65 à 68.

Vous prendrez, monseigneur, cette écorce d'orange,
Avec une douzaine environ de cornets ;
Vous pourriez prendre encore une couple d'œuf frais ;
Et si vous le voulez, cette petite pêche,
Mettant sur tout cela deux grands verres d'eau fraîche (27).

Se souvenir à ce degré n'est plus se souvenir : c'est imiter (28).

Des réminiscences de Cervantes, Piron, vers ces mêmes années 1715-1730, nous en offre à son tour d'aussi indubitables. Mais ce n'est pas seulement dans une ou deux pièces de théâtre, aux dates respectives de 1723 (*L'Endriague*), de 1726 (*L'Enrôlement d'Arlequin*) ; c'est encore, — avant et après ces dates, — dans un récit de voyages facétieux, dans un conte, une lettre, une préface, une épigramme.

Il nous montre un avocat de Dijon, qu'il n'aime pas, M. Michel, monté sur un second Rossinante, bête capricieuse qui s'effarouche, se cabre, rue au moindre bruit (29). Il nous montre de même deux cordeliers chevauchant deux « grisons », mais non pas des grisons de l'espèce indolente

De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux Rossinante, —

deux animaux au contraire fort éveillés, aussi malicieux que leurs maîtres et conducteurs (30).

A M^{lle} de Bar qui deviendra sa femme, il raconte une scène burlesque, où l'on voit un certain Pacheco poursuivi par une bande d'écoliers, tel don Quichotte se démenant « aux trousses d'un troupeau de moutons. » (31) Et M^{lle} de Bar, qui connaît bien

(27) *Les Incommoditez de la Grandeur*, IV, 6, p. 67.

(28) Le P. Ducerceau, à son tour, a eu des imitateurs. D'Ennery et Bresil lui ont emprunté l'idée essentielle de leur *Si j'étais Roi !* (opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, musique d'Adam, 1852). Le roi de Goa, Mossoul, rencontre le pêcheur Zéphoris, lequel a tracé sur le sable ces mots : si j'étais roi ! Il le fait endormir par son médecin, et l'installe sur son trône... pour un jour. Nous verrons ainsi Zéphoris agir en roi. Puis le vrai roi le fait réendormir et reconduire à sa cabane. — Il n'est que juste de rapporter à sa vraie source, — le roman de Cervantes, — ce thème, plaisant à la fois et profond, de l'homme de rien promu tout à coup homme d'importance.

(29) *Second Voyage de Piron à Beaune. Pour le Prix de l'Arc rendu en 1716* (*Voyages de Piron à Beaune, suivis de ses Amours avec M^{lle} Quinault publiés sur les manuscrits autographes originaux par Honoré Bonhomme, Paris, 1884*), p. 82.

(30) *Poésies choisies et pièces inédites de Alexis Piron*, par Honoré Bonhomme, Paris, 1879, p. 110, 111. — Il s'agit ici d'un conte intitulé : *Le Moine bridé ou la bride ne fait pas le cheval*.

(31) *Lettre à M^{lle} de Bar*, datée de Bruxelles, le lundi 14 août 1738 (*Œuvres inédites, prose et vers, — accompagnées de lettres également inédites adressées à Piron par M^{lles} Quinault et De Bar, publiées par Honoré Bonhomme, 1859*), p. 18, 19.

elle aussi le *Don Quichotte*, ne se tient pas à son tour de commencer une lettre à son cher Piron « tout justement comme aurait fait Sancho Pança » (32), c'est-à-dire par un proverbe.

Piron encore, dans la préface de sa *Métromanie* (33), développant cette idée que partout ailleurs qu'au théâtre, où le public juge sans appel, la discussion reste toujours possible, le procès n'est jamais clos, — Piron écrit : « ...il n'est petit ni grand qui ne veuille intervenir ; on combat pour sa dame, pour la souveraine de ses pensées, pour la vérité dont il sied bien à tous, même à des *Sanchos-Panças*, d'être les *Doms Quichotes* » (34).

Deux épigrammes, enfin, de Piron renferment des allusions au roman de Cervantes. L'une, mordante en sa brièveté, vise Dancourt, auteur malheureux, nous le verrons, d'un *Sancho Pança Gouverneur* :

Dancourt, pourquoi viens-tu détruire
Par ton œuvre l'œuvre d'autrui ?
Sancho jusqu'ici nous fit rire :
Tu le fais siffler aujourd'hui (35).

L'autre épigramme, plus développée, mais où manque le trait vif, la pointe aiguë et blessante, est dirigée contre Le Franc de Pompignan, qu'un premier succès au théâtre (36) avait rendu, à en croire Piron, fort vaniteux :

Monsieur Le Franc, vous voilà tout bouffi,
Le violet vous en monte à la face.
Désenflez-vous. Le lecteur a dit : Fi !
De votre pièce et de votre préface (37).
D'entre vos pairs votre orgueil nous efface,
Dompte Pégase et vous colle à son dos.
Mais de la Manche on croit voir le héros,
Les yeux bandés, monté comme un saint George
Sur Chevillard. Il piaffe, il se rengorge ;
Sa vanité met l'enchanteur en jeu.
Avec du chaume, on vous le flambe un peu :
Voilà mon brave au-dessus du tonnerre

(32) Lettre à Piron, datée de Paris, 16 octobre 1738 (*Œuvres inédites...*), p. 87.

(33) Représentée en janvier 1738.

(34) *Œuvres complètes*, publiées par Rigoley de Juvigny, 1776, t. II, p. 237.

(35) *Œuvres inédites (prose et vers)...*, p. 376. — L'épigramme est précédée de cette indication : A l'auteur de la comédie de *Sancho dans l'île de Barataria*.

(36) La *Didon*, représentée en 1734.

(37) Piron nomme ainsi l'Épître dédicatoire à M. le Marquis de Nesle, « espèce de préface dans laquelle, enivré de son premier succès, il [Le Franc] s'élève glorieusement au-dessus de ses contemporains, et s'annonce comme le seul et digne successeur de Corneille et de Racine. »

Qui croit toucher la région du feu !
Et son roussin n'a pas bougé de terre (38).

Pour les deux pièces de théâtre, *l'Endriague* et *l'Enrôlement d'Arlequin*, quelques détails seulement nous y feront penser à Cervantes et à son livre.

La première pièce (39) a beau nous représenter la lutte d'un chevalier errant, Espadavantavellados, contre l'endriague, un monstre ailé qui ne se nourrit que de « pucelles », — Espadavantavellados ne parle jamais, n'agit jamais comme don Quichotte. Et son écuyer, Arlequin, a beau, de son côté, nous définir un chevalier errant en ces termes fort exacts : « c'est comme qui dirait un Grand-Prévôt de l'Univers, un Lieutenant-Général de Police universel, qui veille à la sûreté de tous les grands chemins du monde » (40), — un tel genre d'activité, et si honorable, voilà justement ce que Piron a omis de nous montrer. Toutefois il existe entre le héros de Cervantes et celui de Piron une certaine ressemblance. Comme don Quichotte, Espadavantavellados a une « dame des Pensers » : Grazinde, un écuyer : Arlequin, un cheval que la Muse Terpsichore, en un couplet moqueur, nomme de ce nom : Rossinante (41). Hélas ! il n'est point ici d'autres traits qui permettent de rapprocher davantage les deux chevaliers, — et les deux auteurs.

L'Enrôlement d'Arlequin (42) n'offre, lui, aucune ressemblance, ni par le sujet, ni par les personnages, avec le *Don Quichotte*. Des comédiens de campagne sont sur le point de quitter une ville où ils ont achevé leurs représentations. Mais l'une des comédiennes, Laurette, s'y est éprise d'Arlequin, un jeune bourgeois qui l'aime, lui aussi, et elle cherche à l'« enrôler » dans sa troupe. Elle y parvient sans trop de peine, « enrôle » même avec lui ses oncles, le procureur Griffalerte, le chirurgien Massacre, et le cousin qui est pâtissier, et jusqu'à la mère de notre amoureux. — Ce petit acte qui ne manque ni de mouvement, ni de verve, quels souvenirs s'y rencontre-t-il

(38) *Œuvre inédites (prose et vers)*..., p. 372.

(39) *L'Endriague, opéra-comique, en trois actes. Mêlé de danses, de divertissemens, et de grands airs de musique du célèbre Rameau. Représenté par la troupe de Dolet, à la Foire Saint-Germain, en 1723.*

(40) *L'Endriague*, II, 7, p. 167 (Ed. des *Œuvres complètes*, par Rigoley de Juvigny, t. III.)

(41) *Ibid.*, III, 9, p. 186 (*Œuvres complètes*, t. III). — Terpsichore applique d'ailleurs cette appellation de Rossinante à tous les chevaux de tous les chevaliers errants.

(42) *L'Enrôlement d'Arlequin, opéra-comique en un acte, mêlé de prose et de vaudevilles*, joué en 1726 (*Œuvres complètes*, t. V).

donc de Cervantes ? C'est d'abord la comédienne Timarette qui, s'adressant à la comédienne Laurette, lui dit avec quelque satisfaction : « Arlequin n'a pas un parent qui n'ait sa *dulcinée* parmi nous. » (43) Puis, à la scène suivante, Laurette demande à Arlequin s'il a été « hier à la Comédie. » — Il y fut, certes ! — Il l'a donc vue jouer dans le tragique ? Alors, Arlequin : « Oui. Vous faisiez le rôle de la Princesse Micomicon. » Et il loue avec feu le talent de l'actrice :

C'étoit une emphase...

Une... Jarnicoton.

Quelle grandesse !

Se jetant, là-dessus, aux genoux de Laurette, il veut les lui embrasser. Il continue pourtant :

Quelle largesse !

Belle Princesse

Micomicon ! (44)

Reconnaissons-le : ce ne sont là que brouillilles, minuties. Voici en revanche qui va nous rappeler davantage l'œuvre de Cervantes, et nous la rappeler même par le héros essentiel, un imitateur du paladin manchois. C'est une parodie, — une « parodie de l'Œdipe de Monsieur de la Motte », et elle porte ce titre : *Le Chevalier errant* (45) (1726).

L'auteur, qui a nom Legrand, n'y fait guère preuve, il faut le dire tout de suite, de verve, d'imagination, d'esprit. L'Œdipe « de Monsieur de la Motte » devient chez lui le baron Alcipe, — Jocaste Madame Cocasse. Thèbes est remplacée par un village, et la peste par la clavelée. Reconnu pour le meurtrier du baron Cocasse et, à la fois, pour son fils, Alcipe ne subit que le plus léger des châtiments : celle qui était ensemble sa mère et sa femme le quitte. Perdre une mère le désole, sans doute ; mais perdre une femme le réjouit :

Triste d'être sans mère, et gai d'estre sans femme,

Je pers infiniment, et je gagne encore plus (46).

(43) *L'Enrôlement d'Arlequin*, sc. 1, p. 193 (*Œuvres complètes*, t. V.)

(44) *Ibid.*, sc. 2, p. 199, 200 (*Ibid.*) Rappelons que c'est à un entremes de Cervantes : le *Tableau merveilleux* que Piron doit l'idée de son « opéra en vaudeville » : le *Faux Prodige*.

(45) *Le Chevalier errant*, parodie de l'Œdipe de Monsieur de la Motte. Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 22 janvier 1726.

(46) *Le Chevalier errant*, scène dernière.

Mais pourquoi, demandera-t-on, ce titre : *Le Chevalier errant* ? Avons-nous donc affaire à un autre don Quichotte, et quel est-il ? Le don Quichotte ici est le baron Alcipe. Tout jeune, il s'est pris de goût, non point pour les livres de médecine qu'on lui faisait étudier, mais pour les livres de chevalerie. Il s'en est si bien entêté qu'il n'a plus rêvé que de courir les routes, monté sur un « bidet », armé d'une lance. Écoutons-le se dépeindre lui-même, nous dire lui-même ses infortunes :

Imitant Don Quichote en ses faits publiés,
Je cherchai les brigans qu'il avait oubliés ;
Mais second Chevalier de la triste figure,
Je ne rencontraï pas une heureuse aventure :
Au contraire, je n'eus dans mes divers travaux
Que les coups de bâtons oubliés par son dos (47).

Accablé de misère, Alcipe a vendu son cheval, s'est fait médecin, a tué son père d'une médecine trop forte, a épousé sa mère, — et nous savons le reste...

Œdipe ! don Quichotte ! médiocre caricature du premier, le héros de Legrand n'est, aussi bien, que la médiocre caricature du second.

II

Mais nos auteurs comiques ont fait plus que de rappeler à leurs auditeurs le *Don Quichotte* par de brèves allusions ou des réminiscences plus poussées. Ils ont aussi porté au théâtre tel épisode, telle « nouvelle » qu'ils ont découpée dans le roman, distribuée en scènes et en actes. Quelquefois il leur a suffi d'en emprunter le titre, et, avec le titre, l'idée essentielle, changeant les noms, modifiant les caractères, transformant l'intrigue, faisant en somme œuvre originale. De toute manière, comme leurs prédécesseurs du *xvii^e* siècle, ils ont trouvé dans le *Curieux impertinent*, les *Folies de Cardenio*, les *Noces de Gamache*, tantôt le point de départ, tantôt la donnée même de pièces encore intéressantes et lisibles aujourd'hui.

L'un des premiers, Campistron, semble redevable à Cervantes. Son *Jaloux désabusé* (48) (1709) n'est pas, en effet, sans offrir

(47) *Le Chevalier errant*, scène 3.

(48) *Le Jaloux désabusé*, comédie, 1709.

quelque analogie avec le *Curieux impertinent*. Un mari, Dorante, homme de plaisir, se met tout-à-coup à aimer sa femme Célie et à détester, en conséquence, les courtisans dont il l'a lui-même entourée, afin de se donner, à lui, complète licence de vivre à sa guise. Jusqu'ici, rien de plus dissemblable que le récit espagnol et la pièce française. Le rapprochement devient plausible cependant, lorsque nous voyons l'un de ceux qui s'empressent autour de Célie, Eraste, après avoir *feint* pour elle un amour qu'il ne ressentait pas, en venir à l'aimer réellement. Mais il importe d'ajouter aussitôt que Célie et Eraste étaient primitivement d'accord pour stimuler, en tout bien tout honneur, la jalousie du mari, tandis qu'aucune entente préalable, bien au contraire, n'existe chez Cervantes entre Lothaire et Camille. Prise de crainte, Célie révèle à Dorante pour quelle raison elle a fait mine d'encourager les galants, et que ce n'était là qu'un stratagème. Le « jaloux » est alors « désabusé », mais sans être puni de sa jalousie, tant s'en faut ! Dans Cervantes, à l'opposé, le « curieux » payait sa curiosité de son bonheur, de son honneur, de sa vie. Campistron s'est peut-être souvenu du romancier espagnol (49) : il ne lui a, certes, rien pris d'essentiel.

Vers la même date, Destouches lui a emprunté davantage. C'est que Destouches a débuté au théâtre, du moins comme auteur, par une comédie intitulée mot pour mot : le *Curieux impertinent* (50). Il n'avait pas encore vingt-cinq ans lorsqu'il la composa, et elle ne fut jouée d'abord que dans le salon de M. de Puisieulx, ambassadeur de France en Suisse, qui protégeait le jeune écrivain. En novembre 1710, elle parut sur la scène de la Comédie-Française à Paris et y fut vivement applaudie. Une épigramme assez maligne que l'on répandit alors n'en put même compromettre le succès. La voici dans sa brièveté caustique :

On représente maintenant
Le *Curieux impertinent*.
Pour moi j'ai vu la pièce, et j'ose en être arbitre.
Voici ce que j'en crois de mieux :
Pour la voir une fois, on n'est que curieux.
Mais qui la verra deux en portera le titre.

Si Destouches a gardé à sa comédie le titre de la « nouvelle »

(49) On pourrait encore, avec quelque subtilité, en voir une preuve dans cette expression : *l'impertinent jaloux* (cf. *le curieux impertinent*), dont un personnage, Clitandre, qualifie le jaloux Damon (II, 4).

(50) *Le Curieux impertinent*, comédie en vers. Par M. Nericault Destouches. Paris, 1711.

espagnole, il a toutefois modifié très sensiblement le fond même du sujet. Remarquons tout de suite qu'il a donné d'autres noms aux personnages : Camille est devenue Julie, Anselme Léandre, Lothaire Damon. Ces noms nouveaux, qui évoquent si parfaitement notre xviii^e siècle dramatique, doivent nous avertir et, presque, nous mettre en garde : craignons que Destouches n'enlève de sa vigueur, de son pathétique, au récit de Cervantes. Que va-t-il donc nous montrer ?

Léandre, grâce à son ami Damon, est devenu le fiancé de Julie, fille de Géronte. Mais Léandre retarde son mariage, car il veut, par l'entremise de ce Damon, éprouver la sincérité des sentiments que Julie manifeste à son égard. Damon, pour lui plaire, devra témoigner à Julie un amour défendu, lui déclarer vilainement qu'il est épris d'elle. La jeune fille, étonnée, révèle la chose à Léandre qui ne s'en émeut pas. Cette attitude incompréhensible, elle en a bientôt l'explication : n'apprend-elle pas que son prétendu non seulement lui a menti pour différer leurs noces, mais qu'il rend des soins à une autre qu'elle ? Elle ne sait pas que cette infidélité, dont l'a avertie Damon, n'est qu'une invention de Léandre. Léandre enfin, contre tout bon sens, presse Damon d'aller pour lui-même demander Julie à son père. Or Damon aime Julie en secret. Il cède alors à sa passion, déclare à la jeune fille qu'il l'aime vraiment ; et celle-ci, pleinement informée de la conduite injurieuse de Léandre envers elle, accorde sa main à l'amoureux nouveau qui, lui du moins, n'aura pas l'impertinence de vouloir éprouver sa future femme.

Ainsi la pièce française semble d'abord très rapprochée du récit espagnol. De même qu'Anselme cherchait à s'assurer de la vertu de Camille, de même Léandre cherche à s'assurer de la sincérité de Julie. Anselme, pour son dessein, avait choisi son ami Lothaire, celui-là justement qui l'avait incité à épouser Camille et avait, en quelque sorte, préparé son bonheur. Pareillement Léandre choisira son ami Damon, celui-là justement qui a aidé à son succès auprès de Géronte et de Julie.

Une différence essentielle apparaît toutefois dès le principe. Tandis que chez Cervantes il s'agit d'un époux et d'une épouse, il ne s'agit plus, chez Destouches, que d'un fiancé et d'une fiancée. Peut-être, d'ailleurs, est-ce dans Cervantes lui-même que Destouches a pris l'idée de placer avant le mariage le temps de l'épreuve. « Cette nouvelle, dit le curé (en parlant du *Curieux impertinent*), ne me semble pas mal ; mais je ne puis me per-

suader qu'elle ait un fond véritable. Si c'est une invention, l'auteur a mal inventé, car on ne peut croire qu'il se trouve un mari assez sot pour faire une aussi périlleuse expérience que celle d'Anselme. Que l'aventure ait été supposée entre un galant et sa belle, passe encore, mais entre mari et femme, elle a quelque chose d'impossible. » (51) Ainsi le curé jugeait *périlleuse* et, par suite, à peu près impossible la tentative d'Anselme. Il est à croire que le circonspect Destouches jugeait semblablement, et qu'il a cru donner à sa comédie un « fond » de vérité mieux établi en substituant au mari et à la femme de la nouvelle espagnole le *galan* et la *dama* dont parlait le curé. Accordons-lui que, moins audacieux que Cervantes, il heurte moins nos façons ordinaires de voir, et que, d'accord avec le sens commun, il réduit beaucoup la part de l'exceptionnel ou de l'étrange dans l'aventure qu'il reproduit.

Pourtant cette réserve, cette timidité de l'auteur français, l'a en définitive mal servi. C'est qu'en antidatant, pour ainsi dire, les événements, il leur enlevait leur âpreté, adoucissait leur tragique, ramenait un drame de passion et de jalousie à une querelle d'amoureux qui risquait d'être insignifiante. Que Lothaire s'éprenne de Camille, et que Camille en vienne, par la faute d'Anselme, à aimer Lothaire, nous nous trouvons en présence, aussitôt, d'une épouse coupable et d'un mari trompé : une tragédie se prépare, et qui peut se terminer lugubrement, comme il arrive en effet par la mort d'Anselme. Mais que Julie, qui n'est pas encore mariée, accepte par dépit les hommages de Damon, — Léandre, le fiancé indélicat, n'a plus qu'à se retirer, et sa punition ne dépasse pas sa faute. Nous rions de lui, au lieu de le plaindre : nous ne sommes pas émus. Les agréments légers d'une comédie se sont substitués au pathétique douloureux d'un récit dramatique.

De cette première et principale différence, il en résulte une seconde qui a son importance aussi. Comme il n'est question, après tout, que d'éprouver une fiancée, Léandre aura moins de difficulté à vaincre la résistance de Damon qu'Anselme celle de Lothaire. Et, du même coup, diminuera la valeur psychologique de la situation imaginée par Cervantes. Les hésitations d'une âme scrupuleuse n'auront guère à nous être montrées chez Damon : elles intéressaient au contraire fortement chez Lothaire.

(51) *Don Quichotte*, 1^{re} partie, ch. XXXV, trad. Viardot, p. 323.

Celui-ci, plusieurs fois, trouve qu'Anselme, dans ce qu'il lui demande, outrepassé les droits de l'amitié, et il craint, au cas pourtant improbable où Camille ne serait pas l'épouse qu'elle semble, de désastreuses complications. C'est dire que Lothaire est vivant, parce qu'il est troublé et combattu, tandis que Damon, plus calme, ne l'est pas ou l'est beaucoup moins. Une chose aussi dépare à nos yeux le personnage de Destouches : dès le début de la pièce, nous le savons amoureux de Julie : n'est-il pas devenu triste et mélancolique, quand Géronte, sur ses propres instances, a promis Julie à Léandre ? Alors, pour lui, accepter sans trop y faire de difficulté de servir Léandre comme celui-ci l'entend, n'est-ce pas se donner à lui-même l'occasion bien tentante et le moyen fort pratique de gagner, aux dépens de l'ami trop confiant, le cœur de Julie ? L'ombre au moins d'une arrière-pensée rend suspecte sa conduite dès les premières scènes. Lothaire, tout à l'opposé, est la loyauté même. C'est malgré lui, contre ses intentions, qu'il devient amoureux de Camille. Anselme, dans son désir furieux de savoir et d'éprouver, s'acharne vraiment à le pousser dans les bras de sa femme. Les circonstances sont plus fortes que lui, le commandant, le contraignent.

L'effet dramatique est encore atténué chez Destouches par une maladresse de débutant. Comme tout amoureux, dans les comédies du *xvii^e* et du *xviii^e* siècles, doit avoir son valet, et toute amoureuse sa soubrette, Léandre, Damon et Julie seront en quelque sorte doublés par Lolive, Crispin et Nérine. Destouches a eu alors l'idée blâmable de faire imiter les maîtres par les domestiques. Lolive demandera à Crispin de l'aider à éprouver Nérine. Une situation qui n'a rien de plaisant sera ainsi transposée au mode burlesque. Damon accepte assez vite, — trop vite, — ce que lui propose Léandre. Crispin, lui, accepte presque d'emblée ce que lui propose Lolive. S'il a l'air de faire quelques façons, c'est en homme avantageux et sûr d'avance qu'il est irrésistible :

* Pauvre sot ! Je te plains. Regarde bien ma mine,
Peux-tu croire qu'en vain j'attaquerai Nérine ?
Un regard, elle en tient : tu risques trop, ma foi.
Crois-moy prends un rival aussi mal fait que toy (52) :

Nous verrons pareillement, à l'imitation de Damon se déclai-

(52) *Le Curieux impertinent*, II, 3, p. 28.

colère, au ressentiment. Elle va même jusqu'à déclarer qu'elle voudrait se ressaisir, sur Léandre, de son « premier empire »,

Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris,
Et l'accabler après de haine et de mépris ! (56)

Cette transformation soudaine, ce changement radical, qu'une blessure d'amour-propre est insuffisante à expliquer, la rend sans pitié pour Léandre qui s'humilie devant elle en lui avouant sa feinte. La Julie du cinquième acte n'est pas la Julie des actes précédents et ne s'explique pas par elle : Julie n'est point arrivée peu à peu à détester Léandre. Camille au contraire, dans le récit de Cervantes, n'avait cessé de nous apparaître passionnée, tendre, incertaine, troublée : abandonnée à elle-même, elle finit par céder. Nous désapprouvons Julie, nous plaignons Camille (57).

Charles-Antoine Coypel est encore moins heureux que Destouches avec ses *Folies de Cardenio* (58), pièce héroï-comique (1720).

Toutefois ce peintre-écrivain (59), nous retiendra, car, auteur des *Folies de Cardenio* où paraissent nécessairement le chevalier et l'écuyer, il a été en même temps l'auteur de vingt-huit cartons de tapisseries où il a représenté, pour les Gobelins, *l'Histoire de Don Quichotte*. Le peintre en lui et l'écrivain ont-ils vu sous le même jour, compris de même façon les deux personnages de Cervantes ?

Charles-Antoine Coypel n'est pas le premier peintre ni le seul qui, au début du XVIII^e siècle nous ait tracé l'image de don Quichotte et de Sancho. Avant lui, Claude Gillot, pour sa récep-

(56) *Le Curieux Impertinent*, V, 1, p. 84.

(57) On trouverait encore un ressouvenir de la nouvelle de Cervantes dans la pièce de Fagan, *Les Eveillés de Poissi, opéra-comique, en un acte, en prose, mêlé de vaudevilles, et suivi d'un divertissement* (27 août 1731). René, qui va épouser Colette, veut savoir si elle lui sera fidèle. Il agit de telle sorte que Colette, qui ne songeait à rien, prend du goût pour Léandre, jeune homme prié à la noce ; elle rompt aussitôt avec l'imprudent René.

(58) *Les Folies de Cardenio, pièce héroï-comique : deuxième ballet dansé par le Roy, dans son château des Tuilleries, le lundy trentième jour de décembre 1720, Paris, 1721.*

(59) Voir, sur Charles-Antoine Coypel, *Anecdotes dramatiques*, 1775, t. III, p. 127, 128, — *Bibliothèque des Romans*, février 1779, p. 140 à 152, — Nicolas Bruey : *Catalogue des tableaux de Ch.-A. Coypel*, 1777, — Marquet de Vasselot : *Ch.-A. Coypel et l'histoire de Don Quichotte (Nouvelles Archives de l'Art Français, 1887, p. 249)*, — Fernand Engerand : *Inventaire des Tableaux commandés par la Direction des Bâtiments du Roi (1709-1792)*, — Maurice Fenaille : *Etat général des Tapisseries de la Manufacture des Gobelins depuis son origine jusqu'à nos jours (1600-1906), Dix-huitième siècle, première partie (1699-1736)*, Paris, 1904, — Florence Ingersoll-Smouse : *Charles-Antoine Coypel (1694-1752)*, *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1920, 2 articles en mars et mai.

tion à l'Académie, avait apporté entre autres « ouvrages de différentes natures » la *Veillée d'armes de Don Quichotte*, et il avait dessiné *Sancho Pança, à table, contrarié par le docteur qui lui défend de manger tout ce qu'on lui présente* (60). Watteau, pareillement, orne un écran avec des arabesques dont il emprunte le motif aux armes et à la personne du chevalier (61). Dans l'œuvre gravé de Caylus, on trouve enfin une tête bizarre, coiffée d'une sorte de plat à barbe, tête qui pourtant, avec ses gros yeux, sa grosse moustache, ses joues élargies, rappelle Matamore aussi bien que don Quichotte (62).

Mais, entre tous ces artistes, Coypel se distingue et par le nombre et par la destination de ses tableaux. Conservés aujourd'hui au Château de Compiègne (le vingt-huitième manque pour tant à la collection) (63), chacun peut les voir et les étudier. Il est encore possible, — car elles sont à la Bibliothèque Nationale, — de contempler et d'admirer les très belles estampes qu'en avaient tirées les meilleurs graveurs de l'époque : un Surugue, un Cochin, un Ravenet, un Lépicié, un Silvestre, un Joullain, etc. (64). Quant aux tapisseries (65), elles ne constituent pas davantage un trésor caché. Le Mobilier National ou les Gobelins en ont plusieurs fois, à Paris, exposé quelques-unes aux yeux d'un public tout de suite émerveillé par la richesse des ornements, la fraîcheur du coloris, la variété des sujets inscrits dans le centre de chaque composition.

Les cartons de Coypel, toutefois, considérés en eux-mêmes et à part, méritent-ils cette admiration ravie qu'on ne saurait marchander ni aux estampes, ni aux tentures, qui les reproduisent ?

Selon un contemporain, Pierre de Hondt, Coypel se serait

(60) Cf. Pierre Marcel, *La Peinture française au début du XVIII^e siècle*, Paris, 1906, n. de la page 294.

(61) *Ibid.*, p. 291, fig. 79.

(62) *Ibid.*, p. 286, fig. 78.

(63) Ce tableau avait pour titre : *Don Quichotte chez les filles de l'hôtellerie*. Le Musée Jacquemart-André en conserve l'esquisse sous le titre : *Don Quichotte servi par les filles de l'hôtellerie* (Cf. Emile Bertaux, *Musée Jacquemart-André, catalogue itinéraire*, 3^e éd., p. 33). Voir dans le livre de M. Fenaille : *Etat général des Tapisseries de la Manufacture des Gobelins... dix-huitième siècle, première partie*, la liste des 28 cartons de Coypel et leur description détaillée.

(64) Nous donnons en appendice (E), d'après M. Fenaille, la liste de ces « Gravures ».

(65) Nous ne pouvons ici que renvoyer à l'étude très savante et très complète de M. Fenaille, *Etat général des Tapisseries de la Manufacture des Gobelins... dix-huitième siècle, première partie*.



Protégé par Don Quichotte, Basile épouse Quitterie

(Ch.-A. Coypel)

essentiellement appliqué, dans cette série, à rendre ce que nous appelons la couleur locale : « Mœurs, coutumes, habillements et autres usages d'Espagne », il en aurait fait exécuter des dessins « sur les lieux mêmes. » Ainsi, ajoute Pierre de Hondt, il les a exprimés à merveille (66). Cette conscience, ce scrupule du peintre, il serait permis d'en douter, sans une affirmation à ce point catégorique. Ce qui est sûr pourtant, c'est que le résultat ne correspond pas à l'effort, que nous ne trouvons jamais dans Coypel un détail de mœurs, un coin de nature qui caractérisent spécifiquement l'Espagne. Tout ici paraît au contraire conventionnel ou, si l'on veut, plus imaginé qu'observé. Coypel a planté, autour des scènes qu'il a dessinées et peintes, un décor tantôt gracieux, tantôt plaisant, d'opéra-comique.

De plus, la couleur sombre, les nombreuses craquelures fatiguent vite le regard : c'est à peine si, de place en place, un ton brillant et clair, — un rouge, un jaune, — frappe l'œil et le réjouit. Notons en revanche que la composition est souvent heureuse. Netteté des plans, disposition adroite des groupes de personnages, équilibre calculé de l'ensemble, Coypel montre dans chaque toile un indéniable talent de metteur en scène.

Nous choisirons, pour mieux juger des qualités et des défauts, sinon peut-être la meilleure, du moins la plus séduisante de ces peintures : *Basile épouse Quitterie*. Au centre Basile et Quitterie; à gauche don Quichotte; à droite Gamache. Basile et Quitterie font une note claire entre deux notes sombres : Basile, en particulier, porte un manteau à doublure cramoisie, alors que, chez Gamache ou don Quichotte, une plume, une jarretière, un ruban offrent seuls une teinte vive. Il n'y a pas cependant entre ceux-ci et ceux-là de contraste heurté : sur le fond obscur qui relie tous les éléments du tableau, quelques taches de couleur vigoureuse se remarquent également : l'une mène à l'autre et elles se répondent comme l'écho à l'écho. Pour les personnages, si Basile nous déplaît dans son costume trop riche et son attitude trop nettement ironique, si Quitterie debout à côté de lui semble figée et froide, si Gamache enfin esquisse un geste de théâtre, — don Quichotte en revanche, les deux bras tendus vers le couple qu'il

(66) Avertissement du magnifique ouvrage paru à La Haye, en 1746, chez Pierre de Hondt : *Les Principales Aventures de l'admirable Don Quichotte, représentées en figures par Coypel, Picart le Romain, et autres habiles maîtres : avec les explications des XXXI planches de cette magnifique collection, tirées de l'original espagnol de Miguel Cervantes.*

protège, montre tout à fait la décision hardie d'une âme enthousiaste et convaincue.

Est-ce donc que Charles Coypel nous a rendu, dans ses vingt-huit tableaux, un don Quichotte vrai, un don Quichotte que l'on puisse reconnaître pour le héros complexe de Cervantes ? Sauf une ou deux exceptions, le chevalier n'est, dans toute l'œuvre, qu'un pantin destiné à exciter le rire. Et, en ce sens, nulle toile n'est plus à considérer que celle qui le représente dansant chez don Antonio Moreno. Que de gaucherie dans son geste ! que de fatuité et de sottise dans l'expression de son visage ! Le texte de Cervantes, un peu sévère pour le héros (67), ne donnait pas lieu cependant à une caricature aussi outrée. Pour le Sancho, il demeure sans discontinuer un paysan lourd, épais ; et l'ironique sourire qu'il affecte de temps à autre ne parvient pas à éclairer sa physionomie, à l'animer d'une expression spirituelle ou vivante.

Ce don Quichotte, ce Sancho, que le peintre, chez Coypel, a moins reproduits que défigurés, trouveront-ils dans l'auteur dramatique un observateur plus exact de leurs caractères, de leurs sentiments, de leurs façons ?

Ecrive en collaboration avec un musicien (68) et un maître de ballets (69), précédée d'un prologue en vers destinés à être chantés, la pièce des *Folies de Cardenio* semble n'avoir été composée que pour relier ensemble des parties de chant et des divertissements. Le roi, nous le savons, y dansa seul plusieurs entrées ; les jeunes seigneurs de la cour figurèrent dans le spectacle qui fut « des plus beaux et des plus magnifiques. » (70) Nous ne dirons rien des pauvres vers de Coypel (outre le prologue, il a composé les chants des trois entrées du ballet.) Nous nous demanderons seulement s'il a fait preuve d'habileté dans la composition, de profondeur ou d'exactitude dans la psychologie.

Lucinde, au premier acte, cherche à rassurer Dorothée qui redoute l'infidélité de don Fernand. Selon elle, don Fernand porte à Cardenio l'intérêt le plus sincère, et il ne saurait tromper ni un ami, ni une amante. Pourtant les craintes de Dorothée étaient fondées. Don Fernand enlève Lucinde, la mène à bord d'un vaisseau qui prend le large. Le deuxième acte nous apprend

(67) Cf. *Don Quichotte*, 2^e Partie, ch. LXII.

(68) De Lalande, Sur-Intendant de la Musique du Roy.

(69) Balon, Maître de Danse de Sa Majesté, et Compositeur des Ballets.

(70) De Lérès, *Dictionnaire des Théâtres*, p. 208.

que Dorothée, errante et affligée, a revêtu des habits d'homme, mais il a le tort d'introduire sans nécessité un personnage d'ailleurs étranger au récit de Cervantes, la jeune paysanne Ignès. Celle-ci, aussitôt, occupe toute notre attention. Nous la voyons et entendons causer avec sa mère, se disputer avec son fiancé, un jaloux, ce qui donne lieu à une assez jolie scène, mais banale, de dépit amoureux. Cardenio apparaît enfin, ou plutôt on l'apporte, évanoui ; et, quand il revient à soi, il ne sait que se plaindre, rêver tout haut. Pour Lucinde et Fernand, l'auteur ne s'inquiète point d'eux et, comme lui, nous les oublions. Le troisième acte les ramène à l'improviste. Le théâtre représente une mer tumultueuse. Dorothée gémit : elle craint pour don Fernand qui risque de périr puisqu'il s'est embarqué avec Lucinde. Mais le voici, et Lucinde avec lui : la tempête les a rejetés sur « ces bords. » Dorothée se précipite dans les bras de Fernand qui la reconnaît. Survient Cardenio. Fernand lui rend Lucinde, et il épousera, lui, Dorothée. Que sont devenus cependant Ignès et son fiancé Marcelle ? Au début de l'acte, nous avons vu le jaloux Marcelle poursuivre Dorothée dont les habits masculins l'abusent et qu'il a surprise en train d'embrasser Ignès. A la fin, il épousera sa belle, et nous aurons trois mariages au lieu de deux.

Ainsi Coypel n'a pas su, avec les seuls éléments que lui fournissait le récit espagnol, agencer une pièce. La jalousie furieuse de Cardenio, la pathétique souffrance de Dorothée, les révoltes farouches de Lucinde, l'opiniâtreté orgueilleuse de don Fernand, il n'a pas trouvé là de ressources suffisantes pour varier et exciter l'intérêt. Plutôt que de creuser un caractère, d'approfondir un sentiment, il a préféré augmenter le nombre des personnages, disperser l'attention, affadir d'une « paysannerie » un drame violent et douloureux. C'est ici trahir Cervantes, non l'imiter. Et c'est le trahir encore que de nous montrer, comme il l'a fait au cours de ces trois actes, un don Quichotte uniquement grotesque, un Sancho uniquement grossier. Comparses ici et non premiers rôles, spectateurs plus qu'acteurs, don Quichotte et Sancho n'en méritaient pas moins que notre Coypel s'efforçât sérieusement de les bien rendre.

Pour don Quichotte, voici le portrait qu'un page trace de lui au premier acte. Il a « une figure noire et sèche », il montre une « fole gravité », comprenons : la gravité d'un fou, il prononce

des « discours ampoulez. » Et, à l'imitation d'Amadis, il se livre dans un « désert » à de pénitentes extravagances (71). Le bon Sancho n'est pas accommodé avec plus de courtoisie. Le page l'a vu supplier vingt fois son maître de quitter sa retraite, de renoncer aux austérités galantes. Et notre homme « assaisonnait » ses « pitoyables plaintes » d'abondants proverbes (72). Plus ignominieusement encore, la mère d'Ignès traite le chevalier de « grand Soudrille » et de « drole », — l'écuyer de « drole » aussi et de « goulou. » Méprisante, elle affirme sur son honneur que « ces deux bons Messieurs ont le timbre fêlé » (73). A dire vrai, en effet, Sancho, par le flux intarissable de ses proverbes, don Quichotte, par l'étrangeté continuelle de son attitude et de ses propos, ne sont, dans cette pièce, que des caricatures d'eux-mêmes. Coypel ne nous a montré ni le bon sens de l'un, ni la sagesse de l'autre. Il n'a voulu qu'amuser son public de leur bizarrerie plaisante (74).

Bien supérieur à Coypel nous apparaît Gaultier, — un poète mort jeune, — dans sa tragi-comédie de *Basile et Quitterie* (75) (1723). Cette pièce, sans être un chef-d'œuvre, ne mérite pourtant pas l'oubli où elle est tombée. On y trouve de l'esprit, de la grâce, quelquefois de la vigueur. Les vers en sont faciles et, par endroits, sobres et forts. De plus, les caractères de don Quichotte et de Sancho y ont été rendus avec intelligence, avec pénétration.

Les noces de Gamathe se préparent. Sancho, alléché, travaille à obtenir de son maître qu'il cesse de protéger Basile :

(71) *Les Folies de Cardenio*, I, 3, p. 25, 26.

(72) *Ibid.*

(73) *Ibid.*, II, 1, p. 36, 37.

(74) Mais y a-t-il vraiment réussi ? Il semble que non, si l'on en juge par les premiers vers du brevet de réception de l'artiste élu membre du fameux « Régiment de la Calotte » à cette occasion :

Fait le jour que Cardenio
Sifflé par Thalie et Cléo
En présence de Cour plénière
Causa vapeur plus meurtrière
Que n'en cause un mauvais sermon.
Signé : Torsac. Plus bas : Aymon.

(Cité par Florence Ingersoll-Smousse, *Revue de l'Art ancien et moderne*, mars 1920, p. 145). — D'après la *Bibliothèque des Romans* (février 1779), Ch.-A. Coypel aurait composé, outre ses *Folies de Cardenio*, un *Don Quichotte*. Ce problème de la *Bibliothèque Nationale* (6 vol. in-4, Fr. 24358-63) ne le possède pas. La *Bibliothèque publique de Valenciennes* (8 vol. manuscrits du théâtre de Coypel) ne le possède pas non plus.

(75) *Basile et Quitterie, tragi-comédie*. Par M. Gaultier, Paris, 1723. Le pièce est précédée d'un Prologue sans grand intérêt, où il est affirmé que la seule règle, pour une œuvre de théâtre, c'est de plaire.

Ah ! Lorsque la fortune, en courant la campagne,
 Nous fait enfin trouver un pais de Cocagne ;
 Lorsqu'aux austeritez d'un jeûne fatigant
 Elle fait succéder un Carême-prenant ;
 N'allez pas épouser le parti de Basile
 Dont la cuisine est froide et l'amitié sterile.
 Vive, vive l'amant dont le prodigue amour
 Dépeuple Colombier, Garenne et Basse-Cour (76).

Puis, comme Gamache affirme à don Quichotte que « l'amour de Quitterie est joint à son devoir », don Quichotte annonce qu'il ne s'opposera plus à ce mariage du riche paysan, si, devant lui, l'accordée avoue n'y montrer aucune répugnance. Quitterie (et c'est le deuxième acte), par déférence pour son père Lictamon, accepte à contre-cœur ce Gamache qu'elle n'aime point. Survient Basile, déguisé en chevalier errant. Il a entendu sa chère Quitterie se déclarer pour son rival. Il relève sa visière, ému, troublé, hors de lui. La jeune fille, d'abord insensible à ses reproches, — « Gamache est mon époux, je ne vous connais plus », — ne tarde pas à avouer qu'elle l'aime toujours, et déclare avec fougue qu'elle se perdra, s'il le faut, pour lui rester fidèle. Le troisième acte nous montre la ruse de Basile. Il s'est, nous annonce son confident Daphnis, donné un coup mortel ; et il demande, — la chose ne tirant plus désormais à conséquence, — la grâce suprême d'être uni en mourant à Quitterie. Le secourable don Quichotte contraint Gamache et Lictamon d'accéder à cette prière. Le voici donc qui paraît tout chancelant ; il reçoit la foi de Quitterie, révèle aussitôt que sa blessure est feinte, et se met sous la protection de don Quichotte, à qui il adresse ce beau vers, si bien approprié :

Seigneur, qui seul icy connoissez comme on aime... (77)

Quitterie, forte de l'appui du chevalier, renouvelle à Basile sa promesse d'être sa femme. Gamache se retire ; Lictamon pardonne à sa fille.

De ces trois actes, il apparaît assez que le second est faible. D'abord Quitterie y revient trop brusquement à Basile. La hauteur et le dédain, qu'elle commence par lui montrer, rendent invraisemblable, — après quelques vers ! — ce revirement subit et si complet. Cette hauteur, ce dédain eux-mêmes ne s'expliquent pas : pourquoi humilie-t-elle celui qu'elle continue d'aimer

(76) *Basile et Quitterie*, I, 4, p. 21.

(77) *Ibid.*, III, 7, p. 76.

en secret? — Le déguisement de Basile surprend aussi : Cervantes n'offrait rien de tel. Notre amoureux, comme il le dit, voulait-il approcher plus aisément Quitterie, et détourner de lui tout soupçon? Ne serait-ce pas, plutôt, que l'auteur, pour étoffer un acte un peu maigre, n'a pas cru pouvoir mieux faire que d'opposer son héros au chevalier don Quichotte et de les mettre aux prises l'un contre l'autre? Basile en effet, la visière baissée, affirme que des enchanteurs, ayant altéré ses traits, rendu monstrueux son visage, lui ont aliéné le cœur de son « illustre Dame », « de l'objet le plus beau que le ciel ait formé. » A ces mots, don Quichotte s'irrite : parler ainsi, c'est blasphémer! Sa dame à lui est belle au-dessus de toutes les dames! Nos deux chevaliers vont-ils donc se battre? Sans doute! Mais Basile, invoquant celle qu'il aime, a bien soin de préciser que, pourtant, une femme emporte sur elle l'avantage et que, cette femme, c'est Dulcinée. Don Quichotte se calme aussitôt : les deux ennemis font la paix. Basile, d'autre part, est accompagné, comme don Quichotte, d'un écuyer : son confident, Damon, a pris ce rôle après s'être masqué d'un énorme nez postiche. Damon, pour punir Sancho de ce qu'il prend contre Basile l'intérêt de Gamache, le veut malmener un peu rudement, et lui propose même, « en braves gens ennemis du repos », de « jouer des couteaux. » Mais Sancho :

Des couteaux ! Oh ! ce jeu passe la raillerie ;
Et n'est bon que pour ceux qui sont las de la vie (78).

Puis il feint qu'un charme retient son épée au fourreau et, tout à coup, que son maître l'appelle. Damon, effrayé, s'enfuit. Tout cela, aisé et plein de verve, amuse. Mais, comme nous ne pensons plus guère au mariage de Quitterie ! Surtout, comme Basile chevalier nous distrait de Basile amoureux! Ce sont là autant de scènes inutiles : elles surchargent l'action sans remédier au vide de l'acte.

Gaultier pourtant, — et c'est par là que son œuvre se relève, — nous a présenté, de don Quichotte et de Sancho, deux portraits fort exacts. Reconnaissons le Sancho de Cervantes à ces défauts : la gourmandise, le bavardage, la lâcheté, — à cette vertu : le bon sens. Certes, il conviendra que Basile est jeune, de belle tournure, qu'il lit et écrit bien, qu'à la danse, à l'escrime, à la lutte il n'a pas de rival. Mais, reprend-il,

(78) *Basile et Quitterie*, II, 9, p. 58.

Tout ce beau sçavoir là donne-t'il à manger ?

Il ^{ss}insiste même :

Oh ! désabusez-vous ; ce n'est pas le mérite
Qui dans une maison fait bouillir la marmite (79).

Ce Sancho de Gaultier, — tel le vrai, — aime de la plus tendre affection sa fille... et son âne. Sa fille, qu'il en est fier ! qu'il l'admire !

Tudieu, quel embonpoint ! quelle taille ! ma foi !
Elle est sans vous mentir plus puissante que moi.
Et forte ! ô je veux bien qu'on me coupe une oreille
Si dans tout le village on trouve sa pareille... (80)

Le Grison ?

C'est un âne, Monsieur, qui vaut son pesant d'or,
Pour qui je sens dans l'âme une tendresse extrême ;
Que je regarde enfin comme un autre moi-même (81).

Ce dernier trait, qui fait rire, n'est point exagéré dans la bouche de Sancho.

Pour don Quichotte, c'est aussi le chevalier, tour à tour raisonnable et extravagant, que Cervantes nous avait dépeint. Gamache, dès le premier acte, reconnaît et admire en lui cette double nature contradictoire :

Et c'est par la raison qu'il a l'esprit blessé
Que je crains de sa part quelque coup d'insensé.
D'ailleurs je t'avoûrai qu'à son extravagance
Je l'ai vû ce matin mêler tant de prudence,
Parler si aisément devant tous nos amis,
Que je crains qu'il ne tourne à son gré les esprits (82).

Redresseur de torts, il a pour les faibles sympathie et pitié :

Apprens, apprens, Sancho, que ce bras valeureux
Est beaucoup moins à moi qu'il n'est aux malheureux (83).

(79) *Basile et Quitterie*, I, 4, p. 25.

(80) *Ibid.*, III, 3, p. 64, 65. — Voici la fin de ce couplet tout animé d'une verve drue :

Il faut, il faut la voir auprès d'un sac de grain ;
Lorsqu'il est question de trotter au moulin.
Croyez-vous qu'à l'aspect d'un sac de cent cinquante,
La coquine recule, ou qu'elle s'épouvante ?
Bon ; elle vous l'enlève ainsi que du coton,
Et vous le fait voler sur le dos du grison,
Où, sautant sur son orge en leste cavaliere,
Elle donne des deux ; et vogue la galere.

(81) *Ibid.*, III, 3, p. 67.

(82) *Ibid.*, I, 1, p. 18.

(83) *Ibid.*, I, 4, p. 22.

Plein d'indulgence, enfin, et de générosité, il défend contre Sancho les droits de la jeunesse et de l'amour, les droits du père ou de la fille qui a un cœur, contre l'absolutisme paternel indifférent à l'inclination, et qui ne recherche dans le mariage que les avantages matériels :

Je sai que de tout tems

On a dû respecter le pouvoir des parens...

Mais comme il est constant que par un droit plus fort

Un enfant se doit plus qu'aux parens dont il sort ;

Si son malheur est joint à son obéissance,

Il peut leur résister sans commettre une offense... (84)

De fait, n'est-ce pas en lui que Basile et Quitterie trouvent leur plus ferme soutien ? Il protège leurs amours, préside en quelque sorte à leur union (85).

Un autre écrivain de théâtre, bien connu celui-là, Fuselier, s'est à son tour inspiré des « nouvelles » du *Don Quichotte* dans deux ouvrages écrits pour les spectacles de la Foire : *Jupiter curieux impertinent* (1711), *les Noces de Gamache* (1722).

Fuselier, dramaturge abondant, fournisseur intarissable des troupes foraines soit seul, soit en société avec Lesage et d'Orneval, Fuselier a été fort sévèrement jugé, mais non sans raison, par Laharpe qui l'appelle « un volumineux faiseur de riens » et, encore, « le plus froid », « le plus plat rimeur », « le bel esprit le plus glaçant et le plus glacé. » (86)

Le bel esprit « glaçant » et « glacé », surtout le « faiseur de riens », c'est ce que révèle en lui tout de suite une première pièce, *Arlequin et Scaramouche vendangeurs* (87) (1710), pièce où nous

(84) *Basile et Quitterie*, I, 4, p. 23.

(85) La *Bibliothèque des Romans* constate que cette pièce de *Basile et Quitterie* « eut quelque succès dans sa nouveauté en 1723. » « Apparemment », ajoute-t-elle, « il y avait alors un Acteur capable de rendre le rôle de Don Quichotte d'une façon qui fût assez comique et point trop ridicule ; mais lorsqu'on a voulu la remettre au théâtre, elle n'a pas réussi, quoique les scènes de Sancho et de l'Ecuyer au grand nez soient vraiment comiques, et que celle où Bazile fait semblant de s'être tué pour épouser Quitterie, étant bien jouée, ait dû faire grand plaisir. » (Octobre 1667, second volume, p. 34, 35.) — De son côté Georges Monval nous dit que « tombée à la première » (13 janvier 1723), cette pièce de *Basile et Quitterie* « se releva les jours suivants et eut 9 représentations (Lettres de Adrienne Le Couvreur, réunies pour la première fois et publiées... par Georges Monval, Archiviste de la Comédie française [Bibl. Elzévirienne], Paris, 1892, p. 28 de l'*Etude biographique*.) » — « C'est Adrienne, nous apprend Georges Monval, qui avait créé le rôle principal de *Basile et Quitterie*. »

(86) La Harpe, *Lycée ou cours de Littérature ancienne et moderne*, t. 13, p. 341. — Voir encore sur Fuselier, outre les *Biographies* de Michaud et d'Hoëfer, R.-M. Bernardin, *La Comédie Italienne en France et le Théâtre de la Foire*, Paris.

(87) *Arlequin et Scaramouche vendangeurs*. Divertissement. Précédé d'un Prologue et suivi de Pierrot Sancho Pansa gouverneur de l'Isle Barataria, exécuté au grand jeu du Préau de la Foire Saint-Laurent au mois de septembre 1710.

ne sommes pas peu surpris de rencontrer, en manière de divertissement offert à de jeunes époux, quelques scènes burlesques dont Sancho est le héros. Au troisième acte, en effet, Fuselier nous montre Sancho entrant à Barataria, Sancho donnant à des jeunes filles de salutaires conseils, Sancho harcelé par le médecin Pedro Rezio, Sancho ridiculement armé pour combattre un ennemi imaginaire, Sancho renonçant aux grandeurs de ce monde (88). Et rien n'est aussi terne et morne que ce prétendu « divertissement ».

Dans une autre pièce, *Arlequin défenseur d'Homère* (89) (1715), ce n'est plus l'écuyer, mais bien le chevalier et ses courses multiples à travers pays, dont nous fait souvenir, — à l'improviste, — le bizarre auteur. Arlequin, valet de Léandre, veut marier son maître à Angélique, fille du « bailly », un partisan entêté des anciens contre les modernes (la pièce, nous dit-on, « a été composée à l'occasion de la fameuse querelle qu'il y avoit dans ce tems-là entre les Auteurs au sujet d'Homère. ») D'abord chassé et frappé, Arlequin reparait bientôt « en Pedant avec un chapeau en pain de sucre », et se présente au bailli comme défenseur du génie homérique. C'est une flatterie qui ne peut, croit-il, que lui réussir. Et il chante ces quelques vers qui n'ont pas plus de prétention que de mérite :

A l'instar de Dom Quichote
bis. Je cours les champs ;
 Pour la beauté d'Aristote
bis. Je bats les gens.
 Je fais dire aux passants suspects :
 Vivent les Grecs !

La ruse d'Arlequin, comme bien on pense, a son succès : Léandre épousera Angélique.

(88) Voici par quels vers d'une vulgarité excessive Sancho « prend congé de ses sujets » :

Mardy je me gausse
 Des Gouvernemens,
 Amere est la sausse
 Des festins des Grands.
 Qu'a l'eau l'on me mette,
 Que je sois cocu :
 Si jamais je pette
 Plus haut que le cu.

(III, 6, p. 24).

(89) *Arlequin Défenseur d'Homere.* Piece d'un acte. Par Monsieur F***. Représentée à la Foire de Saint-Laurent, 1715. (*Le Théâtre de la Foire ou l'Opera Comique contenant les meilleures pièces qui ont été représentées aux Foires de S. Germain et de S. Laurent... Recueillies, revuës et corrigées par Mrs Le Sage et d'Orneval*, Paris, 1721, t. II, p. 3 à p. 43.)

Plus digne de nous retenir est, croyons-nous, le *Jupiter curieux impertinent* (90). Jupiter a retiré de chez les morts une jeune fille qu'il aime : Isabelle. Pour s'assurer de sa fidélité, il demande à Mercure de lui faire la cour :

Si ma Maîtresse est infidelle,
Je veux en être convaincu,
Mercure, ce soir avec elle
Tâche de me faire cocu (91).

Mercure « éprouve » donc Isabelle et « en vient à bout » avec une bourse d'or qu'il lui donne. Jupiter surprend la coupable : tout courroucé, il la rejette aux Enfers. L'idée de l'« épreuve », qui est le fond de ce « divertissement », vient à coup sûr de Cervantes. Mais, ni dans les détails, ni dans la conduite de l'ensemble, Fuselier n'a imité le grand Espagnol. Il n'avait, d'ailleurs, nul dessein de rivaliser avec lui pour le tragique des situations ou l'approfondissement psychologique. Il ne voulait qu'amuser ses auditeurs, — et peut-être y a-t-il réussi : il montre en effet par endroits une verve drôle, spirituelle, aisée. Citons en exemple ces couplets ou « vaudevilles » que le facétieux Pierrot vient chanter, avant que Jupiter ne prenne la décision de punir Isabelle :

Lorsque la charmante Uranie
Se pare d'habits précieux,
Son époux entre en jalousie,
Et la suit de près en tous lieux.
Ah l'impertinent curieux !

Six mois après son mariage
Catin donne un fils gracieux ;
L'époux demande au voisinage :
A-t-il mon nez, mon front, mes yeux ?
Ah l'impertinent curieux ! (92)

Les *Noces de Gamache* ne nous sont pas connues. Nous savons seulement qu'elles ont été jouées au théâtre des Italiens, à la foire Saint-Laurent, le 16 septembre 1722, et, aussi, qu'elles n'ont pas été imprimées (93). Mais nous en avons, dans le *Théâtre inédit* de notre auteur, retrouvé le prologue. Il s'intitule : *Prologue des Noces de Gamachè et de Philemon et Baucis, ou le vieux*

(90) *Jupiter curieux impertinent*. Divertissement. Représenté sur le Théâtre des Sieurs Allard et Lalauze, à la Foire S. Germain, le 3 février 1711.

(91) *Ibid.*, I, p. 6.

(92) *Ibid.*, III, p. 12.

(93) Cf. de Lérès, *Dictionnaire des Théâtres*, p. 317.

monde (94). Fuselier y donne au public quelques explications sur ces *Noces* qu'il lui présente pour la première fois.

Deux provinciaux ridicules, deux Champenois, nous sont montrés : l'un, le Président de Nigauday, un homme de robe qui affecte les manières du bel air, et se fait fort de « décider sur tous les cas imaginables » ; l'autre, son frère, le Chevalier de Nigauday qui n'a, jusqu'ici, quitté son château que pour visiter les hobereaux, ses voisins, qui siffle toujours et qui n'a jamais pu apprendre que trois mots de français : « ça est drolle. »

Fuselier, adroitement, fait critiquer sa pièce, qu'on va tout à l'heure représenter, par le prétentieux et sot président, tandis qu'il en confie la défense à l'accorte, à la spirituelle Silvia. L'auteur est bien « stérile », s'écrie M. de Nigauday, de n'avoir composé qu'une pièce en un acte sur un sujet « ou paroissent Don Quichotte et Sancho Pansa ! Parbleu a n'employer que les Proverbes de l'Ecuyer... on feroit sept ou huit actes bien complets. » Mais Silvia a la réplique toute prête : l'auteur, dit-elle, a resserré, résumé, réduit le texte espagnol pour éviter de « broncher » en le suivant de trop près ou en s'écartant trop de lui. Il est si difficile de donner au théâtre, du Chevalier illustre, une idée aussi « avantageuse » que celle qu'en ont déjà prise les spectateurs dans le roman : « les longs Discours, la Morale et les dissertations de l'Amant de Dulcinée amusent dans la Lecture de ce Roman judicieux, placés tout cela sur la scene, cela deviendra de l'opium. » A ces remarques sensées, le Président répond impoliment et sottement : « Votre autheur, dit-il d'abord, n'est qu'une Beste. » Puis il affirme que si lui, président de Nigauday, composait une comédie sur une donnée aussi réjouissante, il voudrait « qu'il n'y eût qu'une unique scène de Cinq actes ou l'on n'entendrait parler que don Quichotte et Sancho Pansa. » Alors Silvia, qui a la partie belle avec un pareil contradicteur : « Une scène de cinq actes ! Moliere a manqué cela. » — « Verra-t-on Rossinante et le Grison sur le theatre ? » continue le Président. — « Non, monsieur », répond Silvia. — « Autre sottise ! », affirme le Président, et il ajoute avec une malice qu'on n'attendait pas de lui : « ...vous ne devies pas manquer de produire Rossinante

(94) *Prologue des Noces de Gamache et de Philemon et Baucis, ou le vieux monde*, en 1722, 16 9bre f. S. L. Par Fuzelier Sur le theatre des Comediens Italiens, faubourg Saint-Laurent. (Cf. Omont : *Catalogue général des Manuscrits français*. Collection de pièces de théâtre, formée par M. de Soleinne, 9332 : *Théâtre inédit de Fuzelier*. In-4, xviii^e siècle.)

et le Grison sur la scène, on aimeroit mieux y voir cinq ou six petits Maîtres de moins. » Silvia, aussitôt, en comédienne adroite, saisit l'occasion qui s'offre de flatter le public : « Je ne sçay pas si le Parterre pense comme vous, Mais pour nous autres Comédiens la foule ne nous fatigue pas et nous ne sommes jamais plus contents que quand nous ne jouons pas à notre aise. » (95) Ce prologue, pour nous résumer, ne nous apprend que bien peu sur la pièce qui le suivait. Fuselier s'y justifie seulement de la liberté avec laquelle il a traité le texte de Cervantes et mis en scène don Quichotte et Sancho. Mais, comment a-t-il conçu réellement son œuvre, et quelle en est la valeur, — rien ici ne nous permet de l'établir.

Un autre ouvrage de Fuselier, *Le Serdeau des Théâtres* (96) (1723) a encore pour nous l'intérêt — et l'attrait — de parodier, outre un certain *Banquet des sept Sages* (97) et un certain *Pirithoüs* (98), la comédie de Gaultier, *Basile et Quitterie*. A la quatrième scène du seul acte qui compose ce *Serdeau*, Apollon interroge Basile déguisé en chevalier errant et suivi de l'« Ecuyer au long nez. » « ...pourquoy, lui dit-il, vous être habillé si ridiculement ? est-ce là un harnois convenable à un amant malheureux. » Basile répond qu'il s'est « ainsi équipé » « pour parler à Quitterie, sans être observé par les gens de la nôce. » Aussitôt « Terpsicore », qui tient compagnie à Apollon, se moque de la ruse et du rusé compère. « Ce déguisement est judicieusement choisi pour un incognito. Un casque, une cuirasse, une lance; dans une nôce champêtre, cela ne se remarque pas. » Et Terpsichore, de nouveau, reproche à Basile de n'avoir pas su profiter des instants précieux, où il pouvait converser avec Quitterie, pour chercher avec elle les moyens de l'arracher à Gamache, — d'avoir au contraire perdu un temps si court « à badiner hors de propos avec Dom Quichote. » « Cette Scene, ajoute-t-elle, ne convenoit ni à un esprit raisonnable, ni à un cœur passionné. » Peu importe, d'ailleurs, affirme Apollon, qu'elle ait bien fait rire, comme Basile le déclare : un auteur de bon sens évite de mêler le comique au tragique ! Et puis, reprend Apollon, cette Quitterie, cette fille de laboureurs, qui ne cessait de parler comme une

(95) *Prologue des Noces de Gamache...*, sc. 2.

(96) *Le Serdeau des Théâtres*. Comédie par M. F*** Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le Samedi 19 Février 1723.

(97) Comédie en 3 actes en prose, de Delisle.

(98) Tragédie lyrique en 5 actes, avec un prologue de Seguinault, musique de Mouret.

princesse ! Y a-t-il rien de plus invraisemblable ? Et cet écuyer au grand nez ! Voilà un écuyer fort inutile, un nez bien inopportun ! « Vous ne connoissés pas, prétend là-dessus l'ironique Terpsichore, vous ne connoissés pas les admirables propriétés de ce nés-là. Aprenés que sans ce nés-là on n'auroit jamais pû faire une piece de trois actes des amours de Basile et de Quitterie. C'est ce nés-là qui allonge le parchemin, et qui produit toutes les terreurs de Sancho, ces terreurs enfantent des Scenes, et ces Scenes font une Comedie. » (99) Fuselier, convenons-en, s'il n'était qu'un médiocre dramaturge, ne manquait pas du moins de finesse critique.

III

Les personnages secondaires du *Don Quichotte*, un « curieux impertinent », un Cardenio, un Basile, ne sont pas toutefois les seuls dont le caractère et les aventures aient inspiré nos auteurs. Dans certaines pièces, comme dans le roman de Cervantes, don Quichotte et Sancho tiennent la première place, suscitent d'abord et surtout l'intérêt.

Quelques-unes de ces pièces ne nous sont connues que de nom ou par les récits des contemporains. Nous devons donc, à leur sujet, nous contenter d'une énumération un peu sèche.

Le 27 janvier 1694, Dufresny fit jouer par la Comédie-Française un *Sancho Pança* en trois actes et en prose. Pièce non imprimée, — on ne put, dit Lérís (100), en retrouver la copie au dépôt des Comédiens-François, — nous n'avons d'elle et sur elle que son procès-verbal de réception (27 octobre 1693) signé de Beaubour, Beauval, Champmeslé, Desmares, Du Périer, Guérin, La Thorillière, Le Comte, (Paul) Poisson, Raisin (l'ainé), Rosélis et Sevigny (101). Le succès, d'ailleurs, en fut des plus modestes, si l'on ajoute foi, du moins, à l'anecdote suivante. Le duc, au début du troisième acte, s'y écriait : « Je commence à être las de ce Sancho ! » — « Et moi aussi ! » reprit un spectateur du parterre. Le public approuva cet énergique propos, et l'on dut cesser la représentation.

(99) *Le Serdeau des Théâtres*, sc. 4, p. 8, 9, 10, 11.

(100) De Lérís, *Dictionnaire des Théâtres*, p. 396.

(101) Cf. Couet, article du *Temps*, 14 mai 1916.

Quelques années plus tard, le 5 février 1700, une *mascarade de don Quichotte* fut donnée à Marly devant Louis XIV. Dangeau (102) nous apprend que ce fut un spectacle « très-agréable » et que le roi s'y « divertit fort. » Monseigneur y « faisoit » Sancho Pança. Monseigneur le duc de Bourgogne en « étoit » pareillement, et, de même, « Messeigneurs les ducs d'Anjou et de Berry. » (103). Le *Mercur* (104), à son tour, nous en précise le sujet, nous en fournit comme un plan succinct. Cette « mascarade fort galante », écrit-il, « représentoit plusieurs faits de don Quichotte de la Manche, le combat du chevalier des Miroirs, la princesse Doloride et les frayeurs de Sancho au sujet de l'écuyer au grand nez. »

En 1703, l'on imprime à Strasbourg une tragi-comédie en cinq actes et en vers, d'un certain Cadillan de Lagarde, tragi-comédie qui s'intitule très curieusement : *Dom Quichotte de la Manche, Chevalier errant Espagnol révolté* (105). Cette pièce, que M. de la Vallière possédait, et que nous n'avons trouvée ni à Strasbourg, ni à Paris, fait évidemment allusion, ainsi que son titre l'indique, à la résistance des Espagnols dans la guerre de succession. Don Quichotte doit y personnifier l'Espagne, — l'Espagne hostile à Louis XIV et à Philippe V. Le bibliophile Jacob nous en a conservé trois vers, lesquels suffiraient, comme il le dit, à « mettre sur la voie de l'allégorie : »

.....Je prétends chasser ce jeune roy
Et l'envoyer ailleurs donner, s'il peut, la loy...
Quel droit a-t-il icy de domination ? (106)

Bellavoine ou Bellavaine donne à son tour, en 1706, à la foire Saint-Germain, un *Sancho Pança* en trois actes (prose et vaudevilles) qui n'a pas été imprimé. Il fut représenté, selon les frères

(102) *Journal* du Marquis de Dangeau publié en entier pour la première fois par MM. Soulié, Dussieux, de Chennevières, Mantz, de Montaiglon. Avec les additions inédites du Duc de Saint-Simon publiées par M. Feuillet de Conches. Tome septième (1699-1700), Paris, 1856.

(103) *Ibid.*, t. VII, p. 244, 245.

(104) Mois de Février, p. 167 à 169.

(105) *Dom Quichotte de la Manche, chevalier errant Espagnol révolté*, tragi-comédie (5 a. v. par C. D.) dédiée à M^{me} la Marquise de Vassé, Strasbourg, 1703. — Rius signale un manuscrit de cette pièce, du XVIII^e siècle, manuscrit de 177 pages, plus 4 de musique. Exemplaire dédié au Dauphin : la dédicace est signée : Cadillan de Lagarde (*Cat. vente Abraham Alkan*, Paris, 1890) [*Bibliografia Critica*..., t. II, p. 361, n° 693].

(106) *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de Monsieur de Soleinne*. — catalogue rédigé par P. L. Jacob, Bibliophile... t. II, p. 55, 56.

Parfaict (107), au commencement de la foire par la troupe de la veuve Maurice. Le comédien Belloni, ajoutent-ils, transfuge de la troupe de Selles, y « joua le rôle de Sancho, avec tout le succès possible. » De son côté, Desboulmiers nous affirme que cet ouvrage non seulement réussit, mais fut souvent repris « dans les premiers temps de l'Opéra comique. » (108)

Mais voici, peu après, en 1712, une pièce que nous connaissons bien, que nous pouvons lire tout à notre aise, et que le nom seul de son auteur suffirait à nous recommander : le *Sancho-Pança, Gouverneur*, de Dancourt (109) (5 actes, en vers).

Cette pièce ne fut point un succès : rappelons-nous l'épigramme de Piron ! Lui-même, Dancourt, reconnaît cet échec, — avec quelque embarras, — dans la préface dont il en a accompagné la publication (110). Elle mérite pourtant qu'on la lise de près et qu'on l'étudie.

Le duc a nommé Sancho gouverneur. Carizal, l'un de ses gentilshommes, harangue avec une vive ironie notre paysan devenu un personnage. Avant toute chose, et malgré la faim qui le presse, il faut que Sancho tienne audience, qu'il juge quelques procès. Une bohémienne qui se prétend volée de six ducats, un orphelin à la merci de sa tutrice, un « mauvais goguenard » dont on ne sait s'il convient de le pendre ou de lui faire grâce, — le bon sens du gouverneur tourne ou tranche toutes les difficultés. Mais, assez jugé ! Un repas succulent attend notre homme. Hélas ! Le docteur qui veille à sa santé soutient que tous ces mets, dont la vue seule aiguise l'appétit, n'ont été ainsi étalés que pour la montre. Sancho se fâche, — et il va donc pouvoir dîner à son aise, lorsqu'un courrier du duc apporte un fâcheux message : que Sancho se méfie ! on veut l'empoisonner, des enchanteurs méditent sa perte. Là-dessus, l'île est attaquée : notre héros s'effraie ; mais il comprend vite qu'on se joue de lui, et il ne songe plus qu'à redevenir ce qu'il était : un paysan. — La

(107) Frères Parfaict, *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*. Par un acteur forain, 2 vol., 1743, t. I, p. 46.

(108) Desboulmiers (J. Auguste Jullien), *Histoire du Théâtre de l'Opéra Comique*, t. II, p. 512.

(109) *Sancho Pança, Gouverneur*, Comédie en vers. Mise au Théâtre par Monsieur Dancourt. Paris, 1713.

(110) Il y écrit en effet : « J'ai depuis les Représentations, que j'ai moi-même fait interrompre, ajouté plusieurs Scènes, qui lient l'action plus qu'elle ne l'étoit d'abord, et qui intéressent davantage un des deux Héros, qui est Don Guichot. Je crois que si on la redonnoit au Public en l'état où elle est maintenant, elle seroit reçûe plus favorablement encore qu'elle ne l'a été, et que ses plus aigres-critiques se joindroient aux approbateurs qu'elle a eus. »

pièce se termine par une sorte d'épithalame burlesque. L'enchanteur Archelaüs, par l'entremise de son envoyé Madian, a fait connaître que Dulcinée, retenue prisonnière dans la caverne de Montesinos, ne serait délivrée que lorsque Sancho se déclarerait las de gouverner. Ce moment, le pauvre homme l'envisageait dans l'avenir le plus lointain; mais il est, nous le savons, arrivé. Et ce sont les noces de don Quichotte et de Dulcinée qu'annoncent maintenant les dernières scènes du dernier acte.

Ce résumé prouve assez que Dancourt, au moins pour les éléments essentiels de sa comédie, ne s'est guère éloigné du récit espagnol. Nous avons, ici et là, un Sancho fort heureux de se voir gouverneur et que, sans ménager sa peine, son maître chapitre et exhorte (111). Nous assistons aux jugements pleins de sagesse qu'il prononce (112); nous sommes les témoins amusés de sa peur, lorsque son île est envahie (113); et nous applaudissons vivement à son dégoût bien sincère du pouvoir (114). — Dans le détail, cependant, des différences assez prononcées se remarquent. Dancourt a beau nous affirmer dans sa *Dédicace* au duc de Mortemart que « guidé par un si bon modèle », il l'a suivi sans en rien altérer, qu'il a respecté « ses moindres fictions », il exagère vraiment, et ce n'est guère, si l'on peut dire, que fanfaronnade d'imitateur (115).

Il a omis par exemple un grand nombre des conseils, — les meilleurs quelquefois, — que don Quichotte adresse à Sancho. Et s'il importe de faire un mérite à sa délicatesse de n'avoir point rappelé au spectateur que Sancho peu « sobre en *son* manger aussi bien qu'en *son* boire » n'avait point coutume, après ses repas, de se gêner et surveiller (116), — comment en revanche

(111) *Sancho Pança, Gouverneur*, II, 1.

(112) *Ibid.*, III, 2, 3, 4, 6.

(113) *Ibid.*, V, 3, 4, etc.

(114) *Ibid.*, V, 6.

(115) Il reconnaît pourtant, et tout aussitôt, s'être écarté de Cervantes. Mais qu'importe, ajoute-t-il, si les modifications introduites sont insensibles ?

Si pour accommoder le sujet à la scène

J'ai fait des changemens, quelques additions,

On ne les connaît qu'avec peine ;

Apollon semble avoir pris soin

De faire couler au besoin

L'esprit de l'auteur dans ma veine,

Et de nous verser l'eau de la même fontaine.

Il est permis de juger que Dancourt se vante et parle de lui « trop noblement. »

(116) Cf. *Don Quichotte*, II^e Partie, ch. XLIII : « Sé templado en el beber, considerando que el vino demasiado ni guarda secreto, ni cumple palabra. — Ten cuenta, Sancho, de no mascar a dos carrillos, ni de erutar delante de nadie », etc.

lui savoir gré d'avoir délibérément supprimé ces admirables préceptes sur l'élévation morale, sur la supériorité de conduite nécessaires aux gouverneurs et aux juges, préceptes qui occupent chez Cervantes à peu près tout le quarante-deuxième chapitre de la seconde partie ? Noterons-nous encore que le docteur, dans la scène du festin illusoire, ne s'est point armé d'une baguette pour toucher les plats et qu'en tout ce passage, d'ailleurs, Dancourt a résumé Cervantes ? Le dernier acte surtout ne présente qu'assez peu de rapports avec le texte espagnol (117). Sancho ne tombe point, n'est point foulé aux pieds par une engeance moqueuse et cruelle : il contrefait seulement le mort. Il n'y a pas non plus, dans Cervantes, d'Archelaüs et de Dulcinée qui se présentent à l'improviste, ni de chants *impromptu* pour célébrer plaisamment les noces prochaines du héros de la Manche. Dancourt a terminé sa pièce par une sorte de bouffonnerie lyrique et par un spectacle, agréable aux yeux, qui rappelle les ballets.

Mais ce n'est pas tant de Cervantes que de Guérin de Bouscal en son *Gouvernement de Sanche Pansa*, que s'est inspiré Dancourt. Lui-même, dans sa *Préface*, avoue le larcin commis ; il est vrai qu'en même temps il atténue sa faute : il n'a voulu que sauver de l'oubli certains passages du vieil auteur. Parmi plusieurs pièces qui portaient ce titre du *Gouvernement de Sancho*, « j'en ai trouvé une, écrit-il, ...dont la versification, quoique très ancienne, m'a paruë (*sic*) assez bonne pour en conserver des morceaux, où j'ai fait peu de changement. » Dans ce demi-aveu, comme en un coin d'ombre, se dissimule un véritable plagiaire. La chose parut si évidente aux comédiens de 1712 qu'ils délibérèrent s'ils ne refuseraient pas à l'effronté copiste sa part d'auteur. Mais M. de Mortemart (118) qui protégeait Dancourt s'interposa et lui évita l'humiliation d'un pareil procédé. Aussi ne soyons pas surpris du ton chaleureux avec lequel est écrite la dédicace à ce grand seigneur (119). Pourtant les comédiens

(117) *Don Quichotte*, II^e partie, ch. LIII.

(118) M. de Mortemart, pair de France, était premier gentilhomme de la chambre du roi.

(119) En voici les premiers vers :

Dans l'espoir que quelques ouvrages
Feroient passer mon nom à la postérité,
Mortemart, je me suis flatté
Que le tien, qui du tems ne craint point les outrages,
Consacreroit mes vers à l'immortalité.

Les derniers vers de cette dédicace demandent à Mortemart de faire tomber sur ceux qui en sont dignes, — et, en particulier, sur Dancourt, — les « graces du Roi. »

n'avaient point tellement tort de vouloir reporter à Guérin de Bouscal tout le mérite de la pièce. Il serait trop long d'établir entre les deux dramaturges, acte par acte, une comparaison détaillée. Disons cependant qu'au premier acte les scènes 7 et 8 de notre Dancourt correspondent à la scène I chez Guérin de Bouscal, la scène 9 à la scène 3, les scènes 10 et 11 à la scène 4. Ce sont des vers, des passages entiers reproduits avec de très légères modifications. Dancourt, pour le début de ce premier acte, s'est même souvenu du *Dom Quichot de la Manche*, deuxième partie, — autre pièce, que nous connaissons bien, de cet infortuné Guérin de Bouscal. Et voyez si c'est là imiter ou, pour le dire tout net, copier :

GUÉRIN DE BOUSCAL

Le Duc

Pour l'isle dès cett'heure elle vous
[est acquise,
Vous la devez avoir puisqu'on vous
[l'a promise,
Et tout presentement je veux vous
[la donner,
Puis dans deux ou trois jours vous
[l'irez gouverner.

D. Quichot

Recevez à genoux cette faveur insi-
[gne.

Sanche

Je la prends donc, Seigneur, quoy
[que j'en sois indigne.

(*Dom Quichot de la Manche*, 2^e par-
tie, III, 4.)

DANCOURT

Le Duc

Ami Sancho, pour l'Isle elle vous
[est acquise,
Vous l'aurez sûrement, car je vous
[l'ai promise.
Oui, tout presentement je veux vous
[la donner,
Et que dès aujourd'hui vous puis-
[siez gouverner.

D. Guichot à Sancho

Recevez à genoux cette faveur insi-
[gne.

Sancho

Je la reçois, Seigneur, quoique j'en
[sois indigne...

(*Sancho Pança, Gouverneur*, I, 1.)

Dancourt copie de nouveau, pour la scène 3 de son acte I, la scène 1 de l'acte IV, du même *Dom Quichot*. Guérin nous montre Sancho s'asseyant sur les instances de la Duchesse ; chez Dancourt, il ne fera que se couvrir ; et c'est le Duc qui l'y conviera : il n'y a point, entre les deux auteurs, d'autre différence :

GUÉRIN DE BOUSCAL

Sanche

Soit donc puisqu'il vous plaist, je
[ne conteste plus,
La place où je me voy me rend un
[peu confus;

DANCOURT

Sancho (se couvrant)

Je ne conteste plus,
Mais d'être ainsi couvert, je me sens
[tout confus ;

Car je puis bien jurer qu'une pa-
[reille grace
N'a jamais esté faite à pas un de
[ma race.

La Duchesse

Aussi valez-vous mieux qu'ils n'ont
[jamais valu.

Sanche

Ce n'est pas bien cela, mais vous
[l'avez voulu.

La Duchesse

Suffit, venons au point...

(*Dom Quichot de la Manche*, 2^e partie, IV, 1.)

Car je puis bien jurer qu'une pa-
[reille grace
N'a jamais été faite à pas un de ma
[race.

Le Duc

Aussi valez-vous mieux qu'ils n'ont
[jamais valu.

Sancho

Ce n'est pas bien cela, mais vous
[l'avez voulu.

Le Duc

Venons au fait...

(*Sancho Pança, Gouverneur*, I, 3.)

On peut donc dire que ce premier acte de *Sancho Pança, Gouverneur* est sorti d'une contamination sans scrupule, et que Dancourt a pris tout ce qui lui a paru bon à prendre chez un auteur qui fut ainsi, pour deux de ses pièces, sa victime fort dépouillée.

Bien des passages encore, bien des scènes (120) sont imités, voire transcrits à peu près mot pour mot au deuxième et au troisième actes. Dancourt, pendant qu'il les écrivait, devait avoir, grand ouvert sous les yeux, le texte même de son prédécesseur.

Au quatrième acte, veut-on, pour une scène importante, celle du dîner de Sancho, un autre exemple, une autre preuve de ce beau sans-gêne avec lequel Dancourt fait sa récolte sur le bien d'autrui?

GUÉRIN DE BOUSCAL

Sanche [au médecin]

Dites moy galand homme,
Ne puis-je pas sçavoir comme est-
[ce qu'on vous nomme ?
Quel est vostre pays, et de quel
[maistre enfin
Vous tenez le mestier de Docteur
[Médecin?

DANCOURT

Sancho [au médecin]

Dites-moy, galant homme,
Ne puis-je par hazard sçavoir com-
[me on vous nomme,
Quel est vôtre pays, vôtre famille,
[enfin
De quelle Faculté vous êtes Mede-
[cin ?

(120) Comparez avec Guérin de Bouscal, *Le Gouvernement de Sanche Pança* :

G. de Bouscal, II, — 1.

II, — 3, 4

I, — 4,

III, — 1.

III, — 2.

III, — 3.

Dancourt, II, — 1.

II, — 3.

II, — 7.

III, — 1.

III, — 2.

III, — 3.

Le Docteur

L'on m'appelle chez moy le Doc-
 [teur Pedro Rajo,
 Natif, à ce qu'on dit, de ce prochain
 [village
 Qu'on nomme Almadobar, et j'ay
 [pris mes degrez
 Dans Ossone aussi-bien qu'Antonio
 [Perez.

Sanche

Donc Docteur que chez soy l'on
 [nomme Pedro Rajo,
 Natif, à ce qu'on dit, de ce prochain
 [village,
 Qu'on nomme Almadobar, et qui
 [prit ses degrez
 A Ossone, aussi bien qu'Antonio
 [Perez,
 Sortez de ma presence, et faites
 [votre comte
 Que s'il faut qu'à la fin la rage me
 [surmonte,
 Je vous rompray la teste avec les
 [mêmes plats,
 Dont vous avez formé ce fantasque
 [repas...

(*Le Gouvernement de Sanche Pan-
 sa, IV, 2.*)

Le Docteur

On me nomme Docteur, Pedro, Re-
 [zio, d'Aguerre,
 De Tirtea Fuera, château, village,
 [ou terre
 Proche d'Almodobar, et j'ai pris mes
 [degrez
 Dans Ossonne, aussi bien qu'Anto-
 [nio Perez.

Sancho

Oh bien, Docteur Pedro, Rezio, de
 [Malaguerre,
 De Tirtea Fuera, château, village,
 [ou terre
 Proche d'Almodobar, qui prites vos
 [degrez
 Dans Ossonne, aussi bien qu'Anto-
 [nio Perez,
 Sortez de ma presence, et faites
 [vôtre compte
 Que s'il faut qu'à la fin la rage me
 [surmonte
 Je vous romprai la tête avec ces
 [mêmes plats
 Desquels vous pretendez que je ne
 [mange pas...

(*Sancho Pança, Gouverneur, IV, 3.*)

Le cinquième acte aussi présente une indubitable ressemblance avec l'acte correspondant de Guérin de Bouscal (121). C'est, en un mot, ce qu'on appelle suivre trait pour trait un modèle, pas à pas un maître. — Quant à imiter, il valait certes mieux imiter Cervantes lui-même !

Cette comédie de *Sancho Pança* n'offre-t-elle donc aucun intérêt ? Sans doute l'intervention d'Archelaüs et de Dulcinée, et les dernières scènes auxquelles elle donne lieu, sont de la main de Dancourt, mais elles n'en font pas moins longueur : si elles nous amusent, elles nous distraient de *Sancho Pança* comme un

(121) Comparez avec Guérin de Bouscal, *Le Gouvernement de Sanche Pança* :

G. de Bouscal, V, — 1.

V, — 2.

V, — 3.

V, — 4.

V, — 5.

V, — 6.

V, — 7.

V, — 8.

V, — 10.

Dancourt, V, — 1.

V, — 2.

V, — 3.

V, — 4.

V, — 5.

V, — 6.

V, — 7.

V, — 10.

V, — 12.

« divertissement » ajouté au vrai sujet. Il n'y a que maladresse à prolonger une œuvre par un hors d'œuvre.

Ce qui vaut mieux, c'est le portrait qu'on nous donne des deux héros, de don Quichotte et de Sancho.

Dès le début (122), ils nous apparaissent tels qu'ils sont peints dans le roman : l'un valeureux, héroïque, animé de l'espoir de désenchanter Dulcinée ; l'autre gourmand, prudent, craintif, bonhomme et de sens posé. Sancho surtout, comme il convenait, nous est rendu avec une insistante précision. Que lui parle-t-on de l'habiller en gouverneur ? « C'est l'esprit qui fait l'homme » (123), non l'habit. Et il ajoute d'un ton ferme :

Le clinquant ne fait pas les bons gouvernemens (124)

Vient-on, plus tard, le consulter sur un cas ambigu ? Il soupçonne qu'on se propose de l'embarrasser, de retarder ainsi son dîner. Pendant ce dîner même, le facétieux docteur a beau le renvoyer à nombre de savants hommes, lesquels défendent de manger de la perdrix. « J'en crois », répond-il

J'en crois mon appetit, sans consulter personne,
Et je trouve, Docteur, sa décision bonne (125).

Il ne s'abuse pas, non plus, sur son peu de vaillance : nul, même le duc, ne lui mettra en tête qu'en cette affaire de la défense de l'île, il ait eu part à autre chose que la peur (126). Il est le premier à déclarer que « tout aujourd'hui » on l'a joué (127). Ainsi, chez Dancourt, comme chez Cervantes, l'avisé, le fin personnage se reconnaît sous le campagnard. Pourtant l'auteur français, au moins une fois, a trahi si l'on peut dire, a *faussé* son héros, et, avec Sancho, don Quichotte aussi, en leur prêtant un caractère, un langage qu'on n'attendait pas et qui les diminuent.

La fierté de l'hidalgo devient, à la onzième scène du premier acte, de la vanité vulgaire, de la sottise outrecuidance. Il relève toutes les expressions menteuses qu'emploie, dans sa harangue, Carizal, pour se les appliquer à lui : lui seul les justifie par sa valeur et ses exploits. Il y a même, nous semble-t-il, quelque

(122) *Sancho Pança, Gouverneur*, I, 1.

(123) *Ibid.*

(124) *Ibid.*

(125) *Ibid.*, IV, 3.

(126) *Ibid.*, V, 10.

(127) *Ibid.*, V, 17.

amertume dans la façon bourrue, dans l'humeur désobligeante, dont il considère l'élévation de Sancho :

Te voilà Gouverneur, et moi je ne suis rien ;
On te donne le dais, et je n'ai que le chaume (128).

Que, du moins, Sancho s'applique désormais à suivre quelque grand exemple ! Imitera-t-il donc un Ninus, un Cyrus, un Alexandre, un César ou, parmi les anciens chevaliers errants, un Amadis, un Renaud ? Non point : il a tout près de lui, sous ses yeux, le modèle excellent de la vertu et de la vaillance :

Oùi, Sancho, ce mortel que tu dois imiter,
Et de qui la vertu ne se peut limiter,
Les délices du Ciel, et l'honneur de la terre,
Celui qui sçait unir la justice et la guerre,
Ce parfait des parfaits parle souvent à toi,
Tu le vois tous les jours.

Sancho

Nommez-le donc ?

D. Guichot.

C'est moi (129).

Ici Dancourt s'amuse et ne veut qu'amuser son public. Aussi ne nous étonnons pas que, dans la même scène, Sancho écoute avec impatience les conseils de don Quichotte : l'envisage-t-il encore comme son maître ? Il lui coupe la parole brusquement, sèchement : « Vous m'obligez beaucoup », « D'accord », « Ce doit être, au moins », « C'est prêcher que cela. » Le Sancho de Cervantes est bien plus docile et respectueux. Mais comment prêter attention à un donneur de conseils tout plein de soi ? Chevalier et écuyer n'ont, en cet endroit de Dancourt, qu'un rôle bouffon. Il ne restait plus qu'à les faire s'injurier, se disputer. C'est, en effet, aux gros mots et aux menaces qu'ils vont, tout à l'heure, en venir ; si bien qu'un des passages les plus nobles de Cervantes se tourne ici en une scène de farce. L'inconvénient ne manquera pas d'en être grave pour la suite de la pièce. Dans Cervantes, les conseils de don Quichotte servent, pour ainsi dire, de préface (et il n'en est pas de mieux appropriée) aux jugements de Sancho : ainsi formé, averti, prémuni, comment ne montrerait-il pas la plus délicate raison ? Et la transition se fait, insen-

(128) *Sancho Pança, Gouverneur*, II, 1.

(129) *Ibid.*

sible, entre les préceptes du maître et leur mise en pratique par son valet et disciple. Chez Dancourt au contraire, le rebelle, l'infatué Sancho ne se pénètre nullement, — fût-elle médiocre, — de la sagesse du chevalier. Moins soumis au bon sens que dévoué à son sens propre, nous sommes alors tout surpris qu'il rencontre de lui-même cette ferme et fine équité qui le caractérisera bientôt en ses décisions de juge. Ce Sancho contradictoire nous déconcerte.

Malgré tous ses défauts, la pièce de Dancourt garde pourtant quelque charme. D'abord, parmi les personnages secondaires, nous y voyons un duc, sorte de grand seigneur sceptique dont Cervantes n'a point fourni l'idée, et dont nous trouvons seulement l'exquise première chez Guérin de Bouscal. Il ne veut prendre, comme il l'affirme, que d'« innocents plaisirs » des deux aventuriers (130). C'est tout le contraire d'un méchant homme. Comment le serait-il, d'ailleurs, puisqu'il n'a pas d'orgueil et qu'il ne se prise pas plus que ses hôtes étranges ? Peut-être, — il le croirait volontiers, — l'un et l'autre sont-ils sages, d'une sagesse inhabituelle, non commune ! (131) En tout cas, s'il s'amuse de leur extravagance, il y réfléchit aussi bien : il médite

Combien du sage au fou la distance est petite (132)

Il montre en outre une curiosité d'homme moderne : il veut « avec exactitude »

Voir ce que l'instinct seul, sans art et sans étude,
Dans un homme grossier, mais plein de vérité,
Peut produire de juste en sa simplicité (133)

Cet oisif est un dilettante.

Dancourt, d'autre part, a répandu dans son œuvre les traits de satire (134). Il dit son fait, en passant, à la société de son époque. Si les gouverneurs, selon Sancho, s'enrichissent vite et beaucoup,

Chez les grands, c'est vertu, chez les petits, c'est crime (135)

(130) *Sancho Pança, Gouverneur*, I, 8, 9.

(131) *Ibid.*, I, 8.

(132) *Ibid.*

(133) *Ibid.*

(134) Dancourt écrit à la fin de sa *Préface* : « Je me flatte du moins que ceux qui prendront la peine de la [sa comédie] lire, y trouveront beaucoup de traits d'esprit et de fine satire, qui ne sont ni dans le Roman, ni dans les Comédies qu'on en a tirées jusqu'à présent. »

(135) *Sancho Pança, Gouverneur*, I, 5.

Un homme en place, par définition, a de l'esprit. S'il échappe donc à Sancho quelque « sottise »,

Je suis grand, parlez mieux, ce n'est plus que méprise (136)

Les grands, enfin, ont-ils d'autre loi que leur bon plaisir ?

LE DOCTEUR

Un gouverneur ne peut déranger certain ordre.

SANCHO

Il n'en est point sur qui les grands ne puissent mordre (137)

Si mal parler, si tout brouiller est loisible aux grands seigneurs, voler devient permis et change de nom, quand c'est la justice elle-même qui vole, — entendons : greffiers, sergents ou procureurs (138). Et le juge, après tout, pourquoi ne s'approprierait-il pas, lui aussi, les beaux ducats des sots qui se disputent ? (139) Cette verve maligne de Dancourt (140), jointe à l'aisance malheureusement un peu lâche de son vers, rend sa pièce supportable encore à la lecture, la rehausse même d'un vrai mérite.

Trois autres pièces valent de même qu'on s'y arrête : *La Prevention Ridicule, ou la Caverne de Montesinos* (1716) d'un auteur que nous ne connaissons que sous le pseudonyme de Messire Jean Nicolas de Brasey, comte de Lyon, — *La Fille Inquiète* (1723) d'Autréau, ouvrage où l'on ne se fût guère attendu, de par le titre, à voir apparaître don Quichotte, Dulcinée, Sanson Carrasco, — enfin *La Bagatelle ou Sancho Pança Gouverneur* (1727) par Thierry. Ces trois pièces offrent quelques scènes heureusement inventées et développées.

Messire J. N. de Brasey, officier « de sa M. Czarienne », nous raconte qu'il a écrit sa *Prévention Ridicule* (141) « en quartier

(136) *Sancho Pança, Gouverneur*, I, 11.

(137) *Ibid.*, IV, 2.

(138) *Ibid.*, III, 2.

(139) *Ibid.*, III, 3.

(140) Jules Lemaitre a remarqué que « l'esprit du temps s'entrevoit dans quelques passages » de cette pièce. Et il cite deux ou trois de ces passages. (*La Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt*, Paris, 1882, p. 205, 206, 207).

(141) Cette comédie en trois actes (prose et vers), et qui ne fut sans doute jamais représentée, a été imprimée dans le recueil suivant : *Mémoires politiques, amusans et satiriques*, de Messire J. N. D. B. C. de L. Colonel du Régiment de Dragons de Casanski et Brigadier des Armées de Sa M. Czarienne. A Veritopolis, chez Jean Disant Vrai, 1716, 3 vol. in-12. Ce recueil renferme, outre *La Prevention Ridicule* (tome III), deux autres pièces : *L'Escroc* (comédie, 3 actes en vers), *La Foire galante, ou le mariage d'Arlequin* (opéra-comique, 3 actes et prologue, tout en vaudevilles, par Dominique Biancolelli), sans compter des récits, des contes, des facéties... Ce curieux ouvrage, qui n'est pas cité dans la *France littéraire* de Quérard, fut réimprimé sous la même rubrique en 1735, 3 vol. in-8.

d'Hyver à Dax en Gascogne, et qu'il y raille la Lieutenant Générale au Présidial. » Celle-ci, — « genie turbulent et toujours fertile en ressources (*sic*) de desunion », — « avoit un tic assez réjouissant ; elle s'étoit si fort attachée à la lecture de Dom Quichotte, de la Manche, qu'elle ne parloit que des beautez et des agrémens de ce livre. » (142) L'auteur nous la montrera donc, sous le nom de Madame de la Giraudière, ne songeant qu'au paladin de Cervantes, à son courage, à ses hauts faits. Elle lit et relit sans cesse, nous dit la servante Marton, « ce maudit Livre de Contes de peau d'âne. Ce Dom Quichotte, dont elle s'est si bien meublé le cerveau, et qu'elle aime si ardemment, que si on l'assuroit que ce Heros fabuleux court le monde, elle en feroit les quatre parties pour le voir. » (143)

Désireux de complaire à Madame de la Giraudière, dont il veut épouser la fille Cidalise, le marquis de Lisle fait représenter devant elle une comédie qu'il vient de composer et qui porte ce titre : *La Caverne de Montesinos*. Cette *Caverne*... occupe, sur les trois actes de l'ensemble, le deuxième et une partie du troisième. Nous y voyons successivement don Quichotte pénétrer dans la caverne, y découvrir un palais somptueux, y rencontrer Montesinos. Le palais somptueux contient un tombeau, celui de Durandart, amant fidèle de la fidèle Belerme. On devine la surprise, l'émotion de notre hidalgo. Mais sa surprise est plus grande encore et son émotion plus vive, de voir apparaître Dulcinée, enchantée elle aussi sous la forme d'une paysanne. Il veut l'enlever pour la ramener chez elle « en son propre palais. » Montesinos s'y oppose. Là-dessus, le décor s'efface, et don Quichotte se retrouve à l'entrée de la caverne où il est recueilli par Sancho. — Naturellement, Madame de la Giraudière a fort goûté ce spectacle, et, tout heureuse d'avoir vu « Dom Quichotte heros de Théâtre, comme il l'est de Roman » (144), elle accorde au marquis la main de Cidalise.

Une caverne de Montesinos, un tombeau de Durandart, une Bélerme explorée, — J. N. de Brasey doit beaucoup à Cervantes. Son don Quichotte, pourtant, n'est plus guère celui de l'auteur espagnol : un chevalier, et un chevalier ridicule. Le marquis d'ailleurs en fait l'aveu : « Ce ne sera plus, dit-il à Madame de la

(142) *Mémoires politiques, amusans et satiriques*, t. III, p. 2, 3.

(143) *Ibid.*, *La Prevention Ridicule*, I, 4, p. 16.

(144) *Ibid.*, III, 7, p. 82.

Giraudière, cet ennemi mortel des Geans. Le batailleur contre des Moulins à vent, et des troupeaux de moutons. Ce coureur d'aventures, mais un Philosophe. » (145) Un philosophe ! Entendons un moraliste, un censeur des mœurs présentes, un panégyriste du passé. Il y a, en effet, à chaque angle du tombeau de Durandart, une figure assise dans une attitude déterminée : un homme de loi « pillier d'étude », « enfant de chicane », un intendant de grande maison, une coquette, un petit-maître (146). L'homme de loi, explique Montesinos, n'a jamais songé qu' « à piller sans égard la veuve et l'orphelin. » (147) La chose est maintenant commune, déclare don Quichotte :

... la Vertu Seigneur cède aujourd'hui le pas,
Au faquin revêtu, qui n'a pour tous appas,
Que le talent d'avoir acquis par ses souplesse
Un titre à ses enfans et d'immenses richesses... (148)

L'intendant a ruiné une « illustre famille ». — Rien de plus ordinaire à notre époque, affirme le paladin (149). — La dame, dit Montesinos,

C'est cette Eleonor qui trouva la première
De se farder Seigneur et l'art et la manière.

Les femmes de notre temps, commente don Quichotte, « ont renchéri sur elle : » nulle vertu, nulle pudeur ! (150)

Dans ce siècle une femme est en droit de tout faire (151)

Quant au petit-maître, ce « pilliers (*sic*) des bouchons », ce « soutien des brelans », — don Quichotte constate aussitôt que ses manières sont celles de « tous nos jeunes gens. » (152) Y en a-t-il aucun, d'ailleurs, qui garde fidélité à une maîtresse, comme Durandart à Bélerme ? Y a-t-il même une maîtresse capable aujourd'hui de constance en amour ? Et, transporté d'indignation, don Quichotte s'écrie :

Venez beautez du temps, venez jeunes coquettes,
Qui tournez à tous vents comme des girouettes.

(145) *La Prevention ridicule*, I, 7, p. 26.

(146) *Ibid.*, p. 54.

(147) *Ibid.*, III, 1 p. 57.

(148) *Ibid.*, p. 58.

(149) *Ibid.*, p. 59.

(150) *Ibid.*, p. 60.

(151) *Ibid.*, p. 61.

(152) *Ibid.*, p. 62.

En est-il parmi vous dont les pleurs et le deuil,
Accompagnent jamais la pompe du cercueil... (153)

Un don Quichotte moraliste, un don Quichotte critique rigoureux des travers et vices contemporains, voilà ce que nous n'avions, jusqu'ici, trouvé chez aucun de nos vieux auteurs de théâtre, et voilà ce qui donne à cette pièce, tout inférieure qu'elle soit, un sérieux intérêt de curiosité.

La comédie d'Autréau, *La Fille inquiète* (154), n'est, en regard de la précédente, qu'un ouvrage tout de fantaisie. Mais cette fantaisie demeure agréable : Autréau, qu'on nous représente comme un misanthrope (155), un esprit chagrin, avait de l'imagination. Silvia, fille de Pantalon, aime son maître de philosophie, Lélío. Or ce Lélío n'est autre qu'Octave, fils du Docteur, lequel, sous le déguisement de ce nom et de cette profession, s'est introduit auprès de Silvia pour lui faire sa déclaration et arriver plus commodément à l'épouser. Sur ce canevas banal, Autréau a brodé quelques scènes ingénieuses. Il fait paraître à un moment (156) Vénus ; et, au curieux Arlequin qui interroge la déesse sur son « empire », elle répond que le monde dont elle est la souveraine, que l'Etoile qui porte son nom est le séjour « des Amants heureux », le pays des fables romanesques où tous les romans viennent « aboutir ». Quels en sont les habitants, continue Arlequin. Vénus, complaisante et amusée, explique qu'au levant sont « les Amants héroïques sous les loix du grand Cyrus », — au couchant, « les Amans Champêtres, qui ont à leur tête le tendre Celadon », — au midi, « les Amans visionnaires, gouvernez par Dom Quichotte », — au nord, « les Amans raisonnables, qui n'ont point encore de Roi. » Chacun de ces « peuples », ajoute-t-elle, avait autrefois son « métier ». Les amants héroïques « gagnoient des batailles et forçoient des villes pour délivrer des Princesses prisonnières. » Les amoureux champêtres « faisoient des chalumeaux, inventoient des jeux, et celebroident des fêtes pastorales. » Les « visionnaires », de leur côté, « pourfendoient des Géans, redressoient des torts, et abbatoient des felons Chevaliers. »

(153) *La Prevention ridicule*, III, 3, p. 66, 67.

(154) *La Fille inquiète ou le Besoin d'aimer*, comédie en trois actes, avec des divertissements, par M. Autreau, 2 décembre 1723 [Voir le *Nouveau théâtre italien ou Recueil général des Comédies représentées par les Comédiens italiens ordinaires du roi*, Paris, 1738, t. IV].

(155) Cf. Desboulmiers, *Théâtre Italien*, t. III, p. 335. Voir encore, sur Autréau, abbé Mayeul-Chaudon, *Bibliothèque d'un homme de goût*, t. II, p. 124, 125, 126.

(156) *La Fille inquiète*, II, 10, p. 92 et sq.

Quant aux derniers, les « raisonnables », dans « la saison d'aimer », ils « se prêtoient à ce besoin-là, et parloient de leur amour aux heures de loisir. » Venus fait alors Arlequin roi de tout ce pays divers, et lui annonce que ses nouveaux sujets vont venir lui rendre hommage. Un défilé pompeux (157) s'organise, où nous voyons, à la suite de deux petits Amours dont l'un présente à Arlequin la couronne et l'autre le sceptre, quatre chevaliers la lance en arrêt, suivis à leur tour de Cyrus et de Mandane, de don Quichotte et de Dulcinée, du chevalier des miroirs et de l'infante Micomicon. Paraissent enfin Céladon et Astrée accompagnés de bergers et de bergères. Un divertissement termine le spectacle : Céladon et Astrée chantent la gloire d'Arlequin ; puis le chevalier des miroirs et l'infante Micomicon dansent une sarabande en son honneur...

Sans doute Autréau n'a point ici porté sur la scène telle ou telle aventure de don Quichotte, prince des « visionnaires ». Il s'est contenté d'introduire le personnage en une pièce à spectacle et, avec lui, quelques témoins ou instruments de ses infortunes. C'en est assez pour que d'essentiels épisodes du roman se ravivent à notre souvenir, pour que notre imagination recompose, au moins en partie, la grotesque et touchante histoire. Don Quichotte se trouve être, de par le génie de Cervantes, — et plus que Cyrus, plus que Céladon même, — le héros marquant de cette féerie.

La pièce de Thierry, *La Bagatelle ou Sancho Pança gouverneur* (158), garde pour nous, elle aussi, quelque agrément. Nous y voyons notre écuyer sous les espèces d'Arlequin, — un Arlequin qui a conservé la batte, mais se gonfle d'une « panse postiche ». Sancho à l'audience, Sancho à table, Sancho au combat, tel est le triple spectacle qu'on nous présente et que l'on devait inévitablement nous présenter. Des deux procès que juge M. le Gouverneur, l'un est emprunté à Cervantes : c'est celui où une femme soutient qu'une violence a été commise sur elle par un

(157) *La Fille inquiète*, II, 11, p. 98 et sq.

(158) Pièce inédite. Voir Omont, *Catalogue général des manuscrits français*. Collection de pièces de théâtre, formée par M. de Soleinne, 9244 : *La Bagatelle, ou Sancho Pança, gouverneur*, pièce, 2, pr. et ar. avec prol., 1727 (aut. par Thierry). Th. de la Foire, 1727. Sous le n° 9339 (3415), le Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale possède un résumé de cette pièce et de son prologue sous ce titre : *La Bagatelle ou Sancho Pança Gouverneur*, opéra-comique, en deux actes, avec un prologue et des divertissements. Représenté à la foire Saint-Laurent 1727. 28 août, par M. Thierry. Desboulmiers a donné un résumé exact de *La Bagatelle* dans son *Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comique*, t. I, p. 125, 126, 127, 128,

paysan dont elle garderait volontiers la bourse (159). L'autre appartient en propre à Thierry. Une aubergiste, M^{me} Gargot, se plaint que le chevalier gascon de Criquerac, qui vit chez elle depuis longtemps, se refuse à la payer. Sancho, qui a bonne mémoire, se souvient que, selon son maître, les chevaliers errants ne portent pas d'argent sur eux, ne paient nulle part. Le voici donc qui assimile le gascon à un paladin et déboute l'hôtesse de sa demande (160).

La scène du repas (161), trop connue, ne pouvait guère se renouveler ou se transformer. Sancho, comme dans le récit espagnol, se voit enlever, avant qu'il y touche, les mets qui excitent si vivement son appétit. Notons que Thierry a été fort mal inspiré d'appeler son impertinent médecin : le docteur vomitif. Il a été plus heureux avec le trait suivant. Sancho tout à coup, — tel Damoclès une épée, — aperçoit un sabre suspendu au-dessus de sa tête. Il s'en étonne et déclare plaisamment qu'il aimerait tout autant voir la figure aussi maussade, mais moins terrible, du médecin. A quoi l'intendant répond avec une dignité bouffonne : « Monseigneur les gens Eminens en dignité ont toujours un sabre pendu sur leur teste de cette façon pendant leurs repas pour les faire resouvenir (*sic*) des perils qu'Entraine avec soy la grandeur. » (162)

Enfin Sancho, averti par le duc que son île est menacée (163), se décide, il le faut bien, à se laisser armer et ficeler entre deux grands boucliers, l'un par devant, l'autre par derrière. La bataille finie, il prend la résolution, comme dans Cervantes, d'abandonner charge et honneurs (164).

Mais Thierry ne s'est pas contenté de reproduire, avec quelques variantes, les événement que lui fournissait son modèle. Il a voulu nous charmer par quelques inventions originales. Une ou deux sont ingénieuses. Au premier acte se présentent successivement devant Sancho un équilibriste et un poète. L'équilibriste fait la théorie de son art (165) ; le poète, lui, vante seulement son habileté, son tour de main (166). Après tout, chacun d'eux a son

(159) *La Bagatelle*, I, 3.

(160) *Ibid.*, I, 4.

(161) *Ibid.*, I, 6.

(162) *Ibid.*, I, 7.

(163) *Ibid.*, I, 8.

(164) *Ibid.*, II, 7.

(165) *Ibid.*, I, 10.

(166) *Ibid.*, I, 11.

talent qui consiste à jouer la difficulté, et, semble dire Thierry, il y a du bateleur jusque dans le poète. Ajoutons que Sancho, regardant ce mal vêtu, à ce mot drôle : « Voilà un poète bien mal relié ! (167) Avec moins de bonheur, Thierry amène dans l'île la femme de Sancho juste au moment où celui-ci, dégoûté, songe à redevenir le paysan qu'il était. Et c'est elle qui, n'ayant plus rien de la simple bonne femme que nous avait montrée Cervantes, déclare qu'elle veut marier Sanchette à un comte ou à un vice-roi. Une telle prétention paraît vaine à Sancho dégrisé. Thérèse a beau dire qu'il sera toujours comme les figures de tapisserie « sans croître ny diminuer », il demeure ferme en son dessein de renoncer à une charge plus lourde encore que magnifique (168).

IV

Ainsi, nombre de dramaturges secondaires, en ce premier tiers du XVIII^e siècle, se sont inspirés du *Don Quichotte*, ou même, plus asservis dans leur imitation, lui ont emprunté sujets et personnages. C'est dire que le public, comme au XVII^e siècle, trouvait encore son plaisir à cette apparition sur notre scène du chevalier et de l'écuyer, à ce rappel, vague ou précis, de leurs mésaventures. Il faut en convenir pourtant : ce succès des deux héros n'a donné lieu à aucune pièce qui enrichît vraiment notre répertoire dramatique. Destouches, c'est pour nous l'auteur du *Glorieux*, non point l'auteur du *Curieux impertinent*. Et *Sancho Pança gouverneur* n'ajoute rien au mérite très réel du gai et vif Dancourt.

Aussi bien nos dramaturges, pour la plupart, ont-ils simplifié à l'excès les deux personnages de Cervantes. Don Quichotte et Sancho ne sont en général chez eux que d'amusants fantoches dont ils s'amusent tout les premiers. Nul en ce sens ne les a plus calomniés que Charles-Antoine Coypel. Par le pinceau et par la plume, il a exagéré leurs ridicules sans jamais songer que don Quichotte le fou avait des parties d'homme sage, que Sancho le timoré faisait souvent acte de prudence opportune.

(167) *La Bagatelle*, I, 11.

(168) *Ibid.*, II, 8.

Toutefois, à ne considérer que don Quichotte, ce n'est pas comme au ^{xvii}^e siècle, l'Espagnol et l'Espagne que nos auteurs raillent en lui. Ils ont oublié ou ne savent pas que leurs prédécesseurs lui ont prêté la jactance, la couardise de Matamore. Dancourt nous semble être le seul qui ait ajouté à sa physionomie quelque chose de ces traits déplaisants.

En revanche deux côtés à peu près inaperçus ou négligés jusqu'alors de ce caractère ont été découverts et développés. Un écrivain anonyme nous a montré avec insistance un don Quichotte « philosophe », c'est-à-dire critique et moraliste. Ce don Quichotte, pour n'être pas tout nouveau en France, — Filleau de Saint-Martin dans sa *Continuation*, nous en avait tracé la première image, — ne s'était point encore révélé sur notre théâtre. Il y précède, nous le savons de reste, bien des *raisonneurs*, bien des porte-paroles de l'auteur même.

Et, avec lui, voici qu'apparaît le redresseur de torts. N'est-ce pas déjà un redresseur de torts que ce *don Quichotte de la Manche, chevalier errant, espagnol révolté*, qui n'admet pas un Bourbon sur le trône d'Espagne, un Bourbon que la force militaire de Louis XIV tâche illégitimement d'imposer ? Gaultier encore, le plus juste de tous nos dramaturges envers don Quichotte, non seulement indique en lui, à côté du fou, l'homme de haute raison, mais lui fait énergiquement protéger le faible contre le fort, un Basile le pauvre contre un Gamache le riche, une Quitterie amoureuse contre un Lictamon autoritaire et intéressé.

Il semble ainsi que, l'Espagne n'étant plus à craindre dans l'ordre politique, nos auteurs en aient l'esprit plus libre soit pour rire, sans y mettre malice et sarcasme, d'un personnage qu'ils jugent sur l'apparence uniquement ridicule, soit pour le mieux pénétrer et définir en son fond véritable, en sa nature intime et secrète.

CINQUIEME PARTIE

AU TEMPS DE VOLTAIRE

(1730-1780)

CHAPITRE PREMIER

Le "Don Quichotte" et l'Opinion française au XVIII^e siècle (1730-1778)

Les Philosophes

- I. — Injustice à l'égard de l'Espagne. Dénigrement systématique. Boyer d'Argens et ses *Lettres Juives* (1736). Le chevalier de Jaucourt et son article *Espagne* dans la *Grande Encyclopédie* (1751-1772). Voltaire et son *Essai sur les mœurs* (1756).
- II. — Injustes envers l'Espagne, les philosophes le sont-ils envers le *Don Quichotte* ? Boyer d'Argens. Blâme l'épisode du *Captif*. Appréciation élogieuse du livre dans son ensemble. Allusions et réminiscences. Le roi Théodore et l'hidalgo de Cervantes. Polémique religieuse et littéraire : le *Don Quichotte* utilisé par Boyer d'Argens comme une arme de combat.
- III. — Les Encyclopédistes : Diderot : Prêtres, moines, Jésuites. Appréciation sur un personnage dans un tableau : Brutus-don Quichotte. *Jacques le Fataliste et son Maître* : Diderot, comme romancier, ne doit rien à Cervantes. Autour de Diderot : Grimm, M^{me} d'Epinay, l'abbé Galiani, Caraccioli. D'Alembert : Lettre à Frédéric II. Comparaison du *Pharsamon* de Marivaux avec le *Don Quichotte*. Rapprochement d'Ignace de Loyola avec le paladin exalté. Helvetius. D'Holbach.
- IV. — Voltaire : Allusions fréquentes. Ce qu'il pense du livre : rapprochements établis entre Cervantes d'une part, et l'Arioste, Butler, Swift de l'autre. Un don Quichotte authentique : Jean de Verchin, sénéchal de Hainault. Quelques don Quichottes d'occasion : certains « don Quichottes welches », le R. P. Castel, Maupertuis, un auteur politique, l'abbé Coyer. Voltaire se compare lui-même à don Quichotte, voire à Sancho Pança. « Le Don Quichotte des malheureux. » Le don-quichottisme et Voltaire : Charles XII, roi de Suède. Polémique religieuse : Ignace de Loyola et don Quichotte ; autres rapprochements

avec le chevalier. Voltaire doit encore à Cervantes comme auteur : Le personnage de Blanfort dans la *Prude*. L'examen des livres du seigneur Pococurante dans *Candide*.

V. — Autour de Voltaire. Le personnage de Philoctète dans *Œdipe* rapproché de don Quichotte. Voltaire critiqué à l'occasion de l'abbé Desfontaines. Le « char de triomphe » de Voltaire. Le président de Brosses. M^{me} du Deffand. Les Choiseul, Frédéric II.

I

Après Lesage, Marivaux, Destouches, après cette date de 1730, les esprits chez nous ont-ils continué de porter intérêt à l'Espagne et, en même temps qu'à l'Espagne, à Cervantes et au *Don Quichotte* ?

Le goût des Français pour les choses espagnoles subit, pendant tout le règne de Louis XV, un fléchissement, une atténuation marquée. Comment, d'abord, ne pas être tenté de négliger une nation devenue de second rang, alors que l'Angleterre, la Prusse, la Russie ont atteint le tout premier, et que, de ces trois puissances, la deuxième et la troisième ont à leur tête un Frédéric ou une Catherine, deux grands princes dans l'ordre politique et militaire, et tous deux fort amis, à ce qu'ils affirment, de nos philosophes ? Ceux-ci d'autre part, ont trop à faire autour d'eux, ils sont trop occupés à combattre l'*Infâme*, comme ils disent, pour prêter une attention autre que dédaigneuse et méprisante aux faits et gestes d'un peuple qui est justement le plus religieux de l'Europe. Ils se détournent, — avec quel petit rire insolent ! — d'un pays de ferveur où la foi au progrès ne s'est point substituée à la foi en J.-C. et dans les vérités que proclame l'Eglise catholique. Eux tous, et nos littérateurs avec eux, regardent plus volontiers vers l'Angleterre, le pays de la liberté individuelle et de la pensée libre. L'anglomanie est la marque propre de notre dix-huitième siècle, surtout en son milieu. Et le « barbare » Shakespeare (1), — un barbare que l'on estime pourtant plein de génie, — attire plus la curiosité, suscite plus la discussion que Cervantes et sa fable ingénieuse.

(1) Sur Shakespeare en France, voir F. Baldensperger, *Etudes d'Histoire littéraire*, 1910, 2 série, p. 155 et sq.

Ainsi, l'Espagne, nos écrivains s'en désintéressent ou, s'ils s'en occupent, c'est pour s'acharner contre elle. Ils lui sont alors d'autant plus hostiles qu'ils la connaissent moins. Ils se font un mérite, tout ensemble, de critiquer et de refuser de s'instruire : ils n'ont pas de scrupules, n'ayant pas de savoir.

Au milieu de ce concours de mauvaises volontés, parmi cet ensemble de détracteurs systématiques, citons d'abord, pour l'excessive sévérité de son jugement, un imitateur du Montesquieu des *Lettres Persanes*, le marquis Boyer d'Argens. Dans une dizaine de ses *Lettres Juives* (2) (1736) Boyer d'Argens a résumé et condensé tous les griefs philosophiques contre l'Espagne. S'agit-il du pays lui-même ? Notre pamphlétaire ne veut voir que la tenue déplorable des auberges et des cabarets (3). Pour le peuple, il ne considère que sa pauvreté, sa paresse, sa soumission aux moines (4). Les Grands ? Il hait leur superbe. Il est homme pourtant à plaindre les ministres espagnols de toutes les difficultés qu'ils rencontrent, et il loue l'habileté d'Albéroni ainsi que l'heureux gouvernement de Philippe V (5). En revanche, l'étiquette à la cour de Madrid lui paraît fort ridicule. Et puis, la surveillance qu'elle oblige d'exercer sur soi, la retenue à laquelle elle contraint, n'empêchent nullement les seigneurs de « cajoller » (*galantear*) les filles de la Reine (6). Les Espagnols, toutefois, aiment-ils vraiment ? Ils sont jaloux, dit-on. Mais cette jalousie, assure notre auteur, est « moins causée par un Mouvement de Tendresse, que par un Sentiment de Vanité et d'Amour-propre, qui fait le principal Caractere de cette Nation. » (7) D'Argens encore s'irrite de l'Inquisition et des auto-da-fé (8), et il ne faudrait pas, à ce propos, lui demander une réserve dans le jugement ou l'expression, que n'ont eue ni, avant lui, Saint-Simon et Montesquieu, ni, après lui, Voltaire. — La littérature ? Mais les bibliothèques espagnoles contiennent-elles autre chose que « des Théologiens, quelques Poètes, et quantité de Romans (9) ?

(2) *Lettres Juives ou Correspondance Philosophique, Historique et Critique, Entre un Juif Voïageur en différens Etats de l'Europe, et ses Correspondans en divers Endroits* (1738). Nous nous référons à la 2^e éd. Nouvelle Edition augmentée de xx Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, et de plusieurs Figures, La Haye, 6 vol.

(3) T. III, lettre 102.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, lettre 106, p. 245, 246.

(6) *Ibid.*, lettre 107, p. 252.

(7) *Ibid.*, lettre 116, p. 335.

(8) *Ibid.*, lettre 109, p. 266 et sq.

(9) *Ibid.*, lettre 118, p. 350.

Pour des philosophes, nos voisins n'en ont aucun, et « attendu l'Inquisition, ils ne sauroient en avoir. » (10) Conclusion : la nation espagnole a des vertus, — vertus que d'Argens n'a pas négligé de montrer (?), — mais elle est « fière, orgueilleuse, fainéante, superstitieuse et soumise aux Moines à l'excès. » (11)

Comme le marquis d'Argens, le chevalier de Jaucourt, dans son article *Espagne* de la *Grande Encyclopédie* (12), manque absolument d'équité. Les « révolutions de ce royaume », il ne les explique pas : il les critique. La grandeur de Charles Quint, la constance des desseins politiques chez Philippe II, il ne les aperçoit pas, ou, du moins, ne les signale pas. A Philippe III, il reproche, entre autres griefs, d'avoir terni son règne, diminué son prestige par la superstition, « ce vice des âmes faibles. » A Philippe IV, il reproche d'avoir perdu le Portugal par sa négligence, le Roussillon par l'insuffisance de ses armements, la Catalogne par l'abus du despotisme. Mal gouvernée, livrée aux moines, incapable de conserver pour elle les richesses du Nouveau Monde, l'Espagne est tombée « par gradation » dans une décadence dont elle aura de la peine à se relever. Aux Espagnols, pourtant, le chevalier reconnaît une vertu : leur extrême probité ou, pour parler avec Justin, leur « fidélité singulière » à garder les dépôts (13).

Aussi injuste se montre Voltaire. C'est même lui qui représente le mieux, aux environs de 1750 et jusqu'aux approches de la Révolution, l'antipathie française pour l'Espagne. N'est-il pas, de tous les philosophes du siècle, le plus lu, le plus goûté ? Écoutons-le donc prononcer son réquisitoire.

(10) *Lettres Juives*, t. IV, préface.

(11) *Ibid.*, t. IV, préface. — D'Argens a adressé à l'Espagne des reproches analogues dans d'autres ouvrages : *Lettres cabalistiques*, t. III, p. 108-111, *Mémoires de Monsieur le Marquis d'Argens*, p. 267-271. Il faut noter cependant qu'au tome V des *Lettres cabalistiques* (p. 290-294) il s'est montré plus juste. Il reconnaît que les Espagnols ont le « génie aisé, vif, pénétrant », que leur langue « a une noblesse infinie », qu'elle est « riche et abondante », que leur historien Mariana a écrit en latin « avec toute l'élégance possible », que la *Conquête du Mexique* d'Antonio de Solis est un récit « toujours plus admiré des connoisseurs. » Il cite enfin avec déférence ou admiration Lope de Vega, Montemayor, Juan Rufo, Cervantes.

(12) *La Grande Encyclopédie*, article *Espagne*, 1755, t. V, p. 953.

(13) Dans la *Grande Encyclopédie* encore, nous relevons ce passage d'un article, où les universités espagnoles et portugaises sont blâmées de leur attachement à la philosophie scolastique : « la Philosophie y est encore dans le même état où elle a été parmi nous depuis le douzième jusqu'au dix-septième siècles, les professeurs jurent même de n'en jamais enseigner d'autre : cela s'appelle prendre toutes les précautions possibles contre la lumière... » [article : *Ecole (Philosophie de l')*, t. V, p. 304].

Quelques pages du chapitre 177 de l'*Essai sur les mœurs* (1756) seraient à citer tout entières (14). En voici deux ou trois extraits, les plus significatifs. Voltaire, comme Montesquieu, comme d'Argens, abhorre l'Inquisition, dont il ignore le rôle exact, et dont il ne songe point à se demander si elle n'a pas rendu d'importants services aux Espagnols à un moment déterminé de leur histoire. Un philosophe, un apôtre de la tolérance ne veut savoir qu'une chose : c'est qu'elle a empêché les « lumières », la philosophie, le progrès de trouver faveur au-delà des Pyrénées : « L'inquisition et la superstition y perpétuent les erreurs scolastiques ; les mathématiques furent peu cultivées, et les Espagnols, dans leurs guerres, employèrent presque toujours des ingénieurs italiens. Ils eurent quelques peintres du second rang, et jamais d'école de peinture. L'architecture n'y fit point de grands progrès : l'Escorial fut bâti sur les dessins d'un Français. Les arts mécaniques y étaient tous très grossiers. » (15)

Sur la femme espagnole, surveillée de près, Voltaire s'apitoie ; puis, tout aussitôt, ne se fait pas faute de montrer où aboutit en définitive l'extrême précaution des maris et des pères. Et c'est à l'amour défendu, habile en manœuvres et en ruses : « Les femmes, presque aussi renfermées qu'en Afrique, comparant cet esclavage avec la liberté de la France, en étaient plus malheureuses. Cette contrainte avait perfectionné un art ignoré parmi nous, celui de parler avec les doigts : un amant ne s'expliquait pas autrement sous les fenêtres de sa maîtresse, qui ouvrait en ce moment-là ces petites grilles de bois nommées jalousies, tenant lieu de vitres, pour lui répondre dans la même langue. » (16)

Voici, maintenant, la guitare et la paresse espagnole : « Tout le monde jouait de la guitare, et la tristesse n'en était pas moins répandue sur la face de l'Espagne. Les pratiques de dévotion tenaient lieu d'occupation à des citoyens désœuvrés. » (17)

De tels passages sont fort déplaisants. Voltaire y prend un air de supériorité détachée que rien ne justifie, ni les faits dont

(14) Nous ne relèverons pas, sur ce sujet de l'Espagne, et, en particulier, sur l'histoire de ce pays, toutes les erreurs commises par Voltaire. Ce serait par trop nous éloigner de Cervantes et du *Don Quichotte*. D'ailleurs, M. Camille Pitollet en a fait déjà, dans des pages substantielles, le relevé le plus précis. (*La Renaissance d'Occident*, Bruxelles, Mars 1925, p. 861-868).

(15) Voltaire, éd. Moland, 1878, t. 13, p. 37.

(16) Voltaire. *Ibid.*, p. 38.

(17) *Ibid.*

l'exactitude n'est point absolue, ni la connaissance vague et superficielle de l'Espagne qu'ils supposent. Blâmer sans savoir, c'est ajouter l'impertinence à la malignité.

II

Hostiles au pays de don Quichotte, nos philosophes n'ignorent pas cependant le héros de la Manche. Ils ont lu son histoire dans la traduction, ils s'en amusent, ils l'utilisent.

Boyer d'Argens, tout le premier, montre qu'il a étudié d'assez près l'ouvrage de Cervantes. Notons d'abord qu'il en blâme un épisode, celui du *Captif* : il estime que, là, Cervantes « né Espagnol » a payé « tribut à la Superstition. » Nul autre motif, selon lui, n'a pu pousser l'écrivain à supposer des « conversations » entre sa Turque Zoraïde, et Lela Maria, ou la Madone. A qui donc fera-t-on croire que la Madone, « amenée assez mal à propos », soit venue toutes les nuits commander à Zoraïde de passer en Espagne (18) ? Mais, de tout le livre, il n'est que ces quelques pages qui répugnent à la philosophie de Boyer d'Argens. Voyez, en effet, comme il admire l'*escrutinio* du curé Pedro Perez : il le nomme une « Critique ingénieuse et sensée » et il résume tout le passage avec assez de précision (19). Voyez surtout avec quel sérieux, avec quelle conviction éloquente il loue l'œuvre dans son ensemble. Le *Don Quichotte*, dit-il, a fait le plus grand « bien » à l'humanité « soit par le plaisir qu'il a causé aux Lecteurs, soit par le ridicule qu'il a donné à tous ces Livres de Chevalerie qui gâtoient l'esprit de la jeune Noblesse. » (20) Nul

(18) Boyer d'Argens. *Lettres Juives*, t. III, lettre 118, p. 356. — Cette critique, d'Argens l'avait déjà faite dans ses *Mémoires* : « Miguel de Cervantes, y écrit-il, est le seul Espagnol, dont les Ouvrages ne soient pas mêlez de plusieurs traits de dévotion. Il n'a pourtant pas été entièrement exempt du défaut de sa nation, et, tout grand homme qu'il étoit, il n'a pu éviter cet écueil dans l'histoire de l'Esclave Algérien. Il fait avoir plusieurs conversations à sa maîtresse avec *Lesa* (sic) *Maria*, la *Madona* vient toutes les nuits lui ordonner d'aller en Espagne, et le nœud de cette (sic) épisode, une des plus touchantes du Livre, n'est fondé que sur un miracle. (*Mémoires* de Monsieur le Marquis d'Argens. Avec quelques *Lettres sur divers Sujets*. Londres, 1735, lettre neuvième, *Sur les Espagnols*, p. 268, 269.)

(19) *Lettres Juives*, t. III, lettre 118, p. 357, 358.

(20) *Lettres cabalistiques, ou Correspondance philosophique, historique et critique, Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, et le Seigneur Astoroth*. Nouvelle Edition, augmentée de LXXX Nouvelles Lettres, de Quantité de Remarques, et de plusieurs Figures, La Haye, 1741, t. V, lettre 162, p. 293.

ouvrage n'est plus apte à former l'homme : « Il y a plus de Morale dans le Dom Quixotte de Michel de Cervante, que dans tous les Traités Philosophiques qu'ont publiés tant de Professeurs. Je doute qu'on puisse rien faire de plus instructif, que le discours que Michel de Cervante met dans la bouche de Dom Quixotte, lorsqu'il rencontre en chemin trois Ecoliers de Salamanque, dont le premier devoit embrasser le parti des Armes, le second celui de la Robe, et le troisième celui de l'Eglise. Tout ce qu'on peut dire de sage sur ces trois principaux états de la Vie se trouve dans ce discours. L'Ouvrage de Michel de Cervante est rempli de pareils morceaux ; et dans tout ce qui ne regarde point la Chevalerie errante, Dom Quixotte est le plus raisonnable des Mortels. Il falloit avoir le génie de Cervante pour placer dans la bouche d'un Fou plaisant les choses les plus sensées, les plus graves, et souvent les plus sublimes. » (21)

Ce livre qu'il goûte si fort et qu'il estime à si haut prix, Boyer d'Argens y fait volontiers allusion. Veut-il illustrer cette idée que « des leçons données par un maître qui sait les rendre aimables, font plus d'effet que celles d'un homme qui touche l'esprit sans gagner le cœur », c'est à Cervantes qu'il emprunte son exemple. Il écrit : « Le bon-sens de Don Quichotte, dans tout ce qui ne regarde pas la Chevalerie, paroîtroit moins sans l'opposition de sa folie, causée par l'amour des aventures ; et quelqu'esprit qu'eût l'Auteur de ce livre, il auroit à la fin ennuié son lecteur, si, content de moraliser, il n'eût égaïé sa matière par les bons mots de Sancho Pança, et par le récit de plusieurs histoires galantes, écrites poliment et racontées agréablement. » Puis, se rappelant la lettre de Saint-Evremond au comte d'Olonne, d'Argens estime que, pour charmer la solitude, le gai Cervantes offre plus de ressources que l'austère Epictète : le second ne donne que « des consolations affligeantes », le premier dissipe « sur le champ » la mélancolie (22).

Pareillement, d'Argens admire-t-il la bataille des chanoines dans le *Lutrin* ? Il ne manque pas d'ajouter que « la revûe de la Bibliothèque de Don Quixotte » a pu donner à Boileau l'idée d'une scène aussi réjouissante, mais que, de toute manière,

(21) *Lettres philosophiques et critiques*. Par Mademoiselle Co** Avec les Réponses de Monsieur D'Arg***. La Haye, 1744. Lettre xxvi. De Monsieur L. M. D.*, p. 311, 312.

(22) *Mémoires du Marquis de Mirmon, ou Le Solitaire Philosophe*, par M. le Marquis d'Argens, Amsterdam, 1748. Première partie, p. 129, 130, 131.

Boileau l'emporte ici sur son modèle : « Le Curé de Michel de Cervantes instruit simplement : Les Combattans de Despréaux instruisent et divertissent. » (23)

Il arrive même à d'Argens de citer le *Don Quichotte*, de le produire à titre d'exemple, pour soutenir son opinion. Les bons livres, affirme-t-il, ne devraient pas être continués : un bon livre est le plus dangereux rival pour la suite qui le prolonge, tel un beau « brillant » auprès d'un « diamant médiocre ». C'est ainsi que la « Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleuri seroit un fort beau Morceau, si elle n'étoit obscurcie par la Beauté du premier Ouvrage. » Semblablement, « les derniers Volumes du *Dom Quichotte* plairoient assez, s'ils n'étoient pas précédés des premiers. » (24)

Enfin Boyer d'Argens a rapproché ironiquement de don Quichotte et, aussi, de Sancho Pança, un aventurier de son temps, le baron de Newhoff, sujet prussien qui, après avoir été esclave à Alger, se rendit en Corse, et, sous le nom de Théodore I^{er}, s'y fit reconnaître souverain par un peuple qui le reçut comme son libérateur. Boyer écrit d'abord : « Qu'on parcoure les *Amadis*, je ne pense pas qu'on y trouve une Avanture aussi Romanesque. Je ne m'étonne plus que Sacho (*sic*) Pança crût si fermement d'être Roi d'une Ile : je m'apperçois, que la Chose n'étoit point impossible, si son Maître eut pû lui donner de quoi acheter trois mille Paires de Souliers, quatre mille Fusils, et six Canons de Fonte; car, c'est-là le Présent que le nouveau Roi de Corse a fait à son Peuple. » Puis, comme Boyer s'étonne que l'argent ne manque pas à cet improvisateur d'une royauté, il suppose qu'un magicien lui vient en aide : « Le sage Enchanteur, qui protege l'Avanturier Chevalier-errant, ne le laisse point manquer d'Espèces, et prend un Soins tout particulier des Affaires du nouveau Roi. » Le nom de don Quichotte n'est pas prononcé ici. Peut-on douter cependant que Boyer d'Argens n'ait songé à l'hidalgo, et à ses rapports et démêlés avec les enchanteurs? (25)

(23) *Réflexions historiques et critiques sur le goût et sur les ouvrages des principaux auteurs anciens et modernes*. Amsterdam, 1743, p. 289, 290.

(24) *Lettres Juives*, t. II, lettre 51, p. 91.

(25) *Ibid.*, lettre 55, p. 121, 122, 123. — D'Argens s'est de nouveau rappelé le roi Théodore dans une de ses *Lettres Chinoises, ou Correspondance philosophique, historique et critique. Entre un Chinois Voyageur à Paris et ses Correspondans à la Chine, en Moscovie, en Perse et au Japon...* 5 vol. La Haye, 1739. Le premier volume débute par une Epître « Au Defunt Roi de Corse, de Piteuse Memoire. » D'Argens y rappelle ironiquement « avec quelle hauteur », le Roi insultait les « débonnaires Sénateurs » de Gênes, lesquels

S'il aime à citer le *Don Quichotte*, à y faire allusion, Boyer d'Argens sait aussi s'en servir pour ridiculiser ses ennemis littéraires ou religieux.

Un détail frappe tout de suite, quand on ouvre le premier volume de ses *Lettres Juives*. Le frontispice nous montre les trois correspondants : Isaac Onis, Aaron Monceca, Jacob Brito, présentant l'ouvrage à « Dom Quichotte », Sancho Pança, Maître Nicolas. La gravure est fine, l'idée originale. L'on est à la fois séduit et intrigué : comment n'avoir pas hâte d'entamer la lecture de ces six tomes qui se placent sous une telle caution, se recommandent de tels garants ?

Mais qu'ont donc à faire don Quichotte, Sancho Pança, Maître Nicolas dans un tel ouvrage ? Ils vont être, aux mains de Boyer d'Argens, une arme contre les journalistes, ses adversaires : un Bruzen de la Martinière, un Aubert de la Chenaye-Desbois. Bruzen de la Martinière a pris, contre Boyer, la défense de l'Espagne : « On ne dira pas que l'Espagne manque de Poètes imprimez. Les Auteurs *Dramatiques* ont long-temps été le Magazine, où les nôtres alloient se fournir : Corneille, Scarron, Montfleuri, etc. en sont des preuves. Un plus long détail meneroit trop loin. Il en a été de même des *Romans* et des *Nouvelles*; et ce n'est point flatter les Espagnols que de dire qu'ils ont excellé en ce genre. » (26) Bien que ce panégyrique manque de chaleur, Boyer s'en irrite. Et il imagine, pour se venger, de composer une épître burlesque qu'il adresse « au preux et admirable Dom Quichotte de la Manche, Invincible Chevalier des Lions, etc., etc., etc. » (27) — épître où il demande à l'hidalgo aide et protection contre un autre chevalier d'Ibérie, ce Bruzen qui affiche l'insolente prétention de « réduire en poudre » la partie des *Lettres Juives*

« ont soin de faire graver sur leurs armes, *Homicide point ne feras*, afin d'avoir toujours un *memento* qui leur serve de préservatif entre le mauvais usage qu'ils pourroient en faire. » Puis d'Argens s'écrie : « N'aurait-on pas lieu de croire que vous n'étiez si fier, que parce que vous saviez bien qu'aucun des gens que vous insultiez, n'accepteroit le parti que vous leur offriez, et que dans le fond vous détestiez presque autant que *Sancho Pança* toutes les querelles qui se terminoient autrement qu'à coups de poing ? » — Voir, sur le roi Théodore, Jean Monnet : *Supplément au Roman comique, ou Mémoire pour servir à la vie de Jean Monnet, ci-devant Directeur de l'Opéra-Comique à Paris, de l'Opéra de Lyon, et d'une Comédie Française de Londres. Ecrits par lui-même, Londres, 1772, t. II, n. de la p. 48.* — Biographie Michaud, t. 30, p. 342 et sq. — et le roman de M. de Weck : *Le Roi Théodore*, paru dans le *Mercure de France* (1926), puis en volume, à la librairie Plon (1926).

(26) Bruzen de la Martinière, *Bibliothèque Française ou Histoire Littéraire de la France* (1736), t. XXIII, 2^e partie, p. 294.

(27) *Lettres Juives*, t. IV, au début.

déjà parue : « Venez, ô insensé Chevalier, opposer Folie à Folie : domtez Votre Rival le téméraire Chevalier d'Ibérie; et, après l'avoir terrassé, faites-lui confesser, qu'il ne doit nullement jouir du Droit d'être aussi extravagant que Vous. » Cette épître est suivie d'une préface (28) où Boyer revient et insiste sur ce rapprochement entre deux « folies. » Le publiciste qui a attaqué Boyer n'est pour lui qu'« une parfaite copie du fameux Dom Quichotte. » Et chacun sait « qu'il a pris une Passion aussi romanesque pour la Nation espagnole, que celle du Héros de la Manche pour son incomparable Dulcinée. » Il n'y a pas moyen de vivre en paix avec lui, à moins de confesser purement et simplement que les défauts de noble et haute dame Espagne sont « au-dessus des Vertus des plus grandes Princesses. » (29)

A Sancho Pança, aussi, Boyer demande burlesquement son aide, — « au Naïf et Inimitable Sancho Pança », comme il dit, à ce « vrai modèle des bons et fidèles écuyers, Gouverneur de l'Île de Barataria, etc., etc., etc. » (30) C'est que le Chevalier d'Ibérie, cet émule réjouissant de don Quichotte, et dont les folles prétentions nous ont été expliquées tout à l'heure, a trouvé, pour l'aider en ses « prétendues Découvertes », un « débonnaire » Sancho Pança qui est, en quelque sorte, son écuyer, ou, si l'on préfère, son « Copiste à Gages », son « Compilateur assidu. » Que le vrai Sancho Pança vienne donc se ranger à côté du vrai don Quichotte, et que tous deux entrent « en lice » contre ces usurpateurs de noms, professions, titres glorieux, et les forcent à quitter « la République des Lettres. » (31)

Et Boyer de s'en prendre maintenant à la Chenaye-Desbois. Celui-ci avait publié une *Correspondance historique, philosophique et critique entre Ariste, Lisandre et quelques autres Amis. Pour servir de Réponse aux Lettres Juives* (32). Contre cet autre ennemi, Boyer invoque l'assistance de Maître Nicolas, « Barbier de l'Illustre Dom Quichotte de la Manche », et qui tient « un Rang si distingué dans l'inimitable Roman de Michel

(28) *Lettres Juives*, t. IV.

(29) *Ibid.*

(30) *Ibid.*, t. V, au début.

(31) *Ibid.*

(32) Aubert de la Chenaye-Dubois, auteur fort obscur, aux gages des libraires de Hollande. Sa *Correspondance historique, philosophique et critique* est en 3 tomes et a paru à La Haye, en 1737-1738.

de Cervantes. » (33) Lui aussi, Maître Nicolas, il a son double, son impudent Sosie dans certain « Médecin Empirique » de fort peu de cervelle, — comprenons : dans ce la Chenaye-Desbois si malavisé. De même que lui, barbier, s'était fait redresseur de torts et n'avait abouti qu'à une chute lors de son premier combat (34), de même cet « Empirique » « s'est avisé de se revêtir de la Qualité d'Auteur » et, sous cet habit trop difficile à porter, se montre si niais « qu'il ne tardera sans doute pas à remonter sur ses tréteaux de médecin-charlatan. » Ainsi Boyer se moque, et sans grâce.

Tel écrivain encore, Boyer le rapprochera du chevalier déraisonnable. Voici, par exemple, Dacier qui, pour défendre la gloire de Pythagore, soutient que ce philosophe n'a enseigné la métempsychose que « métaphoriquement et dans un sens parabolique. » N'est-ce pas là un parti pris à la don Quichotte ? M. Dacier aime aussi tendrement les Anciens que le Manchois sa Dulcinée (35). Voici, en Allemagne, M. et M^{me} Gottsches, honnêtes personnes que l'envie a rendues les détracteurs de nos Illustres. Ceux-là, pareillement, sont des don Quichotte. Ils discourent des ouvrages d'un Voltaire ou d'un Maupertuis, comme l'étrange hidalgo de tournois et d'enchantements. Ici et là, c'est une même, une égale folie (36).

Aux gens d'Eglise, comme aux gens de Lettres, Boyer d'Argens trouvera des ressemblances avec le héros de Cervantes. Il n'y avait, écrit-il, prélat plus galant homme, plus poli, plus humain, plus charitable que le cardinal de Bissy. Il n'en était pas moins « constitutionnaire (*sic*) outré » et, par la fureur qui le possédait de faire triompher la bulle, il s'abandonnait « à des

(33) *Lettres Juives*, t. VI, au début.

(34) Boyer d'Argens semble confondre ici le barbier et le bachelier Sanson Carrasco.

(35) *Mémoires secrets de la République des Lettres, ou le Théâtre de la Vérité*, par l'Auteur des *Lettres Juives*, Amsterdam, 1737, t. II, p. 356-360.

(36) *Critique du Siècle, ou Lettres sur divers sujets; Par l'Auteur des Lettres Juives*. Nouvelle Edition, augmentée de nouvelles Lettres et de quantité de Remarques, La Haye, 1755, t. I, lettre XIII, p. 163-164. — Qu'il nous soit permis de citer encore ce passage du marquis d'Argens, — passage qui ne peut manquer, même aujourd'hui, de faire réfléchir : « On a vû quelquefois un zèle outré pour la patrie produire des effets aussi blâmables que ceux qui sont occasionnés par la noirceur du cœur. Au reste, quoique l'on trouve dans toutes les nations des exemples des travers dans lesquels l'amour mal entendu pour la patrie a fait donner plusieurs Ecrivains, il est cependant très certain que les Ecrivains Allemands sont plus sujets que les autres à se prévenir contre ceux d'une autre nation. Un grand nombre d'entre eux se déchainent journellement contre les gens de Lettres qui sont aujourd'hui non seulement l'admiration de la France, mais de toute l'Europe. » (*Critique du Siècle*, t. I, p. 162.)

excès très blâmables. » C'est, lui aussi, un don Quichotte : « Le Chevalier errant raisonne très sensément et très spirituellement, dès qu'il ne s'agissoit point de Chevalerie errante ; le Cardinal étoit un homme véritablement sage et pieux, quand la Constitution n'influoit pas sur sa conduite. » (37)

Les théologiens, — on sait qu'ils ont coutume de provoquer chez nos philosophes de véritables accès furibonds, — les théologiens, moins encore que le cardinal de Bissy, trouvent grâce auprès de Boyer d'Argens : « Ils sont accoutumés, prononce-t-il, dès les premiers pas qu'ils font dans l'Etude, à ne se nourrir que de Chimères ; et leur Cerveau s'est dérangé à un tel Point, qu'il seroit plus aisé de faire revenir de sa Folie le Héros de Michel de Cervantes, qu'un Homme infatué des Maximes de Sanchès, de Suarès, d'Escobar, de Tambourin, et de leurs semblables. » (38)

Mais voici l'émule par excellence du paladin manchois dans l'Eglise : Ignace de Loyola. « Fin », « fourbe », d'un esprit fort « délié », habile à se servir du « penchant qu'ont les peuples au fanatisme », Ignace « parcourut l'Espagne un pied nu et l'autre chaussé », et « il fit la veille des armes comme Don Quichotte. » (39) La cour de Rome l'a en outre canonisé pour les mêmes extravagances qui ont rendu don Quichotte si comique (40). Il faut ainsi que, bon gré mal gré, Cervantes et son héros apportent à la querelle religieuse de Boyer d'Argens l'arme suprême, celle qui blesse et peut tuer : le ridicule.

III

Comme d'Argens, les Encyclopédistes ont fait usage du grand roman. Notons tout de suite qu'ils semblent ne l'avoir que parcouru ou feuilleté. Nous ne trouvons point chez eux de ces remarques ni de ces réminiscences qui prouvent une habituelle fréquentation, une intimité véritable.

Diderot est l'un de ceux qui se le rappellent le plus volontiers. Dans cet ouvrage allégorique, et fastidieux, qu'il a intitulé

(37) *Lettres cabalistiques*, t. IV, lettre 117, p. 99, 100.

(38) *Lettres Juives*, t. III, lettre 118, p. 360.

(39) *Lettres cabalistiques*, t. V, lettre 158, p. 228, 229.

(40) *Ibid.*, t. I, lettre 11, p. 107.

la *Promenade du Sceptique* (41), il affirme que les évêques distribuent à prix d'argent absolutions et dispenses, — c'est ce qu'il appelle tenir « magasin de savon », — et qu'ils ont le secret d'un baume (les Saintes Huiles) « aussi merveilleux que celui de Fier-à-bras. » (42) Evêques, archevêques, et leur chef : le Pape, dira-t-il plus loin (43), doivent se garder d'« un ennemi mortel », le Diable : ce diable, ou « enchanteur malin », « on le représente à peu près sous la forme hideuse qu'on a donnée à l'enchanteur Freston, chez le duc de Médoc, dans la continuation maussade de l'excellent ouvrage de Cervantes. » Se moquant ensuite des austérités pratiquées dans les couvents, Diderot nous montre un « aveugle », c'est-à-dire un moine en train de s'appliquer de rudes coups avec sa discipline, et il le compare à « un quinze-vingt qui se déchirerait les épaules » ou à « Sancho qui se fustige pour désenchanter Dulcinée. » (44)

Nous parle-t-il ailleurs (45) de l'ordre des Jésuites qu'il définit « un véritable ordre de chevalerie », il nous fait voir les bons Pères marchant tous « sous l'étendard de la Vierge Marie, la Dulcinée de Saint-Ignace. » (46) Puis, avec plus d'exactitude historique que d'élégance dans le tour, il déclare : « l'établissement de cet ordre fut presque immédiat au temps de la chevalerie espagnole, des paladins et du don-quichottisme. » (47). Il conserve la même démarche un peu lourde lorsque, s'adressant à l'un des membres de la communauté, le R. P. Berthier, journaliste de Trévoux, il le raille de continuer « très incognito » le P. Longueval : ce qui, soutient-il effrontément, permettra au très aimable R. P., — et si complaisant ! — de « nous donner des lumières sur les continuateurs ignorés des ouvrages célèbres, de l'Arioste, de *Don Quichotte*, du *Roman comique*. » (48)

Veut-on, en revanche, un rapprochement d'un goût sûr, d'une heureuse justesse ? Un peintre aujourd'hui fort oublié, Beaufort, avait représenté, pour sa réception à l'Académie, le serment de Brutus, Lucretius et Collatin jurant de venger

(41) *Œuvres complètes*, éd. J. Assezat, t. I, *La Promenade du Sceptique ou les Alliés*, 1747.

(42) *Ibid.*, p. 196.

(43) *Ibid.*, p. 213, 214.

(44) *Ibid.*, p. 224.

(45) *Œuvres complètes*, t. II, *Réfutation de l'ouvrage d'Helvetius, intitulé l'Homme*, 1773-1774.

(46) *Ibid.*, p. 424.

(47) *Œuvres complètes*, t. II, p. 424.

(48) *Ibid.*, t. XIII, *Lettre au R. P. Berthier, Jésuite*, 1751, p. 167.

Lucrèce et de chasser les Tarquins de Rome. Le Brutus surtout déplaît à Diderot : c'est « un vrai don Quichotte, affirme-t-il d'abord, à qui il ne manque que l'armet de Mambrin. » Puis : « Le Brutus... étend la main avec réflexion et dignité ; c'est le don Quichotte qui reçoit Sancho chevalier et lui impose les mains. » (49)

Ces comparaisons et ces allusions sont-elles tout ce qui, chez Diderot, vient de Cervantes ou du continuateur français de Cervantes ? Le titre même de son roman : *Jacques le Fataliste et son Maître* nous remet en mémoire le couple que forment le chevalier et l'écuyer. Comme Sancho et don Quichotte, Jacques et son compagnon demeurent inséparables, et, s'ils ont ensemble d'assez brutales querelles, ils ne sauraient vivre l'un sans l'autre : le bavardage du premier est nécessaire au bonheur du second ; le second fournit au premier le plus attentif des auditeurs. Ce lien qu'établit entre les deux personnages une familiarité de chaque jour, Diderot l'a signalé lui-même, et, à cette occasion, il ne manque pas de nommer les deux héros espagnols : « ...Jacques et son maître ne sont bons qu'ensemble et ne valent rien séparés non plus que Don Quichotte sans Sancho et Richardet sans Ferragus... » (50). Il ne faudrait pas cependant, d'une ressemblance peut-être fortuite, conclure à une imitation réelle dans les idées, les faits, le plan, la psychologie. *Jacques le Fataliste et son Maître* n'est, à aucun degré, une œuvre de combat, une satire littéraire. Ce n'est qu'un récit plein de verve où, entre autres mérites, l'on admire l'aisance du style, la fertilité de l'invention verbale. Les événements non plus (ce conte dialogué en admet peu) n'ont gardé trace des incidents multiples du *Don Quichotte* : Diderot n'en imite aucun. Le procédé de composition diffère aussi. Rien de moins suivi que la narration française avec ses arrêts brusques, ses retours en arrière, son incessant va et vient, le perpétuel sans-gêne de ses digressions. Le *Don Quichotte* au contraire se développe, pendant de longues pages, d'un cours égal, équilibré, fort. Les héros de Diderot ne sont pas enfin à la façon et sur le type des héros de Cervantes. Ni Jacques n'est, à aucun moment, la réplique de Sancho, ni le maître de Jacques le double du chevalier. Cervantes n'a pas eu d'influence sur Diderot.

Autour de ce vigoureux et original esprit, parmi ceux dont il

(49) *Œuvres complètes*, t. XI, Salon de 1771, p. 515.

(50) *Ibid.*, t. VI, *Jacques le Fataliste et son Maître* (écrit en 1773, publié en 1796), p. 68.

est l'ami, le conseiller, quelques-uns encore se souviennent du *Don Quichotte*, ne fût-ce que pour appliquer à autrui ces sobriquets : don Quichotte, Sancho Pança.

Grimm, qui s'élève plusieurs fois dans sa *Correspondance* contre cette curiosité et ce goût de la Chine que professaient les philosophes, Grimm traite avec rudesse un personnage chinois, dans un roman, de « Don Quichotte », de « redresseur de torts », de « réparateur d'injures. » (51) Madame d'Epinay nomme pareillement Rousseau un don Quichotte. L'on se souvient que Saint-Lambert avait été averti par une lettre anonyme de la liaison qui s'était formée entre Jean-Jacques et Madame d'Houdetot. Jean-Jacques accusait de la dénonciation Madame d'Epinay. Madame d'Epinay à son tour incrimine nettement Jean-Jacques de folie. Les explications, écrit-elle, qu'elle a eues avec le philosophe, ne l'ont nullement éclairée sur cette bizarre affaire où elle n'est à coup sûr pour rien : « Tout ce que j'entrevois, c'est que sa tête fermente, qu'il est malheureux, qu'il ne sait à qui s'en prendre, et que, dénué de motifs réels de plainte, il accuse jusqu'à ses amis, et qu'il voit partout des chagrins, des dangers, des complots, comme don Quichotte voyait des enchanteurs. » (52)

Un autre familier de Diderot, l'abbé Galiani, cite également le héros de la Manche et, avec lui, sa dame et son écuyer. Il entretient l'abbé Morellet d'une espèce de lettre qu'il a reçue : « huit mortelles pages sans signature, d'une main inconnue, et où je vois qu'on veut me faire accroire que c'est vous qui m'écrivez. » (53) Cette lettre qu'il affecte malignement de n'attribuer qu'à un pseudo-Morellet, elle est, ajoute-t-il, « incroyable ». L'auteur s'y « bat les flancs pour avoir, dit-il, de la chaleur, et pour faire, dit-il, du bien aux hommes, et pour soutenir, dit-il, les droits du citoyen. Il joue le héros, et soupire après une petite pension. Il se dit le Don Quichotte de la liberté. » La liberté, reprend Galiani, elle n'a peut-être jamais eu plus d'existence que l'illustre Donna Dulcinea del Toboso. N'importe ! Le pseudo-Morellet la tient

(51) *Correspondance littéraire*, t. VII, p. 117. Le roman s'intitule : *Hau Kiou Choan* ; — et le « Don Quichotté chinois » s'appelle Tiehchung-u.

(52) *Mémoires et Correspondance de Madame d'Epinay*, éd. Paul Boiteau, Paris, 1863, t. II, p. 320 (Lettres à Grimm, du 15 juillet 1757).

(53) *Correspondance avec Madame d'Epinay, Madame Necker, Madame Geoffrin, etc. Diderot, Grimm, d'Alembert, de Sartine, d'Holbach, etc.* Nouvelle édition par Lucien Perey et Gaston Maugras, 2 vol., Paris, 1881, t. I, lettre XLIV, à M. l'abbé Morellet, Naples, 26 mai 1770, p. 152, 153.

pour sa maîtresse, une maîtresse qu'il défend à outrance, avec de gros mots, le plus vif emportement, et une bien détestable longueur de style (54).

Galiani, encore, jugeant que Voltaire se moque de nous, lorsqu'il nous parle avec éloges du gouvernement de Cicéron en Cilicie, rapproche la Cilicie de Barataria, Cicéron de Sancho, et affirme même que la ressemblance est complète (55). Galiani se trompe ou exagère : il y a de l'impertinence dans son propos.

Notre abbé, enfin, après beaucoup d'autres, a imité le *Don Quichotte* dans une petite pièce de théâtre en langue italienne, qu'il résume ainsi pour Madame d'Epinay : « On suppose un bon bourgeois de province qui s'est mis en tête de rétablir l'ancienne philosophie, l'ancienne musique, la gymnastique, etc. Il se croit Socrate : il a pris son barbier, dont il a fait Platon (c'est le Sancho Pança) ; sa femme est acariâtre et le bat toujours : ainsi c'est une Xantippe. Il va dans son jardin consulter son démon ; enfin on lui fait boire un somnifère, en lui faisant croire que c'est la cigüe : et grâce à l'opium, lorsqu'il se réveille, il se trouve guéri de sa folie. » (56) Le rapport, qui est évident, entre l'ouvrage de Galiani et celui de Cervantes, ne laisse pas toutefois d'être mince. Il consiste surtout dans l'idée première et le dessein : représenter un bourgeois qui ne soit pas de son temps et qui, comme don Quichotte, s'efforce de renouveler des mœurs abolies. Pour l'intrigue, ce que nous en dit l'auteur suffit à montrer qu'elle n'emprunte guère au roman espagnol. Comment d'ailleurs l'imitation du semillant abbé eût-elle été un esclavage ?

Après de Galiani, plaçons un second Italien, diplomate également et également fort goûté de nos philosophes : Caraccioli. Caraccioli, écrivant de Palerme à d'Alembert, lui demande des nouvelles de l'abbé d'Arnaud, ce « don Quichotte de la musique », puis ajoute : « son Sancho-Pança ne m'intéresse pas moins, et je ne sais plus rien au-sujet de ce couple illustre ; je suis dans un pays perdu. » (57)

(54) *Correspondance...*, p. 153, 154. — Rappelons que les doctrines économes du spirituel auteur des *Dialogues sur les Blés* différaient absolument de celles de l'abbé Morellet.

(55) *Ibid.*, t. I, lettre CXVII, à M^{me} d'Epinay, Naples, 20 juillet 1771, p. 421, 422.

(56) *Ibid.*, t. II, Lettre CXXXVII, à M^{me} d'Epinay, Naples, 16 septembre 1775, p. 424.

(57) *Œuvres posthumes* de d'Alembert, Paris, An VII, 1799 (vieux style), t. I, lettre à d'Alembert, de Palerme, 1^{er} octobre 1782, p. 385.

D'Alembert, le grave d'Alembert, a lui aussi gardé un souvenir très net de l'œuvre de Cervantes. Dans une lettre adressée à Frédéric II, il appelle « curieux impertinents » certains indiscrets qui ont fâché le roi-poète (58). Examine-t-il, dans son *Histoire des Membres de l'Académie Française*, ce roman de Marivaux que nous connaissons bien : *Pharsamon*, ou *les nouvelles Folies romanesques* ? Il constate d'abord que le spirituel écrivain n'a pas été « plus heureux à imiter, qu'il ne l'avoit été à travestir. » Il remarque ensuite que Cervantes lui-même, « malgré son rare mérite », « auroit peut-être assez de peine, s'il n'étoit ancien, à nous intéresser aujourd'hui, parce que le genre de folie qu'il attaque n'existe plus, et que d'autres ridicules ont succédé à celui du Héros de la Manche, devenu suranné pour nous. » D'Alembert, — cette phrase le prouve, — n'a point été sensible à l'étonnante diversité du *Don Quichotte* : à la fois roman d'aventures et pastorale, manuel de sagesse humaine et satire littéraire. Le ton de moquerie l'en a seul frappé. Revenant à Marivaux et au *Pharsamon*, c'est surtout le valet Cliton qu'il considère. Il le rapproche de Sancho, mais pour lui préférer l'écuyer espagnol. Sancho, dit-il, « ne tombe jamais ni dans le précieux ni dans le bas. Cliton est tantôt une manière de Métaphysicien qui n'a de valet que l'habit, tantôt un personnage ignoble qui n'a de propos que ceux de la plus vile populace. » (59) Il y a peut-être, là encore, quelque étroitesse de jugement. Cliton, amusant comme un valet de comédie, ne mérite ni ce reproche qui l'exalte, ni ce reproche qui le rabaisse (60).

D'Alembert en outre, lorsqu'il écrit sur la destruction des *Jésuites en France*, ne manque pas d'affirmer qu'Ignace de Loyola eut « la cervelle échauffée » par des récits chevaleresques, puis par des livres de dévotion. Le résultat fut qu'il « se mit en tête d'être le Don Quichotte de la Vierge ». Et d'Alembert le

(58) *Œuvres*, t. V, Paris, 1822, *Correspondance avec le roi de Prusse*. Paris, 30 juillet 1772. Voici le passage de la lettre auquel nous faisons allusion : « Puissiez-vous, sire, faire encore longtemps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, fussent les *curieux impertinens* qui ont mis votre majesté de mauvaise humeur, les trouver assez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* ressemblent à M. Van Haren, et qu'ils puissent se vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les crois pourtant pas assez dépourvus pour ne pas sentir celle qui a dicté vos vers ! » (p. 341).

(59) *Histoire des Membres de l'Académie Française, Morts depuis 1700 jusqu'en 1771, Pour servir de suite aux Eloges imprimés et lus dans les séances publiques de cette Compagnie*, Paris, 1786, t. VI, p. 154, 155.

(60) Voir plus haut notre étude sur le personnage de Cliton, p. 465, 466.

montre allant « prêcher aux infidèles la religion chrétienne qu'il ne savait guères », et s'associant pour ce dessein « avec les aventuriers » qui voulaient bien se joindre à lui (61). L'exaltation mystique, ce fonds commun au don Quichotte de la Vierge et à don Quichotte, d'Alembert n'en a jamais eu la moindre intelligence. Pourtant sa propre ferveur d'adoration pour une inhumaine Dulcinée eût dû lui rendre au moins sympathiques d'aussi beaux élans du cœur.

Un d'Helvetius, un d'Holbach ne les comprendront pas davantage. Ils sont, comme d'Alembert, trop de leur temps, pour que, dans leur conception de l'homme idéal, l'instinct, le sentiment, la passion puissent trouver leur juste place à côté de la raison raisonnante et de sa logique démonstrative. L'impulsif, l'opiniâtre, l'entêté don Quichotte est pour eux le type même de l'insensé. Aussi voyons-nous Helvetius comparer au héros de Cervantes tous ceux qui accordent « trop d'importance » à leurs occupations ou préoccupations, et s'efforcent d'y tout ramener (62). Pour d'Holbach, il s'en prend au seul fondateur de la Compagnie de Jésus. Il déteste en lui le « fanatique », le dévot romanesque, celui qui, afin de glorifier la Vierge, forma « le projet de chercher des aventures périlleuses et de faire le *Don Quichotte* de la Religion Romaine. » (63) Y a-t-il donc un Encyclopédiste pour qui Saint-Ignace ait été autre chose qu'un fou, et tout semblable au fou de la Manche ?

IV

Voltaire à son tour, celui de tous les philosophes qui a le plus combattu, qui s'est le plus démené, n'a-t-il pas trouvé dans sa longue vie l'occasion fréquente de faire allusion au *Don Quichotte*, d'en citer les personnages, d'en rappeler les incidents ? La chose n'a pas toujours paru très certaine, si bien que l'*Inter-*

(61) *Sur la destruction des Jésuites en France, par un Auteur désintéressé* (d'Alembert), 1765, p. 14, 15.

(62) *Œuvres complètes* de M. Helvétius. Nouvelle édition, corrigée et augmentée sur les Manuscrits de l'Auteur avec sa vie et son Portrait. Londres, 1781, t. II. *De l'Esprit*. Discours IV : Des différents noms donnés à l'Esprit. Chapitre XI : Des conseils, p. 364.

(63) D'Holbach, *Tableau des Saints ou Examen de l'esprit, de la conduite, des maximes et du mérite des personnages que le Christianisme révere et propose pour modèles*. Londres, 1770, t. II, ch. IX, p. 186.

médiaire des Chercheurs et des Curieux (64) a pu écrire : « On a avancé que le nom de Don Quichotte ne se trouvait pas une seule fois dans la volumineuse collection des Œuvres de Voltaire. Est-ce exact ? »

Non, ce n'est pas exact. D'abord Voltaire a lu le *Don Quichotte* et l'a lu d'assez près pour se rappeler que tel verbe, le verbe *enfiler*, s'y rencontre à l'occasion de Sancho Pança : « Je me souviens... que dans le *Don Quichotte* il est dit que Sancho-Pança *enfile* des proverbes... » (65) Un lecteur trop pressé n'eût pas d'autre part, comme il l'a fait, retrouvé jusqu'à l'esprit du quiétisme dans l'œuvre de Cervantes ; et il n'eût pas non plus appuyé son dire à l'aide d'une citation empruntée au texte original : « Ce qu'on aurait dû remarquer, écrit Voltaire, c'est que le quiétisme est dans *don Quichotte*. Ce chevalier errant dit qu'on doit servir Dulcinée, sans autre récompense que celle d'être son chevalier. Sancho lui répondit : « Con esta manera de amor he oido yo « predicar que se ha de amar a nuestro señor por si solo, sin que « nos mueva esperanza de gloria, ó temor de pena : aunque yo « le querria amar y servir por lo que pudiese. » (66)

Puis, ce n'est pas une fois, mais bien des fois que nous avons rencontré chez Voltaire ces noms : don Quichotte, Sancho Pança, Dulcinée, Maritorne. Veut-on des exemples ? Le précepteur de la *Nouvelle Héloïse*, le tendre amant Saint-Preux, c'est en vain qu'à Paris il continue de porter dans son cœur l'image de la femme adorée : il comprend vite que la philosophie bien entendue admet des consolations, et aussitôt il en va demander aux filles de joie, semblable en cela « à Don Quichotte, qui adorait Dulcinée du Toboso dans les bras de Maritorne. » (67) Mais lui, Voltaire, n'agit-il pas de même... au figuré, s'entend, lorsque, délaissant Virgile et Racine, il se met à lire les « rapsodies du jour », les « feuilles volantes » des publicistes parisiens ? « Don Quichotte fit une infidélité d'un moment à Dulcinée pour Maritorne. Adieu, adieu ; quand je songe aux infidélités, je suis si

(64) *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. XII, p. 36.

(65) Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. Moland, t. 46, p. 551, de Ferney, 6 février, à M***. Voltaire, enfin, nous laisse entendre lui-même qu'il a lu le *Don Quichotte*, lorsqu'il écrit à d'Alembert (septembre 1753) : « A l'égard des Espagnols, je ne connais que *Don Quichotte et Antonio de Solis*. Je ne sais pas assez l'espagnol pour avoir lu d'autres livres, pas même le *Château de l'âme* de sainte Thérèse. » (*Œuvres complètes*, t. 38, p. 125).

(66) *Ibid.*, *Le Siècle de Louis XIV*, t. 15, p. 67, n. 1.

(67) *Ibid.*, t. 24, *Lettres sur la Nouvelle Héloïse* (2^e lettre), 1761, p. 173.

honteux que je me tais. » (68) — Un M. du Faï a-t-il sur sa cheminée, dans des vases, « une belle garniture de polypes de la grande espèce » ? Voltaire, et quelques visiteurs avec lui, font difficulté d'admettre que ce soient là des animaux : « ...nous ressemblions à Sancho Pança, qui ne voyait que des moulins à vent où son maître voyait des géants armés. » (69) Un point d'histoire controversé amène de même, sous la plume de Voltaire, et don Quichotte et Sancho Pança : l'on veut que Pépin d'Austrasie ait donné l'exarchat de Ravenne à l'évêque de Rome Etienne III... Qu'importe ? Cette donation « n'aurait pas plus de validité que la concession d'une île par don Quichotte à son écuyer Sancho-Pança. » (70) Après l'histoire, l'épigraphie : une inscription chinoise rapportée par le Jésuite Espagnol Sémédo est toute du « style des personnages de *Cervantes* et de *Quevedo*... » (71) Après l'épigraphie, la polémique, et la plus actuelle : Voltaire félicite le marquis d'Argens d'avoir « terriblement malmené le don Quichotte de l'Espagne », Bruzen de la Martinière. « Vous êtes plus dangereux pour lui que des moulins à foulon. » (72) Avec plus de sérieux, et même avec la gravité de la conviction, Voltaire, estimant que notre code est « très-embrouillé », et qu'on se perd en tout ce fatras juridique, Voltaire apprécie fort ce juge peu savant, mais de tant de bon sens, que fut Sancho : « Je ne connais point de meilleur juge que Sancho Pança : cependant il ne savait pas un mot du code de l'île de Barataria. » (73) Voltaire, qui avait peu fréquenté les livres de droit, avait en revanche beaucoup pratiqué ceux de médecine : il en a lu, affirme-t-il avec quelque humour, autant que « don Quichotte » « de livres de chevalerie. » (74)

A un auteur qui cite si volontiers les héros du *Don Quichotte*, il est permis de demander ce qu'il pense de l'œuvre même. Voltaire n'apporte point sur elle de jugement en forme, ni de

(68) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 37, de Postdam, le 20 mars 1751, à M^{me} Denis, p. 265.

(69) *Ibid.*, t. 27, *Mélanges, Des Singularités de la Nature par un Académicien de Londres, de Bologne, de Pétersbourg, de Berlin, etc.*, ch. III : *Des Polypes*, 1768, p. 130.

(70) *Ibid.*, t. 27, *Mélanges, le Pyrrhonisme de l'Histoire par un bachelier en théologie*, 1768, ch. XX, *des Donations de Pepinus ou Pépin le Bref à l'Eglise de Rome*, p. 270.

(71) *Ibid.*, t. 29, *Mélanges, Lettres chinoises, indiennes et tartares*. à M. Pauw. Par un Bénédictin, 1776, p. 465. *Lettre IV, sur l'ancien christianisme, qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine*.

(72) *Ibid.*, t. 34, de Leydes, 2 février 1737, au marquis d'Argens, p. 210.

(73) *Ibid.*, t. 18, *Dictionnaire philosophique. Conseiller ou Juge*, p. 241.

(74) *Ibid.*, t. 46, de Ferney, 22 avril 1768, à M. Paulet, p. 26.

critique développée. Toutefois'il sait d'un mot la caractériser, ou encore la rapprocher d'autres livres connus.

Parmi les ouvrages espagnols, écrit-il, un seul est « curieux » : *Don Quichotte* (75). Depuis *Don Quichotte*, les Espagnols n'ont pas eu « un seul roman qui mérite d'être lu. » (76) Le *Don Quichotte* est pour l'Espagne ce que l'*Orlando furioso* est pour l'Italie : la plus belle de ses créations littéraires (77). Ce rapprochement entre Cervantes et l'Arioste, Voltaire le fera de nouveau, mais, cette fois, avec plus d'insistance et pour préférer ouvertement le poète italien au romancier espagnol. L'*Orlando*, nous dira-t-il, est « plein », « varié », « fécond en beautés de tout genre. » Et il lui est arrivé, à lui, Voltaire, « après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture. » Ce qui le séduit surtout dans ce « prodigieux ouvrage », c'est l'aisance du poète qui, toujours au-dessus de sa matière, passe avec simplicité et opportunité du sublime au plaisant. L'*Orlando* réunit, sans dispart aucune, l'épique et le bouffon. C'est l'*Illiade*, c'est l'*Odyssée*, — et c'est, aussi bien, le *Don Quichotte*, « car son principal chevalier errant devient fou comme le héros espagnol. » (78) Mais, ajoute Voltaire aussitôt, la folie de Roland intéresse plus que celle de don Quichotte : don Quichotte n'est, en effet, représenté dans Cervantes « que comme un insensé à qui on fait continuellement des malices. » (79) Cette vue dernière, un peu simple, montre assez que Voltaire s'en est tenu, avec le *Don Quichotte*, à l'apparence superficielle du livre.

Il le rapproche aussi de *Hudibras* (80) de Butler. « Le poème d'*Hudibras* semble être un composé de la satire *Ménippée* et de *Don Quichotte*. » La *Satire Ménippée*, cependant, ne le vaut pas : « elle n'est qu'un ouvrage très médiocre. » Et le *Don Quichotte* ? *Don Quichotte* garde sur *Hudibras* l'avantage que donnent d'habitude, sur l'esprit tout court, « le goût, la naïveté, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer. » Il en résulte que *Don Quichotte* est une œuvre universelle, lue « de toutes les nations », et *Hudibras* une œuvre

(75) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 47, du 4 mai 1771, à M. Tabareau, p. 420.

(76) *Ibid.*, t. 25, *Mélanges*, Articles extraits de la Gazette littéraire de l'Europe, article du 30 mai 1764 sur l'Histoire de la lady Julie Mandeville, p. 183.

(77) *Ibid.*

(78) *Ibid.*, t. 18, p. 573, 574.

(79) *Ibid.*, p. 574.

(80) *Hudibras*, poème burlesque, a pour sujet la guerre civile en Angleterre sous Charles I^{er}.

particulière, uniquement nationale, lue des seuls Anglais. Voltaire note aussi, — mais la remarque est de bien moindre importance, — que le héros de Butler n'est pas « un personnage feint » comme celui de Cervantes, que c'était au contraire un chevalier-baron très réel, nommé Samuel Luke, ancien partisan et officier de Cromwel(81). Cette supériorité que Voltaire reconnaît à Cervantes sur Butler, il la lui accorde aussi sur Swift. Swift met en scène, dans son *Conte du Tonneau*, trois frères : Pierre, Martin et Jean, c'est-à-dire le pape, Luther et Calvin. « L'auteur », affirme Voltaire, « fait faire plus d'extravagances à ses trois héros que Cervantes n'en attribue à son don Quichotte, et l'Arioste à son Roland. » (82)

Mais, plus que le livre lui-même, ce sont les personnages du *Don Quichotte* qui ont intéressé Voltaire.

Pour lui, d'abord, si don Quichotte n'est qu'un « héros de roman », et issu tout entier d'un cerveau créateur, il n'est pas toutefois sans rapport avec la vie : la caricature dissimule ici une authentique, une historique vérité. Il y a eu, de par le monde, des don Quichotte en héroïsme. Voltaire nous rappelle que Jean de Verchin, « chevalier de grande renommée, et sénéchal de Hainaut », avait fait afficher dans toutes les grandes villes de l'Europe « qu'il se battrait à outrance, seul ou lui sixième, avec l'épée, la lance et la hache, avec l'aide de Dieu, de la sainte Vierge, de monsieur Saint George et de sa dame. » Cependant, comme personne n'avait comparu pour tenir tête à ce Flamand superbe, il fit vœu d'aller lui-même au-devant des risques et périls en France et en Espagne, « toujours armé de pied en cap. » « Après quoi, continue Voltaire, il alla offrir un bourdon à monseigneur Saint Jacques en Galice. » (83) N'est-ce pas là parler et agir en don Quichotte ? Et « l'original » du comique hidalgo ne serait-il pas un seigneur de Flandre ?

Cette race de don Quichotte n'a point disparu. L'histoire presque contemporaine, et même l'existence de tous les jours, nous en offrent de surprenants exemplaires. Ce sont, écrit notre philosophe à Catherine II, de véritables don Quichotte que ces

(81) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 22, *Mélanges* 1, *Lettres philosophiques* (22°), p. 170, 171.

(82) *Ibid.*, t. 26, *Mélanges*, *Lettres à S. A. Mgr le Prince A***, sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne*, 1767, lettre V, sur Swift.

(83) *Ibid.*, t. 12, *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, ch. G. *Des Duels*, p. 151.

Français extravagants « qui ont couru sans mission vers la zone glaciale combattre pour le *liberum veto*. » Toutefois, ces « don Quichottes welches » méritent quelque indulgence : ils n'ont point obéi, comme tels dévots (84), à une impulsion basse ou fanatique. Ils n'ont été que « très mal-instruits, très-imprudents, et très-injustes. » (85) Que de don Quichotte encore nous cite Voltaire ! Considérez le R. P. Castel. Non content de soutenir maints combats avec des adversaires tels que Newton, Leibnitz, Réaumur, Maupertuis, le voici qui s'en prend au musicien Rameau, dont il attaque le bel ouvrage : la *Génération harmonique* : « C'est le don Quichotte des mathématiques, à cela près que don Quichotte croyait toujours attaquer des géants, et que le révérend Père se croit un géant lui-même. » (86) Maupertuis, à son tour, dut fort bien représenter le Chevalier de la Triste Figure, lorsque, se rendant à Vienne, il fut dépouillé par des paysans « dans cette maudite Forêt-Noire, où il était — ajoute Voltaire — comme don Quichotte faisant pénitence. » (87) Tel auteur encore, celui par exemple qui a écrit les *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du parlement* (88), comment ne pas le juger, malgré son savoir, une manière de don Quichotte ? « Il ressemble à don Quichotte, qui voyait partout des chevaliers et des châteaux, quand les autres ne voyaient que des meuniers et des moulins à vent. » (89) Et l'abbé Coyer, l'homme du monde le plus lourd dans la conversation, l'ennui personnifié ? Grimm (90), Bachaumont (91), La Harpe (92) nous ont raconté que le malicieux patriache de Ferney, excédé de ce visiteur importun, sut hâter son départ en le comparant au chevalier de la Manche : « Savez-vous bien, monsieur l'abbé, lui dit-il, la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous ? C'est que don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux, et vous, vous prenez tous les châteaux pour des auberges. » « Cette bou-

(84) Les dévots à Notre-Dame de Czenstokova.

(85) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 48, lettre du 29 mai 1772, à Catherine II, p. 104.

(86) *Ibid.*, t. 34, lettre à Rameau, de mars 1738, p. 440.

(87) *Ibid.*, t. 36, lettre de Bruxelles, le 2 mai 1741, à M. l'abbé de Valori, p. 46.

(88) Par Lepage, 1753.

(89) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 43, lettre du 26 février 1764, à M. Dami-laville, p. 139, 140.

(90) Grimm, *Correspondance*, t. XI, mars 1777, p. 445, 446.

(91) Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. X, 18 juin 1777, p. 169.

(92) La Harpe, *Correspondance littéraire, adressée à son Altesse Impériale Mgr le Grand-Duc, aujourd'hui Empereur de Russie, et à M. le Comte André Schowalow...* Paris, An IX (1801). — Lettre CLXXVII, t. IV, p. 48.

tade », ajoute Grimm, désenchantait subitement M. l'abbé, qui repartit dans les vingt-quatre heures.

Voltaire enfin s'est comparé lui-même à don Quichotte, voire à Sancho Pança. Il écrit de Cirey au duc de Richelieu : « Le pacifique philosophe dont vous vous moquez est cependant entre ses montagnes, faisant pénitence comme don Quichotte, et attendant sa Dulcinée. » (93) La Dulcinée de Voltaire, à cette date de 1735, est M^{me} du Châtelet. Plus tard, en 1740, comme il fait route vers le jeune roi de Prusse, Frédéric II, et que son carrosse s'est brisé sur le chemin d'Herford, en Westphalie, il se représente au roi, à cheval en culotte de velours, bas de soie et mules, aussi embarrassé et risible que le maigre don Quichotte sur sa bête efflanquée :

C'est ainsi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer et Rossinante,
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillants exploits,
Mais j'aime mieux ma destinée ;
Ils ne servaient que Dulcinée,
Et je sers le meilleur des rois.

Le voici maintenant à Herford : la sentinelle l'interroge. « J'ai répondu, comme de raison, que je m'appelais Don Quichotte, et j'entre sous ce nom... » (94)

Plus tard, en 1750 (95), après six mois de séjour auprès de Frédéric, sentant déjà que Berlin « tremble sous lui », et commençant de regretter ses amis de France, il écrit aux d'Argental : « Me voilà toujours Sancho-Pança dans mon île (96), après avoir été *Chie-en-pot-la-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Westphalie ? » (97) Lors de son retour (1753) les ennuis et tracas-

(93) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 33, lettre de Cirey, le 30 septembre 1735, p. 534.

(94) *Ibid.*, t. 35, de Herford, le 11 novembre 1740, à Frédéric II, roi de Prusse, p. 547.

(95) Rappelons que ce deuxième séjour de Voltaire auprès de Frédéric dura de 1750 à 1753. Voir, sur ces rapports du poète et du roi, Emile Henriot, *Voltaire et Frédéric II*, collection des *Récits d'autrefois*, 1927.

(96) Postdam est situé, en effet, dans une île formée par la Sprée et le Havel.

(97) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 37, de Postdam, le 11 décembre 1750, à M. le comte d'Argental, p. 213. Une ou deux fois encore, Voltaire se rapproche de Sancho Pança. Comme il a prononcé quelques vérités indiscutables : « des Cyrus peuvent trouver des Tomiris ; il ne faut qu'un coupe-gorge pour ruiner un grand joueur », il ajoute : « J'enfile des proverbes comme Sancho Pança. » (*Œuvres complètes*, t. 39, aux Délices, lettre du 20 mai 1757 à M. Darget, p. 210).

series, que lui suscite Frédéric, le portent de nouveau à se dire un don Quichotte, — un don Quichotte victime de *Yangois* barbares : « ...depuis Gotha jusqu'à Strasbourg », raconte-t-il à d'Argental, il est allé « de princes en *Yangois*, et de palais en prison et cabarets. » (98) Le même terme de *Yangois* lui revient, lorsqu'il s'adresse à la duchesse de Saxe-Gotha : « ...j'espère que du moins les chemins seront libres, et que votre maigre don Quichotte ne trouvera plus d'*Yangois* sur sa route. » (99)

Si ce don Quichotte, en rupture de Frédéric, attire un peu notre pitié, que d'autres circonstances où il s'attire beaucoup notre sympathie ! Ces circonstances, tout le monde les connaît : affaire Calas, affaire Sirven, affaire La Barre et d'Etallonde, affaire Lally Tollendal, affaire Montbailli. Nous ne les résumerons pas. Nous dirons seulement qu'en prenant parti pour des victimes, Voltaire agissait réellement en don Quichotte. Les plus honnêtes gens d'alors, de M^{me} de Sévigné à Mathieu Marais, et bien d'autres, ne s'indignaient pas des sévérités ou cruautés de la justice. Le président de Brosses blâmait fort le défenseur des Calas ; Richelieu lui conseillait d'abandonner l'affaire. Selon les *Mémoires secrets*, son intervention et son zèle étaient mal vus du public. Les mêmes mémoires, à propos des Montbailli, reprochent à Voltaire de déchirer les magistrats avec acharnement. Faut-il ajouter que les Parlements étaient populaires ? On les admirait, on leur savait gré de résister à certains actes injustes ou peu réfléchis des ministres. Et puis l'on était en pleine guerre de sept ans. Nos désastres, l'amertume, l'inquiétude qui en résultaient, ne pouvaient que rendre plus malaisée la tâche de l'écrivain. C'étaient donc bien des entreprises à la don Quichotte que celles qui heurtaient ainsi conventions, bon sens et préjugés. Voltaire le premier l'a compris, et c'est de don Quichotte que lui-même, encore une fois, se rapproche.

Le 16 mai 1758 il écrit : « Je reçois vingt lettres de connus, d'inconnus, qui tous s'adressent à moi pour que je sois le répara-

Il écrit une autre fois : « J'ai fait mon entrée [à Tournay] comme Sancho Pança dans son île. Il ne me manquait que son ventre. » (*Œuvres complètes*, t. 39, jour de Noël 1758, lettre à M. le Président de Brosses, p. 560). Il se dit enfin, à Ferney, « le Sancho-Pança du village de Barataria. » (*Œuvres complètes*, t. 47, lettre de Ferney, du 21 juillet 1771, à M. le Maréchal Duc de Richelieu, p. 483).

(98) *Ibid.*, t. 38, lettre de Strasbourg, le 16 août 1753, à M. le comte d'Argental, p. 114.

(99) *Ibid.*, t. 38, lettre de Strasbourg, le 27 septembre 1753, à Madame la duchesse de Saxe-Gotha, p. 129.

teur des torts... » Et il ajoute avec une moue : « Je m'en garderai bien ; je n'ai que trop fait le don Quichotte. Que les intéressés pourvoient à leurs affaires. » (100) Le 30 août 1769 : « Je ne peux pas être le don Quichotte de tous les roués et de tous les pendus. » (101) Le 18 septembre de la même année : « Je suis un peu le don Quichotte des malheureux. » (102) Le 5 mai 1770, comme il a fait restituer leur bien à neuf gentilshommes dépouillés par les Jésuites : « je me fis leur *don Quichotte*. » (103) Le 3 juin 1771, affirmant que nulle recherche personnelle de gloriole ne l'a poussé dans ses revendications et ses luttes en faveur des opprimés : « J'avoue que je suis une espèce de don Quichotte qui se fait des passions pour s'exercer... J'ai pris parti contre nosseigneurs, sans aucun motif que mon équité et ma juste haine envers les assassins du chevalier de La Barre et du jeune d'Etallonde, mon ami, sans imaginer seulement qu'il y eût un homme qui dût m'en savoir gré. » (104) Plus tard encore, en 1774, il écrira : « Je suis devenu une espèce de Don Quichotte et de redresseur de torts. » « Mais, — continue-t-il d'un ton déçu, — j'ai bien peur de ne pas mieux réussir que lui. » (105)

Voltaire condamnerait-il ainsi le donquichottisme ? Il le condamne au moins en politique, où il l'estime une vraie folie : Charles XII, ce don Quichotte couronné, n'emporte qu'à de rares instants de sa vie exceptionnelle l'admiration de son historien.

Pourquoi, interroge Voltaire dans *L'Homme aux quarante écus* (106), aime-t-on mieux lire l'histoire de ce prince « qui a passé sa vie à détruire » que celle de son rival Pierre le Grand « qui a consumé la sienne à créer ? » La raison de cette préférence est dans notre « faiblesse » et notre « frivolité ». Nous admirons plus volontiers « l'héroïsme extravagant » que « les grandes vues d'un législateur ». Les détails de la fondation d'une ville, — Saint-Petersbourg, — nous plaisent moins « que la témérité d'un homme qui brave dix mille Turcs avec ses seuls

(100) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 40, lettre du 16 mai 1760, à M. le comte d'Argental, p. 389.

(101) *Ibid.*, t. 46, lettre du 30 août 1769, à M. le Comte d'Argental, p. 427.

(102) *Ibid.*, lettre du 18 septembre 1769, à M. le Duc de Richelieu, p. 450.

(103) *Ibid.*, t. 47, lettre du 5 mai 1770, à M^{me} la Marquise du Deffant.

(104) *Ibid.*, de Ferney, lettre du 3 juin 1771, p. 442.

(105) *Ibid.*, t. 49, lettre du 28 juillet 1774, à M. le Comte d'Argental, p. 43. Voir, sur Voltaire « don Quichotte des malheureux », Champion, *Voltaire, Etudes critiques*, Paris, 1893, ch. XVII.

(106) *Ibid.*, t. 21, *L'Homme aux quarante écus* (1768), p. 367.

domestiques. » Enfin « la plupart des lecteurs aiment mieux s'amuser que de s'instruire. » Le « Don Quichotte du Nord » nous distrait par ses aventures ; le « Solon » du Nord nous fatigue, nous rend maussades : il est tout sérieux et réfléchi. Ce n'est pas un fou sublime : il ne cède à aucun élan. Un romanesque Charles XII retient plus notre imagination qu'un prosaïque Pierre le Grand.

Dans sa *Correspondance* aussi, il arrive à Voltaire d'appliquer à Charles XII le nom de l'exalté Manchois : « Je m'avisai, je ne sais comment, il y a quelques années, d'écrire une espèce d'histoire de cet homme moitié Alexandre, moitié don Quichotte, de ce roi de Suède si fameux. » (107) Charles XII, dira-t-il encore, a eu une fin à la don Quichotte (108). D'ailleurs, à bien examiner tous ses actes, on y trouve surtout de fort blâmables imprudences. Imprudence, l'attaque du camp retranché russe à Narva. Imprudence, le temps perdu à humilier le roi Auguste. Imprudence, ou plutôt « entreprise d'un désespéré qui ne raisonnait point », le siège de Pultava au cœur de l'hiver, pendant que le czar s'avancait et « marchait à lui. » (109) Toute cette conduite est de don Quichotte, et il ne manque à Charles XII, pour reproduire en tout le paladin de Cervantes, que d'avoir eu une Dulcinée (110).

(107) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 34, de Cirey, lettre de mai 1737 à Frédéric, prince royal de Prusse, p. 270.

(108) *Ibid.*, t. 39, aux Délices, lettre du 20 mai 1757, à M. Darget, p. 210.

(109) *Ibid.*, t. 41, aux Délices, 1760 (sur Charles XII), p. 56, 57.

(110) *Ibid.*, de Ferney, 28 novembre 1760, à M. le Comte Algarotti, p. 80. — L'on trouverait, avant Voltaire, quelques comparaisons indiquées, sinon développées, entre le roi de Suède et le paladin de la Manche. Dans le temps même où Charles était prisonnier à Bender, « un Parisien, dit-on, fit les deux couplets suivants » :

Ce *Don Quichotte* couronné,
La fleur de la Chevalerie,
Est justement emprisonné ;
Puisse-t-il l'être pour la vie !

A tous pourfendeurs de Géans,
Dieu donne même destinée !...
Ne tient-il qu'à tuer les gens,
Pour avoir los et renommée ?

(Abbé de la Porte : *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'Histoire et à la Littérature par M. D. L. P. Bruxelles et Paris, 1787, t. V, p. 208*).

D'ailleurs, cette ressemblance entre Charles XII et don Quichotte devait frapper tout le monde. Elle est déjà dans l'aspect physique. Considérez le roi, à 18 ans, peint par David von Krafft. Quelle simplicité, quelle pauvreté même de l'accoutrement militaire ! Un habit de couleur bleue à boutons de cuivre, une veste blanche, de grandes bottes à entonnoir et à bouts carrés, une longue et lourde épée à dragonne de cuir : rien ici n'est donné à la parure, à la coquetterie. Charles XII n'est point un soldat pour guerres en dentelles. Mais, surtout, remarquez la maigre silhouette, la tête étroite et creusée aux joues, le

Mais Voltaire n'applique pas seulement au roi de Suède, à lui-même, ce sobriquet de don Quichotte. Dans l'ordre religieux, pareillement, il trouve des rivaux bien certains au fou de la Manche.

L'Espagne savante, au ^x^e siècle, nous dit-il, se partagea et se disputa sur le propos de la « version mozarabique ». Il n'y eut pas cependant de ravages de provinces, ni d'effusion de sang. L'esprit de chevalerie qui dominait alors fit remettre la décision aux mains de deux chevaliers. Jusqu'ici le ton est sérieux : c'est un historien qui parle. Mais ces chevaliers, — pense tout-à-coup Voltaire, — n'est-ce pas pour trancher une bien mince querelle qu'ils se sont battus ? Et, le preux comique lui revenant en mémoire : « Celui des deux Don Quichottes, écrit-il, qui renverserait par terre son adversaire, devait faire triompher la version dont il était le tenant. Don Ruis de Martanza, chevalier du rituel mosarabique, fit perdre les arçons au Don Quichotte du rituel latin. » (111)

Cette appellation ironique de don Quichotte, Voltaire en use de nouveau, comme les Encyclopédistes, pour caractériser Saint Ignace de Loyola. C'est un fou, selon lui, que cet illuminé héroïque. Mais ce fou avait un fond de raison capable de diriger ses extravagances, et il y joignait une opiniâtreté insurmontable. Folie, opiniâtreté, ferme bon sens aussi, voilà tout l'hidalgo du roman. La folie pourtant l'emporte chez Ignace de même que chez don Quichotte. Et Voltaire s'écrie : « En conscience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maisons que Saint Ignace ou Saint Inigo le Biscaien, car c'est son véritable nom ? » La tête lui tourna, poursuivit-il, comme elle tourna plus tard à don Quichotte. La *Légende dorée* lui fut pernicieuse, comme à don Quichotte devaient l'être les romans de chevalerie. Pernicieuse, peut-être ! A coup sûr magnifiquement inspiratrice d'un absolu dévouement à une idée. Voltaire a bien soin de négliger cette contre-partie, d'omettre cette retouche. Le voilà, en revanche, qui continue sur le mode railleur, et sa plaisanterie, pour une fois, n'a ni grâce, ni portée : « Ignace prend la résolution

front démesuré, les cheveux plantés raide sur le crâne. C'est là, vraiment, un autre don Quichotte, aussi étrange malgré la jeunesse, aussi mal accommodé à son époque. Et tous les deux, trop chimériques esprits, n'est-ce pas également à un irrémédiable échec qu'ils aboutissent ? Le burlesque, à côté de l'héroïque, ne fait même pas défaut dans la conduite de Charles XII : l'opiniâtreté ridicule est l'envers de sa force morale.

(111) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 22, Mélanges 1, p. 64.

d'aller étudier à Paris : il fait le voyage à pied, précédé d'un âne qui portait son bagage, ses livres, et ses écrits. Don Quichotte du moins eut un cheval et un écuyer ; mais Ignace n'avait ni l'un ni l'autre. » (112)

Plus généralement, et contre tout homme d'Eglise et de foi, Voltaire use du *Don Quichotte*. Rappeler aux convaincus, aux enthousiastes, aux exaltés le Chevalier ridicule, n'est-ce pas extrêmement les incommoder, vivement leur rabattre leur exaltation ? Voltaire donc nommera don Quichotte tel prêtre qui, en trois forts volumes, s'efforce de « venger » l'histoire sainte et l'Eglise. C'est qu'il n'y a pas à prendre si chaudement la défense d'un livre et d'une institution que personne n'attaque. Voltaire du moins l'affirme, lui, le plus acharné détracteur de tout ce qu'enseigne le catholicisme : « ...sommes-nous dans le temps où le jésuite Le Tellier remplissait les prisons du royaume des partisans de la grâce efficace ? sommes-nous dans ce siècle déplorable où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, et faisaient de l'autel un bureau de banque, où l'on s'égorgeait à l'envi d'un bout de l'Europe à l'autre pour des argumens... *Altri tempi, altre cure*. Nous avons un chef souverain, digne à la fois d'être souverain et pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfaisance et de tolérance ; tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. » (113) Que d'ironie cruelle, et que ce beau mouvement oratoire recouvre de malice ! Mais en voici la fin, le dernier trait, — le plus envenimé : « Le savant Guérin Durocher, prêtre, veut-il troubler cette paix ? Ce brave don Quichotte se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de don Quichotte. » (114)

Lisons aussi cette « facétie parisienne » intitulée : *Instruction pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-Georges, humble évêque du Puy*. Dès les premières lignes, « l'humble évêque du Puy » est rapproché de l'ingénieux hidalgo : « Mes chers Frères, — Mon confrère Jean-Georges du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy ; mais vous ne savez pas encore si Jean-Georges l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord

(112) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 19, *Dictionnaire philosophique*, III, p. 416, 417.

(113) *Ibid.*, t. 30, *Mélanges*, 9, p. 391, 392.

(114) *Ibid.*, p. 392.

en voyant les armoiries de Jean-Georges en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède; vous doutez si cet animal est la monture de Balaam, ou celle du chevalier que Cervantes a rendu fameux. L'un était prophète, et l'autre un redresseur de torts ; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. » (115) Décidément, Voltaire, qui a tant d'esprit, n'en a pas toujours ; et l'on est tenté de trouver qu'il abuse du nom et de l'exemple du Chevalier. A trop se répéter, une comparaison s'affadit.

Ainsi, selon Voltaire, la religion fait perdre la tête à ses défenseurs : ce ne sont plus que don Quichottes fêrus d'une bien étrange Dulcinée. Encore le héros de Cervantes semble-t-il parfois à Voltaire plus sage que ceux-là même qu'il a coutume de lui comparer. Voici par exemple un Siamois : cet homme avisé ne se laissera jamais tromper, quand il sera question de lui compter trois roupies. Mais il croit fermement aux métamorphoses de Sammonocodom. Il se persuade et soutient que Sammonocodom « est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, et faire des tours de passe-passe. » Voici un Turc qui ne doute pas que Mahomet « a mis la moitié de la lune dans sa manche. » Ces gens-là, et le Turc et le Siamois, sont plus insensés que l'insensé Chevalier. Lui du moins, « frappé de l'idée qu'il doit combattre des géants, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, et les bras aussi longs que les ailes du moulin. » Mais eux, « de quelle supposition » ont-ils pu partir ? Et à quoi leur sert-il d'être raisonnables en l'ordinaire de la vie, pour déraisonner sur ce point particulier, et si important, de la religion ? (116) Plus leur folie est restreinte, plus

(115) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 25, *Mélanges* IV, p. 1, 2. — Voltaire ne se contente pas de traiter les gens d'Eglise et les croyants de don Quichottes. Il relève encore l'expression et la signale, lorsqu'il la rencontre chez autrui employée pour ou contre la foi religieuse. Il dira donc à M. Néedham, prêtre : « Vous traitez ceux qui examinent l'ancien Testament de don Quichottes qui se battent contre des moulins à vent ! » Et il fait l'indigné : comparer « l'Ecriture sainte à un moulin à vent ! » (*Ibid.*, t. 25, *Mélanges* 4, p. 442). — Un conseiller du Parlement de Paris, le conseiller Médée, a-t-il publié des *Répliques aux Apologies des Jésuites* ? Voltaire nous apprend qu'« un frère de la troupe de Jésus » y a répondu avec inconvenance et hauteur : « Notre frère appelle le conseiller Médée, don Quichotte, Goliath, Miphiboseth, Esope. Il est difficile qu'un conseiller au parlement soit tout cela ensemble. » (*Ibid.*, t. 24, *Facéties parisiennes*, p. 341). — Du curé Meslier, enfin, Voltaire écrira : Point de miracle qui ne soit pour lui un objet de mépris et d'horreur : point de prophétie qu'il ne compare à celles de Nostradamus. Il va même jusqu'à comparer Jésus-Christ à don Quichotte, et saint Pierre à Sancho-Pança... » (*Ibid.*, t. 20, *Dictionnaire philosophique*, p. 90).

(116) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 19, *Dictionnaire philosophique*, 3, p. 23, 24.

elle étonne. On s'attend à tout de la part d'un don Quichotte. On reste bouche bée devant les subites inadvertances de certains esprits qui ne sont point, en général, des esprits faux.

Si, à ce titre de polémiste, Voltaire doit à Cervantes, il lui doit encore à titre d'auteur. Dans une pièce, la *Prude*, il nous a présenté une sorte de don Quichotte, Blanford. Blanford, honnête homme naïf et têtû, joint, comme le lui dit la pétulante M^{me} Burlet,

Le ridicule avec la probité.

Incapable de soupçonner de rouerie celle qu'il aime, Dorfise, il en accuse plutôt l'innocente M^{me} Burlet, laquelle, irritée à la fin contre tant de passion aveugle et un refus si obstiné de se rendre à l'évidence, s'écrie :

Il me paraît que ta triste cervelle
De don Quichotte a suivi le modèle ;
Très-honnête homme, instruit, brave, savant,
Mais, dans un point, toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus sage ;
On y perdrait ; ce serait grand dommage :
L'extravagance a son mérite. Adieu. (117)

Quelques pages enfin de *Candide* rappellent nécessairement à tout lecteur attentif, certaines pages correspondantes du *Don Quichotte*. Candide et Martin sont en visite chez le seigneur Pocourante. Après un excellent dîner, ils passent avec leur hôte dans sa bibliothèque. Commence alors un examen des livres : Homère, Virgile, Horace, Cicéron, Milton, ouvrages de science, pièces de théâtre. Pocourante, à tous, ne trouve que peu de mérites, tel le curé aux romans et poèmes que possédait don Quichotte (118). Est-ce pourtant au *Don Quichotte* qu'il faut remonter comme à la source de ce passage ? Peut-être notre conteur en a-t-il tout simplement pris l'idée dans *Angola*. Le chevalier de la Morlière, quelques années auparavant, nous avait en effet montré son prince Angola en train d'examiner les livres de la fée Lumineuse et de porter sur eux un jugement des plus sévères. Les anciens romans, ce n'est que chaos, — « chaos de doucereuses fadaïses ». Les poètes ne sont pour la plupart qu' « insectes du Parnasse ». Quant aux auteurs contem-

(117) Voltaire, *Œuvres complètes*, t. 4, *La Prude*, 1740, acte IV, scène 5, p. 457, 458.

(118) *Ibid.*, t. 21, *Candide ou l'Optimisme* (1759), p. 201 à 205.

porains, un Fontenelle, un Marivaux, un Desfontaines, La Morlière les traite avec aussi peu de sympathie et de vérité (119). Disons que Voltaire se sera rappelé à la fois *Angola* et le *Don Quichotte*. Il n'a d'ailleurs imité de près ni l'un ni l'autre ouvrage. Voltaire demeure original en se souvenant.

V

Autour de lui, et comme lui, ses amis et ses ennemis citent le *Don Quichotte*, font allusion fréquente au chevalier, à l'écuyer, à tel autre personnage de Cervantes.

Dès la représentation d'*Œdipe*, un « Abbé », écrivant « à un gentilhomme de Province », remarque dans sa « Lettre » que Philoctète se montre chez le jeune dramaturge « Heros jusqu'à la folie ». Et il ajoute : « ce Chevalier errant a tout l'air de s'être escrimé contre des moulins et de s'être battu contre le grand Archipanpan. » (120) Un autre malin esprit, qui se moque à la fois de Voltaire et... de l'abbé Desfontaines, rappelle à Voltaire qu'il a agi avec une insigne maladresse en tirant l'abbé inopportunément de prison : ainsi don Quichotte avait jadis fort sottement arraché à la Sainte Hermandad le bandit Ginès : « Vous fîtes alors à l'égard de M. L'âbê (*sic*) ce que fit autrefois le fameux Don Quichotte à Ginès de Passamont. Vous sçavez sans doute de quelle reconnoissance fut païé le zele de l'imprudent chevalier. Le premier usage que Passamont fit de sa liberté, fut d'assommer et de voler celui qui venoit de la lui procurer. Ce n'est pas en cela seul que vous ressemblez au héros de la manche ; à la valeur près, vous la représentez assez bien. Et je vous laisse à juger vous même si le caractère de M. L'abbé n'iroit pas aussi bien avec celui de Passamont. » (121)

Un troisième auteur, celui-là plein d'irrévérence, nous montre Voltaire s'avançant sur un char ridicule, ironiquement appelé

(119) La Morlière, *Angola* (1746), t. II, ch. IV, p. 60-72. — Ce rapprochement entre les deux passages d'*Angola* et de *Candide* a été fait avant nous par A. Morize dans son édition de *Candide* (Société des Textes français modernes), Paris, 1913, p. 187, n. 2.

(120) *Lettre d'un Abbé à un gentilhomme de Province, contenant des observations sur le stile et les pensées de la nouvelle Tragedie d'Œdipe, et des Réflexions sur la dernière Lettre de M. de Voltaire*, Paris, 1719, p. 14.

(121) *Combat de M. de Voltaire contre M. l'Abbé Desfontaines*. Cet opuscule porte encore ce titre : *Jugement désintéressé du demeslé qui s'est élevé entre M. de Voltaire et l'abbé Desfontaines* (sans date ni nom d'auteur). — [Coté à la Bibliothèque Nationale Z. r, 4082-4088, 1 vol.]

« char de triomphe », et nous le dépeint tout semblable à don Quichotte, lorsque don Quichotte est ramené chez lui sur un chariot à bœufs et dans une cage humiliante :

Place à Voltaire, le voici.
 Qui ? dites vous, cette Momie ?
 Il vit, pourtant : l'œconomie,
 La soif de l'or le sèche ainsi,
 Et le corrosif de l'Envie.
 Est-il assis ? debout ? couché ?
 Non ; sur deux flageolets il flotte,
 Entouré d'une Rédingotte,
 Qu'à Londres il eût à bon marché.
 Son corps, tout disloqué, canotte,
 Sa mâchoire avide grignotte,
 Son regard est effarouché.
 Vous reconnoissez Dom Quichotte
 Qui dans sa Cage est attaché... (122)

Mais ne nous attardons pas à cette caricature, et, quittant critiques et pamphlétaires, passons aux amis et correspondants du grand écrivain.

Voici d'abord le président de Brosses. Voltaire lui a demandé de faire bâtir un moulin en un coin de cette terre de Tournay qu'il se propose de lui prendre à bail. Le président refuse et, tout étonné, s'écrie : « Qui diantre vous est allé suggérer ce moulin de Dom Quichotte. » (123) De Brosses a lu d'ailleurs avec soin le roman de Cervantes : il s'en remémore un passage en une circonstance où il ne semblait pas que ce souvenir dût s'imposer. Il est monté au-dessus du dôme de Saint-Pierre et de sa lanterne, dans la boule qui achève tout l'ouvrage : « Alors, écrit-il, on aperçoit, comme Sancho Pansa, la terre grosse comme un pois et

(122) *Mémoires pour servir à l'histoire de la calotte*, à Moropolis, 1735, 4^e partie, p. 25, 26. — Ce texte se rencontre encore dans le *Voltaire ou Eloges Amphigouriques de Fr. Marie Arouet, Sr de Voltaire, Gentilhomme ordinaire, Conseiller du Roi en ses Conseils, Historiographe de France, etc., etc., etc. etc.* Discutés et Décidés Pour sa réception à l'Académie Française, Paris, 1738 (recueil publié, selon Barbier, par Travenol et Mannory), seconde partie, — (V.), p. 265, 266. — Voir à l'Appendice (F) le *Char de triomphe* en entier. — Un autre contemporain écrira encore : « Voltaire, qui se croit le conquérant de la littérature, n'en est que le *Don Quichotte* ; il croit toutes les régions de l'esprit humain volcanisées à son nom, comme le rêveur de *Cervantès* croyait des armées imaginaires subjuguées par sa lame. » (Portrait de Voltaire trouvé dans les papiers de Gresset. Cf. Cayrol, *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset*, 1844, t. I, p. 76. Cité dans Desnoiresterres, t. 5, p. 464).

(123) *Voltaire et le Président de Brosses, correspondance inédite suivie d'un supplément à la correspondance de Voltaire avec le Roi de Prusse et d'autres personnages publiés d'après les lettres autographes avec des notes* par M. Ch. Foisset, conseiller à la cour impériale de Dijon, Paris, 1858, p. 20.

les hommes comme des feuilles de chêne, qui marchent dessus. » (124)

Une amie de Voltaire, M^{me} du Deffand, trouve encore plaisir, dans sa correspondance, à citer et nommer Sancho ainsi que le médecin malencontreux de Sancho. S'irrite-t-elle à l'idée que les beaux jardins de Sceaux sont menacés de destruction ! « On ne fait que détruire, affirme-t-elle ; c'est ce que les entrepreneurs *en tout genre* entendent le mieux. Ils ressemblent au tailleur de Sancho Pança, ils font un grand nombre de petits capuchons dans une aune de drap. » (125) Un repas qu'elle a donné lui fournit également prétexte à se ressouvenir. Elle compare son voisin de table, le prince de Beauvau, à ce Tirtea fuera, contre qui Sancho gouverneur eut tant à pester et maugréer : « Le prince arriva le premier et d'assez bonne heure. Madame de Grammont le suivit de près. Nous étions douze et il ne s'en mit que sept à table : madame de Grammont, la princesse, la comédienne (126) et moi ; trois prélats : de Toulouse, d'Aix et de Mirepoix. Le prince se mit à côté de moi, en qualité de *tirta fuera* (sic), charge qu'il exerce avec une autorité et une célérité singulières. » (127)

Le plus curieux, c'est qu'elle n'aime pas le chef-d'œuvre espagnol : « Je hais don Quichotte, et les histoires de fous » (128). Et, de nouveau : « ...il n'y a que le premier volume de supportable, et qui ne fait rire que la première fois. » (129)

Comme elle, ses amis Choiseul montrent volontiers qu'ils connaissent assez bien leur *Don Quichotte*. La duchesse écrit, précisément à sa vieille et aveugle correspondante : « J'ai à répondre à deux de vos lettres, et je commencerai par la pre-

(124) *Le Président de Brosses en Italie. — Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 par Charles de Brosses*, 2 vol., 2^e éd. par M. R. Colomb, t. II, Paris, 1858, lettre XLIII, à M. de Quintin, p. 180, 181.

(125) *Correspondance inédite de M^{me} Du Deffand précédée d'une notice* par le Marquis de Sainte-Aulaire, 2 vol., Paris, 1859, t. II, lettre de M^{me} du Deffand à la duchesse de Choiseul, du 31 août 1775, p. 349.

(126) M^{lle} Suin, de la Comédie Française (n. de l'éditeur.)

(127) *Ibid.*, t. II, p. 355.

(128) *Correspondance complète de la Marquise Du Deffand avec ses amis le Président Hénault, Montesquieu, D'Alembert, Voltaire, Horace Walpole, classée dans l'ordre chronologique et sans suppressions...* par M. de Lescure, 2 vol., Paris, 1865, t. II, lettre de M^{me} du Deffand à Horace Walpole, du 27 janvier 1771, p. 131.

(129) *Ibid.*, t. II, lettre à Horace Walpole, du 20 septembre 1778, p. 664.

mière. Chacun à son tour, dirait Sancho. Cela est juste » (130). Pour le duc, c'est une circonstance moins futile qui lui donne prétexte à citer... non plus Sancho, mais don Quichotte. Il vient de lire une lettre de Frédéric II que lui a communiquée Voltaire. Dans cette lettre, Frédéric se joue avec insolence de Louis XV et de son ministre. Il se proclame, lui, homme d'honneur, et si attaché à l'honneur qu'il pense vraiment en preux chevalier. Cette dernière expression, Choiseul la relève avec la plus sarcastique ironie : un preux chevalier, Frédéric ! ce « n'est qu'un Dom Quichotte yvre qui devrait se souvenir de la lettre qu'il a écrite à M. de Richelieu après la capitulation de Closter-Seven. » (131) Ainsi l'indignation de Choiseul soufflette de cette insulte : don Quichotte, — « un dom Quichotte yvre » ! — la satisfaction épanouie du roi fourbe.

Pourtant ce fourbe, c'est précisément lui, de tout le groupe des amis et familiers de Voltaire, qui nomme le plus de fois et avec le plus de complaisance le héros de Cervantes. Il lui plaît d'abord de se dire lui-même un don Quichotte. Précisons : Frédéric n'entend point un don Quichotte à la manière de Choiseul : vantard et couard, plein de morgue dans le succès, vite abattu par les défaites. Le don Quichotte auquel il ressemble est le plus hardi, le plus ferme et constant de tous les paladins : « En Don Quichotte véritable, — écrit-il, — je cours les grands événements » (132). De même, il montre sa muse,

Avec son harnois martial,
Couvert de sang et de poussière,

qui s'escrime « comme un Annibal »,

Comme Amadis ou Diomède,
Don Quichotte, Ajax ou Tancrède... (133)

(130) *Correspondance complète de M^{me} Du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt, publiée avec une Introduction par M. le Marquis de Sainte-Aulaire*, 3 vol. Paris, 1866, t. II, de la duchesse de Choiseul à M^{me} Du Deffand, à Chanteloup, le 29 février 1772, p. 141.

(131) Pierre Calmeïtes, *Choiseul et Voltaire, d'après les lettres inédites du duc de Choiseul à Voltaire*, Paris, 1902. — La lettre de Frédéric à Voltaire est du 12 novembre 1759 (*Choiseul et Voltaire...*, p. 41).

(132) *Œuvres de Frédéric le Grand*, éd. Preuss, Berlin, 1847, 31 vol., t. 12, *Épître au Marquis d'Argens, que la peur des ennemis avait déterminé à quitter Berlin*, 1758, p. 88.

(133) *Ibid.*, t. 12, *Épître au Marquis d'Argens*, à Landeshut, le 22 avril 1759, p. 104, 105.

Comme don Quichotte encore, il « ferraille... à l'excès » (134), il mène (135) « une chienne de vie ». Et on le voit écrire à Voltaire : « Je suis fort obligé au solitaire des Délices de la part qu'il prend aux aventures du Don Quichotte du Nord. Ce Don Quichotte mène la vie des comédiens de campagne, jouant tantôt sur un théâtre, tantôt sur un autre, quelquefois sifflé, quelquefois applaudi » (136). A Voltaire, de nouveau, il recommande de prier pour lui, — c'est-à-dire « pour un Don Quichotte qui doit guerroyer sans cesse, et qui n'a aucun repos à espérer, tant que l'acharnement de ses ennemis le persécutera (137). »

Ce Frédéric-don Quichotte n'a pourtant pas les élans généreux de celui dont il usurpe le nom. Il ne se fera point « le don Quichotte » de ces « pauvres espèces », les princes de l'Empire que l'Autriche veut accabler de son autorité despotique (138). Les Français, non plus, ne doivent pas attendre de lui qu'il se fasse « le don Quichotte de toutes leurs querelles » : il ne déclarera pas la guerre, il ne signera pas la paix comme ils le jugent à propos (139). Frédéric ne prend conseil que de son intérêt : mais est-ce là don Quichotte ?

Ce surnom, Frédéric l'emploie encore pour bien d'autres que lui. La Mettrie, nous rappelle-t-il, après la publication de son *Histoire naturelle de l'âme*, eut à souffrir de vives persécutions. L'aumônier du régiment, dont il était médecin, « sonna le tocsin contre lui », et tous les dévots crièrent. N'en soyons pas surpris : « Le vulgaire des ecclésiastiques est comme Don Quichotte, qui trouvait des aventures merveilleuses dans des événements ordi-

(134) *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. 13, *Epître au Marquis d'Argens, sur la prise de Schweidnitz*, octobre 1762, p. 54.

(135) *Ibid.*, t. 18, lettre à M^{me} de Camas, de Neustadt, 18 novembre 1760, p. 145.

(136) *Ibid.*, t. 23, lettre à Voltaire, de Rammenau, 28 septembre 1758, p. 19.

(137) *Ibid.*, t. 23, lettre à Voltaire, de Strellen, novembre 1761, p. 91.

(138) *Ibid.*, t. 26, *Correspondance avec son frère le prince Henri*, du 5 mars 1778, p. 408.

(139) *Ibid.*, t. 27, 3^e partie, *Apologie de ma conduite politique* (Juillet 1757), p. 282. Trahissant en effet ses alliés, les Français, Frédéric avait signé avec le roi d'Angleterre un traité (16 janvier 1756) dont il reconnaît que le cabinet de Versailles fut extrêmement piqué. C'est que Louis XV, nous raconte encore Frédéric, avait envoyé vers cette date le duc de Nivernois « pour renouveler l'alliance... prête à s'écouler (*sic*) » Le duc était chargé d'offrir à Frédéric, pour l'engager à nouveau, la souveraineté de l'île de Tabago : « le Roi, ajoute Frédéric en parlant de lui-même, tourna la chose en plaisanterie, et pria le duc de Nivernois de jeter les yeux sur quelqu'un qui fût plus propre à être gouverneur de l'île de Barataria que lui... » Et ce fut la rupture. (*Ibid.*, t. 4, *Histoire de la guerre de sept ans*, ch. III, p. 31)

naires. » (140) Il y a pareillement, selon Frédéric, un « don-quichottisme » de l'armée : un soldat fanfaron, un officier fanfaron est une manière de don Quichotte. En ce sens, Machiavel a eu tort de vouloir que son prince fût uniquement soldat : « il en fait un Don Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchements, de la manière d'investir des places, de faire des lignes et des attaques. » (141) Don Quichottes également ces disputeurs emphatiques, ces philosophes gonflés de mots, tous ces pédants grotesques qui « divertissent par leurs idées, la plupart du temps erronées, et par l'impétueuse vivacité dont ils soutiennent leurs raisonnements » (142). Le don-quichottisme, d'ailleurs, se reconnaît en chacun de nous à ces caractères : une excessive confiance en notre mérite, une affectation de mépris à l'égard de quiconque n'a pas nos aptitudes, nos goûts, nos talents. Honte en conséquence au soldat ignare qui « réproouve d'un lettré l'étude et la science ! » Honte au « pédant fourré » qui tourne en dérision l'« utile emploi » du financier ! Honte à l'homme de loi qui tâche de prouver que l'homme de guerre n'est qu'un « anthropophage ! » Et Frédéric de s'écrier en des vers aussi pleins de bon sens que dénués de poésie :

Don Quichottes zélés de vos divers emplois,
 Ne verrez-vous jamais que l'immense nature
 A bien plus d'une fin a fait la créature ?
 Tout être eut ses destins, tout homme eut ses talents
 Et pour le bien du monde ils sont tous différents (143)

Frédéric enfin observe autour de lui et signale tel ou tel don Quichotte aux singularités amusantes. Voici M. de Bassewitz, Mecklembourgeois qui s'irrite grossièrement de ce que l'on ose critiquer devant lui une danseuse de renom et raconter son échec auprès du public de Berlin (144). Voici Madame de Wreech,

(140) *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. 7, *Eloge de Mettrie*, p. 24.

(141) *Ibid.*, t. 8, *L'Antimachiavel, ou examen du Prince de Machiavel, et Réfutation du Prince de Machiavel*, ch. XIV, p. 107. — Frédéric reprend, avec des longueurs, le même développement au ch. XIV de la *Réfutation* proprement dite (t. 8, p. 224, 225). Il ajoute en particulier ce passage : « Je m'étonne que l'auteur [Machiavel] ne se soit point avisé de le nourrir [son prince] de soupes en avant-faces, de pâtés en bombes et de tartes en ouvrage à corne, et qu'il ne lui ait fait attaquer des moulins à vent, des brebis et des autruches, comme l'aimable extravagant de Michel de Cervantes. »

(142) *Ibid.*, t. 27, 1^{re} partie, à sa sœur la Margrave de Baireuth, de Postdam, 13 septembre 1736, p. 44.

(143) *Ibid.*, t. 10, *Epître XV*, à Algarotti, p. 176.

(144) *Ibid.*, t. 27, 1^{re} partie, à la Margrave de Baireuth, de Berlin, 17 janvier 1747, p. 152, 153.

« Don Quichotte en fait de bel esprit », et à qui le bel esprit obscurcit en quelque façon le bon sens (145). Mais le plus illustre don Quichotte, c'est, pour Frédéric comme pour Voltaire, Charles XII. Si le preux de la Manche s'efforçait de rivaliser en mérites avec un Amadis ou un Palmerin, le roi de Suède, de son côté, se proposait le plus glorieux modèle : Alexandre le grand : « ...bien des personnes qui ont connu particulièrement cet Alexandre du Nord assurent que c'était Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint roi d'après Porus, et que la bataille d'Arbèles occasionna la défaite de Poltawa. » (146) Charles XII et don Quichotte sont, l'un et l'autre, des plagiaires du passé.

Don Quichotte n'est pas toutefois le seul personnage du roman espagnol dont la physionomie et le caractère aient intéressé Frédéric II. L'écuyer, comme le chevalier, a retenu son attention. En ce Sancho Pança, la bedaine peut-être l'a diverti ; plus sûrement l'avisé bon sens l'a délecté. Mais ce qu'il a admiré sans aucun doute, c'est la sagesse des jugements que prononce le débonnaire gouverneur : « Sancho Pança était un grand jurisconsulte ; il gouvernait sagement son île de Barataria. Il serait à souhaiter que les présidiaux eussent toujours sa belle sentence sous les yeux ; ils respecteraient au moins davantage la vie des malheureux, s'ils se rappelaient qu'il vaut mieux sauver un coupable que de perdre un innocent. » (147)

Rossinante aussi, — l'inoubliable silhouette, — a charmé Frédéric. Il se représente, en carrosse, traîné avec trois compagnons sur la route de Strasbourg : les bêtes attelées sont fort maigres. Ce sont, ajoute-t-il, « coursiers efflanqués »,

En ligne droite issus de Rossinante (148).

Frédéric II, Madame du Deffand, Voltaire, d'Alembert, Diderot, d'Argens, — tous ces noms prouvent assez que nos philoso-

(145) *Œuvres de Frédéric le Grand*, t. 16, *Correspondance de Frédéric avec M. de Camas*, 1738, p. 149.

(146) *Ibid.*, t. 8, *Réfutation du Prince de Machiavel*, ch. VIII, p. 197.

(147) *Ibid.*, t. 23, lettre à Voltaire, août 1766, p. 106.

(148) *Ibid.*, t. 14, *Description poétique d'un voyage à Strasbourg* (envoyée de Wésel à Voltaire, le 2 septembre 1740, p. 156). — Rapprochons de ce récit, ce passage d'une lettre envoyée de Breslau au roi par l'un de ses familiers, M. Jordan : « Quand je suis monté sur ce poétique animal [Pégase], il me semble voir Don Quichotte monté sur sa (sic) Rossinante. » (*Ibid.*, t. 17, p. 143, lettre du 18 octobre 1741.) Pour l'ami du roi, comme pour le roi, la maigreur du chevalier et de sa monture faisait image, — une burlesque image qui parlait à leurs yeux.

phes et leurs amis, comme les romanciers et les dramaturges de la génération précédente, se sont vivement intéressés au *Don Quichotte*. L'ayant lu, ils continuent de s'en divertir ; ils lui empruntent même comparaisons amusantes, incidents comiques. Ils le jugent aussi et l'interprètent : le *Don Quichotte*, c'est, pour eux, la satire la plus vigoureuse de l'exaltation romanesque. Déjà ils aperçoivent ou devinent en lui la caricature de ce que nous appellerions volontiers le romantisme de l'action : don Quichotte symbolise, à leur sens, un Charles XII dans le domaine de l'histoire, — un Saint-Ignace dans le domaine spirituel et religieux. L'un et l'autre, Saint-Ignace et Charles, dévoués à leur sens propre, singuliers et à part, furent des don Quichotte réels. Et c'est ainsi que nos philosophes ont fait servir l'œuvre de Cervantes à leur dessein le plus cher : assurer le triomphe de la raison et du bon sens. Leur polémique religieuse, surtout, a demandé des armes au *Don Quichotte*. Ils ont combattu le chevalier de la Vierge par le chevalier de Dulcinée, le fanatisme par le fanatisme.

CHAPITRE II

Le "Don Quichotte" et l'Opinion Française au XVIII^e siècle (Suite)

Témoignages divers

- I. — La traduction de Filleau de Saint-Martin au XVIII^e siècle. Un abrégé de cette traduction par Vacquette d'Hermilly (1777). Traduction du *Curieux impertinent* par Saint-Martin de Chassonville (1744). Traduction de la même nouvelle sous le titre du *Sot curieux*, par Lefebvre de Villebrune (1777).
- II. — L'édition des *Principales Aventures de l'Admirable Don-Quichotte, représentées en Figures par Coyvel, Picart le Romain, Et autres habiles maîtres...* (1746). Les peintures de Natoire au château de Compiègne (1735).
- III. — Réminiscences et allusions. Le P. Bougeant : *Le Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie...* Duclos : *Voyage en Italie*. Le Franc de Pompignan : *Voyage de Languedoc et de Provence*. L'abbé Dulaurens : l'histoire de la jolie Babet dans *Imirce*. — Epistoliers et mémorialistes : Lettres de la duchesse de Villars au comte d'Argenson. Une lettre de Deleyre à Jean-Jacques Rousseau. Mémoires de M^{lle} Duthé, de Casanova, de Jean Monnet, de Bachaumont, de Maurepas, de l'abbé Baston, de Dufort de Cheverny, d'Antoine Robert de Mopinot, du marquis de Valfons, du chevalier de Mautort. — Journalistes : Fréron, l'abbé de la Porte.
- IV. — Satires d'ordre religieux ou littéraire. *Histoire de l'admirable don Inigo de Guipuscoa, chevalier de la Vierge et fondateur de la monarchie des Inghistes* (1736). Palissot : la *Dunciade* (1764). — Un humoriste provincial : Grosley : *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Belles-Lettres, Beaux-Arts, etc...* à Troyes, en Champagne (1744).
- V. — Jugements. Appréciations insuffisantes ou superficielles. Lenglet du Fresnoy (1734), L'abbé Trublet (1735), Cartaud de la Vitale (1736), l'abbé Prévost (1737). — Appréciation plus étendue, mais, elle aussi, peu approfondie : la *Bibliothèque des*

Romans (1776). — Une critique amère et injuste : Madame Lévêque (1738). — Appréciations favorables : le marquis d'Argenson, l'avocat Gayot de Pitaval (1749), le baron de B*** (1766), les journalistes de la *Bibliothèque française* et de l'*Année Littéraire*, Suard (1768), l'abbé Jacquin (1755), l'abbé Mayeul-Chaudon (1772).

VI. — Conclusion : Tous ces témoignages ne laissent aucun doute sur le succès du *Don Quichotte* au milieu du XVIII^e siècle.

I

Parmi les contemporains de Voltaire, les philosophes ne constituent pas le seul public de gens de goût et de savoir qui porte intérêt au *Don Quichotte*. Beaucoup l'ont lu, ne lui demandant qu'une récréation de l'esprit, comme à un roman d'aventures ; d'autres l'ont rappelé dans leurs œuvres et, à leur tour, l'ont utilisé à des fins pratiques ; d'autres encore, l'étudiant et le jugeant, ont prononcé sur eux-mêmes, en ne croyant prononcer que sur lui.

D'abord on le réédite sans lassitude : c'est donc qu'il se vend. La traduction de Filleau de Saint-Martin a été en effet, entre ces deux dates extrêmes de 1730 et de 1780, réimprimée pour le moins vingt fois (1) : on compte deux réimpressions pour l'année 1733, toutes deux à Paris ; — trois réimpressions pour l'année 1768, l'une à Amsterdam et Leipzig, une seconde à La Haye, la troisième à Paris. Evidemment l'œuvre de Cervantes est d'un débit facile et n'encombre pas les arrière-boutiques.

Entre toutes ces rééditions que d'insignifiants détails distin-

(1) Voici les dates de ces réimpressions : 1732, à Paris, par la Compagnie des Libraires ; — 1733, à Paris, chez Jean de Nulli, à Paris de nouveau chez Saugrain ; — 1735, à Amsterdam, chez Pierre Humbert ; — 1738, à Lyon, chez Rigollet ; — 1741, à Paris, chez Clousier, Lambert Durand, David, Damonneville ; — 1746, à la Haie, chez Pierre de Hondt [nous verrons que c'est là une abréviation du roman magnifiquement illustrée] ; — 1750, à Francfort, en Foire, chez Jean-François Bassompierre, libraire de Liège ; — 1752, à Paris, aux dépens des libraires associés ; — 1754, à Paris, chez Bordalet ; — 1757, à Francfort en Foire, chez J. F. Bassompierre, Pere et Fils, Libraires à Liège ; — 1768, à Amsterdam et à Leipzig, chez Arkstee et Merkus, de nouveau à La Haye, et se vend chez Bassompierre, Pere, Libr. à Liège, et chez Van den Berghen, Libr. à Bruxelles, de nouveau à Paris, par la Compagnie des Libraires ; — 1769, à Paris, chez David l'aîné ; — 1771, à Paris, par la Compagnie des Libraires ; — 1773, à La Haye, et se vend chez Bassompierre... à Liège, et chez Van den Berghen, à Bruxelles ; — 1774, à La Haye, et se trouve à Paris, chez Bleuët, libraire [c'est une édition réduite de l'édition de 1746] ; — 1776, à Liège, chez J.-F. Bassompierre [réimpression inférieure de la même édition de 1746] ; — 1777, à Paris, chez Barrois, Aîné ; — 1781, à Rouen, chez Pierre Machuel, à l'Hôtel Saint-Wandrille, de nouveau à Lyon, chez Amable Leroy.

guent entre elles, une seule nous arrêtera, celle de 1777 (2). Elle est en quatre tomes au lieu de six ; — et le texte de Filleau a été sensiblement raccourci. Nous en sommes, d'ailleurs, tout de suite informés par un « avertissement du libraire. » Celui-ci nous apprend que traduction et continuation ont été revues par un homme très familier avec la langue castillane : Vacquette d'Hermilly ; de fait, Vacquette d'Hermilly, littérateur obscur, n'en a pas moins traduit, outre la *Lusiade* de Camoens, un certain nombre d'ouvrages espagnols : l'*Histoire générale d'Espagne* par Juan de Ferreras, — le *Théâtre critique* de Feyjoo, — des « œuvres choisies » de Quevedo, etc. Le libraire vante son collaborateur : il a débarrassé le *Don Quichotte* d'un nombre infini de fautes et de coquilles ; il a supprimé maintes digressions qui interrompaient le récit, en ralentissaient la marche.

Voilà des mérites fort suspects. Et certes Vacquette d'Hermilly a taillé sans scrupule dans une étoffe qui ne lui appartenait pas. Il enlève tantôt une page, tantôt une phrase, plus loin un début ou une conclusion, ailleurs une remarque, un propos, un développement. Disparaissent ainsi la fin du chapitre IX et de longues pages du chapitre X, la fin de la première partie avec la fiction de la caisse de plomb ; disparaissent également, dans la deuxième partie, les réflexions de Cid Hamet au début du chapitre V, l'invocation qui ouvre le chapitre VIII, les observations qui précèdent l'aventure de la cave de Montesinos, et bien d'autres endroits tant de Filleau que de Cervantes.

Quelle raison avait notre d'Hermilly pour pratiquer ce maladroit émondage ? Il voulait rendre tout à fait aisée et cursive la lecture d'un roman dont il n'apercevait plus l'étonnante richesse de fond, dont il ne savait plus apprécier la diversité multiple : toutes qualités qu'un Filleau de Saint-Martin avait pourtant à demi comprises. Lui, il met le chef-d'œuvre à la portée de lecteurs frivoles et qui, comme lui, ne recherchent qu'un plaisir d'amusement, qu'une récréation sans profondeur.

C'est encore en vue de plaire, — mais, cette fois, avec à propos et bon goût, — qu'en 1744 un traducteur des *Nouvelles* (3),

(2) *Histoire de l'admirable et incomparable Don Quichotte de la Manche. Nouvelle édition ; Revue avec soin sur l'original de Michel de Cervantès, et beaucoup plus correcte que les précédentes, avec figures...*, Paris, 1777.

(3) *Nouvelles exemplaires de Michel de Cervantes de Saavedra, Auteur de Don Quichotte, Traduction et édition nouvelle. Augmentée de trois Nouvelles (Rinconnet et Cortadillo, le Licencié Vidriera ou de Verre, Curieux Impertinent)*

l'abbé Saint-Martin de Chassonville, songe à insérer, au deuxième tome de sa traduction, ce récit pathétique qui se détache si aisément du *Don Quichotte* : le *Curieux impertinent*.

Le *Curieux*, que le dix-septième siècle à son début avait lui aussi pu goûter en dehors de l'œuvre totale, les premières versions françaises des *Nouvelles* ne le contiennent pas : ni d'Audi-guier (4), ni Cotelendi (5), ni Hussein (6) n'ont pensé à l'introduire dans leurs recueils. Et c'est bien à Saint-Martin de Chassonville que nous devons reporter l'idée et le mérite de cette innovation.

Comme tout traducteur, Saint-Martin se trompe quelquefois ou, quelquefois, se tient trop loin de son texte. Est-ce sa faute ou celle de l'imprimeur, si nous lisons : *dans un péril si éminent* — expression qui d'ailleurs n'a pas de sens, — alors que Cervantes a écrit : *en tan manifesto peligro* ? Nous n'estimerons pas non plus que le castillan : *poniendote a peligro* soit exactement rendu par cette longue et lourde périphrase : *risquant que le tout ne vienne à fondre sur ta tête*.

Saint-Martin aussi affaiblit certains termes, substitue une métaphore à une métaphore, en supprime d'autres de place en place. Il écrit trop simplement : tu pourras *venger ton honneur*, alors que le texte porte ce mot si fort : ser el *verdugo*... (être le *bourreau*...) Cette expression : *l'architecte de son deshonneur* ne traduit pas non plus l'énergique et vulgaire : *el fabricador de su deshonra*. Nous préférons semblablement l'image : *dieron... en tierra*... à cette autre : s'évanouit en fumée. Et si l'expression : *las encastilladas torres de la vanidad* peut paraître assez recherchée, était-ce une raison pour ne pas s'efforcer de la rendre en français ?

Quelques omissions encore, — ou quelques additions, — se rencontrent çà et là. Mais elles sont rares : nous nous en sommes assuré par une minutieuse comparaison des deux textes. Nous reprocherions plutôt à Saint-Martin une littéralité qui n'évite pas de déplaisants excès. Le verbe *quitar* signifier : *ôter, enlever*. Pourquoi le traduire par le provincialisme *quitter* ? Exemple :

qui n'avoient point été traduites en François, et de la Vie de l'Auteur. Par M. l'Abbé S. Martin de Chassonville. Enrichie de Figures en taille douce. 2 vol. ; Lausanne et Genève, 1744.

(4) 1615 ; les 6 premières nouvelles ont été traduites par F. de Rosset, les 6 autres par d'Audiguier.

(5) 1678.

(6) 1707.

tu veux... que je te *quitte* l'honneur et la vie... De même *el medio... para engañar a Anselmo* devient, ce qui ne fournit aucun sens, *un milieu... pour tromper Anselme*. — *El blanco de sus deseos* sera rendu par : *le point (?) de ses souhaits ; el cumplimiento de sus gustos par le complément (?) de ses plaisirs*, etc. Il arrive même à notre copiste irréfléchi de traduire le possessif *su* employé par Cervantes au sens du pluriel par le singulier *sa* ou *son* : « ...lorsque... animés du désir ardent de se sacrifier pour *sa* Religion, pour *sa* Patrie, et pour *son* Prince, ils se jettent avec autant d'intrépidité, que de précipitation au milieu de mille morts qui les attendent. » Nous reconnaissons ici, maladroitement reproduite, cette phrase espagnole fort correcte : « ...cuando...llevados en vuelo de la alas del deseo de volver por *su* fe, por *su* nación y por *su* rey, se arrojan intrépidamente por la mitad de mil contrapuestas muertas que los esperan. »

Il est enfin, chez Cervantes, de longues phrases, des périodes amplement développées, que notre Saint-Martin s'applique à suivre quasi mot pour mot, dût son français s'alourdir, traîner, haleter, s'essouffler. Nous n'en citerons qu'un exemple, mais typique :

...diziendoleque si èl supiera que el casarse avía de ser parte para no comunicalle como solía, que jamás lo huvièra hecho : Y que si por la buena correspondencia que los dos tenían mientras èl fuè soltero avian alcançado tan dulce nombre como el de ser llamados *Los dos Amigos*, que no permitièse por querer hazer el circunspecto sin otra ocasion alguna, que tan famoso, y tan agradable nombre se perdiesse : Y que assi le suplicava (si era licito que tal termino de hablar se usásse entre ellos) que bolvièsse à ser Señor de su casa, y à èntrar y salir en ella como de antes... (7).

...il lui dit, que s'il avait sù, qu'en se mariant, son ami eut discontinué de lui rendre les mêmes visites. qu'auparavant, il ne l'auroit jamais fait, et que la bonne correspondance qui les avoit unis tous deux, lorsqu'il n'étoit pas marié, leur ayant aquis un nom aussi flatteur que celui *des deux amis*, il ne devoit pas permettre, pour vouloir en user avec trop de circonspection, sans y avoir donné lieu, qu'ils perdissent un titre si illustré et si gracieux ; qu'il le supplioit, si entr'eux il pouvoit se servir de ce terme, de se regarder toujours comme le maître de sa maison, d'y entrer, et d'en sortir comme auparavant... (8).

Voilà une traduction du *Curieux* qui, pour la méthode et le style, retarde effectivement sur sa date réelle. L'on ne se

(7) *Vida y Hechos del Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha*. Comprestá por Miguèl de Cervantes Saavedra. Con muy bellas Estampas, gravadas sobre los Dibujos de Coppel, primer Pintor de el Rey de Francia. En quatro tomos. En Haia, 1744, t. 2, p. 183.

(8) *Nouvelles exemplaires*, t. II, p. 75, 76.

douterait point, à la lire, que son auteur est contemporain de Montesquieu, Lesage, Voltaire. Filleau même a plus d'aisance, et ce Saint-Martin-là nous reporte aux temps révolus d'un César Oudin ou d'un François de Rosset.

Semblable critique ne saurait être adressée à une seconde version du *Curieux impertinent* parue en 1777 dans la traduction des *Nouvelles* (9) que publièrent, à cette date, Coste d'Arnobat et Lefebvre de Villebrune. Ce titre : le *Curieux impertinent* a sans doute paru au nouveau traducteur, Lefebvre de Villebrune, manquer de clarté ou de vigueur, car il l'a remplacé par cet autre plus énergique et significatif, plus trivial aussi : le *Sot curieux*.

Médecin, naturaliste, helléniste, orientaliste, — il connaissait, dit-on, treize idiomes tant anciens que modernes, tant asiatiques qu'européens, — Lefebvre de Villebrune a laissé nombre de traductions : latines, grecques, anglaises, espagnoles, voire une italienne et une suédoise.

La méthode qu'il a suivie pour traduire le *Sot curieux*, il nous la fait connaître dans une note (10), au début de l'ouvrage. Il a rendu « littéralement », « tout ce qui pouvoit l'être » ; pour le reste, il a « travaillé sur le fonds de Cervantès, et avec ses seuls matériaux, ne faisant de réflexions que les siennes, ou que celles qui sortoient nécessairement du sujet. » Comprendons qu'en bien des pages il a pris toutes libertés avec l'auteur espagnol et qu'il nous propose moins une traduction qu'une adaptation.

Certains développements lui semblent-ils ralentir par trop l'exposé des faits, il les abrège ou les supprime. En revanche il ajoute volontiers, de son cru, quelques sentences morales ou aperçus psychologiques ; et, lorsqu'il lui arrive de s'y attarder, il n'évite point une verbeuse platitude. Il écrit, par exemple,

(9) *Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantes. Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce*, 2 vol., Paris, 1777. Le *Sot curieux* est dans le premier volume.

(10) Le *Sot curieux*, n. 1, p. 5, 6. — Lefebvre de Villebrune aime à placer, au bas de son texte, des notes d'ordre historique, psychologique et moral. La note 3 de la page 9 forme une petite dissertation sur le bonheur. La note 13 de la page 61 est d'abord une note historique, mais entremêlée de réflexions morales et de considérations politiques. Il nous dit là de Gonsalve de Cordoue : « C'étoit réellement un de ces méchants hommes nés pour le malheur de l'humanité, et que les sots honorent du titre de Conquérans. » Dans la même note, il nous dira à propos de Lautrec : « Sa fierté lui fit beaucoup d'ennemis à la Cour. Ils cherchèrent à s'en venger, s'inquiétant peu de perdre l'Etat, pourvu qu'ils le fissent échouer. Procédé ordinaire aux lâches adulateurs qui rampent autour des Souverains. » (p. 62)

commentant Cervantes : « Les querelles de l'amour, ses plaintes, sont des jeux d'enfans, et l'on ne s'y arrête qu'autant qu'il le faut pour donner à cette passion le tems de renaître de ses défaites. » (11) Sur les relations coupables de Lothaire et de Camille, alors que Cervantes se contente de dire : « Recebía le Camila con rostro, al parecer, torcido, aunque con alma risueña », il est, lui, diffus, compliqué, précieux, fade : « Camille, devant lui [Anselme] ne recevoit plus Lothaire qu'avec une sorte de froideur, et lui réservait les élans de sa tendresse pour ces doux momens où leurs âmes enchaînées l'une à l'autre s'anéantissoient dans l'extase de leurs ravissans transports. » (12)

D'autres fois la modification apportée au texte est si profonde qu'on ne reconnaît plus guère, dans la version, l'original. Comparez ces deux extraits :

Y diciendo esto, se paseàva por la sala con la daga desembaynada, dando tan desconcertados, y desafortados passos, y hazienzo tales ademanes, que no parecia sino que le faltava el juyzio, y que no era muger delicada, sino un rufiàn desesperado (13).

Camille en poussant ces plaintes alloit et venoit dans la chambre, le poignard à la main, se jettant (*sic*) tantôt sur un siège, tantôt sur un autre, voloit à la porte, couroit à son lit. D'un œil farouche elle contemple son glaive, et retombe comme évanouie. (14).

Lefebvre de Villebrune, on le voit, a voulu donner de l'accent, du nerf, un tour pathétique à une narration dont il estimait la démarche trop mesurée, trop compassée : au flegme castillan il a substitué une vivacité toute française.

La recherche du pathétique, voilà, disons-nous, ce qui caractérise le plus cette traduction. Lefebvre de Villebrune est tout à fait, lui, un Français du XVIII^e siècle, habitué aux effets de théâtre et qui les aime. De plus, ce contemporain de Voltaire est, à la fois, un contemporain de Rousseau : il goûte la sensibilité à la mode. En conséquence il nous présentera, de Cervantes, une image étrangement modernisée et faussée. Considérez son Anselme, lorsqu'il se dispose à circonvenir Lothaire pour obtenir de lui le service que l'on sait : il paraît « se troubler », demeure silencieux, prend un air embarrassé, saisit enfin la main de son

(11) Cervantes avait seulement écrit : porque quando algún amante loa a su dama de hermosa y la nota de cruel, ningún oprobrio hace a su buen crédito. »

(12) *Le Sot curieux*, p. 56, 57.

(13) *Vida y Hechos del Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha...* en Haia, 1744, t. II, p. 229.

(14) *Le Sot curieux*, p. 50.

ami. (15) Rien de cette attitude, pas même l'indication de ce geste dans Cervantes : Lefebvre de Villebrune a confondu les procédés de la scène et ceux du récit. Voyez encore Lothaire triompher de Camille : il nous est montré avec tout son « artifice » et toute sa « souplesse. » Tandis que sa victime rougit, pâlit, reste muette, répand quelques larmes, il s'empare d'une main qui s'abandonne, suit d'un œil attentif tous les mouvements d'une âme éperdue, ne tarit pas de louanges, se déclare, prie, presse, embrasse, — et bientôt exhalera sur des lèvres défaillantes toute sa passion (16). Cervantes n'offre point à la curiosité du lecteur une mimique aussi expressive, et qui parle aussi fortement aux yeux : il raconte plus qu'il ne montre. D'ailleurs les deux héros de ce petit drame d'amour, auquel nous assistons chez Lefebvre de Villebrune, — Lefebvre nous en avertit lui-même, — sont des « âmes sensibles. » Lothaire, nous est-il confié dès les premières pages, écoutait le long préambule d'Anselme hésitant et embarrassé « avec la surprise la plus étrange, et toute l'inquiétude d'une *âme sensible* » (17) qui s'étonne de ne pas deviner où l'on en veut venir par un tel luxe de précautions. De même Camille : si elle ne pouvait pas refuser son cœur à un cœur aussi épris que celui de Lothaire, elle ne pouvait pas non plus, après la mort de son amant, hésiter à se consacrer « tout entière à la dévotion, ressource ordinaire des *âmes sensibles*. » (18) Ainsi le *Sot curieux* porte bien sa date : par l'esprit, le ton et, si l'on peut dire, la touche morale du peintre, il est plus de 1777 que de 1605, il appartient plus à Lefebvre de Villebrune qu'à Cervantes.

II

Entre toutes ces rééditions, complètes ou partielles, du *Don Quichotte*, la plus importante, celle qui mérite le plus de nous arrêter par l'élégance du format, la netteté et la clarté de l'impression, surtout par la beauté des gravures, a paru en 1746, et fut publiée à La Haye par le libraire Pierre de Hondt. Le titre, fort développé, a du moins l'avantage de nous donner, sur ce précieux in-quarto, les renseignements les plus sûrs : *Les Principales Aventures de l'Admirable Don Quichotte, représentées en*

(15) Le *Sot curieux*, p. 10.

(16) *Ibid.*, p. 32, 33.

(17) *Ibid.*, p. 10.

(18) *Ibid.*, p. 63.

Figures par Coypel, Picart le Romain, Et autres habiles maitres : avec les explications des XXXI planches de cette magnifique collection, tirées de l'original espagnol de Miguel de Cervantes. A La Haye, Chés Pierre de Hondt, MDCCXLVI. Ainsi Pierre de Hondt ne nous offre, à proprement parler, ni une traduction, ni une adaptation, mais un abrégé et une collection d'estampes.

Dans la dédicace à François Xavier, prince royal de Pologne, et duc de Saxe, ainsi que dans l'avertissement qui vient ensuite, Pierre de Hondt ne manque pas de louer cet « Agréable Roman », cette « ingénieuse et fine Satire » qu'est le *Don Quichotte*. Le *Don Quichotte*, ajoute-t-il avec quelque grandiloquence, Cervantes s'avisait de le composer « pour désabuser sa Nation de ce Gout extravagant de Rodomontade qui régnoit alors souverainement en Espagne, et pour détourner ses Compatriotes de la Lecture encore plus pernicieuse qu'inutile de cette Foule incroïable de Romans de Chevalerie Errante, à laquelle ils emploïoient alors tout leur tems. » (19) Cette conception du chef-d'œuvre, nous le savons de reste, n'est point particulière à notre libraire, et ce n'est pas là qu'il faut chercher son originalité. Elle est en revanche dans la présentation luxueuse du livre, dans le choix des estampes qui l'ornent, dans l'« explication » qui nous est fournie pour chacune d'elles : agréable résumé du chapitre correspondant de Cervantes. Laissons d'ailleurs Pierre de Hondt nous éclairer lui-même sur son dessein.

Des recueils d'estampes, nous dit-il, qui ont été donnés sur les « principales Aventures » de don Quichotte, « le meilleur et le plus estimable » est celui de Charles Coypel. Mais, « généralement recherchées » et « promptement enlevées », ces estampes de Coypel sont devenues rares. Aussi le « celebre Bernard Picart le Romain » se mit-il en tête de les reproduire, en réduisant toutefois chaque planche aux dimensions d'un in-quarto, ce qui permettrait la vente « à beaucoup meilleur Compte. » Il en exécuta ainsi une douzaine. « Mais, sa Mort, survenue trop tôt en 1733... n'ayant pas permis qu'il pût remplir lui-même cette utile Entreprise, quelques-uns de ses Eleves et divers autres bons Graveurs, viennent enfin de la conduire heureusement à sa Fin : et c'est cette belle et magnifique Collection, que nous offrons présentement au Public. » (20) Quant au texte qui accompagne et com-

(19) *Les Principales Aventures...*, p. VII.

(20) *Ibid.*, p. VIII.

mente les planches, Pierre de Hondt s'en explique de cette manière : il procurera « la parfaite Intelligence » des scènes qu'elles traduisent « à ceux qui pourroient n'être point au Fait de cette divertissante et inimitable Histoire. » (21)

Ce texte n'a et ne saurait avoir d'autre mérite que celui de la netteté et de la précision. Les estampes au contraire, fines, spirituelles, habilement composées, riches de détails amusants, tout animées d'une verve qui n'est jamais vulgaire, constituent à notre sens un des chefs-d'œuvre de la gravure au XVIII^e siècle (22). Sur les trente et une, vingt-cinq sont de l'invention de Coypel, deux reviennent à Trémolières, deux à Cochin, une à Le Bas, une à Boucher. Les graveurs ont été Picart le Romain pour douze d'entre elles, J. V. Schley pour treize, P. Tanjé pour cinq, S. Fokke pour une. De maîtres divers soit pour le sujet et l'arrangement, soit pour le travail du burin sur le cuivre, toutes également enchantent et retiennent. Un caractère commun, en outre, les rassemble dans notre souvenir. Fidèles interprètes, elles aussi, du goût français en un siècle classique, elles ne nous offrent presque toutes que les attitudes, les gestes, les mésaventures ou extravagances de deux bizarres héros, — contrefaçons ou déformations de l'homme normal.

Considérons la planche XIX (23). Elle nous représente Sancho au moment où les marmitons le poursuivent chez le duc et la duchesse. Tout éperdu, Sancho fuit ces mauvais garçons, porteurs d'effrayantes casseroles à long manche. Il se trouve ainsi occuper le centre de la gravure. Une pleine lumière l'éclaire. Et c'est sur lui, d'abord, que l'attention se fixe. Le voyez-vous, une large serviette au cou, la bouche ouverte, les yeux égarés, les cheveux dressés, les mains tendues : tout son pauvre corps est en proie à la crainte. Et il nous inspirerait une sorte de pitié, si l'élan de sa course, ralenti par sa bedaine, ralenti encore par deux ou trois marches qu'il lui faut gravir, ne nous réjouissait à force de maladresse exaspérée.

Pas plus que Sancho, l'on ne ménage ici don Quichotte. Le voici, sur la planche IV (24), qui abaisse sa lance vers un troupeau de moutons en déroute. A droite, auprès de rochers plus imaginés qu'observés, un groupe d'hommes armés de frondes, —

(21) *Les Principales Aventures*, p. VIII.

(22) Voir à l'Appendice G les titres de ces 31 estampes.

(23) F. Boucher invent. — P. Tanjé sculp.

(24) P. Le Bas invent. — J. v. Schley sculp.

ce sont les bergers, — visent leur étrange ennemi : les pierres volent, traversant de leur courbe toute la planche. A gauche, et à l'arrière-plan, Sancho lève les bras, tandis que, le cou roide, son âne brait. Et le Héros domine ces divers groupes. A cheval sur Rossinante cabré, — son nez se fait plus aquilin, sa moustache plus aiguë, ses yeux plus terribles, tant il croit navrer à mort chefs et soldats.

Un don Quichotte non moins ridicule est celui qu'on nous montre chez don Antonio (planche XXIX) (25), lorsque, « fatigué par deux Dames qui le font danser tour à tour », il est contraint de se coucher par terre. Le décor est tout de charme et de luxe : un salon du XVIII^e siècle, des personnages aux gestes élégants et cependant naturels. Collerettes, manchettes, plumes, bouffants, crevés, et jusqu'au pommeau des épées, ces détails sont rendus avec une précision remarquable, mais qui évite la lourdeur. Là-dessus, un groupe tranche : don Quichotte et les deux dames. Et il faut voir avec quelle malice appuyée dessinateur et graveur ont rendu l'expression du refus chez notre paladin. Yeux hostiles, moustache menaçante, bouche dédaigneuse, menton relevé, tout le corps en retrait et sur la défensive, la main gauche étendue pour éloigner compliments flatteurs et gestes tendres, — quel contraste ce don Quichotte-là ne fait-il pas avec l'entourage si poli, si gracieux, si galant ! C'est un sauvage à la cour, le Huron chez Voltaire ; c'est la vertu farouche dans un monde indulgent et facile. Et cette composition pourrait justement s'intituler : la chasteté grotesque.

Comme la gravure, la peinture aussi s'est inspirée du *Don Quichotte*. Natoire, vers 1735, composa neuf tableaux destinés à être reproduits en tapisserie par la manufacture de Beauvais. Ces tableaux, conservés au château de Compiègne, ornent actuellement un fort beau salon de style Louis XV, aux admirables boiseries blanches (26).

Trois sont de grandes dimensions, six de dimensions plus réduites. Parmi ces derniers, deux ont rapport à l'histoire de Dorothée. L'un nous montre la jeune femme, les jambes nues, les pieds dans l'eau, qui essuie sa cheville gauche. Derrière elle se tiennent debout trois personnages : Cardenio, le curé, le barbier.

(25) V. Cochin fils invenit. — J. v. Schley sculp.

(26) Ce salon est fermé au public. Nous avons pu, avec une autorisation spéciale, y pénétrer et y étudier les tableaux de Natoire.

Dans la seconde composition, Dorothée, promue infante Micomicona, supplie don Quichotte qui, un bras tendu, l'autre replié, lui promet son assistance. Ces toiles, agréables au regard, ne le captivent en revanche par aucune qualité rare du ton ou de l'expression : il y a de la fadeur en toutes deux, et la vigueur de Cervantes a disparu.

Un autre tableau représente Sancho sous un arbre, en train de manger. Natoire lui a mis à la main gauche des oignons, à la main droite une gourde. Près de lui, le chevalier, appuyé sur la lance, ne le regarde que distraitement : il réfléchit ou rêve. La scène manque ainsi d'unité, et tour à tour les yeux indifférents du spectateur vont de Sancho à don Quichotte, et de don Quichotte à Sancho. Sur un autre panneau s'esquisse un détail de l'entrée à Barataria : un héraut joue de la trompette, deux dames sur un balcon semblent attendre. Sancho, le personnage essentiel, manque, — Sancho ventru et important.

Don Quichotte, de son côté, fait le sujet de deux toiles. Le voici au moment où il cherche à entrer dans la caverne de Montesinos. Une corde lui ceint les reins. Autour de lui volètent, sinistres et repoussants, chauves-souris, chouettes, hiboux. L'attitude est de surprise, mais quelle surprise bienséante, et comme les gestes sont convenus ! Le voici encore après qu'il a vaincu le chevalier des miroirs. Disons-nous que sa physionomie, en ce moment glorieux, nous intéresse moins que le geste étonné de Sancho, à qui le barbier montre son nez postiche ?

Les trois grandes compositions retracent des aventures particulières à Sancho. Ici, il se met en route pour Barataria. Nous le voyons passer sous une colonnade, dire adieu à don Quichotte qui, lui, lève le doigt avec emphase. Des femmes rieuses et, aussi, un personnage mélancolique, — menton dans la main, coude sur une balustrade, — assistent à ce départ qui est, certes, plus magnifique que risible. Natoire, trop oublieux du texte espagnol, n'a cherché, semble-t-il, et n'a obtenu qu'un effet de somptuosité. Point de vérité, point d'observation ! Mais, pour compenser, quel riche décor ! Ces arcades, ces jets d'eau, ces étoffes, comme ils ont pour l'œil des courbes séduisantes, des plis harmonieux ! Nous ne sommes pas en Espagne, nous sommes à l'Opéra.

Une autre toile nous dépeint Sancho dans ses fonctions de gouverneur et de juge. Le centre en est occupé par une table fruste sur laquelle repose un plateau de balance. Sancho debout,



Le repas de Sancho

(Nobles)

et le regard détourné vers un secrétaire, laisse un coquin enlever de la table un panier de noix que veut retenir une jeune femme, la marchande sans doute : les yeux fixes, un bras dressé, le corsage défait, elle proteste de toute son attitude, — et vainement. Cette composition, fort gracieuse dans l'ensemble, a le tort elle aussi de s'encombrer de détails inutiles. L'intérêt se détache vite du groupe principal pour se porter aux alentours, vers le décor, parmi les accessoires. Voici, à gauche, une fontaine aux eaux débordantes, des pilastres, une balustrade, des colonnes, un arbre penché, quelques hautes maisons. Voici, à droite, deux hangars ou deux masures mal recouvertes d'étoffes ou de planches : Natoire, qui aime ces contrastes, oppose ainsi luxe et misère. Ce n'est pas tout encore : des soldats en armes, un page, des domestiques, des enfants, et jusqu'à un poupon endormi dans son berceau, nous attirent successivement, dispersent notre attention, nous font oublier le sujet, l'action, les acteurs.

Le dernier tableau représente le repas de Sancho. Grande toile décorative comme les précédentes, avec ses colonnes, son arcade, son épais rideau de velours, elle évite pourtant ces excès minutieux du détail où l'œil, tout à l'heure, se perdait. De plus, c'est sur le motif central que se concentre la plus vive lumière : Sancho et la table où il est assis sont fortement éclairés, et nous n'écartons que difficilement notre regard de l'un et de l'autre. Sancho d'ailleurs est amusant : son poing tendu à l'extrémité de son bras court traduit avec une justesse spirituelle son émotion et sa colère. Composition harmonieuse, élégante, aisée, il ne manque à ce tableau qu'un peu de chaleur et de verve, et comme un accent plus vigoureux, pour laisser l'impression d'une belle œuvre. C'est du moins, à Compiègne, l'œuvre marquante de Natoire.

En définitive, ce peintre habile ne nous a pas donné, de Sancho ni de don Quichotte, un portrait suffisamment exact. Il a adouci leur physionomie, atténué leurs ridicules. Sancho à table montre plus le visage d'un bourgeois contrarié que celui d'un paysan plein de courroux : ne craignons pas qu'il se porte à de violents éclats ! Pour le don Quichotte, avec son visage encore jeune et presque beau, c'est moins don Quichotte qu'Amadis ou Palmerin. Ce héros d'une épopée burlesque a été, à contresens, idéalisé : toutes aspérités ont en lui disparu. Natoire, superficiel et sans fougue, a par trop amolli, affadi Cervantes.

III

Traductions, gravures, peintures ne sont pas seules à témoigner chez nous de ce goût si persistant pour le *Don Quichotte*. D'autres preuves se rencontrent encore : nous en avons relevé ici et là, chez les auteurs les plus divers.

Le P. Bougeant, lorsqu'il nous décrit ce pays singulier de Romancie où il entraîne son prince Fan-Férédin (27), constate d'abord qu'en cette merveilleuse contrée nombre de plantes se transforment jusqu'à s'enrichir des vertus les plus rares ; puis il ajoute qu'« à cette occasion » Fan-Férédin ne put s'empêcher « d'admirer la simplicité de l'infortuné Chevalier de la Manche, qui crût (*sic*) pouvoir avec les herbes de son pays composer un baume semblable à celui de Fierabras. » Fan-Férédin ignore-t-il donc que cette recette du baume de Fier-à-bras, don Quichotte la tient de la plus ancienne tradition chevaleresque ?

Un Le Franc de Pompignan, un Duclos trouvent de même occasion, dans leurs récits de voyage, de nous rappeler l'hidalgo ou son valet. Duclos, rencontrant à Rome deux jeunes Russes, s'aperçoit qu'ils ont grande envie de fixer leur fortune ailleurs qu'en Russie. Ils ont appris, en se déplaçant, à connaître d'autres régimes politiques que le despotisme, et ils préfèrent à tous honneurs liberté et sécurité. Le despotisme, commente Duclos, « on peut lui appliquer ce que Sancho dit de l'état de chevalier errant, qu'on y est toujours à la veille d'être empereur, ou roué de coups de bâton. » (28) Pour le Franc de Pompignan, il se contente de divertir, en empruntant à Cervantes une comparaison qu'il juge des plus expressives. Ses compagnons et lui, vers la fin de leur voyage en Languedoc et en Provence (29), se sont fort mal trouvés de leur « équipage ». Aussi, à sa correspondante, la comtesse de Caraman, Le Franc écrit-il :

Tel qu'en sortant du Toboso,
Le sieur de la Triste Figure,
Piquant sans succès sa monture,
Malgré les conseils de Sancho,

(27) *Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie ; contenant plusieurs observations historiques, géographiques, physiques, critiques et morales*. Paris, 1735. — Ouvrage dirigé contre Lenglet du Fresnoy et son livre : *De l'usage des Romans* (1734). Une critique acerbe y vise aussi l'abbé Prévost (*Mémoires d'un homme de qualité, Manon Lescaut, Cleveland*).

(28) Duclos, *Œuvres complètes*, Paris, 1806, t. VII : *Voyage en Italie, ou Considérations sur l'Italie*, p. 36.

(29) *Le Voyage de Languedoc et de Provence*, — à la suite du *Voyage de Chapelle et de Bachaumont*, Ed. de 1826, Paris.

Courut, suivant son vertigo,
 Aux moulins servir de mouture ;
 De même en piteuse voiture,
 Chacun de nous criant ho, ho,
 Bravant et chute et meurtrissure,
 Voulut faire trotter Clio... (30).

Un indépendant, un irrégulier, ou, comme on eût dit au xvii^e siècle, un libertin, l'abbé Dulaurens (31), doit aussi au *Don Quichotte* quelques traits facétieux. Notons d'abord qu'il fait porter sur l'œuvre, par un de ses personnages, ce bizarre jugement : « Don-quichote livre excellent pour amuser un tire-au-vol. » (32) N'insistons pas : ce n'est peut-être là qu'une boutade. Et voyons plutôt s'il se souvient avec bonheur du livre qu'il calomnie.

Don Quichotte s'était lui-même surnommé le chevalier de la Triste Figure. Dulaurens copie l'expression et, à son tour, appelle drôlement un barbier-chirurgien le Chevalier de la Triste Lancette (33). Ennemi des Jésuites comme nos philosophes, il s'en prend comme eux à Saint-Ignace et, comme eux, le rapproche du paladin ridicule. Il les dépasse même en inconvenance, va jusqu'à la grossièreté. Ne suppose-t-il pas, en un poème héroï-comique, le *Balai* (34), qu'Ignace, lisant un matin *Don Quichotte*, s'« éprit » des « prouesses galantes » du héros, qu'il lui vint alors en idée de choisir la Vierge pour « dame » et « maîtresse », qu'enfin, s'il se rendit au Montserrat, ce fut pour offrir à Marie ses brûlants transports. Et voici de quelle prière bouffonne cet insensé se rend coupable :

Fille des Rois, immortelle pucelle,
 Qui seule avez sans tache originelle,
 Porté neuf mois dans vos flancs précieux
 Le Dieu du monde et le Maître des Cieux !
 A vos genoux voyez le tendre Ignace,
 Sur lui jettez un regard efficace,
 Il vous adore et son cœur pénétré,
 De vos appas, vient dans ce lieu sacré
 Vous présenter son amoureuse flamme... (35)

(30) *Suite du Voyage de Languedoc et de Provence*, — à la date du 29 octobre 1740, p. 269.

(31) Voir, sur Dulaurens, Emile Henriot : *Les livres du second rayon, Irréguliers et libertins*, 4^e édit., Paris, 1926, p. 263-278.

(32) *Imirce ou la fille de la Nature*, à Berlin, chez l'imprimeur du Philosophe de Sans-Souci, 1765, p. 179.

(33) *La Chandelle d'Arras*, poème héroï-comique en XVIII chants, Bernes, 1765, chant III, p. 27.

(34) *Le Balai*, poème héroï-comique en XVIII chants, à Constantinople, de l'Imprimerie du Mouphti, 1762.

(35) *Ibid.*, chant X, p. 130, 131.

Au Montserrat, l'extravagant chevalier de la Vierge, plus don Quichotte que don Quichotte, coupe sa moustache, suspend à l'autel son bouclier rond, puis, en l'honneur de Celle qu'il aime, insulte les passants. L'abbé Dulaurens ne fait preuve ici que d'une verve basse et vulgaire : l'irrévérence n'est point une muse, comme l'indignation. Et puis ne savons-nous pas que

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ?

Un récit en prose, chez Dulaurens, l'histoire de Babet dans *Imirce*, a plus de vrai comique et peut encore nous amuser. Un officier, Dupéronville, a versé en arrivant à Bruxelles. Sa maîtresse, Babet, précipitée de la voiture, a été aperçue en toilette légère par quelques francs rieurs, amis de l'officier, qui débitent là-dessus mille impertinences. Vexé, Dupéronville refuse de leur présenter la jolie Babet. Alors ceux-ci : « ah ! Chevalier nous avons vû son jupon, le goût est divin, nous sommes persuadés que quelque magicien de tes ennemis aura métamorphosé ta Dulcinée, comme celle du chevalier de la Manche... allons, fais donc les choses généreusement ; montre-nous cette divine Princesse du Toboso. » Dupéronville s'irrite d'abord de ces sarcasmes ; puis, devenu plus sage, et pour se moquer à son tour des moqueurs, il les prie à souper. Une marchande de modes habille la jeune femme, à qui la parure donne des grâces surprenantes... Mais laissons parler l'héroïne : « L'heure de souper vint, ses amis [les amis du Chevalier] se firent annoncer ; mon amant alla à leur rencontre et leur dit d'un ton plaisant : j'ai vaincu enfin le Parafaragaramus qui enchantait ma Maîtresse ; vous allés la voir dans tout son éclat : avant il faut vous avertir que le malheureux magicien vous en voulait à cause de notre amitié ; il a fait avec moi le marché de Sancho, ils (*sic*) vous en coutera cinq cens coups d'étrivières : j'ai marchandé ; ma tendresse ni mon éloquence n'ont pu rien diminuer, le sorcier est un possédé ; il n'a qu'un mot ; mais deux cent cinquans (*sic*) coups d'étrivières à chacun, quelle misère ! vous êtes trop généreux, trop galans pour refuser votre derrière à une Princesse infortunée : après beaucoup de plaisanteries, le Chevalier me présenta à ses amis, ils furent éblouis de ma figure. » (36) Dulaurens, avouons-le, se rachète ici et se relève. Il a le ton de Voltaire, et son badinage, comme le minois de Babet, est tout près de nous charmer. Cette

(36) *Imirce*, p. 194-198.

fois, enfin, il a su bien joliment tourner à son usage les inventions burlesques de Cervantes.

Comme les voyages, les contes légers ou les poèmes héroï-comiques, les mémoires et les correspondances fourniront encore à notre enquête. La duchesse de Villars, écrivant sous le nom de Délie à son cher Tibulle, le comte d'Argenson (37), se souvient parfois de don Quichotte et de Sancho. D'Argenson souffre d'un commencement de rhume : viendra-t-il ce mercredi où elle l'attend ? « ...je craindrai toujours, écrit-elle, jusqu'au moment où je vous verrai entrer dans ma chambre. Sancho Pansa avait raison, il n'y a rien de si difficile à écorcher que la queue, et plus j'approche du temps où je dois vous voir, plus il me paraît long à passer. » (38) Un autre jour, « souffrante, mourante, étouffante », « fanée, fripée, hideuse », — c'est elle-même qui se juge en ces termes flatteurs, — elle reçoit du passionné Tibulle un fort joli cadeau : « ...vous m'aimez donc, s'écrie-t-elle, puisque vous êtes occupé de moi, comme si je n'étais pas moi, car il ne m'est pas possible que vous ne me voyez (*sic*) telle que je suis. Par quel enchantement êtes-vous pour moi comme Don Quichotte était pour Barbe la Balafrée, quand il la prenait pour la belle reine Zénobie ? » (39) Barbe la Balafrée, Zénobie ! La duchesse a lu Avellaneda dans l'adaptation de Lesage. Espérons du moins que, même en cet état de dépression physique où elle se trouve, elle ressemble infiniment plus à Zénobie, reine des Amazones, qu'à Barbe l'horrible tripière.

L'amitié, aussi bien que l'amour, a gardé souvenance de l'œuvre illustre. Et nous voyons Deleyre, le littérateur ami de Jean-Jacques Rousseau, assurer le philosophe qu'il « saisit » son « système » de fuir le monde, aussi « sérieusement que don Quichotte embrassait la chevalerie. » (40) Deleyre, qui se compare si hardiment à don Quichotte, mettait-il dans son application à comprendre Rousseau et, pour tout dire, dans l'affection qu'il lui portait, autant de sérieux, autant de sincérité qu'il voudrait nous le faire croire ? Jean-Jacques, — mais Jean-Jacques se croit persécuté, — est, lui, des plus sévères pour ce

(37) Le roman de la « Sainte Duchesse », *Lettres inédites de la duchesse de Villars au comte d'Argenson* (1738-1741), *La Revue de France*, n° du 1^{er} juin 1923.

(38) P. 502 de la revue.

(39) P. 512 de la revue.

(40) Streckeisen-Moultou, *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, 2 t., Paris, 1865, t. I, p. 147, 148, lettre du 13 octobre 1756.

correspondant dont il suspecte la bonne foi (41). Deleyre ne serait-il qu'un déloyal don Quichotte ?

Une duchesse, un homme de lettres, voilà, pour le roman de Cervantes, des lecteurs de choix. Mais, en ce milieu du XVIII^e siècle, il en est de tout rang, de toute profession. Citons une fille : M^{lle} Duthé, un aventurier : Casanova, un directeur de théâtre : Jean Monnet, un bourgeois : Bachaumont, un prêtre docteur de Sorbonne : M. Sépher, un ministre : Maurepas. Lecteurs du *Don Quichotte*, disons-nous : au moins les quatre premiers et le sixième y font-ils allusion dans leurs mémoires. Et le cinquième l'avait dans sa bibliothèque... en « original. »

Les *Souvenirs* (42) de Rosalie Duthé... ne sont pas d'elle : ils ont été composés par un certain Lamothe Langon, qui d'ailleurs avait fort connu la courtisane et nous a transmis assez exactement ses propos et ses confidences. La Duthé, ou plutôt ses *Souvenirs*, lorsqu'ils nous décrivent le salon de M^{me} de Saint-Etienne, « une émérite de Cythère, retirée avec appointements de retraite », s'expriment ainsi : « On n'y voyait que des veuves ou des femmes dont les maris servaient outre-mer, dans les îles Barataria, sans doute, car de leurs nouvelles on n'en recevait jamais. » (43) — Le jeune Casanova (44) enfermé dans une chambre obscure avec trois jeunes filles : Nanette, Marton, Angela, et rebuté de la troisième, se nomme lui-même un « sot Don Quichotte » pour avoir usé de quelque réserve à l'égard des deux premières, vertus celles-là peu farouches (45). Plus tard, chez Voltaire, comme il lui reproche sa « passion dominante » : son « amour de l'humanité », il lui cite, pour le convaincre de son aveuglement, l'exemple du Chevalier à qui un mouvement irréfléchi de générosité n'a rapporté que des coups : « Je n'ai jamais tant ri qu'en voyant Don Quichotte très embarrassé à se défendre des galériens auxquels, par grandeur d'âme, il venait de rendre la liberté. » (46) Casanova cite encore un peu sèchement, et sans préciser autant qu'on le voudrait, « la belle contrée déserte de la Sierra-Morena, nom célèbre en Europe par les aventures de

(41) La lettre de Deleyre a été commentée par J.-J. Rousseau lui-même au livre IX des *Confessions*.

(42) *Souvenirs de M^{lle} Duthé*, de l'Opéra, 1748-1830, avec une introduction de Paul Ginisty, Paris.

(43) *Ibid.*, p. 112, 113.

(44) *Mémoires de J. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même*, Paris, éd. Garnier.

(45) *Ibid.*, t. I, p. 100.

(46) *Ibid.*, t. IV, p. 450.

Don Quichotte, chef-d'œuvre de Cervantès. » (47) Il s'étonne enfin qu'un roi, — le jeune roi des Deux-Siciles, Ferdinand, — ait eu un jour cette idée « peu commune » aux têtes royales de « se faire berner », de « se transformer en Sancho-Pança. » (48) — C'est de Sancho, encore, que nous fait souvenir Jean Monnet. Une jeune personne, capricieuse, fantasque, l'a séduit. Va-t-il céder à cet amour, avouer sa passion naissante ? « Toutes réflexions faites, je conserverai mon respect ; il est le gardien de mon cœur ; il n'en seroit pas plutôt éloigné, que ce pauvre cœur sans défense se laisseroit prendre comme Bajazet, pour être ensuite berné comme Sancho. » (49) Mais Jean Monnet n'affecte point d'habitude ce ton précieux ; et c'est avec la vivacité la plus mordante qu'il rapprochera du même Sancho l'un de ses contemporains, l'auteur comique Poinciset, celui qu'on appelait le petit Poinciset ou Totinet, et dont maints hâbleurs s'amusaient sans pitié. A l'« imbecillité d'un oison », il joignait, nous dit notre auteur, « la malice d'un singe. » Et voilà précisément, « ce qu'il avoit de commun avec Sancho-Pansa. » (50) — Bachaumont qui, pour notre curiosité, a consigné dans ses *Mémoires secrets* (51) tant d'événements et d'anecdotes, Bachaumont à son tour caractérise tel ou tel personnage, en lui appliquant ces surnoms : Dulcinée, don Quichotte. Une madame Teissier avait pris pour amant un jeune militaire, nommé de Vienne. Celui-ci, dont la bourse ne se gonflait que des libéralités de la dame, nourrissait une passion si avantageuse de « billets secrets », ou encore « par des apparitions fréquentes sous les fenêtres de cette Dulcinée. » (52) Il arrivera même à Bachaumont, vers la fin de son ouvrage, de nommer un don Quichotte le savant M. Bitaubé. Les idées de M. Bitaubé sur Homère sont fort justes, si justes qu'elles « ne souffrent plus de contestation aujourd'hui. » Les soutenir, c'est donc se démentir en pure perte, — « c'est à peu près comme Dom Quichotte se battre contre les moulins à vent. » (53) — Maurepas,

(47) *Mémoires de J. Casanova*, t. VII, p. 415.

(48) *Ibid.*, t. VIII, p. 141.

(49) Jean Monnet : *Supplément au Roman comique, ou Mémoires pour servir à la vie de Jean Monnet, ci-devant Directeur de l'Opéra-Comique à Paris, de l'Opéra de Lyon, et d'une Comédie Française de Londres. Ecrits par lui-même*, Londres, 1772, 2 tomes. — t. I, p. 151.

(50) *Ibid.*, t. II, p. 284.

(51) *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours...*

(52) *Ibid.*, t. VI, 16 janvier 1772, p. 86, 87.

(53) *Ibid.*, t. XXXIV, 17 avril 1787, p. 412, 413.

de son côté, nous apprend que des portraits faits uniquement « par des adjectifs et des substantifs sans phrases » couraient à Versailles, vers 1740, de bouche en bouche, et qu'en particulier l'on appelait Hérault, le lieutenant général de la police : *Curieux impertinent* (54).

Nous savons enfin, par les mémoires de l'abbé Baston (55), chanoine de Rouen, qu'un docteur en Sorbonne, sous-chancelier de l'Université de Paris, M. Sépher, avait dans sa bibliothèque, — « une bibliothèque magnifique et vraiment précieuse », — le chef-d'œuvre de Cervantes en langue castillane. L'abbé Baston est venu faire visite à M. Sépher. Et M. Sépher, avec l'orgueil un peu béat du bibliophile, lui montre ses richesses. L'abbé, qui nous rapporte la scène, trace ainsi, et peut-être sans s'en douter, un portrait des plus vivants : son « amateur de livres » vaut bien celui de La Bruyère : « Vous aimez donc les livres ? — me dit-il. — Prodigieusement. — Et vous les connaissez ? — Un peu. — En voilà une assez jolie quantité. Pas un bouquin, au moins. Tous livres rares ou éditions recherchées... Sur toutes les sciences, tous les arts..., peu de théologie pourtant, parce que je l'ai dans ma tête... Mais de l'hébreu, du grec, du latin, de l'allemand, de toutes les langues mortes ou vivantes. Un juif y trouve le Talmud, un Turc l'Alcoran, et (souriant finement) un Espagnol, *Don Quichotte*... Non pas des traductions, je n'aime que les originaux. » (56) M. Sépher n'eût certes point *souri finement*, s'il se fût contenté de garder le *Don Quichotte* parmi ses beaux ouvrages sans jamais l'ouvrir. Ne doutons pas que le roman de Cervantes l'ait plus d'une fois réjoui.

Ce plaisir délicat qu'un M. Sépher recevait du *Don Quichotte*, d'autres, parmi ses contemporains, l'éprouvent également.

(54) *Mémoires* du comte de Maurepas, Paris, éd. de 1791, tome IV, p. 27, 28 : Voici ces portraits :

Le cardinal de Bissy. *Fourbe*.

Le cardinal Tencin. *Roland furieux*.

Languet, archevêque de Sens. *Imposteur*.

Belsunce. *Etourdi*.

Hérault, lieutenant général de la police. *Curieux impertinent*.

Le Roi. *Perroquet, statue, arlequin*.

D'Aguesseau. *La double inconstance*.

Chauvelin. *Crispin, rival de son maître*.

D'Angervilliers. *Aveugle clairvoyant*.

(55) *Mémoires* de l'abbé Baston, chanoine de Rouen, d'après le manuscrit original, publiés pour la société d'Histoire contemporaine par M. l'Abbé Julien Loth et M. Ch. Verger, Paris, 1897, 3 vol.

(56) *Ibid.*, t. I, p. 185. Cette visite de l'abbé Baston à M. Sépher a eu lieu vers 1770, date à laquelle l'abbé obtint sa licence en théologie : c'était une visite... de candidat à examinateur.

Le comte Dufort de Cheverny (57) s'est à coup sûr amusé des comiques attitudes de Sancho-Pança. Il nous montre un de ses amis, de Bauche, s'allant mettre un matin, — en un coin de garenne où l'on chasse, — « dans la posture de Sancho-Pança, lorsqu'il pariait qu'un coup de plomb ne l'atteindrait pas. » (58) Ecoutez-le de nouveau raconter la mésaventure du gros M. de Vizé, capitaine aux gardes et neveu du célèbre Donneau de Vizé, le fondateur du *Mercure galant*. Ayant loué un âne avec un bât pour achever un difficile parcours, le capitaine, qui s'était « avec une peine affreuse » introduit dans le bât, ne savait trop comment en sortir, et d'autant plus que reins et ventre s'y trouvaient comprimés comme par les deux branches d'un étau. On vint à son aide, on coupa la sangle, — « à force de bras » on l'enleva « tout brandi » lui et son siège, — et, pour finir, on le posa sur ses pieds « comme un vrai Sancho Pança. » (59)

Ce n'est plus à l'écuyer, mais au chevalier que songent de préférence telle inconnue : l'amie d'un officier, Mopinot de la Chapotte, et, aussi, deux officiers du même temps : le marquis de Valfons, le chevalier de Mautort.

Madame de*** explique à Mopinot une tentative ridicule d'un M. de Bissy. Comme on arrêta pour dettes M. de Montboissier, M. de Bissy, qui était présent, mit l'épée à la main, fondit sur les archers, et reçut un coup de fusil qui lui cassa le bras et la cuisse : quelle idée saugrenue, estime Madame de***, d'avoir voulu imiter don Quichotte, quand il délivra les galériens (60). Le marquis de Valfons, — c'est lui qui nous le raconte, — a failli lui aussi agir en don Quichotte, mais dans une tout autre circonstance. Le prince de Beauveau avait négligé de l'appuyer auprès de Choiseul pour lui faire obtenir le grade de lieutenant-général, grade auquel, d'ailleurs, il avait droit. On lui donna alors le conseil de s'adresser à quelque amie influente du ministre. Le

(57) *Mémoires du comte Dufort de Cheverny*, Introduteur des Ambassadeurs, lieutenant général du Blaisois. Introduction et notes par Robert de Crèvecœur, 2 tomes, 2^e éd., Paris, 1909.

(58) *Ibid.*, t. I (années 1755-1764), p. 178.

(59) *Ibid.*, t. I (1764-1787), p. 478.

(60) Jean Lemoine : *Sous Louis le bien-aimé*, correspondance amoureuse et militaire d'un officier pendant la guerre de sept ans (1757-1765), Paris, — lettre du 22 mai 1757, p. 31, 32. — Mopinot, à son tour, écrivant à M^{me} de *** le 22 août 1761, et lui envoyant la traduction du *Logement des ambassadeurs au congrès d'Augsbourg*, nous apprend que ce pamphlet logeait ironiquement l'ambassadeur de Wurtemberg : au Don Quichotte, rue des Fantômes, près de la Montagne en couches, p. 358.

conseil était bon, et le marquis n'en doutait pas. Toutefois, quelle humiliation pour lui que d'aller porter ses états de service, — vingt-six sièges et six grandes batailles, — à une toilette, entre un pot de rouge et une boîte à mouches ! Tout compte fait, ajoute Valfons, « je ne voulus pas être le Don Quichotte de ma délicatesse. » Et il plia délibérément son orgueil à accepter une démarche pénible, mais avantageuse : le Sancho avait en lui vaincu le don Quichotte (61). Un émule du paladin, et aussi ridicule, c'est, vers la même date, M. de Boufflers, maréchal de camp et frère du galant poète. M. de Boufflers, nous dit le chevalier de Mautort, n'était pas d'habitude animé d'une violente ardeur martiale. Or voici qu'au moment de traverser un village de Corse absolument désert, il fait mettre à ses troupes baïonnette au fusil, « met lui-même flamberge en main », ordonne de battre la charge, et entre aussi triomphant qu'un César : « Nous étions honteux, écrit Mautort, d'être employés à jouer une pareille farce, mais il fallait bien obéir. On se vengea en publiant et en accompagnant de toutes les fictions possibles cet exploit de notre moderne don Quichotte. » (62)

Comme les auteurs de mémoires, les journalistes aussi ont plaisir à se rappeler le roman de Cervantes. L'un d'eux, Fréron peut-être, veut-il montrer ce que le personnage de Théonis dans l'*Aristomène* de Marmontel présente de vague, d'indéterminé, d'incomplet, il écrit : « *Théonis* nous est annoncé comme l'ennemi du Héros. C'est une haine bien couverte ; car il n'en paroît rien au dehors ; et si (à l'exemple de ce peintre d'Ubeda, dont il est parlé dans *Dom Quichotte*, qui quand il croyait avoir peint un Coq, écrivoit au bas du tableau : *C'est un Coq*) l'Auteur ne nous eût prévenus que Théonis étoit un traître, en vérité je l'aurois pris pour le plus honnête homme de la Pièce. » (63) Un obscur publiciste a-t-il humilié la nation française dans la dédicace d'un

(61) *Souvenirs* du Marquis de Valfons, vicomte de Sebourg, comte de Blandèques, baron d'Helesmes, Lieutenant général des Armées du Roi — (1710-1786) — publiés par son petit-neveu M. le Marquis de Valfons, Revus et précédés d'une Notice par M. Georges Maurin, Paris, 1906. Chap. XII : *Le Grade de Lieutenant général* (1767-1771), p. 351. — Le marquis de Valfons n'obtint cependant le grade de lieutenant général qu'en 1780.

(62) *Mémoires* du Chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (1752-1802), publiés par son petit-neveu, le Baron Tillette de Clermont-Tonnerre, Paris, 1895. — Campagne de Corse (1769), p. 48, 49.

(63) *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, par Fréron et l'abbé de la Porte (d'après Barbier), t. II, lettre XI, du 15 décembre 1749, p. 312, 313.

ouvrage à une dame anglaise, — notre journaliste sans doute relève le trait injurieux, mais il y apporte quelque timidité et, presque, s'en excuse d'avance: il n'a point de goût à faire le *Don Quichotte* de son pays (64). Don Quichotte encore, — « le Don Quichotte de la musique italienne », — voilà le sobriquet railleur que notre Fréron, ou tel autre, applique à Jean-Jacques Rousseau pour sa *Lettre* désobligeante sur la *Musique Française* (65).

Pareillement l'abbé de la Porte nommera une fâcheuse *Histoire critique de l'âme des bestes* « un second Roman de Dom-Quichotte. » Il en traitera même l'auteur, trop abondant en « proverbes » et « quolibets », de second Sancho-Pansa (66). Notre abbé aussi, insérant dans son *Observateur littéraire*, une lettre à lui adressée, nous donne par là occasion de constater que tel journaliste, pour répondre à d'autres journalistes, use volontiers de ces termes de comparaison : don Quichotte, Dulcinée. Voici le fait : un « écrivain Belgique » dans l'*Année littéraire*, a attaqué la *Société d'Amateurs*, et, personnellement, l'un de ses membres. Celui-ci réplique, et c'est cette ingénieuse réponse en forme de lettre que nous a conservée l'abbé de la Porte :

Lettre de M***

A la Dame de l'année Littéraire.

« Dame des pensées d'autrui, c'est-à-dire, des preux Chevaliers de l'*Année Littéraire*, pourriez-vous m'apprendre ce que je vous ai fait, ou ce que j'ai manqué de faire, pour vous engager à susciter contre moi votre *Don-Quichotte* Flamand... Vous-même n'êtes guère plus accessible à nos regards que l'invisible *Dulcinée* ; je me suis pourtant fait un portrait idéal de votre petite personne ; passez-moi ce terme. Je la vois fretillante ; mais je ne sçais pourquoi je la vois fort exigue. Une petite taille, une petite tête, un petit minois ramassé... Avec tout cela néanmoins vous pourriez être assez gentille, pourquoi chercher à être tracassière ? (67) La tracasserie n'est que la malice des sots, ou la méchanceté des foibles. »

Cette lettre, où ni la verve ni l'esprit ne font défaut, a pour nous cet intérêt de montrer que, même à une date avancée

(64) *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, t. XII, du 21 novembre 1753, p. 196, 197.

(65) *Ibid.*, t. XII, lettre XII, du 30 novembre 1753, p. 283.

(66) Abbé de la Porte, *Observations sur la Littérature moderne*, t. II, 1750, article I, p. 33.

(67) *L'Observateur littéraire*, année 1761, t. V, p. 265, 266.

du siècle (1671), même pour la plus éphémère et la plus insignifiante des polémiques, les personnages de Cervantes sont encore, si l'on peut dire, instruments en usage, et demeurent d'actualité.

IV

Aussi bien, ces armes commodes et meurtrières, de plus graves différends, de plus ardentes querelles y ont recours. Et nul livre n'est, en ce sens, plus curieux que celui-ci : *Histoire de l'Admirable Dom Inigo de Guipuscoa, Chevalier de la Vierge, et Fondateur de la Monarchie des Inighistes...* (68) (1736) L'auteur de ce long pamphlet ne cache pas son dessein, pour mieux tourner en dérision le « Chevalier de la Vierge », de le rapprocher étroitement du preux dévot à Dulcinée : « J'entreprends d'écrire l'Histoire d'un Gentilhomme Espagnol, qui, s'étant proposé pour Modèle les Actions merveilleuses des Héros de la *Fleur des Saints*, a quitté la Vie Militaire, pour se faire *Chevalier de la Vierge* ; et qui, ayant couru le Monde en cette Qualité, s'est rendu, par de saintes Extravagances, aussi fameux dans la Chevalerie errante Spirituelle, que Dom Quichotte, son illustre Compatriote, l'a été depuis dans la Mondaine. » (69) C'est assez dire qu'entre don Quichotte et Saint-Ignace les rapports apparaîtront nombreux. Notre satirique les rabaissera l'un par l'autre, ou plutôt humiliera Saint-Ignace par don Quichotte. Ignace, continue-t-il, ayant eu la jambe cassée au siège de Pampelune, les Français vainqueurs le firent porter au château de Loyola, où il se remit assez vite. Cependant, comme il était obligé de garder le lit pour hâter sa guérison, il commença de s'ennuyer fort. Il demanda donc, voulant se divertir, des livres de chevalerie. On n'en trouva pas et, au lieu de « Fables profanes », on lui apporta la *Fleur des Saints*. Ce roman sacré, « plein d'Histoires merveilleuses », le toucha vivement ; et si, jusqu'alors, il avait fait toutes ses délices des récits chevaleresques, il se passionna désormais

(68) *Histoire de l'Admirable Dom Inigo de Guipuscoa, Chevalier de la Vierge, Et Fondateur de la Monarchie des Inighistes ; Avec une Description abrégée de l'Etablissement, et du Gouvernement de cette formidable Monarchie.* Par le Sieur Hercule Rasiel de Selva [pseudonyme, selon Quérard, de Quesnel ou du P. Porée.] Nous nous servons de la « Nouvelle édition, augmentée de l'Anti-Cotton, et de l'Histoire Critique de ce fameux Ouvrage », 2 tomes, La Haye, 1738.

(69) *Ibid.*, t. I, p. 2, 3.

pour cette lecture édifiante (70). Ainsi, tel don Quichotte, il a l'esprit le plus romanesque, et, en même temps, le plus susceptible d'impressions, le plus capable de subir une influence. Toutefois, son admiration pour les « Saints errants » fut d'abord combattue par le souvenir d'une illustre Dame qu'il avait créée « Reine de ses Pensées ». L'auteur nous le montre alors qui ne s'occupe plus qu'à rechercher les moyens de mériter les bonnes grâces de Celle qu'il a élue, et qui, pour cette fin, se veut exposer à quelque aventure extraordinaire (71). Tout comme un premier et non moins enthousiaste don Quichotte, Ignace « passoit tout son tems à rappeler en sa mémoire ce qu'avoient fait les plus grands Héros de la Chevalerie errante, pour gagner l'estime de leurs Dames; et il ne pensoit jour et nuit, qu'à entreprendre quelque chose de plus héroïque encore, pour plaire à sa Princesse. » (72)

« Las de rêver là-dessus », pourtant, il se remettait à lire le *Flos Sanctorum*, « et prenoit un grand plaisir à comparer leurs Actions avec celles des plus illustres Paladins. » (73) L'âme partagée, il se disait alors que la gloire des preux est chose périssable, tandis que celle des saints se perpétue éternellement. Pourquoi donc tant hésiter, concluait-il : il imitera les saints (74). Don Quichotte, lui, n'eut point à choisir entre deux carrières, entre deux voies également illustres et possibles. C'est que, seuls, les romans de chevalerie composèrent son habituelle lecture et qu'aucun livre, fût-il de dévotion, ne vint, à l'encontre de ceux-ci, lui bouleverser le cerveau. Mais, chez l'un comme chez l'autre, l'héroïsme est un besoin de tout l'être ; et l'exemple d'autrui exalte également leur vigueur morale.

Sa résolution prise, Ignace choisît ses modèles, ses patrons de sainteté. Roland, Amadis, voilà les héros qui furent à don Quichotte guides et soutiens en ses malheurs et traverses. De même, avant lui, Ignace se proposa Saint-Dominique et Saint-François d'Assise, l'un qui fut « le Roland », l'autre qui fut « l'Amadis » de la spiritualité (75). Et de même qu'à la fin du xvr^e siècle, la difficulté de rivaliser avec les paladins ne devait nullement effrayer don Quichotte, de même, presque un siècle plus tôt,

(70) *Histoire de l'Admirable Dom Inigo de Guipuscoa*, t. I, p. 9.

(71) *Ibid.*, p. 10.

(72) *Ibid.*

(73) *Ibid.*, p. 11.

(74) *Ibid.*, p. 12.

(75) *Ibid.*

Ignace ne sentit pas son courage mollir à l'idée de reproduire pour son compte les actions les plus exceptionnelles des saints : « Pourquoi, se disait-il, moi qui suis d'une Complexion si robuste, ne pourrais-je pas faire ce qu'ont fait tant de Saints, avec un tempérament délicat ; et ne prendre, comme S. Hilarion, pour toute Nourriture, que quatre Figues par Jour après le Soleil couché, ou ne vivre, comme S. Apolone, que d'Herbes crues telles que les produit la Terre sans être cultivée, et que les Bêtes les broutent; ne dormir que sur une Pierre sans m'y appuyer, comme S. Pacome... » (76) Inigo quitta donc Loyola avec le ferme espoir d'étonner, lui aussi, le monde par ses vertus. Sur sa route, il rencontra un maure mahométan, et voulut le contraindre, imperturbable don Quichotte, à confesser la glorieuse prérogative de Notre-Dame, d'être la seule femme « Mère et Vierge tout ensemble. » (77) Le Sarrasin se moqua de lui, puis, craignant son courroux, prit la fuite. Inigo le poursuivit d'abord; mais, sur le point de l'atteindre, « il se sentit agité d'un scrupule, qui le fit arrêter en un endroit, où le chemin se divisoit en deux, dont l'un menoit à Montserrat, et l'autre à un Bourg où alloit le Maure. » (78) Son incertitude en telle occurrence était grande. Il décida alors de laisser la « décision » à sa mule ; et celle-ci, au lieu de se diriger vers le bourg, marcha droit vers Montserrat. Mais, cet embarras du choix, cette remise confiante qu'Ignace fait de la difficulté à la sagesse de sa mule, voilà qui est d'un chevalier errant, voilà qui est d'un don Quichotte. Et, de fait, n'est-ce pas don Quichotte qui, lors de sa première sortie, se confia, pour le chemin à prendre, à l'instinctive résolution de sa bonne bête ?

Au Montserrat, comme il se souvint « de ce qu'il avoit lû dans Amadis, et dans d'autres Histoires Romanesques, que les nouveaux Chevaliers, avant que de recevoir l'Ordre de la Chevalerie, veilloient une nuit tout armez » (79), Ignace fit de même la veillée des armes toute la nuit du 24 au 25 Mars 1522. Il se tenait devant l'image de la Vierge, tantôt debout, tantôt à genoux, mais toujours les yeux fixés sur sa patronne et se dévouant de cœur à son service (80). Mais quoi ! Une veillée d'armes analogue, don Quichotte à son tour n'en affrontera-t-il pas les pieuses rigueurs, lorsqu'à son début dans la carrière de paladin il se croira reçu

(76) *Histoire de l'Admirable Dom Inigo de Guipuscoa*, t. I, p. 14, 15.

(77) *Ibid.*, p. 22.

(78) *Ibid.*, p. 23.

(79) *Ibid.*, p. 25.

(80) *Ibid.*, p. 26.

par un vrai baron en un vrai château ? Du Montserrat, Inigo part pour Manrèze, petite ville qu'il ne tarda pas à rendre célèbre par l'austérité d'une pénitence exemplaire, « pénitence, ajoute ironiquement notre auteur, qu'on met avec raison fort au-dessus de celle, que fit le grand Amadis de Gaule sur la Roche pauvre, et que l'admirable Dom Quichotte renouvella dans la Montagne noire (81). » Et voici, aussitôt, l'occasion de rappeler la caverne de Montesinos. Près de Manrèze, en effet, Inigo trouva une caverne qu'il estima fort propre à lui servir de dévote retraite. Broussailles et ronces en rendaient l'accès peu facile. Et, — tel don Quichotte s'efforçant de pénétrer chez Montesinos, — nous voyons Inigo « perçant » l'obstacle des branches, passant à travers les épines, se coulant par l'ouverture étroite, s'enfonçant dans le creux de l'ancre, où il établira sa « demeure. » (82)

Ce don Quichotte de la sainteté a parfois de ces réflexions ou de ces mouvements naïfs qui sont dignes tout-à-fait de l'authentique don Quichotte. Il ne conçoit pas, pour ne l'avoir lu nulle part, qu'aucun chevalier errant, — « mondain ou spirituel », — fasse la moindre provision, en s'embarquant pour les plus grands voyages : son entretien, sa subsistance ne sont-ils pas à la charge de Dieu, et à celle des peuples que ses exploits honorent ? (83) N'est-ce pas enfin une aventure dont le héros de Cervantes se fût hautement glorifié que celle où Inigo soustrait une fille, dans une étable, aux entreprises deshonnêtes de quelques soldats ? (84) Cette insistance, que met ainsi notre pamphétaire à rapprocher continuellement un saint d'un fou, prouve assez qu'il les confond quant à lui : la ferveur religieuse, en ses excès, lui paraît mériter tout autant les petites-maisons que les emportements de l'héroïsme guerrier.

La satire littéraire, de même, emprunte au *Don Quichotte*. Une allusion, une comparaison peuvent être, là aussi, d'heureux traits qui, bien dirigés, portent coup.

Palissot, qui fut hostile à presque tous les écrivains marquants de son époque, n'a point dédaigné d'employer contre eux les armes que pouvait lui fournir l'auteur espagnol. Après s'être moqué de Rousseau dans sa comédie du *Cercle* (1755), du parti encyclopédiste dans son autre comédie des *Philosophes* (1760), et

(81) *Histoire de l'Admirable Dom Inigo de Guipuscoa*, t. I, p. 27.

(82) *Ibid.*, p. 31.

(83) *Ibid.*, p. 54.

(84) *Ibid.*, p. 55.

après avoir fait imprimer contre Diderot ses *Petites Lettres* (1756) (85), il publia en 1764 son poème de la *Dunciade* où il a rassemblé tous ses ennemis (86). Or, cette dernière œuvre, épopée burlesque et faiblement écrite, dont une certaine verve ne rachète guère la plaisanterie trop lourde, nous remet en mémoire, ici et là, l'hidalgo et son valet. Au chant VII, après que la déesse Stupidité a présenté en songe à Marmontel endormi les tableaux d'histoire les plus divers, le poète, nous la montrant toute-puissante sur la France du Moyen-Age, écrit :

Elle y régna dans ces siècles grossiers,
Trop célébrés par nos vieux romanciers,
Où noblement dépourvus de science,
D'illustres fous, appelés chevaliers,
Couraient le monde avec leurs écuyers,
Et s'escrimaient du glaive et de la lance... (87)

Ces vers ne nomment point don Quichotte et Sancho. Il est bien probable, toutefois, qu'en les composant Palissot a vu se dresser devant son regard les silhouettes errantes de l'incomparable chevalier, de l'incomparable écuyer. Au chant IX, le ressouvenir de Cervantes est plus précis. Palissot, qui n'a que sarcasmes pour Fréron dont il a fait la monture aux longues oreilles de Stupidité, le rapproche malignement de Rossinante, lequel ne fut qu'une fois un peu vif et allègre en sa course. Il nous montre donc l'âne Fréron en train de se battre, pour un chardon savoureux, avec Gilbert, Chaumeix et la Morlière. Fréron, — ou Aliboron, comme on voudra, — est proclamé vainqueur. Alors, dans la joie du triomphe, il se précipite en plein ciel :

Enorgueilli de cet heureux présage,
Il brûle enfin d'essayer son courage,
Et tout-à-coup, d'un vol audacieux,
Nouvel Icare, il étonne les cieux :
Tel, à la voix du héros de Cervante,
Son fier coursier, le fameux Rossinante,
Du paladin présageant les exploits,
Osa, dit-on, galopér une fois. (88)

(85) Titre complet : *Les Petites Lettres contre de grands philosophes*. — Voir, sur Palissot, Daniel Delafarge, *La vie et l'œuvre de Palissot* (1730-1814), Paris, 1912.

(86) Le titre en est emprunté à Pope. Un sous-titre, explique M. Delafarge, révélait les intentions de l'auteur : la *Dunciade* ou la *Guerre des Sots* : le mot *dunce* signifie : sot. — Les ennemis de Palissot, — tous ceux du moins qu'il a enrôlés d'office dans l'armée de la Sottise, — ne laissaient pas d'être nombreux : Jonval, du Rosoy, Blin, Robé, Portelance, et ceux-ci plus connus : Dorat, Fréron, Marmontel, Diderot, Duclos.

(87) *La Dunciade*, éd. de l'an V (1797), p. 92.

(88) *Ibid.*, p. 122.

Un provincial enfin, Pierre-Jean Grosley (89), sans attaquer personne par son nom, sans user non plus de ces rapprochements significatifs avec les héros du romancier espagnol, a trouvé pourtant, dans le *Don Quichotte*, l'occasion et le moyen d'une vive critique contre les minuties de l'érudition.

Admirateur de Cervantes, à qui il reproche seulement son indifférence à la topographie et à la chronologie, Grosley, dans ses plaisants *Mémoires de l'Académie de Troyes* (90) (1744), s'amuse à esquisser le « projet d'un Voyage en Espagne pour constater un *fait important* de l'Histoire du Chevalier Don Quichotte. » (91) Ce fait, — l'aurions-nous deviné ? — c'est « la mort du Berger Chrysostôme, qui mourut d'amour pour la belle Marcelle. » (92) Rien, affirme Grosley, ne saurait faire plus d'honneur à l'Académie de Troyes : « la découverte d'une vérité historique vaut bien celle d'une vérité physique ou mathématique. » (93)

L'Académicien pince-sans-rire trace alors l'itinéraire à suivre. L'on ira d'abord dans la Manche, au Toboso : « Il est impossible qu'on y ait perdu la mémoire d'une Dame aussi considérable que la Princesse Dulcinée. On s'y souviendra par conséquent du Chevalier Don Quichotte, de tout ce qu'il a fait pour la Princesse, et l'on saura précisément le Village où il faisoit sa résidence. » (94) Du Toboso, l'on passera au village de don Quichotte. Et certes il serait bien étonnant que là, « parmi tant de personnes qui ont été à portée d'être instruites, il ne s'en trouvât pas quelqu'une à qui le nom du Village où mourut Chrysostôme, fût resté dans la mémoire. » (95) Tout de suite alors on gagnera ce village, et on y « levera une expedition du Testament de Chrysostôme, par lequel, après avoir expliqué les causes de sa mort, il institue la belle Marcelle pour sa légatrice universelle. » (96) L'on se rendra encore à la fontaine du Cormier, auprès de

(89) Voir, sur Grosley, Sainte-Beuve, *Tableau... de la Poésie Française... au xv^e siècle*, — *De l'esprit de Malice au bon vieux temps : La Monnoie*. — Grosley, éd. de 1843, p. 457-483.

(90) Nous nous servons de l'édition suivante : *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Belles-Lettres, Beaux-Arts, etc. Ci-devant établie à Troyes en Champagne*. Nouvelle édition, corrigée et augmentée de l'Eloge de l'Auteur, par le C. Herluison, Bibliothécaire de l'Ecole Centrale du Département de l'Aube. Londres, *Et se trouve à Paris*, an X.

(91) Lu « dans l'Académie le 10 mai 1744. »

(92) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XII, XIII, XIV.

(93) *Mémoires de l'Académie de Troyes*, p. 191.

(94) *Ibid.*, p. 193.

(95) *Ibid.*, p. 194.

(96) *Ibid.*

laquelle fut enterré le dolent berger ; peut-être même y pourra-t-on prendre une copie de l'építaphe qu'Antoine fit graver pour son ami défunt (97). Bien plus Grosley, faisant mine de prendre absolument au sérieux l'histoire de Chrysostome, affirme que sa mort a eu lieu précisément à l'époque où Cervantes revenait d'Alger en Espagne, c'est-à-dire « l'an 1580, vers la fin de l'été. » Et il raisonne comme suit : « depuis 1580, jusqu'à la présente année 1744, il ne s'est écoulé qu'environ 164 ans : en comptant, à la manière d'Hérodote, trois générations pour cent ans, cet espace ne fait guères que cinq générations. Il est donc clair qu'on trouvera dans le pays, plusieurs vieillards dont le quatrième ou cinquième ayeul aura pu vivre avec le Berger Chrysostôme, et en aura transmis l'histoire à sa postérité. Ainsi la vérité qui n'aura passé que par cinq ou six bouches, doit dans celle des vieillards, se trouver saine et entière. » (98) Grosley, ce passage le prouve, a de la finesse : il fait ici la plus spirituelle critique de la tradition orale. C'est de même avec la plus plaisante des convictions simulées qu'il conseille, « pendant qu'on sera sur les lieux », de dresser « 1° un Itinéraire de Don Quichotte, où l'on marqueroit exactement les routes qu'il a tenues, et les lieux où il a été ; 2° De bonnes Tables Chronologiques, où chaque fait seroit rangé sous sa véritable date. » (99) Oh ! la bonne méthode historique ! Comme une enquête aussi précise, comme des recherches aussi bien menées doivent produire d'excellents résultats ! Il est seulement dommage que l'objet de cette enquête et de ces recherches soit à ce point fallacieux : la mort d'un personnage imaginaire, Chrysostome, — la vie dans ses moindres détails d'un personnage imaginaire, don Quichotte ! Grosley est un autre Saint-Hyacinthe : leurs procédés comiques se ressemblent, leur ironie insiste également et appuie. Et les *Mémoires de l'Académie de Troyes* vont rejoindre dans notre souvenir le *Mathanasius*.

V

Pamphlets, satires, allusions, suffisent-ils pour caractériser le sentiment français à l'égard du *Don Quichotte* ? Sans doute ils témoignent de l'attention qu'on a mise à le lire et révèlent le

(97) *Mémoires de l'Académie de Troyes*, p. 195.

(98) *Ibid.*, p. 198.

(99) *Ibid.*, p. 199.

souvenir plus ou moins exact qu'on en a gardé. Mais, ce qu'ils ne font pas connaître, c'est la façon particulière dont les habiles et les gens de goût l'ont apprécié et compris. Leur opinion sur le chef-d'œuvre, voilà ce que nous allons maintenant rechercher.

Il nous faut d'abord placer sous les yeux quelques appréciations insignifiantes ou superficielles. Lenglet du Fresnoy (100) (1734) le rapproche du *Baron de Fæneste*, mais seulement pour l'intention satirique, sans établir entre les deux œuvres aucun parallèle, ni faire connaître où vont ses préférences. Un roman, dit Lenglet du Fresnoy, doit garder le respect à « tout ce qui tient rang à la Cour par charges, dignitez, faveur ou naissance. » (101) On a pourtant, concède-t-il, réussi quelquefois à railler agréablement certains seigneurs illustres, et à les railler sans danger. C'est que les auteurs ont su prendre leur temps : d'Aubigné a attendu que le duc d'Epéron, c'est-à-dire le véritable Faeneste, n'eût plus qu'un faible crédit; et encore eut-il l'adresse, même de Genève où il était, de ne point se faire connaître. Mais ce qui a réussi au vieux huguenot a manqué pour d'autres. Et l'Espagnol Cervantes en fournit la preuve: il n'a point impunément produit au jour une satire analogue au *Fæneste*. « Son Roman de *Don Quixot*, où il peint un Seigneur de la Cour amoureux, jusqu'à l'extravagance, de la vieille Chevalerie, lui a valu le régal que les particuliers, qui ont de l'adresse et de la résolution, font aux Auteurs satyriques. La correction modéra *Cervantes*, mais son Livre en souffrit. La deuxième Partie qui ne vint qu'après ces remontrances réelles, ne vaut pas à beaucoup près la première. » (102) En ce peu de lignes les erreurs s'accumulent. Il n'est point du tout vrai qu'une correction (?) ait modéré (?) Cervantes : il n'avait point d'ailleurs accoutumé de se laisser abattre par la mauvaise fortune. Et il est enfin assez discutable que la deuxième partie du *Don Quichotte* soit sensiblement inférieure à la première. — Roman satirique, le *Don Quichotte* amuse : c'est là pour Lenglet du Fresnoy son mérite essentiel. Cervantes a réjoui, distrait, en montrant « les folies amoureuses et les extravagances » d'un Chevalier tout occupé

(100) *De l'Usage des Romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères : avec une bibliothèque des Romans, accompagnée de Remarques critiques sur leur choix et leurs Editions.* Par M. le C. Gordon de Percey (pseudonyme de Lenglet du Fresnoy), 2 tomes, Amsterdam, 1734.

(101) *Ibid.*, t. I, ch. III, p. 156.

(102) *Ibid.*, p. 158, 159, 160.

d'une maîtresse qu'il n'a jamais vue. Est-ce à dire, pourtant, que Cervantes n'ait pas eu quelque dessein généreux et moral ? Le divertissement n'est ici que pour préparer, rendre acceptable « une fin honnête » qui instruisse, qui améliore (103).

Insuffisantes aussi sont les appréciations que portent l'abbé Trublet et l'abbé Cartaud de la Vilate. Lenglet du Fresnoy considérerait tout le *Don Quichotte* : c'est don Quichotte seulement qu'examine l'abbé Trublet dans ses *Essais sur divers sujets de Littérature et de morale* (1735). Encore n'est-ce qu'incidemment, au hasard de la rencontre. Il est en train de disserter sur l'avantage que présente au théâtre un héros ridicule, mais « homme d'esprit », et dont le ridicule vient en partie de son esprit », par le mauvais usage qu'il en fait. « C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'il ne faut pas trop charger les ridicules. Portés à l'excès, ils ne peuvent plus être supposés avec vrai-semblance dans un homme de quelque esprit ; et dès lors ils sont beaucoup moins plaisans pour les gens délicats. » Eh ! bien, songe-t-il tout-à-coup, Cervantes a trop chargé les ridicules de don Quichotte, et voilà pourquoi don Quichotte « n'a jamais réussi sur le Théâtre, quoiqu'il nous divertisse beaucoup dans le Livre qui porte son nom. » Ce n'est pas qu'il soit « un personnage absolument chimerique, et contre nature. *Ce bon Chevalier est plutôt fanatique que fou.* Or un fanatique peut-être un homme plein d'esprit, et même de raison à certains égards. » Mais, son fanatique don Quichotte, Cervantes l'a trop poussé à la caricature, il l'a rendu impropre à représenter l'homme moyen. Aussi, tout en demeurant « possible » pour le roman, ce « caractère » ne l'est-il pas pour la comédie (104). La comédie se détourne des cas d'exception : elle a besoin, plus que le roman, de vérité commune. Concluons, d'un mot, que la singularité humoristique du Chevalier ne pouvait aucunement séduire et, en effet, n'a pas séduit le classicisme assez étroit de l'abbé Trublet.

Pour l'abbé Cartaud de la Vilate (105) (1736), il regrette que la « brillante manie » de la chevalerie errante n'ait pu se fixer en Espagne, car l'Espagne serait aujourd'hui un peuple invincible. Comme les « vrais Espagnols », il déplore qu'« une conduite

(103) *De l'Usage des Romans*, t. I, ch. V, p. 280, 281.

(104) Abbé Trublet, *Essais sur divers sujets de Littérature et de Morale*, Paris, 1735, 2 t., t. II, p. 118, 119, 120.

(105) *Essai historique et philosophique sur le goust*, Amsterdam, 1736.

plus raisonnable » ait « ralenti l'ardeur de la nation. » Comme eux, en conséquence, il n'est pas loin de juger le *Don Quichotte* un livre « pernicieux. » (106)

L'abbé Prévost (107), de son côté (1737), se contente de résumer, sur le *Don Quichotte*, la critique d'un auteur anglais qu'il ne nomme pas, mais qu'il tient en grande estime. Selon ce « censeur éclairé », le roman espagnol est « trop chargé de Dissertations froides », trop encombré d'une morale « ennuyeuse ». Les invraisemblances, les contradictions y abondent. En un mot, si l'imagination de Cervantes a de l'agrément et de la fécondité, elle manque en revanche de « correction » et de « justesse ». A ces remarques hargneuses l'abbé Prévost se garde bien de répondre. Il se demande toutefois si elles sont fondées : il conviendrait, dit-il, de les « rapprocher du livre où l'on trouve la matière de tant d'accusations. » (108) Reprochons-lui d'avoir, justement, négligé de le faire.

C'est avec plus d'intelligence et de diligence que les compilateurs de la *Bibliothèque des Romans* (109) (1776) ont examiné l'ouvrage espagnol. Ils ne lui ont pas rendu, néanmoins, justice entière. D'abord, s'occupant avec quelque détail non seulement du *Don Quichotte*, mais de ses continuations en France, ils n'ont pas assez montré en quoi celles-ci lui sont inférieures. Ils notent bien que même Lesage est resté « au-dessous de son modèle. » (110) Mais ce modèle, on voudrait qu'ils en eussent établi soigneusement l'incontestable supériorité sur tout ce qui a pré-

(106) *Essai historique et philosophique sur le goust*, p. 174, 175.

(107) *Le Pour et le Contre*, ouvrage périodique d'un goût nouveau... Par l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*, Paris, 1737.

(108) *Ibid.*, t. XIII, p. 66-72. Citerons-nous encore Marmontel ? Marmontel, écrit Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 62), composant un *Essai sur les Romans*, « fait tout au plus » au *Don Quichotte* « la grâce de le mentionner, et d'une manière vague et légère. » Marmontel, en effet, comme M^{me} de Lambert et le marquis de Mirabeau, se contente de rapprocher Molière de Cervantes. Molière, dit-il, « fut en France pour l'ancien romanesque ce que Michel Cervantès avait été en Espagne pour la chevalerie, et l'un comme l'autre, si je ne me trompe, coupa trop avant dans le vif ; car il en est des révolutions dans les mœurs comme de celles des États : le mouvement se fait le plus souvent d'un excès à l'autre ; et si en politique le passage est rapide de la contrainte à la licence, en morale souvent il ne l'est guère moins. » (*Œuvres complètes*, éd. de 1819, t. III : *Essai sur les Romans*, p. 569).

(109) *Bibliothèque Universelle des Romans*, octobre 1776, second volume. Sixième classe. Romans Satyriques, Comiques et Bourgeois : *Histoire de Don Quichotte de la Manche*, traduite de l'Espagnol de Michel Cervantes, d'Avellaneda (sic), et de Cid-Hamet Benengeli, avec l'Histoire de Sancho-Pença (sic), Alcade de Blandanda, formant en tout 14 volumes in-12.

(110) *Bibliothèque des Romans*, octobre 1776, 2^e vol., p. 26.

tendu le diversifier en l'allongeant. Il leur a suffi d'en signaler les plus beaux passages, les situations les plus comiques. Leur dessein principal est de résumer : ils ne jugent que brièvement, par manière d'acquit. Et s'il leur arrive d'insister, c'est — le croirait-on ? — contre Cervantes. Ils soutiennent, et non sans chaleur, la cause de certains vieux livres : *Esplandian* et *Amadis* ont « leurs beautés » (111), le *Miroir de Chevalerie* vaut mieux que ce qu'en dit le curé Perez. *Regnault de Montauban*, les *Pairs de France*, la *Chronique de Turpin* distraient encore et charment (112).

Sur les épisodes, où pourtant ils s'attachent plus qu'au corps même de l'ouvrage, les rédacteurs de la *Bibliothèque* ne font pas toujours preuve, non plus, de justesse et de sympathie critiques. L'histoire de Marcelle, affirment-ils, contient trop de discours : « cependant le fond en est assez intéressant. » (113) « Intéressante » aussi est l'histoire de Cardenio (114). Pour celle de Dorothée, quoiqu'elle soit au tome II, elle se lie sans difficulté avec la précédente qui est au premier tome (115). Et la remarque est naïve, puisque, l'histoire de Cardenio s'expliquant par ses amours traversées avec Luscinde, comme s'explique le désespoir de Dorothée par la trahison de don Fernand, l'auteur finit par rendre Luscinde à Cardenio, comme il rend don Fernand à Dorothée. Dorothée ne peut retrouver don Fernand que si Luscinde, aimée de don Fernand, aime le seul Cardenio, de même que Cardenio ne peut retrouver Luscinde, que si don Fernand, détesté de Luscinde, est aimé de la seule Dorothée. L'habileté de Cervantes a consisté précisément et n'a consisté qu'à rétablir deux groupes de partenaires selon leurs rapports normaux et moraux. Il y a là, en quelque sorte, une disposition en quadrille, avec changements prévus, qui tient, d'ailleurs, plus de l'inspiration comique que dramatique. — Sur la nouvelle du *Curieux impertinent*, la *Bibliothèque* n'insiste pas autant qu'il conviendrait, et il semble même, à lire entre les lignes, qu'elle en aime peu la conclusion brutale : du moins elle félicite Camipstron (116), qui a composé sur ce sujet une comédie, d'en avoir

(111) *Ibid.*, p. 28.

(112) *Ibid.*, p. 30.

(113) *Ibid.*, p. 31.

(114) *Ibid.*, p. 32.

(115) *Ibid.*, p. 33.

(116) N'est-ce pas, plutôt, Destouches que le rédacteur, ici, veut dire ?

évité, au dénouement, les violences tragiques (117). Elle se montre plus sévère encore pour la nouvelle de « l'Esclave et de Zoraïde » (118). Ce récit, dit-elle, « ressemble à beaucoup d'autres » et « n'offre aucune situation, ni singulière, ni intéressante. » Quant à l'histoire de Basile et de Quitterie, ce n'est point, proprement, un épisode, car elle tient au fond même du livre... (119) Ainsi, ni les aventures particulières de don Quichotte et de Sancho, ni les épisodes intercalés, la *Bibliothèque des Romans* ne les a étudiés avec pénétration ou précision. Pourtant c'est avec bon sens qu'elle conseille au lecteur de ne pas poursuivre au-delà des quatre premiers volumes sur les quatorze qu'elle examine et qui constituent comme le cycle de don Quichotte : seuls d'ailleurs les quatre premiers sont de la main de Cervantes.

Cette appréciation n'a que le tort de manquer d'enthousiasme : il en est au moins une autre qui, elle, par un parti pris de dénigrement aussitôt reconnaissable, évite jusqu'aux apparences d'une élémentaire justice. Une certaine M^{me} Lévêque, auteur fort obscur d'un *Sancho Pança gouverneur* (120), poème burlesque, après avoir emprunté à Cervantes les éléments de sa rhapsodie et avoir, par là, gâté en vingt-six pages et quatre chants l'épisode savoureux de Barataria, — M^{me} Lévêque a donc éprouvé le besoin, sans doute pour se rehausser en rabaissant son modèle, de produire contre lui quelques « remarques critiques » aussi plates que prétentieuses (121). Elle nous explique d'abord son intention : elle veut combattre l'avis et « décision » de plusieurs « Sçavans » qui ont écrit *que de tous les Romans il n'y avoit que le seul Don Quichote de bon.* » « Je le lus, continue-t-elle, étant fort jeune, et lui donnai alors une admiration que mon jugement peu formé n'étoit point en état de contredire ; mais je l'ai relu depuis, et j'y ai trouvé des ridicules sans nombre, que j'exposerai en partie, *pour faire connoître que l'envie qui fait mépriser les Livres des Auteurs vivans, ne doit point donner le prix aux ouvrages des Morts, lorsqu'ils sont encore plus défectueux que les autres.* » (122)

(117) *Bibliothèque des Romans*, octobre 1776, 2^e vol., p. 33, 34.

(118) *Ibid.*, p. 34.

(119) *Ibid.*

(120) *Sancho Pança, Gouverneur. Poème Burlesque.* Par Madame L*** (Madame Lévêque, selon Barbier.) — Nous ne résumerons, ni n'étudierons ce « poème », la plus faible peut-être de toutes les productions qu'a inspirées chez nous le roman de Cervantes.

(121) Ces remarques se trouvent à la suite du poème.

(122) *Remarques*, p. 1.

Et la sévère M^{me} Lévêque passe en revue, discute avec une gravité âpre les principaux chapitres du *Don Quichotte*. Ici elle relève de l'étrangeté, là des longueurs ou du fatras, plus loin de l'immodestie. Elle ne fait grâce à rien, ne sentant le charme de rien. Dans les premières pages, selon elle, l'auteur entre « dans un détail de ménage » trop bas et trop circonstancié. Nulle vraisemblance, non plus, en cet endroit où don Quichotte est armé chevalier : « Est-il naturel qu'un Aubergiste se prête aux extravagances d'un inconnu ; qu'il le nourrisse lui et son cheval, et le laisse aller sans se faire payer ? La folie est une monnoye qui n'eût jamais cours dans les Hôtelleries. » Ici pourtant elle note avec quelque raison que Cervantes n'a pas assez ménagé le dos, ni respecté les vertus de don Quichotte : « Je voudrais qu'on n'eût pas fait de Don Quichote un vrai grenier à coups de bâton. Puisqu'il avoit l'esprit blessé par trop de bravoure, il falloit le traiter avec plus de dignité. » (123) Mais, d'ordinaire, le bon goût ne l'inspire pas : elle bougonne, elle affecte le ton le plus puritain, le plus revêché : l'aventure de Dorothee, écrit-elle, est d'un « mauvais exemple » pour les filles ; il est honteux qu'une jeune personne, soi-disant honnête, ait cédé si aisément, et comme « une sote Paysane », aux caresses d'un seigneur. En outre, quelle impertinence Cervantes n'a-t-il pas eue d'habiller un curé en « Demoiselle », de le conduire « en cet équipage » auprès de don Quichotte, et de lui faire appeler une trop délurée fillette Princesse Micomicon ? (124) Où est, en tout cela, l'esprit, l'ingéniosité ?

Avec la même aigreur et la même suffisance, M^{me} Lévêque reproche à Cervantes de n'avoir pas soutenu, tout au long de son œuvre, le caractère de don Quichotte. Un fou vraiment fou ne connaît pas le danger : il ne s'enfuirait pas à la vue de son valet maltraité par des paysans (125). Don Quichotte, encore, s'il eût été conséquent avec lui-même, n'eût point mandé à Sancho, gouverneur depuis sept jours, qu'il devait avoir, en un si bref intervalle, appris le latin (126). Serait-il donc fou d'une folie totale, et non point, comme l'affirme Cervantes, pour ce qui est seulement de la chevalerie ? — La continuation de Filleau de

(123) Madame Lévêque, *Sancho Pança, Gouverneur*. — *Remarques*, p. 1, 2.

(124) *Ibid.*, p. 3, 4.

(125) *Ibid.*, p. 4, 5.

(126) *Ibid.*, p. 5, 6.

Saint-Martin n'obtient pas davantage d'égards : au contraire, elle est jugée parfaitement détestable. Ce ne sont que « catastrophes sur catastrophes. » Sancho chevalier est encore plus ennuyeux que Sancho écuyer (127). Nulle vraisemblance là non plus. L'on ne s'explique point la guérison du jaloux Osorio (128), — le « stile précieux » et le « verbiage inimitable » dont sont contées les amours de Sainville et de Silvie (129). Et M^{me} Lévêque, de nouveau, moralise : l'histoire du jaloux trompé, qui double celle d'Osorio, n'inspire point la vertu (130). Encore, si l'on ne rencontrait pis ! Mais le cœur se « soulève » à voir des valets « pisser » (131) sur le visage de Sancho. Et, au même endroit, quelle bonne grâce montre donc le duc de Médoc à se pâmer de rire sur ce « manège », dédaignant même de prêter quelque attention à la mort de son écuyer, victime de son dévouement pour la duchesse ? (132) Cette mercuriale d'un bas-bleu se termine, comme il convient, avec hauteur et pédanterie : « Enfin ce Livre, malgré sa Morale qui ne brille que parce qu'elle est débitée par un fou ; ce Livre, dis-je, est des plus pernicioeux. Sancho ne varie ses Proverbes que par des juremens, et quelquefois des blasphèmes. *De pareilles horreurs ne doivent pas donner une grande idée du jugement de ceux qui en ont fait un éloge aussi outré.* » (133)

M^{me} Lévêque n'a sans doute convaincu personne et, à son jugement, nous pourrions en opposer beaucoup d'autres, plus sensés et équitables.

Le marquis d'Argenson (134), non seulement traite de « don Quichottisme » les vues ambitieuses du prince de Conti sur le trône de Pologne (135), mais, considérant l'ouvrage de Cervantes en lui-même, affirme qu'il rentre dans ce groupe de livres « connus et achetés de tout le monde », où l'on rangerait aussi et

(127) Madame Lévêque, *Sancho-Pança, Gouverneur*. — *Remarques*, p. 6.

(128) *Ibid.*, p. 7.

(129) *Ibid.*

(130) *Ibid.*

(131) Nous excusera-t-on de reproduire le terme réaliste dont se sert M^{me} Lévêque ?

(132) *Sancho Pança, Gouverneur*. — *Remarques*, p. 8.

(133) *Ibid.*

(134) *Journal et Mémoires du Marquis d'Argenson*, publiés par E. J. B. Rathery, Paris, 1859.

(135) *Ibid.*, t. VI, p. 340. — Janvier 1751.

Racine et Molière (136). Le *Don Quichotte*, écrit-il, il l'a relu vingt fois dans sa vie. C'est qu'il aime les mœurs que Cervantes y a dépeintes, — « des mœurs espagnoles du bon temps, du temps raisonnable de l'Espagne... Ainsi, ajoute-t-il, dans les comédies j'aime la peinture des mœurs, comme dans les estampes celle des modes. » Pour lui, le *Don Quichotte* est comme un recueil d'« estampes », d'« images », selon un autre de ses mots, sur une période, qui semble l'intéresser fort, de l'histoire castillane (137).

A ce grand seigneur lettré et curieux, il nous faut joindre un homme de métier et, comme nous dirions, un spécialiste: l'avocat Gayot de Pitaval. Celui-ci, dans ses *Causes célèbres* (138), présente aux juges à titre de modèle, pour les cas d'exception, les sentences de Sancho à Barataria. Et il dit, par malheur avec une brièveté sèche, que le *Don Quichotte* est « la fable la plus ingénieuse du monde. » Un anonyme, le baron de B***, insiste davantage sur l'utilité pratique du chef-d'œuvre; mais c'est en vue de notre redressement ou perfectionnement moral qu'il nous en conseille à tous la lecture: n'avons-nous pas tous quelque part à la folie de l'hidalgo ?

Nous prenons tous les jours, aveugles que nous sommes,
Des Gueux pour des Héros, des Moutons pour des Hommes,
En dépit du bon Sens nous cherchons des Combats,

(136) *Journal et Mémoires du Marquis d'Argenson*, t. I, p. 309, 310. — Mai 1738.

(137) Marquis d'Argenson, *Remarques en lisant*. — Ces *Remarques* manuscrites, qui étaient conservées à la Bibliothèque du Louvre, ont disparu avec elle dans l'incendie qui la détruisit à la fin de la nuit du 23 au 24 mai 1871. [Cf. Henri Baudrillart, *Rapport sur les pertes éprouvées par les bibliothèques publiques, dépendant du Ministère de l'Instruction publique, à Paris, soit pendant le siège par les Prussiens, soit pendant la domination de la Commune révolutionnaire*, Paris, 1871, p. 20]. — Le passage que nous résumons nous a été conservé par Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XII, p. 126. Le voici, tel que Sainte-Beuve le reproduit : « J'ai cherché d'où j'aimais *Don Quichotte* et à le relire vingt fois dans ma vie, ainsi que plusieurs autres romans : c'est que j'aime les mœurs qu'ils dépeignent. Je vis avec de bonnes gens en les lisant ; dès que ce sont des romans de mœurs, les auteurs y peignent les mœurs de leur temps, et non celles du temps où vivait le héros. Ainsi (M^{lle} de) Scudéry, dans *Cyrus*, peint les mœurs et les idées des hôtels de Longueville et de Rambouillet. J'aime beaucoup ce temps-là, j'aurais voulu y vivre ; j'aime les alcôves et les balustrades ; je recherche les dessins de Berain et de Mellan. Dans *Don Quichotte*, je vois aussi des mœurs espagnoles du bon temps, du temps raisonnable de l'Espagne... Ainsi dans les comédies j'aime la peinture des mœurs, comme dans les estampes celle des modes. Ce n'est point l'art ni la difficulté surmontée que je cherche et j'admire. Mon esprit a peu de curiosité d'autres esprits, mais mon imagination aime les images, et le bonheur coule de là chez moi par les sens. » Cela est dit, affirme Sainte-Beuve avec raison, « d'une manière vive et qui se communique. »

(138) Gayot de Pitaval, *Causes célèbres*. 1749.

Nous forçons la Justice, et sauvons des Forçats ;
Nous commettons enfin cent sottises insignes (139).

Que ne sommes-nous, ajoute le baron de B***, aussi vertueux, aussi généreux que l'était don Quichotte ? Les monarques même auraient à tirer profit de l'histoire de ce vaillant. Pourquoi ne serait-elle pas entre les mains de chacun d'eux ? Ils y trouveraient plus à s'instruire que chez César, Quinte-Curce, Eutrope, voire Tite-Live (140).

La critique des journaux est, de même, favorable à notre roman. Tel rédacteur de la *Bibliothèque française* insiste, et en un langage imagé, sur le charme du dernier chapitre : « l'ingénieux Miguel de Cervantes semble [y] avoir réuni toutes ses Forces, pour jeter son dernier et plus réplendissant (*sic*) Eclat. » (141) Tel autre nous présente une conception du livre pour le moins surprenante : il l'estime, plutôt qu'un roman de mœurs, une « allégorie Satirique de la Vie du Duc de Médina-Sidonia, personnage fort illustre en Espagne du tems que ce Livre fut fait. » (142)

L'abbé Desfontaines, intarissable polygraphe, s'est, de son côté, exprimé sur le *Don Quichotte* avec éloges. Comme le *Roland furieux* ou la *Jérusalem délivrée*, le *Don Quichotte* est une œuvre de premier rang, une des plus estimées et goûtées. Il le nomme un excellent écrit, et qui possède ce rare mérite de n'être « autre chose que de la morale en action. » (143) Il en admire encore la diversité, la vigueur, le réalisme abondant et plaisant : « Les Romans de D. Quichotte et de Gilblas sont des tableaux de la vie humaine, des tableaux Flamands, où l'on voit des nœces de Village, des danses champêtres, des bourgeois ridicules, des fumeurs, des cabarets, des hôtes, des hôteses, des valets, des servantes... » (144) Nous regrettons seulement qu'ayant une sorte de faible pour le *Joseph Andrews* de Fielding, il le préfère au *Don Quichotte* pour l'élégance et la facilité du style (145). Mais

(139) Baron de B***, *Épître à Don Quichotte de la Manche, Chevalier des Lions*, par M. le Baron de B***. Nouvelle Edition. Avec des Remarques Critiques, Historiques et Philosophiques, où le commentateur supplée (*sic*), explique, défend et embrouille les pensées de son Auteur. Sans Dédicace, sans Préface, sans Indice, et sans Errata même. A. Breda, 1766, 18 p. in-12.

(140) Baron de B***, *Épître à Don Quichotte de la Manche...*

(141) *Bibliothèque Française*, t. XLII, seconde partie (1746), art. X, p. 357.

(142) *Ibid.*, t. XXXIX, seconde partie (1744), article II, p. 203.

(143) Abbé Desfontaines, *Observations sur les Ecrits modernes*, t. XXXI, lettre 460, du 19 janvier 1743, p. 230.

(144) *Ibid.*, t. XXXIII, lettre 104, du 3 août 1743, p. 317.

(145) *Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux*, Avignon, 1744, t. I, p. 247.

voici son opinion la mieux ressentie, celle qu'il exprime le plus noblement. Comme il rappelle que Cervantes eut le malheur de vivre sous un ministère peu favorable aux Lettres, celui de Lerme, il ajoute, comparant la gloire de l'écrivain et le renom du ministre : « On ne se souvient aujourd'hui du Duc de Lerme, que comme d'un Ministre. Cervantes vivra toujours dans l'esprit des hommes et sera l'admiration et les délices de tous les siècles. » (146)

Les rédacteurs de l'*Année littéraire* vantent également le *Don Quichotte*. Ils nous font souvenir que, plus que les *Nouvelles*, c'est l'œuvre principale de Cervantes. L'un d'eux, — après beaucoup d'autres, nous le savons, — revient et appuie sur l'intention satirique du romancier castillan. Michel de Cervantes, écrit-il, entreprit de rendre la raison à ses compatriotes, tout fêrus des romans de chevalerie, et il y réussit par ce *Don Quichotte*, ouvrage « rempli de la plus ingénieuse plaisanterie », ouvrage « dont la réputation se soutient toujours, quoique le ridicule qu'il attaque ne subsiste plus. » (147) Un second rédacteur non moins élogieux affirme péremptoirement : « La réputation » de Cervantes « est faite ». « C'est un de ces écrivains, dont les défauts ne contribuent qu'à faire briller les qualités. » (148)

De telles louanges, mais plus éloquemment exprimées, se retrouvent sous la plume d'un autre journaliste et homme de lettres : Suard : « L'esprit de chevalerie, nous dit-il, inonda la littérature, corrompit tous les goûts et plia à ses principes les manières et le langage de tous les nobles d'Italie, de France, d'Espagne et d'Angleterre. — C'est au milieu du règne de tous ces préjugés, que Cervantes entreprit de combattre ce géant du faux honneur, tous ces monstres de faux esprit ; et son ouvrage en paroissant, les extermina pour jamais. L'illusion des siècles se dissipa, et tout l'enchantement s'évanouit comme une vapeur. Cette révolution fut si prompte et si universelle que si on lit encore aujourd'hui des livres de chevalerie, il semble que ce soit pour mieux sentir toute la finesse et toutes les beautés de l'incomparable *Don Quichotte*. » (149)

Tel est encore, ou à peu près, le sentiment d'un abbé Jacquin

(146) *Observations sur les Ecrits modernes*, t. XIII, lettre 184, du 26 avril 1738.

(147) *L'Année Littéraire*, t. VI, 1777, lettre 6, p. 118, 119.

(148) *Ibid.*, t. VIII, 1777, lettre 3, p. 66.

(149) Suard, *Variétés Littéraires, ou Recueil de Pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature et les Arts*, 1768, t. III, p. 353.

dans ses *Entretiens sur les Romans* (1755), et celui de l'abbé Mayeul-Chaudon dans sa *Bibliothèque d'un homme de goût* (1772). Le premier, après avoir cité avec quelque détail la scène de l'*escrutinio*, définit le *Don Quichotte* une « admirable satire », une « délicieuse critique. » (150) Toutefois, prêtre rigide, il demande qu'on retranche, dans nos éditions françaises, « ces aventures épisodiques, qui, en retraçant des situations trop tendres, rendroit (*sic*) la leçon dangereuse. » (151) Hormis ces épisodes, l'admiration du scrupuleux abbé est des plus vives pour un ouvrage qui a « purgé » le monde des « sottises » romanesques (152).

L'abbé Chaudon insiste davantage sur les qualités propres au roman : « esprit », « gaieté », « bonne plaisanterie », « naïveté ». Tout, dans le *Don Quichotte*, — « les nœuds », les « épisodes », l'« intrigue », — tout « sent l'homme de génie. » L'abbé ne néglige pas, lui non plus, de nous rappeler l'intention critique de Cervantes : « décrier ce tas d'imaginings extravagantes, de chimères romanesques, de fictions gigantesques et puériles, qui sous le nom de Romans, infectoient le goût et bouleversoient les cervelles en Espagne. » (153) Cervantes triompha : il corrigea sa nation, il ruina pour toujours un engouement dangereux, une manie détestable (154).

VI

Résumons-nous. Quelques lecteurs, quelques critiques seulement se montrent injustes envers le *Don Quichotte*. Ceux-là semblent n'en avoir pas compris la valeur, soupçonné l'intérêt. Beaucoup en revanche l'admirent. Roman satirique, le *Don Quichotte* leur paraît le chef-d'œuvre même du roman satirique, et ils lui savent gré d'avoir à jamais débarrassé les Lettres de

(150) Abbé Jacquin, *Entretiens sur les Romans, Ouvrage moral et critique, Dans lequel on traite de l'Origine des Romans et de leurs différentes espèces, tant par rapport à l'esprit, que par rapport au cœur*, Paris, 1755, p. 92, 93.

(151) *Ibid.*, p. 93.

(152) *Ibid.*, p. 314.

(153) Abbé Mayeul-Chaudon, *Bibliothèque d'un homme de goût, ou Avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de Sciences et de Littérature ; avec les jugemens que les Critiques les plus impartiaux ont portés sur les bons Ouvrages, qui ont paru depuis le renouvellement des Lettres jusqu'en 1772*. Par L. M. D. V., Bibliothécaire de M. le Duc de***, Avignon, 1772, t. I, ch. II, p. 260, 261.

(154) *Ibid.*, p. 261.

pitoyables extravagances. Quelques-uns, en outre, un abbé Desfontaines, ou ce singulier d'Argenson, négligeant l'intention de l'auteur, ont nettement vu que le *Don Quichotte*, roman satirique, était aussi, était presque autant un roman de mœurs : le roman des mœurs espagnoles à la fin du xvi^e siècle. Sans doute ils ne prononcent pas le mot de roman social, terme alors inusité. Mais ils associent le *Don Quichotte* à la comédie de mœurs ou relèvent avec satisfaction les types variés qu'il offre et fait vivre : cabaretiers, hôteliers, bourgeois, muletiers, chevalliers, maritornes. Une des interprétations modernes du *Don Quichotte* s'esquisse ainsi dès la fin du xviii^e siècle.

Plus généralement, le *Don Quichotte* demeure un livre de lecture courante, habituelle et comme obligatoire, un livre familier dont l'homme mûr aime à se rappeler les incidents, comme l'enfant aimait à en tourner les pages délectables. Théologiens, officiers, comédiens, — dans tous les milieux on le cite et on s'en amuse : Sancho, Dulcinée, don Quichotté, chacun garde en sa mémoire ces silhouettes comiques et uniques. Aussi bien, certains lecteurs, hommes de lettres en quête de comparaisons défavorables, usent du roman de Cervantes comme, auprès d'eux, en usent un Voltaire, un Diderot, un d'Argens. Tel rapprochement avec le chevalier ou l'écuyer marque un auteur et une œuvre, croient-ils, d'un trait ineffaçable de ridicule.

Ce goût pour le *Don Quichotte*, enfin, graveurs, peintres, traducteurs en témoignent à leur façon : le grand livre espagnol les intéresse et les retient, parce que, autour d'eux, il intéresse et retient. Et s'ils contribuent à sa vogue parmi nous, c'est que, chez nous, un si captivant ouvrage ne cesse à aucun moment de plaire. Les interprètes, qu'ils manient le pinceau, le burin, ou la plume, ne devancent jamais l'opinion : ils la suivent ; ils ne la créent pas : ils l'échauffent seulement et l'exécutent. Pour le *Don Quichotte*, ils nous en garantissent le succès aux années les plus françaises du siècle français par excellence. Et ce succès, ils nous permettent, plus délibérément, de l'affirmer.

CHAPITRE III

Romanciers et Dramaturges (1734-1780)

- I. — Le roman. Adaptations françaises de romans étrangers imités du *Don Quichotte*. Madame d'Ussieux : *Le Nouveau Don Quichotte, imité de l'allemand de M. Wieland* (1770). Invraisemblance du récit. Sa portée critique. Don Quichotte et don Silvio de Rosalva. Sancho et Pedrillo. Le *Don Quichotte Femelle* traduit librement de l'anglais de Sophie Lennox (1773). Don Quichotte et le personnage féminin d'Arabella. Critique *ex professo* du romanesque.
- II. — Œuvres françaises proprement dites. Pesselier et ses *Nouveaux Dialogues des Morts* (1753). Don Quichotte contradicteur de Brantôme. Cazotte : son « poème » en prose d'Ollivier. Une double intrigue. Le chevalier Enguerrand et don Quichotte. L'écuyer Barin et Sancho Pança. Jean-Jacques Rousseau : la *Nouvelle Héloïse*. La seconde préface de l'ouvrage. Don Quichotte et Saint-Preux. Don Quichotte et Milord Edouard.
- III. — Le Théâtre. Un auteur célèbre : Favart. Deux pièces : Un « ballet comique » : *Don Quichotte chez la Duchesse* (1743) [une parodie de ce ballet par Valois d'Orville : *Don Quichotte Polichinelle* (1743)]. Une comédie : le *Caprice amoureux ou Ninette à la Cour* (1756). Rapprochement entre Ninette et Sancho.
- IV. — Pièces inspirées seulement du *Don Quichotte*. Un ouvrage satirique de La Mettrie : la *Faculté vengée* (1747). Une parodie de Bertrant et Desvalières : *La Nouvelle Joûte ou Arlequin Tancrève* (1760). Un proverbe de Carmontelle : le *Petit Don Quichotte* (1774).
- V. — Pièces tirées du *Don Quichotte*. A noter d'abord l'annonce d'un feu d'artifice : « les aventures de Don Quichotte » (1771). Un ballet-pantomime de Pannard : *Donquichotte chez la Duchesse* (1734). Un ballet sur les amours de Basile et de Quitterie, exécuté à Versailles (1740). Un autre ballet : les *Noces de Gamache* exécuté pour les noces de la princesse de Rohan-Guéménée et du prince de Rohan-Rochefort (1780). Un « opéra-bouffon » de Philidor et Poinciset : *Sancho Pança*

dans son *Isle* (1762). Intérêt de cet ouvrage : Sancho et sa femme Thérèse. Une comédie en un acte de Labussière : le *Fou lié ou Don Quichotte* (1773). Une pantomime en trois actes de Pleinchesne : le *Programme des Aventures de Don Quichotte* (1778).

VI. — Conclusion : influence décroissante du grand roman.

I

Ce succès du *Don Quichotte* parmi les contemporains de Voltaire se manifeste-t-il autrement que par des allusions, des jugements, des représentations figurées ? Si, dans les premières années du siècle, il a inspiré nombre d'imitations théâtrales ou romanesques, son influence se maintient-elle, demeure-t-elle encore variée, étendue, vigoureuse ?

Pour les romans, il nous faut mettre à part et étudier tout de suite quelques adaptations françaises d'œuvres étrangères composées sur l'illustre modèle espagnol, — et dans le même dessein critique et satirique.

La première par la date a pour auteur une certaine M^{me} d'Ussieux, et s'intitule : *Le Nouveau Don Quichotte, imité de l'allemand de M. Wieland* (1) (1770). L'« imitation » de M^{me} d'Ussieux, — c'est elle qui nous en prévient, — est volontairement si libre que nous pouvons considérer ce *Nouveau Don Quichotte* moins comme une traduction même éloignée, ou une adaptation, que comme un ouvrage à peu près original. M^{me} d'Ussieux a osé, — nous transcrivons ses propres termes, — « retrancher, ajouter, changer » toutes les fois qu'elle a pensé « que cela étoit à propos. » Le principe évidemment n'est pas de ceux qui contraignent. Mais, si l'on se donne complète licence, c'est qu'on a tâché « de faire un ouvrage François, d'une production Allemande. » M^{me} d'Ussieux tient à ce que ce *Don Quichotte* réussisse, et il ne réussirait pas, s'il gardait parmi nous sa physionomie d'outre-

(1) L'ouvrage allemand s'intitule : *Der Sieg der Natur über die Schwärmerei, oder Die Abenteuer des Don Sylvio von Rosalba*, Ulm, 1764 (*Le Triomphe de la Nature sur l'exaltation, ou les aventures de Don Sylvio de Rosalba*). — L'auteur de l'adaptation française serait, pour quelques-uns, non M^{me} d'Ussieux, mais son mari Louis d'Ussieux (1747-1805), journaliste, romancier, traducteur et agronome, qui mérita de Rivarol, dans son *Petit Almanach des grands hommes*, cet ironique compliment : « Ce beau génie s'annonce par un débordement. Tout fut son domaine... » — L'exemplaire dont nous nous sommes servi donne, lui, comme nom d'auteur : M^{me} d'Ussieux : *Le Nouveau Don Quichotte, imité de l'Allemand de M. Wieland*. Par Madame D'Ussieux. — A Bouillon, De l'Imprimerie de la Société Typographique, 1770.

Rhin. Avant elle, un premier traducteur nous l'avait donné sous le titre d'*Aventures merveilleuses de Don Silvio de Rosalva*, — et sans succès. Comment s'en étonner? Il s'était asservi à son texte, avait prétendu « trouver des expressions françoises, qui correspondissent parfaitement à l'idiome Allemand. » Le résultat avait été de « déparer, enlaidir, boursoffler » l'original (2). M^{me} d'Ussieux, au contraire, avec une belle audace, francisera ce produit germanique. Son *Don Quichotte* fera ainsi figure de roman de chez nous, — un roman d'ailleurs médiocre et par endroits ennuyeux.

Une dame de qualité, dona (*sic*) Mencia de Rosalva a élevé son neveu, don Silvio, dans des principes qu'elle a jugés excellents, les ayant tirés du « Pharamond, de la Clélie, du grand Cyrus et de beaucoup d'autres livres de cette espèce qui, avec les aventures des douze Pairs de France et des Chevaliers de la Table Ronde, faisoient le plus bel ornement de sa bibliothèque. » (3) L'imagination du jeune homme s'était par là remplie de merveilles qu'il croyait « aussi aisées à exécuter qu'il avoit de facilité à s'en faire une idée. » (4) Et, comme à dix-huit ans l'on manque à l'ordinaire de l'expérience du monde, il était tout prêt à « se forger » quelques-unes de ces illusions « monstrueuses » qui, « depuis le tems de son compatriote, l'immortel Chevalier de la Manche », n'étaient entrées dans aucune cervelle bien faite (5). Or voici que don Silvio découvre dans la bibliothèque de sa tante, derrière les vénérables et poudreux in-folio, des contes de fées dont il s'enchant. Il s' imagine alors être amoureux d'une princesse transformée en papillon bleu, et qu'il lui faut conquérir. Il décide donc de partir à sa recherche, accompagné d'un valet, Pedrillo, lorsque doña Mencia lui apprend qu'elle va épouser un procureur, homme d'un « rare mérite », M. Rodrigue, et qu'elle lui destine, à lui, la propre nièce de M. Rodrigue, dona (*sic*) Mergélina. Silvio refuse, pour sa part, cet arrangement, et il ne tarde pas à s'enfuir. Il est aussitôt, comme don Quichotte, dominé par ses rêves : sa tante n'est pas sa tante, mais la fée Fanfreluche qui veut faire épouser le papillon bleu, quoi qu'il en ait, à son neveu, le Nain-verd. Et lui, don Silvio, il est protégé par la fée Rayonnante, laquelle, pour le guider en son

(2) *Le Nouveau Don Quichotte*, Lettre du Traducteur à Monsieur ***

(3) *Ibid.*, I^{re} Partie, p. 7.

(4) *Ibid.*, p. 9.

(5) *Ibid.*, p. 12.

voyage aventureux, lui envoie des salamandres chargées de l'éclairer la nuit. Ces inventions ne sont point sans grâce : pourquoi faut-il qu'ensuite le récit s'alourdisse ? On ne développe pas impunément en un gros volume la matière de quelques pages.

Fatigué, don Silvio s'est endormi ; mais, dans son sommeil, il a été surpris par une jeune veuve de dix-huit ans, dona(*sic*) Felicia de Cordena, qui s'est mise tout de suite à l'aimer. L'entrevue entre les deux jeunes gens a lieu au château de Lirias (6), habité par Felicia et par sa suivante, Laure. C'est là, en effet, qu'arrivent bientôt Silvio et son fidèle Pedrillo. Pour Felicia, l'inconstant Silvio oublie le papillon bleu. Il ne reste plus alors qu'à le faire renoncer à ses imaginations maudites : on lui raconte l'histoire vraiment abracadabrante du prince Biribinkre ; puis le frère de doña Felicia, don Eugenio, lui explique, et fort pesamment, la réalité absolue de tout ce qui l'entoure. L'histoire, comme on le pense bien, se termine à la satisfaction générale. Silvio épouse Felicia, Pedrillo Laure. Et don Eugenio lui-même épouse une nièce de doña Mencia, la propre sœur de Silvio, la comédienne Hiacinthe. Quant à la très prosaïque Mencia, femme d'âge et un peu avare, une pension de six mille ducats, qui lui est assurée, lui fera oublier Rodriguez Sanchez et sa nièce incommode.

Ce roman, on le voit, nous promène dans un monde de fantaisie. Nul paysage n'y est décrit, nul milieu observé. L'invraisemblance au contraire y est perpétuelle. Et, pour achever le romanesque, il vient même s'ajouter à l'aventure propre de don Silvio l'aventure, non moins bizarre, de sa sœur Hiacinthe. Celle-ci a été enlevée par une bohémienne ; naturellement elle est restée vertueuse au milieu du vice et parmi les gens de théâtre. Don Eugenio l'a vue à Grenade où elle jouait, l'a aimée et, à son tour, l'a enlevée. Et tout est pour le mieux, puisque don Eugenio est frère de doña Felicia, comme Hiacinthe est sœur de Silvio : l'histoire ainsi ne saurait plus heureusement se terminer que par un double mariage. De plus le lecteur, s'il a l'âme sensible, doit être content : la vertu d'une comédienne est récompensée tout autant que l'exaltation absurde d'un petit fou.

Ce qui relève toutefois ce récit, c'en est l'intention satirique. Wieland et, après lui, M^{mo} d'Ussieux ont voulu déconsidérer les

(6) Notons ici un souvenir de *Gil Blas de Santillane* : « Mon grand-père, Gil-Blas de Santillane, dit à Silvio Eugenio, frère de doña Felicia, obtint cette demeure de la générosité et de la reconnaissance de Don Alphonse de Leyva. » *Le Nouveau Don Quichotte*, 4^e Partie, p. 105.

contes de fée. En ce sens, leur œuvre porte : la folie de leur héros est suffisamment ridicule pour ridiculiser à jamais les fantastiques inventions dont il s'est laissé posséder. Mais il convient aussitôt d'ajouter que les deux auteurs se sont trop aisément contentés d'une sorte de décalque : l'on nous présente un « nouveau Don Quichotte », et l'on a fait effort pour marquer, avec la plus stricte précision, tout ce qui, dans le caractère de don Silvio, était susceptible de rappeler aux lecteurs de Cervantes le chevalier de la Manche. Aperçoit-il, par exemple, un papillon bleu folâtrant autour de rosiers sauvages ? C'est à coup sûr l'être surnaturel qu'il poursuit. A lui de l'atteindre ! Mais il le manque, et une bergère s'en empare. Don Silvio le lui réclame : n'est-ce pas là son bien, et n'a-t-il pas sur lui les droits que donnent l'amour et l'illusion ? La bergère refuse : une dispute commence, suivie d'une vraie querelle à coups de poing. Toutes les bergères soutiennent leur compagne. Et don Silvio est à la fois battu et frustré de l'élégant papillon d'azur (7).

M^{me} d'Ussieux tient tellement à ce que nous confondions, pour ainsi dire, les deux héros, celui de Cervantes et le sien, qu'elle ne peut s'empêcher, au cours même de son récit, d'insister sur ce cousinage et cette véritable parenté. Remarquez, en effet, de quelle lourde manière, dans la seconde partie de son livre, elle fait définir l'imaginaire don Silvio par la jeune femme qui l'aime, doña Felicia : « Il me semble que don Silvio pourroit être une espèce de Don Quichotte qui, pour me servir de l'expression de Pédrillo, voyage en Féerie, comme faisoit autrefois le Chevalier de la Manche. Un jeune homme, né vif et pétulant, élevé à la campagne, qui n'auroit jamais vu le monde ni aucun objet qui pût satisfaire la délicatesse de son goût, ne pourroit-il pas avoir la fantaisie de rôder ainsi à l'aventure ; et s'il avoit lu des Romans et les Contes des Fées, ne pourroit-il pas se persuader que les palais enchantés et toutes les magnificences qu'ils renferment existent réellement, et que les Fées, les Nains, les ceintures bleues et les baguettes magiques sont dans la nature ? (8) » Doña Felicia semble ici, au nom de Wieland et de M^{me} d'Ussieux, réclamer pour la vraisemblance du caractère de don Silvio. Et il est bien évident que, au premier abord, don Silvio n'est pas plus impossible ou extraordinaire que son modèle don Quichotte. Il

(7) *Le Nouveau Don Quichotte*, II^e Partie, p. 126, 127, 128.

(8) *Ibid.*, p. 70, 71.

a manqué seulement aux deux écrivains le génie créateur qui donne l'existence à des fictions même bizarres. Don Quichotte n'est pas vraisemblable : il est vrai. Cervantes a su nous faire croire à sa réalité : nous le voyons et l'entendons. Don Silvio, lui, n'est pas plus vrai que vraisemblable : il n'existe d'aucune façon. Et, si nous le suivons dans ses aventures, sa personne nous échappe : il n'a ni la consistance, ni la netteté d'un être qui vit. Ce n'est qu'une pâle figure, un fantôme aperçu entre les lignes du livre. Sa silhouette ne se dessine jamais avec fermeté : il ne ressort pas ; on l'aperçoit à peine.

Le valet Pedrillo n'est, de son côté, qu'une copie inférieure de Sancho. Comme le bon écuyer, il est insupportablement bavard. Son jeune maître a beau lui commander de se taire, il oublie vite l'ordre reçu ; et, une fois qu'il est lancé, il ne s'arrêterait point. Abondant en propos, il les appuie et diversifie de maints proverbes : « La prévoyance ne nuit jamais. Un moineau que l'on tient, vaut mieux qu'un faisan qui court dans la forêt. » (9) Ajoutons qu'il écorche tout vifs les termes un peu savants. S'il entend dire qu'on prépare pour Silvio, qui est sujet à des accès de « frénésie », des « poudres tempérantes », il comprend et répète « quelques doses de térébenthine. » (10) Comme Sancho encore, il n'est pas ennemi du solide. Il veut bien s'en aller en voyage, mais une fois provisions faites (11). Il est assez peureux en outre, et la peur lui fait prendre dans une forêt un arbre pour un géant (12). Tout comme Sancho, enfin, il se demande quel profit pourra bien lui revenir de ces courses à travers champs où son maître l'entraîne : « Je ne doute pas, lui dit-il, que vous ne fassiez ma fortune, lorsque nous aurons trouvé la belle et puissante Princesse que nous cherchons. » (13) Puis, craignant que cette poursuite ne soit vaine ou ne tourne mal, il conseille à Silvio, dès le premier désagrément, à la moindre chute dans un fossé, de revenir au château de doña Mencia et d'épouser la disgracieuse Mergeline (14). Ainsi le personnage est à la fois prudent et intéressé. Les échecs cependant ne l'abattent pas toujours : une matinée sereine chasse de son souvenir un désastre ou une inquiétude. Notons, pour terminer, que Pedrillo est

(9) *Le Nouveau Don Quichotte*, I^{re} Partie, p. 63, 64.

(10) *Ibid.*, p. 104.

(11) *Ibid.*, p. 64.

(12) *Ibid.*, p. 119.

(13) *Ibid.*, p. 124.

(14) *Ibid.*, p. 134, 135.

un brin menteur. Il a mené dans sa chambre la soubrette Thérèse qui y est surprise par don Silvio. Notre homme aussitôt soutient contre l'évidence que c'est là une vision. Et son effronterie a le dessus : don Silvio se persuade qu'il a fait erreur (15). Tous ces traits ne peuvent nous intéresser qu'à titre de réminiscences. Et une reproduction, même ingénieuse, n'est jamais qu'une reproduction.

Un autre *Don Quichotte* a été encore, au XVIII^e siècle, traduit librement dans notre langue, si librement qu'il est devenu, lui aussi, une manière de roman français. Il s'intitule le *Don Quichotte Femelle*, et a pour auteur l'Anglaise Sophie Lennox (16) (1773). Il s'agit ici d'une jeune fille, Arabella, aimée par son cousin Glanville et détestée par sa cousine Charlotte qui lui est inférieure en beauté, savoir, intelligence. Arabella, élevée à la campagne, n'a lu d'autres livres que des récits imaginaires et, en conséquence, elle s'est figuré, comme don Quichotte, qu'ils représentaient la vie réelle. Elle va même, comme une héroïne de M^{lle} de Scudéry, jusqu'à se jeter dans la Tamise pour échapper à quelques personnes qu'elle suppose être des ravisseurs, et qui ne sont que d'inoffensifs « Messieurs » allant « à leur campagne. » Retirée de l'eau par l'intendant de Glanville, et d'abord en danger de mourir, elle demande un « ministre éclairé » pour la disposer à subir l'inévitable. Bientôt, pourtant, elle recouvre la santé. Et, pour lui faire en même temps recouvrer la raison, le ministre lui démontre la fausseté de toutes histoires romanesques. Elle l'écoute et, désabusée, épouse l'amoureux Glanville, tandis que l'envieuse Charlotte épouse, de son côté, un bellâtre, Sir Georges Bellmour.

Un seul personnage, ici, mérite l'attention : Arabella. Non pas qu'elle offre une individualité marquée : tel le don Silvio de M^{me} d'Ussieux, ce n'est qu'une copie. Encore est-ce une copie qui retient, car elle rappelle, avec assez de charme, l'original. Le titre même de l'œuvre nous renseigne : nous avons affaire à un *don Quichotte femelle*. Comme don Quichotte, Arabella s'inspire, dans sa conduite, d'illustres exemples : la « divine » Mandane, la « fière » Amalasonthe, la « belle » Statira, la « sévère » Parisatis (17). Ce sont là ses modèles. En saurait-il être de plus fameux ?

(15) *Le Nouveau Don Quichotte*, II^e Partie, p. 113 à 118.

(16) Voici le titre de l'ouvrage anglais : *The female Quixote ; or, the Adventures of Arabella*, London, 1752. — Titre de l'adaptation française : *Don Quichotte femelle*. Traduction libre de l'Anglais, Lyon, 1773, 2 vol.

(17) *Don Quichotte femelle*, t. II, livre V, ch. I, p. 6.

Sujette à de continuelles illusions, elle prend en voyage « trois voleurs assez bien montés » pour trois chevaliers ; et leur prêtant une magnanimité qu'ils sont loin d'avoir, elle leur crie : « Arrêtez, Messieurs, une fausse générosité vous anime ; ne risquez point vos vies dans un combat que l'honneur ne demande point, nous ne sommes point enlevées comme vous vous l'imaginez ; nous voyageons volontairement avec nos parents et nos amis. » (18) A Londres même, et malgré les magnificences de la capitale, sa folie ne la quitte pas : elle demande au gardien de la Tour à quels chevaliers appartiennent les cuirasses qu'elle voit dans la salle d'armes ; elle s'étonne de ne point trouver de devises sur les boucliers, ni d'aigrettes sur les casques ; elle soutient que l'Eglise de Saint-Paul est moins imposante que le Temple où Cyrus entendit Mandane remercier Dieu de sa mort ; et elle s'informe des jours où l'on célèbre sur la place de Saint James les joutes et les tournois (19).

Cependant, Arabella n'est point sotte : elle possède « un fond réel d'esprit. » De même, don Quichotte n'est fou qu'en matière d'exploits. Il convient par suite d'écouter notre héroïne en un moment où, se retrouvant elle-même, elle apparaît ce qu'elle est vraiment : intelligente et fine. Elle estime la raillerie une « plate vengeance » ; et elle déclare qu'il est injuste de l'exercer soit contre ceux qui ne sont pas instruits, « parce que leur ignorance peut venir d'une organisation défectueuse », — soit contre ceux qui compensent leurs défauts par leurs qualités, car « il est reconnu qu'on ne peut être parfait. » (20)

Mais ce personnage, à qui le romanesque a seulement faussé l'esprit, ne suffit pas aux auteurs pour discréditer le genre même du roman romanesque. Vers la fin de l'œuvre a été établie une critique en forme des histoires où dominant l'imaginaire et l'invraisemblable. Le ministre, qu'appelle Arabella mourante, lui prouve fort pertinemment que ce sont là récits triplement fictifs, absurdes et dangereux.

La fausseté d'abord n'en fait point de doute. Quels « actes » écrits, quels « mémoires », quels « monuments » témoignent de leur vérité ? De plus, comparons tous ces « romans français du dernier siècle » aux « Histoires anciennes ». Nous y trouverons une infinité de noms inconnus de l'antiquité, une infinité de

(18) *Don Quichotte femelle*, t. II, livre VII, ch. II, p. 100.

(19) *Ibid.*, t. II, livre IX, ch. I, p. 195, 196.

(20) *Ibid.*, t. II, livre VII, ch. VI, p. 115.

palais, de royaumes, créés selon le bon plaisir du narrateur ou pour la commodité de la narration. Partout, et au hasard, sont distribués rochers, montagnes, déserts, lacs, îles. Partout l'on suscite forêts, cascades, inondations. Ce sont là simples « machines ». Et pourtant ces « machines » ont permis de « forger » les contes qu'Arabella a crus véritables ! (21)

A la fausseté s'ajoute l'absurdité. Comprenons-nous, par exemple, que « deux habitants des extrémités du monde » se rencontrent pour avoir seulement ensemble quelques minutes d'entretien ; qu'un seul homme ait la force de mille ; que le sort d'une armée dépende uniquement d'un geste, d'un regard, d'un sourire, que des objets fort connus soient représentés en une façon que l'expérience dément ? (22)

Enfin de tels livres sont corrupteurs, et, par là, dangereux à qui les lit. Ils disposent à l'amour et, du même coup, à la cruauté. Ils enseignent aux femmes à exiger des vengeance, aux hommes à les exécuter. Ils racontent des batailles où succombent nombre de victimes sacrifiées à l'orgueil d'une beauté altière. Si, par exception, l'on se préserve de la vanité et de la cruauté, se défendra-t-on également contre l'art astucieux d'embrouiller une intrigue ? L'amour, avec ses complications sentimentales et ses menées tortueuses, n'est-il pas l'unique affaire des héroïnes de roman ? (23)

Ainsi, comme le *Nouveau Don Quichotte*, et avec plus d'âpreté encore, le *Don Quichotte femelle* s'élève contre le romanesque. En ce sens, ces deux ouvrages sont bien, l'un et l'autre, de la pure lignée du *Don Quichotte* espagnol.

II

Toutes différentes apparaissent les œuvres proprement françaises où se remarque sinon une imitation, du moins un souvenir de Cervantes. Nos auteurs n'ont point, comme lui, tourné en ridicule un genre littéraire, et il n'a pas été, à vrai dire, leur modèle. Quelques ressemblances toutefois s'aperçoivent entre ses personnages et les leurs. Ces ressemblances, nous voudrions les préciser, sans les exagérer.

(21) *Don Quichotte femelle*, t. II, livre IX, ch. XI, p. 243 à 248.

(22) *Ibid.*, p. 249.

(23) *Ibid.*, p. 250 à 253.

Considérons d'abord la dizaine de pages où Pesselier, dans ses *Nouveaux Dialogues des Morts* (24), nous fait entendre don Quichotte en personne et, à l'aide d'un entretien assez vif, l'oppose au piquant et médisant Brantôme. Les deux interlocuteurs discutent sur le propos des femmes. L'un, le chevaleresque hidalgo, soutient leur cause, défend leur « gloire », réclame pour elles le respect; l'autre, le chroniqueur ironique, se moque d'elles et prétend que leurs faiblesses sont des « témoignages incontestables » de leur pouvoir et de « l'empire de la beauté. » Don Quichotte prend feu, estime qu'agir comme l'a fait Brantôme, ébruiter à tous échos la facilité charnelle ou la coquetterie rusée des dames, c'est, en bien des cas, dire faux; et c'est, de toute façon, les décrier et rabaisser. Mais, les décrier, c'est aussi nous décrier nous-mêmes. Moins elles apparaîtront dignes de notre amour, plus nous serons coupables de les aimer. Plus, au contraire, nous les placerons haut, plus nous nous justifierons de ne leur point opposer indifférence ou dédain. Augmenter, étendre, perpétuer « la bonne opinion que nous avons naturellement de leurs charmes », c'est, affirme l'amant de Dulcinée, trouver « pour nos faiblesses des excuses de plus. » Et le généreux, le chaste don Quichotte conclut : « J'ai peut-être, dans mon système, porté les choses un peu trop loin : mais, cet excès est plus excusable que le vôtre ; il tourne au profit de la plus belle moitié du monde, et par conséquent au nôtre, puisque nous sommes l'autre moitié. Nos droits sont unis; ne les séparons pas : notre union peut seule former un ensemble, et perfectionner l'Univers; et croyez que dans ce traité, les femmes gagneront moins que nous ! *Elles ont beaucoup à perdre pour nous captiver; tandis que le désir de leur plaire, nous fait souvent entreprendre les plus grandes choses.* » (25) Retenons la dernière phrase : don Quichotte y affirme, conformément à son caractère, et avec autant de simplicité que de justesse, l'éminente supériorité de l'amour courtois sur la galanterie et la recherche du plaisir.

Ce n'est plus don Quichotte que nous rencontrerons mainte-

(24) *Nouveaux Dialogues des Morts*. Seconde Partie. Aux Champs Elisées, 1753, t. II, l. III, dialogue III. Voici le sujet de ce dialogue : *Que les hommes n'ont rien de mieux à faire, qu'à rendre les femmes dignes de toutes sortes de considérations*. Charles-Etienne Pesselier (1712-1763) n'est pas tout-à-fait un inconnu. Employé dans les fermes, il conserva pourtant le goût des Lettres, donna quelques pièces au Théâtre Italien, publia un recueil de *fables nouvelles*, etc. — Le dialogue que nous examinons va, dans le tome II, de la page 160 à la page 170.

(25) *Nouveaux Dialogues des Morts*, p. 169, 170.

nant dans les deux œuvres dont nous avons à parler. Mais, dans l'une, l'*Ollivier* de Cazotte, l'un des héros et son valet apparaissent comme des épreuves affaiblies de l'hidalgo et de l'écuyer. Dans l'autre, la *Nouvelle Héloïse*, tel ou tel personnage, s'exaltant en actes, en gestes, en paroles, nous rappelle, — et inévitablement, — la plus illustre victime de l'exaltation, notre don Quichotte.

Cazotte (26), dont on ne lit plus que le *Diable amoureux*, a composé nombre d'autres œuvres et, parmi elles, ce « poème » en prose d'*Ollivier* (27), où se retrouve, atténuée sans doute, mais réelle et bien vivante, l'inspiration comique de Cervantes.

Ollivier avait d'abord paru en vers, — sous la forme d'une romance ou, si l'on veut, d'un fabliau chevaleresque (28). Traité dans ce style populaire qui plaît toujours aux époques d'extrême civilisation, il avait ravi certains connaisseurs. L'un d'eux même, Moncrif, le célèbre historiographe des chats, avait cru y voir les linéaments premiers d'une œuvre plus ample, la donnée encore réduite d'une épopée à venir.

Ce suffrage de l'Académicien Moncrif donna confiance à Cazotte, humble auteur, jusque-là, de fables et de chansons. Il reprit aussitôt son ouvrage, l'allongea, le développa jusqu'à en faire un « poème », — un poème écrit tantôt sur le mode sérieux, tantôt sur le mode badin.

Ce mélange de tons opposés, Cazotte en avait pris l'idée et le modèle chez les écrivains de l'Italie. Comme eux, il entremêle les exploits de ses héros de situations plaisantes et d'incidents féeriques. En ce sens, il doit beaucoup à l'Arioste. N'est-ce pas à l'Arioste surtout qu'il a emprunté ce désordre subtil qui suspend une action pour en commencer une seconde, puis une troisième, puis une quatrième, — qui n'en achève aucune, revient à la première, l'interrompt de nouveau, et excite ainsi, de surprise en surprise, l'intérêt du lecteur?

Cette liberté de composition lui a permis, en particulier, de nouer et de dénouer deux intrigues, l'une qui regarde *Ollivier* et sa maîtresse Agnès, l'autre un deuxième Chevalier, Enguerrand,

(26) Voir sur Cazotte l'étude bien connue de Gérard de Nerval. (Cf. Gérard de Nerval, *Les Illuminés*, t. II, Paris, 1927 [collection des *Pages retrouvées*]).

(27) Nous nous servons de l'édition suivante : *Ollivier*, poème par Cazotte, 2 tomes, Paris, an VI (1798). — Ce « poème » a été imprimé en 1763.

(28) Le titre en était : *Les Prouesses inimitables d'Ollivier, marquis d'Edesse*. Gérard de Nerval, dans son étude, résume l'ouvrage et en cite quelques couplets.

et sa maîtresse, Fleur-de-Myrte. Ces deux groupes de personnages, avec leurs aventures propres, se font opposition comme au tragique le comique, au sérieux le bouffon.

Ollivier, page d'Agnès, la fille du comte de Tours, l'a rendue mère, et il doit fuir la colère du comte. Celui-ci, qui va partir pour la Terre Sainte, donne l'ordre d'enfermer en un cachot sa fille coupable. Ollivier, lui, échappe d'abord aux poursuites, puis il s'embarque à son tour pour le pays des mécréants. Là-bas, il a le bonheur de sauver la vie, plusieurs fois, au comte qu'il a outragé; et pourtant il n'obtient pas son pardon. Un ermite, qui lui dévoile l'avenir, lui conseille alors de retourner en France. Justement Tours est assiégé par une armée de Bretons. Ollivier délivre la ville, délivre Agnès, conquiert ainsi, à force de hauts faits, sa grâce et celle de son amante. Il épousera bientôt la jeune fille et retournera avec elle en Terre Sainte, où un marquisat a été érigé en sa faveur, à Edesse.

Plus intéressants que ce paladin idéal et sa touchante Agnès, héros d'un pur récit *troubadour*, plus vivants surtout et offrant plus d'imprévu, nous apparaissent les deux autres personnages essentiels du livre : le bon chevalier-poète Enguerrand, et sa très chère Fleur-de-Myrte. Avec eux nous passons du sévère à l'enjoué, et nous nous reposons du sublime.

Au moment, en effet, où l'on enfermait Agnès, sa confidente Fleur-de-Myrte, pour échapper à une juste punition, s'est enfuie. L'amoureux Enguerrand entreprend aussitôt de courir le monde à sa recherche, et Cazotte a voulu qu'il ne la retrouvât que très tard, vers la fin de son poème. C'est dire qu'il a varié, tout à son gré, et selon les caprices de son imagination, les aventures du chevalier et celles, non moins divertissantes, de sa maîtresse. Qu'est-ce donc que Fleur-de-Myrte, et qu'est-ce qu'Enguerrand?

Fleur-de-Myrte présente quelques rapports avec la fiancée malencontreuse du roi de Garbe. Non point que ses malheurs soient aussi multipliés ni, surtout, aussi compromettants. Mais elle a, dans les circonstances où son honneur court hasard, encore plus de chance que de vertu. Comme on dit, elle l'a souvent échappé belle; et si Enguerrand la retrouve intacte, il doit, certes, plus en remercier le ciel que la jeune fille elle-même: Fleur-de-Myrte néglige trop volontiers les plus simples précautions de sagesse et de prudence. Enfin Enguerrand peut la rejoindre, l'épouser, et tous deux feront désormais « l'ornement de la cour d'Edesse. »

Enguerrand, lui, est un chevalier fort brave, mais un chevalier qui, tel don Quichotte, mène à fin des aventures plus souvent singulières que périlleuses. Est-il donc, du paladin espagnol, une banale, une mesquine reproduction ? Il n'en a pas d'abord les ridicules physiques, cet aspect de fantôme, cette maigreur d'illuminé ; et il n'en a pas non plus les vertus morales : enthousiasme, élan mystique, foi en une idée. Reconnaissons-lui pourtant, comme à don Quichotte, un tour d'esprit naïf, une facilité excessive à se laisser duper. Et il a aussi, sa « toquade. » Ce n'est point, assurément, d'obliger tout le monde à reconnaître que Fleur-de-Myrte l'emporte sur son sexe entier en grâce, beauté ou esprit. Non, car s'il aime Fleur-de-Myrte, il aime, et peut-être davantage, une Muse, la Poésie : il montre un amour-propre désordonné de poète et d'auteur. Mais là, justement, est son grain de folie, et comme la fêlure de sa bonne cervelle. Il rabaisse à la vanité l'orgueil de l'hidalgo manchois.

Surtout, ce qui le rapproche de don Quichotte, c'est qu'il se fait accompagner, comme lui, par un écuyer bavard, gourmand, prudent, fort positif et pratique. Cet écuyer, nommé Barin, est une espèce de Sancho Pança, — un Sancho Pança aux appétits moins bas, aux propos moins vulgaires. Cependant, s'il a idéalisé le gros paysan de Cervantes, Cazotte l'a, davantage encore, simplifié et réduit : le Sancho français n'a pas l'ampleur du Sancho espagnol. Ils se ressemblent tout-à-fait, néanmoins, par leur bon sens terre à terre, par leur appréciation exacte des choses et des gens : ils ne sont, ni l'un ni l'autre, sujets aux transports de l'imagination ; aucune folie d'amoureux ou de poète ne travaille leur cervelle étroite.

Cette différence si marquée entre le chevalier Enguerrand et l'écuyer Barin donne lieu, dans le « poème », à des conversations fort plaisantes. Et nous croyons entendre assez souvent don Quichotte et Sancho. Voici, par exemple, nos deux aventuriers dans une forêt : il fait nuit, le froid est vif, l'écuyer grelotte, parle ou murmure entre ses dents : « Qu'est-ce, Barin ? lui dit le chevalier ; vous ne me paraissez pas content. Seigneur, répondit l'écuyer, ...je commence à aimer mes aises, et la route que nous prenons m'annonce un mauvais souper et une pire nuit. Cet endroit-ci n'a pas une bonne renommée. Il y revient, dit-on, des esprits, des loups-garoux ; on en fait d'étranges contes. Faut-il, dit Enguerrand, donner dans ces bruits populaires ! Auriez-vous peur ?... Pas plus qu'un autre, répliqua Barin : en devenant

prudent, je ne suis pas devenu plus timide ; nous en ferons preuve dans l'occasion. » (29) Bientôt, chevalier et écuyer trouvent sur leur route un repas tout préparé : Barin pousse son maître à profiter de l'extraordinaire aubaine : « Quant à moi, dit-il en prenant à deux mains un pain dans une corbeille et y mordant de tout son cœur, je vais faire des choses qui rendront croyable tout ce que vous pourrez dire de la faim qui nous dévore. — Vous êtes un glouton, Barin, dit le chevalier... — Monsieur, dit Barin en prenant un pigeon à la basilique au bout d'une fourchette, quand on m'aura traité de glouton, tout sera dit. Le vin est tiré, il est à la glace : buvons. » (30) Or il se trouve que les deux malheureux, que ce bon souper a endormis, sont ainsi devenus les prisonniers de femmes-oiseaux, fort jolies, mais couvertes de plumes. Cette situation désole Barin qui appréhende un malheur. Enguerrand au contraire est tout flatté que l'une de ces femmes, Strigilline, lui ait demandé lecture de quelque'une de ses œuvres ; et comme toutes l'ont applaudi, peu s'en faut que son état de captif ne le charme. Barin, alors, de façon piquante, va lui faire entendre qu'ils doivent avoir autre chose en tête que lectures et compliments : « En vérité... ces femmes-ci sont d'un très bon ton ; que vous en semble, Barin ? — Je ne me connois pas en ton, répondit l'écuyer ; mais nous ne mourrons pas de faim dans cette auberge ; et, pour peu que votre portefeuille soit meublé, vous n'y mourrez pas d'ennui. — Mais, vous les observiez, Barin ; pensez-vous qu'elles aient été contentes ? — Oui, monsieur, elles auront trouvé vos vers fort beaux. — Ignorant ! c'étoit de la prose que je leur lisois. — Monsieur, je prends quelquefois vos vers pour de la prose ; je puis bien prendre votre prose pour des vers. On ne connoît rien aux ouvrages de vous autres, messieurs les gens de qualité. Mais, monsieur, nous sommes-nous mis en route avec tant de hâte pour venir écouter ici les fleurettes de ces dames à plumages, et leur lire... — Non, assurément, Barin ; il a fallu répondre aux politesses que nous avons reçues ; c'étoit une sorte de nécessité : mais nous serons à cheval avant le jour, et nous y serions déjà si le chemin nous étoit connu. » (31)

Dans une autre occasion, moins merveilleuse, la poésie du chevalier obtient un succès bien différent. Et c'est encore le sage

(29) *Ollivier*, chant II, p. 41, 42.

(30) *Ibid.*, chant II, p. 45, 46.

(31) *Ibid.*, p. 66, 67.

Barin qui tire la morale de l'aventure. Traversant le Limousin, les deux voyageurs aperçoivent dans un village, sur des tréteaux, un grossier ménestrel qui, râclant du violon, transporte d'aise une troupe de rustres. Ce triomphe du manant excite la jalousie du chevalier. S'il essayait, à son tour, de régaler de ses œuvres ce public campagnard ! Barin, à cette fantaisie, « recule deux pas », et admoneste son maître avec fermeté et raison, ce qui lui attire cette réprimande pincée : « Vous êtes un pédant bien étroit, et un importun babillard. » Enguerrand monte donc sur les planches de l'humble théâtre, prélude d'une voix faible, puis soupire une romance fort sentimentale : le résultat, c'est qu'il est hué, bafoué, chassé. Barin qui, — tel Sancho, — n'a pas de rancune, accourt, console l'affligé poète, mais non sans entremêler son propos de remarques aiguës : « Et de quoi vous avisiez-vous, monsieur, d'aller chanter des langueurs à des Limousins ? Est-ce que ces gens-là sont faits pour entendre cette note ? Cela peut être très bon aux toilettes, sous les cheminées et dans les ruelles de Tours : cela ne valoit rien ici. » Et encore : « Tout public est dangereux, monsieur : or, comme il y a des gens qui n'ont d'état que celui de se compromettre avec lui pour l'amuser, ou pour l'instruire, laissons-les faire leur métier, et faisons le nôtre ; car il est bon et beau. » (32)

Vers la fin du livre, Barin, de nouveau, morigène son maître. Enguerrand, qui est sous le coup d'une fièvre chaude, compose une pièce de vers en l'honneur d'Agnès et d'Ollivier. Une rime, dit-il, en est détestable : « Eh ! monsieur, s'écrie Barin, laissez une bonne fois les rimes pour ce qu'elles valent. — Qui ? moi ! que je laisse la rime ! tu ne me connois pas encore. Prose, vers, je veux tout faire ; je veux habiller le sentiment en antithèse, la raison en préjugé, la nature en habitude, les problèmes en certitude, et la vérité en paradoxe. — Miséricorde ! quel galimatias ! — Tais-toi, malheureux ! tu m'as fait perdre ma transition. — Votre transition ? — Non, je me trompe, je la tiens. — Eh ! monsieur, vous allez la déchirer : c'est le collet de mon pourpoint. Ah ! que maudits soient l'imagination, les vers et la prose ! Laissez là toutes ces chimères ; elles vous feront mourir. » (33) Est-ce donc que l'auteur donne l'avantage à Barin sur Enguerrand, à l'homme de bon sens sur le rêveur exalté ? Cazotte leur

(32) *Ollivier*, chant VIII, p. 59 à 70.

(33) *Ibid.*, chant XI, p. 188, 189.

témoigne à chacun une égale sympathie. Et, au dernier chapitre, son indulgence amusée se porte également sur tous deux : « Enguerrand cultiva toujours les talents qu'il avait reçus du ciel. Il débuta par l'épithalame d'Agrès et d'Ollivier, son écuyer en leva les épaules : mais c'étoit chez l'un et l'autre une vieille habitude ; on sait qu'on ne s'en corrige que difficilement. » (34) Ainsi Cazotte a compris la leçon de Cervantes, qui est de ne pas sacrifier l'idéal au réel, ni le réel à l'idéal.

C'est d'une tout autre façon que Jean-Jacques Rousseau nous rappelle Cervantes, et la *Nouvelle Héloïse* le *Don Quichotte*.

Il y avait d'abord en Jean-Jacques un exalté à la manière du paladin de la Manche. Nous connaissons par lui-même « ce goût héroïque et romanesque » qu'il avait contracté de bonne heure par la lecture d'une *Cassandre*, d'une *Astrée*, et autres vieux ouvrages (35). Dès l'enfance, aussi bien, il s'était fait redresseur de torts, défendant contre des camarades son grand benêt de cousin Bernard ; et comme un vrai chevalier, il avait sa dame ; ou plutôt il en avait deux : une jeune fille, M^{me} de Vulson, et la « petite mademoiselle Goton », une fillette fort délurée (36). Plus tard, avoue-t-il, et bien que jeune encore, il fut une sorte de « don Quichotte » « déclamateur », animé de maximes républicaines, et impatient de l'inégalité sociale. Mais, cette « vaine marotte », la chaude tendresse de M^{me} de Warens la lui fit abandonner (37). A mesure qu'il avance en âge, cependant, il redevient don Quichotte ou le devient davantage. Il s'imagine persécuté, poursuivi, haï. Comme don Quichotte voyait des armées là où il n'y avait que des moutons, lui voit des ennemis où il n'y a qu'amis, bienfaiteurs, indifférents. Corancez, qui l'a bien connu, analyse avec précision cette manie de son grand homme, et c'est justement de notre hidalgo qu'il le rapproche :

(34) *Ollivier*, chant XII, p. 210, 211. — Dans ce « poème » d'Ollivier, l'épisode de Strigiline a donné lieu à un opéra-comique « en trois actes et en prose mêlés de vaudevilles », par M. D. de B. (1787) : *Le Chevalier errant, ou le Palais enchanté*. Cet opéra-comique, attribué à Dorvo, est resté manuscrit. Nous en avons pris connaissance à la Bibliothèque Nationale, où il est conservé sous la cote : Fonds français 9273.

(35) *Correspondance générale* de J. J. Rousseau, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour... Paris, t. VII, p. 49.

(36) *Œuvres complètes* de J. J. Rousseau avec des notes historiques et une table analytique des matières, Paris, 1852, t. I, *Les Confessions* (Partie I, Livre I, 1719-1723), p. 12 et 13.

(37) *Correspondance générale*, t. I, p. 167, Épître à Monsieur Parisot, achevée le 10 juillet 1742. — Cette « vaine marotte », il n'y a point renoncé à jamais, puisqu'il composera treize ans plus tard (1755) son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*.

Aux derniers temps de sa vie, écrit-il, il cherchait et trouvait « dans les circonstances qui en paraissaient les moins susceptibles, les occasions de réaliser les fantômes dont on pouvait le dire obsédé. Sa sagacité, si dans ce sens je puis me servir de cette expression, était telle qu'elle lui fournissait des arguments réellement capables de lui en imposer. Il partait toujours d'un principe, fruit de son imagination blessée, principe qu'il ne pouvait examiner sensément ; mais les conséquences qu'il en tirait étaient toutes dans les règles de la plus saine logique, de façon qu'on ne pouvait qu'être infiniment étonné de le voir, sur le même fait, si sage ensemble et si fou.

Pour en donner une juste idée, je dirai qu'il m'a réalisé l'existence possible de Don Quichotte, avec lequel je lui trouve une grande conformité. Chez tous deux se trouve une corde sensible. Cette corde en vibration amène chez l'un les idées de chevalerie errante, et toutes les extravagances qu'elle traîne après elle ; chez l'autre, cette corde résonnait ennemis, conspirations, coalition générale, vastes plans pour le perdre, etc... Chez tous deux, cette corde en repos laisse à leur esprit toute sa liberté. » (38)

Si Corancez a raison, et que Jean-Jacques soit lui-même à ce point un don Quichotte, comment s'étonner qu'en cette œuvre si

(38) Corancez, *De J. J. Rousseau*, Extrait du *Journal de Paris*, n°s 251, 256, 258, 259, 260, 261 de l'an VI. — Reproduit par M. de Lescure dans *Mémoires biographiques et littéraires* (*Mémoires de Duclos, Florian, M^{me} Suard, Corancez*), Paris, 1881, p. 282, 284. — De cette exaltation à la don Quichotte, Corancez donne plusieurs exemples. En voici deux : Rousseau se brouille avec Gluck, croyant que si Gluck s'est mis à faire de la musique sur des paroles françaises, c'est pour lui donner un démenti, à lui qui avait soutenu l'impossibilité de créer de la bonne musique sur une autre langue que l'italienne. — De même, une reprise du *Devin du Village* a-t-elle réussi, et Corancez en fait-il compliment à Rousseau, celui-ci rougit et s'empporte : « Ne se lasseront-ils pas de me persécuter ? » Et il explique à son interlocuteur stupéfait la ruse toute machiavélique de ses ennemis : « D'abord ils ont dit du mal de cet opéra ; mais, voyant le public obstiné à s'y plaire, ils ont dit que je l'avais volé : alors vous sentez qu'il leur importait de le louer pour grossir d'autant plus le vol. Ils persévèrent aujourd'hui dans le même esprit. » (*Ibid.*, p. 285).

Une lettre de Rousseau lui-même, — parmi beaucoup d'autres textes qu'on pourrait citer, — confirme remarquablement l'opinion de Corancez et ajoute un exemple aux exemples qu'il donne. Jean-Jacques s'y déclare victime d'une sorte de haine hypocrite que lui porteraient Choiseul et les écrivains aux gages de Choiseul : « Si je voyage, on préparera tout d'avance pour disposer de moi partout où je veux aller ; on me consignera aux passagers, aux cochers, aux cabaretiers ; à peine trouverai-je un logement qui ne soit pas isolé ; enfin l'on aura soin de répandre une telle horreur de moi sur ma route, qu'à chaque pas que je ferai, à chaque objet que je verrai, mon âme soit déchirée : ce qui n'empêchera pas que, traité comme Sancho, je ne reçoive partout cent courbettes moqueuses, avec autant de complimens de respect et d'admiration : ce sont de ces politesses de tigres qui semblent vous sourire au moment qu'ils vont vous déchirer. » (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 800, Lettre à M. de Saint-Germain, de Monquin, 1770).

étrangement romanesque de la *Nouvelle Héloïse* tel ou tel personnage apparaisse de son côté un don Quichotte, et reconnaissable à ses propos, à ses actions, à toute sa personne ?

Rousseau d'ailleurs, le premier, a noté ce rapport, marqué cette ressemblance. Dans sa « Seconde Préface », il suppose que N., qui a lu son manuscrit, vient le lui remettre et lui en dit son sentiment. Or N. n'admire point sans réserve Julie, Saint-Preux, M. de Wolmar : il se prononce même catégoriquement contre eux : « Un homme qui vit dans le monde [comprendons : l'homme dans la société par opposition au « solitaire », à l' « ermite » Jean-Jacques], — un homme donc qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux *idées extravagantes*, au pathos affecté, au *déraisonnement continu* de vos bonnes gens. » Ce sont là, dit-il encore, « autant de vrais fous. » De plus, remarque notre critique, l'histoire de ces fous ne se prolonge-t-elle pas indéfiniment ? « Les longues folies n'amuse guère », et « il faut écrire *comme Cervantes* pour faire lire six volumes de visions. » (39) Il n'a donc pas échappé à Rousseau qu'il y avait lieu, entre l'écrivain espagnol et lui, à un rapprochement, et que, dans sa *Julie*, comme Cervantes en son *Don Quichotte*, il avait produit au jour de bizarres, d'exceptionnelles créatures.

Considérons Saint-Preux. Saint-Preux trouve plaisir en un endroit, et par manière de plaisanterie, à se comparer avec l'hidalgo. Un usage, dit-il, qui le gêne fort au pays de Valais, c'est celui qui oblige, même chez les magistrats, la femme et les filles de la maison à se tenir debout derrière les convives attablés et à les servir comme des domestiques. La galanterie française, continue-t-il, s'offenserait de cette humiliation et travaillerait de son mieux à « réparer cette incongruité. » Pour lui, respectueux des coutumes locales, il a reçu les services des jolies Valaisanes « avec autant de gravité que don Quichotte chez la duchesse. » (40)

Hélas ! Ce n'est pas là seulement, en cette circonstance de hasard, qu'il a fait figure de don Quichotte. Son *donquichottisme* lui est moins extérieur, plus essentiel : il consiste dans la recherche délibérée d'une bien difficile union avec une jeune fille d'un rang supérieur au sien. Lui aussi poursuit une chimère, se laisse entraîner par un mirage. A l'origine de sa passion, il y a la

(39) *La Nouvelle Héloïse*, éd. D. Mornet, t. IV, p. 350.

(40) *Ibid.*, partie I, t. II, lettre XXIII, p. 85.

méconnaissance des nécessités sociales. Comme don Quichotte délivrant les galériens, il est un réfractaire, presque un anarchiste. Rejetant toute contrainte, il se donne le droit d'aimer qui est au-dessus de lui et qui, en conséquence, ne saurait normalement lui appartenir.

Plus près encore de don Quichotte nous apparaît l'ami de Saint-Preux, milord Edouard. Et ici Rousseau lui-même nous invite au rapprochement. « Votre Edouard », se fait-il dire par N. est un « Don Quichotte » (41). Voyez d'ailleurs en quels termes le romancier le définit : « un Anglais généreux et brave, toujours passionné par sagesse, *toujours raisonnant sans raison.* » (42) Enfin, lorsqu'il indique pour la *Nouvelle Héloïse* quelques sujets d'estampes, — estampes qui furent exécutées par Grave-lot, — il présente ainsi, dans un détail scrupuleux, son personnage : « 5. Milord Edouard, ou l'Anglois. *Un air de grandeur qui vient de l'âme plus que du rang ; l'empreinte du courage et de la vertu, mais un peu de rudesse et d'âpreté dans les traits. Un maintien grave et stoïque, sous lequel il cache avec peine une extrême sensibilité.* La parure à l'angloise et d'un grand seigneur sans faste. S'il étoit possible d'ajouter à tout cela *le port un peu spadassin*, il n'y auroit pas de mal. » (43) Cette allure énergique, grave et martiale, si elle convient à un lord du XVIII^e siècle, — ce que nous ne savons pas, — convient de tout point à l'hidalgo que nous a montré Cervantes, roide et sec, vaillant hors de propos, emporté à chaque instant hors de soi par l'élan de son cœur.

C'est que Milord Edouard n'a pas seulement dans son aspect, mais dans sa conduite et sa parole, quelque chose d'exalté et, à la fois, de légèrement grotesque qui rappelle don Quichotte. Il a été, comme Saint-Preux, touché de la grâce de Julie. Or Julie aime Saint-Preux, nullement milord Edouard. Celui-ci donc, un jour qu'il se trouve « échauffé de punch », ose déclarer, devant son rival plus heureux, que la froideur de la jeune fille n'est pas aussi absolue qu'on pourrait croire, que tel qui n'en dit mot n'est pas aussi maltraité que lui. Là-dessus une dispute s'élève entre les deux hommes, un duel est en perspective. Mais, à quelques jours de là, Milord Edouard vient trouver Saint-

(41) *La Nouvelle Héloïse*, seconde Préface, t. IV, p. 350.

(42) *Ibid.*, p. 343.

(43) *Ibid.*, *Sujets d'Estampes*, t. IV, p. 369.

Preux, devant témoins s'agenouille à ses pieds, et lui présente le plus « authentique désaveu » de ses injurieux discours : « Je me sou mets, ajoute-t-il, à toute la punition que vous voudrez m'imposer, et je ne croirai mon honneur rétabli que quand ma faute sera réparée. A quelque prix que ce soit, accordez-moi le pardon que je vous demande, et me rendez votre amitié. » Saint-Preux aussitôt le relève, l'embrasse. Alors Edouard, se tournant vers les spectateurs de cette scène bizarre : « Messieurs, leur dit-il, je vous remercie de votre complaisance. » Et il proclame *d'un air fier et d'un ton animé* : « De braves gens comme vous... sentent que celui qui répare ainsi ses torts n'en sait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu. » (44) On ne saurait certes nier que ce qu'il y a d'excessif et, déclarons-le, de risible dans cette démarche inattendue, dans ces propos grandiloquents ne fasse songer au preux comique de Cervantes. C'est la même outrance dans l'attitude et le verbe : tous deux se portent d'un trait aux extrêmes ; ils sont inaptes au juste milieu, incapables de demi-mesures, de modération pesée et réfléchie. En cette occurrence, affirme Edouard, une satisfaction mitigée était indigne d'un homme de courage ; satisfaire de mauvaise grâce, comme à regret, c'était s'avilir « sans rien réparer. » (45)

Devenu l'ami dévoué de Saint-Preux, Milord Edouard n'aboutit qu'à le compromettre dans l'esprit de M. d'Etanges par la façon toute saugrenue dont il vante ses qualités plébeiennes et, à ce propos, s'emporte en « invectives piquantes » contre la noblesse de race : « Il y a toujours, dit-il, vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un fripon. » (46) Mais lui-même n'est-il pas lord et pair d'Angleterre ? Surtout ne s'adresse-t-il pas à un noble entiché de son rang et qu'une *sortie* aussi véhémement lui aliénera sans nul doute. C'est ainsi que cet « honnête homme » nuit « par une âpreté déplacée » aux intérêts de l'ami qu'il veut servir. Milord Edouard, comme don Quichotte, cède une fois de plus à l'impétuosité de son caractère : ni l'un, ni l'autre ne sait retenir un geste, un propos inopportuns.

Milord Edouard, de plus, avec une générosité qui ne s'embarrasse d'aucun scrupule, propose à Julie de quitter sa famille et de fuir avec Saint-Preux chez lui, en Angleterre, dans le

(44) *La Nouvelle Héloïse*, partie I, lettre LX, t. II, p. 207.

(45) *Ibid.*, p. 211.

(46) *Ibid.*, partie I, lettre LXII, t. II, p. 217.

duché d'York : là elle pourra épouser librement celui qu'elle aime. Ce pair d'Angleterre, tout comme l'hidalgo de la Manche, — ou les roturiers Jean-Jacques et Saint-Preux, — tient à mépris usages, traditions, préjugés, tout ce qui fonde et maintient l'ordre : « Je prévois, écrit-il à Julie, ce qui vous arrivera si vous rejetez mes offres. La tyrannie d'un père intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chute. Votre extrême douceur dégénère quelquefois en timidité : vous serez sacrifiée à la chimère des conditions. Il faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience ; vous serez honorée et méprisable : il vaut mieux être oubliée et vertueuse. » (47) Ainsi, pour Edouard, être vertueux c'est obéir au sentiment et non pas lui résister. Céder, s'abandonner à soi, aux suggestions troubles du cœur, telle est sa morale, ou plutôt son principe aisé de conduite. Pareillement don Quichotte, sous prétexte qu'il ne relève que de lui et de l'exemple des grands chevaliers ses prédécesseurs, pense et agit à rebours de la société de son temps. Sa grandeur, mais aussi la raison trop sûre de ses échecs, est dans son individualisme outré.

Ce dédain des façons ordinaires de vivre, des conventions et coutumes, même les plus assises et respectées, Milord Edouard le porte encore dans sa conduite personnelle. Peu s'en faut qu'il n'épouse une fille publique, Lauretta Pisana, qui s'est éprise de lui et que cet amour transforme et purifie. Mais Saint-Preux, pour une fois sage de la sagesse commune, empêche ce mariage qui serait pour le noble anglais une déchéance, et la pire de toutes. Il prononce alors quelques paroles d'une sincérité hardie qui font pleine justice de la folle exaltation, de l'immoralité sublime que, tel don Quichotte, montre son enthousiaste et imprudent ami : « Il s'égare, ô Wolmar ! je le vois, je le sens, je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est et ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, et ne lui fasse braver encore les lois sacrées de la décence et de l'honnêteté. Edouard Bomston faire un tel mariage !... » (48)

(47) *La Nouvelle Héloïse*, partie II, lettre III, t. II, p. 260.

(48) *Ibid.*, partie V, lettre XII, t. IV, p. 158-159.

Ces rapprochements ne laissent pas de doute. Saint-Preux, milord Edouard sont des exaltés à la manière de don Quichotte. Nous n'en concluons pas toutefois que Rousseau a imité Cervantes : il y a par trop de différences, — pour le sujet, la conception, l'art, — entre le *Don Quichotte* et la *Nouvelle Héloïse*. Il faut dire seulement que le modèle des héros de Jean-Jacques, c'est Jean-Jacques, et, par suite, une sorte de don Quichotte vivant, tout semblable, par le fond, même du caractère, au Chevalier de la Manche : l'un et l'autre ne sont-ils pas en réaction contre leur milieu ? ne montrent-ils pas la même indignation devant l'injustice, la même générosité devant le malheur ? Par Rousseau, et avec la sensibilité de Rousseau, s'inaugure dès 1761 le romantisme sympathique à don Quichotte.

III

Fort restreinte dans le roman, l'influence de Cervantes s'est davantage exercée sur la scène : le maigre chevalier et le gras écuyer réjouissent encore les yeux de leur plaisant contraste. Un nom, illustre à cette époque, et qui, du moins, est resté synonyme de grâce, d'aisance, de vivacité, le nom de Favart s'impose d'abord à notre attention et, le premier, nous retiendra. Favart, en effet, s'est à deux fois inspiré de Cervantes. En 1743, il a donné à « l'Académie royale de musique » un « ballet comique » : *Don Quichotte chez la Duchesse* ; en 1756, il a donné aux Italiens une comédie : le *Caprice amoureux*, œuvre charmante dont le personnage essentiel, la paysanne Ninette, nous rappelle, mais avec originalité et esprit, le paysan Sancho.

Le « ballet » (49) de Favart, en dépit de son nom, est plus une comédie qu'un ballet, et les trois actes qui le composent s'agent et se déroulent avec une habileté des plus sûres.

Altisidore, qui veut retenir don Quichotte au château des ducs, feint pour lui « une amoureuse ardeur. » Pourtant le héros, tout à Dulcinée, décide de partir. Une paysanne aussitôt se présente : c'est, selon Sancho, la dame de notre paladin, mais enchantée. Don Quichotte lui offre ses compliments qui sont mal reçus, et elle s'enfuit. Merlin vient ensuite ordonner au héros de

(49) *Don Quichotte chez la Duchesse*, Ballet comique en trois actes, représenté par l'Académie Royale de Musique en 1743. La musique est de M. Boismortier. — Nous nous servons de l'édition parue chez N. B. Duchesne, Paris, 1760.

se rendre chez Montesinos où Dulcinée est prisonnière, et il déclare que

Mille coups redoublés sur le brave Sancho
Désenchanteront cette belle (50).

L'acte II nous montre don Quichotte et Sancho à l'entrée de la fameuse caverne. Le malin Sancho affirme à son maître qu'il a exécuté « l'ordre inhumain » tout à l'heure reçu. Sur ce propos, Altisidore survient : elle veut empêcher don Quichotte de pénétrer dans la caverne. Elle se dit reine du Japon, et elle offre au chevalier, avec sa main, ses états et le titre de roi. Don Quichotte refuse ; Altisidore le menace, et elle se met à raconter, pour la plus grande joie sans doute des spectateurs, certaine aventure grotesque du maître et de l'écuyer :

C'en est assez, Ingrat ; insulte à ma tendresse :
Mais, crains ma fureur vengeresse.
Que, jusqu'au tombeau,
La Lune gouverne
Toujours ton cerveau ;
Qu'à tes yeux tout château
Se change en taverne ;
Que l'on y berne
Ton Ecuyer Sancho,
Et périsse dans la caverne
Ton Infante du Toboso (51).

Don Quichotte ne se laisse pas émouvoir ; mais terrasse un géant à l'orée du souterrain et s'y introduit. Aussitôt, amants et amantes, retenus par magie en ces profondeurs, sont, comme par miracle, libérés. Seule, Dulcinée demeure une paysanne grossière. Merlin ordonne alors à ses démons de frapper Sancho l'imposteur. Le moyen ne réussit pas. C'est qu'Altisidore s'oppose à ce que Dulcinée retrouve sa première forme, et, dans sa rage, elle change don Quichotte en ours, Sancho en singe ; du moins elle leur inspire l'idée qu'ils sont devenus de tels animaux. Pour Dulcinée des démons l'emportent « au bout de l'Univers. »

L'acte III nous ramène chez la duchesse, dans ses jardins. Les suivantes se moquent de l'ours don Quichotte et du singe Sancho Pança. Altisidore, toujours irritée, refuse au héros de lui rendre sa dame. Mais le bon Merlin, s'apitoyant, désenchanter le maître et le valet, et ordonne à Altisidore de ne plus « opprimer

(50) *Don Quichotte chez la Duchesse*, I, 6, p. 16.

(51) *Ibid.*, II, 3, p. 25.

l'innocence. » Don Quichotte ira au Japon où il retrouvera Dulcinée : là-bas, il deviendra roi. Sancho, de son côté, avec l'île qu'il désire, obtiendra un jour, comme épouse, l'Infante du Congo. La pièce se termine par un divertissement, où des Japonais et des Japonaises célèbrent don Quichotte et l'Amour.

Ce « ballet », il faut le dire, malgré l'adresse de l'auteur et l'heureuse liaison des scènes, apparaît par endroits un peu sec et décharné : cela est trop bien construit, trop bien ajusté pour être vivant. L'ensemble toutefois a de l'entrain, de la gaieté, et s'enlève prestement. Surtout les deux personnages principaux y gardent les particularités traditionnelles de leurs caractères.

Sancho, comme il convient, déteste les coups. Il aime fort, en revanche, les proverbes : « quelque chose vaut mieux que rien. » — « il vaut mieux tenir que courir. » — « à tout Seigneur, — tout honneur. » — « tel maître, tel valet. » — « la renommée — n'est que fumée ; — tout ce qui reluit n'est pas or. » L'auteur même, une fois, a su mettre en scène la naturelle couardise du personnage. A l'entrée de la caverne de Montesinos, un nain s'est présenté. Sur les instances de don Quichotte, Sancho tire son épée, et va sans doute engager la lutte : « Allons donc... A bon chat, bon rat », s'écrie-t-il ; et, aussitôt :

Mais quel charme nouveau m'arrête en cette place ?
L'Enchanteur ne veut pas que je sois du combat (52).

Puis le nain devient un géant. Don Quichotte s'apprête à se mesurer avec lui. Alors Sancho épouvanté :

Un vrai géant ! C'est fait de nous (53)

Et il recule, tout en allongeant de grandes estocades inutiles. Mais, s'il fait peu de besogne, il fait, pour compenser, beaucoup de bruit :

Ferme, Seigneur ; je suis à vous :
Point de quartier ; fort bien : nous avons l'avantage (54).

Ces paroles et ces gestes de Sancho le peignent en toute vérité : Cervantes ne lui a donné, nulle part, l'attitude et l'âme d'un héros.

(52) *Don Quichotte chez la Duchesse*, II, 4, p. 26.

(53) *Ibid.*

(54) *Ibid.*

Don Quichotte aussi se reconnaît à certaines indications exactes. C'est d'abord son amour si fidèle pour Dulcinée ; puis son courage dont aucun enchantement ne vient à bout ; enfin sa magnanimité, et qui s'exerce même envers ses ennemis et ses tourmenteurs. A l'avant-dernière scène Merlin lui a permis de punir « qui vouloit l'outrager », c'est-à-dire Altisidore. Mais don Quichotte :

Ce n'est qu'en pardonnant que l'on sçait se venger,
Et les cœurs criminels renferment leur supplice (55).

Altisidore, touchée de cette élévation morale, fait alors elle-même amende honorable au héros :

Un trait si généreux me force à t'admirer ;
Mes yeux s'ouvrent enfin ; je vois mon injustice :
C'est à moi de la réparer. (56)

Ce ballet, l'année même de sa représentation, a été parodié par Valois d'Orville dans un ouvrage qui n'a pas été représenté, et qui, même, est resté manuscrit : *Dom Quichotte Polichinelle*. (57) Valois d'Orville, nous dit le manuscrit, « a suivi pié à pié » les trois actes de Favart, si bien que « son travail s'est réduit à tourner en vaudevilles les paroles de l'opéra. »

Un exemple de cette transformation nous est donné par les vers que prononce une paysanne au moment où don Quichotte, trompé par Sancho, la prend pour Dulcinée et lui adresse ses compliments. Chez Favart la paysanne s'exprimait ainsi :

Je n'entends point le caquet
D'un muguët ;
Jamais freluquet
Coquet
N'enticha ma vartu
D'un fêtu.
Je suis sans reproche ;
Si l'on m'approche
Je poche
Les yeux ;
Adressez-vous mieux.
Les Biautés de la ville,
D'himeur plus civile,
Plus poliment

(55) *Don Quichotte chez la Duchesse*, III, 5, p. 41.

(56) *Ibid.*

(57) *Dom Quichotte Polichinelle*. Parodie en 3 Actes. Du Ballet de D. Quichotte. Pour les Marionnettes de la foire Saint-Germain, 1743. Par M. Vallois d'Orville. (Bibliothèque Nationale, manuscrit français, 9318).

Je n'ayons point ce talent.
 Recevront un galant.
 Vraiment !
 Je n'avons point ce talent (58).

Chez Valois d'Orville notre paysanne prononce ce couplet, — et il en faut noter le ton et l'expression vulgaires :

Non, je ne veux pas badiner,
 Rangés vous gare une taloche.
 Je m'en vais vous égratigner,
 Où (*sic*) vous écraser la caboche
 Agà, stilà,
 Comme il y vâ
 Le premier pendart qui m'approche
 D'un coup de poingt,
 Dans le grouïn,
 Je l'enverrai rire plus loin (59).

Ailleurs Valois d'Orville développe une indication rapide de Favart. Condamné à se fustiger pour désenchanter la dame de son maître, Sancho, dans le « ballet comique », s'écriait :

Nenni, nenni; ce n'est qu'un badinage.
 Monsieur Merlin, chacun répond pour soi (60).

Valois d'Orville, avec abondance, lui fait dire :

Quand un nonain se discipline,
 Pensés vous donc qu'il s'assassine ?
 Eh ! bon, bon, bon !
 Je t'en répond.
 C'est une fraude bien permise,
 Que de frapper sur la chemise.
 Et zon, zon, zon.
 Ah ! ah ! voies donc !
 Un peu de tricherie,
 Dans la vie,
 Est toujours de saison (61).

De même, lorsque Sancho apprend qu'il est métamorphosé en singe, il se contente de dire chez Favart :

Je ne suis plus Sancho, fatale destinée !
 Hélas ! je fuis sans sçavoir où (62).

(58) *Don Quichotte chez la Duchesse*, I, 5, p. 14, 15.

(59) *Dom Quichotte Polichinelle*, I.

(60) *Don Quichotte chez la Duchesse*, I, 7, p. 17.

(61) *Dom Quichotte Polichinelle*, II.

(62) *Don Quichotte chez la Duchesse*, III, 1, p. 33.

Valois d'Orville, lui, est beaucoup moins bref, — et sa verve, comme toujours, affecte quelque grossièreté :

Bon Dieu, que j'enrage dans l'ame
D'être singe de bout en bout.
Que dira Sanchia ma femme ?
La chienne en aura du dégoût,
Ce n'est plus là ma cravatte ?
Ce n'est plus là mon toupet ?
Cette main n'est plus qu'une patte ?
Tout ceci n'est que poil follet ? (63)

Le *Caprice amoureux ou Ninette à la Cour* (64) ne nous présente plus, comme *Don Quichotte chez la duchesse*, le chevalier ni l'écuyer. Mais Ninette, avec sa mine fûtée et son ferme bon sens, a gardé quelque chose du matois Sancho.

Cette petite comédie, — elle est en deux actes, — nous ramène au temps bien révolu des amours romanesques. Un prince, Astolphe, roi de Lombardie, veut épouser une paysanne, Ninette, et il se trouve ainsi le rival d'un paysan, Colas. Il n'y a nul besoin de faire remarquer l'invraisemblance de cette donnée : nous sommes dans le pays des contes bleus. D'ailleurs, à la fin de l'œuvre, l'auteur retrouvera le réel : le roi n'épousera pas la bergère.

Cette conclusion, c'est Ninette elle-même qui nous y achemine, joignant le savoir-faire à la vertu. Une fois à la cour, en effet, elle se moque sans cesse des falbalas dont on veut l'attifer, des manières qu'on veut lui apprendre, et elle ne travaille qu'à rapprocher de la princesse Emilie l'infidèle Astolphe, tout en ménageant une bonne leçon au gros jaloux Colas, son amant et futur mari.

Le roi Astolphe, à peine l'entrevoit-on. C'est d'ailleurs un prince de légende. Beau comme le jour, il fut le compagnon de Joconde dans l'Arioste et dans La Fontaine. Et il n'a ici, pour Ninette, qu'un « caprice amoureux. » Ne rapprochons donc pas ce sentiment léger de la passion profonde, dominatrice, en laquelle don Quichotte a mis sa gloire la plus haute.

Ninette au contraire tient de Sancho. Comme le bon écuyer,

(63) *Dom Quichotte Polichinelle*, III.

(64) *Le Caprice amoureux, ou Ninette à la Cour*, Comédie en deux actes, meslée d'ariettes, parodiées de Bertolde à la Cour ; par M. Favart. Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 12 Mars 1756.

à son arrivée chez les ducs, notre paysanne ne laisse pas d'être surprise, et quelque peu mal à l'aise, à son arrivée chez Astolphe. Seulement, délurée et fine, elle retrouve vite son aplomb ; et elle montre plus de bon sens, voire plus d'esprit, que toute la cour ensemble. Elle est sincère, et vraie, et naturelle, dans un monde composé, artificiel, faux. Sa plus grande ruse est de n'en pas avoir, de dire ce qu'elle pense. Toilettes et bijoux l'incommodent : une aigrette de diamants, déclare-t-elle, lui plaît moins qu'un bouquet de fleurs. Hélas ! s'il y a des fleurs chez Astolphe, elles sont artificielles. Et Ninette, révoltée, juge sévèrement ce palais où, jusqu'aux roses, tout n'est qu'imposture et brillant mensonge.

Cette opposition, déjà si marquée, entre la simplicité avisée d'une campagnarde et l'extrême complication d'un milieu mondain reparait encore et se renforce dans les scènes suivantes. Ninette n'écoute qu'impatiemment les explications que lui donne l'écuyer Fabrice sur le jeu de l'éventail et sur les usages de cour. De nouveau elle a des réflexions de bon sens, des mots tout carrés et nets qui rappellent Sancho. A Fabrice qui l'importune décidément, elle répond d'un trait :

Oh ! moi, j'y vais tout franchement (65).

Et encore, dans la même scène, comme l'obstiné Fabrice lui développe point par point ce que c'est que vapeurs, elle l'arrête d'un mot catégorique :

Tien... c'est trop fin pour moi (66).

Mais Fabrice ne renonce pas, et veut poursuivre. Alors, elle, avec un geste qu'on devine :

Je me lasse ! (67)

Comme Sancho, Ninette a des yeux pour voir, — des yeux qu'elle promène partout, curieuse, maligne. Elle observe choses et gens, et les juge sans complaisance. Elle fera ainsi, devant Astolphe, l'impitoyable satire du grand monde. Favart, qui lui prête sa verve et sa pétulance, a rarement trouvé des traits moqueurs plus agiles, mieux piquants :

(65) *Le Caprice amoureux*, II, 3, p. 40.

((66) *Ibid.*, p. 43.

(67) *Ibid.*

J'ai vû de toute part de beaux tetits objets,
 A talons rouges, en plumets :
 Ne sont-ce pas des femmes en épées ? (68)

Ninette est bientôt fatiguée de tout ce qu'elle voit et entend. Elle comprend d'autre part que même ceux qui lui font caresse se rient d'elle. Aussi, à la comtesse Emilie qui l'interroge avec une feinte bienveillance, n'hésite-t-elle pas à déclarer que, « puis-qu'il faut parler net », « ce pays maudit » lui déplait fort. Et c'est avec la plus grande joie qu'elle retournera chez elle, à la campagne : là, du moins, l'on aime avec tranquillité, avec innocence ; l'on n'y connaît guère les agitations du cœur. De même Sancho ne regrette ni son gouvernement, ni le palais des ducs. Il n'est de bonheur que dans la simplicité.

IV

Comme dans *Ninette à la cour*, ce ne seront que des réminiscences du *Don Quichotte* que nous rencontrerons dans quelques pièces du même temps : un ouvrage satirique de La Mettrie, une parodie de Bertrant et Desvalières, un proverbe de Carmontelle.

Ancien médecin aux Gardes Françaises, La Mettrie, que nous connaissons déjà (69), s'est moqué de ses confrères, de leur charlatanisme, ignorance ou mauvaise foi, dans une comédie en

(68) Voici tout le passage :

J'ai vû de toute part de beaux petits objets,
 A talons rouges, en plumets :
 Ne sont-ce pas des femmes en épées ?
 J'ai vû trotter aussi de gentilles Poupées,
 Qui portent de petits collets.
 Ah ! que de plaisans personnages !
 Crainte de déranger l'ordre de leurs visages,
 Ils parlent tous comme des flageolets,
 Tu, tu, tu, tu. Dans nos villages
 Nous n'avons jamais vû de ces colifichets.
 Et puis, j'ai vû de graves freluquets,
 Noirs par devant, blancs par derrière,
 Qui faisoient tout avec manière ;
 Et de jolis vieillards coquets,
 Qui sembloient marcher en cadence.
 L'un d'eux, d'un air de complaisance,
 Pour m'examiner de plus près,
 Jusques sous mon menton s'approche,
 En tirant un œil de sa poche.

Elle est charmante ! adorable ! eh ! mais, mais... (II, 7, p. 48).

Quel amusant tableau ! Gentilshommes à façons, abbés galants, vieillards gri-vois, le Versailles de Louis XV se reconnaît ici, évoqué, croqué, bafoué. Cette satire qui rit enfonce pourtant son aiguillon. Et le bonhomme Favart annonce, rend possible, voire probable, le sarcastique Beaumarchais.

(69) Voir p. 566.

trois actes et en prose qu'il fit imprimer en 1747 et qui n'a jamais été portée sur la scène : la *Faculté vengée* (70).

Chaque personnage de cette pièce est la caricature d'un médecin très réel : *Somnanbule* c'est Molin (71), — *La Tulipe* Falconet, — *Jaunisse* Marcot, .. *Dom Quichote* Dionis, — *Sot-en-Cour* Bouillac, — *Gresillon* Helvetius, — *Vardaux* Pouce, — *Savantasse* Astruc, — *Bavaroise* Procope, etc. La Mettrie lui-même s'est infligé le sobriquet rébarbatif de *Chat-Huant*. — La Faculté se rassemble : elle doit décider du châtiment qu'elle ordonnera contre La Mettrie-*Chat-Huant* pour le punir des médisances et calembredaines qu'il s'est permises à son égard. Chat-Huant, réfugié à Leyde, arrive *incognito* à Paris, et veut, malgré Valère son ami, essayer de se défendre, lui seul, contre tant d'ennemis conjurés pour sa perte. Nous assistons ensuite à diverses réunions de médecins où chacun d'eux fait connaître, d'une telle manière qu'on ne peut s'y tromper, son propre caractère. La discussion est longue et risquerait de ne pas aboutir, si Pluton ne se présentait pour mettre les disputeurs d'accord. On le choisit comme président de l'assemblée. Le rusé Chat-Huant, déguisé en avocat chinois, plaide lui-même sa cause. Mais Pluton ne l'en condamne pas moins à l'exil. Cet exil, cependant, aura pour lui quelque douceur... puisqu'il lui est interdit d'emmener sa femme ! « Tant il est vrai qu'à quelque chose malheur est bon ! » s'écrie Chat-Huant, lequel a tout l'air d'avoir aussi peu de tendresse pour les femmes que pour les médecins.

Parmi les personnages de cette longue et plate satire, l'un, qui représente Dionis, porte le nom imprévu de *Dom Quichote*. La Mettrie, qui a affublé son confrère de cette ironique appellation, quel don Quichotte de la médecine va-t-il nous présenter ?

D'abord ce Dionis-don Quichotte est plus bretteur que médecin : il ne rêve que plaies et bosses, coups à donner, duels, attaques et victoires. Il porte même sous la robe, insigne de sa profession, l'épée de l'homme de guerre. Et puis, quel langage de matamore vantard autant que pusillanime ! « A moi, à moi, tous les Ex-Mousquetaires du Corps, Flamberges au vent ; vangeons la Faculté... tombons sur Chat-huant à bras raccourcis (*sic*), comme je tombai hier à coup (*sic*) de canne sur les larges épaules

(70) *La Faculté vengée*. Comédie en trois actes. Par M***, Docteur Régent de la Faculté de Paris. Paris, 1747. — Voir sur La Mettrie et sur cette pièce *Anecdotes dramatiques*, 1775, t. III, p. 263, 336 et 337.

(71) Ou Du Moulin.

d'un gros Confrère, que par respect je ne veux pas nommer. » (72) Mais l'exaltation n'est ici que verbale : notre homme s'échauffe, crie, tempête, — et il suffit d'un mot pour apaiser cet ouragan ! Le doyen Boudinau n'a qu'à lui dire : « Tirer l'épée dans une Assemblée de Médecins ! Il faut avoir le sang bien fougueux, et les Esprits animaux bien effarouchés ! Quelle extravagance ! » (73) — c'est aussitôt le calme de la bonace. Le sang-froid revient tout de suite à cet emporté, à ce furibond. Ainsi La Mettrie n'a pas seulement ridiculisé Dionis : il a, plus sûrement encore, fait insulte à don Quichotte.

Moins intéressante, s'il se peut, est la parodie du *Tancrède* de Voltaire par Bertrant et Desvalières : *La Nouvelle Joûte ou Arlequin Tancrève* (74) (1760). Au lieu de chevaliers en guerre contre les Sarrasins, l'on nous montre des messieurs (75) en dispute avec des rats de cave. Or Claudine, fille du bonhomme Cassandre, bailli du village, s'est laissé surprendre une lettre, lettre que l'on suppose écrite à Sotinet, chef des rats de cave. Rumeurs et scandale : Claudine est accusée de trahison ; l'on parle même de l'envoyer aux îles. Mais elle trouve un protecteur en Tancrève (Arlequin), qui l'aime en secret. Cet Arlequin-Tancrève est une espèce d'aventurier à qui la lecture du *Don Quichotte* a tourné la tête, et qui, comme le paladin son modèle, exerce le noble métier de redresseur de torts. A ce titre, et au titre d'amant, il entreprend la défense de Claudine. Il défie Parmesan son rival et, du haut de son cheval de carton, l'accable à coups de vessie. Mais à quoi bon poursuivre davantage l'analyse de cette bouffonnerie pesante ? Comme tout à l'heure La Mettrie, nos deux parodistes y compromettent moins le héros de Voltaire que le héros de Cervantes.

Le proverbe de Carmontelle, le *Petit Dom Quichotte* (76) (1774) à plus de grâce. Le jeune marquis de Saint-Arnaud (il a treize ans), à qui son grand-père, le vicomte de Grandcour, a fait lire le chef-d'œuvre espagnol, s'est habillé en chevalier errant et est parti courir les aventures. Une petite fille, plus jeune encore

(72) *La Faculté vengée*, II, 4, p. 59.

(73) *Ibid.*

(74) *La Nouvelle Joûte ou Arlequin Tancrève*, prologue de M. Bertrant, et parodie de *Tancrède*, de M. Desvalières (1760). Donnée le 8 octobre 1760 par les Comédiens Italiens.

(75) *Messier*, garde-champêtre temporaire, particulièrement pour l'époque où les fruits de la terre commencent à mûrir. (Litttré.)

(76) *Le Petit Dom Quichotte*, comédie, 1774. (Voir le *Théâtre de Campagne* de Carmontelle, t. I.)

(elle n'a que dix ans), M^{me} de Villedour, élevée par une grand-mère romanesque, la comtesse de Griseville, s'est, de son côté, faite bergère et garde, sous le nom d'Astrée, les moutons d'une paysanne. Don Quichotte rencontre Astrée : il met genou en terre et, sous le nom avantageux du Chevalier Dom Brillant de l'Aurore, prie l'agréable pastourelle de souffrir qu'il lui consacre sa vie et ses armes. Astrée, hautaine ainsi que l'héroïne qu'elle imite, le repousse : « Allez vous noyer à présent et ne me voyez jamais. » Cependant le vicomte de Grandcour s'est mis à la recherche de son petit-fils, et la comtesse de Griseville à celle de sa petite-fille. A leur tour, ils se rencontrent, et leur joie, — à l'un autant qu'à l'autre, — est extrême d'apprendre que leurs petits-enfants sont déjà, comme eux, sous l'emprise de la chimère. Ils songent dès lors à les marier ; mais comme ce mariage ne saurait se célébrer tout de suite, c'est eux-mêmes d'abord qu'ils uniront.

Cette bluette, de tour un peu suranné, d'expression un peu vieillote, n'a point cessé de plaire. Surtout le chevaleresque vicomte et la romanesque comtesse montrent tant de naïf enthousiasme pour la double équipée qu'ils devraient punir, que, même en souriant d'eux, nous leur accordons notre plus indulgente sympathie. Et nous en voulons presque à un certain abbé, l'abbé Réda, précepteur du jeune marquis, de se faire à un moment (77), contre de si aimables fous, le porte-parole indigné du bon sens. Quant à notre don Quichotte enfantin, il a toute la vivacité de ses treize ans et, de plus, cette hardiesse irréfléchie, ce goût de l'aventure, cet appétit de l'exploit qui caractérisent Don Quichotte et tous les don Quichotte. Il joint la gentillesse du cœur à celle de l'âge. Pour compléter la ressemblance avec le paladin manchois, Carmontelle lui a donné, à lui aussi, un écuyer. Et quel écuyer ! Jaquot, le fils un peu bien lourdaud du jardinier de M. de Grandcour. Jaquot manque de courage ; mais, pour compenser, il écorche les mots et, innocemment, transforme « Princesse enchantée » en « Princesse à chanter. » (78) — Pour conclure, ce badinage de Carmontelle, petite chose fanée, conserve quelques grâces anciennes à quoi l'on s'attache encore... (79)

(77) *Le Petit Dom Quichotte*, scène IX, p. 32, 33.

(78) *Ibid.*, scène VI, p. 22.

(79) Ce proverbe de Carmontelle a été plus tard, en 1822, retouché, « arrangé en vaudeville » par Laurier et Mercadante. Ceux-ci lui ont conservé son titre. De plus, ils n'ont à peu près rien changé à la donnée première : ils ont modifié timidement l'ordre des scènes, attribué de nouveaux noms aux personnages,

V

A côté de ces pièces inspirées seulement du *Don Quichotte*, il en est d'autres qui lui ont emprunté vraiment leur sujet, et qui mettent sous nos yeux le chevalier, l'écuyer ou tel autre personnage.

Notons d'abord que certains « entrepreneurs » de spectacles ont eu l'idée, pour afficher « du nouveau » et tâcher ainsi de reconquérir un public qui leur échappait, d'annoncer « les aventures de Don Quichotte en feu d'artifice » (1771). Bachaumont, qui nous l'apprend, s'en indigne : « Rien de si plat que tout cela, et l'on ne peut plus impudemment en imposer aux curieux. » (80)

Quelques ballets nous occuperont davantage. Le plus important, — mais nous n'en avons que le prologue, — semble avoir été le « Balet-Pantomime » de Pannard : *Donquichotte chez la Duchesse* (81) (1734). Pannard met en scène la duchesse et deux servantes : Léonore et Béatrix. Celles-ci demandent à leur maîtresse si c'est bien « aujourd'hui » que la fête qui se prépare aura lieu. Nous apprenons ainsi que l'« Illustre Chevalier de la Manche », « l'Incomparable Dom Quichotte », doit bientôt être déclaré « soudan de l'empire des Cartes. » Il y a quelques jours, explique la duchesse, un plaisant de profession fit croire à don Quichotte « que les Quatre Chefs de l'Isle des Muets attirés par la réputation de sa valeur, devoient se Rendre avec leur suite dans

parsemé l'ensemble de « vaudevilles » assez nombreux. Une seule transformation vaut la peine d'être remarquée. Carmontelle, autant que sur les deux petits, avait insisté sur leurs grands-parents. De ces deux charmants grotesques, Laurier et Mercadante n'en ont gardé qu'un : le gentilhomme chevaleresque. Encore en ont-ils fait, à la fois, un « ancien militaire » et le père à demi raisonnable de leur don Quichotte en herbe : M. de Franval, ici, n'a eu que le tort d'élever son fils Alfred avec trop de continuité dans les nobles sentiments de gloire et d'héroïsme, de lui faire lire trop jeune le *Don Quichotte*, et, surtout, pour achever son éducation de soldat imberbe, de lui procurer un cheval et une armure complète, — celle-là toute semblable à l'armure de l'ingénieux hidalgo. Mais les coups de tête et l'intrépidité de l'enfant que rien n'effraie, ni les flammes, ni le bruit de la foudre, qui, malgré de tels épouvantements, délivre la petite Amélie enfermée dans une cabane, — cette témérité de bon augure réjouit le père, et le réjouit à juste titre, car il est sûr désormais que ses leçons ont profité, et que son cher Alfred continuera dans la famille la tradition des officiers valeureux. — A cette conclusion d'une indiscutable noblesse, nous préférons la conclusion de Carmontelle en son amusante extravagance.

(80) *Mémoires secrets*, t. XXI, p. 115, 116.

(81) *Prologue. Domquichotte chez la Duchesse*, Balet Pantomime par M. Panard. Représenté sur le théâtre de l'Opéra Comique de la foire Saint-Laurent, juillet 1734. — Voir Bibliothèque Nationale, *Théâtre inédit de Pannard, manuscrit français*, 9323.

ce Chateau pour le faire gouverneur de l'Isle de Cartesie. » Plusieurs gentilshommes et dames du voisinage, informés de ce trait de folie, vont donc se réunir et, déguisés, recevoir par une cérémonie burlesque le héros en sa nouvelle dignité. Léonore et Béatrix sont tout heureuses de cette occasion de se divertir. Mais la duchesse, plus humaine, déclare qu'elle ne peut voir sans pitié « un si grand travers dans un homme qui a tant d'esprit. »

Tous les tours que je luy fais faire
Ont pour objet sa guérison,
Je voudrois bannir sa Chimère
Qui le prive de la raison.

Pourtant elle est obligée de reconnaître que la folie de don Quichotte augmente de jour en jour. Ne lui a-t-on pas mis en tête que de prétendus députés, envoyés vers lui, ne marchent qu'en dansant et ne se font entendre que par signes ? Il a, immédiatement, renoncé à l'usage de la parole ; tous les pas qu'il fait sont en cadence, et il ne s'exprime plus que par des grimaces. Mais voici qu'arrive le valet Pedrillo. Il annonce à la duchesse que toute la compagnie, rassemblée, la demande avec empressement. La fête va commencer. S'adressant alors au parterre, la duchesse le prévient que le ballet est « un peu bizarre » et conclut sur ce couplet :

Si nous n'avons pas vos suffrages
Messieurs du moins excusés nous
Souvent on amuse les sages
Avec les objets les plus fous.

Un second ballet tiré du *Don Quichotte* (82) fut exécuté un peu plus tard à Versailles, le lundi 7 mars 1740. Il mettait en scène les amours de Basile et de Quitterie. Mais le duc de Luynes, qui nous fournit ce renseignement, n'y ajoute, pour notre curiosité, aucun détail. Un troisième ballet de même donnée, les *Noces de Gamache*, fut dansé bien des années après (1780) aux noces de la princesse de Rohan-Guéménée avec le prince de Rohan-Rochefort. Les auteurs, fort connus, étaient Noverre et Dauberval. Ce ballet, exécuté « par les principaux sujets de l'Académie royale de musique », fut, nous dit Grimm, très goûté. Il se

(82) Duc de Luynes, *Mémoires sur la cour de Louis XV* (1735-1758) publiés par L. Dussieux et Eud. Soulié, Paris, 1860, t. III, p. 152. — Le duc de Luynes nous dit seulement le nom des auteurs : M. Greffec pour les paroles, M. de Blamont pour la musique. Nous n'avons pas retrouvé ce ballet.

déroula à Montreuil, chez la princesse, dans un jardin « très-heureusement disposé pour en être le théâtre. » « La scène, continue Grimm, se passait sur un des bords du ruisseau qui arrose ce jardin, et sur l'autre était placé, pour les spectateurs, un vaste amphithéâtre, lequel, garni des plus jolies femmes de la ville et de la cour, formait un second spectacle non moins riche et non moins agréable. » (83)

Un feu d'artifice et quelques ballets, voilà de maigre emprunts au *Don Quichotte*. Mais nous avons mieux. La collaboration du musicien Philidor et de l'auteur dramatique Poinciset, — le petit Poinciset, — nous a valu un gai et spirituel « opéra-bouffon » : *Sancho Pança dans son Isle* (1762) (84).

Gouverneur de Barataria, Sancho a pris du goût pour une jeune fille, Juliette, qu'il appelle, à l'imitation de son maître, sa « dulcinée », et à qui il promet tendrement, s'il devient prince ou roi, de la faire princesse ou reine. Mais Juliette a un amant, sorte de matamore au courage bref et au nom interminable : Don Crispinos-Alonzos-Tapaginos-Dellos-Fuentes Peyros. Les deux rivaux se battent en duel. Ne craignons rien : tous deux tremblent et le combat est bientôt fini. A ce Sancho duelliste nous préférons le Sancho juge qui nous apparaît aussitôt après. Poinciset, variant un peu la donnée de Cervantes, suppose qu'une bergère se plaint qu'un fermier lui ait pris son bouquet (*sic*). Sancho ordonne à l'heureux coquin de faire cadeau à la touchante victime d'un mouchoir très fin qu'il porte à sa sœur, puis de le lui reprendre. La jeune fille se débat si vivement que le mouchoir reste en sa possession. Alors Sancho, se tournant vers la « petite Poulette », lui remontre que, si elle avait défendu son bouquet avec autant d'énergie que le mouchoir, le fermier n'aurait pu le lui ravir. « Bon jour, conclut-il finement, qu'on les renvoie, et qu'on les marie pour les punir d'avoir retardé mon dîner. » (85) Cervantes, ici, a été modifié et arrangé selon le plus pur esprit de libertinage gracieux propre à notre XVIII^e siècle.

Sancho, toutefois, reste dans l'ensemble de l'ouvrage le

(83) Grimm, *Correspondance*, t. XII, p. 419, 420. — Pas plus que le précédent, nous n'avons retrouvé ce ballet.

(84) *Sancho Pança dans son Isle*, *Opera Bouffon en un acte*, représenté devant Leurs Majestés à Fontainebleau, le mercredi 20 Octobre 1762, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi. — Les paroles sont du Sr. Poinciset le jeune ; la musique du Sr. Philidor. — Cette petite pièce a été reprise en 1922 par la Petite-Scène, théâtre d'amateurs qui a su la jouer avec esprit, goût et talent.

(85) *Ibid.*, sc. XII, p. 48.

paysan tantôt vaniteux comme un parvenu, tantôt avisé et de sens pratique, que nous avait montré l'auteur espagnol. Sa femme, Thérèse, avertie qu'il se débauche, vient le trouver à Barataria, accompagné du jeune Lope Toche, lequel veut décider Sancho à lui donner Sanchette. Nous assistons ainsi à une scène renouvelée du chapitre V, dans la II^e Partie, et que nous avons rencontrée déjà, à peu près semblable, chez Guérin de Bouscal et chez Molière. Sancho refuse de marier si basement sa fille. Hé quoi ! « bailler la fille d'un gouverneur à un paysan ! » Et comme Thérèse insiste : « Auras-tu bien-tôt dit, femme opiniâtre, et têtue ; quand la Fortune est à la porte, faut-il lui fermer sur le nez ? Veux-tu toujours rester dans ton même état, sans hausser ni baisser, comme une figure de tapisserie. Apprends, ignorante, que le brave Chevalier Don Quichotte pour récompense de mes services, m'a fait bailler par le Duc de Médoc son ami le gouvernement de cette Isle en terre ferme, et puisque me voilà Gouverneur ; je veux que ma Fille soit Comtesse, Baronne, et peut-être ben Duchesse, selon ma fantaisie. » Mais Thérèse à son tour s'emporte : « ...Voirment quand not' Fille passerait par le village avec ses biaux atours de qualité, ils ne manqueront pas de dire : eh ! regarde-donc cette Mam'selle ; il y a quatre jours qu'elle filait des étoupes, et se parait d'une serviette sur sa tête ; la v'là dans le beau monde ; mais il n'y a pas de feu sans fumée ; elle a fait fortune, oui-dà, mais il faut sçavoir un peu comment cette fortune là s'est faite ; et tout çï, tout ça ; oh ! je leur fermerai bien la bouche, moi ! et tant que j'aurai mes cinq ou six sens de nature, Sancha ne sera pas Princesse, je n'y baillerai jamais mon consentement. » A tant de raison, Sancho qui ne sait que répondre, n'a plus qu'à opposer son autorité de mari : « Bavarde que tu es, t'as beau dire, beau crier, c'est révolu dans ma tête : Sancha sera Comtesse quand tu devrais en crever. » (86)

Sancho ne tarde pas cependant à recouvrer son bon sens. Quand on lui annonce que des ennemis ont commencé de ravager son île, il déclare qu'il renonce à son gouvernement et promet cette fois Sanchette à l'amoureux Lope Toche. C'est lui encore qui fournit la morale de la pièce : « ...disons toujours à nos enfants que pour être heureux, il faut que chacun vive dans son

(86) *Sancho Pança dans son Isle*, sc. II, p. 8 à 11. Pour tout ce passage, Poinciset ne semble pas s'être inspiré de Guérin de Bouscal ni de Molière, mais être allé directement au texte de Cervantes.

état... » (87) Ajoutons que le personnage ne serait pas complet, s'il n'abondait en proverbes : « qui ne sçait pas son métier doit fermer sa boutique ; un bon payeur ne craint point de donner de gages ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée etc. » (88)

Comme Sancho, Thérèse nous a été rendue au vif. C'est la paysanne de sens et de caquet, et qui veut bien qu'on la débarrasse de son mari, mais n'admet pas que, loin d'elle, il se donne du bon temps. Vertueuse et fidèle, elle exige en retour fidélité et vertu. Elle enrage de savoir Sancho « amouraché » d'une « petite peronnelle. » « Trédame ! » *gare aux tourtereaux si elle les rencontre ensemble ! « Je gage, dit la maligne, que mon vieux sournois ne me croit pas si près de ses talons. » (89) Et le parler campagnard que l'auteur lui prête rend encore ses propos plus savoureux : « Il ne fallait pas moins que je le [Sancho] supportisse avec tous ses vices ; là où tiant la chevre faut qu'alle y broute ; aussi j'ons eu bien des obligations au bon Seigneur Don-Quichote de lui avoir baillé une charge d'Ecuyer errant ;

(87) *Sancho Pança dans son Isle*, sc. XVIII, p. 67. — Cette maxime : *il faut que chacun vive dans son état* se retrouve dans la chanson finale, et en inspire les couplets :

Qu'une bourgeoise en beaux habits de noces
 Dans le grand monde étale de grands airs,
 Ça ne sait pas se tenir en carrosse,
 Ça veut parler, ça dit tout de travers.
 Bien loin de donner dans la bosse,
 Chacun rit de son faux éclat.
 Il faut, il faut, quoi qu'il arrive,
 Que chacun vive
 Dans son état.

Qu'un jeune abbé tranchant du militaire
 Tienne à Chloé des propos indécents,
 Malgré son ombre et son air de mystère,
 On fait peu cas de son petit talent.
 Ce qui plaît dans un mousquetaire,
 Déplaît dans un homme à rabat.
 Il faut, il faut, quoi qu'il arrive,
 Que chacun vive
 Dans son état.

Qu'un financier dont la grande richesse
 N'est pas toujours le prix de ses vertus
 Veuille imiter les airs de la noblesse,
 Il voit bientôt la fin de ses écus.
 Adieu les amis, la maîtresse,
 Chacun rit aux dépens du fat.
 Il faut, il faut, quoi qu'il arrive,
 Que chacun vive
 Dans son état.

(88) *Sancho Pança dans son Isle*, sc. XI, p. 41.

(89) *Ibid.*, sc. 1, p. 1.

c'est toujours rendre un grand service à une pauvre femme, que de la débarrasser de son mari. Stapendant je ne suis pas pour souffrir qu'il en cajole une autre, et dès que j'ons appris ses beaux déportemens, j'ons bien vite fait mon paquet pour y venir mettre ordre. » (90)

Ainsi Poinsinet, quoi qu'en aient pensé ses contemporains, ne manquait pas de talent : il a su nous divertir et, ce qui importe davantage, animer, faire vivre les héros qu'il nous présente (91).

L'intérêt est moindre, — beaucoup moindre, — des deux pièces qui nous restent à examiner : une comédie en un acte de Labussière : le *Fou lié ou Don Quichotte* (1773), une pantomime en trois actes de Pleinchesne : le *Programme des Aventures de Don Quichotte* (1778).

Le *Fou lié ou Don Quichotte* (92) (titre assez significatif !) nous montre le héros et son écuyer servant de jouets à un gentil-homme, don Fernand, qui veut égayer par leurs propos, par leurs actions, la fête de son mariage. Plutôt qu'une comédie, c'est une pièce à machines, et à machines rudimentaires. Nous y voyons à un moment (93) le fond du théâtre s'ouvrir et laisser paraître une « grosse figure de carton » entourée de quelques femmes, son cortège d'honneur. Cette figure s'avance sur des roulettes, et, une fois qu'elle est parvenue sous les yeux du public, don Quichotte se jette à ses genoux : n'a-t-il pas reconnu, l'insensé, dans ce grossier mannequin, sa dame, Dulcinée ? En vers fort mauvais, il lui adresse le plus langoureux compliment :

Je vous vois donc, beauté suprême ;
 Vous qui charmeriez tous les Dieux ?
 On braverait l'amour lui-même
 Sans le rare éclat de vos yeux.
 Mais avec de pareilles armes,
 Où pourroit on trouver le cœur
 Qui ne se rendit à ses charmes,
 Et qui n'adorât son vainqueur ? (94)

Mais comme si son geste et sa parole ne suffisaient pas à ridiculiser don Quichotte, Sancho a été chargé par l'auteur de débiter

(90) *Sancho Pança dans son Isle*, sc. I, p. 3, 4.

(91) Citons, avec l'opéra-bouffe de Poinsinet et Philidor, celui de Jean de Nougaret qui fut représenté en Bavière en 1763 et joué encore, selon les *Anecdotes dramatiques*, en province (*An. dram.*, t. II, p. 307).

(92) *Le Fou lié ou Don Quichotte*, Comédie, Bibliothèque Nationale, *manuscrit français*, 9256.

(93) *Ibid.*, sc. 10, p. 40.

(94) *Ibid.*

« à part » un petit couplet, du même nombre de vers que celui de son maître, où il nous dépeint contradictoirement cette « incomparable beauté » qui n'est qu'une « maussade statue », « un objet très mal fagoté. » Vraiment, l'auteur se donne bien de la peine pour nous faire rire : il oublie que trop d'insistance nuit à l'effet. Nous ne rions pas non plus, lorsqu'après avoir combattu le valet Rodrigue déguisé en chevalier, don Quichotte *reçoit* une poignée de mains de la poupée de carton et que, toutes choses disparaissant, il se trouve seul, dans un nouveau décor, attaché à un arbre en pleine forêt (95). Là-dessus, d'ailleurs, se termine à peu près ce petit acte ennuyeux, d'une bouffonnerie épaisse et sans grâce.

Rconnaissions pourtant que, si don Quichotte y paraît sous les traits grotesques d'une caricature, Sancho, gourmand et peureux, nous y est rendu avec quelque vérité. Ecoutons-le célébrer, tout attendri de plaisir, son bonheur prochain, lorsqu'il espère épouser « une dame noble et belle » et vivre désormais amoureux et riche :

Madame Marine m'est promise,
Que je vais adorer sa beauté,
Si tous les jours une chere exquise,
M'offre de quoi boire à sa santé (96).

Courageux au point de lutter contre « l'enfer, les hommes et les dieux », — c'est du moins ce qu'il affirme, — il change de ton et d'attitude dès que le danger paraît, quitte à redevenir héroïque dès que le danger a disparu. Cette lâcheté fanfaronne, son maître ne manque pas de lui en faire un crime. Il est seulement domimage qu'en chantant sa réprobation sur l'air *à la façon de barbari*, don Quichotte ajoute encore lui-même à son propre ridicule :

Sancho, lorsqu'il ne craint plus rien,
Montre de la bravoure,
Mais comme il change de maintien,
Quand le danger l'entoure !
De maint guerrier voilà le ton,
La faridondaine, la faridondon (97).

La pantomime de Pleinchesne (98) ne se donne que pour une

(95) *Le fou lié*, sc. 10.

(96) *Ibid.*, sc. 4, p. 35.

(97) *Ibid.*, sc. 8, p. 39.

(98) *Programme des Aventures de Don Quichotte, Pantomime en trois actes, précédée d'un Prologue, Pantomime* ; le tout sur des airs connus : représentée pour la première fois, le samedi 29 août 1778, sur le Théâtre des Grands Danseurs du Roi, par Pleinchesne, 1778.

pantomime. D'ailleurs Pleinchesne a parfaitement compris, — et il l'a compris le premier, — que le sujet du *Don Quichotte* est tout-à-fait « hétérogène au Dialogue. » (99) Une féerie, une pantomime, c'est en effet ce que ce roman d'aventures, avec ses deux héros si contrastés et toujours en pèlerinage sur les routes de la Manche, peut fournir au théâtre de plus heureux, de plus captivant. Ne reprochons donc pas à Pleinchesne son insuffisance psychologique, ni son manque de style : il s'est défendu d'être proprement un auteur dramatique.

Son dessein a été, toutefois, trop ambitieux. Il a voulu donner, — ce qu'on n'avait pas encore fait, — un « extrait » du roman pris dans sa « totalité », chapitre après chapitre ; il a voulu nous offrir, « en son entier », le « Héros chimérique », et, pour y réussir, tracer « dans un même cadre l'origine, la suite, les effets et la conclusion de ses Aventures. » (100) N'ayant en conséquence d'autre souci que de montrer beaucoup, il a entassé événements sur événements, il les a juxtaposés plutôt que reliés, et il a accablé les spectateurs sous une masse de détails secondaires.

Asservi à Cervantes, il ne reprendra sa liberté que vers la fin de son ouvrage. Encore, les modifications qu'il apportera à la donnée du roman seront-elles fâcheuses ! Nous verrons d'abord Sancho armé chevalier par don Quichotte (et il y a ici un ressouvenir de Filleau de Saint-Martin) ; puis Sancho recevra trois cents coups de bâton, puis Dulcinée sera désenchantée et épousera don Quichotte. Don Quichotte même, abjurant la chevalerie, promettra « de ne plus aimer que sa chère moitié. » La pantomime s'achève ainsi sur un ton fort bourgeois.

Mais Pleinchesne s'est efforcé principalement de séduire le regard. « Tout le monde, écrit-il, connoît les fameux Tableaux de Coypel, faits pour les Gobelins, sur l'Histoire de Don Quichotte : on s'est appliqué à rendre quelques-uns de ces Tableaux, tant pour les attitudes que pour les costumes et le décors (*sic*) ; ce qui ne peut manquer de faire plaisir aux vrais Amateurs de Peinture. » (101) L'on nous montrera donc une série de *tableaux vivants* inspirés, ou, pour mieux dire, copiés de telle ou telle composition de Coypel et des graveurs à sa suite. S'agit-il de l'armement de don Quichotte ? Il « se fait avec tout l'appareil

(99) *Programme des Aventures de Don Quichotte*. Avertissement.

(100) *Ibid.*

(101) *Ibid.*

indiqué dans le texte du Roman, et on a soin d'y observer *exactement* les mêmes positions, les mêmes attitudes que celles du tableau de Coypel, dessiné et gravé par Picard. » (102) S'agit-il des bergers dont l'héroïque Manchois attaque les moutons : « Les Bergers prennent la défense de leurs troupeaux : ils ne conçoivent rien à la fureur de Don Quichotte contre ces animaux pacifiques ; et *conformément* au tableau dessiné par J. P. le Bas, les Bergers, avec des houlettes, des pierres et des frondes, tombent sur Don Quichotte et Sancho, qu'ils laissent sur le champ de bataille, très-malificiés (*sic*) l'un et l'autre. » (103)

Pleinchesne, ces textes le prouvent, fait à sa manière figure de précurseur. Le premier sans doute, ou l'un des premiers, il a offert à la curiosité du public le *tableau* actuellement si apprécié dans les revues de music-hall. Et voilà pour les habiles « producteurs » de notre époque un lointain ancêtre dont nous sommes bien sûr qu'ils ignorent jusqu'au nom !

VI

Reconnaissons-le : l'influence de Cervantes, vers le milieu du XVIII^e siècle, a sensiblement diminué. Peu de romanciers s'inspirent du *Don Quichotte*. Et puis leurs « don Quichottes » manquent à un tel point de relief qu'ils s'oublient tout de suite. Un don Silvio de Rosalba, une Arabella ne sont que les moyens ingénieux d'une parodie. Un Enguerrand, naïf et songe-creux, pour être dépeint avec grâce, ne l'est jamais avec force. Quant à milord Edouard ou à Saint-Preux, nous pouvons parler de leur *donquichottisme* : nous ne saurions, à aucun moment, les agrandir à la taille du Chevalier. Ils sont Rousseau lui-même beaucoup plus que don Quichotte, et ils ne sont don Quichotte que dans la mesure et dans les limites où l'est Rousseau.

Au théâtre, nous avons relevé en plus grand nombre imitations et adaptations, — mais nul ouvrage du premier ordre. Parodies, comédies, ballets, — presque autant de pièces inférieures ! Seuls Favart, Poinciset, Carmontelle font preuve de talent. Toutefois, que sont devenus le don Quichotte redresseur de torts, le don Quichotte critique social qu'aux années précédentes tel ou

(102) *Programme des Aventures de Don Quichotte*, I, p. 20, 21.

(103) *Ibid.*, p. 23.

tel dramaturge nous avait montrés ? C'est le fou, uniquement, qu'ils nous ont présenté. Personne alors — sauf Rousseau — ne semble avoir compris ce que l'illusion du paladin recouvre de générosité foncière, ce qu'elle dissimule de volonté bienfaisante, d'altruisme impétueux. Le *Don Quichotte*, poème de l'enthousiasme déconfit, a été, par la moins poétique des générations françaises, réduit à n'être qu'un recueil énergiquement parodique d'extravagances et de billevesées. Dans les chefs-d'œuvre, chaque époque se retrouve elle-même et ne retrouve qu'elle-même. Il était juste que l'époque critique et satirique de Voltaire ne vît, dans le *Don Quichotte*, que le côté critique et satirique.

SIXIEME PARTIE

**LES DERNIÈRES ANNÉES
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE
(1780-1815)**

CHAPITRE PREMIER

Au déclin de l'Ancien Régime :

Appréciations et Souvenirs

- I. — Jugement sur l'Espagne. Bricaire de la Dixmérie et la revue : *l'Espagne littéraire, politique et commerçante...* Masson de Morvilliers et son article *Espagne* dans la *Nouvelle Encyclopédie*. Réponse de l'abbé Cavanilles.
- II. — L'Espagne, le *Don Quichotte* et le voyageur-diplomate Jean-François de Bourgoing. Bourgoing auteur du *Nouveau voyage en Espagne...* (1788). Probité et exactitude: les mœurs, la religion, la langue. Allusions au *Don Quichotte*. Emotion ressentie dans le pays de la Manche.
- III. — Allusions diverses. Un « vaudeville ». Les mémorialistes : le duc des Cars, le comte de Tilly, Mme de Gentis, Mme Vigée-Lebrun. Autres écrivains : Rivarol, Mirabeau, André de Murville. Grands seigneurs étrangers : le baron de Gleichen, le prince de Ligne, le prince de Kaunitz.
- IV. — « Don Quichotte » dans la vie. Le prince de Nassau-Siegen. Le roi de Suède Gustave III. Le général La Fayette.
- V. — Imitations ou réminiscences. L'abbé Jouffreau de Lagerie et son poème héroï-comique *Don Quichotte* (1782). Influence de Cervantes sur Beaumarchais. Boissel et Champein : le *Nouveau Don Quichotte* (1789). Collin d'Harleville : *Les Châteaux en Espagne* (1789).
- VI. — Le *Don Quichotte* dans l'éducation. Jugements : Chamfort, la Harpe, Geoffroy, Bernardin de Saint-Pierre. Bernardin prélude, sur le *Don Quichotte*, aux interprétations modernes.

I

L'Ancien Régime finissant continue d'accorder son attention à l'Espagne et à Cervantes.

L'Espagne ? On la juge peut-être avec moins de sévérité que dans les années précédentes. C'est qu'on la connaît mieux, qu'on est mieux informé de ses coutumes, de ses mœurs, de son climat, de ses richesses, de sa littérature. A une observation plus perspicace correspond un jugement plus modéré.

Dès l'année 1774 paraît une revue intitulée *l'Espagne littéraire, politique et commerçante, ou Journal Espagnol et Portugais...* (1) Cette revue, dont l'existence fut éphémère, rendit pourtant quelques services. Elle montra que tout n'était pas à dédaigner dans le royaume de Charles III, et qu'à côté des fanatiques et des ignorants on y pouvait rencontrer nombre de personnes tolérantes et instruites. D'ailleurs, la revue elle-même, n'était-elle pas due à la collaboration d'écrivains tant espagnols que français ? Comment soutenir alors qu'en Espagne on se désintéressât absolument de toute culture ?

Le « prospectus » est curieux. Il affirme d'abord la nécessité, pour les nations, d'une sorte « d'échange » ou cosmopolitisme littéraire. Puis, passant aux lettres proprement espagnoles, il note que, depuis la conquête romaine, elles s'illustrèrent des plus beaux talents poétiques. Et il ne suffit pas de nommer Lucain, Sénèque le tragique, Martial : « L'Espagne eut des poètes lorsque nous n'avions encore que des troubadours ; elle eut un théâtre quand nous en étions réduits encore aux tréteaux ; et quand Molière et Corneille posèrent les vrais fondemens de la scène française, ils ne rougirent point d'emprunter aux Espagnols une partie des matériaux qui composent cet édifice. » (2) Réduirions-nous donc à la poésie et au drame le domaine littéraire de l'Espagne ? Nullement. Orateurs, historiens, jurisconsultes, que de noms à citer ! Et il n'est pas de science, non plus,

(1) Recueil en 4 volumes.

(2) *L'Espagne littéraire, politique et commerçante*, t. I, p. 3, 4. — Cette dette de nos dramaturges à l'égard de l'Espagne, nous la trouvons encore reconnue au XVIII^e siècle avant et après cette date de 1774. Dès l'année 1733, la *Bibliothèque Française* écrivait : « On ne dira pas que l'Espagne manque de Poètes imprimez. Ses Auteurs *Drammatiques* (sic) ont long-temps été le *Magazin*, où les nôtres alloient se fournir : Corneille, Scarron, Montfleuri, etc., en sont des preuves. » (*Bibliothèque Française*, t. 23, seconde partie, p. 294.) — A la fin du siècle, Garat écrit également : « A l'ouverture du dix-septième [siècle] », le théâtre des Espagnols « fournit à Corneille les sujets et les beautés qui lui obtiennent ses premiers beaux triomphes ; un de leurs romans, *Dom Quichotte*, concourt à l'éducation du peintre le plus sublime des travers et des mœurs, Molière. » (Dominique-Joseph Garat, *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits, et sur le XVIII^e siècle*, 1820, tome II, p. 216, 217.) [Cf. Martinenche, *la Comedia espagnole en France de Hardy à Racine* (1900), et *Molière et le théâtre espagnol* (1906)].

où n'ait brillé quelque grand homme de ce pays. Pourquoi donc, et malgré tous ces mérites, est-il si peu étudié, si peu admiré ?

Un second prospectus, placé en tête du premier numéro, reprend les mêmes idées et, avec insistance, revient sur le bénéfice qu'il y aurait, entre nations, à se mieux connaître : « La République des Lettres ressemble assez bien à une Société de Commerce ; plus les correspondances de l'une et de l'autre se multiplient, plus leurs travaux acquièrent d'éclat, et plus leurs richesses augmentent. »

Parmi les écrivains français qui collaborèrent à ce recueil en quatre volumes, l'un, *Bricaire de la Dixmérie* mérite au moins un souvenir. Les articles qu'il y publia furent retouchés, rassemblés et publiés de nouveau sous ce titre : « *Lettres sur l'Espagne, ou Essai sur les Mœurs, les usages et la littérature de ce royaume, par Feu la Dixmérie...* » (3) L'on y peut relever des réflexions justes, des appréciations exactes. Quelques formules, vivement frappées, arrêtent et séduisent. Celle-ci, de tour épigrammatique, est à citer : « L'Espagnol est trop grave pour nous ; je parierais qu'il nous trouve trop évaporés pour lui. » De tous les écrivains de l'Espagne, La Dixmérie semble préférer Quevedo : il en traduit pour ses lecteurs certains passages. Comment donc juge-t-il cet auteur qui lui est cher ? Il remarque qu'il a été extrêmement loué par ses compatriotes, et il ajoute : « Je n'imiterai point cet enthousiasme exagéré ; je dirai plus, c'est que Quevedo exagère lui-même tout ce qu'il veut peindre ; qu'en général ses travaux sont trop chargés ; qu'il est quelquefois moins gai que bouffon, moins saillant que burlesque, moins piquant que cynique. Ce qui lui sied le mieux est le ton grave, et surtout le ton grondeur. » (4) Ce n'est point là le langage habituel aux panégyristes. Mais un autre endroit contient un plus vif éloge. Quevedo y est traité de « poète vraiment philosophe » et de « philosophe vraiment poète. » Et pourquoi non ? Il « joint souvent le coloris de l'expression à l'énergie des pensées, la force à la grâce, les grandes idées aux grandes images. » (5) En somme La Dixmérie, quand

(3) Voici le titre complet du recueil : *Lettres sur l'Espagne, ou Essai sur les mœurs, les usages et la littérature de ce royaume, par Feu la Dixmérie ; précédé d'un éloge de l'auteur, et suivi d'un précis sur les formes judiciaires de l'Inquisition, par G. P. ; augmenté d'une anecdote espagnole et de pièces fugitives, par M^{me} Fanny de Beauharnais*, Paris, 1810, 2 vol. in-8.

(4) *Lettres sur l'Espagne*, t. II, p. 156.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 197.

il entretenait le public de littérature espagnole, savait à peu près de quoi il parlait.

Cette sympathie pour l'Espagne, tout le monde, il faut bien le dire, ne la partage pas. A un Bricaire de la Dixmérie s'oppose un Masson de Morvilliers. Et celui-là, comme les détracteurs du temps de Voltaire, renforce d'ignorance son parti pris. Il a publié, dans l'*Encyclopédie méthodique* (6), un article fort indigeste et qui ne renferme aucune vérité. C'est la plus sotte, la plus prétentieuse compilation : le gouvernement espagnol est faible et, en quelque façon, paralytique ; les sciences et les arts dépérissent ; les généraux n'ont ni savoir, ni habileté ; les prêtres, les moines dominant la nation et la tyrannisent ; en revanche, le peuple ne montre que l'apathie la plus molle ou la plus oisive gravité. Dira-t-on cependant que l'Espagne d'aujourd'hui a dégénéré de l'Espagne d'autrefois ? Masson n'est point de cet avis, et, procédant par interrogations indignées, il s'écrie : « Mais que doit-on, à l'Espagne ? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ? »

Cet injurieux article fit du bruit à la fois en France et en Espagne. En Espagne, le gouvernement ressentit vivement l'insulte ; il demanda au nôtre une réparation qui lui fut accordée : l'auteur, le censeur et l'imprimeur reçurent un blâme sévère. D'autre part, le débit de l'*Encyclopédie méthodique* fut suspendu à Madrid et dans toute la péninsule. Pourtant, sa juste colère une fois atténuée, le ministère espagnol révoqua cet arrêt. Il prit seulement ses précautions : chaque numéro de l'*Encyclopédie*, avant d'être délivré aux souscripteurs, dut subir la censure du Conseil de Castille.

En France, il se trouva un abbé, — un abbé espagnol, — pour répondre avec la chaleur de l'irritation aux affirmations mensongères de Masson de Morvilliers. L'abbé Cavanilles, savant d'outre-Pyrénées en résidence à Paris, présenta dans une brochure assez étendue (155 p.) (7) l'apologie fervente, passionnée de

(6) *Encyclopédie méthodique, Géographie moderne*, t. I, p. 554-568. Paris, 1782.

(7) *Observations de M. l'abbé Cavanilles sur l'article Espagne de la Nouvelle Encyclopédie*, Paris, 1784. — L'ouvrage fut, la même année, traduit en espagnol sous ce titre : *Observaciones sobre el artículo España de la Nueva Enciclopedia, escritas en francés por el Doctor D. Antonio Cavanilles...*, y traducidas al castellano por Don Mariano Rivera, Madrid, 1784. — Il fut aussi traduit en allemand, l'année suivante : *Don A. J. Cavanilles. Über den gegenwärtigen Zustand, von Spanien. Aus der französischen Urschrift des spanischen Verfassers*, Berlin, bei J. F. Unger, 1785. — Le 26 janvier 1786, l'abbé Denina lut à l'Académie de Berlin un long mémoire sur cette question : que doit

sa patrie. Masson refusait tout à l'Espagne, Cavanilles lui accorde tout. L'un avait été prodigue d'injures, l'autre le fut d'éloges.

L'abbé Cavanilles a d'abord ce mot d'une dureté vengeresse : « Il était réservé à M. Masson de nous offrir le modèle de l'ignorance la plus coupable et celui de la présomption la plus audacieuse. » Puis il fait, selon ses propres termes, « le résumé de la doctrine de M. Masson. » Et, aussitôt, il remarque qu'une telle mauvaise foi ne saurait servir qu'à renouveler « l'espèce d'antipathie que deux cents ans de guerre ont occasionnée et entretenue. » Enfin, le « crédit de l'*Encyclopédie* » s'en trouvera-t-il augmenté ?

Après ce vigoureux début, l'abbé reprend chacun des points sur lesquels « s'est exercé » notre encyclopédiste. Et il s'efforce d'établir qu'aucune science, qu'aucun art, qu'aucune institution ne manque d'originalité ni de vigueur dans l'Espagne du dix-huitième siècle finissant. Est-ce tout, et s'arrête-t-il après cette complaisante revue ? Non, il veut que son panégyrique soit complet, absolu, définitif. Surtout, ce qui lui tient au cœur, c'est de montrer à l'orgueilleux M. Masson que sa patrie a fait quelque chose pour l'Europe « depuis deux siècles, depuis quatre siècles, depuis mille ans. » Il partage alors les dix siècles passés de l'histoire d'Espagne en trois périodes. La première va du « temps de barbarie » à « la restauration des lettres. » La deuxième comprend les quinzième et seizième siècles, ainsi qu'une partie du dix-septième. La troisième, il la nomme « le temps de la décadence », et il en fixe la date d'achèvement « au commencement de ce siècle », c'est-à-dire du dix-huitième : elle ne comprend donc, pour lui, que la seconde moitié du dix-septième siècle. Or, de ces trois périodes, la troisième elle-même n'a pas été absolument déshéritée. Quant aux deux autres, chacun sait qu'elles furent grandes par l'héroïsme et le génie.

Cavanilles conclut en regrettant la « faiblesse » de la justification qu'il a entreprise. Mais il espère que son « exactitude » et sa « véracité » suffiront pour fixer le public et l'éclairer sur les affirmations extravagantes d'un calomniateur.

L'Europe à l'Espagne ? Ce mémoire qui, écrit en français, dénigrait la France et exaltait l'Espagne, séduisit l'amour-propre d'un Espagnol, don Juan Pablo Forner. Don Juan ajouta au discours de Denina une dissertation sur les gloires de l'Espagne dans l'Antiquité et au Moyen-Age, et ne se tint pas de dire leur fait à nos philosophes : Voltaire, Rousseau, Helvétius, Bayle. (Cf. Martinenche, *Propos d'Espagne*, Paris, 1905, p. 163, 4, 5.) Il y a donc eu, à la fin du XVIII^e siècle, toute une controverse assez âpre sur l'Espagne et son rôle dans la civilisation européenne.

II

Un Bricaire de la Dixmérie, un Masson de Morvilliers, un abbé Cavanilles ne nous présentent point une image de l'Espagne complète ou juste. Plus ressemblante et plus détaillée est celle que le diplomate Jean-François de Bourgoing (8) nous offre dans son copieux ouvrage : *Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'Etat actuel de cette Monarchie* (1788) (9). Bourgoing a aussi pour nous le mérite de ne pas oublier, de son côté, et de nous faire ressouvenir à sa manière que la terre d'Espagne a produit ce chef-d'œuvre : le *Don Quichotte*.

Bourgoing, comme beaucoup d'autres, — et il faut tout de suite en convenir, — ressent vivement l'attrait de la philosophie, croit au progrès, souhaite de voir se répandre les « lumières ». Il ne manque pas, à l'occasion, de déplorer l'impéritie des gouvernants espagnols, l'autorité excessive des prêtres, les retards et abus de toute sorte qu'il constate. Mais il est équitable. Et les qualités, il les aperçoit et les signale comme les défauts. Il est attentif, n'économise nullement sa peine, se rend compte, se trompe peu. D'ailleurs, c'est un voyage circulaire qu'il a entrepris, et il a pu observer bien des contrées diverses, de Bayonne,

(8) Bourgoing quitta à vingt ans le métier militaire pour embrasser la carrière diplomatique. Secrétaire de légation à Ratisbonne (1768), puis chargé d'affaires premier secrétaire à Madrid (1777), il revint en France en 1787. Ministre plénipotentiaire à Hambourg, ambassadeur en Espagne (1792-1793), ministre en Danemark (1801), puis en Suède, puis à la cour de Saxe (1808), il mourut en 1811. (Geoffroy de Grandmaison, *L'Ambassade Française en Espagne pendant la Révolution* (1789-1804), Paris, 1892, chap. III, p. 71, n. 1).

(9) Paris, 3 vol. — Quelques années auparavant (1784), le marquis de Langle avait publié un *Voyage de Figaro en Espagne*, qui n'est, comme le dit avec raison Morel-Fatio, qu'une « indécente plaisanterie. » On jugera du ton par ce court extrait. C'est dans les « temples » que, selon l'auteur, les habitants de Madrid se donnent leurs rendez-vous d'amour : « Je ne suis point un impie. Toujours j'ai cru, je crois encore, que les mystères, que les caresses de l'amour ne peuvent profaner un temple : le Très-Haut préside lui-même à ces caresses ; peut-être et sans doute, par cet (*sic*) extase incompréhensible, par ce délire sacré, par cet évanouissement divin, durant lequel, Dieu, l'homme et la femme sont anéantis, sont attachés, sont confondus, sont abîmés ensemble ; Dieu a voulu nous révéler, nous expliquer, nous faire comprendre le mystère de la sainte Trinité. » (p. 121, 122). — Tout de suite, d'ailleurs, l'on s'éleva contre cet ouvrage : dès l'année 1785, parut une *Dénonciation au Public, du Voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne, par le Véritable Figaro*. Sans prétendre s'ériger « en Don Quichotte », celui-ci montre « l'ignorance et la folie » du marquis de Langle, relève « ses inepties et ses faussetés. » Le vrai « Don Quichotte », même, c'est ici le marquis de Langle, car « il a des yeux qui voient autrement que le reste des hommes. » — Mieux encore que cette *Dénonciation*, le *Tableau* de Bourgoing allait ruiner les affirmations mensongères d'un plaisantin et rétablir la vérité.

son point de départ, à Madrid, de Madrid à Cadix, et, — pour le retour, — de Cadix à la frontière catalane.

Exact et un peu froid, il s'attache moins à peindre avec éclat qu'à expliquer avec netteté. Voyageur et touriste, il est davantage encore un curieux, un esprit positif et pratique, que ne rebute aucun détail, même singulier, d'administration, de commerce, d'industrie, d'agriculture. Et il nous oblige quelquefois à penser qu'il sacrifie le pittoresque à son goût de l'instructif. Sa langue, elle aussi, a ce mérite de la précision et de la clarté, cette vertu du mot propre, — mais du mot propre seulement, — indifférente aux recherches délicates, à l'élégance soignée du style. Il a, en un endroit, hésité à nommer le porc, et ce qu'il trouve pour en signifier l'idée ne rachète point cette timidité saugrenue. Certains Espagnols, dit-il, qui habitent une vaste plaine, mais qui sont « sans activité et sans industrie », « engraisent cependant beaucoup de ces animaux immondes, proscrits par la loi de Moïse, et que la poésie n'ose nommer sans périphrase. » (10) D'ordinaire il évite ces ridicules qui sont moins de lui que de son temps. Et son goût pour la vérité dépouillée donne par moments de l'énergie, sinon tout à fait de la couleur, à sa narration. Par exemple, ne nous a-t-il pas rendu fortement, en ces quelques lignes, la dangereuse insolence des *majos* ?

« Les *Majos* sont des espèces de petits-mâîtres du bas étage, ou plutôt de *Bravaches*, dont la fanfaronnade froide et grave, s'annonce dans tout leur extérieur. Ils ont un accent, un accoutrement, des gestes qui ne sont qu'à eux. Leur visage à demi-caché sous un bonnet d'étoffe brune, qu'on nomme *Montera*, porte un caractère de sévérité menaçante, ou d'humeur qui semble braver les personnages les plus propres à lui en imposer, et ne s'adoucit même pas à côté d'une maîtresse... Les femmes intimidées à leur aspect repoussant, semblent attendre avec résignation un doux caprice de ces sultans subalternes. Ose-t-on les provoquer même par des cajoleries ? un geste d'impatience, un regard foudroyant, quelquefois une longue rapière ou un poignard caché sous leur vaste manteau, avertit qu'on ne se familiarise pas impunément avec eux... » (11)

Comment donc cet honnête homme, cet homme sensé, au

(10) Bourgoing, *Nouveau Voyage en Espagne*, t. III, p. 124, 125.

(11) *Ibid.*, t. II, p. 345, 346.

regard clair, à l'intelligence droite, a-t-il compris et jugé l'Espagne et les Espagnols ? Le pays, en premier lieu : il a vanté la richesse de ce sol, la variété de ce climat, et il a admiré la beauté franche des spectacles naturels non moins que la magnificence ornée des habitations princières. Mais c'est l'habitant surtout qu'il a étudié. Celui-là n'a point, selon lui, abandonné « cet extérieur de fierté et de gravité » (12) qu'il tient de ses ancêtres du xvi^e siècle. L'Espagnol « a une haute idée de sa Nation et de lui-même, et l'exprime sans ménagement et sans adresse. Son amour-propre ne se reproduit pas par ces tournures plaisamment exagérées, qui provoquent le rire plutôt que la colère, et qui caractérisent les habitants d'une de nos Provinces. Quand il se vante, c'est gravement, c'est avec toute la pompe de son langage. En un mot, l'Espagnol... *est un Gascon qui a chaussé le cothurne.* » (13) Sans doute, continue Bourgoing, il manque souvent de cette « urbanité » que donne à un Français une « éducation raffinée. » En revanche, il n'est point faux ou dédaigneux ; il montre la plus cordiale franchise. Et, parce qu'il n'affecte aucune manière, il inspire toute confiance (14). Les grands seigneurs, de leur côté, s'ils n'oublient pas ce qu'ils sont, ne le marquent pas, non plus, insolemment : ils ont des liaisons avec des gens fort au-dessous d'eux (15).

La religion qui est si révéree dans ce peuple ne le porte plus cependant aux excès et aux crimes pieux. L'Inquisition, en particulier, est devenue assez inoffensive, et, « aux formes près de sa procédure », elle « pourroit être, de nos jours, citée comme un modèle d'équité et même de douceur. » (16) Ne parlons donc plus d'intolérance religieuse : « Le zèle persécuteur s'est beaucoup ralenti. » Et l'on commence même à sentir « que la religion peut permettre à la politique de traiter comme des voisins utiles, ceux en qui on n'avoit vu jusqu'à présent que des ennemis irréciliables. » (17) Les fureurs du fanatisme font place insensiblement aux habiletés de la diplomatie.

La langue enfin, Bourgoing en a remarqué et défini l'originalité. « Essentiellement diffuse », les mots sonores y abondent, et les Espagnols ont tendance à prendre pour richesse d'idées la

(12) *Nouveau Voyage en Espagne*, t. II, p. 248.

(13) *Ibid.*, p. 249.

(14) *Ibid.*, p. 253.

(15) *Ibid.*, p. 254.

(16) *Ibid.*, t. I, p. 354.

(17) *Ibid.*, t. II, p. 260, 261.

richesse de leur vocabulaire. Mais il arrive aussi, — et la remarque est fine, — que ce peuple fier, se contraignant, parle la langue brève, concise, précise, quelquefois énigmatique, de la fierté (18). C'est se rabaisser que de se laisser aller aux paroles : la dignité dans le caractère s'accompagne de la sobriété dans le verbe.

Aimant l'Espagne, la jugeant avec équité, Bourgoing s'intéresse fort au plus grand romancier espagnol, à Cervantes, et, dans son *Voyage*, il éprouve un véritable plaisir, on le sent, à nous remettre en mémoire Don Quichotte, — l'œuvre et le héros.

Il note, à propos de l'expression *toros de guisando*, qu'elle entre souvent dans la conversation familière « pour exprimer d'une manière burlesque le courage d'un homme capable d'affronter les plus grands dangers », et il ajoute qu'« à ce titre » aussi elle se rencontre dans la bouche d'un des personnages de Cervantes (19). De même il se plaint qu'il y ait encore des Espagnols pour regretter la disparition de telle ou telle coutume barbare : la *Rondalla* (20), les *Pedreadas* (21). Ces coutumes, disent-ils, attestent et nourrissent le courage. Le courage est donc incompatible avec la raison, et nous ne serons pas valeureux à moins que d'être fous ? « Ce sont sans doute, écrit Bourgoing, les fauteurs de semblables paradoxes, qui ont regretté la révolution que l'ouvrage de Cervantes a, dit-on, opéré (*sic*) dans les mœurs Espagnoles, en jettant un ridicule ineffaçable sur ces aventuriers qui, négligeant les devoirs de leur état, le soin de leur famille, se créoient des dangers pour avoir la vaine gloire de les braver, offroient gratuitement le secours de leur valeur inquiète à ceux qui ne le réclamoient pas, et dont le ministère importun est au moins inutile dans les pays où la charité veille à l'assistance des malheureux, et la police à la sûreté des foibles. » (22) Bourgoing même, en un passage où l'on ne s'y attendait guère, parlant des troupeaux de moutons *tras human-*

(18) *Nouveau Voyage en Espagne*, t. II, p. 251.

(19) *Ibid.*, t. III, p. 265.

(20) La *Rondalla*, écrit Bourgoing, « est une espèce de défi que se donnent deux troupes de Musiciens. Sans autre motif que de faire preuve de bravoure, elles se présentent l'une à l'autre avec des armes à feu et des épées ; d'abord de part et d'autre on tire son coup de fusil, puis on en vient aux armes blanches. Croira-t-on que cet usage subsiste encore dans la Navarre et dans l'Arragon ? » (*Nouveau Voyage en Espagne*, t. II, p. 265).

(21) L'usage « des *Pedreadas* », dit encore Bourgoing, « n'a disparu que depuis peu. C'étoit aussi une sorte de combat entre deux troupes de gens armés de frondes, qui s'attaquoient et s'accabloient de pierres. » (*Ibid.*).

(22) *Ibid.*, t. II, p. 266, 267.

tes, saisit et, en quelque sorte, attrape au vol l'occasion de célébrer les mérites du plus grand écrivain de l'Espagne : « Lisez ce qu'ont écrit là-dessus, de nos jours, MM. le comte de Campomanes, Don Antonio Ponz, et plus anciennement Arriquibar, Lernela, Ustariz, et même ce philosophe enjoué Cervantes, qui, sous l'enveloppe de la plaisanterie, a donné de si sages leçons aux hommes et à ses concitoyens. » (23)

Bourgoing, d'autre part, en moraliste que ne paraissent pas étonner contradictions et changements, note ici, — à Valladolid, — l'indifférence des Espagnols à l'égard de leur chef-d'œuvre littéraire, et là, — à Madrid, — les soins et attentions dont les gens de lettres, au moins, entourent le même ouvrage. A Valladolid, « grande ville, résidence d'un Evêque et de son Chapitre, siège d'une Université, d'un des six grands Collèges du Royaume, de l'un des deux Tribunaux suprêmes de l'Espagne », il n'a trouvé ni une carte de géographie, ni un seul exemplaire du *Don Quichotte* : « en revanche, on y trouve des Couvens à chaque pas. » (24) — A Madrid, au contraire, l'Académie de la langue a donné en 1780 « une superbe édition de *Don Quichotte* », — édition « également admirable par la qualité de l'encre, la beauté du papier, l'exactitude du registre, la netteté des caractères, et comparable à ce que les autres nations ont de plus beau à citer dans ce genre. » (25)

Notre voyageur enfin s'émeut lorsqu'il approche des lieux où le héros de Cervantes a vécu ou combattu. Voici le village de la *Mota* et, à l'est, une éminence où s'élèvent douze moulins à vent « rangés comme en ordre de bataille. » Nul doute : ces moulins sont ceux qui subirent le premier assaut de don Quichotte. Et d'un regard que l'on devine attendri, Bourgoing parcourt ces « vastes plaines » qui lui rappellent le piteux échec du Chevalier. Puis il ajoute : « Nous n'étions qu'à une lieue du Toboso, patrie de Dulcinée ; nous pouvions par un léger détour traverser ce village que la gaieté et le génie de Cervantes ont presque assimilé aux lieux les plus célébrés par la trompette de l'Histoire. Nous voyions, pour ainsi dire, errer autour de nous l'ombre de ce grand homme et le squelette de son héros : il nous sembloit qu'une demi-lieue plus loin l'illusion se seroit convertie en réalité ; mais notre voiturier étoit peu versé dans la littéra-

(23) *Nouveau Voyage en Espagne*, t. I, p. 43.

(24) *Ibid.*, p. 30.

(25) *Ibid.*, p. 250.

ture, et, comme le cerf de la Fontaine, *n'avait pas accoutumé de lire*, il ne partageoit pas notre curiosité : nous ne pûmes vaincre son inflexibilité ; il fallut nous contenter de découvrir du grand-chemin le clocher du Toboso, le petit bois où Don Quichotte en embuscade attendoit la tendre entrevue qu'il avait fait négocier par son fidele écuyer, et la maison où Dulcinée reçut son langoureux message. » (26)

Même curiosité émue, lorsque Bourgoing arrive « au *Puertolapiche*. » Et comme il précise la situation de l'illustre petit village « près duquel Don Quichotte... se fit armer chevalier ! » « Il est placé au bas de deux côteaux semés de quelques oliviers, et qui s'abaissent doucement vers l'espèce de défilé où les vastes plaines de la Manche se rétrécissent un instant pour s'élargir ensuite, et s'étendre jusqu'aux pieds de la Sierra-Morena. » (27)

Esprit sincère et probe, Bourgoing, — avec le charme de l'Espagne, — a ressenti celui du *Don Quichotte*.

III

Cependant le *Tableau* de Bourgoing n'est pas le seul ouvrage où l'on puisse relever des allusions au grand roman, des ressouvenirs du chevalier, de son écuyer, de sa dame. Rendus populaires depuis longtemps par les traductions et les gravures, les héros de Cervantes continuent de se présenter à la mémoire et à l'imagination de quiconque décrit, dépeint ou raconte.

L'on sait la vogue que l'Allemand Mesmer obtint à Paris dès qu'il y eut mis le pied, en février 1778. Au sein même de la Faculté, un réputé docteur, Deslon ou d'Eslon, défendit le personnage et sa méthode. Bien mieux, il offrit ses services à celui que la science officielle s'obstinait à mépriser. Aussi les pamphlets, associant les deux hommes, les accusèrent-ils d'impudence l'un et l'autre, — l'un comme l'autre. Un « vaudeville », composé sur l'air de *Changez-moi cette tête*, non seulement tourna en ridicule Mesmer et Deslon, mais compara l'enthousiaste Deslon à l'enthousiaste paladin de la Manche :

Un tudesque empirique
Au bout d'un doigt magique
Fait naître la colique

(26) *Nouveau Voyage en Espagne*, t. III, p. 126, 127.

(27) *Ibid.*, p. 133.

Ou la chasse à l'instant.
 Son Don Quichotte assure
 Que la mort en murmure,
 Et cite mainte cure,
 Dont il est seul garant :
 Changez-moi ces deux têtes,
 Ces magnétiques têtes ;
 Changez-moi ces deux têtes,
 Têtes de charlatan (28).

Pareillement, les auteurs de *Mémoires*, un Des Cars, un Tilly, une Genlis, une Sabran, une Vigée-Lebrun ont lu et parcouru le *Don Quichotte*, et, volontiers, y font allusion.

Le duc Des Cars, qui fut officier sur mer avant de l'être sur terre, nous raconte qu'une nuit, par gros temps, son domestique lui fit une morale de Sancho Pança. Une vague furieuse avait enfoncé le sabord de la chambre, de sorte qu'il était « comme un poisson dans l'eau. » Le voici donc qui appelle : « Lapierre, Lapierre ! » Lapierre accourt et, voyant son maître dans un « pitoyable état », « mouillé depuis les pieds jusqu'à la tête » : « Ah ! monsieur, quel chien de métier faites-vous là ? Quand on peut habiter ce bon château des Cars, en vérité il faut être fou pour ne chercher qu'à se noyer ; je vous suis certainement bien attaché ; mais je vous réponds que si nous arrivons jamais à Brest, ou ailleurs, voilà bien la dernière fois que je m'embarque. » A ce « larmoyant » discours débité sur le ton même de l'écuyer Sancho, des Cars répond avec la fière bonhomie du chevalier don Quichotte : « Tu parles comme un livre, mon cher Lapierre..., mais sèche-moi, et quelque jour je te ferai gouverneur de l'île de Barataria en terre ferme. » (29)

Quelques années après, comme notre duc se rend à Gibraltar, en vue de ce siège qui devait se terminer par un si retentissant échec (1779-1782), il traverse le pays de la Manche ; et ses *Mémoires* notent scrupuleusement qu'il y aperçut « et le village du Toboso et les moulins que le fameux Don Quichotte attaqua, croyant combattre des géants. » (30)

(28) Cf. Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. XXIII, 1^{er} juillet 1783, p. 40, 41. — La Harpe, *Correspondance littéraire, adressée à son Altesse Impériale Mgr le Grand-Duc, aujourd'hui Empereur de Russie, et à M. le Comte André Schouvalow, chambellan de l'Impératrice Catherine II, depuis 1774 jusqu'à 1789*, Paris, an IX (1801), t. IV, lettre CXCI, p. 138. La Harpe, jugeant la « chanson satyrique » d'où ce couplet est tiré, estime qu'elle est « maligne et piquante. » (*Ibid.*, p. 135.)

(29) Duc des Cars, *Mémoires*, Paris, t. I, p. 71, 72.

(30) *Ibid.*, t. I, p. 243.

Le comte Alexandre de Tilly, fort brièvement, nous apprend, lui, qu'il soupa un soir avec le comte du Luc chez un commissaire du quartier de la rue Saint-Antoine et que ce souper « fut véritablement incroyable de splendeur et de bonté. » « C'étaient, affirme-t-il, *les Noces de Gamache*. » (31)

Madame de Genlis en revanche, qui a de la verve, nous rapporte dans un grand détail une plaisante mystification qu'au début de son mariage son époux et elle infligèrent à un peintre de décorations, M. Tirmane, homme d'une extrême naïveté. Ils imaginèrent de le faire voler en plein jour par leur jardinier, lequel ne lui laissa que sa chemise. M. de Genlis ordonna alors de saisir, juger et condamner le prétendu voleur. Condamnation fictive, certes, mais qui permit à Madame de Genlis d'inciter la victime à aller demander la grâce du coupable. M. Tirmane s'exécuta, et on le vit, avec l'emphase la plus comique, prier et supplier. M. de Genlis lui dit là-dessus qu'étant grand maître de *l'ordre du jugement*, il « l'en recevrait sous vingt-quatre heures, » M. Tirmane fit donc, la nuit suivante, la *veille des armes*. Tout seul dans une cour, il portait un fusil sur l'épaule, tenait une lanterne sourde à la main, et apprenait par cœur en se promenant un catéchisme de chevalerie parfaitement ridicule. Au matin, après l'avoir plongé dans un bain froid, on le revêtit « de la robe blanche de candidat », c'est-à-dire d'un grand peignoir. Puis, en présence des régiments de Chartres et de Conti, on lui donna l'investiture : lorsqu'il eut répété à haute voix son catéchisme, Madame de Genlis lui remit une lance d'une longueur démesurée, et, en guise de casque, un seau à rafraîchir le vin qu'elle avait recouvert de papier doré, et orné de plumes. Gonflé d'orgueil, Tirmane s'en vint ensuite dans la cour où, au milieu des soldats goguenards, il participa à la marche triomphale qu'on avait organisée en son honneur. Enfin, comme il était de *l'ordre du jugement*, il dut juger « plusieurs causes de paysans qui jouèrent parfaitement leurs rôles. » A Tirmane — don Quichotte succéda ainsi Tirmane — Sancho pour la joie renouvelée des spectateurs. (32)

De l'espigle Genlis passons à la touchante et spirituelle

(31) Comte Alexandre de Tilly, *Mémoires... pour servir à l'histoire des Mœurs de la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1828, t. II, ch. XX, p. 253.

(32) Madame de Genlis, *Mémoires inédits de Madame la Comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825 (t. I, p. 191 à p. 195.)

Sabran. « En 1777, écrit André Beaunier, le même jour, un très mauvais sujet se rangea et une très honnête femme se déranger. L'un se rangea parce que l'autre se dérangeait en sa faveur ; et si, en telle aventure, nous apprécions différemment l'initiative de l'un et celle de l'autre, c'est que nous sommes inégalement sévères, étant inégalement exigeants, pour une très honnête femme et pour un très mauvais sujet. » (33) La « très honnête femme », c'était notre Sabran (Françoise-Eléonore) ; le « très mauvais sujet » avait nom Stanislas-Catherine de Boufflers. Ils s'aimèrent ardemment, mais avec une sorte d'élégance un peu cérémonieuse, et beaucoup de douceur dans la passion. Boufflers, environ huit ans plus tard, partit pour le Sénégal ; il en revint, puis y retourna. Et Madame de Sabran, pendant le second voyage du Chevalier, tint un journal que nous possédons. Dans ce journal, à la date du 12 mai 1787, elle note, et avec un assez vif sentiment de jalousie rétrospective, que ce libertin de Boufflers ne l'avait pas attendue pour se faire aimer. Elle lui parle de son « ancienne Dulcinée du Toboso » qui lui écrivait à Spa des lettres du plus mauvais ton. Et elle ajoute, dédaigneuse à coup sûr, secrètement irritée peut-être : « A la voir, même avec d'autres yeux que les miens, elle a réellement bien peu de charmes... » (34)

Le 7 août 1787, comme elle vient de marier sa fille à M. de Custines, elle décrit à Boufflers une fête, — « la plus drôle, la plus originale, la plus ridicule », — que, ce jour-là précisément, son fils Elzéar et elle ont donnée aux jeunes époux. « Ce sont, dit-elle, les noces de Gamache. » Des tables avaient été dressées, fort bien garnies de gigots, de pâtés, de dindonneaux. Nombre de paysans y avaient pris place et, en outre, un petit garçon et une petite fille qui représentaient M. et M^{me} de Custines. Tout à coup sortit d'un bois voisin une troupe de pastourelles qui vinrent chanter « quelques méchants couplets » en l'honneur de la mariée ; puis ce fut, en l'honneur du marié, une autre troupe bocagère... Bientôt, commença d'apparaître à lointaine distance « un cavalier armé de pied en cap, une lance à la main, monté sur un méchant cheval qu'il avait bien de la peine à faire avan-

(33) André Beaunier, *Visages de Femmes*, Paris, 1913 : *La comtesse de Sabran*, p. 119. — Voir, en outre, sur la correspondance de M^{me} de Sabran et de M. de Boufflers, A. Le Breton, *Fantômes de l'Ancien Régime. Le Portrait de M^{me} de Sabran*, dans *l'Illustration*, n° de Noël 1924.

(34) *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers, 1778-1788*, recueillie et publiée par E. de Magnieu et Henri Prat, Paris, 1875. — *Journal de la comtesse de Sabran pendant le second voyage du Chevalier de Boufflers au Sénégal*, p. 242, 243.

cer. » Ce cavalier était suivi d'un petit homme gros et court qui poussait son âne à tour de bras. Nous reconnaissons ces deux étranges personnages : c'est notre don Quichotte, c'est notre Sancho. Don Quichotte eut aussitôt l'air de prendre la fête pour un enchantement ; mais le positif Sancho le ramena bien vite à la raison :

Seigneur, rengainez votre épée,
Aucuns hasards ne sont ici ;
Mais nous aurons franche lippée,
Et point de combats, Dieu merci.

La fête se termina comme elle avait débuté, dans la joie d'un bal champêtre qui succéda au plantureux festin. (35)

Le chevalier de Boufflers, à son tour, en un conte légèrement troussé, nous présente un paladin (36) émule de don Quichotte :

Usant dans toute ma patrie
Des droits de la chevalerie,
A mille exploits je m'apprêtais,
Comme le héros de Cervantes,
A l'instar de qui je trottais,
Sur le père des rossinantes.

Cet autre don Quichotte, aussi fidèle à sa dame que le vrai, a eu bien tort de l'être. Écoutons Boufflers :

Pressé de voir ma demoiselle,
Bientôt j'arrive en mon pays,
Le cœur plein d'amour et de zèle ;
Et je retrouve enfin ma belle
Dans les bras d'un de mes amis (37).

M^{me} Vigée-Lebrun, elle aussi, a quelque connaissance du *Don Quichotte*. Elle a remarqué, et elle consigne dans ses *Souvenirs*, une « galanterie » de M^{me} du Moley à l'égard du comte Olivares. Dans sa propriété de la Malmaison, à l'entrée du chemin situé vers le haut de son parc, M^{me} du Moley avait fait placer cette inscription : *Sierra Morena*. Ainsi son hôte espagnol pouvait à sa guise se remémorer son pays et le plus célèbre ouvrage de son pays. (38)

(35) Comtesse de Sabran, *Correspondance... et... Journal*, p. 295 à 297.

(38) Ce paladin a chance d'être Boufflers lui-même. Nous savons qu'il avait la manie ambulante, le « tracassin » du voyage.

(37) *Pensées, saillies et bons mots du Chevalier de Boufflers, suivis de lettres, de fragmens, de portraits, de poésies diverses, et terminés par une épître de Ducis, lue à l'Académie française*, en 1816, Paris, 1816. — La pièce de Boufflers s'intitule : *Conte*, (p. 175, 176 du Recueil).

(38) *Souvenirs* de Madame Louise-Elisabeth Vigée-Lebrun, Paris, 1835, t. I, p. 172.

De même que chez les mémorialistes, nous trouvons chez toute sorte d'écrivains, — et les plus divers, — des réminiscences du célèbre roman.

Rivarol, dans son opuscule sur l'*Universalité de la Langue Française*, nous rappelle que la folie des chevaliers errants nous valut le *Don Quichotte*. Mais, ajoute-t-il, le génie de Cervantes dans le roman, pas plus que celui de Lope de Vega au théâtre, n'a suffi longtemps « à nos besoins. » (39) Il aime cependant à citer les personnages de la grande œuvre. On le sent tout heureux de reprendre pour sa part une expression de Le Brigand-Beaumier qui, après la publication du *Petit almanach de nos grands hommes*, l'avait appelé, lui et son compère Champcenetz, les *Don Quichottes et les sauveurs de la petite littérature*. « Ne sommes-nous pas, dit-il — et avec quelle ironie ! — les Dom Quichottes de la littérature, et n'est-ce pas à nous à tendre la main aux faibles, à dissiper l'obscurité des uns, à éclairer le talent des autres, à les avertir tous du succès de leur mérite ? » (40)

Don Quichotte encore lui sert d'exemple lorsque, dans une assez lourde dissertation il remarque que « chaque siècle a ses préjugés et ses folies », mais ne s'en moque pas moins des folies passées : « Un ligueur condamnait le (*sic*) croisades ; un démocrate condamne les croisades et la ligue ; mais si on lui parle de la révolution, il ressemble à Dom Quichote (*sic*), raisonnable sur tout, excepté sur la chevalerie. » (41) Plus loin, affirmant « que l'état intellectuel pur est plus près des rêves ou de la folie, que l'état des sensations », Rivarol prononce : « Sancho qui parle toujours, est moins fou que Dom Quichote qui médite beaucoup. » (42)

Comme cet ingénieux et avisé Rivarol, un passionné, un vibrant Mirabeau a semblablement gardé souvenance de l'extraordinaire chevalier.

Dans une lettre écrite du donjon de Vincennes au lieutenant de police, M. Lenoir, il parle d' « une petite caisse qui contenait

(39) Rivarol, *Œuvres complètes de Rivarol, précédées d'une notice sur sa vie ; ornées du portrait de l'auteur*, Paris, 1808, t. II, p. 10, *De l'Universalité de la Langue Française* (1783).

(40) *Ibid.*, t. V, p. 209, *Supplément au petit Almanach de nos grands Hommes, Pour l'Année 1788*.

(41) *Ibid.*, t. I, p. 149, *De l'Homme intellectuel et moral. — De la nature du langage en général*.

(42) *Ibid.*, p. 161.

deux moules de plâtre, l'un desquels représente *ma triste figure*. » (43). Une autre fois, à M. Lenoir encore, après lui avoir signalé une supercherie dans un mémoire de médicaments, il avoue : « Ce petit tour de passe-passe me serait fort indifférent, s'il ne me regardait pas : je suis revenu de la manie d'être le Don-Quichotte de la droiture. » (44) Mirabeau, « le Don-Quichotte de la droiture », — voilà une expression bien impropre ! Oublie-t-il donc qu'il vient d'enlever une femme ? Et cette Sophie de Monnier, à qui, de ce même donjon de Vincennes, il envoie l'ardente expression de son amour, n'est-elle pas destinée à souffrir par lui ? Ne mourra-t-elle pas du chagrin qu'il lui causera en l'oubliant, en l'abandonnant ?

Plus tard il écrit de Belgique à Chamfort qu'il rapporte de ce pays « une belle provision d'idées et de faits sur le pasteur Autrichien », et que ce « pasteur Autrichien » devrait avoir à ses côtés « un Sancho qui ne cessât point de lui répéter : *Qui trop embrasse, mal étreint*. » (45)

A côté de Rivarol et de Mirabeau, un André de Murville contraste étrangement par sa médiocrité. Il faut voir en lui, — nous citons André Beaunier, — « le type du petit poète qui n'a guère de talent, qui n'a pas beaucoup moins de talent que les autres ; et les autres réussissent, mais lui ne réussit pas. » (46) Murville, rival malheureux de La Harpe lequel triomphait sans cesse aux concours académiques, Murville reproche à ce La Harpe de l'avoir, dans le *Mercure* (47), vivement attaqué sur « deux morceaux de poésie » jugés dignes par les Quarante d'une mention honorable ; « Ce n'est pas, lui écrit-il, que je ne m'attendisse à être jugé sévèrement par vous, quoiqu'une liaison de dix-neuf ans, qui même a été, pendant quinze, assez intime pour ressembler à de l'amitié, pût faire croire, à d'autres que moi, que vous me traiteriez au moins avec indulgence. Je sais que nouveau Dom-Quichotte, armé pour le bon goût, comme ce dernier des chevaliers errans pour Dulcinée, vous vous croyez obligé de redresser les *torts* de tous les hémistiches que vous

(43) Mirabeau, *Œuvres de Mirabeau, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Ménilhou, Paris, 1827, t. III : *Lettres écrites du donjon de Vincennes*, lettre XLIV, à M. Lenoir, du 29 mars 1778, p. 402.

(44) *Ibid.*, t. IV : *Lettres écrites du donjon de Vincennes*, lettre LVII, à M. Lenoir, du 29 juin 1778, p. 77.

(45) Mirabeau, *Lettres à Chamfort*, Paris, an V (1797) de la République Française, Lettre de Mai 1784, p. 8.

(46) André Beaunier, *Joseph Joubert et la Révolution*, Paris, 1918, p. 126.

(47) *Mercure* du 25 septembre 1790.

rencontrez sous vos pas, excepté des vôtres, et que vous vous feriez tuer, plutôt que de ne pas rompre une lance contre tout venant, et même contre votre *frère d'armes*. » (48) Ce petit couplet a de la vigueur, de l'accent, une certaine âpreté vengeresse. Les souffrances d'amour-propre stimulent quelquefois et réchauffent le plus froid génie.

Les étrangers qui s'expriment dans notre langue, — un baron de Gleichen, un prince de Ligne, un prince de Kaunitz, — nomment eux aussi le *Don Quichotte* ou y font allusion.

Dans ses *Souvenirs*, Charles-Henri, baron de Gleichen, nous parlant de « la Famille de Mirabeau », nous dit que le père de l'orateur, le marquis, l'« ami des hommes », s'imaginait être, par le talent, un second Montaigne : « Montaigne avait fait sur lui l'effet que les romans de chevalerie avaient fait sur Don Quichotte. Il aimait Montaigne et son style : il avait raison, mais il l'imitait assez mal, se croyait Montaigne, et avait doublement tort. » (49)

Ligne, dans *Mes Ecarts ou ma tête en liberté*, affirmant que les Français ont moins d'imagination que les autres peuples pour la comédie et les romans, oppose à leur stérilité l'« abondance » des Italiens et des Espagnols. Et il cite, entre autres œuvres castillanes, le *Don Quichotte* (50). Mais il y a deux *Don Quichotte*, celui de Cervantes et celui d'Avellanida (*sic*). Ligne goûte fort ce dernier : « je l'aime peut-être plus que l'autre. » Et il s'étonne de le voir si peu répandu. Les Français même, affirme-t-il, semblent l'ignorer. Et, de cette ignorance, il tire de nouveau argument contre eux : « Tout prouve que les François sont la nation qui a le moins d'imagination. Presque tous leurs romans sont ennuyeux. » (51)

Ailleurs, Ligne déclare, et avec raison, que le *Don Quichotte*, « par sa bonne plaisanterie, a dégouté d'une sorte de Romans. » (52). Il ne précise point, mais nous savons, nous, que par ces termes vagues il désigne le genre romanesque et chevaleresque.

(48) P. N. André Murville, *L'Année champêtre*, Poème en quatre chants et en vers libres, suivi de poésies diverses, 1808, p. 219.

(49) Baron de Gleichen, *Souvenirs de Charles-Henri baron de Gleichen, précédés d'une notice par M. Paul Grimblot*, Paris, 1868. — X. *La Famille de Mirabeau*, p. 115. — Cette opinion du baron de Gleichen a été discutée par Louis de Loménie au tome II de son ouvrage sur *Les Mirabeau* (1879), p. 142, 143.

(50) Prince de Ligne, *Mélanges Militaires, Littéraires et Sentimentaux*, t. XIII, *Mes Ecarts ou ma tête en liberté*, p. 314.

(51) *Ibid.*, t. XXIX, p. 13.

(52) *Ibid.*, t. XXIII, *Contes immoraux. Préface*, p. 47.

Ligne encore, avec tout l'orgueil d'un Autrichien et tout l'orgueil d'un homme de guerre, écrira : « Point de *Paladin*, de *Don Quichotte* chez nous, ni de pourfendeurs de géans qui au fait et au prendre, s'enfuiraient peut-être à la vue d'un de nos Uhlands. » (53)

Le prince de Kaunitz emploie de même cette expression de « don Quichotte » dans sa *Correspondance* en français avec Mercy-Argenteau. Une flotte franco-espagnole a débarqué dans l'île de Minorque un petit corps d'armée (1781). Le marquis de Crillon qui le commande s'est emparé sans coup férir de l'île presque entière. Et le voici qui met le siège devant le fort Saint-Philippe. Kaunitz s'inquiète de ces succès. Sarcastique avec amertume, il traite les Espagnols de MM. les don Quichottes. « Messieurs les don Quichottes », redoute-t-il, sont bien capables de prendre le fort « conjointement avec les Français. » (54) — La cour de Berlin et son éternel procédé de « guerroyer par écrit » lui causent encore de bien vifs déplaisirs. Ces gens-là ne font que clabauder, et toute cette « clabauderie » est « au fond exactement le pendant de don Quichotte combattant contre le moulin à vent. » (55)

IV

Mais ce n'est pas seulement des allusions au *Don Quichotte* que nous présentent Correspondances, Mémoires, écrits divers. Ils appliquent le nom même du héros espagnol à certains personnages, — pour nous personnages historiques, — dont l'exaltation ou l'extravagance étonnèrent leurs contemporains.

Le plus extraordinaire, et, aussi, le moins connu, est le prince de Nassau-Siegen. (56) En lui, l'exceptionnel et le bizarre se rencontrent jusque dans ses origines. Il avait pour grand'mère

(53) *Mélanges Militaires, Littéraires et Sentimentales*, tome XXX, *Mémoires sur l'Ordre de la Toison d'or et sur l'Ordre militaire de Marie-Thérèse*, p. 3, 4.

(54) *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'Empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, publiée par M. le Chevalier Alfred d'Arneth, Directeur des Archives de la Maison, de la Cour et de l'Etat d'Autriche, et M. Jules Flammermont, Professeur d'Histoire à la Faculté des Lettres de Lille, Paris, 1889, t. I, p. 63 : Kaunitz à Mercy, Vienne, le 8 septembre 1781.

(55) *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'Empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, t. II, p. 2, Kaunitz à Mercy, lettre du 14 Janvier 1786.

(56) Voir, sur ce personnage, Marquis d'Aragon : *Un Paladin au XVIII^e s. : Le Prince Charles de Nassau*, Paris, 1893.

Charlotte de Mailly, la tante de ces trois sœurs de Nesles qui furent successivement les maîtresses de Louis XV. Charlotte de Mailly avait épousé le prince Alexandre de Nassau-Siegen, chef de la branche catholique de la maison de Nassau. Et elle eut un fils... mais qui naquit à Paris, et dont les Nassau-Orange, par intérêt peut-être, suspectèrent la légitimité ; si bien que notre Nassau, — qui fut le fils de ce fils, — se trouva de par sa naissance prince allemand reconnu en France, repoussé en Allemagne et dépourvu de principauté. La suite de son existence est en parfait accord avec de telles prémices. « Caractère... avide d'aventures », selon l'expression du duc des Cars (57), il fit avec Bougainville le tour du Monde ; puis il conçut le projet, ou plutôt, sous l'influence d'un abbé, l'abbé Beaudot, il prit dessein de passer en Afrique, pour s'y installer sur la côte de Guinée, comme roi de Juida (58). L'affaire ayant manqué faute d'argent, nous le voyons qui attaque Jersey pendant la guerre d'Amérique et se fait battre. Bientôt il épouse une princesse polonaise rencontrée aux eaux de Spa, et rêve, — Des Cars au moins le prétend (59) — « de grandes possessions, l'indigénat polonais, l'entrée aux diétines, la position de magnat aux diètes, le trône peut-être ! » Le voici maintenant au siège de Gibraltar. Là, il quitte le dernier à la nage sa « batterie flottante » et regagne la terre ferme, le sourire aux lèvres, sous une pluie de boulets qui se gardent bien de l'atteindre. Nous le retrouvons au service de Catherine II : avec de simples bateaux plats et des galères, il détruit sur la Mer Noire une flotte turque imposante. Il triomphe également, sur la côte finlandaise, de la flotte que lui oppose le roi de Suède, Gustave III. Mais Gustave III force à son tour ses lignes et lui coule quarante-quatre bâtiments...

Cette existence d'héroïsme aventureux ne pouvait que surprendre, et, tantôt éblouir, tantôt faire sourire. Aussi, pour les Mémorialistes, Nassau est-il un « paladin », un « chevalier de la Table ronde », un « chevalier errant », — ou un « don Quichotte. » Si le duc de Lévis use à son sujet des deux premiers termes (60), le troisième et le quatrième se rencontrent chez le

(57) *Mémoires du duc des Cars*, t. I, p. 174.

(58) Ouidah, par corruption Juda ou Juida, était un pays en Afrique, sur la côte de Guinée.

(59) *Mémoires*, t. I, p. 273.

(60) Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits* (1780-1789), nouv. éd. augmentée d'articles supprimés par la censure de Buonaparte, p. 185.

duc des Cars (61) et chez le prince de Montbarey (62) : « ...son courage, écrit ce dernier, son audace et ses aventures romanesques en tout genre » « le firent surnommer le don Quichotte du dix-huitième siècle. »

Un autre don Quichotte, dans le même temps, c'est le roi de Suède, Gustave III. En guerre contre la Russie (1788), il « expédiait à Catherine II une déclaration impérative dans laquelle il disait qu'ayant tiré l'épée pour défendre son territoire et les libertés de son pays, il ne la rengainerait que lorsqu'elle aurait rétrocédé à la Suède la Finlande russe avec la Carélie et la province de Rexholm, et à la Turquie, son alliée, la Crimée. » Recevant cette déclaration, Catherine s'écriait, pleine de véhémence : « Ah ! Don Quichotte a tiré son épée et refuse de la rengainer, eh bien, il la jettera après le fourreau ! » (63)

Ce surnom de don Quichotte, l'empereur Joseph II et, de nouveau, Catherine l'appliquent à Gustave dans leur Correspondance. Joseph écrit : « Je n'en reviens point des armements de Carlsrone et de tout ce qu'on entend de ce pays-là. Non, jamais Cervantes n'aurait pris pour son roman, s'il l'écrivait à présent, un autre héros que ce voisin de V. M. I., et par là le nom de Don Quichotte n'aurait jamais été connu. » (64) Et voici ce que répond Catherine : « L'émule du héros de la Manche dont V. M. I. fait mention dans Sa lettre, vient de lever tout-à-fait le masque. J'apprends qu'il a revêtu le costume de Gustave Adolphe, et qu'en cuirasse, brassards et cuissards il a pénétré dans mes frontières entre les rochers de la Finlande... » (65)

Le don Quichotte apparaît encore dans Gustave III, à qui examine ses sentiments lorsqu'éclate la Révolution française. Albert Sorel déclare avec une très fine entente de ce caractère : « La Révolution française découvrit tout à coup à son imagination capricieuse de vastes horizons. Il eut comme un pressentiment que les temps de la Réforme allaient renaître, avec leurs troubles, leurs conflits et leurs grandes occasions. Il y avait en

(61) Duc des Cars, *Mémoires*, t. I, p. 174.

(62) Prince de Montbarey, *Mémoires autographes*, t. I, p. 284.

(63) O.-G. de Heidenstam, *La Fin d'une dynastie, d'après les mémoires et la correspondance d'une reine de Suède Hedvig-Elisabeth-Charlotte* (1774-1818), Paris, 1911, p. 217.

(64) Joseph II et Catherine de Russie, *Correspondance* éditée par le chevalier Alfred d'Arneth, Vienne, 1869, Lettre CLX, Joseph an Catharina, Au camp de Semlin, le 16 juin 1788, p. 314.

(65) *Ibid.*, Lettre CLXI, Katharina an Joseph, A Saint-Pétersbourg, le 7 juillet 1788, p. 315, 316.

lui un fond de générosité romanesque, une sorte de « sensibilité monarchique » et des tendances confuses à l'illuminisme... tous les trônes lui parurent menacés, et la cause des monarchies se personnifia, dans sa pensée, sous les traits charmants et douloureux de la reine de France. » (66) Ainsi, don Quichotte, Gustave l'est resté et le demeure. Et c'est bien, en effet, un « don Quichotte » que l'appelle à ce moment le prince Henri de Prusse, le frère du grand Frédéric (67).

Toutefois, ce don Quichotte montre un côté de Sancho Pança. « Le chevalier errant, remarque Sorel, se doublait en Gustave d'un condottiere très-prodigue et, partant, toujours en quête d'engagements lucratifs. » (68) Et, d'une façon très précise, Grimm écrivait de lui à Catherine : « Si pour l'héroïsme il est de la famille du chevalier de la Manche, il est, du côté des petits projets, entièrement dans les principes du bon Sancho, qui pensait au solide. » (69)

Gustave III, c'est donc, sur le trône, l'*homo duplex* que nous sommes tous. Mais cet « homo duplex » frappait davantage dans un souverain, — dans un souverain surtout qui affectait si volontiers le langage et l'attitude du seul don Quichotte.

Un troisième don Quichotte, en ce XVIII^e siècle finissant, a pour nom glorieux La Fayette. La vie de La Fayette, comme celle de Gustave III, est trop connue, pour que nous en tracions ici la moindre esquisse. Il nous suffira, avec l'aide de quelques contemporains et de quelques historiens, de signaler en lui l'émule inconscient du héros manchois.

Son principal historien, Charavay, reconnaît que « sa longue et laborieuse carrière semble appartenir plutôt au domaine du roman qu'à celui de l'histoire. » (70) Le côté romanesque ou, de préférence, chevaleresque de sa nature apparaît dès la guerre d'Amérique. Tout le monde le sait : « destiné aux charges de la Cour, possesseur d'une belle fortune, marié à une petite fille du maréchal de Noailles », il abandonne tous ces avantages pour

(66) Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution Française, Deuxième Partie : La Chute de la Royauté*, Paris, 1887, t. II, p. 32.

(67) *Mémoires du duc des Cars*, t. II, p. 225. Cf. Geoffroy, *Gustave III et la Cour de France*, t. II, p. 194.

(68) Albert Sorel, *op. cit.*, t. II, p. 32.

(69) Grimm à Catherine II, lettre du 5 décembre 1790, citée par Albert Sorel, *op. cit.*, t. II, p. 32, et par Geoffroy de Grandmaison, *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804)*, p. 59.

(70) Charavay, *Le Général La Fayette (1757-1834)*, Notice biographique par Etienne Charavay, Archiviste Paléographe, Paris, 1898, *Epilogue*, p. 522.

aller offrir « son épée et ses services » aux colons du Nouveau Monde en révolte contre la tutelle pesante de l'Angleterre (71). Aussi comprenons-nous que Montbarey, le jugeant au moment où il s'embarque, dise de lui qu'il « allait jouer en partie le rôle de don Quichotte. » (72) Don Quichotte, il continuera de l'être à son retour d'Amérique. « Homme à idée fixe » (73), comme l'écrira le comte d'Allonville, — et, l'idée fixe, voilà bien ce qui caractérise les exaltés à la manière de don Quichotte, — toute sa conduite, toute sa vie demeurera désormais fidèle à la théorie d'une « monarchie constitutionnelle fondée sur les institutions républicaines. » (74) Ce libéralisme généreux et utopique, au lieu de concilier les partis, les met respectivement en défiance, leur inspire un sentiment de révolte : Camille Desmoulins, — et d'Allonville, — accableront de sarcasmes celui qu'ils estiment l'un, trop royaliste, — l'autre, trop républicain. Camille entasse à son sujet de bien impertinentes épithètes : « Libérateur des deux mondes, fleur des janissaires Agas, phénix des alquazils-majors, *Don Quichotte des Capets et des deux chambres*, constellation du cheval blanc... » (75) D'Allonville, injuste lui aussi, mais avec moins de vulgarité, le traite également de don Quichotte : « vrai don Quichotte du républicanisme » (76), « vrai don Quichotte de la Révolution » (77). Un don Quichotte à coup sûr, puisque, ajoute d'Allonville avec sévérité, il ne regarda jamais « que dans son propre miroir », puisqu'il « ne sut de sa vie juger le présent ou l'avenir, et, drapeau des factions, les favorisa sans les diriger, ni savoir où elles aboutiraient. » (78)

De fait, il resta toujours don Quichotte. S'il applaudit au 18 brumaire, il « vécut à part » sous l'Empire (79). Pendant la Restauration, il reprit contre les ultras son « rôle de défenseur

(71) Charavay, *Le Général La Fayette... Epilogue*, p. 522.

(72) *Mémoires autographes* du Prince de Montbarey, t. II, p. 262.

(73) Comte d'Allonville, *Mémoires secrets*, de 1770 à 1830, Paris, 1838, t. IV, ch. XXV, p. 323.

(74) Charavay, *op. cit.*, p. 523.

(75) Camille Desmoulins, *Œuvres de Camille Desmoulins* recueillies et publiées d'après les textes originaux, augmentées de fragments inédits, de notes et d'un index et précédées d'une étude biographique et littéraire, par M. Jules Claretie, Paris, 1874, t. I : *Les Révolutions de France et de Brabant*. N° 86 et dernier. Camille Desmoulins envoyant à La Fayette sa démission de journaliste (p. 229).

(76) Comte d'Allonville, *op. cit.*, t. I, ch. VI, p. 102.

(77) *Ibid.*, t. IV, ch. XXV, p. 323.

(78) *Ibid.* Cf. encore *Mémoires* du Marquis de Bouillé, collection Barrière, Paris, 1859, tome XXI, p. 157.

(79) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Garnier, t. VI, p. 333.

des libertés publiques et de champion de tous les opprimés. » (80) Enfin, ayant mis Louis-Philippe sur le trône, il n'en dirigea pas moins le groupe libéral et mourut dans l'opposition.

Aussi, — comme le pamphlétaire Camille et le mémorialiste d'Allonville, — tous ceux qui, par la suite, l'ont jugé, ont été frappés en lui de ce caractère d'exception, de cette constance et, si l'on veut, de cet entêtement à la don Quichotte. Chateaubriand, en termes forts, a noté : « M. de La Fayette n'avait qu'une seule idée... la fixité de cette idée a fait son empire ; elle lui servait d'œillère, elle l'empêchait de regarder à droite et à gauche ; il marchait d'un pas ferme sur une seule ligne ; il s'avavançait sans tomber entre les précipices, non parce qu'il les voyait, mais parce qu'il ne les voyait pas ; l'aveuglement lui tenait lieu de génie... » (81) Odilon Barrot, semblablement, affirme que La Fayette a toujours obéi aux « souvenirs de l'Amérique qui l'inspiraient. » (82) Sainte-Beuve considère qu'au Moyen-Age il aurait été un chevalier du Saint-Graal ou un croisé « en quête du saint tombeau » : aux temps modernes, l'idéal de ce « croisé », de ce « chevalier » ne fut que « le triomphe des droits de l'homme. » (83) « Un redresseur de torts », « une sorte de paladin de la Table ronde », telles sont encore les expressions par lesquelles le définit un de ses historiens, A. Bardoux. « La liberté, continue-t-il, était sa dame, et il lui fut fidèle jusqu'au dernier soupir. » (84)

Un don Quichotte de la liberté, et aussi enthousiaste, aussi irréductible que le vrai don Quichotte, tel nous apparaît en définitive ce « héros », chez qui « le cœur primait », comme il les « primait » chez le personnage de Cervantes, « l'intelligence et le raisonnement. » (85)

(80) Charavay, *Le Général La Fayette*, p. 523.

(81) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 385.

(82) Odilon Barrot, *Mémoires posthumes*, Paris, 1875-1876, t. I, p. 275 à 278.

(83) Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. II, p. 150. — Sainte-Beuve a consacré un long article à La Fayette [*Mémoires du Général La Fayette* (1838)], p. 141 à 206.

(84) A. Bardoux, *Les dernières années de La Fayette*, Paris, 1893, p. 429 à 431.

(85) Charavay, *op. cit.*, p. 523.

V

Cette vogue persistante du *Don Quichotte*, d'autres témoignages la confirment encore : on imite l'œuvre célèbre ou on s'en inspire.

Un abbé de province, l'abbé Jouffreau de Lagerie, nous a laissé sous ce titre : *Don Quichotte* (86) un poème héroï-comique en cinq chants d'un art désuet, d'une versification maladroite et pauvre.

L'enchanteur Malembrin a changé madame Dulcinée en fille de village. Don Quichotte lui déclare la guerre. Malembrin, pour préserver ses soldats de tomber aux mains du héros, les enchante à leur tour plusieurs fois. Pour dernière malice, il enlève Dulcinée et l'emporte aux Enfers. Impatient de la délivrer, don Quichotte y renonce pourtant, car l'habile Malembrin l'a rendu amoureux de la reine Lucinde. Lucinde le retient auprès d'elle, et il faut que le dieu Tulican dépêche au parjure la déesse Folie, pour qu'il renonce au plaisir et descende chez Pluton. Là il lutte contre Malembrin, le bat, et désenchante sa belle.

Inspiré du roman espagnol plutôt qu'imité de lui, ce poème est surtout l'œuvre d'un humaniste qui sait son *Enéide*, et, avec l'*Enéide*, son *Lutrin*, et qui, volontiers, se souvient de tous les deux.

Le début est significatif à cet égard :

Je chante ce Héros qui loin de sa patrie
Fit revivre les lois de la chevalerie....
Muse, raconte-moi quelle ardeur furibonde
Excita Don Quichotte à parcourir le monde.
Descends du haut des cieux, viens guider mon projet ;
Prête-moi tes accents pour ce noble sujet... (87)

(86) *Don Quichotte*, Poème héroï-comique, Montauban, 1782 (Avec permission.) :

(87) *Ibid.*, chant I, p. 7, 8. Comparez le *Lutrin*, chant I^{er} :

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui par ses longs travaux et sa force invincible...
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence...
Et toi, fameux héros...
.....
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Cf. encore le début de l'*Enéide* :

Arma virumque cano...
Musa, mihi causas memora...

C'est de même à Virgile que Jouffreau de Lagerie doit l'idée de ses chants III et IV. Au troisième chant, don Quichotte raconte ses aventures à la reine Lucinde, comme, dans l'épopée latine, Enée racontait ses malheurs et les malheurs de Troie à la reine Didon. Nous apprenons ainsi de quelle manière félonne Malembrin et ses troupes échappent aux coups de don Quichotte, comment une deuxième fois Sancho fut berné, par quelle trahison aussi fut ravie Dulcinée. L'imitation de Virgile est plus sensible encore au quatrième chant. Malembrin y incite l'Amour à « blesser le héros ». Et nous verrons, lors d'une chasse au sanglier, don Quichotte devenir l'amant de Lucinde. Pareillement, c'était lors d'une chasse que Didon s'était donnée au prince, son hôte. Aussi bien, comme à Enée, il faudra à don Quichotte un ordre du Souverain des Dieux pour qu'il se retrouve lui-même et fuie de coupables délices. Inconsolable, Lucinde se tue, ainsi qu'avant elle Didon s'était tuée : ses dernières paroles, comme celles de Didon, maudissent l'amant oublieux ; seulement, elles le maudissent sur le ton de la plus vulgaire platitude :

Ah perfide ! dit-elle, arrache-moi la vie,
Tu peux en disposer ; ton amante trahie
Va languir sur ces bords, témoins de nos plaisirs... (88)

Imitateur maladroit de Virgile, Jouffreau de Lagerie ne doit-il à Cervantes que la donnée essentielle de son poème ? Certains détails proviennent aussi du *Don Quichotte*. Les armées de Malembrin sont commandées par l'enchanteur Freston, et nous

Ajoutons que le procédé de la comparaison épique, fréquent chez Boileau, se retrouve chez notre abbé :

Alors tel qu'un rocher qui roule avec fracas,
Descend dans les vallons, se divise en éclats,
Se plonge dans les eaux, en interrompt la course,
Le fleuve épouvanté remonte vers sa source :
Telle est de Quizada la martiale fureur,
Il porte dans ses yeux la mort et la terreur...

(*Don Quichotte*, chant II, p. 26.)

Sancho nous est représenté à son tour :

Tel qu'un tigre affamé de sang et de carnage
(*Ibid.*, p. 36.)

(88) *Don Quichotte*, chant IV, p. 30, 31. — Jouffreau de Lagerie nous signale lui-même qu'il s'est ici inspiré de Virgile :

Telle autrefois Didon dans l'excès de sa rage
Affligea par sa mort le peuple de Carthage ;
De même cette Reine allant aux sombres bords,
Causa dans son palais les plus piteux transports.

(*Ibid.*, p. 31.)

savons qu'entre tous les enchanteurs, c'est Freston le plus hostile au paladin de la Manche. — Malembrin, parmi de forts vilains tours, transforme ses soldats vaincus en autant de moulins à vent contre lesquels s'acharnent sans succès don Quichotte et Sancho. — C'est sur Chevillard que la Folie descend des cieus pour réveiller l'ardeur et exciter les remords du héros enivré. — Sinon à Cervantes, du moins à Filleau de Saint-Martin, Jouffreau de Lagerie a pris la double idée de faire attaquer par des brigands la reine Lucinde et de lui faire procurer son salut par don Quichotte. Ainsi, jadis, la duchesse de Médoc avait été soustraite par le chevalier et l'écuyer aux brutales entreprises d'une troupe de voleurs. — Enfin, le nom même de Lucinde n'a-t-il pas été tiré du roman espagnol, où nous le voyons porté par l'amante pitoyable de Cardenio ?

Il n'en reste pas moins que, le fond du sujet mis à part, ce poème de notre abbé se ressent plus d'un commerce habituel avec un grand Latin, qu'avec le plus grand romancier de l'Espagne : Jouffreau de Lagerie s'est plus nourri de Virgile que de Cervantes.

Aussi bien est-ce au théâtre que cette influence de Cervantes s'exerce le plus. Beaumarchais lui-même s'inspire du roman illustre. N'y avait-il pas d'ailleurs, dans le caractère de cet homme, un des plus actifs, un des plus remuants de son époque, à la fois du don Quichotte et du Sancho ? De Sancho, Beaumarchais a l'esprit de ruse, l'absence de scrupules, le goût du bien-être, l'amour de l'argent, l'attachement à ses intérêts. Mais il ressemble davantage encore à don Quichotte par l'enthousiasme, le besoin de se dévouer, de soulager, de rendre service. N'oublions pas qu'il a entraîné le gouvernement de Louis XVI à soutenir les colons de l'Amérique contre l'Angleterre ; que plus tard, au péril de sa fortune et de sa vie, il s'est efforcé de procurer à la jeune République française soixante mille fusils dont elle avait grand besoin. Bien auparavant, il n'avait pas hésité à aller jusqu'en Espagne pour défendre une sœur et la venger d'un outrage (89). C'est lui, de nouveau, qui, « Don Quichotte de philanthropie », met en mouvement toute une partie de la haute société en faveur d'une Madame Kornmann, jolie femme

(89) Il convient d'ajouter qu'il y était allé aussi avec l'intention d'y « faire des affaires, beaucoup d'affaires. » Cf. Loménie, *Beaumarchais et son temps*, Paris, 1856, t. I, ch. VI, p. 135, etc. — Voir, à l'appendice H, *L'Espagne de Beaumarchais*.

que son mari, après avoir autorisé ses liaisons irrégulières, avait fait enfermer à Paris dans une maison de force. La requête touchante de la malheureuse, nous dit-il, et les lettres fort peu honorables de son incivil époux lui ont fait monter le sang à la tête. Dès lors il est prêt à toute sorte de démarches pour porter secours à une victime. Le voici chez le lieutenant de police qu'il échauffe de son « plaidoyer brûlant » ; le voici à Versailles, chez les ministres ; le voici à la prison, où il a la grande joie d'annoncer à la recluse sa délivrance. Cette peine, ce tracas qu'il se donne prouve un élan du cœur, un emportement vif et assez irréfléchi qui rappellent de bien près, en des circonstances analogues, la généreuse précipitation de don Quichotte.

Il ne semble pas toutefois que, dans son œuvre dramatique, Beaumarchais ait laissé transparaître ce côté chevaleresque de sa nature. Ce qu'il y avait en lui, au contraire, de Sancho Pança, s'y montre mieux. Figaro, qui est, de toutes ses créations, celle où il s'est mis le plus, ne manque pas de tenir quelque chose de l'écuyer. D'abord, s'il résume en lui les valets de l'ancienne comédie italienne et française, les Sganarelle, les Scapin, les Crispin, les Frontin et bien d'autres, il s'unit en outre, d'un lien fort étroit, avec les « graciosos » et les « criados » des comedias espagnoles. Mais déjà, n'est-ce pas dire qu'il rappelle aussi le bon Sancho, lequel n'est qu'une variante et un grossissement de génie du valet humoristique ? Puis, il faut le remarquer, Figaro et Sancho, tous deux hommes du peuple, sont l'un et l'autre des plus enclins à débiter ces vérités générales dont le peuple s'enchantait et qu'il émet à tout propos, d'un ton fort sentencieux. Ajoutons aussitôt que Figaro, personnage plus inventé qu'observé, est beaucoup plus complexe que Sancho. Avec le sens et la finesse, Beaumarchais lui a donné l'esprit, l'ironie, la verve, l'éloquence, et surtout cette confiance en soi, cette admiration de soi qui lui font mépriser un noble qui n'est que noble et s'écrier hautement : « Tandis que moi, morbleu... » Figaro devient ainsi le porte-parole des basses classes opprimées et mécontentes, de ce tiers-état qui, n'étant « rien », veut être « tout ». Or, on ne perçoit jamais, même dans les plaintes les plus hardies de Sancho, ce ton indigné, cet accent de révolte qui décèlent en Figaro le précurseur, l'initiateur d'une Révolution, qui lui donnent sa date et, en revanche, font de lui moins un caractère que le brillant ancêtre de nos raisonneurs dramatiques.

Comme Beaumarchais, un Boissel, un Collin d'Harleville sont

redevables à Cervantes. Boissel et Champein firent jouer en 1789 un opéra-bouffon : *Le Nouveau Don Quichotte* (90), où... se trouve décrite la très banale mésaventure du tuteur qui veut épouser sa pupille. Une jeune Espagnole, Claire, aime Dorlis, un officier français, et en est aimée. Son tuteur, Manquinados, l'emmène hors de Madrid, dans un château voisin d'une forêt. Dorlis découvre cette retraite ; et, comme Manquinados est entiché de chevalerie, il se déguise en chevalier errant, provoque le vieux fou et le désarme. Il épousera Claire ; mais, par compensation, Manquinados sera reçu, selon son désir, au nombre des paladins de la Table ronde, ce qui donne lieu à un burlesque « divertissement ».

Ce Manquinados a beau se nommer lui-même « le digne petit-fils du valeureux Don-Quichotte de la Manche », il a beau se présenter à nous vêtu comme lui, croire comme lui : aux enchanteurs, il a beau rêver combats, exploits, périls, il n'est, du héros son modèle, que la caricature grimaçante et déplaisante. Le courage, d'ailleurs, lui manque : lorsqu'il se mesure avec Dorlis, il tremble ; et il faut, pour l'animer au combat, les encouragements ironiques de Claire et de sa suivante Julie.

Collin d'Harleville, lui, a mis en scène dans ses *Châteaux en Espagne* (91) (1789), un coureur de grandes routes, M. d'Orlange, qui, fort bien reçu par M. d'Orfeuill et par sa fille Henriette, épouserait cette dernière si, comprenant qu'il n'est pas aimé, il ne préférerait assurer le bonheur d'un rival.

Ce M. d'Orlange tient assez de notre Chevalier. Un « antique château », un « bois silencieux » lui promettent, déclare-t-il, quelque extraordinaire aventure (92). Son goût le plus vif, c'est d'errer à travers pays et même de « Royaume en Royaume. » (93) Sans parents, sans famille, sauf un oncle indifférent, il vit

(90) *Le Nouveau Don-Quichotte*, opéra-bouffon en deux actes, *Paroles de M. Boissel*, musique de M. Champein ; *Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de Monsieur, aux Tuileries, le lundi 25 Mai 1789 ; et à Nantes, dans les premiers jours de Novembre 1790. — Nantes, 1790. — Cette pièce ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale. En revanche, la Collection Rondel en possède deux exemplaires ; le second porte la date de 1792. Ce deuxième exemplaire renferme, entre ses deux premières pages, une lettre manuscrite de Boissel, où celui-ci autorise son collaborateur Champein à « faire donner » la pièce « sur tous les théâtres » qu'il jugera « convenables. » [Lettre datée du 15 pluviose an V.]*

(91) *Les Châteaux en Espagne*, comédie en cinq actes et en vers, représentée, pour la première fois, au Théâtre Français, le 20 février 1789 ; et à Versailles, devant Leurs Majestés, le 26 mars suivant. Paris, 1790.

(92) *Ibid.*, I, 8, p. 10.

(93) *Ibid.*, p. 11.

aux frais de ceux dont les maisons se rencontrent sur son chemin. Vingt mariages ainsi lui échappent, et vingt emplois (94). Il est vrai que son imagination supplée, par les songeries où elle l'entraîne, à ces contrariétés. Tantôt il se voit à la tête d'un royaume, et, — bon roi, — choisissant de bons ministres (95). Tantôt il se voit, après un duel, étendu sur un lit, et, là, soigné par Henriette d'Orfeuil qui lui joue du clavecin, lui fait la lecture, pousse un soupir, se désole (96).

Ce don Quichotte est accompagné d'un Sancho, le valet Victor. Celui-là peste, gronde, boude, s'irrite, mais n'en garde pas moins à son maître affection et tendresse. Écoutons-le, lorsqu'au premier acte il lui dit :

Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre :
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre ;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher, mais vous quitter jamais. (97)

Comme Sancho, Victor en arrive par degrés à une exaltation presque égale à celle que montre, trop souvent, M. d'Orlange. Si M. d'Orlange devient ministre par exemple, Victor sera, — et il sourit à cette idée, — le favori du ministre (98). Il est d'ailleurs, aussi bien que son maître et que le héros de Cervantes, fort capable de se laisser prendre à ses propres rêves. Un billet de loterie qu'il a dans sa poche lui garantit, affirme-t-il, et considération et richesse (99). Il y a, dans ce Sancho, un commencement de don Quichotte.

VI

Une autre preuve de cette faveur que le *Don Quichotte* conserve chez nous, c'est le rôle que l'on se met à lui assigner dans la formation et dans la culture de l'esprit. Pendant tout le xvii^e siècle, en effet, nous ne saurions citer en ce sens que deux témoignages : celui du comte d'Ayen et celui du journaliste hollandais Van Effen. Adrien-Maurice de Noailles, comte d'Ayen, et mari

(94) *Les Châteaux en Espagne*, I, 8, p. 12.

(95) *Ibid.*, III, 7, p. 42.

(96) *Ibid.*, IV, 5, p. 49.

(97) *Ibid.*, I, 8, p. 12.

(98) *Ibid.*, p. 13.

(99) *Ibid.*, III, 8, p. 43, 44.

d'une nièce de M^{me} de Maintenon, avait été invité par la fondatrice de Saint-Cyr à lui dire quels livres lui paraissaient bons pour inciter à la lecture la pétulante et paresseuse Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne. Dans une lettre du 27 mai 1699, le comte recommanda, entre autres « livres amusants », *Don Quichotte*. Fort sérieusement, toutefois, il ajoutait que le *Don Quichotte* « préviendrait » Marie-Adélaïde « contre le ridicule et le danger des romans. » (100) Pour Just Van Effen, dans le dernier numéro de son journal « Le Misanthrope (*sic*) [1711-1712], il affirme avec conviction que la lecture du *Don Quichotte* lui semble « une des meilleures pour égayer l'esprit de la Jeunesse, et en même tems pour lui former le jugement. » Elle apprendra dans l'ouvrage de Cervantes à se « dégoûter » des « livres fabuleux », des histoires romanesques « si capables de lui déregler l'esprit et le cœur. » (101)

Plus nombreux sont les témoignages au XVIII^e siècle, du moins dans les dernières années. Déjà sous Louis XV, à la date de 1765, telle « petite bibliothèque » de collège ou de pensionnat contenait *Don Quichotte*, et tel écolier, vers l'âge de douze ans, le lisait, comme il lisait d'ailleurs, au hasard de la rencontre, *Télémaque* et *Robinson Crusoé*, l'*Histoire universelle* et *Gil-Blas*, le *Petit Carême* et le *Siège de Calais* (102).

De son côté, le critique Delécluze, l'auteur de *David, son Ecole et son Temps*, nous a dit que le premier ouvrage qu'il eut autorisation de lire, ce fut le *Don Quichotte*. Il avait treize ans à cette date de 1773 où il ouvrit pour la première fois l'œuvre célèbre. Et si vives furent les « émotions » ressenties, qu'il s'avoue bien incapable de nous les rendre : « un monde nouveau », nous déclare-t-il seulement, se découvrait « à sa jeune imagination », et il jugeait étroite l'existence renfermée, quasi solitaire, qui était alors la sienne (103). Pareillement, à une jeune fille de sa connaissance, M^{lle} Augustine B..., âgée de quinze ans,

(100) *Mémoires politiques et militaires, pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV, composés sur les pièces originales recueillies par Adrien-Maurice, duc de Noailles, maréchal de France et ministre d'Etat. (Collection Michaud et Poujoulat, Mémoires pour servir à l'Histoire de France, t. X, p. 190).*

(101) *Le Misanthrope*, n° 87, année 1712.

(102) *Anecdotes historiques* par le baron Honoré Duveyrier, publiées pour la Société d'Histoire contemporaine par Maurice Tourneux, Paris, 1907, p. 34, 35. Honoré est alors élève (1765), à Saint-Germain-en-Laye, dans un pensionnat tenu par un certain M. Prozelle.

(103) *Souvenirs de soixante années* par Etienne-Jean Delécluze, auteur de *David, son Ecole et son temps*. Paris, 1862, p. 12, 13.

c'est le *Don Quichotte* que l'on donne d'abord à lire, et, avec lui, *Gil-Blas*, *Lazarille de Tormès*, — et l'inévitable Boileau (104).

Mais voici que les « Cours de lecture » recommandent expressément l'ouvrage de Cervantes. M^{me} de Genlis le met entre les mains de son Adèle avant la quinzième année (105). De même, lorsque le marquis de Lezay-Marnesia dresse son « plan de lecture » pour une jeune dame, il n'a garde d'oublier le *Don Quichotte*. Le marquis se montre favorable aux romans : « ...on en tirera des lumières peut-être plus sûres, pour apprendre à connoître les hommes et la marche de leurs idées, que celles qu'on pourroit trouver dans l'Histoire, et même dans des traités de Morale très-bien faits. » Le *Don Quichotte* est, en ce sens, un précieux recueil de renseignements : toute l'âme, toutes les habitudes de nos voisins s'y expriment sous le couvert de l'imagination la plus gaie : « Dom Quichotte... nous peint les extravagances chevaleresques des Espagnols, leurs graves ridicules, leurs préjugés, leur ignorance et leur sérieuse déraison, d'une manière plus sûre et plus piquante, que les gros livres qu'on a écrit (*sic*) sur cette nation. » (106)

En revanche, il importe de signaler que des critiques en renom résistent encore à ce goût si marqué du public et des éducateurs, qu'ils font leurs réserves sur la valeur du roman, qu'en un mot ils ne le jugent pas l'un des chefs-d'œuvre des Lettres. Chamfort a beau reconnaître que « Michel Cervantes » a eu « la gloire de combattre et de vaincre un ridicule dont le théâtre espagnol aurait dû faire justice » (107), il estime cependant que le *Don Quichotte* est trop souvent « au-delà des bornes du comique. » « *Don Quichotte* est ridicule par ses idées de chevalerie, *Sancho* ne l'est pas moins par ses idées de fortune ; mais il semble que l'auteur se moque de tous deux, et qu'il leur

(104) *Souvenirs de soixante années*, p. 17.

(105) M^{me} de Genlis, *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Éducation*, contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes Personnes et des Hommes. Paris, 1782, 3 vol., t. III, p. 457.

(106) Cl. Fr. Ad. de Lezay-Marnesia, *Plan de lecture pour une jeune dame*, 2^e édit. 1800, p. 40, 41. (La 1^{re} édition est de 1784). — A quelques années de là (1808), le *Règlement général provisoire du collège des demoiselles à Milan* mentionne comme livre de récréation, avec les *Voyages de Campe*, le *Don Quichotte* (Ch. Dejob, *L'Instruction publique en France et en Italie au XIX^e siècle*, p. 74).

(107) Chamfort, *Œuvres complètes, recueillies et publiées, avec une notice historique sur la vie et les écrits de l'auteur*, par P. R. Auguis. Paris, 1824, t. I : *Eloge de Molière. Discours qui a remporté le prix de l'Académie française en 1769*, p. 10.

souffle des choses outrées et bizarres, pour les rendre ridicules aux autres, et pour se divertir lui-même. » (108)

La Harpe montre aussi peu d'enthousiasme que Chamfort. Si l'œuvre lui a plu, ce qui est probable, elle ne l'a pas conquis. Il vient d'entretenir de *Gil-Blas* ses auditeurs du Lycée, et il explique : « *Gil-Blas* conduit naturellement à parler de *Don Quichotte*, ouvrage original, dont la nation espagnole est redevable à l'extravagance de ses écrivains. » Et reproduisant à sa manière l'opinion de Montesquieu, il affirme : « Cent mauvais livres en ont produit un bon qui les a fait tous périr, et qui vivra. » Ce n'est pas que ce roman offre l'absolu modèle du genre. On pourrait lui reprocher d'être un peu long, « même indépendamment des continuateurs. » Il ne nous montre en outre qu'un ridicule, et court chance par là de fatiguer assez vite. Mais ce dernier défaut a du moins l'avantage de nous rendre plus sensible l'art de l'auteur, « qui a su tirer tant de choses agréables de la folie sérieuse de *Don Quichotte* et des bouffonneries de Sancho. » On voudrait pourtant savoir quelles sont ces « choses agréables. » Et le vague de l'expression a bien l'air de couvrir quelque insuffisance critique. Pour La Harpe encore, « les nouvelles historiques dont ce livre est semé » en augmentent le prix. L'une d'elles, le *Curieux impertinent*, « est un des meilleurs morceaux de Cervantes. » (109)

La Harpe recherche ensuite ce qui fait que le *Don Quichotte*, malgré le succès que lui ont assuré chez nous les traductions, n'est pas « du goût de tout le monde. » « Il y a des esprits sévères pour qui le fond de ce livre est trop frivole, et qui ne peuvent pas lire les folies d'un malheureux qu'il faudrait renfermer. » Cette antipathie, il l'explique par le sujet lui-même : les ouvrages « qui ne peignent qu'un ridicule particulier » « sont toujours au-dessous de ceux qui peignent l'homme de tous les temps et de tous les lieux. » La Harpe rappelle alors, fort inconsiderément, la *Métromanie* de Piron. C'est, dit-il, pour le même motif « que des juges délicats n'ont jamais regardé la *Métromanie* que comme un ouvrage du second ordre. » (110) Que conclure de ce rapprochement ? Selon La Harpe, le roman de Cervantes, qui ne développe aux yeux et n'exprime que la passion cheva-

(108) Chamfort, *Œuvres complètes*, t. IV : *Observations générales sur l'art dramatique*, p. 213.

(109) La Harpe, *Lycée ou Cours de Littérature ancienne et moderne*. Dijon, 1821, t. XVI, p. 246, 247.

(110) *Ibid.*, p. 247.

leresque, ne mériterait-il pas dans la hiérarchie littéraire un rang plus élevé que la comédie de Piron, cette satire, mais simplement amusante, de la passion de faire des vers ? La Harpe, — et Chamfort, — ont de toute évidence les mêmes étroitesse de goût et de pensée qu'un abbé Trublet ou, au *xvii^e* siècle, un P. Bouhours. Tous deux ont trop étudié les grands écrivains de l'âge précédent et, par suite, ils sont trop imprégnés de l'esprit classique pour qu'un ouvrage leur semble réellement supérieur, s'il n'exprime pas l'homme en général, — l'homme abstrait.

Cependant une vue plus large, une conception plus vigoureuse s'était déjà révélée. Beaucoup mieux que La Harpe et avant lui, un Geoffroy, un Bernardin de Saint-Pierre avaient ressenti le charme, compris l'intérêt ou signalé l'importance du roman.

« *Le Don-Quichotte*, écrit Geoffroy, est un Ouvrage digne des plus beaux jours de la Littérature ; un Ouvrage accompli ; et dans quel genre ? dans le genre plaisant, le plus difficile de tous, et celui qui demande le tact le plus fin et le plus délicat. De la satire d'un ridicule ; d'une ironie dont le fonds est toujours le même, *Cervantes* fait un Roman en plusieurs volumes, très-amusant, très-varié ; un Roman immortel qui a survécu au ridicule qu'il attaque, et qui dans tous les âges fera les délices des lecteurs les plus polis... » (111)

Bernardin va plus loin que Geoffroy : chez lui se préparent et, déjà, se font pressentir les interprétations modernes du chef-d'œuvre. D'abord il se représente avec netteté le personnage même de don Quichotte. Il parle de sa « taille », de son « encolure ». Dites, écrit-il, d'un homme que vous voulez nous montrer, « qu'il a la taille et l'encolure d'un Don Quichotte, un nez de saint Charles Borromée, etc. », vous nous le peindrez « en quatre mots » (112). Surtout, Bernardin considère que le *Don Quichotte* est, avec l'épopée homérique, l'*Evangile*, le *Pantagruel* et le *Télémaque*, l'un des plus beaux livres humains. Cervantes et Rabelais, selon lui, ont presque dans le même temps causé une révolution dans les idées et les mœurs, et rénové le monde. Voici

(111) *L'Année Littéraire*, 1783, t. VIII, à propos de la *Galatée*, de Florian, p. 86. — Geoffroy reprend en ces termes assez lourds l'opinion de Montesquieu : « ...un Roman qui tout-à-la fois est l'honneur et la honte de la Nation *Espagnol* (sic), puisque le seul bon Livre qu'elle ait produit est celui qui se moque de tous les autres, comme l'a dit si agréablement *M. de Montesquieu*. » (*Ibid.*, p. 86).

(112) Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, 1830, tome IV, *Etudes de la Nature*, p. 224. La 1^{re} éd. des *Etudes* est de 1784 (3 vol. in-12).

comme il raisonne : les « sauvages » qui habitaient les forêts des Gaules auraient été, après la révélation du christianisme, les plus heureux des hommes, s'ils avaient été libres. Mais ils étaient soumis à des « tyrans », « et ces tyrans les replongèrent dans une barbarie sacrée, en leur présentant des fantômes d'autant plus effrayans, que les objets de leur confiance étaient devenus ceux de leur terreur. » Le moyen-âge n'a été ainsi, de par le moine et le chevalier, qu'une longue période de souffrances ; si bien que « c'en était fait du bonheur des peuples, et même de la religion », si, au xvr^e siècle, n'étaient apparus deux hommes de lettres : Rabelais en France, Cervantes en Espagne, l'un qui ébranla le pouvoir monacal, l'autre celui de la chevalerie : « Pour renverser ces deux colosses, ils n'employèrent d'autres armes que le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine. Semblables aux enfans, les peuples rirent et se rassurèrent. » Le bonheur eût été dès lors acquis à l'humanité, si les princes régnants avaient été capables de le lui garder et maintenir. Mais leur insuffisance se révéla tout de suite, et c'est contre elle que Fénelon s'éleva : « Le Télémaque parut, et ce livre rappela l'Europe aux harmonies de la nature. Il produisit une grande révolution dans la politique. Il ramena les peuples et les rois aux arts utiles, au commerce, à l'agriculture, et surtout au sentiment de la Divinité. » (113) Rabelais, Cervantes, Fénelon, voilà donc, pour Bernardin de Saint-Pierre, les trois bienfaiteurs du monde moderne : les deux premiers ont détruit, le troisième a tâché de réédifier.

Ce sont là de bien chimériques perspectives. Trop simples et grandioses, elles méconnaissent, oublient les faits et l'histoire. Bernardin de Saint-Pierre a déjà le goût romantique des explications aventureuses, non contrôlées par le réel, où l'imagination se déploie avec fantaisie et puissance. Nous avons là un aperçu théorique, dont l'imperturbable assurance fait, un demi-siècle auparavant, songer à la manière de Hugo et de Michelet. Pour nous en tenir au *Don Quichotte*, Bernardin a bien vu que c'est une œuvre de combat : son tort, c'est de l'avoir estimée plus

(113) Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, t. V, *Etudes de la Nature*, p. 315, 316. — Ce rapprochement de Cervantes avec Fénelon se rencontre aussi dans l'*Encyclopédie méthodique*, Histoire, tome second, année 1786, article : Cervantes (Saavedra (Miguel)) (*Hist. litt. mod.*), p. 28 ; mais l'auteur de l'article sacrifie le *Don Quichotte* au *Télémaque* : « Dom Quichotte n'a qu'une utilité locale, et ne tend à corriger qu'un excès et un ridicule national. Télémaque est d'une utilité éternelle, universelle, et si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un livre, il naîtroit de celui-là. »

virulente et agressive qu'amusée. Cervantes ne fronce jamais le sourcil, n'a point de haine, n'éclate pas en sarcasmes : il raille de bonne humeur, avec gaieté. Ajoutons que, s'il a coupé court à la mode chevaleresque, celle-ci, quand il est venu, était depuis longtemps déclinante et comme « à bout de voie ». Il ne commence point une révolution : il précipite une décadence.

Lu, imité, commenté, le *Don Quichotte* demeure donc une œuvre vivante parmi les contemporains de Louis XVI, et aux approches de la Révolution. Nombreux sont les écrivains qui s'en souviennent, le citent, nomment ses personnages, les reproduisent à leur manière. Don Quichotte fait le sujet d'un poème. Sancho Pança se retrouve dans Figaro. Et Bernardin de Saint-Pierre estime Cervantes un bienfaiteur de l'Humanité. Certes, l'Ancien Régime, en ses dernières années, a libéralement favorisé chez nous le double renom du romancier et de son roman.

CHAPITRE II

Le “Don Quichotte” de Florian (1799)

- I. — Florian et la littérature espagnole. Jugements sur les diverses œuvres de Cervantes. L'impression première produite par le *Don Quichotte* sur son futur traducteur. Une fable intitulée *Don Quichotte*. Appréciations de Florian sur le chef-d'œuvre, sur la traduction de Filleau de Saint-Martin. Principes de Florian traducteur.
- II. — La traduction. Florian omet, supprime, abrège. Etude détaillée d'un portrait, d'un discours, d'une description. La méthode de Florian atténue les physionomies, adoucit les singularités des caractères. Les pièces de vers : infidélité continuelle, mais de l'esprit, du goût, de l'émotion.
- III. — Jugements contemporains : le *Magasin Encyclopédique*, le *Journal de Paris*, la *Décade philosophique*, le *Spectateur du Nord*, Marie-Joseph Chénier, le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, l'abbé de Féletz. Appréciations modernes : Viardot, Jal, Henri de Bornier, Saillard. Conclusion.

I

C'est encore un homme de l'Ancien Régime que Florian. Or Florian, plus qu'aucun traducteur ou critique, a contribué en France à la glorieuse fortune de Cervantes et de don Quichotte.

Vers 1792 (1), environ, Florian a pensé que, même après Filleau et Lesage, il était possible de présenter au public le Chevalier de la Manche et son écuyer, mais en les accommodant

(1) La traduction de Florian a dû être achevée vers le milieu de l'année 1794. Nous lisons en effet dans le *Mémoire* que Florian adressa de la ville de Sceaux au Comité de Salut public le 19 prairial an II de la République, c'est-à-dire le 8 juin 1794, — nous y lisons la phrase suivante : « ...le citoyen Florian

avec plus d'élégance, plus à la française. Comme Filleau, et à l'opposé de Lesage, c'est au texte de Cervantes qu'il aura recours : il nous en donnera sinon une traduction, du moins une adaptation, un arrangement.

De bonne heure, la littérature espagnole l'a séduit. Sa mère, en effet, tirait son origine d'Espagne, et « il lui était doux », comme le dit son biographe Jauffret, « de parler une langue que sa mère avait parlé (*sic*). » Ainsi, pour employer encore le langage suranné de Jauffret, cette prédilection évidente « fait l'éloge de son cœur. » (2)

Parmi les écrivains d'outre-Pyrénées que Florian a lus avec le plus d'attention, il faut citer le fabuliste Iriarte, à qui il emprunte quelques-uns de ses plus ingénieux apologues (3). Le genre hispano-mauresque l'a tenté aussi, et son *Gonzalve de Cordoue* est, avec l'*Abencerage*, de Chateaubriand, la seule œuvre imitée ou inspirée de Perez de Hita qui ait conservé quelques lecteurs (4). Les relations entre Maures et Espagnols l'avaient d'ailleurs vivement intéressé, et il a fait précéder son *Gonzalve* d'un Précis historique sur les Maures qui, pour l'époque où il fut composé, révèle certaines connaissances exactes. Il se proposait enfin, dans les derniers temps de sa vie, de donner une histoire de l'Espagne. Et celle-ci, traitée superficiellement sans doute, n'en eût pas moins renseigné et éclairé sur les traditions, les habitudes, l'héroïsme castillans.

Mais, de tous les écrivains de la péninsule, celui qu'il a goûté le mieux et qu'il a toujours considéré comme le plus grand, c'est Cervantes. Il le met sans hésiter hors de pair, et il affirme avec raison que nulle œuvre, chez nos voisins, n'est supérieure au *Don Quichotte* : « Les Espagnols, écrit-il, ont été nos maîtres en

vient de finir et fait imprimer dans ce moment une nouvelle traduction du *Don Quichotte* de Michel Cervantès. » [Cf. Aulard, *Florian pendant la Révolution*, dans la *Révolution française, Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, t. 29 (juillet-décembre 1895), p. 289 à 297.] De même, le 22 prairial an II, c'est-à-dire le 11 juin 1794, annonçant à Boissy d'Anglas qu'il a mis au net le plan de son « nouveau Cours d'histoire pour l'éducation nationale » et qu'il le lui envoie, Florian lui parle de son *Don Quichotte* en ces termes : « ...j'insiste sur *Don Quichotte*, pour que l'on ne soit pas surpris de le voir paraître dans six mois, quoique l'on m'eût donné autre chose à faire. » (Florian, *Mémoires d'un Jeune Espagnol suivis des Lettres à Madame de la Briche et à Boissy d'Anglas*. [Collection des *Chefs-d'œuvre méconnus*], Paris, 1923, p. 267).

(2) Florian, *Œuvres complètes*, Paris, 1810, t. VI, Vie de Florian, par L. F. Jauffret, p. 8, 9.

(3) Cf. G. Saillard, *Florian, sa vie, son œuvre*, Toulouse, 1912, et Vezinet, *Molière, Florian et la littérature espagnole*, Paris, 1909.

(4) Dans ce genre du roman grenadin, Florian a encore composé une nouvelle : *Célestine*.

littérature... Ils avaient un théâtre et de bons poètes long-temps avant nous : Lope de Véga, Garcilasse, Michel de Cervantes, écrivaient avant la naissance de Rotrou et de Corneille. *Don Quichotte avait déjà valu à la littérature espagnole une gloire dont elle a paru se contenter, puisqu'elle ne s'est pas souciée d'aller au-delà.* » (5)

N'est-ce pas Florian, encore, qui, à propos de Cervantes, a composé le vers fameux :

Il corrigea son siècle et mourut de misère ? (6)

Nous pourrions enfin relever chez lui quelques appréciations sur les œuvres diverses du grand Espagnol. Dans l'étude intitulée : *Des Ouvrages de Cervantes* (7), il passe en revue, — avec beaucoup de hâte, certes, — non seulement le *Don Quichotte*, mais les *Nouvelles*, le *Voyage au Parnasse*, les *Comedies*, les *Entremeses*. Des *Entremeses*, il dira en particulier : « ces ouvrages valent mieux que ses comédies. Presque tous ont du comique et du naturel ; quelques-uns sont trop libres, mais deux surtout sont charmans : l'un, appelé *la Cave de Salamanque*, est précisément notre *Soldat magicien* ; on a calqué l'opéra-comique français sur l'ouvrage espagnol : l'autre, nommé le *Tableau merveilleux*, a fourni à Piron l'idée d'un opéra en vaudevilles, *Le Faux Prodige*, beaucoup moins joli que la petite pièce de Cervantes. » (8) — *Persiles et Sigismonde* ne l'a pas laissé, non plus, indifférent. Quant à *Galatée*, c'est pour lui une des meilleures pastorales, et des plus gracieusement écrites. L'on sait d'ailleurs qu'il a cherché à l'adapter à notre goût et que, comme du *Don Quichotte*, il en a composé une trop libre traduction (9). De Cervantes encore, il a imité quelques-unes des *Nouvelles exemplaires*.

(5) Florian, *Œuvres complètes*, t. II, p. 1, 2.

(6) *Ibid.*, t. I, en tête de la *Galatée*. — Rappelons ici que Florian avait composé le plan d'un opéra intitulé *Cervantes*. Du moins, Pixérécourt qui nous l'affirme également qu'il n'a pu trouver que le plan du premier acte : le reste s'est-il perdu, ou Florian n'a-t-il pas achevé son ouvrage ? Ce premier acte développe les premières tentatives de Cervantes prisonnier à Alger pour s'enfuir et le début des relations avec Zoraïde, — une Zoraïde qui n'est plus au juste Zoraïde, mais une Française esclave du dey d'Alger qui l'aime et veut l'épouser. (Florian, *Œuvres inédites*, édition Pixérécourt, Paris, 1824, t. III, *Mélanges*, p. 69.) — Disons encore que Florian avait dressé, pour son usage propre, une liste d'*Ouvrages à relire souvent*, et que cette liste contient le nom de Cervantes entre les *Métamorphoses d'Ovide* et *Rabelais*. (Pixérécourt, *Œuvres inédites* de Florian, t. IV, p. 225.)

(7) Florian, *Œuvres complètes*, t. I.

(8) *Ibid.*, p. 31, 32. — Le *Soldat magicien* est de G. de Scudéry.

(9) La *Galatée*, « pastorale imitée de Cervantes », est de 1783.

Son *Dialogue des deux chiens* n'est qu'un arrangement du *Coloquio de los perros* ; sa *Léocadie de la Fuerza de la Sangre*. C'est qu'il savait, aussi bien que du *Don Quichotte*, toute la valeur de ces récits : « L'auteur de don Quichotte a fait douze Nouvelles, qui toutes sont agréables, mais dont trois surtout méritent d'être distinguées par l'intérêt, l'originalité, la philosophie, que le peintre de Dorothee et de Sancho savait si bien répandre dans ses ouvrages. » (10)

Mais, si Cervantes est le génie supérieur de l'Espagne, *Don Quichotte*, de son côté, est la production la plus heureuse de ce génie. Nous savons pourtant que, dans sa jeunesse, Florian résista au charme de la plaisante histoire. Destiné au service militaire, il en avait pris le genre : manières avantageuses, bouillante ardeur, esprit de bravade. Sa tête en outre s'était échauffée par la lecture de quelques romans de chevalerie : prouesses et exploits étaient devenus si fort de son goût que le *Don Quichotte*, qu'il lut vers le même temps, le révolta et l'irrita. (11) Ces héros qu'il admirait, l'impertinent Cervantes en avait exagéré jusqu'au ridicule le besoin de dévouement, la promptitude à agir, la fougue valeureuse. Et lui-même, Florian, dans ces primes années, il avait quelque chose en lui à la *don Quichotte*, quelque chose de vif, de pétulant, une sorte d'impatience irréfléchie dont il a, scrupuleusement, noté les manifestations sans gloire et les avatars comiques. Dans ses *Mémoires d'un Jeune Espagnol* (12), il se montre à nous, chez Voltaire, à Ferney, en train d'abattre, d'un geste superbe, les pavots du jardin. Il se pique d'honneur à ce beau carnage, et, tout plein de ses lectures d'Homère, il jurerait qu'il est un Achille devastateur, et que les tiges immolées, ce sont d'impuissants Troyens. Plus tard, à Bapaume, où il suit les cours de l'Ecole d'artillerie, il livre contre une Dulcinée qui, elle, n'en est pas à son coup d'essai, son premier combat amoureux. Au sortir de ce haut fait, il avait l'air, nous dit-il, « d'un héros vainqueur ». Attitude trop orgueilleuse et dont il comprend bientôt la naïveté sotte : il a aimé d'un cœur tout neuf une fille qui n'avait plus rien à perdre... Et, quelle ne fut pas sa douleur, en apprenant le lendemain que sa « divinité », quelques jours auparavant, avait été fouettée comme

(10) Florian, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 101.

(11) *Ibid.*, t. I, *Vie de Florian*, par L. F. Jauffret, p. 11.

(12) Florian, *Mémoires d'un Jeune Espagnol*, Paris, 1923 (Collection des *Chefs-d'œuvre méconnus*), p. 68, 69, 70.

indigne et chassée d'une ville voisine ! Il ajoute, avec un sourire : « Voilà quelle fut la première sortie de Don Quichotte, et la première aventure que son courage mit à fin. » (13)

Avec l'âge, et à mesure que Florian devint plus capable de goûter l'humour, d'apprécier l'aisance, la puissance du romancier, l'impression d'abord ressentie s'effaça. Vers la fin de sa vie, Florian ne disait-il pas que, s'il travaillait à une traduction du *Don Quichotte*, c'était, bien sûr, « pour se reposer », mais encore « pour prouver à Cervantes qu'il avoit entièrement oublié l'aversion qu'il avoit eue pour lui dans son enfance ? » (14) Il en arriva même à s'amuser franchement des malheurs de l'hidalgo, et l'une de ses fables nous présente don Quichotte sous l'habit grotesque d'un berger amoureux, d'un « Tircis » ou d'un « Cela-don. » Il a pris « panetière et houlette », s'est coiffé d'un petit chapeau garni d'un ruban vert, et, par les sons d'une musette essoufflée, il essaie de charmer tous les échos d'alentour. Le pauvre homme, bien qu'il ait dû renoncer au sublime état de chevalerie, n'en continue pas moins de subir les prestiges de l'illusion. Une grosse vachère, qui vient à passer, lui semble une bergère fine et délicate; il la nomme fort galamment Timarette, et « pressé d'un amoureux désir », il la veut entraîner vers un nid de tourtereaux. Mais Timarette ou, de son nom prosaïque, Fanchon a un jeune et robuste amant, lequel apparaît tout à coup et, brutal, jette à terre, d'un coup de bâton, le vieux fou (15).

Cette fable n'est point bonne. L'humiliation excessive du héros nous y déplaît fort. Un don Quichotte âgé, galant et battu, c'est trop. Nous ne saurions nous amuser à une insipide caricature, et Cervantes ici a mal inspiré le poète. Il n'en reste pas moins que Florian a fini par trouver matière à rire, et non plus seulement à s'indigner, dans les échecs et misères de l'enthousiaste paladin.

Que pense-t-il donc du chef-d'œuvre en lui-même ? — Notons d'abord qu'il y fait volontiers allusion. Si, dans une lettre, il félicite sa très chère Madame de la Briche (16) d'avoir marié

(13) Florian, *Mémoires d'un Jeune Espagnol*, p. 119, 120.

(14) Florian, *Œuvres complètes*, t. I, *Vie de Florian*, p. 27.

(15) Voir cette fable à l'Appendice I.

(16) « M^{lle} Prévost, avait, en 1780, épousé M. Lalive de la Briche, introducteur des Ambassadeurs et secrétaire des commandements de la Reine, frère de M^{me} de la Châtre et de M^{me} d'Houdetot, du comte de Jully et du marquis d'Epinay. » (*Mémoires d'un Jeune Espagnol*, éd. de 1923, *Introduction* par André Bouis, p. 19, 20.) M^{me} de la Briche était tombée veuve en 1785.

deux jeunes gens, « vous avez renouvelé, lui dit-il, les noces de Gamache pour Basile et pour Quitterie ; j'y ai bien pensé, je vous assure, et j'ai vivement regretté de n'avoir pu vous aller demander la permission de tremper mon croûton de pain dans une de ces belles marmites qu'on ne peut regarder sans attendrissement. » (17) Cette « belle noce », Madame de la Briche lui en a envoyé un « récit » qui lui « a fait autant de plaisir que celui du bon Cervantes. » « Vous savez même, affirme-t-il à l'adroite épistolière, y mêler une impression de sentiment que l'on ne trouve pas toujours dans les écrits de *ce grand homme* ; et Quitterie ne vaut pas M^{lle} Filou, à beaucoup près. » (18). Plus tard, écrivant encore à Madame de la Briche, c'est par une citation de Cervantes que Florian débute : « *Lecteur oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrais que mon ouvrage fût le plus parfait des livres ?* C'est ainsi que Michel Cervantes commence la préface de don Quichotte. Ai-je besoin, Madame, qui n'êtes jamais oisive, de vous jurer que je voudrais de tout mon cœur être au Marais. » (19)

Madame de la Briche est également la confidente de la joie et, aussi, de la difficulté qu'il éprouve à traduire Cervantes. La joie : « J'adresse cette lettre à Méréville, où M. de Savalette m'a dit que vous étiez. Je l'ai laissé avec toute sa famille, et j'ai le bonheur de penser que mon petit voyage lui a fait plaisir. Je leur lisais le soir le nouveau Don Quichotte qu'ils ont traité comme le duc et la duchesse traitaient le chevalier de la Manche. Je ne puis m'empêcher de vous confier que je suis content de mon ouvrage, et que j'espère raccommo-der Cervantes avec beaucoup de gens d'esprit qui n'ont pourtant pas celui d'admirer ce grand génie. *Génie* n'est que juste au moins, souvenez-vous de cela, Madame de la Briche (20). » Une autre fois, le ton est moins gai, et quelque lassitude s'aperçoit chez le traducteur : « Assis au coin de mon feu, j'ai décrit les noces de Gamache, en pensant aux noces de Filou. Ce morceau, plus difficile qu'on ne croit,

(17) Florian, *Mémoires d'une Jeune Espagnol*, p. 199, lettre VIII, du 23 octobre 1789.

(18) *Ibid.*, p. 203, lettre IX, du 16 novembre 1789.

(19) *Ibid.*, p. 205, lettre X, du 12 mai 1790. — Le magnifique château du Marais avait été élevé, à grands frais, près d'Arpajon, par M. le Maître, trésorier général de l'Artillerie et oncle de M^{me} de la Briche.

(20) *Ibid.*, p. 234, lettre XVIII, du 7 juin 1793. — C'est M. Savalette de Magnanville, beau-père du président d'Hornoy, ami de Florian, qui avait fait connaître à ce dernier M^{me} de la Briche.

m'a donné beaucoup de peine. Il est quelquefois long dans l'original, et je mets infiniment plus de temps, j'éprouve beaucoup plus d'ennui, à retrancher quelque chose à mon bien-aimé Cervantes, qu'à traduire ses grandes pages... Quoi qu'il en soit, mon Gamache est à peu près fait, et j'espère que vous en serez contente... » (21)

Retenons cette expression : « mon bien-aimé Cervantes. » Nulle autre ne saurait mieux rendre la ferveur de l'admiration qu'éprouve Florian pour l'auteur du *Don Quichotte*. Le *Don Quichotte*, en effet, c'est le « plus bel ouvrage » (22) de l'écrivain espagnol. Raison, gaîté, fine ironie, exacte vérité des portraits, pureté et naturel du style, que de mérites ! (23) Et si nous consultons les avertissements dont Florian a fait précéder sa traduction de la I^{re} et de la II^e partie (24), nous constaterons les mêmes louanges précises, et en termes aussi forts : « Tout ce que dit le héros, lorsqu'il ne parle pas de chevalerie, semble dicté par la sagesse pour faire aimer la vertu ; son délire même n'est qu'un amour mal entendu de cette vertu. Don Quichotte est fou dès qu'il agit, il est sage dès qu'il raisonne ; et comme il est toujours bon, on ne cesse point de l'aimer ; on rit de lui, et l'on s'y intéresse ; on le sait insensé, et on l'écoute. » (25) Le *Don Quichotte* rassemble le sérieux et le comique, l'esprit et le jugement, « l'imagination la plus brillante » et « la diction la plus pure. » (26) Nulle monotonie : l'auteur a rempli son livre « de caractères tous différents, quoique presque tous aimables. » Et s'il sait « nous attendrir lorsqu'il lui plaît », il sait encore « nous donner des leçons de vertu, et nous faire rire longtemps sans jamais risquer d'alarmer la pudeur la plus délicate. » (27) Qu'importent, en conséquence, « quelques plaisanteries prolongées ou répétées », « quelques tableaux peu agréables ? » Cervantes n'a pas pu toujours échapper au goût de son siècle et de sa nation (28). Lui

(21) Florian, *Mémoires d'un Jeune Espagnol*, p. 236, 237, lettre XIX du 30 septembre 1793.

(22) Florian, *Œuvres complètes*, t. I, *Des Ouvrages de Cervantes*, p. 25.

(23) *Ibid.*

(24) Nous étudierons la traduction de Florian dans l'édition Didot, Paris, an VII (1799), 6 vol., — c'est-à-dire dans la première édition de l'ouvrage. Rappelons que c'est un ouvrage posthume, Florian étant mort le 27 fructidor an II (13 septembre 1794).

(25) *Don Quichotte de la Manche*, traduit de l'Espagnol de Michel de Cervantes par Florian, t. I, p. 2.

(26) *Ibid.*, p. 4.

(27) *Ibid.*, p. 5.

(28) *Ibid.*

reprochons-nous encore des oublis, des distractions, des inadvertances ? Florian a bien remarqué qu'au chapitre V, dans la I^e partie, la gouvernante dit au curé que don Quichotte est absent depuis six jours, alors qu'il est parti, tout juste, la veille ; — qu'au chapitre VII, Sancho appelle sa femme « Jeanne Guttieres », alors que, partout ailleurs, elle se nomme Thérèse ; — qu'au chapitre XXIII « Ginès de Passamont vole l'âne de Sancho » et qu'« à la page suivante, Sancho suit son maître, monté sur son âne. » (29) Regardons plutôt, toutefois, ce qui fait le charme original du livre : « l'élégance continuelle et l'heureux mélange de tous les styles » : « Cervantes s'élève souvent jusqu'au ton le plus oratoire, le plus poétique, lorsqu'il fait parler don Quichotte ; il emploie le langage naïf et piquant de la véritable comédie dans les réflexions de Sancho ; il sait trouver une autre manière aussi naturelle, aussi gaie, mais cependant différente, quand il amène sur la scène des pâtres ou des chevriers ; et il revient, sans qu'on s'en aperçoive, à son rôle d'historien, dans une prose claire, facile, quelquefois un peu abondante, mais toujours harmonieuse. » (30)

Qu'on le blâme donc, tant qu'on voudra, d'avoir mêlé à son récit trop d'épisodes, d'avoir trop multiplié les coups sur le dos de l'hidalgo : un Cardenio, une Dorothee, un Captif attacheront toujours (31). Ces coups eux-mêmes, Cervantes s'en est montré bien plus économe dans sa II^e partie. Pareillement, les épisodes ont été fort réduits : on ne trouverait presque à citer, en ce genre de récits superflus, que l'histoire d'Anne Félix et de don Grégorio (32). Florian résume enfin sa pensée sur l'ensemble de l'œuvre en ces termes singulièrement admiratifs : « ...on sera sûrement frappé du prodigieux mérite d'un homme qui, après avoir amusé, intéressé, touché, fait penser et rire à-la-fois, pendant une première partie, que l'on pourroit regarder à elle seule comme un beau roman, trouve le moyen, avec les mêmes personnages, le même sujet presque épuisé, de réveiller l'attention, l'intérêt, le rire, de créer de nouvelles scènes, de refaire, pour ainsi dire, d'une manière neuve et peut-être supérieure, un ouvrage déjà excellent. » (33)

Ce chef-d'œuvre a été mal traduit. C'est du moins ce qu'af-

(29) *Don Quichotte de la Manche*, t. I, n. 1 de la p. 6.

(30) *Ibid.*, p. 9, 10.

(31) *Ibid.*, t. IV, p. 6.

(32) *Ibid.*, p. 7, 8.

(33) *Ibid.*, p. 10, 11.

firme Florian, lequel ne connaît d'ailleurs que la traduction de Filleau de Saint-Martin. Filleau, nous dit-il dans sa *Vie de Cervantes*, n'atteint jamais à l'élégance, à la finesse de l'original. Il se contente de le reproduire exactement, terme après terme : « Il a rendu le mot espagnol par le mot françois qu'il trouvoit dans le dictionnaire, sans comparer, sans choisir : il a oublié que, surtout dans le comique, aucun mot n'a de synonyme, qu'un seul est le bon, que tout autre est mauvais. » (34) Il y a une sorte de rendu littéral qui est une trahison permanente. Filleau, d'autre part, n'a pas su faire passer en français les vers espagnols. Eux qui sont dans le texte presque tous agréables, une fois tournés mot pour mot dans notre langue, ne sont plus que ridicules (35).

Mais Florian, lui, que se propose-t-il ? Et comment, ainsi qu'il le voudrait, conciliera-t-il à ce « livre célèbre » l'admiration de toutes les personnes « d'esprit et de goût » qui le rebutent encore ? Il n'ignore pas que les Français ont tendance à estimer les ouvrages étrangers « trop polixes. » Il taillera donc, il émondera cet arbre touffu qu'est le roman de Cervantes, retranchant, sans craindre le reproche d'inexactitude, tout ce qui lui semblera longueurs et digressions. Et il pose avec ingénuité ce principe commode qui justifie les pires libertés d'un traducteur avec son auteur : « Quand on traduit un ouvrage d'agrément, la traduction la plus agréable est à coup sûr la plus fidelle. » (36)

Par suite, aucun scrupule ne l'a gêné. Il a, nous avoue-t-il, « adouci » certaines images, « changé » certains vers, « supprimé » les répétitions, « serré beaucoup » les récits, suppléé enfin par la *rapidité* à des événements qu'il ne pouvait rendre. (37). Et qui songerait à lui reprocher cette perpétuelle mutilation du texte ? « Les admirables romans de Clarisse et de Grandisson nous ont été donnés ainsi : leur gloire n'en a pas souffert. » (38) Et les « personnes tolérantes » n'exigeront pas d'un traducteur qu'il renonce à lui, à son sentiment personnel (39). Tranchons le mot : Florian, sans hésiter, se donne à nous pour un abrégiateur : le mot « abrégé » revient souvent dans ses deux préfaces. Il a abrégé le style, les tours, les phrases, restreint cette abondance

(34) Florian, *Œuvres complètes*, *Vie de Cervantes*, t. I, p. 25.

(35) *Ibid.*

(36) *Ibid.*, p. 27.

(37) *Don Quichotte de la Manche traduit de l'Espagnol de Michel de Cervantes par Florian*, t. I, p. 7.

(38) *Ibid.*, p. 7, 8.

(39) *Ibid.*, p. 8.

verbale qui coule d'un si large flot. Il a « abrégé » les « fréquentes sorties » de Cervantes contre Avellaneda, abrégé — ou supprimé — bien d'autres passages : « l'aventure », par exemple, « de la jeune fille de D. Diégo de Llana », et « le combat de don Quichotte avec le laquais Tozilos. » (40) Et il déclare pour finir que c'est surtout « la seconde partie » qu'il a réduite et raccourcie. Les entretiens qui y abondent lui ont paru contenir des « redites » qu'il n'y avait nul moyen de sauver en français, tandis qu'en espagnol, « une grace, une physionomie particulières », et le comique irrésistible des tournures et des mots parviennent toujours à les faire accepter (41).

Plus nettement encore Florian, dans une « note » que nous a transmise Pixérécourt, nous a renseigné sur sa méthode : « Ma manière pour traduire Don Quichotte a été celle-ci : J'ai lu attentivement chaque chapitre, je me suis bien pénétré de l'impression que me faisait éprouver chaque morceau, et j'ai tâché que dans la traduction mon lecteur retrouvât ces mêmes impressions. Voilà la seule fidélité dont je me suis piqué. Qu'on ne me demande pas celle des mots. » (42)

II

Cette liberté que Florian prend avec Cervantes se reconnaît dès les premières pages de sa traduction (43). On n'y trouve ni la dédicace au duc de Béjar, ni les vers qui suivent le prologue. Plus loin, au début de la II^e partie, on ne trouve pas davantage la dédicace au comte de Lemos.

Le détail des chapitres donne lieu à de semblables remarques. Les chapitres L et LI, dans la I^{re} partie, n'ont pas été traduits, et le chapitre L de Florian, intitulé *Grande et fâcheuse aventure* correspond au chapitre LII de Cervantes. Pareillement, dans la

(40) *Don Quichotte de la Manche*, t. IV, p. 6, 8.

(41) *Ibid.*, p. 9.

(42) *Œuvres inédites de Florian, recueillies par R. C. G. de Pixérécourt*, tome troisième, *Mélanges*, Paris, 1824, n. de la page 38.

(43) Sur quel texte Florian a-t-il traduit le *Don Quichotte* ? Il en possédait plusieurs éditions : « l'édition de Don Quichotte en quatre volumes, faite à la Haye en 1744, ...celle imprimée à Madrid en 1750, ...celle d'Anvers, enfin... la superbe édition d'Ibarra, en quatre volumes in-quarto. » (*Œuvres inédites de Florian*, t. VII, *Mélanges : Ma Querelle avec l'abbé Geoffroy*, p. 76, 77.) — Nous comparerons la traduction de Florian avec le texte de l'éd. Ibarra : *El Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra*. Nueva edición corregida por la Real Academia Española, Madrid, 1780.

II^e Partie, Florian omet les 6^e, 9^e, 51^e, 54^e, 56^e, 68^e, 69^e et 70^e chapitres. De plus, dans cette seconde partie, il lui arrive trop souvent de resserrer en un seul deux ou trois chapitres espagnols. Aux 25^e et 26^e de Cervantes correspond le 23^e de Florian, sous ce titre : *Les marionnettes de Mélisandre*. Aux 37^e, 38^e et 39^e correspond le 34^e, sous ce titre : *Histoire de la Doloride*. Aux 40^e et 41^e correspond le 35^e : *Continuation et fin de cette mémorable aventure*. Aux 42^e et 43^e, le 36^e : *Conseils de don Quichotte à Sancho sur le gouvernement de son isle*. Aux 61^e et 62^e, le 51^e : *Réception de notre héros à Barcelone, et son entretien avec la tête enchantée*. Aux 63^e et 64^e, le 52^e : Florian, ici, outrepassé toutes justes bornes : il omet l'aventure de la belle morisque, mais en revanche ajoute à la visite des galères la scène du bal chez Antonio Moro et la rencontre avec le chevalier de la Blanche-Lune. Il donne à l'ensemble un titre qu'il emprunte au chapitre LXIV de Cervantes : *Grande aventure qui de toutes celles qu'on a vues fut la plus douloureuse pour notre héros*. Aux 65^e, 66^e et 67^e chapitres de Cervantes correspond, chez Florian, le 53^e : *Ce que c'était que le chevalier de la Blanche-Lune. Départ de don Quichotte, et ses nouveaux projets*. Les trois derniers chapitres espagnols sont à leur tour ramenés à un seul, le 55^e, et Florian, qui semble avoir hâte d'achever, l'intitule avec quelque précipitation : *Arrivée de don Quichotte chez lui ; sa maladie et sa mort*.

Nombre de vers aussi font défaut. Sonnet de Cardenio, sonnets de Lothaire, sonnets du Captif, sonnet de don Lorenzo, et les courtes pièces : *Es de vidrio la mujer*, . . . *Busco en la muerta la vida*, et cette tendre chanson : *Dulce esperanza mia*, et les brefs morceaux des *Noces de Gamache*, autant d'omissions, de suppressions. Ou encore, avec désinvolture, Florian remplace par d'autres les compositions poétiques de son auteur. A la chanson de Chrysostome, il substitue un groupe de cinq « stances » ; au sonnet que prononce le chevalier des miroirs, il substitue une « romance », — à telle « glose », telle autre glose, et fort dissimulable. Florian est, par excellence, le traducteur infidèle.

Une étude plus approfondie, une étude poussée jusque dans le détail des mots et des phrases, lui sera tout aussi désavantageuse. Comparons, dans l'original espagnol et dans la version française, un portrait, un discours, une description.

Voici le portrait de la duchesse : nous donnons parallèlement les deux textes :

...Ve vuesa merced, señor Don Quixote, la hermosura de mi señora la Duquesa, aquella tez de rostro, que no parece sino de una espada acicalada y tersa, aquellas dos mexillas de leche y de carmin, que en la una tiene el sol y en la otra la luna, y aquella gallardía, con que va pisando, y aun despreciando el suelo, que no parece sino que va derramando salud donde pasa ? Pues sepa vuesa merced, que lo püede agradecer primero à Dios; y luego à dos fuentes que tiene en las dos piernas, por donde se desagua todo el mal humor, de quien dicen los médicos que esta llena (44).

...madame a un teint de rose et de lis, la plus belle taille du monde, des yeux qui disent tout ce qu'ils veulent ; mais il ne faut pas croire que ces beaux cheveux blonds que vous voyez tomber en boucles sur ses épaules appartiennent tous à la tête de madame la duchesse ; elle en a fait venir au moins la moitié de chez un perruquier de Madrid : ses dents si blanches et si bien rangées ne sont pas non plus... (45).

Curiosité ou étrangeté des comparaisons, force des termes, énergie des tours, — rien d'âpre ou de vigoureux ne subsiste chez Florian. Le « teint de rose et de lis » ne rend pas « aquella tez de rostro, que no parece sino de una espada acicalada y tersa » (ce teint du visage, brillant comme une épée fourbie et polie). « La plus belle taille du monde » ne rend pas non plus « aquella gallardía con que va pisando y aun *despreciando* el suelo » (cette fierté avec laquelle elle marche, foulant et *méprisant* le sol.) L'éclat de la physionomie, la hauteur du caractère, l'orgueil de la race, tout ce qui donne à la duchesse sa personnalité, — tout cela Florian l'écarte : une petite-maîtresse de cour remplace la grande dame à l'allure dédaigneuse et superbe. Florian, plus coupable encore, ajoute à Cervantes, et n'ajoute que des traits mous, que de pâles couleurs. La duchesse, selon lui, a des « yeux qui disent tout ce qu'ils veulent » ; ses « beaux cheveux blonds » tombent « en boucles sur ses épaules », cheveux qui pourtant ne lui appartiennent pas tous, etc... Oh ! comme Cervantes ose davantage, lorsqu'il affirme que, santé et beauté, la duchesse les doit « d'abord à Dieu, puis à deux fontaines qu'elle a aux jambes, et par où s'écoulent toutes les mauvaises humeurs dont les médecins disent qu'elle est remplie (...primero, a Dios ; y luego, a dos fuentes que tiene en las dos piernas, por donde se desagua todo el mal humor de quien dicen los médicos que está llena.) N'attendons pas de Florian des détails d'un réalisme aussi cru. Sa délicatesse bien élevée y répugne et s'en détourne.

(44) *Don Quixote de la Mancha*, partie II, cap. XLVIII, t. IV, p. 118, 119.

(45) *Don Quichotte de la Manche*, t. VI, ch. XLI, p. 58, 59.

Pareillement, tel passage du discours sur les armes et les lettres ne retiendra guère, du texte espagnol, que l'idée : l'abondance, le relief, la verve auront disparu :

...hablo de las letras humanas, que es su fin poner en su punto la justicia distributiva, y dar à cada uno lo que es suyo, entender y hacer que las buenas leyes se guarden : fin por cierto generoso y alto, y digno de grande alabanza ; pero no de tanta como merece aquel à que las armas atienden, las quales tienen por objeto y fin la paz, que es el mayor bien que los hombres pueden desear en esta vida : y así las primeras buenas nuevas que tuvo el mundo, y tuviéron los hombres, fuéron las que diéron los Angeles la noche que fué nuestro día, quando cantáron en los ayres: *gloria sea en las alturas, y paz en la tierra à los hombres de buena voluntad* : y la salutacion que el mejor maestro de la tierra y del cielo enseñó à sus allegados y favoritos, fué decirles que quando entrasen en alguna casa dixesen : *paz sea en esta casa* : y otras muchas veces les dixo : *mi paz os doy, mi paz os dexo, paz sea con vosotros* : bien como joya y prenda dada y dexada de tal mano, joya que sin ella en la tierra, ni en el cielo puede haber bien alguno. Esta paz es el verdadero fin de la guerra, que lo mesmo es decir armas que guerra (46).

L'homme de lettres... instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, élève les âmes, et nous enseigne la justice : belle et sublime science ! Le guerrier la fait observer ; son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix ; la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bernoit toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles : *Que la paix soit avec vous !* Cette paix, bienfait adorable, présent divin, source de bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner. (47)

Ici, la simple disposition matérielle suffit à révéler l'importance des coupures qui ont été pratiquées. Mais suivons l'ordre du morceau. L'homme de lettres, dit Florian, « élève les âmes », « enseigne la justice. » Combien plus nette, plus catégorique aussi est l'expression de Cervantes ! « las letras humanas, que es su fin poner en su punto la justicia distributiva, y dar a cada uno lo que es suyo, y entender y hacer que las buenas leyes se guarden. » (la fin des lettres humaines, c'est de faire triompher la justice distributive, de rendre à chacun ce qui lui appartient,

(46) *Don Quixote de la Mancha*, parte I, cap. XXXVII, t. II, p. 240, 241.

(47) *Don Quichotte de la Manche*, t. III, ch. XXXVIII, p. 110.

d'appliquer et de faire observer les bonnes lois.) S'agit-il ensuite de définir la paix, objet et but de la guerre, Florian la nomme « le premier, le plus doux des biens. » Cervantes, lui, évitant la fadeur et l'imprécision, nous dit avec franchise et hardiesse : la paix, c'est le plus grand des biens que les hommes puissent désirer en cette vie (*la paz, que es el mayor bien que los hombres pueden desear en esta vida.*) Pour le reste du texte, Florian, fidèle à sa coutume, y tranche et en retransche. L'hosanna des anges disparaît. De tout ce que dit le Christ, une phrase seule est retenue : « *que la paix soit avec vous !* » De plus, ces expressions à la fois vagues et emphatiques : *bienfait adorable, présent divin, source de bonheur* ne sont pas dans Cervantes. Cervantes s'exprime plus fortement, — et plus magnifiquement : *bien como joya y prenda dada y dexada de tal mano : joya que, sin ella, en la tierra ni en el cielo puede haber bien alguno* (c'était le plus précieux bijou que pût donner et laisser une telle main [la main du Christ], bijou sans lequel, ni sur la terre, ni dans le ciel, il ne peut exister aucun bonheur.) — Abréger le texte, généraliser l'expression, affaiblir l'impression d'ensemble, tel est encore le résultat où Florian aboutit, avec sa constante recherche du facile et de l'élégant.

Les défauts, soyons-en sûrs, apparaîtront les mêmes dans un passage de pure description. Voici un extrait des *Noces de Gamache* :

Lo primero que se le ofreció á la vista de Sancho, fué espetado en un asador de un olmo entero un entero novillo, y en el fuego donde se habia de asar ardía un mediano monte de leña, y seis ollas que alredecor de la hoguera estaban, no se habian hecho en la comun turquesa de las demas ollas, porque eran seis medias tinajas, que cada una cabia un rastro de carne : así embebian y encerraban en si carneros enteros sin echarse de ver, como si fueran palominos : las liebres ya sin pellejo, y las gallinas sin pluma que estaban colgadas por los árboles para sepultarlas en las ollas, no tenían número : los páxaros y caza de diversos géneros eran infinitos, colgados de los árboles para que

Le premier objet qui attira les yeux de Sancho fut un jeune bœuf, embroché dans un grand orme, et que l'on faisait rôtir dans un bûcher enflammé. Autour de cet immense feu étoient six marmites, ou plutôt six cuves, dans lesquelles cuisoient à leur aise plusieurs moutons tout entiers : les faons, les lievres, les lapins déjà dépouillés ; les oies, les poules, les pigeons, sans plumes ; toutes les especes de volaille et de gibier étoient pêle-mêle pendues à des arbres, et ne pouvoient se compter. Plus de soixante dame-jeannes du meilleur vin de la Manche étoient rangées à droite et à gauche : des piles énormes de pains blancs s'élevoient comme les monceaux de bled dans une aire. Les fromages, posés les uns sur les

el ayre los enfriase. Contó Sancho mas de sesenta zaques de más de á dos arrobas cada uno, y todos llenos, segun despues pareció, de generosos vinos : asi habia rimeros de pan blanquisimo, como los suele haber de montones de trigo en las eras : los quesos puestos como ladrillos y enrejados, formaban una muralla; y dos calderas de aceyte, mayores que las de un tinte, servian de freir cosas de masa, que con dos valientes palas las sacaban fritas, y las zabullian en otra caldera de preparada miel, que alli junto estaba (48).

autres ainsi que des tuiles, formoient une haute muraille ; et deux immenses chaudières, semblables à celles des teinturiers, remplies d'une huile excellente, servoient à frire les beignets, que l'on retiroit avec deux larges pelles, pour les jeter dans une autre cuve pleine du miel le plus doux (49).

Dès la première phrase, Florian modifie le texte, supprime un vigoureux effet de style : au rapprochement voulu de ces termes : « ...un olmo *entero*, un *entero* novillo », il substitue le tour sans relief : « un *jeune* bœuf... un *grand* orme. » « Un bûcher enflammé » ne traduit pas non plus : « ardia un mediano monte de leña. » De même, Cervantes insiste sur l'énorme capacité des marmites : « seis ollas... no se habian hecho en la común turquesa de las demas ollas ; porque eran seis *medias tinajas*, que cada una cabía un *rastro de carne* (et certes... elles n'avaient point été faites dans le moule ordinaire des marmites, car c'étaient six *larges cruches à vin*, qui contenaient chacune un *abattoir de viande*.) Florian, lui, se contente de suggérer la grandeur : « six marmites, ou plutôt six *cuves*. » Les détails qui suivent et qui donnent l'idée, à la fois, de l'abondance et de la fraîcheur, Florian de nouveau les réduit : sous sa plume, un appétissant tableau devient une énumération froide ; aussi ne s'expliquera-t-on plus, tout à l'heure, l'admiration gloutonne que Sancho va manifester. Pour les soixantes grandes outres d'au moins cinquante pintes chacune (« mas de sesenta jaques de mas de á dos arrobas cada uno »), même procédé de simplification, de généralisation : les « outres » sont appelées des « dame-jeannes », terme sans doute plus relevé (n'oublions pas que Florian est contemporain de l'abbé Delille !) Et puis Florian néglige de nous donner la contenance : à quoi bon ? Nous saurons seulement qu'elles renferment le « meilleur vin » de toute la contrée. Pareillement, « deux chaudrons d'huile » (« dos calderas de

(48) *Don Quixote de la Mancha*, Partie II, cap. XX, t. III, p. 170, 171.

(49) *Don Quichotte de la Manche*, t. IV, ch. XVIII, p. 226, 227.

aceite), « *plus grands* que ceux des teinturiers » (« *mayores* que las de un tinte »), n'équivaut point à « deux chaudières, *semblables* à celles des teinturiers. » Et ce ne sont pas les épithètes, les expressions ajoutées (*immenses* chaudières, — *remplies* d'une huile *excellente*) qui dissimuleront, à un esprit attentif, la faute commise. L'inexactitude est ainsi continuelle chez Florian : il atténue, — et il atténue jusqu'à aboutir au contre-sens, — tout ce qui fait saillie, sollicite l'imagination, la porte à concevoir l'exceptionnel et le grandiose.

Pratiquée sur tout l'ouvrage, cette méthode de l'adoucissement et de la demi-teinte risque d'en fausser la signification psychologique. Un don Quichotte, un Sancho, une Maritorne, une doña Rodriguez perdront de leur originalité, de leur singularité. Ce n'est pas l'inoffensive épithète d'« insolent » que la duègne de Cervantes jette au nez de Sancho qui la plaisante sur son âge mûr, c'est la très verte expression : « fils de p... », et encore deux ou trois autres fort capables de traduire sans détours la juste irritation de la dame (50).

Mais, de tous les personnages, celui qui a été le plus arrangé, façonné, et gâté, c'est Sancho. Il a perdu chez Florian, ou à peu près, sa grossièreté paysanne, sa rusticité native. Et il n'est pas jusqu'à ses chapelets de proverbes qu'il ne réduise de quelques grains, omettant les plus réalistes expressions, les tours les plus populaires. Comparons de nouveau Cervantes et Florian. Sancho s'entretient avec le duc, la duchesse et don Quichotte. Chez Cervantes, dictons et proverbes lui coulent de la bouche. Survient Florian, homme discret et de bon ton, qui fait un choix dans cette abondance, taille et mutile, transforme et dénature :

...al buen pagador no le duelen prendas, y más vale al que Dios ayuda, que al que mucho, madruga : y tripas llevan pies, que no pies á tripas, quiero decir, que si Dios me ayuda, y yo hago lo que debo con buena intencion, sin duda que gobernare mejor que un gerifalte: no, sino ponganme el dedo en la boca, y veran si aprieto, ó no (51).

Quand on avoue la dette, c'est qu'on a volonté de payer ; promettre et tenir, c'est tout un pour moi ; je ne crains pas d'avancer des gages ; et l'on n'a qu'à me donner l'anguille, l'on verra si je sais la serrer (52).

(50) *Don Quichotte*, II^e Partie, ch. XXXI.

(51) *Don Quixote de la Mancha*, Parte II, cap. XXXIV, t. IV, p. 5.

(52) *Don Quichotte de la Manche*, t. V, ch. XXXI, p. 159.

A strictement parler, Florian n'a conservé ici que l'idée générale, et quelques expressions, les moins fortes, les moins hardies et plaisantes : la volonté de payer (*al buen pagador*) — gages (*prendas*) — serrer (*aprieto*). En particulier, il a, avec son goût dédaigneux ou timide, supprimé du texte espagnol ce qui, plus que tout le reste, nous peignait au vrai Sancho, nous le rendait dans sa trivialité pittoresque ; il a supprimé ces deux lignes : *y más vale al que Dios ayuda que al que mucho madruga, y tripas llevan pies, que no pies á tripas.* — et mieux vaut celui que Dieu assiste que celui qui se lève de grand matin, *et ce sont les tripes qui portent les pieds, non les pieds les tripes.* » Un Sancho qui a fait toilette et se surveille, tel est le Sancho de Florian.

Pour les pièces de vers que contient le *Don Quichotte*, Florian se pique encore moins de fidélité. Celles qu'il traduit, il les abrège, et c'est à peine s'il en conserve le sens général.

Quelques rapprochements nous éclaireront là aussi. La chanson d'Antonio, chez Cervantes, présente dix-sept couplets ; chez Florian, elle n'en a plus que cinq. Florian n'a retenu, de tout ce long morceau, que l'idée des premières strophes : l'amour peut se dissimuler sous d'apparentes rigueurs. Cervantes avait écrit :

Mas allá entre tus reproches
Y honestísimos desvíos,
Tal vez la esperanza muestra
La orilla de su vestido (53).

Ce sont ces raisons d'espérer que Florian développe à son tour ; et il les développe, avouons-le, avec habileté, avec goût, avec esprit :

Enfin ton ame s'est trahie,
L'amour éclate en tes rigueurs ;
Tes dédains, aimable Eulalie,
Deviennent pour moi des faveurs.

Lorsqu'é je parois à ta vue,
Pour toi le silence est gardé :
Tu fuis bientôt ; peine perdue !
En partant tu m'as regardé.

(53) Viardot traduit ainsi : « Mais, à travers l'honnêteté de tes refus et de tes reproches, l'espérance laisse voir le pan de sa robe. » (*Don Quichotte*, t. I, ch. XI, p. 73).

Quand les bergeres vont te dire
 Les tendres vers que j'ai chantés,
 Tu ne réponds rien ; c'est m'instruire
 Que tu les as bien écoutés.

Tu trouves toujours des excuses
 Pour ne pas danser avec moi ;
 Je suis le seul que tu refuses ;
 Je serois donc choisi par toi.

Ah ! crois-moi, charmante Eulalie,
 Ne perdons point ainsi nos jours ;
 Songe bien que toute la vie
 Est trop courte pour les amours (54).

Ce qui nous fâche seulement, c'est qu'aucun vers, aucune strophe ne traduit ici un vers, une strophe de Cervantes.

Des nombreuses strophes, en effet, qui suivent celle que nous avons citée, Florian ne semble avoir cure : il ne nous dira pas, comme Cervantes, les mérites de l'amoureux, l'honnêteté de son amour, son dessein en cas de refus, et le serment qu'il prononce. Florian a composé, en marge de Cervantes, une romance, — une romance bien à lui, trop à lui.

Les aveux d'Altisidore, puis ses adieux au Chevalier, n'auront de même, chez Florian, qu'une très vague ressemblance avec les textes qu'ils sont censés reproduire. Les adieux, par exemple, ne comportent dans la version française que trois strophes au lieu de quatre dans l'original espagnol. De plus, le refrain est omis, et le ton diffère. Violente, sarcastique, vulgaire, telle se montre l'Altisidore de Cervantes, et elle mélange à dessein préciosité et burlesque. L'Altisidore de Florian est au contraire délicate et fine ; elle paraît même s'émouvoir, et sa mélancolie sait ajouter à la grâce le trait. Voici la deuxième strophe de Cervantes :

Tú llevas ; llevas impio !
 En las garras de tus cerras
 Las entrañas de una humilde,
 Como enamorada tierna.
 Llévaste tres tocadores,
 Y unas ligas, de unas piernas,
 Que al mármol puro se igualan
 En lisas, blancas y negras.
 Llévaste dos mil suspiros,
 Que á ser de fuego, pudieran

(54) *Don Quichotte de la Manche*, t. I, ch. XI, p. 129, 130.

Abrasar á dos mil Troyas,
Si dos mil Troyas hubiera.
Cruel Vireno, fugitivo Eneas,
Barrabas te acompa e, all  te avengas (55).

Voici la seconde strophe de Florian : rien n'y rappelle la précédente :

Je t'aimai sans être aimée,
Jamais je n'en eus l'espoir ;
Mais à mon  me charm e
Il suffisoit de te voir.
Hélas ! ta seule présence
Suspendoit tous mes tourments ;
Je ne comptois d'existence
Que ces rapides moments (56).

La dernière strophe, chez notre poète, est vraiment jolie :

Reçois du moins sans colere
Les adieux de l'amitié ;
Trembles-tu que ma misère
T'inspire de la pitié ?
Non, non, tu n'as rien à craindre
En m'accordant un regard :
Va, je ne suis point à plaindre,
Je meurs avant ton départ (57).

Poète, Florian l'est encore, et non sans charme, dans ces « stances » ou ces « romances » par lesquelles il lui arrive de remplacer telle chanson ou tel sonnet de Cervantes. La « romance » du ramier qui a été substituée à la chanson de Cardenio mérite d'être citée tout entière pour la délicatesse du sentiment, la discrétion de la plainte, l'adroite monotonie du rythme, la douceur partout répandue :

Triste ramier de la montagne,
Quel malheur a pu te ravir
Ta douce et fidèle compagne ?
Tu ne l'as plus, tu veux mourir.

(55) *Don Quixote de la Mancha*, Parte II, t. IV, cap. LVII, p. 197, 198. Viardot traduit ainsi : « Tu emportes,   impie, dans l s griffes de tes mains, les entrailles d'une amante aussi humble que tendre. Tu emportes trois mouchoirs de nuit et les jarretières d'une jambe qui égale le marbre de Paros par sa blancheur et son poli. [Viardot laisse de côté l'expression facétieuse : *negras*]. Tu emportes deux mille soupirs d'un feu si brûlant qu'ils pourroient embraser deux mille Troies, si deux mille Troies il y avait. Cruel Bir no, fugitif Enée, que Barabbas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras. » (*L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, t. II, ch. LVII, p. 394).

(56) *Don Quichotte de la Manche*, t. VI, ch. XLVII, p. 129.

(57) *Ibid.*

Que notre douleur nous rassemble :
 J'ai ton cœur, hélas ! et ton sort.
 Approche, nous dirons ensemble :
 Je suis seul, et je vis encore !

Abandonnant les verts bocages,
 Dans les déserts tu viens gémir,
 Sur la pointe des rocs sauvages
 Tu répètes : je veux mourir.
 Dès long-temps le mal qui me presse
 Me fait ici chercher la mort ;
 Comme toi je me plains sans cesse
 D'être seul et de vivre encor.

Tu fuis, ramier ; ma triste plainte
 Te lasse au lieu de t'attendrir :
 Solitaire dans cette enceinte
 Tu voulois te plaindre et mourir.
 Demain, quand le jour viendra luire,
 Vers ces lieux reprends ton essor ;
 J'espère ne plus te redire,
 Je suis seul, et je vis encor (58).

III

Cette traduction n'a pas été aussi vivement goûtée des contemporains que se le promettait l'auteur. Le *Magasin Encyclopédique* se contente de l'annoncer, et le bref éloge qu'il accorde à Florian est des plus vagues. Florian, dit-il, « figuroit aussi bien dans l'académie espagnole que dans l'académie françoise. » C'est l'édition surtout et l'éditeur que vante ici le journaliste. L'ouvrage, selon lui, « ne laisse rien à désirer aux amateurs. Le nom de *Didot* l'aîné nous dispense d'en faire les éloges. » (59)

Le *Journal de Paris*, moins réservé, n'appuie cependant son jugement favorable d'aucune précision critique. Il lui suffit d'assurer que cette traduction de l'« aimable » Florian « fera tomber dans l'oubli toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. » Et en quelques lignes d'une insignifiante phraséologie, il déclare fort poliment : « Ce n'est plus un roman défloré par une traduction fausse ou imparfaite, c'est pour ainsi dire une production nouvelle et revêtue d'un charme nouveau. Enfin elle réunit au mérite de l'original toutes les grâces de la langue française. Le traducteur a eu l'art de répandre sur les héros étrangers qui

(58) *Don Quichotte de la Manche*, t. II, ch. XXVII, p. 174, 175.

(59) *Magasin Encyclopédique*, V^e année, tome II, p. 292.

figurent dans cette histoire, le double attrait de la vérité et celui des détails, qui ne peut qu'ajouter encore, s'il est possible, à la réputation de Michel de Cervantes. » (60)

La *Décade philosophique* est plus franchement, plus vigoureusement élogieuse. Elle oppose la nouvelle traduction à l'« ancienne », c'est-à-dire à la traduction de Filleau de Saint-Martin si « dépourvue, déclare-t-elle, de correction, d'élégance et de finesse. » Puis, elle cite le début du roman chez Florian et chez Filleau : ainsi le lecteur comparera le « style » et jugera. Les vers du traducteur moderne ravissent, de même, le journaliste de la *Décade*, et il cite, — ainsi avons-nous fait, — toute une romance (61).

L'article du *Spectateur du Nord* ne contient, lui aussi, que des éloges. Il fait un mérite à Florian d'avoir retouché et corrigé Cervantes. Abréviations, suppressions, atténuations, toutes ces libertés qu'a prises le traducteur avec son auteur, c'est en définitive à la gloire de l'auteur qu'elles contribuent. Grâce à Florian, le *Don Quichotte* plaira désormais à « la délicatesse même. » Les morceaux de poésie qui sont épars dans le roman et qu'il était impossible de lire dans l'ancien traducteur, Florian leur a rendu « tout le charme de l'original. » La musique a dû s'emparer déjà de ces « jolies romances. » Elles seront chantées et retenues comme les romances d'*Estelle*. Pour conclure, que l'on considère ses vers ou sa prose, M. de Florian « a fait pour nous », du *Don Quichotte*, « un ouvrage nouveau. » (62)

Mais à quelques années de là, une réaction se dessine : Marie-Joseph Chénier, qui constate pourtant et note « combien l'ancienne version est rude, inélégante, incorrecte », combien surtout les morceaux de poésie y sont rendus avec négligence, Marie-Joseph Chénier n'accorde pas non plus de grandes louanges à la version de Florian. Sans doute celui-ci a fait preuve d'esprit et de goût ; et il abrège heureusement « ces complaints langoureuses » qui sont trop longues dans l'original. Mais il a le tort de raccourcir aussi tout le reste. Il « attédie » de cette façon la verve du récit et il substitue à une veine comique large et

(60) Le *Journal de Paris*, n° du 21 Messidor an VII, p. 1275, 1276, article de Joseph Rosny, *Employé à l'instruction publique*. — Déjà, dans son n° du 8 Messidor, p. 1224, le *Journal de Paris* avait annoncé l'ouvrage.

(61) La *Décade philosophique, littéraire et politique*, n° 30, an VII de la République Française, 4^e trimestre, 30 Messidor, p. 148 à 154. — Article non signé.

(62) Le *Spectateur du Nord*, t. XII, n° de novembre 1799, p. 202 à 219. — Article non signé.

franche un filet menu « mince et discret. » Mutiler n'est pas perfectionner. Et c'est « le génie » même de Cervantes que Florian « supprime » (63).

Bientôt le *Répertoire de la littérature ancienne et moderne* se montrera encore plus sévère. Florian, dit-il, a voulu « imiter » plutôt que « traduire ». Et « il a commis la faute de prétendre abrégier ce que personne ne trouve trop long. » (64)

L'abbé de Féletz semble, lui, d'avis contraire. Comparant Filleau de Saint-Martin et Florian, il trouve que le second a su être beaucoup plus agréable que le premier, beaucoup plus élégant, et qu'il écrit infiniment mieux. En lettré plein de goût, Florian a bien fait de supprimer longueurs et trivialisés. De plus, la « flexibilité » de son style lui a permis de varier le ton à propos : « tantôt vif, pressant, rapide, tantôt noble et élevé », suivant les diverses passions qui agitent le héros. Malheureusement, M. de Féletz, pour faire valoir un si parfait traducteur, a l'idée, comme avant lui le critique de la *Décade*, de mettre en regard d'un passage traduit par Filleau le même passage traduit par Florian. Et nous concluons, au rebours de lui, que, si Filleau est un peu lourd et littéral, Florian, avec toute son aisance, trahit bien davantage le texte et lui enlève couleur et saveur (65).

M. de Féletz, cependant, n'a point persévéré dans son opinion. Une note, au bas de son article, le rectifie : « Je crois en général ce jugement *beaucoup trop* favorable à Florian. » M. de Féletz lui reconnaît encore d'avoir mis plus de noblesse dans « les discours sages et raisonnables de don Quichotte. » Mais Sancho ! Sancho n'a plus sa « simplicité », sa « naïveté ». « Et c'est un grand tort pour un traducteur de *Don Quichotte* de gâter *Sancho*. » (66) N'en doutons pas ! Si M. de Féletz avait pu lire le texte original et le comparer avec l'adaptation de Florian, il se fût bien autrement rétracté. La timidité de son goût eût cédé devant la justesse de son sens critique. N'admet-il pas déjà que Florian « s'est peut-être », sur le chef-d'œuvre de Cervantes, « donné trop de liberté » (67) ?

(63) Marie-Joseph de Chénier, *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*, Paris, 3^e éd. 1818, ch. VI : les Romains, p. 242.

(64) *Le Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, 1824, t. VI, p. 363, 364.

(65) Abbé de Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, Paris, 1828-1830, t. VII, p. 36 à 39.

(66) *Ibid.*, t. VI, n. 1 de la p. 39.

(67) *Ibid.*, p. 42.

Ainsi Florian n'a pas rallié à son *Don Quichotte* tous les suffrages contemporains. Plus près de nous, les avis demeurent partagés. Un Viardot n'est rien moins qu'indulgent : « c'est vraiment une pitié que de voir les œuvres d'un si grand génie audacieusement maniées, écourtées et mutilées par un si petit bel esprit. » (68) Jal en revanche, avec plus de chaleur que de vérité, défend et loue un écrivain qu'il aime : c'est plus pour les enfants que pour les *grands beaux esprits* que Florian a travaillé. Jal, pourtant, ne se trompe pas, lorsqu'il affirme que, réduit aux scènes essentielles, le *Don Quichotte* de Florian « a fait plus en France pour populariser le héros de Cervantes que n'avaient fait les traductions complètes » données auparavant (69). Tel était aussi le sentiment de Henri de Bornier : « Il a contribué chez nous à populariser Cervantes en traduisant *Don Quichotte*. » (70) M. Saillard enfin, le dernier biographe de notre auteur, adoucit de la même remarque un jugement sévère : Florian a « remis *Don Quichotte* à la mode. » (71)

Pour nous, reprenant cette idée, nous dirons que Florian, à la fin du XVIII^e siècle, comme Lesage au début, a grandement aidé au succès de Cervantes en France. Ils ont, chacun selon sa manière, maintenu sur lui ou ranimé à son égard l'attention des lecteurs. Il était nécessaire qu'aux dernières années du XVII^e siècle, de nouveau, un écrivain de talent intéressât au *Don Quichotte* l'esprit français trop défiant de l'imagination et trop facilement dédaigneux de la fantaisie. Mais le tort de Lesage et de son continuateur avait été de choisir, pour les présenter aux nôtres, un Chevalier et un Ecuyer apocryphes. Néanmoins, des personnages d'Avellaneda à ceux de Cervantes, la transition et, pour ainsi dire, le *glissement* était facile. Aussi, pendant tout le XVIII^e siècle, — résultat non prévu par Lesage, — c'est presque uniquement à l'authentique don Quichotte que s'attache la curiosité. Florian à son tour viendra, qui s'efforcera d'atténuer le grotesque de ces figures, et fournira un Cervantes corrigé, revu, affaibli, — un Cervantes sans humour. Et cette infidélité du

(68) Viardot, *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, t. I, *Notice sur la vie et les ouvrages de Cervantes*, p. 19.

(69) Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, p. 583.

(70) Henri de Bornier, discours prononcé pour l'inauguration du monument de Florian, à Alais, le 26 septembre 1896, *Mémoires et Comptes rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, Alais, Brabo, 1898. Année 1896, t. XXVII, p. 697.

(71) G. Saillard, *Florian, sa vie, son œuvre*, Toulouse, 1912, p. 200.

traducteur servira encore à l'œuvre traduite. L'on critiquera sans doute une adaptation mensongère. Mais la majorité du public, façonnée par un siècle et demi de classicisme, n'aurait — pas plus en 1799 qu'en 1704 — accepté sans répugnance des héros si peu communs, si nettement en dehors des vraies proportions humaines.

CHAPITRE III

Le "Don Quichotte" et la Révolution (1789-1800)

- I. — Les Révolutionnaires et l'Espagne. Pierre-Nicolas Chantreau : *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté, qui voyage en Allemagne* (1792). Le baron Nicolas Massias : le *Prisonnier en Espagne, ou Coup d'œil philosophique et sentimental sur les Provinces de Catalogne et de Grenade* (1798).
- II. — Sympathie révolutionnaire pour Cervantes : *Michel Cervantes* (1794), opéra-comique de Gamas et Foignet. Hérault de Séchelles et Danton possèdent une édition du *Don Quichotte*. Allusions fréquentes : quelques petits vers, passages relevés chez Morellet, Mercier, Restif de la Bretonne, Saint-Just, Madame Roland. Un journal facétieux : le *Mot à l'oreille ou le Don Quichotte des Dames* (1798). La critique et le *Don Quichotte* : Dutens et ses *Tables généalogiques des Héros des Romans* (1796), le *Journal de Paris*, le *Spectateur du Nord* (1799) : déjà s'ébauche une certaine interprétation pessimiste du *Don Quichotte*.
- III. — Le *Don Quichotte* et le théâtre de la Révolution. Fabre d'Églantine : le *Philinte de Molière* (1790), *l'Intrigue épistolaire* (1791). Beffroy de Reigny, dit le « Cousin Jacques » : *Nicodème dans la Lune ou la Révolution pacifique* (1790). Laya : *l'Ami des Lois* (1793) : le rôle à la don Quichotte du ci-devant Marquis de Forlis.
- IV. — Le *Don Quichotte* et les partis : Dès l'année 1789, le roman de Cervantes est utilisé pour des fins militantes. Deux pamphlets : un pamphlet social : *Ordonnance de Police de Très-Haut et Très-Puissant Seigneur Sancho Pança, Gouverneur de l'Isle Barataria*. — Un pamphlet politique : le *Trio : Dom Quichotte, Chicanneau, Tartuffe au Tartare*. Le personnage de don Quichotte dans les écrits ou discours révolutionnaires : Marat, l'abbé Fauchet, Robespierre, Tallien, Carnot, Camille Desmoulins et son continuateur Dusauchoy, Anacharsis Cloots, Olympe de Gouges. Une estampe révolutionnaire : *Rentrée joyeuse et triomphante*

des Don-Quichottes Prussiens en Allemagne après la conquête de la France, sous la conduite de l'aigle autrichien. — Le personnage de don Quichotte dans les écrits de la Contre-Révolution ; Gouverneur Morris, l'auteur anonyme d'une *Lettre à un Anglais sur le district des Cordeliers*, Saint-Aubin et sa brochure : *l'Expédition de Dom Quichotte, contre les Moulins à vent, ou Absurdité de la guerre qu'on fait aux Agioteurs et à l'Agiotage*, les rédacteurs des *Actes des Apôtres*, de l'*Ami du Roi*, les royalistes Proveres Dumartin et Mallet du Pan.

I

Si les hommes de l'Ancien Régime à son déclin continuent de lire et de goûter le *Don Quichotte*, ceux de la Révolution le lisent et le goûtent tout pareillement.

Ils portent d'abord un certain intérêt à cette catholique et traditionaliste Espagne, dont ils se demandent, non sans inquiétude, si son loyalisme politique et son attachement à la religion ne la pousseront pas à leur déclarer la guerre.

Aucun témoignage ne rend mieux cet état d'esprit que les *Lettres écrites de Barcelonne* par Pierre-Nicolas Chantreau à un *zélateur de la liberté, qui voyage en Allemagne* (1) (1792). Chantreau, qui avait habité la péninsule vingt ans, de 1762 à 1782, fut « envoyé en Commission secrète en 1792, par le Ministre des Affaires étrangères, pour visiter les Frontières de l'Espagne, et s'assurer des dispositions des Catalans sur notre Révolution. » (2)

Chantreau rencontre, outre Pyrénées, des nobles, des prêtres, des soldats émigrés, et, observateur malicieux, il a nombre de remarques ironiques sur « leur petite colère contre notre constitution », sur leurs « prétendues ressources » et leurs menées inutiles (3). Son plus vif plaisir, c'est d'opposer leur impuissance de fait à leurs extravagants espoirs.

(1) *Lettres écrites de Barcelonne à un zélateur de la liberté, qui voyage en Allemagne* ; — Ouvrage dans lequel on donne des détails vrais et circonstanciés : 1° sur l'état dans lequel se trouvoient les frontières d'Espagne en mars 1792, sur le cordon qu'on y a formé et les préparatifs de guerre qu'on prétend y avoir été faits ; 2° sur les Emigrés dans ce pays, sur l'accueil qu'ils y reçoivent et leurs menées, avec plusieurs Anecdotes à ce sujet, auxquels on a joint quelques réflexions et des détails philosophiques sur les mœurs, usages et opinions des Espagnols, etc., etc. Par M. Ch***, citoyen François, Paris, 1792.

(2) *Ibid.*, 2^e éd., Paris, 1793. Ces trois lignes complètent et achèvent le titre.

(3) *Ibid.*, Avertissement, *passim*.

Mais, ce qui lui importe le plus, ce qui est l'objet même de son voyage, c'est de parvenir à connaître les intentions de l'Espagne à l'égard de la France révolutionnaire. Tout de suite, il se rassure : l'état des finances chez nos voisins, la désorganisation et l'indiscipline militaire, et jusqu'à l'intérêt bien compris, voilà de sérieux obstacles à une prise d'armes contre nous.

L'esprit dès lors exempt de trop vives appréhensions, Chantreau se livre au plaisir d'observer pour observer, de dépeindre pour dépeindre. Comme Bourgoing, il nous offre à son tour un *Tableau* de l'Espagne. De ce *Tableau*, retenons quelques traits, les plus significatifs.

Pour le peuple espagnol, — car Chantreau ne limite point son jugement au peuple catalan, — il en signale et déplore l'orgueil, l'ostentation dans la parole, le geste, la manière de vivre, tous défauts que bien d'autres avaient notés avant lui (4). On voudrait toutefois que, plus équitable, et à l'imitation de Bourgoing précisément, il n'oubliât pas de faire connaître aussi qualités et vertus. Ce qu'il déteste d'abord en terre ibérique et ce qui, aussitôt, le rend sévère aux hommes et aux institutions, c'est la superstition « puérile », la crédulité « stupide. » (5) Et le Saint-Office, ce « tribunal inique » (6), ce « tribunal de sang » (7), il en dénonce avec une énergie révoltée les tortueuses et cruelles procédures.

Sensible en revanche à la beauté des œuvres d'art, Chantreau célèbre avec enthousiasme la cathédrale de Barcelone, « le morceau d'architecture gothique le plus précieux qu'il y ait peut-être en Europe. » (8) Il admire de même, d'Alonso de Mena, une figure peinte de Sainte-Thérèse, un corps sculpté et peint de Jésus Crucifié (9). La littérature et la langue espagnoles trouvent encore en lui un juge sans préventions. La langue est la plus belle et la plus harmonieuse de toutes celles qui se parlent en Europe (10). Les livres ? Sans doute il en est, et de tout récents, que l'on croirait écrits par le secrétaire de Charlemagne ou de quelque roi vandale (11). Pourtant Cervantes et son imitateur le

(4) Voir en particulier, sur les Grands d'Espagne et leur « vaine ostentation », la lettre XV, p. 273.

(5) Lettre IV, p. 37.

(6) Lettre XVIII, p. 360.

(7) *Ibid.*, p. 363.

(8) Lettre XIII, p. 212.

(9) *Ibid.*, p. 216, 217.

(10) Lettre XVIII, p. 344.

(11) *Ibid.*

P. Isla, Garcilaso de la Vega, Antonio de Solis, Alonso de Ercilla, ces grands hommes honorent leur nation (12). De Cervantes, Chantreau semble avoir surtout pratiqué le *Don Quichotte*. Du moins les personnages du roman lui sont-ils familiers. Saint-Ignace lui apparaît, comme à nos philosophes, un « don Quichotte mystique. » (13) Tel émigré, le Toulousain M. de Lautrec, il l'estime non pas « un chef de parti qui a autant de résolution que de capacité », mais « un chef de complot, qui a la tête et les ridicules de don Quichotte. » (14) Assiste-t-il à un bal, chez la Marquise de Polastron, il n'oublie pas d'énumérer celles qui furent « les dulcinées de la fête » : deux Toulousaines, deux Bordelaises, deux Catalanes, et « une grisette renforcée qui étoit à la Polastron et peut-être à son mari. » (15) Le *Don Quichotte* n'aurait-il été, pour Chantreau, qu'un recueil de types comiques et satiriques ?

Les mœurs espagnoles et le caractère espagnol se trouvent décrits de nouveau dans un court volume d'anecdotes et d'impressions, composé par le baron Nicolas Massias et intitulé le *Prisonnier en Espagne, ou Coup d'œil philosophique et sentimental sur les Provinces de Catalogne et de Grenade* (1798) (16).

En 1793, Massias avait été chargé de défendre un fort pyrénéen. Fait prisonnier et conduit, à travers la Catalogne, jusqu'à Grenade, c'est à Grenade qu'il passa les deux ans de sa captivité. Plus équitable que Chantreau, il admire la « noble gravité » (17) des Espagnols, leur fierté, « sentiment transmis de la gloire de leurs ancêtres » (18), leur constance en amitié (19), leur « générosité » envers les femmes (20), leur sobriété qui se satisfait de pois chiches (21). Par contraste, il blâme leur paresse (22), leur ignorance, leurs superstitions mesquines (23). Comme Chantreau, il déteste le Saint-Office et l'Inquisition (24); et c'est avec dépit qu'il a remarqué le grand nombre, même à Grenade, des moines

(12) Lettre XVIII de la p. 344 à la p. 354.

(13) Lettre VII, p. 115.

(14) Lettre VIII, p. 132.

(15) Lettre IX, p. 137.

(16) Nicolas Massias, *Le Prisonnier en Espagne, ou Coup d'œil philosophique et sentimental sur les Provinces de Catalogne et de Grenade*, Paris, an VI.

(17) *Ibid.*, 1^{re} Partie, ch. XXVIII, p. 57.

(18) *Ibid.*, 2^e Partie, ch. XIII, p. 105.

(19) *Ibid.*, p. 106.

(20) *Ibid.*, 2^e Partie, ch. XXXI, p. 144.

(21) *Ibid.*, p. 143.

(22) *Ibid.*, 2^e Partie, ch. XXXII, p. 146.

(23) *Ibid.*, 2^e Partie, ch. XIII, p. 105.

(24) *Ibid.*, 2^e Partie, ch. XXXIII, p. 149.

et des théologiens (25). Pour les moines, il en est de bien naïfs. Massias se délecte à nous raconter comment il embrassa sur les lèvres une jeune Espagnole, à l'abri pour ainsi dire et sous la protection d'une image de Saint-François, dont il avait su couvrir toute la face du religieux qui la leur tendait dévotement à baiser (26). Tel autre moine est au contraire un fanatique, et combien redoutable ! Ayant dîné un jour, sans le savoir, avec un inquisiteur, Massias s'effraie de penser que cet homme, malgré l'intérêt qu'il portait à son infortune de soldat captif, l'eût fait brûler sans remords, s'il l'eût soupçonné d'avoir des *principes français*, et jugé en conséquence hérétique (27).

Indifférent aux beaux-arts, Massias en revanche se montre des plus sensibles au charme de la langue espagnole. Il l'estime « riche », « flexible », « sonore », « majestueuse » (28). Pour la littérature, il la méprise : « Horace, Pope, Boileau mettroient à peine trois livres espagnols dans la bibliothèque d'un homme de goût. » (29) Ces trois livres, il ne les nomme pas : admettons, comme il est probable, que le *Don Quichotte* fait partie de ce groupe élu. La raison d'une telle stérilité, Massias la voit, ainsi qu'un Voltaire ou un d'Argens, dans les sévérités de l'Inquisition, dans la stricte rigueur de la théologie (30).

Une Espagne peu redoutable dans l'ordre politique, une Espagne qui conserve encore, dans l'ordre moral, des vertus, mais où les « lumières » n'ont pas jusqu'ici pénétré et où sans doute elles ne pénétreront jamais, — voilà, en définitive, pour nos Révolutionnaires, ce qu'il faut penser du pays de Cervantes et de don Quichotte. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les hommes de 89 et de 93 sont les disciples scrupuleux des philosophes et de l'*Encyclopédie*.

II

Pareil jugement influera-t-il chez nous sur la vogue du plus grand romancier de l'Espagne et sur celle de son plus beau roman ?

(25) Massias, *Le Prisonnier en Espagne*, 2^e Partie, ch. III, p. 84.

(26) *Ibid.*, 1^{re} Partie, ch. XXV, p. 52, 53.

(27) *Ibid.*, 1^{re} Partie, ch. XXIX, p. 58, 59, 60.

(28) *Ibid.*, 2^e Partie, ch. XLI, p. 170, 171.

(29) *Ibid.*, 2^e Partie, ch. XLII, p. 173.

(30) *Ibid.*

Notons que, pour la première fois, Cervantes lui-même apparaîtrait sur la scène française. Un opéra-comique : *Michel Cervantes* (31) (1794), œuvre de Gamas et de Foignet, nous représente ses efforts pour s'échapper du bagne d'Alger. Mais Cervantes et ses tentatives d'évasion ne sont ici que des prétextes. Les auteurs, à l'aide d'un exemple fameux, ont pour dessein principal de célébrer cette énergie de leurs contemporains qui n'admettait de choix qu'entre la liberté et la mort. Que les Français imitent Cervantes ! Qu'ils achèvent par tous moyens leur libération ! Cervantes devient ainsi le symbole d'une nation qui brise ses fers.

Cette sympathie qui va à l'auteur ne saurait manquer, non plus, d'aller à l'ouvrage. Des hommes d'une culture ou d'un caractère aussi dissemblables que Hérault de Séchelles et Danton l'ont chez eux, parmi leurs livres. Hérault de Séchelles lui avait fait une place dans son « immense bibliothèque », au n° 14 de la rue Basse-du-Rempart, et, là, le chef-d'œuvre espagnol voisinait avec la *Jérusalem Délivrée* et le *Roland Furieux* (32). Danton, qui savait l'anglais, se contentait de le lire dans une traduction anglaise : de même trouvait-on chez lui, — en anglais, — Virgile, Plutarque et *Gil-Blas* (33).

Nombreuses sont encore, et dans les écrits les plus différents, les allusions aux héros de Cervantes.

Voici, — composés en l'honneur d'une dame, — quelques petits vers qui nous présentent dans le comique chevalier une victime réjouissante du dieu Momus. Momus en personne s'y exprime ainsi :

Ce fut ma marotte
Qui fit les pantins;
Brevets de calote
Sont mes parchemins;
D'à-propos de botte,
Mes discours sont pleins;
J'armai Dom-Quichotte
Contre les moulins. (34)

(31) *Michel Cervantes*, opéra-comique en 3 actes et en prose. Paroles du C. [citoyen] Gamas ; Musique du C. Foignet (1794). Représenté pour la première fois le 4 Nivôse, l'an deuxième de la République Française, sur le Théâtre Lyrique des Amis de la Patrie, ci-devant de la Rue de Louvois.

(32) Émile Dard, *Un Epicurien sous la Terreur*. — Hérault de Séchelles (1759-1794), d'après des documents inédits, Paris, 1907, p. 10.

(33) Dr. Robinet, *Danton Emigré*. — Recherches sur la Diplomatie de la République (An 1^{er}-1793), Paris, 1887, p. 5.

(34) *Mercure* du 20 Messidor an VII (8 juillet 1799). Fête pour Madame***, sous le titre de Minerve. Mercure, les trois Grâces, l'Amour, Floré, l'Hiver, Diane, Momus célèbrent Madame*** (p. 79).

Don Quichotte et, avec lui, Sancho ou Dulcinée se rencontrent de même chez Morellet, Mercier, Saint-Just ou Madame Roland.

L'abbé Morellet nous raconte longuement dans ses *Mémoires* les démarches particulières qu'il dut faire, en justification de civisme, auprès des citoyens Vialard, Bernard et Pâris (1793). Chez Vialard, coiffeur pour dames, il apporta dans un sac huit ou dix volumes de ses ouvrages, et une sorte d'inventaire commença, « à la manière », précise Morellet, « du curé et du barbier de Don Quichotte. » Successivement, les livres passaient sous le regard de l'ignorant censeur, lequel approuvait d'un « cela est bon », « cela est bien », ou désapprouvait d'un « il ne faut pas citer celui-là. » (35)

Mercier qui, dans un drame, fait traiter de don Quichotte un neveu romanesque par un oncle sévère (36), Mercier relève dans sa *Néologie* l'expression *Donquichotisme*, et transcrit cette phrase du citoyen Bonneville reprochant à l'« Assemblée Nationale » (1791) une décision maladroite à l'égard de Condé : « Il fallait mépriser son Donquichotisme, et le laisser courir par monts et par vaux, suivi du Sancho Pança Mirabeau. » (37) Le même Mercier avait déjà, dans son *Tableau de Paris*, employé comme un nom commun le nom de l'illustre dame aimée de don Quichotte : « Les champions n'osent délivrer leurs dulcinées. » (38)

(35) Morellet, *Mémoires inédits de l'Abbé Morellet, de l'Académie Française, sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution, précédés de l'Eloge de l'Abbé Morellet par M. Lémontey, Membre de l'Institut, Académie Française*, 2^e éd., 2 vol., Paris, 1822. — Tome I, ch. XXIII, p. 446, 447, 448. — Morellet se souviendra encore du *Don Quichotte*, lorsque, plus tard, dans une lettre du 20 janvier 1808, il écrira : « Vous trouverez ci-joint, et dans un cahier à part, quelques observations qui pourront ne pas vous être indifférentes, où j'ai eu occasion de m'autoriser de votre suffrage pour relever la légèreté avec laquelle un M. Bernardi, dans les Archives littéraires, a parlé de Voltaire et de Beccaria. Je mourrai, comme vous le voyez, le Don Quichotte de la philosophie, et les armes à la main contre ses détracteurs. » (*Ibid.*, t. II, p. 240. — Supplément : *Lettres de l'Abbé Morellet, à M. le Comte R***, Ministre des Finances à Naples.*)

(36) Mercier, *Théâtre complet de M. Mercier, Avec de très belles-figures en taille douce*. Nouvelle édition. Amsterdam, 1778, tome I. — La pièce s'intitule : *Jenneval ou le Barneveldt François*, drame en 5 actes. Le romanesque Jenneval s'élève contre les rigueurs de son oncle Ducrone, lequel fait poursuivre une intrigante, Rosalie, aimée du jeune homme. Et Ducrone de répondre : « Ah ! tu fais le Don Quichotte. Va, va, tu me remercieras un jour, quand le tems de tes folles amours sera passé... » (acte III, scène 3, p. 71).

(37) Mercier, *Néologie, ou Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles* ; par L. S. Mercier, membre de l'Institut national de France, tome I, p. 197, an IX (1801), Paris.

(38) Cité par F. Gohin, *Les Transformations de la Langue Française pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle (1740-1789)*, Paris, 1903. — Deuxième Partie, *Lexique Méthodique*, p. 326. — Une ou deux fois encore, on trouverait dans

Ainsi que Mercier, son ami Restif de la Bretonne cite quelquefois les héros de Cervantes. Ce n'est pas qu'il goûte réellement le *Don Quichotte*. Jeune, il s'enchantait surtout des romans de M^{me} de Villedieu et de la *Princesse de Clèves*. « Dom-Quichotte » en revanche le fatiguait : il ne s'intéressait qu'aux épisodes du livre (39). Plus tard, il fera dire à cet homme intelligent et méchant qu'est son Gaudet d'Arras, que la « réputation » du *Don Quichotte* est « mal méritée. » (40) Toutefois, reconnaît-il, l'ouvrage de Cervantes est du petit nombre de ces récits « qui font aimer la vertu » et qui amusent en instruisant. Il en permet la lecture aux jeunes filles : elles y trouveront plaisir et profit (41). Ailleurs, distinguant des « espèces » nombreuses dans ce « genre » littéraire du roman, il classe le *Don Quichotte* dans la troisième espèce, parmi les romans « critics », à côté de *Zadig*, de l'*Ingénu*, des *Lettres Persanes*, de *Gil Blas* (42). Sans l'apprécier comme il conviendrait, Restif n'est donc pas absolument injuste à l'égard du chef-d'œuvre espagnol.

Aussi bien, nous en rappelle-t-il ça et là les personnages principaux. Une femme, de qui l'on s'est fait le cavalier dans un bal, c'est une autre « Dulcinée » (43). Tel amoureux se dira « le champion, le don Quichotte » de celle qu'il aime (44). A Londres, un noble lord a-t-il pris la défense de deux « misérables » créatures à qui le fanatisme religieux « a fait commettre toute sorte d'excès » — jugeons-le, lui encore, un don Quichotte (45). Une dame, tutoyant un homme, lui adressera ce reproche : « Tu fais le doucereux comme à vingt ans. Ça t'va bien, avec ton ventre à la Sancho Pança. » (46) Deux « libertins » vont-ils à travers champs, tuant les poules, tâchant de surprendre les filles et de les entraîner dans les bois ? Comme ils sont montés l'un sur un

Mercier un souvenir du *Don Quichotte*. C'est ainsi que dans sa 2^e « satire » contre Racine et Boileau, il traite Boileau de « mince écuyer monté sur Rossinante ». [*Satyres contre Racine et Boileau*, Paris, 1808, p. 8], — et que, dans la 11^e, il proclame avec quelque emphase : « Le monde littéraire est plein de Dom-quichottes. » [*Ibid.*, p. 52].

(39) *Monsieur Nicolas ou le Cœur Humain dévoilé*, éd. de 1794, t. II, p. 816.

(40) *La Paysanne pervertie*, La Haye, 1784, t. III, p. 139.

(41) *Le Nouvel-Emile, ou l'Education pratique*, 1770, t. I, p. 56.

(42) *L'Andrographe, ou Idées d'un honnête-homme...* La Haye, 1782, p. 186, 187.

(43) *Tableaux de la bonne Compagnie...*, 1787, t. I, p. 123.

(44) *La Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans...*, éd. de Henri d'Alméras, Paris, 1909, p. 217.

(45) *Tableaux de la bonne Compagnie*, t. II, p. 151.

(46) *Les Contemporaines*, t. XXXIX, CCXLVII^{me}, Nouvelle : la Belle Imprimeuse, p. 215.

cheval, l'autre sur une « haridelle », ils font songer, — tout malhonnêtes et coupables qu'ils soient, — au couple illustre et grotesque : don Quichotte sur Rossinante, et Sancho sur le grison (47).

Saint-Just, le farouche et rigide Saint-Just, a pour le moins, à son tour, parcouru le *Don Quichotte*. Tout jeune, lorsqu'en un endroit fort osé de son poème *Organt* (48) (1789), il nous dépeint des acteurs en renom, c'est de Sancho qu'il rapproche l'un d'entre eux, Desessarts :

Organt vit là M..., dont le talent
Est d'écorcher Molière impunément,
Et Des..., le Sancho de l'école,
Qui croit l'Olympe assis sur son épaule... (49)

Comme lui, celle qui devait être sa victime, M^{me} Roland, a lu ou parcouru l'ouvrage de Cervantes. Elle l'avait trouvé, vers l'âge de quatorze ans, dans la bibliothèque de l'abbé Le Jay, — bibliothèque, écrit-elle, où mille « choses » des moins « concordantes » s'offraient à sa curiosité : auprès de *Don Quichotte*, les *Lettres* de Saint-Jérôme, — auprès de la *Vie* de Descartes, celles des Pères du désert, — certaines poésies de Voltaire avec les

(47) Restif de la Bretonne, les *Contemporaines*, t. XXXX, CCLII^e Nouvelle : La *Famme* (sic) à-la-mode, p. 459, 460.

(48) *Organt*, Poème-en vingt chants, — Au Vatican, — 1789. La préface mérite d'être relevée : « J'ai vingt ans ; j'ai mal fait ; je pourrai faire mieux. »

(49) Voici, à titre de curiosité, le tableau du Théâtre Français que Saint-Just nous présente dans son poème, à la date de 1789 :

<i>Organt</i> vit là M..., dont le talent	(MOLÉ)
Est d'écorcher Molière impunément,	
Et Des..., le Sancho de l'école,	(DESESSARTS).
Qui croit l'Olympe assis sur son épaule ;	
La glaciale et brûlante R...	(RAUCOURT).
De qui les feux ont fait rougir l'amour,	
Et dont le cœur, digne de Messaline,	
<i>Parodia la Trinité divine,</i>	
<i>Avec trois culs l'un par l'autre pressés,</i>	
<i>Et se heurtant, unis et divisés.</i>	
F..., suivant et mignon des Héros,	(FLEURY).
Lequel jamais ne dort sur le dos ;	
Cette C..., nouvelle Cythérée	(CONTAT).
Que sur le sable apporta la marée ;	
Et Dor..., dont le palais branlant	(DORIVAL).
Mâche les vers de sa dernière dent ;	
Cette Ch..., ânesse de Cythere,	(LA CHASSAIGNE).
Divinité dont <i>Cybelle</i> est la mere ;	
Fl... enfin, sot avec dignité,	(FLORENCE).
<i>Thersite</i> en scene, <i>Achille</i> au Comité.	

(*Organt*, chant VIII).

[Voir, sur *Organt*, Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, tome V, 3^e éd., p. 337, 338, 339.]

Essais de Nicole, — Condillac et le P. André, — le P. Maimbour et le chevalier de Folard... (50) Mais c'est une réminiscence du *Don Quichotte* qui aidera l'amie de Buzot à nous faire mieux connaître l'« esprit judicieux » de son ami : Buzot, dit-elle, qui « ne s'amuse pas longtemps à combattre des moulins à vent, s'étonnait de ce qu'on traitait le fédéralisme comme une hérésie politique. » (51)

Un journal enfin a été imprimé en l'an VI (1798) sous ce titre : *Le Mot à l'Oreille ou le Don Quichotte des Dames* (52). Ce « nouveau journal républicain » ne comprend que huit numéros : tous portent en épigraphe le vers de Vadé : *Qui mal veut, mal lui tourne...* Une vignette, pour chacun, a été dessinée en haut de la première page : une lyre pour les six premiers, un groupe de personnages pour les deux derniers. Dans ce groupe, nous reconnaissons don Quichotte à cheval sortant d'une poterne et suivi de Sancho sur son âne. En face de lui se tient une dame, une Dulcinée de fort gauche attitude.

Favorable au gouvernement issu du 18 Fructidor, ce journal n'a pour nous que l'intérêt de nous montrer, agissant et parlant, un don Quichotte de caricature. Écoutons-le nous dire lui-même en quelle tenue il a assisté « à la pompe funèbre du général Hoche. » « ...J'ai mis un jupon de beau drap bleu, avec des chausses de velours noir et les mules de même, la lance à la main, j'ai monté sur Rossinante et suivit (*sic*) le cortège. » (53) Fort en vue dans la cité révolutionnaire, les dames de la Halle l'admirent : l'une, Babet, marchande de merlan, lui offre son cœur et sa personne (54). Et il n'est pas jusqu'à la riche Madame Angot qui ne lui écrive pour l'inviter à lui « rendre z'une visite. » (55) Parmi les lettres qu'il reçoit, deux ou trois sont assez grossièrement facétieuses. Un paysan l'informe que la fiancée de son fils, juste à la veille des noces, a mis au monde un garçon (56). Un deuxième paysan lui raconte que sa femme Margot, tout éperdue de coquetterie, veut divorcer (57) — et un troisième, que,

(50) Madame Roland, *Mémoires de Madame Roland*, nouvelle édition critique, contenant des fragments inédits et les lettres de la prison. Publiés par Cl. Perroud, Recteur de l'Académie de Toulouse, 2 tomes, Paris, 1905. — T. II, p. 87, 88.

(51) *Ibid.*, t. I, p. 107.

(52) *Le Mot à l'Oreille ou le Don Quichotte des Dames*, Paris, an VI (1798).

(53) *Le Mot à l'Oreille*, n° 3, p. 2.

(54) *Ibid.*, n° 3, p. 4, 5.

(55) *Ibid.*, n° 3, p. 5.

(56) *Ibid.*, n° 2, p. 3, 4, 5.

(57) *Ibid.*, n° 5, p. 3, 4, 5.

venu à Paris pour y voir son fils Thomas, il a été la dupe de « belles dames » qui lui ont volé « sa bourse de cuir », ses « mitons de laine bleus » et jusqu'à son mouchoir (58).

Mais voici notre don Quichotte en promenade aux « Champs-élisées » avec son incomparable maîtresse. Hélas ! Dulcinée, — et ce n'est pas sans quelque confusion que don Quichotte nous l'apprend, — Dulcinée s'y montre d'une bigoterie ridicule. Un marchand de tisane a fait « raisonner (*sic*) » contre le robinet de sa petite fontaine un des gobelets dans lesquels il verse à boire au public : « Aussi-tôt, conte le Chevalier, la dame de mon cœur se signe, croise les mains sur sa poitrine, tombe à genoux, et les yeux élevés vers le ciel, marmotte ses prières en parcourant tous les grains de son chapelet. » (59)

En l'Eglise Notre-Dame, don Quichotte a trouvé la plus propice occasion pour manifester hautement... sa foi républicaine. S'étant introduit dans un confessionnal, il y a reçu les aveux d'une vieille pénitente : il lui pardonnerait, certes, d'avoir médité de son prochain, d'avoir menti ; mais, ce qui est sans excuses, c'est d'avoir caché dans sa petite chambre un prêtre « victime et proscrit ». « Je vous donne pour pénitence », s'écrie le héros indigné, « dès ce soir, de signifier à votre calotin, qu'il ait à trouver un autre domicile, et s'il ne veut pas s'y conformer, vous aurez recours au brave Don Quichotte, qui, monté sur Rossinante, saura le mettre doublement à la raison. » (60) Ce don Quichotte-là passe en stupidité un M. Homais.

Calomnié, vilipendé, trahi, don Quichotte ne l'est que de rencontre : il trouve d'ordinaire succès et honneur.

D'abord, un « académicien libre des inscriptions », Dutens (61), lui a consacré dans ses *Tables généalogiques des Héros des Romans* (62) (1796) un très curieux travail d'érudition. Il a dressé la liste des ouvrages qui composent sa bibliothèque. Trois « tables », en premier lieu, donnent les romans principaux des Chevaliers d'Arthur, ceux des Amadis et Palmerins, ceux aussi qui concernent Charlemagne et les Douze Pairs. Et c'est à cet

(58) *Le Mot à l'oreille*, n° 6, p. 4, 5, 6.

(59) *Ibid.*, n° 7, p. 4.

(60) *Ibid.*, n° 8, p. 3, 4.

(61) Dutens (L.), académicien libre des inscriptions, membre de la Société royale de Londres, né à Tours, le 15 janvier 1730, mort en Angleterre, le 23 mai 1812 (Quérard, *La France littéraire*, t. II, p. 736.)

(62) Dutens, *Tables généalogiques des Héros des Romans ; avec un Catalogue des Principaux ouvrages en ce genre*, Londres, 1796, in-4° de 21 pages.

endroit, seulement, que Dutens place sa « Bibliothèque de Don Quichotte. » Les trois « tables » précédentes, dit-il, contiennent la partie essentielle des volumes appartenant à l'hidalgo. Mais, comme il importe extrêmement d'être complet et de n'oublier aucun livre que Cervantes ait pu nommer, il dresse une nouvelle liste de 59 volumes qui vont, chronologiquement, de « La conquête de l'Empire de Trébizonde par Renaud de Montauban » jusqu'aux Œuvres de Boscan et à celles de « Garcilasso della Vega. » De plus, en statisticien consciencieux, Dutens nous avertit que les « vingt-six derniers ouvrages » indiqués « sont cités dans le cours de l'Histoire de Don Quichotte par Cervantes, ou ses interlocuteurs. » Il fait suivre enfin cette méritoire énumération d'une seconde: celle des onze « Romances Espagnoles » (*sic*) qui sont signalées ou reproduites dans le récit. Admirons comme il convient cette occupation d'un laborieux loisir, et passons à la critique proprement dite.

Deux articles nous retiendront: l'un du *Journal de Paris*, l'autre du *Spectateur du Nord*, et tous deux de la même date, l'an VII (1799). Le *Journal de Paris*, rendant compte d'une « Histoire provençale, traduite d'un ancien manuscrit », affirme que le « caractère de l'ancienne chevalerie » était « la fidélité inviolable » à la dame des pensées élue entre toutes, et que, par exemple, si l'on ôtait ce caractère de dévotion et de respect amoureux au Chevalier don Quichotte, « l'immortel Cervantes » n'aurait plus fait « qu'une extravagante et illisible rapsodie. » (63) Relevons cette expression: l'immortel Cervantes. Elle met, avant certaines autres de la critique romantique, l'auteur du *Don Quichotte* à sa vraie place: la première (64).

Le *Spectateur du Nord* (65), lui, sans donner rang à l'auteur, étudie l'ouvrage, ce *Don Quichotte* dont la traduction par Florian vient de paraître. Le *Don Quichotte*, écrit-il, « c'est la satire la plus fine, non seulement des romans de chevalerie, mais de la chevalerie elle-même, et nous sommes peut-être trop loin d'elle, pour sentir toute la philosophie de l'Auteur, qui sait en livrer les préjugés et les ridicules à la risée de ses lecteurs. » Œuvre satirique et critique (*Le Spectateur* ne va pas au-delà de cette

(63) *Journal de Paris*, 3 Prairial an VII, n° 243, p. 1066. — Il s'agit d'un compte-rendu non signé de: *Azalaïs et le gentil Aimar*, Hist. provençale, traduite d'un ancien ms. provençal (3 vol. in-12).

(64) Rappelons qu'un peu auparavant l'épithète *immortel* avait été appliquée au *Don Quichotte* par Geoffroy. Cf. notre ouvrage, p. 690.

(65) *Spectateur du Nord*, t. XII, n° de novembre 1799, cf. p. 202 à p. 219.

habituelle et traditionnelle conception), le grand roman espagnol peut se rapprocher de cet autre roman : le roman français de l'*Astrée*. Tous deux, à quelques années de distance, réagissent contre les anciens conteurs, les hauts faits de leurs preux, les enchantements dont ils encombrant leurs histoires. Le *Don Quichotte* a ainsi le mérite d'avoir ruiné un genre faux. Le journaliste, toutefois, s'évertue à défendre la Chevalerie contre Cervantes : elle a eu ses avantages à sa date, elle a exalté l'homme, elle se justifie aux yeux de l'historien. — Considéré en lui-même, le *Don Quichotte* est à coup sûr le chef-d'œuvre qu'admirait et aimait Saint-Evremond, et le journaliste reproduit ici l'éloge le plus vibrant de l'ancien moraliste. Il ne se tient pas, néanmoins, d'adresser deux reproches au romancier castillan. Il trouve d'abord « infiniment pénibles » les extravagances du héros comparées à ses discours si raisonnables. Ce mélange de sagesse et de folie, ajoute-t-il, a quelque chose qui l'attriste. Et voici, sans doute, la première ébauche de cette interprétation pessimiste où se complairont, au XIX^e siècle, nombre de lecteurs et de juges. Puis Cervantes a « poussé un peu trop loin le grotesque, surtout dans le rôle de Sancho. » Ou plutôt, il l'a « laissé descendre un peu trop bas. » Cette dernière remarque, il faut le reconnaître, est d'un classicisme bien attardé. Elle ne saurait pourtant nous empêcher de conclure qu'à la fin du Directoire, de judicieux et fins esprits commençaient de soupçonner la haute valeur littéraire du *Don Quichotte*.

III

L'on ne se contente pas, d'ailleurs, de l'admirer : l'on s'en inspire. Un Fabre d'Eglantine nous présente dans sa comédie : *Le Philinte de Molière* (66) (1790) une sorte d'émule du paladin manchois, un don Quichotte de la vertu civique, du dévouement, de l'altruisme.

Là, dans cette œuvre éloquente, ardente, se révèlent avec éclat les idées, les désirs, les préoccupations d'une société qui se transforme. Ne convenait-il pas, en effet, à cette époque d'effervescence, et d'enthousiasme chez les meilleurs, de poursuivre jusque

66) Fabre d'Eglantine, *Le Philinthe de Molière, ou la Suite du Misanthrope*, comédie en cinq actes et en vers, par P. F. N. Fabre-d'Eglantine. Représentée au Théâtre François, le 22 février 1790, Paris, 1791.

sur les planches d'un théâtre l'indifférence égoïste, de faire honte publiquement à ceux qui s'enfermaient en eux-mêmes, dédaigneux, distants, froids ? De ce rôle honorable et brillant, Fabre d'Eglantine a chargé Alceste, l'Alceste de Molière :

Déchirons, sans pitié, le voile frauduleux,
Dont l'égoïste adroit se pare et s'enveloppe ;
Sur la Scène, évoquons l'ombre du Misanthrope (67)

Molière, en aimant, en plaignant son misanthrope, en l'admirant peut-être, n'avait pu s'empêcher de susciter le rire contre lui, de le rendre plaisant à force de boutades et d'exagérations. Chez Fabre, Alceste n'amuse plus. Ce n'est plus, à aucun degré, un personnage comique : c'est un héros, un preux, d'une perfection morale accomplie, d'un courage et d'une volonté de sacrifice toujours prêts. Philinte, d'un mot, peint ce zèle sans cesse égal à soi, qu'aucun revers n'affaiblit, mais renforcerait plutôt et exalterait :

J'entends, je vois, je sens l'objet dont il s'agit. (68)
Et par tous ses côtés, et dans tout son esprit.
Mais faut-il pour cela, suivant votre marotte,
Dans les événements faire le *Dom Quichotte* ? (69)

Or, dès les premières scènes de la comédie (70), nous apprenons que son amour du bon droit a mis notre Alceste aux prises avec un de ses voisins, un parvenu intrigant, qu'il a osé braver le fripon et ses complices, tenir tête à chacun, plaider « à toute outrance », et que, vainqueur d'abord, il n'en a pas moins été compromis par le mensonge et la « dextérité » (71). Obligé de fuir, nous le retrouvons à Paris : là encore, il prend l'intérêt le plus chaud à déjouer, de concert avec un avocat honnête homme, les plans et intrigues d'un maître escroc (72). En cette nouvelle affaire, comme il le dit à Eliante, et même si le prudent Philinte ne veut point l'aider, il écouterait seulement « le cri de son cœur », suivra seulement « son noble penchant. » (73) Payer de sa personne, ne s'épargner ni soins, ni tracas pour autrui, c'est là sa joie, la satisfaction heureuse de son intime besoin. Aussi, avec

(67) *Le Philinte de Molière*, Prologue, p. 64, 65.

(68) Il s'agit de déjouer les intrigues d'un fourbe.

(69) *Le Philinte de Molière*, II, 9, p. 42.

(70) *Ibid.*, I, 5, 6.

(71) *Ibid.*, 6, p. 16.

(72) *Ibid.*, II, 4.

(73) *Ibid.*, III, 3, p. 58.

quelle vivacité, quelle ardeur offre-t-il de « donner caution » pour sauver Eliante et Philinte, victimes de leur imprudence (74). Mais il est à son tour appréhendé et arrêté. Philinte, l'ingrat, ne lui vient point en aide. Qu'importe ! Une fois libre, notre sublime don Quichotte n'en sauvera pas moins la fortune et l'honneur de son tiède ami (75) : sa conviction émouvante emporte ce dernier succès. Don Quichotte triomphe, et, avec lui, la générosité, la magnanimité.

Ce paladin charitable est trop dévoué aux autres pour songer jamais à lui. Et si nous reconnaissons dans un tel oubli de soi cette *ataraxie* philosophique que recommandait Jean-Jacques, il nous est loisible encore d'y reconnaître cette admirable insouciance de ses propres misères que l'hidalgo de Cervantes possède et manifeste si naturellement. Son valet Dubois, affectueux Sancho de ce don Quichotte, doit lui rappeler, — lui rappeler en vain, — que les forces humaines ont leurs limites, que « le corps n'est pas de fer », que se ménager si peu, c'est se tuer (76).

Mais celui qui fait le plus évident contraste avec notre héros, c'est Philinte, âme durcie, racornie, qui n'a plus rien du Philinte de Molière, qui est tel en revanche que Rousseau, en un jour d'âpre humeur, l'a si injustement caricaturé : « *Ce Philinte... est un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien* (77), *parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux... qui, de leur maison bien fermée, verroient voler, piller, égorger, assassiner tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une humeur très-méritoire à supporter les maux d'autrui.* » (78)

Tracassier, grondeur, vaniteux, Philinte, devenu par le bon vouloir d'un oncle de sa femme M. le comte de Valancès, appa-

(74) *Le Philinte de Molière*, IV, 12, p. 101.

(75) *Ibid.*, V, 3.

(76) *Ibid.*, IV, 1, p. 77.

(77) Ce « tout va bien » sera repris, dans le même sens ironique, par Fabre d'Eglantine et placé par lui dans la bouche de son Philinte, l'homme par excellence satisfait et indolent (II, 7). A son tour Alceste, accusé au moment où il se dévoue pour Philinte, lui fera remarquer que, certes, tout n'est pas bien (IV, 12). Lenient juge avec raison que « cette insistance à revenir sur le *Tout est bien* est une attaque évidente contre l'*Optimiste* de Collin d'Harleville », l'auteur à succès que Fabre enviait et détestait, et qu'il attaquait précisément dans la préface de son *Philinte* (Lenient, *La Comédie en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1888, t. II, p. 368).

(78) J.-J. Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert*, *Œuvres Complètes*, éd. de 1852, t. III, p. 129.

rait l'égoïste typique, insensible aux idées de bienfaisance, de justice même et de probité (79). Il n'a souci que de soi, de son repos. Et sa femme, Eliante, le juge excellemment dans ces deux vers :

Sans zèle pour les bons, faible pour les méchants,
Vous vous ménagez trop, mon cher, dans vos penchans (80).

Son apathie, sa froideur, rehaussent encore la bonté active, jamais lasse, de son grand ami.

L'année suivante (1791), Fabre d'Eglantine donne l'*Intrigue épistolaire* (81), une comédie platement versifiée où, pendant cinq actes, il nous montre les diverses ruses de deux amoureux et leur fait berner, sans vraisemblance, le plus sot des tuteurs. Ce tuteur, nommé Clénard, a une sœur nommée Ursule, sac à proverbes autant que Sancho, et qui, sentences ou dictons, nous débite impitoyablement tout ce qui lui vient à l'esprit : elle ne nous épargne même pas les trivialités les plus usées :

Certes, il n'est vraiment pire eau que l'eau qui dort..
Et c'est avec le miel qu'on attrape les mouches..
Méfiance est toujours mère de sûreté..
L'occasion, je sais, fait souvent le larron..

Comme nous comprenons que le critique Geoffroy, impatient et rude, interpelle Fabre d'Eglantine, et, avec une véhémence pleine d'ironie, lui adresse ce reproche : « O législateur des nations, exterminateur des préjugés, oracle de l'humanité et de la raison, à quel point ton génie s'est-il ravalé ! L'apôtre des principes éternels de l'ordre n'est plus que l'écho de Sancho Pança. » (82)

(79) Après tout, — estime-t-il, — « l'argent volé finit toujours par profiter à quelqu'un. » (Lenient) :

Que le fripon triomphe, il lui faut des complices,
Des agens, des suppôts : par mille sacrifices,
De mille parts du vol il sera dépouillé :
Le trésor coule et fuit ; distribué, pillé,
Il se disperse : enfin, par un reflux utile,
La fortune d'un homme en enrichit deux mille.
Un sot a tout perdu, mais l'Etat n'y perd rien.
Ainsi j'ai donc raison de dire : Tout est bien.

(Le *Philinte* de Molière, II, 9, p. 44.)

(80) Le *Philinte* de Molière (I, 1, p. 5.)

(81) *L'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, par P. F. N. Fabre d'Eglantine. Représentée sur le Théâtre Français de la rue de Richelieu, le 15 Juin 1791. Paris, 1792.

(82) Geoffroy, *Cours de littérature dramatique, ou Recueil par ordre de matières des Feuilletons de Geoffroy, précédé d'une notice historique sur sa vie*, 5 vol. Paris, 1819-1820, t. III, p. 420 (feuilletton du 11 messidor an 10.)

Des réminiscences de Cervantes, le théâtre de la Révolution nous en offre encore et jusque dans certaines pièces dont l'inspiration se rattache très étroitement aux circonstances alors si troublées : un *Nicodème dans la Lune* (1790) par le « Cousin Jacques », un *Ami des Lois* (1793) par Laya.

Le « Cousin Jacques » est le pseudonyme de Beffrôy de Reigny, lequel fut, au collège Louis-le-Grand, le condisciple de Robespierre et de Desmoulins, puis devint professeur au collège de Cambrai, enfin préfet sous l'Empire. Homme de juste milieu, de réflexion calme et posée, il recommande dans son *Nicodème... ou la Révolution pacifique* (83) la confiance et l'entente réciproques entre le souverain et la nation. Il nous montre un paysan tout naïf qui, transporté dans la lune par une voiture aérienne, y raconte ce qui se passe dans notre planète et y dépeint les événements du jour par leur beau côté. Cet optimisme, appuyé d'un gros bon sens, ne va pas cependant sans une pointe de malice qui contribue encore à rapprocher Nicodème de l'avisé Sancho Pança :

Oui, Messieurs, tout l'monde en France
A tout d'suite été d'accord ;
Clergé, Noblesse et Finance
On (*sic*) cédé leux droits... *d'abord...*
Tout chacun, sans résistance,
D'y r'noncer a pris grand soin...
(*A part, vers le Public.*) A beau mentir qui viant d'loin. *bis* (84)

L'auteur de l'*Ami des Lois*, Laya, est plus connu que le « Cousin Jacques. » Ses premiers essais, *Voltaire aux Français, sur leur constitution* (1789), *la Régénération des comédiens en France, ou Leurs droits à l'état civil* (1789) furent conçus et composés dans l'esprit révolutionnaire. Puis, commençant à revenir des sentiments qui l'avaient d'abord animé, Laya fit représenter, sur le Théâtre Français, les *Dangers de l'opinion* (1790), drame auquel succédèrent un autre drame *Jean Calas* (1790) et cette comédie de l'*Ami des Lois*.

(83) *Nicodème dans la Lune, ou la Révolution Pacifique*, Folie en prose et en trois actes, mêlée d'Ariettes et de Vaudevilles, Représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre Français — Comique et Lyrique, le 7 Novembre 1790, et, pour la cinquantième fois, le Lundi 21 février 1791. Par le Cousin-Jacques. Paris, 1791. — Voir, sur l'auteur et sur l'œuvre, Henri Welschinger, *Le Théâtre de la Révolution (1789-1799) avec Documents inédits*, Paris, 1880, p. 448, et Théodore Muret, *L'Histoire, par le théâtre*, t. I, p. 104.

(84) *Nicodème dans la Lune*, III, 6, p. 69.

Comme *Nicodème dans la Lune*, l'*Ami des Lois* (85) a été écrit pour célébrer la modération, la justice, la clémence. L'illusion constitutionnelle s'y exprime de nouveau, mais le ton de badinage a disparu. C'est que le moment est grave. Le procès de Louis XVI se débat à la Convention (86). Les partis luttent entre eux et se déchirent. La Montagne, audacieuse, violente, sanguinaire, est tout près de l'emporter sur sa rivale, la Gironde, modérée, honnête, fidèle à la légalité, mais sans force matérielle, ni énergie véritable. Au Conseil général de la Commune dominent et sévissent un Hébert, un Chaumette. Les Marat, les Robespierre vont inaugurer de sombres jours : la Terreur s'annonce.

Pour arrêter ces progrès du crime, et stimuler par contraste le vrai patriotisme, Laya eut alors le courage de produire sur la scène son *Ami des Lois*. Là, en face d'un public qui les reconnaissait et déjà les craignait, il faisait parler et agir un Nomophage (ou Robespierre), un Duricrane (ou Marat), un Plaude (ou Hébert, à moins que ce ne soit Babeuf.) Cyniquement, Nomophage proclame son ambition venimeuse, sa jalousie de la supériorité morale, son avidité de pouvoir et de popularité. Diminué en quelques parties (pourquoi Laya, en effet, lui prête-t-il l'idée d'un fédéralisme politique, alors que les Jacobins ont toujours défendu l'unité nationale ? pourquoi, de plus, le ridiculise-t-il sous les traits presque bouffons d'un philosophe matérialiste attaché, à travers d'Holbach et La Mettrie, aux doctrines d'Epicure ?) — diminué ainsi et rabaissé, Nomophage — Robespierre était encore reconnaissable à son immense orgueil, à son habitude de la décision froide et ferme, à sa roideur logique :

A côté du succès, je mesure la chute ;

Et certain de tomber, je marche et j'exécute (87).

Duricrane-Marat, c'est l'espion, le délateur, le pourvoyeur des prisons et de la guillotine : il vole une liste d'indigents secourus par un homme charitable, et il fait, de tous ces malheureux, autant de conspirateurs contre la République. — Plaude-Babeuf, c'est le théoricien comique de l'anarchie : plus de propriété !

(85) Laya, *L'Ami des Lois*, comédie en cinq actes, en vers. Représentée par les Comédiens de la Nation, le 2 janvier 1793. Par le Citoyen Laya, Auteur des Dangers de l'Opinion et de Jean Calas. — Welschinger (*Le Théâtre de la Révolution*) résume l'*Ami des Lois* et cite les comptes rendus auxquels cette pièce a donné lieu à la Convention, p. 380 à 409.

(86) *L'Ami des Lois* a été représenté pour la première fois 19 jours avant le supplice de Louis XVI.

(87) *L'Ami des Lois*, V, 4, p. 61.

donc, plus de vol, plus d'avares, plus d'intrigants, plus même de libertins, « la femme accorte et toute bonne — étant à tout le monde et n'étant à personne. » (88)

A ces trois énergumènes s'oppose l'ami des lois, le ci-devant marquis de Forlis. Eux représentent la fourberie, l'hypocrisie, la haine. Lui n'est que probité, franchise, bonté. Laya l'a orné de toutes les vertus. Il l'a fait grand, comme il faisait ses rivaux petits. Pure conception de l'esprit, personnage idéal, il sert, à la manière du héros de Cervantes, une idée : il s'y dévoue, sans jamais faiblir ni capituler. Il sait que la modération en politique, le *modérantisme*, comme déjà on affectait de dire, est devenu suspect. N'importe ! Il ne s'en déclarera que plus énergiquement le défenseur. Rien ne peut le décourager : sa maison pillée, ses meubles détruits par une bande d'incendiaires, ne lui font pas un instant douter de la beauté, de la vérité qui s'attachent au principe républicain : il manquait à ces insensés, pense-t-il, le frein, la retenue que, seul, impose aux passions populaires le respect de la loi (89). Aussi excès, violences subies ne portent-ils que davantage à révéler la Loi cet enthousiaste du Bien et du Juste. Il va même plus loin. Convaincu de la bonté foncière du peuple, persuadé que, s'il s'égare à la suite de suborneurs intéressés à le tromper, le peuple se laisse de même, à l'appel de la loyauté, ramener à de fraternels sentiments, — c'est dans le peuple uniquement qu'il met, lui, sa propre sauvegarde. Pour-suivi, traqué par la foule jusque chez son ami, M. de Versac, il s'élançe tout à coup au-devant d'elle, au-devant de ses colères et de ses fureurs. Et l'auteur a voulu que ce mouvement d'un *donquichottisme* sublime lui réussît. La foule, qui se préparait à l'égorger, l'acclame (90). La générosité du cœur obtient ici, comme dans les contes, sa récompense. Ce don Quichotte, plus heureux que le véritable, ce don Quichotte qui triomphe de ses ennemis et fait triompher la légalité, resplendit de la gloire que donne le succès.

(88) *L'Ami des Lois*, III, 3, p. 27.

(89) *Ibid.*, IV, 6, p. 44 à p. 46.

(90) *Ibid.*, V, 4, p. 57 à p. 60.

IV

Mais, ce n'est pas au théâtre seulement que l'on utilise le *Don Quichotte* à des fins politiques et militantes. Le pamphlet, le journal, le discours lui empruntent ces noms, ces personnages de don Quichotte et de Sancho pour tourner en dérision les hommes et, du même coup, ruiner ou infirmer les théories.

Dès l'année 1789, deux pamphlets, l'un hostile aux nouveautés qu'apporte la Révolution commençante, l'autre dirigé contre les privilégiés, nous offrent, — agissant, décrétant, parlant, — un comique Sancho et un comique don Quichotte.

Le premier s'intitule *Ordonnance de Police de Très-Haut et Très-Puissant Seigneur Sancho Pança, Gouverneur de l'Isle Barataria* (91). Le titre a de la prétention : il n'en fera que mieux valoir le ton facétieux du contenu. Sancho, en effet, qui est ici un réformateur expéditif, supprime ou bouleverse tout l'ordre social du XVIII^e siècle. Pour les églises et les gens d'église, le luxe et le faste ne seront plus permis : en revanche, les prêtres seront astreints au mariage. La justice, est-il décidé, ne se vendra plus « en dépit de la coutume » (92). Chacun aura toute liberté de dire et de penser : la presse ni l'opinion ne seront contraintes. La plus grande indépendance individuelle est ainsi proclamée. Les mariages, par exemple, ne se feront plus à la convenance des parents. Jeunes gens et jeunes filles pourront désormais se choisir et s'épouser : le goût, la tendresse, l'inclination prévaudront sur l'intérêt et les rapports de fortune. Et, quand les conjoints ne se conviendront plus, la séparation leur deviendra facile... (93) On ne saurait être plus indulgent à la mobilité humaine. Le dernier article de cette pittoresque « Ordonnance » regarde les « dames de la moyenne vertu » et, avec elles, toutes celles qui, sous les dehors de la pudeur, dissimulent leur dévergondage. Seront donc considérées comme « filles » et traitées comme telles les beautés qui affecteront, dans la démarche et l'attitude, quelque sans-gêne : une gorge trop découverte, un jupon trop court décèlent le vice ou l'intention du vice (94). Les femmes

(91) *Ordonnance de Police de Très-Haut et Très-Puissant Seigneur Sancho-Pança, Gouverneur de l'Isle Barataria*, Paris, 1789, — plaquette anonyme de 15 pages.

(92) *Ibid.*, p. 7.

(93) *Ibid.*, p. 9, 10.

(94) *Ibid.*, p. 14.

en outre, dont c'est le métier de se vendre, sont autorisées à exercer sur tout le sexe une surveillance précise et attentive. On les invite même « à découvrir, dénoncer et amender » les hypocrites qui, tout en jouissant des plaisirs défendus, font profession d'honnêteté (95). Cette audacieuse bouffonnerie est parsemée de nombreux proverbes qui en atténuent légèrement la hardiesse, et elle est signée magnifiquement : Sancho, Gouverneur de l'Isle Barataria. De par Monseigneur, Parafaragaramus, Secrétaire.

La seconde brochure, entièrement politique celle-là, met en présence, au Tartare, un « trio » d'ennemis du peuple : *Le Trio : Dom Quichotte, Chicaneau, Tartuffe* (96), — don Quichotte, ou la Noblesse d'épée, — Chicaneau, ou la Noblesse de robe, — Tartuffe, ou le Clergé. Les institutions privilégiées de l'Ancien Régime sont ainsi représentées par un fou violent, par un fou retors, par un hypocrite. Cet hypocrite et ces deux fous sont animés envers les pauvres gens et les bourgeois, « roturière canaille », de la haine la plus vive. L'auteur leur prête de farouches et, ensemble, de comiques propos. Il les fait même se disputer entre eux : dans la chaleur de leur exaltation, ils s'incriminent réciproquement. C'est la plus amusante querelle et la plus révélatrice. Don Quichotte vient d'apprendre, d'un gentilhomme bas-breton, les inconcevables, les inouïes prétentions « du dernier de tous les Ordres. » (97) Vilains et manants jaloussent la noblesse de ses avantages séculaires. Mais don Quichotte espère bien qu'on les réduira, qu'on les obligera encore à « courir la quintaine », à venir baiser, certains jours, les portes blasonnées des manoirs, à « battre les étangs pour empêcher les grenouilles de crier, quand les Dames Châtelaines seront occupées à enfanter des Héros. » (98) Surtout, — mais comment reconnaître ici le pur, le poétique, le candide amant de Dulcinée? — don Quichotte, malotru et paillard hobereau, ne doute pas que les nobles ne reprennent bientôt leurs droits de prélibation ou de cuissage, et de *markette*. (99). La noblesse, ajoute-t-il, n'est pas

(95) *Ordonnance de Police de Très-Haut et Très-Puissant Seigneur Sancho Pança...*, p. 14, 15.

(96) *Le Trio : Dom Quichotte, Chicaneau, Tartuffe, au Tartare*, Paris, 1789. — Brochure anonyme de 27 pages.

(97) *Ibid.*, p. 6.

(98) *Ibid.*, p. 8.

(99) Redevance en argent qu'en Écosse et en Angleterre « les *Tenans* étoient obligés de payer au Seigneur du fief, pour le mariage de leurs filles. » (*Ibid.*, n. 2 de la p. 8.)

seule attaquée. Le Tiers-Etat, ennemi de tout le passé, de toute la tradition, s'efforcera de ramener à une seule les fonctions multiples du Parlement : il prétend que le Parlement juge, et qu'il n'ait plus à se mêler des affaires publiques (100). Le Clergé, quels reproches ne lui fait-on pas ? Il s'écarte trop du premier esprit de l'Eglise : ses besoins de luxe, l'immoralité de sa conduite exigent de radicales réformes (101). Là-dessus, l'envieux Chicaneau déclare que ce n'est pas sans quelque raison qu'on adresse aux prêtres de si mordantes critiques (102). Et cette remarque inopportune a vite fait de mettre aux prises Chicaneau et Tartuffe, l'homme de la Justice et l'homme de Dieu. Tartuffe n'est pas tendre pour les Parlements, ni pour les mœurs judiciaires au XVIII^e siècle. Il condamne la lenteur des procès, les atrocités des décisions, le formalisme des enquêtes et de la procédure, la malignité et la cupidité des magistrats (103). Cette tirade virulente, ainsi que l'approbation qu'elle reçoit de don Quichotte, a pour résultat d'irriter notre Chicaneau qui, se sentant trop à court vis-à-vis du redoutable et souple abbé, tourne sa colère contre le gentilhomme bien moins habile à discuter, et tout d'une pièce. La noblesse, prononce-t-il, est la partie la plus factieuse de l'Etat, la plus turbulente, la plus exigeante. Sans cesse elle suscite des troubles, usurpe des droits ; sans cesse on la voit demander et occuper les premières places. Il n'est pas de contrée où elle ne s'empare des fortunes, où elle ne s'adjuge les profits. Et elle réclame encore pensions, cadeaux, grâces, exemptions (104). Cette vigoureuse semonce, don Quichotte ne l'a pas écoutée avec calme. Et, une fois terminée, le voici qui se fâche, menace de pourfendre l'insulteur. Mais Tartuffe, l'homme des compromis, des ententes fructueuses, des alliances d'intérêt, s'interpose, conseille l'union entre l'Epée, la Robe et le Rabat : on ne saurait autrement, selon lui, résister ou couper court aux efforts de la « vile multitude. » (105) Don Quichotte pourtant ne veut rien entendre : il ne parle que d'*exterminer* ; Chicaneau, non plus, ne veut rien entendre : il ne parle que de *décréter*. Alors Tartuffe qui, lui, a du bon sens

(100) *Le Trio : Don Quichotte, Chicaneau, Tartuffe, au Tartare*, p. 11.

(101) *Ibid.*, p. 15.

(102) *Ibid.*, p. 16.

(103) *Ibid.*, p. 17, 18, 19.

(104) *Ibid.*, p. 20, 21, 22, 23, 24.

(105) *Ibid.*, p. 25, 26.

et du sens pratique, affirme à l'*exterminateur* don Quichotte « que les Vilains ne se prêteront pas à cet arrangement », et au *décréteur* Chicaneau « que la Cour se fera rire au nez. » (106) L'Eglise, pour sa part, n'a-t-elle pas dû renoncer à l'inefficace excommunication ? (107). Non, ce qui reste à faire aux ordres privilégiés pour se maintenir dans leurs privilèges, c'est de répandre la calomnie sur les gouvernements incapables de réduire les fautes de nouveautés ; c'est en outre de diviser le Tiers et de susciter, contre les habitants des villes, ceux des campagnes. L'habileté et la ruse réussiront là où échoueraient les violences militaire et juridique. Hélas ! le conseil du fourbe n'est point entendu : « Mes armes ! », s'écrie l'impatient don Quichotte. « Ma robe, ma robe », reprend sur le même ton le stupide Chicaneau. Aussi Tartuffe, que désolent les extravagances de ses deux amis : « Vous perdrez tout, mes Frères, leur dit-il ; et vous vous ferez assommer. Arrêtez, arrêtez ! (*seul*) Hélas ! s'il en est temps encore, je vais tâcher, par mes prières et mes intrigues, d'arrêter le coup qui nous menace. » (108)

Ainsi, dès les débuts de la Révolution, les personnages de Cervantes deviennent, aux mains des polémistes, des instruments pour leurs polémiques. Et il est curieux de les voir indifféremment servir tantôt à ridiculiser les idées nouvelles, tantôt à jeter le discrédit sur de traditionnels abus.

L'exemple a été aussitôt suivi. Don Quichotte l'exalté, — Sancho demeure dans l'ombre, — nos révolutionnaires et nos contre-révolutionnaires brandissent cette épée, secouent cette fêrule, agitent cet épouvantail.

Sans doute, chez les écrivains de ce temps, le personnage de Cervantes n'est pas celui que l'on trouve cité ou invoqué le plus souvent. Nourris aux lettres antiques, les Révolutionnaires — et leurs ennemis — sont plus familiers avec ces grandes figures romaines : Scévola, Publicola, Horatius Cocles, Tiberius Gracchus, Caton d'Utique... Néanmoins, entre tant de rappels et d'allusions, leur verve érudite sait faire une place, une large place, à Cervantes et à son paladin.

Un Marat, journaliste à l'insulte facile, nomme, et, ici, avec

(106) *Le Trio : Don Quichotte, Chicaneau, Tartuffe, au Tartare*, p. 26.

(107) *Ibid.*

(108) *Ibid.*, p. 27.

fort peu de raison, le général « Mottié » (109) un « Dom-Quichotte ». « Mottié », écrit-il, a relâché un « scélérat » qu'il avait d'abord payé « pour lui tirer à bout portant un coup de fusil en blanc, afin d'exciter la garde nationale à faire feu sur les soi-disans conspirateurs, séditieux, factieux. » (110) Entre cet acte vrai ou faux, réel ou défiguré, et telle entreprise que l'on voudra de l'ingénieux hidalgo, nous ne voyons nul rapport. Rien d'ailleurs n'est moins dans l'habitude et le caractère de don Quichotte que d'ourdir une ruse, que de préparer un mauvais coup. Point d'astuce à la Machiavel en l'honnête Manchois !

Pareillement Dumouriez — Dumouriez « généralissime des armées Belges, et Maltotier, général des armées Françaises » — se verra traité de « Dom-Quichotte en chef de la faction Roland. » (111)

Le représentant du peuple, Chambon, n'est pas davantage épargné. Il proclame très haut son courage, nous dit Marat ; il affecte de ne rien craindre, il plastronne. Et pourtant un véritable « arsenal » qu'il porte sur lui le protège... ce héros ! « On assure qu'il a sous sa redingotte une ceinture avec douze pistolets un poignard et un cimeterre. Jamais Don Quichotte ne fut si bien accoutré. » (112) Plutôt que don Quichotte, n'est-ce pas Matamore que rappellent un tel luxe de précautions, une vantardise si appuyée ?

C'est encore à don Quichotte que, un jour d'irritation, l'abbé Fauchet compare Robespierre. Dans son extravagance, ce « Dom-Quichotte de la révolution » s'était imaginé qu'il existait une « faction brissotine », une « faction girondine. » Mais il ne se battait pas aussi loyalement que « le preux chevalier » « contre les chimères qu'il enfantait » : « il rusait, il se fâchoit, il s'apaisait, il rugissait de nouveau, il embrassait pour recommencer à étouffer : il n'avait pas qu'un seul écuyer pour le servir contre les géants ; il avait un peuple. » (113)

L'ironie froide de Robespierre s'empare à son tour, et pour

(109) Il s'agit de Motier de La Fayette, le général bien connu. Ailleurs, Marat nomme encore La Fayette « le divin Mottié. »

(110) Marat, *L'Ami du Peuple, ou le Publiciste Parisien*, Journal politique et impartial, n° 524, du mardi 27 juillet 1791, p. 3.

(111) Marat, *Journal de la République Française*, par Marat, *L'Ami du Peuple*, Député à la Convention Nationale, n° 96, du samedi 12 janvier 1793, p. 1.

(112) Marat, *Ibid.*, n° 102, du samedi 19 janvier 1793, n. 1 de la p. 2.

(113) Fauchet, *Le Journal des Amis*, Ouvrage destiné à la propagation et à la défense des vrais principes de la Liberté, par Claude Fauchet, Evêque du Calvados, t. I, p. 81. — Passage cité par J. Charrier, dans son livre : *Claude Fauchet*, Paris, 1909, t. II, p. 196, 197.

l'appliquer vertement, de ce même terme et de cette même insulte : don Quichotte ! Philippeaux a attaqué certains de nos chefs en Vendée, un Ronsin, un Rossignol. Ces accusations, Camille Desmoulins les appuie : dans son *Vieux Cordelier*, il mène campagne en ce sens. Robespierre alors, en pleine assemblée des Jacobins, dira son fait à l'imprudent Camille : « Camille Desmoulins s'est épris d'une belle passion pour Philippeaux ; rien n'est sublime que les productions de Philippeaux : c'est son héros, c'est son don Quichotte. » (114)

Tallien s'adresse, lui, à la Convention tout entière. Il l'avertit qu'elle risque fort, si elle n'y prend garde, de se comporter en vrai don Quichotte. Quelle conduite, en effet, tenir à l'égard des peuples qu'on envahit pour les libérer ? Faut-il ou ne faut-il pas leur permettre de s'administrer eux-mêmes ? Doit-on, par exemple, laisser aux Belges le soin de décider s'ils adopteront les institutions françaises, comme le demande Dumouriez, ou leur imposer d'office ces institutions, comme le veut Cambon ? Or, en Brabant, nos armées sont mal reçues, nos sentinelles égorgées, nos assignats refusés. Et voilà, pour le service rendu, un paiement de dupe ! Irons-nous de même, en « Don Quichottes » généreux et naïfs, porter en tous lieux nos armes libératrices ? Et Tallien de poser coup sur coup les questions les plus pressantes : « Voulons-nous aller en Hollande donner un nouveau prétexte à la rupture avec l'Angleterre ? Pourquoi nos armées n'ont-elles pas laissé le Rhin entre elles et les ennemis ? Pourquoi avons-nous toujours des inquiétudes sur l'armée de Custine ? Pourquoi Coblentz n'est-il pas détruit ? » Quelques voix, relate le *Moniteur*, se firent alors entendre, qui reprochèrent à Tallien, dans l'exaltation de son patriotisme, de trop demander, de ne pas se contenter assez facilement : « Vous faites aussi le don Quichotte ! » (115) lui crièrent-elles.

(114) Séance des Jacobins du 7 janvier 1794. Cf. Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des Assemblées Nationales depuis 1789 jusqu'en 1815*, t. 31, p. 171. — Le passage, dans son ensemble, met trop bien en valeur le genre d'esprit de Robespierre pour que nous ne le citions pas ici tout entier : « Camille-Desmoulins s'est épris d'une belle passion pour Philippeaux ; rien n'est sublime que les productions de Philippeaux : c'est son héros, c'est son don Quichotte. Camille est admirateur des anciens ; les écrits immortels de Cicéron et de Démosthènes sont ses délices. La ressemblance des termes seuls lui monte la tête. L'orateur grec et le romain ont fait des philippiques, l'un contre le tyran de Macédoine, l'autre contre un scélérat conspirateur. Camille croit, en lisant Philippeaux, lire encore les philippiques de Cicéron et de Démosthènes ; mais qu'il ne s'abuse pas ; les anciens ont fait des philippiques, et Philippeaux n'a composé que des philippotiques. »

(115) *Moniteur*, t. XV, p. 100. — Séance du jeudi 10 janvier 1793.

Plus tard, le « directeur » Carnot traitera de « don Quichottes » les exaltés qui se refusent à profiter des victoires de Bonaparte pour conclure avec l'Autriche une paix avantageuse, — une paix surtout qui mettrait « un terme aux maux de la patrie. » (116) Comme on l'accuse, bientôt après, d'avoir dit aux autres directeurs ce mot qui n'est pas d'un patriote : « Vous voulez donc opprimer l'empereur ? » — « Ce n'est pas cela, répond-il avec fermeté et sérénité, mais j'ai dit à ces don Quichotes (*sic*) : « Vous ne voulez donc point de paix avec l'empereur ? » (117) Don Quichotte, tel est le terme dont il carac-

(116) Lettre de Carnot à Bonaparte, vainqueur en Italie, — du 30 thermidor an V (17 août 1797). — Citée par Fabre de l'Aude, *Histoire secrète du Directoire*, Paris, 1832, t. III, p. 220.

(117) Réponse de L. N. M. Carnot, citoyen français, l'un des Fondateurs de la République, et membre constitutionnel du Directoire exécutif, ou Rapport fait sur la conjuration du 18 Fructidor au Conseil des Cinq-Cents, par I. Ch. Bailleul, au nom d'une commission spéciale (8 Floréal an VI de la République), p. 36. — Nous avons été, d'autre part, fort surpris de rencontrer à la date de 1821, et sous la signature du même Lazare Carnot, un *Don Quichotte*, « poème héroï-comique en six chants. » Carnot est un poète détestable qui manie sans grâce le décasyllabe (il use en effet de ce vers), et qui n'atteint jamais à la vraie poésie, ni comique, ni héroïque. Il s'est contenté d'ailleurs de résumer tant bien que mal le roman de Cervantes depuis le départ du héros avec Sancho jusqu'à sa mort après sa défaite de Barcelone. Fidèle en général au récit qu'il suit, il y apporte cependant, par endroits, quelques modifications. C'est ainsi que son Chant I^{er} débute par une vingtaine de vers sur la « naissance » et l'« éducation » de don Quichotte, vers dont l'auteur espagnol ne lui fournissait point l'idée. Nulle part, en revanche, il ne le fait armer chevalier. Il dénature aussi et déforme certaines circonstances du roman : don Quichotte, chez lui, conquiert l'armet de Mambrin non pas sur un barbier de village, mais sur un comédien de campagne. Il ne rencontre que très tard don Fernand (au chant IV). Encore notre Carnot se contente-t-il de dire que les équipages de ce grand seigneur étaient magnifiques et que de belles dames l'accompagnaient. Mais Luscinde, mais Dorotheë, mais Cardenio, — il ne fera nulle allusion à leurs amours contrariées, et si péniblement raccommodées. Ce qui est plus grave, c'est qu'aucun des deux héros essentiels ne manifeste ici son caractère propre, original, unique. On ne nous apprend rien ou presque rien, quand on nous affirme, de Sancho Pança, qu'il est « grand diseur de proverbes »,

Plein de bon sens, quoiqu'un peu singulier,

Bon paysan, de grotesque figure,

Large du ventre et petit de stature. (Chant I.)

Sa finesse et sa simplicité, sa bonhomie et sa prudence, rien de tout cela ne ressort chez Carnot. Et même, ce « grand diseur de proverbes » ne songe à en débiter quelques-uns qu'au chant V. Ajouterons-nous que les huit ou dix, dont alors il nous régale, ne font guère honneur à sa verve rustique ?

Pour l'idalgo, si c'est le définir justement que d'écrire à son sujet qu'il fut « toujours déçu, mais jamais détrompé », c'est en revanche le diminuer, le déguiser en petit-maitre, que de mettre dans sa bouche, à l'occasion des noces de Basile et de Quitterie, « un épithalame en triolets. » — Comprendrons-nous encore et accorderons-nous que la duchesse, à la mode de 1820, chante une romance du style troubadour le plus pur et le plus fade ? En voici la 1^{re} strophe :

Que j'aime ces preux chevaliers,

Qui nous sont dépeints dans l'histoire,

Sur leurs fidèles dextriers

Errant pour l'amour et la gloire ! (Chant III.)

Décidément, l'« organisateur de la victoire » n'avait pas le don de poésie !

térise lui aussi et stigmatise la belliqueuse ardeur des Rewbell, des Barras, des La Réveillère Lepeaux !

Aux ennemis de la Révolution, les Révolutionnaires ne feront pas grâce, non plus, de cette comparaison si aisée avec le plus comique des paladins.

Apprécient l'éloquence de Necker, Camille Desmoulins lui trouve quelque ressemblance avec celle du harangueur Dom Quichotte. (118). — Jugeant « le fameux Suleau », lequel est sorti, comme Robespierre, du collège Louis-le-Grand, il l'appelle un « Dom-Quichotte de l'aristocratie. » (119) De même, l'empereur Léopold s'est fait, selon lui, « le dom-Quichotte de tous les despotes mitrés. » (120)

Le continuateur de Camille, Dusaulchoy, attaque lui aussi, et de semblable manière, tous ceux qu'il estime traîtres à la patrie ou à la cause de la Révolution. Écoutons-le s'élever contre « les Lameth, les Barnave, les Goupils et autres tournes-faces (*sic*). » Au moment où ces députés, « entrés inviolables dans l'Assemblée », en sortent « aussi violables qu'on peut l'être, lorsqu'on n'est pas une belle », il ferait de bon cœur « la motion qu'on les bernât comme le fût (*sic*) le bon Sancho; il y avoit là des braves citoyens qui n'eussent pas demandé mieux que de faire cette civique expédition, et qui s'en seroient acquitté (*sic*) à merveille ; car ils avoient des bras, pour le moins aussi nerveux que ces vigoureux muletiers, qui travaillèrent si bien l'écuyer du héros de la Manche. » (121)

Un marquis de Bouillé, pour Dusaulchoy, n'est qu'un don Quichotte, — le « Don-Quichotte du pouvoir exécutif. » (122) Tous les aristocrates d'ailleurs, tous les émigrés, Dusaulchoy les nomme des chevaliers errants, des don Quichotte : « Don-Quichottes du despotisme » (123), « Don Quichottes des vieux par-

(118) Camille Desmoulins, *Révolutions de France et de Brabant, Et des Royaumes, qui, demandant une Assemblée Nationale et arborant la cocarde, mériteront une place dans ces fastes de la liberté*, t. IV, n° 40, p. 24, 30 août 1790.

(119) *Ibid.*, t. VI, n° 68, p. 130, 14 mars 1791.

(120) *Ibid.*, t. VI, n° 66, p. 5, 28 février 1791.

(121) *Ibid.*, t. VIII, n° 98, p. 17, 24 octobre 1791.

(122) *Ibid.*, n° 88, p. 41, 15 août 1791.

(123) *Ibid.*, n° 87, p. 42, 8 août 1791. — De réels don Quichotte, en effet, s'il est vrai, comme l'écrit Dusaulchoy, que l'attente d'un glorieux avenir les rende insensibles à leur actuelle misère : « ces Don-Quichottes du despotisme ne trouveroient pas le crédit d'un dîner à Bruxelles ; dans tous les lieux publics on les fait payer d'avance... Mais l'espoir des triomphes brillants, dont ils repaissent leur imagination échauffée pour (*sic*) le jeûne et les privations, les console de l'état de détresse où ils se trouvent. Les visionnaires passent leur temps à bâtir des châteaux en Espagne, et quand, pendant une journée entière,

chemins. » (124) Entre ces nombreux « don Quichottes » qui ont passé à l'étranger, quelques-uns, les « émigrans » riches, laissent volontiers leur imagination se reposer « sur des idées agréables de triomphe, de gloire et de grandeur. » Mais les autres, les « émigrans » pauvres, « commencent à se repentir de l'équipée qu'ils ont faite ; la détresse où ils se trouvent les empêche de voir, des mêmes yeux, les hauts projets de Condé et de ses courtisans ; ils regrettent bien d'avoir eu la folie de quitter leurs corps, pour être les Don Quichottes d'une entreprise qui les fait mourir de faim. » (125)

Aussi violent se montre Anacharsis Cloots. Il ne lui suffit pas de nommer « Dom-Quichotte » un simple prêtre, l'abbé Bergier, apologiste de la religion chrétienne. (126) C'est, aussi bien, l'illustre M. Burke qu'il tâche de ridiculiser en le rapprochant du chevalier ridicule. Et, avec M. Burke, c'est Calonne et c'est Hertzberg, autres théoriciens contre-révolutionnaires : « J'ai lu Calonne, hélas ! J'ai lu Burke, hélas ! J'ai lu Hertzberg, hélas ! je vous recommande tous trois à nos Michel de Cervantes. » (127)

Une femme de lettres, Olympe de Gouges, invitant le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, à se retirer de notre territoire, l'appelle un don Quichotte, — le Don Quichotte du Nord, — et nomme une « Don-Quichottade » la « guerre inconsidérée » qu'il nous fait. Se donnant elle-même en exemple, elle convient qu'elle a été, personnellement, « le Dom Quichotte du roi des François » : ne l'a-t-elle pas défendu, l'imposteur et le perfide,

ils se sont desséché le gozier à faire le pompeux tableau de leur gloire future, ils se couchent heureux et satisfaits de leur sort, se regardant de la meilleure foi du monde comme des héros, pour le moins aussi grands que les Turenne, les Villard et les Catinat. » (*Ibid.*, p. 42, 43).

(124) *Ibid.*, n° 94, p. 2, 26 septembre 1791. — Dusaulchoy emploie encore cette expression : « Don Quichottes de l'esclavage et des vieux parchemins. » (*Ibid.*, n° 98, p. 42, 24 octobre 1791.)

(125) *Ibid.*, n° 97, p. 46, 17 octobre 1791.

(126) *Révolutions de France et de Brabant*, t. VI, n° 78, p. 619, 23 mai 1791 [*Fin de la lettre d'Anacharsis Cloots, à Camille Desmoulins*]. — L'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier avait composé un ouvrage : *De la Certitude des preuves du christianisme, ou Réfutation de l'« Examen critique des apologistes de la religion chrétienne »*. » Paris, 2 vol., 1767. — En réponse à cet ouvrage, Anacharsis Cloots composa le suivant, dont le titre est strictement parallèle au premier : *Certitude des preuves du Mahométisme, ou Réfutation de l'Examen critique des Apologistes de la Religion Mahométane*, par Ali-Gier-ber, Alfaki, ou Docteur en Théologie, Principal du Collège d'Andrinople, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de *Samarcand*, Londres, 1780. — Et c'est aussi lourdement, qu'Anacharsis Cloots, parlant de son livre, a écrit la phrase à laquelle nous avons fait allusion : « Mon ouvrage islamite vous offrira le Dom-Quichotte, Bergier, dans des attitudes grotesques, avec son doliman sur le corps, son turban sur la tête et son prépuce coupé. »

(127) Anacharsis Cloots, *L'orateur du genre humain, ou Dépêche du Prussien Cloots, au Prussien Hertzberg*, Paris, 1791, p. 35.



Revue de la presse française. Prussiens à Paris après la conquête de la France, sous la conduite de l'aigle autrichien.
(D'après une estampe du Musée Carnavalet.)

Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes Prussiens en Allemagne...
(Estampe du Musée Carnavalet)

avec toute l'énergie dont elle était capable? Frédéric-Guillaume risque fort à son tour, s'il continue de lutter en faveur de Louis XVI, de mécontenter son peuple, et, encore, de se faire battre honteusement : « Frédéric, si tu es sage, tu évacueras promptement notre territoire... mais si, comme l'incomparable Don Quichotte de la Manche, tu combats des géants réels, je crains pour toi qu'il ne te reste pas même un moulin à vent pour ta retraite. » (128)

A ce charitable avis de M^{me} de Gouges, et comme pour en démontrer le bien-fondé, une estampe du Musée Carnavalet apporte une plaisante confirmation. Elle s'intitule ironiquement, et longuement : *Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes Prussiens en Allemagne après la conquête de la France, sous la conduite de l'aigle autrichien*. (129) Nous y voyons, assis à l'envers sur deux bidets harassés, un piteux Brunswick et un piteux Frédéric. Celui-ci tient sa lance renversée, semble accablé de douloureuse surprise. Son compagnon, aussi penaud, montre pourtant une sorte de rage : la rage de la déception. Et le caricaturiste leur a prêté, à l'un et à l'autre, les paroles qui convenaient le mieux à leur physionomie : Brunswick : « Comme ils se battent ces chiens de Sans-Culotte ! » — Frédéric-Guillaume : « Qui l'auroit crû ! j'allois vaincre hélas ! je suis f... » Seul, l'aigle autrichien, bête inconsciente et rapace, garde sa fougue et sa morgue. Et l'effet n'en est que plus risible : « Volons, s'écrie-t-il, à de nouvelles conquêtes. »

La Contre-Révolution a, elle aussi, sa malice ou sa véhémence ingénieuse ; et elle sait, de toute façon, produire à son avantage l'amusant don Quichotte.

Notons pour mémoire que, dès avant 1789, Brissot, le futur Girondin, recevait ce surnom : Don Quichotte de l'humanité. Ainsi le nommaient, successivement, un ennemi : le marquis de Luchet (130), un ami et collaborateur : Serres de Latour (131).

(128) Marie-Olympe de Gouges, *Adresse au Don Quichotte du Nord*, Paris, 1792, p. 5, 6, 7. — Voir, sur Madame de Gouges, Monselet, *Les Originaux du siècle dernier*, Paris, 1864, p. 99 à 123.

(129) Estampe reproduite dans l'ouvrage de Jaurès : *Histoire socialiste de la Révolution Française. La Convention*. T. I, p. 13. — Peu connue cependant, et d'ailleurs mal reproduite, nous avons cru bon de la donner à notre tour.

(130) Au n° 3 du *Conteur* de 1784. — Cf. J.-P. Brissot, *Mémoires* (1754-1793) publiés avec *Etude critique et Notes* par Cl. Perroud, 3 tomes, Paris, s. d., t. I (1754-1784), ch. III, p. 26.

(131) Brissot, *Mémoires*, t. I, ch. XII, p. 307. — Serres de Latour, fondateur du *Courrier de l'Europe* (gazette composée en français à Londres, et qui eut l'approbation de Vergennes), Serres de Latour était un épicurien fort insouciant.

A cette date de 1789, un étranger, Gouverneur Morris, dans une lettre à son cousin Robert Morris, non seulement traite de « cohue » l'Assemblée nationale, et appelle « esprit de licence » l'amour de la liberté, mais juge que, œuvre d'esprits faussés « par des notions romantiques ramassées dans les livres », la constitution qui s'élabore ne saurait être qu'une « constitution à la Don Quichotte », c'est-à-dire abstraite, et nullement fondée sur le « sens commun » ou sur l'« expérience. » (132).

Vers le même temps, l'auteur anonyme d'une *Lettre à un Anglais sur le district des Cordeliers* accuse avec vivacité les trois membres les plus influents du « fameux district », Danton, Fabre d'Eglantine et l'avocat Paré, de jouer aux « Dom Quichotte », de s'ériger en redresseurs de torts et en réparateurs d'injures. (133)

N'est-ce pas aussi, — plus tard, — une manière de contre-révolutionnaire que ce Saint-Aubin, « professeur de commerce, de mathématiques et de langues étrangères », qui, soutenant dans une brochure les agioteurs, compare les poursuites engagées contre eux à l'expédition de « Dom Quichotte, contre les Moulins à vent ? » (134) Prenons garde toutefois que le rapprochement entre don Quichotte et les ennemis de l'agio n'est indiqué nettement que dans le titre. A qui lit l'ouvrage lui-même, une surprise est réservée : ni don Quichotte, ni les moulins à vent, ni, pour employer l'expression d'un contemporain, aucune « don-quichotterie » (135), ne viennent alléger une véritable dissertation tout alourdie de raisonnements, toute hérissée des graves problèmes de la politique financière. Saint-Aubin, qui nous promet don Quichotte, n'a pas tenu sa promesse.

Par ce côté de son caractère, il s'opposait à Brissot « ardent, infatigable pour le travail, toujours lisant, méditant, écrivant, aimant peu la table, fou du bien public, ami de la vérité, et déjà prêt à tout leur sacrifier. »

(132) Gouverneur Morris, *Journal de Gouverneur Morris, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France de 1792 à 1794, pendant les années 1789, 1790, 1791 et 1792*, par E. Pariset, Paris, 1901, p. 105, 106, à la date du 18 octobre 1789.

(133) Il s'agit ici d'« un pamphlet fayettiste de quatre pages in-12, sans nom d'auteur ni d'imprimeur », « peut-être écrit pour lord Stanhope, et d'ailleurs uniquement consacré à rabaisser et compromettre Danton et ses amis, tout le club des Cordeliers, aux yeux des hommes d'Etat britanniques. » (Cf. Dr. Robinet, *Danton Emigré*, Paris, 1887, p. 22, 23.)

(134) *L'Expédition de Dom Quichotte, contre les Moulins à vent, Ou Absurdité de la guerre qu'on fait aux Agioteurs et à l'Agiotage*, Paris, Messidor, l'an 3 de la République.

(135) *Lettre d'un abonné au Journal de Paris*, au cit. S. — Aubin... (*Journal de Paris*, n° 327, p. 1318-1319, 27 thermidor an 3 [14 août 1795]).

Don Quichotte en revanche est, aux mains de royalistes avérés, une arme plus dangereuse ou plus diligemment employée. Quelquefois, avouons-le, la plaisanterie est lourde. Témoin cette « cérémonie religieuse » qu'annoncent les *Actes des Apôtres*, et où le ci-devant marquis de Saint-Huruge se trouve bizarrement devenu le fiancé, le *promis* de Théroigne de Méricourt. Nous citons tout entier ce rare morceau :

« Nous nous empressons de faire part à nos correspondants de l'heureuse nouvelle qui nous a été transmise *authentiquement* par un salarié, ci-devant voleur ou mendiant de la communauté de Saint-Eustache.

« Il y a promesse de mariage entre Quichotte-Hudibras-Rodomont-Gavachis, ci-devant Marquis de Saint-Huruge maintenant l'un des douze apôtres de la révolution, l'un des honorables membres de la société des amis de la révolution motionnaire suivant l'assemblée nationale, et l'un des citoyens *soldés* de la nation parisienne, demeurant, arcades du Palais-royal, *d'une part*.

« Et demoiselle Madelon-Friquet-Dulcinée-Théroigne de Méricourt, *majeure d'ans* et mineure de *coutume*, veuve en premières nœces, de Cromwel-Honoré Mir... (136), en son vivant, marchand frippier, député à l'assemblée nationale ; demeurante rue du Bouloy, aussi de cette paroisse, *d'autre part*. »

« Si quelqu'un sait quelques empêchements à ce mariage, il est obligé d'en donner avis. » (137)

Les mêmes *Actes des Apôtres*, — entre divers problèmes à résoudre sur la conduite de l'auguste diette (138), — posent celui-ci : « comment un président fougueux (139), comme un nouveau Don Quichotte, a-t-il en quelque sorte jetté (*sic*) le gantelet à tous les rois qui n'adoreroient pas son incomparable *dulcinée*, la reine de son cœur, et la dame exclusive de ses pensées ? » (140)

Ce sont encore les *Actes des Apôtres* qui surnomment l'abbé Fauchet « notre Don-Quichotte à rabat », qui nous le montrent faisant son entrée dans son club, le Cercle social, « avec sa

(136) Nous rétablissons : Honoré Mirabeau.

(137) *Actes des Apôtres*, t. IV. n° 98, p. 3, 4.

(138) Diette : Assemblée nationale.

(139) Marquis de Menou.

(140) *Actes des Apôtres*, t. VI, n° 166-167, p. 32. — C'est le problème 157.

dulcinée », M^{me} Calon. Et M^{me} Calon, l'abbé la place au premier rang, bien en face de lui. Ne veut-il pas triompher sous les yeux de sa belle ? Et n'est-elle pas là « pour ranimer son courage, pour échauffer son génie et pour applaudir à ses succès ? » (141)

Plus agréablement, l'*Ami du Roi* se moque de deux « électeurs » de Paris, MM. Castillon et Fortin qui « avoient été envoyés au Havre, pour en amener des bleds et des farines dans la capitale. » A un dîner où on les invita et où il ne fut question « que de ce qui s'étoit passé à Paris », nombre d'officiers présents furent dans la plus grande surprise de tout ce qu'ils leur entendirent raconter : fortes armées créées en vingt-quatre heures, sièges, batailles, bombardements, ennemis vaincus : aussi ne savaient-ils « si on leur contoit la vérité, ou si on leur répétoit le roman de Dom Quichotte. » (142)

Tel royaliste, Proveres Dumartin, s'élève avec violence contre un « sans-culotte » acharné, irréductible, et écrit : « J'ai essayé de le corrompre, mais il m'a été impossible ; il tient toujours le parti des chevaliers de Don Quichotte de l'ordre de *ça ira*. » (143)

Enfin Mallet du Pan qui, bien avant 1789 (144), appliquait avec habileté ce sobriquet de don Quichotte, en use encore et fort à propos pour juger, à une date avancée de la Révolution, les

(141) *Actes des Apôtres*, t. VIII, n° 229, p. 13, 14, n. 3 et 4 d'un couplet satirique (p. 7) : *Couplets à la plus jolie des Marchandes Libraires du Palais-Royal. Air : Babet que t'es gentille.*

(142) *L'Ami du Roi, des François, de l'Ordre et sur-tout de la Vérité ; ou Histoire de la Révolution de France, et de l'Assemblée Nationale*, ch. LXV, p. 1, 2, 3, 4.

(143) Lettre signée Proveres Dumartin et adressée de Samadet, le 1^{er} mars 1794, à l'abbé Juncarat, « au camp des émigrés sur la montagne de la Rhune, en Espagne. » Cette lettre a été remise par « un officier du 4^e bataillon des Landes » aux Représentants en mission à l'Armée des Pyrénées occidentales, et ceux-ci, à leur tour, la reproduisirent dans leur lettre à la Convention du 6 germinal an II (26 mars 1794). Cf. Aulard, *Recueil des Actes du Comité de Salut Public avec la correspondance officielle des Représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif Provisoire*, Paris, t. XII, p. 200, 201. — Les représentants en mission sont ici Cavaignac et Pinet aîné.

(144) En 1781, Mallet du Pan nomme les Espagnols « les Compatriotes de Dom Quichotte », et écrit qu'ils « préférèrent la sage retenue » de l'Ecuyer « à la bouillante ardeur du Héros de la Manche » (*Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, t. II, p. 454). — A la date du 30 février 1782, il nomme l'abbé Du Verney, flatteur de Voltaire et de d'Alembert, un *Dom-Quichotte* de l'Encyclopédie (*Ibid.*, t. III, p. 232). — Dans un article politique sur l'Angleterre du 30 mars 1782, il rappelle que le « Secrétaire actuel au Département du Nord », Charles Fox « a été ci-devant le plus intrépide *Dom Quichotte* de la Couronne et des Ministres. » *Ibid.*, p. 404. — Lui-même, Mallet du Pan, n'a point évité ce sobriquet : Brissot le lui avait appliqué dans son *Patriote français* du 6 août 1790. (Cf. Mallet du Pan, *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan pour servir à l'histoire de la Révolution française*, Recueillis et mis en ordre par A. Sayous, ancien professeur à l'Académie de Genève, Paris, 1851, t. I, p. 202, n. 1.)

derniers tenants de l'utopie révolutionnaire : dans une lettre de lui, du 7 mai 1796, nous relevons ces lignes : « Si l'on excepte quelques Don Quichotte qui travaillent de la meilleure foi du monde pour la république *impérissable*, tout le reste est plus ou moins convaincu qu'une république *impérissable* en France est un être de raison. » (145)

Ainsi révolutionnaires et contre-révolutionnaires ne gardent, ni les uns à l'égard des autres, ni, — il faut bien le dire, — envers le héros de Cervantes, le moindre souci d'équité. Ils ne veulent que ridiculiser, combattre, abattre. Qu'elle est donc plus généreuse l'attitude d'un Goethe lorsqu'assistant, à Mayence, au départ des troupes françaises après leur capitulation (1793), il nous les dépeint stoïques et graves, lorsqu'il nous montre ces cavaliers « longs », « maigres », « tous d'un certain âge », mais la mine fière, et qu'ensuite il déclare : « Chacun d'eux ressemblait à Don Quichotte ; tous ensemble et en masse inspiraient le plus profond respect ! » (146)

(145) Mallet du Pan, *Correspondance inédite avec la Cour de Vienne* (1794-1798), publiée par André Michel, Paris, 1884, 2 vol., t. II, p. 70 (lettre du 7 mai 1796.)

(146) Arthur Chuquet, *Les Guerres de la Révolution*, 3^e série, Mayence (1792-1793), Paris, 1892, ch. IX : *La Capitulation*, p. 272, 273.

CHAPITRE IV

Avant le Romantisme

(1800-1815)

- I. — La traduction du *Don Quichotte* par Bouchon Dubournial (1807). « Principe » du traducteur. Omissions et suppressions. D'ordinaire, Bouchon Dubournial interprète et paraphrase. Même inexactitude dans la traduction des vers. Faiblesse du poète en Bouchon Dubournial.
- II. — Allusions et réminiscences. Autour de M^{me} de Staël : Benjamin Constant et Guillaume Schlegel. Autour de Chateaubriand : le journaliste Peltier, Ballanche, Joubert, Chateaubriand lui-même : goût marqué pour le romancier espagnol, son roman et son héros ; don Quichotte, symbole de l'Espagne. Napoléon et le *Don Quichotte*. Les guerres d'Espagne (1808-1813) : elles n'ont pas modifié notre conception traditionnelle de l'œuvre et du personnage. Allusions fréquentes dans les *Mémoires* du général baron Thiébault, dans les *Mémoires* de l'« apothicaire » Sebastien Blaze sur la guerre d'Espagne, dans l'ouvrage descriptif de Breton sur l'Espagne et le Portugal.
- III. — Le théâtre. Une imitation lointaine du *Don Quichotte* : le mélodrame *Bedéno ou le Sancho de Bisnagar* (1807) par Goldmann et Aude. Imitations plus rapprochées : une « pantomime bouffonne » de Cuvelier de Trie : l'*Empire de la Folie ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte* (1799), pièce reprise en 1810 ; une seconde « pantomime bouffonne » du même auteur : *Sancho dans l'Isle de Barataria* (1816) ; trois pièces de Nicolas Brazier : *Rodomont, ou le Petit Don Quichotte* (1807), « mélodrame héroï-comique », — la *Famille de Don Quichotte*, Prologue de Don Quichotte, en vaudevilles (1811), — *Monsieur Croque-Mitaine, ou le Don Quichotte de Noisy-le-Sec* (1813), « Extravagance ». Un « ballet-pantomime-folie » : les *Noces de Gamache* (1801) par Milon, une « pantomime héroï-comique » : *Programme de Basile et Quitterie, ou le Triomphe de Don Quichotte* (1801) par Suby, un opéra-comique : les *Noces de Gamache* (1815) par Planard.

IV. — La critique. Louanges accordées au romancier et au roman dans le *Portrait de Michel Cervantes*, comédie (1802) par Michel Dieulafoy, et dans l'*Épître à Michel Cervante-Saavedra* par Lemazurier (1805). Opinions de Joseph de Maistre, du vicomte de Bonald. Critiques et journalistes proprement dits : les rédacteurs de la *Décade* ; Marie-Joseph Chénier : finesse, pénétration, limites de son jugement ; l'abbé de Féletz : sa connaissance précise du roman, *Don Quichotte* préféré à *Gil-Blas* et à *Tom Jones*, les personnages de don Quichotte et de Sancho, généralité et vérité profonde du chef-d'œuvre.

I

Cette faveur qu'aux dernières années du XVIII^e siècle conserve chez nous le *Don Quichotte*, il semble qu'elle s'accroisse encore avec les premières années du XIX^e.

Une traduction lui donne d'abord comme un renouveau d'actualité, la traduction en 8 volumes in-12 de Bouchon Dubournial (1) (1807).

Bouchon Dubournial (1749-1828) était, de profession, un Ingénieur des Ponts-et-Chaussées. En Espagne, où il vécut avant 1789, il proposa au gouvernement de Charles III la restauration de l'aqueduc romain qui amenait à Cadix les eaux de Tempul : la mort de Charles III empêcha l'exécution de ce projet. En France, après avoir été emprisonné sous la Terreur comme suspect, il fut chargé de la reconstruction du pont de Sèvres (1809), entreprise qu'il dut abandonner, faute d'argent pour payer les ouvriers. La mauvaise fortune semble ainsi l'avoir accablé toute sa vie : il mourut sourd et dans la misère.

Littérairement, c'est à mieux faire connaître l'œuvre de Cervantes que Bouchon Dubournial s'occupa tout entier. Deux ans après avoir publié son *Don Quichotte*, il donne à part une traduction du *Curieux impertinent* : le *Mari trop curieux* (1809). Plus tard, en 1821, il annonce une traduction des *Œuvres complètes* de son auteur en 12 volumes in-8. Sur ces douze volumes, six seulement ont paru : le *Don Quichotte* dans les quatre premiers, *Persiles* dans les deux autres (2). Puis ce sont en 1825 les

(1) Bouchon Dubournial avait projeté une *Collection d'Œuvres choisies* de Cervantes, qui devait comprendre le *Don Quichotte*, le *Persiles*, les *Nouvelles*. Seul, le *Don Quichotte* a paru.

(2) Édition Méquignon-Marvis. — Cette édition contient (t. I, p. vii-xxv) une « Préface du Traducteur », où Bouchon Dubournial fait un parallèle d'Homère et de Cervantes. Cervantes y est égalé à Homère, et le *Don Quichotte* à

Nouvelles choisies. Enfin, quelque temps avant sa mort, il imprime ou laisse imprimer un petit ouvrage sous ce titre : *Don Quichotte et Sancho Pansa, à Paris en 1828 ; par un octogénaire paralytique qui ne voit plus comme autrefois, et qui ne s'en croit pas moins sage* (3).

l'Iliade. Peu s'en faut même que le *Don Quichotte* ne soit mis au-dessus de *l'Iliade*. Bouchon Dubournial, en particulier, insiste sur la supériorité qu'offre le merveilleux dans le *Don Quichotte*. Il « est toujours rendu vraisemblable par l'effet de la folie du héros, tandis que, dans le poète grec, il ne l'est que par l'intervention de la divinité qui peut bien en quelque sorte contraindre le lecteur à y croire, mais non pas le persuader. Dans *l'Iliade*, le lecteur est tenu de par le ciel, de voir comme le poète pour se convaincre de la vérité de ce qu'il lit ; dans le *Don Quichotte*, le lecteur voit, comme Don Quichotte lui-même, des géants au lieu de moulins à vent, et sa curiosité est agréablement attisée par l'impossibilité de prévoir comment le fou pourra se tirer de cette entreprise de manière à rester en état de continuer à marcher à son but. On prévoit à la vérité, que ce ne sera qu'avec l'intervention des enchanteurs et les secours de sa folie, mais ce moyen est rigoureusement vraisemblable pour le lecteur ; il est même simple et naturel, parce qu'il procède du caractère du héros. » (t. I, p. xiv, xv). — Mais, ce qu'il faut relever surtout dans cette préface de 1821, c'est la conception que Bouchon Dubournial se fait du *Don Quichotte*. Il ne le nomme pas un poème : « je crains trop, écrit-il, d'être accusé du crime de lèse-poésie, ou d'hérésie en littérature. » Pour lui, cependant, le *Don Quichotte* est « une fable essentiellement épique de très-longue haleine, qui est encore seule au monde de son espèce, et qu'on aurait grand tort de reléguer au nombre des romans, quand même on lui assignerait la première place dans cette classe » (t. I, p. xx). Il convenait de relever chez le Bouchon Dubournial de 1820 cette idée intéressante et fort juste.

(3) Cet opuscule est dirigé contre le libéralisme, et, plus particulièrement contre la liberté de la presse. En 1827, le ministre de Charles X, M. de Peyronnet, avait proposé contre tous écrits une loi rigoureuse dite par ironie de *justice et d'amour*, loi qui fut votée par la Chambre des Députés et repoussée par la Chambre des Pairs. Bouchon Dubournial traite donc, dans sa brochure, une question d'intérêt actuel. Il le fait d'ailleurs avec intransigeance, en partisan convaincu d'une censure énergique.

Il suppose bizarrement qu'à cette date de 1828, et à Paris, don Quichotte et Sancho se réveillent soudain de leur long sommeil. Don Quichotte apprend à Sancho qu'il existe encore sur terre, en France principalement, de malicieux enchanteurs, lesquels ne sont autres que ces « milliers d'orateurs démagogues, d'audacieux folliculaires » qui prônent et combattent certain « fantôme fameux » du nom de Liberté, — et que ces enchanteurs, admirables parfois de talent, visent tous « à subjuguier les opinions individuelles », à les « diriger en masse dans le sens qui leur convient. » A quoi Sancho répond que journalistes et folliculaires, vu leur nombre et leur façon, doivent faire, certes, plus de mal à la chose publique que n'en sauraient compenser les avantages qu'ils lui procurent. Puis, développant son idée avec bon sens, mais avec un bon sens fort gros et matériel, il juge en premier lieu que la lecture quotidienne des journaux cause à chacun « une remarquable perte de temps et d'argent sonnant » ; il estime ensuite qu'il faut rapporter aux journaux une des raisons essentielles « de la chute de l'important commerce de la librairie, et de la perte ou détérioration de toutes les branches d'industrie qui s'y rattachaient. » A quoi bon, conclut-il, acheter une bibliothèque, quand on peut, chaque matin, à l'aide de quelques maravedis, se procurer sur tous et sur toutes choses les plus fraîches nouvelles ? Don Quichotte, comme son bonhomme de valet, condamne lui aussi ces excès et licences des lecteurs et des publicistes. Il se tient toutefois à un plus haut point de vue, raisonne moins basement. Il reproche aux journaux de ne pas s'entendre, de soutenir les intérêts d'un parti sans avoir égard à l'intérêt général. Et il prononce avec une noble emphase que leur grave, leur continuel dissentiment ne peut s'apaiser « que par l'intervention d'un

De cet ensemble, nous ne retiendrons que le *Don Quichotte* de 1807. Après la « belle infidèle » de Florian, est-ce, par réaction, au rendu exact et précis que va s'appliquer Bouchon Dubournial ?

Sa préface est fort nette sur son dessein : « ...la langue espagnole du tems de Cervantès, ne se prête, qu'en très peu de cas, à la traduction *littérale* en français. Il fallait donc, pour rendre *fidèlement* Cervantès, s'attacher essentiellement à bien pénétrer toutes ses idées, et à bien sentir toutes ses beautés ; et sans égard, ni aux *mots*, ni aux *tournures de phrases* dont il se servit, écrire tout ce qu'il a pensé, et dit en espagnol, comme il l'aurait fait, si, avec la touche qui lui est propre, il eût écrit en français. C'est d'après ce principe, qu'est travaillée la traduction que je présente au public. » (4) Et ainsi il se flatte d'être parvenu, — « malgré l'apparente stérilité de notre langue, en comparaison de la majestueuse abondance et de la spiritueuse expression de la langue de Cervantès », — « à conserver, dans sa traduction, les beautés, le ton et la physionomie de cet écrivain inimitable. » (5) Bouchon Dubournial s'abuse : on ne conserve « les beautés, le ton et la physionomie » d'un écrivain que par une étude scrupuleuse du vocabulaire et de la phrase, que par un respect attentif à la fois du fond et de la forme. Tout comme Florian, Bouchon Dubournial, avec le « principe » qu'il vient de nous exposer, ne peut que trahir Cervantes. Le trahira-t-il de la même façon ?

Une comparaison des divers titres ne nous renseignera guère. Le traducteur les abrège volontiers ; plus rarement il les développe, ou les change.

Nous insisterons davantage sur les omissions. L'une est d'importance. Bouchon Dubournial a supprimé la nouvelle du *Curieux impertinent*. C'est que, nous dit-il, « de l'aveu de

pouvoir supérieur à toutes les passions individuelles, que par celle du monarque et de cette charte royale qu'il a jurée, de cette œuvre admirable de la plus haute sagesse, qui tout en proclamant la liberté de la presse comme un des principes constitutifs du pacte que le législateur octroyoit à ses peuples, s'est réservé les moyens de réprimer les abus de cette liberté... » Cette pompeuse déclaration fait souvenir Sancho que la censure vient justement d'être établie. Cette censure, il la voudrait, non plus temporaire, mais perpétuelle. Toutefois, une censure perpétuelle ne serait-elle pas en contradiction avec l'esprit et la lettre même de la Charte qui garantit expressément la liberté de penser et d'écrire ? Don Quichotte termine alors la discussion en affirmant qu'il y a nécessité de revoir et de refondre « toutes les lois rendues sur la presse pendant la session législative qui vient de finir. »

(4) Bouchon Dubournial, *Œuvres choisies de Cervantès*, t. I. Préface, p. ij. Les mots soulignés dans le texte l'ont été par l'auteur.

(5) *Ibid.*, p. jx.

Cervantès lui-même », elle était « absolument déplacée. » (6) Il se réservait, nous l'avons vu, de la traduire en dehors du *Don Quichotte*.

Il lui semble en outre que le lecteur, pressé d'en venir aux exploits du Chevalier, franchira d'un regard distrait ou impatient la dédicace au duc de Béjar et, pour la II^e partie, le prologue et la dédicace au comte de Lemos. En conséquence, il les omettra : ainsi, déjà, les avait omis tel ou tel de ses prédécesseurs : Filleau de Saint-Martin, — Florian.

La jugeant trop longue, il raccourcira de même la fin du livre : un seul chapitre chez lui, le 73^e, tiendra lieu des deux chapitres de Cervantes, le 73^e et le 74^e. D'assez nombreuses pages du texte original se trouveront par là résumées sous ce titre : *Maladie, testament et mort de Don Quichotte*.

Mais c'est le versificateur, en Bouchon Dubournial, qui s'est le moins préoccupé d'exactitude. Se défiant sans doute de sa facilité poétique, s'il traduit en vers certaines pièces, combien d'autres ne rend-il pas ou ne résume-t-il pas en simple prose ? Et il en est davantage encore qu'il supprime tout-à-fait. Nous n'aurons qu'un commentaire diffus des six vers qu'au deuxième chapitre de la I^{re} partie prononce le galant don Quichotte. Les reproches d'Altisidore, au cinquante-septième chaquitre de la II^e partie, seront également transposés en quatre couplets sans rythme ni rimes. Avec autant de sans-gêne, Bouchon Dubournial supprime les dix pièces liminaires, — supprime la chanson d'Antonio, celle de Chrysostome, l'épithaphe projetée par Ambroise pour la tombe de son ami, la plainte de Cardenic : *¿ Quien menoscaba mis bienes ?* et le sonnet qui la suit, les deux sonnets à la Goulette et au Fort dans l'épisode du *Captif*, les vers et la glose de don Lorenzo, les vers des *Noces de Gamache*.

Une où deux fois, comme la pièce supprimée est, dans Cervantes, un morceau largement développé, Bouchon Dubournial donne ses raisons, explique sa hardiesse. Et il se justifie en condamnant son auteur. Il traite ainsi la « romance » d'Antonio de « hors d'œuvre insipide, incohérent, mal amené, et au moins inutile. » Cervantes, selon lui, n'aurait pas pris la peine de la composer, « s'il n'eût moins consulté son goût, que le ridicule engouement de son siècle, pour les vers. » (7) La chanson de

(6) Bouchon Dubournial, *Œuvres choisies de Cervantès*, t. I, Préface, p. xj.

(7) *Ibid.*, t. I, ch. XI, n. de la page 183.

Chrysostome; de même, il la critique et la déprécie. Et, avec elle, il critique et déprécie tout l'épisode de Marcelle. Il le juge « trop long, pour le peu d'action dont il est naturellement susceptible », — « trop-long » et « très-froid. » (8)

Un trait amusant achèvera de caractériser notre traducteur et les particularités de sa méthode. Lorsqu'auprès de son maître, Sancho cède à un besoin naturel, la pudeur de Bouchon Dubournial s'effarouche. En homme bien élevé écrivant pour des gens bien élevés, il les avertit, dans une note fort comique, de son embarras, et de la décision qu'il a prise. Il a traduit ces pages nauséabondes : il le fallait bien pour « montrer l'original tel qu'il est. » Mais il ne tient qu'aux lecteurs de passer vite, et Bouchon leur indique l'alinéa où ils doivent se porter sans retard (9).

Ce délicat, ce raffiné écrit une langue verbeuse et banale. Il dilue le texte espagnol, en atténue la vigueur, en détruit le mouvement, en efface le coloris. Un début de six lignes, gaillardement enlevé, se prolongera, se traînera plutôt, — et de quelle démarche lente ! — dans la traduction française. Une conclusion de onze lignes, toute en phrases courtes et en termes vifs, atteindra jusqu'à vingt-deux lignes, tant le traducteur semble se complaire en une fâcheuse nonchalance, accumulant mots de remplissage et épithètes inutiles.

Tel est ce début :

La del alba sería cuando don Quijote salió de la venta, tan contento, tan gallardo, tan alborozado por verse ya armado caballero, que el gozo le reventaba por las cinchas del caballo (10).

L'aurore commençait à peine à s'annoncer, quand Don Quichotte partit de l'hôtellerie, si content, si fier, si affairé de se voir enfin armé chevalier, et si pressé d'entrer en fonctions, qu'il ne pensa pas même à faire au cher Rossinante ses caresses et amitiés ordinaires. (11)

Telle est cette conclusion :

El cual, después que se vió solo, tornó a probar si podía levantarse; pero si no lo pudo hacer cuando sano y bueno, ¿cómo lo haría molido y casi deshecho ? Y aún se tenía

Don Quichotte resté paisible possesseur du champ de bataille, voulut tenter de nouveaux efforts pour se relever et poursuivre l'ennemi ; mais s'il n'avait pu en venir

(8) Bouchon Dubournial, *Œuvres choisies de Cervantes*, t. I, ch. XIV, n. des pages 220, 221, 222.

(9) *Ibid.*, t. III, ch. XX, n. des pages 152, 153.

(10) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. IV.

(11) *Œuvres choisies*, t. I, ch. IV, p. 52.

por dichoso, pareciendole que aquélla era propia desgracia de caballeros andantes, y toda la atribuí a la falta de su caballo ; y no era posible levantarse, según tenía brumado todo el cuerpo. (12)

à bout quand il avait encore toutes les articulations saines, à plus forte raison n'y avait-il pas moyen alors, que tous ses membres contusionnés étaient, d'ailleurs, froissés ou torturés par son armure bossuée ou disloquée. Voyant donc qu'il ne pouvait absolument se tirer de là sans quelque secours extraordinaire, il prit le sage parti d'y rester ; bien content encore, dans son malheur, de n'avoir rien à se reprocher, de pouvoir n'en imputer la faute qu'à Rossinante, et de se trouver ainsi solidement fondé à penser, qu'aucun chevalier errant, en pareil cas, n'aurait pu éviter une semblable chute. (13)

Adjonctions et transformations, les passages abondent qui en fourniraient des exemples. Écoutons notre héros interroger un galérien, et le galérien lui répondre. Don Quichotte demande à l'homme pourquoi on l'a mis à la chaîne : « Ce n'est pourtant que pour avoir été amoureux, monsieur, répondit le forçat, *en souriant*. — Comment ! reprit Don Quichotte, pas davantage ? Ah ! *mon pauvre ami !* si on envoyait tous les amoureux aux galères, il y a long-tems que je devrais y ramer. » *En souriant, mon pauvre ami*, voilà deux expressions surajoutées et qui enlèvent de sa vivacité un peu brusque à ce début d'entretien. La réponse du forçat est, à son tour, plus une interprétation qu'une traduction :

No son los amores como los que vuestra merced piensa — dijo el galeote — que los míos fueron que quise tanto a una canasta de colar atestada de ropa blanca, que la abracé conmigo tan fuertemente, que a no quitármela la justicia por fuerza, aún hasta agora no la hubiera dejado de mi voluntad. Fué en fragante, no hubo lugar de tormento, concluyóse la causa, acomodáronme las espaldas con ciento, y por añadidura tres precisos de gurapas, y acabóse la obra (14).

Ho, répondit le galérien, *il y a amours et amours* ; les miens n'étaient peut-être pas comme les vôtres : moi, c'est une *jolie* corbeille de *beau linge fin*, que *dès la première entrevue* j'ai tant aimée, que je n'ai pu m'empêcher de l'enlever ; et que je ne l'aurais sûrement pas lâchée, si la justice n'eût pas été la plus forte. *Tant y a*, que je fus pris sur le fait, et, *fort heureusement, de manière à ne pouvoir nier le fait* ; du moins, il n'a pas été nécessaire de me donner la ques-

(12) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. IV .

(13) *Œuvres choisies*, t. I, ch. IV, p. 70, 71.

(14) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XXII.

tion, et mon affaire a été bientôt *toisée*. Ils ont commencé par me bien vergetter les épaules *dix ou douze fois de suite dans une matinée*, mais je ne m'en sens plus, et je ne m'en soucierais guère à présent, s'il n'y avait trois années de galères à faire par-dessus le marché (15).

Ce que nous avons souligné dans le texte français n'appartient pas au texte espagnol. Ainsi développé, il perd muscles et vigueur, d'autant que les expressions les plus significatives, Bouchon Dubournial les remplace par d'autres, et ternes, et faibles. « Une *jolie* corbeille de *beau linge fin* » n'équivaut nullement à « una canasta de colar *atestada* de ropa *blanca*. » L'épithète de couleur : *blanca*, et le mot qui fait image : *atestada* n'ont point été rendus. Nul rapport non plus, ou si lointain, entre « que je n'ai pu m'empêcher de l'enlever », expression claire sans doute, mais plate, — et cet autre groupe de mots : « que la abracé conmigo tan fuertemente », où le verbe et l'adverbe : *abracé... fuertemente* expriment si nettement, si visiblement un geste. Que de fermeté, encore, dans ces trois mots espagnols : concluyóse la causa, — et que de platitude dans les sept mots qui prétendent à les traduire : Et mon affaire a été bientôt *toisée* ! *Toisée* ! Bouchon Dubournial, qui supprime les métaphores, en ajoute une ici, où elle n'a que faire. Il serait difficile de se montrer plus maladroit.

Récits, discours, descriptions, portraits, il n'y a rien chez notre Français qui puisse échapper à des critiques semblables ou analogues. Veut-on voir don Quichotte au bal chez Antonio Moreno ? Quatre lignes de Cervantes où chaque mot ajoute sa touche pour composer une physionomie, pour marquer un aspect, s'allongent bien à tort chez Bouchon Dubournial :

Era cosa de ver la figura de don Quijote, largo, tendido, flaco, amarillo, estrecho en el vestido, desairado, y sobre todo, no nada ligero. (16).

Rien n'était si plaisant, si risible, que de voir danser, gauchement, à contre-cœur et à contre sens, notre long héros, avec sa longue figure sèche et jaune-brun, toute en nez, sans joues et sans dents ; monté sur ses deux longues jambes menues, moins longues, cependant, que ses longues cuisses décharnées (17).

(15) *Œuvres choisies*, t. II, ch. XXII, p. 217, 218, 219.

(16) *Don Quichotte*, II^e partie, ch. LXII.

(17) *Œuvres choisies*, t. VIII, ch. LXII, p. 144.

On dirait que le traducteur s'est efforcé de rivaliser avec son auteur pour la richesse verbale et la précision comique. Il entasse de si vulgaires détails, et il les entasse avec un tel excès, que ce n'est point don Quichotte qu'il nous rend, ni même la caricature, mais la « charge » de don Quichotte. *No nada ligero* : ces mots terminent le portrait dans Cervantes. Ils le terminent, — et ils l'achèvent : il convient en effet, — nous assistons à un bal, — de nous laisser sur cette impression d'une gaucherie irrémédiable chez le danseur improvisé. Bouchon Dubournial au contraire, c'est par ce détail essentiel qu'il commence. Il s'en débarrasse, semble-t-il, d'abord, pour se donner ensuite tout loisir de prolonger et parfaire une description qui devient chez lui aussi fastidieuse qu'inutile.

Incapable de vigueur, impropre au style ramassé, Bouchon Dubournial affaiblit même la touchante et, à la fois, si énergique invocation de Cid Hamet à sa plume, à cette plume qui a écrit le *Don Quichotte* (peñola mía). Il suffit de mettre en regard les deux passages :

« Aquí quedarás, colgada desta espetera y deste hilo de alambre, ni sé si bien cortada o mal tajada peñola mía, adonde vivirás luengos siglos, si presuntuosos y malandrinnes historiadores no te descuelgan para profanarte. » (18)

« C'en est assez, plume ma mie ; la tâche est finie. Tu dois désormais te reposer. Quel sujet serait maintenant digne de toi ! reste là, suspendue à ce fil d'airain ; que je puisse, tant que je vivrai, te contempler et te féliciter de ton travail : et si, après moi, quelque téméraire osait te détacher, vouloir te remettre en œuvre, garde-toi de te prêter à ses intentions. » (19)

La différence, tout de suite, apparaît : Bouchon Dubournial, selon sa coutume, interprète et paraphrase.

Opposés de principe et d'habitude, puisque l'un développe et l'autre réduit, Bouchon Dubournial et Florian obtiennent néanmoins ce même résultat d'affadir un texte savoureux, de ralentir et appauvrir une verve drue.

Où ils se distinguent pourtant, et où l'on ne peut plus les rapprocher, c'est lorsqu'il s'agit de transposer en vers français les vers espagnols. Quelquefois Bouchon Dubournial, — c'est son seul mérite, et secondaire ici, — fait effort pour rendre au moins le sens général de telle pièce qu'il traduit. Comparez quatrain

(18) *Don Quichotte*, II^e partie, ch. LXXIV.

(19) *Œuvres choisies*, t. VIII, ch. LXXIII, p. 347.

par quatrain, tercet par tercet, le sonnet de Cardenio : *O le falta al Amor conocimiento*, et la version française : *Ou l'amour aveugle...*

O le falta al Amor conocimiento,
O le sobra crueldad, o no es mi pena
Igual a la ocasión que me condena
Al género más duro de tormento.

Ou l'Amour aveugle exerce son
[empire,
Ou ce n'est qu'un tyran justement
[redouté ;
Puisqu'au lieu du bonheur par mes
[soins mérité,
Je n'éprouve, en aimant, qu'un ri-
[goureux martire.

Pero si Amor es dios, es argumento
Que nada ignora, y es razón muy
[buena
Que un dios no sea cruel. Pues ¿
[quien ordena
El terrible dolor que adoro y
[siento ?

Cependant, s'il est Dieu, comme je
[l'entends dire,
Il a les attributs de la divinité ;
Et rebelle à ses lois, suspecter sa
[bonté,
Serait d'un insensé le coupable dé-
[lire.

Si digo que sois vos, Fili, no acier-
[to ;
Que tanto mal en tanto bien no
[cabe ;
Ni me viene del cielo esta ruina.

Est-ce donc vous, Philis, que j'en
[dois accuser ?
Non, de si doux attrait, un minois
[adorable,
Ne cachent point une âme assez
[impitoyable.

Presto habré de morir, que es lo
[más cierto ;
Que al mal de quien la causa no se
[sabe,
Milagro es acertar la medicina (20).

Mais à quoi bon chercher, me
[plaindre et m'abuser ?
Hélas ! quand de nos maux la cause
[est trop aimable,
Bientôt la mort en est la suite iné-
[vitable (21).

Malgré certains changements dus à la contrainte de la rime, ou à l'innocente envie de *madrigaliser*, la signification, pour l'ensemble de chaque strophe, demeure la même. On regrette seulement qu'à un médiocre prosateur vienne ainsi s'ajouter un fort mauvais poète.

Ailleurs, Bouchon Dubournial garde moins de scrupule. Il serait difficile de voir dans cette pièce : *Protège, Amour, ma plus chère espérance* la traduction des vers : *Dulce esperanza mía*. C'est tout juste si quelque vague ressemblance demeure dans l'idée : Bouchon Dubournial, sur le thème fourni par Cervantes, s'est livré à sa propre inspiration, — et n'en a pas été plus heureux. Voici la dernière strophe du morceau :

(20) *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XXIII.

(21) *Œuvres choisies*, t. II, ch. XXIII, p. 262.

J'attendrai tout de ma persévérance ;
Tant qu'on attend, si l'on n'est point heureux,
Tant qu'on espère on n'est point malheureux :
La peine, alors, est une jouissance (22).

Rien aussi qui fasse moins souvenir du texte espagnol que cette strophe de huit vers où don Quichotte rappelle au sentiment de pudeur Altisidore l'énamourée. Et l'on serait bien empêché de dire à quelle strophe de Cervantes elle correspond exactement. Nous la citons puisqu'aussi bien il n'y en a guère qui unisse plus étroitement la banalité du sens à la platitude de l'expression :

Fille qui cherche un heureux mariage,
Doit se garder de trop de liberté ;
De ses appas ne point faire étalage,
Et déguiser sa sensibilité.
Belle qui s'offre est toujours dédaignée ;
La difficile enflamme nos désirs :
L'une, en tout temps, tient notre âme enchaînée.
L'autre ne sert qu'à nos menus plaisirs (23).

Bouchon Dubourial a donc échoué à nous rendre le *Don Quichotte*, vers ou prose. Inférieure à celle de Florian, sa traduction l'est encore à celle d'un Filleau ou d'un César Oudin. Pourtant les contemporains semblent l'avoir jugée favorablement. Marie-Joseph Chénier (24) qui en blâme uniquement les pièces de poésie, Arnault (25), expert en langue espagnole, l'estiment comme la meilleure de toutes celles qu'on ait, jusqu'alors, données (26). Et il faut croire que c'était là une opinion bien répandue, puisqu'en 1821 la librairie Méquignon-Marvis la publie de nouveau dans une édition de luxe en quatre volumes (27).

Ce succès peut s'expliquer. Si adroit que fût l'abrégé de

(22) *Œuvres choisies*, t. IV, ch. XLI, p. 147.

(23) *Œuvres choisies*, t. VII, ch. XLVI, p. 169.

(24) Marie-Joseph Chénier, *Tableau historique de l'Etat et des Progrès de la Littérature française, depuis 1789*, Paris, éd. de 1818, p. 243.

(25) *Œuvres complètes de Cervantès, le Don Quichotte*, éd. Miquignon-Marvis, t. I, préface.

(26) A leur opinion, l'on pourrait toutefois opposer celle d'un abbé de Féletz, pour qui Bouchon Dubourial « peut savoir très bien l'espagnol », mais « ne sait pas assez bien le français. » (*Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, n. de la p. 39).

(27) A la fin du 4^e tome, l'éditeur a inséré un opuscule intitulé : *Sur l'Itinéraire de Don Quichotte de la Manche*. L'auteur de ces quelques pages assez curieuses est le colonel Bory de Saint-Vincent. — Cet *Itinéraire* est accompagné d'une carte : *Carte Itinéraire de Don Quichotte de la Manche, Chevalier de la Triste Figure et des Lions*. Dressée d'après les observations faites sur les lieux par Bory de Saint-Vincent. Sur cette carte, une ligne verte indique la première sortie du héros ; une ligne rouge la seconde ; une ligne jaune la troisième jusqu'à Barcelone ; une ligne bleue indique le retour. — Sur chaque ligne ont été disposés des numéros signalant les lieux où se sont passées les aventures.

Florian, ce n'était pourtant qu'un abrégé. Les gens de goût et de savoir devaient éprouver le besoin d'une édition complète. A ce besoin correspondait la nouvelle traduction. Et nulle autre ne lui pouvait nuire auprès des lecteurs. César Oudin, François de Rosset, qui les connaissait même de nom ? Et ce ne sera que vingt ans plus tard, avec la réédition de Prosper Mérimée, que l'ouvrage de Filleau de Saint-Martin retrouvera une juste vogue.

II

Pour avoir aidé à la fortune du chef-d'œuvre parmi nous, la traduction de Bouchon Dubournial n'a point créé, en sa faveur, un mouvement de sympathie qui, nous le savons, n'avait jamais cessé, et dont les toutes premières années du nouveau siècle apportent, elles aussi, le plus indiscutable témoignage.

Une surprise, d'abord ! M^{me} de Staël ne fait nulle part allusion au *Don Quichotte*. Et dans son ouvrage *De la Littérature* (1800), quand elle en vient à traiter des littératures italienne et espagnole, non seulement elle insiste peu sur la seconde, mais elle n'en nomme même pas le plus illustre écrivain : Cervantes.

Benjamin Constant paraît avoir eu plus de goût pour les aventures de l'hidalgo. Enfant, l'héroïsme chevaleresque le transporte, et il compose avec plus d'intelligence que de chaleur ce récit : *Les Chevaliers*, que M. Rudler a récemment publié (28). Le chevalier don Quichotte, ingénu et ridicule, mais intrépide, mais passionné pour l'honneur, Benjamin devait le plaindre, — et peut-être l'envier, — pour avoir été si généreusement la dupe des hommes et des circonstances. Et puis, son amie, M^{me} de Charrière (29), qui, elle, était une lectrice assidue de *Don Qui-*

(28) Benjamin Constant, *Les Chevaliers*, avant-propos de G. Rudler, Paris, 1927.

(29) Voir, sur Belle de Zuylen, devenue par son mariage M^{me} de Charrière, Philippe Godet : *Madame de Charrière et ses amis d'après de nombreux documents inédits* (1740-1805), 2 t. Genève, 1906. Ça et là, dans sa correspondance ou ses romans, on trouve des allusions à *Don Quichotte*. Cf. Lettre à Benjamin du 30 Août 1793 [citée par Philippe Godet, t. II, p. 71]. — Lettre à Constant d'Herménches du 23 octobre 1762 [*Lettres de Belle de Zuylen (Madame de Charrière) à Constant d'Herménches, 1760-1775*, publiées par Philippe Godet, Paris, 1909, — Lettre 8, p. 24]. — Lettre à Huber de l'année 1798, où M^{me} de Charrière traite sa rivale auprès de Benjamin, M^{me} de Staël, de « l'illustre Dulcinée. » [citée par Philippe Godet, t. II, p. 286]. — Voir encore le roman de M^{me} de Charrière, *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne, Toulouse, 1785*, neuvième lettre, p. 54.

chotte, lui a sans doute vanté maintes fois « la gaité irrésistible » du livre. Il lui écrit un jour qu'il a, à elle, un Cervantes, et qu'il le lui apportera (30). De Cervantes encore, Guillaume Schlegel l'entretient, et avec enthousiasme. Benjamin, observateur précis, remarque qu'en parlant pour Cervantes, Schlegel « pâlisait » et que « ses yeux se remplissaient de larmes. » « L'homme, ajoute l'écrivain psychologue, a besoin d'émotions ; fermez une porte, elles entrent par l'autre. » (31) Schlegel, qui s'était livré presque exclusivement à l'étude des arts et de la poésie, n'était plus guère susceptible que d'« émotions » artistiques et littéraires.

Plus qu'autour de M^{me} de Staël, — Guillaume Schlegel mis à part, — l'on est, autour de Chateaubriand, familier avec la grande œuvre castillane.

Est-ce à dire qu'un Peltier, un Ballanche, un Joubert, et Chateaubriand lui-même, eussent été capables de la lire dans le texte ? Ils n'avaient point fait une étude particulière de la langue espagnole, et il faut juger comme une exception, dans ce milieu de gens de lettres et de gens du monde, une M^{me} Victorine de Chastenay qui, dans l'hiver de 1812, avait pris des leçons de castillan d'un élève de l'Ecole Polytechnique, et qui, elle, s'était mise en état de traduire aisément Cervantes (32).

Il n'en demeure pas moins qu'auprès de Chateaubriand tel ou tel, et Chateaubriand lui-même, se souviennent volontiers du *Don Quichotte*, le citent et l'admirent.

Le journaliste Peltier, dont les *Mémoires d'Outre-Tombe* nous ont dit l'insouciance, l'entrain, la coutumière hâblerie (33), s'est, dans sa lutte de pamphlétaire contre le Premier Consul et l'Empereur, rappelé la « satire » de Cervantes contre les « romans de son siècle. » Sans doute il lui arrive d'appliquer à d'autres que Napoléon le sobriquet de don Quichotte, et, par exemple, à un Espagnol qui, voyant des coqs de bronze doré sur les montants de la grille des Tuileries, « prit cet emblème de la vigilance pour l'enseigne d'une auberge, à l'instar du *Lion-d'Or*

(30) Lettre du 25 décembre 1793, dans *Journal intime de Benjamin Constant et Lettres à sa famille et à ses amis*, Précédés d'une Introduction par D. Melegari, Paris, 1895, p. 427.

(31) Benjamin Constant, *Journal intime... et Lettres à sa famille et à ses amis*, Paris, 1895, p. 33.

(32) *Mémoires* de Madame de Chastenay (1771-1815), publiés par Alphonse Roserot, Paris, 1896, t. II, ch. XVII, p. 185.

(33) Cf. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Edmond Biré, t. II, p. 111, 113, 114, 119, 125, 126, 154, 216, 218 ; — t. III, p. 179, 405 ; — t. V, p. 444 ; — t. VI, p. 30.

et du *Singe-verd*. » (34) Toutefois Napoléon demeure plus particulièrement l'objet de sa raillerie. Aussitôt que l'on commence à parler d'une descente de l'Empereur en Angleterre, Peltier ajoute à son journal l'*Ambigu* un sous-titre bien significatif : le *Nouveau Don Quichotte de la Manche*. Du n° 19 au n° 31, les lecteurs de Peltier seront ainsi prévenus que l'ambitieux projet de Napoléon ne peut se comparer qu'à une « don quichottade ». (35) La vignette, en tête de chaque numéro, marque plus précisément encore qu'une si folle entreprise doit aboutir à un échec : « Deux piliers, explique Peltier lui-même, deux piliers séparés par la mer, représentent la France et l'Angleterre. La première est indiquée par l'écrevisse, la seconde par un taureau. Déjà deux bateaux plats sont pris et attachés au pilier Anglais. Un jeune guerrier est au milieu de la mer dans un bateau plus grand, et a l'air de s'enfuir devant John Bull, comme a Saint-Jean d'Acre ; son attitude est suppliante ; il est accompagné de son génie ordinaire, l'oiseau des ténèbres. » Peltier, esprit subtil, imagination compliquée, avait grande tendance à confondre l'original et le baroque.

Ballanche, avec plus de bon sens, nomme des « don Quichottes de la littérature » ces commentateurs et ces scholiastes dont la « ridicule manie » est de chercher et de trouver à leurs auteurs, irresponsables victimes, des « intentions » ou des « allusions pueriles. » De tels « don Quichottes », ajoute Ballanche, Mathanasius a fait, depuis longtemps, justice : le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, parodie critique, rappelle ainsi le roman espagnol. Tous deux ont combattu, en les ridiculisant, des excès et des travers (36).

Le fin moraliste, le délicieux épistolier qu'était Joubert

(34) Peltier, l'*Ambigu*, variétés atroces et amusantes, journal dans le genre égyptien, Londres, 1803-1818, 59 vol., in-fol. d'abord, in-8° à partir du n° 4 du tome IV, — n° 6, vol. I, p. 143. — Voir, sur ce journal, Hatin, *Bibliographie de la Presse périodique*, Paris, 1866, p. 313, 314.

(35) Les attaques de Peltier furent très sensibles à Napoléon. Premier Consul, et alors en paix avec l'Angleterre, dès les premiers numéros de l'*Ambigu*, il réclama l'expulsion de Peltier, ou, à tout le moins, son renvoi devant un jury anglais. Cette affaire n'eut d'autre résultat que de rendre européen le nom d'un journaliste encore obscur. Chateaubriand écrit là-dessus avec force et justesse : « Napoléon eut la simplicité de boxer avec lui. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. II, p. 216). — Roederer nous apprend qu'on appelait l'Empereur, à propos de ses projets de descente en Angleterre, « Don Quichotte de la Manche » (*Œuvres*, t. III, p. 494).

(36) Ballanche, *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la Littérature et les Arts*. Par P. S. Ballanche fils, Lyon, An IX (1801), p. 1 et n. de la p. 1. (p. 230).

montre à son tour bien clairement qu'il connaît le *Don Quichotte* et qu'il le tient en fort grande estime. Ecrit-il à Clausel de Coussergues que « le monde politique », égoïste et dur, ne l'occupe plus du tout et qu'il ne veut s'intéresser désormais qu'au « monde moral », il donne à cette énergique déclaration un tour de gaieté imprévue, en citant ce propos de Sancho Pança : « Je ne sais rien, je suis couché dès vêpres, et je reviens des vignes. » (37) Sur le *Don Quichotte* lui-même, auquel il compare l'insuffisante version de Florian, Joubert porte, en un langage imagé, le plus favorable jugement. Il en admire la « bonhomie bourgeoise et familière », — bonhomie qui tient à l'auteur plus encore qu'au sujet ; surtout il y goûte « les épanchements d'une veine abondante et riche », et cette « allure » d'« une eau large qui coule à plein canal sur un sable très-fin. » (38) L'impartial et avisé Joubert sait admirer chez autrui les qualités d'invention et de style qui lui manquent le plus.

Mais c'est Chateaubriand qu'il faut principalement écouter sur Cervantes. Cervantes, d'abord, est pour lui l'une de ces figures historiques et littéraires qu'il se complait à évoquer. « Blessé à Lépante en 1570, esclave à Alger en 1575, racheté en 1581 » (39), l'auteur du *Don Quichotte*, en dépit de ce chef-d'œuvre que se trouve être son « inimitable comédie », mourut, ainsi que Shakespeare, fort pauvre. Et Chateaubriand oppose à cette misère de deux grands hommes l'aisance où aspirent et atteignent « aujourd'hui » les plus « minces » écrivains. Il n'en est aucun, nous dit-il, qui ne crierait « à l'injustice des hommes », s'il n'était gorgé de pensions dont la centième partie aurait fait la fortune du romancier espagnol et du dramaturge anglais (40). C'est la même année, 1616, constate encore Chateaubriand, que, « dignes compagnons de voyage », « le peintre du fou du roi Lear » et le « peintre de Don Quichotte » allèrent chercher « un monde plus sage. » (41)

Toutefois, par un côté de son talent, Cervantes peut être préféré à Shakespeare. Celui-ci, « passionné dans ses composi-

(37) Joubert, *Pensées de Joubert, précédées de sa Correspondance, d'une Notice sur sa vie, son caractère et ses travaux*, par M. Paul de Raynal, 4^e éd., 2 t. Paris, 1864 ; t. I, lettre du 20 septembre 1817, p. 239, 240.

(38) Joubert, *Pensées de Joubert...* par M. Paul de Raynal, 4^e éd., t. II : *Pensées, Maximes et Essais*, p. 384, 385.

(39) Chateaubriand. *Œuvres complètes*, t. XI, *Essai sur la Littérature anglaise, poètes et écrivains contemporains de Shakespeare*, p. 607.

(40) *Ibid.*

(41) *Ibid.*

tions », n'y est que rarement noble : « la dignité manque quelquefois à son style comme elle manque à sa vie. » (42) Chez Cervantes, au contraire, poète-soldat, le style a souvent l'élévation de l'existence. Et ce mérite, qui est de l'homme, d'autres contemporains ou prédécesseurs de Shakespeare l'ont également : Dante et le Tasse, Lope et Calderon, Le Camoëns, Ercilla, — Ercilla qui fut ensemble « l'Homère et l'Achille de son épopée. » (43) Chateaubriand, avant Sainte-Beuve et comme lui, juge que l'homme se révèle dans l'œuvre ; et il affirme en outre que l'artiste ne gagne rien à se désintéresser de l'action.

Sur le créateur de don Quichotte, Chateaubriand a d'autres paroles éloquentes. « Le héros de Cervantes, écrit-il, fut le dernier des chevaliers : tel est l'attrait de ces mœurs du moyen-âge et le prestige du talent, que la satire de la chevalerie en est devenue le panégyrique immortel. » (44) Rapprochant le Tasse et Cervantes, il note que, si le premier a glorifié ce que le second devait ensuite railler, ils ont tous deux, chacun à sa manière, contribué à la gloire ineffaçable de l'antique bravoure (45). Enfin n'est-ce pas un « beau génie » que ce génie moqueur capable, en le ridiculisant, de faire vivre son héros ? (46)

Pour l'œuvre même, Chateaubriand paraît l'avoir lue avec attention. Lorsqu'en 1826, il donne une édition nouvelle de l'*Essai sur les Révolutions*, et qu'il ajoute des notes à son texte, — dans l'une de ces notes, il se compare ironiquement au Chevalier : ne dénombre-t-il pas les armées de Xerxès et de François d'Autriche comme don Quichotte « nommoit les généraux des deux grandes armées de moutons ? » (47) Et il cite assez exactement l'auteur espagnol : « Ce chevalier, disoit-il, qui porte trois couronnes en champ d'azur est le redoutable Micolembo, grand-

(42) Chateaubriand, *Œuvres*, t. XI, p. 609.

(43) *Ibid.*, p. 608, 609. — Chateaubriand revient ailleurs sur cette idée : « Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du moyen âge et de la Renaissance, écrit-il dans la *Préface testamentaire* à ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantes ! » (*Mémoires*, éd. Biré, t. I, p. XLVII.) Les mêmes phrases se retrouvent, textuellement répétées, à la fin de l'œuvre (*Mémoires*, t. VI, p. 475).

(44) Chateaubriand, *Œuvres*, t. X, *Analyse raisonnée de l'Histoire de France depuis le règne de Khloviagh jusqu'à celui de Philippe VI, dit de Valois*, p. 99.

(45) *Ibid.*, p. 258, 259.

(46) *Ibid.*, t. XII, *Congrès de Vérone*, p. 17.

(47) *Ibid.*, t. I, *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs Rapports avec la Révolution Française*, — n. des pages 435, 436.

duc de Quirocie, etc. » (48) Comment d'ailleurs le paladin des nobles causes, « l'homme aux justices » (49), ne lui eût-il pas été sympathique ? Il se retrouve en lui, et sourit à cette découverte de soi dans un fou : il nous signale lui-même qu'il y a, dans certaines pages de l'*Essai*, du « Don Quichottisme par système. » (50) Et puis l'homme politique, en Chateaubriand, ne fut-il pas sans cesse, comme l'a écrit Henri Heine, « le don Quichotte de la légitimité » ? (51) Don Quichotte, accordons-le ! Mais ce don Quichotte connaissait sa chimère et n'en était pas ébloui. Sachant la légitimité finie, il s'y dévouait... en poète, pour la noblesse du geste, l'élégance de l'attitude, l'originalité ou, peut-être, la singularité du rôle. La foi manque à cette religion monarchique. Et notre gentilhomme a le scepticisme du paysan Sancho Pança.

De toute façon, l'on rencontre chez lui d'assez nombreuses allusions à l'écrivain et à l'ouvrage qu'il élève si haut. Remarque-t-il que l'intérêt est le grand vice des musulmans et donne-t-il deux pièces d'or à un Turc : « je crois qu'à ce prix, ajoute-t-il, il n'aurait pas fait les difficultés que faisait Sancho pour délivrer madame Dulcinée. » (52) S'il quitte Grenade (1807) pour gagner Aranjuez, il n'oublie pas de noter qu'il traverse « la patrie de l'illustre chevalier de la Manche », ce héros qu'il tient, — et la louange excessive autant qu'éloquente touche au paradoxe, — « pour le plus noble, le plus brave, le plus aimable et le moins fou des mortels. » (53) Deux aubergistes allemands, le maître et sa servante, le portent-ils à rire en se cachant dès qu' « ils découvrent de loin une voiture », et en maudissant les voyageurs, « ces vagabonds qui n'ont rien à faire et courent les grands chemins, ces fainéants qui dérangent un honnête cabaretier et l'empêchent de boire le vin qu'il est obligé de leur vendre », — là encore il trouve moyen de nous rappeler le *Don Quichotte* : « La vieille voit bien que son maître se ruine ; mais elle attend pour lui un coup de la Providence ; comme Sancho elle dira : « Monsieur,

(48) Cf. *Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XVIII. Voici le texte espagnol : « ...el otro de las armas de las flores de oro, que trae en el escudo tres coronas de plata en campo azul, es el temido Micocolemba, gran duque de Quirocia... »

(49) Expression de Chateaubriand dans une lettre à Madame Récamier du 3 Mars 1821 (M^{me} Lenormand, *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Madame Récamier*, 4^e éd., Paris, 1873, t. I, p. 360).

(50) Chateaubriand, *Œuvres*, t. I, *Essai sur les Révolutions*, n. de la p. 449.

(51) Henri Heine..., *jeu*en Don Quichotte der Legitimität, der auf seiner geflügelten Rossinante so pathetisch sass... (*Französische Zustände*, Artikel II, p. 36, 5^e vol. de l'Édition critique de Ernst Elster).

(52) Chateaubriand, *Œuvres*, t. V. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, p. 239.

(53) *Ibid.*, p. 461.

acceptez ce beau royaume de Micomicon qui vous tombe du ciel dans la main. » (54) Une ville italienne, Spoleto, lui donne-t-elle occasion de nous citer le nom de « Lippi l'ancien » ? « Esclave en Barbarie », continue-t-il, ce fut une « espèce de Cervantes chez les peintres. » (55) Emprisonné par ordre de Louis-Philippe, comme il voit la fille du préfet de police, mademoiselle Gisquet, jeter à la dérobée un regard vers sa fenêtre : « Qu'il eût été doux, s'écrie-t-il, d'être délivré de mes fers, comme Cervantes, par la fille de mon maître ! » (56)

Chateaubriand nous a enfin laissé, sur le *Don Quichotte* et sur don Quichotte, quelques observations profondes, et qui annoncent les vues prochaines de nos Romantiques : « Je ne m'explique, affirme-t-il, le chef-d'œuvre de Cervantes et sa gaieté *cruelle* que par une réflexion triste : en considérant l'être entier, en pesant le bien et le mal, on serait tenté de désirer tout accident qui porte à l'oubli, comme un moyen d'échapper à soi-même : un ivrogne joyeux est une créature heureuse. Religion à part, le bonheur est de s'ignorer et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie. » (57) Don Quichotte serait-il donc l'homme heureux par excellence, puisqu'il a vécu en dehors de soi, tout entier à son rêve, dominé par l'illusion ? De la clairvoyance seule naît la souffrance. Cervantes est un moraliste amer et qui désespère de la vie.

Avec moins d'ingéniosité et plus de justesse, Chateaubriand voit encore, dans le paladin exalté, le symbole ou l'un des symboles de l'Espagne. En opposition avec Gil Blas, l'homme pratique, l'homme du réel, « le Chevalier de la Manche et des Lions » lui semble personnifier les poétiques et chevaleresques aspirations de l'âme espagnole. Lorsqu'au retour de Jérusalem, en effet, il aborde en terre ibérique, sa rêverie évoque la grandiose et anguleuse figure, et elle la situe tout à côté des plus héroïques, des plus légendaires : Pélasge, le « Cid de Burgos » et le « Cid d'Andalousie » (58). Pour Chateaubriand, don Quichotte est et demeure un personnage d'épopée.

A l'admiration de Chateaubriand s'oppose le dédain de Napoléon. Sans doute l'Empereur lit le *Don Quichotte*, du moins à Sainte-Hélène. Las Cases nous indique même certains jours où

(54) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. VI, p. 173.

(55) *Ibid.*, t. V, p. 19.

(56) *Ibid.*, t. V, p. 535.

(57) *Ibid.*, t. I, p. 259, 260.

(58) Chateaubriand, *Œuvres*, t. XII, *Guerre d'Espagne* de 1823, p. 135.

l'exilé s'est livré à ce plaisir : le mardi, 9 janvier (59), — le dimanche 13 octobre (60), le mardi 15 octobre (61), le jeudi 17 octobre 1816 (62) : Napoléon lit le *Don Quichotte*, mais ne l'estime pas. Le 15 octobre, constate Las Cases, il « s'est arrêté à quelques plaisanteries, et posant le livre, a dit qu'il fallait assurément avoir du courage pour rire en cet instant de *pareilles babioles*. » Toutefois, l'aspect étrange du paladin n'a pas manqué de frapper l'Empereur. Nous parle-t-il dans son *Histoire des campagnes d'Égypte et de Syrie*, de ces « Arabes féroces » qui attaquèrent l'armée française à son débarquement sur la plage d'Alexandrie, c'est de don Quichotte qu'il les rapproche : « Ils étaient presque nus, noirs et maigres, leurs chevaux paraissaient des haridelles ; au casque près, c'était don Quichotte tel que le représentent les gravures. » (63)

Cette appellation de don Quichotte, Napoléon, comme il est naturel, en affluble, au moment de la guerre d'Espagne, ses valeureux ennemis. Entre les prisonniers faits à Burgos, lors de la victoire de 1808, quelques-uns, écrit-il, « portaient à la boutonnière un aigle renversé, percé de deux flèches, avec cette inscription : « Au vainqueur de la France. » A cette ridicule fanfaronnade, on reconnaît les compatriotes de Don Quichotte. » (64)

L'année suivante, comme il a lu cinq numéros « d'un courrier espagnol rédigé en français » et qui nous est hostile, il exprime fort vivement son indignation à son frère, le roi Joseph : ce journal est à la fois ridicule et inconvenant : on s'y permet « des discussions littéraires sur Paris » et « l'on s'y établit à l'égard de la France le Don Quichotte des Espagnols. » (65) Joseph répond aussitôt que cette sévérité se justifie parfaitement, et qu'il vient de supprimer l'indiscret témoignage d'une « sottise et puérile vanité. » (66)

(59) Comte de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène, ou Journal ou (sic) se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon durant dix-huit mois*, Paris, 8 vol., 1823, t. II, p. 137.

(60) *Ibid.*, t. VI, p. 363.

(61) *Ibid.*, p. 378, 379.

(62) *Ibid.*, p. 393, 394.

(63) *Mémoires et Œuvres de Napoléon*, par Tancred Martel, Paris, 1910, p. 259.

(64) Napoléon, *Quatrième Bulletin*, Burgos, 15 novembre 1808 (cité par E. Guillon, *les Guerres d'Espagne sous Napoléon*, Paris 1902, p. 90).

(65) Lettre du 27 mars 1809 à Joseph Napoléon, Roi d'Espagne, dans *Lettres inédites de Napoléon I^{er}* (An VIII-1815) publiées par Léon Lecestre, Paris, 1897, t. I, p. 300, 301.

(66) Lettre du 6 avril 1809 : Jos. à Nap., dans *Mémoires et correspondance politique et militaire du Roi Joseph*, publiés, annotés et mis en ordre par A. Du Casse, Aide de camp de S. A. I. le Prince Jérôme Napoléon, Paris, 1854, 10 vol., t. VI, p. 150.

Les guerres d'Espagne (1808-1813) n'ont pas été, d'ailleurs, pour les Français une occasion d'étudier plus diligemment l'ouvrage de Cervantes. Soldats et voyageurs en restent toujours à cette opinion, habituelle chez nous, que le *Don Quichotte* est un roman d'aventures amusantes, une joyeuse satire des folies chevaleresques. L'interpréter autrement, rechercher, sous la lettre du texte, une pensée dissimulée, une conception de l'homme et de l'existence, voilà qui, jamais, ne s'est présenté à leur esprit. Aussi n'aurons-nous à relever chez eux que des allusions, des réminiscences, tout ce qui prouve sinon une rapide, du moins une superficielle lecture.

Le général baron Thiébault, bien avant l'invasion de 1808, trouve lieu, dans ses *Mémoires*, de nommer et citer le *Don Quichotte*. Environ sa quinzième année, nous dit-il, — en 1784 (67), par conséquent, — tout l'exaltait : poésie, musique, éloquence, trait de vertu, de générosité, d'héroïsme (68). Et il voulut, à son tour, se faire valoir par quelque brillante prouesse. Ayant donc mené deux de ses amis, Auguste Jordan et un certain Lenitz sur la colline de Montmartre, il leur tint le pari qu'il s'approcherait, plus qu'aucun d'eux, des ailes tournantes d'un moulin : « Auguste se récria sur ma folie, écrit-il ; Lenitz prétendit que les scènes de Don Quichotte n'étaient bonnes que dans Cervantes. » Bref, le téméraire jeune homme s'avança si bien que l'une des ailes le « prit par-dessous le coude gauche », l'« enleva de terre comme une plume » et le « jeta à vingt pieds de là. » C'est tout moulu qu'il dut se relever, et une « forte contusion » lui demeura de cet exploit sans gloire (69).

Plus tard, en Espagne (1801), — il était alors général de brigade (70), — il faillit, avec quelques compagnons, réaliser de nouveau un haut fait à la don Quichotte. Près de la Nava del Rey, se dressait un vieux château abandonné, de sinistre mine. Or une bande de malfaiteurs, la « grande bande », désolait le pays. Aussitôt nos Français de s'imaginer que ce devait être là le repaire des brigands. « Il est vraiment, nous dit Thiébault, des moments où l'on ne semble accessible qu'à la folie, et ce n'est pas

(67) Thiébault était né en 1769.

(68) Général Baron Thiébault, *Mémoires* publiés sous les auspices de sa fille, M^{lle} Claire Thiébault, d'après le manuscrit original par Fernand Calmettes, Paris, 1893, t. I, p. 133.

(69) *Ibid.*, p. 137, 138.

(70) Il faisait partie du corps d'armée destiné à envahir le Portugal. Mais cette expédition n'eut pas lieu.

sans embarras que j'ajoute que par acclamation nous partîmes tous pour cette entreprise dont le héros de la Manche, don Quichotte lui-même, aurait rougi. » Par bonheur, le terrain où ils s'engagèrent céda sous leurs pas, ils enfoncèrent jusqu'aux genoux, et cette circonstance, ralentissant leur zèle, leur ouvrit les yeux sur leur sottise (71).

A Salamanque encore, où Thiébault séjourna quelque temps, il connut et observa un « vieil Espagnol, noir, sec et sévère. » Naturellement, cette âpre physionomie lui rappela celle du Chevalier manchois ; et, d'un trait, il nous rend ce personnage : c'était une « espèce de don Quichotte. » (72)

Mais voici qu'en 1809, il est nommé gouverneur de la Vieille-Castille. Il s'occupe, entre autres sages mesures, de faire recueillir à Saint-Pierre de Cardena, où ils avaient été violés par nos troupes, « les restes du Cid et de Chimène », et de les faire transporter à Burgos (73). Cet acte de révérence et de piété trouva pourtant des censeurs. Certains Espagnols, gens d'esprit et érudits, en contestèrent l'opportunité : le Cid pour eux n'était qu'un personnage de légende. Surpris, et assez inquiet, Thiébault consulta là-dessus le célèbre Llorente, « l'un des hommes les plus savants de l'Espagne en matière d'histoire. » Et Llorente de nier lui aussi l'existence réelle du Cid. Le Cid, écrit Thiébault, qui résume les objections de Llorente, « était devenu la désignation d'un être imaginaire, affublé des faits d'armes de vingt héros. » Et ce qui surtout avait contribué à sa « fortune » et à sa « renommée », c'était que « les moines l'avaient adopté pour leur Don Quichotte. » (74)

Don Quichotte, c'est aussi vers ce temps, et à Burgos même, que Thiébault lui accorde une toute spéciale attention. Un prêtre lui ayant affirmé — et prouvé — que les traductions françaises n'avaient point su rendre le texte de Cervantes, il eut un moment la pensée de traduire à son tour l'« immortel ouvrage ». Mais il réfléchit bientôt que sa « situation » ne lui permettait pas d'entreprendre « une tâche d'aussi longue haleine. » Il abandonna donc son projet. Toutefois il garda le regret que l'idée ne lui fût pas venue « de rétablir le sens véritable des passages mal rendus dans la moins mauvaise de nos deux traductions. » « J'aurais

(71) Général Baron Thiébault, *Mémoires*, t. III, p. 219, 220.

(72) *Ibid.*, p. 256.

(73) *Ibid.*, t. IV, p. 297.

(74) *Ibid.*, p. 300.

fait, insiste-t-il, un travail utile et curieux. » Il se contenta de traduire, avec l'aide du prêtre, son conseiller, « quelques morceaux détachés de Quevedo. » (75)

Relevons enfin, chez lui, ce bon mot à l'adresse de Napoléon : « il eut beau se faire le don Quichotte de la vertu de ses sœurs, il y perdit son latin et y aurait perdu toute autre langue, après avoir jeté la sienne propre aux chiens. » Thiebault ajoute, — et, cette fois, admirons la plénitude, le sérieux, la gravité de sa phrase : « il ne put empêcher les belles pécheresses de sa famille d'exploiter le plaisir comme il exploitait la gloire, et d'abuser de l'un comme déjà il abusait de l'autre. » (76)

Plus nombreuses sont encore les réminiscences du pharmacien ou, comme il se nomme, de l'« apothicaire » Sébastien Castil-Blaze (77). Sébastien Blaze avait été fait prisonnier après la capitulation de Baylen. Mené de Madrid aux pontons de Cadix, il traversa une partie de l'Espagne. Un dangereux et heureux coup de force (78) lui rendit la liberté. Il séjourna dès lors à Séville, à Grenade, à Tolède, jusqu'au moment où la retraite de Russie contraignit à leur tour nos troupes d'outre-Pyrénées à quitter la péninsule.

Sébastien Blaze nous rappelle très volontiers don Quichotte et ses aventures. S'agit-il de nous prouver que « la vengeance est un plaisir », il prend exemple de Turcaret d'abord, — de don Quichotte ensuite : « Turcaret brisait les porcelaines de son infidèle, pour lui en donner ensuite de plus belles ; et Don Quichotte vengea l'honneur offensé du paladin Galiferos (*sic*) en pulvérisant les héros de carton d'un théâtre de marionnettes. » (79)

La « cueva de Heracles », dans l'église de San Ginez, à Tolède, il la juge bien plus profonde et étendue non seulement que le souterrain « où Gil-Blas fut enfermé », mais que la « grotte » elle-même de Montesinos, « où le valeureux chevalier des Lions vit tant de choses merveilleuses. » (80)

(75) Général Baron Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 309. — Guillon (*Les Guerres d'Espagne sous Napoléon*, p. 210) nous apprend que, pour occuper ses loisirs, Thiébault avait entrepris une traduction du *Don Quichotte*, mais qu'il la délaissa pour le salon de la duchesse d'Abrantès.

(76) Général Baron Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 447.

(77) Sébastien Blaze, *Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne, pendant les années 1808 à 1814*, Paris, 1828, 2 t.

(78) Cf. *Mémoires d'un apothicaire*, t. I, ch. XVII.

(79) *Ibid.*, t. I, ch. II, p. 22.

(80) *Ibid.*, ch. III, p. 36.

Tel petit village, dont « le nom échappe à sa mémoire », lui remet en idée cet autre village des plus incivils, où « Miguel Cervantes de Saavedra » avait été si peu courtoisement reçu qu'il s'en vengea, — « fier et rancuneux » Espagnol, — en ne le nommant pas dans son ouvrage ; et c'est justement le « misérable endroit » où il fait naître don Quichotte (81).

A Séville, sur la promenade du « Salon », un paysan qui va « trotinant sur son âne », c'est pour lui « un nouveau Sancho. » (82) Des muletiers passent-ils ? Il observe que leurs habits sont de cuir, que la crasse a rendu leur veste luisante, et qu' « à une certaine distance » on la prendrait aisément « pour la cuirasse de Don-Quichotte. » (83) A Séville encore, il se souvient que don Quichotte se proposait d'y venir pour défier la Giralda (84). Une jeune fille décampe-t-elle à la suite d'un soldat français, elle s'est hissée... non pas sur un âne, mais sur « la monture de Sancho. » (85) Cet homme enfin, « long, maigre, sec », que voici monté sur une haridelle, c'est, évidemment, un autre « chevalier de la Triste Figure. » Il en a, avec l'aspect, la physionomie, — avec l'attitude, « tout l'air dolent. » (86)

A Grenade, assistant à une « tertulia », il remarque que la jeune Conception y est en butte aux quolibets de quelques autres demoiselles : « Conchita ! cuidado con el duende ! » « Conception, lui disent-elles, prends garde au revenant ! » Curieux comme un Français, et du Midi, Sébastien s'informe auprès de la victime, qui lui tourne le dos. Pouvait-elle donc lui avouer qu'une de ses servantes avait eu mission, en jouant les revenants, d'effrayer un père et une mère, de les faire se tenir cois dans leur chambre, tandis qu'elle, Conception, prenait son plaisir dans les bras d'un officier français ? Tout surpris et déconfit, Sébastien se nomme alors, et à bien juste titre, un « curieux impertinent. » (87)

Notre apothicaire a parfois querelle avec d'autres personnes que des jeunes filles. Logé à Tolède, chez don Manuel Morales, un Espagnol de vieille roche, il note que celui-ci ne possède que

(81) Sébastien Blaze, *Mémoires d'un apothicaire*, t. I, ch. VII, p. 116 .

(82) *Ibid.*, t. II, ch. XXXII, p. 141.

(83) *Ibid.*, p. 148.

(84) *Ibid.*, ch. XXXV, p. 215. Cf. *Don Quichotte*, II^e partie, ch. XIV.

(85) *Ibid.*, ch. XXXVII, p. 247.

(86) *Ibid.*, p. 249.

(87) *Ibid.*, ch. XXXIX, p. 285, 286.

deux livres : un recueil d'anecdotes et *Don Quichotte* (88). *Don Quichotte* est la lecture favorite de don Manuel. Et l'enthousiasme de don Manuel excite jusqu'à l'impertinence la malice de Sébastien. Un vif dialogue s'engage un jour entre eux, dialogue où nous allons, nous, saisir comme sur le fait, l'étroitesse du goût dans un Français de 1810 : « Voilà le chef-d'œuvre de la littérature ! » s'écrie, dans le ravissement, don Manuel. — « ...Espagnole », réplique Sébastien d'un ton sec. — « Non, de tous les pays, riposte l'autre ; vous... Français, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas l'apprécier. » Et Sébastien, très en verve, de débiter alors sur le *Don Quichotte* le couplet le plus inintelligent : « Nous estimons sans doute les belles choses qu'il contient, mais fort heureusement nous n'avons pas, comme vous, des inquisiteurs qui, en condamnant au feu tous les livres qui auraient à peu près le sens commun, nous forcent d'admirer des fadaises. — Des fadaises, seigneur chevalier ? — Oui, des fadaises. Qu'est-ce que c'est que votre chevalier errant, monté sur une rosse pour courir les aventures, faisant la guerre à des troupeaux de moutons, à des moulins à vent ? Vous me direz que c'est un fou, d'accord, mais du moment que sa folie est connue, rien n'étonne plus, tout l'intérêt du roman s'évanouit, et les extravagances du héros n'inspirent que la pitié. » (89) Telle était la perspicacité critique chez un soldat instruit de Napoléon.

Comme les Mémoires de Castil-Blaze et de Thiebault, tel ouvrage purement descriptif fait maintes fois allusion au *Don Quichotte* et à don Quichotte. Citons en particulier celui-ci : *L'Espagne et le Portugal ou Mœurs, Usages et Costumes des Habitants de ces royaumes. Précédé d'un précis historique ; par M. Breton. — Ouvrage orné de cinquante-quatre planches représentant douze vues et plus de soixante costumes différents, la plupart d'après des dessins exécutés en 1809 et 1810* (90). A Séville, Breton n'oublie pas de nous dire que la girouette célèbre, la giralda, « est citée dans don Quichotte. » (91) Cette expression employée proverbialement : *toros de guisando* (l'on dit d'un homme intrépide *qu'il a vu les taureaux de Guisando*), cette

(88) Stanislas Girardin note à son tour qu'il a trouvé « jusque dans la moindre chaumière en Espagne, des plumes, de l'encre et *Don Quichotte*. » (*Mémoires, Journal et Souvenirs* de Stanislas Girardin, 2^e éd., Paris, 1829, t. II, p. 193).

(89) Sébastien Blaze, *Mémoires d'un apothicaire*, t. II, ch. XLI, p. 344, 345.

(90) Paris, 1815, 6 vol.

(91) Breton, *L'Espagne et le Portugal*, t. III, p. 11.

expression, Breton se souvient de l'avoir remarquée dans Cervantes, et il ne se fait pas faute d'en avertir le lecteur (92). Ici, il nous explique que c'est sur la rareté des maisons de plaisance aux environs de Madrid que « sont fondés, d'abord ce proverbe *bâtir des châteaux en Espagne...*, et ensuite la folie de don Quichotte qui prenoit à chaque pas des hotelleries pour des châteaux, sans rencontrer jamais de châteaux véritables. » (93) Là, s'il nous parle de l'industrie des draps en Espagne, il insinue que la frayeur éprouvée par don Quichotte et Sancho au bruit des moulins à foulon démontre que, du temps de Cervantes, « la fabrication de cette espèce de tissu n'était pas très commune. » (94)

Il n'est pas de bon guide, en outre, qui ne renseigne sur l'état des lettres et des arts dans le pays décrit. *Don Quichotte*, nous déclare Breton à ce propos, offre ce défaut commun aux romans espagnols d'interrompre l'histoire essentielle par des épisodes secondaires et qui ne s'y rattachent que faiblement. Breton affirme d'autre part avec satisfaction que « la littérature espagnole s'enrichit journellement de bons ouvrages français. » Par exemple, le *Don Quichotte* de Florian a été traduit en langue castillane. La raison ? Celle-ci peut-être : « le style de Cervantes ayant vieilli », une traduction de la traduction, en le rajeunissant, « aura été du goût de la majorité des lecteurs superficiels. » (95)

III

Descriptions et souvenirs ne suffisent pas à rendre compte de l'intérêt porté, entre 1800 et 1815, à Cervantes et à son *Don Quichotte*. C'est le théâtre surtout, par le nombre et la variété des pièces tirées ou inspirées du roman, qui nous permet d'apprécier ce goût de l'époque napoléonienne pour le chevalier et l'écuyer. D'année en année se succèdent, empruntant leurs sujets et leurs personnages à Cervantes, pantomime, ballet-pantomime, pantomime héroï-comique, scènes équestres, *extravagance*, opéra-comique.

(92) Breton, *l'Espagne et le Portugal*, t. IV, p. 98.

(93) *Ibid.*, t. V, p. 118, 119.

(94) *Ibid.*, t. IV, p. 81, 82.

(95) *Ibid.*, t. V, p. 100, 101.

Nous ne dirons que quelques mots du mélodrame *Bedeno ou le Sancho de Bisnagar* (1807), ouvrage de Goldmann et Aude (96). Le titre et, aussi, la grosse bedaine du sultan Bedeno y rappellent seuls le roman de Cervantes. Capricieux et cruel, Bedeno traverse les amours du jeune Felim et de la bergère Zulema. Heureusement, un génie protège Felim : Felim pénétrera dans le sérail, où Bedeno retient Zulema captive, et, retrouvant la jeune fille, l'épousera.

D'autres pièces offrent plus de ressemblance avec le *Don Quichotte*. Nous les étudierons d'une manière plus détaillée.

Un grand fabricant (pour employer l'expression d'un contemporain) (97), Cuvelier de Trie, a mis trois fois à la scène, de 1799 à 1816, l'hidalgo et son valet.

Une première pièce, *l'Empire de la Folie ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte* (98), « pantomime bouffonne » qui fut représentée au mois de prairial an VII (1799), n'a que l'intérêt restreint de nous montrer avec quelle désinvolture l'auteur modifie et bouleverse le texte espagnol. Au premier acte, don Quichotte et Sancho enlèvent Dulcinée qui n'est qu'une servante d'auberge occupée à laver du linge au bord d'une rivière. Des meuniers de deux moulins voisins assaillent les ravisseurs et délivrent la belle. Comme ils l'ont emmenée et cachée, don Quichotte s'imagine que, des deux moulins, le moulin à vent est un géant qui lui a ravi sa maîtresse, et le moulin à eau le château-fort où elle est retenue. Il attaque le premier : sa lance se casse ; il attaque le second : les meuniers le saisissent. Pendant qu'il se débat, une aile du moulin attrape Sancho et le soulève vers le ciel : juste à ce moment, les meuniers précipitent don Quichotte dans l'eau. De même, à l'acte II et à l'acte III, Cuvelier rapproche, fond ensemble les détails les plus divers du récit de Cervantes. Nous verrons ainsi, successivement, don Quichotte attaché par le bras aux barreaux d'un balcon d'hôtellerie, Sancho berné sur une couverture, et, tout à coup, sans autre transition

(96) *Bedéno ou le Sancho de Bisnagar*. (Mélodrame en 3 actes en prose, précédé d'un prologue. Par MM. Goldmann et Aude; Musique de MM. Quaisain et ***. Ballet de M. Richard, pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique. — Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu comique, le 6 octobre 1807.

(97) Le critique Cailleau, dans le *Mercure de France*, an VII, t. VIII, n° 27, 15 fructidor an VII (1^{er} septembre 1799), p. 118.

(98) *L'Empire de la Folie ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte*, Pantomime bouffonne, en trois actes et à spectacle, Représentée sur le Théâtre de la Cité, au mois de Prairial an 7 ; Par I. — G. — A. Cuvelier ; Musique arrangée par Navoigille et Baneux, Ballets du citoyen Gaston, Décorations de Moench.

qu'un changement matériel de décor, le duc et la duchesse arrivant en équipage de chasse. Chez le duc, la nièce de don Quichotte se déguisera en princesse de Micomicon, se jettera aux pieds du héros, lui demandera secours et assistance. Et à peine don Quichotte aura-il promis de la venger, que la princesse et ses femmes, levant leurs voiles, découvriront aux assistants et au public qu'elles portent chacune une longue barbe. Cette contamination de deux épisodes sans lien dans le roman est, il faut l'avouer, détestable. La pièce se termine sur l'apothéose du chevalier et de l'écuyer, ce qui au moins devait réjouir les yeux.

Cette pièce, Cuvelier l'a donnée de nouveau en 1810 avec ce titre : *Don Quichotte et son Ecuyer Sancho Pança* (99). Il s'est contenté de l'abrégé, de la modifier vers la fin ; et comme elle était destinée, sous cette forme nouvelle, au cirque olympique, il a laissé à l'écuyer Franconi le soin d'en développer la partie proprement de spectacle et de scènes équestres (100).

Cuvelier, encore, a composé un *Sancho dans l'Isle de Barataria* (1816), pantomime bouffonne en deux actes avec un prologue. Les seize scènes du prologue ont de la gaité et de l'entrain. Sancho, par exemple, doit juger : l'on apporte à cet effet « une tribune élevée, garnie de pointes de fer », que domine, haut suspendu, un glaive menaçant. Cet appareil barbare inspire au gouverneur les plus opportunes réflexions : « Oui, c'est clair, celui qui prononce sur le sort des autres est sur les épines, et le glaive d'en haut est prêt à le frapper, si sa sentence est injuste ; à bon entendeur salut. » (101) Quelques décisions de Sancho reproduisent celles qu'on lit dans Cervantes. En voici une qui est personnelle à Cuvelier. Mathurine veut marier sa fille Agnès à Finot le niais, parce qu'il possède vingt ducats. Georges, qui est aimé d'Agnès, n'en possède que cinq. Mais Sancho donne à la jeune fille une bourse de « trente ducats bien trébuchants » qui lui vient de don Quichotte, en y joignant ce conseil : « Portez-la vite à celui que vous aimez, il sera plus riche que le nigaud

(99) *Don Quichotte et son Ecuyer Sancho Pança*, Scènes équestres en deux parties et à spectacle, par M. Franconi cadet [une édition de 1811 ajoute ici : avec Cuvelier], Représentées, pour la première fois, à Paris, au Cirque Olympique, le 1^{er} Mars 1810.

(100) *Sancho dans l'Isle de Barataria*, Pantomime bouffonne, en deux actes, avec un prologue ; ornée de danses, marches, évolutions, combats, etc., par MM. Cuvelier et Franconi jeune ; musique par M. Dreuilh, divertissemens par M. Jacquinet ; représentée, pour la 1^{re} fois, sur le Théâtre du Cirque Olympique, le 14 février 1816.

(101) *Sancho dans l'Isle de Barataria*, sc. VI, p. 8.

qui n'en a que vingt. La balance penchera pour lui ; votre mère vous mariera, et vous m'inviterez à la noce : il n'y en a pas sans festin, et je ne suis pas homme à donner ma part aux chiens. » (102) Et le voici qui embrasse l'heureuse Agnès, lorsque survient « Madame Sancho. » La jalouse soufflette son mari, mais se calme bientôt, apprenant qu'il est gouverneur. Ce Sancho, si généreux, est aussi, dans le prologue de Cuvelier, un homme d'esprit. Son grand Sénéchal lui annonçant qu'on va lui présenter les habitants de son île, il s'écrie avec une malice joyeuse : « Eh bien, M. le grand Sénéchal, recommande leur de ne pas me faire attendre sous l'orme ; car mon Excellence à toujours l'appétit ouvert de bon matin, et se tient mieux à table qu'à cheval. A propos de cheval, MM. mes Pages, ayez bien soin de ma monture, je l'estime mieux que le fameux Rossinante de Monseigneur Don-Quichotte, qui n'a pas encore pu, comme moi, gagner un Gouvernement, mon grison m'a prouvé que les chevaux courent les bénéfices, et que les ânes les attrapent. » (103)

Les deux actes de la pièce ne valent pas le prologue. Le premier, qui met en scène le repas de Sancho, se corse et s'allonge d'une misérable invention : un pâté et la table qui le soutient se transforment tout à coup en un géant qui déclare au pauvre Sancho une guerre sans merci : « déjà l'on entend le bruit du canon », et Sancho, quoi qu'il en ait, doit se battre. Renversé, foulé aux pieds, le pacifique gouverneur est bientôt englouti au milieu des flammes. A l'acte II, Sancho quitte son île. Comme il est mal en point, il se ragaillardit, — lui et son grison, — à l'aide d'une gourde bien pleine, puis il ranime sa femme qui s'est évanouie, « en lui secouant fortement le bras. » Et il y a là un effet comique des plus faciles. — Suit un épilogue qui nous montre le duc « masqué et couvert d'un domino. » Sous ce déguisement, il fait au gouverneur déchu la morale, — une morale aussi fade que prétentieuse : « l'ambition est la source de l'infortune... le travail est père du bonheur. » Là-dessus, il se fait reconnaître, et, « en un site pittoresque », la duchesse apparaît, entourée de toute sa cour. Cuvelier pourtant a réservé à Sancho l'honneur de tirer une conclusion de ces deux actes. Et cette conclusion est souriante : « Oui, Monseigneur, [il s'adresse au duc], je me souviendrai que chacun son métier, les vaches seront bien gar-

(102) *Sancho dans l'Isle de Barataria*, sc. XIII, p. 14.

(103) *Ibid.*, sc. III, p. 6.

dées ; tout en travaillant je bénirai le nom de notre bienfaiteur... En rentrant chez nous, je trouverai ma ménagère et mes enfants heureux : nous nous mettrons gaîment à table : après la panse vient la danse ; et puis le soir la fin couronnera l'œuvre, et l'Amour nous dira : *Baissez le rideau, la farce est jouée.* » (104)

A vrai dire, ce Sancho qui, dans le prologue, nous avait amusés de son bon sens spirituel, n'apparaît plus guère, dans la pièce, qu'un famélique et pitoyable grotesque. Pour le duc, avec sa morale en maximes, il fait le plus sot personnage, et son rôle est de tout point déplaisant.

C'est aussi de trois pièces sur le sujet de don Quichotte qu'un autre fécond dramaturge du même temps, Nicolas Brazier, s'est rendu responsable.

L'une, écrite en collaboration avec Villiers et Gouffé, s'intitule *Rodomont, ou le Petit Don Quichotte* (105), folie-vaudeville en trois actes (1807). Une rapide analyse en montrera l'absolue insignifiance. Le chevalier Rondache veut marier sa fille Armide au fils de son créancier, le jeune Rodomont. Mais Armide, qui aime Béranger, saura prouver à son père que le fiancé qu'il lui impose est un nigaud et un vantard. Sur ses conseils, en effet, Rodomont, suivi de son valet, Médor, — stupide Sancho d'un stupide don Quichotte, — gagne une forêt voisine pour y pourfendre géants et combattre chevaliers félons. Il y rencontre, déguisées en chevaliers, Armide et sa suivante Angélique. Armide oblige Rodomont à se mesurer avec elle, et le bat. Le vaincu cependant, de retour au château de Rondache, vante ses prouesses et exploits. Mais Armide n'a pas grand'peine à lui prouver qu'il ment. Se présente alors Berenger qui traite avec hauteur son rival déjà humilié. Et celui-ci montre toute sa poltronnerie en refusant d'en venir aux mains avec l'insolent. Rondache donnera sa fille à Berenger.

De nouveau Brazier compose en 1811 cinq scènes sur ce sujet : la *Famille de Don Quichotte*. (106) L'on y voit la gouvernante et les parents de l'hidalgo déplorer sa folie subite. Survient le

(104) *Sancho dans l'Isle de Barataria*, « Epilogue », p. 31.

(105) *Rodomont, ou le Petit Don Quichotte*, mélodrame héroï-comique, mêlé de vaudevilles ; en trois actes, à grand spectacle ; par MM. P. Villiers, Brazier, fils et *** , Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 7 mars 1807. — Un manuscrit de cette pièce, que possède la Bibliothèque Nationale, porte comme sous-titre : *Mélodrame folie-vaudeville*.

(106) *La Famille de Don Quichotte*, Prologue de Don Quichotte, en vaudevilles, par N. Brazier, Paris, 1811.

bachelier Sanson Carasco qui s'offre à entrer dans la chambre de l'insensé gentilhomme pour lui donner « quelques consolations. » Il en sort bientôt hors de lui : don Quichotte l'a malmené dans une crise de fureur ; il a même cassé toute la vaisselle qui était à portée de sa main. Le bachelier conseille alors de flatter la manie chevaleresque du pauvre fou, de le suivre s'il quitte sa maison et les siens, de lui ménager tout au long de ses courses errantes échec sur échec. Peut-être ainsi le dégoûtera-t-on de jouer au preux, de faire le bravache. Il n'y a point à insister sur un ouvrage aussi médiocre : il n'émeut, ni n'amuse.

Trouverons-nous davantage notre compte à cette « extravagance » : *Monsieur Croque-mitaine, ou le Don Quichotte de Noisy-le-Sec* (1813) (107), œuvre encore de Brazier, mais écrite cette fois en collaboration avec Desaugiers et Merle ?

Croquemitaine est un vieux bourgeois très entiché de chevalerie errante. Il disperse, il tue veaux, moutons et bœufs de l'opulent propriétaire, don Merinos. Puis il se présente chez l'aubergiste Robert, et, apercevant à la fenêtre d'un colombier la fille de Robert, Maritorne, il la prend pour une infante, se dit amoureux d'elle et la demande en mariage. Mais voici que don Merinos, irrité des pertes de bétail que lui a fait subir Croquemitaine, accourt le provoquer. Et nous nous attendons, entre eux, à une lutte grotesque, lorsque, tout à coup, machinistes, acteurs et régisseur viennent occuper la scène et s'y disputer à propos du décor qui « ne va pas. » Croquemitaine, enfin, s'adressant au public, lui annonce que, battu ou presque par don Merinos, il se reconnaît indigne de Maritorne, et que Maritorne épousera bientôt celui qu'elle aime : le vacher Bancroche.

Ne voulant que faire rire, les auteurs ont donné libre cours à leur verve la moins relevée. Et Croquemitaine-don Quichotte a été d'abord leur victime. Il déclare tout naturellement que la première nuit qu'il passera avec Maritorne sera le plus beau jour de sa vie (108). Peu soucieux de langage simple, il nous parle de son cœur « expansif » qui a longtemps « volé » au-devant d'une âme brûlante (109). Son nom même, le spirituel

(107) *Monsieur Croque-Mitaine, ou le Don Quichotte de Noisy-le-Sec*, Extravagance en un acte et en vaudevilles, avec un Prologue, de MM. Desaugiers, Brazier et Merle, Représentée pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 1^{er} Avril 1813.

(108) *Monsieur Croque-Mitaine*, sc. VII, p. 23.

(109) *Ibid.*, sc. VIII, p. 23.

Bancroche le déforme à plaisir : croque-au-sel, croquignole, croc-en-jambe. (110)

Les faciles effets du calembour ne nous sont pas, eux non plus, épargnés. L'expression « six lances », le valet Mioche, — un homme d'esprit lui encore, — affecte de l'interpréter comme un ordre... d'avoir à se taire. (111) Certes, Brazier, Désaugiers et Merle ont bien jugé de leur œuvre : ce n'est qu'une « extravagance. »

Un don Quichotte plus rapproché que Croquemitaine de l'authentique don Quichotte nous est montré dans deux pantomimes aux procédés moins continuellement vulgaires : les *Noces de Gamache* par Milon (1801), le *Programme de Basile et Quitterie* par Suby (1801).

Le « ballet-pantomime-folie » des *Noces de Gamache* (112) ne modifie, sur aucun point essentiel, la donnée de Cervantes. Notons seulement ces détails qui n'appartiennent pas au roman : le père de Quitterie, Lorenzo (*sic*), tient auberge, et, au premier acte, nous le voyons boire force rasades avec Gamache, tellement il se félicite de la riche donation consentie à sa fille par son gendre futur. (113) Notons aussi que, le jour des noces, c'est dans un vrai costume de carnaval que le dolent Basile rejoint Gamache et Quitterie : il porte une couronne de cyprès et il a revêtu une longue robe noire. (114)

Quelques scènes plaisantes ont été, en outre, ajoutées à l'épisode du roman. Au premier acte, Quitterie vient à passer devant le lit de don Quichotte. Don Quichotte se lève, et, la prenant pour Dulcinée, la retient dans ses bras. Arrive Sancho, la main captive dans une cruche. Pour se dégager, il casse la cruche sur la tête du héros, comme il eût fait sur un tronc d'arbre : don Quichotte lâche Quitterie. (115) Au deuxième acte, un chevalier, « armé de toutes pièces, la visière baissée », s'en vient offrir le combat « au plus brave. » Don Quichotte n'est pas homme à refuser un tel défi. Or ce chevalier s'adjoint un écuyer porteur d'un extraordinaire appendice nasal. Sancho se dispen-

(110) *Monsieur Croque-Mitaine*, sc. II, p. 10.

(111) *Ibid.*, sc. XIV, p. 29.

(112) *Les Noces de Gamache*, Ballet-Pantomime-Folie en deux actes, Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la République et des Arts, le 28 Nivôse an 9 ; par L.-J. Milon, Artiste de ce Théâtre ; Musique arrangée par E.-C. Lefebvre, Artiste du même Théâtre. Paris, an IX. 1801

(113) *Ibid.*, I, 5, p. 9 et 10.

(114) *Ibid.*, II, 4, p. 21.

(115) *Ibid.*, I, 14, p. 15 et 16.

serait volontiers d'en découdre avec cet effrayant suppôt de l'enfer. Il doit pourtant s'exécuter. Hardiment, il saisit son adversaire, le culbute, et se précipite avec lui dans les jambes des paladins qui tombent sous eux. (116) Ces scènes, empruntées à Cervantes ou inspirées par lui, nous amusent : elles n'ajoutent rien à la psychologie d'aucun des personnages.

Don Quichotte, en ces deux actes, garde pourtant quelque vérité. Aussi entêté de chevalerie que dans Cervantes, il estime un château l'auberge de Lorenzo, et, quand il s'y présente, il fait sonner du cor (117). Le maître de la maison, il l'honore comme un grand prince, c'est-à-dire que, devant lui, il met genou à terre, et croise ses mains sur sa poitrine. (118) Plus tard, il s'imaginer aux prises avec une armée de mauvais génies et de farouches géants. Il tire son épée, en joue d'estoc et de taille, extermine, à ce qu'il croit, la redoutable engeance, et triomphe fièrement. (119) On reconnaît là le vrai don Quichotte : la copie n'avilit pas trop le modèle.

Le *Programme de Basile et Quitterie* (120) n'est qu'une autre version, avec quelques variantes, de la même pièce. Suby, toutefois, nous a gâté Gamache, et, un peu, Quitterie. Gamache, ici, s'avise d'offrir une bourse à une paysanne qui reprochera à Basile, devant Quitterie, son inconstance amoureuse. Et Quitterie, dépitée, se rapprochera de Gamache... pour un instant. (121)

De plus, un acte, et qui fait hors d'œuvre, le deuxième, a été consacré presque tout entier à don Quichotte et à Sancho. Les deux héros, s'étant endormis après leur repas, sont visités des plus beaux songes. Don Quichotte voit un prince sarrazin offrir son cœur et son trône à sa captive, l'infante Tinacria, laquelle refuse. Le père de l'infortunée, Tinacrio le Sage, essaie de la

(116) *Les Noces de Gamache*, H, 3, p. 20.

(117) *Ibid.*, I, 10, p. 12.

(118) *Ibid.*, I, 11, p. 12.

(119) *Ibid.*, I, 15, p. 16.

(120) *Programme de Basile et Quitterie, ou le Triomphe de Don Quichotte*, pantomime héroï-comique, en trois actes, *Jouée pour l'ouverture du Théâtre de la Gaîté, le 28 fructidor an IX*. Par le citoyen Suby, auteur de la pantomime de la mort du général Marceau ; mise en scène du cit. Gougibus aîné, ballet du cit. E. Hus ; Musique composée et arrangée par le citoyen Leblanc, et adaptée à l'action par les citoyens E. Hus et l'Auteur. — Paris, an X. — À la page 3 de l'opuscule se trouve un deuxième titre : *Basile et Quitterie, ou le Triomphe de Don Quichotte*, pantomime héroï-comique en trois actes. — Une note donne ensuite cette explication : « Cette Pantomime peut aussi être jouée sous les titres de Quitterie la Belle, ou les Malheurs de Sancho-Pança, ou de Don Quichotte aux nœces (sic) de Gamache. »

(121) *Le Programme de Basile et Quitterie*, I, 1, p. 5, 6.

délivrer, mais en vain. Don Quichotte sera plus heureux : il bat le prince maure et libère l'infante. Pour Sancho, il a, dans son rêve, écarté de lui tous les importuns, et sa femme, et son fils. C'est qu'une troupe de cuisiniers est venue lui offrir « un énorme pâté. » (122)

L'un et l'autre, d'ailleurs, le chevalier et l'écuyer, nous sont rendus par Suby avec quelque justesse, — le premier qui s'exalte, le deuxième qui s'empiffre. Il faut regretter seulement que l'auteur ait poussé à la charge une ou deux mésaventures de l'écuyer. Un chasseur lui souffle, par le canon de son fusil, une poudre noire qui lui couvre la moitié du visage, ensuite une poudre blanche qui s'étale sur l'autre moitié. Et voilà notre homme déguisé en masque grotesque. (123) Sancho, encore, a parié avec le même chasseur que celui-ci ne tirerait pas assez droit pour l'atteindre à une distance marquée. Le coup part, — et les grains de plomb vont s'enfoncer au bas des reins du pauvre Sancho. (124) Ces facéties brutales, qui ne visent qu'à produire une grosse gaité, ne sont à l'honneur ni du dramaturge, ni de son public.

Les amours de Basile et de Quitterie font de nouveau le sujet d'une pièce, un opéra-comique, sous ce même titre des *Noces de Gamache* (1815) (125) que *Milon*, et tant d'autres, leur avaient déjà donné. L'auteur, Planard, a toutefois essayé d'être original dans un sujet rebattu. Mais, autant que de ses prédécesseurs, c'est de Cervantes qu'il s'écarte ; et l'on ne saurait dire que ce soit toujours avec bonheur.

Quitterrie, contrainte par son père, l'hôtelier Antonio, d'épouser Gamache, s'en plaint à don Quichotte. Gamache, ajoute-t-elle, a l'insolence de médire des chevaliers et de la chevalerie. Don Quichotte aussitôt provoque le riche paysan. Et il engagerait le fer avec lui, s'il ne songeait soudain qu'un chevalier ne peut se battre que contre un chevalier. Ce sera donc Sancho qui, cette fois, soutiendra la querelle de son maître. Sancho, naturellement, se laisse vaincre. Et les noces redoutées vont avoir lieu, lorsque Laurette, servante d'Antonio, annonce que Basile s'est frappé

(122) *Le Programme de Basile et Quitterie*, II, p. 12, 13, 14.

(123) *Ibid.*, III, 8, p. 22.

(124) *Ibid.*, III, 9, p. 23.

(125) *Les Noces de Gamache*, opéra-comique en trois actes et en prose. Paroles de M. Planard ; Musique de M. Bochs. Représenté pour la première fois, le 18 sept. 1815, sur le théâtre Royal de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires du Roi. Paris, octobre 1815.

d'un coup d'épée. Tout le monde plaint alors Basile, — même Antonio, même Gamache. Et celui-ci, que Cervantes nous avait dépeint opiniâtre et dur, se révèle chez Planard accommodant, facile, débonnaire. Il cède tout de suite Quitterie à Basile ; disons mieux : il la lui donne, et « avec une fière dot encore. » Invraisemblable attitude qui prouve chez Gamache moins de générosité que de sottise ou d'indifférence envers cette Quitterie qu'il disait aimer !

Deux scènes pourtant se lisent encore avec plaisir dans ces trois actes. La première (126) nous fait assister aux efforts de Laurette pour réconcilier Basile et Quitterie qui se sont fâchés et qui se boudent. Basile croit être aimé de Quitterie : allons donc ! égoïsme et jalousie, voilà les vrais sentiments de cette amoureuse ! Quitterie croit être aimée de Basile : égoïsme et vanité, voilà les vrais sentiments de cet amoureux ! Piqués de cette double remarque, Basile et Quitterie se dépêchent de prouver à l'impertinente Laurette qu'elle se trompe : ils se prennent doucement la main et s'embrassent.

Une autre scène (127) nous amusera de sa verve comique. Sancho, qui a refusé d'abord d'appliquer sur son dos les coups nécessaires au désenchantement de Dulcinée, Sancho, pour échapper au ressentiment de don Quichotte, se résigne ou feint de se résigner. Il se retire sous un berceau de feuillage où il a déposé par avance un panier de provisions. Survient Laurette qui apporte une bouteille bien remplie. Sancho, donc, mangera et boira, pendant que Laurette frappera sur un arbre et que don Quichotte, à quelque distance, comptera les coups. Mais bientôt Laurette, fatiguée et perdant patience, vise Sancho lui-même, tape sur cette large échine, et s'enfuit. — L'espiègle Laurette est le seul personnage vivant, et vrai, de cet « opéra-comique. »

IV

Goûté de nos dramaturges, le *Don Quichotte* n'a pas laissé non plus nos critiques indifférents.

Signalons d'abord que, dans une comédie et dans un poème, le romancier et le roman sont loués de conserve. La comédie

(126) *Les Noces de Gamache*, II, 3, p. 19 à 24.

(127) *Ibid.*, II, 7, p. 32 à 38.

s'intitule le *Portrait de Michel Cervantes* (1802) (128), et est l'œuvre de Michel Dieulafoy. Une vieille servante, Béatrice, et l'homme d'affaires d'un couvent, Anselme, s'entretiennent du romancier qui vient de mourir. Béatrix demande s'il est vrai, comme on dit « dans le quartier », « qu'il ait été à la fois médecin, soldat, esclave », et qu'il ait « essuyé » quantité de malheurs. Anselme, qui a lu Florian, lui répond : « Oui, oui, oui,... il a composé des livres admirables, *il a corrigé son siècle*, il a fait la gloire de l'Espagne, et *il est mort de misère*. » (129)

L'*Almanach des Muses* de 1805, sous la plume de Lemazurier, et dans une *Epître à Michel Cervante-Saavedra* (130), célèbre aussi l'écrivain et déplore les infortunes de l'homme. Ecrite en vers d'une gaucherie pénible, cette épître oppose la misère dont a toujours souffert l'auteur du *Don Quichotte* et, avec elle, la gloire durable qu'il a acquise à la richesse et aux honneurs passagers qui échurent en ce monde à ceux que l'auteur appelle des « Midas titrés. » Avec quelque bizarrerie, pourtant, Lemazurier suppose que, si l'ombre de Cervantes se ranimait ici-bas, elle désirerait moins de renom et plus de richesse, et que, sûre des malheurs auxquels est exposé le mérite sans fortune, elle

« aimerait mieux unir la sottise et l'argent. »

Et Lemazurier ajoute avec une rare vulgarité dans la pensée et l'expression :

« L'argent est toujours bon de quelque part qu'il vienne,
Et seul Dieu révérend dans ce vaste univers,
Est préférable à tout, même à tes plus beaux vers. »

Il ne réussit pas, non plus, dans ce qui suit, à caractériser en termes qui se gravent les héros du livre. Sur don Quichotte, cependant, il a ce trait rapide, mais qui arrête et retient, pour être un peu moins banal que tous ceux d'alentour :

Je crois, quand je le suis de victoire en victoire,
Voir un *tableau mouvant*, et non lire une histoire.

Presque aussitôt, d'ailleurs, il avance, — et fort gratuitement,

(128) Le *Portrait de Michel Cervantes*, comédie en trois actes, et en prose ; par Michel Dieulafoy ; représentée pour la première fois le 21 Fructidor an X, sur le Théâtre Louvois.

(129) *Ibid.*, I, 3, p. 9.

(130) *Almanach des Muses*, pour l'an XIII. Quarante-unième volume de la Collection, p. 121-124.

— que le modèle de Cervantes pour son ingénieux hidalgo a dû être le duc de Medina, de la maison de Gusman, véritable chevalier errant, qui courut l'Europe à la recherche de « torts à défaire » et qui, devenu sujet rebelle, acheva dans le ridicule une vie dont les débuts avaient été héroïques et éclatants.

Des esprits plus distingués que Lemazurier ou Dieulafoy, un Joseph de Maistre, un Louis de Bonald, ont, eux aussi, admiré le *Don Quichotte*. Joseph de Maistre, toutefois, semble ne pas le mettre au rang des œuvres éminentes. Dans cette lettre (131) si connue à sa fille Constance, où il lui montre que « les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre » d'aucune sorte, il ne cite pas le roman de Cervantes. Il est vrai qu'il ne cite pas davantage le *Roland furieux*, et qu'après tout une liste dressée au courant de la plume, pour fournir des exemples, peut fort bien se passer d'être complète. Puis, aux yeux de Joseph de Maistre, comme aux yeux de ses contemporains, le roman n'est-il pas un genre inférieur? Retenons simplement que, « roman pour roman », il « aime mieux le Don Quichotte que les Epoques de la Nature. » (132)

De Bonald, lui, l'admire sans réserve, et avec le plus bel entrain. « La chevalerie eut ses abus, écrit-il ; elle mit presque toujours des engagemens particuliers au-dessus des devoirs publics ; souvent elle employa trop de force à rendre la justice, et ses idées exagérées même sur la vertu, donnèrent, comme toute exagération, prise au ridicule. Un homme de génie le saisit, et de là ce roman de *Don Quichotte*, ce premier de tous les romans, et qui partage avec un petit nombre de livres l'honneur d'avoir fait révolution. » (133) Une autre fois, après avoir défini le caractère de l'ancienne littérature espagnole (elle a confondu les genres et porté le noble dans le familier, le familier dans le noble), De Bonald la loue en termes éloquents d'avoir « jeté un si grand éclat » et d'avoir « donné le *Cid* à la France, et *Don Quichotte* à l'Europe. » (134).

(131) Joseph de Maistre, *Lettres et opuscules inédits du comte J. de Maistre précédés d'une notice biographique par son fils le comte Rodolphe de Maistre*, deuxième édition, revue et augmentée de nouvelles lettres, 2 vol. Paris, 1859, t. I, lettre du 24 octobre (5 novembre) 1808, p. 194.

(132) *Ibid.*, t. I, lettre du 20 octobre (1^{er} novembre) 1807, p. 161.

(133) De Bonald, *Législation primitive, considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la Raison, suivie de plusieurs traités et discours politiques* ; par L. G. A. de Bonald, Paris, an XI, tome II, n. 1 de la page 359.

(134) De Bonald, *Œuvres*, t. X, *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques* ; par M. de Bonald, Paris, 1819, tome I : *Du Style et de la Littérature* (1806), p. 407, 408.

Les critiques et les journalistes de profession apportent aussi leur hommage à une œuvre que tout le monde lit et dont beaucoup s'inspirent. Les rédacteurs de la *Décade* l'estiment un « roman spirituel et gai. » (135) Dans le compte rendu d'une séance de la « société philotechnique », le même journal déclare qu'avec *Gil-Blas*, la *Nouvelle Héloïse*, et *Tom-Jones*, le *Don Quichotte* sera toujours regardé comme un « excellent ouvrage. » (136) — « Roman spirituel et gai », « excellent ouvrage », — l'éloge peut sembler court ou maigre. L'on désirerait une appréciation moins réticente, une satisfaction plus enthousiaste, plus de lyrique contentement.

Marie-Joseph Chénier nous arrêtera davantage. Dès ses premiers travaux, il a montré qu'il connaissait le *Don Quichotte* : bien avant d'émettre sur lui un jugement, il en a cité les personnages, il y a fait allusion.

Dans son *Dialogue du Public et de l'Anonyme* (1788), il appelle Rivarol un « vrai dom Quichotte », et le marquis de Champenetz un autre « Sancho » (137) En 1797, composant un *Discours sur la Calomnie* il se souvient également de Cervantes et de son paladin exalté. Il suppose qu'un lecteur lui conseille de ne pas « abaisser ses crayons à la caricature », de ne point « dénoncer » et « clouer au pilori » tous les « sots », tous les « pervers » de lettres. Et ce lecteur si dédaigneux s'écrie :

Pour moi, je ne veux point, Don-Quichote nouveau,
De prétendus géans me remplir le cerveau,
Et, la lance en arrêt, cherchant les aventures,
Ou redresser les torts, ou venger les injures (138).

Plus tard encore, dans un « discours sur la question : si l'erreur est utile aux hommes », Chénier, se moquant des « physiiciens » dont « chacun se faisant dieu »,

Suivant son bon plaisir met l'univers en jeu,

Chénier conclut à la manière du catholique et ultramontain Joseph de Maistre :

(135) La *Décade philosophique, littéraire et politique*, an IX de la République Française, t. 28, 2^e trimestre, p. 232.

(136) *Ibid.*, t. 27, 1^{er} trimestre, p. 371.

(137) *Œuvres de M. J. Chénier, Membre de l'Institut* ; Revues, corrigées et augmentées ; précédées d'une notice sur Chénier par M. Arnault et ornées du portrait de l'auteur d'après M. Horace Vernet, Paris, 1824-26, t. III, p. 123.

(138) *Ibid.*, t. III, p. 10.

Chacun dans son roman prolixement radote ;
Et de ces romans-là nul ne vaut Don Quichotte. (139)

Familier avec le *Don Quichotte*, Chénier le jugera finement, sinon profondément. Observant que la morale, lorsqu'on lui donne son sens le plus étendu, se rencontre dans tous les genres d'écrire, il affirme que, — ainsi qu'Homère et Virgile, Sophocle et Corneille, Tacite et Guichardin, — Cervantes à son tour et Richardson « abondent en peintures et en principes de mœurs. » (140) Sans doute le génie de Cervantes a ses limites : d'une moindre envergure, par exemple, que celui de l'Arioste, il s'est borné à la description moqueuse d'un ridicule. Encore faut-il convenir que ce ridicule est « instructif et présenté par un maître habile ». Voyez comme Cervantes ajoute « au merveilleux fait à plaisir par l'imagination de son héros... le merveilleux même des circonstances que le hasard accumule. Voyez comme bientôt l'examen le plus simple ramène les effets à des causes naturelles, presque toujours vulgaires, et souvent burlesques. » Cette idée que le merveilleux ne tient pas au fond des choses, qu'il s'explique par des raisons cachées, mais simples et humaines, cette idée apparaît à Marie-Joseph « large et philosophique », d'une application innombrable, vraie pour les romans, vraie pour l'histoire, et pour celle qui est faite, et pour celle qui se fait chaque jour (141). Le tort de Chénier, c'est d'être peu versé dans la littérature espagnole et, en conséquence, de reprendre pour son compte le mot fameux et injuste de Montesquieu : il écrit que, chef-d'œuvre « brillant », le *Don Quichotte* est le chef-d'œuvre « unique » des Lettres, outre Pyrénées. (142) Ne peut-on trouver aussi qu'il diminue Cervantes, lorsqu'il met Lesage à son niveau ? « Le Sage fut notre Cervantes » (143), affirme-t-il. Ce rapprochement prouve assez que Marie-Joseph, s'il apprécie le génie comique de Cervantes, s'il sait à la rigueur le définir, n'a point senti ni deviné qu'il y avait dans l'écrivain castillan, plus que dans l'écrivain français, un créateur de types éternels.

(139) M. J. Chénier, *Œuvres posthumes de M. J. Chénier*, Membre de l'Institut ; revues, corrigées et augmentées de beaucoup de morceaux inédits ; précédées d'une notice sur Chénier par M. Daunou, membre de l'Institut ; et ornées du portrait de l'auteur d'après M. Horace Vernet, Paris, 1825, t. II, p. 236.

(140) *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*, Paris, 1816, p. 36.

(141) *Leçon sur les Romans Français, depuis le règne de Louis VII jusqu'au règne de François I^{er}*, *Œuvres*, Paris, 1824-1826, t. IV, p. 154, 155.

(142) *Tableau historique*, 3^e éd. Paris, 1818, p. 243.

(143) *Ibid.*, p. 212.

Il y a plus de justesse, de vérité et, quelquefois, de profondeur dans les abondantes appréciations de l'abbé de Féletz. (144) Féletz pourtant n'est pas en avance sur son époque. Il appartient tout-à-fait, comme Marie-Joseph Chenier ou les rédacteurs de la *Décade*, à l'ancienne critique, celle dont La Harpe demeure le nom le plus illustre. Aussi ne se demande-t-il pas quel a été le dessein de Cervantes, ou s'il a cherché un autre succès que celui d'amuser aux dépens d'une littérature égarée et bouffonne. Il ne considère du livre que le récit, l'action, les héros. Sa critique se borne à l'étude des moyens d'art : elle ignore qu'on puisse trouver au *Don Quichotte* un sens caché ; elle est aux antipodes d'y voir une conception symbolique, dont il faille extraire la leçon, dégager l'idée dominante et inspiratrice.

Assez renseigné sur son auteur, il connaît et nous rappelle l'admiration grande que, dès le xvii^e siècle, et durant toute sa vie, lui a vouée un Saint-Evremond (145). Il cite, — lui comme beaucoup, — l'anecdote de Philippe III et de l'étudiant rieur (146). Ce qui vaut mieux, s'il examine les traductions, il les apprécie comme quelqu'un qui y regarde de près et qui n'admet pas plus les erreurs de ton que les erreurs de sens (147).

Il a lu, en outre, le *Don Quichotte* avec une attention suffisante pour garder en mémoire certains détails qu'une promenade hâtive à travers les pages n'eût point fixés et permis de retenir. S'il nous parle de la *Galatée*, il n'oublie pas le propre jugement de Cervantes sur son roman pastoral (148). De même il se souvient, à l'occasion, des termes élogieux dont Cervantes vante les

(144) L'abbé de Féletz a exposé son opinion sur le *Don Quichotte* principalement dans un article du *Spectateur français au xix^e siècle*, t. III, 8 février 1806. Mais il est revenu ailleurs sur le roman et l'auteur. Pour nous, plutôt que de nous astreindre à un ordre chronologique, nous avons préféré tracer un tableau d'ensemble de ces jugements épars. Nous nous référons à une suite de volumes intitulée *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, par M. Ch.-M. de Féletz, de l'Académie française, Paris, 1828.

(145) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 35.

(146) *Ibid.*, p. 35, 36.

(147) Rappelons ici ses jugements sur Filleau de Saint-Martin, Florian et Bouchon Dubournial. Sévère à Filleau, il juge sa traduction incorrecte, plate, « littérale sans goût, et quelquefois infidèle sans raison. » D'abord favorable à Florian, il reconnaît vite que Florian a tout au moins gâté Sancho. Sur Dubournial, il a ce mot ce dur : « le nouveau traducteur » « peut savoir très bien l'espagnol, mais il ne sait pas assez bien le français. »

(148) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 46. Féletz ajoute : « Il y a dans ce ton [le ton de Cervantes parlant de lui-même] une vérité et une justice également éloignées d'une modestie affectée et d'une ridicule vanité ; et c'était là, je le répète, une épreuve difficile pour un auteur. »

mérites de Lope de Vega (149). De même encore, telle ou telle partie du chef-d'œuvre, il la cite une, deux, plusieurs fois : il y revient complaisamment. Sur le point d'analyser l'*Amant généreux* des *Nouvelles exemplaires*, comme l'action s'y déroule en partie chez les Turcs, il songe aussitôt à l'épisode de la *Belle Esclave* dans le *Don Quichotte*. Et le voilà qui rappelle, de cette nouvelle intercalée, un passage des plus remarquables par la fierté jointe à la modestie, un de ceux qu'on ne relit pas sans être touché au fond du cœur par tant de simplicité achevant tant d'héroïsme : « Le cruel Azan, dit Cervantes, ne fut clément que pour un soldat espagnol nommé Saavedra, qui s'exposa souvent aux plus affreux supplices, et forma des entreprises qui de longtemps ne seront oubliées des infidèles (150) » Mais c'est l'*escrutinio*, moins impitoyable encore que juste, que l'abbé de Féletz nous remet en mémoire le plus souvent. Lit-il, dans un volume de don Juan-Maria Maury (151), l'*Espagne poétique*, que Sainte-Thérèse avait composé un roman de chevalerie, sur lequel son confesseur, le P. Francisco de Ribera jugeait *qu'il y avait bien des choses à dire*, il n'hésite pas à contester le fait, ou plutôt il oppose à l'affirmation de Maury l'autorité de Cervantes et va chercher sa preuve typique dans le fameux *Examen*. Comment ! Cervantes, « le compatriote et le contemporain de Sainte Thérèse, le grand ennemi des romans de chevalerie », n'aurait soufflé mot d'un pareil livre ! Don Quichotte, « dans son immense érudition sur les ouvrages de ce genre », ne le nomme pas une fois. Bien plus, la nièce, la « servante », le curé, le barbier, faisant la revue sévère de la bibliothèque de l'hidalgo, ne l'ont point trouvé. Et certes, ils l'auraient sauvé de la proscription avec *Don Belianis*, *Palmerin d'Angleterre* et quelques autres. Que conclure en un tel embarras ? Féletz s'en tire avec une souriante aisance, en se jouant. Croyons que Sainte-Thérèse avait réellement composé ce roman « et il faut bien le croire, puisque son confesseur l'a

(149) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 45.

(150) *Ibid.*, p. 50. Voici le texte espagnol : « Sólo libró bien con él [Azán] un soldado español llamado tal de Saavedra, al cual, con haber hecho cosas que quedarán en la memoria de aquellas gentes por muchos años, y todas por alcanzar libertad, jamás le dió palo, ni se lo mandó dar, ni le dijo mala palabra ; y por la menor cosa de muchas que hizo temíamos todos que había de ser empalado, y así lo temió él más de puna vez... » (*Don Quichotte*, I^{re} partie, ch. XL). L'abbé de Féletz se contente de résumer le passage.

(151) *Espagne poétique*, choix de poésies castillanes, depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours, mises en vers français, avec une dissertation comparée sur la langue et la versification espagnoles, une introduction en vers et des articles biographiques, historiques et littéraires, par D. Juan-Maria Maury.

dit », — mais qu'elle ne l'avait jamais fait imprimer, « ce qu'il faut croire encore, puisque don Quichotte ne le connoissoit pas. » (152) C'est encore avec opportunité et esprit que l'abbé de Féletz, parlant d'un certain *Tableau des mœurs françaises au temps de la chevalerie* (153), affirme que ce roman, — car c'en est un, — et, qui pis est, un roman de chevalerie, eût sans doute « trouvé grâce devant le curé et le barbier », s'ils l'eussent découvert parmi les livres de l'hidalgo : « Maître Nicolas aurait voulu le garder pour les choses plaisantes et curieuses qu'il contient ; et le grave licencié, Pero Perez, eût certainement fort goûté l'érudition et les recherches historiques qui sont semées, même avec quelque profusion, dans le roman et ses notes. » La « bonne morale » qui y est exprimée, les « sentiments religieux » qui y dominent eussent fait passer condamnation à l'homme d'église sur les légèretés coupables d'un pèlerin béarnais et les aventures suspectes d'une princesse mingrélienne, espèce de fiancée du roi de Garbe. Le « bon curé » n'a-t-il pas pardonné à l'Arioste son héroïne peu édifiante ? Comment donc s'eût-il montré sévère pour cette autre victime du hasard et du destin, et pour le livre où son histoire, d'ailleurs courte, n'apporte pas l'occasion d'un bien gros scandale ? (154)

Une autre fois, de Féletz rapproche gaiement M. de Marigny, le frère de Madame de Pompadour..., du barbier, Maese Nicolas, lequel, avec une brusquerie farouche, eût mis au feu, si on l'avait laissé faire, tous les livres de don Quichotte. M. de Marigny, après la mort de sa sœur illustre et frivole, recueillit ses papiers, « et l'on croira sans peine qu'il y avait beaucoup de choses à brûler dans les papiers de M^{me} de Pompadour. » Un jour donc qu'il procédait à cette exécution barbare et qu'il livrait aux flammes à peu près tout sans distinction, comme il allait y jeter aussi les *Mémoires de M^{me} du Hausset*, alors, semblable au curé qui sauve en dépit du barbier rigoureux et de la gouvernante

(152) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. II, p. 378, 379.

(153) Comte Pierre de Vaudreuil, *Tableau des mœurs françaises, au temps de la chevalerie*, tiré d'un vieux roman mis en français moderne, et accompagné de notes sur les guerres générales et privées ; sur le ban et l'arrière-ban, l'oriflamme, les bannières, les cris d'armes, etc. ; sur les combats à outrance, les tournois, les joutes, les pas d'armes, etc. ; sur les chevaliers, les écuyers, les damoiseaux, les pages, etc. ; sur les trouvères, les troubadours, les ménestrels, la langue d'Oïl et la langue d'Oc, les chasses et les repas, etc. ; par M. L. C. P. D. V.

(154) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 484, 485.

ignare quelques récits chevaleresques, Sénac de Meilhan, qui se trouvait là, demanda grâce pour l'œuvre condamnée, l'obtint, et obtint même le manuscrit (155). Ainsi plaisante le docte abbé de Féletz, indulgent aux livres lui aussi, comme le curé du *Don Quichotte*, s'il juge qu'ils ne sont point susceptibles de corrompre le goût ni de ruiner la morale. Mais, quand il s'agit de « nos romans », de ces ouvrages trop nombreux qui sont comme des « archives de mauvais goût et souvent de mauvaises mœurs », — oh ! comme notre abbé, sans jamais trop hausser le ton, ni trop enfler la voix, les stigmatise et les flétrit ! Songeant de nouveau à l'*escrutinio*, il voit en quelque sorte maître Nicolas entrer dans une de nos bibliothèques et, justement irrité, faire main-basse sur bien des stériles ou pernicieuses richesses. Et quelle énorme quantité de romans français, anglais, allemands, ne livrerait-il pas au bras séculier des nièces et des gouvernantes qui, aujourd'hui peut-être, fort opposées à la nièce et à la gouvernante de don Quichotte, voudraient les conserver tous (156) ? Est-ce que, pourtant, l'abbé de Féletz condamne en masse ces « piles » de livres ? Il sait trop, car sa critique est avisée, non brutale, que quelques-uns de ces ouvrages ne sont pas absolument ridicules ou néfastes. Par la vérité des caractères, l'exactitude de la peinture, la pureté de la morale, l'agrément de la narration, ceux-là se recommandent, — écrit-il avec esprit, — non seulement auprès des personnes pour qui tout est bon, pourvu que ce soit un roman, mais encore auprès de celles qui ne rejettent rien de bon, fût-ce un roman (157).

Trois œuvres surtout, dans ce genre littéraire, apparaissent à l'abbé de Féletz remarquables, incomparables même. Ce sont, comme nous pouvons nous y attendre, *Don Quichotte*, *Gil-Blas* et *Tom Jones*. Les auteurs de ces trois ouvrages en effet, ne donnant pas à leurs héros des vices bas et honteux, mais des défauts uniquement ou des ridicules, leur ont conservé tout au long de leurs aventures, et malgré leurs défaillances, l'estime du lecteur, cette estime, « sans laquelle, affirme l'abbé, on n'accorde point d'intérêt. » D'ailleurs, pour n'être ni fripons, ni scélérats, don Quichotte, Gil Blas et Tom Jones n'en sont pas moins naturels, agréables et comiques (158).

(155) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. IV, p. 372.

(156) *Ibid.*, t. VI, p. 67.

(157) *Ibid.*, p. 68.

(158) *Ibid.*, p. 178.

Cependant, pour l'abbé de Féletz, les trois livrés n'ont pas un mérite égal. Il s'élève d'abord contre l'opinion de La Harpe, pour qui *Tom Jones* était le chef-d'œuvre du genre romanesque tout entier : « Je ne suis point de cet avis », déclare-t-il avec fermeté. Il accorde toutefois à La Harpe qu'on peut « raisonnablement balancer » entre trois ouvrages qui sont hors de pair, et dont la supériorité apparaît si incontestable « qu'il a été impossible jusqu'ici, non-seulement de leur en adjoindre un quatrième, mais même d'en citer un qui méritât d'être nommé immédiatement après eux. » (159)

Pour Féletz, si, « parmi des chefs-d'œuvre, il était possible d'assigner des rangs », il placerait le *Don Quichotte* au-dessus des deux autres récits, ses rivaux et émules de gloire : « Sans doute, écrit-il, *Gil Blas* et *Tom Jones* ont l'avantage d'avoir été composés dans un temps où la civilisation était plus parfaite. Les héros de ces romans appartenant à la classe ordinaire des hommes, passant par les divers états de la société, par les diverses épreuves et les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune, nous présentent à chaque instant des tableaux plus près de nous, plus conformes à nos mœurs; des leçons et des exemples que nous pouvons mieux nous approprier, des traits de satire que nous pouvons mieux appliquer à nos voisins: mais il y a dans *Don Quichotte* une verve d'originalité qu'on ne trouve dans les deux autres qu'à un degré très inférieur; une imagination beaucoup plus brillante, une admirable fécondité de moyens pour varier des scènes toujours plaisantes, et imaginer de nouveaux incidens toujours gais, dans un cadre qui paraît très-borné, et qui lui offrait infiniment moins de ressources, que le cercle entier d'une vie agitée par divers événements, et occupée par divers états, tel que l'ont parcouru les livres de Le Sage et de Fielding. »

Et l'abbé termine son ingénieux parallèle par cette courte phrase qui résume vivement sa pensée : « *Gil Blas* et *Tom Jones* sont les ouvrages de deux observateurs très-fins, de deux hommes pleins d'esprit : *Don Quichotte* est l'ouvrage d'un homme de génie. » (160)

Quel tour de force, en effet, peut-être unique dans la littérature, que d'avoir su nous attacher, de volume en volume, à la lecture d'une foule d'actions, dont nous avons peine à concevoir

(159) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 58.

(160) *Ibid.*, p. 26.

« la vraisemblance et la possibilité. » L'exaltation de don Quichotte est à ce point exceptionnelle qu'elle n'offre jamais « ce rapport qui seul peut nous rendre la folie intéressante, le rapport d'une passion qui peut aussi un jour nous tyranniser. » Et pourtant, nous ne nous laissons pas de suivre le héros, de vivre avec lui ! (161)

Cervantes fait plus encore. Ce fou, cet extravagant, nous l'aimons, nous l'estimons. Franc, aimable, courtois, désintéressé, valeureux, il a toutes les vertus chevaleresques. Aussi sommes-nous de moitié avec lui dans ses illusions et ses plaisirs, dans ses peines et ses chagrins. Nous l'écoutons en outre avec profit et ravissement : il nous instruit par sa raison éclairée, il nous charme par son bon sens et son éloquence. Parle-t-il de la guerre, de la paix, de l'étude, des traductions, de la poésie, de la littérature, de la religion ? Il joint la finesse au savoir. Se moque-t-il de l'astrologie, de l'érudition pédantesque des commentateurs « et de mille autres choses qu'on admirait du temps de Cervantes ? » Son ironie n'est point lourde, et toujours nous sommes à ses côtés, toujours nous l'approuvons. Personne enfin n'a des idées plus justes sur tous sujets, « excepté sur la reine Madassime, la princesse Quintagnone, don Esplaudian (*sic*), don Belianise (*sic*), etc. » (162)

Ses bizarreries même et ses folies, don Quichotte, pour les défendre ou les justifier, fait usage d'une aussi habile et fertile éloquence. Objections, démonstrations, preuves qui semblent décisives, il résume parfaitement chaque point, le réfute avec beaucoup d'adresse, et rachète à force de générosité dans les sentiments ou de noblesse dans les pensées ce qu'il peut y avoir de faible ou de faux dans ses déductions et affirmations. Sa sincérité absolue, sa grandeur d'âme couvrent et font oublier son égarément (163).

Sancho nous est, lui aussi, fort bien rendu. Il nous amuse de ses proverbes, nous séduit par l'attachement qu'il montre à son maître, par la tendresse qu'il montre à son âne. Comme il est vrai, à son tour, et bien humain, avec les contradictions de sa nature, avec « son *demi bon-sens* (164) qui lui fait voir les folies

(161) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 27.

(162) *Ibid.*

(163) *Ibid.*, p. 28.

(164) C'est nous qui soulignons ; les autres expressions soulignées dans ce passage, sauf « demi-folie », l'ont été par l'abbé de Féletz.

de don Quichotte », — avec « sa *demi-folie* qui lui fait néanmoins toujours espérer cette *maudite isle près de la mer* ! ce qui ne l'empêche pas de demander prudemment des *gages*, quitte à *rabattre l'île sur ses gages*, quand elle viendra. » (165) Admirons justement en lui ce mélange de bon sens et de folie, de propos sérieux et bouffons, de bonnes et de mauvaises qualités, de naïveté et de finesse ! Sancho est homme, un pauvre homme comme nous, et nous sourions de nous retrouver en cette image comique de nous-mêmes.

Ainsi l'abbé de Féletz ne voit pas dans Sancho la contre-partie de don Quichotte, ni, en don Quichotte, la contre-partie de Sancho. Les deux héros, pour lui, ne s'opposent pas comme deux termes mathématiques. Ils ne sont pas, l'un : l'imagination, — l'autre : la raison. L'un et l'autre, ils ont part à toutes deux. Sur un plan inégal, ils reproduisent le même modèle : l'humanité diverse et qui, pourtant, demeure en son fond identique à soi.

Sur cette généralité et cette vérité du *Don Quichotte*, l'abbé de Féletz insiste. Etudie-t-il dans les *Nouvelles* le personnage du licencié Vidriera, il remarque en lui la même complexité, les mêmes contradictions naturelles que dans l'hidalgo de la Manche. Si don Quichotte est un chevalier « plein des idées les plus justes sur tout, excepté sur ses rêveries de chevalerie, et sur les enchanteurs et les géans », le licencié à son tour, cet insensé qui se croit de verre, est, à cette illusion près, rempli de savoir, de sens et de raison. Avec quelle justesse ne s'exprime-t-il pas sur la peinture, sur la poésie ! Pareillement, don Quichotte, « dans son admirable conversation avec don Diègue de la Miranda, parle noblement et avec enthousiasme de la poésie et des poètes. » (166) Considérons aussi dans les *Nouvelles* le *Dialogue des deux chiens*. Là se reproduit à merveille « l'esprit de l'auteur de *Don Quichotte*, et son génie observateur, et cet art admirable qui, déguisant la sagesse sous les traits de la folie, place très-naturellement les réflexions les plus justes et les plus profondes dans la bouche des personnages qu'on croirait les moins sensés et les moins raisonnables, et fait ressortir les vérités les plus morales des conceptions les plus frivoles. » (167) C'est encore à l'occasion des *Nouvelles* que Féletz remarque qu'un mot, une

(165) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 27.

(166) *Ibid.*, p. 53.

(167) *Ibid.*, p. 46, 47.

réflexion, chez Cervantes, signalent ou montrent « des ridicules, et des travers qui appartiennent à tous les hommes. » (168) Puis, songeant au *Don Quichotte*, il écrit avec une égale force et une égale justesse : « C'est ainsi qu'en racontant les admirables aventures d'un chevalier de la Manche, et en peignant une folie d'un genre très-particulier, très-extraordinaire, et presque incroyable, il avait intéressé tous ses lecteurs par des traits généraux qui démasquent des prétentions, des défauts, des vices qu'on voit dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les siècles et dans tous les pays. » (169)

Mais l'abbé de Féletz n'a pas négligé, non plus, dans le *Don Quichotte*, les « agréables Nouvelles » que Cervantes y a introduites de place en place. Le *Curieux Impertinent*, la *Belle Esclave*, l'*Histoire de Cardénio*, de *Dorothée*, de *Marcelle*, tous ces « ingénieux épisodes », « naturellement amenés et heureusement liés aux aventures du héros principal et de son fidèle écuyer », outre qu'ils ont l'avantage de varier la scène, de rompre l'uniformité, d'éviter la monotonie, valent encore et se distinguent par des mérites excellents. Que de naturel dans l'invention, d'intérêt dans l'intrigue, d'exactitude dans la peinture des caractères et des passions, de simplicité et de clarté dans le récit ! (170)

Veut-on, enfin, comme une preuve irréfutable de la supériorité que le *Don Quichotte* présente sur tout autre composition romanesque ? Réfléchissons que, pareilles aux « fables » brillantes de la Grèce, les « fables » imaginées par Cervantes en son chef-d'œuvre ont été des plus étudiées, reproduites, imitées. Rien ne saurait mieux, affirme l'abbé de Féletz, démontrer que « dans ce roman les caractères sont peints avec plus d'originalité que dans tous les autres ; que les personnages y sont représentés avec une vérité plus frappante, et avec des couleurs qui les peignent plus fidèlement à l'imagination ; que les scènes enfin y sont plus vives et plus plaisamment inventées. » (171)

Le *Don Quichotte* trouve ainsi des admirateurs chez les esprits les plus divers. Il intéresse et séduit le préromantique Chateaubriand aussi bien que le classique abbé de Féletz. Nos

(168) Féletz, *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, t. VI, p. 48.

(169) *Ibid.*, p. 48, 49.

(170) *Ibid.*, p. 40.

(171) *Ibid.*, p. 32.

hommes de théâtre, de leur côté, avec une obstination méritoire, continuent de le découper en scènes et en actes, ou, tout au moins, de nous offrir des don Quichotte, copies de don Quichotte, — des Sancho, copies de Sancho. Mémorialistes encore, penseurs et critiques rappellent volontiers le roman et ses héros, apprécient l'un, définissent les autres. Le *Don Quichotte* demeure en un mot, sous le Consulat et l'Empire, une œuvre bien vivante. Reste à lui prêter une philosophie, une signification dissimulée et profonde. Ce sera la tâche de la génération qui suivra, — génération moins éprise de gaîté que de lyrisme mélancolique.

CONCLUSION

CONCLUSION

Notre longue étude le prouve assez : le *Don Quichotte* a été en France, au xvii^e et au xviii^e siècle, un livre bien souvent traduit, imité, commenté.

Est-ce à dire que même les esprits les meilleurs en aient saisi les aspects nombreux, les significations variées ? L'esprit classique qui les caractérise les rendant absolument inaptes sinon à goûter, du moins à interpréter et approfondir l'antithèse humoristique par laquelle le maigre et idéaliste chevalier s'oppose au matériel et gras écuyer, l'originalité singulière du roman devait leur échapper et, en effet, leur échappa. De plus, ne possédant guère le sens de l'histoire, n'ayant sur le Moyen-Age français et européen que les idées les plus vagues, ils n'ont nullement compris que le chevalier don Quichotte est une figure du Moyen-Age transposée, par la fantaisie malicieuse d'un poète, à la fin de la Renaissance. Ils ne pouvaient, par suite, se rendre compte que le ridicule essentiel de don Quichotte provient peut-être moins de l'opposition qu'il fait avec Sancho Pança que d'une autre sorte de contraste : celui qui sépare deux conceptions éloignées de l'existence. Par la bizarrerie de son costume, par les mobiles habituels de ses actions, par ses actions elles-mêmes, don Quichotte retarde étrangement sur l'époque où Cervantes l'a, en quelque manière, condamné à vivre. Ce témoin d'un passé périmé, cet attardé d'un âge héroïque se trouve en contradiction violente avec les mœurs, les besoins, les aspirations d'un milieu tout détaché des lointaines traditions. Don Quichotte chez le duc et la duchesse, c'est un compagnon de Henri IV, un combattant des guerres civiles et religieuses, c'est un Agrippa d'Aubigné à la cour libertine et athée de Louis XV. L'anachronisme perpétuel

de la geste de don Quichotte, voilà ce qui rend encore, et infiniment, le bon chevalier ridicule.

Anachronique, don Quichotte est un inadapté : l'un oblige à l'autre. Héros romantique par excellence, il va, aveuglément, là où le mène sa passion du Juste, sa chimère du Bien. Il a l'orgueil, le noble orgueil de sa solitude morale. Au contact du bon sens et du sens pratique, les heurts et les douleurs, au lieu de l'éclairer, l'aveuglent davantage, l'exaltent davantage. Chaque épreuve subie est pour lui, comme pour les mystiques, le moyen d'une purification aimée, cherchée. Il y a un saint en don Quichotte, un saint avec l'appétit du sacrifice et, presque, le goût de la souffrance. Le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècle, si peu mystiques l'un et l'autre dans leur ensemble, ne pouvaient apercevoir, dans un fantoche de carnaval, un frère puiné de Sainte-Thérèse.

Toute interprétation symbolique du livre a été ainsi refusée à nos deux siècles classiques. Personne, de 1605 à 1815, n'a eu de façon précise, sur le *Don Quichotte*, une idée semblable à celle d'un Bouterwek, d'un Schelgel, d'un Sismondi, à celle qu'avec eux et après eux l'exégèse allemande allait développer. Pour aucun des nôtres, l'invention fondamentale du *Don Quichotte* n'a été « le contraste éternel entre l'esprit poétique et celui de la prose. » Pour aucun d'eux, le *Don Quichotte* n'a montré et prouvé la vanité de l'acte héroïque. Le pessimisme d'ailleurs, si l'on excepte les Messieurs de Port-Royal et quelques moralistes amers, le pessimisme n'est pas, au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle, une habitude ou une attitude de la pensée philosophique. La foi toute simple et sans nuance, — et, d'autre part, le goût du plaisir détournent des métaphysiques désespérées.

Nul historien, nul érudit n'a eu encore la pensée que la critique de Cervantes non seulement visait une littérature désuète, mais un monde vieillot de cervelles étroites : ces gentillâtres de campagne pauvres et hautains qui, tout le jour, « se miraient dans leur brevet de noblesse accroché au mur de leur chambre » et s'enfonçaient dans la rêverie fantastique pour échapper, ne fût-ce qu'en imagination, à une misérable destinée. La critique de l'*hidalguisme*, — une connaissance approfondie de l'état social espagnol aux approches du ^{xvii}^e siècle a été nécessaire à un Morel-Fatio pour la saisir dans le *Don Quichotte*. Nos Français d'avant le Romantisme n'en pouvaient avoir même le soupçon.

Comment, en outre, auraient-ils conçu les subtilités dernières

de l'exégèse cervantesque? Cervantes se serait posé le problème de la réalité objective: le monde existe-t-il en soi, ou n'est-il pour chacun de nous qu'une interprétation, une déformation personnelle? Un plat à barbe est un plat à barbe pour un barbier: pour un chevalier, c'est un armet. L'illusion ne serait-elle pas la plus haute réalité, voire la seule? Croire à Dulcinée suffit pour créer Dulcinée. Il faut qu'il y ait une Dulcinée pour qu'il y ait un don Quichotte. Le besoin qu'éprouve d'elle le chevalier errant lui confère l'existence: la moindre fille de village se transformera donc, s'idéaliserà jusqu'à devenir une Dame des pensées. En revanche la caverne de Montesinos, et Durandart, et Belerme, il n'est pas sûr que don Quichotte conserve à leur égard une inébranlable foi. Où s'achève le réel? Où commence l'imaginaire? La vie n'est-elle qu'un songe? Nos Français du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle, pour la plupart gens de sens rassis, n'ont point aperçu et ne devaient point apercevoir, dans le *Don Quichotte*, ces préoccupations qui feraient à la fois de Cervantes le prédécesseur du philosophe Berkeley et du dramaturge Pirandello.

Un roman d'aventures récréatives, où deux personnages grotesques sont d'ordinaire malmenés, telle fut, de César Oudin à Bouchon Dubournial, l'habituelle opinion des Français sur le *Don Quichotte*. La seconde partie de l'ouvrage où don Quichotte montre si souvent des qualités de haut et sage esprit, où Sancho est jugé digne de gouverner à Barataria, où le côté bouffon de l'histoire s'atténue, où diminue le nombre des horions et des meurtrissures, — cette seconde partie n'a incité personne à reviser un jugement trop hâtif. Don Quichotte et Sancho sont, pour tous, demeurés deux personnages comiques dont il convenait uniquement de s'amuser. Aussi le *Don Quichotte*, présenté par les premiers traducteurs comme un livre de *délectable lecture*, comme un récit plaisant et facétieux, l'est-il resté, — et même pour un Saint-Evremond, — pendant deux siècles. De page en page, nos Français n'ont entendu là résonner que les grelots de la Folie. Et, de page en page, leur éclat de rire y a répondu en bruyant écho.

Quelques-uns, cependant, se sont avisés que l'ironique gaité de Cervantes avait un motif sérieux, et qui était moins de se moquer d'un fou que de railler une institution: la chevalerie, un homme et une classe: le duc de Lerme et la noblesse espagnole. D'autres encore, s'attachant aux procédés critiques et

satiriques du roman, les ont empruntés au romancier. C'est avec les moyens qui avaient permis à Cervantes de combattre les excès chevaleresques, qu'un Sorel, un Marivaux ont combattu chez nous la préciosité et le romanesque. Molière lui-même a pris leçon de l'auteur espagnol : le bon sens de M^{me} Jourdain s'exprime tout-à-fait comme le bon sens de Thérèse Pança. Les querelles religieuses, pareillement, ont usé de cette arme du grotesque si dextrement maniée par Cervantes : du risible don Quichotte, les adversaires ont volontiers rapproché leurs adversaires. Le P. Garasse nomme le pasteur du Moulin un don Quichotte ; d'Argens ou Voltaire nomment Ignace de Loyola un don Quichotte. Le grand roman, conçu d'abord pour des fins pratiques, c'est à des fins pratiques que nos Français ont tout de suite estimé qu'il était propre et qu'il pouvait encore servir.

Plus désintéressés toutefois, certains n'ont vu dans le *Don Quichotte* qu'une œuvre d'art. Cette œuvre d'art, ils l'ont jugée sans grande ouverture ni ampleur d'intelligence. Les étroitesse de leur goût ont été pour tous, ou pour presque tous, un empêchement à une compréhension large, à une admiration vraiment ressentie et libérale.

Peu ou mal compris, le *Don Quichotte* n'en a pas moins suscité nombre d'imitateurs, et au théâtre, et dans le roman. Le roman du xvii^e siècle, avec ses *Dom Quixote gascon*, ses *Gascon extravagant*, ses *Chevalier hypocondriaque*, ses *Fausse Clélie*, ne nous a donné que l'occasion de vérifier, nous aussi, une loi bien connue de l'imitation : c'est que le génie seul, en transformant, en élaborant ce qu'il emprunte, le recrée, et, ainsi, outre-passe son modèle. Le simple talent au contraire, — et tel est le cas d'un Cramail, d'un du Bail, d'un du Verdier, d'un Subligny, — le simple talent reste, lui, toujours au-dessous de ce qu'il admire et s'efforce d'égaliser. De Charles Sorel, seulement, l'on pourrait dire que l'originalité s'est trouvée assez robuste pour que son *Berger extravagant* fût autre chose que la copie inférieure d'un chef-d'œuvre : le réalisme de quelques peintures ou portraits, la vigueur des critiques adressées au genre pastoral et à toute forme de poésie, une certaine observation psychologique, — autant de mérites qui, en dépit de l'imitation, gardent à l'œuvre une saveur propre, lui procurent un rang, et quelque honneur, dans l'histoire littéraire.

Au xviii^e siècle, le *Don Quichotte* a-t-il mieux inspiré nos

romanciers? Marivaux, Jean-Jacques Rousseau, Cazotte, ne se sont point vainement souvenus de lui. Ce n'est pas qu'aucun d'eux nous ait présenté une figure d'un héroïsme aussi parfait que le chevalier de la Manche. Toutefois un Pharsamon, un Enguerrand, un milord Edouard, personnages que transporte et exalte un sentiment sincère, franchissent par moments le commun niveau, s'élèvent au-dessus des vulgarités quotidiennes. Il ne leur manque que d'être réels, concrets, vivants. Impatient des contraintes sociales, ami chaud et maladroit, milord Edouard, c'est l'enthousiaste, mais qui n'a que de l'enthousiasme et ne montre que l'élan spontané de son cœur. Enguerrand, de son côté, naïf et songe-creux, pour être imaginé avec grâce, ne s'impose jamais à notre esprit, ne s'y fixe pas en traits inoubliables. Pharsamon, enfin, quelques échecs suffisent à le rendre à lui-même, c'est-à-dire à son fond bourgeois, et un mariage bourgeois clôt pour lui une courte période de rêve et de sublimité. Aucun de ces personnages ne possède, pour ainsi dire, de flamme intérieure qui l'anime et, en même temps, le consume. Ils ne sauraient, comme don Quichotte, mourir de leur retour au bon sens : leur exaltation ne leur est pas essentielle, constitutive. Promus un moment au-dessus d'eux, ils ne sont pas vraiment des chevaliers de l'Idéal.

Au théâtre, non plus, personne, ni au xvii^e, ni au xviii^e siècle, n'a tiré du *Don Quichotte* un chef-d'œuvre. Sans doute certains de nos dramaturges ne sont pas dénués de savoir-faire et, à la rencontre, de verve spirituelle et réjouissante. Mais leurs Sancho, leurs don Quichotte apparaissent trop souvent comme les simples répliques d'illustres modèles, répliques d'où la vie est absente. Vivre, ce n'est pas parler, discourir, s'agiter ; c'est évoluer, se transformer. Et des marionnettes ou des fantoches ne sont pas plus des héros comiques que des héros tragiques. Or ces don Quichotte, ces Sancho récitent des propos toujours appris dans Cervantes, reproduisent des actions toujours narrées par Cervantes : il leur manque la personnalité, l'individualité, l'âme. Rien, dès l'abord, n'explique ce qu'ils vont dire ou faire, ni, plus tard, n'aide à comprendre ce qu'ils ont dit ou fait. Nos auteurs n'ont eu le souci que de plaire, et il leur a semblé à tort que, pour plaire, il n'y avait nul besoin de creuser, d'approfondir. Don Quichotte et Sancho, par cela même qu'ils sont don Quichotte et Sancho, entendons : le plus efflanqué des chevaliers et le plus

rebondi des écuyers, devaient selon eux, rien qu'en paraissant sur notre scène, attirer les applaudissements. Mais des personnages à ce point connus de tous, arrêtés pour ainsi dire dans leur forme burlesque et comme définitifs, auxquels l'imagination du spectateur ne trouvait nullement à se prendre pour les compléter et modifier, dont les aventures, non plus, ne prêtaient à aucune surprise, — de tels personnages avaient-ils chance d'animer une pièce, de lui assurer le succès, et, avec le succès, un intérêt durable? Ce sont des *masques* à peu près rigides que nos dramaturges ont rapportés du grand roman.

Quelques réserves néanmoins s'imposent à ce jugement sévère. Sachons gré à nos dramaturges du *xvii^e* siècle, s'ils n'ont pas pu retrouver la variété ni la finesse psychologique de l'écrivain qu'ils imitaient, d'avoir à son exemple, par l'intermédiaire de ses héros ou de héros analogues aux siens, raillé fortement, et quelquefois avec esprit, les ridicules, les travers, les modes de leur époque. Scarron, en ce sens, et, à la fin du siècle, Dancourt, sont plus près de Cervantes, plus fidèles à son procédé d'amusante satire qu'un Pichou et un Guérin de Bouscal. Nos auteurs de ballets eux-mêmes n'ont-ils pas heureusement profité des grotesques figures tracées par le grand Espagnol pour se moquer de l'Espagne?

Au *xviii^e* siècle, plus qu'au *xvii^e*, il est quelques comédies dont le charme, aujourd'hui encore, demeure presque entier. *Ninette à la cour*, *Basile et Quilterie*, voire le *Curieux impertinent*, séduisent toujours par l'esprit, la vivacité ou l'élégance. Ces trois œuvres pourtant restent bien loin de leur modèle, l'affaiblissant, ne nous en présentant que le reflet, l'ombre encore reconnaissable, mais décolorée et réduite. D'autres pièces, et ce sont les meilleures, se souviennent seulement du texte de Cervantes et de ses personnages, — s'en souviennent à coup sûr, mais ne les copient ni ne les reproduisent. Un Beaumarchais transforme Sancho le paysan jusqu'à en faire le révolté, le menaçant Figaro. Le marquis de Forlis chez Laya, Alceste chez Fabre d'Eglantine ont beau rappeler le héros de la Manche: ils n'en sont point la reproduction timide et atténuée. A don Quichotte, ils n'ont pris que le *donquichottisme*: la passion du dévouement, la foi en une idée. Nobles figures, auxquelles, par malheur, a fait défaut cette assurance d'immortalité que, seul, donne le génie ou le talent du style.

Cervantes dépasse tous ses imitateurs français du xviii^e siècle, comme du xvii^e, aussi bien dramaturges que romanciers, parce qu'il a eu ensemble, et à un égal degré, les dons du créateur et ceux de l'écrivain.

Résumons-nous. Pour les esprits les plus divers, lecteurs, critiques, dramaturges, romanciers, le *Don Quichotte* est avant tout un ouvrage qui divertit, qui efface les rides d'un front soucieux. Ils n'ont point l'idée que ce soit un livre rare, une merveille littéraire. Et ils le restreignent d'habitude à n'être qu'une satire, — l'un des modèles de la satire. Seul, ou à peu près seul, Bernardin de Saint-Pierre a deviné l'importance de l'ouvrage. S'il a fait erreur sur la portée réelle qu'il convient de lui attribuer, s'il en a exagéré le retentissement, il a cependant donné l'essor à une façon moins humble de l'envisager. Le xix^e siècle, lui, ne le prendra plus à la légère, et il y mêlera plus de philosophie qu'un roman, même étoffé et ample, n'en comporte d'ordinaire. Le xvii^e et le xviii^e siècle avaient cherché dans le *Don Quichotte* l'agrément d'une narration comique. Le xix^e y cherchera toute une conception de l'homme et de la vie. Et c'est moins de Rabelais qu'il rapprochera Cervantes que de Dante et de Shakespeare.

Vu : le 7 Novembre 1929

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

APPENDICE

Les Tableaux de Jean Mosnier au Château de Cheverny

Ces tableaux n'ayant pas de titres, nous proposons les titres suivants. — On remarquera que Jean Mosnier ne s'est pas astreint à suivre le cours du récit.

I. — GALERIE DE LA SALLE A MANGER

a) Côté gauche :

- 1 Mort de don Quichotte.
- 2 Ruse de Sancho qui frappe sur un arbre, à l'insu de don Quichotte.
- 3 Les marionnettes de Maître Pierre.
- 4 L'aventure du Cheval de Bois.
- 5 L'examen des livres.
- 6 Don Quichotte, Maritorne et le muletier.
- 7 L'aventure des moulins à vent.
- 8 Le combat contre les outres.
- 9 Don Quichotte discourant.

b) Côté droit :

- 10 Don Quichotte moulu de coups par un garçon muletier.
- 11 Pendant la veillée des armes dans l'hôtellerie, don Quichotte frappe un muletier.
- 12 Don Quichotte mis en travers sur l'âne de Sancho.
- 13 Rencontre des trois paysannes.
- 14 Chute de la paysanne que don Quichotte prend pour Dulcinée.
- 15 Aux noces de Gamache, un cuisinier présente à Sancho une casserole pleine.
- 16 Sancho poursuivi par les marmitons.

- 17 Le gouverneur Sancho et le médecin Pedro Recio.
- 18 L'aventure de la barque enchantée.

II. — SALLE A MANGER

- 19 Dorothée et le barbier conduits à don Quichotte.
- 20 L'examen des blessures du Chevalier après sa première sortie.
- 21 Sancho retrouve son âne.
- 22 Visite de Sancho à Dulcinée.
- 23 Don Quichotte et Sancho accablés de coups de pierres par les galériens.
- 24 Don Quichotte ramené chez lui par un compatissant laboureur.
- 25 Peur de Sancho à la chasse.
- 26 Don Quichotte court sus à une armée... de moutons.
- 27 La berne de Sancho.
- 28 Arrivée de don Quichotte à l'hôtellerie, lors de sa première sortie.
- 29 Don Quichotte armé chevalier.
- 30 La veillée des armes.
- 31 Le souper de don Quichotte à l'hôtellerie.
- 32 Don Quichotte debout sur Rossinante, et le bras retenu à une lucarne par une ruse de Maritorne.
- 33 Le vol de l'âne.
- 34 Cardenio bat don Quichotte.

B

Les Estampes de Jacques Lagniet à la Bibliothèque Nationale

La première, celle qui présente les quatre héros de l'histoire (Don Quichotte, Sancho, Rossinante, le Grison), porte, — au bas de la feuille, — cette longue explication dont nous reproduisons scrupuleusement le style naïf et incorrect :

Il estoit Espagnol, il avoit 45 ou 50 ans lors que sa folie le prit d'estre Chevalier errant. il avoit une Niepce une servante et un valet il estoit de forte complexion sec de Corps et maigre de visage amateur de la chasse il sadonnoit a lire des livres de Chevalerie avec autant d'affection qu'il oublia l'exercice de la chasse quand il venoit a lire ces belles parolles d'amour et Cartels de deffy ou il, trouvoit en escrit La raison qui se fait a ma raison de telle sorte a affoibly ma raison qu'avec raison je me plains de vostre beauté la premiere chose qu'il fit de prendre des armes qui avoient esté a ses bisayeuls toutes rouillées il les nettoya pour son service de la se met en campagne.

Nous ne donnerons désormais que les titres des planches, sans les abondants et frustes commentaires qui, souvent, les accompagnent.

- 2^e estampe. — Dom Quixot à force de lire des Romans soir et matin perd le jugement.
- 3^e estampe. — I^{re} Sortie du Fameux Don Quixote de la Manche et son arivée a la Taverne qu'il prend pour un Chasteau.
- 4^e estampe. — D. Quixote pour ne point rompre les cordons de son casque est contraint de se faire appater et se faire verser du vin par une cane.
- 5^e estampe. — D. Quixote fait la veille des Armes et maltraitte
2. Muletiers quy vouloient puiser de leau.
- 6^e estampe. — D. Quixote se fait armer Chevalier par L'hote et les Donzelles.

- 7° estampe. — D. Quixote mis par terre par la cheute de Rocinante comme il vouloit insulter a quelques Marchans, est bien rossé par un de leurs Valets.
- 8° estampe. — D. Quixote est remené a son logis en pauvre equipage par un sien voisin.
- 9° estampe. — Scrutine des Romains (*sic*) faite par le Magister et M^e Nicolas le Barbier.
- 10° estampe. — Deuxiesme sortie de D. Quixote accompagné de son Escuier Sancho Panca.
- 11° estampe. — La Perigieuse avanture des Moulins a vent que D. Quixot prend pour des demesurez Geans.
- 12° estampe. — Le Grand et Sanglant combat de D. Quixot contre le Biscain.
- 13° estampe. — Lespouvantables avantures des malliets de foulons, ou Sancho de peur, fait son cas aupres de son Maistre.
- 14° estampe. — D. Quixote, ayant osté un bassin a certain Barbier de village quil rancontra le prend pour l'Armet de Mambrin.
- 15° estampe. — Dom Quixot voulant obliger les Galleriens qu'il avoit delivré daller remercier sa Dulcinée est par eux accablé de coups de pierre.
- 16° estampe. — Dom Quixot a l'imitation de Roland le furieux fait des folies dans la Sierra Morena en la presence de son Escuyer par tant pour porter une lettre a Dulcinée du toboso.
- 17° estampe. — La Reception faite par D. Quixot a la belle Dorothée sous la figure de l'Infante Micomiconia dans la Sierra Morena.
- 18° estampe. — La deconfiture des Ourdes de Vin faite par Dom Quixot encore endormi les prenant pour des Geants dans la taverne.
- 19° estampe. — Dom Quixot demeura pendu et attaché par le poignet par la malice de la fille de l'hoste et de Malitorne.
- 20° estampe. — Le Differend décidé par D. Fernand touchant le bast de l'âne et le bassin du barbier qui est l'Armet de Mambrin.
- 21° estampe. — La brouillerie arrivée à la taverne que Dom Quixot prend pour la discorde du Camp d'Agramant.
- 22° estampe. — Dom Quixot endormy est mis dans une Cage par le Magister le barbier et les autres qui contrefont les Enchanteurs.
- 23° estampe. — Dom Quixot est battu par un Chevrier qu'il voulut interrompre.
- 24° estampe. — Dom Quixot est maltraité par une troupe de penitens qu'il prend pour enchanteurs.
- 25° estampe. — Dom Quixot moulé de coups est rapporté chez luy dans une charrette a bœufs.

- 26° estampe. — D. Quixot, Sancho Panca et Rocinante maltraitez par ceux qui gardoient les cavalles.
- 27° estampe. — Ce qui se passa la nuit dans la taverne entre le multier, Malitornes D. Quixot et Sancho Panca.
- 28° estampe. — S. Pança est retenu et Berné dans la Taverne et son M^e le regarde par dessus la muraille sans le pouvoir secourir.
- 29° estampe. — La gran deffaite des Troupeaux de Brebis que D. Quixotte prend pour des armées.
- 30° estampe. — D. Quixote maltraité des Bergers tombé en pamoison et vomissant le Beaume quil avoit avalé, exile son Escuyer a en faire autant.
- 31° estampe. — D. Quixote desarcone certains pleureurs qui conduisoient un corps mort dans un cercueil en les prenant pour des enchanteurs.
- 32° estampe. — La joyeuse reception faite a Sanchot par sa femme et ses enfans.
- 33° estampe. — Sancho Panca est maltraitté par la Niece et la Nourrice comme il vouloit entrer.
- 34° estampe. — La Disgrace de D. Quixote et de son escuier a la rencontre dune charette pleine dActeurs qui alloient representant les actes et offices de la mort.
- 35° estampe. — Sancho Pança fait rendre hommage par son maistre a une Paysane quil prend, pour sa maistresse Dulcinée ainsi changée par les maudits enchanteurs.
- 36° estampe. — Dom Quixote veut combatre un des Lyons que lon menoit au Roy dEspagne qui ne daigne sortir de sa place.
- 37° estampe. — Sortie de Dom Quixote qui prend congé du Licencié Samson Carasco.
- 38° estampe. — Sancho Panca voiant que son maistre va se batre contre le chevalier des Miroirs monte sur un arbre aiant peur de lescuyer au grand Nez.

Résumé par Théophile Gautier
de "La Chambre du Débauché" de Saint-Amant

« Voici, écrit Th. Gautier, un tableau d'intérieur esquissé au charbon et qu'Ostade ne désavouerait pas ; c'est la chambre du débauché. La pièce est trop longue et trop libre pour que nous la citions ; nous en réunissons en quelques lignes les principaux traits. Après avoir monté assez haut pour se croire au troisième ciel, où fut ravi saint Paul, on arrive devant une porte où un rat ne saurait passer qu'à genoux ; la chambre est si froide qu'au milieu de l'été on y gèle comme au mois de décembre et qu'il y faut faire du feu. — Un petit galopin de valet revient tout chargé de cottes, qu'il a escroqués en ville ; mais la fumée se répand par la chambre et fait verser aux assistants plus de larmes que s'ils venaient de perdre toute leur famille : c'est à travers cette fumée blonde et rousse que le poète fait l'inventaire des meubles du compagnon, et il est assez succinct, comme on le peut bien penser. Un vieux panier y sert de chaise et de tabouret et de fauteuil, en sorte que si l'un est assis et ménage ainsi la semelle de ses souliers, l'autre est tout droit comme un sapin ou un cierge pascal ; un étui de luth tout cassé fait alternativement l'office de malle et d'oreiller. Une bouteille sert de chandelier ; la rapière du sire remplit avec un égal succès le rôle de broche et de couteau. Sur le bord de la cheminée on voit des fagots de bouts de vieilles pipes, un cornet avec ses trois dés et les *Heures* de Robert Benière à l'usage du lansquenet. — Quant au linge, la toile ne manque pas, mais malheureusement c'est la toile d'araignée qu'il faut entendre, et tout l'équipage du drôle se réduit à un peigne dans un chausson, et encore ce peigne n'est qu'une arête de poisson. — Des parfums et des poudres de senteur, il n'en faut pas chercher ; la cendre lui sert de poudre d'iris, et une gousse d'ail de pistache ; ses ongles, plus longs que ses doigts, lui sont comme des cure-dents d'Ecosse ; il fait d'un compas un fer à moustache, un chenet d'un pavé, et un collet d'une rotonde ; puis, quand il est fatigué, et que, las et non soul de débauche, il donne le bonsoir aux pots, avec un demi-tour à gauche il fait de sa nappe un drap, et de sa table un lit.

Le mur lui sert de rideau, et la lune, qui passe par une lucarne, lui tient lieu de veilleuse. Tout cela n'empêche pas nos deux épicuriens de faire en ce lieu de plaisance le meilleur repas qui se puisse faire entre deux pôles. — Certes, le tableau n'est pas noble, mais il est fait chaudement, et ceux qui ne disent pas comme Louis XIV devant les toiles de Téniers : « Tirez-moi ces magots ! » le verront, j'espère, avec quelque plaisir... » (*Les Grottesques*, nouv. éd. Paris, 1882, p. 171, 172, 173).

D

Compositions en espagnol
de l'abbé Regnier Desmarais

(Texte et Traduction)

(a)

La Niña enamorada de Don Quixote

Romance

Una bella Niña
De quien a ser bella
Pudiera aprender
La misma Belleza ;
la qual del mundo
Señora se viera,
Si quanto valor
Ventura tuviera.
Con el Niño alado,
Sopre competencias,
Atreviose un día
A travar pendencia.
Compiten quien tira
Mejor una flecha,
Y quien Madre tiene
De mayor belleza.
A llamar la suya
La Niña se fuera ;
La Madre de Amor
Baxó de su esfera.
Y quando a las dos
Cupido las viera,
A su madre dixo
Retirese a fuera.
Que si por mi honra

Une belle jeune fille,
— De qui la Beauté elle-même
Aurait pu apprendre
Le secret d'être belle,
Et qui se serait vue
Maîtresse du monde
Si elle avait eu autant de bonheur
Que de mérite, —
Avec l'Enfant ailé,
Sur leurs aptitudes,
Osa un jour
Tramer querelle.
Ils disputent à qui tire
Le mieux une flèche
Et à qui possède une mère
D'une plus grande beauté.
Pour appeler la sienne,
La jeune fille s'en alla ;
La Mère de l'Amour
Descendit de sa sphère.
Et quand, toutes deux,
Cupidon les vit,
Il dit à sa mère :
Retirez-vous d'ici.
Si mes flèches

No buelven mis flechas ;
 Con poca ganancia
 Saldre de esta empresa.
 Toma Amor el arco,
 Para la otra prueba ;
 Una flecha empulga,
 Y al blanco la assiesta.
 Es su blanco el pecho
 De la Niña bella ;
 Porque blanco no ay
 Que mas blanco sea.
 Gritale la Niña,
 El concierto quiebras ;
 Pues lo que fue juego,
 En guerra lo truecas.
 Sepase la Niña,
 Amor respondiera,
 Qué con mi no ay burlas,
 Aunque trate d'ellas.
 Sañuda la Niña
 Paróse vermeja ;
 La cuerda Amor tira,
 Y la flecha suelta.
 Sueltala, y otra luego
 Al arco pusiera ;
 Y tras desta quantas
 En el Carcax lleva.
 Mas de las que tira
 Infinitas flechas,
 Unas se rebotan,
 Las demas no llegan.
 Ufana la Niña
 De que no la hiriera,
 Como es muy burlona,
 Al Amor dixera.
 Rapazillo hermano,
 Buelvase a la escuela ;
 Pues tan poco diestro
 Ha salido della.
 De aprendiz un año
 Menester le fuera ;
 Y que mil azotes
 El dia le dieran.
 De oyr essas voces,
 Cupido rebienta ;

Ne me rendent pas mon honneur,
 De bien peu de profit
 Sera pour moi cette entreprise.
 L'Amour prend son arc
 Pour la seconde épreuve.
 Il encoche une flèche
 Et la pointe vers le blanc (1).
 Son blanc, c'est la poitrine
 De la belle jeune fille ;
 Car il n'y a point de blanc
 Qui soit blanc davantage.
 La jeune fille lui crie :
 Tu romps l'accord ;
 Puisque ce qui fut jeu,
 Tu le changes en guerre.
 Que la jeune fillè sache,
 Répondit l'Amour,
 Qu'avec moi on ne plaisante pas,
 Même si je plaisante.
 Irritée, la jeune fille
 S'arrêta, toute rougissante.
 Amour tend la corde
 Et lâche la flèche.
 Il la lâche, et puis une autre
 Sur l'arc il pose ;
 Et après celle-ci toutes celles
 Qu'il porte dans son carquois.
 Mais des flèches qu'il tire,
 — En nombre infini —
 Les unes s'émoussent,
 Les autres n'arrivent pas.
 La jeune fille, toute fière
 De n'avoir pas été blessée par lui,
 Comme elle est fort moqueuse,
 Dit à l'Amour :
 Petit garçon, mon frère,
 Retournez à l'école,
 Puisque si peu adroit
 Vous en êtes sorti.
 Etre apprenti un an
 Vous serait nécessaire,
 Et que mille coups
 Par jour l'on vous donnât.
 A entendre ces paroles,
 Cupidon crève de dépit.

(1) Nous traduisons « blanco » par « blanc », et non par « but », pour conserver le jeu de mots qui suit. D'ailleurs « blanc » (le « blanc » d'une cible) a ce sens de but : M. le Dauphin tirait au blanc (Sév.) — Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc (J.-J. Rouss.) [Cf. Littré, t. I, p. 354.]

Las burlas le ofenden,
 Y teme las veras.
 Añade la Niña,
 Blandiendo una flecha,
 (Que valerse de arco
 La Niña desdeña).
 Agora Hermanico
 Veras a la prueba,
 Si mejor mi mano
 Que la tuya acierta.
 La flecha lanzada
 Por los ayres buela ;
 De hurtarla de un salto
 El cuerpo, Amor piensa.
 Mas la flecha, aunque
 Muy ligero sea,
 En lo que el saltara,
 Cojele en la pierna.
 Viendole la Niña
 Quan mal parado era,
 De puro contento
 No cabe en si mesma.
 Y a dos contra passos
 Que el Nino (*sic*) atras diera ;
 Harto es ya se, dixo,
 Del pie que coxeas.
 Herido Cupido
 Con el dolor queda
 De averse ganado
 Llaga sobre afrenta.
 Bate al fin las alas,
 Al viento se entrega ;
 Traças imagina,
 Y vengancas (*sic*) suena.
 Y como es muy vivo
 Luegò se aconseja
 Que para los trances
 Que ofrecerse puedan.
 A lado a la Niña
 Invisible buelva ;
 Que de quien se esconde
 No ay quien se defienda.
 La Niña entre tanto,
 Vencida la guerra,
 Toma quantas hay
 Esparzidas flechas :

Les moqueries l'offensent,
 Et il craint la vérité.
 La jeune fille ajoute,
 En brandissant une flèche, —
 (Car de s'aider d'un arc
 La jeune fille dédaigne) — :
 Maintenant, petit frère,
 Tu vas voir à l'épreuve
 Si ma main, mieux que la tienne,
 Atteint le but.
 La flèche lancée
 Vole par les airs.
 Lui dérober d'un bond
 Son corps, Amour s'imagine.
 Mais la flèche,
 Bien qu'il soit très léger,
 Au moment où il saute,
 L'atteint à la jambe.
 La jeune fille voyant
 Combien il est mal en point,
 De joie
 Ne se tient plus,
 Et à deux pas de fuite
 Que l'Enfant fit en arrière :
 C'est assez, dit-elle, je sais
 [maintenant
 De quel pied tu boites (2).
 Blessé, Cupidon
 Reste avec la douleur
 D'avoir gagné
 Une plaie par-dessus un affront.
 Il agite enfin ses ailes,
 Se confie au vent,
 Des ruses imagine,
 Et des vengeances médite.
 Et, comme il est fort ingénieux,
 Bientôt il se décide, —
 En vue des occasions
 Qui peuvent s'offrir, —
 Aux côtés de la jeune fille
 Invisible à s'en retourner ;
 Car de qui se cache
 Il n'y a personne qui se défende.
 La jeune fille, cependant,
 La guerre finie,
 Ramasse tout ce qu'il y a
 De flèches répandues à terre.

(2) Nous aurions pu traduire aussi ; — moins littéralement par : où le bâte blesse.

Y para memoria	Et, pour mémoire
De tan alta empresa,	D'une si haute entreprise,
En su retretillo	En son petit cabinet,
Todas las encierra.	Toutes elle les enferme.
Alli libros tiene	Là sont des livres
De diversas Lenguas ;	De diverses langues ;
Que de muy entendida	Car elle est si savante
Pudiera ser fea.	Qu'elle eût pu être laide.
Para leer un dia	Un jour, pour lire,
Muy de mañana entra,	De très bon matin elle y entre,
Toma un Don Quixote ;	Elle prend un Don Quichotte
Y a leerlo se sienta.	Et s'assoit pour le lire.
Mas Amor que nunca	Mais Amour, qui jamais
Apartóse della,	Ne s'écartait d'elle,
Despues que llagado	Depuis que blessé
Por su mano fuera.	Par sa main il avait été,
Tambien entra junto	Entre aussi en même temps
Sin que ella le viera ;	Sans qu'elle le voie ;
Y para vengarse	Et pour se venger
La ocasion assecha.	Guette l'occasion.
Halla pues la Niña	Donc la jeune fille trouve,
Mientras mas leer piensa,	Alors qu'elle veut poursuivre sa
Que al bolver de una hoja	Et tourne la page, [lecture
Ambas juntas quedan.	Deux feuilles jointes ensemble.
Da para cortarlas	Elle met, pour les séparer,
De mano a una flecha ;	La main sur une flèche,
Y entre hoja y hoja	Et, entre page et page,
El hierro metiera.	Elle introduit le fer.
Todo con recato	Tout ce manège, prudemment
Mira Amor y espera,	Amour le regarde, et il attend
Por si havra lugar	Dans le cas où il y aurait lieu
Para alguna treta.	A quelque ruse.
Y porque la Niña,	La jeune fille, il le sait,
Por ninguna fuerça	Par aucune force
Puede ser herida,	Ne peut être blessée
Si no es por si mesma.	Si ce n'est par elle-même.
En lo que elle (<i>sic</i>) alçara,	Au moment donc où elle lève
La mano y la flecha,	La main et la flèche,
Para que las hojas	Afin que les feuilles
El hierro partiera.	Soient, par le fer, séparées,
El Rapaz le imple	Le garçon lui pousse
La mano derecha ;	La main droite ;
A la bella Niña	A la belle jeune fille,
Resvala la flecha.	La flèche glisse ;
Y porque las hojas	Et parce que les feuilles,
Tiene con la ysquierda,	Elle les tient de la main gauche,
La punta algun tanto	La pointe quelque peu
Al menique le entra.	Lui entre dans le petit doigt.
Es mayor la herida	La blessure est plus grande
De lo que ella piensa ;	Qu'elle ne le pense,

Que muy ponçoñasas
 Son de Amor las flechas.
 Y mas del menique,
 Segun que se cuenta,
 Con el coraçon
 Ay correspondencia.
 Mal dello la Niña
 Haze poca cuenta ;
 Y antes sempre mas
 En leer se embeleça.

Porque toda via
 La llaga pegueña,
 Algunas gotillas
 De sangre vertiera.
 Chupase la sangre
 Con la boca bella ;
 Ay que descuy dada
 Que la Niña fuera.
 Pues no echa de ver
 Que d'esta manera
 Siempre mas adentro
 La ponçoña le entra.
 Entra la ponçoña ;
 Y tal es su fuerça,
 Que trae a la Niña
 De si misma fuera.
 Y porque en el punto
 Que esto suciedera,
 Del bravo Manchego
 Los hechos leyerá.
 Tan suspensa dellos,

Tan presa del queda ;

Que no habla en otro,
 Y de otro no piensa.
 Amor del suceso
 Se rye et (*sic*) se alegra ;
 Que no ay mayor gusto,
 Que de quien se venga.

Car très empoisonnées
 Sont les flèches de l'Amour.
 En outre, du petit doigt,
 Selon ce qu'on rapporte,
 Avec le cœur
 Il y a correspondance.
 Mais la jeune fille, de cela
 Fait peu de cas ; [davantage,
 Au contraire, et toujours
 Elle se laisse ravir par sa
 [lecture.

Parce qu'encore
 La plaie légère
 Quelques petites gouttes
 De sang versait,
 Elle suce son sang
 Avec sa belle bouche :
 Ah ! qu'imprudente
 Fut la jeune fille !
 C'est qu'elle ne remarque pas
 Que, de cette manière,
 Toujours plus avant
 Pénètre le poison.
 Le poison pénètre ;
 Et telle est sa force,
 Qu'il entraîne la jeune fille
 Hors d'elle-même.
 Or, juste au moment
 Où se produisait ce malheur,
 Du brave Manchois
 Elle lisait les hauts-faits.
 Aussi la tiennent-ils si en

[suspens,

Et lui, la tient-il à ce point sa
 [captive,

Qu'elle ne parle d'autre chose,
 Et ne pense pas à un autre.
 Amour, de l'événement
 Se rit et se réjouit ;
 Car il n'est de plus grand plaisir
 Que celui de vengeance.

(*Poësies de Regnier Desmarais,
 Secrétaire perpétuel de l'Acade-
 mie Française, Paris, 1708, t. II,
 p. 397-404*).

(b)

A una Señora. Fingiendose que era enamorada de D. Quixote, y embiandosele el Romance arriba hecho a este proposito : *Una bella Niña*.

A Manos me llegó una Carta de D. Quixote para remitirsela a V. S. y sabiendo lo mucho que V. S. le quiere, luego di en recaudarsela con la diligencia posible, para manifestamiento de mi atencion a su servicio y gusto. Si es que acertè con mi fineza, basta sin mas, para satisfacion mia, la ventura de haverla servido ; pero si fue al revez, menester seria que me lo hiziesse saber V. S. para escarmiento, y porque no diera otra ves en ser tercero de disgustos, pensando que de gustos lo fuera. Van juntas tambien en esse pliego algunas endechas y quiza avrá de admirarse V. S. que en ellas se cuente lo que V. S. jurara que jamas passó por ella. Mas esse privilegio tenemos los Romancistas, que sabemos de las personas, cosas que aun ellas mismas no saben, ni se soñaron jamas : y a fe que no dexa en rigor de ser todo tanta verdad como lo son las aventuras del ingenioso hidalgo de quien esta tan presa V. S. Gran ventura por cierto la de essé Español, y de poner embidia a qualquier Frances, pues, quando respetos mas fuerdes y mas apretados no huviera de por medio que el no haverse

J'ai reçu, pour vous être remise, une lettre de don Quichotte. Sachant l'extrême affection que vous lui portez, j'ai fait, pour vous la faire parvenir, toute la diligence possible : vous aurez ainsi une preuve manifeste de mon application à vous rendre service et à vous faire plaisir. Si mon attention a eu l'heur de vous plaire, je trouverai une satisfaction suffisante dans le bonheur de vous avoir servie. Mais si le contraire s'est produit, il faudrait me le faire savoir pour mon instruction, et afin que, désormais, je ne vienne plus à m'entremettre pour vos déplaissirs, pensant le faire pour vos plaisirs. Ce pli renferme encore quelques « endechas » ; (3) et peut-être vous étonnerez-vous d'y voir conter ce que vous jureriez n'avoir jamais eu en tête. Mais nous, les auteurs de romances, nous avons ce privilège de savoir, sur les gens, ce qu'eux-mêmes ne savent pas, et à quoi ils ne pensèrent jamais. Et, ma foi, tout cela ne laisse pas, à la rigueur, d'être aussi vrai que les aventures de l'ingénieux hidalgo qui vous tient si captive. C'est un grand bonheur, certes, que celui de cet Espagnol, et bien

(3) Nous conservons le terme espagnol, dont il n'existe pas, en français, un équivalent exact. — Ce terme de *endecha* offre deux sens : c'est tout d'abord une lamentation sur les défunts, une poésie à la louange des morts chantée sur un air lugubre à leurs funérailles. C'est aussi, presque toujours employée pour un sujet triste, une forme métrique : la strophe de quatre vers assonants de six ou sept syllabes. Quelquefois cette strophe comprend trois vers de sept syllabes et un de onze syllabes, ce dernier formant assonance avec le second ; elle se nomme alors *endecha real*.

hallado sino en sola España quien pudiese ser parte, para rendir un coracon (*sic*) tan bravo como lo es el de V. S. claro esta que lo que es gloria de una Nacion viene a ser afrenta y verguença de otra. Pero no quiero meterme mas en esas ponderaciones que fuera un nunca acabar, perdone V. S. a mi zelo essa advertencia de passo, y guardela el cielo los años de su merecimiento y de mi desseo.

(*Poësies*, t. II, p. 423, 424.)

digne de rendre envieux tous les Français : quand il n'y aurait pas entre les deux pays d'autres motifs de respect plus sérieux et plus marqués que ce fait qu'en Espagne seulement se soit trouvé quelqu'un d'assez fort pour rendre à merci un cœur aussi fier que le vôtre, il est clair que ce qui cause la gloire d'une nation devient un affront et une honte pour l'autre. Mais je ne veux pas m'attarder davantage en ces considérations : on n'en verrait point la fin. Pardonnez-donc à mon zèle cette remarque en passant; et puisse le Ciel vous conserver autant d'années que vous le méritez et que je vous le souhaite.

(c

A la Hermosissima Infanta de la pequeña
Bretaña D. Quixote de la Mancha.

Hermosissima Señora.

Très belle Dame,

Siendo tan creydo de las gentes lo que de mi muerte se cuenta por el mundo deverá de pareceros extraño que os escriba un muerto. Pero no se espante señora que ni lo soy ni lo fui ; y aunque por tal me tuvieron, y por tal me enterraron el Cura y el Cirujano, no fue sino obra de encatamiento; y proque (*sic*) siendo ordenado por los hados que yo viniera a ser vuestro, esto sucediera sin quebrantamiento de la palabra que a Dulcinea tenia dada de ser suyo hasta la muerte. Assi Señora que ayiendo ya cumplido con lo que a mi lealtad se devia, cumplo

L'on croit si fermement à ce qui se raconte de par le monde sur ma mort, qu'il devra vous paraître étrange qu'un mort vous écrive. Ne vous effrayez pas, madame, car je ne suis ni ne fus defunt. Bien que le curé et le barbier m'aient jugé tel et m'aient enterré comme tel, il n'y eut là que pratique d'enchantement. Les destins avaient ordonné qu'un jour je fusse vôtre, et il fallait que cet événement se produisît sans que fût rompue ma promesse à Dulcinée d'être sien jusqu'à la mort. Aussi, Madame, après avoir satisfait aux exigences de ma loyauté, je sa-

agora con lo a que me enclina la influencia de mi estrella, y me obliga la fuerça de vuestra hermosura. Estraña aventura la mia que yo enamore por fama y por oydos : pero dixé mal ; que aunque jamas llegué con los ojos corporales a gozar de vuestra dulce vista, tal es la virtud del amor platonico que me sujeta, que alcanço de veros con los del alma, como si presente os tuviera, y aun me adelanto a leer hasta en el interior de vuestro coracon (*sic*). Que de glorias para mi alli veo encerradas pues este pecho tan duro a quien no pudo rendir tanto esfuérzo, y tanta gala de Principes y Cavaleros, se dexó ablandar y rendir, no mas que con la sola lectura de los hechos y de las hazañas deste su siervo y esclavo. Essa si Señora que la tengo por la mayor y la mas fuerte de quantas aventuras supe acabar en mi vida. Pues si tantas y tales fueron las que puse a fin quando mi esfuérço recibia aliento no mas que del solo pensar en quien, ni tanto valor tenia, ni me favorecia tanto como vos ; qual cosa por imposible que sea no se me hará facil de acabar con el nuevo brio que de vuestros altos merecimientos me viene, y con lo que me anima y me rinde ufano el ser querido de tan soberana Señora. Con esso no dudaria ni aun de acometer a los mismos Demonios, pues quien os lleva como yo pintada tan al vivo en su coracon, esta seguro de llevar siempre consigo por do quiera un Angel en su socorro. No mas Señora que ni caben en pocas palabras los elogios que merece vuestro valor, ni consiente alargarse en muchas lo que a las obras devo, para

tisfais maintenant aux obligations où m'engage l'influence de mon étoile, et où m'assujettit la force de votre beauté. Etrange aventure que la mienne : je suis devenu amoureux sur votre réputation et par ouï dire. Mais je me suis mal exprimé : quoique les yeux de mon corps n'aient jamais pu jouir de votre douce vue, si puissant est en moi l'amour platonique, que j'arrive à vous voir avec les yeux de l'âme, comme si vous étiez réellement présente : je parviens même à lire jusque dans votre cœur. Que de triomphes pour moi je vois enfermés là, puisque ce cœur si dur, ce cœur que n'ont pu dompter, avec tout leur courage ou toute leur élégance, Princes et Chevaliers, s'est laissé adoucir et soumettre par la seule lecture des hauts faits et des exploits de votre serviteur et esclave ! Et c'est bien là, madame, la plus importante et la plus difficile de toutes les aventures que je sus achever dans ma vie. Certes, elles furent bien nombreuses et bien grandes, celles que je menai à bonne fin, quand mon courage s'animait à la seule pensée de qui ne vous valait pas et m'accordait moins de faveur que vous : pourtant, quelle entreprise désormais, si impossible soit-elle, ne me sera-t-il pas facile d'achever avec la nouvelle ardeur qui me vient de vos hauts mérites, avec le courage et la fierté que me donne l'amour d'une si souveraine Maîtresse ? Je n'hésiterais point à attaquer même les Démon, car celui qui porte, comme moi, votre image si vivante dans son cœur, celui-là est sûr, toujours et n'importe où, de porter avec soi un Ange secourable. Je m'arrête, Mada-

grangear con ellas el glorioso
titulo de vuestro siervo y esclavo.

D. Quixote de la Mancha.

(*Poësies*, t. II, p. 425, 426.)

me : comment faire tenir en peu
de mots l'éloge de vos mérites ?
or je suis empêché de me laisser
aller à en écrire beaucoup par le
devoir de leur préférer les actes,
où je gagnerai ce titre glorieux
de votre serviteur et esclave.

D. Quixote de la Mancha.

E

Série des Gravures de la Suite de Don Quichotte, publiées à Paris chez Louis Surugue, au bas de la Montagne Sainte-Geneviève, avec privilège du Roy.

- 1 Don Quichotte croit recevoir dans l'hôtellerie l'Ordre de Chevalier.
Car. Coypel pinx. — C. N. Cochin Sc. 1724.
- 2 Don Quichotte fait demander par Sancho à la Duchesse la permission de la voir.
Car. Coypel pinxit. — L. Surugue Sc. 1723.
- 3 Don Quichotte conduit par la Folie et embrasé de l'Amour extravagant de Dulcinée sort de chez lui pour estre Chevalier errant.
C. Coypel pinx. — L. Surugue Sculp.
- 4 Don Quichotte protège Basile qui épouse Quiterie par une ruse d'amour.
C. Coypel pinxit. — D. Beauvais, Sc.
- 5 La fausse Princesse de Micomicon vient prier D. Guichotte de la remettre sur le Thrône.
Car. Coypel pinxit. — Lud. Surugue Sculpsit.
- 6 Dom Quichotte prend le bassin d'un barbier pour l'armet de Mambrin.
Ch. Coypel pin. — Surugue Scul.
- 7 La Doloride affligée de sa barbe vient prier Don Quichotte de la venger.
C. Coypel pinxit. — L. Surugue Sculp. 1724.
- 8 Don Quichotte prenant des Marionnettes pour des Maures croit en les combattant secourir deux Amans fugitifs.
Car. Coypel pinxit. — Fr. Poilly Sculp.

- 9 Dom Quichotte attaché à une fenestre par la malice de Mari-
torne.
Ch. Coppel invenit et pinx. — F. Joullain Sculp.
- 10 La Dame Rodrigue s'entretenant de nuit avec Don Quichotte,
est surprise par les Demoiselles de la Duchesse.
Ch. Coppel pin. — L. Surrugue Sculp.
- 11 Départ de Sancho pour l'Isle de Barataria.
Car. Coppel pinxit. — Lud. Surrugue.
- 12 Entrée de Bergères aux nopces de Gamache.
Car. Coppel pinxit. — Magd. Hortemels Cochin Sculpsit.
- 13 Entrée de l'Amour et la Richesse aux noces de Gamache.
Car Coppel pin. — Magd. Hortemels Cochin Sculp.
- 14 Don Quichotte est délivré de sa folie par la Sagesse.
Car. Coppel inv. et pinx. — C. N. Cochin Sculp.
- 15 La Table de Sancho Gouverneur est servie magnifiquement ;
mais sitost qu'il veut manger, le Médecin Pedro Rezzio fait
enlever les plats.
Car. Coppel pin. — D. Beauvais Sculp.
- 16 Don-Quichotte trompé par Sancho prend une Paysanne pour
Dulcinée.
Ch. Coppel pinx. — Hausard Sculp.
- 17 Le Bachelier Sanson Carasco, sous le nom de Chevalier des
Miroirs, est vaincu par Don Quichotte qui lui ordonne
d'aller se jeter aux pieds de Dulcinée.
Ch. Coppel pinx. — Silvestre Sculp.
- 18 Entrée de Sancho dans l'Isle de Barataria.
Car. Coppel pinx. — N. Tardieu Sculp.
- 19 Don Quichotte est servi par les demoiselles de la Duchesse.
Car. Coppel pinx. — L. Surugue Sc. 1724.
- 20 Don Quichotte et Sancho montez sur un cheval de bois s'ima-
ginent traverser les airs pour aller vanger Doloride.
Car. Coppel pinx. — N. Tardieu Sculp.
- 21 Poltronerie de Sancho à la Chasse.
Ch. Coppel pinx. — C. N. Cochin Sculp.
- 22 Sancho s'éveille et se desespere de ne plus retrouver son cher
grison que Gines de passamont luy enleve.
Car. Coppel pinx. — F. S. Ravenet Sculp.
- 23 Memorable Jugement de Sancho.
Ch. Coppel inv. et pinx. — F. Joullain Sculp.

- 24 Don Quichotte consulte la teste enchantée chez Don Antonio Moreno.

Car. Coppel pinx. — F. Joullain Sculp.

- 25 Le Curé et Cardenio rencontrent Dorothée habillée en Berger.

Peint par Charles Coppel. — Gravé par Lepicier.

(Maurice Fenaille, *Etat général des Tapisseries de la Manufacture des Gobelins depuis son origine jusqu'à nos jours (1600-1906)*, *Dix-huitième siècle, première partie (1619-1736)*, Paris, 1904, p. 167, 168.)

F

Le Char de Triomphe de M. de Voltaire

Paris, instruit par les gazettes,
 Du Triomphe que de nos jours,
 Rome décerne aux grands Poètes,
 Fait par ses crieurs et trompettes
 Publier dans les carrefours,
 La rare et poétique feste
 Qu'au Sieur Arouet Elle appreste.
 Le jour de la Lune de Mars
 Le plus venteux et variable,
 Eclairé de rayons blafards,
 Au Triomfateur est sortable.
 D'un Alguasil et trois Mouchards
 On verra partir la quadrille
 De la porte de la Bastille,
 Palais, dont ces Introduceurs
 Au Poète ont fait les honneurs.
 Un soufflet, mesquine voiture,
 Passera pour Char d'Apollon,
 Chargé de grotesque peinture,
 Girouettes au pavillon.
 Sur les panneaux, en beau blazon
 Sera le Timbre hereditaire
 Du fief qu'on appelle Voltaire ;
 Fief dont l'Empire Calotin
 L'investit comme suserain.
 Et fief, qu'Aymond, dans ses annales,
 Place au bout des terres australes.
 Voici l'attelage du Char :
 Une Chèvre dans le Brancar ;
 Chèvre bondissante et pélée,
 Un Lévrier à la volée.
 Derrière le Triomphateur
 Maître Tiriôt, son Colporteur,

Tiriot, subalterne personne,
L'affublera d'une Couronne,
Faite de Houx et de Laurier ;
Cet assemblage singulier
Dénotant le double genie
D'Épopée et de Calomnie.
Badauts, battez des mains ici ;
Place à Voltaire, le voici.
Qui ? dites vous, cette Momie ?
Il vit, pourtant : l'œconomie,
La soif de l'or le sèche ainsi,
Et le corrosif de l'Envie.
Est-il assis ? debout ? couché ?
Non ; sur deux flageolets il flotte,
Entouré d'une Rédingotte,
Qu'à Londres il eût à bon marché.
Son corps, tout disloqué, canotte,
Sa mâchoire avide, grignotte,
Son regard est éffarouché.
Vous reconnoissez Dom Quichotte
Qui dans la Cage est attaché.
Le sec cadavre est embroché
A sa Rapiere encor pucelle ;
Il rêve, il siffle, il vous appelle :
Badauts, battez des mains ici ;
Place à Voltaire, le voici.
Mais on fait alte : et l'équipage
Arreste à l'hôtel de Sully ;
Place, où Voltaire eût l'avantage
D'être par Chabot annobli,
Selon l'accolade sauvage
Par laquelle Monsieur Jourdain
Est reçu Turc et Paladin.
On tourne au Palais ; mais bien viste
On le passe ; car, le Rimeur
Seroit blessé, d'y voir le giste
De ses Pere, Beaufreire et sœur,
Beourgeois, qui lui font mal au cœur.
Tirons donc vers la Comedie :
Là, seront peints en effigie,
Poisson le fils, et Beauregard,
Dont Arrouet, avec un dard,
Pourra balafrer la peinture,
En troc de certaine blessure
Que son visage eût de leur part.
Venez, sçavante Academie,
Encensez-le sur votre seuil :
Ces Messieurs, lui feront accueil,
Ou l'excuse la plus polie
De n'avoir pas incorporé

Chez eux un Mortel si taré.
 Voltaire, avec mépris les traite :
 C'est leurs jettons seuls qu'il régrette.
 Adieu, Messieurs les beaux Esprits ;
 Trop sots pour connoître mon prix.
 Mais Ciel ! qui bouche les passages ?...
 Qu'entendons nous ? quelles clameurs ?
 Haro, sur le Roi des Rimeurs !
 On veut l'arrêter pour les gages !...
 C'est un monde de Souscripteurs,
 De Libraires, et d'Imprimeurs,
 Parlant de vòls, de Brigandages...
 Paix, Coquins. N'a-t-il pas promis
 De rendre tout ce qu'on a mis ?
 Que n'attendez-vous ? je vous prie.
 Parbleu ! s'il avoit ramassé
 Tous les fonds de la Loterie,
 Ne vous eût-il pas remboursé ?
 Paix-là ; quelle criaillerie !
 Monsieur l'Exempt, et vous Mouchards ?
 Délivrez nous de ces Braillards...
 Mais en vain : la tourbe indocile
 Ne se payant point de raisons,
 Nôtre Alguasil, en homme habile,
 Cherchant au Poète un azile,
 Le niche aux petites Maisons.

(Mémoires pour servir à l'Histoire de la Calotte, Nouvelle Edition augmentée d'une troisième et quatrième partie, A Moropolis, chez le Libraire de Momus, à l'enseigne du Jésuite démasqué, 1735, — 4^e partie, p. 25, 26, 27, 28.)

G

**Les Principales Aventures de l'Admirable Don
Quichotte, représentées en Figures par Coypel,
Picart le Romain, Et autres habiles maîtres...**

PLANCHE I

Don Quichotte conduit par la Folie et embrasé de l'Amour extravagant de Dulcinée, sort de chez luy, pour estre Chevalier Errant.

Car. Coypel pinx. — J. V. Schleg sculpt. 1744.

PLANCHE II

Don Quichotte croit recevoir dans l'Hottellerie l'Ordre de Chevalier.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculpt.

PLANCHE III

Sancho ayant refusé de payer sa dépense, est berné dans la Cour de l'hôtellerie.

Tresmolier invenit. — J. V. Schleg sculpt. 1745.

PLANCHE IV

Don Quichotte aveuglé par sa folie, prend deux troupeaux de moutons pour deux armées qui alloient se livrer combat ; et dans l'idée de soutenir le parti le plus juste, il se jette sur l'un de ces troupeaux, où il fait un carnage qui engage les bergers à l'accabler de pierres.

J. P. Le Bas invenit. — J. V. Schleg sculpt. 1745.

PLANCHE V

Don Quichotte prend le Bassin d'un Barbier pour l'Armet de Mambrin.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculpt.

PLANCHE VI

Sancho s'éveille, et se desespere de ne plus retrouver son cher Grison, que Gines de Passamont luy enleve.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculpt.

PLANCHE VII

Le Curé et Cardenio rencontrent Dorothee Habillée en Berger.

Peint par Charles Coypel. — J. V. Schley sculp. 1745.

PLANCHE VIII

La fausse Princesse de Micomicon vient prier Don Quichotte de la remettre sur le Thrône.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculp.

PLANCHE IX

Dom Quichotte attaché a une fenestre par la malice de Maritorne.

Car. Coypel pinx. — J. V. Schley sculp. 1742.

PLANCHE X

Don Quichotte trompé par Sancho prend une Paysanne pour Dulcinée.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculp.

PLANCHE XI

Le Bachelier Sanson Carasco, sous le nom du Chevalier des Miroirs, est vaincu par Don Quichotte qui lui ordonne d'aller se jeter aux pieds de Dulcinée.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart sculp.

PLANCHE XII

Entrée de Bergeres aux noces de Gamache.

Car. Coypel pinxit. — J. V. Schley sculp. 1745.

PLANCHE XIII

Entrée de l'amour et de la Richesse aux Noces de Gamache.

Car. Coypel pinx. — P. Tanjé sculp.

PLANCHE XIV

Don Quichotte protege Basile, qui epouse Quiterie par une ruse d'amour.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculp.

PLANCHE XV

Don Quichotte, prenant des Marionnettes pour des Maures, croit, en les combattant, secourir deux Amans Fugitifs.

Car. Coypel pinx. — B. Picart sculp.

PLANCHE XVI

Don Quichotte fait demander par Sancho à la Duchesse la permission de la voir.

Car. Coypel pinx. — J. V. Schley sculp. 1742.

PLANCHE XVII

Don Quichotte est servi par les Demoiselles de la Duchesse.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculp.

PLANCHE XVIII

Don Quichotte est lavé par les Dames de la Duchesse, qui feignant que l'eau manque, lui laissent le savon sur le visage.

Cochin filius invenit. — P. Tanjé sculp.

PLANCHE XIX

Sancho est poursuivi par les Marmitons du Duc, qui s'efforcent de lui faire la barbe avec la lavure de la vaisselle.

F. Boucher invenit. — P. Tanjé sculp.

PLANCHE XX

Poltronerie de Sancho a la chasse.

Ch. Coypel pinx. — S. Fokke sculp.

PLANCHE XXI

La Doloride, affligée de sa Barbe, vient prier Don Quichotte de la venger.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart sculp.

PLANCHE XXII

Don Quichotte et Sancho, montés sur un Cheval de Bois, simagent (*sic*) traverser les Airs, pour aller vanser (*sic*) Doloride.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculp.

PLANCHE XXIII

Départ de Sancho pour l'Isle de Barataria.

Car. Coypel pinxit. — J. V. Schleg sculp. 1745.

PLANCHE XXIV

Entrée de Sancho dans l'Isle de Barataria.

Car. Coypel pinx. — P. Tanjé sculp.

PLANCHE XXV

Memorable Jugement de Sancho.

Car. Coypel pinx. — J. V. Schleg sculp. 1743.

PLANCHE XXVI

La Table de Sancho Gouverneur est servie magnifiquement ; mais sitost qu'il veut manger, le Medecin Pedro Rezzio fait enlever les plats.

Car. Coypel pinx. — J. V. Schleg sculp. 1745.

PLANCHE XXVII

La Dame Rodrigue, s'entretenant de nuit avec Don Quichotte, est surprise par les Demoiselles de la Duchesse.

Ch. Coypel pinx. — B. Picart delin. et sculp.

PLANCHE XXVIII

Sancho reçoit dans une Etable l'ordre de Chevalier, Don Quichotte voulant faire la Cérémonie de lui frapper l'épaule de son épée,

la tire avec tant de violence, parcequ'elle étoit rouillée dans le fourreau, que le pauvre Sancho en reçoit un cruel revers par les machoires.

Tremolieres pinx. — P. Tanjé sculp.

PLANCHE XXIX

Don Quichotte dans un bal chez Don Antonio, est si fatigué par deux Dames qui le font danser tour à tour, qu'il est contraint de se coucher par terre. L'amour qu'elles lui témoignent malicieusement, leur attire son indignation.

N. Cochin fils invenit. — J. V. Schley sculp. 1745

PLANCHE XXX

Don Quichotte consulte la teste enchantée chez Don Antonio Mereno (*sic*).

Car. Coypel pinx. — J. V. Schley sculp. 1745.

PLANCHE XXXI

Don Quichotte est délivré de sa folie par la Sagesse.

Car. Coypel pinx. — J. V. Schley sculp. 1742.

H

“L’Espagne” de Beaumarchais

Dans une longue lettre du 24 décembre 1764, adressée au duc de La Vallière, Beaumarchais décrit avec l’entrain qu’on lui connaît, mais aussi avec une précision d’observateur, les mœurs publiques, les coutumes gouvernementales, les institutions politiques d’une nation qu’il estime, évidemment, originale et pleine d’intérêt.

Il déclare d’abord qu’en Espagne « l’adage favori est *poco a poco* », qu’on ne s’y presse jamais, et que notre vivacité française, — laquelle, d’ailleurs, dégénère fréquemment en impatience, — y est peu considérée : « On n’en tient compte, et rien ne va que le train ordinaire. » Cette lenteur espagnole lui donne tout loisir, — un loisir « involontaire », dit-il, — d’étudier de son mieux « le pays où il vit et les hommes qui l’habitent. » Et voyez comme, s’il y a lieu de critiquer, il convient aussi d’admirer ; sans doute l’insouciance fait là-bas le fond du caractère, mais ce défaut est compensé par trois vertus de prix : la bonté, la sobriété, la patience. Chez les grands, Beaumarchais signale une tare, presque un vice : le goût et la manie du faste. Ils ont des valets en si grand nombre que « le duc d’Arcos, capitaine des gardes, paye au moins pour 100.000 écus de gages par an. » Et le duc de Medina-Celi porte encore plus loin ce luxe de représentation. « Tout le reste » imite les plus grands seigneurs, et ainsi « va plus en raison de son rang que de ses moyens. » Pour le peuple, Beaumarchais a trop de bons yeux et trop de malice pour ne pas remarquer qu’il allie « une dévotion superstitieuse à une assez grande corruption de mœurs », qu’en particulier la jalousie fameuse des maris ne se produit plus guère avec éclat, sauf en quelques villes de province, que les femmes enfin jouissent d’une « douce liberté », dont on n’entend point dire qu’elles négligent d’ordinaire les avantages. Mettons qu’il y ait là un peu de médisance : à un Français du XVIII^e siècle, la chose est permise. Et, puisqu’il ne faut rien cacher, ne dissimulons pas non plus que Beaumarchais trouve indécentes la plupart des coutumes et distractions populaires ; elles ont « une saillie de déraison et de cynisme qu’on ne rencontre point ailleurs. » Y a-t-il rien, par exemple, qui choque plus l’honnêteté que les danses grenadines et mauresques,

« délices du peuple », que le *fandango* « dont la musique est d'une vivacité extrême, et dont tout l'agrément consiste en quelques pas ou figures lascives. » Cette nation, si peu scrupuleuse sur ses plaisirs, est-elle en outre, comme on l'affirme, d'une bigoterie cruelle ? L'Inquisition y demeure-t-elle toujours ce farouche tribunal, honte d'un pays civilisé ? « Cette terrible inquisition, dit notre auteur, sur laquelle on jette feu et flamme, loin d'être un tribunal despotique et injuste, est, au contraire, le plus modéré des tribunaux par les sages précautions que Charles III, à présent régnant, a prises contre les abus dont on pouvait avoir à se plaindre ; il est composé non seulement de juges ecclésiastiques, mais aussi d'un conseil de séculiers dont le roi est le premier des officiers ; la plupart des grands de la première classe remplissent les autres places, et la plus grande modération résulte du combat perpétuel des opinions de tous ces juges, dont les intérêts sont diamétralement opposés. »

Mais est-ce bien à nous, Français, de faire la grimace à ce seul nom d'Inquisition, et de nous montrer dédaigneux, quand nous avons, de notre côté, une justice dont les arrêts ne manquent pas d'arbitraire ni d'élégante fantaisie ? « Les Espagnols nous reprochent avec raison nos lettres de cachet, dont l'abus leur paraît être la plus violente des inquisitions. » Et, généralement parlant, peut-on dire que les Espagnols, même les plus humbles, soient despotiquement asservis, et, en conséquence, misérables ? Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on parcourt leur pays, c'est à coup sûr le délabrement de leurs grands chemins. Mais songeons qu'ils n'ont point nos corvées, « fléau, disent-ils, bien plus terrible aux malheureux habitants de la campagne, que le mauvais état des routes n'est incommode aux voyageurs. » Et si la prévoyance fait quelquefois défaut au gouvernement, n'arrive-t-il pas que la bonté du roi, sa charité toujours prête, atténuent les souffrances causées par l'incurie de quelque ministre ? Le bien et le mal se balancent donc en Espagne comme ailleurs ; et il ne faut pas, inconsidérément, fermer les yeux au premier pour ne voir que le second.

A Beaumarchais enfin n'ont pas échappé deux traits fort caractéristiques et qui prouvent que son regard a pénétré bien au-delà de l'apparence superficielle : la prévention des Espagnols contre les usages étrangers, et, — inversement, — l'esprit d'équité démocratique dont s'inspirent leurs relations entre eux. L'hostilité contre tout ce qui vient du dehors est des plus vives. C'est un excès où se portent même beaucoup de gens distingués, « très-peuple à cet égard. » Nous sommes, nous, Français, les moins épargnés. Mais Beaumarchais, soucieux d'impartialité, constate aussitôt que c'est notre faute, et la juste rançon de notre outre-cuidance : « Je ne puis disconvenir que le ton moqueur et tranchant de la plupart des Français qui viennent ici contribue beaucoup à entretenir cette espèce de haine : c'est l'aigreur qui paie la moquerie. » Pour ce qui est d'eux-mêmes, les Espagnols ignorent les jalousies qui naissent des compétitions : c'est au mérite qu'ils réservent les avantages ; le mérite seul procure les grands emplois, et rien ne prévaut là-contre, ni biens de fortune, ni noblesse antique : « Dans le haut état, il n'y a

d'autre considération que la personnelle ; je ne m'aperçois pas que le rang en donne à ceux qui n'ont ni crédit dans les affaires, ni ce qu'on appelle qualités transcendantes. »

Qu'importent, après cela, quelques erreurs du goût chez Beaumarchais ? Ainsi il a jugé détestable une partie du théâtre castillan, — le théâtre sérieux : ces spectacles-là, écrit-il, ne valent rien, soit pour la « décence », soit pour le « jeu ». Et « ils peuvent très bien figurer avec ceux de Hardy et de ses contemporains. » La musique, au contraire, « peut marcher immédiatement après la belle italienne et avant la nôtre. » Quant aux *tonadillas* et aux *sainetes*, leur chaleur, leur mouvement, leur gaieté dédommagent de l'ennui que l'on a essuyé à entendre tant de « drames insipides ». Beaumarchais s'est toujours enchanté du pittoresque expressif et de la vivacité piquante.

Fable de Florian intitulée : "Don Quichotte"

DON QUICHOTTE

Contraint de renoncer à la chevalerie,
 Don Quichotte voulut, pour se dédommager,
 Mener une plus douce vie,
 Et choisit l'état de berger.
 Le voilà donc qui prend panetière et houlette,
 Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert,
 Sous le menton faisant rosette.
 Jugez de la grâce et de l'air
 De ce nouveau Tircis ! Sur sa rauque musette
 Il s'essaye à charmer l'écho de ces cantons,
 Achète au boucher deux moutons,
 Prend un roquet galeux, et dans cet équipage,
 Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de longtemps,
 Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,
 Au milieu de la neige il chante le printemps.
 Point de mal jusque-là : chacun, à sa manière,
 Est libre d'avoir du plaisir.
 Mais il vint à passer une grosse vachère ;
 Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,
 Court, et tombe à ses pieds : O belle Timarette,
 Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs
 Comme le lis parmi les fleurs ;
 Cher et cruel objet de ma flamme secrète,
 Abandonne un moment les soins de tes agneaux ;
 Viens voir un nid de tourtereaux
 Que j'ai découvert sur ce chêne.
 Je veux te le donner : hélas ! c'est tout mon bien.
 Ils sont blancs : leur couleur, Timarette, est la tienne ;
 Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.
 A ce discours, la Timarette,
 Dont le vrai nom était Fanchon,

Ouvre une large bouche, et, d'un œil fixe et bête,
Contemple le vieux Céladon,

Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,
Paraissant tout à coup, tombe à coups de bâton

Sur le berger tendre et fidèle,

Et vous l'étend sur le gazon.

Don Quichotte criait : Arrête,

Pasteur ignorant et brutal !

Ne sais-tu pas nos lois ? Le cœur de Timarette

Doit devenir le prix d'un combat pastoral ;

Chante, et ne frappe pas. Vainement il l'implore ;

L'autre frappait toujours, et frapperait encore,

Si l'on était venu secourir le berger.

Et l'arracher à sa furie.

Ainsi, guérir d'une folie,

Bien souvent ce n'est qu'en changer.

(*Fables* de Florian suivies des Poèmes de Ruth et de Tobie et autres Poésies... Paris, éd. de 1846, livre IV, fable XX.)

BIBLIOGRAPHIE

(1605-1815)

Textes

(par ordre chronologique) (1)

El Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Dirigido al Duque de Bejar, Marques de Gibrleon, Conde de Benalcaçar, y Bañares, Vizconde de la Puebla de Alcozer, Señor de las villas de Capilla, Curiel, y Burguillos. Madrid, Juan de la Cuesta, 1605, in-4°, xii-316 p. [Autre éd. Madrid, Juan de la Cuesta, 1608, in-4°, xii-277 p.].

Secunda Parte del Ingenioso Cavallero Don Quixote de la Mancha. Por Miguel de Cervantes Saavedra autor de su primera parte. Dirigida à don Pedro Fernandez de Castro, Conde de Lemos, de Andrade, y de Villalva, Marques de Saria, Gentilhombre de la Camara de su Magestad, Comendador de la Encomienda de Peñafiel y la Zarça, de la Orden de Alcantara, Virrey, Governador, y Capitan General del Reyno de Napoles, y Presidente del supremo Consejo de Italia. Bruxelles, Huberto Antonio, 1616, in-8°, viii-687 p.

Vida y Hechos del Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha. Compuesta por Miguel de Cervantes Saavedra. Con muy bellas Estampas, gravadas sobre los Dibujos de Coypel, primer Pintor de el Rey de Francia. La Haye, P. Gosse et A. Moetjens, 1744, 4 t. in-8°. — T. I : 175 p., xxxii-224 p. — T. II : 406 p. — T. III : 414 p. — T. IV : 407 p.

El Ingenioso Hidalgo Don Quixote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Nueva edicion corregida por la Real Academia española. Madrid, Don Joaquin Ibarra, 1780, 4 t.

(1) Nous ne citons que les textes dont nous nous sommes servi pour l'étude comparative des traductions françaises ; et nous ne croyons pas utile d'énumérer leurs éditions successives (Voir, à ce sujet, Rius, *Bibliografia critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, t. I).

in-fol. T. I : ccxxiv-199 p. — T. II : 418 p. — T. III : xiv-306 p. — T. IV : 346 p.

El Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra. Edición critica anotada por Francisco Rodriguez Marin, individuo de número de la Real Academia Española y director de la Biblioteca Nacional. Madrid, Impr. de la « Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos », 1916-1917, 6 t. in-4°. T. I : xxix-479 p. — T. II : 498 p. — T. III : 482 p. — T. IV : 486 p. — T. V : 502 p. — T. VI : 451 p.

El Ingenioso Hidalgo Don Quijote de la Mancha, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra, Novísima edición corregida con presencia de la edición príncipe y de las demás de Juan de la Cuesta, dialogada y reformada con arreglo a la moderna ortografía, y conteniendo algunas notas aclaratorias inspiradas en las de varios autores, entre otros Clemencin, Pellicer, Covarrubias, Cortejón, Rodriguez Marin, etc. Barcelona, Henrich y C^a, 1915, in-8°.

II

Traductions

(par ordre chronologique)

Le Curieux Impertinent. El Curioso Impertinente. Traduit d'Espagnol en François, par Ni. Baudouin. Paris, Jean Richer, 1608, in-12, 124 p.

Homicidio de la Fidelidad y la Defensa del Honor. Le Meurtre de la Fidélité, et la Defense de l'Honneur. Où est racontée la triste, et pitoyable aventure du Berger Philidon, et les raisons de la belle et chaste Marcelle accusée de sa mort. Avec un Discours de Don Quixote, De l'excellence des Armes sur les Lettres. Paris, Jean Richer, 1609, in-16, 125 p.

L'Ingenieux Don Quixote de la Manche composé par Michel de Cervantes, Traduit Fidèlement d'Espagnol en François, Et dédié au Roy Par Cesar Oudin, Secrétaire Interprète de Sa Majesté, es Langues Germanique, Italienne, et Espagnole : Et Secret, ordinaire de Monseigneur le Prince de Condé. Paris, Jean Foüet, 1614, in-8°, viii-720 p.

Le Valeureux Don Quixote de la Manche, ou l'Histoire de ses Grands Exploits d'armes, fideles Amours, et Adventures estranges. Œuvre non moins utile que de plaisante et delectable lecture. Traduit fidelement de l'Espagnol de Michel de Cervantes, et dédié au Roy. Par Cesar Oudin... Seconde Edition reveuë et corrigée. Paris, Jean Foüet, 1616, in-8°, viii-720 p.

Le Valeureux Don Quixote... Par Cesar Oudin... Troisième Edition reveuë et corrigée. Paris, Jean Foüet, 1620, in-8°, viii-720 p.

Le Valeureux Don Quixote... Par Cesar Oudin... Quatriesme Edition reveuë et corrigee de nouveau. Paris, Jean Mestrais, 1625, in-8°, viii-736 p.

Seconde Partie de l'Histoire de l'Ingenieur, et Redoutable Chevalier, Dom-Quichot de la Manche. Composée en Espagnol, Par Miguel de Cervantes, Saavedra. Et traduite fidelement en nostre Langue, Par F. de Rosset. Paris, Veuve Jacques du Clou, et Denis Moreau, 1618, in-8°, iv-878 p.

L'Histoire de l'Ingenieur et Redoutable Chevalier. Dom Quichote de la Manche... Par F. de Rosset. Seconde Edition. Paris, Denys Moreau, 1622, in-8°, iv-877 p.

L'Histoire de l'Ingénieux et redoutable Chevalier Don-Quichot... Composée... de Cervantes Saavedra. Et traduite par F. de Rosset. Troisième Edition. Paris, Jean Mestais (*sic*), 1625, in-8°, iv-877 p. [La 4^e éd. du *Valeureux Don Quixote... Par César Oudin*, et ce volume-ci constituent la première édition française du *Don Quichotte* complet : tous deux portent la même date, la même indication de lieu et d'imprimeur].

Le Valeureux Don Quixote de la Manche... Traduit fidelement... Par Cesar Oudin... Tome I, Paris, Denys Moreau, 1632, in-8° viii-736 p. [Voir sur cette édition Rius, *Bibliografía critica de las Obras de Miguel de Cervantes Saavedra*. Madrid, 1895, t. I, p. 209.]

Le Valeureux Dom Quixote de la Manche, ou... Traduit... Dedié au Roy par Cæsar Oudin... Tome Premier, Paris, Antoine Coulon, 1639, in-8°, viii-730 p. [Une autre éd. exactement pareille à celle-ci a paru la même année chez Arnould Cottinet.]

L'Histoire de l'Ingenieur, et Redoutable Chevalier, Dom Quixote... Et traduite fidelement en nostre Langue, par F. de Rosset. Tome II. Paris, Antoine Coulon, 1639, in-8°, ii-783 p. [Le volume précédent et celui-ci constituent la deuxième édition française du *Don Quichotte* complet : tous deux portent la même date, la même indication de lieu et d'imprimeur.]

Le Valeureux Dom Quixote... Dedié au Roy par Cæsar Oudin... Tome Premier... Rouen, David Ferrand..., 1646, in-8°, iii-730 p.

L'Histoire de l'Ingenieur... Don Quixote... traduit... par F. de Rosset. Tome II... Rouen, Jacques Caillové, 1646, in-8°, ii-783 p. [La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de cette édition — les deux tomes compris — avec l'indication suivante : « A Rouen, chez Jean Berthelin, 1646. »]

Histoire du Redoutable et Ingenieux Chevalier Dom Quixote... Traduit... par F. de Rosset. Derniere Edition augmentée de figures en Taille douce. Orleans, Gilles Hotot, 1665, 2 t. grand in-12. T. I : viii-676 p. — T. II : ii-660 p. [Première édition française avec gravures. — La traduction du tome I est de César Oudin, bien que la page du titre porte « traduit par F. de Rosset ».]

Histoire du Redoutable et Ingenieux Chevalier Dom Quixote... Traduite... par F. de Rosset. Dernière Edition, augmentée et enrichie de Figures en Taille douce... Orleans... et Paris, Par la Compagnie des Libraires du Palais, 1665, 2 t. in-12. [Reproduction exacte de l'édition précédente. — Le t. II manque à la Bibliothèque Nationale.]

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche... Paris, Claude Barbin, 1678, 4 t. grand in-12. — T. I : v-518 p. — T. II : 525 p. — T. III : 567 p. — T. IV : 628 p. [Première Edition de la Traduction de Filleau de Saint-Martin]. [2 vol. de Continuation : T. V : 1695. — T. VI : 1713.]

Histoire de l'Admirable Don Quichotte de la Manche... Seconde Edition... Paris, Claude Barbin, 1679, 4 t. in-12. [Reproduction exacte de l'édition précédente.]

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche... Suivant la Copie, imprimée. Paris, Claude Barbin, 1681, 4 t. petit in-12. — T. I : vi-380 p. — T. II : 405 p. — T. III : iv-400 p. — T. IV : vi-456 p. [Ed. accompagnée d'un t. V. Amsterdam, Pierre Mortier, 1696.]

Histoire de l'Admirable Don Quichotte de la Manche... Lyon, Thomas Amaulry, 1681, 4 t. petit in-12. [Copie de l'édition précédente.]

Histoire... Quixotte... Paris, Cl. Barbin, 1685, 4 vol. [Ed. accompagnée d'un 5^e vol. Amsterdam, Pierre Martin, 1696.]

Histoire de l'Admirable Don Quichotte de... Seconde Edition... Lyon, Thomas Amaulry, 1691, 4 t. petit in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quixotte... Amsterdam, Abraham Wolfgang, 1692, 4 t. petit in-12. — T. I : vi-380 p. — T. II : iii-392 p. — T. III : iv-400 p. — T. IV : iv-457 p.

Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche. Troisième Edition... Paris, Claude Barbin, 1695, 5 t. petit in-12. — T. I : x-518 p. — T. II : iv-525 p. — T. III : iv-567 p. — T. IV : 628 p. — T. V : 581 p.

Histoire de l'admirable Don Quixotte de la Manche... Amsterdam, Pierre Mortier, 1695, 4 t. petit in-12. [Copie de l'édition de 1692.] [Ed. accompagnée du t. V (1696).]

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche... Amsterdam, Pierre Mortier, 1700, 5 t. petit in-12. [Copie de l'édition précédente.] [Le 2^e tome de la continuation (t. VI) s'y trouve quelquefois joint.]

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche. Nouvelle Edition revuë et corrigée... Paris, Veuve : Barbin, 1704, 5 t. petit in-12. [Copie de l'édition précédente] [le 2^e tome de la Continuation (t. VI) s'y trouve quelquefois joint.]

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche. Revuë, corrigée et augmentée de quantité de Figures... Bruxelles, Guillaume Fricx, 1706, 2 t. grand in-8°. — T. I : xii-648 p. — T. II : iv-708 p.

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche. Traduite de l'Espagnol de Michel de Cervantes. Nouvelle Edition, Revue, corrigée et augmentée... Paris, Par la Compagnie des Libraires... 1713, 6 t. grand in-12. — T. I: ix-440 p. — T. II: iv-432 p. — T. III: v-442 p. — T. IV: vi-532 p. — T. V: 482 p. — T. VI: 501 p. [les 2 derniers tomes forment la Continuation.]

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche. Nouvelle Edition, revuë, corrigée et augmentée considerablement ; et des Notes à la marge de tout ce que ce Livre contient ; avec cinquante huit figures en taille douce... Lyon, Thomas Amaulry, 1717, 6 t. in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche. En VI Volumes. Nouvelle Edition, Revuë, corrigée et augmentée... Amsterdam, chez les Freres Wetstein, 1717, 6 t. petit in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Paris, Par la Compagnie des Libraires, 1722, 6 t. grand in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quixotte de la Manche. Nouvelle Edition... Lyon, Thomas Amaulry, 1723, 6 t. in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Paris, Par la Compagnie des Libraires, 1732, 6 t. grand in-12.

Histoire de l'admirable Don Quichotte... Paris, Jean de Nulli, 1733, 6 t. in-12.

Histoire de l'admirable Don Quixotte (avec la continuation d'Avellaneda). Paris, Saugrain, 1733, 6 t. in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Amsterdam, Pierre Humbert, 1735, 6 t. petit in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Lyon, Rigollet, 1738, 6 t. grand in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Paris, Clousier..., Lambert Durand..., David..., Damonneville..., 1741, 6 t. grand in-12. [Certains exemplaires de cette même édition portent la mention suivante : Paris, Saugrain, 1741.]

Le Curieux Impertinent, au t. II des *Nouvelles Exemplaires de Michel de Cervantes Saavedra, Auteur de Don Quichotte.* Traduction et Edition nouvelle. Augmentée de trois Nouvelles qui n'avoient point été traduites en François, et de la Vie de l'Auteur. Par M. l'abbé S. Martin de Chassonville. *Enrichie de Figures en taille douce...* Lausanne et Geneve, Marc-Mic. Bousquet et Comp. 1744, 2 t. grand in-12. [Autres éditions : Lausanne, 1759, — Amsterdam et Leipzig, 1768.]

Les Principales Aventures de l'Admirable Don Quichotte, Représentées en Figures par Coypel, Picart le Romain, et autres habiles maîtres : avec les explications des XXXI planches de cette magnifique collection, tirées de l'original espagnol de Miguel de Cervantes... La Haye, Pierre de Hondt, 1746, grand in-4°, viii-330 p.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Francfort, en Foire, Jean François Bassompierre, Libraire de Liege, 1750, 6 t. petit in-12.

- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* Paris, Aux dépens des Libraires associés, 1752, 6 t. grand in-12. [Cette édition est la première qui contienne le Prologue mis par Cervantes à la I^{re} Partie, prologue traduit non par Filleau de Saint Martin, mais par Thémiseul de Saint-Hyacinthe dans son curieux ouvrage : *Le Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1714).]
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* Paris, Bordelet, 1754, 6 t. grand in-12. [D'autres éditions faites à Paris, et à la même date, portent comme noms de libraires : David ou Gissey.]
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* Francfort en Foire, J. F. Bassompierre, Pere et Fils, Liège, 1757, 6 t. petit in-12.
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte de la Manche, Traduite de l'Espagnol de Michel de Cervantes.* Enrichie des belles figures dessinées de Coypel et gravées par Folkema et Folkke... Amsterdam et Leipzig, chez Arkstee et Merkus, 1768, 6 t. grand in-12. — T. I: vi-370 p. — T. II: 369 p. — T. III: 371 p. — T. IV: 453 p. — T. V: 420 p. — T. VI: 422 p.
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* La Haye, Bassompierre, Pere, Libr. à Liege, — Van den Berghen, Libr. à Bruxelles, 1768, 6 t. petit in-12.
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* Paris; Par la Compagnie des Libraires, 1768, 6 t. grand in-12.
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* Paris, David, l'aîné, 1769, 6 t. petit in-12.
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* Paris, Par la Compagnie des Libraires, 1771, 6 t. grand in-12.
- Histoire de l'Admirable Don Quichotte...* La Haye, Bassompierre... à Liege, — Van den Berghen... Bruxelles, 1773, 6 t. in-12.
- Les Principales Aventures de l'Admirable Don Quichotte, Représentées en Figures* par Coypel, Picart le Romain, et autres habiles Maîtres ; avec les explications des trente-une Planches de cette magnifique collection ; Tirées de l'Original Espagnol de Miguel de Cervantes... La Haye, Et se trouve à Paris, chez Bleuët, Libraire, 1774, 2 t. grand in-12. [C'est une copie, en format réduit, de la grande édition de La Haye (1746).]
- Les Principales Aventures de l'Admirable Don Quichotte, Représentées en Figures* par Coypel, Picart le Romain... Liege, J. F. Bassompierre, 1776, grand in-4°, viii-356 p. [Réimpression de l'édition de La Haye (1746).]
- Histoire de l'Admirable et Incomparable Don Quichotte de la Manche.* Nouvelle Edition ; Revue avec soin sur l'Original de Michel de Cervantes, et beaucoup plus correcte que les précédentes, avec figures... Paris, Barrois, Aîné, 1777, 4 t. grand in-12. — T. I : 500 p. — T. II: 525 p. — T. III: 564 p. — T. IV: 571 p. [C'est la traduction de Filleau de Saint-Martin, revue et considérablement abrégée par Vacquette d'Hermilly. Les 4 tomes de cette édition

contiennent, avec l'ouvrage de Cervantes, la Continuation de Filleau.]

Le Sot Curieux [c. à d. *Le Curieux Impertinent*], V^{ve} Duchesne, 1777, au t. I de la Collection suivante :

Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantes, Traduction nouvelle avec des Notes, ornée de douze belles Figures. Par Lefebvre de Villebrune. Paris, Defer Demaisonneuve, 1788, 2 t. grand in-8° [Dans ce recueil, chaque Nouvelle a sa page de titre et sa pagination distinctes.]

Histoire de l'Admirable Don Quichotte de la Manche, En VI volumes... Rouen, Pierre Machuel, 1781, 6 t. in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Lyon, Amable Leroy, 1781, 6 t. grand in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Liège, J. F. Bassompierre, 1782, 6 t. petit in-12.

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Hambourg, J. G. Virchaux, 1782. [Réimpression de l'édition précédente.]

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Lyon, Amable Leroy, 1793, 6 t. grand in-12.

Les Principales Aventures de l'Admirable Don Quichotte, Représentées en Figures par Coypel, Picart le Romain... Bruxelles, B. Le Francq, 1795, in-4°, viii-356 p.

Les principales aventures de l'admirable Don Quichotte de la Manche, Tirées de l'original espagnol de Miguel de Cervantes. Lille, C. F. J. Lehoucq, 3 t. in-18. — T. I: 212 p. — T. II: 215 p. — T. III: 192 p. [Petite et défectueuse édition, imprimée vers 1796, qui contient seulement l'explication des 31 planches de Coypel... sans les planches.]

Histoire de l'Admirable Don Quichotte... Paris, Fr. Dufart, an VI (1798), 4 t. in-8°. [Le format adopté a permis de faire entrer dans ces 4 tomes toute la matière des 6 tomes habituels.]

Don Quichotte de la Manche, Traduit de l'Espagnol de Michel de Cervantes par Florian ; Ouvrage posthume. De l'Imprimerie de P. Didot l'Aîné, Paris, chez Deterville, An VII (1799), 3 t. grand in-8°. — T. I : xvi-367 p. — T. II : 414 p. — T. III : 418 p. [Première Edition de la Traduction de Florian.]

Don Quichotte de la Manche, Traduit... Par Florian ; Ouvrage posthume orné de 24 Figures... De l'imprimerie de P. Didot l'Aîné, Paris, Deterville, An VII, 6 t. in-18.

Don Quichotte... Traduit... Par Florian... Paris, De l'imprimerie de P. Didot l'aîné ; *Et se trouve à Leyde*, chez les Freres Murray, Libraires, 1800, 6 t. petit in-12.

Don Quichotte... Traduit... Par Florian. Nouvelle édition, Leipsic, 1800, Chez Gérard Fleischer, 3 t. petit in-8°. — T. I: 290 p. — T. II: 339 p. — T. III: 312 p.

Don Quichotte... Traduit... par Florian... De l'imprimerie de Guilleminet, Paris, Chez Deterville... An X, 1802, 6 t. in-18.

Don Quichotte... Traduit... par Florian... Paris, Gide, An 1806, 6 t. in-18.

Œuvres choisies de Cervantes. Traduction Nouvelle, Par H. Bouchon Dubournial, Ancien Ingénieur.. Paris, Imprimerie des Sciences et des Arts, 1807, 8 t. in-12, — T. I: 1 p. (errata), 13 p. (préface du Traducteur), 132 p. (Vie de Cervantes), xx-231 p. — T. II, 396 p. — T. III: 319 p. — T. IV: 366 p. — T. V: 391 p. — T. VI: 402 p. — T. VII: 391 p. — T. VIII: 349 p. [Cette édition est ornée du portrait de Cervantes, et de 15 planches par Charles Dusaulchoy.] [Une autre édition de 1809 ne contient que 6 tomes.]

Don Quichotte... Traduit... Par Florian... Paris, H. Nicolle, An 1808, 6 t. petit in-18.

Don Quichotte... Traduit... Par Florian... Paris : De l'Imprimerie de P. Didot l'ainé. Réimprimé à Londres, et se trouve chez Didier et Tebbett... 1809, 6 t. in-24.

Don Quichotte... Traduit... Par Florian... Paris, Briand, 1810, 6 t. in-24.

III

Adaptations et Imitations

(par ordre chronologique) (2)

A. — NOUVELLES, ROMANS, POÈMES

SOREL (Charles). *L'Anti-roman ou l'Histoire du berger Lysis, accompagnée de ses Remarques*. Paris, Toussaint du Bray, 1633-1634, 4 t. in-8° formant 2 vol. de xiii-1136 p., iv-1134 p. [1627-1628.]

MONTLUC (Adrien de), comte de Cramail, *Le Dom Quixote Gascon*, dans *Les Jeux de l'Inconnu*. Paris, chez T. de la Ruel, P. Rocolet, A. de Somerville, N. Bessin, A. Courbé, 1630, in-8°.

DU VERDIER, *Le Chevalier Hipocondriaque*. Paris, Pierre Billaine, 1632, in-8°.

DU BAIL, *Le Gascon Extravagant, Histoire comique*. Paris, Cardin Besogne, 1639, in-8°. [1637], 580 p.

SUBLIGNY (Perdoux de), *La Fausse Clélie, Histoire françoise, galante et comique*. Paris, Pierre Witte, 1712, in-12 [1670].

(2) Dans ce paragraphe III, nous mettons entre [] la date de la 1^{re} édition, quand nous nous sommes servi d'une édition postérieure.

PHILIPPE, duc d'Anjou, *Dom Quichote*, Tome V, 1693, ms. (Cote actuelle à la Biblioteca Nacional de Madrid : Ms. 370), in-8°, 55 p.

SAINT-MARTIN (Filleau de), *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, Tome cinquième. Paris, Claude Barbin, 1695, in-8°, 581 p.

— *Continuation de l'histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, Nouvelle édition, Reveuë, corrigée et augmentée. Tome VI et Dernier. Paris, Par la Compagnie des Libraires, 1713, in-8°, 501 p.

— *Histoire de l'admirable Don Quichotte*. Paris, par la Compagnie des Libraires, 1722, 6 t. grand in-12 (4 pour la traduction, 2 pour la continuation. — Ce sont ces 2 vol. de continuation dont nous nous sommes servi pour notre étude.)

LESAGE, *Nouvelles aventures de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, composées Par le Licencié Alonso Fernandez de Avellaneda : Et traduites de l'Espagnol en François, pour la première fois. Paris, chez la Veuve de Claude Barbin, 1704, 2 t. in-12. — T. I: VIII-447 p. — T. II: IV-509 p.

LESAGE (ou plutôt un Continuateur anonyme), *Suite nouvelle et véritable de l'histoire et des aventures de l'incomparable Don Quichotte de la Manche*. Traduite d'un Manuscrit Espagnol de Cide-Hamet Benengely son véritable historien. Paris, Ch. Le Clerc, Pierre Huet, et Pierre Prault, 1722, 6 t. in-12. (Les 4 derniers portent la date de 1726). (Le VI^e tome de cette Suite s'intitule : *Histoire de Sancho Pansa, alcade de Blandanda, servant de sixième et dernier Volume, à la suite nouvelle des Aventures de Don Quichotte*. Paris, Le Clerc, Saugrain, Huet, Prault, 1726, in-12.)

BORDELON (abbé Laurent), *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle, causées par la lecture des livres qui traitent de la Magie, du Grimoire, des Démoniaques, Sorciers, Loupgaroux, Incubes, Succubes, e du Sabbat, des Fées, Ogres, Esprits Folets, Génies, Phantomes et autres Revenans, des Songes, de la Pierre Philosophale, de l'Astrologie Judiciaire, des Horoscopes, Talismans, Jours heureux et malheureux, Eclipses, Comètes et Almanachs, enfin de toutes les sortes d'Apparitions, de Divinations, de Sortileges, d'Enchantemens, et d'autres superstitieuses pratiques. Le tout enrichi de figures, e accompagné de Notes...* Amsterdam, E. Roger, P. Humbert, P. de Coup et les frères Chatelain, 1710; 2 t. en 1 vol. in-12.

MARIVAUX, *Pharsamon ou les Nouvelles Folies Romanesques*. Paris, Prault pere, 1737, 2 vol. in-12 (*Pharsamon* a été composé dès 1713. Nous le classons d'après cette date, non d'après la date de parution en librairie.)

— *La Voiture embourbée*, dans *Voyages imaginaires, songes, visions, et Romans cabalistiques*, t. 30, Amsterdam, 1788 [1713].

Les Regrets de Sancho-Pança sur la mort de son asne, ou Dialogue

de *Sancho et de Don Quichotte sur le même sujet, et autres Nouvelles en vers*. Paris, Veuve Laisné, et J. Mongé, 1714, in-12, II-52 p.

Histoire du grand et véritable chevalier Caissant. Paris, Claude Bauche et Joseph Mongé, 1714, in-12, II-154 p.

Suite de l'histoire du grand et véritable chevalier Caissant. Paris, Claude Bauche et Joseph Mongé, 1716, in-12, 142 p.

Le Desespoir Amoureux, avec les nouvelles visions de Don Quichotte. Histoire espagnole. Amsterdam, Josué Steenhouwer et Hermanus Uytwerf, 1715, petit in-12, III-320 p.

M^{me} L*** [LÉVÊQUE] (selon Barbier), *Sancho Pança, Gouverneur. Poème burlesque*. Amsterdam, Nicolas Desbordes, 1738, in-12, 26 p.

PESSÉLIER, *Nouveaux Dialogues des Morts. Seconde Partie*. Aux Champs Elisées, 1753, petit in-12.

CAZOTTE, *Ollivier*, poème. Paris, Pierre Didot l'Aîné, An VI (1798), 2 t. in-8° [1763].

M^{me} D'USSIEUX, *Le Nouveau Don Quichotte, Imité de l'Allemand de M. Wieland*. Bouillon, Imprimerie de la Société Typographique, 1770, 4 t. in-8°.

Don Quichotte Femelle. Traduction libre de l'Anglais (de Sophie Lennox), Lyon, chez les Libraires Associés, 1773, 2 vol. in-12.

JOUFFREAU DE LAGERIE (Abbé). *Don Quichotte, Poème heroï-comique*. Montauban, P.-T. Cazaméa, 1782, 2 fasc. in-12.

FLORIAN, *Don Quichotte*, fable XX, livre IV des *Fables*. Paris, P. Didot l'aîné 1792, in-8°, 204 p. (autre éd. : Paris, 1846, in-12.)

B. — BALLETS, MASCARADES, PIÈCES DE THÉÂTRE.

Le Ballet de Don Quichot dansé par Mrs Santenir. Les parties M. de Gap (3 fév. 1614), dans *Table des Ballets à 3. 4. et 5 parties qui se trouvent dans un Recueil fait en 1600 (?) par Michel Henry l'un des 24 Violons, copié sur l'original dudit Michel Henry*. (Bibliothèque Nationale, Recueil manuscrit de ballets et opéras, F. fr. 24357.)

L'Entrée en France de Don Quichot de la Manche, in-4°, 16 p. (sans ind. de lieu ni de date; cf. Paul Lacroix, *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIV* [1581-1652], t. III, p. 59-80.)

PICHOU, *Les Folies de Cardenio*, Tragi-comédie. Paris, François Targa, 1630, in-8°.

MONTLUC (Adrien de), comte de Cramail, *La Comédie de Proverbes*. Paris, François Targa, 1634, in-8°.

GUÉRIN DE BOUSCAL (Guyon), *Dom Quixote de la Manche*, Comédie. Paris, T. Quinet, 1639, in-4°.

- Dom Quichot de la Manche*, Comédie, 2^e partie. Paris, A. de Sommaville, 1640, in-4°.
- Le Gouvernement de Sanche Pansa*, Comédie. Paris, A. de Sommaville et A. Courbé, 1642, in-4°.
- DE BROSSE, *Le Curieux Impertinent ou le Jaloux*, Comédie. Paris, Nicolas de Sercy, 1645, in-4°.
- FOURCROY (l'avocat), *Sancho Pança* (vers 1659.)
- BÉJART (Madeleine), *Don Quichot ou les Enchantemens de Merlin* (représentée le 30 Janvier 1660.)
- DUFRESNY (Charles-Rivière), *Sancho Pansa*, Comédie (composée vers 1694).
- Mascarade de don Quichotte*, donnée à Marly devant Louis XIV (1700) [d'après Dangeau, *Journal*.]
- CADILLAN DE LAGARDE, *Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, Espagnol révolté*, Tragi-comédie. Strasbourg, J. Stadel, 1703, petit-in-12.
- BELLAVOINE, *Sancho-Pança*, 1706.
- CAMPISTRON, *Le Jaloux Désabusé*, Comédie. Paris, Pierre Ribou, 1710, in-12.
- DESTOUCHES (Néricault), *Le Curieux Impertinent*, Comédie en vers Paris, Pierre Ribou, 1711, in-12.
- FUSELIER, *Arlequin et Scaramouche vengeurs*, Divertissement, Précédé d'un Prologue, et suivi de Pierrot Sancho Pansa Gouverneur de l'Isle Barataria, Foire S. Laurent, 1710. — Paris, 1711, in-12.
- Jupiter curieux impertinent*, Divertissement, Foire S. Germain, 1711. — Paris, 1711, in-12.
- Arlequin Défenseur d'Homere*, Piece d'un acte. Par Monsieur F***, Foire S. Laurent, 1715 (pièce revue et corrigée par Lesage.)
- Prologue des Noces de Gamache et de Philemon et Baucis, ou le vieux monde*, 1722 (cf. Bibliothèque Nationale, Collection de pièces de théâtre, formée par M. de Soleinne, 9332 : *Théâtre inédit de Fuzelier*.)
- Le Serdeau des Théâtres*, Comédie par M. F***, 1723. — Paris, 1723, in-8°.
- DANCOURT, *Sancho Pança, Gouverneur*, Comédie en vers. Paris, Pierre Ribou, 1713, in-12.
- Jean-Nicolas DE BRASEY, comte de Lyon, *La Prévention ridicule ou la Caverne de Montesinos* (comédie imprimée dans le recueil suivant : *Mémoires politiques, amusans et satiriques, de Messire J. N. D. B. C. de L. Colonel du Régiment de Dragons de Casanski et Brigadier des Armées de Sa M. Czarienne*. A Veritopolis, chez Jean Disant Vrai, 1716, 3 vol. in-12.)
- COYPEL (Charles), *Les Folies de Cardenio*, Piece Heroï-comique : Deuxième Ballet dansé par le Roy, dans son Château des Tuille-

- ries, Au mois de Décembre 1720. De l'Imprimerie de Jean-Baptiste-Christophe Ballard, Seul Imprimeur du Roy pour la Musique. 1720. Par exprès Commandement de Sa Majesté. La Piece est de Mr Coypel le fils. La Musique de Mr de Lalande, Sur-Intendant de la Musique du Roy, etc. Le Ballet de Mr Balon, Maître de Danse de Sa Majesté et Compositeur des Ballets. Paris, in-4°.
- GAULTIER, *Basile et Quitterie*, Tragi-Comédie. Paris, Noel Pissot, 1723, in-8°.
- AUTRÉAU, *La Fille Inquiète ou le Besoin d'aimer*, comédie en trois actes, avec des divertissements, 1723, in-12.
- THIERRY, *La Bagatelle ou Sancho Pança Gouverneur*, opéra comique, en 2 actes, avec un Prologue et des Divertissements. Foire S. Laurent, 1727 (Bibliothèque Nationale, collection de pièces de théâtre, formée par M. de Soleinne, F. fr.: 9244; cf. un résumé de cette pièce dans F. fr. : n° 9339 [3415]).
- PANNARD, *Prologue. Domquichotte chez la Duchesse*, Ballet Pantomime. Représenté sur le théâtre de l'Opera Comique de la foire Saint-Laurent, Juillet 1734 (Bibliothèque Nationale, *Théâtre inédit* de Pannard, *manuscrit français*, 9323).
- GREFFEC et DE BLAMONT, Ballet de *Basile et Quitterie*, dansé à Versailles, le 7 mars 1740 (cf. *Mémoires du duc de Luynes*, éd. de 1860, t. III, p. 152).
- FAVART, *Don Quichotte chez la Duchesse*, Ballet comique en trois actes, représenté par l'Académie Royale de Musique en 1743. La musique est de M. Boismortier. Paris, N. B. Duchesne, 1760, in-8°.
- *Le Caprice amoureux ou Ninette à la Cour*, comédie en deux actes; meslée d'ariettes, parodiées de Bertolde à la Cour. Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mercredi 12 Mars 1756. Paris, N.-B. Duchesne, 1759, in-8°.
- VALOIS D'ORVILLE, *Dom Quichotte Polichinelle*. Parodie en 3 Actes. Du Ballet de D. Quichotte [Favart]. Pour les Marionnettes de la foire Saint-Germain, 1743 (Bibliothèque Nationale, *manuscrit français*, 9318).
- LA METTRIE, *La Faculté Vengée*. Comédie en trois actes. Par M. *** Docteur Régent de la Faculté de Paris. Paris, Quillau, 1747, in-8°.
- Don Quichotte*, ballet comique, en trois actes. — Représenté pour la première fois à Bordeaux par l'Académie Royale de Musique, dans le mois de février 1758. (Cf. Rius, *Bibliografia critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*, t. II, p. 362).
- MAUGER, *L'Epreuve imprudente*, comédie en 3 actes, en vers libres, par M. Mauger, au Théâtre français, 1758. — Non imprimée (Cf. *An. dram.* I, 311.)
- POINSINET, *Sancho Pança dans son Isle*, Opera Bouffon en un acte; représenté devant leurs Majestés à Fontainebleau le Mercredi 20 Octobre 1762, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi. De l'Imprimerie de C. Baillard Seul Imprimeur du Roi pour la

- Musique, 1762. *Par exprès Commandement de Sa Majesté*. — In-8°, 11-68 p. [Paroles de Poinsinet le jeune; — Musique de Philidor.]
- JEAN DE NOUGARET, *Sancho Gouverneur*, Opéra bouffe, représentée en Bavière, 1763 (cf. Rius, *op. cit.*, t. II, p. 362).
- Les aventures de Don Quichotte*, « en feu d'artifice », 1771 (Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. XXI, p. 115, 116).
- LABUSSIÈRE, *Le Fou lié ou Don Quichotte*, comédie, 1773 (Bibliothèque Nationale, *manuscrit français*, 9256.)
- CARMONTELLE, *Le Petit Don Quichotte*, comédie, 1774 (Voir le *Théâtre de Campagne* de Carmontelle, t. I.)
- PLEINCHESNE, *Programme des Aventures de Don Quichotte, Pantomime en trois actes, précédées d'un Prologue, Pantomime*; le tout sur des airs connus : représentée pour la première fois, le Samedi 29 Août 1778, sur le Théâtre des Grands Danseurs du Roi. — Se trouve au Spectacle des Grands Danseurs du Roi, et à toutes les Adresses ordinaires, 1778.
- NOVERRE et DAUBERVAL, ballet des *Noces de Gamache*, dansé aux noces de la princesse de Rohan-Guéménée et du prince de Rohan-Rochefort (cf. Grimm, *Correspondance*, t. XII, p. 419, 420).
- BOISSEL et CHAMPEIN, *Le Nouveau Don-Quichotte*, opéra-bouffon en deux actes, *Paroles* de M. Boissel, *Musique* de M. Champein; *Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de Monsieur, aux Tuileries, le lundi 25 Mai 1789, et à Nantes, dans les premiers jours de Novembre 1790*. — Nantes.
- CUVELIER DE TRIE, *L'Empire de la Folie ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte*, Pantomime bouffonne, en trois actes et à spectacle, *Représentée sur le Théâtre de la Cité, au mois de Prairial an 7* [1799]; Par J.-G.-A. Cuvelier; *Musique* arrangée par Navoigille et Baneux, *Ballets* du citoyen Gaston, *Décorations* de Mœnch. A Paris, *et se vend à l'Imprimerie à Prix-Fixe, An VII, in-8°*.
- *Don Quichotte et son Écuyer Sancho Pança*, *Scenes Equestres* en deux parties et à spectacle, Par M. Franconi cadet [une éd. de 1811 ajoute ici : avec Cuvelier], *Représentées, pour la première fois, à Paris, au Cirque Olympique, le 1^{er} Mars 1810*. Paris, Barba, 1810, in-8°.
- *Sancho dans l'Isle de Barataria*, Pantomime bouffonne, en deux actes, avec un prologue; ornée de danses, marches, évolutions, combats, etc; par MM. Cuvelier et Franconi Jeune; *musique* par M. Dreuilh, *divertissemens* par M. Jacquinet; *représentée, pour la 1^{re} fois, sur le Théâtre du Cirque Olympique, le 14 février 1816*. Paris, Barba, 1816, in-8°.
- MILON, *Les Noces de Gamache*, Ballet-Pantomime. Folie en deux actes, *Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre*

de la République et des Arts, le 28 Nivôse an 9; par L.-J. Milon, Artiste de ce Théâtre; *Musique arrangée par E.-C. Lefebvre, Artiste du même Théâtre.* Paris, D. Dupré, An IX. — 1801, in-8°.

SUBY, *Programme de Bazile et Quitterie, ou le Triomphe de Don Quichotte*, pantomime héroï-comique, en trois actes, *Jouée pour l'ouverture du Théâtre de la Gaité, le 28 Fructidor an 9.* Par le citoyen Suby, auteur de la pantomime de la mort du Général Marceau; Mise en scène du cit. Gougibus aîné, ballet du cit. E. Hus; Musique composée et arrangée par le citoyen Leblanc, et adaptée à l'action par les citoyens E. Hus et l'Auteur. Paris, an X, in-8°.

GOLDMANN et AUDE, *Bedéno ou le Sancho de Bisnagar*; mélodrame en 3 actes en prose, précédé d'un prologue. Par MM. Goldmann et Aude; Musique de MM. Quaisain et ***; Ballet de M. Richard, pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique. — *Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu comique, le 6 Octobre 1807.* Paris, l'auteur, 1807, in-8°.

BRAZIER, *Rodomont, ou le Petit Don Quichotte*, mélodrame héroï-comique, mêlé de vaudevilles; en trois actes, à grand spectacle; par MM. P. Villiers, Brazier, fils, et ***, *Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaité, le 7 mars 1807.* Paris, Barba, 1807, in-8°.

— *La Famille de Don Quichotte*, Prologue de Don Quichotte, en vaudevilles. Paris, Barba, 1811, in-8°.

— *Monsieur Croque-Mitaine, ou le Don Quichotte de Noisy-le Sec*, Extravagance en un acte et en vaudevilles, avec un Prologue, de MM. Desaugiers, Brazier et Merle, *Représentée pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le 1^{er} Avril 1813.* Paris, Barba, 1813, in-8°.

PLANARD, *Les Noces de Gamache*, opéra-comique en trois actes et en prose. Paroles de M. Planard; Musique de M. Bochsa. Représenté pour la première fois, le 18 sept. 1815, sur le théâtre Royal de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires du Roi. Paris, octobre 1815, chez tous les éditeurs de pièces de théâtre. Paris, 1815, in-8°.

IV

Etudes historiques et critiques

(par ordre chronologique.)

A. — XVII^e-XVIII^e SIÈCLES

SOREL (Charles), Voir, outre l'*Anti-roman* ou *Berger Extravagant* cité au paragraphe III, *Le Tombeau des Romans* ou il est discours :

1° *contre les Romans* ; 2° *pour les Romans* [écrit en collaboration avec le chanoine Fancan et le comte de Cramail]. Paris, 1626, in-12.

— *Bibliothèque Française*. Paris, 1664, in-12.

— *De la Connaissance des Bons Livres, ou Examen de Plusieurs Auteurs*. Paris, 1671, in-12.

BENSE DU PUIS (Pierre). *L'Apollon, ou l'Oracle de la poésie italienne et espagnole, avec un commentaire général sur tous les poètes de l'une et de l'autre langue, tant anciens que modernes*. Paris, 1644, in-8°.

CHAPELAIN (Jean). Voir outre les *Lettres* publiées par Ph. Tamizey de Larroque (Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France), Paris, 1880-1883, 2 vol. in-4°, t. II [cf., surtout la lettre du 11 novembre 1662], — voir l'ouvrage intitulé :

— *De la Lecture des vieux Romans*, publié pour la première fois avec des notes par Alphonse Feillet. Paris, 1870, in-8°.

ROBINET, *Panegyrique de l'École des Femmes, ou Conversation comique, sur les Œuvres de M. de Molière*. Paris, 1664.

SAINT-GLAS, abbé de Saint-Ussans, *Œuvres de Monsieur *** contenant plusieurs Fables d'Esopé mises en Vers*, 1670.

HUET, *Lettre de Monsieur Huet à Monsieur de Segrain, De l'origine des Romans*. Paris, 1670.

SAINT-EVREMOND (Ch. M. Saint-Denys de), *Œuvres*, éd. de Londres, 1725, 7 vol. in-12. [Voir, en particulier, la *Lettre à M. le Maréchal de Créquy*, 1671, et la *Lettre à M. le Comte d'Olonne*, 1674].

RAPIN (Le P. René), *Les Reflexions sur la Poétique et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes*, éd. d'Amsterdam, 1709. [Amsterdam, 1674, 1675, in-12].

BOUHOURS (Le P. Dominique). *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Paris, 1671, in-4°, — Voir aussi : Nouv. éd. avec Introduction et Notes par René Radouant (Collection des chefs-d'œuvre méconnus), Paris, 1920, in-16.

— *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, 2° éd. Paris, 1688 [1687], in-12.

— *Les Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*. Paris, 1689, in-12.

VALINCOUR, *Lettres à Madame la Marquise *** sur le sujet de la Princesse de Clèves*. Paris, 1678, in-12.

PERRAULT (Pierre), *Critique du Livre de Dom Quichotte de la Manche* (Bibliothèque Nationale, ms. fonds français, 25572.) [A la Bibliothèque de l'Eglise de Paris, 1679].

BERNIER (J.), *Histoire de Blois, contenant les antiquitez et singularitez du comté de Blois, les éloges de ses comtes et les vies des hommes illustres qui sont nez au païs blésois*. Paris, 1682, in-4°.

- BASNAGE DE BEAUVAL, *Histoire des Ouvrages des Sçavans*, par M. B*** docteur en droit. Rotterdam, 1687-1709, 25 vol., in-12.
- CAILLÈRES (de), *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les Anciens et les Modernes*. Paris, 1688, in-12.
- *Des bons mots et des bons contes. De leur usage, de la Raillerie des Anciens, de la Raillerie et des Railleurs de nôtre temps*. Paris, 1692, in-12.
- PERRAULT (Charles), *Parallele des Anciens et des Modernes, en ce qui regarde les Arts et les Sciences. Dialogues. Avec le Poëme du Siècle de Louis le Grand, Et une Epistre en vers sur le Genie*. Paris, 1688-1697, 4 vol. in-12.
- VIGNEUL-MARVILLE (pseudonyme de Dom Bonaventure d'Argonne), *Mélanges d'Histoire et de Littérature*. Paris, 1699-1700, 2 vol. in-12. — (Voir aussi 4^e éd. Paris, 1725, 3 vol. in-12).
- FAYDIT (abbé), *La Telemacomanie, ou La Censure et critique du Roman intitulé Les Aventures de Telemaque Fils d'Ulysse, ou suite du quatrième Livre de l'Odyssée d'Homere*. A Eleutérople, 1700, in-12.
- LA BIZARDIÈRE (de), *Caractères des Auteurs anciens et modernes, et les Jugemens de leurs Ouvrages*. Paris, 1704, in-8°.
- *Réponse à la critique... insérée dans les Mémoires de Trévoux du mois de décembre 1704*. Paris, 1705, in-12.
- AUBIGNAC (abbé d'), *Conjectures académiques, ou Dissertation sur l'Iliade*. Paris, 1715, in-12.
- LA MOTTE (Houdar de), *Réflexions sur la Critique*. Paris, 1715, 3 vol. in-12.
- SALLENGRE (de), *Histoire de Pierre de Montmaur*. La Haye, 1715, 2 vol., in-8°.
- TERRASSON (abbé), *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homere, ou à l'occasion de ce Poeme on cherche les regles d'une Poétique fondée sur la raison, et sur les exemples des Anciens et des Modernes*. Paris, 1715, 2 vol., in-12.
- *Lettre d'un Abbé a un gentilhomme de Province, contenant des observations sur le stile et les pensées de la nouvelle Tragedie d'Œdipe, et des Réflexions sur la dernière Lettre de M. de Voltaire*. Paris, 1719, in-12.
- DUBOS (abbé), *Réflexions critiques sur la Poesie et sur la Peinture*, éd. de Paris, 1770 [1719], 3 vol. in-12.
- VAYRAC (abbé de), *Etat présent de l'Espagne*, éd. d'Amsterdam, 1719, 3 vol. in-12.
- NICÉRON, *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres. Avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*. Paris, t. IX, 1729.
- BRUYS (François), *Critique désintéressée des Journaux littéraires et des Ouvrages des Savants*. La Haye, 1730, 3 vol. in-8°.

CAMUSAT, *Histoire critique des Journaux*. Amsterdam, 1734, 2 t. en 1 vol, in-12.

LENGLET DU FRESNOY, *De l'usage des Romans, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères ; avec une bibliothèque des Romans, accompagnée de Remarques critiques sur leur choix et leurs Editions*, Par M. le C. Gordon de Percel (pseudonyme de Lenglet du Fresnoy). Amsterdam, 1734, 2 t. in-8°.

TRUBLET (abbé), *Essais sur divers sujets de Littérature et de Morale*. Paris, 1735, 2 t. in-12.

ARGENS (Marquis Boyer d'). Voir, outre ses *Mémoires*. Avec quelques *Lettres sur divers sujets*. Londres, 1735, in-8°, les ouvrages suivants : *Lettres Juives ou Correspondance Philosophique, Historique et Critique, Entre un Juif Voïageur en différens États de l'Europe, et ses Correspondans en divers endroits*, 2^e éd. La Haye, 1738, 6 t. in-8° [1736].

— *Lettres Chinoises ou Correspondance philosophique, historique et critique, entre un Chinois voyageur à Paris et ses Correspondans à la Chine, en Moscovie, en Perse et au Japon...* La Haye, 1739-1740, 5 vol. in-8°.

— *Lettres cabalistiques, ou Correspondance philosophique, historique et critique, Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elementaires, et le Seigneur Astaroth*, éd. de La Haye, 1741, 6 t. in-8°.

— *Réflexions historiques et critiques sur le goût et sur les ouvrages des principaux auteurs anciens et modernes*. Amsterdam, 1743, in-8°.

— *Lettres philosophiques et critiques*. Par Mademoiselle Co** (Cochois). Avec les *Réponses* de Monsieur D'Arg***. La Haye, 1744, in-12.

DESFONTAINES (abbé), *Observations sur les Ecrits modernes*. Paris, 1735-1743, t. XIII (1738), t. XXXI (1743).

— *Jugemens sur quelques ouvrages nouveaux*. Avignon, 1744-1746, t. I (1744).

CARTAUD DE LA VILATE, *Essai historique et philosophique sur le goust*. Amsterdam, 1736, in-12.

M^{me} L*** (M^{me} Lévêque, selon Barbier), *Sancho Pança, gouverneur, poëme burlesque*. Amsterdam, 1738, in-12. [Voir *Remarques critiques*, à la suite du « poëme ».]

JACQUIN (abbé), *Entretiens sur les Romans*, Ouvrage moral et critique, Dans lequel on traite de l'origine des Romans et de leurs différentes espèces, tant par rapport à l'esprit que par rapport au cœur. Paris, 1755, in-12.

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE, *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*. Paris, 1759-1781, 3 vol. in-12.

SUARD, *Variétés Littéraires, ou Recueil de Pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature et les Arts*. Paris, 1768, 4 vol. in-12, t. III.

- MAYEUL-CHAUDON (abbé), *Bibliothèque d'un homme de goût, ou Avis sur le choix des meilleurs livres écrits en notre langue sur tous les genres de Sciences et de Littérature ; avec les jugemens que les Critiques les plus impartiaux ont portés sur les bons Ouvrages, qui ont paru depuis le renouvellement des Lettres jusqu'en 1772*. Par L. M. D. V., Bibliothécaire de Mgr le Duc de**. Avignon, 1772, 2 vol. in-12, t. I. (Rapprocher *Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de Gout, entièrement refondue, corrigée et augmentée*, par Barbier et Desessarts. Paris, 1808, t. V.)
- BURKE (Edmund), *Réflexions sur la Révolution de France*, par Ed. Burke, publiées en 1790. Nouv. éd. avec des notes par J. A. A*** (Auvray). Paris, 1819, in-8°.
- GINGUENÉ (P. L.), *De M. Necker et de son livre intitulé : « De la Révolution française »*. Paris, an V, in-8°.
- *Histoire littéraire d'Italie*. Paris, 1811-1835, 14 vol. in-8°.

B. — XIX^e-XX^e SIÈCLES

- LA HARPE, *Lycée, ou Cours de Littérature ancienne et moderne*, éd. de Dijon, 1820-1821, 18 vol. in-8°, t. XVI (vers 1800).
- BALLANCHE, *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la Littérature et les arts*. Lyon, an IX (1801), in-8°.
- BONALD (vicomte L. G. A. de), *Législation primitive considérée dans les derniers temps par les seules lumières de la Raison, suivie de plusieurs traités et discours politiques*. Paris, an XI (1803), 2 vol. in-12. (Voir t. II).
- *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*. Paris, 1819, 2 vol. in-8° dans *Œuvres*, t. X-XI.
- FÉLETZ (abbé Ch.-M. de), *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*. Paris, 1828-1830, 6 vol. in-8° (Voir, en particulier, article du *Spectateur français au XIX^e siècle*, t. III, 8 février 1806).
- BORY DE SAINT-VINCENT, *Sur l'Itinéraire de Don Quichotte de la Manche*, à la fin du 4^e tome des *Œuvres choisies* de Cervantes traduites par Bouchon Dubournial, 1807.
- BRICAIRE DE LA DIXMÉRIE, *Lettres sur l'Espagne, ou Essai sur les mœurs, les usages, et la littérature de ce royaume, par Feu la Dixmérie; précédé d'un éloge de l'auteur, et suivi d'un précis sur les formes judiciaires de l'Inquisition, par G. P.; augmenté d'une anecdote espagnole et de pièces fugitives, par M^{me} Fanny de Beauharnais*. Paris, 1810, 2 vol. in-8°.
- BOUTERWEK, *Histoire de la littérature espagnole*, traduite de l'allemand de M. Bouterwek, professeur à l'Université de Göttingue, par le traducteur des Lettres de Jean Muller [M^{me} de Streck]. Paris, 1812, 2 vol. in-8°.

- SISMONDI (J.-C.-L. Simonde de), *De la Littérature du Midi de l'Europe*. Paris et Strasbourg, 1813, 4 vol. in-8°.
- SCHLEGEL (A.-W.), *Cours de littérature dramatique*, traduit de l'allemand par M^{me} Necker de Saussure. Paris et Genève, 1814, 3 vol. in-8°.
- BRETON DE LA MARTINIÈRE (Jean-Baptiste-Joseph), *L'Espagne et le Portugal ou Mœurs, Usages et Costumes des Habitants de ces royaumes. Précédé d'un Précis historique, par M. Breton. — Ouvrage orné de cinquante-quatre planches représentant douze vues et plus de soixante costumes différens, la plupart d'après des dessins exécutés en 1809 et 1810*. Paris, 1815, 6 vol. in-18.
- CHÉNIER (M.-Joseph), *Œuvres*. Paris, 1824-1826, 8 vol. in-8°. (Voir t. IV, *Leçon sur les Romans français, depuis le règne de Louis VII jusqu'au règne de François I^{er}*).
- *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789*. Paris, 1816, in-8° ; 3^e éd. Paris, 1818.
- GEOFFROY, *Cours de littérature dramatique, ou Recueil par ordre de matières des Feuilletons de Geoffroy, précédé d'une notice historique sur sa vie*. Paris, 1819-1820, 5 vol. in-8°.
- LEMONNIER, *Cervantes (Cervantes-Saavedra Miguel), dans Répertoire de la Littérature ancienne et moderne*. Paris, 1824.
- AUGER (Louis-Simon), *Essai sur la vie et sur les ouvrages de Cervantes*, au t. I^{er} de *l'Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*. Paris, 1825, in-8°.
- FABRE DE L'AUDE, *Histoire secrète du Directoire*. Paris, 1832, 4 vol. in-8°.
- CLEMENCIN (don Diego), *Don Quijote... comentado, por D. Diego Clemencin*. Madrid, 1833-1839, 6 vol. in-8°.
- BUCHEZ (et ROUX), *Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des Assemblées Nationales depuis 1789 jusqu'en 1815*. Paris, 1834-1838, 40 vol., in-8°.
- BIEDERMANN (F.-B. Franz), *Don Quichotte et la Tâche de ses Traducteurs : Eclaircissements nouveaux sur le style et l'esprit de l'original, et sur l'interprétation de son texte, développés dans une analyse du début de son nouveau Traducteur français, M. Viardot*, par J.-B. François Biedermann, conseiller privé de légation de S. M. le Roi de Saxe; (ci-devant chargé d'affaires en Espagne). Paris et Leipsic, 1837, in-8°.
- BRAZIER (Nicolas), *Histoire des petits théâtres de Paris depuis leur origine*. Paris, 1838, 2 vol. in-12.
- GIRAULT DE SAINT-FARGEAU (Eusèbe), *Revue des Romans*. Paris, 1839, 2 vol. in-8°.
- SAINTE-BEUVE, *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle*. Paris, éd. de 1843, in-12 [1828, in-8°].

- *Port-Royal*. Paris, éd. de 1840-1859, 5 vol. in-8° ; 3^e éd. 1867-1871, 7 vol. in-12.
- *Portraits littéraires*. Paris, nouv. éd., 1862, 3 vol. in-8°.
- *Causeries du Lundi*. Paris, 3^e éd., 1857-1872, 15 vol. in-12.
- *Nouveaux Lundis*. Paris, 1863-1870, 13 vol. in-12.
- PUIBUSQUE (A. de), *Histoire comparée des Littératures espagnole et française*. Paris, 1843, 2 vol., in-8°.
- CAYROL (L. N. I. J. de), *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Gresset*. Paris, 1844, 2 t. en 1 vol., in-8°.
- GAUTIER (Théophile), *Les Grotesques*. Paris, 1844, 2 t. en 1 vol., in-8°.
- MIGNET, *Antonio Perez et Philippe II*. Paris, 1845, in-12.
- CHASLES (Philarète), *Etudes sur l'Espagne et sur les influences de la Littérature espagnole en France et en Italie*. Paris, 1847, in-18.
- *Italie et Espagne, Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*. Paris, 2^e éd., 1869, in-18.
- CHENNEVIÈRES (Philippe de), *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France*. Paris, 1847-1882, 4 vol. in-8°.
- GÉRARD DE NERVAL, *Les Illuminés*. Paris, 1852, in-18 [autre édition, Paris, 1926-1927, 2 vol. in-16.]
- GERMOND DE LAVIGNE, *Les Deux Don Quichotte, Etude critique sur l'œuvre de Fernandès Avellaneda, faisant suite à la I^{re} Partie du Don Quichotte de Cervantès*, par A. Germond de Lavigne, Traducteur de la *Celestine* de Rojas et du *Tacaño* de Quevedo. Paris, 1852, in-8°.
- *Le Don Quichotte de Fernandez Avellaneda, Traduit de l'Espagnol et annoté par A. Germond de Lavigne, Traducteur de la Célestine de Rojas et du Don Pablo de Ségovie de Quevedo (El gran Tacaño)*. Paris, 1853, in-8°.
- COUSIN (Victor), *M^{me} de Sablé, études sur les femmes illustres et la société du XVII^e siècle*. Paris, 1854, in-8°.
- FOURNIER (Edouard), *Variétés historiques et littéraires...* Paris, 1855-1863, 10 vol., in-16.
- *L'Espagne et ses comédiens en France au XVII^e siècle, dans Revue hispanique*. 1911, t. XXV.
- LOMÉNIE (Louis de), *Beaumarchais et son temps*. Paris, 1856, 2 vol., in-12.
- *Les Mirabeau*. Paris, 1870-1892, 5 vol., in-8°.
- RIGAULT (Hippolyte), *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*. Paris, 1856, in-8°.
- CHAMPFLEURY, *Le Réalisme*. Paris, 1857, in-18.
- COLOMBEY (Emile), pseud. de Laurent (Emile), *Ruelles, salons et cabarets, histoire anecdotique de la littérature française*. Paris, 1858, in-18.

- DELTOUR (F.), *Les ennemis de Racine au XVII^e siècle*. Paris, 1859, in-8°.
- LIVET (Ch. L.), *Précieux et Précieuses*. Paris, 1859, in-8°.
- BARBEY D'AURÉVILLY (J.), *Les Œuvres et les Hommes*. Paris, 1860-1895, 15 vol., in-18 et in-8°.
- FOURNEL (Victor), *La Littérature indépendante et les Ecrivains oubliés au XVII^e siècle, Essais de critique et d'érudition sur le XVII^e siècle*. Paris, 1862, in-18.
- *Les Contemporains de Molière...* Paris, 1863-1875, 3 vol., in-8°.
- BARTHELEMY (Edouard de), *Madame la Comtesse de Maure, sa vie et sa correspondance, suivies des Maximes de Madame de Sablé et d'une étude sur la vie de Mademoiselle de Vandy*. Paris, 1863, in-12.
- SOULIÉ (Eudore), *Recherches sur Molière*. Paris, 1863, in-8°.
- CLARETIE (Jules), *Cervantes et Don Quichotte*, Conférences du Grand-Orient. 21 décembre 1864.
- MONSELET (Charles), *Les Originaux du siècle dernier, les oubliés et les dédaignés*. Paris, 1864, in-18.
- VALERA (Juan), *Sobre el Quijote y sobre las diferentes maneras de comentarle y juzgarle. Discurso leído en la Real Academia Española el día 23 de Setiembre de 1864*. Madrid, 1864, in-4°.
- MURET (Théodore), *L'Histoire par Le Théâtre*. Paris, 1865, 3 vol., in-18.
- STRECKEISEN-MOULTOU (G.), *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*. Paris, 1865, 2 vol. in-8°.
- CHASLES (Emile), *Michel de Cervantes, sa vie, son temps, son œuvre politique et littéraire*. Paris, 1866, in-16.
- DESNOIRESTERRES, *Voltaire et la société française au XVIII^e siècle*. Paris, 1867-1876, 8 vol., in-8°.
- GEFFROY (Auguste), *Gustave III et la Cour de France*. Paris, 1867, 2 vol. in-8°.
- SAINT-VICTOR (Paul de), *Hommes et Dieux*. Paris, 2^e éd., 1867, in-8°.
- HARTZENBUSCH, *Memoria leída en la Biblioteca Nacional en la sesión pública del presente año*. Madrid, 1871, in-4°.
- BARET (Eugène), *de l'« Amadis de Gaule » et de son influence sur les mœurs et sur la littérature au XVI^e et au XVII^e siècle*, 2^e éd. Paris, 1873, in-8°.
- CAMPARDON (Emile), *Les Spectacles de la Foire*. Paris, 1877, 2 vol., in-8°.
- MÉRIMÉE (Prosper), *Notice inédite sur la vie et l'œuvre de Cervantes écrite spécialement pour la traduction de Don Quichotte, de Lucien Biart*. Paris, 1878.
- MANTZ (Paul), *François Boucher, Lemoyne et Natoire*. Paris, 1879, in-folio.

- WELSCHINGER (Henri), *Le Théâtre de la Révolution (1789-1799) avec Documents inédits*. Paris, 1880, in-8°.
- LEMAÎTRE (Jules), *La Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt*. Paris, 1882, in-8°.
- STORELLI (A.), *Notice historique et chronologique sur les Châteaux du Moulin et de Cheverny, avec plusieurs gravures à l'eau-forte*, par A. Storelli, associé correspondant de la Société des antiquaires de France. Paris, 1883, in-4°.
- GEBHART (Emile), *Le Roman de Don Quichotte*. Paris, 1884, in-16.
- *De Panurge à Sancho Pança, Mélanges de Littérature européenne*, 2^e éd. Paris, 1911, in-16.
- KÖRTING (Heinrich Carl Otto), *Geschichte des französischen Romans im XVII Jahrhundert*. Leipzig, 1885-1887, 2 vol., in-8°.
- SOREL (Albert), *L'Europe et la Révolution française*, 1885-1904. Paris, 8 vol. in-8°.
- CHUQUET (Arthur), *Les guerres de la Révolution*. Paris, 1886-1896, 11 vol. in-16.
- DONCIEUX (G.), *Un Jésuite homme de lettres au XVII^e siècle. Le P. Bouhours*. Paris, 1886, in-8°.
- GUIFFREY (Jules), *Histoire de la tapisserie depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours*. Tours, 1886, gr. in-8°.
- BARBERET (V.), *Lesage et le théâtre de la foire*. Nancy, 1887, in-8°.
- MARQUET DE VASSELLOT, Ch. A. *Coyzel et l'histoire de Don Quichotte, dans Nouvelles Archives de l'Art Français*. Paris, 1887.
- ROBINET (D^r), *Danton émigré. — Recherches sur la Diplomatie de la République (An I^{er}-1793)*. Paris, 1887, in-12.
- BARDOUX (A.), *Madame de Custine, d'après des documents inédits*. Paris, 1888, in-8°.
- *Les dernières années de La Fayette*. Paris, 1893, in-8°.
- LENIENT, *La Comédie en France au XVIII^e siècle*. Paris, 1888, 2 vol. in-16.
- MOREL-FATIO, *Etudes sur l'Espagne, 1^{re} série*. Paris, 1888, in-8° ; 2^e série, Paris, 1895, in-8°.
- *Ambrosio de Salazar et l'étude de l'Espagnol en France sous Louis XIII*. Paris, 1900, in-16.
- *Le sonnet du sonnet dans Revue d'Histoire Littéraire de la France*, année 1896.
- MORILLOT (Paul), *Scarron, étude biographique et littéraire*. Paris, 1888, in-8°.
- *Le Roman en France de 1610 à nos jours*. Paris, 1892, in-16.
- AULARD (Fr. A.), *Recueil des Actes du Comité de Salut Public avec la correspondance officielle des Représentants en mission et le Registre du Conseil exécutif Provisoire*. Paris, 1889-1923, 26 vol., in-4°.

- *Florian pendant la Révolution*, dans *La Révolution Française, Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, t. 29.
- BRUNETIÈRE (Ferdinand), *L'Evolution des Genres dans l'Histoire de la Littérature*. Paris, 1890, in-16.
- CLARETIE (Léo), *Lesage, romancier d'après de nouveaux documents*. Paris, 1890, in-8°.
- ROY (E.), *La Vie et les Œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny*. Paris, 1891, in-8°.
- GEOFFROY DE GRANDMAISON, *L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804)*. Paris, 1892, in-8°.
- REYNIER (Gustave), *Thomas Corneille*. Paris, 1892, in-8°.
- *Le Roman sentimental avant l'Astrée*. Paris, 1908, in-16.
- *Le Roman réaliste au XVII^e siècle*. Paris, 1914, in-16.
- ARAGON (Marquis d'), *Un Paladin au XVIII^e siècle : Le Prince Charles de Nassau*. Paris, 1893, in-8°.
- CHAMPION (Edme), *Voltaire, Etudes critiques*. Paris, 1893, in-18.
- LINTILHAC, *Le Sage*. Paris, 1893, in-16.
- DEJOB (Ch.), *L'Instruction publique en France et en Italie au XIX^e siècle*. Paris, 1894, in-18.
- LARROUMET (Gustave), *Marivaux, sa vie et ses œuvres*, éd. de 1894. Paris, in-18.
- BERNARDIN (N.-M.), *Un Précurseur de Racine, Tristan L'Hermite, sieur Du Solier (1601-1655), sa famille, sa vie, ses œuvres*. Paris, 1895, in-8°.
- *Hommes et mœurs au XVII^e siècle*. Paris, 1900, in-18.
- *La Comédie italienne en France et les théâtres de la foire et du boulevard (1570-1791)*. Paris, in-18.
- LE BRETON (André), *Rivarol, sa vie, ses idées, son talent*, d'après des documents nouveaux. Paris, 1895, in-8°.
- *Le Roman au XVII^e siècle*, 2^e éd. Paris, 1912, in-16.
- *Le portrait de M^{me} de Sabran*, dans *l'Illustration*, n° de Noël 1924.
- LANSON (Gustave), *Etudes sur les rapports de la Littérature française et de la Littérature espagnole au XVII^e siècle (1600-1660)*, dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 3^e année. Paris, 1896.
- *Formation et Développement de l'esprit philosophique au XVIII^e siècle*, dans *Revue des Cours et Conférences*. Paris, 1909-1910.
- PERRENS (F. T.), *Les Libertins en France au XVII^e siècle*. Paris, 1896, in-8°.
- URBAIN (Ch.), *Récit de ce qui a donné lieu au livre de M. l'archevêque de Cambrai Et de ce qui s'est fait, en conséquence, Jusqu'au 25 du mois d'août 1697, Par M. l'abbé Pirot, Directeur de la maison et société de Sorbonne, Et chancelier de l'église de Notre-Dame de*

Paris, — publié par Ch. Urbain dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, année 1896.

GANIVET (Angel), *Idearium español*. Granada, 1897, in-8°

BONNEFON (Paul), *La Bibliothèque de Racine*, dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1898.

— Charles Perrault. *Essai sur sa vie et ses ouvrages*, R. H. L. de la Fr., juillet-septembre 1904.

— Charles Perrault *littérateur et académicien*, R. H. L. de la Fr., octobre-décembre 1905.

— *Les dernières années de Charles Perrault*, R. H. L. de la Fr., octobre-décembre 1906.

BORNIER (Henri de), *Discours prononcé pour l'inauguration du monument de Florian, à Alais, le 26 septembre 1896*, dans *Mémoires et Comptes rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, année 1896, t. XXVII, Alais, 1898.

CHARAVAY (Etienne), *Le général La Fayette (1757-1834)*, Notice biographique par Etienne Charavay, Archiviste Paléographe. Paris, 1898, in-8°.

GASTÉ (Armand), *La Querelle du Cid...* Paris, éd. de 1898, in-8°.

FOULCHÉ-DELBOSC (R.), *La plus ancienne œuvre de C.*, dans *Revue hispanique*, 1899, t. VI.

— *Cervantica*, dans *Revue hispanique*, 1911, t. XXV.

MENENDEZ Y PELAYO (D. Marcelino), *Una nueva conjetura sobre el autor del Quijote de Avellaneda*, dans *El Imparcial* (15 février 1897). [Cité par Rius, *Bibliografía crítica de las obras de Miguel de Cervantes de Saavedra*. Barcelone, 1899, t. II.]

COTARELO Y MORI (Emilio), *Discursos leídos ante la Real Academia española en la recepción pública de D. Emilio Cotarelo y Mori*. Madrid, 1900, in-8°.

LACOUR (Léopold), *Les Origines du Féminisme contemporain. Trois femmes de la Révolution : Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe*. Paris, 1900, in-8°.

MARTINENCHE (Ernest), *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*. Paris, 1900, in-8°.

— *Propos d'Espagne*. Paris, 1905, in-16.

— *Molière et le Théâtre espagnol*. Paris, 1906, in-16.

CALMETTES (Pierre), *Choiseul et Voltaire, d'après les lettres inédites du duc de Choiseul à Voltaire*. Paris, 1902, in-16.

GUILLON (E.), *Les guerres d'Espagne sous Napoléon*. Paris, 1902, in-16.

SAMFIRESCO (M^{lle}), *Ménage polémiste, philologue, poète*. Paris, 1902, in-8°.

GOHIN (F.), *Les Transformations de la Langue Française pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle (1740-1789)*. Paris, 1903, in-8°.

GROUSSAC (Paul), *Une énigme littéraire, Le Don Quichotte d'Avellaneda. Le Drame Espagnol. Philologie Amusante. Hernani. Carmen*. Paris, 1903, in-16.

SÉGUR (Pierre de), *Gens d'Autrefois*. Paris, 1903, in-18.

BALDENSBERGER (F.), *Gœthe en France*. Paris, 1904, in-8°.

— *Bibliographie critique de Gœthe en France*. Paris, 1907, in-8°.

— *Etudes d'Histoire littéraire*. Paris, 1907, in-12.

— *Id.* 2^e série. Paris, 1910, in-12.

— *La Littérature (Création. Succès. Durée)*. Paris, 1913, in-12.

BRAUNSCHVIG (Marcel), *L'Abbé du Bos rénovateur de la critique au XVIII^e siècle*. Toulouse, 1904, in-8°.

MARSAN (Jules), *La Pastorale Dramatique en France à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle*. Paris, 1905, in-8°.

BRUNOT (Ferdinand), *Histoire de la langue française, des origines à 1900*. Paris, 1905-1927, 9 vol. in-8°.

GODET (Philippe), *Madame de Charrière et ses amis d'après de nombreux documents inédits (1740-1805)*. Genève, 1906, 2 vol. in-8°.

LACHÈVRE (Frédéric), *Les Satires de Boileau commentées par lui-même*. Le Vésinet, 1906, gr. in-8°.

— *Le Libertinage devant le Parlement de Paris : le Procédé du poète Théophile de Viau*. Paris, 1909, 2 vol. gr. in-8°.

MARCEL (Pierre), *La Peinture Française au début du XVIII^e siècle*. Paris, 1906, in-4°.

TOLDO (Pierre), *El Amante liberal et La Belle Provençale*, dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, année 1906.

DARD (Emile), *Un Epicurien sous la Terreur, Hérault de Séchelles (1759-1794)*, d'après des documents inédits. Paris, 1907, in-16.

HUSZAR, *Molière et l'Espagne*. Paris, 1907, in-16.

MAGNE (Emile), *Madame de Villeglé (Hortense Des Jardins) [1632-1692]*. Paris, 1907, in-18.

— *Voiture et l'Hôtel de Rambouillet*. Paris, 1911-1912, 2 vol. in-18 et in-12.

— *Scarron et son milieu*. Paris, éd. de 1924, in-18.

— *Ninon de Lenclos*. Paris, éd. de 1925, in-8°.

WOLF (Martin), *Avellaneda's « Don Quijote », sein Verhältnis zu Cervantes und seine Bearbeitung durch Lesage*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde einer Höben Philosophischen Fakultät der Universität Leipzig, Giessen, in-8°.

BRUN (Pierre), *Savinien de Cyrano-Bergerac, gentilhomme parisien. L'histoire et la légende. De Lebrét à M. Rostand*. Paris, 1909, in-8°.

- CHARRIER (Abbé J.), *Claude Fauchet*. Paris, 1909, 2 vol. in-8°.
- FAGUET (Emile), *Un critique homme du monde au XVII^e siècle* [M. de Valincour] dans *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1909.
- LONGE (Maurice), *La Bruyère, critique des conditions et des institutions sociales*. Paris, 1909, in-8°.
- VEZINET (F.), *Molière, Florian et la Littérature espagnole*. Paris, 1909, in-16.
- MORNET (Daniel), *Les Enseignements des Bibliothèques privées (1750-1780)* dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, juillet-septembre 1910.
- ROCHEBLAVE (Samuel), *Agrippa d'Aubigné*. Paris, 1910, in-16.
- *La Vie d'un héros, Agrippa d'Aubigné*. Paris, 1912, in-16.
- HEIDENSTAM (O. G. de), *La Fin d'une dynastie, d'après les mémoires et la correspondance d'une reine de Suède Hedvig-Elisabeth-Charlotte (1774-1818)*. Paris, 1911, in-8°.
- DELAFAUGE (Daniel), *La vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814)*. Paris, 1912, in-8°.
- SAILLARD (G.), *Florian, sa vie, son œuvre*. Toulouse, 1912, in-8°.
- AZORIN, *Lecturas españolas*. Madrid.
- *Clásicos y Modernos*. Madrid, 1913.
- *Al Margen de los Clásicos*. Madrid, 1915.
- *La Ruta de Don Quijote*. Madrid, 1905, — 4^e éd. illustrée, Madrid, 1916.
- BEAUNIER (André), *Visages de Femmes*. Paris, 1913, in-8°.
- *La Jeunesse de Joseph Joubert*. Paris, 1918, in-8°.
- *Joseph Joubert et la Révolution*. Paris, 1918, in-8°.
- DEDIEU (abbé Joseph), *Les Grands Philosophes, Montesquieu*. Paris, 1913, in-8°.
- BERTRAND (J.-J.-A.), *Cervantes et le Romantisme allemand*. Paris, 1914, in-8°.
- article : *Monsieur Masson*, dans *Bulletin hispanique*. Paris, année 1922.
- GILLOT (Hubert), *La querelle des anciens et des modernes en France, de la « Défense et Illustration de la langue française » aux « Parallèles des anciens et des modernes »*. Paris, 1914, in-8°.
- ORTEGA Y GASSET (José), *Meditaciones del Quijote*. Madrid, 1914, in-16 ; 2^e éd., Madrid, 1921, in-8°.
- PRUNIÈRES (Henry), *Le Ballet de cour en France avant Benzerade et Lully*. Paris, 1914, in-8°.
- UNAMUNO (Miguel de), *Vida de Don Quijote y Sancho segun Miguel de Cervantes Saavedra, explicada y comentada por Miguel de Unamuno*. Madrid, 2^e éd., 1914, in-8°.

- COUET, article du *Temps*, n° du 14 mars 1916.
- SUARÈS (André), *Cervantes*. Paris, 2^e éd. 1916, in-16 [traduit en espagnol par Ricardo Baeza sous ce titre : *Don Quijote en Francia*. Madrid, 1916].
- VARENNE (Pierre), *Le bon gros Saint-Amant*. Rouen, 1917, in-8°.
- ICAZA (Francisco A. de), *El « Quijote » durante tres siglos*. Madrid, 1918.
- INGERSOLL-SMOUSE (Florence), *Charles-Antoine Coypel (1694-1752)*, dans *Revue de l'Art ancien et moderne*, articles parus en mars et mai 1920.
- JACOBET (Henri), *Le comte de Tressan et les origines du genre Troubadour*. Paris, 1923, in-8°.
- BIDOU (Henry), « *Don Quichotte* », 4 conférences dans *Conferencia, Journal de l'Université des Annales*. Paris, 1924.
- CAIN (Julien), *Les Premières Illustrations Françaises de Don Quichotte*, dans *Mélanges Bertaux*. Paris, 1924.
- GOULDING (Sybil), *Swift en France*. Paris, 1924, in-8°.
- MONGLOND (André), *Dernières années d'un ami de Racine : Valincour et ses Lettres au Président Bouhier (1725-1730)* dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, année 1924.
- CASTRO (Américo), *El pensamiento de Cervantes*. Madrid, 1925, in-8°.
- CAZENAVE (Jean), *Le roman hispano-mauresque en France* dans *Revue de Littérature comparée*, année 1925.
- MAGENDIE (Maurice), *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII^e siècle, de 1600 à 1660*. Paris, 1925, in-16.
- *L'Honneste homme ou l'Art de plaire à la Cour*, par Nicolas Faret, éd. critique. Paris, 1925, in-8°.
- *Du Nouveau sur l'Astrée*. Paris, 1927, in-8°.
- PITOLLET (Camille), *L'Espagne dans l'Œuvre de M. de Voltaire*, dans *La Renaissance d'Occident*, année 1925.
- CARRÉ (Jean-Marie), *Maurice Maeterlinck et les littératures étrangères* dans *Revue de littérature comparée* (juillet-septembre 1926).
- DURAND (René), *Le Département des Côtes du Nord sous le Consulat et l'Empire*. Paris, 1926, 2 vol. in-8°.
- HALLAYS (André), *Les Perrault*. Paris, 1926, in-16.
- HAN RYNER, *L'Ingenieux Hidalgo Miguel Cervantès*. Paris, 1926, in-16.
- HENRIOT (Emile), *Les Livres du Second Rayon, Irréguliers et Libertins*, 4^e éd. Paris, 1926, in-8°.
- LATZARUS (Louis), *La Vie paresseuse de Rivarol*. Paris, 1926, in-16.
- MARTEL (Pierre-Etienne), *La Rencontre de Cervantès et du Quichotte*. Paris, 1927, in-16.

BATAILLON (Marcel), *Cervantes Penseur d'après le livre d'Américo Castro*, dans *Revue de Littérature comparée*, n° d'avril-juin 1928.

CAMP (Jean), *Le vrai visage de don Quichotte*, discours prononcé à la distribution solennelle des Prix du Lycée Henri-IV, le mercredi 13 juillet 1928.

CIROT (Georges), *Gloses sur les « Maris Jaloux » de Cervantes*, dans *Bulletin Hispanique*, t. XXXI, n° 1, janvier-mars 1929.

HELLMUT NEUMANN (Max), *Cervantes in Frankreich (1582-1910)* aus dem nachlass herausgegeben von Adalbert Hämel. — Extrait de la *Revue Hispanique*, t. LXXVIII, New-York, Paris, 1930.

HAZARD (Paul), *Don Quichotte*. Paris, 1930, in-16.

V

Ouvrages Divers

AARSENS DE SOMMERLYK (Van), *Voyage d'Espagne*. Cologne, 1666, in-12.

AGUESSEAU (d'), *Œuvres complètes*, nouv. éd., augmentée de pièces échappées aux premiers éditeurs, et d'un discours préliminaire par M. Pardessus, professeur à la Faculté de droit de Paris. Paris, 1819, 16 vol. in-8°.

ALEMBERT (d'), *Œuvres*. Paris, 1821-1823, 5 vol. in-8°.

— *Œuvres posthumes*. Paris, an VII, 1799 (vieux style), 2 vol. in-12.

— *Histoire des Membres de l'Académie Française, Morts depuis 1700 jusqu'en 1771, Pour servir de suite aux Eloges imprimés et lus dans les séances publiques de cette Compagnie*. Paris, 1785-1787, 6 vol. in-12.

ALLONVILLE (d'), *Mémoires secrets de 1770 à 1830*. Paris, 1838-1845, 6 vol. in-8°.

ARGENS (Marquis Boyer d'), voir, outre les ouvrages cités au paragraphe IV :

— *Mémoires secrets de la République des Lettres, ou le Théâtre de la Vérité*, par l'Auteur des Lettres Juives. Amsterdam, 1737-1748, 6 vol. in-12.

— *Mémoires du Marquis de Mirmon, ou le Solitaire Philosophe*, par M. le Marquis d'Argens. Amsterdam, 1748, 2 parties en 1 vol. in-12.

— *Critique du Siècle, ou Lettres sur divers sujets ; Par l'Auteur des Lettres Juives*. Nouvelle Edition, augmentée de nouvelles Lettres et de quantité de Remarques. La Haye, 1755, 2 vol. in-12.

- ARGENSON (Marquis d'), *Journal et Mémoires du Marquis d'Argenson* publiés pour la Société de l'Histoire de France, par E.-J.-B. Rathery. Paris, 1859-1867, 9 t. in-8°.
- *Remarques en lisant* (cf. Saint-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XII, p. 126).
- ARLIQUINIANA, ou les bons mots, les histoires plaisantes et agreables, recueillies des Conversations d'Arlequin. A Paris, 1694, in-12.
- ASSOUCY (d'), *Les Aventures de Monsieur D'Assoucy*, éd. E. Colombey. Paris, 1858, in-12.
- ASTHON (Harry), *Lettres de Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de Lafayette et de Gilles Ménage*. Paris, 1924-1925.
- AUBIGNÉ (Agrippa d'), *Les Aventures du Baron de Fæneste*, éd. d'Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12.
- AULNOY (M^{me} d'), *La Cour et la Ville de Madrid vers la fin du XVII^e siècle. Relation du Voyage d'Espagne par la Comtesse d'Aulnoy*. Edition nouvelle, revue et annotée par M^{me} B. Carey. Paris, 1874-1876, 2 vol. in-8°.
- AVELLANEDA (Alonso Fernandez de), *Segundo tomo del ingenioso hidalgo don Quixote de la Mancha, que contiene su tercera salida: y es la quinta parte de sus aventuras. Compuesto por el Licenciado Alonso Fernandez de Avellaneda, natural de la Villa de Tordesillas...* En Terragona, 1614, in-8°.
- B** (Baron de), *Epître à Don Quichotte de la Manche*. Breda, 1766, in-12.
- BACHAUMONT, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur, etc...* [Bachaumont, Pidansat de Mairobert, Moufle d'Angerville, etc...] Londres, 1780-1787, 36 vol. in-12.
- BALLANCHE, *Fragments*. Paris, 1819, in-18.
- *Œuvres*. Paris, 1833, 4 vol. in-18.
- BARBIER (Edmond-Jean-François), *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV*, publié par A. de La Villegille. Paris, 1847-1856, 4 vol. in-8°.
- BARO, *La Conclusion et dernière partie d' « Astrée »... composée sur les vrais mémoires de feu M^{re} Honoré d'Urfé par le S^r Baro*, 2^e éd. Paris, 1630, in-8°.
- BARROT (Odilon), *Mémoires posthumes* (précédés d'un avant-propos de Duvergier de Hauranne). Paris, 1875-1876, 4 vol. in-8°.
- BARY (René), *L'Esprit de cour, ou les Conversations galantes, divisées en cent dialogues*. Paris, 1662, in-12.
- BASTON (abbé), *Mémoires* publiés, d'après le manuscrit original, pour la Société d'Histoire contemporaine par M. l'abbé Julien Loth et M. Charles Verger. Paris, 1897-1899, 3 vol. in-8°.
- BAUDOIN (abbé N.), *De l'Education d'un jeune Seigneur*. Paris, 1728, in-12.

- BAUDRILLART (Henri), *Rapport sur les pertes éprouvées par les bibliothèques publiques, dependant du Ministère de l'Instruction publique, à Paris, soit pendant le siège par les Prussiens, soit pendant la domination de la Commune révolutionnaire*. Paris, 1871, in-8°.
- BAYLE (Pierre), *Choix de la Correspondance inédite de Pierre Bayle* (1670-1706) publié d'après les originaux conservés à la Bibliothèque Royale de Copenhague, par Emile Gigas, Copenhague et Paris, 1890, in-8°.
- *Dictionnaire historique et critique*, nouv. éd. Paris, 1820-1824, 16 vol., in-8°.
- *Nouvelles de la République des Lettres*. Amsterdam, 1684-1687, 7 vol., in-12.
- BEAUCHAMPS, *Recherches sur les Théâtres de France depuis 1161 jusqu'à présent*. Paris, 1735, in-4°.
- BEAUCHASTEAU, *La Muse naissante du jeune Beauchâteau, ou la Lyre du jeune Apollon*. Paris, in-4°.
- BEAUMARCHAIS, *Œuvres complètes*, nouv. éd. Paris, in-4°.
- BEFFROY DE REIGNY, *Nicodème dans la Lune ou la Révolution pacifique*, folie représentée le 7 novembre 1790 et le 27 septembre 1791 pour la 156^e fois au théâtre français comique et lyrique. Paris, 1791.
- BERGIER (abbé Nicolas-Sylvestre), *De la Certitude des preuves du Christianisme, ou Réfutation de l'« Examen critique des apologistes de la religion chrétienne. »* Paris, 1767, 2 vol. in-12.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin. Paris, 1830-1831, 12 vol. in-8°, t. IV, *Etudes de la Nature*, 1784.
- BERTAUT (François), *Journal du voyage d'Espagne, contenant une description fort exacte de ses royaumes et de ses principales villes...* Paris, 1669, in-4°.
- BERTAUX (Emile), *Musée Jacquemart-André, catalogue itinéraire*, 3^e éd., Paris, in-16.
- BERTRANT (et DESVALIÈRES), *La Nouvelle Joûte ou Arlequin Tan-crève*, prologue de M. Bertrant, et parodie de *Tancredé*, de M. Desvalières. Paris, 1760.
- BOILEAU, *Œuvres poétiques* précédées d'une notice biographique et littéraire et accompagnées de notes par F. Brunetière, 5^e éd. Paris, 1903, in-16.
- *Œuvres*, de Nicolas Boileau Despréaux. Avec des Eclaircissemens historiques, donnez par lui-meme. *Nouvelle Edition revue, corrigée et augmentée de diverses Remarques*. Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4°.
- BORDELON (abbé Laurent), voir, outre le roman cité au paragraphe III :
Dialogues des vivans. Paris, 1717, in-12.

- BOUCHON-DUBOURNIAL, voir, outre la traduction du *Don Quichotte* citée au paragraphe II, *Don Quichotte et Sancho Pansa*, à Paris en 1828; par un octogénaire paralytique qui ne voit plus comme autrefois, et qui ne s'en croit pas moins sage. Paris, 1828, in-16.
- BOUFFLERS (Stanislas-J. de), *Pensées, saillies et bons mots du Chevalier de Boufflers, suivis de lettres, de fragmens, de portraits, de poésies diverses, et terminés par une épître de Ducis, lue à l'Académie française*, en 1816. Paris, 1816, in-12.
- BOUGEANT (le P. G.-H.), *Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie ; contenant plusieurs observations historiques, géographiques, physiques, critiques et morales*. Paris, 1735, in-12.
- BOUHIER (Président), *Anecdotes historiques et littéraires*, tirées des manuscrits inédits du président Bouhier. Paris, 1830, in-8°.
- *Souvenirs de Jean Bouhier...* Extraits d'un manuscrit autographe inédit et contenant des détails curieux sur divers personnages des XVII^e et XVIII^e siècles. Paris, 1866, in-18.
- *Correspondance*, 5 parties en 1 vol., in-8°.
- *Lettres à l'abbé Leblanc...* publiées par H. de Châteaugiron. Paris, 1826, in-8°.
- BOUHOURS (le P. Dominique), voir, outre les ouvrages cités au paragraphe IV, *Lettres à une Dame de Province sur les « Dialogues d'Eudoxe et de Philanthe »*. Paris, 1688, in-12.
- BOUILLÉ (Marquis de), *Mémoires*, collection Barrière. Paris, 1859, t. XXI, in-8°.
- BOURGOING (Jean-François de), *Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'Etat actuel de cette Monarchie*. Paris, 1788, 3 vol. in-8°.
- BRESIL (et d'ENNERY), *Si j'étais Roi!* opéra-comique en 3 actes et 4 tableaux, musique d'Adam. Paris, 1852, in-12.
- Brevets sur la Calotte, 1718-1739*, recueil manuscrit conservé à la Bibliothèque Mazarine.
- BRIENNE, *Mémoires de Louis-Henri de Loménie comte de Brienne, dit le Jeune Brienne*, publiés d'après le manuscrit autographe pour la société de l'histoire de France par Paul Bonnefon. Paris, 1916-1919, 3 vol. in-8°.
- BRILLON (P.-J.), *Le Theophraste moderne ou Nouveaux Caracteres sur les Mœurs*. Paris, éd. de 1700, in-12.
- BRISOT (J.-P.), *Mémoires (1754-1793)* publiés avec Etude critique et Notes par Cl. Perroud. Paris (s. d.), 3 vol. in-8°.
- BROSSES (Charles de), *Voltaire et le Président de Brosses, correspondance inédite suivie d'un supplément à la correspondance de Voltaire avec le Roi de Prusse et d'autres personnages publiés d'après les lettres autographes avec des notes* par M. Th. Foisset, conseiller à la cour impériale de Dijon. Paris, nouv. éd., 1858, in-8°.

- *Le Président de Brosses en Italie. — Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740 par Charles de Brosses*, 2^e éd., par M. R. Colomb. Paris, 2 vol., in-8°.
- BUSSY-RABUTIN, *Histoire amoureuse des Gaules*. Liège (s. d.), in-12.
- *Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis (1666-1693)*, éd. Ludovic Lalanne. Paris, 1858-1859, 6 vol., in-12.
- BUTLER (Samuel), *Hudibras*, Londres, 1663-1678, 3 vol. in-8°.
- CAMPISTRON (Jean-G. de), *Le Jaloux désabusé*. Paris, 1710, in-12.
- CARNOT (Lazare), *Réponse de L. N. M. Carnot, citoyen français, l'un des Fondateurs de la République, et membre constitutionnel du Directoire exécutif, au Rapport fait sur la conjuration du 18 Fructidor au conseil des Cinq-Cents, par J. Ch. Bailleul, au nom d'une commission spéciale (8 Floréal an VI de la République (s. l.), an VI, in-12.*
- *Don Quichotte*, poëme héroï-comique. Paris, 1821, in-12.
- CARNOT (Hippolyte), *Mémoires sur Carnot par son fils*. Paris, 1861-1863, 2 vol., in-8°.
- Carpentariana ou Remarques d'histoire, de morale, de critique, d'érudition et de bons mots de M. Charpentier* (Publié par Boscheron). Paris, 1724, in-12.
- CASANOVA DE SEINGALT (Jacques), *Mémoires écrits par lui-même*, éd. Garnier, 1880, 8 vol., in-8°.
- CASSE (du), *Mémoires et correspondance politique et militaire du Roi Joseph*, publiés, annotés et mis en ordre par A. Du Casse, Aide de camp de S. A. I. le Prince Jérôme Napoléon. Paris, 1853-1854, 10 vol., in-8°.
- CASTIL-BLAZE (Sébastien), *Mémoires d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne, pendant les années 1808 à 1814*. Paris, 1828, 2 vol., in-8°.
- CAVANILLES (abbé), *Observations de M. l'abbé Cavanilles sur l'article « Espagne » de la Nouvelle Encyclopédie*. Paris, 1784, in-8°.
- CAYROU (Gaston), *Les Caractères de La Bruyère*, éd. Didier. Paris, 1923, in-16.
- CHAMFORT, *Œuvres complètes*, recueillies et publiées, avec une notice historique sur la vie et les écrits de l'auteur, par P. R. Auguis. Paris, 1824-1825, 5 vol., in-8°.
- CHANTREAU (Pierre-Nicolas), *Lettres écrites de Barcelonne à un zéléteur de la liberté, qui voyage en Allemagne; — Ouvrage dans lequel on donne des détails vrais et circonstanciés : 1° sur l'état dans lequel se trouvoient les frontières d'Espagne en mars 1792, sur le cordon qu'on y a formé et les préparatifs de guerre qu'on prétend y avoir été faits; 2° sur les Emigrés dans ce pays, sur l'accueil qu'ils y reçoivent et leurs menées, avec plusieurs Anecdotes à ce sujet, auxquels on a joint quelques réflexions et des détails philosophiques sur les mœurs, usages et opinions des*

Espagnols, etc., etc. Par M. Ch. ***, citoyen François. Paris, 1792, in-8°.

CHAPUZEAU (Samuel), *Le Théâtre François*. Paris, 1674, in-12.

CHARRIÈRE (M^{me} de), *Lettres de Belle de Zuylen* [Madame de Charrière] à Constant d'Hermenches, 1760-1775, publiées par Philippe Godet. Paris, 1909, in-8°.

— *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne*. Toulouse, 1785, in-8°.

CHASTENAY (M^{me} de), *Mémoires de Madame de Chastenay* (1771-1815), publiés par Alphonse Roserot. Paris, 1896, 2 vol., in-8°.

CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes*, éd. Garnier. Paris, 1859-1861, 12 vol. in-8° (voir t. X, XI, XII).

— *Mémoires d'Outre-Tombe*, nouv. éd. par Edmond Biré, 6 vol. in-12 (voir t. I).

CHAULIEU (abbé de), *Lettres inédites*, publiées par Raymond de Bérenger. Paris, 1850, in-8°.

CHENAYE-DESBOIS (Aubert de la), *Correspondance historique, philosophique et critique*. La Haye, 1737-1738, 3 vol. in-8°.

CHÉNIER (M.-Joseph), voir, outre les voyages cités au paragraphe IV, *Œuvres posthumes de M. J. Chénier*, Membre de l'Institut; revues, corrigées, et augmentées de beaucoup de morceaux inédits; Précédées d'une notice sur Chénier par M. Daunou, membre de l'Institut; et ornées du portrait de l'auteur d'après M. Horace Vernet. Paris, 1825-1827, 3 vol., in-8°.

CHEVALIER, *La Désolation des Filoux sur la défense des armes, ou les malades qui se portent bien*. Comédie en un acte. Paris, 1661.

Le Chevalier errant, ou le Palais enchanté, opéra-comique « en trois actes et en prose meslés de vaudevilles », par M. D. de B., 1787, pièce manuscrite conservée à la Bibliothèque Nationale.

Chevraeana. Paris, 1697-1700, 2 vol., in-12.

CHEVREAU (Urbain), *Œuvres meslées*, La Haye, 1697, 2 vol., in-12.

— *L'Escole du Sage*. Paris, 1652, 2 t. en 1 vol., in-12.

— *Suite de l'Ecole du Sage*. Paris, 1660, in-12.

CLOOTS (Anacharsis), *La Certitude des preuves du Mahométisme, ou Réfutation de l'Examen critique des Apologistes de la Religion Mahométane*, Par Ali-Gier-ber, Alfaki, ou Docteur en Théologie, Principal du Collège d'Andrinople, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Samarcand. Londres, 1780, in-8°.

— *L'Orateur du genre humain, ou Dépêche du Prussien Cloots, au Prussien Hertzberg*. Paris, 1791, in-8°.

COLLÉ, *Journal et mémoires de Charles Collé sur les hommes de lettres, les ouvrages dramatiques et les événements les plus mémorables du règne de Louis XV* (1748-1772), nouv. éd. par Honoré Bonhomme. Paris, 1868, 3 vol. in-8°.

COLLIN D'HARLEVILLE, *Les Châteaux en Espagne*, comédie en cinq actes et en vers, représentée, pour la première fois, au Théâtre

Français, le 20 février 1789; et à Versailles, devant Leurs Majestés, le 26 Mars suivant. Paris, 1790, in-8°.

Combat de M. de Voltaire contre M. l'Abbé Desfontaines (ou Jugement désintéressé du demeslé qui s'est élevé entre M. de Volt. et l'abbé Desfontaines) [s. d. ni n. d'auteur.]

CONSTANT (Benjamin), *Journal intime de Benjamin Constant et Lettres à sa famille et à ses amis*. Précédés d'une Introduction par D. Melegari. Paris, 1895, in-8°.

— *Les Chevaliers, avant-propos de G. Rudler*. Paris, 1927, in-8°.

CORANCEZ (Olivier de), *Mémoires biographiques et littéraires*, avec Introduction... par M. de Lescure. Paris, 1881, in-18.

CORDIER (Henri), *Essai bibliographique sur les œuvres d'Alain-René Lesage*. Paris, 1910, pet. in-4°.

CORNEILLE (Pierre), *Œuvres*, éd. Ch. Marty-Laveaux, dans *Collection des Grands Ecrivains de la France*. Paris, 12 vol., in-8°.

CORNEILLE (Thomas) et DONNEAU DE VISÉ, *La Devineresse ou les Faux Enchantements*. Paris, 1680, in-12.

COTIN (abbé), *Œuvres galantes, prose et vers*. Paris, 1663, in-12.

COULANGES (Mis Ph. Emmanuel de), *Recueil de chansons choisies, divisé en 2 parties*. Paris, 1694, in-12.

COYPEL (Ch.-A.), *Théâtre*, 6 vol. manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale.

— *Id.*, 8 vol. manuscrits conservés à la Bibliothèque publique de Valenciennes.

CYRANO DE BERGERAC, *Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil*, éd. du bibliophile Jacob. Paris, 1858, in-16.

— *Les œuvres libertines de Cyrano de Bergerac Parisien (1619-1655)*, précédées d'une notice biographique par Frédéric Lachèvre. Paris, 1921, 2 vol. gr. in-8°.

DACIER (M^{me}), *Trad. et Comment. Homère. L'Iliade*. Paris, 1711, 3 vol., in-12.

DANGEAU, *Journal du Marquis de Dangeau* publié en entier pour la première fois par MM. Soulié, Dussieux, de Chennevières, Mantz, de Montaiglon. Avec les additions inédites du Duc de Saint-Simon publiées par M. Feuillet de Conches. Paris, 1854-1860, 19 vol., in-8°.

DELAUNAY (M^{lle}), *Œuvres de Madame Staal* [Mademoiselle Delaunay], éd. de 1821. Paris, 2 vol., in-8°.

DELÉCLUZE (Etienne-Jean), *Souvenirs de soixante années*, par Etienne-Jean Delécluze, auteur de *David, son Ecole et son temps*. Paris, 1862, in-18.

DENINA (abbé), *Réponse à la question : Que doit-on à l'Espagne ?* Berlin, 1786, in-8°.

Dénonciation au Public, du Voyage d'un soi-disant Figaro en Espagne, par le Véritable Figaro. Paris, 1785, in-12.

- DES CARS (Duc), *Mémoires...* publiés par son neveu, le duc des Cars, avec une introd. et des notes par le Comte Henri de l'Épinois. Paris, 1890, 2 vol., in-8°.
- DESMARETS DE SAINT-SORLIN, *Les Visionnaires*, Comédie par Jean Des Marets, *De l'Académie Française*. Paris, 1638, in-12.
- *Clovis, ou la France Chrestienne*, 3^e éd. Paris, 1673, 2 parties en 1 vol., in-8°.
- DESMOULINS (Camille) *Œuvres*, recueillies et publiées d'après les textes originaux, augmentées de fragments inédits, de notes et d'un index, et précédées d'une étude biographique et littéraire par M. Jules Claretie. Paris, 1874, 2 vol., in-12.
- DIDEROT, *Œuvres complètes*, éd. Assézat et Tourneux. Paris, 1876, 20 vol., in-8°.
- DIEULAFOY (Michel), *Le Portrait de Michel Cervantes*, Comédie, an X (1802). Paris, an XI, in-8°.
- DUCERCEAU (le P.), *Les Incommoditez de la Grandeur*, Drame héroïque sera représenté par les petits pensionnaires du college de Louis le Grand. *Lundi, 12. de Juin 1713, à deux heures après midy*. Paris, 1713, in-12.
- DUCLOS (Charles Pinot), *Œuvres complètes*. Paris, 1806, 10 vol., in-8°.
- DU DEFFAND (M^{me}), *Correspondance inédite de M^{me} Du Deffand, précédée d'une notice*, par le Marquis de Sainte-Aulaire. Paris, 1859, 2 vol., in-8°.
- *Correspondance complète de la Marquise Du Deffand avec ses amis le Président Hénault, Montesquieu, D'Alembert, Voltaire, Horace Walpole, classée dans l'ordre chronologique et sans suppressions...* par M. de Lescure. Paris, 1865, 2 vol., in-8°.
- *Correspondance complète de M^{me} Du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt, publiée avec une Introduction*, par M. le Marquis de Sainte-Aulaire. Paris, 1866, 3 vol., in-8°.
- DUFORT DE CHEVERNY (Comte), *Mémoires du comte Dufort de Cheverny*, Introduteur des Ambassadeurs, lieutenant général du Blaisois. Introduction et Notes par Robert de Crévecœur. Paris, 2^e éd., 1909, 2 vol., in-8°.
- DUGAS (et SAINT-FONDS), *Correspondance littéraire et anecdotique entre Monsieur de Saint-Fonds et le Président Dugas, Membres de l'Académie de Lyon, 1711-1739*, publiée et annotée par William Poidebard, Lyon, 1900, 1 vol., in-4°.
- DULAURENS (abbé), *Le Balai*, poème héroï-comique en XVIII chants, à Constantinople, de l'imprimerie du Muphti, 1762, 1 vol., in-12.
- *La Chandelle d'Arras*, poème héroï-comique en XVIII chants, Bernes, 1765, in-8°.
- *Imirce ou la fille de la Nature*. Berlin, chez l'imprimeur du Philosophe de Sans-Souci, 1765, in-12.

- *Le Compère Matthieu ou les bigarrures de l'esprit humain*. Londres, 1777, 3 vol., in-8°.
- DUTENS, *Tables généalogiques des Héros des Romans, avec un Catalogue des Principaux ouvrages en ce genre*. Londres, 1796, in-4°.
- DUTHÉ (Rosalie), *Souvenirs de M^{me} Duthé, de l'Opéra, 1748-1830*, avec une introduction de Paul Ginisty. Paris, 1909, in-8°.
- DUVEYRIER (baron Honoré), *Anecdotes historiques* publiées pour la Société d'Histoire contemporaine par Maurice Tourneux. Paris, 1907, in-8°.
- Eloge de Rien dédié à Personne, avec une Postface*. Paris, 1730, in-12.
- Emblesmes sur les actions, perfections et mœurs du Seigneur Espagnol, traduit du castillien*. Mildelbourg, 1608 (cf. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, 1^{re} série).
- ENGERAND (Fernand), *Inventaire des Tableaux commandés et achetés par la Direction des Bâtiments du Roi (1709-1792)*. Paris, 1900, in-8°.
- EPINAY (M^{me} d'), *Mémoires de Madame d'Épinay*, éd. Paul Boiteau. Paris, 1863, 2 vol., in-8°.
- FABRE D'EGLANTINE, *Le Philinte de Molière, ou la Suite du Misanthrope*, Comédie en cinq actes en vers. Paris, 1791, in-8°.
- *L'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, par P. F. N. Fabre d'Eglantine. Représentée sur le Theatre Français de la rue de Richelieu, le 15 Juin 1791. Paris, 1792, in-8°.
- FAGAN, *Les Eveillés de Poissi*, opéra-comique, en un acte, en prose, mêlé de vaudevilles, et suivi d'un divertissement (27 août 1731). Paris.
- FARET (Nicolas), *L'Honneste Homme ou l'Art de plaire à la Cour*, éd. de Lyon, 1665, in-8°.
- FAVART (Antoine-Pierre-Charles), *Les Mémoires et Correspondance littéraire, dramatique et anecdotique sur Favart*, par Favart, petit-fils. Paris, 1808, 3 vol., in-8°.
- FELIBIEN (André), *Mémoires pour servir à l'histoire des Maisons Royales et Bastimens de France* par André Félibien, sieur des Aaux, publiés pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale par A. de Montaiglon. Paris, 1874, in-8°.
- *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellens peintres, anciens et modernes...*, éd. de Trévoux, 1725, 6 vol., in-12.
- FENAILLE (Maurice), *Etat général des Tapisseries de la Manufacture des Gobelins depuis son origine jusqu'à nos jours (1600-1900)*. Paris, 1904-1907, 2 t. en 3 vol. in-fol.
- FLORIAN, voir, outre les ouvrages cités aux paragraphes II et III, *Mémoires d'un Jeune Espagnol suivis des Lettres à Madame de La Brèche et à Boissy d'Anglas* [Collection *Les Chefs-d'œuvre méconnus*. Paris, 1923, gr. in-16.]
- *Œuvres complètes*. Paris, 1810, 10 vol., in-16.

- *Œuvres inédites de Florian*, éd. Pixérécourt. Paris, 1824, 4 vol., in-12.
- FONTENELLE, *Œuvres de Monsieur de Fontenelle*, Des Académies, François, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome. Nouvelle édition. Amsterdam, 1754, 6 vol., in-12.
- FRÉDÉRIC II, *Œuvres de Frédéric le Grand*, éd. Preuss. Berlin, 1846-1857, 33 t. en 31 vol., in-8°.
- FRÉRON (et abbé de La Porte), *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Genève et Paris, 1749-1754, 13 vol., in-12.
- FURETIÈRE (Antoine), *Le Roman bourgeois*. Paris, 1666, in-8°.
- *Second Factum pour Messire Antoine Furetière, abbé de Chalivoy*. Paris, 1686, in-8°.
- *Recueil des factums d'Antoine Furetière, de l'Académie françoise contre quelques-uns de cette Académie...*, éd. par Charles Asselineau. Paris, 1859, 2 vol., in-16.
- GACON (François), *Le Poète sans fard, contenant satires, épîtres et épigrammes sur toutes sortes de sujets*, Libreville, chez Paul disant vray, 1698, in-12.
- *Homère vengé, ou Réponse à M. de La Motte sur l'Illiade*. Paris, 1715, in-12.
- GALDÓS (Pérez), *Episodios Nacionales*, Baillén. Madrid, 1873, in-8°.
- GALIANI (abbé), *Correspondance avec Madame d'Epinay, Madame Necker, Madame Geoffrin, etc. Diderot, Grimm, d'Alembert, de Sartine, d'Holbach, etc.* Nouvelle édition... par Lucien Perey et Gaston Maugras. Paris, 1881, 2 vol. in-8°.
- GAMAS (et FOIGNET), *Michel Cervantes*, opéra-comique en trois actes et en prose. Paris, 1794, in-8°.
- GARASSE (le P. François), *Le Rabelais reformé par les Ministres, et nommé par Pierre du Moulin ministre de Charanton, pour response aux bouffonneries inserées en son livre de la Vocation des Pasteurs*. Brusselle, éd. de 1620, in-8°.
- *La Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps...* Paris, 1624, in-4°.
- *Les Recherches des « Recherches » et autres œuvres de M^e Estienne Pasquier...* Paris, 1622, in-8°.
- *Mémoires de Garasse (François) de la Compagnie de Jésus, publiés pour la première fois avec une notice et des notes*, par Charles Nisard. Paris, 1860, in-18.
- GARAT (Dominique-Joseph), *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIII^e siècle*, 1820, 2 vol., in-8°.
- GARCIA (Cárlas), *L'Opposition et la conjonction des deux grands luminaires du monde, œuvre plaisante et curieuse, où l'on traite de l'heureuse alliance de la France et de l'Espagne, et de l'antipathie des Espagnols et des François*. Paris, 1617, in-8°.

- GAULTIER (Le P. Jacques), *Rodomuntadas castellanas, recopiladas de los comentarios de los muy espantosos, terribles y invincibles Capitanes, Matamoros, Crocodillo y Rajabroqueles. Rodomontades espagnoles. Colligees des Commentaires des très-espouvantables, terribles et invincibles Capitaines, Matamores, Crocodile et Rajabroqueles*. Paris, 1607, in-8°.
- GAYOT DE PITAVAL, *Causes célèbres et intéressantes avec les jugements qui les ont décidées, recueillies par M****. Paris, 1734-1743, in-12.
- GENLIS (M^{me} de), *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'Education; contenant tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes Personnes, et des Hommes*. Paris, 1782, 3 vol., in-8°.
- *Mémoires inédits de Madame la Comtesse de Genlis, sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, depuis 1756 jusqu'à nos jours*. Paris, 1825, 10 vol. in-8°.
- GILLET DE LA TESSONNERIE, *Le Campagnard*, comédie en cinq actes, Paris, 1657, in-12.
- GIRARDIN (Stanislas), *Mémoires, Journal et Souvenirs*, 2^e éd. Paris, 1829, 2 vol., in-8°.
- GLEICHEN (baron de), *Souvenirs de Charles-Henri baron de Gleichen*, précédés d'une notice, par M. Paul Grimblot. Paris, 1868, in-18.
- GOUGENOT, *La Comedie des Comediens*. Tragi-comédie. Par le sieur Gougenot. Paris, 1633, in-8°.
- GOUGES (Olympe de), *Adresse au Don Quichotte du Nord*. Paris, 1792, in-8°.
- GOULU (P. Jean), *Lettres de Phyllarque à Ariste, où il est traité de l'éloquence françoise*. Paris, 1627-1628, 2 vol., in-8°.
- GOURMONT (Rémy de), *Saint-Amant*, Collection des *Plus belles pages*. Paris, 1907, in-16.
- GOURNAY (M^{me} de), *L'Ombre de la Damoiselle de Gournay. Œuvre composé de meslanges*. Paris, 1626, in-8°.
- GOVERNEUR MORRIS, *Journal de Gouverneur Morris, ministre plénipotentiaire des États-Unis en France de 1792 à 1794, Pendant les années 1789, 1790, 1791 et 1792*, Trad. par E. Pariset. Paris, 1901, in-8°.
- GRIMAREST (Jean-Léonor Le Gallois, sieur de), *La Vie de M. de Molière*, par J.-L. Le Gallois, Sieur de Grimarest, *Réimpression de l'édition originale* (Paris, 1705) *et des pièces annexes*. — Avec une Notice par A. P. Malassis. Paris, 1877, in-16.
- GRIMM, DIDEROT, RAYNAL, MEISTER, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, éd. Maurice Tourneux. Paris, 1877-1882, 16 vol. in-8°.
- GROSLEY (Pierre-Jean), *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Belles-Lettres, Beaux-Arts, etc. Ci-devant établie à Troyes en Champagne*. Nouvelle édition, corrigée et augmentée

- de l'Eloge de l'Auteur, par le C. Herluison, Bibliothécaire de l'Ecole centrale du Département de l'Aube. Londres et Paris, an X (1802), in-12.
- GUÉRET (Gabriel), *Le Parnasse réformé*, 2^e éd. Paris, 1669, in-12.
- *La Promenade de Saint-Cloud...* publiée par Georges Monval. Paris, 1888, in-16.
- GUYON (M^{me}), *La Vie de Madame J. M. B. de la Mothe Guion. Ecrite par Elle-même*. Cologne, 1720, 3 vol., in-12.
- HAUTEROCHE (Noël Le Breton de), *Crispin musicien, comédie*, 1674, in-12.
- HEINE (Henri), *Französische Zustände*, Artikel II, 5^e vol. de l'éd. Critique de Ernst Elster. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1889, 7 vol. in-12.
- HELVETIUS (Claude-Adrien), *Œuvres complètes*; Nouvelle Edition, corrigée et augmentée sur les Manuscrits de l'Auteur avec sa Vie et son Portrait, Londres, 1781, 4 vol., in-8°.
- HERNANDEZ MOREJÓN (Antonio), *Bellezas de medicina práctica descubiertas en el Quijote*. Madrid, 1836, in-8°.
- Histoire de l'Admirable Dom Inigo de Guipuscoa, Chevalier de la Vierge, Et Fondateur de la Monarchie des Inighistes ; Avec une Description abrégée de l'Etablissement et du Gouvernement de cette formidable Monarchie*. Par le Sieur Hercule Rasiel de Selva [pseudonyme, selon Quérard, de Quesnel ou du P. Porée]. Nouvelle Edition, augmentée de l'Anti-Coton, et de l'Histoire Critique de ce fameux Ouvrage. La Haye, 1738, 2 vol., in-8°.
- HOLBACH (baron d'), *Tableau des Saints ou Examen de l'esprit, de la conduite, des maximes et du mérite des personnages que le Christianisme révère et propose pour modèles*. Londres, 1770, 2 t. en 1 vol., in-12.
- JACCACI (August F.), *El Camino de Don Quijote (Por Tierras de la Mancha)*. Traducción e ilustraciones de Ramón Jaén [trad. fr. : *Au pays de Don Quichotte*. Paris, 1901, gr. in-8°].
- JAUCOURT (le Chevalier de), article *Espagne* dans *La Grande Encyclopédie*. Paris, 1755 (t. V).
- JOANNE (A.-L.), *Les Châteaux de la Loire*. Paris, 1907, in-16. (Collection des Guides-Joanne.)
- JOSEPH II (et Catherine de Russie), *Correspondance* éditée par le chevalier Alfred d'Arneth. Vienne, 1869, 1 vol., in-8°.
- JOUBERT (Joseph), *Pensées de Joubert, précédées de sa Correspondance, d'une Notice sur sa vie, son caractère et ses travaux*, par M. Paul de Raynal, 4^e éd. Paris, 1864, 2 vol., in-18.
- LACROIX (Paul) [Bibliophile P. L. Jacob], *Catalogue de la Bibliothèque dramatique de Monsieur de Soleinne*. Paris, 1843-1845, 6 vol., in-8°.
- LA FARE (Marquis de), *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat. Paris, 1839, in-4°.

LA FONTAINE, *Œuvres*, éd. des *Grands Ecrivains de la France*. Paris, 1883-1892, 11 vol., in-8°.

« LAGNIET (Jacques), *Recueil des plus illustres proverbes, divisés en trois livres*. Paris, 1657, 3 part. en 1 vol., in-4°.

— *Les Advantures du fameux Chevalier Dom Quixot de la Manche et de Sancho Pansa son escuyer*. Paris, in-4°.

LAGRANGE (Charles-Varlet, dit de), *Registre* (1608-1685), publié par Edouard Thierry. Paris, 1876, in-4°.

LAGRANGE-CHANCEL, *Les Philippiques*, odes. Paris, 1795, in-12.

LA HARPE (Jean-F. de), *Correspondance littéraire, adressée à son Altesse Impériale Mgr le Grand Duc, aujourd'hui Empereur de Russie, et à M. le Comte André Schowalow, chambellan de l'Impératrice Catherine II, depuis 1774 jusqu'à 1789*. Paris, 1801-1807, 6 t. en 5 vol., in-8°.

— *Œuvres choisies et posthumes*. Paris, 1806, 4 vol., in-8°.

— *Œuvres diverses*. Paris, 1826, 15 vol., in-8°.

LAMBERT (M^{me} de), *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert, suivies de ses Lettres à plusieurs personnages célèbres*. Seule édition complète. Paris, 1808, in-8°.

LA MORLIÈRE (Chevalier de), *Angola, histoire indienne, ouvrage sans vraisemblance*. Agra, 1746, 2 t. en 1 vol., in-12.

LA MOTHE LE VAYER (F. de), *Discours de la Contrariété d'Humeurs qui se trouve entre certaines Nations, et singulièrement entre la Française et l'Espagnole*. Paris, 1636, in-8°.

LA MOTHE LE VAYER (Abbé François de), *Le Parasite Mormon*. Paris, 1650, in-8°.

LANCELOT (Claude), *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue espagnole*. Paris, 1660, in-12.

LANGLE (Marquis de), *Voyage de Figaro en Espagne*. Paris, 1784, in-12.

LA PORTE (abbé de), *Observations sur la Littérature moderne*. La Haye, 1749-1752, 9 vol., in-12.

— *L'Observateur littéraire*. Amsterdam et Paris, 1758, 3 vol., in-12.

LAS CASES (Comte de), *Mémorial de Sainte-Hélène, ou Journal ou (sic) se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon durant dix-huit mois*. Paris, 1823, 8 vol., in-8°.

LASSAY (Marquis de), *Recueil de différentes choses*. Lausanne, éd. de 1756, 4 vol., in-8°.

LAURIER (et Mercadante), *Le Petit Don Quichotte*, proverbe de Car-montelle arrangé en vaudeville. Paris, 1822, in-8°.

LAYA (Jean-Louis), *L'Ami des Lois*, comédie en cinq actes en vers. Paris, 1793, in-8°.

LE BOULANGER DE CHALUSSAY, *Elomire hypocondre ou les Medecins vengez*, comédie. Paris, 1670, in-12.

- LE FRANC DE POMPIGNAN, *Le Voyage de Languedoc et de Provence, — à la suite du Voyage de Chapelle et de Bachaumont*. Paris, éd. de 1826, in-8°.
- LEGRAND, *Le Chevalier errant, parodie de l'Œdipe de Monsieur de la Motte. Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roy, le 22 janvier 1726*. (S. l. n. d.), in-12.
- LEMAZURIER, *Épître à Michel Cervante-Saavedra, dans l'Almanach des Muses, ou Choix de poésies fugitives*, in-18. [Voir le 41^e vol. de la Collection, an XIII (1805)].
- LEMOINE (Jean), *Sous Louis le Bien-Aimé, Correspondance amoureuse et militaire d'un officier pendant la guerre de sept ans (1757-1765)*. Paris, 1905, in-8°.
- LENORMANT (M^{me}), *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de Madame Récamier*. Paris, 4^e éd., 1873, 2 vol., in-12.
- LE PETIT (Claude), *Rome, Paris et Madrid ridicules, Avec des remarques historiques, et un Recueil de poésies choisies, par M. de B****. En Espagne. Paris, éd. de 1713, in-12.
- LE SAGE (Alain-René), *Œuvres complètes*. Paris, 1828, 12 vol., in-8°.
- LESTOILE (Pierre de), *Registre-Journal de Henri IV, Roy de France et de Navarre*, éd. Michaud et Poujoulat. Paris, 1837, in-4°.
- Le Trio : Dom Quichotte, Chicanneau, Tartuffe, au Tartare*. (S. l. n. d.), in-8°.
- LEZAY-MARNESIA (Cl. Fr. Ad. de), *Plan de lecture pour une jeune dame*. Lausanne et Paris, 2^e éd., 1800, in-8° [1784].
- LÉVIS (Duc de), *Souvenirs et Portraits, 1780-1789*. Paris, 1813, in-8°.
- LIGNE (Prince de), *Mélanges Militaires, Littéraires et Sentimentales, à Monrefuge, 1795-1811*, 34 vol. in-12.
- *Fragments de l'Histoire de ma vie*, publiés par Félicien Leuridant. Paris, 1928, 2 vol., in-8°.
- Longueruana ou Recueil de Pensées, de Discours et de Conversations, de feu M. Louis du Four de Longuerue, Abbé de Sept-Fontaines, et de Saint-Jean-du-Jard*. Berlin, 1754, in-8°.
- LUYNES (duc de), *Mémoires sur la cour de Louis XV (1735-1758)*, publiés par L. Dussieux et Eud. Soulié. Paris, 1860-1865, 17 vol., in-8°.
- MAISTRE (Joseph) de), *Lettres et opuscules inédits du comte J. de Maistre précédés d'une notice biographique par son fils le comte Rodolphe de Maistre*, 2^e éd., 2 vol., Paris, 1859, in-8°. (Voir t. I, lettres de 1807-1808).
- MALLET DU PAN, *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*. Genève, 5 vol., in-8°.
- *Mémoires et correspondance de Mallet du Pan pour servir à l'histoire de la Révolution française*, Recueillis et mis en ordre par

- A. Sayous, ancien professeur à l'Académie de Genève. Paris, 1851, 2 vol., in-8°.
- *Correspondance inédite avec la Cour de Vienne (1794-1798)*, publiée par André Michel. Paris, 1884, 2 vol., in-8°.
- MANDEVILLE, *La Fable des Abeilles*. Londres, éd. de 1740, 4 vol., in-8°.
- MARAIS (Mathieu), *Journal et Mémoires*, p. par de Lescure, 1863-1868, 4 vol., in-8°.
- MARCHAND (Prosper), *Dictionnaire Historique ou Mémoires critiques et littéraires, concernant la vie et les ouvrages de divers personnages distingués, particulièrement dans la République des Lettres*. La Haye, 1758-1759, 2 t. en 1 vol., in-fol.
- MARESCHAL (A.), *Le véritable Capitan Matamore, ou le Fanfaron*. Paris, 1640, in-4°.
- MARIVAUX. Voir, outre les ouvrages cités au paragraphe III, *Le Prince travesti ou l'Illustre avanturier*, comédie, 1727, in-12.
- MAROLLES (Michel de), *Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Avec des Notes historiques et critiques*. Amsterdam, éd. de 1755, 3 vol., in-12.
- MARMONTEL, *Œuvres complètes*. Paris, éd. de 1787, 17 vol. in-8°, — et de 1818-1819, 18 vol., in-8°.
- MASSIAS (Nicolas), *Le Prisonnier en Espagne, ou Coup d'œil philosophique et sentimental sur les Provinces de Catalogne et de Grenade*. Paris, an VI (1798), in-8°.
- MASSON DE MORVILLIERS, article *Espagne* dans *La Nouvelle Encyclopédie*.
- MAUREPAS (comte de), *Mémoires*. Paris, éd. de 1791, 4 vol., in-8°.
- MAURY (D. Juan-Maria), *L'Espagne poétique. Choix de poésies castillanes depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours...* Paris, 1826-1827, 2 vol., in-8°.
- MAUTORT, *Mémoires du Chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (1752-1802)*, publiés par son petit-neveu, le Baron Tillette de Clermont-Tonnerre. Paris, 1895, in-8°.
- MAYEUR (François-Marie), *Le Désœuvré ou l'Espion du Boulevard du Temple*. Londres, 1781 et 1783, 2 vol., in-8° (attribué à).
- MAYNARD. *Les Lettres du Président Maynard*. Paris, 1653, in-4°.
- Mémoires pour servir à l'histoire de la calotte*, Moropolis, éd. de 1735, in-12.
- MÉNAGE (Gilles), *Anti-Baillet*. Paris, 1688, 2 vol., in-12.
- Menagiana ou les Bons Mots et Remarques critiques, historiques, morales et d'érudition, de Monsieur Ménage, recueillies par ses Amis*, éd. de 1693. Paris, in-12; — éd. de 1694, 1695. Paris, 2 vol., in-12; — éd. de 1715. Paris, 4 vol., in-12.

- MERCIER (L. S.), *Théâtre complet de M. Mercier, Avec de très belles figures en taille douce*. Amsterdam, éd. de 1778-1784, 4 vol., in-8°.
- *Tableau de Paris*. Hambourg, 1781, 2 vol., in-8°.
- *Néologie, ou Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles*. Paris, an IX (1801), 2 vol., in-8°.
- *Satyres contre Racine et Boileau*. Paris, 1808.
- MERCY-ARGENTEAU, *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec l'Empereur Joseph II et le prince de Kaunitz*, publiée par M. le Chevalier Alfred d'Arneth, Directeur des Archives de la Maison, de la Cour et de l'Etat d'Autriche, et M. Jules Flammermont, Professeur d'Histoire à la Faculté des Lettres de Lille. Paris, 1889-1891, 2 vol., gr. in-8°.
- MÉRÉ (Chevalier de), *Conversations dans Revue d'Histoire littéraire*, 1923-1926.
- MICHELET (Jules), *Histoire de France*. Paris, éd. de 1879, 19 vol., in-18.
- *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille*. Paris, 1845, in-18.
- MIRABEAU (le marquis de), *L'Ami des Hommes, ou Traité de la Population*. Paris, éd. de 1764, 3 vol., in-4°.
- MIRABEAU (le comte de), *Œuvres de Mirabeau, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Mérilhou. Paris, 1825-1827, 9 vol., in-8°.
- MOLIÈRE, *Œuvres*, éd. Despois et P. Mesnard, Paris, 1873-1893, 13 vol., in-8°.
- MONNET (Jean), *Supplément au Roman comique, ou Mémoires pour servir à la vie de Jean Monnet, ci-devant Directeur de l'Opéra-Comique à Paris, de l'Opéra de Lyon, et d'une Comédie Française de Londres Ecrits par lui-même*. Londres, 1772, 2 vol., in-8°.
- MONTBAREY (Prince de), *Mémoires autographes*. Paris, 1827-1828, 4 vol., in-8°.
- MONTESQUIEU, *Les Lettres persanes, 78^e lettre*. Paris-Amsterdam, 1721, 2 vol., in-8°.
- MONTPENSIER (M^{ne} de), *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat. Paris, 1838, in-4°.
- *Lettres*. Paris, 1806, in-12.
- *La Relation de l'Isle Imaginaire*. Paris, 1659, in-8°.
- MONVAL (Georges), *Lettres de Adrienne Le Couvreur, réunies pour la première fois et publiées...* par Georges Monval, Archiviste de la Comédie française. Paris, 1892, in-8°.
- MORELLET, *Mémoires inédits de l'Abbé Morellet, de l'Académie Française, sur le dix-huitième siècle et sur la Révolution, précédés de l'Eloge de l'Abbé Morellet par M. Lémontey, Membre de l'Institut, Académie Française*. Paris, éd. de 1822, 2 vol., in-8°.
- MORIZE (A.), *Candide, Société des Textes français modernes*. Paris, 1913, in-16.

- MOTTEVILLE (M^{me} de), *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat. Paris, 1838, in-4°.
- MURVILLE (André), *L'Année Champêtre*, Poème en quatre chants et en vers libres, suivi de poésies diverses. Paris, 1808, in-8°.
- NAPOLÉON I^{er}, *Correspondance*, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III. Paris, 1860, 15 vol., in-4°.
- *Lettres inédites de Napoléon I^{er}* (An VIII-1815) publiées par Léon Lecestre. Paris, 1897, 2 vol., in-8°.
- *Mémoires et Œuvres de Napoléon*, publiés par Tancrède Martel. Paris, éd. de 1910, in-8° [1887-1888].
- NODIER (Charles), *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou Variétés littéraires et philosophiques*. Paris, 1829, in-8°.
- *Description raisonnée d'une jolie collection de Livres (nouveaux mélanges tirés d'une petite bibliothèque)*. Paris, 1844, in-8°.
- NONNOTTE (abbé), *Les erreurs de Voltaire*. Paris 1762, 2 vol., in-12.
- OGIER, *Jugement et censure du livre de la Doctrine curieuse de François Garasse*. Paris, 1623, in-8°.
- Ordonnance de Police de Très-Haut et Très Puissant Seigneur Sancho-Pança, Gouverneur de l'Isle Barataria*. Paris, 1789, in-8°.
- PALISSOT (Charles), *Les Petites Lettres sur de grands philosophes*. Paris, 1756, in-12.
- *La Dunciade ou la Guerre des Sots*. Chelsea, 1764, in-8°.
- PATIN (Guy), *Lettres*, p. par Reveillé-Parise. Paris, 1846, 3 vol., in-8°.
- *Lettres*, nouv. éd. collationnée avec des lettres inédites, p. par P. Triaire, t. I. Paris, 1907, in-8°.
- PAULMY (Marquis de), Notes manuscrites au I^{er} vol. de la trad. du *Don Quichotte* par Filleau de Saint-Martin (éd. de 1741), et au I^{er} vol. de la *Suite nouvelle et véritable de l'Histoire et des Aventures de l'Incomparable Don Quichotte de la Manche* (éd. de 1741).
- Perroniana (et Thuana)*, Cologne, éd. de 1691, in-12.
- Petit Diable boiteux de la Vieille Castille (le), *Mes réminiscences de l'Espagne*. Paris, 1823.
- PINEL (Philippe), *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*. Paris, 1801, in-8°.
- PIRON (Alexis), *L'Endriague, opéra-comique en trois actes. Mêlé de danses, de divertissemens et de grands airs de musique du célèbre Rameau*. Paris, 1723.
- *L'Enrôlement d'Arlequin, opéra-comique en un acte, mêlé de prose et de vaudevilles*. Paris, 1726.
- *Le Faux Prodige, opéra en vaudeville*. Paris, 1726.
- *Œuvres complètes* publiées par Rigoley de Juvigny. Paris, 1776, 7 vol., in-8°.

- *Œuvres inédites, — prose et vers, — accompagnées de lettres également inédites adressées à Piron par M^{lles} Quinault et De Bar*, publiées par Honoré Bonhomme. Paris, 1859, in-8°.
- *Poésies choisies et pièces inédites de Alexis Piron*, publiées par Honoré Bonhomme. Paris, 1879, in-8°.
- *Voyages de Piron à Beaune, suivis de ses Amours avec M^{lle} Quinault*, publiés sur les manuscrits autographes originaux par Honoré Bonhomme. Paris, 1884, in-16.
- POISSON (Raymond), *Le Fou raisonnable*, comédie. Paris, 1664, in-12.
- *L'Après souper des Auberges*, comédie. Paris, 1665, in-12.
- *Le Poète Basque*, comédie en un acte. Paris, 1668, in-12.
- POTIER DE MORAIS, *Dom Castagne, chasseur errant*, comédie en 5 actes et en vers, 1700 [comédie manuscrite conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote 2747 (35 B. F.)]
- QUINCY (Chevalier de), *Mémoires*, publiés pour la première fois pour la Société de l'Histoire de France, par Léon Lecestre. Paris, 1898-1901, 3 vol., in-8°.
- RACINE, *Lettres dans Œuvres*, éd. Paul Mesnard. Paris, 1885-1888, 8 vol., in-8°.
- Recueil de Littérature*, ouvrage manuscrit conservé à la Bibliothèque Mazarine, sous la cote 4.031.
- REGNARD (J. Fr.), *Les Œuvres de M. Regnard*, Nouv. éd., revue, corrigée et augmentée. Paris, 1731, 5 vol., in-12.
- *Œuvres complètes de Regnard*, éd. Delahays, Paris, 1854, 2 vol., in-8°.
- REGNIER DESMARAIS, *Poésies de Regnier Desmarais, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française*. Lyon, 1707-1708, 2 vol., in-12.
- RESTIF DE LA BRETONNE, *Le Nouvel-Emile, ou l'Education pratique*. Genève et Paris, 1770, 4 vol., in-8°.
- *L'Andrographe, ou Idées d'un honnête-homme*. La Haye, 1782, in-8°.
- *Les Contemporaines*. Leipzig, 1780-1782, 17 vol., in-12.
- *Les Contemporaines du commun*. Leipzig, 1782-1783, 13 vol., in-12.
- *Les Contemporaines par gradation*. Leipzig, 1783, 12 vol., in-12.
- *La Paysanne pervertie*. La Haye, 1784, 4 vol., in-12.
- *Tableaux de la bonne compagnie*. Paris, 1787, 2 vol., in-12.
- *Monsieur Nicolas ou le cœur humain dévoilé*. Paris, 1794-1797, 16 parties en 8 vol., in-12.
- *La dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, éd. de Henri d'Alméras. Paris, 1909, in-8°.
- RETZ (Cardinal de), *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat. Paris, 1837, in-4°.

- RIVAROL, *Œuvres complètes de Rivarol*, précédées d'une notice sur sa vie ; ornées du portrait de l'auteur. Paris, 1808, 5 vol., in-8°.
- ROCHEL (Clément), *Cervantès Inédit. — Les Romances, les Voyeurs, la Fausse Tante, Dona (sic) Justine et Calahorra. — Traduction avec Introduction et Notes. — A travers la Vie et les Œuvres de Michel Cervantès, l'Espagne littéraire, politique et religieuse de son temps. (Illustrations de G. Rousseau)*. Paris, s. d.
- ROEDERER (Comte P. L.), *Œuvres*. Paris, 1853-1859, 8 vol., in-4°.
- ROLAND (M^{me}), *Mémoires de Madame Roland*, nouvelle édition critique, *Contenant des fragments inédits et les lettres de la prison*. Publiés par Claude Perroud, Recteur de l'Académie de Toulouse. Paris, 1905, 2 vol., in-8°.
- ROSSET (François de), Voir, outre sa traduction de la II^e partie du *Don Quichotte* citée au paragraphe II, *Les XII Beutez de Phyllis. Et autres œuvres Poétiques du sieur de Rosset*. Paris, 1604, in-8°.
- *Histoire des amants volages de ce temps, où, sous des noms empruntés, sont contenues les amours de plusieurs princes, seigneurs, qui ont trompé leurs maîtresses ou ont été trompés d'elles*. Paris, 1617 (ou 1619), in-8°.
- ROSSET (Théodore), *Entretiens critiques, Doutes et Remarques du P. Bouhours sur la langue française*. Grenoble, 1908, in-8°.
- ROUSSEAU (J.-Jacques), *Œuvres complètes* avec des notes historiques et une table analytique des matières. Paris, 1852, 4 vol., gr. in-8°.
- *Correspondance générale*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour [en cours de publication].
- SABRAN (comtesse de), *Correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers, 1778-1788*, recueillie et publiée par E. de Magnieu et Henri Prat. Paris, 1875, in-8°.
- SAINT-AMANT, *Œuvres*, éd. Livet. Paris, 1855, 2 vol., in-16.
- SAINT-AUBIN, *L'Expédition de Dom Quichotte, contre les Moulins à vent, Ou Absurdité de la guerre qu'on fait aux Agioteurs et à l'Agiotage*. Paris, an III de la République (1795), in-8°.
- SAINT-HYACINTHE (Thémiseul de), *Le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, poème heureusement déconvert et mis au jour, avec des Remarques savantes et recherchées, Par M. le Docteur Chrisostome Matanasius. On trouve de plus une Dissertation sur Homere et sur Chapelain ; deux Lettres sur des Antiques ; la Préface de Cervantes sur l'Histoire de D. Quixotte de la Manche ; la Déification d'Aristarchus Masso, et plusieurs autres choses non moins agréables qu'instructives*. La Haye, 1714, in-8°.
- SAINT-JUST, *Organt, Au Vatican*, 1789, 2 vol., in-8°.
- SAINT-SIMON, *Mémoires*, éd. Chéruel. Paris, 1856-1858, 26 vol., in-8°.
- *Mémoires publiés par A. de Boislisle*. Paris, 1879-1910, 22 vol., in-8°.
- *Ecrits inédits du duc de Saint-Simon*, publiés par P. Faugère. Paris, 1880 et sq., 8 vol., in-8°.

- SARRAZIN, *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*. Paris, éd. de 1663, in-12.
- SCARRON, *Les Boutades du Capitan Matamore, et ses comédies*. Paris, 1647, in-4°.
- *Jodelet ou le Maître valet*. Paris, éd. de 1648, in-4°.
- *Dom Japhet d'Arménie*. Paris, éd. de 1654, in-12.
- *Le Roman comique*. Paris, éd. de 1662, 2 t. en 1 vol., in-12.
- *Le Virgile travesti*. Paris, éd. de 1667, 2 vol., in-12.
- *Les dernières œuvres de Monsieur Scarron*, éd. Wolfgang. Amsterdam, 1668, 2 t. en 1 vol., in-12.
- SCUDÉRY (M^{me} de), *Clelie, histoire romaine*. Paris, 1654-1660, 10 vol., in-8°.
- Segraisiana*, éd. de 1722. Amsterdam, in-8°.
- SERVOIS, *Œuvres de La Bruyère*. Paris, éd. de 1912, 2 t. en 3 vol., in-8°.
- SÉVIGNÉ (M^{me} de), *Lettres*, éd. Monmerqué. Paris, 1862-1866, 14 vol., in-8°.
- SOMAIZE, *Les Véritables Précieuses*. Paris, 1660, in-12.
- *Le Dictionnaire des Précieuses*, éd. Livet. Paris, 1856, 2 vol., in-12.
- SUBLIGNY (Perdou de), Voir, outre *La Fausse Clelie* citée au paragraphe III, *La Folle Querelle ou la Critique d'Andromaque*. Paris, 1668, in-12.
- TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, éd. Monmerqué et Taschereau. Paris, 1833-1835, 6 vol., in-8°; — éd. Paulin Paris et Monmerqué. Paris, 1853-1860, 9 vol., in-8°.
- TESSÉ (Maréchal de), *Lettres à Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame la Princesse des Ursins, Madame de Maintenon, M. de Pontchartrain, etc., etc.*, publiées par le Comte de Rambuteau. Paris, 1888, in-8°.
- THIÉBAULT (Général Baron), *Mémoires publiés sous les auspices de sa fille, M^{lle} Claire Thiébault, d'après le manuscrit original par Fernand Calmettes*. Paris, 1893-1895, 5 vol., in-8°.
- TILLY (comte Alexandre de), *Mémoires... pour servir à l'histoire des Mœurs de la fin du XVIII^e siècle*. Paris, 1828, 3 vol., in-8°.
- TRISTAN L'HERMITE, *Œuvres*. Paris, 1648, in-12.
- *Le Parasite*, Comédie. Paris, 1654, in-4°.
- URFÉ (Honoré d'), *Epîtres morales et amoureuses*. Paris, 1619, in-8°.
- *L'Astrée*, éd. de Rouen, 1646, 5 vol., in-8°.
- VADÉ, *Œuvres complètes*. Londres, 1785, 6 vol., in-12.
- VALFONS (marquis de), *Souvenirs du Marquis de Valfons, vicomte de Sebourg, comte de Blandèques, baron d'Helesmes, Lieutenant Général des Armées du Roi (1710-1786)*, publiés par son petit-neveu, M. le Marquis de Valfons, Revus et précédés d'une Notice par M. Georges Maurin. Paris, 1906, in-8°.

- VIARDOT (Louis), *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, par Miguel de Cervantès Saavedra, nouv. éd. traduite et annotée par Louis Viardot. Paris, éd. de 1912, 2 vol., in-16.
- VIGÉE-LEBRUN (M^{me}), *Souvenirs de Madame Louise-Elisabeth Vigée-Lebrun*. Paris, 1835-1837, 3 vol., in-8°.
- VILLARS (marquis de), *Mémoires de la Cour d'Espagne, depuis l'année 1679, jusqu'en 1681. Où l'on verra les Ministères de Don Juan et du Duc de Medina Celi. Et diverses choses concernant la Monarchie Espagnole*. Paris, 1733, in-8°.
- VILLARS (marquise de), *Lettres de Madame la Marquise de Villars, Ambassadrice en Espagne, dans le tems du Mariage de Charles II, Roi d'Espagne, avec la Princesse Marie-Louise d'Orléans, fille de Monsieur, frère unique de Louis XIV et de Henriette-Anne d'Angleterre, sa première femme*. Paris, 1759, in-12.
- VILLARS (duchesse de), *Le Roman de la « Sainte Duchesse », Lettres inédites de la duchesse de Villars au comte d'Argenson (1738-1741), publiées par La Revue de France, année 1923*.
- VOITURE (Vincent), *Œuvres*, éd. Ubicini. Paris, 1855, 2 vol., gr. in-18.
- *Poésies de Monsieur de Voiture, à la suite des Œuvres du même*. Paris, 1650, in-4°.
- VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, éd. L. Moland, 1878, 52 vol., in-8°.
(Voir, en particulier, *Mélanges*, t. 25, article du 30 mai 1764, — t. 26, lettre sur Swift, 1767, — et, outre les *Mélanges*, — t. 18, *Dictionnaire philosophique*, article *Epopée*, — t. 47, lettre du 4 mai 1771.)
- Voltariana ou *Eloges Amphigouriques de Fr. Marie Arrouet, Sr. de Voltaire, Gentilhomme ordinaire, Conseiller du Roi en ses Conseils, Historiographe de France, etc., etc., etc., etc., etc. Discutés ou Décidés pour sa réception à l'Académie Française*. Paris, 1748, in-8°.
- WECK (René de), *Le Roi Théodore*. Paris, 1926, in-16.

VI

Périodiques et Collections

- Actes des Apôtres (Les)*, 2 novembre 1789-octobre 1791, 311 numéros ou 11 vol. in-8°.
- Affiches, Annonces et Avis divers* [Affiches de Province], 1760, sq., in-4°.
- Ambigu (L')*, variétés atroces et amusantes, journal dans le genre égyptien (Peltier). Londres, 1803-1818, 59 vol., in-fol. d'abord, in-8° à partir du n° 4 du tome IV.
- Ami du Peuple (L')* (Marat), Paris, 17 septembre 1789-14 juillet 1793, 685 numéros, in-8°.

- Ami du Roi (L') des Français, de l'Ordre et sur-tout de la Vérité, ou Histoire de la Révolution de France, et de l'Assemblée Nationale.* Paris, 1^{er} juin-5 novembre 1790, et 1^{er} septembre 1790-4 mai 1792. in-4°.
- Année Littéraire (L')*, (Fréron, etc.). Paris, 1754-1790, 292 vol., in-12.
- Annonces, Affiches et Avis divers* [Affiches de Paris]. Paris, 1760, sq., in-8°.
- Archives de l'Art Français (Nouvelles)*. Paris, année 1887, in-8°.
- Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIV* (1581-1652), (Paul Lacroix), Genève, 1868-1870, 6 vol., in-12.
- Bibliothèque choisie*. Amsterdam, 1703-1713, 27 vol., in-12.
- Bibliothèque Française ou Histoire de la Littérature française* (abbé Goujet). Paris, 1740-1756, 18 vol., in-12.
- Bibliothèque Française, Histoire littéraire de la France* (Camusat pour les tomes I-IV). Amsterdam, 1723, sq., 59 vol., in-16.
- Bibliothèque raisonnée des ouvrages savants de l'Europe* (La Chapelle, Barbeyrac, Des Maizeaux). Paris, 1728-1753, 52 vol., in-8°; 2 vol. de Tables.
- Bibliothèque Universelle et Historique de l'année 1688*.
- Bibliothèque Universelle des Romans*. Paris, 1775-1789, 112 vol., in-12.
- Bulletin du Bibliophile*. Paris, années 1838, 1857, 1895, 1915, Paris, in-8°.
- Bulletin hispanique*. Bordeaux, années 1922, 1929, in-8°.
- Chansonnier historique (Le) du XVIII^e siècle* (E. Raunié). Paris, 1879-1884, 10 vol., in-18.
- Décade (La) philosophique, littéraire et politique*. Paris, an II à 1807, 54 vol., in-8°.
- Espagne (L') littéraire, politique et commerçante, ou Journal Espagnol et Portugais...* Paris, 1774, 4 vol., in-12.
- Intermédiaire (L') des chercheurs et des curieux*. Paris, in-8°.
- Journal des Amis (Le), Ouvrage destiné à la propagation et à la défense des vrais principes de la Liberté* (Claude Fauchet). Paris, 6 janvier-15 juin 1793, 18 n^{os} in-8°.
- Journal Etranger* (l'abbé Prévost,... Suard, l'abbé Arnaud). Paris, 1754-1762, 45 vol., in-12.
- Journal Littéraire*, La Haye, 1713-1722 et 1729-1736, 24 vol., in-12.
- Journal de Paris*. Paris, 1760, sq., in-8°.
- Journal des Sçavans*. Paris, année 1704, sq., in-4°.
- Magasin Encyclopédique, ou Journal des Sciences, des Lettres et des Arts* (Millin). Paris, 1795-1816, in-8°.
- Magasin Pittoresque*. Paris, 1833, in-4°.
- Mémoires* (Coll. de), par Michaud et Poujoulat. Paris, 1836-1839, 32 vol., gr. in-8°.

- Mémoires biographiques et littéraires* (de Lescure). Paris, 1881, 1 vol., in-12 (37^e t. de la *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII^e siècle*, par Fs. Barrière et M. de Lescure).
- Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des arts. Journal de Trévoux*. Trévoux, 1701-1767, pet. in-12.
- Mercur de France (Le)*. Paris, 1700, 1790, in-12. *Mercur Galant*. Paris, 1695, in-12.
- Mercur de France (Le)*. Paris, 1926, in-8°.
- Misanthrope* [sic] (Le), (Just Van Elfen). La Haye, 1711-1712, 2 vol., in-8°.
- Moniteur (Le) Universel*. Paris, 1793, in-folio.
- Mot (Le) à l'oreille ou le Don Quichotte des Dames, nouveau Journal républicain* du 10 au 14 vend. an VI. Paris, 5 numéros, in-8°.
- Muze Historique (La) ou Recueil de Lettres en vers contenant les nouvelles du temps écrites à Son Altesse, Mademoizelle de Longueville, depuis duchesse de Nemours (1650-1665)* (Loret). Paris, éd. Ch.-L. Livet (1857-1878), 4 vol., in-8°. — *Les Continueurs de Loret : Lettres en vers de La Gravette de Mayolas, Robinet, Boursault, Perdou de Subligny, Laurent et Autres (1665-1689)*, recueil-lies et publiées par le Baron James de Rothschild (1881-1888). Paris, 2 vol., in-8°.
- Nouvelles Littéraires* (Du Sauzet), Amsterdam, 1715-1780, in-8°.
- Nouvelles Littéraires* (abbé Raynal). Paris, 1747-1755, dans l'éd. de la *Correspondance* de Grimm, p. par Tourneux.
- Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*. Paris, 1688-1775, 1779-1788.
- Observateur Littéraire (L')* (abbé de La Porte). Paris, 1758-1761, 17 vol., in-12.
- Pour et Contre (Le)*, ouvrage périodique d'un genre nouveau... 1733-1740. Paris, 20 vol. et 2 vol. de tables, in-12.
- Recueil Sercy*, 1^{re} partie, poésies choisies. Paris, 2^e éd., 1653, in-12.
- Répertoire de la Littérature ancienne et moderne*. Paris, 1824, sq., in-8°.
- Revista de Archivos*. Madrid, 1905.
- Révolutions de France et de Brabant*. Paris, 28 novembre 1789-juillet 1791 (Camille Desmoulins, puis Dusaulehoy); — 2^e partie, octobre-décembre 1792 (Camille Desmoulins), in-8°.
- Revue des Cours et Conférences*. Paris, 1909-1910, in-8°.
- Revue Hispanique*. Paris, 1911, in-8°.
- Revue d'Histoire littéraire de la France*. Paris, 1896; 1904-1905; 1923-1926, in-8°.
- Revue de Littérature comparée*. Paris, 1926, in-8°.

Revue des Deux-Mondes. Paris, in-8°.

Spectateur (Le) Français au XIX^e siècle, ou Variétés morales et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques. Paris, 1801-1812, in-8°.

Spectateur (Le) du Nord, journal politique, littéraire et moral. Hambourg, puis : en Basse-Saxe, 1797-1802, in-8°.

Théâtre de la Foire (Le) (Lesage, d'Orneval et Fuselier). Paris, 1721-1737, 9 vol., in-12.

Théâtre de la Foire (Le), (Carolet). Paris, 1737, 10^e vol., in-12.

Théâtre Italien (Le), (Gherardi). Paris, 1700, 6 vol., in-8°.

Théâtre Italien (Le nouveau), ou Recueil général des Comédies représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, nouv. éd. Paris, 1733, 9 vol., in-12.

Vieux Cordelier (Le), (Camille Desmoulins), frimaire-pluviose an II (1794), 7 numéros.

Voyages Imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques. Amsterdam et Paris, 1787-1789, 39 vol., in-8°.

VII

Dictionnaires, Encyclopédies, Manuels

Annales Dramatiques, ou Dictionnaire général des théâtres, par une société de gens de lettres (Babault, Capelle et Renaud). Paris, 1808, 8 vol., in-8°.

BACHELET et DEZOBRY, *Dictionnaire général des Lettres, des Beaux-Arts*, etc. Paris, 1863, 2 vol., in-4°.

— *Dictionnaire général de biographie et d'histoire...* 10^e éd., entièrement refondu par M. Darsy. Paris, 1889, 2 vol., in-4°.

BARBIER (Ant.-Alexis), *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, 3^e éd. Paris, 1872-1879, 4 vol., in-8°.

BETZ (L.-P.), *La Littérature comparée, Essai bibliographique*, 2^e éd. p. par F. Baldensperger. Strassburg, 1904, in-8°.

Bibliographie (Petite) biographico-romancière, ou Dictionnaire des romanciers, tant anciens que modernes, tant nationaux qu'étrangers... Pigoreau libraire. Paris, 1821, in-8°.

Biographie Universelle ancienne et moderne [Michaud]. Paris, 1822, sq., in-8°.

Biographie (Nouvelle) générale [Didot]. Paris, 1852-1866, 46 vol., in-8°.

- BRAUNSCHVIG (Marcel), *Notre Littérature étudiée dans les textes*, 4^e éd. Paris, 1927, 2 vol., in-16.
- BRIMEUR, *Supplément français à la bibliographie de Cervantes*, *Revue hispanique*, année 1906, t. XV, in-8°.
- BRUNET (J. C.), *Manuel du Libraire et de l'amateur de livres*, 5^e éd. Paris, 1860-1865, 6 vol., in-8°.
- CHAMFORT (et abbé de La Porte), *Dictionnaire dramatique*. Paris, 1776, 3 vol., in-8°.
- CHASTENAY, *Quelques additions à la Bibliographie de Cervantes dans Revue hispanique*, t. VIII, année 1901, in-8°.
- CLÉMENT (et abbé de La Porte), *Anecdotes dramatiques*. Paris, 1775, 3 vol., in-8°.
- CLÉMENT (Félix), *Dictionnaire des Opéras (dictionnaire lyrique)...*, par Félix Clément et Pierre Larousse, revu et mis à jour par Arthur Pougin. Paris, éd. de 1897, in-8°.
- DE MOUHY, *Tablettes dramatiques*. Paris, 1752, in-8°.
- *Abrégé de l'Histoire du Théâtre français*. Paris, 1780, 3 vol., in-8°.
- DESBOULMIERS (pseud. de J.-Auguste-Jullien), *Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comique*. Paris, 1769, 2 vol., in-12.
- *Histoire anecdotique et raisonnée du Théâtre Italien depuis son établissement en France jusqu'en 1769*. Paris, 1769, 7 vol., in-12.
- ECORCHEVILLE (Jules), *Catalogue du fonds de musique ancienne de la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1910-1911, 2 vol., in-4°.
- Encyclopédie du Dix-neuvième siècle*. Paris, 1836-1859, 75 vol., pet. in-8°.
- Encyclopédie (La Grande)*. Paris, 1882, sq., 31 vol., in-4°.
- Encyclopédie méthodique, ou par ordre de matières*. Paris, 1781-1832, 166 vol., in-4°.
- FITZ MAURICE-KELLY (James), *Littérature espagnole*, 2^e éd. Paris, 1913, in-16.
- *Bibliographie de l'Histoire de la Littérature espagnole*. Paris, 1913, in-16.
- GÉNIN (François), *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du XVII^e siècle...* Paris, 1846, in-8°.
- HATIN (Eugène), *Bibliographie historique et critique de la Presse périodique française...* Paris, 1866, in-8°.
- JAL (A.), *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, 2^e éd. Paris, 1872, in-8°.
- LACHÈVRE (Frédéric), *Bibliographie des Recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*. Paris, 1905, 5 vol., in-4°.
- LANSON (Gustave), *Histoire de la Littérature française*, 1895; — 5^e éd., Paris, 1898, in-12.

- *Manuel bibliographique de la Littérature française moderne (1500-1900)*. Paris, 1910-1912, 5 vol., in-8°.
- LA PORTE (abbé de), *Les Spectacles de Paris, ou Calendrier historique et chronologique de tous les théâtres*. Paris, 1751, in-24 [ouvrage que l'abbé de La Porte continuera de rédiger jusqu'en 1778 (il mourut l'année suivante), et qui, repris en 1794, puis en 1800 et 1801 par Pixérécourt, cessa tout-à-fait en 1815.]
- LERIS (Ant. de), *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des Théâtres*, 2^e éd. Paris, 1763, in-8°.
- LEROUX (Phil.-Jos.), *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et provincial*. Amsterdam, 1718, in-8°.
- LITTRÉ (E.), *Dictionnaire de la Langue française*. Paris, 4 vol., in-4°.
- MOREAU (C.), *Bibliographie des Mazarinades*. Paris, 1850-1851, 3 vol., in-8°.
- *Choix de Mazgrinades*. Paris, 1853, 2 vol., in-8°.
- MORERI (Louis), *Le grand Dictionnaire Historique ou Mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*, éd. de 1759. Paris, 10 vol. in-folio.
- OMONT (Henri), *Catalogue général des manuscrits français*. Paris, 1895, sq., 6 vol., in-8°, — *Nouvelles acquisitions françaises*, 3 vol., in-8°.
- PARFAICT (frères), *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire*. Par un auteur forain. Paris, 1743, 2 vol., in-12.
- *Histoire générale du Théâtre-Français, depuis son origine jusqu'à présent (1734)*. Paris et Amsterdam, 1734-1749, 15 vol. in-12.
- PARFAICT (frères) (et d'ABGUERBE), *Dictionnaire des Théâtres de Paris*. Paris, 1757, 7 vol., in-12.
- PEIGNOT (Gabriel), *Manuel du Bibliophile*. Paris, 1823, 2 vol., in-8°.
- QUÉRARD (J.-M.), *La France littéraire et continuations*. Paris, 1827-1857, 10 vol., in-8° (2 vol. d'additions).
- *Supercherries littéraires dévoilées*, 2^e éd. Paris, 1879, 3 vol., in-8°.
- RICHELET, *Dictionnaire de la Langue française*. Paris, 1728, 3 vol., in-folio.
- RIUS (Léopoldo), *Bibliografía critica de las obras de Miguel de Cervantes Saavedra*. Barcelone, Madrid, Villanueva y Geltrú, 1895-1905, 3 vol., in-4°.
- TICKNOR (George), *History of Spanish Literature*. Boston, 1849; — trad. espagnole par P. de Gayangos et E. de Vedia. Madrid, 1851-1854-1856, 4 vol., in-8°.
- TITON DU TILLET, *Le Parnasse français*. Paris, 1732, in-fol.
- VAPEREAU (G.), *Dictionnaire universel des Littératures*, 4^e éd. Paris, 1870, in-4°.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Cet *Index* ne comprend que les noms de personnes cités, et les titres des ouvrages anonymes. L'on n'y cherchera pas, en conséquence, les noms de don Quichotte, de Sancho, de Dulcinée, ni d'aucun des personnages que le romancier espagnol ou ses imitateurs français ont mis en scène : leur omission nous a permis de ne pas multiplier à l'excès nos colonnes. Pour le même motif, nous n'avons pas, non plus, donné les titres des journaux, les noms géographiques, ceux des libraires et éditeurs, ceux des dieux, demi-dieux ou héros, qui se rencontrent dans ce livre. — Quant au nom de Cervantes, le lecteur sait qu'il s'y trouve presque à chaque page.

- Aarssens de Sommerlyk (Van), 320 n.
 Abrantès (Duchesse d'), 772 n.
 Adam, 485 n.
 Admirable (l') *Histoire du Chevalier du Soleil...*, 39, 39 n.
 Agrippa, 453.
 Agnesseau (d'), 378, 378 n., 379 n., 590 n.
 Agnesseau (Philippe d'), 160 n.
 Alarcon, 215, 409.
 Albe (Duc d'), 275.
 Alberoni (Cardinal), 393, 396.
 Albert (le Grand), 453.
 Albert (le Petit), 453.
 Albornos (Cardinal), 247.
 Alderete, 269.
 Aleman (Mateo), 9, 385, 410.
 Allambert (d'), 546, 546 n., 547, 548, 548 n., 549 n., 568, 748 n.
 Alexandre, 81, 82, 103, 105, 169 n., 181 n., 182, 274, 281, 281 n., 283 n., 320, 381 n., 518, 557, 568.
 Algarotti (Comte), 557 n., 567 n.
 Aliaga (Luis), 410.
 Allard, 506 n.
 Allard (Marcellin), 115 n.
 Allonville (Comte d'), 679, 679 n., 680.
 Amelot de la Houssaye, 5.
 André (le P.), 726.
 Angervilliers (d'), 590 n.
 Angleterre (Henriette d'), 107 n.
 Anjou (Philippe Duc d'), 256-260, 351, 371, 374 n., 395, 510, 533.
 Annibal, 81, 82, 565.
 Antoine, 281 n.
 Aragon (Marquis d'), 675.
 Arbuthnot, 389 n.
 Arcos (Duc de), 837.
 Argensola (Bartolome), 409.
 Argenson (Comte d'), 587.
 Argenson (Marquis d'), 426 n., 607, 608 n., 612.
 Argental (les d'), 554.
 Argental (Comte d'), 554 n., 555, 555 n., 556 n.
 Arioste, 30, 38, 83 n., 248, 333 n., 392, 404, 543, 551, 552, 623, 639, 788.
 Aristote, 505.
 Arlequin, 245, 246 n., 424 n., 473, 487, 488, 523, 524, 643.
 Arlington (Comte d'), 284.
 Artiquiniana, 245, 246 n.
 Arnaud (Abbé d'), 546.
 Arnauld (*dit* le grand); 328, 329, 329 n.
 Arnauld d'Andilly, 74.

- Arnault, 761, 787 n.
 Aronnet (voir Voltaire).
 Arriquirar, 666.
 Artaxerxes, 100.
 Assigny (Marquis d'), 81.
 Assoucy (d'), 249.
 Astruc, 642.
 Aubert, 231.
 Aubignac (Abbé d'), 387, 387 n.
 Aubigné (Agrippa d'), 60, 61-65, 109 n., 150, 453, 601, 801.
 Aubigny (d'), 279.
 Aude, 776, 776 n.
 Auger, 342.
 Auguste, 307.
 Auguste (le Roi), 557.
 Aulard, 694 n., 748 n.
 Aulnoy (M^{me} d'), 248, 249, 267, 322 n., 372, 373.
 Aumont (Duc d'), 218.
 Austrasie (Pépin d'), 550.
 Autréau, 520, 523, 523 n., 524.
 Autriche (Anne d'), 6, 73, 107, 167, 213, 215.
 Autriche (François II), 766.
 Autriche (Don Juan d'), 63.
 Autriche (Léopold II), 743.
 Autriche (Marie-Thérèse d'), 213, 371.
 Avellaneda, 497, 409-415, 416, 417, 417 n., 419, 419 n., 420, 421, 423, 423 n., 424, 425, 426 n., 427, 436, 587, 674, 702, 715.
 Ayen (Comte d'), 686.
 Azan, 790.
 B... (Augustine), 687.
 B*** (Baron de), 608, 609, 609 n.
 Babeuf, 734.
 Bachaumont, 553, 553 n., 588, 589, 645, 688 n.
 Bail (du), 146, 160-165, 804.
 Bailleul, 742 n.
 Baireuth (la Margrave de), 567 n.
 Baldensperger, III, 532 n.
 Ballanche, 763, 764, 764 n.
 Balon, 498 n.
 Balzac (J.-L. Guez de), 5, 69, 69 n., 148 n., 384, 385.
 Baneux, 776 n.
 Bar (M^{le} de), 485, 485 n.
 Barbey d'Aurévilly, 344, 345, 345 n., 411 n.
 Barbier, 343, 344 n., 563 n., 592 n., 605 n.
 Barbin, 224 n., 348 n.
 Barclay, 110.
 Bardoux, 680, 680 n.
 Baret, 83 n.
 Barnave, 743.
 Baro, 109.
 Baron, 230 n.
 Baron (M^{le}), 317.
 Barras, 743.
 Barrot (Odilon), 680, 680 n.
 Bary (René), 90 n.
 Barthélemy (Edouard de), 78 n.
 Basnage de Beauval, 329 n.
 Bassewitz (M^r de), 567.
 Bassompierre (Maréchal de), 148 n., 149 n.
 Baston (Abbé), 590, 590 n.
 Bauche (de), 591.
 Baudot de Juilly, 373.
 Baudouin, 92 n.
 Baudouin, 9, 10 n.
 Baudouin (Nic.), 13-16, 17, 23, 25.
 Baudouin (le Chanoine), 405, 405 n., 406, 406 n.
 Baudrillart (Henri), 608 n.
 Bayard, 242 n.
 Bayle, 348 n., 350 n., 661 n.
 Beaubour, 509.
 Beauchasteau, 75 n.
 Beauchasteau (le petit), 75, 75 n.
 Beaudot (Abbé), 676.
 Beaufort, 543.
 Beaufort (Duc de), 77.
 Beaufort (Duchesse de), 40 n.
 Beauharnais (Fanny de), 659 n.
 Beaumarchais, 641 n., 683, 683 n., 684, 806, 837, 838, 839.
 Beaunier (A.), 670, 670 n., 673, 673 n.
 Beauregard, 831.
 Beauvais (D.), 827, 828.
 Beauval, 509.
 Beauvau (Prince de), 564, 591.
 Bec (Baron du), 268.
 Beccaria, 723 n.
 Beffroy de Reigny, 733, 733 n.
 Bejar (Duc de), 27, 331 n., 702, 755.
 Béjart (Madeleine), 230.
 Bellavoine, 510.
 Belle de Zuylen (voir M^{me} de Charrière).
 Bellegarde (Duc de), 83 n.
 Bellerose, 111.
 Belloni, 511.
 Belsunce, 590 n.
 Benière (Robert), 816.
 Bense du Puy, 75 n.
 Benserade, 224 n.
 Bentley, 389 n.
 Beraïn, 608 n.
 Bergier (Abbé), 744, 744 n.
 Berkeley, 803.
 Bermudes, 373.
 Bernard (Jacques), 402, 402 n.
 Bernard (M^{le}), 373.
 Bernard (Samuel), 401 n.
 Bernard, 628.
 Bernard, 723.
 Bernardi, 723 n.
 Bernardin, 504 n.

- Bernardin de Saint-Pierre, 690, 690 n., 691, 691 n., 692, 807.
 Bernier, 60 n.
 Berriat de Saint-Prix, 226 n.
 Berry (Duc de), 510.
 Bertaut (François), 78 n.
 Bertaut (Jean), 38, 39, 40, 41 n.
 Bertaux (Emile), 496 n.
 Berthelot, 91.
 Berthier (le P.), 543.
 Bertrand, I, I n.
 Bertrant, 641, 643, 643 n.
 Berwick (Maréchal de), 250.
 Béthune (M. de), 217, 218.
 Beverweert (M^{le} de), 285 n.
 Biancolelli, 520 n.
Bibliothèque (la) des Romans..., 603.
 Biedermann, 54, 54 n., 344, 344 n.
 Bissy (Cardinal de), 541, 542, 590 n.
 Bissy (de), 591.
 Bitaubé, 589.
 Blamont (de), 646 n.
 Blin, 598 n.
 Bocalini, 384.
 Bochsa, 783 n.
 Bodin, 453.
 Boèce, 376.
 Boiardo, 38, 408.
 Boileau (Jérôme), 226 n.
 Boileau (M^{le}), 226, 226 n.
 Boileau (Nicolas), 222-2 27, 267, 296 n., 297, 318, 324, 326, 450 n., 537, 538, 682 n., 688, 721, 724 n.
 Boismortier, 634 n.
 Boisrobert, 74.
 Boissel, 684, 685, 685 n.
 Boissevin, 85.
 Boissy d'Anglas, 694 n.
 Bonald (Comte de), 786, 786 n.
 Bonaparte (vor Napoléon).
 Bonarelli, 189 n.
 Bonaventure d'Argonne (Dom), (voir Vigneul-Marville).
 Bonnefon, 214 n., 247 n., 248 n., 304 n.
 Bonneville, 723.
 Bordelon (Abbé), 424, 424 n., 449-454, 456, 459.
 Bordier, 172.
 Bornier (Henri de), 715, 715 n.
 Bory de Saint-Vincent, 761 n.
 Boscan, 728.
 Bosse (Abraham), 86.
 Bossuet, 360.
 Botero, 5.
 Boucher (F.), 580, 580 n., 835.
 Bouchon Dubournial, 345, 752-762, 789 n., 803.
 Boucot, 214 n.
 Boudinau, 643.
 Boufflers (M. de), 592.
 Boufflers (Stanislas-Catherine de), 670, 670 n., 671, 671 n.
 Bougainville, 676.
 Bougeant (le P.), 584.
 Bouhier (le Président), 378.
 Bouhours (le P.), 76, 286 n., 303, 318-325, 326, 327, 328, 329 n., 373 n., 690.
 Bouillac, 642.
 Bouillé (Marquis de), 679 n., 743.
 Bouillon (M^{mes} de), 78, 79, 296 n., Bouillon (Godefroy de), 377.
 Bouis, 697 n.
 Boulay (M. du), 57.
 Bourbon (Elisabeth de), 7.
 Bourbon (Princes de), 8, 27, 74, 190, 251, 723, 744.
 Bourdaloue (le P.), 360.
 Bourdier, 226.
 Bourgogne (Duc de), 510.
 Bourgogne (Duchesse de), 396 n., 687.
 Bourgoing (J.-Fr. de), 662-667, 719.
 Bourneau (M^{me}), 281 n.
 Bouterwek, II, II n., III, 802.
 Bouzoles (Marquise de), 251.
 Boyer d'Argens, 533, 534, 534 n., 535, 536-542, 550, 550 n., 565 n., 566 n., 568, 612, 721, 804.
 Brantôme, 622.
 Brasey (J. Nic. de), 520, 521.
 Braunschvig, 41 n., 404 n.
 Brazier, 779, 779 n., 780, 780 n., 781.
 Brebœuf, 74.
 Brémond, 373.
 Brésil, 485 n.
 Breton, 774, 774 n., 775, 775 n.
 Bretonvilliers (M^{me} de), 216 n.
Brevets sur la Calotte, 381 n.
 Bricaire de la Dixmérie, 659, 659 n., 660, 662.
 Brice (Abbé), 387 n.
 Brillon, 376, 376 n.
 Brioché, 185 n.
 Brion (M. de), 90.
 Brissot, 745, 745 n., 748 n.
 Brosse (de), 206-208.
 Broses (Président de), 555, 555 n., 563.
 Brossette, 222 n.
 Bruey, 495 n.
 Brunet, 154 n., 214 n., 232 n., 345, 345 n., 348, 348 n.
 Brunetière, 223 n., 457 n.
 Brunot, 318.
 Brunswick (Duc de), 745.
 Brutus, 100, 543, 544.
 Bruys, 388, 388 n., 389 n.
 Bruzen de la Martinière, 539, 539 n., 550.
 Buchez, 741 n.
 Buckingham (Duc de), 288, 289 n., 294.

- Burke, 744.
 Busserolles, 80.
 Bussy-Rabutin (Comte de), 216, 216 n., 318.
 Butler (Samuel), 403, 405, 551, 552.
 Buzot, 726.
 Cadillan de Lagarde, 510, 510 n.
 Cailleau, 776 n.
 Caillères (de), 383, 383 n., 384, 384 n., 385, 385 n.
 Cain (J.), 87 n.
 Calas, 555.
 Calderon, 215, 766.
 Callet, 345.
 Calmettes, 565 n.
 Calon (M^{me}), 748.
 Calonne, 744.
 Calvin, 125.
 Camas (M^{me} de), 566 n.
 Camas (M. de), 568 n.
 Cambert, 295.
 Cambon, 741.
 Camerarius, 453.
 Camoens, 573, 766, 766 n.
 Campe, 688 n.
 Campistron, 393, 489, 490, 604.
 Campomanes (Comte de), 666.
 Camus, 109, 155 n.
 Camusat, 389 n.
 Camaye (le P.), 278.
 Candale (Duc de), 77.
 Caraccioli, 546.
 Caraman (Comtesse de), 584.
 Carel de Sainte-Garde, 75 n., 268, 269.
 Carey (M^{me}), 322 n.
 Carmontelle, 641, 643, 643 n., 644, 644 n., 653.
 Carneau, 75.
 Carnot, 742, 742 n.
Carpentariana, 225 n.
 Carré (J.-M.), 414 n.
 Cartaud de la Vilate, 602.
 Casanova, 588.
 Cascales, 269.
 Castan (Françoise), 401 n.
 Castel (le P.), 553.
 Castil-Blaze (Sébastien), 772, 772 n., 773, 773 n., 774, 774 n.
 Castille (Connétable de), 248.
 Castillo Solorzano (A.), 99 n., 101 n., 412 n.
 Castillon, 748.
 Castro (Adolfo de), 410.
 Castro (Américo), III.
 Catherine II, 532, 552, 553 n., 676, 677, 677 n., 678, 678 n.
 Catilina, 283 n.
 Catinat, 744 n.
 Caton d'Utique, 739.
 Cavaignac, 748 n.
 Cavanilles (Abbé), 660, 660 n., 661, 662.
 Caylus (Comte de), 496.
 Cayrol, 563 n.
 Cayrou, 377 n.
 Cazenave, 372 n.
 Cazotte, 625-628, 805.
 César, 81, 82, 100, 172, 281 n., 283 n., 518, 592, 609.
 Cespedes (Gonzalo de), 9, 412.
 Chabot (Chevalier de Rohan-Chabot), 831.
 Chais (M^{me} de), 249.
 Chalais (Comte de), 247.
 Challes (Robert de), 348, 348 n., 349, 426 n.
 Chambon, 740.
 Chamfort, 673, 688, 688 n., 689, 689 n., 690.
 Chamier (Daniel), 67.
 Champcenetz, 672, 787.
 Champein, 685, 685 n.
 Champfleury, 348, 348 n., 349, 349 n.
 Champion (Edme), 556 n.
 Champmeslé, 509.
 Chantreau, 718, 718 n., 719, 720.
 Chapelain, 9, 74, 75 n., 215, 267, 268, 270, 325, 326.
 Chappuis (Gabriel), 9, 38.
 Charavay, 678, 678 n., 679 n., 680 n.
Char (le) de Triomphe de M. de Voltaire, 563 n., 830-832.
 Charlemagne, 719, 727.
 Charles (Archiduc), 374 n.
 Charles I^{er}, 551 n.
 Charles II, 371.
 Charles III, 658, 752, 838.
 Charles IV (Duc de Lorraine), 251.
 Charles-Quint, 102 n., 283, 283 n., 322 n., 534.
 Charles IX, 61.
 Charles X, 753 n.
 Charles XII, 556, 557, 557 n., 568, 569.
 Charon, 131.
 Charpentier, 225 n., 387 n.
 Charrier, 740 n.
 Charrière (M^{me} de), 762, 762 n.
 Chasles (Emile), 411 n.
 Chasles (Philarète), 3, 3 n., 4, 4 n., 411 n.
 Chastenay (M^{me} de), 763, 763 n.
 Chateaubriand (Fr. R. de), 372 n., 679 n., 680, 680 n., 763, 764 n., 765-768, 796.
 Chateaubriand (Julie de), 251.
 Châtelet (M^{me} du), 554.
 Chaulieu (M^{me} de), 249.
 Chaulieu (Abbé de), 249, 249 n., 250 n.
 Chaulnes (Duc de), 179 n., 219.

- Chaunles (Duchesse de), 219.
 Chaumeix, 598.
 Chaumette, 734.
 Chauvelin, 590 n.
 Chavigny (M^{me} de), 181 n.
 Chenier (M.-J. de), 713, 714 n., 761, 761 n., 787, 788, 788 n., 789.
 Chennevières (Ph. de), 60 n.
 Chevalier, 260, 260 n., 263.
 Cheverny (M. de), (Comte de Vibraye), IV.
Chevæana, 83 n., 88 n., 246, 247, 247 n., 322 n.
 Chevreau (U.), 83 n., 88, 88 n., 322 n.
 Chevreuse (Duchesse de), 74, 76, 77, 271 n.
 Choiseul (Duc de), 565, 591, 629 n.
 Choiseul (Duchesse de), 564, 564 n., 565 n.
 Choiseul (des), 564.
 Choisy (Abbé de), 112 n., 145 n.
 Choisy (M^{me} de), 90.
 Chrétien des Croix, 12.
 Christine (la Reine), 279.
 Chuquet, 749 n.
 Cicéron, 383, 385, 406 n., 546, 561, 741 n.
 Claretie (Jules), 425 n.
 Claretie (Léo), 371 n.
 Clausel de Coussergues, 765.
 Clerville, 160 n.
 Cloots (Anacharsis), 744, 744 n.
 Clytus, 81.
 Cobarrubias, 308.
 Cochin, 496, 580, 581 n., 827, 828, 835, 836.
 Colbert, 251, 292, 304.
 Colletet, 171 n.
 Collin d'Harleville, 684, 685, 731 n.
 Comella (Luciano), 373 n.
 Condé (voir Bourbon [Princes de].)
 Condillac, 726.
 Conrart, 74.
 Constant (Benjamin), 762, 762 n., 763, 763 n.
 Constant d'Hermences, 762 n.
 Contat (M^{ne}), 725 n.
 Conti (Princes de), 242 n., 607.
 Conti (Princesse de), 149 n.
 Corancez, 628, 629, 629 n.
 Corbin, 12.
 Corbinelli, 216 n.
 Cordonnier (H.), [voir le pseud. Themiseul de Saint-Hyacinthe].
 Corneille (Pierre), 61, 74, 101, 112 n., 179, 179 n., 191 n., 204 n., 206, 208, 278 n., 297, 450 n., 483, 486 n., 539, 658, 658 n., 695, 788.
 Corneille (Thomas), 74, 263, 264 n.
 Coste d'Arnobat, 576.
 Cotin (Abbé), 149, 149 n.
 Cotelendi, 574.
 Couet, 509 n.
 Coulanges (M^{me} de), 320 n., 372.
 Cousin Jacques (le), [voir Beffroy de Reigny].
 Coyer (Abbé), 553.
 Coypel (Ch.-A.), 495-500, 526, 579, 580, 652, 653, 827, 828, 829, 833, 834, 835, 836.
 Cramail (Comte de), 121 n., 147, 148-154, 804.
 Créqui (Maréchal de), 297.
 Crèveœur (Robert de), 591 n.
 Crillon (Marquis de), 675.
 Crispin de Passe, 141.
 Cromwel, 253, 405, 552, 747.
 Crussol (Diane de), 39.
 Custine (Comte de), 741.
 Custine (Marquis de), 670.
 Cuvellier de Trie, 776, 776 n., 777, 777 n., 778.
 Cyrano de Bergerac, 90 n., 181, 183, 184, 184 n., 185, 185 n., 186, 186 n.
 Cyrus, 518, 523, 524, 554 n., 620.
 Dacier, 541.
 Dacier (M^{me}), 386.
 Dalibray, 4, 5.
 Damilaville, 553 n.
 Damoclès, 525.
 Dancourt, 424 n., 486, 511-520, 806.
 Dangeau, 401 n., 510, 510 n.
 Dante, 766, 766 n., 807.
 Danton, 722, 746, 746 n.
 Dard, 722 n.
 Darget, 554 n., 557 n.
 Darius, 274.
 Dauberval, 646.
 Daunou, 788 n.
 David (Michel), 350, 350 n.
 David von Krafft, 557 n.
 Dedieu (Abbé), 403 n.
 Dejob, 688 n.
 Delafarge, 598.
 Delécluze, 687, 687 n.
 Deleyre, 587, 588, 588 n.
Délices (les) de la poésie française..., 38, 38 n.
 Délie, 587.
 Delille (Abbé), 707...
 Delisle, 508 n.
 Delrio, 454.
 Deltour, 253 n.
 Démocrite, 480.
 Démosthènes, 376, 383, 385, 406 n., 741 n.
 Denina (Abbé), 660 n.
 Denis (M^{me}), 550 n.
 Desaugiers, 780, 780 n., 781.

- Des Billettes, 328 n., 350 n.
 Desboulmiers (voir J.-A. Jullien).
 Des Cars (Duc), 668, 668 n., 676, 676 n., 677, 677 n., 678 n.
 Descartes, 53, 324, 725.
 Des Escuteaux, 12, 141.
Désespoir (le) amoureux, 441-449.
 Desessarts, 725, 725 n.
 Desessarts (N.-L.-M.), 343, 344, 344 n.
 Desfontaines (Abbé), 349, 562, 609, 609 n., 612.
 Deshoulières (M^{me}), 214, 215.
 Desjardins (Hortense), [voir M^{me} de Villedieu.]
 Deslon, 667.
 Des Maizeaux, 278 n., 287 n., 288, 288 n., 296 n., 299.
 Desmares, 509.
 Desmarests de Saint-Sorlin, 90 n., 181, 181 n., 183, 221, 382, 383, 386.
 Desmoulins (Camille), 679, 679 n., 680, 733, 741, 741 n., 743, 743 n., 744 n.
 Desnoiresterres, 563 n.
 Despois, 232 n.
 Desportes (Abbé), 38, 39.
 Destouches, 490-495, 526, 532, 604 n.
 Des Ursins (Princesse), 396 n.
 Desvallières, 641, 643, 643 n.
 Des Yveteaux, 41 n., 111 n., 404.
 Diderot, 542, 543, 544, 568, 598, 598 n., 612.
 Dieulafoy (Michel), 785, 785 n.
 Dionis, 642, 643.
 Doncieux, 318.
 Donet (Louis), 39 n.
 Donneau de Visé, 263, 264 n.
 Dorat, 598 n.
 Dorival, 725 n.
 Dorvo, 628 n.
 Dreuilh, 777 n.
 Dubartas, 306 n.
 Dubos (Abbé), 350 n., 403, 403 n., 404, 404 n., 405.
 Ducerceau (le P.), 482, 483, 484, 485 n.
 Duclos, 584, 584 n., 598 n., 629 n.
 Du Deffand (M^{me}), 556 n., 564, 564 n., 565 n., 568.
 Dufort de Cheverny (Comte), 591, 591 n.
 Dufresny, 509.
 Dugas (Président), 382 n.
 Dulaurens (Abbé), 585, 585 n., 586.
 Dumas (Al. père), 320.
 Du Moley (M^{me}), 671.
 Du Moulin, 642 n.
 Du Moulin (Pierre), 65 n., 66, 67, 804.
 Dumouriez, 740, 741.
 Du Périer, 509.
 Du Perron (Cardinal), 38.
 Duperron de Castera, 373.
 Du Pont de Carles, 214 n.
 Dupuis (M^{lle}), 111 n.
 Durand, 12.
 Durand, 67.
 Du Rosoy, 598 n.
 Dusaulchoy, 743, 743 n., 744 n.
 Du Sauzet, 348 n.
 Du Souhait, 12, 13.
 Dutens, 727, 727 n., 728.
 Duthé (M^{lle}), 588.
 Du Vair, 129.
 Du Verdier, 146, 154-160, 154 n., 253, 254, 804.
 Du Verney (Abbé), 748 n.
 Duveyrier (Baron Honoré), 687 n.
 Duviquet, 456 n.
 Effen (Van), 393 n., 687.
 Effiat (Abbé d'), 299.
Emblemes sur les actions, perfections et mœurs du Seigneur Espagnol, 2.
 Engerand (F.), 495 n.
 Ennery (D'), 485 n.
 Epermon (Duc d'), 601.
 Ephestion, 103.
 Epictète, 537.
 Epicure, 734.
 Epinay (M^{me} d'), 545, 546, 546 n.
 Epinay (M^r d'), 697 n.
 Erasme, 408.
 Ercilla, 720, 766, 766 n.
 Escobar, 542.
 Esculape, 62.
 Esope, 271, 560 n.
 Espinel (Vicente), 9.
 Estival, 12.
 Estrées (Gabrielle d'), 111 n.
 Etallonde (d'), 555, 556.
 Etienne III (Pape), 550.
 Eugène (Prince), 397.
 Euston (Caroline d'), 284.
 Eutrope, 609.
 Fabre de l'Aude, 742 n.
 Fabre d'Eglantine, 729, 729 n., 730, 731 n., 732, 732 n., 746, 806.
 Fagan, 495.
 Fai (du), 550.
 Falconet, 642.
 Fancan (Chanoine), 121 n., 148 n.
 Faret (Nic.), 75.
 Fauchet (Abbé), 740, 740 n., 747.
 Favart, 634, 637, 638, 639 n., 640, 641 n., 653.
 Faydit (Abbé), 388, 388 n.
 Feillet (A.), 269 n.
 Feletz (Abbé de), 344, 344 n., 714, 714 n., 761 n., 789-797
 Felibien, 60 n.
 Felix, 225 n.
 Fenaille, 495 n., 496 n., 829.
 Fénelon, 388, 406 n., 691, 691 n.
 Ferdinand de Lorraine, 243 n.

- Ferdinand (Roi des Deux-Siciles), 589.
 Ferreras (Juan de), 573.
 Feyjoo, 573.
 Fielding, 609, 793.
 Fiesque (Comte de), 242 n., 296.
 Filou (M^{lle}), 698.
 Filleau, 328 n.
 Filleau de Saint-Martin, 216, 259 n.,
 327-365, 408, 426, 426 n., 527, 572,
 573, 576, 606, 652, 683, 693, 694, 701,
 713, 714, 755, 761, 762, 789 n.
 Fitzmaurice-Kelly (James), 410.
 Fléchier, 372.
 Fleury, 725 n.
 Fleury (Abbé), 538.
 Florence, 725 n.
 Florian, 345, 372 n., 629 n., 690 n.,
 693-716, 728, 754, 755, 759, 761, 762,
 765, 775, 785, 789 n., 840, 841.
 Flotte (de), 79.
 Foignet, 722, 722 n.
 Fokke, 580, 835.
 Folard (Chevalier de), 393, 394, 726.
 Fontenelle, 149 n., 328 n., 379, 379 n.
 456, 562.
 Forner (don Juan Pablo), 661 n.
 Fortin, 748.
 Fourcroy (l'Avocat), 230, 231.
 Fournel, 186 n., 188 n., 232 n., 260 n.,
 261 n., 262, 289 n.
 Fournier, 231 n.
 Fox (Charles), 748 n.
 Franchain (M. de), 261.
 Franconi, 777, 777 n.
 Frédéric II, 532, 547, 554, 554 n., 555,
 557 n., 565-568, 678.
 Frédéric-Guillaume II, 744, 745.
 Fréron, 380 n., 592, 592 n., 593, 598,
 598 n.
 Fronsac (Duc de), 251.
 Fuensaldagne (Comte de), 317, 373 n.
 Furetière, 108 n.
 Fuselier, 504, 509.
 Gacon, 387, 387 n.
 Galiani (Abbé), 545, 546.
 Gallardo, 410.
 Galloni, 38.
 Gamas, 722, 722 n.
 Gap (de), 56 n.
 Garasse (le P.), 65-68, 804.
 Garat, 658 n.
 García (Carlos), 7 n.
 Carcilaso de la Vega, 10 n., 695, 720,
 728.
 Garnier (Cl.), 26.
 Garnier (Robert), 61.
 Garnier, 454 n.
 Gaston, 776 n.
 Gaultier (Jacques), 2 n., 180.
 Gaultier, 500-504, 508, 527.
 Gautier (A.), 12.
 Gautier (Théophile), 87 n., 88 n., 93,
 93 n., 816.
 Gautier-Garguille, 262.
 Gautruche (le P.), 388, 388 n.
 Gayot de Pitaval, 608, 608 n.
 Gebhart (Emile), 53, 53 n., 54, 409 n.
 Génin, 188 n.
 Genlis (M^{me} de), 668, 669, 669 n., 688,
 688 n.
 Genlis (M. de), 669.
 Geoffroy de Grandmaison, 662 n.,
 678 n.
 Geoffroy (J.-L.), 690, 690 n., 728 n., 732,
 732 n.
 Gérard de Nerval, 623 n.
 Germond de Lavigne, 411 n.
 Gèvres (M. de), 218.
 Gigas, 348 n., 350 n.
 Gilbert, 598.
 Gillet de la Tessonnerie, 181, 184 n.,
 186, 186 n.
 Gillot (Claude), 495.
 Gillot (Hubert), 382, 382 n.
 Ginisty, 588 n.
 Girardin (Stanislas), 774 n.
 Girault de Saint-Fargeau, 344, 344 n.
 Giron (don Gaspard), 396.
 Gisquet (M^{lle}), 768.
 Gleichen (Baron de), 674, 674 n.
 Gluck, 629 n.
 Godet, 762 n.
 Goethe, 749.
 Gohin, 723 n.
 Goldmann, 776, 776 n.
 Gombauld, 110.
 Gomez (M^{me} de), 372 n.
 Gongora, 269, 323.
 Gonzalve de Cordoue, 576 n.
 Gordon du Percel, (voir Lenglet Du-
 fresnoy).
 Goton (M^{lle}), 628.
 Gottsches (M. et M^{me}), 541.
 Gouffé, 779.
 Gougenot, 178, 178 n.
 Gouges (Olympe de), 744, 745, 745 n.
 Gougibus, 782 n.
 Goujet (Abbé), 38 n., 74 n., 75 n., 214,
 248 n., 387 n.
 Goulu (le P.), 68, 69, 69 n.
 Goupil, 743.
 Gourmont (Rémy de), 87 n.
 Gournay (M^{lle} de), 60, 61.
 Gracchus (T.), 739.
 Gracian, 5, 268 n., 319, 320, 321, 323,
 323 n.
 Grammont (Maréchal de), 78 n.
 Grammont (M^{me} de), 564.
 Gravelot, 631.

- Greffec, 546 n.
 Grégoire VII (Pape), 378.
 Grenade, 268 n., 323.
 Gresset, 563 n.
 Grignan (Comte de), 220.
 Grignan (les), 220.
 Grignan (M^{me} de), 216, 216 n., 217, 217 n., 218 n., 219, 219 n., 220, 220 n.
 Grimarest (J.-L. Le Gallois, sieur de), 230, 230 n., 231 n.
 Grimm, 392 n., 393 n., 545, 553, 553 n., 554, 646, 647, 647 n., 678, 678 n.
 Gros-Guillaume, 262.
 Grosley, 599, 599 n., 600.
 Groussac, 409, 409 n., 410.
 Guérin, 509.
 Guérin de Bouscal, 190, 195-205, 206, 208, 230, 233, 234, 234 n., 513, 514, 515, 515 n., 516, 516 n., 519, 648, 648 n., 806.
 Guérin Durocher, 559.
 Guerra, 410.
 Gueux (M^{me}), 249.
 Guevara, 9, 323.
 Guichardin, 788.
 Guiche (Comte de), 83 n.
 Guillon, 769 n., 772 n.
 Guiraud, 40.
 Guise (la Maison de), 275.
 Guitaut (Comte de), 217, 217 n.
 Gustave-Adolphe, 176, 677.
 Gustave III, 676, 677, 678.
 Guy, 12.
 Hallays (A.), 304 n.
 Hanovre (Sophie-Dorothée de), 251, 251 n.
 Hardy (Alexandre), 839.
 Hardy (Séb.), 9.
 Haren (Van), 547 n.
 Harlay (de) [Archevêque de Paris], 216 n.
 Hartzenbusch, 256, 257, 257 n., 258, 410.
 Hatin, 764 n.
 Hausard, 828.
 Hazard (Paul), III, III n.
 Hebert, 734.
 Heidenstam, 677 n.
 Heine (Henri), 767, 767 n.
 Héliodore, 61, 140, 221.
 Helvetius (Cl. Ad.), 548, 548 n., 661 n.
 Helvetius (J.-Cl.-Ad.), 642.
 Henri IV, 3, 3 n., 4, 11, 23, 24, 61, 63, 176 n., 178, 262, 801.
 Henriot (Emile), 554 n., 585 n.
 Henry (Michel), 56 n.
 Hérault, 590, 590 n.
 Hérault de Séchelles, 722, 722 n.
 Herberay des Essarts, 83.
 Hernández Morejón (don Antonio), 228.
 Hérodate, 600.
 Herrera (Antonio de), 10 n.
 Herrera (J.), 8.
 Hertzberg, 744.
 Hessein, 225, 225 n.
 Hippocrate, 165.
Histoire du Cardinal Albéroni, 372.
Histoire de l'admirable dom Inigo de Guispuscoa..., 594-597.
Histoire du grand et véritable Chevalier Caissant, 440, 440 n., 441.
Histoire du grand et véritable Chevalier Caissant (Suite de l'), 440 n.
Histoire de Sancho Pança, alcade de Blandanda, 427, 434-435.
 Hoche (Lazare), 726.
 Hocquincourt (Maréchal d'), 278.
 Hofer, 504 n.
 Holbach (Baron d'), 548, 548 n., 734.
 Homère, 133, 140, 274, 315 n., 333 n., 386, 387, 505, 561, 589, 696, 752 n., 766, 788.
Homicidio de la Fidelidad y la Defensa del Honor, 16-21, 56, 56 n., 445.
 Hondt (Pierre de), 496, 497, 497 n., 578, 579, 580.
 Horace, 300, 359, 408, 561, 721.
 Horatius Cocles, 739.
 Hornoy (d'), 698 n.
 Hortemels Cochin (Magdeleine), 828.
 Houdetot (M^{me} d'), 545, 697 n.
 Huber, 762 n.
 Huet, 274, 274 n., 275, 277, 326, 388 n.
 Hugo (Victor), 691.
 Hus, 782 n.
 Hussein, 373, 574.
 Hűszár, 229.
 Ignace de Loyola, 243, 244, 542, 543, 547, 548, 558, 559, 569, 585, 594, 595, 596, 597, 720, 804.
Incrédulité (l'), sçavante, 453.
 Ingensoll-Smouse (Florence), 495 n., 500 n.
 Intrac (Jacques d'), 12.
 Iriarte, 694.
 Isla (le P.), 720.
 Isnard, 189 n.
 Jacob (le bibliophile), [voir Lacroix (Paul).]
 Jacoubet, 408 n.
 Jacquier, 219.
 Jacquin (Abbé), 610, 611 n.
 Jacquinet, 777 n.
 Jal, 23, 24 n., 231 n., 715, 715 n.
 Jaucourt (Chevalier de), 534.
 Jouffret, 694, 694 n., 696 n.
 Jaurès, 745 n.
 Jean d'Avila, 74.
 Jean-Georges (Evêque), 559, 560.

- Joanne, 60 n.
 Jonval, 598 n.
 Jordan, 568 n.
 Jordan (A.), 770.
 Joseph II, 677, 677 n.
 Josèphe, 74.
 Joubert, 763, 764, 765, 765 n.
 Jouffreau de Lagerie (Abbé), 681, 682, 682 n., 683.
 Joullain (F.), 96, 828, 829.
 Jullien (J.-A.), 511, 511 n., 523 n., 524 n.
 Jully (Comte de), 697 n.
 Juncarat (Abbé), 748 n.
 Justel, 287, 287 n.
 Justin, 534.
 Kaunitz (Prince de), 674, 675, 675 n.
 Kornmann (M^{me}), 683.
 La Barre (Chevalier de), 555, 556.
 La Barrera, 410.
 La Bizardière (de), 385, 385 n., 386 n.
 Laborde, IV.
 La Briche (M^{me} de), 697, 698, 698 n.
 La Bruyère (Geoffroy de), 377.
 La Bruyère (Jean de), 145, 145 n., 272, 361, 377, 377 n., 590.
 Labussière, 650.
 La Calprenède, 95, 96, 99, 105, 221, 227, 384, 459.
 La Chaise (M. de), 328 n., 350 n.
 La Chassaigne (M^{lle}), 725 n.
 La Châtre (M^{me} de), 697 n.
 La Chenaye-Desbois (Aubert de), 539, 540, 540 n., 541.
 Lachèvre, 68 n., 183 n., 222 n., 245 n.
 Lacos, 357.
 La Coste (de), 10 n.
 Lacroix (Paul), 170 n., 171 n., 172, 172 n., 176 n., 177 n., 178 n., 186, 510, 510 n.
 La Fare, 249, 250, 250 n., 251.
 La Fayette (M^{me} de), 74, 372 n.
 La Fayette (Général Motier de), 678, 679 n., 680, 680 n., 740, 740 n.
 La Feuillade, 250.
 La Feuillade (M^{me} de), 395, 396.
 Laffemas, 12.
 La Fontaine, 92 n., 221, 221 n., 222, 224 n., 297, 326, 345, 406 n., 433 n., 450 n., 639, 667.
 La Forest, 230 n.
 La Garde (de), 220.
 Lagniet, 85-87, 813.
 Lagrange, 215, 215 n., 230, 230 n., 231, 231 n.
 La Harpe, 504, 504 n., 553, 553 n., 668 n., 673, 689, 689 n., 690, 789, 793.
 Lalande (de), 498 n.
 La Lande (Jean de), [voir Ch. Sorel.]
 Lalauze, 506 n.
 Lalive de la Briche (M^r de), 697 n.
 Lally-Tollendal, 555.
 Lambert, 289 n.
 Lambert (M^{me} de), 379, 380 n., 456, 456 n., 603 n.
 Lamberto, 410.
 La Meilleraie (Duc de), 278 n.
 Lameth, 743.
 La Mettrie, 566, 641, 642, 642 n., 643, 734.
 La Morlière (Chevalier de), 561, 562, 562 n., 598.
 La Mothe-Guyon (M^{me} de), 252, 252 n.
 Lamothe Langon, 588.
 Lamothe Le Vayer, 7 n., 183 n.
 La Motte-Houdart, 373, 373 n., 386, 387, 387 n., 456, 488.
 Lancelot, 9, 75 n., 214, 268, 329, 329 n.
 Lancere (de), 453.
 Lange (Maurice), 145 n.
 Langle (Marquis de), 662 n.
 Languet, 590 n.
 Lanson, 3, 3 n., 4, 4 n., 5, 5 n., 6, 6 n., 10 n., 61 n., 74, 75 n., 83 n., 214, 215 n., 264 n., 449 n.
 La Perrine (M^{me} de), 285.
 Lapierre, 668.
 La Porte (Abbé de), 380 n., 557 n., 592 n., 593, 593 n.
 La Revilla (don Manuel de), 410.
 La Réveillère Lepeaux, 743.
 La Reynie, 252, 252 n.
 La Rivière, 216 n.
 La Roche-Guilhen (M^{lle} de), 372.
 Larroque, 348 n.
 Larroumet, 456 n.
 La Sablière (M^{me} de), 225 n.
 La Saulssaye (de), 58.
 Las Cases, 768, 769, 769 n.
 Lasne (Michel), 86.
 Lassay (Marquis de), 250, 251, 251 n.
 La Thorillièrre, 509.
 La Trousse (Marquis de), 268.
 Laugier de Porchères, 40 n.
 Laurier, 644 n.
 Lautrec (de), 720.
 Lautrec (de), (Odet de Foix), 576 n.
 Lauzun (Duc de), 251.
 La Vallière (Duc de), 479 n., 510, 837.
 La Valette (Cardinal de), 74.
 La Varenne (M^{lle}), 216 n.
 Laya, 733, 734, 734 n., 735, 806.
 Lazaille de Tormes, 9, 78 n., 99, 116 n., 261, 268 n., 269, 307 n.
 Le Bas (J.-P.), 580, 580 n., 653, 833.
 Leblanc, 782 n.
 Le Boulanger de Chalussay, 228 n.
 Le Breton, III, 108 n., 670 n.
 Le Breton de Hauteroche, 289 n.
 Le Brigand-Beaumier, 672.
 Le Brun, 404.

- Leclerc, 402, 402 n.
 Leclerc (Paquette), 304.
 Le Comte, 509.
 Le Couvreur (Adrienne), 504 n.
 Leczinski (Stanislas), 568.
 Lefebvre, 781 n.
 Lefebvre de Villebrune, 576, 576 n., 577, 578.
 Le Franc de Pompignan, 486, 486 n., 584.
 Le François Chauveau, 86.
 Legivre de Richebourg (M^{me}), 374, 374 n.
 Legrand (M.-A.), 373 n., 488, 489.
 Le Herty, 84, 91, 91 n.
 Leibnitz, 553.
 Le Jay (Abbé), 725.
 Le Loyer, 453.
 Le Maître, 698 n.
 Lemaitre (Jules), 520 n.
 Lemazurier, 785.
 Lemoine, 591 n.
 Lemonnier (H.), 54, 344.
 Lemonnier (Léon), III.
 Lemos (Comte de), 43, 702, 755.
 Lemos (Comtesse de), 373 n.
 Lenglet Dufresnoy, 343, 343 n., 456 n., 584 n., 601 n., 602.
 Lenient, 731 n., 732 n.
 Lenitz, 770.
 Lennox (Sophie), 425 n., 619.
 Lenoir, 672, 673, 673 n.
 Lenormand (M^{me}), 767 n.
 Lepaige, 553 n.
 Le Petit, 245, 245 n.
 Lepicié, 496, 829.
 Lérís (de), 181 n., 186 n., 195 n., 498 n., 506 n., 509, 509 n.
 Lerme (Duc de), 275, 380 n., 405, 610, 803.
 Lernela, 666.
 Le Roi, 273.
 Leroux, 186 n.
 Le Roy de Gomberville, 99, 109, 221, 227.
 Lesage, 374, 407, 408, 409 n., 410, 411, 411 n., 415-424, 425, 425 n., 426, 426 n., 427, 429, 435, 436, 437, 504, 532, 576, 587, 603, 693, 694, 715, 788, 793.
 Lescure (M. de), 629 n.
 Lestoile (Pierre de), 55.
 Le Tellier, 559.
 Leti (Gregorio), 278 n., 287, 287 n.
Lettre à un Anglais sur le district des Cordeliers, 746.
Lettre d'un abbé à un gentilhomme de Province..., 562 n.
 Levasseur (Abbé), 214.
 Lévêque (M^{me}), 605, 605 n., 606, 606 n., 607, 607 n.
 Le Verrier, 222.
 Lévis (Duc de), 676, 676 n.
 Lezay-Marnesia (Marquis de), 688, 688 n.
 Libri, 214 n.
 Ligne (Prince de), 674, 674 n., 675.
 Ligneville, 243 n.
 Lintilhac (E.), 425, 425 n.
 Lippi (l'Ancien), 768.
 Littré, 643 n., 819.
 Livet, 181 n.
 Llaguno y Amirola, 373 n.
 Llorente, 771.
 Loménie (Louis de), 674 n., 683 n.
 Loménie de Brienne, 247, 247 n., 248 n.
Longueruana, 298 n., 318 n.
 Longuerue (Abbé de), 298 n., 318, 318 n.
 Longueval (le P.), 543.
 Longueville (M^{me} de), 78, 328 n., 329 n.,
 Lope de Vega, 83 n., 131, 183 n., 215, 269, 323, 374 n., 377, 377 n., 410, 534 n., 672, 695, 766, 790.
 Lopez, 268 n.
 Lopez de Sedano, 373 n.
 Loret, 215, 242, 242 n., 243 n.
 Loris (Guillaume de), 76, 77.
 Los Rios (Blanca de), 410.
 Loubeyssin de la Marque, 39.
 Louis XIII, 6, 6 n., 28, 43, 54, 60, 73, 82, 107, 111 n., 167, 172, 173, 174, 176, 213, 215, 241, 247, 265, 326, 370.
 Louis XIV, 178, 208, 213, 214, 241, 247, 250, 252 n., 253, 257, 265, 267, 273, 330, 370, 371, 373 n., 483, 510, 527, 817.
 Louis XV, 532, 565, 566 n., 581, 641 n., 676, 687, 801.
 Louis XVI, 683, 692, 734, 734 n., 745.
 Louis-Philippe, 680, 768.
 Louvigny (de), 247.
 Louvois, 292.
 Lozières, 80, 81.
 Lubin (le P.), 247, 248 n.
 Luc (Comte du), 669.
 Lucain, 658.
 Luchet (Marquis de), 745.
 Lucien, 216, 299, 300, 408.
 Lucrèce, 255, 544.
 Lucretius, 543.
 Luke (Samuel), 552.
 Lulli (J.-B.), 289 n., 295, 295 n.
 Luna (Juan de), 7.
 Luynes (Charles d'Albert, Duc de), 43.
 Luynes (Charles-Philippe d'Albert, Duc de), 646, 646 n.
 Luynes (M^{me} de), 43.
 Luzan (Ignacio de), 373 n.

- Machiavel, 567, 567 n., 740.
 Mæterlinck (Maurice), 414 n.
 Magendie, 13 n.
 Magne (Emile), 82 n., 285 n., 388 n.
 Mahomet, 560.
 Mailly (M^{me} de), 676.
 Maimbour (le P.), 726.
 Mainez (don Ramón), 410.
 Maintenon (M^{me} de), 396 n., 687.
 Maistre (Constance de), 786.
 Maistre (Joseph de), 786, 786 n., 787.
 Maistre (Rodolphe de), 786 n.
 Malherbe, 40, 41, 41 n., 79.
 Mallet du Pan, 748, 748 n., 749 n.
 Malvezzi, 268 n.
 Mancini (Hortense), [voir M^{me} de Mazarin.]
 Mancini (Marie), 278 n.
 Mandane, 524, 620.
 Mandeville (Lady Julie), 551 n.
 Mandeville, 389 n.
 Mannory, 563 n.
 Marais (Mathieu), 555.
 Marana (Paolo), 225 n.
 Marat, 734, 739, 740, 740 n.
 Marceau, 782 n.
 Marcel (Pierre), 496 n.
 Marchand (Prosper), 348, 348 n., 349, 393 n.
 Marcilly (Comte de), 148 n.
 Marcot, 642.
 Marco Vénitien [Marco Polo], 454.
 Mareschal, 179, 179 n., 180.
 Mariana, 268 n., 269, 322, 534 n.
 Marigny (Marquis de), 791.
 Marivaux, 280, 455-474, 476, 532, 547, 562, 804, 805.
 Marmol (Luis de), 10 n.
 Marmontel, 153 n., 592, 598, 598 n., 603 n.
 Marolles (Abbé Michel de), 76, 77, 77 n., 148 n., 149, 183 n., 382.
 Marot, 306 n.
 Marquet de Vasselot, 495 n.
 Marquez (Juan), 10.
 Marquez de Torres, 56, 57.
 Marsan (Comte de), 396.
 Marsan (Jules), 13 n., 110 n.
 Marsollier (de), 372.
 Martel (Tancrède), 769 n.
 Martí (Juan), 410.
 Martial, 359, 658.
 Martinenche, III, 101, 101 n., 215 n., 228, 228 n., 230 n., 232, 232 n., 233 n., 234, 234 n., 235 n., 238 n., 658 n., 661 n.
Mascarade de Don Quichotte, 510.
 Massias (Baron), 720, 720 n., 721, 721 n.
 Masson, 392.
 Masson de Morvilliers, 660, 661, 662.
 Materot (Lucas), 40.
 Mathieu, 126, 126 n.
 Maupertuis, 541, 553.
 Maupin (M^{lle}), 112 n.
 Maure (Comtesse de), 76, 78, 78 n.
 Maurepas, 588, 589, 590 n.
 Maurice (V^{te}), 511.
 Maurin, 592 n.
 Maury, 790, 790 n.
 Mautort (Chevalier de), 591, 592, 592 n.
 Mayère (Marc), 214 n.
 Mayeul-Chaudon (Abbé), 343, 343 n., 344, 523 n., 611, 611 n.
 Maynard, 74, 76, 79, 79 n.
 Mazarin (Cardinal), 108 n., 253, 278 n.
 Mazarin (Duc de), 278 n.
 Mazarin (M^{me} de), 278, 278 n., 285, 286, 286 n., 287, 287 n., 288, 296 n.
 Médée (Conseiller), 560 n.
 Médicis (Marie de), 58.
 Médina-Celi (Duc de), 837.
 Médina-Sidonía (Duc de), 609, 786.
 Medrano (Iniguez de), 373.
 Medrano (Julian de), 2, 4, 25, 26.
 Meliand (Marie-Madeleine), 426 n.
 Mellan (Claude), 86, 608 n.
 Melos (don Francisco de), 284.
Mémoires pour servir à l'histoire de la calotte, 563 n., 832.
 Mena (Alonso de), 719.
 Menage, 38, 74, 76, 83 n., 215, 269, 271, 272, 318, 329 n.
Menagiana, 76, 76 n., 176 n., 271 n., 272 n., 329 n.
 Menendez Pidal, III.
 Menendez y Pelayo, 410, 411 n.
 Ménil (Chevalier de), 382 n.
 Menou (Marquis de), 747 n.
 Mercadante, 644 n.
 Mercier, 723, 723 n., 724.
 Mercy (Pères de la), 242 n.
 Mercy-Argenteau, 675, 675 n.
 Méré (Chevalier de), 99 n., 100 n.
 Méricourt (Théroigne de), 747.
 Mérimée (Prosper), 57, 57 n., 342, 762.
 Merle, 780, 780 n., 781.
 Mérovée, 131.
 Meslier (le Curé), 560 n.
 Mesmer, 667.
 Messaline, 725 n.
 Mestrezat, 67.
 Meung (Jean de), 76, 77.
 Michaud, 39 n., 155 n., 189 n., 504 n., 538 n.
 Michel, 485.
 Michelet, 252, 252 n., 691.

- Mignet, 3 n.
Mille (les) imaginations de Cypille, 115 n.
 Milon, 781, 781 n., 783.
 Milton, 561.
 Mirabeau (Comte de), 672, 673, 673 n., 674, 723, 747, 747 n.
 Mirabeau (Marquis de), 380 n., 603 n., 674.
 Mœnch, 776 n.
 Moïse, 663.
 Molé, 725 n.
 Molière (François de), 109, 131, 140.
 Molière * (J.-B. Poquelin), 101, 125, 125 n., 126 n., 142, 143, 178, 188 n., 200, 227-238, 252, 262, 292, 297, 325, 379, 380, 380 n., 450 n. 507, 603 n., 608, 648, 648 n., 658, 658 n., 725, 725 n., 730, 804.
 Molin 642.
 Moncrif, 623.
Monde (le) enchanté, 453.
 Monglond (André), 378 n.
 Monnaie, 78 n.
 Monnet (Jean), 539 n., 588, 589, 589 n.
 Monnier (Sophie de), 673.
 Monselet, 745 n.
 Montaiglon (A. de), 60 n.
 Montaigne, 60, 277, 287, 299, 674.
 Montausier (M^{me} de), 78, 83 n.
 Montausier (M^r de), 74, 83 n., 235.
 Montbailli, 555.
 Montbarey (Prince de), 677, 677 n., 679, 679 n.
 Montboissier (de), 591.
 Montchrestien, 12.
 Montemayor, 121, 268 n., 322, 534 n.
 Montesquieu, 279, 402, 403, 405, 533, 535, 576, 689, 690 n., 788.
 Montfleury, 539, 658 n.
 Montigny, 67.
 Montluc, 148.
 Montmaur (Pierre de), 183 n.
 Montpensier (M^{lle} de), 78 n., 113, 113 n.
 Monval (Georges), 504 n.
 Mopinot de la Chapotte, 591, 591 n.
 Morales (don Manuel), 773, 774.
 Morando, 155 n.
 Moreau de Bracé, 94 n.
 Morel Fatio, 1, 2, 2 n., 5, 5 n., 7 n., 8, 8 n., 9, 9 n., 23, 23 n., 24, 24 n. 25 n., 26, 26 n., 83 n., 268, 268 n., 276 n., 395, 395 n., 662 n., 802.
 Morellet (Abbé), 545, 545 n., 546 n., 723, 723 n.
 Moreri, 23, 23 n., 275 n., 406 n.
 Morillot, 93 n., 94, 94 n., 95 n., 96 n., 97 n., 99, 99 n., 100 n., 102 n., 103 n.
 Morin, 286, 287 n.
 Morize, 562 n.
 Morris (Gouverneur), 746, 746 n.
 Morris (Robert), 746.
 Mortemart (Duc de), 512, 513, 513 n.
 Mosnier (Jean), 57-60, 811.
 Motteville (M^{me} de), 74, 76, 77, 78 n.
 Mottié ou Motier (Voir *La Fayette*).
 Mouhy (Chevalier de), 190 n.
 Mourret, 508 n.
 Muret (Théodore), 733 n.
 Murville (André de), 673, 674 n.
 Napoléon I^{er}, 742, 742 n., 763, 764, 764 n., 768, 769, 769 n., 772, 774.
 Napoléon (Jérôme), 769 n.
 Napoléon (Joseph), 769 n.
 Nassau-Orange (les), 676.
 Nassau-Siegen (Alexandre de), 676.
 Nassau-Siegen (Charles de), 675, 676.
 Natoire, 581, 581 n., 582, 583.
 Naudé, 453.
 Navoigille, 776 n.
 Necker, 743.
 Nédham, 560 n.
 Néron, 307.
 Nervèze (de), 12, 13, 25.
 Nesle (Marquis de), 486 n.
 Nesles (sœurs de), 676.
 Newhoff (Baron de), 538, 538 n.
 Newton, 553.
 Nicéron, 404, 405, 405 n.
 Nicole, 726.
 Ninon de Lenclos, 278, 278 n., 279, 285, 285 n.
 Ninus, 518.
 Nisard (Charles), 65 n.
 Nivernois (Duc de), 566 n.
 Noailles (Duc de), 380 n.
 Noailles (Maréchal de), 678.
 Nodier, 90 n., 344, 345 n.
 Nonantes (de), 232 n.
 Nostradamus, 560 n.
 Nougaret, 650 n.
 Noverre, 646.
 Ogier (le Prieur), 68, 68 n.
 Olivares (Comte), 671.
 Ollénix du Montsacré, 141.
 Olviédo, 76.
 Olonne (Comte d'), 297, 299, 300, 537.
 Omont, 507 n., 524 n.
Ordonnance de Police de Très-Haut et Très-Puissant Seigneur Sancho Pança..., 736, 736 n., 737 n.
 Orléans (Duc d'), 292.
 Orléans (Gaston d'), 178.
 Orneval (d'), 504.
 Orondate, 105.
 Ostade (Van), 816.
 Osuna (Francisco de), 247 n.

- Oudin (César), 1, 8, 23-35, 37, 43, 53, 53 n., 54, 55, 56, 56 n., 69, 87, 109, 197 n., 216, 216 n., 219, 219 n., 220 n., 223 n., 235 n., 248, 248 n., 308, 328, 330, 339, 343, 344, 345, 445, 576, 761, 762, 803.
- Oudin (Nicolas), 23.
- Ouville (d'), 74.
- Ovide, 131, 133, 695 n.
- Oviedo, 322.
- Pacheco, 485.
- Padilla (Pedro de), 323.
- Pajot (Marianne), 251.
- Palaprat, 393.
- Palissot, 597, 598, 598 n.
- Pallet, 8, 8 n.
- Pannard, 645, 645 n.
- Pardessus, 378 n.
- Paré, 746.
- Parfait (les frères), 511, 511 n.
- Paris (Pierre), III.
- Pâris, 723.
- Parisot, 628 n.
- Pascal, 279.
- Passier (Françoise de), 25, 25 n.
- Patin (Guy), 108 n.
- Patru, 109 n.
- Paulet, 550 n.
- Paulet (M^{lle}), 83, 83 n.
- Paulmy (Marquis de), 27 n., 426, 426 n., 427.
- Pauw, 550 n.
- Peignot (Gabriel), 393 n.
- Pélasge, 768.
- Pellicer, 410.
- Pellisson, 85 n., 181 n.
- Peltier, 763, 764, 764 n., 516.
- Perdou de Subligny, 253-256, 265, 450, 459, 804.
- Perez (Antonio), 3, 3 n., 4, 5, 13 n., 516.
- Perez de Hita, 9, 322, 372, 694.
- Perez de Montalvan, 74, 373.
- Perrault (Charles), 304, 305, 383, 383 n., 386.
- Perrault (Claude), 304.
- Perrault (Claude), 304, 304 n.
- Perrault (Jean), 304, 304 n.
- Perrault (les), 304 n.
- Perrault (Nicolas), 304.
- Perrault (Pierre), 304.
- Perrault (Pierre), 303-317, 318, 326, 327.
- Perrens, 87 n., 278 n.
- Perrier (Paul), III.
- Perroniana, 322 n.
- Perrot d'Ablancourt, 10 n.
- Perse, 391.
- Pesselier, 622, 622 n.
- Petite Bibliographie biografico-romancière*, 344, 344 n.
- Pétroné, 299, 300, 402.
- Peyronnet (M. de), 753 n.
- Pharamond, 136.
- Philidor, 647, 647 n., 650 n.
- Philippe II, 2, 3, 4, 6, 534.
- Philippe III, 275, 405, 410, 534, 789.
- Philippe IV, 7, 213, 534.
- Philippe V, voir Anjou (Philippe Duc d').
- Philippeaux, 741, 741 n.
- Pic de la Mirandole, 454.
- Picara (la) Justina*, 307 n.
- Picart le Romain, 579, 580, 653, 833, 834, 835.
- Pichou, 189-195, 806.
- Pierre le Grand, 556, 557.
- Pierrepont, 216 n.
- Pinciano, 269.
- Pinet (ainé), 748 n.
- Pirandello, 803.
- Pirón, 485-488, 511, 689, 690, 695.
- Pitollet, 535 n.
- Pixérécourt, 695 n., 702, 702 n.
- Planard, 783, 783 n., 784.
- Platon, 133, 546.
- Pleinchesne, 650, 651, 651 n., 652, 653.
- Pline (le Jeune), 5, 129.
- Plutarque, 105, 232 n., 277, 287, 299, 722.
- Poilly, 827.
- Poinsinet, 589, 647, 647 n., 648 n., 650, 650 n., 653.
- Pointis (Baron de), 399.
- Poisson (le fils), 831.
- Poisson (Paul), 509.
- Poisson (Raymond), 261, 261 n., 262, 263, 263 n.
- Polastron (Marquise de), 720.
- Polignac (Cardinal de), 403 n.
- Pompadour (Marquise de), 791.
- Pontchartrain, 396, 396 n., 397, 398, 400, 401.
- Ponz (don Antonio), 666.
- Pope, 389 n., 598 n., 721.
- Porée (le P.), 594 n.
- Porsenna, 254, 256.
- Portelance, 598 n.
- Portugal (Juan II de), 268 n.
- Porus, 281, 568.
- Potier de Morais, 476, 476 n.
- Pouce, 642.
- Poulet-Malassis, 231 n.
- Prado, 317.
- Préchat (de), 373.
- Prévention (la) ridicule...*, 520-523.
- Prévost (Abbé), 584 n., 603.

- Prévost (M^{lle}), 697 n.
 Procope, 642.
 Proveres Dumartin, 748, 748 n.
 Prozelle, 687 n.
 Prusse (Prince Henri de), 566 n., 678.
 Publicola, 739.
 Puibusque (A. de), 189 n., 227, 227 n., 228, 228 n.
 Puisieulx (M. de), 490.
 Pybrac, 126, 126 n.
 Pyrrhus, 283 n.
 Pythagore, 141, 541.
 Quaisain, 776 n.
 Quérard, 345, 345 n., 348, 348 n., 456 n., 520 n., 594, 727 n.
 Quesnel (de P.), 594 n.
 Quevedo, 9, 248, 268 n., 269, 298, 307 n., 323, 411 n., 550, 573, 659, 772.
 Quinault, 74, 295.
 Quincy (Thomas de), 393, 394 n.
Quinze (les) joyes de mariage, 38, 38 n.
 Quinte Curce, 568, 609.
 Quintin (M. de), 564 n.
 Rabelais, 65, 66, 135, 275, 430, 691, 695 n., 807.
 Rabutin (les), 221.
 Racan, 80 n., 109.
 Racine, 191, 192, 214, 214 n., 215, 222-227, 281, 297, 318, 387, 404, 450 n., 486 n., 549, 608, 724 n.
 Racine (Louis), 226 n.
 Radouant, 318, 318 n.
 Raisin (la), 230 n.
 Raisin (l'aîné), 509.
 Rambouillet (M^{me} de), 4, 6 n., 74, 181 n., 457 n.
 Rambouillet (M^{lle} de), [voir M^{me} de Montausier].
 Rameau, 553, 553 n.
 Ramirez del Prado, 269.
 Rampalle (Nicolas de), 74.
 Rapin (Nicolas), 273.
 Rapin (le P. René), 275, 275 n., 276, 276 n., 277, 326, 406 n.
 Rasiel de Selva (voir le P. Quesnel).
 Raucourt (M^{lle}), 725 n.
 Raunié, 380 n.
 Ravenet, 496, 828.
 Raynal (Abbé), 393 n.
 Réaumur, 553.
 Rébelliau, 377 n.
 Récamier (M^{me}), 767 n.
 Regnard, 479-482.
 Regnier, 56, 65 n., 87 n., 91, 148 n., 275.
 Regnier-Desmarais (Abbé), 374, 375, 818.
Regrets (les) de Sancho Pança sur la mort de son âne, 437, 438, 438 n., 439 n., 440 n.
Relation (la) historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures... 373.
 Restif de la Bretonne, 724, 725 n.
 Retz (Cardinal de), 74, 78 n., 90, 90 n., 109 n., 148 n., 149.
 Rewbell, 743.
 Reynier (Gustave), III, 13 n., 55 n., 99, 108 n., 109, 109 n., 110 n., 114, 115 n., 121 n., 122, 123, 126 n., 140, 155, 155 n., 162 n.
 Ribadeneira, 268 n., 323.
 Ribera (Francisco de), 790.
 Richard, 776 n.
 Richardson, 788.
 Richelet, 126 n., 231 n.
 Richelieu (Cardinal de), 61, 148 n., 181 n., 247, 283 n.
 Richelieu (Duc de), 554, 555, 555 n., 556 n., 565.
 Rigault, 318, 382, 382 n., 389 n., 393 n.
 Rius, 329 n., 350 n., 412 n., 510 n.
 Rivarol, 614 n., 672, 672 n., 673, 787.
 Roanez (Duc de), 328 n.
 Robé, 598 n.
 Robespierre, 733, 734, 740, 741, 741 n., 743.
 Robinet, 232, 232 n., 233, 233 n., 242, 243 n.
 Robinet (Dr), 722 n., 746 n.
 Robles (Lorenzo de), 7.
 Rochel, 54, 411 n.
 Rodríguez Marín (Francisco), III.
 Røderer, 764 n.
 Rohan-Guéménée (Princesse de), 646.
 Rohan-Rochefort (Prince de), 646.
 Rojas (Francisco de), 100 n., 215, 411 n.
 Rojas de Villandrando (Agustin de), 99.
 Roland, 52.
 Roland (la faction), 740.
 Roland (M^{me}), 723, 725, 726 n.
 Ronsard, 41 n., 140, 306 n.
 Ronsin, 741.
 Roquelaure, 262.
 Rosédis, 509.
 Rosell, 410.
 Rosny (J.), 713 n.
 Rosset (François de), 1, 35, 37-53, 54, 55, 56, 87, 109, 122, 216 n., 224 n., 233 n., 314, 328, 330, 339, 343, 344, 574 n., 576, 762.
 Rosset (Théodore), 318.
 Rossignol, 741.
 Rosteau, 95 n.

- Rotrou, 74, 695.
 Rousseau (J.-J.), 361, 545, 577, 587,
 588 n., 593, 597, 628-634, 653, 661 n.,
 731, 731 n., 805, 819 n.
 Roux, 741 n.
 Roxane, 104.
 Roy (Emile), 108 n., 110 n., 111 n.,
 112 n., 113 n., 125 n., 126 n., 148 n.,
 149 n., 183 n.
 Rufo (Juan), 534 n.
 Ruï (don) de Martanza, 558.
 Saavedra, 323.
 Sablé (Marquise de), 78 n.; 181 n.
 Sabran (Elzéar de), 670.
 Sabran (M^{me} de), 668, 670, 670 n.,
 671 n.
 Saillard, 694 n., 715, 715 n.
 Saint-Aignan (Duc de), 250.
 Saint-Aignan (M^{me} de), 217.
 Saint-Amant, 74, 82, 85, 87-92, 93.
 Saint-Antoine de Padoue, 392.
 Saint-Aubin, 746, 746 n.
 Saint-Augustin, 74.
 Saint-Aunay, 250.
 Saint-Charles Borromée, 690.
 Saint-Cyran, 330.
 Saint-Dominique, 595.
 Saint-Etienne (M^{me} de), 588. .
 Saint-Evremond, 277-301, 303, 326,
 327, 537, 729, 789, 803.
 Saint-Fonds, 382 n.
 Saint-François d'Assise, 244, 595, 721.
 Saint-Germain, 629 n.
 Saint-Glas (Abbé), 271, 271 n.
 Saint-Hilarion, 596.
 Saint-Huruge (Marquis de), 747.
 Saint-Jérôme, 725.
 Saint-Just (M^{me} de), 251.
 Saint-Just, 723, 725, 725 n.
 Saint-Lambert, 545.
 Saint-Louis, 350 n.
 Saint-Martin (Abbé de), 376.
 Saint- Martin de Chassonville (Abbé),
 343, 343 n., 574, 574 n., 575, 576.
 Saint-Pacome, 596.
 Saint-Paul, 816.
 Saint-Real, 278 n.
 Saint-Simon, 190 n.
 Saint-Simon (Louis de Rouvroy, Duc
 de), 371, 394-397, 533.
 Saint-Victor (Paul de), 425 n.
 Saintot (M^{me}), 83 n.
 Sainte Apolone, 596.
 Sainte-Beuve, 87 n., 126 n., 226, 226 n.,
 251, 251 n., 278, 279 n., 283 n., 297 n.,
 318, 328 n., 329, 329 n., 344, 345,
 345 n., 403, 403 n., 599 n., 603 n.,
 608 n., 680, 680 n., 725 n., 766.
 Sainte-Thérèse, 74, 268 n., 323, 549 n.,
 719, 790, 802.
 Salas Barbadillo, 412.
 Salazar (Ambrosio de), 7, 7 n., 8, 24,
 26.
 Sallengre (de), 183 n., 393 n.
 Salluste, 60.
 Sancha, 410.
 Sanchez, 542.
 Sannazar, 61.
 Santenir (M^{rs}), 56, 56 n.
 Santeuil, 272.
 Sanzei, 217.
Sarao de Carne Volendas, 268 n.
 Sarrazin, 74, 83, 84, 269.
 Saurin, 388 n., 389.
 Sauval, 262.
 Savalette de Magnaville (M. de), 698,
 698 n.
 Savoie (M. de), 397.
 Saxe (François Xavier, Duc de), 579.
 Saxe-Gotha (Duchesse de), 555, 555 n.
 Scarron, 74, 85, 87, 93-105, 108, 239,
 263 n., 273, 326, 450 n., 539, 806.
 Scevola, 739.
 Scheffer, 247, 247 n., 248.
 Schlegel (G.), 763, 802.
 Schley, 580, 580 n., 581 n., 833, 834,
 835, 836. .
 Scipion, 281 n.
 Seudéry (Georges de), 227, 695 n.
 Seudéry (les), 95, 95 n., 99, 221.
 Seudéry (Madeleine de), 96, 253, 254,
 255, 256, 372 n., 388, 388 n., 457 n.,
 459, 608 n., 619.
 Segrays, 57 n., 181 n., 272, 273, 274,
 274 n., 275, 277, 296, 326.
Segrasiana, 57, 57 n., 272 n., 273 n.,
 274 n., 296, 296 n.
 Seguinault, 508 n.
 Segur (de), 251, 251 n.
 Selles, 511.
 Semedo, 550.
 Senac de Meilhan, 792.
 Senécé (de), 231.
 Sènèque, 299, 658.
 Sépher, 588, 590, 590 n.
 Serres de Latour, 745, 745 n.
 Servois, 377 n.
 Sévigné (Baron Charles de), 216, 220,
 220 n.
 Sévigné (M^{me} de), 74, 215-220, 221, 238,
 278 n., 406 n., 555, 819 n.
 Sévigny, 509.
 Shakespeare, 532, 532 n., 765, 766,
 807.
 Sigogne, 91.
 Silhon, 5.
 Silva (Feliciano de), 378.

- Silvestre, 496, 828.
 Simon (le P.), 287 n.
 Simonde de Sismondi, II, II n., III, III n., 802.
 Sirven, 555.
 Sixte-Quint, 287 n.
 Socrate, 320, 546.
 Soleinne (M. de), 507 n., 524 n.
 Solis (Antonio de), 534 n., 549 n., 720.
 Somaize, 85 n.
 Sophocle, 788.
 Sorel (Albert), 677, 678, 678 n.
 Sorel (Charles), 107-145, 148 n., 160 n., 183 n., 239, 253, 254, 310 n., 379, 450, 459, 804.
 Soulié, 230 n.
 Spon (Ch.), 108 n.
 Staal-Delaunay (M^{me}), 382 n.
 Staël (M^{me} de), 762, 762 n., 763.
 Stanhope (Colonel), 396.
 Stanhope (Lord), 746 n.
 Staremborg, 398.
 Statira, 104.
 Storelli, 60 n.
 Strada, 324.
 Streckeisen-Moulou, 587 n.
 Strowski, III.
 Stuart (Marie), 104.
 Suard, 610, 610 n.
 Suard (M^{me}), 629 n.
 Suarès, 542.
 Suby, 782, 782 n., 783.
 Suin (M^{lle}), 564 n.
Suite nouvelle et véritable de l'Histoire et des Aventures de l'Incomparable Don Quichotte de la Manche..., 425-434.
 Suleau, 743.
 Surugue, 496, 827, 828.
 Swift, 389 n., 552, 552 n.
 Tabareau, 551 n.
 Tabarin, 165.
 Tacite, 60, 788.
 Taine, 270.
 Tallemant des Réaux, 6 n., 76, 79-82, 87 n., 88, 90 n., 109 n., 111 n., 149, 262.
 Taillien, 741.
 Tambourin (le P.), 542.
 Tamizey de Larroque, 268 n.
 Tanjé, 580, 580 n., 834, 835, 836.
 Tansilo (Luis), 16, 30.
 Tardieu (N.), 828.
 Tarente (Princesse de), 219.
 Tarquin, 254, 307.
 Tarquin Collatin, 543.
 Tarquin (les), 255, 544.
 Tasso (Torquato), 297, 325, 333 n., 392, 404, 766, 766 n.
 Tassoni, 304.
 Tatius (Achille), 221.
 Teissier (M^{me}), 589.
 Tencin (Cardinal de), 590 n.
 Tencin (M^{me} de), 456, 457 n.
 Teniers, 273, 817.
 TERENCE, 328.
 Termes (M. de), 225 n.
 Terrasson (Abbé), 387, 388 n.
 Tessé (Maréchal de), 396-402.
 Texeda (Hieronimo), 7.
 Themiseul de Saint-Hyacinthe, 389-393, 600.
 Théodore I^{er} (voir Baron de Newhoff).
 Thibault, 373.
 Thiebault (Claire), 770 n.
 Thiebault (Général), 770, 770 n., 771, 771 n., 772, 772 n., 774.
 Thierry, 520, 524, 524 n., 525, 526.
 Thiers, 453.
 Thuana, 322 n.
 Tibulle, 587.
 Ticknor, 348, 348 n.
 Tilladet (Chevalier de), 218.
 Tilly (de), 668, 669, 669 n.
 Timothée de Chillac, 39.
 Tiriote, 830, 831.
 Tirmane, 669.
 Tirso de Molina, 215, 410.
 Tite-Live, 609.
 Toldo (Pierre), 479 n.
 Tomiris, 554 n.
 Torey (Marquis de), 251.
 Travenol, 563 n.
 Trémolières, 580, 833, 836.
 Tressan (Comte de), 39 n., 154 n.
 Trigny (M. de), [voir Lancelot].
Trio (le): Dom Quichotte, Chicanneau, Tartuffe, 737, 737 n., 738 n., 739 n.
 Tristan l'Hermite, 90 n., 179, 179 n.
 Trotterel, 12.
 Trublet (Abbé), 602, 602 n., 690.
 Turenne (M^{me} de), 78.
 Turenne, 90, 744 n.
 Ubicini, 83 n.
 Urbain (Abbé), 252 n.
 Urfé (Honoré d'), 12, 13 n., 77, 109, 110, 112, 131, 221 n.
 Ussieux (Louis d'), 614 n.
 Ussieux (M^{me} d'), 614-619.
 Usson, 396.
 Ustaritz, 666.
 Vacquette d'Hermilly, 573.
 Vadé, 726.
 Valfons (Marquis de), 591, 592, 592 n.
 Valincour, 377, 378, 378 n.
 Valois (Marguerite de), 25.
 Valois d'Orville, 637, 637 n., 638, 639.
 Valori (Abbé de), 553 n.

- Vandy (M^{lle} de), 76, 78, 78 n.
 Vanel, 373.
 Vardes (Marquis de), 268.
 Varenne (Pierre), 87 n.
 Vassé (Marquise de), 510 n.
 Vaubrun (M^{lle} de), 218.
 Vaudreuil (Comte de), 791 n.
 Vaugelas, 318.
 Vayrac (Abbé de), 372.
 Velazquez de Velasco, 373 n.
 Velez de Gueraa (Luis), 415.
 Vendôme (Duc de), 111 n.
 Vendôme (Duc de), 393.
 Vendôme (M^{me} de), 90.
 Ventadour (M. de), 217, 218.
 Verchin (Jean de), 552.
 Vergennes, 745 n.
 Verne (J.), 450.
 Vernet (Horace), 787 n., 788 n.
 Vertot (Abbé), 372.
 Vézinet, 694 n.
 Vialard, 723.
 Viardot, 15 n., 19, 20 n., 21 n., 29 n.,
 30 n., 57 n., 247, 301 n., 343, 345,
 709 n., 711 n., 715, 715 n.
 Viau (Théophile de), 68 n.
 Vibraye (Comte de), [voir Cheverny
 (de).]
 Victor (Hierosme), 308.
 Vienne (de), 589.
 Vigée-Lebrun (M^{me}), 668, 671, 671 n.
 Vigneul-Marville, 111 n., 376, 376 n.,
 377, 377 n.
 Villarceaux (Marquis de), 285.
 Villars (Duchesse de), 587.
 Villars (Maréchal de), 744 n.
 Villars (Marquis de), 319 n.
 Villars (Marquise de), 319 n., 372.
 Villedieu (M^{me} de), 372 n., 388, 388 n.,
 724.
 Villegas, 412.
 Villeroy (Duc de), 397.
 Villeroy (M^{me} de), 80.
 Villiers, 779, 779 n.
 Vincent (Jacques), 38.
 Vineuil (M. de), 299.
 Virgile, 60, 60 n., 84, 94, 95, 95 n., 307,
 333 n., 359, 382, 389 n., 391, 549, 561,
 682, 682 n., 683, 722, 788.
 Virion, 10.
 Vital d'Audiguier, 9, 574, 574 n.
 Vitri (Maréchal de), 148 n.
 Vizé (M. de), 591.
 Voisin (la), 264 n., 287 n.
 Voiture, 5, 74, 82, 83, 83 n., 88 n., 90.
 Voltaire, 279, 392 n., 395 n., 533, 534,
 535, 535 n., 541, 546, 548-562, 563,
 565, 565 n., 566, 566 n., 568, 568 n.,
 572, 576, 577, 581, 588, 612, 614,
 643, 660, 661 n., 696, 721, 723 n., 725,
 748 n., 804, 830, 831, 832.
Voltaireana, 563 n.
 Vossius, 278 n., 287.
 Vulson (M^{lle} de), 628.
 Walpole (Horace), 564 n.
 Warens (M^{me} de), 628.
 Watteau, 496.
 Week (M. de), 539 n.
 Wels, 450.
 Welschinger, 733 n., 734 n.
 Wieland, 616, 617.
 Wreech (M^{me} de), 567.
 Xaintonge (M^{me} de), 373.
 Xantippe, 546.
 Xénophon, 385, 386.
 Xerxès, 766.
 Ximenes (Cardinal), 247.
 Zacharie, 67.
 Zayas y Sotomayor (María de), 95 n.,
 232.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	
PREMIERE PARTIE : <i>LES DEBUTS</i> (1608-1628).	
CHAPITRE PREMIER. — <i>L'Etude de l'Espagnol en France pendant les premières années du XVII^e siècle.</i>	1
I. — Le traité de Vervins (1598). Atteinte au prestige de l'Espagne: on redoute et on raille à la fois l'ennemi national : le <i>señor español</i> .	
II. — Antonio Perez. N'a exercé, de sa personne, aucune action mondaine ou littéraire. L'influence de ses écrits sur nos auteurs.	
III. — Une affirmation de Cervantes. Le mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche (1615). Grammairiens espagnols et français. Traductions d'œuvres castillanes. Cervantes, vers 1620, est le plus apprécié des romanciers espagnols.	
CHAPITRE II. — <i>Premiers Intermédiaires</i> (1608-1609)	11
I. — Nicolas Baudouin et la nouvelle du <i>Curieux impertinent</i> (1608). Comparaison avec l'original espagnol. Baudouin suffisamment respectueux de Cervantes.	
II. — Le livret intitulé : <i>Homicidio de la Fidelidad y la Defensa del Honor. Le Meurtre de la Fidélité et de la Defense de l'Honneur...</i> Avec un Discours de Don Quixote, De l'excellence des Armes sur les Lettres (1609). Chrysostome y est devenu Philidon. Modifications nombreuses du texte de Cervantes. Passages de divers chapitres rapprochés et cousus ensemble. L'intarissable faconde de Don Quichotte. Le pédantisme de Marcelle.	
CHAPITRE III. — <i>César Oudin, traducteur de la 1^{re} Partie du « Don Quichotte »</i> (1614)	23
I. — Sa vie et ses œuvres. Il occupe la place d'honneur parmi nos hispanisants grammairiens du XVII ^e siècle.	
II. — La réimpression du <i>Curioso impertinente</i> à la suite de la <i>Silva curiosa</i> de Medrano (1608). La traduction de la 1 ^{re} Partie du <i>Don Quichotte</i> (1614). Le titre. L'épître à Louis XIII. Caractère général de l'œuvre. Négligences. Inexactitudes. Omissions. Pourtant, traduction en général précise, parfois même trop scrupuleuse.	

- III. — Les vers du *Don Quichotte*. César Oudin a, en partie, échoué à les rendre. Succès de cette traduction, de 1616 à 1665.
- CHAPITRE IV. — François de Rosset, traducteur de la II^e Partie du « *Don Quichotte* » (1618) 37
- I. — Sa vie et ses œuvres. Le poète. Le prosateur.
- II. — Sa traduction du *Don Quichotte*. Le titre. La dédicace à Mme de Luynes : c'est ici une *Histoire plaisante et facétieuse*. Négligences, inexactitudes, omissions, erreurs de sens, tours embarrassés, termes pédantesques ou vulgaires, hispanismes, tendance au développement et à la paraphrase. Un certain mérite, pourtant.
- III. — Les vers du *Don Quichotte*. François de Rosset a, pour la plupart, échoué à les rendre.
- IV. — Succès de cette traduction de 1622 à 1665. Appréciations diverses sur le premier *Don Quichotte* français.
- CHAPITRE V. — Le succès du livre (1609-1628) 55.
- I. — Pierre de Lestoile (1609). Un ballet de « Don Quichot » (1614). Deux anecdotes : le licencié Marquez de Torres et les gentilshommes de l'Ambassade de France à Madrid (1615); une conversation entre l'Ambassadeur de France et Cervantes (1618). Les peintures décoratives du château de Cheverny (vers 1625).
- II. — Le *Don Quichotte* et deux survivants du XVI^e siècle : Mlle de Gournay (1626). Agrippa d'Aubigné; le *Don Quichotte* et le *Baron de Faeneste* (1617-1630). Il y a eu du don Quichotte en d'Aubigné. Faeneste et l'hidalgo de la Manche.
- III. — Le P. Garasse et son *Rabelais Reformé...* (1620). Il se compare à don Quichotte. Plaisanteries en vers. Le Prieur Ogier. Le P. Jean Goulu et Balzac : le père souhaite à Balzac une retraite où il puisse à loisir continuer le *Don Quichotte*.

DEUXIEME PARTIE : L'EPOQUE DE LOUIS XIII (1620-1660).

- CHAPITRE PREMIER. — Jugements, allusions et réminiscences. La préciosité et le burlesque (1620-1660) 73.
- I. — Le goût pour la langue et les livres de l'Espagne : quelques noms; le témoignage de Nicolas Faret. Un mot de Mme de Chevreuse. Un autre mot de Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Mme de Motteville et ses citations espagnoles : un ressouvenir de Don Quichotte. La Comtesse de Maure, M^{lle} de Vandy, et la dame d'Auvergne qui leur rappelle la comtesse Trifaldi. Le président Maynard. Tallemant des Réaux : Malherbe et le *Curieux impertinent*; le lieutenant aux gardes Busserolles; l'exalté Lozières; historiette du marquis d'Assigny.
- II. — Le *Don Quichotte* et la préciosité. Voiture : sa science de l'espagnol; il est nourri de l'*Amadis de Gaule*; une allusion au *Don Quichotte*. Sarrazin : sa pièce du *Mélancolique*; un ressouvenir de Dom-Quichot dans le poème héroï-comique : *Dulot vaincu ou la Defaite des Bouts-Rimez*.
- III. — Le *Don Quichotte* et le réalisme burlesque. Le graveur Jacques Lagniet : 38 planches intitulées les *Avantures du fameux Chevalier Dom Quixot de la Manche et de Sancho Pansa son escuyer*. Saint-Amant : il entendait

l'anglais, l'espagnol, l'italien. La *Chambre du Débauché* : les scènes du *Don Quichotte* qu'y rappelle le gai poète. Outrages à Dulcinée et à Rossinante. Les *Visions*, la *Berne*, le *Poète crotté*, le *Paresseux*. Un sonnet anonyme du recueil Sercy. Scarron : l'inspiration générale de son œuvre le rattache à Cervantes : lutté contre l'in vraisemblable et l'imaginaire. Le *Typhon*, le *Virgile travesti*, le *Roman comique*. Les pièces de théâtre : les *Jodelets*, les *Boutades du Capitan Matamore*, *Don Japhet d'Arménie*, le *Faux Alexandre*.

CHAPITRE II. — Le « *Don Quichotte* » et le *Roman français*. Charles Sorel (1627-1628) 107

- I. — Charles Sorel et son roman : Le *Berger extravagant*. But du livre. Les ennemis littéraires de Sorel. Résumé du *Berger*.
- II. — L'imitation du *Don Quichotte*. Comment Sorel s'en défend. Toutefois, ressemblances pour la conception, la composition, les détails secondaires, les personnages : les hobereaux champenois et le couple ducal. — Adrian et le barbier. — Carmelin et Sancho. — Lysis et Don Quichotte. Infériorité psychologique de l'auteur français.
- III. — Sorel inférieur encore à Cervantes pour l'art du style et la qualité de la plaisanterie. La grossièreté, le burlesque, le précieux.
- IV. — L'originalité de Sorel. Rigueur de sa critique contre les romans et la poésie. L'écrivain réaliste.

CHAPITRE III. — Le « *Don Quichotte* » et le *Roman français* (Suite). Aux alentours de Charles Sorel (1630-1637) 147

- I. — Le comte de Cramail. Comment il a été jugé par les contemporains. Son *Dom Quixote Gascon* (1630). Nul rapport entre le héros de Cramail et celui de Cervantes. Sa *Comédie de Proverbes* (1633).
- II. — Du Verdier : Le *Chevalier hypocondriaque* (1632). Résumé du livre. Invraisemblance de la partie sentimentale. Rapprochements entre la partie chevaleresque et le *Don Quichotte*. Don Clarazel de Gontarnos et l'hidalgo de la Manche.
- III. — Du Bail : Le *Gascon Extravagant* (1637). Résumé du livre. Du Bail et les picaresques espagnols. Son héros présente quelque conformité avec Don Quichotte. Il en est, le plus souvent, une plaisante contrefaçon.

CHAPITRE IV. — Le « *Don Quichotte* » et la scène française (1620-1660). 167

- I. — Une remarque préliminaire : don Quichotte et Sancho sont moins des personnages dramatiques que des héros de féerie.
- II. — Ballets et mascarades. Don Quichotte y apparaît comme un frère puîné de Matamore et de Fier-à-bras. *L'Entrée en France de Don Quichot de la Manche* (vers 1625), *Bacchus triomphant sur l'Amour* (1633), *Le Libraire du Pont-Neuf ou les Romans* (vers 1643), *L'Oracle de la Sibylle de Pansoust* (1645).
- III. — Matamore et don Quichotte : Gougenot : La *Comédie des Comédiens* (1633). Corneille : *L'Illusion Comique* (1636). Mareschal : Le *véritable Capitan Matamore, ou le Fanfaron* (1640). Tristan l'Hermite : Le *Parasite* (1653). L'influence de Cervantes mieux marquée sur d'autres

écrivains dramatiques : Desmarets de Saint-Sorlin : Les *Visionnaires* (1637), Cyrano de Bergerac : Le *Pédant Joué* (1645). Gillet de la Tessonnerie : Le *Campagnard* (1657).

- IV. — Adaptations scéniques. Pichou : Les *Folies de Cardenio* (1628). Don Quichotte dans cette pièce. Guérin de Bouscal : *Don Quixote de la Manche* (1638). Don Quichotte et Sancho dans cette pièce. Une certaine verve abondante et facile. *Don Quichot de la Manche*, 2^e partie (1639). Pièce inspirée de la 2^e partie du roman. Don Quichotte, ici, tantôt admirable, tantôt grotesque. Le *Gouvernement de Sanche Pansa* (1641). Pauvreté de l'invention, esprit et verve. Le vers cornélien chez Guérin de Bouscal. De Brosse : Le *Curieux impertinent ou le Jaloux* (1645). Le phébus à la mode, le vers et la strophe à la Corneille chez de Brosse.

TROISIEME PARTIE : L'AGE CLASSIQUE (1660-1700).

CHAPITRE PREMIER. — Le « Don Quichotte » et les Grands Classiques (1660-1700)

213

- I. — Le moment. La connaissance de la langue espagnole est, à cette date, plus superficielle qu'approfondie. Le goût classique.
- II. — M^{me} de Sévigné. Elle lit le *Don Quichotte*. Elle fait allusion dans sa *Correspondance* à don Quichotte, à la Sierra-Morena, à l'infante de Micomicon, à Dulcinée. Son fils : Charles de Sévigné.
- III. — La Fontaine. Une pièce des *Ballades et Rondeaux*. Cervantes le « ravit ». Perrette et don Quichotte. Boileau et Racine : leur *Correspondance*. Allusions diverses.
- IV. — Molière. Rapprochement possible avec Cervantes. Il a joué dans certaines pièces, tirées du *Don Quichotte* : *Don Quichot ou les Enchantemens de Merlin*, pièce « raccommodée par M^{lle} Béjar», *Sancho Pança* de l'avocat Fourcroy. Imitations de détail : *Précieuses ridicules*, *Sganarelle*, *Ecole des Femmes*, *Bourgeois gentilhomme*. Don Quichotte et Alceste. Sancho Pança et Gros-René, La Montagne, Du Bois, Sganarelle.

CHAPITRE II. — Les petits Auteurs du Grand Siècle

241

- I. — Allusions diverses. Les gazetiers Loret, Robinet. Un article de la *Bibliothèque universelle* : don Quichotte et Ignace de Loyola. Un poème burlesque : le *Madrid ridicule* (1697) de Claude le Petit. Deux anecdotes : *Arliquiniana* (1694), *Chevraeana* (1697). Mémoires et Lettres : le jeune Brienne, M^{me} d'Aulnoy, d'Assoucy, Chaulieu, La Fare. Quelques mots à propos du marquis de Lassay et de M^{me} Guyon.
- II. — Le Roman. Subligny : la *Fausse Clélie* (1670). But du livre. Résumé. Comment Juliette d'Arviane, la fausse Clélie, rappelle don Quichotte. Une imitation inattendue par Philippe, duc d'Anjou (1693). Ce n'est qu'un travail d'écolier.
- III. — Le Théâtre. Chevalier : la *Désolation des Filoux* (1661). Raymond Poisson : le *Poète basque* (1668) : en quoi le poète et son suivant se rapprochent de don Quichotte et de Sancho. Donneau de Visé et Thomas Corneille : la *Devineresse ou les Faux Enchantemens* (1679). Le bour-

geois, M. Gilet, s'y montre tour à tour émule de don Quichotte et de Sancho.

CHAPITRE III. — *Jugements* (1660-1675) 267

I. — Un jugement défavorable : celui de Chapelain, Chapelain, type de « l'espagnolisant docte ». Ses lettres à Carel de Sainte-Garde. Son opuscule : *De la lecture des vieux romans* : la théorie de l'*équité historique*. Cervantes a fait le « plaisant » aux dépens de la chevalerie. Le *Don Quichotte* n'est pas supérieur au *Lazarille de Tormes*.

II. — Jugements favorables. Saint-Glas, abbé de Saint-Ussans. Ménage : ses réminiscences du *Don Quichotte* à l'occasion de deux passages des *Caractères* de La Bruyère. Segrais : il porte intérêt à la personne même de Cervantes. Supériorité de la première partie du roman sur la seconde. Rapprochement avec le *Catholicon d'Espagne* ou *Satyre Menippée*, et avec le *Roman comique*. Huet : lettre à M. de Segrais de l'*Origine des Romans*. Il y résume le célèbre chapitre de l'*escrutinio*. Le P. Rapin : il rapproche Cervantes de Rabelais et de Régnier, considère le *Don Quichotte* comme une « satyre », — « satyre » du duc de Lerme et de la noblesse espagnole.

CHAPITRE IV. — *Saint-Evremond* (1613-1703) 277

I. — Le tempérament satirique et le don de l'analyse morale. Le bon-sens contre-partie des subtilités. Rapprochement qu'on peut faire entre Cervantes et Saint-Evremond.

II. — Une historiette. Correspondance avec Ninon de Lenclos et M^{me} de Mazarin. La signature : *El cavallero de la triste figura*. Mme de Mazarin, la « bassette » et ses conséquences. Plutarque, Montaigne et Cervantes négligés par Mme de Mazarin au profit des *Amadis*.

III. — La question des Opéras au XVII^e siècle. La comédie des *Opera*. — Résumé. Les personnages secondaires. Le personnage de Crisotine et don Quichotte. La scène 4 de l'acte II et l'*escrutinio* du roman espagnol.

IV. — Jugements de Saint-Evremond sur le *Don Quichotte*. Une anecdote prise dans le *Segraisiana*. Lettres au Maréchal de Créquy et au Comte d'Olonne. Une curieuse réminiscence du *Don Quichotte*. Conclusion.

CHAPITRE V. — *Derniers Jugements : Pierre Perrault. — Le P. Bouhours* (1679-1687) 303

I. — Pierre Perrault. Sa vie, ses œuvres. Sa critique inédite du *Don Quichotte*. Cervantes a mêlé inconsidérément le plaisant et le sérieux. Le pédantisme de Cervantes. Critique détaillée de la I^{re} Partie du roman. Quelques endroits seulement peuvent en être admirés. Critique détaillée de la II^e Partie. Quelques bons passages seulement. Une anecdote.

II. — Le P. Bouhours. Son influence. Comparaison qu'il établit entre le français, l'italien et l'espagnol. Les auteurs espagnols qu'il connaît : jugements sur Balthazar Gracian, Gongora, Lope de Vega. Son appréciation du *Don Quichotte*. Le romanesque et l'invraisemblance. Style parfois affecté de Cervantes : rapprochement en ce sens avec le Tasse.

III. — Conclusion : le *Don Quichotte* et le Classicisme.

CHAPITRE VI. — *Le « Don Quichotte » de Port-Royal (1677-1713). Filleau de Saint-Martin, traducteur du « Don Quichotte » (1677-1678)* 327

I. — Filleau de Saint-Martin et Port-Royal. Dédicace au Dauphin. Avertissement au lecteur : Filleau a accommodé le texte « au génie et au goût des Français. »

II — Suppressions ou allongements : affaiblissement de l'original. Infidélité à peu près constante du traducteur.

III. — Quelques mérites pourtant. Une certaine exactitude par endroits. Filleau sait faire parler don Quichotte et Sancho. Agrément de son style : élégance, fluidité.

IV. — Les vers du *Don Quichotte* : échec de Filleau de Saint-Martin. Fortune de cette traduction. Jugements.

CHAPITRE VII. — *Le « Don Quichotte » de Port-Royal (Suite) (1677-1713). Filleau de Saint-Martin et de Challes continuateurs de Cervantes (1695-1713)* 347

I. — Saint-Martin, auteur du V^e tome du *Don Quichotte* français, est-il aussi l'auteur du VI^e ? Opinions de Champfleury, Ticknor, Quérard, Brunet. De Challes lui-même a revendiqué pour sien ce volume : lettres à ce sujet que nous a conservées le libraire Prosper Marchand. Vraisemblances toutefois en faveur de Saint-Martin. De toute manière nous considérerons les deux tomes comme une seule et même continuation.

II. — Début embarrassé : l'Arabe Zulema, l'Arabe Cid Ruy Gomez ; un premier et un second valets providentiels. Résumé de l'ensemble. Originalité médiocre du récit. Ce que le Continueur doit à Cervantes. Étrangeté de certaines inventions. Aisance et clarté. Intervention fréquente du narrateur.

III. — Les *nouvelles* intercalées : Osorio, Eugénie et Valerio. Sainville et Sylvie. Le *Jaloux trompé*. Le *Mari prudent*. Romanesque et invraisemblance de tous ces récits.

IV. — Critique littéraire et critique sociale. Véhémence qui n'épargne ni la poésie moderne, ni la poésie ancienne, ni les injustices ou abus, ni les grands, ni les gens de guerre, ni même les gens d'église.

V. — Don Quichotte et Sancho dans cette Continuation. Don Quichotte modèle de chevalerie et de courtoisie. Sancho inférieur à lui-même. Comment, au lieu de l'abêtir, l'on devait et pouvait le hausser moralement.

QUATRIÈME PARTIE : LA FIN DU XVII^e SIÈCLE ET LE COMMENCEMENT DU XVIII^e (1700-1730).

CHAPITRE PREMIER. — *Lecteurs et Critiques (1700-1730)* 369

I. — Moment favorable. Le crépuscule du règne de Louis XIV. Testament de Charles II (1700). Curiosité française pour l'Espagne. Récits et travaux de toutes sortes. Traductions et imitations.

II. — L'abbé Regnier-Desmarais (1708). Sa connaissance approfondie de l'italien et de l'espagnol. Ses œuvres castillanes en vers et en prose. Un curieux *romance* de sa composition. Une lettre qu'il suppose écrite par don Quichotte de la Manche. Allusions au *Don Quichotte*

chez divers écrivains : P.-J. Brillon (1699), Vigneul-Marville (1700), Valincour (1678-1729), d'Aguesseau, Fontenelle, Mme de Lambert.

III. — Entre auteurs ou journalistes : querelles et discussions littéraires : La Querelle des Anciens et des Modernes à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e : don Quichotte et Cervantes chez Desmarets de Saint-Sorlin (1673), Charles Perrault (1688), de Caillères (1688), de la Bizardière (1704), Houdart de la Motte (1715), Gacon (1715), l'abbé d'Aubignac (1715), l'abbé Terrasson (1715). — L'abbé Faydit et sa *Telemacomanie* (1700), critique véhémement du *Télémaque* : Fénelon nourri du *Don Quichotte*. — Bruys : Saurin et les détracteurs de M. Saurin (1720). — Une satire acerbe du pédantisme : Le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (1714) par Thémiseul de Saint-Hyacinthe : le pédant Matanasius, don Quichotte de l'érudition. La *Déification de l'incomparable docteur Aristarchus Masso*, par le même auteur : rôle qu'y joue Cervantes.

IV. — Gens du monde et mémorialistes : Le Chevalier Thomas de Quincy. Saint-Simon : sympathie pour l'orgueil castillan; allusions dans ses *Mémoires* à Maritorne, Sancho, don Quichotte. Correspondance du Maréchal de Tessé et du Secrétaire d'Etat Ponchartrain : allusions nombreuses aux événements et aux personnages du *Don Quichotte*.

V. — Jugements divers. Jacques Bernard (1708), Leclerc (1709), Montesquieu : la 78^e *Lettre persane* (1715) : trait d'esprit et contre-vérité. L'abbé Dubos (1719) : rapprochement entre le *Don Quichotte* et le *Hudibras* de Samuel Butler; aucune influence pernicieuse de l'œuvre espagnole; sa diffusion par tous pays. Nicéron (1729) : nouveau rapprochement entre don Quichotte et Hudibras. Baudouin, chanoine de Laval (1728) : le *Don Quichotte* satire des romans et de l'esprit romanesque. Conclusion.

CHAPITRE II. — Cervantes, Avellaneda, Lesage (1704-1726). 407

I. — Lesage et le goût contemporain. Le problème d'Avellaneda. Lesage, traducteur du *Don Quichotte* de ce malencontreux écrivain (1704). Préface de la traduction : injustice pour Cervantes. Résumé de l'œuvre espagnole. Comparaison avec l'œuvre française. Défauts de Lesage traducteur et adaptateur. Sa finesse psychologique, ses qualités narratives. Succès de son livre.

II. — Lesage, troisième continuateur français de Cervantes (?) : la *Suite nouvelle et véritable de l'histoire et des aventures de l'incomparable Don Quichotte de la Manche* (1722-1726). Les exemplaires du marquis de Paulmy : intérêt qu'ils présentent. Les cinq premiers tomes de cette *Suite nouvelle*... Résumé, Maladresses et négligences du continuateur. Par endroits, imitation patente du *Don Quichotte* authentique. Les personnages : Mme Quixada, don Quichotte, Sancho.

III. — Le sixième tome de la Continuation : *Histoire de Sancho Pansa alcade de Blandanda* (1726). Sancho voyage sans son âne. Sa finesse et sa balourdise. Comment on se débarrasse de lui. Son retour au village. Sa philosophie. Quelque verve chez le narrateur.

CHAPITRE III. — *Nouvelles et Romans (1710-1724)*..... 437

- I. — Deux nouvelles : une facétie en vers : les *Regrets de Sancho-Pança sur la mort de son âne* (1714); une facétie en prose : *Histoire du grand et véritable chevalier Caisant* (1714).
- II. — Un recueil de nouvelles : le *Desespoir Amoureux. Avec les Visions de Dôn Quichotte, histoire espagnole* (1715). Aucune liaison entre les narrations de longueur diverse qui composent ce recueil. Dessein moralisateur du romancier. Trois de ces six nouvelles nous remettent en compagnie de don Quichotte. Aspect bouffon du héros.
- III. — Un roman : *l'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle...* (1710) par l'abbé Laurent Bordelon. Monsieur Oufle, don Quichotte de la superstition et du fantastique. Résumé succinct du roman. Œuvre peu composée, mais farcie de discours et de dissertations. Erudition complaisante de l'auteur pour tout ce qui regarde la magie et la sorcellerie. Style lourd et gauche.

CHAPITRE IV. — *Nouvelles et Romans (Suite) (1710-1724). Cervantes et Marivaux (1712-1724)*..... 455

- I. — Marivaux imitateur de Cervantes au début de sa carrière : *Pharsamon ou les Folies romanesques* (1712). Intérêt que présente ce roman à sa date et dans l'œuvre de l'auteur.
- II. — Résumé de l'ouvrage. Le dessein de Marivaux analogue à celui de Cervantes : *Pharsamon*, comme le *Don Quichotte*, est une parodie du romanesque. Réminiscences ou imitations de détail.
- III. — Les personnages. *Pharsamon* et don Quichotte : différences, ressemblances. *Cydalise* et don Quichotte. *Cliton* et *Sancho*.
- IV. — Valeur du roman. Défauts : absence de tout portrait physique, invraisemblances, hors d'œuvre, composition lâche, emploi inopportun du burlesque. Qualités : netteté et clarté de l'intrigue, parallélisme comique entre deux groupes de personnages, quelque verve, finesse psychologique : les petites gens, l'âme féminine.
- V. — Autre roman. *La Voiture embourbée* (1713). Le « roman in promptu » qu'elle contient « ou les *Avantures du fameux Amandor, et de la belle et intrépide Ariobarsane*. » Résumé : Nouvelle satire du romanesque. Personnages : deux don Quichotte, deux Sancho.
- VI. — Une pièce de théâtre : le *Prince travesti* (1724). Résumé. Personnages : *Lélio* et don Quichotte, *Arlequin* et *Sancho*.

CHAPITRE V. — *Le Théâtre (1694-1727)*..... 475

- I. — Réminiscences et allusions. Potier de Morais : *Dom Castagne, chasseur errant* (1700). *Dom Castagne* et son valet *Gringolet*; « l'Esprit folet de *Domguichot* ». Regnard : *Démocrite* (1700). Une scène inspirée des emportements de *Sancho à Barataria*; rapprochement entre *Sancho* et le valet *Strabon*. Le P. Ducerceau : une comédie de collège : *Les Incommoditez de la grandeur* (1713). Le paysan Grégoire y est un autre *Sancho*. Piron : réminiscences diverses. Deux comédies : *l'Endriague* (1723), *l'Enrôlement d'Arlequin* 1726 : quelques détails y rappellent le roman

espagnol. Legrand : le *Chevalier errant*, parodie de l'*Édipe de Monsieur de la Motte* (1726). Le baron Alcipe et don Quichotte.

II. — Pièces inspirées des « nouvelles » intercalées. Campistron : le *Jaloux désabusé* (1709). Destouches : le *Curieux impertinent* (1710). Œuvre de début. Son succès. Ressemblances et différences, dans la donnée, avec la « nouvelle » de Cervantes. Conséquences au double point de vue dramatique et psychologique. Le dépit amoureux d'une jeune fille. Charles-Antoine Coypel : son originalité de peintre-écrivain; ses cartons de l'*Histoire de Don Quichotte* pour les Gobelins; sa pièce des *Folies de Cardenio* (1720). Gaultier : *Basile et Quitterie* (1723). Don Quichotte et Sancho exactement rendus dans cette comédie. Fuselier : *Jupiter curieux impertinent* (1711); *Prologue des Noces de Gamache et de Philémon et Baucis, ou le Vieux Monde* (1722); le *Serdeau des Théâtres* (1723) : une critique ingénieuse du *Basile et Quitterie* de Gaultier.

III. — Pièces inspirées des aventures propres à don Quichotte et à Sancho. Quelques-unes peu connues : Dufresny : *Sancho Pança* (1694); une mascarade de *Don Quichotte* donnée à Marly devant Louis XIV (1700); Cadillan de Lagarde : *Don Quichotte de la Manche chevalier errant Espagnol révolté* (1703); Bellavoine : *Sancho Pança* (1706). — Pièces plus accessibles : Dancourt : *Sancho Pança Gouverneur* (1713). Ressemblances et différences, dans la donnée, avec le récit espagnol. Dancourt plagiaire de Guérin de Bouscal. Don Quichotte et Sancho dans cette pièce. Autres éléments d'intérêt. Jean Nicolas de Brasey, comte de Lyon : la *Prévention ridicule ou la caverne de Montésinos* (1716) : un don Quichotte « philosophe », ou plutôt moraliste. Autreau : la *Fille inquiète* (1723) : un défilé pompeux qui nous montre don Quichotte, Dulcinée, le chevalier des Miroirs, l'infante de Micomicon. Thierry : la *Bagatelle ou Sancho Pança gouverneur* (1727). Ingéniosité et esprit par endroits.

IV. — Conclusion. Don Quichotte et Sancho ne sont, dans presque toutes ces pièces, que des personnages comiques uniquement destinés à faire rire. Il en est pourtant quelques-unes où s'esquissent déjà un don Quichotte critique des mœurs, un don Quichotte redresseur de torts.

CINQUIÈME PARTIE : AU TEMPS DE VOLTAIRE (1730-1780).

CHAPITRE PREMIER. — Le « Don Quichotte » et l'Opinion Française au XVIII^e siècle (1730-1778). *Les Philosophes*.....

531

I. — Injustice à l'égard de l'Espagne. Dénigrement systématique. Boyer d'Argens et ses *Lettres Juives* (1736). Le chevalier de Jaucourt et son article *Espagne* dans la *Grande Encyclopédie* (1751-1772). Voltaire et son *Essai sur les mœurs* (1756).

II. — Injustes envers l'Espagne, les philosophes le sont-ils envers le *Don Quichotte*? Boyer d'Argens. Blâme l'épisode du *Captif*. Appréciation élogieuse du livre dans son ensemble. Allusions et réminiscences. Le roi Théodore et l'hidalgo de Cervantes. Polémique religieuse et littéraire : le *Don Quichotte* utilisé par Boyer d'Argens comme une arme de combat.

III. — Les *Encyclopédistes* : Diderot : Prêtres, moines, Jésuites. Appréciation sur un personnage dans un tableau : Brutus-

don Quichotte. *Jacques le Fataliste et son Maître* : Diderot, comme romancier, ne doit rien à Cervantes. Autour de Diderot : Grimm, M^{me} d'Epinay, l'abbé Galiani, Caraccioli. D'Alembert : Lettre à Frédéric II. Comparaison du *Pharsamon* de Marivaux avec le *Don Quichotte*. Rapprochement d'Ignace de Loyola avec le *paladin exalté*. Helvetius, D'Holbach.

IV. — **Voltaire** : **Allusions fréquentes**. Ce qu'il pense du livre : rapprochements établis entre Cervantes d'une part, et l'Arioste, Butler, Swift de l'autre. Un don Quichotte authentique : Jean de Verchin, *sénéchal* de Hainault. Quelques don Quichottes d'occasion : certains « don Quichottes welches », le R. P. Castel, Maupertuis, un auteur politique, l'abbé Coyer. Voltaire se compare lui-même à don Quichotte, voire à Sancho Pança. « Le Don Quichotte des malheureux. » Le don-quichottisme et Voltaire : Charles XII, roi de Suède. Polémique religieuse : Ignace de Loyola et don Quichotte; autres rapprochements avec le chevalier. Voltaire doit encore à Cervantes comme auteur : Le personnage de Blanford dans la *Prude*. L'examen des livres du seigneur Pococurante dans *Candide*.

V. — Autour de Voltaire. Le personnage de Philoctète dans *Œdipe* rapproché de don Quichotte. Voltaire critiqué à l'occasion de l'abbé Desfontaines. Le « char de triomphe » de Voltaire. Le président de Brosses. Mme du Deffand. Les Choiseul. Frédéric II.

«CHAPITRE II. — Le «Don Quichotte» et l'Opinion Française au XVIII^e siècle (Suite). Témoignages divers 571

I. — La traduction de Filleau de Saint-Martin au XVIII^e siècle. Un abrégé de cette traduction par Vacquette d'Hermilly (1777). Traduction du *Curieux impertinent* par Saint-Martin de Chassonville (1744). Traduction de la même nouvelle sous le titre du *Sot curieux* par Lefebvre de Villebrune (1777).

II. — L'édition des *Principales Aventures de l'Admirable Don-Quichotte, représentées en Figures par Coypel, Picart le Romain, Et autres habiles maitres...* (1746). Les peintures de Natoire au château de Compiègne (1735).

III. — Réminiscences et allusions. Le P. Bougeant : *Le Voyage merveilleux du prince Fan-Férédin dans la Romancie...* Duclos : *Voyage en Italie*. Le Franc de Pompignan : *Voyage de Languedoc et de Provence*. L'abbé Dulaurens : l'histoire de la jolie Babet dans *Imirce*. — Epistoliers et mémorialistes : Lettres de la duchesse de Villars au comte d'Argenson. Une lettre de Deleyre à Jean-Jacques Rousseau. Mémoires de Mlle Duthé, de Casanova, de Jean Monnet, de Bachaumont, de Maurepas de l'abbé Baston, de Dufort de Cheverny, d'Antoine Robert de Mopinot, du marquis de Valfons, du chevalier de Maufort. — Journalistes : Fréron, l'abbé de la Porte.

IV. — Satires d'ordre religieux ou littéraire. *Histoire de l'admirable don Inigo de Guipuscoa, chevalier de la Vierge, et fondateur de la monarchie des Inighistes* (1736). Palissot : la *Dunciade* (1764). — Un humoriste provincial : Grosley : *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Belles-Lettres, Beaux-Arts, etc... à Troyes en Champagne* (1744).

V. — Jugements. Appréciations insuffisantes ou superficielles : Lenglet du Fresnoy (1734), l'abbé Trublet (1735), Car-taud de la Vilate (1736), l'abbé Prévost (1737). — Appré-ciation plus étendue mais, elle aussi, peu approfondie : la *Bibliothèque des Romans* (1776). — Une critique amère et injuste : Madame Lévêque (1738). — Appré-ciations favorables : le marquis d'Argenson, l'avocat Gayot de Pitaval (1749), le baron de B*** (1766), les journalistes de la *Bibliothèque française* et de l'*Année Littéraire*, Suard (1768), l'abbé Jacquin (1755), l'abbé Mayeul-Chaudon (1772).

VI. — Conclusion : tous ces témoignages ne laissent aucun doute sur le succès du *Don Quichotte* au milieu du XVIII^e siècle.

CHAPITRE III. — *Romanciers et Dramaturges* (1734-1780)..... 613

- I. — Le roman. Adaptations françaises de romans étrangers imités du *Don Quichotte*. Madame d'Ussieux : le *Nou-veau Don Quichotte*, imité de l'allemand de M. Wieland (1770). Invraisemblance du récit. Sa portée critique. Don Quichotte et don Silvio de Rosalva. Sancho et Pedrillo. Le *Don Quichotte Femelle* traduit librement de l'an-glais de Sophie Lennox (1773). Don Quichotte et le per-sonnage féminin d'Arabella. Critique *ex professo* du ro-manesque.
- II. — Œuvres françaises proprement dites. Pesselier et ses *Nou-veaux Dialogues des Morts* (1753). Don Quichotte contra-dicteur de Brantôme. Cazotte : son « poème » en prose d'Ollivier. Une double intrigue. Le chevalier Enguerrand et don Quichotte. L'écuyer Barin et Sancho Pança. Jean-Jacques Rousseau : la *Nouvelle Héloïse*. La se-conde préface de l'ouvrage. Don Quichotte et Saint-Preux. Don Quichotte et Milord Edouard.
- III. — Le Théâtre. Un auteur célèbre : Favart. Deux pièces : Un « ballet comique » : *Don Quichotte chez la Duchesse* (1743) [une parodie de ce ballet par Valois d'Orville : *Don Quichotte Polichinelle* (1743)]. Une comédie : le *Caprice amoureux ou Ninette à la Cour* (1756). Rappro-chement entre Ninette et Sancho.
- IV. — Pièces inspirées seulement du *Don Quichotte*. Un ouvrage satirique de La Mettrie : la *Faculté vengée* (1747). Une parodie de Bertrant et Desvalières : la *Nouvelle Joûte ou Arlequin Tancrève* (1760). Un proverbe de Carmontelle : le *Petit Don Quichotte* (1774).
- V. — Pièces tirées du *Don Quichotte*. A noter d'abord l'annonce d'un feu d'artifice : « les aventures de Don Quichotte » (1771). Un ballet-pantomime de Pannard : *Donquichotte chez la Duchesse* (1734). Un ballet sur les amours de Basile et Quitterie, exécuté à Versailles (1740). Un autre ballet : les *Noces de Gamache* exécuté pour les noces de la princesse de Rohan-Guéménée et du prince de Rohan-Rochefort (1780). Un « opéra-bouffon » de Philidor et Poinsinet : *Sancho Pança dans son Isle* (1762). Intérêt de cet ouvrage : Sancho et sa femme Thérèse. Une co-médie en un acte de Labussière : le *Fou lié ou Don Qui-chotte* (1773). Une pantomime en trois actes de Plein-chesne : le *Programme des Aventures de Don Quichotte* (1778).
- VI. — Conclusion : influence décroissante du grand roman.

SIXIÈME PARTIE : LES DERNIÈRES ANNÉES DU DIX-HUITIÈME SIECLE (1780-1815).

CHAPITRE PREMIER. — *Au déclin de l'Ancien Régime: Appréciations et Souvenirs*

657

- I. — Jugement sur l'Espagne. Bricaire de la Dixmérie et la revue : *l'Espagne littéraire, politique et commerçante...* Masson de Morvilliers et son article *Espagne* dans la *Nouvelle Encyclopédie*. Réponse de l'abbé Cavanilles.
- II. — L'Espagne, le *Don Quichotte* et le voyageur-diplomate Jean François de Bourgoing. Bourgoing auteur du *Nouveau voyage en Espagne...* (1788). Probité et exactitude : les mœurs, la religion, la langue. Allusions au *Don Quichotte*. Emotion ressentie dans le pays de la Manche.
- III. — Allusions diverses. Un « vaudeville ». Les mémorialistes : le duc des Cars, le comte de Tilly, Mme de Genlis, Mme de Sabran, Mme Vigée-Lebrun. Autres écrivains : Rivarol, Mirabeau, André de Murville. Grands seigneurs étrangers : le baron de Gleichen, le prince de Ligne, le prince de Kaunitz.
- IV. — « *Don Quichotte* » dans la vie. Le prince de Nassau-Siegen. Le roi de Suède Gustave III. Le général La Fayette.
- V. — Imitations ou réminiscences. L'abbé Jouffreau de Lagerie et son poème héroï-comique *Don Quichotte* (1782). Influence de Cervantes sur Beaumarchais. Boissel et Champein : le *Nouveau Don Quichotte* (1789). Collin d'Harleville : les *Châteaux en Espagne* (1789).
- VI. — Le *Don Quichotte* dans l'éducation. Jugements : Chamfort, la Harpe, Geoffroy, Bernardin de Saint-Pierre. Bernardin prélude, sur le *Don Quichotte*, aux interprétations modernes.

CHAPITRE II. — *Le « Don Quichotte » de Florian (1799)*

693

- I. — Florian et la littérature espagnole. Jugements sur les diverses œuvres de Cervantes. L'impression première produite par le *Don Quichotte* sur son futur traducteur. Une fable intitulée *Don Quichotte*. Appréciations de Florian sur le chef d'œuvre, sur la traduction de Filleau de Saint-Martin. Principes de Florian traducteur.
- II. — La traduction. Florian omet, supprime, abrège. Etude détaillée d'un portrait, d'un discours, d'une description. La méthode de Florian atténue les physionomies, adoucit les singularités des caractères. Les pièces de vers : infidélité continuelle, mais de l'esprit, du goût, de l'émotion.
- III. — Jugements contemporains : le *Magasin Encyclopédique*, le *Journal de Paris*, la *Décade philosophique*, le *Spectateur du Nord*, Marie-Joseph Chénier, le *Répertoire de la Littérature ancienne et moderne*, l'abbé de Féletz. Appréciations modernes : Viardot, Jal, Henri de Bornier, Saillard. Conclusion.

CHAPITRE III. — *Le « Don Quichotte » et la Révolution (1789-1800)*.

717

- I. — Les Révolutionnaires et l'Espagne. Pierre-Nicolas Chantreau : *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté, qui voyage en Allemagne* (1792). Le baron Nicolas Massias : le *Prisonnier en Espagne, ou Coup d'œil philosophique et sentimental sur les Provinces de Catalogne et de Grenade* (1798).

- II. — Sympathie révolutionnaire pour Cervantes : *Michel Cervantes* (1794), opéra-comique de Gamas et Foignet. Hérault de Séchelles et Danton possèdent une édition de *Don Quichotte*. Allusions fréquentes : quelques petits vers, passages relevés chez Morellet, Mercier, Restif de la Bretonne, Saint-Just, M^{me} Roland. Un journal facétieux : le *Mot à l'oreille ou le Don Quichotte des Dames* (1798). La critique et le *Don Quichotte* : Dutens et ses *Tables généalogiques des Héros des Romans* (1796), le *Journal de Paris*, le *Spectateur du Nord* (1799) : déjà s'ébauche une certaine interprétation pessimiste du *Don Quichotte*.
- III. — Le *Don Quichotte* et le théâtre de la Révolution. Fabre d'Eglantine : le *Philinte de Molière* (1790), l'*Intrigue épistolaire* (1791). Beffroy de Reigny, dit le « Cousin Jacques » : *Nicodème dans la Lune ou la Révolution pacifique* (1790). Laya : l'*Ami des Lois* (1793) : le rôle à la don Quichotte du ci-devant Marquis de Forlis.
- IV. — Le *Don Quichotte* et les partis. Dès l'année 1789, le roman de Cervantes est utilisé pour des fins militantes. Deux pamphlets : un pamphlet social : *Ordonnance de Police de Très-Haut et Très-Puissant Seigneur Sancho Pança, Gouverneur de l'Isle Barataria*. — un pamphlet politique : le *Trio : Dom Quichotte, Chicanneau, Tartuffe au Tartare*. Le personnage de don Quichotte dans les écrits ou discours révolutionnaires : Marat, l'abbé Fauchet, Robespierre, Tallien, Carnot, Camille Desmoulins et son continuateur Dusaulchoy, Anacharsis Cloots, Olympe de Gouges. Une estampe révolutionnaire : *Rentrée joyeuse et triomphante des Don-Quichottes Prussiens en Allemagne après la conquête de la France, sous la conduite de l'aigle autrichien*. — Le personnage de don Quichotte dans les écrits de la Contre-Révolution : Gouverneur Morris, l'auteur anonyme d'une *Lettre à un Anglais sur le district des Cordeliers*, Saint-Aubin et sa brochure : l'*Expédition de Dom Quichotte, contre les Moulins à vent, ou Absurdité de la guerre qu'on fait aux Agioteurs et à l'Agiotage*, les rédacteurs des *Actes des Apôtres*, de l'*Ami du Roi*, les royalistes Proveres Dumartin et Mallet du Pan.
- CHAPITRE IV. — *Avant le Romantisme (1800-1815)*..... 751
- I. — La traduction du *Don Quichotte* par Bouchon Dubournial (1807). « Principe » du traducteur. Omissions et suppressions. D'ordinaire, Bouchon Dubournial interprète et paraphrase. Même inexactitude dans la traduction des vers. Faiblesse du poète en Bouchon Dubournial.
- II. — Allusions et réminiscences. Autour de M^{me} de Staël : Benjamin Constant et Guillaume Schlegel. Autour de Chateaubriand : le journaliste Peltier, Ballanche, Joubert. Chateaubriand lui-même : goût marqué pour le romancier espagnol, son roman et son héros ; don Quichotte, symbole de l'Espagne. Napoléon et le *Don Quichotte*. Les guerres d'Espagne (1808-1813) : elles n'ont pas modifié notre conception traditionnelle de l'œuvre et du personnage. Allusions fréquentes dans les *Mémoires* du général baron Thiébault, dans les *Mémoires* de l'« apothicaire » Sébastien Blaze sur la guerre d'Espagne, dans l'ouvrage descriptif de Breton sur l'*Espagne et le Portugal*.

III. — Le théâtre. Une imitation lointaine du *Don Quichotte* : le mélodrame *Bedéno ou le Sancho de Bisnagar* (1807) par Goldmann et Aude. Imitations plus rapprochées : une « pantomime bouffonne » de Cuvelier de Trie : *l'Empire de la Folie ou la Mort et l'Apothéose de Don Quichotte* (1799), pièce reprise en 1810; une seconde « pantomime bouffonne » du même auteur : *Sancho dans l'Isle de Barataria* (1816); trois pièces de Nicolas Brazier : *Rodomon, ou le Petit Dom Quichotte* (1807), « mélodrame héroï-comique », — *la Famille de Don Quichotte*, Prologue de Don Quichotte, en vaudevilles (1811), — *Monsieur Croque-Mitaine, ou le Don Quichotte de Noisy-le-Sec* (1813), « Extravagance ». Un « ballet-pantomime-folie » : les *Noces de Gamache* (1801) par Milon, une « pantomime héroï-comique » : *Programme de Basile et Quitterie, ou le Triomphe de Don Quichotte* (1801) par Suby, un opéra-comique : les *Noces de Gamache* (1815) par Planard.

IV. — La critique. Louanges accordées au romancier et au roman dans le *Portrait de Michel Cervantes*, comédie (1802) par Michel Dieulafoy, et dans *l'Épître à Michel Cervante-Saavedra*, par Lemazurier (1805). Opinions de Joseph de Maistre, du vicomte de Bonald. Critiques et journalistes proprement dits : les rédacteurs de la *Décade*; Marie-Joseph Chénier : finesse, pénétration, limites de son jugement; l'abbé de Féletz : sa connaissance précise du roman, *Don Quichotte* préféré à *Gil-Blas* et à *Tom Jones*, les personnages de don Quichotte et de Sancho, généralité et vérité profonde du chef-d'œuvre.

CONCLUSION	799
APPENDICE	809
BIBLIOGRAPHIE	843
INDEX ALPHABETIQUE	899
TABLE DES MATIÈRES	917
ERRATA	931

ERRATA

- Page 23, n. 4, l. 2, supprimer : M. devant Morel-Fatio.
32, n. 39, l. 6, lire : del un ojo.
45, l. 21, lire : *Angulo*.
55, l. 9 du sommaire, lire : il y a du don Quichotte...
60, l. 1, lire : ridicule.
74, l. 25, lire : Perez de Montalvan.
96, l. 25, lire : et que, lui-même, il avait entreprise.
116, n. 17, l. 7, lire : donner.
202, l. 17, lire Claire Perlerine.
242, n. 3, vers 9, supprimer le point.
247, n. 11, lire : *Chevraeana*.
251, l. 13, supprimer la virgule après : Marianne.
268, n. 4, l. 15, lire : sur leur sujet.
271, n. 13, lire : p. 76.
276, l. 7, lire : au xvi^e et au xvii^e siècle.
315, l. 28, lire : souz esperance...
328, l. 8, supprimer la virgule après : La lecture.
356, l. 21, supprimer la virgule après : à dessein.
372, n. 2, l. 2, lire : au xvii^e et au viii^e siècle.
385, n. 37, l. 18, lire : Cervantes.
388, n. 52, l. 3, lire : Paris.
407, l. 16 du sommaire, lire : âne.
410, l. 7, lire : M. Fitz-Maurice Kelly.
415, n. 11, l. 24, remplacer, avant : Lesage, le point par une virgule.
416, n. 11, (*suite*), l. 13, lire : supprime.
422, l. 41, rétablir la virgule après : épisode.
450, n. 52, l. 1, lire : le titre de l'ouvrage.
456, n. 1, l. 13, lire : le *Télémaque*...
477, l. 24, lire : courbée.
487, n. 38, lire : *Œuvres*.
494, n. 55, lire : *Ibid*.
517, l. 17, rétablir la virgule après : répond-il.
519, l. 13, lire : l'esquisse.
525, l. 29, lire : les événements.
551, n. 76, l. 2, supprimer : la, devant : lady.
562, l. 25, lire : *vous le représentez*.
567, n. 140, lire : *Eloge de la Mettrie*.
575, n. 7, l. 1 et 2, lire : *Compuesta*.
576, n. 10, l. 2, lire : psychologique; — l. 5, lire : Gonzalve.
589, l. 28, lire : d'appeler don Quichotte le savant M. Bitaubé.

- 604, l. 14, remplacer, après : Marcelle, le point par une virgule.
 614, fin du sommaire, l. 3, lire : une pantomime.
 634, l. 8, supprimer la virgule après : le fond.
 638, remplacer, après : talent, le point par une virgule.
 641, l. 1, lire : petits objets.
 651, l. 12, lire : Reconnaissons.
 656, l. 11 du sommaire, rétablir, après : M^{me} de Genlis, M^{me} de Sabran.
 668, l. 16, lire : de sa chambre.
 672, l. 27, rétablir une virgule après Sancho.
 687, l. 9, rétablir les guillemets après : « Le Misantrope (*sic*).
 694, l. 16, supprimer la virgule après l'*Abencerage*.
 702, l. 27, rétablir une virgule après : *aventure*.
 703, l. 14, lire : Morenó.
 748, n. 142, nous ajoutons ici la cote du vol. à la B. N. : L 2 C 396 (format : in-4°).
 752, l. 27, lire : il mourut.
 755, l. 22, lire : chapitre.
 756, l. 15, rétablir : dans, devant : une langue...
 761, l. 19, lire : Bouchon Dubournial.
 769, l. 8, rétablir une virgule après : parle-t-il.
 772, n. 77, lire : Sébastien.
 774, l. 15, lire : le sens commun.
 787, l. 19, rétablir une virgule après : *Calomnie*.
 788, l. 18, lire : merveilleux.
 790, l. 18, rétablir une virgule après : Ribera; — n. 150, l. 3, lire : quedará; — l. 6, lire : una vez.
 802, l. 18, lire : Schlegel.
 804, l. 10 et 11, supprimer : un, devant : don Quichotte.
 838, l. 43, lire : outrecuidance.
 845, n. 1. l. 3, lire : *Bibliografía crítica*.
 846, l. 5, lire : *Martin*; — l. 12, lire *edición*.
 855, l. 20, rétablir une virgule après : vers.
 865, l. 20, lire : *leído*; — l. 33, lire : *leida, sesión*.
 868, l. 27, lire : *leídos*.
 869, l. 20, lire : *le Procès*; — l. 28 : Húszár; — l. 37 : Hohen.
 870, l. 19, lire : Azorín.

IMPRIMÉ
PAR
LES PRESSES MODERNES
45, RUE DE MAUBEUGE, 45
PARIS IX^e
(ATELIERS A REIMS, MARNE)

